







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

N. Lénèsque

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

C — E

age de la logique
avant de Brumbray

11. *revisé par*
dcp

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

O U

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR
LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES
ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU
MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME TROISIÈME.

A L I E G E,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.

CSP

D
9

F43

1997

V. 3



D I C T I O N N A I R E

H I S T O R I Q U E.

C H A

CHABANES, (Jacques de) seigneur de la Palice, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnois, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolois, du Lyonnais, se signala dans toutes les guerres de son tems. Il suivit le roi Charles VIII à la conquête de Naples, & Louis XII au recouvrement du duché de Milan. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne, en 1512. Prisonnier l'année d'après à la journée des Éperons, il échappa à ceux qui l'avoient arrêté. L'Italie fut encore témoin de plusieurs de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan & au combat de la Bicoque en 1522. De l'Italie il passa en Espagne, secourut Fontarabie, puis fit lever le siège de Marseille, & alla mourir, les armes à la main, à la bataille de Pavie en 1525.

CHABOT, (Pierre Gautier, dit) né en Poitou en 1516,

précepteur des petits-fils du fameux chancelier de l'Hôpital, s'appliqua principalement à leur expliquer Horace d'une manière particulière. Son Commentaire sur ce poète est une analyse du texte, suivant les règles de la grammaire & celles de la rhétorique. Il fit imprimer un échantillon de cet ouvrage en 1582, & le mit en entier au jour cinq ans après. Il travailloit à une seconde édition, lorsqu'il mourut en 1597, à 80 ans. Jacques Grasser, héritier de ses remarques nouvelles, les inséra dans l'édition de 1615, in-fol.

CHABOT, (Philippe) seigneur de Brion, amiral de France, chevalier des ordres de S. Michel & de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne & de Normandie, fut pris à la bataille de Pavie en 1525, avec le roi François I, dont il étoit le favori. On l'envoya en 1535 en Piémont, à la tête d'une armée. Les villes du Bugei, de la

Bresse, de la Savoie, lui ouvrirent leurs portes. Il auroit poussé plus loin ses conquêtes, si ses ennemis n'y eussent mis des bornes. Montmorenci & le cardinal de Lorraine l'accusèrent de malversation. Une commission, à la tête de laquelle étoit le chancelier Poyet, le condamna à perdre sa charge, & à payer une grosse amende. François I, aux reproches duquel il avoit répondu insolemment, auroit voulu un arrêt de mort, pour le rendre plus respectueux, & pour avoir le plaisir de lui donner sa grace. Comme il ne put payer l'amende de 70000 écus à laquelle il avoit été condamné, il demeura plus de deux ans en prison. Enfin il obtint d'être renvoyé devant le parlement de Paris, qui le déchargea de toute accusation. Chabot mourut en 1543, regardé comme un homme plus courtisan que grand politique.

CHABRÆUS, (Dominique) mort au milieu du 17^e. siècle, a donné *Stirpium Scialographia & Icones*, Geneve, 1677, in-folio. N. L.

CHABRIAS, général Athénien, célèbre par ses actions guerrières, défit, dans un combat naval, Pollis, général Lacédémonien. Envoyé au secours des Thébains contre les Spartiates, & abandonné de ses alliés, il soutint seul, avec ses gens, le choc des ennemis. Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques; cette attitude empêcha qu'ils ne fussent enfoncés: Agésilas, général des Lacédémoniens, quoique vainqueur, fut obligé de

se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias, dans la posture où il avoit combattu. Il rétablit ensuite Nectanabo sur le trône d'Egypte, peu de tems après il mit le siège devant Chio, & y périt l'an 355 avant J. C. Son vaisseau fut coulé à fond. Il auroit pu l'abandonner & se sauver à la nage; mais il préféra la mort à une fuite honteuse.

CHABRIT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, & conseiller au conseil souverain de Bouillon, s'occupa d'un ouvrage qu'il intitula: *De la Monarchie Française ou de ses Loix*, dont il fit paroître les deux premiers volumes en 1784, in-8^o; ils offrent des vues nouvelles; mais on lui reproche d'avoir guindé son style en voulant l'asservir à celui de Montesquieu; il en imite quelquefois la précision, mais il en atteint encore plus souvent la sécheresse & l'obscurité. Il mourut en 1785.

CHAILLON, (Jacques) docteur en médecine, au dix-septième siècle, de la ville d'Angers, est auteur de ces deux ouvrages: I. *Recherches de l'origine & du mouvement du sang*, Paris, 1664, in-8^o; 1677 & 1699, in-12. II. *Questions de ce tems*, Angers, 1663, in-8^o. C'est presque le même ouvrage que le précédent.

CHAIIS, (Charles) né à Geneve en 1701, pasteur de l'église protestante française à La Haye en 1728, a donné quelques ouvrages analogues à son état, qui sont recherchés de ceux de sa communion; tels sont: I. *La sainte Bible, avec un Commentaire littéral & des notes choisies, tirées de divers auteurs*

anglois, 1742-1777, 6 vol. in-4°. Ce long Commentaire n'embrasse pas encore tous les livres historiques de l'Ancien Testament. II. *Catéchisme historique & dogmatique*, 1755, in-8°. III. *Le sens littéral de l'Ecriture*, 1738, 3 vol. in-12, traduit de Thomas Stackhouse. IV. *Lettres historiques & dogmatiques sur le Jubilé & les Indulgences*, 1751, 3 vol. in-8°, opposées aux dogmes des Catholiques, sur cette matiere. Il est mort à La Haye, en 1785.

CHAISE, (Jean Filleau de la) frere du traducteur de Don Quichotte, naquit à Poitiers, & vint à Paris de bonne heure. Il s'attacha à la duchesse de Longueville, au duc de Rohan, & aux Solitaires de Port-Royal. Il mourut en 1693. Son *Histoire de S. Louis*, Paris, 1688, 2 vol. in-4°, faite sur les Mémoires de M. Tillemont, est devenue rare. Quoiqu'écrite d'un style lâche, elle fut reçue avec tant d'empressement, que le libraire fut obligé, le premier jour de la vente, de mettre des gardes chez lui. Ceux qui n'avoient pas le même enthousiasme pour les ouvrages de Port-Royal, engagerent l'abbé de Choisy à donner une autre *Histoire de S. Louis*. Elle fut composée en moins de trois semaines; & malgré son air superficiel, les agrémens & la légèreté du style du nouvel historien firent oublier l'érudition de l'ouvrage de la Chaise, dont les matériaux seuls lui avoient coûté deux ans de recherches.

CHAISE, (François de la) né au Château d'Aix en Forez en 1624, se fit jésuite au sortir de sa rhétorique. Il étoit petit-

neveu du P. Cotton, célèbre dans cette compagnie. Après avoir professé avec beaucoup de succès les belles-lettres, la philosophie & la théologie, il fut élu provincial de la province de Lyon. Il remplissoit cet emploi, lorsque Louis XIV le choisit pour son confesseur, à la place du P. Ferrier en 1675. Une figure noble & intéressante, un caractère doux & poli, lui acquirent beaucoup de crédit auprès de son pénitent. Les Jansénistes l'accuserent d'indulgence, dans un tems où, selon eux, il auroit dû être sévère. Ils le blâmerent encore plus, d'être entré dans toutes les mesures que le monarque prit contre eux. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable; & il ne devoit pas l'être. Il mourut en 1709, à 85 ans, membre de l'académie des inscriptions, dans laquelle il méritoit une place par son goût pour les médailles (voyez les Eloges des académiciens, par M. de Boze, tom. 1, pag. 125). L'*Histoire particulière du P. de la Chaise*, Cologne, 1696, 2 vol. in-16, est plutôt une satire qu'une histoire; la *Vie* qui en est un abrégé imprimé en 1710, ne vaut pas mieux. Le duc de St. Simon qui ne peut être suspect quand il dit du bien des Jésuites, en parle sur tout un autre ton. « Le Pere de la » Chaise, dit-il, étoit d'un esprit médiocre, mais d'un bon » caractère; juste, droit, sensé, » sage, doux & modéré, fort » ennemi de la delation, de la » violence & des éclats. Il » avoit de l'honneur, de la pro- » bité, de l'humanité, de la » bonté; affable, poli, modeste, même respectueux, Il

» étoit défintéressé en tout
 » genre, quoique fort attaché
 » à sa famille ; il se piquoit de
 » noblesse, & il la favorisa en
 » tout ce qu'il put ; il étoit soi-
 » gneux de bons choix pour
 » l'épiscopat, sur-tout pour
 » les grandes places ; & il fut
 » heureux, tant qu'il eut l'en-
 » tier crédit. Facile à revenir,
 » quand il avoit été trompé,
 » & ardent à réparer le mal,
 » que son erreur lui avoit fait
 » faire, d'ailleurs judicieux &
 » précautionné.... Par bien des
 » faits en sa vie, il supprima
 » bien des fripponneries, & des
 » avis anonymes contre beau-
 » coup de gens, en servit quan-
 » tité, & ne fit jamais de mal,
 » qu'à son corps défendant ;
 » aussi, fut-il généralement re-
 » gretté. Les ennemis même
 » des Jésuites furent forcés de
 » lui rendre justice, & d'a-
 » vouer que c'étoit un homme
 » de bien & honnêtement né,
 » & tout-à-fait pour remplir sa
 » place ». L'éloge que le roi
 lui même fit de lui en présence
 de tous ses courtisans, lorsqu'on
 vint lui apporter les clefs de son
 cabinet, & ses papiers, est bien
 propre à dissiper la calomnie,
 & à faire respecter sa mémoire.
 » Il étoit si bon, dit-il, que
 » je le lui reprochois souvent ;
 » & il me répondoit : *Ce n'est*
 » *pas moi qui suis bon ; mais*
 » *vous qui êtes dur* ».

CHALAIS, (Henri de Ta-
 leyrand, prince de) étoit un
 cadet de l'illustre maison de Ta-
 leyrand. Il parut à la cour de
 Louis XIII, & plut à ce prince
 par les agrémens de sa figure,
 & par son habileté dans divers
 exercices. Il fut nommé grand-
 maître de la garde-robe. Gas-

ton, frere du roi, en fit son
 favori, & la fameuse duchesse
 de Chevreuse, son amant. Le
 cardinal de Richelieu avoit in-
 disposé une partie des courti-
 sans. Gaston étoit à la tête des
 mécontents. Il se forma un com-
 plot pour assassiner le ministre.
 La trame ne tarda pas à être
 découverte. La cour étoit alors
 à Nantes, où le grand-maître
 fut d'abord mis en prison. Une
 commission tirée du parlement
 de Bretagne, le garde des sceaux
 Marillac à leur tête, lui fit son
 procès. En vain Gaston solli-
 cita sa grace ; il fut condamné à
 avoir la tête tranchée. Les amis
 de cet infortuné courtisan firent
 absenter le bourreau, dans l'es-
 pérance que les délais donne-
 roient le moyen de toucher le
 roi. Mais on substitua au bour-
 reau un cordonnier détenu pour
 crime dans les prisons de Nan-
 tes. Cet homme, armé d'une
 espece de hache de tonnelier,
 donna plus de trente coups au
 malheureux Chalais, avant que
 la tête fût séparée du corps. Au
 vingtième coup, le mourant
 s'écria pour la dernière fois :
Jesus ! Marie ! Cette exécution
 barbare se fit le 19 août 1626.
 On a prétendu que, pendant
 l'instruction du procès, le car-
 dinal de Richelieu s'étoit mas-
 qué plusieurs fois pour aller
 trouver le prisonnier, auquel il
 promit son pardon, s'il avouoit
 qu'il avoit conspiré contre le
 roi. Chalais fit, dit-on, cet
 aveu ; mais voyant qu'il n'a-
 voit servi qu'à avancer sa mort,
 il nia constamment ce pré-
 tendu complot. Ces anecdotes
 n'ont aucune vraisemblance.

CHALCIDIUS, philosophe
 platonicien du 3^e siècle, a laissé

un bon Commentaire sur le *Timée* de son maître. Quelques favans l'ont cru chrétien, parce qu'il parle de l'inspiration de Moïse. Il est vrai qu'il rapporte ce que les Juifs & les Chrétiens en ont pensé; mais il en parle avec l'indifférence d'un homme qui ne veut point examiner la vérité d'un fait; il ne paroît décidé, que lorsqu'il s'agit du paganisme. Son *Commentaire*, traduit du grec en latin, parut à Leyde, 1617, in-4°.

CHALCONDYLE, (Démétrius) Grec de Constantinople, réfugié en Italie, après la prise de cette ville par Mahomet II. Il mourut à Rome en 1513, après avoir publié une *Grammaire Grecque*, in-folio, dont la première édition, sans date & sans nom de ville, est très-rare. Elle fut réimprimée à Paris en 1525, & à Bâle en 1546, in-4°.

CHALCONDYLE, (Laonic) natif d'Athènes, se retira en Europe après la destruction de l'empire Grec, & y mourut vers l'an 1490. Il est auteur d'une *Histoire des Turcs* en dix livres, depuis 1298 jusqu'en 1462. Cette Histoire, traduite en latin par Clauser, est intéressante pour ceux qui veulent suivre l'empire Grec dans sa décadence & dans sa chute, & la puissance Ottomane dans son origine & dans ses progrès; mais il y a beaucoup de faits mis sans examen. L'histoire de Chalcondyle parut en grec & en latin, au Louvre, en 1650, in-fol. Cette édition renferme *Annales Sultanorum*, écrites par des Turcs en leur langue, traduites en latin par Leunclavius. Il y en a une traduction fran-

çoise de Vigenere, continuée par Thomas Artus, & par Mezerai, 1662, 2 vol. in fol.

CHALES, (Claude-François Millet de) Jésuite, né à Chambéry en 1621, fit honneur à sa société par ses talens pour les mathématiques. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la théologie, en auroient fait d'un excellent mathématicien un théologien médiocre, si le duc de Savoie n'avoit dit qu'on devoit laisser vieillir un tel homme dans la science pour laquelle il avoit un talent décidé. Il professa avec distinction à Marseille, à Lyon, à Paris, & mourut à Turin en 1678. On a de lui un *Cours de Mathématiques* complet, en latin, 1674, 3 vol. in-fol., & 1680, 4 vol. in-fol. Son *Traité de la navigation*, & ses *Recherches sur le centre de la gravité*, sont les deux morceaux de ce recueil dont les connoisseurs font le plus de cas. Le P. de Chales est le premier qui a reconnu que la réfraction de la lumière étoit une condition essentielle à la production des couleurs, dans l'arc-en-ciel, dans les verres, &c.; découverte dont Newton a fait la base de sa théorie des couleurs. Le télescope de cet illustre Anglois paroît se trouver aussi dans la catoptrique du Jésuite, liv. 3, prop. 54. On a encore de lui : *Principes de Géographie*, Paris, 1677, in-12, d'un grand usage.

CHALINIERE, (Joseph-François Sant du Bois de la) chanoine pénitencier de l'église d'Angers, membre de l'académie de la même ville, & ancien professeur en théologie, est auteur des *Conférences du*

diocese d'Angers sur la grace, en 3 vol. in-12. Quoiqu'il eût moins de précision & de netteté dans l'esprit, que Babin, le premier auteur de ces conférences, son ouvrage ne laisse pas d'être estimé. Il partagea sa vie entre l'étude & les exercices de son ministère, & se distingua autant par son zèle que par son érudition. Il mourut en 1759.

CHALIPPE, (Louis-François) récollet, connu aussi sous le nom de *P. Candide*, mourut à Paris, sa patrie, en 1757, à 90 ans, après 73 ans de profession religieuse. Il s'étoit acquis l'estime des gens de bien, & principalement de ses confrères, par ses vertus & sa science. Il a donné au public : I. *Vie de S. François*, Paris, 1728, in-4°. & 1736, 2 vol. in-12, pleine de recherches & de bonne critique. Elle a effacé toutes les histoires de ce saint fondateur qui avoient paru jusqu'alors. II. *Oraison funebre du Cardinal de Mailly*, 1722. III. *Des Sermons*.

CHALLE, (Charles-Michel-Ange) né à Paris le 18 mars 1718, suivit le penchant qu'il avoit pour l'architecture & la peinture. Ayant eu pour maîtres dans sa patrie, le Moine & Boucher, il alla perfectionner ses talens sur les beaux modèles que présente l'Italie. Il y dessina des vues, des monumens, dont plusieurs ont été gravés. S'étant fait connoître par plusieurs tableaux, il reçut des invitations de plusieurs souverains pour se rendre dans leurs états respectifs, entr'autres du roi de Prusse, & de l'impératrice de Russie; mais de retour d'Italie dans sa patrie, il ne voulut

point en sortir. Il fut fait professeur de perspective, & décoré de l'ordre de S. Michel. Son talent dans l'architecture fit qu'on le chargea des décorations de toutes les fêtes qui se donnerent de son tems à Versailles, & des catafalques que l'on dressa à l'occasion des morts illustres, qu'il on a perpétués par la gravure. Il mourut à Paris le 8 janvier 1778. On estime principalement son tableau qui est à S. Hippolyte, qui représente le clergé de Rome, venant fortifier le saint de ce nom dans sa prison. Il y a aussi plusieurs de ses tableaux dans l'église de l'Oratoire de Paris. Il imita la maniere de Salvator Rosa, du Guide & de Boucher.

CHALLONER, (Thomas) né à Londres en 1515, accompagna Charles-Quint à la malheureuse expédition d'Alger, où il s'échappa du naufrage à l'aide d'une corde. De retour en Angleterre, il fut fait secrétaire du conseil. Elisabeth l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand I; & ensuite en Espagne en 1561. Il mourut à Londres le 7 octobre 1565. On a de lui : I. *De Republica Anglorum instauranda*, Londres, 1579, in-4°. II. *Poème à la louange de Henri VIII*, en latin. III. Traduction en anglois de l'*Eloge de la Folie*, par Erasme; sans doute pour justifier celle qui l'avoit porté à célébrer le Néron de l'Angleterre.

CHALLONER, (Robert) évêque de Dibra, vicaire apostolique de Londres, se fit estimer des protestans même par ses belles qualités. Il n'étoit pas né catholique; il embrassa la vraie Religion vers la vingtième an-

née de son âge. Ce prélat mourut en 1778. On lui doit des *Mémoires pour servir à l'Histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la Religion*, Londres, 1741. Ouvrage où il prouve avec évidence, que les Anglois ont fait mourir un grand nombre de personnes, précisément pour cause de religion, & réfute les hérétiques qui ont fait tous les efforts possibles pour déchirer la mémoire de ces témoins de la foi. Il n'est pas surprenant qu'ils aient été condamnés comme criminels de lèse-majesté; le conseil du roi regarde le souverain comme chef de la religion, & ceux qui lui refusaient cette qualité, comme criminels de lèse-majesté.

CHALON, prêtre de l'Oratoire, est auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de France*, imprimé en 1720, 3 vol. in-12. Le premier président de Harlay lui avoit demandé cet ouvrage pour l'instruction de son fils. Le président Hénault faisoit grand cas de cette Histoire, dans laquelle il avouoit d'avoir puisé d'excellentes choses; cela n'empêche pas qu'elle ne soit presqu'inconnue aujourd'hui.

CHALONS, (Philibert de) prince d'Orange, voy. ORANGE.

CHALOTAIS, (Louis-Anne-Raoul-René-Caradeuc de la) procureur-général du parlement de Rennes, fut l'un des premiers magistrats qui se signalèrent contre les Jésuites; il rendit deux fois Compte en 1762 au parlement, des Constitutions de cette société; ces *Comptes rendus* sont en 2 vol. in-12. Ils sont écrits avec une force égale à la haine qu'il avoit vouée à ces religieux.

» Il n'a point gardé, dit une société de gens-de-lettres non suspects dans cette matière, » de justes mesures, lorsqu'il a » parlé des hommes célèbres » que la société éteinte a produits dans presque tous les » genres ». Il a été amplement réfuté par l'*Apologie de l'Institut des Jésuites*; les *Comptes rendus des Comptes rendus*. Il eut ensuite un démêlé fort vif avec le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province de Bretagne. Chalotais fut soupçonné d'avoir des liaisons avec les ennemis de l'état; la liberté avec laquelle il contraria les opérations du gouverneur, ses propos vifs & indécents fortifièrent les soupçons. Il fut mis en prison, & son procès lui fut fait par des commissaires nommés par le gouvernement; mais les accusations n'ayant pas été confirmées, on lui rendit la liberté. Il mourut à Rennes le 14 juillet 1785. On a de lui, outre ses *Comptes rendus*: I. *Essai d'Education nationale*, 1763, in-12, dont la Religion ne fait point la base. II. *Exposé justificatif de sa conduite*, 1767, in-4°, & différens autres *Mémoires* relatifs à son affaire.

CHALUCET, (Armand-Louis Bonnin de) étoit évêque de Toulon, lorsque le duc de Savoie assiégea cette ville en 1707. Il rendit de grands services en cette occasion. Il s'appliqua avec ardeur à entretenir l'union parmi les commandans de l'armée qui devoit la défendre. Il fournit de l'argent & de la farine pour le pain; & pendant le siège il demeura intrépide au milieu des bombes, qui tombèrent au nombre de

treize dans sa maison, même au coin de son lit. En reconnoissance de son zele, la ville lui fit dresser un monument dans l'hôtel-de-ville, avec une inscription honorable. Ce prélat avoit autant de lumieres que de vertus. Il mourut au mois d'août 1712.

CHALVET, (Matthieu) de conseiller au parlement de Toulouse, juge de la poésie françoise, & mainteneur des Jeux-Floraux, fut nommé par Henri IV à une place de conseiller d'état, sans employer d'autre sollicitation que celle de son mérite & de son attachement au roi. Il est principalement connu dans la république des lettres, par sa traduction des *Œuvres de Sénèque* le philosophe, mises au jour à Paris en 1604, in-fol. Il a rendu en phrases longues & boursoufflées le style concis & vif de son original. Chalvet mourut à Toulouse en 1607, à 79 ans.

CHAM, fils de Noé, frere de Sem & de Japhet, né vers 2446 avant J. C., cultiva la terre avec son pere & ses freres après le déluge. Un jour que Noé avoit pris du vin avec excès, ne lui connoissant sans doute pas la propriété d'enivrer, il s'endormit dans une posture indécente. Cham le vit & en avertit ses freres, pour exposer son pere à leurs railleries. Noé, instruit de son impudence, maudit Chanaan, fils de Cham, punissant le pere dans les enfans; il ne faut pas douter que Chanaan ne méritât d'ailleurs cette punition par ses crimes personnels. « Cham, dit un homme très-versé dans l'étude des Saintes Lettres, » avoit

» été béni de Dieu avant sa
» faute (*Gen. 9.*); voilà pour-
» quoi Noé ne le maudit point
» personnellement; mais il an-
» nonce que cette bénédiction
» divine ne s'étendra point sur
» ses descendans. Selon le style
» des Livres Saints, *maudire* ne
» signifie pas toujours souhai-
» ter du mal, mais en prédire;
» ici les verbes sont au futur, &
» non à l'optatif: il faut donc
» traduire *Chanaan sera maudit*,
» & non que *Chanaan soit*
» *maudit* ». Cham eut une nom-
breuse postérité. On croit que
l'Egypte, où il s'établit, l'adora
dans la suite sous le nom de
Jupiter Ammon.

CHAMBERLAINE; (Edouard) gouverneur du duc de Grafton, fut chargé d'apprendre l'anglois au prince Georges de Danemarck, & mourut à Chelsea en 1793. On lui doit: I. *L'Etat présent de l'Angleterre*, Amsterdam, 1708, 2 vol. in-12; *ibid.* 1723, 3 vol. in-8°. avec les additions de Guy Miegé, traduit de l'anglois en françois. On a donné une édition de cet ouvrage exact & judicieux, en anglois, en 1741, considérablement augmenté. II. *Académie pour l'instruction des Dames*, 1671. III. *Le Presbytérien converti*, 1668. C'est une soi-disante Apologie de la religion anglicane. — Son fils Jean, mort en 1724, s'étoit appliqué à l'étude des langues vivantes, & a mis beaucoup de livres françois, italiens, hollandois, en anglois.

CHAMBERS, (Ephraïm) né à Milton dans le Westmorland, de parens doués de peu de fortune, après avoir fait avec succès son cours de belles-lettres au college de Kendal,

fut destiné par son pere qui n'avoit pas le moyen de lui faire achever ses études dans une université, à apprendre un métier. Ce ne fut que chez le troisieme maître qu'il put se déterminer à un art mécanique ; ce maître étoit un faiseur de globes ; il s'y appliqua autant à la théorie & à l'usage des globes qu'au mécanisme. Il passa ensuite plusieurs années dans la retraite, s'occupant de la recherche de ce qui concerne chaque art, & de l'histoire des sciences. Le fruit de son application, fut une *Encyclopédie*, qui parut pour la premiere fois en deux vol. in-fol. en 1728, dédiée au roid d'Angleterre. C'est là comme le berceau de cette immense compilation, qui a paru depuis en France sous le même nom, & que l'on peut regarder comme l'arsenal de l'incrédulité, qui par les maximes démagogiques qu'elle renferme, a occasionné une révolution funeste dans les esprits, qui a fini par bouleverser la France. L'*Encyclopédie* de Chambers, comme celle de Diderot & société, étoit farcie de traits hardis contre la Religion & le gouvernement. (voy. BACON, DIDEROT, ALEMBERT). Après un assez long séjour en France, Chambers repassa en Angleterre en 1739, & mourut le 15 mai 1740, à Wington. Il avoit amassé des matériaux pour augmenter cette *Encyclopédie* de 7 vol. L'on travailloit à une nouvelle édition, dont les trois premiers volumes parurent en 1739, le 4e. en 1741, & le 5e. en 1746. Le docteur Hill qui en fut l'éditeur après la mort de l'auteur, ne tira de ses manuscrits qu'une

compilation botanique, genre de science pour laquelle Hill avoit une prédilection marquée. On l'a réimprimée en 1778. Chambers a travaillé avec M. Martyn à l'*Histoire philosophique de l'Académie des Sciences*, Paris, 3 vol. in-8°.

CHAMBRAI, (Robert de) élu abbé de St. Etienne de Caen, l'an 1368, mort en 1393, étoit d'une illustre maison de Normandie au diocèse d'Evreux. Le pape Clément VII lui accorda par une bulle, le droit de porter les ornemens pontificaux, dans son monastere, & dans les autres églises qui en dépendent, même en présence de l'évêque diocésain & de tout autre prélat. Ce fut de son tems que les armes des plus notables familles de Normandie, avec leurs alliances, furent peintes dans les lieux les plus fréquentés de cette abbaye : c'est donc une erreur de croire que ce sont les armes des seigneurs qui accompagnèrent le duc Guillaume l'an 1066, à la conquête d'Angleterre, puisque ces armes n'ont été peintes que vers l'an 1370, sous le regne de Charles dit le Sage.

CHAMBRAI, (Jacques-François de) chevalier, grand-croix de l'ordre de St. Jean de Jérusalem, né en 1687, étoit de la même famille que le précédent. Il s'acquit une grande réputation dans la guerre qu'il fit toute sa vie aux infideles, sur lesquels il prit onze vaisseaux, entr'autres la *Patrone de Tripoli* en 1723, & en 1732, la *Sultane*, portant pavillon de contre-amiral du grand-seigneur. Pour récompense de ses services, le grand-maître le fit

vice-amiral & commandant-général des troupes de terre & de mer, de la religion. Ce brave homme fit construire à ses frais dans l'île de Goze une forteresse, appelée de son nom la *Cité neuve de Chambrai*; & par cet ouvrage important il a mis les Gozetins à l'abri des insultes des Barbaresques, rendu le siège de Malte presque impossible, & assuré le commerce des puissances chrétiennes dans la Méditerranée. Il mourut l'an 1756 à Malte, avec la réputation du plus grand-homme de mer de son siècle. L'Ordre a accordé à son petit-neveu Louis de Chambrai, marquis de Conflans, la permission de porter la croix de Malte.

CHAMBRAI, (Roland Fréard, sieur de) appelé aussi *Chantelou*, parent & ami de Desnoyers, secrétaire d'état, est plus connu pour avoir amené le Poussin de Rome en France, que par son *Parallele de l'Architecture antique avec la moderne*, Paris, in-fol. en 1650, quoique bien accueilli dans son temps, & assez estimé encore aujourd'hui. Il a été réimprimé en 1702. Il a traduit en françois le *Traité de la Peinture de Léonard de Vinci*, Paris, 1651, in-fol.

CHAMBRE, (Marin Cureau de la) né au Mans, vers l'an 1594, membre de l'académie françoise & de celle des sciences, médecin ordinaire du roi, égaya l'étude de la médecine & de la philosophie par la culture des belles-lettres. Il laissa des ouvrages dans tous ces genres. I. *Les caracteres des passions*, 4 vol. in-4°, réimprimés à Amsterdam, en 5 vol. in-12. II. *L'Art de connoître les hom-*

mes: deux ouvrages de morale, qui ne valent pas pour le fond & pour la forme Abbadie & la Bruyere. III. *La connoissance des bêtes*, in-4°. IV. *Conjectures sur la digestion*. V. *Le système de l'ame*, & plusieurs autres morceaux sur des matieres de physique. « Tous ces ouvrages, » dit un critique, fourniroient » à peine la matiere d'un très- » petit extrait, à quiconque se » borneroit à en tirer les choses » passables qu'on peut y trou- » ver par intervalle; tout y est » diffus, plat & commun ». Il mourut en 1669, à 75 ans.

CHAMBRE, (Pierre Cureau de la) fils puiné du précédent, & membre comme lui de l'académie françoise, fut destiné d'abord à la médecine; mais une surdité qui lui survint, le fit tourner du côté de l'église. Il mourut en 1693, curé de S. Barthélemi. Ses connoissances ne se bornoient pas aux matieres ecclésiastiques. Il écrivit peu; mais il engagea plusieurs personnes timides, quoiqu'habiles, à écrire. Il se comparoit à Socrate, qui ne produisant rien de lui-même, aidait les autres à produire. Quoiqu'il aimât la poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers en sa vie. Boileau, à qui il le récita, s'écria en l'admirant: *Ah! M. le Curé, que la rime en est belle!* On a de lui plusieurs *Panegyriques*, imprimés séparément in-4°.

CHAMBRE, (François Illharrat de la) docteur de la maison & société de Sorbonne, & chanoine de S. Benoît, mourut à Paris, sa patrie, en 1753, à 55 ans. On a de lui différens ouvrages qui prouvent qu'il avoit approfondi les matieres qu'il a

traitées. Les principaux sont : I. *Un Traité de la vérité de la Religion*, 5 vol. in-12; bon ouvrage, où le mérite du style se trouve réuni à la justesse & à la solidité des raisonnemens. II. *Un Traité de l'Eglise*, 6 vol. in-12. III. *Un Traité de la Grace*, en 4 vol. in-12. IV. *Un Traité du Formulaire*, en 4 vol. in-12; & plusieurs autres écrits contre le Baianisme, le Jansénisme & la Quesnellisme. V. *Une Introduction à la Théologie*, in-12, &c.

CHAMIER, (Daniel) professeur en théologie à Montauban pour les Protestans, y fut tué d'un coup de canon en 1621, sur un bastion où il faisoit les fonctions de prédicant & de soldat. Ce ministre, souvent employé dans les affaires difficiles de son parti, dressa le célèbre édit de Nantes. La politique ne l'empêcha pas de traiter la controverse. On a de lui 4 vol. in-fol. contre Bellarmin, sous le titre singulier de *Pansfratie catholique*, ou *Guerre de l'Eternel*. Quoique ce titre soit fanatique, & que l'ouvrage le soit aussi, on y trouve pourtant des choses curieuses.

CHAMILLARD, (Etienne) Jésuite, né à Bourges en 1656, enseigna les humanités & la philosophie avec succès. On le vit paroître ensuite dans les chaires, & il annonça la parole de Dieu pendant vingt ans, avec autant de zèle que de fruit. Il mourut à Paris en 1730. Il étoit très-versé dans la connoissance de l'antiquité. On a de lui : I. Une savante édition de *Prudence* à l'usage du dauphin, avec une interprétation & des notes, Paris, 1687, in-4° :

elle est rare. II. *Dissertations sur plusieurs médailles, pierres gravées & autres monumens d'antiquités*, Paris, 1711, in-4°. Le P. Chamillard, qu'une inclination naturelle avoit porté à l'étude des médailles, étoit devenu un antiquaire habile. Cependant le desir de posséder quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se trouvât point dans les autres cabinets de l'Europe, l'aveugla sur deux médailles qu'il crut antiques. La première étoit un *Pacatien* d'argent, médaille inconnue jusqu'à son tems, & qui l'est encore aujourd'hui. Le P. Chamillard ayant trouvé cette pièce, en fit grand bruit. *Pacatien*, selon lui, étoit un tyran; mais par malheur personne avant lui n'en avoit parlé, pas même Trebellius Pollio, & ce tyran sortoit de dessous terre, après 14 ou 1500 ans d'oubli. La fausseté de cette médaille a été généralement reconnue depuis la mort de son possesseur. La seconde médaille sur laquelle il se trompa aussi, étoit une *Annia Faustina*, grecque, de grand bronze. La princesse y portoit le nom d'*Aurelia*, d'où le Pere Chamillard conclut qu'elle descendoit de la famille des Antonins. Elle avoit été frappée, selon lui, en Syrie, par les soins d'un Quirinus ou Cirinus, qui descendoit, à l'en croire, de ce Quirinus dont il est parlé dans l'Evangile de S. Luc. Le P. Chamillard étala son érudition dans une belle dissertation. Il triomphoit, lorsqu'un antiquaire Romain se déclara le pere d'*Annia Faustina*, & en fit voir quelques autres de la même fabrique. Voyez COLONIA (Dominique de).

CHAMILLART, (Michel de) d'abord conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller-d'état, contrôleur-général des finances en 1699, & ministre de la guerre en 1707, parvint à toutes ces places par la réputation de sa probité, plutôt que par celle de son habileté. Ayant été rapporteur d'un procès perdu par sa négligence, il rendit à la partie 20,000 livres qui en faisoient l'objet, & renonça à sa profession. Il ne voulut se charger ni des finances ni de la guerre, qu'après que le roi lui eut dit : *Je serai votre second*. Les cris du public l'obligèrent de se démettre de ces deux emplois, du premier en 1708, & du second en 1709. Il augmenta les impôts, il multiplia les billets de monnaie, il vendit à vil prix les croix de S. Louis; il se servit de tous les expédiens auxquels on a recours dans les tems malheureux. Il mourut en 1721, à 70 ans, regardé comme un particulier honnête homme, & comme un ministre foible; mais peut-être ne considère-t-on pas assez, que lorsqu'arrive le tems marqué par la Providence pour humilier les rois & les empires, le zèle des ministres, les talens des généraux, toutes les ressources de l'état sont maîtrisées par les événemens.

CHAMILLY, (Noël Bouton de) cadet d'une maison ancienne, originaire du Brabant, porta les armes de bonne heure & avec distinction. Il passa l'an 1663 en Portugal, & y servit en qualité de capitaine de cavalerie sous le maréchal de Schomberg. Ce fut pendant les loisirs que lui laissoient ses fonctions

militaires, qu'il se lia d'amitié avec une religieuse Portugaise. Les *Lettres* qu'on a données au public (1682, in-12, & souvent réimprimées depuis) sont le fruit de cette liaison raisonnable & honnête. Après avoir passé par tous les grades, & s'être signalé en 1675 par la belle défense de Grave, il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1703, & nommé chevalier des ordres du roi en 1705. Il mourut à Paris en 1715, à 79 ans.

CHAMOUSSET, (Charles-Humbert Piarron de) maître des comptes à Paris, où il étoit né en 1717, mort en 1773, s'est efforcé de procurer, par d'excellens projets, les utiles établissemens que sa fortune ne lui permettoit pas d'entreprendre. Il a donné : I. *Le Plan d'une maison d'affociation pour les malades*, qui a été réimprimé sous le titre de *Vue d'un Citoyen*, 1757, in-12. II. *Deux Mémoires*, l'un *sur la conservation des enfans*, l'autre *sur l'emploi des biens de l'hôpital S. Jacques*, in-12. III. *Observations sur la liberté du commerce des grains*, in-12. Tous ses ouvrages ont été réunis, Paris, 1783, 2 vol. in-8°. On lui doit aussi l'établissement de la petite poste de Paris.

CHAMPAGNE, voyez THIBAUT IV, comte de Champagne.

CHAMPAGNE ou CHAMPAIGNE, (Philippe) peintre, né à Bruxelles en 1602, mort en 1674, vint à Paris en 1621, & s'y perfectionna sous Poussin & sous Duchesne, premier peintre de la reine. Après la mort de cet artiste, il eut sa place, son

appartement au Luxembourg ; & une pension de 1200 livres. Il auroit été aussi premier peintre du roi , si le crédit , la réputation & les talens de le Brun ne lui eussent enlevé cette place. La décence guida toujours son pinceau , ainsi que ses mœurs. Il étoit doux , laborieux , complaisant , bon ami. Ses tableaux ont de l'invention , son dessin est correct , ses couleurs d'un bon ton , ses paysages agréables ; mais ses compositions sont froides , & ses figures n'ont pas assez de mouvement. Il copioit trop servilement ses modèles. Le *Crucifix* de la voûte des Carmélites du faubourg Saint-Germain , regardé comme un chef-d'œuvre de perspective , est de lui. On voit encore beaucoup de ses ouvrages dans plusieurs maisons royales , & dans différentes églises de Paris.

CHAMPAGNE, (Jean-Baptiste) peintre , neveu du précédent , né à Bruxelles en 1643 , fut élevé par son oncle. Il saisit entièrement sa manière de peindre ; mais il mit dans ses tableaux moins de force & de vérité. Ses principaux ouvrages sont à Vincennes , aux appartemens bas des Tuileries , & dans plusieurs églises de Paris. Il mourut professeur de l'académie de peinture en 1688 , & selon quelques-uns , en 1681.

CHAMPEAUX , (Guillaume de) archidiacre de Paris dans le douzième siècle , fonda une communauté de chanoines réguliers à S. Victor-lès-Paris , & y professa avec distinction. Abailard son disciple devint son rival , & disputa longuement & vivement avec lui. Champeaux mourut religieux de Cîteaux

en 1121 , après avoir été pendant quelque tems évêque de Châlons-sur-Marne. On a de lui un *Traité de l'origine de l'ame* ; dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne , & d'autres ouvrages manuscrits.

CHAMPIER, (Symphorien) premier médecin d'Antoine , duc de Lorraine , suivit ce prince en Italie , & y combattit à côté de lui. Il étoit né à Saint-Symphorien-le-Châtel , dans le Lyonnais , en 1472. Son savoir & sa valeur le mirent en commerce avec plusieurs savans étrangers , & françois. Il mourut à Lyon , en 1539 , après avoir publié : I. *Les grandes Chroniques de Savoie* , Paris , 1516 , in-folio ; compilation mal écrite , mais pleine de recherches. II. *De origine & commendatione civitatis Lugdunensis* , Lyon , 1507 , in-fol. III. *Ecclesiæ Lugdunensis Hierarchia quæ est Franciæ primæ sedes* , Lyon , 1537 , in-fol. IV. *La Vie du Chevalier Bayard* , 1525 , in-4° ; ouvrage romanesque , indigne de ce héros. V. *Recueil des Histoires d'Austrasie* , &c. , Lyon , 1509 , in-fol. VI. *Trophæum Gallorum , quadruplicem eorumdem complectens historiam* , Lyon , 1507 , in-fol. Il y fait la description de l'entrée triomphante de Louis XII dans Genes. VII. *La Nef des Dames* , la *Nef des Princes* , in-4°. VIII. *Rosa Gallica* , 1514 , in-8°. IX. *Castigationes pharmacopolarum* , 1532 , in-8° , 4 tom. X. *Herius Gallicus* , 1533 , in-12. XI. *Campus Elysus* , 1553 , in-12. &c. XII. *De Antiquitate domus Turnonensis* , Lyon , 1527 , in-fol. XIII. *Genealogia Lotharingorum Principum* , Lyon , 1537 ,

in-fol. ; l'auteur est un de ceux qui ont donné le plus de cours aux fables débitées sur l'origine de la maison de Lorraine. Il avoit été consul de Lyon en 1520 & 1533.

CHAMPIER, (Claude) fils du précédent, écrivit à l'âge de 18 ans ses *Singularités des Gaules*, livre curieux, imprimé en 1538, in-16.

CHAMPIER, (Jean-Bruyzen) neveu de Symphorien Champier, docteur en médecine, exerçoit sa profession à Lyon dans le même siècle. On a de lui : I. *De re cibaria*, Lyon, 1560, in-8°. II. La traduction de *corde ejusque facultatibus*, d'Avicenne, Lyon, 1559, in-8°.

CHAMPLAIN, (Samuel de) né en Saintonge, fut envoyé par Henri IV. dans le nouveau monde, en qualité de capitaine de vaisseau. Il s'y signala par son courage & par sa prudence, & on peut le regarder comme le fondateur de la Nouvelle France. C'est lui qui fit bâtir la ville de Quebec ; il fut le premier gouverneur de cette colonie, & travailla beaucoup à l'érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada. Cette société, établie en 1628, fut appelée *la compagnie des associés*, qui avoient à leur tête le cardinal de Richelieu. Il mourut à Quebec en 1635. On a de lui les *Voyages de la Nouvelle France, dite Canada*, in-4°, 1632. Il remonte aux premières découvertes de Verazani, & descend jusqu'à l'an 1631. Cet ouvrage est excellent pour le fond des choses, & pour la manière simple & naturelle dont elles sont rendues. L'auteur paroît un homme

de tête & de résolution, désintéressé, & plein de zèle pour la Religion & l'état. Champlain demeura en Amérique depuis 1603 jusqu'à sa mort.

CHAMPMESLÉ, (Charles Chevillet, sieur de) né à Paris, s'attacha au théâtre & y réussit. On a de lui des *Comédies*, dont quelques-unes lui appartiennent entièrement, & d'autres qu'il composa en société avec la Fontaine. Elles ont été imprimées à Paris, en 1742, 2 vol. in-12. Il mourut en 1701.

CHAMPS, (Etienne Agard des) né à Bourges en 1613, provincial des Jésuites de Paris, se fit aimer au-dedans & considérer au-dehors par sa politesse & son mérite. Le grand Condé & le prince Conti l'honorèrent de leur estime. Ce Jésuite mourut à la Fleche en 1701, à 88 ans, après en avoir passé 71 dans sa compagnie, & pratiqué avec exactitude toutes les vertus de son état. Il s'est fait principalement connoître des théologiens, par son livre : *De Hæresi Janseniana*, dédié à Innocent X, en 1654. La matière de la grace y est approfondie. On l'a réimprimé à Paris en 1728, in-folio.

CHAMPS, (François-Michel-Chrétien des) Champenois, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, ensuite à l'état militaire, finit par le mariage & les finances. On a de lui 4 tragédies : *Caton d'Utique* ; pièce foible, qui fut jouée sur les théâtres de Paris & de Londres ; *Antiochus*, *Artaxercès* & *Médus*, qui eurent un succès moins heureux. On lui doit encore un ouvrage qui prouve de l'érudition, quoiqu'il ne soit pas tou-

jours exact. Il a pour titre : *Recherches historiques sur le Théâtre François*. Il mourut à Paris en 1747, à 64 ans.

CHAMPY, (Jacques) avocat au parlement de Paris dans le 17^e. siècle, est connu par deux livres, peu communs : I. *La Coutume de Melun commentée*, Paris, 1687, in-12. II. *La Coutume de Meaux*, Paris, 1687.

CHANAAN, l'un des fils de Cham, donna son nom à cette portion de terre, promise à la postérité d'Abraham, appelée dans la suite Judée & aujourd'hui Palestine ou la Terre-Sainte. On montrait autrefois son tombeau long de 25 pieds, dans la caverne de la montagne des léopards, qui n'étoit pas loin de Jérusalem. Il faut bien se garder de croire que ce tombeau prouve la taille gigantesque de Chanaan. On fait que les anciens ne mesuroient pas les tombeaux sur la grandeur des cadavres. Voyez CHAM.

CHANDIEU, (Antoine de la Roche) ministre protestant d'une famille noble du Forez, se retira à Geneve en 1583, & mourut en 1591, à 57 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, 1615, in-fol., dans lesquels il prend les noms de Sadeel & de Zamariel, qui en hébreu signifient *Champ de Dieu* & *Chant de Dieu*. Ils sont ignorés pour la plupart. L'auteur étoit peu versé dans l'antiquité ecclésiastique.

CHANDLER, (Marie) née à Malmesbury en 1687, s'est acquise de la célébrité en Angleterre par ses *Poésies*; le *Poème sur les eaux de Bath*, a été loué par Pope. Elle mourut en 1745, à l'âge de 57 ans.

CHANDLER, (Samuel) né à Hungerford en 1693, ministre non-conformiste, consacra son loisir à des ouvrages utiles, & à quelques-uns qui tiennent au fanatisme de secte. Il mourut le 8 mai 1766. On a de lui : I. *Des Discours contre A. Collins sur la nature des Miracles, & les preuves de la Religion Chrétienne*, 1725, in-8°. II. *Réflexions sur la conduite des Déistes modernes*, 1727, in-8°. III. *Preuves de la résurrection de J. C.*, 1744, in-8°. IV. *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-folio. Belle édition enrichie d'une préface où se trouvent les détails historiques qui concernent ces marbres précieux. V. *Traduction en anglois de l'Histoire de l'Inquisition par Limborch*, 1731, 2 vol. in-4°, qui ne fait guere honneur à sa philosophie. VI. *Histoire des persécutions*, 1736, in-8°. Il faut se souvenir que c'est un protestant qui écrit, qui emploie quelquefois le mot *persécution* dans un sens renversé.

CHANDOS, (Jean) chevalier de la Jarretière, fut nommé par Edouard III, roi d'Angleterre, lieutenant-général de toutes les terres que ce prince possédoit hors de cette île. Ce fut lui qui fit prisonnier Bertrand du Guesclin dans la bataille donnée en Bretagne l'an 1364. Lorsqu'Edouard III érigea le duché d'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de Galles son fils, Chandos devint le connétable du jeune prince. Il fut tué en 1369, au combat de Lussac en Poitou.

CHANDOUX, philosophe chymiste, fut pendu à Paris en place de Greve en 1631, après

avoir été convaincu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. C'étoit un de ces génies suffisans, qui, dans la renaissance des lettres & de la philosophie, entreprirent de secouer le joug de la scholastique & des subtilités péripatéticiennes. Mais en voulant se frayer un chemin nouveau, il donna dans des rêveries bien plus fatales que celles qu'il condamnoit; il s'en apperçut lorsqu'il n'étoit plus tems d'en éviter les funestes effets.

CHANTAL, (Ste. Jeanne-Françoise Fremiot de) naquit à Dijon en 1572. Son pere, président à mortier, avoit refusé la charge de premier président que Henri IV lui avoit offerte. La jeune Fremiot fut mariée à Christophe de Rabuzin, baron de Chantal, l'aîné de cette maison. Sa vie dans le mariage fut un modele achevé. La priere succédoit à la lecture, & le travail à la priere. Sa piété ne se démentit point, lorsqu'elle eut perdu son mari, tué par malheur à la chasse. Quoiqu'elle n'eût alors que 28 ans, elle fit vœu de ne point se remarier, & vécut depuis comme une femme qui n'étoit plus dans le monde que pour Dieu & ses enfans. Leur éducation, le soin des pauvres & des malades devinrent ses uniques occupations & ses seuls divertissemens. Ayant connu S. François de Sales en 1604, elle se mit entièrement sous sa conduite. « C'étoit, » dit un historien, la coopération que le Ciel lui avoit préparée. Après avoir été d'a-bord l'exemple des jeunes personnes de son sexe, par sa piété, par sa modestie, par l'innocence & la douceur de

» ses mœurs; près des femmes » mariées, par la régularité de » sa conduite, par le sage gouvernement de sa maison, par » toutes les qualités qui rendent une femme également » chere & respectable à son » époux; Françoise retraçoit à » Dijon une image fidelle de » cette veuve mémorable, autrefois canonisée de son vivant à Béthulie par la voix publique ». Le saint évêque ne tarda pas de lui communiquer son projet pour l'établissement de l'ordre de la Visitation. Elle entra dans ses vues, & en jeta les premiers fondemens à Anneci l'an 1610. Le reste de sa vie fut employé à fonder de nouveaux monasteres, & à les édifier par ses vertus & par son zele. Lorsqu'elle mourut à Moulins en 1641, on en comptoit 87. Il y en eut à la fin du siecle 150, & environ 6600 religieuses. Dans l'instant même qu'elle expira, elle fut canonisée par la voix de ses filles & par celle du peuple. Le pape Benoît XIV a confirmé ce jugement, en la béatifiant en 1751, & Clément XIII en la canonisant. On publia ses *Lettres* en 1660; in-4°. Marsollier a publié sa *Vie*, 2 vol. in-12, Paris, 1779.

CHANTEAU, voy. FEUILLET.

CHANTELOU, voyez CHAMBRAI.

CHANTELOUVE, (François de) gentilhomme Bordelois, chevalier de Malte, est auteur de deux pieces dramatiques, assez rares : *Pharaon*, 1582, in-16; *Coligni*, 1575, in-8°, réimprimé vers 1740.

CHANTEREAU LE FÈVRE, (Louis) intendant des fortifications

cations de Picardie, puis de gabelles, ensuite de l'évaluation de la principauté de Sedan, enfin intendant des finances des duchés de Bar & de Lorraine, exerça tous ces emplois avec beaucoup d'applaudissement. L'esprit des affaires étoit soutenu en lui par l'étude de l'histoire, de la politique, des belles-lettres, & par un grand fonds d'érudition. Il étoit né à Paris en 1588, & il y mourut en 1658, regretté des savans, auxquels sa maison servoit de retraite. On a de lui : I. Des *Mémoires sur l'origine des maisons de Lorraine & de Bar*, in-fol., 1642, composés sur des pièces originales. II. Un *Traité des fiefs*, 1662, in-fol., dans lequel il s'attache à accréditer cette erreur, indigne d'un savant tel que lui : » Que les fiefs héréditaires » n'ont commencé qu'après Hugues Capet ». Chantereau étoit plus propre à rétablir des passages tronqués, qu'à débrouiller le chaos dans lequel l'origine des anciennes maisons & dignités est plongée. III. Un *Traité touchant le mariage d'Ansbert & de Blitilde*, 1647, in-4°. Ce livre est fait contre la *Véritable Origine de la 2e. & 3e. lignée de la maison de France*. Mrs. de Ste.-Marthe ont suivi dans leur 3e. édition de l'Histoire généalogique de la maison de France, l'opinion de Chantereau. IV. Un autre où il agite cette question : *Si les terres d'entre la Meuse & le Rhin sont de l'Empire?* 1644, in-4°. ou in-8°.

CHANUT, (Pierre) conseiller d'état ordinaire, & ambassadeur de France auprès de la reine Chriſtine de Suede,
Tome III.

étoit de Riom. Il mourut en 1662, laissant des Mémoires qui ont été publiés après sa mort en 3 vol in-12.

CHANUT, (Pierre) fils du précédent, fut abbé d'Issore, & aumônier de la reine Anne d'Autriche. On a de lui quelques traductions d'ouvrages de piété, celle du *Concile de Trente*, in-12, celle de la *Vie & des Œuvres de Ste Thérèse*; Paris, 1691, in-8°. Son style est foible & languissant. Il mourut en 1695.

CHAON, fils de Priam, que son frere Helenus tua par mégarde à la chasse. Helenus le pleura beaucoup, & pour honorer sa mémoire, il donna son nom à une contrée de l'empire qu'il appella *Chaonie*.

CHAPEAUVILLE, (Jean) né à Liege en 1551, fut examinateur synodal en 1578, curé de S. Michel, puis chanoine de la collégiale de S. Pierre; inquisiteur de la foi en 1582; chanoine de la cathédrale, grand-pénitencier en 1587, & l'année d'après grand-vicaire; archidiaque en 1589, & enfin prévôt de S. Pierre. Il se dévoua étant curé, au service des pestiférés, non-seulement de sa paroisse, mais encore des pestiférés abandonnés dans les autres paroisses. C'est en grande partie à ses soins que l'on doit l'érection du séminaire épiscopal de Liege. Il mourut usé de travaux l'an 1617, ayant consacré sans relâche près de quarante ans de sa vie, au service de ce vaste diocèse. Nous avons de lui : I. *De Castibus reservatis*, Liege, 1614, in-8°. II. *Elucidatio Catechismi Romani*, 1603. III. *De administrandis Sacramentis tempore pestis*, Louvain, 1637. IV. *Vita*

qu'on l'a dépeint ; mais il étoit d'ailleurs doux , complaisant , officieux , sincere. Il avoit de la bonne philosophie dans le caractère. Il refusa la place de précepteur du grand-dauphin , que le duc de Montausier lui avoit fait présenter. On doit le regarder comme un des principaux ornemens de l'académie françoise dans son commencement , par les qualités de son cœur & la justesse de son goût. Il mourut en 1674. Les ouvrages qui restent de lui , outre son *Poëme de la Pucelle* , dont il n'y a eu jamais que douze chants imprimés (les douze autres étant restés manuscrits dans la bibliotheque du roi) , sont une *Paraphrase en vers du Miserere* , des *Odes* , parmi lesquelles celle qu'il adressa au cardinal de Richelieu , mérite d'être distinguée. Chapelain avoit alors tant de réputation , que ce ministre emprunta son nom pour accréditer une de ses productions. On a de lui des *Mélanges de Littérature* , tirés de ses Lettres manuscrites , par Denis Camusat , Paris , 1726 , in-12. On y voit une critique judicieuse de plusieurs ouvrages , assaisonnée de beaucoup de politesse. Le discernement & la finesse qu'on y apperçoit , doivent faire revenir les personnes impartiales des préjugés qu'elles ont conçus contre Chapelain ; préjugés fondés en partie sur les railleries outrées de Boileau. On lui attribue encore une *Traduction de Gusman d'Alfarache*.

CHAPELAIN , (Charles-Jean-Baptiste le) né à Rouen le 15 août 1710 , fils d'un des plus éloquens procureurs-généraux qu'ait eu le parlement de Nor-

mandie , entra à l'âge de 16 ans dans la société des Jésuites. Après avoir fait ses premières études , & professé d'une manière distinguée au college de Louis-le-Grand à Paris , il suivit la carrière de la prédication. Son début dans la capitale , annonçant le talent le plus marqué , il ne tarda pas à être nommé pour prêcher à la cour , dont , par une distinction particulière , il occupa la chaire pendant un avent & un carême de suite. Les succès , soutenus pendant plusieurs années , à Paris , à Luneville , & dans les provinces méridionales de France , avoient tellement étendu sa réputation , que , lors de la catastrophe de la société , l'impératrice-reine Marie-Thérèse le fit inviter à venir prêcher à sa cour. Empressé de se rendre au desir de cette auguste princesse , il partit d'Avignon , lieu de sa retraite , & prêcha un avent & un carême à Vienne avec un éclat qui honora l'éloquence françoise. L'activité de son zele & sa trop grande application lui causerent une maladie qui l'obligea de suspendre ses travaux. Il se retira dans les Pays-Bas Autrichiens , où il vécut quelques années d'une pension considérable que la générosité de l'impératrice-reine lui avoit assignée. Attiré à Malines par le cardinal-archevêque , il ne s'y occupoit que des grandes vérités qu'il avoit prêchées pendant plus de trente années , lorsque le 26 du mois de décembre 1780 , il tomba mort au moment où il entroit dans la métropole , pour y célébrer la messe. Ses Sermons ont été imprimés à Paris en 1767 , en 6 vol. in-12.

Le C. d'Albon (*Disc. sur l'hist. , le gouv. , &c.*) rapporte que
 » quelqu'un lui demandant un
 » jour, où il avoit puisé cette
 » force, cette enchainure pres-
 » sante de raisonnemens qui le
 » rapproche tant de Bourda-
 » loue ; il répondit que c'étoit
 » dans les cahiers de philoso-
 » phie qu'il avoit professée pen-
 » dant plusieurs années ». Aveu
 bien honorable à l'ancien ensei-
 gnement, & qui n'est que trop
 justifié par la dégénération de
 l'éloquence sainte & par le dé-
 faut de logique qui regne dans
 la plupart des ouvrages mo-
 dernes.

CHAPELL, (Guillaume) né
 à Lexington, dans le comté de
 Nottingham ; successivement
 évêque de Corck, Cloyne &
 Ross en Irlande. Il étoit si mo-
 déré, qu'on l'appelloit papitte.
 Pour se soustraire aux persécu-
 tions des fougueux protestans,
 il fut obligé d'abandonner l'Ir-
 lande & de se retirer à Derby,
 où il mourut en 1649. On lui
 doit : I. *Usage de l'Ecriture-
 Sainte*, 1653, in-8°, en anglois.
 II. *Methodus concionandi*, 1648,
 in-8°.

CHAPELLE, (Claude-Em-
 manuel Luillier) surnommé Cha-
 pelle, fils naturel de François
 Luillier, maître des comptes,
 eut Gassendi pour maître dans
 la philosophie, & la nature dans
 l'art des vers. La délicatesse &
 la légèreté de son esprit, l'en-
 jouement de son caractère, le
 firent rechercher des personnes
 du premier rang, & des gens-
 de-lettres les plus célèbres. Ra-
 cine, Despréaux, Molière, La
 Fontaine, Bernier, l'eurent pour
 ami & pour conseil. Boileau
 l'ayant un jour rencontré, le

prêcha sur son penchant pour
 le vin. Chapelles feignit d'entrer
 dans ses raisons, le poussa dans
 un cabaret, pour moraliser plus
 à son aise, & le fit enivrer avec
 lui. Ses *Poësies* portent l'em-
 preinte de son caractère, mêlé
 de mollesse & de plaisanterie.
 Son *Voyage*, composé avec
 Bachaumont, est le premier
 modèle de cette poésie négligée
 & facile, dictée par le plaisir
 & l'indolence. On a dit avec
 raison, que Chapelles étoit plus
 naturel que poli, plus libre dans
 ses idées que correct dans son
 style. Despréaux lui reproche
 de tomber souvent dans le bas.
 Chapelles avoit la conversation
 si séduisante, qu'on ne pouvoit
 s'empêcher de prendre beau-
 coup de part à ce qu'il disoit.
 Un jour qu'il étoit avec made-
 moiselle Choccars, fille d'esprit,
 la femme de chambre le trouva
 tous deux en larmes. Elle en
 demanda la raison ; & Chapelles
 lui répondit d'un ton animé,
*qu'ils pleuroient la mort du poëte
 Pindare tué par les médecins.*
 La liberté fut la seule divinité
 de Chapelles. Le grand Condé
 l'ayant invité à souper, il aima
 mieux suivre des joueurs de
 boules, avec lesquels il se trouva
 & s'enivra. Le prince lui en fai-
 sant des reproches : *En vérité ;
 monseigneur, lui dit-il, c'étoient
 de bonnes gens & bien aisés à
 vivre, que ceux qui m'ont donné
 ce souper.* Toutes les fois qu'il
 étoit en pointe de vin, il expli-
 quoit le système de Gassendi
 aux convives, & lorsqu'ils
 étoient sortis de table, il con-
 tinuoit la leçon au maître-d'hô-
 tel. Cet épicurien vécut sans
 engagement, content de huit
 mille livres de rente viagère,

& mourut à Paris en 1686, âgé d'environ 70 ans. On a de lui, outre son *Voyage*, quelques petites piéces fugitives en vers & en prose qu'on lit avec plaisir. Le Fêvre de S. Marc a donné en 1755, en 2 vol. in-12, une nouvelle édition du *Voyage de Chapelle & Bachaumont*, & des ouvrages du premier, avec des notes & des mémoires sur la vie de l'un & de l'autre. *Voyez* BACHAUMONT (François le Coigneux de).

CHAPELLE, (Henri, sieur de la) *voyez* RESSET.

CHAPELLE, (Jean de la) naquit à Bourges en 1655, d'une famille noble. Le prince de Conti, dont il étoit secrétaire, l'envoya en Suisse en 1687. Louis XIV, instruit de son talent pour les affaires, l'employa aussi quelque tems dans le même pays. La Chapelle fit connoître bientôt ses dispositions pour la politique & pour les intérêts des princes. Les *Lettres d'un Suisse à un François sur les intérêts des Princes de l'Europe dans la guerre de 1701*, composées sur les mémoires des ministres de la Cour de France, sont pleines de réflexions quelquefois judicieuses, & quelquefois triviales. C'est un tableau de l'état où se trouvoient alors les puissances belligérantes, mais plein de préventions nationales. L'auteur cacha en vain son nom & sa patrie; son style le décela. L'académie françoise lui avoit ouvert ses portes en 1688. après l'exclusion de l'abbé Furetiere. Il mourut en 1723, âgé de 68 ans. Outre ses *Lettres d'un Suisse*, recueillies en 8 vol. in-12, Bâle, ou plutôt Paris, 1703, on a de lui plusieurs tragédies, *Zaïde*,

Téléphonte, *Cléopâtre*; & les *Carrosses d'Orléans*, comédie. La Chapelle fut un de ceux qui tâchèrent d'imiter Racine; "car" » Racine, dit un homme d'esprit, forma, sans le vouloir, » une école, comme les grands » peintres; mais ce fut un Raphaël, qui ne fit point de Jules » Romain». Les piéces de l'imitateur sont fort au-dessous de leur modele. Elles eurent pourtant quelques succès, & l'on joue encore sa *Cléopâtre*. On lui doit aussi : I. *Les Amours de Catulle & de Tibulle* : romans dont la lecture ne peut produire aucun bien, & qui d'ailleurs sont mal écrits; Catulle & Lesbie y parlent fort maussadement, si l'on en croit l'abbé de Chaulieu. L'auteur dit à la fin de son *Tibulle*, qu'il desireroit employer le reste de sa vie à écrire l'histoire du regne de Louis XIV : c'étoit bien mal s'y préparer, que d'exercer sa plume sur des aventures romanesques. II. *Mémoires historiques sur la vie d'Armand, prince de Conti*, Paris, 1699, in-4°.

CHAPELLE, (Armand de la) pasteur de l'église françoise à La Haye, mort dans un âge avancé en 1746, s'est fait connoître dans la république des lettres par des ouvrages périodiques, historiques, polémiques. Tels sont : I. *Bibliothèque Angloise*, 1716-1727, 15. vol. in-12, qui n'a pas joui d'une grande célébrité. II. *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans*, juillet 1728 à juin 1735, 14 vol. in-8°. Ce dernier journal littéraire a été continué depuis. III. *Mémoires de Pologne*, Amsterdam, 1739, in-12; ils contiennent ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce royaume

depuis la mort du roi Auguste II en 1733, jusqu'en 1737. IV. *La Religion Chrétienne démontrée par la résurrection de N. S. Jesus-Christ*, traduite de l'anglois de H. Ditton, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°, Paris, 1729, in-4°. V. *Nécessité du Culte public*, 1746, in-8°, Francfort, 1747. Il y prétend justifier les assemblées des Calvinistes du Languedoc & autres provinces méridionales de la France, en réponse à une *Lettre* qui avoit été publiée à Rotterdam en 1745, où il étoit démontré que les Calvinistes n'avoient pas ce droit, que ces assemblées étoient défendues par les loix constitutionnelles du royaume, & qu'elles ne tenoient qu'à en troubler le repos.

CHAPELLE, (l'abbé) directeur de l'hôpital de la Salpêtrière, mort à Paris le 10 février 1789, s'étoit fait estimer par ses lumières, son zèle, une activité qui ne souffroit nulle interruption de travail, & ses connoissances littéraires & philosophiques qui étoient très-étendues. C'est lui qui est auteur de la vigoureuse défense de l'*Histoire des tems fabuleux* contre M. de Guignes, M. Anquetil & l'abbé du Voisin; 1 vol. in-8° : chef-d'œuvre d'érudition & de critique, où il a su habilement fondre toute la substance de l'ouvrage dont il faisoit l'apologie, & qui peut en quelque sorte le remplacer. *Voyez* le *Journ. hist. & litt.* du 15 août 1780, p. 601. — 15 avril 1786, p. 575.

CHAPMAN, (Georges) Anglois, né en 1557, mort en 1634, s'est acquis de la réputation dans son pays par ses *Poésies*, ses

Pièces dramatiques, ses traductions d'Homère & d'autres poëtes Grecs.

CHAPPE D'AUTEROCHÉ, (Jean) célèbre astronome de l'académie des sciences de Paris, naquit à Mauriac en Auvergne l'an 1722, d'une famille noble. Il prit l'état ecclésiastique de bonne heure, & se consacra dès-lors à sa science favorite, l'astronomie: l'académie des sciences le nomma en 1760, pour aller observer en Sibérie le passage de Vénus, fixé au 6 juin 1761. De retour en France, il rédigea la *Relation de son voyage en Sibérie*, & la fit imprimer à Paris en 1768, en 2 vol. in-4°. Cet ouvrage a essuyé de fortes critiques de la part des gens qui prétendoient bien connoître cette province; ce qui n'empêche pas que plusieurs de ses observations ne soient très-justes. Celle qui a le plus offensé les Russes, est la suivante: *On m'écrivit que de ce pays sortiroient au premier moment des peuples entiers, qui comme les Huns viendroient s'emparer de notre petite Europe: j'ai trouvé au-lieu de ces peuples, des marais & des déserts.* Ce qui est exactement vrai. Si on excepte les provinces voisines de la Mer-Baltique, le vaste empire de Russie n'a qu'une population très-foible. Un nouveau passage de Vénus étant annoncé pour le 3 juin 1769, notre astronome partit en 1768 pour l'aller observer à St-Lucar, sur la côte la plus occidentale de l'Amérique. Une maladie épidémique desoloit cette contrée. L'abbé Chappe en fut attaqué, & il mourut victime d'un zèle pour l'astronomie, qui alloit réellement jusqu'à l'excès.

Il avoit dit en quittant Paris, que s'il étoit sûr de mourir le lendemain de son observation, ce ne seroit point un motif pour le détourner de ce voyage. Cependant ces *Observations* que M. Cassini nous a données, Paris, 1772, in-4°, n'ont pas répandu sur l'astronomie des lumières dignes d'un tel sacrifice. On espéroit sur-tout qu'elles serviroient à faire connoître la vraie distance du soleil; mais cette distance reste toujours un problème. Les soins avec lesquels on a comparé les observations de l'abbé Chappe avec celles de Cajanebourg & de Wardhus, n'ont pu déterminer la paralaxe de cet astre avec assez de précision & de certitude, pour en déduire un calcul qu'on puisse regarder comme fixe & immuablement arrêté.

CHAPPUZEAU, (Samuel) Genevois, précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, ensuite gouverneur des pages du duc de Brunswick - Lunebourg, mourut dans cet emploi en 1701, vieux, aveugle & pauvre. On lui doit : I. *Les Voyages de Tavernier*, qu'il mit en ordre, & qu'il publia en 1675, in-4°. II. *Un Projet d'un nouveau Dictionnaire historique, géographique, philosophique*, ouvrage qu'il ne put achever. Moréri avoit profité, dit-il, de son manuscrit. III. *Le Théâtre François*, en 3 livres : ouvrage mal digéré, sans ordre & sans exactitude. L'auteur y traite de l'usage de la comédie, des auteurs qui soutiennent le théâtre, & de la conduite des comédiens. Il se mêloit aussi de poésie. On a de lui plusieurs comédies, rassemblées sous le titre de *la*

Muse enjouée ou le Théâtre comique. On n'y reconnoît point le génie de Molière; sa versification est pitoyable.

CHAPT, voyez CHAT.

CHAPUIS, (Claude) né en Touraine, étoit chanoine de Rouen, valet-de-chambre & garde de la bibliothèque du roi. Il mourut vers 1572, assez avancé en âge. On a de lui : I. *Différentes Poésies* dans un livre intitulé : *Blasons anatomiques du corps féminin*, faits par divers auteurs, Lyon, 1537, in-16. II. *Discours de la Cour*, Paris, 1543, in-16, &c.

CHAPUIS, (Gabriel) neveu du précédent, natif de Nozeroy, vécut à Lyon jusqu'en 1583, qu'il vint s'établir à Paris, où il mourut vers 1611. On a de lui : I. *Discours politiques & militaires*, traduits de différents auteurs, Paris, 1593, in-8°. II. *Primaléon de Grece*, 1618, 4 vol. in-16. III. *Amadis de Gaule*, qui a 24 livres & autant de volumes; cet ouvrage a pour origine : *Los quatro libros del Cavallero Amadis de Gaula*, Séville, 1526, in-fol., avec fig. L'auteur de ces quatre livres est Vasco de Lobeira, natif de Porto; l'éditeur, qui a en même tems corrigé un peu le style, est Garcias Ordonnez, Espagnol. IV. Un livre curieux intitulé : *Les facétieuses journées contenant cent nouvelles*, par G. C. D. T. (Gabriel Chapuis de Tours), Paris, 1584, in-8° : ouvrage frivole ainsi que le précédent, où il n'y a rien d'utile à apprendre, & dont tout l'effet est d'exalter l'imagination par des aventures romanesques, & d'affoiblir l'attachement aux bonnes mœurs. Il a continué les

Annales de France de Nicole ou Nicolas Gilles, jusqu'à l'an 1585, avec les généalogies & effigies des Rois, Paris, 1585, in-fol. Il donna ensuite une édition des *Grandes Annales de France, de Belleforest*, qui est moins un ouvrage nouveau qu'une réimpression & continuation des *Chroniques* de Nicolas Gilles. Chapuis les continua jusqu'en 1591, Paris, 1600, 4 vol. in-fol. On a encore de ce laborieux compilateur & mauvais écrivain: I. *Histoire de ce qui s'est passé sous les regnes de Henri III & Henri IV, jusqu'en 1600*, Paris, 1600, in-8°. II. *Histoire du royaume de Navarre jusqu'en 1596*, Paris, 1616, in-8°. III. *Histoire générale de la guerre de Flandre, depuis 1559 jusqu'en 1609*, Paris, 1633, in-fol.

CHARAS, (Moïse) habile pharmacopole, né à Uzez, fut choisi pour faire le cours de chimie au jardin royal des plantes de Paris, & s'en acquitta avec un applaudissement général durant neuf années. Sa *Pharmacopée royale, galénique & chimique*, 1653, 2 vol. in-4°, fut le fruit de ses leçons & de ses études; & quoiqu'on ait fait mieux depuis, elle n'est pas hors d'usage. Il y fait l'analyse du *Laudanum*, & prouve que par sa nature, émoussant la pointe des humeurs âcres qui interrompent le sommeil, & arrêtant le mouvement de ces mêmes humeurs, il doit procurer aux malades des nuits tranquilles. Il explique encore dans cet ouvrage d'une manière très-nette, pourquoi l'eau-forte fond tous les métaux, excepté l'or; & pourquoi l'eau régale qui met l'or en fusion, ne peut pas

fondre les autres métaux; par exemple, l'argent. « L'argent, » dit-il, a des pores dont l'ouverture est proportionnée à » la grosseur des pointes des » particules de l'eau-forte, assez » aiguës par un bout pour entrer, & assez larges par l'autre » pour séparer les parties du » métal. Mais l'or, dont les » pores sont beaucoup plus » étroits que ceux de l'argent, » ne peut pas admettre ces » particules; donc, l'eau-forte » doit fondre l'argent & non » pas l'or. Quant à l'eau régale, » elle doit au contraire fondre » l'or & non pas l'argent. Les » parties de ce dissolvant, subtilisées par le sel ammoniac, » passent trop librement par les » pores de l'argent, & ne » trouvent que dans l'or, des » pores disposés à les seconder » dans leurs fonctions ». Cet ouvrage fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, & en chinois même pour la commodité de l'empereur. Les ordonnances contre les Calvinistes, l'obligerent de quitter sa patrie en 1680. Il passa en Angleterre, de là en Hollande, & ensuite en Espagne avec l'ambassadeur, qui le menoit au secours de son maître Charles II, languissant depuis sa naissance. Les médecins de la cour furent scandalisés de certains propos de Charas. Ils le défererent à l'inquisition, & il n'en sortit qu'après avoir abjuré la religion protestante. Charas avoit alors 72 ans. Il revint à Paris, fut agrégé à l'académie des sciences, & mourut bon catholique en 1698, âgé de 80 ans; ce qui prouve qu'il avoit abjuré sa secte avec connoissance de cause. On a de

lui, outre sa *Pharmacopée*, un excellent *Traité de la Thériaque*, Paris, 1668, in-12; & un autre non moins estimable, *de la Vipère*, 1694, in-8°. Il joignit à celui-ci un *Poëme* latin sur ce reptile, qui n'est que médiocre pour le style. Voyez la *Relation de son voyage en Espagne* dans le *Journal de Verdun*, année 1776, mois de mars & suivans.

CHARDIN, (Jean) fils d'un jouaillier protestant de Paris, né en 1643, voyagea en Perse & dans les Indes-Orientales. Il revint à Paris en 1670, chargé d'une commission par le roi de Perse, & fit un second voyage dans ce pays en 1677. Il commerçoit en pierreries. Charles II, roi d'Angleterre, lui conféra de sa main la dignité de chevalier. Il mourut à Londres en 1713, estimé & regretté. Le *Recueil de ses voyages*, traduits en italien, en anglois, en flamand & en allemand, est en 10 vol. in-12, 1711, & 4 vol. in-4°, 1735, Amsterdam, avec figures. Ils sont à la fois très-curieux & très-vrais; & on doit bien les distinguer de ceux de Paul Lucas, & de tant d'autres voyageurs, qui n'ont couru le monde que pour en rapporter des ridicules & des mensonges. Chardin donne une idée complète de la Perse, de ses usages, de ses mœurs, de ses coutumes, &c. La description qu'il fait des autres pays orientaux qu'il a parcourus, n'est pas moins exacte. Ses voyages peuvent être très-utiles sur-tout à ceux qui feroient le même commerce que lui. On a encore de ce célèbre voyageur: *Couronnement de Soleiman III, roi de Perse, & ce qui s'est passé dans les deux*

premières années de son regne, Paris, 1671, in-12.

CHARDIN, (Jean-Baptiste Siméon) né à Paris en 1698, mort le 7 décembre 1779, exerça la profession de peintre avec distinction. Son genre étoit de petits sujets domestiques qu'il peignoit avec vérité & un coloris qui lui ont acquis à juste titre une grande réputation. On admire sur-tout le tableau nommé *le Benedicite* dans le cabinet du roi de France.

CHARDON, (Charles) natif d'Yvoi-Carignan, se fit bénédictin en 1711, dans la congrégation de S. Vannes, enseigna la rhétorique, la philosophie & la théologie, & mourut à Metz le 21 octobre 1771. Il possédoit le grec, l'hébreu & le syriaque, & étoit versé dans l'histoire ecclésiastique. Il a donné une *Histoire des Sacremens*, Paris, 1745, 6 vol. in-8°: ouvrage d'une grande érudition, réfutation historique des erreurs des Sacramentaires, qui justifie la foi & la pratique de l'Eglise par la simple exposition des faits & le tableau des anciens siècles, en tout conforme, quant à la substance des choses, à celui des derniers tems. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des variations dans la discipline de l'Eglise*.

CHARENTON, (Joseph-Nicolas) Jésuite, né à Blois en 1649, mort à Paris en 1735. On a de lui l'*Histoire générale d'Espagne*, du P. Mariana, Jésuite, traduite en françois; augmentée du sommaire du même auteur & des fastes jusqu'à nos jours; avec des notes historiques, géographiques & critiques, des mé-

daïlles & des cartes géographiques; Paris, 1725, en 5 vol. in-4°. C'est par l'ordre de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il entreprit cette traduction; il la dédia à ce prince. Sa préface est curieuse, & l'ouvrage estimable.

CHARÈS, orateur Athénien. Il lui arriva un jour de parler fortement contre les sourcils terribles de Phocion; les Athéniens s'en étant mis à rire, Phocion leur dit: «Cependant » ces sourcils ne vous ont fait » aucun mal; mais les risées de » ces beaux plaisans ont fait » souvent verser bien des larmes à votre ville ». On croit que ce Charès, est le même qui vivoit l'an 367 avant J. C.

CHARÈS, sculpteur, natif de Lyndes, une des trois villes de l'isle de Rhodes, disciple de Lysippe, s'immortalisa par le fameux colosse du soleil, l'une des sept merveilles du monde. Cette statue étoit d'airain, & avoit, suivant Pline, 70 coudées ou 105 pieds; l'abbé Monget lui en donne 128, d'autres 150. Ces différens calculs prouvent assez l'ignorance où l'on est de sa véritable hauteur. Le savant Muratori en a fait presque un pygmée; & vu les exagérations énormes que les anciens ont mises dans ces sortes de récits, il paroît que cette diminution est très-raisonnable. Quoiqu'il en soit, Charès employa douze ans à cette statue, & la plaça à l'entrée du port de Rhodes. Elle avoit un pied sur la pointe d'un des rochers de ce port, & l'autre pied sur le rocher opposé, de façon que les navires passaient entre ses jambes. Ce colosse fut abattu

par un tremblement de terre; après avoir été 46 ans debout. Moavias, calife des Sarrasins, s'étant emparé de Rhodes l'an 653 de J. C., le vendit à un marchand juif, qui en chargea, dit-on, neuf cents chameaux.

CHARIBERT ou **CARIBERT**. Voyez ce dernier mot.

CHARILAUS, neveu de Lycurgue, & roi de Lacédémone l'an 885 avant J. C., commença à se signaler par une victoire sur les Argiens. Il fit ensuite la guerre aux Tégéates, & quoiqu'il eût suivi le commandement de l'oracle, il ne laissa pas d'être mis en déroute, & même d'être pris dans une sortie que firent les Tégéates, secondés par leurs femmes. Il racheta sa liberté en leur accordant la paix. Ce roi étoit d'un naturel si doux, qu'Arche-laüs son collègue disoit quelquefois, en parlant de sa grande bonté: «Qu'il ne s'étonnoit » pas que Charilaüs fût si bon » envers les gens de bien, puisqu'il l'étoit même à l'égard » des méchans ». Ce n'étoit pas faire l'éloge d'un homme chargé de faire observer les loix & de punir le crime.

CHARILAUS, Lacédémonien, étoit fort attentif à conserver la beauté de sa chevelure. On lui demanda un jour pourquoi il en prenoit tant de soin; il répondit: «Que c'étoit » le plus bel ornement d'un » homme, le plus agréable, & » celui qui coûtoit le moins de » dépense ». Une autre fois on lui demanda pourquoi Lycurgue avoit fait si peu de loix: *Il faut peu de loix*, dit-il, *à ceux qui parlent peu*. Il faut remarquer

que les Latédémoniens parloient peu, & qu'ils disoient beaucoup en peu de mots : d'où vient cette maniere de parler, qui dure encore, *un style laconique*, pour dire un style vis & concis. Il est vrai que les nations fort loquaces ont toujours beaucoup de loix, la plupart inconsistantes & mal observées.

CHARIS'IUS, grammairien latin dont parle Priscien. Son ouvrage se trouve dans le *Recueil des anciens Grammairiens de Purschius*, Hanovre, 1605, in-4°.

CHARITON D'APHRODISE, secrétaire d'un rhéteur nommé Athenagore, vivoit à la fin du 4e. siecle, si ces noms ne sont pas supposés, comme il y a grande apparence. On a trouvé de notre tems un roman grec sous son nom, intitulé : *Les Amours de Chareas & Callirhoé*, dont M. d'Orville, professeur d'histoire à Amsterdam, a publié une édition en 1750, 2 vol. in-4°, avec la traduction latine & des notes. Il y en a une traduction françoise, par M. Larcher, à Paris, en 1763, 2 vol. in-8°. M. Fallet en a donné une nouvelle version en 1775, in-8°. La fable de ce roman est assez bien conduite, sans épisodes & sans écarts. Il y a de l'intérêt, & il est bien ménagé. Le dénouement en est simple ; la vraisemblance est presque gardée par-tout, & ce qui est plus surprenant, c'est que contre la regle générale de ces sortes d'ouvrages, on ne trouve dans celui-ci aucune situation licencieuse, aucune image obscene, bien différent de ceux que nous avons vu paroître sur-tout dans ce siecle,

& dans lesquels tous les genres de séduction sont mis en usage pour corrompre l'innocence & pervertir les mœurs. « Les plus » heureuses inclinations, dit un » sage historien, ne tiennent » pas contre le poison de ces » lectures; le fruit d'une bonne » éducation, l'innocence des » premières années, l'amour » du devoir, tout est ébranlé » par ces malheureux ouvrages... A force de vouloir » réaliser en soi les prétendus » beaux sentimens des héros » des romans, on s'accoutume » à n'aimer que ce que le monde aime, & à négliger ce que la Religion prescrit. Le naufrage suit de près la témérité » que l'on a eue de s'exposer à » tant de dangers. Voilà les » fruits amers de ces lectures insinuantes & perfides, dont » les parens & les instituteurs » font quelquefois les premiers » à donner l'exemple à leurs enfans & à leurs élèves; & il » ne faut pas s'étonner si tous » les travaux d'une éducation » faite souvent à grands frais, » se terminent par donner à la » société une foule de sujets » médiocres, souvent même » corrompus ». La seconde traduction de ce roman est plus élégante que la première ; mais celle-ci est d'une fidélité plus scrupuleuse.

CHARLAS, (Antoine) prêtre de Couserans, mourut dans un âge avancé en 1698, à Rome, où il s'étoit fixé quelques années avant sa mort. On a de lui : I. *Tractatus de libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ*, in-4°. Le but de l'auteur n'étoit d'abord que d'attaquer différens abus, introduits par les jurisconsultes

& les magistrats François, sous prétexte de conserver les libertés de leur église. Mais un de ses protecteurs à la cour de Rome, l'engagea d'étendre la matiere, & à traiter des droits du pape, qu'il croyoit violés, dans les articles du clergé de France en 1682. La dernière édition en 1720, à Rome, 3 vol. in-4°. est bien plus ample que la première. C'est un ouvrage savant & écrit avec pureté. II. *De primatu summi Pontificis*, in-4°. III. *De la puissance de l'Eglise*, contre le Jésuite Maimbourg. IV. *Causa regaliæ*, contre Noël Alexandre, Liege, 1685, in-4°. Le savoir, la modestie, la piété, distinguoient l'abbé Charlas. Quoiqu'il ait dirigé pendant quelque tems le séminaire de Pamiers sous M. Caulet, il avoit un caractère & des principes plus décidés que ce prélat.

CHARLEMAGNE ou **CHARLES I**, fils de Pepin, roi de France, naquit, selon la plus commune opinion, à Calsbourg, château de la haute Baviere, vers l'an 742, quoique quelques-uns le disent né à Jupille, près de Liege, & d'autres, mais sans fondement, à Ingelheim. Après la mort de son pere, il eut la Neustrie, la Bourgogne & l'Aquitaine, & après celle de Carloman son frere, en 771, il fut reconnu roi de toute la monarchie Françoisse. Ses premiers exploits furent contre Hunalde, duc d'Aquitaine, qui s'étant fait moine, quitta son monastere pour se mettre à la tête de quelques troupes qui s'étoient révoltées. Il fut défait & fait prisonnier. Charlemagne résolut ensuite de mettre ses sujets de

delà le Rhin à couvert des insultes des Saxons, peuples barbares & féroces, qui depuis long-tems faisoient des courses dans la France germanique, y portoient le fer & le feu, & en enlevoient les habitans qu'ils réduisoient en esclavage. Il marcha contre eux, les défait & prit leur meilleure place qui étoit Eresbourg, château situé vers Paderborn, en fit passer la garnison au fil de l'épée, rasa le temple de la fameuse idole Irminsul, & pardonna au reste de la nation. Tandis qu'il tâchoit de mettre un frein à la licence des Saxons, l'Italie imploroit son secours. Didier, roi des Lombards, dévastoit l'Exarchat de Ravenne, & les états de l'Eglise. Charles marche contre lui, le fait prisonnier dans Pavie, & joint au titre de roi des François celui de roi des Lombards. Le conquérant confirme la donation faite au pape de l'Exarchat. A peine le vainqueur des Saxons fut-il éloigné, que ces peuples reprirent les armes & recommencerent les ravages. Charles accourt, les bat & leur pardonne encore. Il passe ensuite en Espagne pour rétablir Ibin-Algrabi dans Sarragosse. Il assiege Pampelune, se rend maître du comté de Barcelone; mais son arriere-garde est défaite à Roncevaux par les Arabes & les Gascons, & il perd dans cette journée Roland, son neveu supposé, si célèbre dans les anciens romans. Les Saxons toujours inquiets & prompts à violer leurs engagements, avoient encore profité de l'absence de Charles pour renouveler leurs déprédations, & avoient mis tout à feu & à sang, sans distinction d'âge

ni de l'exce, depuis Deutz, vis-à-vis de Cologne, jusqu'à Coblenze. Charles les défit de nouveau, & les Saxons demanderent de rechef pardon. Il le leur accorda, & leur laissa des ecclésiastiques pour les instruire dans la Religion chrétienne, persuadé que c'étoit le moyen le plus efficace pour adoucir la férocité de cette nation. Vitikind qui avoit beaucoup d'influence sur ce peuple, les entraîna encore dans une révolte, & c'étoit la septieme dont ils se rendoient coupables. Alors Charles voyant qu'il ne gagnoit rien par la douceur, résolut de sévir, ne croyant pouvoir assurer le repos de ses peuples que par ce moyen. Il fit trancher la tête à quatre mille cinq cents de ceux qui contre la foi des sermens avoient été trouvés sous les armes. Il témoigna ensuite aux Saxons que ce n'étoit qu'à regret qu'il répandoit leur sang, qu'il ne vouloit pas détruire leur nation, qu'il leur accorderoit volontiers la paix, si leurs chefs, qui s'étoient retirés, vouloient venir traiter avec lui. Il leur donna même des ôtages pour la sûreté de leurs personnes; il les reçut avec bonté, les disposa par sa douceur au Christianisme, eut la meilleure part à la conversion du fameux Vitikind; établit avec le concours du Saint-Siege onze évêques dans leur pays, les laissa vivre selon leurs loix, & leur fit goûter les douceurs de la paix. C'est avec raison que le célèbre Marquard Freher l'appelle *Multarum ferocissimarum gentium non tam domitorem quam emollitorem & institutorem*. « Il » ne voulut cette fois, dit M. » de la Bruyere, faire grace

» aux Saxons qu'à condition » qu'ils deviendroient chré- » tiens. Cette conduite digne » d'un prince religieux, n'étoit » pas moins digne d'un prince » éclairé. Les Saxons, peuples » sauvages & féroces, ne con- » noissoient encore que les vi- » ces de la nature, & ne culti- » voient point les vertus de la » société. Leur culte aussi gros- » sier que leurs mœurs, s'adres- » soit à des idoles qu'ils arro- » soient du sang humain, su- » perstition cruelle, qui naissoit » de leur caractère farouche & » le fortifioit. On ne pouvoit » les soumettre qu'en adoucif- » sant leurs mœurs, & c'étoit » à la Religion seule qu'il ap- » partenoit de plier ces esprits » inflexibles. Le changement » arrivé dans les mœurs, de- » puis la publication de l'Evan- » gile, garantissoit le succès de » l'entreprise. En effet, sur quel- » que peuple chrétien que l'on » jette les yeux, on verra que » la loi de J. C. l'a rendu moins » cruel ». Mais c'est là précé- » sivement ce qui indispose si fort les philosophes modernes. Si Charlemagne n'avoit fait usage de ses forces, que pour détruire la Religion chrétienne par-tout où s'étendoit sa puissance, il n'est point d'éloges qu'il ne recevoit de leur part; mais parce que ce prince ne faisoit cas de son autorité & de ses conquêtes, qu'autant qu'elles contribuoient à établir le regne du Christianisme sur les ruines de l'idolâtrie, il n'est point surprenant qu'il soit un des objets les plus directs des injures de la secte anti-chrétienne, comme des calomnies les plus abominables & les plus avérées. C'est

ainsi que Voltaire n'a point rougi de lui attribuer l'institution de la *Cour Weimique*, autrement dit *Tribunal secret de Westphalie*, tandis que tous les historiens, depuis le 8^e. jusques vers le milieu du 14^e. siècle, gardent le plus profond silence sur l'origine & l'établissement de cette juridiction; tandis que ceux qui ont traité de l'histoire de Saxe des 10^e., 11^e. & 12^e. siècles, n'en disent pas un mot, & qu'on ne trouve pas dans leurs vastes histoires, la moindre trace d'une cour de justice de cette nature (*voyez* MAXIMILIEN I.). « Ce ne fut, dit M. Rigoley de Juvigny, qu'après avoir reconnu l'insuffisance des moyens qu'il avoit employés d'abord, pour contenir dans le devoir les Saxons très-indociles au joug, que Charlemagne publia, en 789, le fameux Capitulaire, de *partibus Saxoniae*, rapporté par Baluze, par lequel il prononce la peine de mort contre ceux qui apostasieroient, ou qui se rendroient coupables de quelque crime ou délitt contre la Religion, la paix publique, & la fidélité due au souverain. Qu'on examine toutes les loix contenues dans ce Capitulaire, entr'autres celles dont Voltaire abuse pour flétrir la mémoire de Charlemagne, & qu'on juge d'après les mœurs du 8^e. siècle, & les événemens qui ont dicté cette législation rigoureuse, si ces loix ont rien de cruel & de tyrannique? Qu'auroient-ils fait en pareil cas ces philosophes si amis de l'humanité, si ennemis des rois, si tolérans, criant

à tous les habitans de l'univers : *Vous êtes libres*; qui ne daignent pas se placer ni dans le siècle, se transférer dans le pays dont ils prétendent écrire l'histoire; qui jugent des mœurs & des usages des anciens peuples sur les nôtres; des vues des plus grands princes du moyen âge, d'après les systèmes de politique qu'ils se forment eux-mêmes; qui supposent des causes, pour apprécier des effets à peine connus; dont l'imagination enfin fait les frais des tableaux chimériques qu'ils mettent sous nos yeux, & sur lesquels ils se puisent en faux raisonnemens & en réflexions inutiles? Qu'auroient-ils fait ces pédagogues ennuyeux du genre humain, s'il eût été possible que l'un d'eux se fût trouvé à la place de Charlemagne? Heureusement ils n'existoient pas ». Charles maître de l'Allemagne, de la France & de l'Italie, marche à Rome en triomphe, se fait couronner empereur d'Occident par Léon III l'an 800, & renouvelle l'empire des Césars, éteint en 476 dans Augustule. On le déclara César & Auguste; on lui décerna les ornemens des anciens empereurs Romains, surtout l'aigle impériale. Depuis Benevent jusqu'à Bayonne, & de Bayonne jusqu'en Bavière, tout étoit sous sa puissance. Qu'on suive les limites de son empire, on verra qu'il possédoit toute la Gaule, une province d'Espagne, le continent de l'Italie jusqu'à Benevent, toute l'Allemagne, les Pays-Bas, & une partie de la Hongrie. Les

bornes de ses états étoient à l'orient le Naab & les montagnes de la Bohême, au couchant l'Océan, au midi la Méditerranée, au nord l'Océan & l'Oder. Dès qu'il fut empereur, Irene, impératrice d'Orient, voulut, dit-on, l'épouser, pour réunir les deux empires; mais une révolution subite ayant précipité du trône cette princesse, fit évanouir ses espérances. Vainqueur par-tout, ils s'appliqua à policer ses états, rétablit la marine, visita ses ports, fit construire des vaisseaux, forma le projet de joindre le Rhin au Danube par un canal, pour la jonction de l'Océan & du Pont-Euxin. Aussi grand par ses conquêtes, que par l'amour des lettres, il en fut le protecteur & le restaurateur. On tint devant lui des conférences, qu'on peut regarder comme l'origine de nos académies. Son palais fut l'asyle des sciences. Pierre de Pise vint d'Italie, Alcuin d'Angleterre, &c., tous furent comblés de biens & de caresses. Charles n'étoit point déplacé au milieu de ces savans; car il étoit versé dans les langues, & sur-tout dans la langue latine, qu'il possédoit comme sa langue maternelle. Sur la fin de sa vie, il conféra la version latine des SS. Evangiles avec la version syriaque & l'original grec, & y fit des corrections. Au rapport du savant Lambecius, on conserve à la bibliothèque impériale à Vienne, l'exemplaire d'une explication de l'Épître aux Romains, corrigé de sa main. Après cela l'abbé Velly a belle grace de dire que Charlemagne ne savoit pas même écrire son nom, L'E-

glise dans son empire lui dut le chant grégorien; la convocation de plusieurs conciles; la fondation de beaucoup de monastères. Outre l'école de Paris qu'il établit, il en érigea dans toutes les églises cathédrales, & à Rome un séminaire. « Son » exemple, dit un auteur mo- » derne, ranima, vivifia tout, & » chacun s'empressa d'acquérir » des connoissances. Cette ému- » lation devint générale, & » avança beaucoup les pro- » grès des études. Celle de la » Religion sur-tout, qu'il fal- » loit puiser dans les sources » de l'Écriture-Sainte, & dans » les écrits des premiers Peres » de l'Eglise, fut couronnée » par les plus grands succès. » A mesure que la vérité ré- » pandoit sa lumière, les belles » lettres & les bonnes mœurs » qui en sont la suite, repré- » noient leur vigueur; car mal- » gré les traits impies lancés » de nos jours contre le Chris- » tianisme par une audacieuse » philosophie, elle est forcée » d'avouer en secret que c'est » cette Religion sainte qui nous » a tirés de la barbarie, en » adoucissant nos mœurs; qui » a éclairé nos esprits, en sou- » mettant notre raison; & qui » unit tous les hommes, non » par les nœuds vains & lé- » gers d'une orgueilleuse bien- » faisance (terme dont on » abuse trop souvent aujour- » d'hui); mais par les liens si » doux & si chers de la cha- » rité ». C'est relativement à son nom que l'on donna le nom de livres *Carolins* à un *Traité sur le culte des images*, dont la dernière édition est d'Hanovre, 1731., in-8°, sous ce titre : *At-*

gusta concilii Niceni II Censura. On fait que les Peres de Francfort furent trompés par une traduction infidelle & même hérétique des décrets du concile de Nicée, où l'on décernoit aux Saints le même culte qu'à la Divinité : leur erreur est une erreur de fait. Au reste, les livres *Carolins*, d'où l'on a tiré l'histoire du concile de Francfort, ne sont rien moins qu'authentiques, comme plusieurs critiques l'ont prouvé, entr'autres Bellarmin (*Controv. de Conc. lib. 2, c. 8*). Outre les *Capitulaires*, dont la meilleure édition est de Baluze, Paris, 1677, 2 vol. in-folio, on a de Charlemagne une *Grammaire*, dont on trouve des fragmens dans la *Polygraphie* de Trithême. Ses loix sur les matieres ecclésiastiques sont pleines de sagesse. On connoît entr'autres celle que fit ce religieux prince pour entretenir parmi les rustres & les pâtres, la piété unie à une gaieté sainte. Il vouloit qu'ils chantassent les *Cantiques de l'Eglise*, sur-tout le *Dimanche*, en menant leurs troupeaux aux pâturages, & en les ramenant chez eux, afin que tout le monde les reconnût pour chrétiens & pour dévots. Les loix qu'il a portées sur les matieres civiles sont également admirables, pour un tems qu'il plaît aux philosophes modernes de traiter d'ignorance, & où il y avoit peut-être plus de sagesse que dans le nôtre. Il ordonna, ce qu'il est honteux qu'on n'ait pas encore exécuté en France, que les poids & mesures seroient mis par tout son empire sur un pied égal. Il régla le prix des étoffes, & l'habillement de ses sujets sur leur état & sur leur

rang. S'il ordonna par son testament que les querelles des trois princes ses fils, pour les limites de leurs états, seroient décidées par le jugement de la croix (ce jugement consistoit à donner gain de cause à celui des deux partis qui tenoit le plus long-tems les bras élevés en croix), c'est que le génie ne prévaut jamais entièrement sur les coutumes de son siecle; & il faut convenir que les déclamations auxquelles les philosophes se livrent à cette occasion, sont absolument mal fondées. « Ces sortes de pratiques, dit un auteur plus modéré, » n'étoient sans doute pas le » fruit d'une sagesse profonde, » ni d'un discernement bien » juste; mais étoient-elles aussi » insensées qu'on le dit? Dans » ces tems de simplicité, les » Chrétiens disoient tout bonnement à Dieu : *Seigneur*, » cette cause est si embrouillée, » que les juges même n'y voient » goutte; *Auteur de toute vérité* » & de toute justice, daignez suppléer à leurs lumieres, & nous » montrer de quel côté est le bon » droit. La justice d'une cause, » lorsqu'elle est bien obscure » & bien compliquée, se fait-elle toujours connoître plus » clairement dans le labyrinthe » de la procédure moderne, » dans ce conflit de principes & » de maximes contradictoires, » dans cette multitude de décisions réformées & réfutées » les unes par les autres, que » dans les *épreuves judiciaires* » de nos bons & ignorans » aïeux »? Charlemagne se sentant près de sa fin, associa à l'empire Louis, le seul fils qui lui restoit, lui donna la couronne

couronne impériale, & tous les autres états, à l'exception de l'Italie, qu'il garda pour Bernard, fils de Pepin. Il mourut l'année d'après, en 814, dans la 71^e. année de son âge, la 47^e. de son règne, & la 14^e. de son empire. On l'enterra à Aix-la-Chapelle, avec les ornemens d'un chrétien pénitent, & ceux d'un empereur & d'un roi de France, & on lui fit cette courte épitaphe : « Ci gît Char- » les, grand & orthodoxe em- » pereur, qui a étendu glorieu- » sement le royaume des Fran- » çois, & qui l'a heureusement » gouverné pendant quarante- » sept ans ». Lorsqu'Othon III fit ouvrir son tombeau, on retira ceux de ses ornemens que le tems & l'humidité n'avoient pas gâtés, & ils font encore aujourd'hui partie du trésor de l'empire, particulièrement sa couronne, son cimeterre & le livre des Evangiles. Pétrarque a parlé de ce tombeau dans la 3^e. épitre du premier liv., en ces termes : *Vidi Aquensem Karolis sedem & in templo marmoreo verendum barbaris gentibus sepulcrum*. Le nom de ce conquérant législateur remplit la terre. Le prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage. Les rois ses enfans furent ses premiers sujets, les instrumens de son pouvoir & les modèles de l'obéissance. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contrebalancés, & qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il empêcha l'oppression du clergé & des hommes libres, en menant continuellement la noblesse d'expédition en expédition. Il ne lui laissa pas le tems

Tome III.

de former des desseins, & l'occupa toute entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef. Maître absolu de ses peuples, il mit sa gloire à en être le pere, & il goûta le plaisir de voir qu'il en étoit aimé autant qu'il en étoit craint. Encore plus redoutable aux ennemis de la Religion, qu'à ceux de l'état, il fut toujours le fléau de l'hérésie & du vice, le protecteur le plus zélé, aussi bien que l'enfant le plus soumis & le bienfaiteur le plus libéral de l'Eglise. Ses victoires furent pour elle des conquêtes, & le fruit le plus doux qu'il recueillit de tant de combats, ce fut d'étendre le royaume de J. C. à proportion qu'il étendoit le sien. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, & les plus difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main où il menaçoit de tomber, passant rapidement des Pyrénées en Allemagne, & d'Allemagne en Italie. Quelques auteurs modernes lui ont disputé le titre de *Grand*, sans doute parce qu'il leur a paru trop chrétien ; mais les historiens équitables conviennent tous que personne ne mérita mieux de porter le nom de *Grand*, que cet empereur. Il étoit doux, & ses manières étoient simples, ainsi que celles des grands hommes. Il aimoit à vivre avec les gens de sa cour. Charlemagne fut marié huit fois. Du vivant de son pere Pepin, il épousa Himiltrude. Il déféra ensuite trop aux conseils de sa mere Ber-

C

trade, qui lui fit répudier cette Himiltrude pour prendre la fille de Didier, roi des Lombards; mais quelques mois après, touché des remontrances que les prélats de son royaume & le pape Etienne lui firent, il renvoya cette princesse en Italie, & rappella Himiltrude. Etant veuf d'Himiltrude, il épousa en secondes nocés Hildegarde l'an 773. Eginhart qui nous a donné les *Annales* de son regne & la *Vie* de ce prince, appelle *concupines* les dernières femmes de Charlemagne: sur cela les écrivains modernes ont accusé ce prince d'incontinence; mais ils n'ont pas fait attention qu'on entendoit souvent par le mot de *concupine*, une femme mariée, mais sans certaines formalités, & qui n'avoit pas certaines prérogatives, à cause de l'inégalité de condition & le défaut de dot; delà venoit que les enfans qui naissoient de ces mariages, étoient exclus de la succession des états de leur pere. Il faut convenir cependant, qu'on trouve dans ce tems-là quelques exemples qui semblent prouver que la doctrine de l'indissolubilité du mariage avoit souffert quelques obscurcissements: & c'est ainsi que quelques auteurs ont expliqué le grand nombre d'épouses que ce prince eut successivement. Charles gouverna sa maison avec la même sagesse que son empire. Il fit valoir ses domaines, & en tira de quoi répandre d'abondantes aumônes & soulager son peuple. Charlemagne avoit les yeux grands & vifs, un visage gai & ouvert, le nez aquilin. Quelques auteurs ont voulu en faire un géant, &

c'est un préjugé général parmi le peuple d'Aix-la-Chapelle. On peut voir là-dessus la Dissertation de Marquard Freher, *De staturâ Caroli magni*. Eginhart assure que sa taille, quoique haute, n'avoit rien d'extraordinaire: *Staturâ eminenti quâ tamen justam non excederet*. Il ne portoit en hiver, dit Eginhart, qu'un simple pourpoint fait de peau de loutre, sur une tunique de laine bordée de soie. Il mettoit sur ses épaules une espee de manteau de couleur bleue; & pour chaussure, il se servoit de bandes de diverses couleurs, croisées les unes sur les autres. Palchal III, antipape, le mit au nombre des Saints en 1165 ou 1166. Il a encore été canonisé par Rainaud archevêque de Cologne, & par Alexandre évêque de Liege, en présence de l'empereur Frédéric Barberousse, qui publia un diplôme pour l'élevation & l'exaltation de son corps. Les papes légitimes ont constamment toléré le culte que lui rendent encore les églises d'Aix-la-Chapelle, de Rheims, de Rouen, &c. Benoît XIV prétend que cette tolérance & cet usage suffisoient pour autoriser les honneurs que lui rendent les églises particulières, & valent une béatification. Louis XI ordonna que sa fête seroit célébrée le 28 janvier. Cependant dans quelques endroits, comme à Metz, on fait tous les ans un service pour le repos de son ame. Les pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, dit un historien célèbre, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize. Depuis son avé-

nement à l'empire , point de révolution en France , point de calamités pendant ce demi-siècle , qui par-là est unique. M. de la Bruyere a donné l'histoire de Charlemagne en 2 vol. in-12. Elle est infiniment préférable à celle que M. Gaillard a donnée en 1782 , 4 vol. in-8° : compilation sans ordre , sans choix , & sans goût ; remplie de déclamations sans objet réel , & de censures sans justesse : où le caractère de ce grand prince est entièrement défiguré , les faits altérés & travestis , & l'histoire asservie aux vues d'une philosophie qui ne *raisonne l'histoire* suivant l'expression de l'auteur , que pour séduire & pour corrompre ; pour exalter les Sardanapales , les Julien , les Andronic , les Wenceslas , & calomnier les Constantin , les Théodose , les Charlemagne , les S. Louis.

CHARLES II, dit *le Chauve* , fils de Judith , seconde femme de Louis le Débonnaire , né en 823 , roi de France en 840 , élu empereur par le pape & le peuple Romain en 875 , fut couronné l'année d'après. Le commencement de son regne est célèbre par la bataille de Fontenai en Bourgogne , donnée en 841 , où ses armes , jointes à celles de Louis de Baviere , vainquirent Lothaire & le jeune Pepin , ses freres. Charles ne profita point de sa victoire : La paix fut conclue. Il conserva l'Aquitaine avec la Neustrie , tandis que Louis avoit la Germanie , Lothaire l'ainé , l'Italie & le titre d'empereur. Une nouvelle guerre vint l'occuper. Les Normands avoient commencé leurs irruptions & leurs ravages.

Charles leur opposa l'or au lieu du fer. Ces ménagemens indignes d'un roi , qui auroit dû plutôt se battre que marchander , occasionnerent de nouvelles courses & des déprédations. Ayant voulu profiter de la mort de Louis le Germanique , & reprendre sur ses enfans ce qu'il avoit cédé dans le dernier partage de la Lorraine ; il fut battu par Louis , second fils du prince défunt. Revenant d'Italie , où il avoit fait un voyage pour y porter la guerre , il mourut à Briord en Bresse , le 6 octobre 877 , après avoir régné 37 ans comme roi de France , & presque deux comme empereur. L'on prétend qu'un juif , nommé Sédécias , son médecin & son favori , l'empoisonna. Quelques écrivains faisant sans doute plus d'attention à sa puissance , qu'aux qualités qui font les rois , ont voulu lui donner le surnom de Grand ; » mais la postérité , dit un historien , ne l'a nommé que » Charles-le-Chauve. C'étoit » en effet un prince plus puissant que digne de l'être , plus » sensible à l'ambition qu'à la » gloire , moins prudent que » rusé , & plus avide de conquêtes , que propre à régir & » à défendre ses états. Tout ce » qu'il eut de grand ou de singulier , c'est que dans l'alternative de prospérités & d'adversités , où il passa presque » toute sa vie , il soutint beaucoup mieux les revers que la » bonne fortune ». C'est à son empire que commence le gouvernement féodal , sur lequel les philosophes modernes se sont tant récriés ; mais qui malgré ses défauts ne mérite pas à

beaucoup près tout le mal qu'on en dit dans ce siècle exagérateur & égoïste (*voyez BOULAINVILLIERS*). La France, dévastée par les guerres civiles que les enfans de Louis le Débonnaire s'étoient faites entr'eux, étoit devenue la proie des Normands. Les seigneurs François, obligés de se défendre chacun sur son territoire, s'y fortifièrent & se rendirent redoutables aux successeurs de Charles. Ils ne les laissèrent sur le trône, que tant qu'ils eurent en main de quoi les enrichir. Mais quand enfin ils furent dépouillés de tout, les grands qui n'avoient plus rien à en espérer, se firent déclarer rois, tels que Eudes & Raoul, dont la puissance ne passa pas cependant à leur postérité. Les grands offices militaires, les dignités & les titres, les duchés, les marquisats, les comtés devinrent héréditaires; & ce ne fut pas un petit coup porté à l'autorité royale.

CHARLES III, *le Gros*, fils de Louis le Germanique, roi de Suabe en 876, fut élu roi d'Italie & empereur en 881; mais on le destitua dans une diète tenue au château de Tribur, près de Mayence, en 887, par les François & les Allemands. Il avoit réuni sur sa tête toutes les couronnes de Charlemagne. Il parut d'abord assez fort pour les porter; mais sa foiblesse se fit bientôt connoître. Il fut méprisé par ses sujets & par l'impératrice Richarde, accusée d'infidélité avec son premier ministre. L'empereur déposé, réduit à demander sa subsistance à Arnoul, son neveu & son successeur, mourut de chagrin à Richenow, près de Constance, en 888.

CHARLES IV, fils de Jean de Luxembourg, & petit-fils de l'empereur Henri VII, monta sur le trône impérial en 1347. Son regne est célèbre par la fameuse bulle d'or, donnée dans la diète de Nuremberg en 1356; Barthole la composa. Le style de cette charte se ressent du goût du siècle. On commence par apostropher les sept péchés mortels. On y trouve la convenance des sept électeurs, par les sept dons du Saint-Esprit, & le chandelier à sept branches. Par cette loi fondamentale, on fixe 1°. le nombre des électeurs à sept. 2°. On assigne à chacun d'eux une grande charge de la couronne. 3°. On règle le cérémonial de l'élection & du couronnement. 4°. On établit deux vicariats. 5°. Les électors sont déclarés indivisibles. 6°. On confirme aux électeurs tous les droits de la souveraineté, appelés supériorité territoriale. 7°. Le roi de Bohême est placé à la tête des électeurs séculiers. Cette loi de l'Empire, conservée à Francfort, & écrite sur du vélin avec un grand-sceau ou bulle d'or au bas, fut presque achevée à Nuremberg. On y mit la dernière main à Metz aux fêtes de Noël. Charles IV y fut servi dans une cour pléniaire avec les cérémonies les plus imposantes. Le duc de Luxembourg & de Brabant lui donna à boire; le duc de Saxe, grand-maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine, qu'il prit dans un gros tas devant la salle à manger. L'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur & à l'impératrice, & le comte Palatin posa les plats sur la table,

Charles IV mourut en 1378, à Prague, dont il avoit fondé l'université en 1361. Il introduisit, autant qu'il put, en Allemagne, les loix & les coutumes de la France, où il avoit été élevé. Il aima encore plus sa famille, que l'Allemagne. On disoit même, que comme il l'avoit ruinée pour acquérir l'Empire, il ruina ensuite l'Empire pour remettre sa maison. Il en fit garder les trésors & les ornemens dans un de ses châteaux en Bohême. Son siècle se prévenoit toujours pour celui qui avoit ces ornemens à sa disposition; le peuple les regardoit comme un gage de l'autorité légitime. Charles IV étoit si persuadé qu'il perpétuerait de cette manière la couronne impériale dans sa famille, qu'il fit graver les armes de Bohême sur le pommeau de l'épée de Charlemagne. Cet empereur aimoit & cultivoit les lettres. Il parloit cinq langues. On a de lui de bons *Mémoires sur sa vie*. C'est au commencement de son règne qu'on doit placer l'invention des armes à feu, attribuée communément à Berthold Schwartz, franciscain de Fribourg en Brisgaw.

CHARLES-QUINT, archiduc d'Autriche, fils aîné de Philippe & de Jeanne de Castille, né à Gand en 1500, roi d'Espagne en 1516, fut élu empereur en 1519. François I, roi de France, lui disputa l'Empire par ses intrigues & son argent. Charles, dont la jeunesse donnoit moins d'ombrage aux électeurs que le caractère inquiet de son rival, l'emporta sur lui. Cette rivalité alluma la guerre entre la France & l'Empire en

1521. L'Italie en fut principalement le théâtre. Elle avoit commencé en Espagne, elle fut bientôt dans le Milanais. Charles-Quint s'en empara, & en chassa Lautrec. Il ne resta à François I que Crémone & Lodi; & Genes qui tenoit encore pour les François, leur fut bientôt enlevée par les impériaux. Charles ligué avec Henri VIII, roi d'Angleterre, eut l'avantage de s'attacher un général habile, que l'imprudence de François I avoit trop peu ménagé. Il fait des offres au connétable de Bourbon, & Bourbon le sert contre sa patrie. Adrien VI, Florence & Venise se joignent à lui. Son armée, conduite par Bourbon, entre en France, fait le siège de Marseille, le leve & revient en Italie en 1524. La même année les François, commandés par Bonnivet, sont battus à Biagras, & perdent le chevalier Bayard, qui seul valoit une armée. L'année d'après se donna la fameuse bataille de Pavie (cette bataille porte aussi le nom de Rebec), où François I fut pris. Charles-Quint, alors à Madrid, reçut son prisonnier avec beaucoup d'égards, & dissimula sa joie. Il défendit même les marques de l'alégresse publique. *Les Chrétiens*, dit-il, *ne doivent se réjouir que des victoires qu'ils remportent sur les infidèles.* » La prise d'un roi, » d'un héros qui devoit faire » naître de si grandes révolutions, ne produisit guère, dit » un historien célèbre, qu'une » rançon, des reproches, des » démentis, des défis solennels » & inutiles ». L'indifférence de Charles, ou si l'on veut, une

modération qui peut paroître excessive, le priva des fruits d'une si grande victoire. Au lieu d'attaquer la France immédiatement après la bataille de Pavie, il se contenta de faire signer à François I un traité que celui-ci n'eut garde de tenir; il se ligua même contre son vainqueur avec Clément VII, le roi d'Angleterre, les Florentins, les Vénitiens & les Suisses. Bourbon marche contre Rome, & y est tué; mais le prince d'Orange prend sa place: Rome est pillée & saccagée. Le pape, réfugié au château St-Ange, est fait prisonnier. Charles eut horreur des excès commis dans cette occasion, indiqua des prières publiques, & envoya des ordres exprès pour l'élargissement du pape qui s'étoit attiré cette disgrâce, très-mal-à-propos. Un traité conclu à Cambray, appelé le *Traité des Dames* (entre Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, & Louise de Savoie, mere de François I), concilia ces deux monarques. Charles s'accorda aussi avec les Vénitiens, & donna la paix à Sforce & à ses autres ennemis. Tranquille en Europe en 1535, il passe en Afrique avec une armée de plus de 50 mille hommes, & commence les opérations par le siege de la Goulette. L'expérience lui ayant appris que les succès suivoient la vigilance, il visitoit souvent son camp. Une nuit faisant semblant de venir du côté des ennemis, il s'approche d'une sentinelle, qui cria suivant l'usage : *Qui va-là ?* Charles lui répondit en contrefaisant sa voix : *Tais-toi, je ferai ta fortune.* La sentinelle, le pre-

nant pour un ennemi, lui tira un coup de fusil, qui heureusement fut mal ajusté. Charles fit aussi-tôt un cri qui le fit reconnoître. Après la prise de la Goulette, il défait le fameux amiral Barberousse, entre victorieux dans Tunis, rend la liberté à 22 mille esclaves chrétiens, & rétablit Mulei-Hassen sur son trône. Comme il pouvoit être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir bataille, il marchoit toujours en avant au milieu des enfans perdus. Le marquis du Guast est obligé de lui dire : *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée, & avec les enseignes.* Charles, pour ne pas affoiblir la discipline militaire qu'il avoit établie, obéit sans murmurer. S'il n'y avoit pas d'ennemi plus redoutable, il n'y en avoit pas de plus généreux. On fait comment il en a agi envers divers princes qu'il pouvoit dépouiller, & qu'il se contenta d'humilier. Le boudanger de Barberousse vint un jour lui offrir d'empoisonner son maître. Charles eut horreur de cette offre, & fit avertir ce fameux corsaire d'être sur ses gardes. La paix de Cambray, en pacifiant la France & l'Espagne, n'avoit pas rapproché le cœur des deux rois. Charles-Quint entre en Provence avec 50 mille hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siege devant Arles, & fait ravager en même tems la Champagne & la Picardie. Contraint de se retirer, après avoir perdu une partie de son armée, il pense à la paix. On conclut une treve de dix années à Nice en 1538. L'année suivante, Charles de-

mande à François le passage par la France, pour aller punir les Gantois révoltés. Il l'obtint; François va au-devant de lui, & Charles s'arrête à Paris sans rien craindre. Un cavalier Espagnol lui ayant dit que si les François ne le rétenoient prisonnier, ils seroient bien foibles ou bien aveugles; *Ils sont l'un & l'autre*, lui répondit l'empereur, & *c'est sur cela que je me fie*. Il se fioit davantage encore à ses armées, & à ses habiles généraux qui se tenoient prêts à tirer raison de sa détention. Charles, disent les historiens François, promit l'investiture du Milanais à François, pour un de ses fils; mais il est certain qu'il ne répondit que par des défaites aux instances que François lui fit, & Voltaire convient que ce monarque prit pour une promesse *une parole vague*. Est-il d'ailleurs raisonnable de supposer que pour châtier une ville, l'empereur voulut se dépouiller du plus beau duché de l'Europe? Les Gantois furent domptés & punis. La guerre se ralluma en 1542. Henri VIII se joignit à Charles contre la France, qui malgré la bataille de Cérifoles, se trouva dans le plus grand danger. La paix fut conclue à Crépi en 1545. Quelques années auparavant, Charles avoit passé en Afrique pour conquérir Alger, & en étoit revenu sans gloire. Charles-Quint fut aussi occupé des troubles causés par Luther, que de ses guerres contre la France. Il opposa d'abord des édits à la confession d'Ausbourg, & à la ligue offensive & défensive de Smalkalde. Mais ni la victoire signa-

lée qu'il remporta à Mulberg sur l'armée des confédérés en 1547, ni la détention de l'électeur de Saxe & du landgrave de Hesse, ne purent contenir les Protestans, toujours soutenus par la France & par les Turcs qui, par de puissantes diversions, obligèrent l'empereur à user d'indulgence. L'an 1548, il publia le grand *Interim* dans la diète d'Ausbourg, formulaire de foi, catholique pour le dogme, favorable aux hérétiques pour la discipline. On permettoit la coupe aux laïques & le mariage aux prêtres. Ce tempérament ne satisfit personne. Maurice, électeur de Saxe, & Joachim, électeur de Brandebourg, toujours ses ennemis, ligués avec Henri II, le forcèrent en 1552 de signer la paix de Passaw. Ce traité portoit que l'*Interim* seroit cassé & annullé, que l'empereur termineroit à l'amiable dans une diète les disputes sur la religion; & que les Protestans jouiroient, en attendant, d'une pleine liberté de conscience. Charles-Quint ne fut pas plus heureux devant Metz, défendu par le duc de Guise. Il fut obligé d'en lever le siège. Des écrivains superficiels & passionnés ont accusé Charles de s'être vengé l'année suivante du mauvais succès de cette expédition sur la ville de Téroüane qu'il fit démolir, tandis que l'on sait, à n'en pouvoir douter, que cette démolition ne fut accordée qu'aux vives instances des Etats de Flandre. « L'année suivante, » dit un historien impartial, la » guerre se répandit dans les » Pays-Bas; Charles-Quint » prit d'assaut la ville de Té-

» rouane, dont les habitans,
 » passionnément attachés à la
 » France, avoient commis d'af-
 » freux brigandages dans la
 » Flandre. L'empereur résolut
 » de détruire cette ville jus-
 » qu'aux fondemens. Les États
 » de Flandre requièrent qu'il
 » plût à sa majesté de donner tel
 » ordre sur la démolition de la
 » dite ville, que pour l'avenir,
 » l'espoir puisse être ôté aux
 » François de s'y pouvoir re-
 » mettre ou la refaire. Leurs
 » vœux furent si bien remplis,
 » qu'il ne resta plus que le
 » souvenir de Térouane, & le
 » champ où elle fut. La guerre
 » duroit toujours sur les fronti-
 » res de la France & de l'Italie,
 » avec des succès balancés. Char-
 » les-Quint, vieilli par ses mala-
 » dies & ses fatigues, & détrompé
 » des illusions humaines, résolut
 » d'exécuter un projet formé de-
 » puis long-tems & mûri dans le
 » calme de la réflexion. Il fait élire
 » roi des Romains son frere Fer-
 » dinand, & lui cede l'Empire le
 » 7 septembre 1556 (cession qui
 » ne fut reconnue par les princes
 » Allemands qu'en 1558), après
 » s'être démis auparavant de la
 » couronne d'Espagne en faveur
 » de Philippe son fils, en pré-
 » sence de Maximilien, roi de
 » Bohême, de la reine son épouse,
 » des reines douairieres de France
 » & de Hongrie, du duc de Sa-
 » voie, du duc de Brunswick,
 » du prince d'Orange, des grands
 » d'Espagne, & de la principale
 » noblesse d'Italie, des Pays-Bas,
 » de l'Allemagne, & des ambassa-
 » deurs de toutes les puissances
 » de l'Europe. Ce grand prince
 » rendit compte de ce qu'il avoit
 » fait pour mériter sa retraite
 » qu'il regardoit comme une ré-

compense de ses travaux; &
 » prenant son fils entre ses bras,
 » il le plaça lui-même sur le
 » trône. Spectacle sublime, in-
 » téressant, attendrissant, qui tira
 » des larmes de cette auguste as-
 »semblée. Il dit à son fils en le
 » quittant : « Vous ne pouvez
 » me payer de ma tendresse
 » qu'en travaillant au bonheur
 » de vos sujets. Puissiez-vous
 » avoir des enfans qui vous
 » engagent à faire un jour pour
 » l'un d'eux, ce que je fais au-
 » jourd'hui pour vous ». Il se
 » retira quelque tems après à
 » S. Juste, monastere situé dans
 » un vallon agréable, sur les fron-
 » tieres de Castille & de Portu-
 » gal. La promenade, la culture
 » des fleurs, les expériences de
 » mécanique, les offices, les au-
 » tres exercices claustraux rem-
 » plirent tout son tems sur ce nou-
 » veau théâtre. Tous les vendredis
 » de carême il se donnoit la
 » discipline avec la communauté.
 » On prétend que, dans sa re-
 » traite, il regretta le trône. Pré-
 » tention réfutée par le genre de
 » vie qu'il y mena avec une con-
 » stance qui ne s'est pas démentie
 » d'un moment. Si Charles s'étoit
 » repenti d'avoir quitté la puis-
 » sance souveraine, il se seroit oc-
 » cupé de tous les événemens po-
 » litiques, il eût entretenu des liai-
 » sons avec les courtisans, il eût
 » formé des intrigues pour trou-
 » bler l'état ou le gouverner en-
 » core de sa retraite. *Il partit pour*
S. Juste, dit l'abbé Raynal, *y*
vécut obscur, & n'en sortit ja-
mais. Charles-Quint finit son
 » rôle par une scene singuliere,
 » mais dont on avoit déjà vu des
 » exemples. Il fit célébrer ses
 » obseques pendant sa vie, se mit
 » en posture de mort dans un

cercueil , entendit faire pour lui-même toutes les prières qu'on adresse à Dieu pour ceux qui ne sont plus , & ne sortit de sa biere que pour se mettre dans un lit. Une fièvre violente qui le saisit la nuit d'après cette cérémonie funebre , l'emporta en 1558 , âgé de 58 ans 6 mois & 27 jours. Charles-Quint ne vouloit être ni loué , ni blâmé. Il appelloit ses historiens , Paul-Jove & Sleidan , ses menteurs , parce que le premier avoit dit trop de bien de lui , & l'autre trop de mal. Les rois d'Espagne n'ont porté le titre de *Majesté* que depuis l'avènement de Charles-Quint à l'Empire. Leti a écrit sa *Vie* en italien , qu'on a traduite en françois en 4 vol. in-12 ; mais on préfère l'*Histoire* du même prince écrite en anglois par Robertson , & traduite en françois par M. Suard , Paris , 1771 , 2 vol. in-4^o. , & 6 vol. in-12. Elle est écrite avec autant de vérité qu'on peut en attendre d'un protestant & d'un philosophe du dix-huitième siècle , qui écrit l'histoire d'un prince catholique & pieux. Pour bien juger du caractère & des actions de Charles-Quint , il ne faut point s'en tenir aux Protestans qui le regardent comme leur premier ennemi , ni aux Espagnols qui en ont fait un homme surnaturel , ni aux François qui , humiliés par les défaites & la prison de François I , ont cru devoir rabaisser autant qu'il leur étoit possible la gloire de son vainqueur. Les nations neutres , qui dans ce tems n'ont eu aucun démêlé ni aucune alliance avec l'Autriche , nous fournissent des appréciateurs moins suspects. « Je ne trouve

» point , dit le comte d'Oxen-
 » tirn , parmi les Chrétiens , de
 » héros préférable à Charles-
 » Quint. Ce monarque avoit
 » autant de mérite personnel
 » que d'habileté dans l'art de
 » régner. Parmi les grandes
 » actions dont la vie de cet em-
 » pereur n'a été qu'un tissu ,
 » je n'en trouve point qui soit
 » plus digne d'admiration que
 » la double abdication de l'Em-
 » pire & du royaume d'Es-
 » pagne. Il connut à fond le
 » faux brillant des grandeurs &
 » du faste du monde ; & trou-
 » vait que ces vanités n'é-
 » toient pas dignes de l'atta-
 » chement d'une grande ame ,
 » il préféra la retraite de S.
 » Juste , au palais impérial. Il
 » trouva dans cet état une satis-
 » faction plus solide , en regar-
 » dant avec compassion l'aveu-
 » glement & l'inquiétude des
 » grands & des petits dans le
 » monde , qu'il ne sentit de con-
 » tentement étant l'arbitre de
 » l'Europe ». Parmi les écri-
 » vains François , il s'est trouvé
 » des hommes distingués , qui se
 » mettant au-dessus de la foi-
 » blesse des préjugés & des injus-
 » tices nationales , ont parlé de
 » Charles-Quint comme d'un des
 » plus grands princes & des plus
 » grands hommes dont l'histoire
 » nous ait transmis le souvenir.
 » On peut dire à l'égard de ce
 » prince , dit le président de
 » Thou , que la vertu sembla
 » disputer avec la fortune , pour
 » l'élever à l'envi l'une de l'au-
 » tre au plus haut point de la
 » félicité dont il étoit digne ;
 » & je ne crois pas que notre
 » siècle , ni les tems les plus
 » reculés , puissent nous donner
 » un modèle d'un prince orné

» de plus de vertus, & plus
 » digne d'être proposé aux sou-
 » verains qui veulent gouver-
 » ner avec des principes de
 » justice & de vertu ». — « La
 » Religion, dit-il dans un au-
 » tre endroit, fut son objet
 » principal, & on doit rap-
 » porter à ce motif presque
 » tout ce qu'il fit pendant la
 » guerre & durant la paix,
 » & sur-tout ce qu'il entreprit
 » pour procurer, malgré des
 » obstacles infinis, un concile
 » légitime qui pût mettre la
 » paix dans l'Eglise; dessein
 » qui fut tant de fois traversé,
 » soit par l'ambition des papes
 » qui n'agissoient pas en cela
 » de bonne foi, soit par nos
 » guerres toujours renouvel-
 » lées avec un malheureux suc-
 » cès. Cependant il suivit tou-
 » jours ce pieux projet, & en
 » vint heureusement à bout ».
 Voltaire, après avoir démontré
 par des faits que Charles n'a ja-
 mais eu l'ambition que quelques
 écrivains lui attribuent, & avoir
 fait observer qu'il distribuoit
 des états querienne l'empêchoit
 de garder pour lui-même, ren-
 verse l'opinion qui attache le re-
 pentir à la retraite de ce prince
 dans le monastère de S. Juste.
*L'empereur, dit-il, avoit résolu
 depuis long-tems de dérober à tant
 de soins une vieillesse prématurée
 & infirme, & un esprit détrompé
 de toutes les illusions.... La com-
 mune opinion est qu'il se repentit;
 opinion fondée seulement sur la
 faiblesse humaine, qui croit im-
 possible de quitter sans regret ce
 que tout le monde envie avec fu-
 reur. Charles oublia absolument
 le théâtre où il avoit joué un si
 grand personnage. — Ce grand
 prince, dit le continuateur de*

Bossuet, *renonça tout-à-fait au
 monde; & par une retraite qui
 le séparoit des choses de la terre,
 il eut le plaisir de survivre, pour
 ainsi dire, à lui-même.* On voit
 après tous ces passages, que si
 M. Garnier, dans sa nouvelle
Histoire de France; l'abbé Bé-
 rault, dans son *Histoire de l'E-
 glise*; Linguet, dans la conti-
 nuation de l'*Histoire univer-
 selle* de Hardion, ont oublié,
 par rapport à Charles-Quint,
 les égards dûs à la vérité & à la
 décence, on auroit tort d'ac-
 cuser tous les écrivains Fran-
 çois de la même injustice. Il est
 difficile de comprendre com-
 ment le savant auteur de l'*His-
 toire de l'Eglise* a pu s'entendre ex-
 clusivement aux détracteurs de
 Charles-Quint, sans consulter
 au moins quelquefois les histo-
 riens qui en ont parlé avec une
 raison calme, & qui réfutent
 mot à mot ce qu'il dit touchant
 le caractère & la conduite de ce
 grand empereur. Sa chimère de
 la *monarchie universelle* revient
 à chaque propos. Quelque chose
 qu'il fasse, fût-ce la plus utile &
 même la plus édifiante, c'est
 par *hauteur, par ambition, par
 intrigue, par fourberie, &c.*; on
 feroit presque un livre des épi-
 thètes de ce genre rassemblées
 contre la mémoire de ce prince,
 & cela dans une *Histoire ecclé-
 siastique*, destinée sans doute à
 toutes les nations, dont l'auteur,
 plus que tout autre écrivain,
 doit être pénétré de ces senti-
 mens d'équité & de modération
 qui reçoivent une sanction par-
 ticulière de la nature & de l'ob-
 jet de son travail, de ces vues
 générales d'utilité & d'édifica-
 tion, qu'on s'attend à trouver
 exclusivement dans la rédac-

tion des Annales chrétiennes, faite par un ministre d'un Dieu de vérité & de justice.

CHARLES VI, cinquieme fils de l'empereur Léopold, né en 1685, déclaré roi d'Espagne par son pere en 1703, fut couronné empereur d'Allemagne en 1711. La guerre de la succession d'Espagne, allumée dans les dernières années du regne de son pere, languissoit de toutes parts. La paix fut enfin signée à Rastadt entre l'empereur & la France, le 7 septembre 1714, & ratifiée par l'Empire le 9 octobre suivant. Par ce traité, les frontieres de l'Allemagne furent remises sur le pied du traité de Ryswick. On céda à l'empereur les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-Bas, les duchés de Milan & de Mantoue. L'Allemagne, tranquille depuis cette paix, ne fut troublée que par la guerre de 1716 contre les Turcs. L'empereur se liguait avec les Vénitiens pour les repousser. Le prince Eugene, qui les avoit vaincus autrefois à Zenta, fut encore vainqueur à Peterwaradin. Temeswar, la dernière place qu'ils possédoient en Hongrie, se rendit en 1716, & Belgrade en 1717, après la dernière défaite des Turcs, qui étoient venus au secours de la place. Cette guerre finit par la paix de Passowitz en 1718, qui donna à la couronne impériale Temeswar, Belson avec une partie de la Servie, la Bosnie & de la Valachie. Les victoires remportées sur les vic-tomans n'empêcherent pas le roi d'Espagne de recommencer la guerre contre l'empereur. Le cardinal Alberoni, alors premier ministre de cette monar-

chie, vouloit recouvrer les provinces démembrées par la paix d'Utrecht. Une flotte Espagnole débarque en Sardaigne, & en moins de huit jours chasse les impériaux de tout le royaume. La quadruple alliance conclue à Londres en 1718, entre la Grande-Bretagne, la France, l'empereur & les états-généraux, fut occasionnée par cette conquête. Elle avoit pour objet de maintenir les traités d'Utrecht & de Bade, & d'accommoder les affaires d'Italie. L'empereur reconnoissoit Philippe V roi d'Espagne, & nommoit Don Carlos, son fils aîné, successeur éventuel des duchés de Parme, de Plaisance & de Toscane; il avoit la Sicile au-lieu de la Sardaigne. Le roi d'Espagne ayant rejeté ces conditions, la guerre continua jusqu'à la disgrâce d'Alberoni. Philippe V accéda en 1720 à la quadruple alliance, & fit évacuer les isles de Sicile & de Sardaigne. Le traité de Vienne, signé en 1725, finit tout. Charles renonça à ses prétentions sur la monarchie Espagnole, & Philippe aux provinces qui en avoient été démembrées. La *Pragmatique-Sanction* qui avoit essuyé d'abord quelques contradictions, avoit été reçue l'année d'auparavant comme une loi fondamentale. L'empereur, par ce règlement, appelloit à la succession des états de la maison d'Autriche, au défaut d'enfans mâles, sa fille aînée & ses descendans; ensuite ses autres filles & leurs descendans, selon le droit d'aînesse. Charles VI, heureux par ses armes & par ses traités, auroit pu l'être plus tôt, s'il n'eût travaillé à

exclure le roi Stanislas du trône de Pologne. Auguste II étant mort en 1733, Charles VI fit élire Frédéric-Auguste, fils du feu roi, & appuya son élection par ses armées & par celles de Russie. Cette démarche alluma la guerre. L'Espagne, la France, la Sardaigne la lui déclarèrent. Les François prirent Khel, Treves, Trarbach, Philisbourg. Le roi de Sardaigne, à la tête des armées Françaises & Espagnoles, s'empare en peu de tems du tout le duché de Milan. Il ne resta plus à l'empereur que la ville de Mantoue. L'armée impériale est battue à Parme & à Guastalla. Dom Carlos, à la tête d'une armée Espagnole, se jette sur le royaume de Naples, & après avoir défait les Autrichiens à la bataille de Bitonto, prend Gaëte, Capoue, & se fait déclarer roi de Naples en 1734. L'année d'après il est couronné à Palerme, roi des Deux-Siciles. Le vaincu fut trop heureux de recevoir les conditions de paix que lui offrirent les vainqueurs. Les préliminaires furent arrêtés à Vienne le 3 octobre 1735, & le traité définitif signé le 18 novembre 1738. Par ce traité, le roi Stanislas abdiqnoit la couronne de Pologne & en conservoit le titre. On le mettoit en possession des duchés de Lorraine & de Bar. On assignoit au duc de Lorraine le grand duché de Toscane. Dom Carlos gardoit le royaume des Deux-Siciles. Le roi de Sardaigne avoit Tortone, Novarre, la souveraineté de Langhes. L'empereur rentroit dans le duché de Milan & d'archet de la chose. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, que des

Lorraine & le Bar après la mort de Stanislas, & garantissoit la *Pragmatique-Sanction*. La mort du prince Eugene fut un surcroît de malheur pour Charles VI, qui, par son alliance avec la Russie, se crut obligé de prendre part à la guerre qu'elle faisoit aux Turcs. L'armée impériale souffrit beaucoup par les marches, la peste & la famine : presque tous les avantages furent du côté des Turcs. A la paix signée le 11. septembre 1739, on leur céda la Valachie & la Bosnie impériales, la Serbie avec Belgrade après l'avoir démoli. On régla que les rives du Danube & de la Save seroient les frontieres de la Hongrie & de l'empire Ottoman. La maniere précipitée dont ce traité fut conclu à l'insu de la Russie, la reddition inattendue de Belgrade, ce boulevard de la chrétienté, qui pouvoit soutenir un long siege, la disgrâce apparente du comte de Neipperg, qui avoit signé le traité, & l'approbation que l'empereur ne laissa pas d'y donner, ont fait imaginer quelque cause secrète & inconnue d'une négociation si imprévue & si rapidement terminée. C'est une tradition répandue parmi les Hongrois, que le grand-duc François, depuis empereur, époux de l'archiduchesse Marie-Thérèse, avoit enlevé par une partie de chasse dans le voisinage du camp des Autrichiens, & que sa captivité fut le prix de ces sacrifices, faits avec une simplicité qui maintint le secret de la chose. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, que des

personnes instruites dans l'histoire du tems, ont affirmée & niée avec une assurance égale, le traité fut ratifié à Vienne sans restriction & sans délai. Les Russes en furent fort irrités, & la lettre du comte de Munich au prince de Lobkowitz, fait assez connoître que ce général ne croyoit pas que cette paix fût l'effet des opérations de la guerre (*voyez les Mémoires de Manstein, t. 2, p. 32*). Charles VI mourut l'année d'après, à 55 ans, avec le regret d'avoir perdu une grande partie des conquêtes du prince Eugene. Dans un abrégé de l'*Histoire des fatalités des sacrilèges*, par Henri Spelman, imprimé en 1789, & augmenté de plusieurs additions, on lit (p. 75) ce qui suit. « Ce juste & re-
 » ligieux empereur, après un
 » long & très-heureux regne,
 » eut des revers si frappans &
 » si imprévus, que bien des
 » personnes en chercherent la
 » cause dans un événement que
 » je vais raconter. En 1731,
 » un déserteur de la garnison
 » de Raab ou Javarin, au mo-
 » ment où il alloit être pendu,
 » avoit trouvé moyen de s'é-
 » chapper, & se réfugia au col-
 » lege des Jésuites. On le guet-
 » ta, & il n'étoit pas facile de le
 » faire sortir de la ville, lors-
 » que quelqu'un de ces Peres
 » s'imagina qu'on pourroit le
 » travestir en acolyte, le jour
 » qu'on feroit la procession de
 » la Fête-Dieu (les Jésuites
 » la faisoient toujours très-so-
 » lemnellement, un des jours

» de l'Octave). La garnison
 » paradoit, le prétendu aco-
 » lyte fut reconnu. Il se réfugia sous le baldaquin; pressé
 » de près, il embrassa l'offi-
 » ciant qui portoit la Remon-
 » trance. Il en résulta un tu-
 » multe incroyable, qui passa
 » toute vraisemblance & cré-
 » dibilité, & qu'on regarderoit
 » comme une fable, s'il n'étoit
 » attesté par un beau & grand
 » monument qui en consacre
 » la mémoire sur les lieux (*).
 » Il suffira de dire que la Re-
 » montrance fut froissée à ne
 » plus rien conserver de sa for-
 » me, & qu'on ne put jamais
 » découvrir le moindre frag-
 » ment de la Sainte-Hostie. La
 » piété de Charles VI en fut
 » consternée, mais il manqua
 » de fermeté dans la punition
 » des coupables. Le pape Clé-
 » ment XII, ainsi que les évê-
 » ques de Hongrie, l'exhortè-
 » rent à une sévérité digne de
 » la Religion: des considéra-
 » tions humaines, des sollici-
 » tations & de vaines excuses,
 » dit-on, prévalurent. Quoi-
 » qu'il en soit de la maniere
 » dont le Maître des rois ait
 » envisagé cette indulgence,
 » elle fut l'époque des mal-
 » heurs de Charles; les deux
 » guerres qui suivirent, lui en-
 » leverent Naples, Sicile, Bel-
 » grade, la Valachie, la Servie,
 » la Bosnie. Il mourut peu de
 » tems après, sans postérité
 » mâle, laissant son héritière
 » dans une crise dont elle ne
 » se tira qu'en abandonnant
 » la Silésie & une partie de la

(*) Ce monument existe encore. C'est une grande pyramide ornée de plusieurs statues; il y a eu pendant bien des années une lampe qui y brûloit nuit & jour.

» Lombardie. *Charles VI* (dit
 » Voltaire, dans ses *Annales*
 » de l'Empire) fut constamment
 » heureux jusqu'en 1734. Ce phi-
 » losophe ne porte pas plus loin
 » sa réflexion; mais l'événe-
 » ment que je viens de rappor-
 » ter, a fait penser à certaines
 » personnes, que de même que
 » la grande pitié de Rodolphe
 » de Habsbourg envers l'Eugé-
 » nisme, avoit élevé sa mai-
 » son au comble de la prospé-
 » rité & de la gloire; le peu d'ar-
 » deur que mit Charles à ven-
 » ger l'outrage atroce fait à cet
 » adorable mystère, lui attira
 » cette chaîne d'adversités, qui
 » ne finit pas même à sa mort.
 » Le sceptre impérial, qui de-
 » puis Rodolphe étoit dans des
 » mains Autrichiennes, en for-
 » tit pour entrer dans la mai-
 » son de Wittelsbach, & en-
 » suite dans celle de Lorraine». C'étoit néanmoins un prince
 doux, juste, pieux; ferme dans
 l'adversité, modéré dans le bon-
 heur; très-occupé des devoirs
 du gouvernement. Ses ennemis
 même ne lui ont trouvé aucun
 vice. Grand & magnifique dans
 ses projets, il n'en forma ja-
 mais qui ne fussent dirigés vers
 le bien public. Il fit bâtir un
 grand nombre de forteresses,
 sur-tout vers les frontières de
 la Turquie; éleva des hôpitaux
 superbes, parmi lesquels celui
 de Pest, destiné aux soldats in-
 valides, est particulièrement
 remarquable; fit construire des
 chemins sûrs & commodes dans
 des endroits inaccessibles, par
 les cimes & les profondeurs
 des Alpes; ceux de Carinthie &
 de Croatie sont de vrais chef-
 d'œuvres en ce genre. L'Eloge
 de cet empereur par le P. Calles

est une pièce rare en fait d'élo-
 quence; le Panégyrique de Tra-
 jan ne lui est comparable ni pour
 les richesses & la dignité du lan-
 gage, ni pour le respect dû à
 l'histoire aussi scrupuleusement
 observé par l'orateur Autri-
 chien, que révoltamment violé
 par l'exagérateur Pline.

CHARLES VII, fils de
 Maximilien-Emmanuel, élec-
 teur de Bavière, naquit à
 Bruxelles en 1697. Après la mort
 de Charles VI, il demanda le
 royaume de Bohême, en vertu
 du testament de Ferdinand I,
 la haute Autriche, comme pro-
 vince démembrée de la Bavière,
 & le Tirol, comme un héritage
 enlevé à sa maison. Il refusa
 de reconnoître l'archiduchesse
 Marie-Thérèse, pour héritière
 universelle de la maison d'Au-
 triche; & protesta contre la
Pragmatique-Sanction, dont une
 armée de 100 mille hommes au-
 roit dû faire la garantie, sui-
 vant la pensée du prince Eu-
 gene. Ses prétentions furent le
 signal de la guerre de 1741. Les
 armes de Louis XV, qui avoit
 solennellement adhéré à la
Pragmatique, firent couronner
 l'électeur duc d'Autriche à
 Linz, roi de Bohême à Prague,
 & empereur à Francfort en
 1742. Des commencemens si
 heureux ne se soutinrent pas.
 Les troupes Françaises & Ba-
 varoises furent détruites peu-à-
 peu par celles de la reine de
 Hongrie. La guerre étoit un far-
 deau trop pesant pour un prince
 accablé d'infirmités, & dénué
 de grandes ressources, tel qu'é-
 toit Charles VII. On lui reprit
 tout ce qu'il avoit conquis. En
 1744, le roi de Prusse ayant fait
 une diversion dans la Bohême,

Charles en profita pour recouvrer ses états. Il rentra enfin dans Munich sa capitale , & mourut deux mois après , en 1745 , dans la 48^e. année de son âge.

CHARLES III (*), *le Simple*, fils de Louis le Begue , né en 879 d'une 2^e. femme du vivant même de la première , fut couronné roi de France en 893. Ce prince étoit le seul descendant légitime de Charlemagne. Sa foiblesse éclata dès qu'il eut en main les rênes de l'état. Il ne profita pas de ses avantages au-dehors , & ne remédia pas aux guerres intestines de son royaume. Les Normands continuoient leurs ravages. Charles le Simple, touché des représentations de son peuple accablé par ces pirates, offre à leur chef Rollon la paix, sa fille Giselle , & la Neustrie qu'ils appelloient déjà Normandie, sous la condition qu'il en feroit hommage , & qu'il embrasseroit le Christianisme. Le barbare demanda encore la Bretagne. On disputa , & on la lui céda. La gloire & l'avantage d'humaniser par des mœurs chrétiennes la formidable nation des Normands, adoucirent aux François ce nouveau sacrifice. L'empereur Louis IV étant mort, Charles le Simple auroit pu être élu ; mais réduit à un petit domaine par les usurpations des grands de son royaume, il se vit hors d'état

de faire valoir ses droits à l'Empire. Robert, frere du roi Eudes, forma quelque tems après un puissant parti contre lui , & se fit sacrer roi en 922. Charles lui livra bataille & le tua. Il profita si mal de cet avantage , que les factieux eurent le tems de lui opposer Raoul de Bourgogne. Quelque tems après , Herbert l'enferma au château de Péronne , où il mourut en 929 , à 50 ans.

CHARLES IV, *le Bel*, troisième fils de Philippe le Bel, parvint à la couronne de France en 1322, par la mort de son frere Philippe le Long ; & à celle de Navarre, par les droits de Jeanne sa mere. Il se signala d'abord par les recherches des financiers, presque tous venus de Lombardie & d'Italie pour piller la France. Les semences de division entre l'Angleterre & la France subsistoient toujours. La guerre commença entre Charles le Bel & Edouard II. Charles de Valois son oncle alla en Guienne, & s'empara de plusieurs villes. La reine Isabelle d'Angleterre fut priée de passer la mer , pour aller rétablir la concorde entre ces deux princes , dont l'un étoit son frere , & l'autre son mari. L'affaire fut bientôt terminée. Charles rendit au roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avoit pris , à condition que ce prince viendrait en personne à sa cour rendre hom-

(*) Il faudroit plutôt CHARLES IV ; mais l'usage a prévalu. L'empereur Charles le Gros , déposé dans la diete de Mayence par les Allemands & les François , " n'ayant été regardé par la postérité , disent les auteurs de *l'Art de vérifier les Dates* , que comme un roi précaire , un administrateur de la France. C'est pour cela , ajoutent-ils , qu'il n'a pas de rang numérique parmi ceux de nos rois qui ont porté le nom de Charles ".

mage de la Guienne, où qu'il en chargerait Edouard son fils, en lui cédant le domaine de cette belle province. L'arrivée du jeune prince en France, fut le sceau de la paix entre les deux nations. Charles le Bel mourut le 31 janvier 1328, à l'âge de 34 ans. Le pape Jean XXII fit de vains efforts pour mettre sur sa tête la couronne impériale, qu'il vouloit ôter à Louis de Bavière. Charles le Bel n'avoit ni assez de courage, ni assez d'intrigue, pour pouvoir la prendre & la garder. Il montra quelque zèle pour la justice; mais ses peuples n'en furent pas mieux traités, & il laissa l'état accablé de dettes. Ce prince avoit épousé en premières noccs Blanche de Bourgogne, qui fut accusée d'adultère en 1314. Il fit déclarer ce mariage nul pour cause de parenté en 1322. Cette princesse prit le voile à Maubuisson où elle mourut en 1326. Charles IV épousa en secondes noccs, Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, qui mourut en 1324. Dès l'année suivante, il contracta un 3^e. mariage avec Jeanne d'Evreux qui lui survécut long-tems.

CHARLES V, *le Sage*, fils aîné du roi Jean, le premier prince qui ait pris le titre de dauphin, fut couronné à Rheims en 1364. Il trouva la France dans la désolation & l'épuisement. Il remédia à tout par ses négociateurs & ses généraux. Bertrand du Guesclin tomba, dans le Maine & dans l'Anjou, sur les quartiers des troupes Angloises, & les défit toutes les unes après les autres. Il rangea peu-à-peu le Poitou, la Saint-

tonge, le Rouergue, le Périgord, une partie du Limousin, le Ponthieu, sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglois que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne, & quelques forteresses. Bertrand du Guesclin s'étoit déjà signalé par son ordre en Espagne: il avoit chassé du royaume de Castille Pierre le Cruel, meurtrier de sa femme, & avoit fait couronner à sa place un bâtard, frere de ce roi. Ses avantages sur l'Angleterre étoient toujours constants. Une bataille navale sur les côtes de la Rochelle en 1362, où le comte de Pembrock & 8000 des siens furent faits prisonniers, accéléra une trêve entre la France & l'Angleterre. Les François avoient perdu sous le roi Jean, tout ce que Philippe Auguste avoit conquis sur les Anglois: Charles s'en remit en possession par sa dextérité & par ses armes. La mort d'Edouard III le mit en état d'achever la conquête de la Guienne, qu'il reprit toute entière, à la réserve de Bordeaux. L'empereur Charles IV, s'étant voué à S. Maur de France dans les douleurs de la goutte, vint de Prague à Paris. Le roi de France le reçut avec magnificence. Cet événement fut de près suivi de sa mort, qui arriva en 1380, à la 43^e. année de son âge. Les historiens le font mourir d'un poison que le roi de Navarre lui avoit fait donner, lorsqu'il n'étoit encore que dauphin. Le médecin de l'empereur arrêta, dit-on, la violence du poison, en lui ouvrant le bras par une fistule qui donnoit issue au venin. Le jour même de sa mort, il supprima par une ordonnance expresse

expresse la plupart des impôts. On trouva dans ses coffres dix-sept millions de livres de son tems, dûs à l'ordre & à l'économie qu'il mit dans les finances, & aux soins de faire refleurir l'agriculture & le commerce. Jamais prince ne se plut tant à demander conseil, & ne se laissa moins gouverner que lui par ses courtisans. Ayant appris qu'un seigneur avoit tenu un discours trop libre devant le jeune prince Charles son fils aîné, il chassa le coupable de sa cour, & dit à ceux qui étoient présens : « Il faut inspirer aux » enfans des princes l'amour de » la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en » dignité ». Insensible à la flatterie, il connoissoit le véritable prix des éloges. Le sire de la Riviere, son chambellan & son favori, s'entretenoit avec ce prince sur le bonheur de son regne. *Oui*, lui dit le roi, *je suis heureux, parce que j'ai le pouvoir de faire du bien*. Edouard disoit qu'il n'y avoit point de roi qui parût si peu à la tête de ses armées, & qui lui suscitât tant d'affaires. La guerre avec l'Angleterre fit renaître la marine. La France eut une flotte formidable pendant quelque tems. C'est à Charles V qu'on doit encore l'arrêt qui fixe la majorité des rois de France à 14 ans : arrêt qui remédia aux abus des régences qui absorboient l'autorité royale. Il déracina, autant qu'il put, l'ancien abus des guerres particulieres des seigneurs. Malgré l'amour que Charles eut constamment pour son peuple, & le zèle avec lequel il travailla à épurer son

Tome III.

gouvernement, il n'a pu échapper aux iniques censures des ennemis forcenés de toute autorité légitime. On a vu un auteur avancer en 1789, que le tyran Charles V fut surnommé le Sage, pour avoir trouvé le moyen de contenir la ville de Paris, en élevant les tours de la Bastille. « Charles V un tyran ! » s'écrie un critique : voilà une idée étrangement nouvelle ! » Et l'académie françoise, proposant en 1766, l'éloge de ce prince, pour le sujet d'un prix que remporta M. de la Harpe, ne se doutoit pas qu'elle proposât l'éloge d'un tyran. Elle croyoit cette compagnie avec tous ceux qui connoissent l'histoire, que Charles V fit construire la Bastille, moins pour y enfermer des prisonniers, que pour servir de boulevard à la ville de Paris, contre les ennemis de l'état, ainsi que l'attestent les historiens du tems. A l'égard du surnom de Sage, Charles V le mérita par sa prudence, par la sagesse des ordonnances qu'il fit contre les duels, contre les jeux de hazard, &c. ; par son amour pour les lettres ; par les traductions qu'il fit faire en notre langue, de plusieurs auteurs anciens, enfin par un regne qui est une époque mémorable dans l'histoire de notre littérature ; ne fût-ce que par l'établissement de la bibliothèque du roi. Voilà les titres qui méritèrent à Charles V, le surnom de Sage ; & si l'on en pouvoit douter, il suffiroit de jeter les yeux sur les biographes de ce prince ». En effet, les talens eurent en

D

lui un protecteur. Il aimoit les livres & encourageoit les auteurs. Ce fut sous son regne que parut le *Songe du Vergier*, qui traite de la puissance spirituelle & temporelle, & flatte celle-ci au préjudice de l'autre, parce qu'il fut composé dans des circonstances où le roi étoit mécontent du pape (voyez LOUVIERES & Jean de VERTUS). Sa bibliotheque étoit placée dans le château du Louvre. Il vint à bout de rassembler environ neuf cents volumes : collection, à la vérité, mal choisie ; mais qui marquoit du moins ce qu'étoit un prince, à qui son pere n'avoit laissé qu'environ vingt volumes. C'est de son tems qu'on joua les premières pieces dramatiques, appellées *Mysteres*.

CHARLES VI, dit le Bien-Aimé, fils du précédent, né en 1368 à Paris, parvint au trône en 1380, âgé seulement de 12 ans 9 mois. Sa jeunesse livra la France à l'avarice & à l'ambition de ses trois oncles, les ducs d'Anjou, de Berri & de Bretagne. Ils étoient, par leur naissance, les tuteurs de l'état ; ils en devinrent les tyrans. Louis d'Anjou, après s'être emparé du trésor de son pupille, accabla le peuple d'impôts. La France se souleva. Les rebelles de Paris, qu'on nommoit les *Maillotins*, parce qu'ils s'étoient servis de maillets de fer pour se défaire des financiers, furent punis, sans qu'on pût faire cesser les murmures. La sédition étoit arrivée pendant l'absence du roi. Charles, âgé seulement de 14 ans, mais guerrier dès l'enfance, venoit de gagner sur les Flamands révoltés contre leur

comte, la bataille de Rosebecq, dans laquelle il leur tua 25000 hommes. Cette victoire jeta l'épouvante dans les villes rebelles : toutes se soumirent, à l'exception de Gand. Il se préparoit à fondre sur l'Angleterre, lorsque marchant contre Jean de Montfort, duc de Bretagne, chez qui Pierre de Craon, assasin du connétable Clifflon, s'étoit réfugié, il fut frappé d'un coup de soleil, qui, dit-on, lui tourna la tête & le rendit furieux ; mais il est certain que sa démence s'étoit annoncée auparavant par des égaremens dans ses yeux, & dans son esprit. Les uns prétendent qu'elle provenoit d'une potion amoureuse ; les autres, de la frayeur que lui causa un grand homme noir, espece de fantôme, qui quelques momens auparavant étoit sorti d'un buisson, & qui ayant arrêté son cheval par la bride, avoit crié : *Arrête, prince, tu es trahi, où vas-tu ?* Dans ses premiers accès, le roi tira son épée & tua quatre hommes. Les projets de guerre, comme on le pense bien, s'évanouirent. On signa une trêve de 28 ans avec Richard II. Charles étoit toujours dans sa frénésie ; pour comble de malheur, il reprenoit quelquefois sa raison. Ces lueurs de bon sens furent fatales. On n'osa point assembler les états, ni rien décider ; & Charles resta roi. Jean Sans-Peur, duc de Nevers & de Bourgogne, vint à la cour pour y exciter des troubles & s'emparer du gouvernement. Ce prince, né scélérat, fit tuer le duc d'Orléans, frere du roi. Ce meurtre mit le feu aux quatre coins du royaume. Les Anglois ne man-

quèrent pas de profiter de la division. Ils remportèrent la victoire d'Azincourt en 1415, qui couvrit la France de deuil. Sept princes François restèrent sur le champ de bataille. Les ennemis prirent Rouen avec toute la Normandie & le Maine. Les François, divisés sous les noms d'Orléanois & de Bourguignons, s'immoloient à l'envi aux fureurs de l'une & de l'autre faction. Le duc de Bourgogne fit regorger de sang la capitale & les provinces; & lorsqu'il fut tué en 1419 par Tannegui du Châtel, sa mort, loin d'arrêter le carnage, ne fit que l'augmenter. Philippe-le-Bon, son fils, voulant venger ce meurtre, s'unit avec Henri V, roi d'Angleterre, & avec Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, princesse dénaturée, qui par ce complot faisoit perdre la couronne au dauphin son fils. Le jour où se conclut à Troies ce monstrueux traité, parut avec raison infiniment plus funeste que la journée d'Azincourt. Henri V fut déclaré régent & héritier du royaume, par son mariage avec Catherine, dernière fille de France. Le roi d'Angleterre vint à Paris, & y gouverna sans contradiction. Le dauphin, retiré dans l'Anjou, travailla vainement à défendre le trône de son père. On croyoit que la couronne de France seroit pour toujours à la maison de Lancastre, lorsque Henri mourut à Vincennes le 31 août 1422. Charles VI ne lui survécut que fort peu de tems, étant mort le 20 octobre de la même année. Sa maladie avoit dégénéré en une sombre imbécillité, & plusieurs l'attribuerent à la

magie. Sa démente ayant augmenté par un accident arrivé à un ballet, on envoya chercher un magicien à Montpellier pour le défenforceler. « La mort » de Charles VI sauva la France, dit le président Hénault, » comme celle de Jean Sans-Terre avoit sauvé l'Angleterre. « Quand on considère » ce tems malheureux, ajoute » cet historien, on ne sauroit » comprendre l'aveuglement » des peuples : ils abandonnent » sans le moindre murmure les » loix fondamentales de l'état, » à la fureur d'une reine déshonorée, & à l'imbécillité d'un » roi sans volonté ; tandis que » dans d'autres tems ils s'opposent avec véhémence à des » dispositions sages, faites pour » les rendre heureux. Anne » d'Aurriche est l'objet de la » haine des Parisiens, & Isabelle » de Bavière l'est de leur confiance ». Ce fut sous ce règne que le parlement devint continuuel ; Philippe-le-Bel l'avoit rendu sédentaire ; mais il ne s'assembloit que deux fois, ou même une seule fois par an. Voy. l'*Histoire de Charles VI*, publiée sous le nom de Mlle. de Lussan, par Baudot de Julli, en 9 vol. in-12.

CHARLES VII, dit le *Vic-torieux*, parce qu'il reconquit presque tout son royaume sur les Anglois, moins par lui-même que par ses généraux, naquit à Paris en 1403. Il prit la qualité de régent en 1418, & fut couronné à Poitiers en 1422. Il eut à combattre, en prenant la couronne, le régent Berthaut, frère de Henri V, & aussi absolu que lui. Tous les avantages furent d'abord du côté des Anglois, ils ne nommoient Charles

VII, alors dans le Berri, que *le Roi de Bourges*. Il se moqua de leur insolence, & s'en vengea à la bataille de Gravelle en 1423, & à celle de Montargis en 1427. Ces deux succès ne découragerent pas les Anglois. Ils mirent le siege devant Orléans, prêt à se rendre, quoique le brave Dunois le défendit. Charles VII pensoit déjà à se retirer en Provence, lorsqu'on lui présenta une jeune paysanne de 20 ans, pleine de courage & de vertu, qui lui promet de faire lever le siege d'Orléans, & de le faire sacrer à Rheims. On résista d'abord. On l'arme ensuite : elle marche à la tête d'une armée, se jette dans Orléans, & le délivre. De nouveaux succès viennent à la suite. Le comte de Richemont défait les Anglois à la bataille de Patay, où le fameux Talbot fut fait prisonnier. Louis III, roi de Sicile, joint ses armes à celles de son beau-frere. Auxerre, Troies, Châlons, Soissons, Compiègne se rendent au roi. Rheims, occupé par les Anglois, lui ouvre ses portes. Il y est sacré en présence de la Pucelle, prise bientôt après au siege de Compiègne, & brûlée comme forcierse. Henri VI, pour animer son parti, quitte Londres, & vient se faire sacrer à Paris : cette ville étoit alors aux Anglois. Les François ne tarderent pas de s'en rendre les maîtres. Charles y fit son entrée en 1437 ; mais ce ne fut qu'en 1450 que les ennemis furent entièrement chassés de la France. Le roi reprit successivement tout le pays qu'ils avoient conquis, & il ne leur resta plus que Calais. « Char- » les ne fut en quelque sorte, dit

» le président Hénault, que le » témoin des merveilles de son » regne. S'il parut à la tête de » ses armées, ce fut comme » guerrier, & non comme chef. » On peut même dire qu'il ne » dut ses succès qu'aux génés » raux qui le faisoient agir. » Sans eux il auroit souvent » négligé ses armes & ses af- » faires, pour se livrer à ses » amours ». Un jour qu'il étoit tout occupé d'une fête, il demanda à La Hire qui lui parloit de choses plus importantes, ce qu'il pensoit de ces divertissements ? *Je pense*, lui répondit La Hire, *qu'on ne sauroit perdre son royaume plus gaiement*. Le dauphin, fâché de cette indolence, & aigri contre son pere par les ducs d'Alençon & de Bourbon, se révolte contre lui. Son pere le poursuit, le désarme & lui pardonne. Cet acte de clémence ne le corrigea pas : il persista dans sa rebellion, & se maria avec la fille du duc de Savoie, pour se ménager un appui contre le ressentiment du roi. On a bien eu raison de dire de Charles VII, qu'il avoit été malheureux par son pere & par son fils. La fin de son regne, quoiqu'infortunée pour lui, fut assez heureuse pour la France, surtout si l'on en considere le commencement. Ennemi des partis violens, & même de toute affaire sérieuse, il ne put soutenir les divisions de sa cour & de sa famille. Il tomba malade à Meun-sur-Yeu en Berri. Un malheureux confident lui ayant dit qu'on vouloit l'empoisonner, la crainte se joignit à la mélancolie, & il ne voulut plus manger. Quoi qu'on pût faire pour dissiper ses terreurs, il demeura plu-

fieurs jours sans toucher à aucune nourriture, & s'affoiblit d'une telle maniere, que, lorsqu'on parvint à lui persuader de prendre quelque aliment, son estomac rétréci ne put rien soutenir. Il mourut ainsi par la peur de mourir, le 22 juillet 1461, à 58 ans, après avoir reçu néanmoins tous les Sacremens de l'Eglise avec beaucoup de piété, & en suppliant le Seigneur de lui faire la même miséricorde qu'à la sainte pénitente, dont on célébroit ce jour-là la mémoire.

» Charles VII, dit un historien
 » célèbre, dans la suite de sa
 » vie ainsi qu'à la mort, n'offrit
 » qu'un long tissu de contradic-
 » tions: en butte aux plus grands
 » revers, en commençant &
 » avant que de commencer à
 » régner, & durant trente ans
 » ensuite accompagné sans in-
 » terruption de la victoire; plein
 » de foi, religieux jusqu'à la
 » piété, & très-peu réglé dans
 » ses mœurs; plus soldat que
 » capitaine, plus heureux qu'ha-
 » bile, choisissant bien ses gé-
 » néraux & assez mal ses fa-
 » voris; bon, libéral, popu-
 » laire, affable jusqu'à la fa-
 » miliarité, & parfaitement
 » obéi, si ce n'est de son fils,
 » dont il ne fut ni aimé ni mé-
 » nagé, tandis qu'il étoit adoré
 » de son peuple ». C'est sous
 Charles VII que cessèrent de
 se tenir les cours plénieres; la
 guerre contre les Anglois en
 fut le prétexte: elles étoient fort
 à charge au roi & à la noblesse.
 La noblesse s'y ruinoit au jeu,
 le roi en dépenses énormes de
 table, d'habits & d'équipages;
 il lui falloit chaque fois habiller
 ses officiers, ceux de la reine
 & des princes. Ce fut aussi sous

son regne que la taille devint
 perpétuelle. Jusques-là les états-
 généraux, suivant les besoins
 de l'état, s'étoient imposé une
 taille. Il y avoit des droits lé-
 gers sur la vente des boissons
 en détail, nommés aydes &
 gabelle. Ils avoient nommé des
 gens pour les percevoir: ces
 impôts n'étoient que pour un
 tems. Sous Charles VII ils de-
 vinrent perpétuels, & le roi
 nomma des préposés pour les
 recueillir. Il jugeoit ou faisoit
 juger par ses officiers les mal-
 versations de ces préposés,
 qui l'eussent été par le peuple,
 s'ils eussent continué à être les
 préposés du peuple. Ce fut en-
 core sous ce prince que la gen-
 darmerie fut réduite à 15 compa-
 gnies, chacune de cent hom-
 mes d'armes. Chaque gendarme
 avoit son cheval-léger. Il éta-
 blit aussi 5400 archers, dont une
 partie combattoit à pied, &
 l'autre servoit de cavalerie lé-
 gere. La France prit une nou-
 velle face. Lorsqu'il en devint
 roi, ce n'étoit qu'un théâtre de
 carnage; chaque ville, chaque
 bourg avoit garnison. On voyoit
 de tous côtés des forts & des
 châteaux bâtis sur des éminen-
 ces, sur les rivières, sur les pas-
 sages & en pleine campagne.
 Les rois n'avoient eu jusques-
 là que les troupes que devoient
 fournir les feudataires, qui ne
 les prêtoient que pour le nom-
 bre des jours stipulés, & avec
 lesquelles on pouvoit livrer une
 bataille & rien de plus. Mais
 quand Charles VII eut des
 troupes à lui, il détruisit beau-
 coup de ces forteresses, & Louis
 XI encore plus. *Voyez son His-
 toire*, par Baudot de Julli, en 2
 vol. in-12.

CHARLES VIII, dit *l'Affable & le Courtois*, fils de Louis XI, roi de France, naquit à Amboise en 1470. Il monta sur le trône de son pere, en 1483, âgé de 13 ans & deux mois. Son esprit n'avoit reçu aucune culture. Louis XI craignant que son fils ne se liguât contre lui, comme il s'étoit ligué lui-même contre son pere, se tint dans l'obscurité & dans l'ignorance. Il se borna à lui faire apprendre ces mots latins: *Qui nescit dissimulare, nescit regnare*. La sœur de Charles VIII, Anne de France, dame de Beaujeu, eut le gouvernement de la personne de son frere, par le testament de son pere, confirmé par les états-généraux. Louis, duc d'Orléans, connu depuis sous le nom de Louis XII, premier prince du sang, jaloux que l'autorité eût été confiée à une femme, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On se battit dans les provinces, & sur-tout en Bretagne; mais le duc ayant été fait prisonnier à la journée de St-Aubin en 1488, & enfermé tout de suite dans la tour de Bourges, les divisions cessèrent. Le mariage de Charles VIII, en 1491, avec Anne de Bretagne, cimentait la paix, & procura de nouveaux états à la France. Charles & Anne se cédèrent mutuellement leurs droits sur la Bretagne. La conquête du royaume de Naples tenoit l'ambition du roi de France. Il fait la paix avec le roi d'Aragon, lui rend la Cerdaigne & le Roussillon, & lui fait une remise de trois cents mille écus qu'il devoit, sans faire attention que douze villages qui joignent un état, va-

lent mieux, dit un historien, qu'un royaume à 400 lieues de chez soi. Charles enivré de sa chimere, & perdant de vue ses vrais intérêts, descend en Italie. Il entre dans Rome en vainqueur à la lueur des flambeaux, en 1494, & fait des actes de souverain dans cette métropole du monde chrétien. Alexandre VI, réfugié dans le château St-Ange, capitule avec lui, l'investit du royaume de Naples, & le couronne empereur de Constantinople. La terreur du nom françois lui ouvrit les portes de Capoue & de Naples. Charles y entra en 1495 avec les ornemens impériaux. Le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, étonnés d'une conquête si prompte, travaillent à la lui faire perdre. Il fallut qu'il repartit pour la France, six mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra qu'avec beaucoup de peine, & par une victoire. Il fallut livrer bataille à Fornoue, village près de Plaisance. L'armée des confédérés étoit forte d'environ 40000 hommes; la sienne n'étoit que de 8000. Les François, leur roi à leur tête, furent vainqueurs dans cette journée. Naples fut perdu en aussi peu de tems qu'il avoit été conquis. Charles, revenu en France, ne pensa plus à reprendre un royaume qui lui avoit tant coûté. Il mourut en 1498, au château d'Amboise, avec de grands sentimens de piété, à 27 ans, dont il en avoit régné 15. Sa santé avoit été chancelante, & son esprit tenoit de sa santé. Sa bonté & sa douceur étoient sans égales. Il étoit

si tendrement aimé de ses domestiques, que deux tomberent morts en apprenant qu'il venoit d'expirer. Les historiens rapportent une action qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il aimoit beaucoup les femmes. Dans le tems qu'il étoit dans la ville d'Ast, il trouva, le soir, en se retirant dans son appartement, une jeune fille fort belle, que les courtisans lui avoient achetée. Cette fille le supplia, les larmes aux yeux, de sauver son honneur. Le roi fit venir ses parens, & ayant su que leur pauvreté les avoit empêchés de marier leur fille, & les avoit obligés à la vendre, il paya sa dot, & la renvoya pénétrée de respect & de reconnaissance. « Cette œuvre héroïque, dit l'abbé Bérault, » attira les plus abondantes » bénédictions de la grace sur » ce prince, qui parut dans la » suite un homme tout nouveau dans l'ordre de la Religion. Depuis cette époque » remarquable, il commença » sérieusement à régler sa conduite & ses discours même, » assez licencieux auparavant : » il ne sortit plus de sa bouche » que des paroles conformes » aux regles de la plus sévère » pudeur, & qui n'exprimoient » le plus souvent que la crainte » de Dieu, avec une tendre » affection pour ses peuples. Il » veilla soigneusement au maintien de l'ordre public, au rétablissement de la discipline ecclésiastique qui en est un des principaux appuis, & alla jusqu'à réformer, autant qu'il lui fut possible, la pluralité des bénéfices & le séjour inutile des bénéficiers à la cour.

» Il redoubla ses aumônes, pria » la coutume de se confesser souvent, écouta lui-même les plaintes de ses sujets, accommoda leurs différens, fit rendre exactement & promptement la justice, déposa les mauvais juges, prit des mesures pour borner la dépense de sa maison aux revenus de ses domaines, & ne lever des impôts que pour les nécessités extraordinaires, d'après l'avis des états du royaume. C'est sous ce roi que le grand-conseil fut érigé en cour souveraine.

CHARLES IX, né à St-Germain-en-Laye en 1550, monta sur le trône l'an 1560, après la mort de son frere François II, fils de Henri II. Il n'avoit que dix ans quand il fut sacré à Rheims. Catherine de Médicis sa mere, lui ayant demandé si la foiblesse de son âge pourroit lui permettre de supporter la fatigue des longues cérémonies qui accompagnent le sacre de nos rois? « Oui, oui, Madame, » lui répondit-il, ne craignez rien : qu'on me donne des sceptres à ce prix, la peine me paroîtra bien douce : la France vaut bien quelques heures de fatigue ». Le plus grand embarras de la reine sa mere, étoit d'arrêter l'ardeur qu'il monroit pour la guerre. Eh pourquoi, disoit-il en se plaignant, me conserver si soigneusement? Veut-on me tenir toujours enfermé dans une boîte, comme les meubles de la couronne? — Mais, Sire, lui remontroient-on, ne peut-il pas arriver quelque accident fâcheux à votre personne? — Qu'importe, ré-

» pondit-il, quand la France
 » me perdrait, n'ai-je pas
 » des freres pour prendre ma
 » place » ? Catherine de Mé-
 dicis eut l'administration du
 royaume, avec le roi de Na-
 varre, Antoine de Bourbon,
 qu'on déclara lieutenant-géné-
 ral. Catherine, partagée entre
 deux factions, celle des Bour-
 bons & celle des Guises, réso-
 lut de les détruire l'une par l'au-
 tre, & alluma ainsi la guerre
 civile. Elle commença par con-
 voquer en 1561 le colloque de
 Poissy entre les Catholiques &
 les Protestans; & le résultat de
 ce colloque ayant été un édit
 favorable à ceux-ci, le royau-
 me fut en feu, & l'expérience
 fit voir plus que jamais que les
 privileges accordés aux sectai-
 res ne font que renforcer l'es-
 prit de rebellion & d'audace.
 Un autre événement hâta la
 guerre civile. Le duc de Guise
 en passant près de Vassy en
 Champagne, trouva des Cal-
 vinistes qui chantoient leurs
 psaumes dans une grange, avec
 un air d'insulte & de morgue.
 Une partie de ses gens trou-
 blèrent la cérémonie. On com-
 mença à se battre. Guise ac-
 court pour appaiser le tumulte,
 il est frappé d'une pierre; ses
 gens furieux tuent plusieurs Pro-
 testans. Cet tumulte fort exagéré
 par les factieux leur servit de
 prétexte pour lever une armée,
 & fut le signal de la révolte.
 Condé, déclaré en 1562 chef &
 protecteur des Protestans, sur-
 prit Orléans qui devint le bou-
 levard de l'hérésie. Les Hugue-
 nots, à son exemple, se ren-
 dirent maîtres de Rouen & de
 plusieurs villes. Le duc de Guise
 les vainquit à Dreux. Les géné-

raux des deux armées furent
 faits prisonniers, c'étoient le
 prince de Condé & le conné-
 table Montmorenci qui com-
 mandoient. Guise gagna la ba-
 taille, quoiqu'il ne commandât
 qu'en second. Du champ de
 victoire de Dreux, il alla assié-
 ger Orléans. Il étoit prêt à y
 entrer, lorsque Poltrot, hugue-
 not fanatique, l'assassina en
 1563. La même année, Char-
 les IX fut déclaré majeur à 13
 ans & un jour, au parlement de
 Rouen, après la prise du Havre
 sur les Anglois, ennemis de la
 France & amis des Huguenots.
 La paix fut conclue l'année sui-
 vante avec l'Angleterre. Char-
 les, après l'avoir jurée, partit
 pour faire la visite de son roya-
 me. A Bayonne, il eut une en-
 trevue avec Isabelle d'Espagne,
 sa sœur, femme de Philippe II.
 La présence du roi ne pacifia pas
 les troubles dans les différentes
 provinces. Les Huguenots, ani-
 més par Condé & par Coligni,
 voulurent se saisir de sa per-
 sonne à Monceaux. Ils don-
 nerent la bataille de St. Denis
 contre le connétable, qui fut
 blessé à mort, après avoir rem-
 porté la victoire. Le duc d'An-
 jou depuis Henri III, se mit
 bientôt à la tête de l'armée
 royale. Ce prince, général heu-
 reux, quoique roi foible dans
 la suite, gagna les batailles de
 Jarnac contre Condé, & de
 Montcontour contre Coligni,
 dans la même année 1569. L'é-
 clat de ces deux journées, ins-
 pira à Charles IX une vive ja-
 lousie contre le duc d'Anjou
 son frere, qui dans le fond ce-
 pendant n'étoit qu'un sentiment
 d'émulation, car il l'aima tou-
 jours tendrement. Après la mort

d'Anne de Montmorenci, tué à la bataille de St. Denis en 1567, la reine-mere demanda, pour le duc d'Anjou, la dignité de connétable. Le roi pénétrant ses vues, qui étoient de donner à ce prince de nouvelles occasions de se signaler, lui répondit: « Tout jeune que je suis, » je me sens assez fort pour » porter mon épée; & quand » cela ne seroit pas, mon frere, » plus jeune que moi, seroit-il » propre à s'en charger? Une paix très-favorable aux Protestans, qui vint finir cette guerre sanglante, augmenta les alarmes des uns & l'audace des autres; Charles crut pouvoir rapprocher les esprits en donnant sa sœur en mariage au jeune Henri, roi de Navarre; mais le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conjuration produisit tout-à-coup une scene horrible, que quelques auteurs ont cru faussement avoir été long-tems préméditée. Une nuit, veille de S. Barthélemi en 1572, les maisons des Protestans de Paris furent forcées. Hommes, femmes, enfans, tout fut massacré sans distinction. Coligni fut assassiné par Besme. Son corps séparé de sa tête, fut pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Charles IX, dont la vengeance n'étoit pas encore assouvie, voulut jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le cadavre sentoit mauvais, il lui répondit par ces mots de Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon*. Cette boucherie, pour laquelle Grégoire XIII fit une procession à Rome, parce qu'il la considéroit comme la fin des guerres

civiles & des attentats qui se renouvelloient sans cesse contre la Religion & l'état, porta la rage de la vengeance au cœur des Protestans, déjà assez animés par le fanatisme de secte. Ils ne voulurent point laisser reprendre les places de sûreté, qu'on leur avoit accordées. Montauban leva l'étendard d'une nouvelle révolte. La Rochelle l'imita. Le duc d'Anjou qui en fit le siege, y perdit presque toute son armée; & les Huguenots, malgré la S. Barthélemi, & les victoires de Jarnac & de Montcontour, furent toujours formidables. Charles mourut à 24 ans, en 1574. Il se repentit avec raison d'avoir voulu maintenir son regne par des moyens violens & inhumains. La vérité de l'histoire nous oblige cependant d'observer que la journée de S. Barthélemi, déjà assez détestable par les excès réels qui s'y sont commis, a été étrangement défigurée par des exagérations démenties par les meilleurs auteurs contemporains. Un écrivain judicieux, qu'on a calomnieusement accusé d'avoir fait l'apologie de cette exécution sanguinaire, a démontré, 1°. que la Religion n'y a eu aucune part; 2°. que ce fut une affaire de proscription; 3°. qu'elle ne regarda que Paris; 4°. qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on n'a cru, &c. (*voyez CAPLUPPI*). C'est à tort qu'on a accusé Charles d'avoir dissimulé quelques mois auparavant avec l'amiral de Coligni, qu'il feroit en apprenant un danger qu'il avoit couru; c'est à tort qu'on a supposé que le mariage de sa sœur étoit un piège tendu

pour attirer les Huguenots & les immoler tous : la résolution de massacrer leurs chefs fut prise subitement, & inspirée par la crainte d'une conspiration que l'on prétendoit être formée contre le roi. Il crut qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de périr lui-même, ou d'employer la violence pour perdre ses ennemis. « Un roi réduit à traiter avec ses sujets, devenus » ses ennemis, dit un auteur, » leur pardonne difficilement » cette injure ; Charles IX indigné des conditions qu'on » lui avoit fait subir, frappé de » ce qu'il avoit à redouter de » la part d'un parti toujours menaçant, conçut le funeste projet de se défaire des chefs du » parti huguenot ». Du reste, ce massacre d'environ 1500 sujets inquiets, dangereux & redoutés, quoique très-condamnable sans doute en lui-même, est infiniment pardonnable en comparaison des longues & sanglantes exécutions décernées de sang-froid contre les catholiques, par la reine Elisabeth, par Edouard VI, par Jacques I, & une multitude de protestans fanatiques, contre lesquels personne ne s'élève, & dont on affecte par-là-même de faire des grands hommes. Le faux zèle des philosophes, de ces apôtres hypocrites de la tolérance, ne se tourne que contre les catholiques : les imposteurs s'excusent & se supportent les uns les autres ; mais si les amis de la vérité ont commis quelque faute, c'est une atrocité que rien ne peut excuser. Charles IX aimoit les lettres & les beaux-arts ; il reste encore des vers de lui, qui ne sont pas sans mérite pour son

tems, & un *Traité de la chasse du Cerf*, Paris, 1625, in-8°. Il aimoit les poètes, quoiqu'il ne les estimât pas. On assure qu'il disoit d'eux, qu'il falloit les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir & ne les pas rassasier. C'est depuis lui que les secrétaires d'état ont signé pour le roi. Charles étoit fort vif dans ses passions. Ville-roi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer, dans le tems qu'il alloit jouer à la paume : *Signez, mon pere*, lui dit-il, *signez pour moi*. — *Eh bien, mon maître*, reprit Ville-roi, *puisque vous me le commandez, je signerai*. Un des plaisirs de Charles étoit d'abattre d'un seul coup la tête des ânes & des cochons qu'il rencontroit en allant à la chasse. Lansac, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mullet, lui demanda gravement : *Quelle querelle est donc survenue entre Sa Majesté T. C. & mon mullet ?* Malgré ses défauts, Charles avoit d'excellentes qualités ; il aimoit vivement sa mere & ses freres, il étoit généreux & magnifique, sincèrement attaché à ses amis, de quelque religion qu'ils fussent, & ne respiroit que le bonheur de l'état & de ses sujets. Qu'on se représente ce prince, environné, d'un côté, d'ennemis toujours prêts à lever l'étendard de la révolte, de l'autre, des courtisans jaloux, ambitieux, intriguans, occupés de leurs seuls intérêts ; aigri & irrité sans cesse par les uns, presque toujours mal conseillé par les autres, & dans quel âge ? dans un âge où l'on se connoît à peine soi-même, où l'on n'a aucune ex-

périence des hommes & des affaires : sans doute on sera moins prompt à le condamner. » Charles IX, dit un auteur qui n'est pas suspect dans cette matière (M. de Mayer, dans sa *Galerie philosophique*), » étoit » brave, & savoit prendre » son parti. Investi à Mon- » ceaux par les rebelles, il se » jette au milieu des Suisses : » *Je périrai en roi avec vous,* » *plutôt que de me voir mener* » *captif*; & se retira à Meaux, » où on fait qu'il lui fut tendu » de nouvelles embûches, » dont sa mere le préserva en » le ramenant à Paris. Delà » l'origine de cette haine in- » vincible que Charles IX prit » contre les Huguenots, dans » lesquels il ne voyoit que des » sujets rebelles.... Charles IX, » continue le même auteur, » après avoir épuisé toutes les » voies de la douceur envers » les protestans, fut irrité con- » tre eux par les excès auxquels » ils portoient l'indiscipline. » Toutes les fois qu'on inter- » cédoit pour eux, il répon- » doit que la sévérité étoit jus- » tice. Long-tems il leur avoit » pardonné, & leur avoit tou- » jours rendu leurs biens & » leurs charges. Après avoir » dispensé ses sujets à son avé- » nement à la couronne du » droit du joyeux avènement, » il eut la douleur d'être obligé » d'établir des impôts excé- » sifs, & de s'entendre dire à » peu-près les mêmes paroles » que les Liciens répondirent à » Brutus : *Si tu veux que je te* » *paie un double tribut, or-* » *donne à mes terres de produire* » *deux moissons à la fois.* Il » eut l'intention de réparer tant

» de désordres; il s'occupa, » quelque tems avant sa mort, » des réductions qui lui paroif- » soient possibles. Catherine » l'avoit toujours tenu éloigné » des affaires, & avoit attaché » son activité sur des occupa- » tions frivoles. Le travail étoit » nécessaire au roi; il donnoit » peu de tems à son repos, » étoit presque toujours de- » bout à minuit.... Tel étoit » ce peuple séditieux, rebelle, » que Charles IX n'aimoit » point, & qui fut la victime » d'un ordre surpris à la foi- » ble & à la frayeur d'un » jeune roi ». Des loix sages » furent publiées sous son regne » par les soins du chancelier de » l'Hospital; mais ce ministre se- » crètement attaché aux Hugue- » nots, donna au gouvernement » un ton d'inconsistance & de foi- » ble qui nuisit infiniment à la » chose publique. Charles avoit » épousé Elisabeth d'Autriche, » fille de l'empereur Maximi- » lien II, qui après la mort de » son époux se retira à Vienne en » Autriche, où elle ne s'occupa » que de bonnes œuvres, fonda » le monastere de Ste. Claire, & » mourut le 22 janvier 1592, âgée » de 32 ans. Elle est enterrée dans » l'église de ce monastere.

CHARLES II, roi d'Espagne, » fils & successeur de Philippe IV » en 1665, à l'âge de 4 ans, épousa » en premières noces Marie- » Louise d'Orléans, & en secon- » des, Marie-Anne de Baviere, » princesse de Neubourg. Il n'eut » point d'enfans ni de l'une ni » de l'autre. Ce n'étoit point un » prince d'un grand génie, & sa » bonne volonté ne put remédier » à l'état de foiblesse où se trou- » voit l'Espagne. Mais il montra

les qualités d'un monarque juste & chrétien, sur-tout une piété vive & tendre, dont il faisoit la règle de toutes ses actions. Etant allé à l'Escurial, dans l'espérance de fortifier sa santé chancelante par la pureté de l'air qu'on y respire, ce prince voulut visiter le lieu destiné à sa propre sépulture, & fit ouvrir les tombeaux de ses ancêtres. Il y vit celui de Charles-Quint son trisaïeul, qui avoit fait autrefois la même chose, persuadé, sans doute, que c'est un spectacle dont les rois ne s'occupent point assez, & dont l'impression ne peut que les rendre justes & bons; il vit aussi ceux de Philippe II, de Philippe III, & de Philippe IV son père. On lui montra ceux des reines; il baisa la main de Marie-Anne d'Autriche sa mère. Ayant fait ouvrir le tombeau de Marie-Louise d'Orléans son épouse, il fondit aussi-tôt en larmes; il voulut l'embrasser: on ne pouvoit le résoudre à s'arracher d'auprès ce triste objet. Forcé de le quitter: *Adieu, chère princesse*, dit-il, *je viendrai vous tenir compagnie avant un an*. Charles qui sentoît ses forces diminuer de jour en jour, pouvoit prévoir sa mort; s'il eût pu oublier l'état de langueur où il étoit, toute l'Europe sembloit ne s'occuper que du soin de l'en avertir par ces fameux traités où l'on dispoisoit de ses royaumes, comme si le Ciel eût déjà disposé de sa personne. Dès l'an 1698, la France, l'Angleterre & la Hollande partagerent ses états comme vacans. Au mois de mars 1700, on fit un nouveau partage qui ne produisit pas plus d'effet que

le premier. « Le monarque, dit » un historien, vit tous ces » mouvemens avec une fer- » meté qui me paroît supé- » rieure à la valeur des plus » grands guerriers ». Il crut bien faire, sans doute, en déférant, par le conseil du cardinal Portocarrero, la couronne à Philippe de Bourbon, au préjudice des princes de sa maison; mais ce testament occasionna un embrasement général. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche régnante en Espagne. Voyez PHILIPPE V.

CHARLES III, né le 20 janvier 1716, fut nommé roi des deux Siciles le 15 mai 1734, puis roi d'Espagne le 10 août 1759. Il prit deux fois parti dans la guerre de la France contre l'Angleterre, & fit d'inutiles efforts pour recouvrer Gibraltar. Henri Swinburn, dans son *Voyage en Espagne* en 1775 & 1776, trace de ce prince le portrait suivant. « Ce roi, dit-il, » est de la plus stricte probité, » incapable d'adopter aucun » projet, à moins qu'il n'ait la » persuasion intime qu'il est » juste & honnête. Il est sévère » dans sa morale & fortement » attaché à sa religion. La régularité de sa vie le rend très-rigide sur celle de ses enfans; il les force de passer autant de » tems, soit à la chasse, soit à » la pêche, qu'il en passe lui-même; il les oblige à cela, » parce qu'il pense que le développement » mene aux égaremens. Il adresse rarement » la parole aux jeunes gens de sa cour; mais il prend un » grand plaisir à causer & à » plaisanter avec les personnes » qui sont à peu-près de son

» âge. Les arts & les sciences
 » ont eu un protecteur magni-
 » fique dans Charles III : il a
 » d'autant plus de mérite à
 » leur accorder cette protec-
 » tion, qu'il n'a pas naturel-
 » lement de prédilection pour
 » les beaux-arts ; mais il les
 » encourage, parce qu'il croit
 » qu'il est du devoir d'un roi
 » de les chérir & de les faire
 » fleurir dans son royaume ».
 Son caractère droit & son attachement à la justice, lui faisoient supposer des vues justes & saines dans les hommes qu'il appelloit à son conseil, & quand une fois il avoit eu le malheur d'en être trompé, il étoit bien difficile de le faire revenir de son erreur. Il mourut à Madrid dans de grands sentimens de piété, le 13 décembre 1789.

CHARLES I, roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, né en 1600, successeur de Jacques I, son pere, en 1625, épousa la même année Henriette de France, fille de Henri le Grand. Son regne commença par des murmures, & finit par un forfait. La faveur de Buckingham, son expédition malheureuse à la Rochelle, les conseils violens de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, produisirent un mécontentement général. Les Ecossois armerent contre leur souverain. Le feu de la guerre civile éclata de toutes parts. On conclut un traité équivoque pour faire finir les troubles. Charles congédia son armée. Les Ecossois, secrètement soutenus par Richelieu, feignirent de renvoyer la leur & l'augmenterent. Charles, trompé par ses sujets rebelles, se voit forcé à armer de nou-

veau. Il assemble tous les pairs du royaume ; il convoque le parlement, & ne trouve partout que des factieux & des perfides. Le comte de Stafford étoit un de ses principaux appuis : on l'accusa d'avoir voulu détruire la réformation & la liberté ; & sous ce faux prétexte on le condamna à mort, & Charles fut forcé de signer sa condamnation. Il se reprocha vivement cette foiblesse, qui ne rendit ses ennemis que plus insolens. « Ah ! disoit-il sans cesse, sous prétexte d'arrêter une bourrasque populaire, » j'ai excité une tempête dans » mon sein ». Pressé de tous côtés, Charles assemble un nouveau parlement, qu'il ne fut plus maître de casser ensuite. On y décida qu'il faudroit le concours des chambres pour la cassation. On obligea le roi d'y consentir, & deux ans après on le contraignit de sortir de Londres. La monarchie Angloise fut renversée avec le monarque. En vain il livra plusieurs batailles aux parlementaires. La perte de celle de Nazerbi en 1645 décida tout. Charles désespéré alla se jeter dans les bras de l'armée d'Ecosse, qui le livra au parlement Anglois. Le prince, instruit de cette lâcheté, dit :
 » Qu'il aimoit mieux être avec
 » ceux qui l'avoient acheté ché-
 » rement, qu'avec ceux qui
 » l'avoient basement vendu ».
 La chambre des communes établit un comité de 18 personnes, pour dresser contre lui des accusations juridiques : accusations contre lesquelles il se défendit par des mémoires où Falkland (*voyez ce mot*) lui servit de secrétaire. On le con-

damna à périr sur un échafaud. Il eut la tête tranchée le 9 février 1649, dans la 49^e. année de son âge, & la 25^e. de son regne. La chambre des pairs fut supprimée ; le serment de fidélité & de suprématie aboli, & tout le pouvoir remis entre les mains du peuple qui venoit de tremper ses mains dans le sang de son roi. Cromwel, principal auteur de ce parricide, déclaré général perpétuel des troupes de l'état, régna despotiquement, sous le titre modeste de *Protecteur*. La confiance de Charles dans ses revers & dans le supplice, étonna ses ennemis même. Les plus envenimés ne purent s'empêcher de dire, qu'il étoit mort avec bien plus de grandeur qu'il n'avoit vécu ; & qu'il prouvoit ce qu'on avoit dit souvent des Stuards, qu'ils soutenoient leurs malheurs mieux que leur prospérité. On l'honore aujourd'hui comme un martyr de la religion anglicane. Le jour de sa mort est célébré par un jeûne général. Charles fut bon maître, bon ami, bon pere, bon époux, mais roi mal conseillé. On lui attribue un petit ouvrage intitulé : *Icon Basiliki*, qui est traduit en françois sous le titre de *Portrait du Roi*, in-12. Il produisit autant d'effet sur les Anglois, que le testament de César sur les Romains. Cet ouvrage, plein de religion & d'humanité, fit détester à ces insulaires, ceux qui les avoient privés d'un tel roi. Son *Procès* est aussi traduit en françois, petit vol. in-12, réimprimé dans la dernière édition de Rapin Thoiras. L'historien Hume, ce flatteur perpétuel de la violence & de

la tyrannie, ne peut s'empêcher de prendre le parti de Charles, & de le représenter comme la victime d'une tourbe d'hommes fourbes & scélérats : il a compris que l'opinion publique étoit trop contraire à son goût & à son jugement particuliers, pour que son *Histoire* n'en souffrit pas. « Je laisse aux historiens » profanes, dit un auteur, le » soin de marquer par quelle » suite d'événemens la fortune » ou plutôt la providence con- » duisit sur un échafaud Char- » les I, l'un des meilleurs rois » qu'ait eus la Grande-Bre- » tagne, & qui auroit mérité » de mourir martyr d'une autre » religion que de celle d'An- » gleterre, si la vraie foi pou- » voit se mériter par les œu- » vres ». En 1786, on a publié un *Recueil de différens écrits, où Charles I dans ses malheurs se plut à déposer son ame*. On y trouve ces maximes : « J'es- » time l'Eglise au-dessus de » l'état, la gloire de Christ au- » dessus de la mienne, & le » salut des ames préférable à » la conservation des corps ». — « Ne faites jamais peu d'es- » tat des moindres choses qui » touchent à la Religion », di- » soit-il à son fils Charles II.

CHARLES II, fils du précédent, né en 1630, promena long-tems ses malheurs dans différentes contrées de l'Europe. Reconnu d'abord en Irlande roi d'Angleterre, par le zèle du marquis d'Ormond ; battu & défait à Dunbar & à Worchester, en 1651, il se retira en France auprès de la reine sa mere, déguisé tantôt en bûcheron, tantôt en valet de chambre. Monck, gouverneur d'E-

cosse, devenu maître absolu du parlement, après la mort de Cromwel, s'imagina de rappeler le roi, & y réussit. Charles fut rappelé en Angleterre en 1660, & l'année suivante couronné à Londres. L'un de ses premiers soins fut de venger la mort du roi son pere, sur ceux qui en étoient les auteurs ou les complices; dix des plus coupables furent punis du dernier supplice. Le peuple, qui avoit paru si fort républicain, aima son roi, & lui accorda tout ce qu'il voulut. La guerre contre les Hollandois & contre les François, quoique très-onéreuse, n'excita presque point de murmures. Elle finit en 1667 par la paix de Breda. Cinq ans après, il fit un traité avec Louis XIV, contre la Hollande. La guerre qui en fut la suite, ne dura que deux ans, & laissa à Charles tout le tems qu'il falloit pour faire fleurir les arts & les belles-lettres dans son royaume. Il fit publier la liberté de conscience, suspendit les loix pénales contre les non-conformistes; il fonda la société royale de Londres en 1660, & l'encouragea. Le parlement d'Angleterre lui assigna un revenu de douze cents mille livres sterlings. Charles, malgré cette somme, & une forte pension de la France, fut presque toujours pauvre. Il vendit Dunkerque à Louis XIV deux cent cinquante mille livres sterlings, & fit banqueroute à ses sujets. Cette prodigalité & ses mœurs déréglées dérogerent aux qualités brillantes & aimables qui l'auroient rendu un des premiers princes de l'Europe. Il mourut en 1685, sans posté-

rité. Charles fut favorable aux Catholiques: on croit même, avec fondement, qu'il eut l'avantage de mourir catholique. La chambre des communes avoit voulu dès son vivant exclure son frere, le duc d'Yorck, de la couronne d'Angleterre. Charles cassa ce parlement, & finit sa vie sans en assembler davantage.

CHARLES GUSTAVE X, fils de Jean Casimir, comte Palatin du Rhin, né à Upsal en 1622, monta sur le trône de Suede en 1654, après l'abdication de la reine Christine sa cousine. Il ne connoissoit que la guerre, & la fit heureusement. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonois. Il remporta la célèbre victoire de Varsovie, & leur enleva plusieurs places. Cette conquête fut rapide: depuis Dantzick jusqu'à Cracovie, rien ne lui résista. Casimir, roi de Pologne, secondé par l'empereur Léopold, fut vainqueur à son tour, & recouvra ses états, après avoir été obligé de les quitter. Les Danois avoient pris part à cette guerre. Charles marcha contre eux. Il passa sur la mer glacée, d'isle en isle, jusqu'à Copenhague, & réunit la Scanie à la Suede. Il mourut à Gothenbourg, en 1660, à l'âge de 37 ans, avec le dessein d'établir dans son royaume la puissance arbitraire. Puffendorf a écrit son *Histoire* en latin, 2 vol. in-fol., Nuremberg, 1696; traduite l'année d'après en françois, Nuremberg, 1697, 2 vol. in-fol.

CHARLES XI, fils du précédent, succéda à son pere. Christiern V, roi de Danemarck, lui ayant déclaré la guerre en

1674, Charles le battit dans différentes occasions, à Helmsstad, à Lunden, à Landskroon, & n'en perdit pas moins toutes les places qu'il possédoit en Poméranie. Il recouvra ces places par le traité de Nimegue en 1679, & mourut l'an 1697, dans la 42^e. année de son âge, lorsque l'Empire, l'Espagne & la Hollande d'un côté, la France de l'autre, l'avoient choisi pour médiateur de la paix conclue à Ryswick. C'étoit un prince guerrier, actif, prudent, mais trop despotique. Il abolit l'autorité du sénat, tyrannisa ses sujets. Sa femme le priant un jour d'en avoir compassion, Charles lui répondit : *Madame, je vous ai prise pour me donner des enfans & non des avis.* On a imprimé un livre curieux des *Anecdotes de son regne*, 1716, in-12.

CHARLES XII, fils de Charles XI, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme Alexandre. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit de ce héros ? *Je pense*, lui dit ce jeune prince, *que je voudrois lui ressembler.* — *Mais*, lui dit-on, *il n'a vécu que trente-deux ans.* — *Ah !* reprit-il, *n'est-ce pas assez, quand on a conquis des royaumes ?* Impatient de régner, il se fit déclarer majeur à quinze ans ; & lorsqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, & se la mit lui-même sur la tête avec un air de grandeur qui en imposa à la multitude. Frédéric IV roi de Danemarck, Auguste roi de Pologne, Pierre czar de Moscovie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se liguerent tous trois contre ce jeune prince. Charles, âgé à peine de 18 ans,

les attaqua tous l'un après l'autre, courut dans le Danemarck, assiégea Copenhague, força les Danois dans leurs retranchemens. Il fit dire à Frédéric leur roi, que, s'il ne rendoit justice au duc de Holstein, son beau-frere, contre lequel il avoit commis des hostilités, il se préparât à voir Copenhague détruite, & son royaume mis à feu & à sang. Ces menaces du jeune héros amenèrent le traité de Travendal, dans lequel ne voulant rien pour lui-même, & content d'humilier son ennemi, il demanda & obtint tout ce qu'il voulut pour son allié. Cette guerre finie en moins de six semaines dans le cours de 1700, il marcha droit à Nerva assiégée par 100 mille Russes. Il les attaque avec 9 mille hommes, & les force dans leurs retranchemens. Trente mille furent tués ou noyés, 20 mille demanderent quartier, & le reste fut pris ou dispersé. Charles permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié de repasser la riviere avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées & de l'argent. Il y avoit parmi les prisonniers un prince Asiatique, né au pied du Mont-Caucase, qui alloit vivre en captivité dans les glaces de la Suede. *C'est*, dit Charles, *comme si j'étois prisonnier chez les Tartares de Crimée ;* paroles qu'on rapporte pour donner un exemple des bizarreries de la fortune, & dont on se rappella le souvenir, lorsque le héros Suédois fut forcé de chercher un asyle en Turquie. Il n'y eut guerre, du côté de Charles XII,

dans

dans la bataille de Nerva, que 1200 soldats tués & environ 800 blessés. Le vainqueur se mit en devoir de se venger d'Auguste, après s'être vengé du czar. Il passa la rivière de Duna, battit le maréchal Stenau qui lui en disputoit le passage, força les Saxons dans leurs postes, & remporta sur eux une victoire signalée. Il passe dans la Courlande qui se rend à lui, vole en Lithuanie, soumet tout, & va joindre ses armes aux intrigues du cardinal primat de Pologne, pour enlever le trône à Auguste, Maître de Varsovie, il le poursuit & gagne la bataille de Clissau, malgré les prodiges de valeur de son ennemi. Il met de nouveau en fuite l'armée Saxonne commandée par Stenau, assiege Thorn, & fait élire roi de Pologne Stanislas Leczinski. La terreur de ses armes faisoit tout fuir devant lui. Les Moscovites étoient dissipés avec la même facilité. Auguste, réduit aux dernières extrémités, demande la paix : Charles lui en dicte les conditions, l'oblige à renoncer à son royaume, & à reconnoître Stanislas. Cette paix conclue en 1706, Auguste détrôné, Stanislas affermi sur le trône, Charles XII auroit pu & même dû se réconcilier avec le czar ; il aima mieux tourner ses armes contre lui, comptant apparemment de le détrôner comme il avoit détrôné Auguste. Il part de la Saxe dans l'automne de 1707, avec une armée de 43 mille hommes. Les Moscovites abandonnent Grodno à son approche. Il les met en fuite, passe le Boristhene, traite avec les Cosaques, & vient camper sur le Dezena.

Tome III.

Charles XII, après plusieurs avantages, s'avançoit vers Moscou par les déserts de l'Ukraine. La fortune l'abandonna à Pultava, le 8 juillet 1709. Il fut défait par le czar, blessé à la jambe, toute son armée détruite ou faite prisonnière, & contraint de se sauver sur des brancards. W. Coxe conte à cette occasion l'anecdote suivante qu'il dit tenir du prince de Mentzikof, auquel le prince Wolkonski l'avoit rapportée.

» Après la bataille de Pultava, » dit-il, un officier Russe pour- » suivit Charles XII, à la tête » d'un petit détachement ; il » étoit prêt à l'atteindre, lorsqu'un aide-de-camp du prince » Mentzikof lui apporta l'ordre » de s'arrêter. L'officier obéit ; » mais il envoya dire en même » tems à Mentzikof qu'il es- » péroit faire le roi de Suede » prisonnier. Mentzikof qui n'a- » voit point donné d'ordre, » fut fort étonné. On chercha » en vain l'aide-de-camp. Enfin » on en parla au czar qui ne » voulut faire aucune recherche, & on conclut de ce qu'il » dit dans cette occasion, que » Pierre lui-même avoit en- » voyé l'aide-de-camp, ne se » souciant pas d'un tel prison- » nier qui lui auroit causé beau- » coup d'embarras. Quoi qu'il » en soit de cette anecdote, à laquelle il est difficile d'ajouter foi, Charles réduit à chercher un asyle chez les Turcs, passa le Boristhene, gagna Oczakow, & se retira à Bender. Cette défaite remit Auguste sur le trône, & immortalisa le czar. Le grand-seigneur reçut Charles XII, comme le méritoit un guerrier dont le nom avoit

E

rempli l'univers. Il lui donna une escorte de quatre cents Tartares. Le dessein du roi de Suede, en arrivant en Turquie, fut d'exciter la Porte contre le czar. N'ayant pas pu réussir ni par ses menaces, ni par ses intrigues, il s'opiniâtra contre son malheur, & brava le grand-sultan, quoiqu'il fût presque son prisonnier. La Porte Ottomane souhaitoit beaucoup de se débarrasser d'un tel hôte. On voulut le forcer à partir. Il se retrancha dans sa maison de Bender, s'y défendit avec 40 domestiques contre une armée, & ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il faut convenir qu'une telle conduite dans un état où on lui avoit accordé généreusement un asyle, manquoit de décence, & qu'elle n'étoit pas même sensée, vu qu'il n'en pouvoit espérer aucun fruit. De Bender on le transféra à Andrinople, puis à Demir-Tocca. Cette retraite lui déplaisoit : il résolut de passer au lit tout le tems qu'il y seroit. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade. Ses malheurs augmentoient tous les jours. Ses ennemis, profitant de son absence, détruisoient son armée, & lui enlevoient non-seulement ses conquêtes, mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-Tocca, & traversa en poste, avec deux compagnons seulement, les états héréditaires de l'empereur, la Franconie & le Mecklenbourg; & arriva le onzième jour à Stralsund, le 22 novembre 1714. Assiégé dans cette ville, il se trouva en Suede, réduit à l'état le plus déplorable. Ses revers ne l'avoient point corrigé de la fureur de com-

battre. Il attaqua la Norwege avec une armée de 20 mille hommes, accompagné du prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur, la princesse Ulrique. Il forma le siège de Frédéricshall au mois de décembre 1718. Une balle l'atteignit à la tête, comme il visitoit les ouvrages des ingénieurs à la lueur des étoiles, & le renversa mort le 11 décembre sur les 9 heures du soir. Quelques Mémoires disent qu'il fut assassiné, & que la balle partit d'une main très-voisine, comme l'attitude du roi qui mourut en portant la main sur son épée, semble l'indiquer; d'autres circonstances, quelques-unes même de celles que Voltaire rapporte en combattant cette opinion, concourent à prouver la même chose. Tous ses projets de vengeance périrent avec lui. Il méditoit des desseins qui devoient changer la face de l'Europe. Suivant ce plan chimérique, assez semblable à celui que Henri IV se préparoit à exécuter la veille de sa mort, le czar s'unissoit avec lui pour rétablir Stanislas, & pour détrôner son compétiteur. Il lui fournissoit des vaisseaux pour chasser la maison d'Hanovre du trône d'Angleterre, & y remettre le prétendant; & des troupes de terre, pour attaquer Georges dans ses états de Hanovre, & sur-tout dans Brême & Werden, qu'il avoit enlevés au héros Suédois. Charles XII, dit le président de Montesquieu, n'étoit point Alexandre; mais il auroit été le meilleur soldat d'Alexandre. La nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui,

que lui-même. Le possible n'avoit rien de piquant pour lui, dit le président Hénault; il lui falloit des succès hors du vraisemblable. On a eu raison de l'appeller le Don Quichotte du Nord. Il porta, suivant son historien, toutes les vertus des héros à un excès, où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Inflexible jusqu'à l'opiniâtreté, libéral jusqu'à la profusion, courageux jusqu'à la témérité, sévère jusqu'à la cruauté, il fut dans ses dernières années moins roi que tyran, & dans le cours de sa vie, plus soldat que héros. Ce fut un homme singulier, mais ce ne fut pas un grand-homme. Il avoit une taille avantageuse & noble, un beau front, de grands yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc, un nez bien formé; mais presque point de barbe ni de cheveux, & un sourire désagréable. Cet homme, d'un courage effréné, pouffoit la douceur & la simplicité dans le commerce, jusqu'à la timidité. Ses mœurs étoient austères & dures même. Quant à sa religion, il fut indifférent pour toutes, quoiqu'il professât extérieurement le luthéranisme. On croit faire plaisir au lecteur de rapporter quelques particularités qui fassent connoître par les faits le caractère de Charles XII. Lorsqu'il battit les troupes de Saxe à Pultansk en Pologne l'an 1702, le hasard fit que le même jour on joua à Marienbourg, une comédie qui représentoit un combat entre les Saxons & les Suédois, au désavantage des derniers. Charles, instruit peu après de cette particularité, dit froidement :

» Je ne leur envie point ce
 » plaisir-là. Que les Saxons
 » soient vainqueurs sur les théâ-
 » tres, pourvu que je les batte
 » en campagne ». La princesse Lubomirski, qui étoit dans les bonnes grâces du roi Auguste, prit la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désoloit la Pologne en 1705. Hagen, lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voyage, se met en embuscade, & se rend maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierrieres, de sa vaisselle, & de son argent comptant : objets extrêmement considérables. Charles, informé de cette aventure, écrit de sa propre main à Hagen :
 » Comme je ne fais point la
 » guerre aux dames, le lieutenant-colonel remettra aussi-
 » tôt ma présente reçue, sa
 » prisonnière en liberté, &
 » lui rendra tout ce qui lui
 » appartient; & si, pour le reste
 » du chemin, elle ne se croit
 » pas assez en sûreté, le lieutenant-colonel l'escortera jus-
 » ques sur la frontière de la
 » Saxe ». Charles, qui faisoit indifféremment la grande & la petite guerre suivant l'occasion, attaqua & battit en Lithuanie un corps Russe. Il vit, parmi les vaincus restés sur le champ de bataille, un officier qui excita sa curiosité. C'étoit un François, nommé Busanville, qui répondit avec une grande présence d'esprit à toutes les questions qu'on lui fit. Il ajouta qu'il mourait avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. Charles s'étant fait connoître, Busanville leva la main droite, & dit avec un air plein de satisfaction : « J'ai souhaité de-

» puis plusieurs années de suivre vos drapeaux ; mais le » fort a voulu que je servisse » contre un si grand prince : » Dieu bénisse votre majesté , » & donne à ses entreprises » tout le succès qu'elle desire ! » Il expira quelques heures après, dans un village où il avoit été porté. On l'enterra avec de grands honneurs, & aux dépens du roi. Charles ayant forcé les Polonois à exclure le roi Auguste du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe, pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du successeur qu'on lui avoit donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand-homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : *J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui ; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.* Un jour ce prince se promenant près de Leipzick, un paysan vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le diner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. » Est-il bien vrai, lui dit-il » d'un visage sévère, que vous » avez volé cet homme ? — » Sire, dit le soldat, je ne lui ai » pas fait tant de mal que votre » majesté en a fait à son maître ; » vous lui avez ôté un royaume, me, & je n'ai pris à ce ma- » raud qu'un dindon ». Le roi donna dix ducats de sa propre main au paysan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : « Souviens-toi, mon ami, que si j'ai

» ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi ». Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impression sur ce prince. Ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Nerva, sur la fin de 1700, il sauta légèrement sur un autre, disant gaîement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices.* Un jour qu'il dictoit des lettres pour la Suede à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pieces. Le cabinet où le roi dictoit, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sauterent en l'air, n'entra dans le cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il ?* lui dit le roi d'un air tranquille ; *pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh Sire.. la bombe !..* — *Eh bien,* reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous disse ? Continuez.* Les ennemis de Charles étoient sûrs de son approbation, lorsqu'ils se conduisoient militairement. Un célèbre général Saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devoit pas arriver, ce prince dit hautement : *Schulembourg nous a vaincus.* Il avoit conservé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérans. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune officier Suédois blessé &

hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, & continua de combattre à pied, à la tête de son infanterie. Quoique Charles vécût d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignit pas de lui présenter, en 1709, du pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, & dont elles manquoient même souvent. Ce prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Lorsque, dans un siège ou dans un combat, on annonçoit à Charles XII la mort de ceux qu'il estimoit & qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion : *Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince.* Il disoit à ses soldats : *Mes amis joignez l'ennemi, ne tirez point ; c'est aux poltrons à le faire.* Son Histoire a été pesamment écrite par Norberg, son chapelain, en 3 vol. in-4°, Amsterdam, 1742 ; plus élégamment, mais avec moins d'exactitude par Voltaire, en 1 vol. in-12 & in-8°. Voyez ADLERFELD.

CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit *le Mauvais*, naquit l'an 1332 avec de l'esprit, de l'éloquence & de la hardiesse ; mais avec une méchanceté qui ternit l'éclat de ces qualités. Il fit assassiner Charles d'Espagne de la Cerda, connétable de France, en haine de ce qu'on avoit donné à ce prince le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour sa femme, fille du roi Jean. Charles V, fils de ce monarque, & lieutenant-général du royaume, le fit arrêter. Mais le Navarrois s'étant

sauvé de sa prison, conçut le projet de se faire roi de France. Il vint souffler le feu de la discorde à Paris, d'où il fut chassé, après avoir commis toutes sortes d'excès. Dès que Charles V fut parvenu à la couronne, le roi de Navarre chercha un prétexte pour reprendre les armes ; il fut vaincu. Il y eut un traité de paix entre Charles & lui, en 1365. On lui laissa le comté d'Evreux, son patrimoine, & on lui donna Montpellier & ses dépendances pour ses prétentions sur la Bourgogne, la Champagne & la Brie. Le poison étoit son arme ordinaire : on prétend qu'il s'en servit pour Charles V. Sa mort, arrivée en 1387, fut digne de sa vie. Il s'étoit fait envelopper dans des draps trempés dans de l'eau-de-vie & du soufre, soit pour ranimer sa chaleur affoiblie par les débauches, soit pour guérir sa lèpre ; le feu prit aux draps, & le consuma jusqu'aux os. C'est ainsi que presque tous les historiens François racontent la mort de Charles II ; cependant, dans la lettre que l'évêque de Dax, son principal ministre, écrivit à la reine Blanche, sœur de ce prince, & veuve de Philippe de Valois, il n'est fait nulle mention de ces affreuses circonstances, mais seulement des vives douleurs que le roi avoit souffertes dans sa dernière maladie, avec de grandes marques de pénitence & de résignation à la volonté de Dieu. « Ce » prince avoit, dit Mezerai, » toutes les bonnes qualités » qu'une méchante ame rend » pernicieuses, l'esprit, l'élo- » quence, l'adresse, la har- » diesse & la libéralité ».

CHARLES MARTEL, fils de Pepin Héristal, & d'une concubine nommée Alpaïde, fut reconnu duc par les Austrasiens en 715. Héritier de la valeur de son pere, il défit Chilperic II, roi de France en différens combats, & substitua à sa place un fantôme de roi nommé Clotaire IV. Après la mort de ce Clotaire, il rappella Chilperic de l'Aquitaine où il s'étoit réfugié, & se contenta d'être son maire du palais. Il tourna ensuite ses armes contre les Saxons & les Sarrafins. Ceux-ci furent taillés en pieces entre Tours & Poitiers, l'an 732. On combattit un jour entier, les ennemis perdirent plus de 100 mille hommes. Abderame leur chef fut tué, & leur camp pillé. Cette victoire acquit à Charles le surnom de *Martel*, comme s'il se fût servi d'un marteau pour écraser les barbares. Leurs incursions continuant toujours dans le Languedoc & la Provence, le vainqueur les chassa entièrement, & s'empara des places dont ils s'étoient rendus maîtres dans l'Aquitaine. Charles ne posa point les armes. Il les tourna contre les Frisons révoltés, les gagna à l'état & à la religion, & réunit leur pays à la couronne. Thierry, roi de France, étant mort en 737, le conquérant continua de régner sous le titre de duc des François, sans nommer un nouveau roi. Il mourut en 741. Le clergé perdit beaucoup sous ce conquérant. Il entreprit de le dépouiller. S. Boniface l'appelle *le destructeur des monasteres*, & dit qu'il mourut d'une mort honteuse, & après de longs tourmens.

Peut-être pourroit-on l'excuser à un certain point, à raison des circonstances où il se trouvoit, des guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarrafins, & de la conduite des évêques qui par une ardeur inconsidérée, oubliant les fonctions pastorales pour repousser les barbares par les armes, se dépouillerent en quelque sorte eux-mêmes de la sanction sainte qui couvroit leurs personnes & leurs possessions. Un historien judicieux a eu raison de dire, " que » par l'emploi des biens ec- » clésiastiques à des fins même » louables, mais différentes de » leur destination, les notions » furent confondues, les principes anéantis ou altérés, les » bases de la politique & du » gouvernement ébranlées ».

CHARLES DE FRANCE, second fils du roi Philippe le Hardi, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon & du Perche en Paris. Il fut investi en 1283 du royaume d'Aragon, & prit en vain le titre de roi. Boniface VIII y ajouta celui de vicaire du Saint-Siège. Il passa en Italie, y fit quelques exploits, & fut surnommé *Défenseur de l'Eglise*. Il servit avec plus de succès en Guienne & en Flandre, & mourut à Nogent en 1325. On a dit de lui, qu'il avoit été *fils de roi, frere de roi, oncle de roi & pere de roi, sans être roi*. Il étoit pere de Philippe VI, dit de *Valois*.

CHARLES, Duc de Guienne, frere de Louis XI. Voyez Louis XI.

CHARLES, duc de Bourbon, fils de Gilbert, comte de Montpensier, & de Claire de Gonzague, naquit en 1489. Il

fut fait connétable en 1515, à 26 ans. Devenu vice-roi du Milanéz, il s'y fit aimer de la noblesse par sa politesse, & du peuple par son affabilité. Il s'étoit couvert de lauriers dans toutes les affaires d'éclat, & sur-tout à la bataille de Marignan. La reine-mère, Louise de Savoie, dont il n'avoit pas voulu, dit-on, appercevoir les sentimens, lui ayant suscité un procès pour les domaines de Bourbon, Charles se ligua avec l'empereur & le roi d'Angleterre contre la France sa patrie. Il étoit déjà dans le pays ennemi, lorsque François I lui envoya demander l'épée de connétable & son ordre. Bourbon répondit : « Quant à l'épée, » il me l'ôta à Valenciennes, » lorsqu'il confia à M. d'Alen- » çon l'avant-garde qui m'ap- » partenoit. Pour ce qui est de » l'ordre, je l'ai laissé derrière » mon chevet à Chantilli ». Charles, devenu général des armées de l'empereur, alla mettre le siège devant Marseille en 1524, & fut obligé de le lever. Il fut plus heureux aux batailles de Biagras & de Pavie, au gain desquelles il contribua beaucoup. François I ayant été pris dans cette dernière journée, Bourbon, touché du malheur de son ancien souverain, passa en Espagne à sa suite, pour veiller à ses intérêts pendant les négociations de l'empereur avec son prisonnier. Un seigneur Espagnol, nommé le marquis de Villano, ne voulut jamais prêter son palais pour y loger Bourbon : « Je ne saurois rien refu- » ser à votre majesté, dit-il à » Charles-Quint ; mais si le » duc loge dans ma maison,

» j'y mettrai le feu au moment » qu'il en sortira, comme à un » lieu infecté de la perfidie, & » par conséquent indigne d'être » habité par des gens d'hon- » neur ». Le général, de retour dans le Milanéz, fit quelques démarches équivoques, qui pouvoient faire douter s'il n'étoit pas aussi infidèle à Charles-Quint, qu'il l'avoit été à François I. Lorsqu'il se jeta entre les bras de cet empereur, on avoit fait une pasquinade. On y représentoit ce prince donnant des lettres-patentes au connétable. Derrière eux étoit Pasquin, qui faisoit signe avec le doigt à l'empereur, & lui disoit : *Charles, prenez garde.* Bourbon alla se faire tuer ensuite au siège de Rome, en montant des premiers à l'assaut en 1527. Il s'étoit vêtu ce jour-là d'un habit blanc, pour être, disoit-il, *le premier but des assiégés & la première enseigne des assiégeans.* Dans la crainte que son corps ne fût insulté par le peuple Romain, ses soldats qui lui étoient dévoués, l'emportèrent à Gaëtte où ils lui dressèrent un magnifique mausolée. Son tombeau a été détruit, & son corps enbaumé est devenu un objet de curiosité pour les voyageurs. Charles passa long-tems pour le plus honnête-homme, le plus puissant seigneur, le plus grand capitaine de la France ; mais les tracasseries de la reine-mère, en causant son évasion, ôtèrent à ses vertus tout leur lustre. M. Baudot de Jully a donné un roman de son nom, 1706, in-12.

CHARLES DE BOURBON, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, cardinal, arche-

vêque de Rouen, & légat d'Avignon, fut mis sur le trône en 1589 par le duc de Mayenne, après la mort de Henri III, sous le nom de Charles X. Quelques écrivains ont dit qu'il avoit accepté la couronne, pour la faire perdre à Henri IV son neveu. C'est précisément tout le contraire. Vers le tems où il fut déclaré roi, il envoya, de sa prison de Fontenai en Poitou, son chambellan à Henri IV, avec une lettre par laquelle il le reconnoissoit pour son roi légitime. « Je n'ignore point, » disoit-il à un de ses confidens, « que les Ligueurs en veulent » à la maison de Bourbon. Si » je me suis joint à eux, c'est » toujours un Bourbon qu'ils » reconnoissent, & je ne l'ai » fait que pour la conservation » des droits de mes neveux ». Ce fantôme de la royauté mourut de la gravelle à Fontenai-le-Comte en 1590, âgé de 67 ans. On frappa des monnoies en son nom. Sa *Vie* a été écrite par Jacques du Breul, bénédictin; Paris, 1612, in-4°.

CHARLES DE FRANCE, comte d'Anjou, frere de S. Louis, né en 1220, épousa Béatrix, héritière de Provence, qui l'accompagna en Egypte, où il fut fait prisonnier l'an 1250. Ce prince à son retour soumit Arles, Avignon, Marseille, qui prétendoient être indépendantes, & qui même, après le succès de Charles, conservèrent de grands privilèges. Il fut investi du royaume de Naples & de Sicile en 1265; & plusieurs critiques placent à cette époque l'origine de l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au Saint-Siège,

hommage que d'autres font remonter jusqu'à Robert GUISCARD (*voyez* ce mot). Mainfrois, usurpateur de ce royaume, fut vaincu par lui & tué l'année d'après dans les plaines de Bénévent. Sa femme, ses enfans, ses trésors furent livrés au vainqueur, qui fit périr en prison cette veuve & le fils qui lui restoit. Conradin, duc de Suabe, & petit-fils de l'empereur Frédéric II, étant venu avec Frédéric d'Autriche pour recouvrer l'héritage de ses aïeux, fut fait prisonnier deux ans après, & exécuté dans le marché de Naples par la main du bourreau. Ces exécutions firent détester Charles. Un Gibelin, passionnément attaché à la maison de Suabe, & brûlant de venger le sang répandu, trama un complot contre lui. C'étoit le fameux Jean de Prochita (*voyez* ce mot), dont Charles avoit confisqué les biens, & selon plusieurs historiens, séduisit la femme. Les Siciliens se révolterent. Le jour de Pâques 1282, au son de la cloche de Vêpres, tous les François furent massacrés dans l'isle, les uns dans les églises, les autres aux portes, ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. Il y eut 8 mille personnes égorgées. Charles mourut en 1285, avec la douleur d'avoir poussé ses sujets, par sa violence & sa cruauté, à se livrer à cette vengeance extrême, qui est connue sous le nom de *Vêpres Siciliennes*.

CHARLES, duc de Bourgogne, dit le *Hardi*, le *Guerrier*, le *Téméraire*, fils de Philippe le Bon, naquit à Dijon en 1433. Il succéda à son pere en

1467. Deux ans auparavant il avoit gagné la bataille de Montlhéry. Il fut encore vainqueur à Saint-Trond contre les Liégeois. Il les soumit, humilia les Gantois, & se déclara l'ennemi irréconciliable de Louis XI, avec lequel il fut toujours en guerre. Ce fut lui qui livra à ce prince le connétable de St-Pol, qui étoit allé se remettre entre ses mains, après en avoir reçu un sauf-conduit. Cette perfidie lui valut Saint-Quentin, Ham, Bouchain, & le trésor de la malheureuse victime de sa lâcheté. Ses entreprises depuis furent toutes funestes. Les Suisses remportèrent sur lui les victoires de Granfon & de Morat en 1476. C'est à cette dernière journée qu'il perdit ce beau diamant, vendu alors pour un écu, que le duc de Florence acheta depuis si chèrement. Les piques & les espadons des Suisses triomphèrent de la grosse artillerie & de la gendarmerie de Bourgogne. Charles le Téméraire périt en 1477, défait par le duc de Lorraine, & tué en se sauvant après la bataille qui se donna près de Nanci, qu'il avoit assiégé. Ce duc de Bourgogne, dit un historien, étoit le plus puissant de tous les princes qui n'étoient pas rois, & peu de rois étoient aussi puissans que lui. A la fois vassal de l'empereur & du roi de France, il étoit très-redoutable à l'un & à l'autre. Il inquiéta tous ses voisins, & presque tous à la fois. Il fit des malheureux, & le fut lui-même. On ne peut néanmoins lui refuser d'excellentes qualités, auxquelles plusieurs historiens ne semblent pas avoir rendu assez de justice. Phi-

lippe de Commines nous apprend qu'il étoit très-chaste, qu'il défendit rigoureusement le duel, & qu'il administra la justice avec vigueur. Il paroît que le duc René a eu un peu recours à la trahison pour perdre ce redoutable adversaire. Campobasso, le sire d'Ange, le seigneur de Montfort, qui abandonnerent Charles dans le moment le plus critique, n'ont pas passé sans quelque intérêt dans le parti des Lorrains. Ils furent richement récompensés pour une action que la vraie valeur n'eût payé que de mépris & de haine. Aussi, les Suisses de l'armée de René ne voulurent pas recevoir les traîtres, & ferrent les rangs, pour les empêcher de prendre place parmi eux. On voit à Bruges dans l'église de N. D., le tombeau de ce duc & celui de sa fille Marie; ce sont deux pieces superbes.

CHARLES I, duc de Lorraine, fils puîné de Louis d'Outremer, naquit à Laon en 953, & fit hommage-lige de ses états à l'empereur Othon II, son cousin; ce qui indigna les seigneurs François. Louis le Fainéant, son neveu, étant mort, Charles fut privé de la couronne de France par les états assemblés en 987, & Hugues Capet fut mis sur le trône. Ce prince tenta vainement de faire valoir son droit par les armes. Il fut pris à Laon le 2 avril 991, & renfermé dans une tour à Orléans, où il mourut 3 ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, étoit fils du duc Jean, empoisonné à Paris le 27 septembre 1382, & de Sophie de Wirtemberg. Il se signala dans

plusieurs combats, fut connétable en 1418, & mourut en 1430.

CHARLES IV DE LORRAINE, petit-fils de Charles III, prince guerrier, plein d'esprit, mais inquiet & capricieux. Il se brouilla souvent avec la France, qui le dépouilla deux fois de ses états, & le réduisit à subsister de son armée qu'il louoit aux princes étrangers. En 1641, il signa la paix, & aussi-tôt après se déclara pour les Espagnols, qui moins traitables que les François, & comptant peu sur sa fidélité, l'enfermerent dans la citadelle d'Anvers, & le transférèrent delà à Toledo jusqu'en 1659. L'histoire de sa prison se trouve à la fin des *Mémoires de Beauvau*, Cologne, 1690, in-12. Trois ans après, en 1662, il signa le traité de Montmartre, par lequel il faisoit Louis XIV héritier de ses états, à condition que tous les princes de sa famille seroient déclarés princes du sang de France, & qu'on lui permettroit de lever un million sur l'état qu'il abandonnoit. Ce traité produisit de nouvelles bizarreries dans le duc de Lorraine. Le roi envoya le maréchal de la Ferté contre lui. Il céda Marsal, & le reste de ses états lui fut rendu. Le maréchal de Créquy l'en dépouilla de nouveau en 1670. Charles, qui étoit accoutumé à les perdre, réunit sa petite armée à celle de l'empereur. Turenne le défit à Ladenbourg en 1674. Charles s'en vengea sur l'arrière-band d'Anjou, qu'il battit à son tour. Il assiégea l'année d'après le maréchal de Créquy dans Treves, s'en rendit maître, & le fit prisonnier. Il

mourut près de Birkenfeld la même année 1675, âgé de 72 ans.

» Ce prince, né avec beaucoup
» de valeur & de talens pour la
» guerre, dit le président Hénault, n'étoit cependant qu'un
» aventurier, qui eût pu faire
» fortune s'il fût né sans biens,
» & qui ne fut jamais conserver
» ses états. Il étoit singulier en
» galanterie comme en guerre.
» Mari de la duchesse Nicole, il
» épousa la princesse de Cantecroix; amoureux ensuite
» d'une Parisienne, il passa un
» contrat de mariage avec elle,
» du vivant de la princesse.
» Louis XIV fit mettre sa maîtresse dans un couvent, ainsi
» qu'une autre demoiselle à laquelle le bizarre Lorrain vouloit s'unir. Il finit par proposer un mariage à une chanoinesse de Poussai, & il l'auroit épousée, sans les oppositions de la princesse de Cantecroix ».

CHARLES V, second fils du duc François & de la princesse Claude de Lorraine, sœur de la duchesse Nicole de Lorraine, & neveu de Charles IV, succéda l'an 1675 à son oncle dans ses états; ou plutôt, dit le président Hénault, dans l'espérance de les recouvrer. L'empereur Léopold n'eut point de plus grand général, ni d'allié plus fidèle: il commanda ses armées avec gloire. Il avoit toutes les bonnes qualités de son oncle, sans en avoir les défauts, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*. Mais en vain il mit sur ses étendards: *Aut nunc, aut nunquam: Ou maintenant, ou jamais*: le maréchal de Créquy lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. Charles fut plus heureux dans

les guerres de Hongrie, où il se signala par plusieurs victoires remportées sur les mécontens & par des conquêtes sur les Turcs. On prétend que ses succès auroient été plus considérables si le prince de Bade, qui tâchoit de rendre suspect son attachement à la maison d'Autriche, & qui dominoit à la cour, n'avoit point laissé manquer ses armées du nécessaire; ce qui contraignit le duc de lever le siège de Bude en 1684, place qu'il emporta en 1686. En 1674, on le mit sur les rangs pour la couronne de Pologne; mais ni son nom, ni l'appui de l'empereur ne purent la lui procurer. De retour de ses expéditions de Turquie, il vint servir contre la France, prit Mayence en 1690, & mourut la même année à 48 ans, à Wels en Autriche. Il avoit eu la gloire de seconder Jean Sobieski dans la délivrance de Vienne, & celle de le délivrer lui-même à la journée de Barkam. Charles, digne par ses vertus politiques, militaires & chrétiennes, d'occuper le premier trône de l'univers, ne jouit jamais de ses états. « C'étoit un » prince, dit le maréchal de Ber- » wick, éminent par sa pruden- » ce, sa piété & sa valeur; aussi » habile qu'expérimenté dans » le commandement des ar- » mées; également incapable » d'être enflé par la prospérité, » comme d'être abattu par l'ad- » versité; toujours juste, tou- » jours généreux, toujours af- » fable. A la vérité, il avoit quel- » quefois des mouvemens vifs » de colere; mais dans l'instant » la raison prenoit le dessus & » il en faisoit ses excuses. Sa

» droiture & sa probité ont » paru, lorsque sans considérer » ce qui pouvoit lui être per- » sonnellement avantageux, il » s'opposa en 1686 à la guerre » que l'empereur méditoit con- » tre la France, quoique ce » fût l'unique moyen pour être » rétabli dans ses états ». Charles V se sentant près de la mort, écrivit à l'empereur la lettre suivante: « Sacrée majesté, sui- » vant vos ordres, je suis parti » d'Inspruck, pour me rendre » à Vienne; mais je suis arrêté » ici par un plus grand maître. » Je vais lui rendre compte » d'une vie que je vous avois » consacrée toute entière. Sou- » venez-vous que je quitte une » épouse qui vous touche, des » enfans à qui je ne laisse que » mon épée, & des sujets qui » sont dans l'oppression ». L'empereur lui avoit fait épouser sa sœur Eléonore-Marie, fille de l'empereur Ferdinand III, & reine douairière de Pologne. De ce mariage naquit le duc Léopold I, pere de l'empereur François I (voyez LÉOPOLD). La Bruze a donné la *Vie* du duc Charles V, in-12. Il a paru aussi sous son nom un *Testament politique*, Leipzig, 1696, in-8°: pauvre ouvrage, que les notes de l'édition d'Amsterdam, 1749, achevent de rendre digne du fanatisme protestant. On l'attribue cependant à un abbé Lorrain, nommé Chevreumont.

CHARLES, (S.) voyez BORROMÉE.

CHARLES DE LORRAINE, archevêque de Rheims, de Narbonne, évêque de Metz, de Toul, de Verdun, de Térouane, de Luçon & de Valence; abbé de S. Denis, de

Fécamp, de Cluni, de Marmoutier, &c. naquit à Joinville en 1525, de Claude de Lorraine, premier duc de Guise. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1547. Le cardinal se signala au colloque de Poissy, qu'il avoit ménagé, disent ridiculement les Protestans, pour faire admirer son éloquence. L'année d'apuvant, en 1560, il avoit proposé d'établir l'inquisition en France, en remontrant que ce moyen avoit constamment préservé le Portugal, l'Espagne & l'Italie, du malheur des guerres civiles, où l'hérésie avoit plongé le reste de l'Europe. Le chancelier de l'Hospital s'y opposa. Pour tenir un milieu, le roi attribua la connoissance du crime d'hérésie aux évêques, à l'exclusion des parlemens. Le cardinal de Lorraine parut avec beaucoup d'éclat au concile de Trente, & y déploya son zele pour l'Eglise & pour la conservation de la doctrine catholique, contre les efforts des sectaires. De retour en France, il fut envoyé en Espagne par Charles IX, dont il gouvernoit les finances en qualité de ministre d'état. Il est faux qu'il ait eu la moindre part à la S. Barthélemi, comme le suppose M. Chénier dans sa très-fanatique & sacrilege tragédie de *Charles IX*. Le cardinal n'étoit pas même alors en France, & se trouvoit à Rome. Il vouloit sans doute qu'on fit une guerre implacable à des fanatiques révoltés; il pensoit que toute paix, toute treve avec eux étoit inutile & dangereuse. « L'événement, dit un auteur, a prouvé qu'il étoit beaucoup meilleur politique que le

» chancelier de l'Hospital. Sa » maxime étoit celle de Platon » & des plus fameux philosophes anciens & modernes; » qu'il ne doit y avoir dans un » état, qu'un seul culte, & que » ce culte doit être vrai; que » c'est-là une loi fondamentale » & constitutionnelle; que la » Religion cesse d'être efficace, » quand les citoyens sont persuadés que toute religion est » bonne; qu'on ne peut être » fortement attaché qu'à une » religion exclusive ». Ayant eu une foiblesse dans une procession de Pénitens à Lyon, & n'ayant pas voulu se retirer de peur de troubler la cérémonie, il fut saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau en 1574. Il avoit fondé l'année précédente l'université de Pont-à-Mousson. Il fit fleurir les sciences & les cultiva. On a de lui quelques ouvrages.

CHARLES DE LORRAINE, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine, duc de Guise, né en 1554, se distingua aux sièges de Poitiers & de la Rochelle, & à la bataille de Montcontour. Il battit les Protestans dans la Guienne, dans le Dauphiné & en Saintonge. Ses freres ayant été tués aux états de Blois, il succéda à leurs projets, se déclara chef de la Ligue, & prit le titre de *lieutenant-général de l'état & couronne de France*. Il avoit été long-tems jaloux de son frere le Balafre, dont il avoit le courage, sans en avoir l'activité. Il marcha contre son roi légitime Henri IV, à la tête de 30 mille hommes, & fut battu à la journée d'Arques, & ensuite à celle d'Yvry, quoiqua

le roi n'eût guere plus de 7 mille hommes. La faction des Seize ayant fait pendre le premier président du parlement de Paris, & deux conseillers qui s'opposoient à leur insolence, Mayenne condamna au même supplice quatre de ces factieux, & éteignit par ce coup d'éclat cette cabale prête à l'accabler lui-même. Il ne persista pas moins à maintenir la Ligue. Enfin, après plusieurs défaites, il s'accommoda avec le roi en 1599. Cette paix, dit le président Hénault, eût été plus avantageuse pour lui, s'il l'eût faite plutôt; & quoique l'on reconnoisse que ce fut un grand-homme, on a dit de lui, qu'il n'avoit su bien faire ni la guerre ni la paix. Henri se réconcilia sincèrement avec lui : il lui donna sa confiance & le gouvernement de l'Île-de-France. Un jour ce roi le fatigua dans une promenade, le fit bien suer, & lui dit au retour : « Mon » cousin, voilà la seule vengeance que je voulois tirer de » vous, & le seul mal que je » vous ferai de ma vie ». Charles mourut à Soissons en 1611.

CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE, gouverneur des Pays-Bas, grand-maître de l'ordre Teutonique, frere de l'empereur François I, naquit à Luneville le 12 décembre 1712, de Léopold-Joseph, duc de Lorraine & d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans. Le prince Charles, quelque tems après le mariage de son frere avec l'héritiere de la maison d'Autriche, fut fait général d'artillerie, puis feld-maréchal; il commanda l'armée en Bohême l'an 1742. S'étant emparé de Czaflau, il

y livra bataille au roi de Prusse, qui remporta la victoire en perdant presque toute sa cavalerie. La paix ayant été faite la même année entre le roi de Prusse & la reine de Hongrie, le prince Charles tourna ses armes contre les François qui faisoient de grandes conquêtes en Bohême, enleva Pyseck, Pilsen; mit le siege devant Prague le 28 juillet, & prit Leutmeritz avant la fin de cette campagne. En 1744 il commanda sur le Rhin, qu'il traversa le 2 juillet de la maniere la plus glorieuse; il s'empara des lignes de Spire, de Germenheim, de Lauterbourg & de Haguenau, & s'établit au milieu de l'Alsace; mais le roi de Prusse en violant la paix de Breslau, fit une diversion qui obligea le prince Charles d'abandonner l'Alsace. Il fit sa retraite en bon ordre, & repassa le Rhin à Benthaim le 25 août, en présence de l'armée Française. Il retourna en Bohême, & contraignit le roi de Prusse d'abandonner ses conquêtes. L'année suivante, ce monarque le battit à Friedberg & à Prandnitz. Il commanda encore les armées Autrichiennes en 1757, défit le général Keith, & chassa les Prussiens de toute la Bohême; la même année, le 22 novembre, il les défit encore près de Breslau. Il n'eut pas le même bonheur le 5 décembre suivant, à la bataille de Lissa. Ce prince souvent malheureux dans les combats, n'en fut pas moins un grand général; brave, intrépide dans les dangers, sage dans le conseil, il s'est fait souvent redouter même après sa défaite. Personne ne fut mieux

que lui choisir un camp; le forrier, faire une retraite sûre & honorable. Il se faisoit aimer & admirer, autant par sa générosité, sa douceur, son affabilité, que par son esprit & l'étendue de ses connoissances dans l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la mécanique, & par un amour sincere de la Religion. Les gens-de-lettres trouvoient auprès de lui un accès facile; sa bibliothèque, son cabinet de médailles & d'histoire naturelle, &c. tout leur étoit ouvert. Sous son gouvernement, les loix ont été respectées, l'abondance publique constamment maintenue, le commerce protégé & étendu, & les peuples en général rendus heureux. Il ne fit cependant pas la moitié du bien qui étoit dans son cœur, sans cesse contrarié par les ministres nommés par la cour de Vienne, & déjà infectés de l'esprit de nouveauté & des prétendues réformes, qui préparoient le bouleversement de ces provinces. Ce bon prince qui en prévoyoit les conséquences, résista, autant qu'il fut en son pouvoir, à ces ennemis de la chose publique; & quoique son autorité fût fort circonscrite, le respect qu'on lui devoit & le tendre attachement qu'avoit pour lui Marie-Thérèse, empêcherent les réformateurs empyriques de réaliser la plupart de leurs funestes spéculations. Les états de Brabant lui éleverent une statue pédestre de bronze; on en voit une équestre sur la maison des brasseurs à Bruxelles. Il mourut le 4 juillet 1780, au château de Terwueren. Il avoit épousé le 7 janvier 1744, Marie-Anne d'Autri-

che, seconde fille de Charles VI, qu'il perdit la même année.

CHARLES le Guerrier, duc de Savoie, étoit fils d'Amédée IX, & frere de Philibert I, auquel il succéda en 1482. Ce prince étoit bien fait, sage, vertueux, affable, libéral & instruit. Il eut beaucoup de traverses à essuyer au commencement de son regne. L'an 1485, Charlotte, reine de Chypre, & veuve de Louis de Savoie, confirma, en faveur de Charles, la donation qu'elle avoit faite de son royaume au duc son époux. C'est sur ce fondement que les ducs de Savoie ont pris le titre de roi de Chypre. Charles épousa Blanche de Montferrat, fille de Guillaume Paléologue VI, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Charles le Guerrier promettoit un regne glorieux, lorsqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. Le marquis de Saluces, qu'il avoit vaincu en personne, & dont il avoit subjugué le pays, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

CHARLES-EMMANUEL I, duc de Savoie, dit le Grand, naquit au château de Rivoli en 1562. Il signala son courage au camp de Montbrun, aux combats de Vigo, d'Ast, de Châtillon, d'Osage; au siege de Verue, aux barricades de Suse. Il eut des vues sur la Provence en 1590. Philippe II, son beau-pere, l'aïda à se faire reconnoître protecteur de cette province par le parlement d'Aix, afin que cet exemple engageât la France de reconnoître le roi d'Espagne pour protecteur de tout le royaume. Charles-Emmanuel tourna ensuite ses re-

gards sur le trône impérial, après la mort de l'empereur Mathias; sur le royaume de Chypre, qu'il vouloit conquérir, & sur la principauté de Macédoine, que les peuples de ce pays, tyrannisés par les Turcs, lui offrirent. Les Genevois à peine affermis dans leur révolte, furent obligés de défendre leur ville, en 1602, contre les armes de ce prince, qui fit tenter une escalade sans succès. Henri IV fit avec lui un traité, par lequel il lui laissoit le marquisat de Saluces, pour la Bresse & le Bugei. Lorsqu'on lui parla à la cour de rendre le marquisat, il répondit: « Que le mot de *res-titution* ne devoit jamais entrer dans la bouche des princes, & sur-tout des guerriers ». Toujours remuant, il s'opposa encore aux armes des François, à celles des Espagnols & des Allemands, après la guerre pour la Valteline. Il mourut de chagrin en 1630, à 78 ans. Son ambition le jeta dans des voies détournées & indignes d'un grand prince. Il n'y eut jamais d'homme moins ouvert que lui. On disoit que son cœur étoit, comme son pays, inaccessible. Il bâtit des palais & des églises: il aima & cultiva les lettres; mais il ne songea pas assez à faire des heureux & à l'être.

CHARLES - EMMANUEL II, fils de Victor-Amédée I, commença à régner en 1638, après la mort du duc François. Il n'avoit alors que quatre ans. Les Espagnols profitèrent de la foiblesse de la régence pour s'emparer de diverses places; mais la paix des Pyrénées rétablit la tranquillité

en Savoie: elle ne fut troublée que par un léger différent avec la république de Genes. Charles-Emmanuel mourut en 1675, de la révolution que lui causa un accident arrivé à Victor-Amédée son fils, renversé de cheval en faisant ses exercices. Turin lui doit plusieurs de ses embellissemens. Il n'oublia pas les autres parties de ses états. Il perça un rocher qui séparoit le Piémont du comté de Nice, & y pratiqua un chemin large & commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces: cet ouvrage immortel qui lui fit plus d'honneur qu'une conquête, a été consacré par un monument, sur lequel on a mis l'inscription suivante:

*Carolus-Emmanuel
Dux Sabaudie, Pedemontium Princeps*

*Publicâ felicitate parâ,
Singulorum commodis intentus
Breviorem securioremque viam
Naturâ occlusam
Romanis intentatam
Cæteris desperatam
Disjectis scopulorum repagulis,
Æquatâ montium iniquitate,
Quæ cervicibus imminabant præcipitia*

*Pedibus substernens
Æternis populi commerciis
Patefecit*

Anno M. DC. LXX.

Le nom de ce prince mérite d'ailleurs de passer à la postérité, par son esprit, & par la protection qu'il accorda aux savans.

CHARLES - EMMANUEL III, fils de Victor-Amédée II, naquit en 1701. D'excellens maîtres développèrent les talens qu'il avoit reçus de la nature pour la guerre & la

politique. Son pere ayant renoncé volontairement à la couronne, en 1730, Charles-Emmanuel monta sur le trône & l'occupa en grand prince. Il entra dans les projets que firent l'Espagne & la France, d'affoiblir en 1733 la maison d'Autriche; & après s'être signalé par quelques actions mémorables dans cette courte guerre, il fit la paix, & obtint le Novarois, le Tortonois, & quelques autres fiefs dans le Milanois. Cette paix de 1738 fut suivie d'une guerre qui arma presque toute l'Europe. Le roi de Sardaigne, quelque tems incertain, s'unit au commencement de 1742 avec la reine de Hongrie contre la France & l'Espagne. Il eut des succès & des revers; mais il fut plus souvent vainqueur que vaincu; & lors même qu'il eut le malheur d'être battu, on admira en lui les dispositions & les ressources d'un général habile. Il eut encore le bonheur de faire une paix avantageuse. Il resta en possession de toutes les acquisitions dont il jouissoit alors, & principalement des districts que lui avoit cédé la reine de Hongrie par le traité d'alliance de 1742, du Vigevanesque, d'une partie du Pavésan, &c. Charles-Emmanuel, tout entier à ses sujets, embellit ses villes, fortifia ses places, disciplina ses troupes, & régla tout par lui-même. Il mourut le 20 de fevrier 1773, après avoir été marié trois fois. Il n'avoit pas voulu prendre part à la guerre de 1756, & avoit sacrifié son attrait pour les armes au bonheur de son peuple. Sa sage économie dans l'administration des finances, son éloig-

nement du faste & des plaisirs, son attention à ne pas abandonner les rênes du gouvernement à des mains subalternes, lui donnerent le moyen de réformer bien des abus, de faire des établissemens utiles, & de donner l'abondance à un pays stérile. Tous les ordres de l'état furent sagement policés; la débauche fut proscrite, le jeu restreint & modéré. Il régnoit une confusion extrême dans les différentes branches de la législation; Charles-Emmanuel y mit de l'ordre par des ordonnances judicieuses, qui en simplifiant l'administration de la justice, abrégèrent ses longueurs. Son *Codex* traduit en françois, a été imprimé à Paris, 1771, 2 vol. in-12. La Religion fut protégée & les talens de ses ministres encouragés; toutes les places ecclésiastiques, même les évêchés, furent donnés au concours.

CHARLES, surnommé *le Bon*, fils de S. Canut, roi de Danemarck, & d'Alize de Flandre, devint comte de Flandre en 1119, après la mort de Baudouin, qui l'avoit institué son héritier par testament. Il donna à ses sujets l'exemple de la pratique de toutes les vertus chrétiennes, & s'occupa constamment à les rendre heureux. Ayant appris que quelques grands opprimoient le pays, il porta des loix sages contre eux. Berthoul qui avoit usurpé la prévôté de St. Donatien de Bruges, à laquelle la dignité de chancelier de Flandre étoit attachée, forma, pour se venger du vertueux comte qui arrêtoit le cours de ses injustices, l'horrible projet de lui ôter la

vie,

vie, & en confia l'exécution à quelques scélérats qui se portèrent dans l'Eglise de S. Donatien, où le comte alloit tous les jours de grand matin. Charles, averti de ce qui se tramoit, se contenta de répondre : *Nous sommes toujours environnés de dangers ; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu. Si c'est sa volonté que nous perdions la vie, pouvons-nous la perdre pour une meilleure cause, que pour celle de la justice & de la vérité ?* Tandis qu'il récitait les psaumes de la pénitence devant l'autel de la Ste Vierge, ses ennemis fondirent sur lui & l'assassinèrent en 1124. « C'étoit, » dit un historien, un prince » ennemi de la flatterie ; il » n'estimoit ceux qui l'appro- » choient, qu'à proportion de » la franchise avec laquelle ils » l'avertissoient de ses fautes. » Plus d'une fois il épuisa ses trésors en faveur des pauvres ; » & lorsqu'il n'avoit plus rien » à leur donner, il faisoit vendre ses propres habits pour les soulager. Il leur distribuoit lui-même du pain & de quoi couvrir leur nudité. » On remarqua qu'étant dans » la ville d'Ypres, il leur donna » en un seul jour jusqu'à 7800 » pains. Il les aimoit enfin si tendrement, qu'il tint tous les jours le bled & les autres denrées à bas prix, afin qu'ils ne ressentissent point les effets de la misère ». Une conduite si sage & si chrétienne lui a mérité le titre de *Vénérable*.

CHARLES DE SAINT PAUL, dont le nom de famille étoit *Vialart*, supérieur-général de la congrégation des Feuillans, fut nommé évêque

Tome III.

d'Avranches en 1640, & mourut en 1644. Il est très-connu par sa *Géographie sacrée*, imprimée avec celle de Sanfon, Amsterdam, 1707, 3 vol. in-fol. Son *Tableau de la Rhétorique Française* est au-dessous du médiocre, aussi reste-t-il dans l'oubli.

CHARLETON, (Gautier) médecin Anglois, naquit dans le comté de Soimerset, le 2 février 1619. Après avoir été reçu au doctorat à Oxford en 1642, il fut mis au nombre des médecins ordinaires du roi Charles I, & devint membre de la société royale de Londres. Sa réputation & ses succès le firent appeler à Padoue en 1678 pour y occuper la première chaire de médecine-pratique ; mais n'ayant pu s'accoutumer à ce pays, il revint à Londres au bout de deux ans, & se retira ensuite dans l'isle de Gersey, où il mourut en 1707. Charleton a beaucoup écrit ; sur l'athéisme, sur la puissance de l'amour & la force de l'esprit, sur l'immortalité de l'ame, sur la loi naturelle & la loi divine positive ; mais particulièrement sur la médecine : ses principaux ouvrages en ce genre sont : I. *Exercitationes physico-medicae sive Œconomia animalis*, Londres, 1659, in-12. L'édition de La Haye, 1681, in-12, est plus ample. II. *Exercitationes pathologicae*, Londres, 1661, in-4°. III. *De differentiis & nominibus animalium*, Oxford, 1673, in-fol. IV. *De Scorbuto*, Londres, 1671, in-8°.

CHARLEVAL, (Charles-Faucon de Ry, seigneur de) naquit avec un corps très-délicat & un esprit qui lui ressem-

F

bloit. Il aimait passionnément les lettres, & se fit chérir de tous ceux qui les cultivoient. Sa conversation étoit mêlée de douceur & de finesse; c'est le caractère de ses vers & de sa prose. Scarron, qui mettoit du burlesque par-tout, jusques dans ses louanges, disoit, en parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût : *Que les Muses ne le nourrissoient que de blanc manger & d'eau de poulet.* Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit. Ayant appris que M. & Mde. Dacier alloient quitter Paris, pour vivre moins à l'étroit en province, il leur alla offrir aussi-tôt 10 mille francs, & les pressa vivement de les accepter. Ses Poésies tombèrent (après sa mort arrivée en 1693, à 80 ans) entre les mains du premier président de Ry, son neveu; mais ce magistrat ne voulut point faire ce présent au public. On en a fait un petit recueil en 1759, in-12; elles sont pleines de légèreté & de graces, mais foibles d'imagination & de style. Elles consistent en Stances, Epigrammes, Sonnets, Chançons, &c.

CHARLEVOIX, (Pierre-François-Xavier de) Jésuite, né à Saint-Quentin le 29 octobre 1682, professa les humanités & la philosophie avec beaucoup de distinction. Nommé pour travailler au *Journal de Trévoux*, il remplit cet ouvrage, pendant 22 ans, d'excellens extraits. Il mourut à la Fleche le 1 février 1761. Des mœurs pures & une science profonde le rendoient le modèle de ses confrères & l'objet de leur estime. On a de lui plu-

sieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de cours. I. *Histoire & description du Japon*, en 6 vol. in-12, & 2 in-4°. Ce livre, bien écrit & très-détaillé, renferme ce que l'ouvrage de Kœmpfer offre d'intéressant, & réfute ses calomnies contre les chrétiens du Japon, par des faits multipliés, solennels, incontestables, que le seul fanatisme de secte a pu nier ou dénaturer. II. *Histoire de l'isle de St-Domingue*, in-4°, 2 vol., Paris, 1730; Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12. Cet ouvrage qui est écrit avec simplicité & avec ordre, est aussi curieux que sensé. L'auteur s'est borné à l'histoire civile & politique, sans entrer dans le détail des missions. III. *Histoire du Paraguay*, 6 vol. in-12. C'est le même ton, la même sagacité & la même exactitude que dans les ouvrages précédens. IV. *Histoire générale de la nouvelle France*, in-12, 4 vol. C'est le meilleur de tous les livres écrits sur cette matière. V. *Vie de la Mere Marie de l'Incarnation*, in-12; livre écrit avec onction & propre à nourrir la piété. Ces différens ouvrages ont été bien reçus de ceux qui jugent sans préjugé; on souhaiteroit seulement un peu plus de précision dans le style.

CHARLIER, (Jean) surnommé *Gerfon*, prit ce nom d'un village du diocèse de Rheims, où il vit le jour en 1363. Il étudia la théologie sous Pierre d'Ailli, & lui succéda dans la dignité de chancelier & de chanoine de l'église de Paris. Jean Petit ayant eu la lâcheté de justifier le meurtre de Louis, duc d'Orléans, tué en 1408 par ordre du duc de Bourgogne, Gerfon

fit censurer sa doctrine par les docteurs & par l'évêque de Paris, quoiqu'il paroisse favoriser lui-même la doctrine du tyranicide. Au concile de Constance, il assista comme ambassadeur de France; il s'y distingua par plusieurs discours, & sur-tout par celui de la supériorité du concile au-dessus du pape; ce qui n'empêcha pas qu'il ne reconnût en des termes très-forts, la primauté & la juridiction du pape dans toute l'Eglise. N'osant pas revenir à Paris, où le duc de Bourgogne l'auroit maltraité, il fut contraint de se retirer en Allemagne déguisé en pèlerin, & ensuite à Lyon dans le couvent des Célestins, où son frere étoit prieur. Cet homme illustre poussa l'humilité jusqu'à devenir maître d'école. Il mourut en 1429, à 66 ans. La plupart de ses Œuvres furent d'abord imprimées à Strasbourg en 1488. Edmond Richer les infecta de sa doctrine & les publia à Paris en 1606. M. Dupin a donné un *Recueil des ouvrages de Gerson* en 5 vol. in-folio, publié en Hollande en 1706. Ils sont distribués en cinq classes. On trouve dans la première les *dogmatiques*; dans la seconde, ceux qui roulent sur la *discipline*; dans la troisième, les *œuvres de morale & de piété*; dans la quatrième, les *œuvres mêlées*. Cette édition est ornée d'un *Gerfoniana*, ouvrage curieux; mais où, comme dans tous les *ana*, il y a des choses pour le moins très-douteuses. On trouve aussi dans cette édition un traité composé, dit-on, par Gerson au concile de Constance, & publié pour la première fois par le compila-

teur luthérien von der Hart, à la fin du 17^e. siècle, dans la collection des écrits relatifs à ce concile: pièce suspecte & probablement défigurée; car il n'y a nulle apparence que Gerson ait écrit les extravagances qu'il renferme. Aussi Dupin s'obstinant à lui en faire honneur, fut obligé de l'imprimer hors du royaume (voyez PETIT-DIDIER). Gerson a été sans contredit l'un des docteurs les plus recommandables de son tems. Il n'étoit cependant pas bien savant dans l'Histoire ecclésiastique, ni dans les écrits des SS. PP., qu'il cite ordinairement comme ils sont dans le décret de Gratien, où souvent ils sont rapportés peu exactement. Son style est dur & négligé, mais énergique. Quelques pseudocanonistes se sont servis de son nom pour affaiblir l'autorité du St-Siege. Ils alleguent des passages relatifs aux tems de schisme & de scandale où se trouvoit l'Eglise, où le pontife légitime est un sujet de problème, où la paix de l'Eglise ne pouvoit naître que de la déposition de tous les contendans; mais ils n'ont garde de rapporter les endroits où Gerson s'exprime d'une manière claire, générale & absolue sur cette matière. « L'état de la papauté, » dit-il, a été institué surna- » turellement & immédiatement de J. C., comme ayant » une *primatie monarchique &* » *royale* dans la hiérarchie ec- » clésiastique. Car de même » que les prélats mineurs, tels » que les curés, sont soumis à » leurs évêques, quant à l'exer- » cice de leur puissance, &c » qu'ils peuvent limiter & res-

» treindre l'usage de leurs pou-
 » voirs, il n'est pas douteux
 » aussi que les prélats majeurs
 » ne soient soumis au pape, &
 » qu'il ne puisse en user de
 » même à leur égard » (*De*
Statu Eccl. oper. tom. 2, col. 532).
 » La plénitude, dit-il ailleurs,
 » de la puissance ecclésiastique
 » qui comprend celle de l'ordre
 » & de la juridiction, tant
 » dans le for interne que dans
 » le for externe, & qui peut
 » s'exercer immédiatement &
 » sans limitation sur quiconque
 » est de l'Eglise, ne peut rési-
 » der que dans le souverain
 » pontife, parce qu'autrement
 » le gouvernement de l'Eglise
 » ne seroit pas monarchique »
 (*Operum, tom. 1, pag. 145, &c.*).
 Quelques auteurs lui ont attribué l'excellent livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*; mais il n'est pas plus de lui que du pré-
 tendu moine *Gersen*, *Gessen*, ou *Gesen*, noms forgés sur celui de *Gerson*. Voyez AMORT, GERSEN, NAUDÉ, THOMAS - A-KEMPIS.

CHARLIER, (Gilles) savant docteur de Sorbonne, natif de Cambray, dont il fut élu doyen en 1431, se distingua au concile de Bâle en 1433, & mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1472. On a de lui divers ouvrages sur les cas de conscience, qu'on ne consulte plus. Ils furent imprimés à Bruxelles en 1478 & 1479, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Carlierii Sporta & Sportula*.

CHARMIS, médecin empyrique de Marseille, trop respecté sur ce théâtre, vint briller sur celui de Rome, sous l'empire de Néron. Il se fit un nom, en ordonnant tout le con-

traire de ce que ses confrères prescrivoient. Il faisoit prendre les bains d'eau froide dans la plus grande rigueur de l'hiver. Sénèque, malgré toute sa sagesse, se faisoit gloire de suivre les ordonnances. Charmis se les faisoit payer chèrement. On dit qu'il exigea d'un homme qu'il avoit soigné pendant une maladie, environ 20 mille livres de notre monnoie; ce qui a fait dire à un écrivain de nos jours, que, « lorsque dans une grande » ville le luxe ne connoît plus » de bornes, les talens en ré- » putation n'ont plus de prix ».

CHARNACE, (Hercule, baron de) fils d'un conseiller au parlement de Bretagne, fut un des plus habiles négociateurs de son tems. Ambassadeur de Louis XIII auprès de Gustave, roi de Suede, il remplit ses commissions avec beaucoup de succès. Il négocia ensuite en Danemarck, en Pologne & en Allemagne. Joignant les fonctions de colonel avec l'état d'ambassadeur, il voulut se trouver au siège de Bréda, & y fut tué en 1637. Il fut fort regretté à la cour.

CHARNES, (Jean-Antoine des) doyen du chapitre de Ville-neuve-lès-Avignon dans le 17^e. siècle, étoit homme de goût & d'une plaisanterie fine. Les ouvrages qu'il a donnés au public sont : I. *Conversations sur La princesse de Cleves*, petit in-12, imprimées à Paris en 1679, dans le tems que ce roman faisoit du bruit. II. *Vie du Tasse*, in-12 : vraie & intéressante. III. Il a eu beaucoup de part aux agréables *Gazettes de l'ordre de la boisson*, dont il étoit membre. Le caractère facile de ses

productions lui fit une réputation à la cour : il y fut même question de le placer pour sous-précepteur auprès d'un grand prince ; mais différentes raisons empêchèrent la réussite de ce projet. Cet auteur mourut au commencement du 18^e. siècle.

CHARON ou CARON, fils d'Erebe & de la Nuit, l'une des divinités infernales, étoit le batelier du fleuve Phlegeton. Il faisoit payer une piece de monnoie aux ames qui se présentoient pour passer à l'autre bord de ce fleuve. Les laquais & les grands-seigneurs, les pauvres & les riches, étoient accueillis de la même façon par ce batelier farouche & intraitable. L'idée de cette fable est prise, selon Diodore, d'un usage des Egyptiens de Memphis qui enterraient leurs morts au-delà du lac Acheron.

CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des loix aux habitans de Thurium, rebâti par les Sybarites, & leur défendit, sous peine de mort, de se trouver armés dans les assemblées. Un jour ayant appris, au retour d'une expédition, qu'il y avoit beaucoup de tumulte dans l'assemblée du peuple, il y vola pour l'appaiser, sans avoir l'attention de quitter son épée. On lui fit remarquer qu'il violoit sa propre loi ; il répondit : *Je prétends la confirmer & la sceller même de mon sang* ; & sur le champ il s'enfonça son arme dans le sein. Parmi ses loix on remarque celles-ci : 1^o. Quiconque passoit à de secondes noces, après avoir eu des enfans du premier lit, étoit exclus des dignités publiques ; dans l'idée qu'ayant

paru mauvais pere, il seroit mauvais magistrat. 2^o. Les calomnieux étoient condamnés à être conduits par la ville couronnés de bruyeres, comme les derniers des hommes. 3^o. Les déserteurs & les lâches devoient paroître trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme. 4^o. Charondas, regardant l'ignorance comme la mere de tous les vices, vouloit que les enfans des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres & les sciences. Ce législateur étoit disciple de Pythagore, selon Diogene-Laërce. Il florissoit 444 ans avant J. C.

CHARONDAS, ou LE CHARON, (Louis) avocat de Paris & lieutenant-général de Clermont, mort en 1617, à 80 ans, a laissé divers ouvrages de jurisprudence & de belles-lettres, que l'on consulte assez rarement, mais qui ont été utiles dans leur tems.

CHARPENTIER, (François) doyen de l'académie françoise & de celle des belles-lettres, né à Paris en 1620, mourut en 1702, à 82 ans. On le destina d'abord au barreau ; mais il préféra les charmes des belles-lettres aux épines de la chicane. Les langues savantes & l'antiquité lui étoient très-connues. Il contribua plus que personne à cette belle suite de médailles qu'on a frappées sur les principaux événemens du regne de Louis XIV. On a de lui : I. Quelques Poésies, pleines de grands mots & vides de choses. II. La *Vie de Socrate*, in-12, qu'il accompagna des *Choses mémorables* de ce philosophe, traduite du grec de Xénophon. III. Une traduction de

la *Cyropédie*, in-12. « Tout ce » qu'on peut estimer de ses » Traductions, dit un critique, » ce sont les notes vraiment » instructives, genre de mérite » toujours à la portée des écri- » vains laborieux ; mais qui fa- » cilité le travail des traduc- » teurs modernes, qui savent » si bien s'approprier tout ce » qui peut leur donner un air » d'érudition, & leur épar- » gner les recherches qu'exige » la véritable ». IV. *La défense & l'excellence de la Langue Française*, 2 vol. in-12. Il s'étoit élevé une querelle pour savoir si les inscriptions des monumens publiés de France devoient être en latin ou en françois. Il n'est pas douteux que la langue latine ne soit plus propre aux inscriptions, que la françoise ; & Charpentier ne l'a pas assez senti. Les inscriptions qu'il fit pour les tableaux des conquêtes de Louis XIV, peintes à Versailles par Le Brun, montrent qu'il étoit plus facile de soutenir la beauté de notre langue, que de s'en servir heureusement. Charpentier cherchoit le délicat, & ne trouvoit que l'emphatique. Racine & Boileau firent des inscriptions latines, pleines d'une noble & énergique simplicité, qu'on mit à la place de ses hyperboles. On a encore de Charpentier plusieurs ouvrages manuscrits. Sa prose est assez noble, mais elle manque de précision. Charpentier étoit naturellement éloquent, & parloit d'un ton fort animé. Lorsque son feu s'allumoit par la contradiction, il lui échappoit quelquefois des choses plus belles que tout ce qu'il a écrit. On a pu-

blié en 1724, in-12, un *Carpentariana* : recueil qui n'a pas été mis, par le public, au rang des bons ouvrages de ce genre ; on y trouve pourtant quelques anecdotes.

CHARPENTIER, (Hubert) prêtre, né en 1565 à Colommiers, dans le diocèse de Meaux, est auteur de l'établissement des *Prêtres du Calvaire* sur le Mont-Valérien, près de Paris. Il fit deux établissemens pareils sur la montagne de Betharam en Béarn, & à Notre-Dame de Garaison dans le diocèse d'Auch. Il mourut à Paris en 1650. Il avoit été ami particulier de M. du Verger de Hauranne & de tout le Port-Royal.

CHARPENTIER, (Jean le) natif de Cambray, s'y fit chanoine-régulier de l'ordre de S. Augustin dans l'abbaye de S. Aubert : enflé de sa science & de son prétendu mérite, il brigua l'abbatiale, & eut le désagrément d'échouer dans ses prétentions. Il donna ensuite dans la débauche, apostasia, se retira en Hollande pour se marier : il y vécut dans une grande pauvreté, quoiqu'il fût décoré du titre d'historiographe de l'université de Leyde ; & mourut vers l'an 1670. Sur la fin de ses jours, pressé par les remords de sa conscience, il tenta de rentrer dans son ordre. On promit de le recevoir. Arrivé à Valenciennes pour exécuter cette résolution, il manqua de courage, & il retourna sur ses pas. Nous avons de lui : *Histoire généalogique des Pays-Bas*, Leyde, 1664, 2 vol. in-4°. Il y a beaucoup de fables, des généalogies faussées, & les di-

plômes qui sont à la fin, sont quelquefois falsifiés.

CHARPENTIER, (René) sculpteur du roi de France, de l'académie de peinture & sculpture, s'est distingué dans son art, particulièrement à Paris, où il est mort en 1723, à 43 ans. Il joignoit à beaucoup d'habileté, une grande probité & une piété solide. Entre les ouvrages publics qu'il a faits à Paris, on estime ceux qu'on y voit dans l'église de S. Roch, le tombeau du comte Ragony, l'autel du chœur. M. le duc d'Antin & M. de Côte qui l'avoient chargé du nouveau bâtiment de cette paroisse, ordonnerent que l'on suivroit ses dessins pour la décoration du chœur.

CHARRI, (Jacques Prévost, seigneur de) gentilhomme Languedocien, se distingua beaucoup par son courage dans les armées Françaises sous Henri II & Charles IX. Le maréchal de Montluc en parle souvent dans ses Commentaires, comme d'un des plus vaillans officiers de son tems. Il falloit qu'il fût aussi l'un des plus vigoureux, si l'on en croit ce qu'en dit Boivin du Villars dans son *Histoire des guerres du Piémont*. Il raconte que Charri, dans un combat où il défit 300 Allemands de la garnison de Crescentin, abattit le bras d'un revers de son épée au capitaine de cette troupe, quoiqu'armé de corselet & manches de mailles; & que ce bras fut porté à Bonnivet, qui admira la force de ce coup. Charri en 1563 commandoit dix enseignes d'infanterie, qui furent choisies par le roi pour en faire sa garde-françoise à pied; & il fut le premier mes-

tre-de-camp du régiment des gardes-françoises, dont l'institution se rapporte à cette époque. Cet honneur lui coûta cher, & fut peu de tems après la cause de sa mort. En lui donnant ses provisions, on lui fit entendre secrètement, que l'intention du roi n'étoit point qu'il dépendit de d'Andelot, alors colonel-général de l'infanterie françoise. D'Andelot, piqué de voir son autorité méconnue, conçut le projet de se défaire de Charri. On croit qu'il engagea dans ses intérêts Chatellier-Portant, gentilhomme du Poitou, dont Charri avoit tué le frere quelques années auparavant. Cet officier suborna treize assassins, au nombre desquels on est fâché de trouver le *brave Mouvans*. Le 31 décembre 1563, Charri allant au Louvre, fut attaqué sur le pont S. Michel par Chatellier & ses complices, qui l'environnerent, le tuerent avec deux amis qui l'accompagnoient, & sortirent à l'instant de Paris. Telle fut la fin de Charri, qui, suivant Brantôme, » étoit un second Montluc en » valeur & en orgueil, & qui » l'auroit pu être en dignités, s'il » ne s'étoit fait de trop grands » ennemis pour l'atteindre ».

CHARRON, (Pierre) né à Paris en 1541, d'abord avocat au parlement, fréquenta le barreau pendant cinq ou six années. Il le quitta pour s'appliquer à l'étude de la théologie & à l'éloquence de la chaire. Plusieurs évêques s'empresrent de l'attirer dans leurs diocèses, & lui procurerent des bénéfices dans leurs églises. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Acqs, de Lectoure,

d'Agen, de Cahors, de Condom & de Bordeaux. Michel Montagne lui accorda son amitié & son estime. Il lui permit par son testament de porter les armes de sa maison : grace puérile, mais dont un gascon, quoique philosophe, devoit faire beaucoup de cas. Charron lui témoigna sa reconnoissance, en laissant tous ses biens au beau-frere de ce philosophe. En 1595, Charron fut député à Paris pour l'assemblée générale du clergé, & choisi pour secrétaire de cette illustre compagnie. Il auroit voulu finir ses jours chez les Chartreux ou chez les Célestins ; mais on le refusa dans ces deux ordres, à cause de son âge avancé, & plus encore du peu de consistence qu'on supposoit à sa vocation. Il mourut subitement à Paris, dans une rue, en 1603. On a de lui : I. *Les trois vérités*, in-8°, 1595. Par la première, il combat les Athées ; par la seconde, les Païens, les Juifs, les Mahométans ; & par la troisième, les hérétiques & les schismatiques. Les Catholiques applaudirent à cet ouvrage, & les Protestans l'attaquerent vainement : aucun de leurs écrivains d'alors n'avoit ni la force de style, ni l'esprit méthodique de Charron. II.

Traité de la sagesse, Bordeaux, 1601, in-8° ; Elzevir, in-12, 1646. Ce livre combattoit si vivement les opinions populaires, que Charron sembloit donner dans un excès contraire à celui qu'il condamnoit. Deux docteurs de Sorbonne le censurèrent ; l'université, la Sorbonne, le châtelet, le parlement s'éleverent contre lui ; le président Jeannin à qui on con-

sua cette affaire, dissipa l'orage, & dit qu'il falloit permettre la vente du livre, *comme d'un livre d'état* ; mais cette décision ne justifia pas l'ouvrage aux yeux de ceux qui ne pensent pas sur toutes choses d'après l'autorité d'un magistrat. Le jésuite Garasse a mis Charron au rang de Théophile & de Vanini. Il le croit même plus dangereux, *d'autant qu'il dit plus de vilainies qu'eux, & les dit avec quelque peu d'honnêteté*. Il le peint livré à un athéisme brutal, accouplé à des mélancolies languoureuses & truanes. Il auroit pu lui reprocher avec plus de raison, que dans son livre de la sagesse, il copie souvent Michel Montagne, son maître, & c'est la vraie source des erreurs de Charron. Plusieurs passages de ce traité ont été corrigés dans les éditions postérieures. III. *Seize Discours chrétiens*, imprimés à Bourdeaux en 1600, in-8°.

CHARTIER, (Alin) archidiacre de Paris, conseiller au parlement, fut secrétaire de Charles VI & de Charles VII, rois de France. Il fit les délices & l'admiration de la cour sous ces deux princes ; qui l'envoyèrent en ambassade vers plusieurs souverains. Marguerite d'Écosse, première femme du dauphin de France, depuis Louis XI, l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui pour le baiser. Les seigneurs de sa suite s'étonnant qu'elle eût appliqué sa bouche sur celle d'un homme aussi laid, la princesse leur répondit, *qu'elle n'avoit pas baisé l'homme, mais la bouche qui avoit prononcé tant de belles choses*. On lui donna le

nom de pere de l'éloquence françoise. Il étoit digne de ce titre par sa prose, plutôt que par ses vers. C'étoit l'homme de son tems qui parloit le mieux. Il mourut à Avignon en 1449. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1617, in-4°, par du Chesne. La premiere partie renferme des ouvrages en prose, le *Curial*, le *Traité de l'espérance*, le *Quadrilogue invectif* contre Edouard III, & plusieurs autres pieces qu'on lui a faussement attribuées. On trouve ses Poésies dans la seconde partie; mais tous les morceaux ne sont pas de lui, & plusieurs sont indignes de son nom. Il étoit natif de Bayeux, ainsi que ses deux freres qui suivent.

CHARTIER, (Jean) Bénédictin, eut la place de chantre de S. Denis. Il est auteur des grandes *Chroniques de France*, vulgairement appellées *Chroniques de S. Denis*, rédigées en françois, depuis Pharamond jusqu'au décès de Charles VII, en 3 vol. in-folio, Paris, 1493; livre rare & très-cher. *L'Histoire de Charles VII*, par Jean Chartier, parut au Louvre en 1661, in-folio, par les soins du savant Godefroi qui l'enrichit de remarques, & de plusieurs autres pieces qui n'avoient pas encore vu le jour. Chartier est aussi crédule que peu exact. Il écrit sèchement & en vrai compilateur.

CHARTIER, (Guillaume) conseiller au parlement de Paris, puis évêque de cette ville en 1447, fut un des commissaires nommés pour la revision du procès de la *Pucelle d'Orléans*, & pour la réhabilitation de sa mémoire. Dans ses dernières années, il encourut la disgrâce

de Louis XI par rapport à la députation qu'il accepta vers les princes pendant la guerre du *Bien public*. Le roi étendit le ressentiment jusques après sa mort, en ordonnant de mettre sur son corps une épitaphe contenant les motifs de cette haine. Mais après le regne de Louis XI, le monument de son humeur vindicative fut supprimé; & la postérité, dont il avoit voulu dicter le suffrage, rendit justice à la mémoire d'un prélat, dont les conseils, s'ils eussent été suivis par son prince, auroient prévenu bien des défordres. Il mourut le 1er. mai 1472.

CHARTIER, (René) né à Vendôme, se fit recevoir docteur en médecine de la faculté de Paris, & mourut d'apoplexie le 19 octobre 1654, à 82 ans. Il s'est fait un nom par la collection des *Œuvres d'Hippocrate & de Galien*, qu'il a donnée en grec & en latin, Paris, 1639, 13 tomes en 9 vol. in-fol. Cette édition est très-belle, mais cette entreprise, au lieu d'augmenter sa fortune, le ruina.

CHARTRES, (Renaud de) évêque de Beauvais, puis archevêque de Rheims en 1414, fut nommé chancelier de France en 1424, & reçut l'an 1439 le chapeau de cardinal, au concile général de Florence, des mains du pape Eugene IV. La même année ce prélat sacra, dans son église métropolitaine, en présence de la *Pucelle d'Orléans*, le roi Charles VII, auquel il rendit de grands services. Il mourut subitement à Tours le 4 avril 1443, où il étoit allé trouver le roi, pour traiter de la paix avec l'Angleterre.

CHASLES, (Grégoire de) né à Paris le 17 août 1659, étudia au college de la Marche, où il fit connoissance de M. de Seigneley, qui lui procura de l'emploi dans la marine. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager au Canada, au Levant, aux Indes orientales. Il fut fait prisonnier au Canada par les Anglois, & subit le même sort en Turquie. C'étoit un homme sensuel & mordant, qui aimoit la bonne chere & la satire, surtout contre les religieux & la constitution *Unigenitus*. Quelques-unes de ses saillies le firent chasser de Paris, & reléguer à Chartres, où il vivoit assez mesquinement en 1719 ou 1720. Il est auteur : I. Des *Illustres Francoises*, 3 vol. in-12, contenant sept histoires : augmentées de deux nouvelles dans l'édition d'Utrecht, 1739, 4 vol. in-12, & de Paris, 4 vol. II. Du *Journal d'un Voyage fait aux Indes orientales* sur l'escadre de M. Du Quesne, en 1690 & 1691, Rouen, 1721, 3 vol. in-12. III. Du tome 6 de *Don Quichotte*.

CHASLES, (François-Jacques) avocat au parlement de Paris, a fleuri dans le 18e. siecle. Il est auteur du *Dictionnaire universel, chronologique & historique de justice, police & finances*, contenant les édits & les arrêts du conseil depuis l'année 600 jusques & compris 1720, en 3 vol. in-fol., 1725. Cette compilation utile & assez bien faite, peut servir, pour ainsi dire, de boussole, pour se conduire dans la décision des affaires embrouillées; les matieres que l'auteur y traite, sont éclaircies par des pieces sûres & authentiques.

CHASSAIGNE, (Antoine de la) docteur de Sorbonne en 1710, ensuite directeur du séminaire des missions étrangères, naquit à Châteaudun dans le diocese de Chartres, & mourut en 1760, à 78 ans. Il joignit à des mœurs très-pures un savoir étendu; son attachement au jansénisme lui attira bien des peines. On a de lui la *Vie de Nicolas Pavillon*, évêque d'Aleth, 3 vol. in-12 : ouvrage diffus, écrit avec négligence, & dicté par l'esprit de parti.

CHASSENEUX, (Barthélemi de) né à Issi - l'Evêque, près d'Autun, en 1480, passa du parlement de Paris où il étoit conseiller, à celui de Provence, où il fut premier, ou plutôt seul président, car alors il n'y en avoit point d'autre. Il occupoit ce poste, lorsque cette compagnie rendit, en 1540, le fameux arrêt contre les habitants de Cabrieres & de Merindol. Ce magistrat en arrêta l'exécution tant qu'il vécut; mais après sa mort, en 1541, l'arrêt eut son effet (voy. OPPEDE). On a de lui : I. Un *Commentaire latin sur les coutumes de Bourgogne*, & de presque toute la France, in-fol., imprimé cinq fois pendant la vie de l'auteur, & plus de quinze depuis. La dernière édition, enrichie de l'éloge de Chasseneux, par le président Bouhier, a été donnée in-4°, Paris, 1717; & encore depuis refondue par le même éditeur dans une autre de 2 vol. in-folio. II. *Consilia*, Lyon, 1531, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve une espece d'excommunication prononcée par l'official d'Autun, contre les mouches qui man-

geoient le raisin dans le territoire de Beaune. Cette excommunication n'étoit qu'une espece d'imprécation & de malédiction, que l'on étoit dans l'usage de pratiquer dans ce tems-là contre les animaux malfaisans, & d'autres fléaux. C'est une priere ardente & confiante qui va, à l'exemple de Josué, jusqu'à commander au nom de Dieu. Cet usage ne mérite pas le blâme que les Protestans ont répandu sur le président, éditeur, de même que sur Chasseneux, encore moins les gloses & les fables qu'ils ont accumulées sur cette pratique (voyez *Mém. de Nicéron*, t. 3). III. *Catalogus gloria mundi*, Lyon, 1529, in-fol. IV. *Les Epitaphes des Rois de France jusqu'à François I, en vers françois, avec des distiques latins, & leurs effigies*; Bordeaux, sans date; très-rare.

CHASTELAIN, (Claude) chanoine de l'église de Paris, sa patrie, fut mis par Du Harlai, archevêque, à la tête d'une compagnie pour la composition des livres d'église. Il possédoit la science des liturgies, des rites & des cérémonies de l'église. Il avoit parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, & partout il avoit étudié les usages de chaque église particuliere. Il connoissoit tout ce qu'il y avoit de curieux dans les lieux où il passoit, & souvent il en instruisoit même les gens du pays. Il mourut en 1712, à 73 ans. On a de lui : I. Les deux premiers mois de l'année du *Martyrologe Romain*, Paris, 1705, in-4°, traduits en françois; avec des additions à chaque jour, des Saints qui ne sont point dans ce Martyrologe, placés selon l'or-

dre des siècles: la premiere, de ceux de France: la seconde, de ceux des autres pays; & des notes sur chaque jour. Les recherches de l'auteur regardent principalement la vérité des faits. Il étoit très-lié avec le P. Papebroch, l'un des plus célèbres Bollandistes. On conserve à la bibliotheque des avocats de Paris une copie manuscrite du second volume, qui comprend les mois de mars & d'avril. II. *Martyrologe universel*, Paris, 1709, in-4°. C'est la traduction en françois du Martyrologe Romain avec des notes & des additions. Cet ouvrage est rédigé dans le goût du précédent, plein de l'érudition la plus recherchée. Les Bollandistes lui ont dédié un volume de leur savante collection.

CHASTELET, (Gabrielle-Emilie de Breteuil, marquise du) naquit en 1706 du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs & princes étrangers auprès du roi. Son esprit & ses graces la firent rechercher en mariage par plusieurs seigneurs distingués. Elle épousa le marquis de Chastelet-Lomont, lieutenant-général des armées du roi, d'une famille illustre. Les bons auteurs anciens & modernes lui furent familiers dès sa jeunesse. Elle s'appliqua surtout aux philosophes & aux mathématiciens. Son coup-d'essai fut une explication de la *Philosophie de Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de physique*, in-8°, adressée à son fils, son élève dans la géométrie. Les rêves sublimes du philosophe Allemand ne lui ayant paru ensuite que des rêves, elle l'abandonna pour Newton. Elle traduisit ses

Principes & les commenta. Cet ouvrage , imprimé après sa mort , en 2 vol. in-4^o , a été revu & corrigé par M. Clairaut. La marquise du Chastelet mourut d'une suite de couches en 1749 , à 43 ans , au palais de Luneville. L'étude ne l'éloigna point du monde. Elle se livra à tous les plaisirs , les rechercha même plus qu'une femme sage n'a coutume de faire. Elle avoit pris ce goût chez les gens qu'on appelle philosophes ; elle en avoit toujours auprès d'elle , à Paris , à Cyrei & à Luneville. Ces messieurs lui avoient aussi appris à ne point souffrir de critiques. Un auteur en ayant osé risquer une , ne tarda pas à se voir renfermer ; mais dans l'espoir qu'il seroit plus circonspect dans la suite , la marquise le fit élargir.

CHASTELUX , (François-Jean) d'une ancienne maison de Bourgogne , né à Paris en 1734 , entra de bonne heure au service , & se distingua successivement en Allemagne & en Amérique , où il passa en 1780. A son retour en France , il obtint le gouvernement de Longwy. Il mourut à Paris le 27 octobre 1788. L'académie françoise l'avoit reçu en 1775. Dès sa jeunesse il avoit été lié avec ce qu'on appelle *philosophes* , & avoit toujours été très-zélé partisan de leurs opinions , comme on le voit dans son traité *De la félicité publique* , rempli du fiel le plus amer contre le Christianisme , auquel il rend néanmoins des hommages forcés , en montrant combien les républiques chrétiennes , les moins biens constituées , sont supérieures aux gouverne-

mens les plus vantés de l'ancienne Grece. Son *Voyage dans l'Amérique Septentrionale* , est empreint du même philosophisme (voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 mars 1787 , p. 323). Ce qu'il a écrit sur l'union de la poésie & de la musique , prouve que ces matieres lui étoient peu connues. Entr'autres paradoxes il avance que pour faire un bon Opéra françois , il suffit d'imiter Metastase dans la coupe des vers , & les compositeurs Italiens dans la musique théâtrale. Sa confiance dans les inventions philosophiques étoit telle , qu'il fut le premier à se faire inoculer sur la parole de M. de la Condamine , l'ardent apôtre de cet empyrisme , & qu'il s'écria en allant trouver M. de Buffon , *me voilà sauvé.*

CHASTEUIL , voyez GAULAUP.

CHASTRE , (Claude de la) maréchal de France , chevalier des ordres du roi , & gouverneur de Berri & d'Orléans , s'éleva par son mérite & par la faveur du connétable de Montmorenci , dont il avoit été page. Il se fit un nom distingué par ses exploits en divers sieges & combats. S'étant jeté dans le parti de la Ligue , il se saisit du Berri , qu'il remit dans la suite au roi Henri IV. Il mourut en 1614 , à 78 ans , avec la réputation d'un très-brave officier , mais d'un médiocre général. On a de lui : *La prise de Thionville en 1555* ; Paris , 1558 , in-4^o. — Il eut un fils , LOUIS de la CHASTRE , qui , sans beaucoup de mérite , obtint cependant le bâton de maréchal de France en 1616 , & mourut en 1630. La maison de la Chastre

aire son nom d'un grand bourg de Berri sur l'Indre. Elle a produit plusieurs personnages illustres : entr'autres, PIERRE de la CHASTRE , archevêque de Bourges & cardinal, mort en 1171.

CHASTRE, (Edme, marquis de la) comte de Nançay, de la même famille que les précédens, maître de la garde-robe du roi, puis colonel-général des Suisses & Grisons en 1643, se signala à la bataille de Nortlingue, où il fut fait prisonnier. Il fut tué à la guerre d'Allemagne en 1645. On a de lui des *Mémoires* curieux & intéressans, qui se trouvent imprimés avec ceux de la Rochefoucauld, à La Haye, in-12, 1691. Ils ont le mérite de la vérité, avec l'air d'un roman.

CHAT ou CHAPT, (Aymeri) étoit issu d'une illustre & ancienne maison du Périgord, qui fait remonter son origine aux anciens sires de Chabanois, connus dans nos histoires dès la fin du 11^e siècle. Il fut d'abord trésorier de l'Eglise Romaine, évêque de Volterre & gouverneur de Bologne, ensuite transféré à l'archevêché de la même ville en 1361. Il obtint en 1365, de l'empereur Charles IV, la confirmation des privilèges de son église, & le titre de prince de l'Empire. Il y fit fleurir l'université; dont il étoit chancelier. Il fut transféré de nouveau en 1371 à l'évêché de Limoges, & nommé gouverneur de toute la vicomté de Limoges. Il mourut la veille de S. Martin, l'an 1390. Ce prélat, également recommandable par les qualités qui font le citoyen, par les vertus d'un évêque, & par le ca-

ractere libéral d'un prince, fut pleuré comme un pere. Protecteur des savans & savant lui-même, il répandit ses bienfaits sur les gens-de-lettres.

CHAT DE RASTIGNAC, (Raimond de) de la même maison que le précédent, seigneur de Messilhac, fut chevalier des ordres du roi, capitaine de 50 hommes-d'armes, gouverneur d'Auvergne, lieutenant-général & bailli de la haute Auvergne. Il s'opposa, avec succès, aux entreprises des Ligueurs en Auvergne, déconcerta leurs projets, & leur enleva plusieurs places dont ils s'étoient emparés. Il battit en 1590 le comte de Randan, au combat d'Issoire, & le duc de Joyeuse en 1592 à celui de Villemur. En 1594, il marcha contre les révoltés, connus sous le nom de *Tard-Venus*, qui s'étoient assemblés dans le Limosin, les attaqua, en tua 2000 près de Limoges, & les mit entièrement en déroute. Le roi le récompensa de ses services, en le nommant chevalier du Saint-Esprit en 1594. Il fut tué le vendredi 26 janvier 1596, à la Fere, où il étoit allé pour traiter de quelques affaires avec le roi. De Thou l'appelle un homme d'un courage infatigable, *virum indefessa virtutis*.

CHAT DE RASTIGNAC, (Louis Jacques de) de la même famille que les deux précédens, naquit dans le Périgord en 1685. Après avoir brillé en Sorbonne, où il prit le bonnet de docteur, il alla à Luçon en qualité de grand-vicaire, & fut nommé à une des premières places du chapitre de la cathédrale. Son mérite lui procura l'évêché de

Tulles en 1721. Il fut député en 1723 à l'assemblée du clergé, & y parut avec tant d'éclat, que deux mois après il fut transféré à l'archevêché de Tours. En 1730 & 1733, il présida, en qualité de commissaire du roi, au chapitre général de la congrégation de S. Maur, tenu à Marmoutiers. Les talens avec lesquels il brilla dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 & 1743, le firent choisir pour chef de celles tenues en 1747 & 1748. Les procès-verbaux de ces différentes sessions, sont des monumens de son savoir & de son éloquence. Cet illustre prélat mourut en 1750, à 63 ans, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il avoit le don de connoître les hommes & de les employer, & savoit faire aimer & respecter l'autorité. Né généreux & bien-faisant, il n'usoit de son crédit que pour faire du bien. On l'a vu, dans les tems des inondations de la Loire, fournir la nourriture & des logemens à tous les pauvres habitans des campagnes voisines de Tours, avec leurs troupeaux, & à tout le menu peuple de la ville. Il se plaisoit à cultiver à ses frais les talens des jeunes ecclésiastiques, à inspirer à son clergé le goût des sciences. Esprit juste & conciliant, il se servoit de ses lumieres pour terminer les différens & prévenir les dissensions. Des mœurs douces, un commerce sûr, un cœur né pour l'amitié, lui avoient attaché les plus illustres amis. On a de lui : I. Des Harangues, des Discours & autres pieces, qui se trouvent dans les Procès-Verbaux du clergé. II. Des

Lettres, des Mandemens & des Instructions pastorales, où il défend avec zele la doctrine de l'Eglise & l'autorité de la bulle *Unigenitus*. III. Une *Instruction pastorale sur la justice chrétienne, par rapport aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie*, 1749, où l'on a cru voir des choses hasardées; il est certain qu'elles pourroient étes dites avec plus d'exactitude théologique, & d'une maniere plus clairement opposée à des assertions condamnées. Il paroît que le prélat a lui-même senti ce défaut, puisque dans une *Lettre à M. l'ancien Evêque de Mirepoix*, il a cru devoir s'exprimer très-nettement sur les objets sur lesquels on l'accusoit d'avoir changé de sentiment.

CHATEAU, (Guillaume) graveur d'Orléans, fut encouragé par Colbert. Il mérita les bienfaits de ce sage ministre, par plusieurs estampes gravées d'après les ouvrages du Poussin. Il avoit perfectionné son talent en Italie. Il mourut à Paris en 1683, à 50 ans. On estime ses estampes gravées à l'eau-forte, entr'autres, *S. Paul recouvrant la vue*; *les Aveugles de Jéricho*; *la Mort de Germanicus*; *le Martyre de S. Etienne*.

CHATEAUBRIAND, (Françoise de Foix, épouse de Jean de Laval, comte de) étoit fille de Phébus de Foix, & sœur du fameux comte de Lautrec & du maréchal de Foix, auxquels elle procura la fortune. Elle fut maîtresse de François I, qui la quitta pour la duchesse d'Etampes. Varillas rapporte que Laval fit ouvrir les veines à sa femme; mais cette assertion paroît fautive. Elle mourut en 1537.

CHATEAUBRUN, (Jean-Baptiste Vivien de) maître-d'hôtel ordinaire de Mgr. le duc d'Orléans, né à Angoulême en 1686, fut reçu membre de l'académie françoise en 1753, à l'âge de 67 ans, & mourut en 1775, âgé de 89 ans. Il est auteur de quelques tragédies, entr'autres de *Mahomet*, de *Philote* & d'*Astianax*, qui aujourd'hui sont presque oubliées.

CHATEAU-GIRON, (Geoffroy) gentilhomme Breton, suivit dès sa jeunesse les armées, & se signala par son courage. En 1376, il soutint avec beaucoup de valeur le siege de Saint-Malo contre le duc de Lancastre. En 1382, il fut l'un des chefs de l'armée que Jean VI, duc de Bretagne, envoya en Flandre au secours de son cousin Louis, comte de Flandre, & se trouva à la bataille de Rosebec, que Charles VI gagna sur les Flamands. Il prit les armes en 1415, pour délivrer le duc Jean que les Anglois avoient fait prisonnier; il les contraignit à lever le siege de devant le Mont-Saint-Michel, après les avoir vaincus dans un combat naval. Ce fut lui qui signa l'accord fait entre ce prince & les Anglois en 1427. Il vivoit encore en 1442.

CHATEAUNEUF, voyez AUBESPINE (Charles de l').

CHATEAURENAUD, (François-Louis Rousselet, comte de) d'une maison ancienne de Touraine, fut également utile à la France & sur terre & sur mer. S'étant consacré en 1661 au service de la marine, il se distingua à l'expédition de Gigeri, où il fut blessé.

La Mer-Méditerranée étoit infestée par les pirates; il donna la chasse à ceux de Salé avec un seul vaisseau. Nommé chef d'escadre en 1673, il défit le jeune Ruyter en 1675. Il conduisit un convoi en Irlande en 1689, & l'année d'après il en ramena les troupes Françoises, & 18 mille Irlandois. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il ramena les flottes Espagnoles en Europe, & mit en sûreté les isles de l'Amérique. Ses services lui méritèrent la place de vice-amiral en 1701, le bâton de maréchal de France en 1703, & le collier des ordres du roi en 1705. Il mourut en 1716, à 80 ans, laissant plusieurs enfans, & emportant les regrets de tous ceux qui savent apprécier le mérite militaire.

CHATEAUROUX, voyez MAILLY.

CHATEIGNERAYE, (François de Vivonne, seigneur de la) fils puîné d'André de Vivonne, grand-sénéchal de Poitou, parut avec distinction à la cour sous François I & Henri II. Il étoit lié de la plus tendre amitié avec Guise de Chabot, seigneur de Jarnac; l'indiscrétion de ses propos le brouilla avec ce courtisan. Il dit un jour à François I, dont il étoit fort aimé, que Jarnac s'étoit vanté à lui d'avoir eu les faveurs de sa belle-mere (Magdelene de Puyguion, seconde femme de Charles Chabot, seigneur de Jarnac, son pere). Le roi en plaisanta le jeune Jarnac; celui-ci piqué au vif, non content de nier le fait, répondit, que *sauf le respect dû à sa majesté, la Chateigneraye avoit*

menti. Sur ce démenti qui devint public, la Chateigneraye demanda à François I la permission d'un combat à outrance; mais ce prince ne la voulut point accorder. Ils l'obtinrent enfin de Henri II, successeur de François I. Le 10 juillet 1547; le combat se fit en champ-clos, dans le parc de S. Germain-en-Laye, en présence du roi, du connétable Montmorenci & de quelques autres seigneurs. La Chateigneraye, après avoir reçu une blessure très-dangereuse au jarret, tomba par terre. Sa vie étoit à la discrétion de Jarnac; le vainqueur supplia plusieurs fois le roi d'accepter le don qu'il lui faisoit de la Chateigneraye, qui ne vouloit point demander la vie. Le roi se laissa enfin gagner par les prières de Jarnac, & par celles du connétable, & permit qu'on portât la Chateigneraye dans sa tente pour le panser; mais la honte de se voir vaincu le jeta dans un tel désespoir, qu'il en mourut trois jours après. Il avoit été l'assillant dans le combat, & Jarnac le soutenant. Il avoit à peine 28 ans. Il se fioit tellement sur son adresse, & faisoit si peu de cas de son ennemi, qu'il avoit, suivant Brantôme, préparé un souper splendide, pour régaler ses amis le jour même du combat; mais la fortune des armes en décida autrement. Le *coup de Jarnac* a passé depuis en proverbe, pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi. L'intervalle des formalités qui précédoient ces sortes de combats, avoit été employé par les deux *champions* à s'exercer dans les armes. Jarnac avoit, dit-on,

si bien profité des leçons d'un maître d'escrime, qu'en s'exerçant avec lui, il ne manquoit jamais le coup qu'il porta à la Chateigneraye. Ce combat en champ-clos est le dernier qui se soit vu en France. Le regret qu'eut Henri II de la mort de la Chateigneraye, son favori, le fit jurer qu'il n'en accorderoit plus. A cette ancienne institution des loix Lombardes, succéda la licence des duels particuliers, qui depuis deux siècles a plus fait verser de sang en Europe, & sur-tout en France, qu'il n'en avoit été répandu dans les combats en champ-clos depuis leur origine.

CHATEL, (Tanneguy du) grand-maître de la maison du roi, d'une famille ancienne, passa l'an 1404 en Angleterre pour venger la mort de son frere aîné, tué par les Anglois devant l'isle de Jersei. Il revint de cette expédition chargé d'un riche butin. Il se signala ensuite en Italie contre l'armée de Ladislas, usurpateur de la couronne de Sicile. De retour en France, il combattit avec valeur à la journée d'Azincourt en 1415, & deux ans après se rendit maître de Monthlery, & de plusieurs autres places aux environs de Paris occupées par les Bourguignons. Lorsque cette ville fut prise par la faction de Bourgogne en 1418, il sauva le dauphin Charles auquel il étoit attaché. Comme il étoit un de ses plus intimes confidens, on lui imputa le conseil du meurtre de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, ennemi déclaré de ce prince. Après la mort de Charles VI, Charles VII récompensa ses services par la charge

charge de grand-maître de son hôtel. Il l'envoya ensuite en Provence avec le titre de gouverneur ; & c'est dans cette province qu'il mourut en 1449, avec la réputation d'un grand capitaine & d'un habile politique.

CHATEL, (Tanneguy du) vicomte de la Bellière, neveu du précédent, a une place dans l'histoire par l'attention qu'il eut de faire rendre les derniers devoirs à Charles VII, abandonné par les courtisans, occupés alors à flatter le nouveau roi. Il employa 30 mille écus pour ses funérailles ; & n'en fut remboursé que dix ans après. François II, après sa mort, ayant été négligé par les Guises, comme Charles VII, on mit sur son drap mortuaire ces mots : *Où est maintenant Tanneguy du Chatel ?* Ce sujet fidele fut tué d'un coup de fauconneau au siège de Bouchain en 1477.

CHATEL, (Pierre du) *Castellanus*, l'un des plus savans prélats du 16^e. siècle, natif d'Arc en Barrois. Après avoir étudié & régenté à Dijon, il voyagea en Allemagne, en Italie & dans la Grece, & dans ces courses utiles il recueillit grand nombre de connoissances & gagna l'estime des savans. De retour en France, il fut lecteur & bibliothécaire du roi François I. Il étoit le seul homme de lettres que ce prince prétendoit n'avoir pas épuisé en deux ans. Il vivoit à la cour & y étoit goûté. Les envieux de son érudition & de sa faveur se réunirent pour élever sur ses ruines un nommé Bigot, dont ils vantoient avec affectation l'esprit & le vaste savoir. Le

Tome III.

roi, avant de le faire venir de Normandie, sa patrie, voulut connoître quel homme c'étoit. Du Chatel lui dit que c'étoit un philosophe qui suivoit les opinions d'Aristote. — *Et quelles sont ces opinions ?* continua le prince. — *Sire*, repartit l'adroit courtisan, *Aristote préfere les républiques à l'état monarchique.* Ce mot fit une impression si forte sur l'esprit de François I, qu'il ne voulut plus entendre parler de Bigot. Ce prince, voulant élever du Chatel aux premières dignités de l'Eglise, fut curieux d'apprendre de lui s'il étoit gentilhomme ? *Sire*, répondit le savant, *ils étoient trois freres dans l'arche de Noé ; je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti.* Peu de tems après, il parvint à l'épiscopat. Il fut évêque de Tulle en 1539, de Mâcon en 1544, grand-aumônier de France en 1548, enfin évêque d'Orléans en 1551 : il y mourut d'apoplexie en prêchant, le 3 février 1552. Il étoit très-versé dans les langues orientales, & fort éloquent en chaire. On a de lui quelques ouvrages. Pierre Galland a écrit la *Vie* de ce prélat, & Baluze la fit imprimer à Paris en 1684, in-8^o.

CHATEL, (Jean) fils d'un marchand drapier de Paris, ne profita point de l'éducation que son pere lui donna. Il s'annonça dans le monde par un crime exécrationnel. Ce jeune-homme, plein de son noir projet, trouva le moyen de pénétrer dans l'appartement de Henri IV, de retour à Paris, après son expédition des Pays-Bas en 1594. Ce prince s'avançoit vers deux officiers qui étoient venus lui

G

rendre leurs devoirs & qui tombèrent à ses genoux : comme il se baïsoit pour les relever , Chatel lui donna un coup de couteau dans la levre supérieure du côté droit. Le coup lui cassa un dent. L'assassin se fourra dans la presse ; mais on le reconnut à son visage effaré. Se voyant pris , il avoua aussitôt son crime. Henri IV vouloit qu'on le laissât aller ; mais il fut conduit au Fort-l'Évêque sous bonne garde. Il soutint , dans son premier interrogatoire , qu'il avoit commis ce parricide comme une action qu'il croyoit méritoire. Les faussetés dont on a souvent barbouillé cet article , nous obligent à transcrire ce que les historiens les moins prévenus pour les Jésuites ont écrit sur ce sujet. « On lui de- » manda , dit le continuateur de Fleury (*Hist. Eccl.* t. 36 , p. 489 , 502 , &c.) « chez qui il » avoit étudié : il répondit que » c'étoit chez les Jésuites du » college de Paris , qu'il avoit » étudié trois ans sous le Pere » Gueret , & en dernier lieu » aux écoles de droit de l'université , que c'étoit de lui-même qu'il avoit pensé qu'en tuant le roi il expieroit ses péchés : il persista constamment jusqu'à la mort , & au milieu des tourmens , à protester que ni le P. Gueret ni aucun Jésuite n'avoient aucune part à son crime ». Duplex (*Histoire de Henri le Grand* , p. 163) confirme ce que le continuateur de Fleury avance. « Les Jésuites , dit-il , » étoient hais d'aucuns des jeunes même : mais ni preuve , ni présomption ne pouvant » être arrachée de la bouche de

» l'assassin par la violence de la » torture , pour rendre les Jésuites complices de son forfait , des commissaires furent députés pour aller fouiller tous les livres & écrits de cette compagnie ». A ces témoignages on peut ajouter celui de M. de l'Etoile , qui ne doit point être suspect : il dit que Chatel , par son interrogatoire , déchargea du tout les Jésuites , même le P. Gueret son précepteur (*Journal de l'Etoile à l'année 1595*). M. de Thou (liv. 3), Matthieu (tom. 2. , liv. 1 , p. 182), Cayet (liv. 6 , p. 432), Sully (*Mémoires* , t. 2 , p. 457 , édit. de 1763) disent que Chatel disculpa formellement & son professeur & tous les Jésuites de lui avoir jamais conseillé d'assassiner le roi , ou même d'avoir eu aucune connoissance de son dessein , quoique , suivant M. de l'Etoile , Lugoly , lieutenant de la maréchaussée , se fût déguisé en confesseur pour arracher de Chatel son secret. Un manuscrit de la bibliothèque du roi , côté 9033 , confirme toutes ces vérités. « Le parlement , dit Perefixe (*Histoire de Henri le Grand* , p. 225) « condamna le » parricide à avoir le poing » droit brûlé & à être tenaillé , » puis tiré à quatre chevaux... » Le pere de ce misérable fut » banni , sa maison de devant » le palais démolie , & une » pyramide érigée en la place. » Les Jésuites , sous lesquels ce » méchant avoit étudié , furent aussi-tôt accusés de l'avoir imbu de cette pernicieuse doctrine , qu'il est permis d'assassiner un roi hérétique ou excommunié , & comme ils avoient beaucoup

» d'ennemis, le parlement ban-
 » nit toute la société du royau-
 » me par le même arrêt de leur
 » écolier. Ceux qui n'é-
 » toient pas leurs ennemis, ne
 » croyoient point que la so-
 » ciété fût coupable; de sorte
 » que, à quelques années delà
 » (dix ans), le roi révoqua l'ar-
 » rêt du parlement, & les rap-
 » pella ». Voyez GUIGNARD,
 GUERET.

CHATELAIN, (George)
Castellanus, gentilhomme Fla-
 mand, élevé à la cour des ducs
 de Bourgogne, passoit pour un
 des hommes de son tems qui en-
 tendoit le mieux la langue fran-
 coise. Il mourut en 1475. On a
 de lui : I. Un *Recueil* de vers
 françois des choses merveilleuses
 venues de son tems, 1531, in-
 4°. II. L'*Histoire de Jacques La-*
lain, Anvers, 1634, in-4°; &
 d'autres ouvrages qui ne sont
 lus aujourd'hui que par les sa-
 vans qui veulent tout voir. On
 lui attribue *Le Chevalier déli-*
béré, ou *la mort du duc de Bour-*
gogne devant Nanci, 1489, in-4°.

CHATELAIN, (Martin)
 né aveugle à Warwick dans le
 17e. siècle, faisoit au tour, des
 ouvrages finis en leur genre,
 tels que des violes, des vio-
 lons, &c. On lui demandoit un
 jour ce qu'il desiroit le plus de
 voir : *Les couleurs*, répondit-il,
parce que je connois presque tout
le reste au toucher. — Mais, ré-
 pliqua-t-on, n'aimeriez-vous pas
 mieux voir le ciel? — Non,
 dit-il, j'aimerois mieux le tou-
 cher.

CHATELAIN, (Henri) né
 à Paris en 1684, passa en Hol-
 lande après la révocation de
 l'Edit de Nantes, & fut pas-
 teur de l'église Wallonne d'Amf-

terdam, où il mourut en 1743.
 Ses *Sermons* ont été imprimés
 en cette ville, 1759, 6 vol. in-
 8°. Ils sont plus solides qu'élo-
 quens; dans tout ce qui regarde
 l'Eglise Catholique, l'auteur
 étale avec zèle les préjugés de
 sa secte.

CHATELAIN, (Claude)
 voyez CHASTELAIN.

CHATELET, (Paul Hay,
 seigneur du) gentilhomme Bre-
 ton, avocat-général au parle-
 ment de Rennes, ensuite maître
 des requêtes & conseiller d'état,
 fut nommé commissaire au pro-
 cès du maréchal de Marillac.
 Celui-ci le récusait comme son
 ennemi capital, & comme au-
 teur d'une Satyre latine en
 prose rimée contre lui. On croit
 qu'il fit suggérer lui-même cette
 requête de récusation au maré-
 chal; mais le cardinal de Ri-
 chelieu, ayant découvert son
 artifice, le fit mettre en pri-
 son. Il en sortit quelque tems
 après. C'étoit un homme d'un
 esprit ardent, & plein de fail-
 lies. Etant un jour avec Saint-
 Preuil, qui sollicitoit avec cha-
 leur la grace du duc de Mont-
 morenci, le roi lui dit : « Vous
 » voudriez, je pense, avoir
 » perdu un bras pour le sau-
 » ver. — Je voudrois, Sire,
 » répondit du Chatelet, les
 » avoir perdus tous deux; car
 » ils sont inutiles à votre ser-
 » vice : & en avoir sauvé un
 » qui vous a gagné des ba-
 » tailles, & qui vous en gagne-
 » roit encore ». Il fit un *Fac-*
tum également hardi & éloquent
 pour ce général. Le cardinal de
 Richelieu lui ayant fait des re-
 proches, en disant que cette
 pièce condamnoit la justice du
 roi : « Pardonnez-moi, répliqua

» du Chatelet; c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillans hommes de son royaume». Du Chatelet fut un des ornemens de l'académie françoise dans sa naissance. Il mourut en 1636, à 43 ans. On a de lui divers ouvrages en vers & en prose. I. *L'Histoire de Bertrand du Guesclin*, connétable de France, in-fol., 1666, & in-4^e, 1693, curieuse par les pieces justificatives dont on l'a enrichie. II. *Les Observations sur la vie & la condamnation du maréchal de Marillac*, Paris, 1633, in-4^e. III. *Recueil de pieces pour servir à l'histoire*, 1635, in-fol. IV. *Prose rimée*, en latin, contre les deux freres Marillac, dans le Journal du cardinal de Richelieu. V. Une *Satyre* assez longue contre la vie de la cour. VI. Plusieurs *Pieces de vers*, qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux.

CHATELLARD, (Jean-Jacques du) né à Lyon en 1693, entra de bonne heure dans la Compagnie de Jesus. Il professa d'abord les belles-lettres; mais son goût l'entraînoit vers les mathématiques, & ses supérieurs ne voulurent pas gêner la nature. Après les avoir enseignées dans les colleges, il fut nommé professeur d'hydrographie au port de Toulon, & chargé de l'instruction des gardes de la Marine. Il exerça ce pénible & critique emploi pendant 33 ans, & fut gagner l'estime, le respect, l'attachement & la confiance de cette jeune noblesse. Il mourut à Lyon le 15 octobre 1757. On a de lui: *Recueil de Traités de Mathématiques à l'usage de Mes-*

sieurs les Gardes de la Marine, estimé; il le publia en 1749, 4 vol. in-12, à la priere de ses élèves, pour l'avancement desquels il avoit un zele infatigable; « mais ce zele n'étoit rien, dit l'abbé Paulian, comparé à celui dont il étoit animé, lorsqu'il travailloit à leur faire éviter les écueils trop ordinaires dans leur état, ou à les faire rentrer dans les sentiers de la vertu ».

CHATELUS, (Claude de Beauvoir, seigneur de) vicomte d'Avalon, & maréchal de France, d'une famille noble & ancienne, suivit le parti des ducs de Bourgogne, dont il étoit né sujet, & qui lui firent de grands biens. Il fut employé en des affaires importantes. Il mourut à Auxerre en 1453, avec une haute réputation d'intelligence & de bravoure. La cathédrale de cette ville fut, dit-on, si embellie par ses libéralités, que l'évêque & le chapitre lui accorderent, & à sa postérité, une prébende en 1423, avec droit de la desservir l'épée au côté.

CHATILLON, (Gaucher, seigneur de) d'une maison alliée à celle de France, qui tire son nom de Chatillon-sur-Marne, entre Epernai & Château-Thierry, étoit sénéchal de Bourgogne & bouteiller de Champagne. Il suivit le roi Philippe-Auguste au voyage de la Terre-Sainte, & se distingua au siège d'Acre en 1191. Il ne se signala pas moins à la conquête de la Normandie en 1203, en Flandre, où il se rendit maître de Tournay, & à la bataille de Bouvines, au gain de laquelle il contribua. Il prit ensuite le

nom de comte de *Saint-Paul*, sa femme ayant hérité de ce comté. Il mourut en 1219, la même année qu'il s'étoit croisé contre les Albigeois.

CHATILLON, (Gaucher) comte de Porceau, arriere-petit-fils du précédent, se distingua tellement à la journée de Courtray, que Philippe le Bel lui donna en récompense, l'épée de connétable en 1302. Il eut beaucoup de part à la victoire de Mons-en-Puelle en 1304, conduisit le prince Louis Hutin en Navarre, le fit couronner à Pampelune en 1307, & fut le principal ministre de ce roi. Il contribua aussi à la victoire de Mont-Cassel en 1328, & mourut comblé d'honneurs & de gloire en 1329, âgé de 80 ans. La maison de Chatillon a produit plusieurs autres grands-hommes. L'auteur des *Mémoires pour l'instruction de M. le duc de Bourgogne* a raison de dire que cette maison a été décorée dans ses premières branches de tant de grandeur, qu'il ne restoit que la royauté au-dessus d'elle.

CHATILLON, voyez **COLIGNI** & **GUALTHER**.

CHATILLON, (Nicolas de) ingénieur, natif de Châlons-sur-Marne, mort en 1616, a donné les dessins de la Place Royale à Paris, & a dirigé les ouvrages du Pont-Neuf.

CHATILLON, (Louis de) peintre en émail, & graveur, étoit né à St-Ménéhould. Il a gravé les *Parques filant la destinée de Marie de Médicis* d'après Rubens, une partie des *Conquêtes de Louis XIV*, d'après le Clerc. Louis XIV employa ses talens dans la peinture en émail. Cet artiste mourut en 1734.

CHATRI, femme d'un tailleur d'habit de la ville de Sens, sous Henri III, eut 20 ans après son mariage toutes les marques d'une véritable grossesse : elle demeura 3 ans au lit sans pouvoir accoucher. Enfin les douleurs s'étant apaisées, & l'enflure durant toujours, elle resta dans cet état près de 24 ans. Après sa mort, qui arriva à la 68^e année de son âge, son mari la fit ouvrir, & on trouva dans son sein le corps d'une petite fille, tout formé, mais pétrifié. M. d'Alibour, alors médecin de la ville de Sens & depuis d'Henri IV, témoin oculaire de cette singularité, en donna la *Relation*.

CHAVAGNAC, (Gaspar, comte de) d'une ancienne famille d'Auvergne. Après avoir porté long-tems les armes au service des rois Louis XIII & Louis XIV, il se retira en Espagne, & puis à Vienne en Autriche. Il servit l'empereur en qualité de lieutenant général, & fut son ambassadeur en Pologne. Il retourna en France après la paix de Nimegue. Il mourut vers la fin du dix-septieme siecle ou au commencement du dix-huitieme. On a de lui des *Mémoires*, Besançon, 1699, 2 vol. in-12 ; Paris, 1700. Ces *Mémoires* écrits d'une maniere attachante, contiennent ce qui s'est passé de plus considérable depuis l'an 1624 jusqu'en 1679. Ils sont fort naïfs.

CHAUCER, le *Marot* des Anglois, né à Londres en 1328, mort en 1400, fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Il contribua beaucoup, par des poésies faites à la louange du duc de Lancastre son beau-frere,

à lui procurer la couronne. Il partagea la bonne & la mauvaise fortune de ce monarque. Ses Poésies furent publiées à Londres en 1721, in-fol. On y trouve des contes pleins d'enjouement, de naïveté & de licence, faits d'après les Troubadours & d'après Bocace. L'imagination qui les a dictés, étoit vive & féconde; mais très-peu réglée, & souvent très-obscure. Son style est avili par grand nombre de mots obscurs & inintelligibles. La langue angloise étoit encore, de son tems, rude & grossière. Si l'esprit de Chaucer étoit agréable, son langage ne l'étoit pas, & les Anglois d'à-présent ont peine à l'entendre. Chaucer a laissé, outre ses Poésies, des ouvrages en prose : *Le Testament d'amour*; un *Traité de l'astronomie* & aux langues étrangères, autant qu'à la versification. Il avoit même voulu dogmatiser. Les opinions de Wiclef faisoient alors beaucoup de bruit; Chaucer les embrassa, & se fit chasser pour quelques tems de sa patrie.

CHAUFÉPIÉ, (Jacques-George) né à Leuvarde en Frise, le 9 novembre 1702, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique parmi les prétendus-réformés, & exerça successivement le ministère à Flessingue, à Delft, & depuis 1743 à Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 3 juillet 1786. Il est connu par divers ouvrages qu'il a composés ou traduits en françois. Son principal est un *Dictionnaire historique & critique*, pour servir de supplément à celui de Bayle, Am-

sterdam, 1750 - 1756, 4 vol. in-fol. Chauffépié n'y a point imité le scepticisme de son modele; mais il donne en toute occasion l'essor au fanatisme de secte. Luther & Calvin sont, si on l'en croit, les deux plus grands hommes du monde. M. de Bonnegarde a donné un abrégé de ces deux lexicographes, en 4 vol. in-8°, Lyon, 1773. En réduisant leurs ouvrages en un seul, il a retranché les impiétés de l'un & le fanatisme de l'autre, & par-là a mis le lecteur chrétien en état de profiter des lumières de ces deux écrivains, sans s'exposer à la contagion de l'erreur. Du reste, Chauffépié a du respect pour la Religion, & la défend en plusieurs occasions, avec autant de lumière que de zèle.

CHAVIGNI, voyez BOUTILIER.

CHAULIAC, voyez CAULIAC.

CHAULIEU, (Guillaume Amfrye de) naquit à Fontenai dans le Vexin-Normand en 1639, avec un génie heureux & facile. Les agrémens de son esprit & la gaieté de son caractère lui gagnèrent l'amitié des ducs de Vendôme. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, & lui donnerent pour 30 mille livres de rente en bénéfices. Le grand-prieur alloit souper chez lui comme chez un ami. L'abbé de Chaulieu avoit dans son appartement du Temple, une société de gens-de-lettres & d'amis, qu'il charmoit par son enjouement. Eleve de Chapelle, il se livra comme lui à la volupté, & rendit fidèlement dans ses Poésies son génie & celui de son maître. On

l'appelloit l'*Anacréon du Temple*, parce que, comme le poëte Grec, il se livra aux vers & à l'amour jusqu'au dernier âge. A 80 ans, étant aveugle, il aimoit Mlle. de Launai (depuis Mde. de Staal), avec la chaleur de la première jeunesse. L'abbé de Chaulieu mourut en 1720, à 81 ans. Les meilleures éditions de ses Poésies sont celles de 1733, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Amsterdam*, & celle de Paris en 1774, en 2 vol. in-8°, d'après les manuscrits de l'auteur & augmentée d'un grand nombre de nouvelles pièces. « Il est fâ-
 » cheux, dit un critique, que
 » la jeunesse ne puisse lire ses
 » ouvrages sans danger, & les
 » gens sages sans indignation.
 » Tout ce qu'il pense, tout ce
 » qu'il dit ne tend qu'à accré-
 » diter une philosophie épicu-
 » rienne d'autant plus dange-
 » reuse, qu'il a su la réduire en
 » sentiment.... Rien néan-
 » moins de plus révoltant aux
 » yeux d'une raison, nous ne
 » disons pas austère, mais éclai-
 » rée, que ce penchant à faire
 » consister tout le bonheur
 » dans la jouissance des plaisirs
 » des sens. La philosophie, qui
 » se vante si hautement d'être
 » la dépositaire des vraies lu-
 » mières, auroit dû rejeter un
 » système si faux en lui-même,
 » & si propre à dégrader l'hu-
 » manité. Au contraire, elle
 » l'étend, le préconise, & ne
 » craint pas de sacrifier ainsi
 » sa gloire à l'envie de se pro-
 » curer des partisans, qui ou-
 » blient ce qui leur en coûte
 » pour figurer dans la société
 » des âmes foibles & des es-
 » prits-forts ».

CHAULNES, voyez ALBERT.

CHAUMOND, (S.) vulgairement ainsi appelé, son vrai nom étant ENNEMOND, né d'une illustre famille originaire des Gaules, vint à Paris sous le regne de Clovis II, & mérita par ses vertus d'être choisi par ce prince, pour être le parrain de son fils aîné, depuis roi sous le nom de Clotaire III. Son zèle & sa piété l'ayant élevé sur le siège de Lyon, il remplit les devoirs de l'épiscopat avec toute l'exactitude d'un fidele pasteur. La ville de Lyon lui dut l'établissement d'une communauté de vierges, particulièrement consacrées aux œuvres de charité, auquel deux de ses sœurs lui furent fort utiles. Ce saint évêque fut massacré le 28 septembre 657, près de Châlons-sur-Saone, peu après la mort de Clovis II, par une troupe de soldats, chargés de cette sacrilege exécution par Ebroïn, maire du palais, qui craignoit que le prélat ne fit connoître les vexations dont il accabloit le peuple de Lyon.
 » L'existence des évêques &
 » des prêtres, dit un auteur,
 » fut toujours un objet redou-
 » table aux yeux de ces hom-
 » mes puissans & ambitieux,
 » qui veulent, au mépris des
 » loix & de la raison, établir &
 » perpétuer le regne de la
 » tyrannie. Ils savent combien
 » cette existence les arrête dans
 » l'exécution de leurs vues in-
 » téressées & sanguinaires; &
 » voilà d'où viennent les ef-
 » forts qu'ils font pour la dé-
 » truire. En effet, cette bar-
 » rière une fois anéantie, où
 » les peuples trouveroient-ils

» des défenseurs assez vigou-
 » reux contre la violence &
 » l'oppression? Ils seroient bien-
 » tôt, hélas! dans la triste &
 » dure nécessité de plier res-
 » pectueusement le cou, sous
 » le joug dont il plairoit à
 » l'autorité arbitraire de les
 » charger ».

CHAUMONT, (Charles d'Amboise de) parvint, par la protection de son oncle le cardinal d'Amboise, aux grades de maréchal & d'amiral de France; il ne manquoit ni de valeur, ni de connoissances dans l'art militaire; mais son opiniâtreté lui nuisoit souvent. Il se trouva à la bataille d'Aignadel en 1509, manqua de faire prisonnier le pape en 1511, & laissa prendre la Mirandole. Le vif chagrin qu'il conçut de cette perte, l'entraîna au tombeau, dans le mois de février suivant, âgé de 38 ans. En mourant il sentit des remords pour avoir fait la guerre au pape, & il en demanda l'absolution.

CHAUMONT, (Jean de) seigneur du Bois-Garnier, conseiller d'état ordinaire, & garde des livres du roi Henri IV, mourut le 2 août 1667, âgé de 84 ans. Ce magistrat s'occupa de la théologie; mais il ne fut point engagé dans les liens du mariage, comme l'a avancé un lexicographe qui lui donne aussi le nom de Jacques. Nous avons de lui: *La Chaîne de diamans sur ces paroles: Ceci est mon corps*; Paris, 1644, in-8°; & autres ouvrages de controverse.

CHAUMONT, (Paul-Philippe de) frere puîné, & non fils du précédent, lui succéda dans la place de garde des livres

du cabinet, & fut reçu de l'académie françoise en 1654. Louis XIV, dont il étoit lecteur, lui donna l'évêché d'Acqs en 1671. L'amour de l'étude le lui fit remettre en 1684, pour se livrer entièrement à son penchant. Il mourut à Paris en 1697. On a de lui un livre contre l'incrédulité, qui a pour titre: *Réflexions sur le Christianisme*, Paris, 1693, 2 vol. in-12.

CHAUSSE, (Michel-Ange de la) habile antiquaire Parisien, célèbre dans le dernier siècle, quitta sa patrie de bonne heure pour aller à Rome étudier les antiquités. Le même goût qui l'y avoit amené, l'y fixa. Son *Musæum Romanum*, Rome, 1690, in-fol. & 1746, 2 vol. in-fol., prouva ses succès. Ce recueil estimable comprend une suite nombreuse de gravures antiques, dont on n'avoit pas encore joui par l'impression. Il s'en est fait plusieurs éditions. Grævius l'inséra en entier dans son *Recueil des Antiquités Romaines*. Le même auteur publia à Rome en 1707, un *Recueil de pierres gravées antiques*, in-4°. Les explications sont en italien, & les planches exécutées par Bartholi. On a encore de lui: *Picturæ antiquæ cryptarum romanarum & sepulchri Nasonum*, 1738, in-fol. Ces différens ouvrages offrent beaucoup d'érudition & de sagacité; les curieux les consultent souvent.

CHAUSSÉE, voyez NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

CHAUVEAU, (François) peintre, graveur & dessinateur François, naquit à Paris en 1613, & y mourut en 1676, âgé de 63 ans. Il débuta par quelques

estampes d'après les tableaux de Laurent de la Hire; mais la vivacité de son imagination ne s'accommodant pas de la lenteur du burin, il se mit à graver à l'eau-forte ses propres pensées. Si ses ouvrages n'ont pas la douceur, la délicatesse & le moëlleux qui distinguent ceux de plusieurs autres graveurs, il y mit tout le feu, toute la force & tout l'esprit dont son art est susceptible. Sa facilité étoit surprenante. Ses enfans lui lisoient après souper les histoires qu'il avoit à traiter. Il en faisoit tout d'un coup le sujet le plus frappant, en traçoit le dessin sur la planche avec la pointe, & avant de se coucher la mettoit en état de pouvoir la faire mordre par l'eau-forte le lendemain, tandis qu'il graveroit ou dessineroit autre chose. Il fournissoit non-seulement des dessins à des peintres & à des sculpteurs, mais aussi à des ciseleurs, à des orfèvres, à des brodeurs, & même à des menuisiers & à des ferruriers. Il a enrichi de figures plusieurs ouvrages maussades, qui n'ont rien gagné à cet ornement, & n'en sont pas moins morts en naissant. Outre plus de 2000 pieces gravées de sa main, & 1400 gravées d'après ses dessins, on a de lui quelques petits tableaux assez gracieux.

CHAUVEAU, (René) fils du précédent, marcha sur les traces de son pere. Il avoit, comme lui, une facilité admirable pour inventer ses sujets & pour les embellir; une variété & un tour ingénieux pour disposer toutes ses figures. Il se distingua sur-tout dans la sculpture. Il travailla pour Louis XIV

& pour plusieurs princes étrangers. Le marquis de Torci fut le dernier pour qui il travailla, dans son château de Sablé. Ce seigneur lui ayant demandé à deux différentes fois, combien il vouloit gagner par jour; Chauveau, piqué d'une question qui répondoit si peu à son mérite, quitta brusquement l'ouvrage & le château. Il vint tout de suite à Paris, & y mourut en 1722, âgé de 59 ans, de la fatigue du voyage, jointe à la douleur d'avoir converti son argent en billets de banque.

CHAUVELIN, (Philippe de) abbé de Montier-Ramey, & conseiller d'honneur depuis 1768 au parlement de Paris, se distingua dans l'affaire de la proscription des Jésuites. On a de lui deux *Discours* contre ces religieux, prononcés en parlement en 1761. Les Jésuites y opposerent l'*Apologie de l'Institut*, le *Compte rendu des Comptes rendus*, l'*Appel à la raison*, &c. Il mourut l'an 1770. Il étoit plein de feu, petit, & extrêmement contrefait; on connoît cette épigramme du poëte Roy:

Quelle est cette grotesque ébauche ?
Est-ce un homme ? est-ce un sapajou ?
Cela parle.... une raison gauche
Sert de ressort à ce bijou.

Il veut jouer un personnage ;
Il prête aux fous son frêle appui ;
Il caresse sa propre image
Dans les ridicules d'autrui ,
Et s'exalte à chaque ouvrage
Hors de nature comme lui.

CHAUVIN, (Etienne) ministre protestant, natif de Nismes, quitta sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, & passa à Rotterdam, puis à Berlin, où il occupa une chaire de philosophie. Il mourut en 1725,

à 85 ans. On a de lui : I. Un *Lexicon philosophicum*, in-fol., 1692 à Rotterdam, & 1713, avec figures à Leuvarde. II. Un nouveau *Journal des Savans*, commencé en 1694 à Rotterdam, & continué à Berlin; mais moins accueilli que l'*Histoire des ouvrages des Savans*, de Basnage, meilleur écrivain & plus homme de goût.

CHAZELLES, (Jean-Mathieu de) professeur d'hydrographie à Marseille, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, & mourut à Marseille en 1710. Il joignit à ses talens un grand fonds de religion : ce qui, comme dit Fontenelle, assure & fortifie toutes les vertus. Il avoit voyagé dans la Grece & dans l'Egypte, & en avoit rapporté des observations & des lumieres. Il y mesura les pyramides, & remarqua que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre régions du monde, à l'orient, à l'occident, au midi & au septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourroit se servir de galeres sur l'océan, pour remorquer les vaisseaux, quand le vent leur seroit contraire ou leur manqueroit. En 1690, quinze galeres, parties de Rochefort, donnerent un nouveau spectacle sur l'océan. Elles allerent jusqu'à Torbay en Angleterre, & servirent à la descente de Tinmouth. Chazelles y fit les fonctions d'ingénieur, & se montra sous deux points de vue bien différens, sous ceux de savant & d'homme de guerre. On lui doit la plupart des cartes qui composent les deux volumes du *Neptune François*, 1693,

in-fol., sans compter un bon nombre d'observations très-utiles pour l'astronomie, la géographie & la navigation.

CHAZOT DE NANTIGNI, voyez NANTIGNI.

CHEFFONTAINES, (Christophe) en latin à *Capite Fontium*, & appelé autrement *Penfenteniou*, étoit Bas-Breton. Il florissoit vers le milieu du seizieme siecle, & mourut à Rome en 1595, âgé de 63 ans. Sa science & sa piété l'éleverent successivement à l'emploi de professeur en théologie chez les Cordeliers, où il étoit entré de bonne heure; à celui de général, dont il fut le 55e; & à la dignité d'archevêque de Césarée. Il fit les fonctions épiscopales du diocèse de Sens, en l'absence du cardinal de Pellevé, qui en étoit titulaire. Quelques théologiens l'avoient attaqué lorsqu'il n'étoit que professeur. La nécessité qui le contraignit d'aller se défendre à Rome, fut l'occasion pour lui de son élévation; mais son mérite réel en fut la vraie cause. Il vit cinq papes pendant son séjour dans cette ville, Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, Clément VIII. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces pontifes, témoignèrent assez que les accusations formées contre lui n'étoient pas suffisamment fondées. Engagé par devoir à enseigner la scholastique, il eut assez de pénétration pour voir l'abus qu'on en faisoit alors, & assez de hardiesse pour oser écrire ce qu'il en pensoit. Son recueil intitulé : *Varii tractatus & disputationes de necessaria theologia scholastica correctione*, Paris,

1586, in-8°, est recherché ; mais la trop grande vivacité de l'auteur, & une espece d'extrême où il paroît donner, l'ont fait mettre à l'*Index* du concile de Trente (voyez ANSELME, MOLINA, PIERRE LOMBARD, &c.). Ses autres Traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, sont moins estimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avoit secoué quelques préjugés, & qui cherchoit à en faire revenir son siècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier du duel, qui, après avoir presque succombé au zèle des rois chrétiens reparoit avec plus d'empire que jamais dans le siècle de la prétendue philosophie. Son traité sur cette matière est en françois, sous ce titre : *Chrétienne confutation du point-d'honneur*, Paris, 1579, in-8°. On lui doit encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Défense de la foi que nos ancêtres ont eue en la présence réelle*. II. *Réponse familière à une Epître contre le Libre-Arbitre*, in-8°, Paris, 1571 : ouvrage qui a fourni matière à des critiques. III. *Defensio Fidei adversus Impios, Atheos, &c.*, in-8°. Cheffontaines joignoit à la science théologique quelque teinture des langues grecque, hébraïque, espagnole, italienne & françoise.

CHEFNEUX, (Mathias) né à Liege au commencement du dix-septieme siècle, entra dans l'ordre des Ermites de S. Augustin, où il se distingua par son application à l'étude, & par son zèle à remplir les devoirs de son état. Il mourut vers l'an 1670. On a de lui : I. Une Ex-

plication des *Psaumes* en latin, Liege, in-8°, peu estimée. II. Une *Chronique*, suivie *De la vraie Religion* depuis la création jusqu'au tems de l'auteur, Liege, 1670, 3 vol. in-fol., en latin ; ouvrage superficiel.

CHEKE, (Jean) né en 1514, fut professeur de grec dans l'université de Cambridge, sa patrie. Il essaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, sur-tout à l'égard des voyelles & des diphtongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philosopher sur les sons, mais de s'en tenir à l'usage. Henri VIII lui confia l'éducation du jeune Edouard son fils, & le récompensa de ses soins par les titres de Chevalier & de Secrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les Catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de constance ; mais la crainte de la mort dont on le menaçoit, lui fit abjurer la religion anglicane. Il mourut à Londres en 1557. On a de Cheke : I. Un *Traité de la superstition*, Londres, 1705, in-8°, imprimé à la suite de la *Vie* de l'auteur par Strype : cet ouvrage n'a rien de fort intéressant. II. Un *Livre de la prononciation véritable de la Langue Grecque*, à laquelle l'auteur s'étoit attaché avec beaucoup de succès ; Bâle, 1555, in-8°, en latin.

CHEMIN, (Catherine du) femme de Girardon, & digne de l'être par le talent supérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture & de sculpture lui ouvrit ses portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illustre,

époux consacra à sa mémoire le beau mausolée que l'on voit dans l'église de S. Landry. Ce monument de génie & de reconnaissance fut exécuté par Nourrisson & le Lorrain, deux de ses élèves, d'après le modèle de leur maître.

CHEMINAIS, (Timoléon) Jésuite, né à Paris en 1652, d'un commis de M. de la Vrillière, secrétaire d'état, fit admirer son talent pour la chaire à la cour & à la ville. Lorsque ses infirmités lui eurent interdit le ministère de la prédication dans les églises de Paris & de Versailles, il alloit tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. Sa réputation a long-tems approché de celle de Bourdaloue : elle a paru céder ensuite cette proximité à celle de Massillon ; il semble néanmoins que ses discours sont plus touchans, & ont en général plus d'effet sur les cœurs, quoique peut-être moins éloquens que ceux de l'évêque de Clermont. Le P. Bretonneau a publié ses *Discours* en 5 vol. in-12. Le P. Cheminais mourut en 1689, âgé de 39 ans, en digne ministre de cette Religion qui l'avoit animé pendant sa vie. Sa carrière fut courte, mais elle fut bien remplie. On a encore de lui : *Les Sentimens de piété*, imprimés en 1691, in-12 ; ouvrage qui se ressent un peu trop du style de la chaire, & pas assez du langage simple & affectueux de la dévotion.

CHEMNITZ, *Chemnitius*, (Martin) disciple de Mélancthon, est fameux par son *Examen Concilii Tridentini*, cours de théologie protestante, en

quatre parties qui forment un vol. in-fol., Francfort, 1585, ou 4 vol. in-8°. Il mourut en 1586. Il étoit né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, d'un ouvrier en laine. Les princes de sa communion l'employèrent dans les affaires de l'Eglise & de l'état. Personne n'a mieux réfuté ses erreurs que le cardinal Bellarmin.

CHEMNITZ, (Bogeflas-Philippe), petit-fils du précédent, est auteur d'une *Histoire* très-détaillée, en deux vol. in-fol., de la guerre des Suédois en Allemagne, sous Gustave-Adolphe. La reine Christine, en récompense de cet ouvrage, ennoblit l'auteur, & lui donna la terre de Holstedt en Suede, où il mourut l'an 1678. Il est inutile de dire que l'enthousiasme du protestantisme n'a point permis à l'auteur d'être toujours impartial & véridique.

CHEMNITZ, (Chrétien) petit-neveu de Martin, naquit à Koningsfeldt en 1615. Après avoir été ministre à Weimar, il fut fait professeur en théologie à Iene, où il mourut en 1666. On a de lui : I. *Brevis instructio futuri Ministri Ecclesiæ*. II. *Dissertationes de prædestinatione*, &c., &c.

CHENU, (Jean) avocat à Bourges, puis à Paris, mourut en 1627, à 68 ans. On a de lui : I. *Chronologie des Evêchés de France*, Paris, 1621, in-12, ouvrage superficiel, écrit en latin. II. *Antiquités de Bourges*, Paris, 1621, in-4°. III. *Chronologie des Archevêques de Bourges*, en latin, 1621, in-4°. IV. *Privileges de la ville de Paris*, 1621, in-4° ; & quelques livres

de jurisprudence, oubliés. Ses autres ouvrages sont savans, mais mal écrits. C'étoit un homme très-laborieux.

CHERBURY, voyez HERBERT.

CHEREAU, (François) habile graveur, élève de Drevet, né à Blois en 1681, mourut à Paris le 15 avril 1729. Il excella comme son maître dans les portraits. On estime particulièrement *S. Jean dans le désert*, qu'il grava d'après Rubens.

CHERILE, poète Grec, ami d'Hérodote, chanta la victoire que les Athéniens remportèrent sur Xercès. Ce poème charma tellement les vainqueurs, qu'ils firent donner à l'auteur une piece d'or pour chaque vers, & qu'ils ordonnerent qu'on réciteroit ses Poésies avec celles d'Homere. Nous en avons quelques fragmens dans Aristote, dans Strabon, & dans Joseph contre Appion. Le général Lyfandre voulut toujours avoir Cherile auprès de lui, pour que ce poète transmitt à la postérité sa gloire & ses actions. Horace n'en avoit pas une opinion avantageuse; il lui reproche de la lenteur & de l'inégalité :

*Sic mihi qui multum cessat, fit
Cherilus ille.*

CHERON, (Elisabeth-Sophie) fille d'un peintre en émail de la ville de Meaux, naquit à Paris en 1648, & eut son pere pour maître. A l'âge de 14 ans, le nom de cette enfant étoit déjà célèbre, & éclipsoit celui de son pere. L'illustre le Brun la présente en 1672 à l'académie de peinture & de sculpture, qui couronna ses talens en lui donnant le titre d'académicienne.

Cette fille illustre se partageoit entre la peinture, les langues savantes, la poésie & la musique. Elle a dessiné en grand beaucoup de pierres gravées, travail pour lequel elle avoit un talent décidé. Ses tableaux n'étoient pas moins recommandables par un bon goût de dessin, une facilité de pinceau singuliere, un beau ton de couleur, & une grande intelligence du clair-obscur. Toutes les manieres de peindre lui étoient familières. Elle a excellé dans l'histoire, dans la peinture à l'huile, dans la miniature en émail, dans le portrait, & surtout dans ceux des femmes. On dit qu'elle peignoit souvent de mémoire des personnes absentes, avec autant d'resemblance que si elle les avoit eues sous les yeux. L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'honora du surnom d'*Erato*, & lui donna une place dans sa compagnie. Elle mourut à Paris en 1711, âgée de 63 ans, aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Elle avoit été élevée dans la religion protestante; mais l'ayant quittée pour la catholique, elle prouva par ses vertus la sincérité de sa conversion. Voyez son *Eloge*, Paris, 1712, in-8°. On a de cette fille célèbre : I. *Essai des Psaumes & Cantiques mis en vers*, & enrichis de figures, Paris, 1693, in-8°. Les figures sont de Louis Cheron, son frere, bon graveur & habile peintre, né à Paris en 1660, & mort à Londres en 1733, où il s'étoit retiré pour y professer le Calvinisme. II. *Le Cantique d'Habacuc & le Psaume cxxi*, traduits en vers français,

& publiés en 1717, in-4°, par le Hay, ingénieur du roi, qui avoit épousé cette femme d'esprit. III. *Les Cerises renversées*, piece ingénieuse & plaisante, que le célèbre Roulleau estimoit, & qu'on publia en 1717 avec la *Batrachomyomachie d'Homere*, traduite en vers par Boivin le cadet. La poésie de Mlle. Cheron est souvent foible, mais il y a d'excellens morceaux. J. B. Rousseau a beaucoup loué une *Ode sur le Jugement dernier*.

CHERUBIN D'ORLÉANS, (le P.) capucin, a fait deux ouvrages savans : I. *La Dioptrique oculaire*, Paris, 1671, in-fol. II. *La Vision parfaite*, 1677 & 1681, 2 vol. in-fol., fig. Ces livres renferment des choses curieuses qui les font rechercher.

CHESEAUX, (Jean-Philippe de Loys de) né à Laufane en 1718, mort à Paris en 1751, étoit petit-fils du célèbre Crouzas. Les académies des sciences de Paris, de Gottingen & de Londres se l'associerent. L'astronomie, la géométrie, la théologie, le droit, la médecine, l'histoire, la géographie, les antiquités sacrées & profanes l'occupèrent tour-à-tour ; mais une étude trop étendue & trop variée l'a rendu quelquefois superficiel. Dès l'âge de 17 ans, il avoit fait trois traités de physique sur la *dynamique*, sur la *force de la poudre à canon*, & sur le *mouvement de l'air dans la propagation du son*. On a encore de Cheseaux un vol. in-8°. de *Dissertations critiques sur la partie prophétique de l'Ecriture-Sainte*, Paris, 1751 ; un *Traité de la comete de 1743* ; & des *Elémens de cosmographie*

& *d'astronomie*, qu'il composa en faveur d'un jeune seigneur.

CHESELDEN, (Guillaume) chirurgien célèbre de Londres, mort en 1752, à 64 ans, étoit de la société royale de cette ville, & correspondant de l'académie des sciences de Paris. Les heureux succès de Douglas dans l'extraction de la pierre par le haut appareil, l'animerent à suivre & à pratiquer la même méthode ; & dans l'expérience qu'il en fit, il ne trouva d'autre sujet de se repentir, que celui de n'avoir pas tenté ce secours plutôt. Mais de toutes ses opérations, celle qui lui fit le plus d'honneur, fut d'avoir rendu la vue à un jeune-homme de 14 ans, aveugle de naissance. On trouve les détails circonstanciés de cette opération, dans les *Transactions philosophiques*, & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. Quelques faux philosophes n'ont pas rougi d'opposer cette guérison à celle de l'aveugle-né de l'Evangile, comme si une opération chirurgicale pouvoit être comparée à une simple parole ou à des moyens qui ne prennent leur efficacité que dans la volonté de Dieu. Cheselden donna, en 1713, une *Anatomie du corps humain* ; il y en a huit éditions : la dernière a été imprimée à Londres en 1752. Cet ouvrage est semé d'observations très-curieuses, & orné de quarante planches fort exactes. Le même auteur a donné une *Ostéographie* ; Londres, 1733, in-fol., avec de très-belles figures. On y trouve une exposition des maladies des os, remarquable par son exactitude.

CHESNAYE, (Nicole de la)

auteur absolument inconnu, auquel on attribue une Moralité assez rare, qui est intitulée : *La Nef de santé, avec le Gouvernail du corps humain, la Condamnation des banquets, & le Traité des passions de l'ame*, Paris, Verard, in-4°, sans date.

CHESNE, (André du) appelé le *Pere de l'Histoire de France*, naquit en 1584 à l'Île-Bouchard en Touraine. Il fut écrasé en 1640, à 56 ans, par une charrette, en allant de Paris à sa maison de campagne à Varrière. On a de lui : I. Une *Histoire des Papes*, Paris 1653, 2 vol. in-fol. II. Une *Histoire d'Angleterre* en 2 vol. in-folio, comme la précédente, Paris, 1634, & regardées l'une & l'autre comme des compilations indigestes. III. *L'Histoire des Cardinaux François*, qu'il commença & que son fils acheva en partie, Paris, 1660. Il n'y en a que 2 vol. de publiés, & il devoit y en avoir quatre. C'est un ouvrage mal fait, mal digéré, & encore plus mal écrit. IV. Un *Recueil des Historiens de France*. Il devoit contenir 24 vol. in-fol. Il donna les deux premiers vol., depuis l'origine de la nation jusqu'à Hugues Capet; le troisieme & le quatrieme, depuis Charles-Martel jusqu'à Philippe-Auguste, étoient sous presse lorsqu'il mourut. Son fils François du CHESNE, héritier de l'érudition de son pere, publia le cinquieme, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel. V. *Historia Francorum & Normannorum Scriptores*, in-fol. VI. *Les Généalogies de Montmorenci, Chatillon, Guines, Vergy, Dreux, Bethune, Chasteigners*, 7 vol. in-fol. VII. *Hif-*

toire des Ducs de Bourgogne, 1619 & 1628, 2 vol. in-4°. VIII. *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, in-fol. &c., recueil utile & rare qui contient d'excellentes pieces pour l'histoire de l'abbaye de Cluni & ses dépendances. Il l'a publié avec D. Marrier. Du Chesne étoit un des plus savans hommes que la France ait produits pour l'histoire, sur-tout pour celle du Bas-Empire. Il communiquoit libéralement ses recherches, non-seulement à ses amis, mais encore aux étrangers. *La recherche sur les antiquités des villes de France*, que plusieurs écrivains lui ont attribuée, ne paroît point être de cet écrivain.

CHESNE, (Jean-Baptiste Philipotot du) Jésuite, né en 1682, au village du Chesne en Champagne, dont il prit le nom, mourut en 1755, dans sa 63e. année. On a de lui : I. *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, in-12. II. *Abrégé de l'Histoire ancienne*, in-12. Ces deux ouvrages, quoique superficiels (comme le sont nécessairement les ouvrages élémentaires) ont servi à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle l'auteur avoit du talent. III. *La Science de la jeune Noblesse*, 1730, 3 vol. in-12 : ouvrage qui a eu un succès mérité, & qu'on a imprudemment remplacé par des livres imbus des tons & des erreurs de la philosophie du jour. Il seroit à souhaiter qu'on les réimprimât avec quelques additions. IV. *Le Prédestinarianisme*, 1724, in-4°. V. *Histoire du Baïanisme*, 1731, in-4°. C'est dans ces deux ouvrages que paroît le savoir & le talent du P. du Chesne, &

où l'on a admiré l'homme qui dans les livres précédens a pu s'appetisser, & se proportionner aux besoins & aux facultés du premier âge. Cependant l'*Histoire du Baïanisme* ayant paru renfermer des censures trop fortes de quelques opinions & de quelques hommes célèbres, fut mise à l'*Index* par un décret du 17 mai 1734. Voyez SOTO.

CHESNE, *Quercetanus*, (Joseph du) seigneur de la Viollette, médecin ordinaire du roi, étoit natif de l'Armagnac. Après avoir fait un assez long séjour en Allemagne, il vint exercer son art à Paris. Il avoit acquis de grandes connoissances dans la chymie, à laquelle il s'étoit particulièrement appliqué. Les succès qui suivirent sa pratique dans cette partie, déchaînerent contre lui les autres médecins, sur-tout Gui-Patin, qui s'efforça de le couvrir de sarcasmes & de railleries. Il porta son acharnement jusqu'à s'en prendre à tout le pays d'Armagnac, qu'il appelloit *maudit pays*. Cependant l'expérience a fait voir que du Chesne a mieux rencontré sur l'antimoine, que Patin & ses confreres. Ce savant chymiste, qui est appelé du Quesne par Moreri, mourut à Paris l'an 1609, dans un âge très-avancé. Il a fait en vers françois: *La folie du monde*, 1583, in-4°; *Le grand miroir du monde*, 1593, in-8°. Il a aussi composé plusieurs livres de chymie, qui ont eu de la réputation.

CHESNE, (Jacques du) voyez ENZINAS.

CHESTERFIELD, (Philippe Dormer Stanhope, comte

de) né le 22 septembre 1695, fut successivement grand maître de la maison du roi d'Angleterre, ambassadeur en Hollande, vice-roi d'Irlande, & enfin principal secrétaire d'état. Il se distingua dans tous ces emplois, & mourut à Londres le 24 mars 1773. Après sa mort, la veuve de son fils rendit un mauvais service à sa mémoire, en faisant imprimer les *Lettres* que dans une longue suite d'années il avoit écrites à son fils. Collection qui forme le plus mauvais plan d'éducation possible, rempli de maximes fausses & dangereuses, contraires aux mœurs & à toute religion. Ces *Lettres* ont paru en françois 4 vol. in-12, & un Abrégé en 1 vol. M. Pratt, dans un roman intitulé: *l'Eleve du plaisir* (traduit de l'anglois, Paris, 1787, 2 vol. in-12), a fait voir où portoient les maximes de Chesterfield, & ce que deviendroit un jeune-homme qui les adopteroit pour sa direction.

CHÉTARDIE, (Joachim Trotti de la) bachelier de Sorbonne & curé de S. Sulpice de Paris, naquit en 1636 au château de la Chétardie dans l'Angoumois, & mourut en 1714. Il avoit été nommé à l'évêché de Poitiers en 1702; mais il le refusa. Ses devoirs de pasteur ne l'empêcherent point d'enrichir le public de plusieurs ouvrages utiles: I. *Homélies pour tous les Dimanches & Fêtes de l'Année*, 3 vol. in-4°, pleines d'onction & de solidité. II. *Le Cathéchisme de Bourges*, en 4 vol. in-12, & 1 vol. in-4°: ouvrage excellent qui unit la dignité du langage & des idées à l'exposition la plus simple de la

la foi chrétienne; c'est, au jugement de bien des gens, le meilleur Catéchisme raisonné que nous ayons en françois. III. *Explication de l'Apocalypse*, in-8° & in-4°, savante, bien déduite & très-satisfaisante dans un grand nombre d'explications (voyez S. JEAN). IV. *Entretiens Ecclésiastiques*, 4 vol. in-12.

CHE TARDIE, (le chevalier de la) neveu du curé de S. Sulpice, mort vers 1700, étoit un homme d'esprit, plein de politesse. Il est auteur de deux ouvrages. Le 1er. a pour titre: *Instruction pour un jeune Seigneur*; & le 2e. est intitulé: *Instruction pour une Princesse*, in-12.

CHEVALET, (Antoine) gentilhomme Dauphinois, auteur de la *Vie de S. Christophe par personnages*, Grenoble, 1530, in-fol., fort rare.

CHEVALIER, (Nicolas) François réfugié à Utrecht, à cause de la religion protestante qu'il professoit, a fait paroître un savant ouvrage intitulé: *Recherches curieuses d'antiquités que l'on conserve dans la chambre des raretés de cette ville*: Utrecht, 1709, in-fol.

CHEVANÈS, (Jacques de) natif de la ville d'Autun, prit l'habit de capucin dans la province de Lyon, où il se fit un nom parmi les prédicateurs & les théologiens de son tems: il a écrit: I. *L'Amour triomphant des impossibilités de la nature & de la morale*, ou *Discours sur le très-auguste Sacrement de l'Eucharistie*, in-4°, Lyon, 1633. II. *Les Entretiens curieux d'Hermodore, & du voyageur inconnu*, &c., in-4°, Lyon, 1634. C'est une réfutation des ouvrages de

Tome III.

J. P. le Camus, avec une apologie des ordres religieux. III. *La conduite des Illustres, ou les Maximes pour aspirer à la gloire d'une vie héroïque & chrétienne*, Paris, 1647. IV. *L'incrédulité ignorante, & la crédulité savante au sujet des magiciens & sorciers, avec la réponse à un livre intitulé: Apologie pour tous les grands personnages, qui ont été accusés de magie*; in-4°, Lyon, 1671. V. *Justæ expectationes nostræ salutis, opposita desperationi sæculi*; in-4°, Lyon, 1649.

CHEVASSU, (Joseph) curé des Rouffes dans le diocèse de St.-Claude, mort à St.-Claude, sa patrie, le 25 octobre 1752, à 78 ans, étoit l'exemple du troupeau qu'il instruisoit. On a de lui: *Des Méditations ecclésiastiques*, 6 vol. in-12, 1764, où il y a des choses solides & peu de touchantes. II. *Le Missionnaire paroissial*, 4 vol. in-12, renfermant ses Prônes & des Conférences sur les principales vérités de la Religion. L'onction n'étoit pas la qualité dominante de cet orateur; mais il étoit instruit, & il possédoit bien l'Ecriture & les Peres.

CHEVERT, (François de) né à Verdun sur Meuse le 21 février 1695, s'éleva, du poste de simple soldat, au grade de lieutenant-général. Il dut tout à son mérite, & rien à la faveur ni à l'intrigue. Il eut à lutter contre l'envie & contre l'obscurité de sa naissance. Une étude profonde de la tactique, un amour extrême de ses devoirs, un desir ardent de se distinguer; tels furent les protecteurs qui veillèrent à son avancement. Nous ne suivrons pas toutes les actions éclatantes qui le distin-

H

guerent. Tout le monde connoit la retraite de Prague par le maréchal de Belle-Île. Chevert qu'il y laissa avec 18 cents hommes, pressé de se rendre par la famine, par les habitans & par une armée nombreuse, prend les otages de la ville, les enferme dans sa propre maison, & met dans les caves des tonneaux de poudre, résolu de se faire sauter avec eux, si les bourgeois veulent lui faire violence. Il obtint ce qu'il demandoit, c'est-à-dire, de sortir avec tous les honneurs de la guerre : le prince Lobkowitz lui accorda deux pieces de canon. Les guerres de 1741 & de 1757, offrirent à notre guerrier les occasions les plus dangereuses & les plus brillantes. Ce brave officier mourut le 24 janvier 1769, dans la 74^e. année de son âge. Il étoit commandeur-grand-croix de l'ordre de S. Louis, chevalier de l'aigle-blanc de Pologne, gouverneur de Givet & de Charlemont, lieutenant-général des armées du roi. Il fut inhumé en la paroisse de saint Eustache de Paris, où l'on voit son épitaphe conçue en ces termes : « Sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin » dès l'enfance, il entra au service à l'âge de 11 ans. Il s'éleva malgré l'envie à force » de mérite, & chaque grade » fut le prix d'une action d'éclat. Le seul titre de maréchal » de France a manqué, non pas » à sa gloire, mais à l'exemple » de ceux qui le prendront » pour modele. ».

CHEVILLARD, (Jacques) généalogiste, mort à Paris le 24 octobre 1751, âgé de 71 ans. On a de lui : I. Un *Diction-*

naire héraldique, contenant les armes & blasons des princes, & grands officiers de la couronne, avec celles de plusieurs maisons & familles du royaume; Paris, 1723, in-12. II. Carte contenant les armes, les noms & qualités des gouverneurs, capitaines & lieutenans-généraux de la ville de Paris. III. D'autres Cartes concernant l'art héraldique.

CHEVILLIER, (André) né à Pontoise en 1636, parut en Sorbonne avec tant de distinction, que l'abbé de Brienne, depuis évêque de Coutance, lui céda le premier lieu de licence, & en fit même les frais. Il mourut en 1700, bibliothécaire de Sorbonne. Sa piété égala son savoir, & son savoir étoit profond. On l'a vu se dépouiller lui-même pour revêtir les pauvres, & vendre ses livres pour les assister. On a de lui : I. *Origine de l'imprimerie de Paris*; dissertation historique & critique, pleine d'érudition & souvent citée dans les *Annales typographiques de Maittaire*, 1694, in-4°. II. *Le grand Canon de l'Eglise Grecque, traduit en françois*, in-12, 1699. C'est plutôt une paraphrase, qu'une traduction. III. *Dissertation latine sur le concile de Chalcédoine, touchant les formules de foi*, 1664, in-4°.

CHEVREAU, (Urbain) naquit à Loudun en 1613. Il fit paroître beaucoup d'esprit dans ses premières études. La reine Christine de Suede le choisit pour secrétaire, & l'électeur Palatin pour son conseiller. Chevreau, fixé dans cette cour, contribua beaucoup à la conversion de la princesse électo-

rale, depuis duchesse d'Orléans. Après la mort de l'électeur il revint en France, & fut choisi par Louis XIV pour précepteur du duc du Maine. Le desir de vaquer en repos aux exercices de la vie chrétienne, l'obligea de quitter la cour pour se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1701, âgé de 88 ans. Il ne rougit jamais de la Religion au milieu des grands. Sa piété fut tendre, autant que son érudition fut profonde. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Les Tableaux de la fortune*, en 1651, in-8°. , depuis réimprimés avec des changemens, sous ce titre : *Effets de la fortune*, 1656, in-8°. ; roman qui fut bien accueilli dans le tems. II. *L'Histoire du monde*, en 1686, réimprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1717, en 8 vol. in-12, avec des additions considérables, par Bourgeois de Chastenet. On sent, en lisant cette Histoire, que l'auteur avoit puisé dans les sources primitives; mais il ne les cite pas toujours avec fidélité. L'histoire grecque, la romaine, la mahométane y sont traitées avec assez d'exactitude. L'auteur auroit pu se dispenser de mêler aux vérités utiles de son ouvrage, les généalogies rabbiniques qui le défigurent, & quelques discussions qui ne devoient entrer que dans une histoire en grand. III. *Œuvres mêlées*, 2 part. in-12, La Haye, 1697. Ce sont des lettres semées de vers latins & françois, quelquefois ingénieux, quelquefois foibles; d'explications de passages d'auteurs anciens, grecs & latins; d'anecdotes littéraires, &c. IV. *Chevreana*,

Paris, deux volumes, 1697-1700 : recueil dans lequel l'auteur a versé de petites notes, des réflexions, des faits littéraires qu'il n'avoit pas pu faire entrer dans ses autres ouvrages. Chevreau avoit joint à l'étude des anciens le commerce de quelques-uns des modernes, & il s'étoit formé chez les uns & chez les autres. Il avoit beaucoup lu; mais dans ses livres il n'accable pas son lecteur par un trop grand amas de recherches érudites. Il est souvent loué par Tannegui Le Fevre, qui lui a adressé plusieurs de ses lettres; par M. Dacier, & par les plus habiles critiques de son tems. » Mais à peine, dit un critique, » son nom est-il aujourd'hui » connu du commun des litté- » rateurs; on a oublié du » moins qu'il a été un des beaux » esprits du siècle dernier; ce- » pendant ses ouvrages offrent » plus de talens; une littéra- » ture plus étendue que les » productions d'un grand nom- » bre d'écrivains, qui brillent » dans celui-ci, & sont desti- » nés au même sort. »

CHEVREMONT, (l'abbé, Jean-Baptiste de) Lorrain de nation, secrétaire de Charles V, duc de Lorraine, se retira à Paris après la mort de son maître, & y mourut en 1702. On a de lui : I. *La connoissance du monde*. II. *L'Histoire de Kemiski*. III. *La France ruinée, par qui & comment*. IV. *Le Testament politique du Duc de Lorraine*. V. *L'Etat actuel de la Pologne*, Cologne, 1702, in-12. VI. *Le Christianisme éclairci sur les différends du tems en matière de Quiétisme*, &c. Les ouvrages de l'abbé de Chevrement n'ont

rien pour gagner le lecteur : ils sont remplis de projets ridicules , d'idées fausses ; & le style en est des plus languissans.

CHEVREUSE, (Marie de Rohan-Montbason, duchesse de) née en 1600, épousa en 1617 Charles d'Albert, duc de Luynes, connétable de France, & en 1622, Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Cette dame, célèbre par sa beauté & par son esprit, fut ennemie du cardinal de Richelieu, parce qu'elle voyoit avec peine la manière dont il traitoit la reine, pour laquelle son attachement étoit déclaré. Le cardinal l'en punit par l'exil ; elle fut même obligée de sortir de France, & de se retirer à Bruxelles, d'où elle entretenoit commerce avec la reine. Quand cette princesse fut devenue régente, la duchesse de Chevreuse revint triomphante à la cour ; mais sa faveur fut de courte durée, parce qu'elle entra dans les intrigues contre le cardinal Mazarin, selon que le coadjuteur, avec qui elle étoit fort liée, penchoit pour ou contre la cour. Cette duchesse conserva cependant toujours de l'ascendant sur l'esprit de la reine, & la poussa à consentir à la disgrâce du fameux surintendant Fouquet. Elle mourut en 1679. Ce fut par elle que le duc de Chevreuse vint à ses enfans du premier lit.

CHEVRIER, (François-Antoine) né à Nanci d'un secrétaire du roi, montra dès sa jeunesse beaucoup d'esprit & de méchanceté. Après avoir parcouru divers pays, tantôt riche, tantôt pauvre, consacré tour-à-tour à l'intrigue & aux lettres, il alla mourir en Hol-

lande en 1762. Cetauteur avoit du talent, de l'esprit & de l'imagination, & sur-tout beaucoup de facilité ; mais il en abusoit, & il n'a rien laissé de véritablement estimable. Il est auteur de quelques comédies & de quelques ouvrages en prose.

I. Plusieurs romans : *Cela est singulier* ; *Maga-Kou* ; *Mémoires d'une honnête femme*, in-12 ; *Le Colporteur*, in-12. Ce dernier ouvrage, plein d'atrocités révoltantes & de faillies heureuses, est une satire affreuse des mœurs du siècle. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Lorraine, avec une réfutation de la Bibliothèque de Lorraine*, de D. Calmet ; Bruxelles, 1754, 2 vol. in-12. III. *Les ridicules du siècle*, in-12 ; ouvrage qui fut pros crit dans sa nouveauté. L'auteur avoit trempé son pinceau dans le fiel, & presque tous ses caractères sont outrés ; ce livre est d'ailleurs très-médiocre. IV. *Histoire de la campagne de 1757, jusqu'au 1er. janvier 1759*. V. *Le Testament politique du Maréchal de Belle-Isle*, son *Codicile* & *sa Vie*, en 3 vol. in-12, 1761-1762. Ce sont des mémoires supposés, mal digérés, mais bien écrits & curieux. Il est à regretter qu'un tel sujet n'ait pas été traité par un écrivain mieux instruit ou plus véridique. VI. *L'Histoire de Corse*, Nanci, 1749, in-12. M. l'abbé Germanes en a donné une meilleure en 3 vol. in-12, 1776. VII. *Projet de paix générale*. VIII. *Almanach des gens d'esprit*, par un homme qui n'est pas sot. L'indécence, la satire impudente, l'obscénité & l'impiété dominant dans cette misérable brochure, ain si que dans

la plupart des livres de cet écrivain, dont les mœurs ne valaient pas mieux que les ouvrages « qui presque tous in-fectés, dit un critique, de l'esprit de satire & du poison de la haine, peuvent être comparés à ces nuées d'insectes éphémères, qui piquent un moment, & ne vivent qu'un jour ». Il préparoit de nouvelles horreurs lorsqu'il mourut. La *Vie du P. Norbert, capucin*, est une des dernières productions de Chevrier.

CHEYNE, (George) docteur en médecine, & de la société royale de Londres. Il naquit en Ecosse, en 1671, s'appliqua à la philosophie & aux mathématiques, ensuite à la médecine, & réussit très-bien dans la pratique de cette science. Il mourut en 1743. Il est fort connu par un ouvrage intitulé : *De Infirmorum sanitate tuenda, vitæque producenda*, Londres, 1726, in-8°. ; traduit en français par l'abbé de la Chapelle, sous le titre de *Règles sur la santé & les moyens de prolonger sa vie, ou Méthode naturelle de guérir les maladies du corps & celles de l'esprit qui en dépendent*, 2 vol. in-8°, Paris, 1749. On a encore de lui un *Traité de la goutte*, 1724, in-8°, en anglais, & quelques ouvrages de philosophie & de mathématiques, qui ne valent pas ses livres de médecine.

CHIABRERA, (Gabriel) poète Italien, né à Savone en 1552, fortifia à Rome son inclination & ses talens pour les belles-lettres. Alde Manuce & Antoine Muret lui donnerent leur amitié, & l'aiderent de leurs conseils. Il mourut à Sa-

vone en 1638, à 86 ans. Le pape Urbain VIII, protecteur des poètes, & poète lui-même, l'invita en 1624 d'aller à Rome pour l'année sainte ; mais Chiabrera s'en excusa sur son âge & sur ses infirmités. Ce poète étoit un des plus beaux-esprits & des plus laids personnages de l'Italie. Il a laissé des *Poësies héroïques, dramatiques, pastorales, lyriques*. On estime surtout ces dernières, imprimées séparément en 1718, in-8°. Ses poèmes héroïques sont : *l'Italia liberata : il Foresto : il Rugiero ; Amadeida*, ou la conquête de Rhodes par Amédée de Savoie. L'abbé Paolucci publia le recueil de ses ouvrages en 1718, à Rome, en 3 vol. in-8°. La *Vie* de l'auteur, qu'on regarde comme le Pindare de l'Italie, est à la tête de ce recueil. On en a une nouvelle édition, Venise, 1731, 4 vol. in-8°.

CHIARI, (Joseph) peintre Romain, mort d'apoplexie dans sa patrie en 1727, à 73 ans, se fit un nom parmi ceux de sa profession, par plusieurs beaux morceaux de peinture pour les églises & pour les palais de Rome.

CHICOT, fou d'Henri IV, fut très-attaché à ce prince. Il étoit né en Gascogne, & avoit de la fortune & de la valeur. Il se trouva en 1591 au siège de Rouen, & y fit prisonnier le comte de Galigny, de la maison de Lorraine. En le présentant au roi, il lui dit : *Tiens, je te donne ce prisonnier qui est à moi*. Le comte, désespéré de se voir pris par un homme tel que Chicot, lui donna un coup d'épée au travers du corps.

dont il mourut quioze jours après. Il y avoit, dans la chambre où il étoit malade, un soldat mourant. Le curé du lieu, partisan de la Ligue, vint pour le confesser ; mais il ne voulut pas lui donner l'absolution, parce qu'il étoit au service d'un roi huguenot. Chicot, rémoin du refus, se leva en fureur de son lit, pensa tuer le curé, & l'auroit fait, s'il en eût eu la force ; mais il expira quelques momens après.

CHICOYNEAU, (François) conseiller d'état & premier médecin du roi, naquit à Montpellier en 1672, de Michel Chicoyneau, professeur & chancelier de la faculté de médecine de cette ville. Après avoir été reçu au doctorat, n'étant âgé que de 21 ans, il fut pourvu en survivance des places de son pere ; & à sa mort, il y ajouta celle de conseiller en la cour des aides de Montpellier. Envoyé à la peste de Marseille par le duc d'Orléans, régent du royaume, ce médecin parut plein d'audace & de confiance dans cette ville, où tout un peuple égaré n'attendoit que la mort : il rassura les habitans : il calma par sa présence leurs vives alarmes : on crut voir renaître l'espérance, dès qu'il se montra. Ces services furent récompensés par un brevet honorable, & par une pension que le roi lui accorda. L'an 1731 il fut appelé à la cour, pour y être médecin des enfans de France, par le crédit de Chirac, dont il avoit épousé la fille ; & à la mort de celui-ci, il fut fait premier médecin du roi, conseiller d'état, & sur-intendant des eaux minérales du royaume. Il étoit

aussi associé libre de l'académie des sciences de Paris. Il mourut à Versailles l'an 1752, âgé de près de 80 ans. Chicoyneau n'a laissé que de très-modiques ouvrages, & à peine connus. Le plus curieux est celui où il soutient *que la peste n'est pas contagieuse* : Lyon & Paris, 1721, in-12. On croit qu'il n'embrassa cette opinion que pour plaire à Chirac, son beau-pere, qui en étoit fortement entiché.

CHICOYNEAU, (François) né à Montpellier en 1702, eut pour premier maître son pere, dont on vient de parler. Le célèbre Chirac lui enseigna ensuite à Paris les principes de la médecine, du Verney & Winslou l'anatomie, & Vailant la botanique. Chicoyneau, né avec un génie facile, délicat, pénétrant, ne pouvoit que faire des progrès sous de tels maîtres. La démonstration des plantes fut sa premiere fonction dans l'université de Montpellier : il la remplit avec le plus grand succès. Le jardin royal de cette ville, le plus ancien du royaume & l'ouvrage d'Henri IV, fut renouvelé entièrement & en peu de tems. Ce ne fut pas avec moins de distinction qu'il présida au cours public d'anatomie. Son pere ayant voulu le faire revêtir de la charge de conseiller à la cour des aides, il parla le langage des loix avec la même aisance, mais avec beaucoup moins de goût, que celui de la médecine. Il mourut en 1740, à 38 ans, professeur & chancelier de l'université de médecine de Montpellier.

CHIFFLET, (Jean-Jacques) naquit à Besançon en 1588.

Après avoir visité en curieux & en savant les principales villes de l'Europe, il fut choisi pour médecin ordinaire de l'archiduchesse des Pays-Bas & du roi d'Espagne Philippe IV. Ce prince le chargea d'écrire l'histoire de l'ordre de la Toison d'or. Il s'étoit déjà fait connoître au public par des ouvrages savans. Les principaux sont : I. *Vesuntio; civitas imperialis... monumentis illustrata*, &c., in-4°, Lyon, 1650. Cette histoire de Besançon est en assez beau latin; mais l'auteur fait, de cette ville celtique, une ville toute romaine. D'ailleurs si l'on retranchoit de la partie civile l'érudition étrangère, & de la partie ecclésiastique les fables & les légendes, son in-4° seroit bien diminué. II. *Vindicia Hispanica*, in-fol., Anvers, 1650: ouvrage fait pour prouver que la race de Hugues Capet ne descend pas en ligne masculine de Charlemagne; & que, du côté des femmes, la maison d'Autriche précède celle des Capétiens. III. *Le faux Childebrand*, 1649, in-4°, en réponse au *Vrai Childebrand* d'Auteuil de Gombault, 1659, in-4°. C'est encore pour contester l'opinion de ceux qui faisoient descendre Hugues Capet de Childebrand, frère de Charles Martel. IV. *De Ampulla Rhemensi*, Anvers, 1651, in-fol., dans lequel l'auteur traite de fable l'histoire de ce qu'on appelle la *Ste Ampoule*. Il entreprend de prouver qu'Hincmar, archevêque de Rheims, en a été l'inventeur, pour faire valoir les droits de son église. Ce destructeur de l'*Ampoule* de Rheims, admettoit le *Suaire* de Besançon; il

a même écrit un in-4°, intitulé : *De Lintheis Sepulchralibus Christi*, Anvers, 1624, pour soutenir son sentiment. V. *Recueil des Traitez de paix entre la France & l'Espagne*, depuis 1526 jusqu'en 1611, Anvers, 1645, in-8°. VI. *Insignia ord. Velleris aurei*, Anvers, 1632, in-4°. VII. *Alsatia vindicata*, Anvers, 1650, in-fol. VIII. *Commentarius Lothariensis*, 1649, in-fol. IX. *Pulvis febrifugus ventilatus*, 1653, in-8°. C'est un traité contre le quinquina, dont les propriétés n'étoient pas encore assez connues. Ce savant mourut en 1660, âgé de 72 ans. Comme médecin, il n'est guère connu; mais comme érudit, il a joui de quelque estime. Ses livres sont pleins de recherches, & si, en les écrivant, il avoit secoué certains préjugés, & s'étoit attaché à un arrangement plus méthodique, ils auroient encore plus de réputation qu'ils n'en ont. Ses *Ouvrages politico-historiques* ont été recueillis à Anvers, 2 vol. in-fol. Voyez Niceron, tom. 25, pag. 225.

CHIFFLET, (Jules) fils du précédent, docteur en théologie, prieur de Dampierre, & grand-vicaire de l'archevêché de Besançon, fut fait l'an 1648 chancelier de l'ordre de la Toison d'or, par Philippe IV, roi d'Espagne. Il n'étoit pas moins savant que son pere, & il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, dont voici quelques-uns. I. *L'Histoire du bon chevalier Jacques de Lalain*, Bruxelles, 1634, in-4°. II. *Traité de la maison de Rye*, 1644, in-fol. III. *Les marques d'honneur de la maison de Tassis*, Anvers, 1645, in-fol. IV. *Breviarium*

historicum Velleris aurei, 1652, in-4°.

CHIFFLET, (Jean) frere du précédent, né à Besançon, s'adonna au droit & aux langues savantes. Il fut fait chanoine de Tournay en 1651, & ensuite prédicateur de Philippe IV, roi d'Espagne, & des archiducs Jean & Léopold. Il s'étoit aussi beaucoup appliqué à l'étude des médailles, & en avoit assemblé une belle collection. Il mourut le 27 novembre 1663, après avoir publié : I. *Judicium de fabulâ Joanna papissæ*, Anvers, 1666, in-4°. II. *Apologitica dissertatio de quatuor juris utriusque architectis*, Justiniano, Triboniano, Gratiano & S. Raymundo, Anvers, 1651, & dans le *Trésor de la Jurisprudence Romaine d'Evrard Otthon*. Plusieurs Dissertations sur des inscriptions antiques, &c., dont quelques unes ont trouvé place dans le *Trésor des Antiquités Romaines de Grævius*, tome IV, & dans le tome XII des *Antiquités Grecques* de Gronovius, entre autres, *Socrates, sive de gemmis ejus imagine calatis judicium, cum earum iconibus*, qui a été aussi imprimée à part à Anvers, 1657, in-4°. On y trouve les choses les plus grotesques sur le sage Socrate.

CHIFFLET, (Pierre-François) savant Jésuite, né à Besançon, étoit parent des précédens. Après avoir professé plusieurs années la philosophie, la langue hébraïque & l'Écriture-Sainte, il fut appelé à Paris l'an 1675, par le grand Colbert, pour mettre en ordre les médailles du roi. Il mourut le 5 octobre, & non le 11 mai 1682, à 92 ans. On a de lui quan-

tité d'ouvrages, entr'autres : I. *Lettre sur Béatrix, comtesse de Champagne*, Dijon, 1656, in-4°. II. *Histoire de l'abbaye & de la ville de Tournus*, ibid., 1664, in-4°. III. Une bonne Carte de la Franche-Comté en 4 feuilles. Il a donné aussi des éditions de plusieurs anciens écrivains : entr'autres de S. Fulgence, de Ferrand le diacre, de Cresconius, avec des notes, Dijon, 1649, in-4°; des *Opuscules* d'Alcuin, de Raban-Maur, & de quelques anonymes, in-4°; des *Œuvres* de Victor de Vite, de Vigile de Tapfe, Dijon, 1664, in-4°; d'une Vie de Ste. Genevieve, par un anonyme qu'on vouloit faire passer pour auteur ancien, & qui a été traduite depuis en françois par le P. Lallemand. *Chifflet*, dit Baillet, avoit grande connoissance des tems, auxquels ont vécu les auteurs qu'il a publiés. Il y a eu quelques autres gens-de-lettres de ce nom.

CHIGI, voyez **ALEXANDRE VII**.

CHILDEBERT I, fils de Clovis & de Ste. Clotilde, commença de régner à Paris en 511. Il se joignit à ses freres Clodomir & Clotaire, contre Sigismond, roi de Bourgogne; le vainquit, le fit massacrer, lui, son épouse & ses enfans, & précipiter dans un puits. Gondemar, devenu successeur de Sigismond, fut défait comme lui. Sa mort mit fin à son royaume, que les vainqueurs partagerent entr'eux. Il y avoit près de 120 ans que la Bourgogne jouissoit du titre de royaume, quand elle fut réunie à l'empire de France en 524. Après avoir triomphé de leurs ennemis,

Childebert & Clotaire se firent la guerre entr'eux ; mais un orage , qui vint fondre sur le camp du premier , l'obligea de faire la paix. Childebert , accompagné de Clotaire , tourna ensuite les armes contre l'Espagne , alla mettre le siege devant Sarragosse , fut battu , & contraint de le lever en 542. De retour en France , il fit une cession à Clotaire de ce qui lui revenoit de la succession de Théodebalde , bâtard de Théodebert leur neveu. Il étoit malade , lorsqu'il lui céda cet héritage. Dès qu'il fut en santé , il voulut le ravoir , & seconda la révolte de Chramne , fils naturel de Clotaire. La mort mit fin à tous ses projets. Il fut enterré en 558 à Paris , dans l'église de St. Germain-des-Prés , qu'il avoit fait bâtir sous le titre de Ste. Croix & de S. Vincent. Il ne laissa que des filles de sa femme Ultrogote , inhumée dans la même église. Son frere Clotaire régna seul après lui. C'est le premier exemple de la loi fondamentale qui n'admet que les mâles à la couronne de France. La charité de ce prince , & son zele pour la religion , ont fait oublier son ambition & sa cruauté. Il donna sa vaisselle d'or & d'argent pour soulager les pauvres de sa capitale , & signala sa piété par un grand nombre de fondations.

CHILDEBERT II , fils de Sigebert & de Brunehaut , succéda à son pere dans le royaume d'Austrasie en 575 , à l'âge de cinq ans. Il se ligua d'abord avec Gontran son oncle , roi d'Orléans , contre Chilperic , roi de Soissons ; puis il s'unit à celui-ci pour faire la guerre

à Gontran. Il porta ensuite les armes en Italie , mais sans beaucoup de succès. Après la mort de son oncle , il réunit à l'Austrasie les royaumes d'Orléans & de Bourgogne , & une partie de celui de Paris. Il mourut de poison trois ans après , en 596 , à 26 ans. Son regne fut remarquable par divers réglemens pour le maintien du bon ordre dans ses états. Il y en a un qui ordonne que l'homicide sera puni de mort ; auparavant il n'étoit condamné qu'à une peine pécuniaire.

CHILDEBERT III , dit *le Juste* , fils de Thierry II ou III , frere de Clovis III , succéda en 695 à ce dernier dans le royaume de France , à l'âge de 12 ans. Il en régna 16 sous la tyrannie de Pepin , maire du palais , qui ne lui donna aucune part au gouvernement. Il mourut l'an 711 , & fut enterré dans l'église de S. Etienne de Choisy , près de Compiègne.

CHILDEBRAND , fils de Pepin le Gros , & frere de Charles Martel , est , selon quelques auteurs , la tige des rois de France de la troisième race. Il eut souvent le commandement des troupes sous Charles Martel , & il les conduisit avec courage.

CHILDERIC I , fils & successeur de Mérovée , monta sur le trône des François l'an 456. Il fut déposé l'année suivante pour sa mauvaise conduite , & contraint de se retirer en Thuringe , d'où il ne fut rappelé qu'en 463. On connoît peu les autres événemens de son regne , ainsi que ceux des regnes précédens. Il mourut en 481. On découvrit à Tournay l'an 1655

le tombeau de ce monarque : l'empereur Léopold fit présent à Louis XIV, des armes, des médailles, & des autres antiquités qui s'y trouverent ; ce genre de trésor avoit passé au cabinet impérial après la mort de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas.

CHILDERIC II, fils puiné de Clovis II & de Sre. Bathilde, roi d'Austrasie en 660, le fut de toute la France en 670, par la mort de Clotaire III, son frere, & par la retraite forcée de Thierry. Ebroïn, maire du palais, ayant voulu mettre ce dernier sur le trône, fut rasé & confiné dans un monastere, & le prince enfermé dans l'abbaye de S. Denis. Childeric, maître absolu du royaume, se conduisit d'abord par les sages conseils de Leger, évêque d'Autun. Tant que le saint prélat vécut, les François furent heureux ; mais après sa mort il se rendit odieux & méprisable à ses sujets, par ses débauches & ses cruautés. Bodillon, seigneur de la cour, lui ayant représenté avec liberté le danger d'une imposition excessive qu'il vouloit établir, il le fit attacher à un pieu contre terre, & fouetter cruellement. Cet outrage fit naître une conspiration. Le même Bodillon, chef des conjurés, l'assassina dans la forêt de Livri en 673, à peine âgé de 24 ans. Il fit le même traitement à la reine Bilihilde, alors enceinte, & à Dagobert leur fils aîné, encore enfant. Leur autre fils, nommé Daniel, échappa seul à ce massacre (voy. **CHILPERIC II**). Thierry sortit de S. Denis & reprit la couronne (voyez **THIERRI II**, roi de France).

CHILDERIC III, dit *l'Idiot*, le *Fainéant*, dernier roi de la première race, fut proclamé souverain en 742, dans la partie de la France que gouvernoit Pepin ; c'est-à-dire, dans la Neustrie, la Bourgogne & la Provence. Pepin le voyant absolument incapable de régner, le fit raser & enfermer dans le monastere de Sithiu (aujourd'hui de S. Bertin) en 752. Childeric y mourut trois ans après sa déposition. C'étoit un prince foible qui pouvoit à peine commander aux domestiques de sa maison. Pepin consulta, dit-on, le pape Zacharie, pour savoir s'il étoit à propos de laisser sur le trône de France, des princes qui n'en avoient que le nom ? Le pape répondit, qu'il valoit mieux donner le nom de roi à celui qui l'étoit déjà en effet. Le P. le Cointe dans ses *Annales ecclesiastici Francorum*, traite ce récit de fable ; & il paroît par l'histoire de Pepin, qu'il fut proclamé roi par la nation, assemblée à Soissons sans aucun concours du pape. C'est sous Childeric, l'an 743, que fut convoqué le concile de Lepine, aujourd'hui Lestine en Cambresis (Le P. Daniel dit *Estlines*, palais des rois d'Austrasie, dont on voit encore les ruines auprès de Binch en Hainaut). C'est dans ce concile que l'on commença à compter les années depuis l'Incarnation de Jesus-Christ. Cette époque a pour auteur Denis le Petit dans son Cycle de l'an 526, & Bede l'employa depuis dans son Histoire d'Angleterre.

CHILLAT, (N.) vivoit sous le regne de Louis XI, dont il passe pour avoir écrit une partie

de l'histoire, sous le titre de *Chronique scandaleuse*, imprimée en 1 vol. in-4°, 1620. C'est un journal singulier & curieux, mais souvent calomnieux, de ce qui s'est passé à Paris, depuis 1461 jusqu'en 1483. — Il ne le faut pas confondre avec Michel CHILLAT, qui vivoit à la fin du 17e. siècle, & dont on a une *Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie, avec la description de ce duché, & des recherches sur l'origine de cette maison*, Paris, 1697, 1 vol. in-12.

CHILLINGWORTH, (Guillaume) né à Oxford en 1602, consacra ses talens à la controverse. Les missionnaires Jésuites, qui allerent en Angleterre sous les regnes de Jacques I & de Charles I, luterent contre lui, & eurent l'honneur de la victoire. Chillingworth fut terrassé; ces athlètes sacrés lui firent reconnoître la nécessité d'un juge infaillible en matiere de foi, & l'attachèrent à la Religion catholique. Laud, évêque de Londres, fâché que les ennemis de l'église anglicane eussent fait cette conquête, tâcha de ramener le nouveau converti, & employa le grand argument de l'intérêt. Chillingworth, après avoir fait un voyage à Douay, rentra dans son ancienne communion, pour être revêtu de la chancellerie de Salisbury, & de la prébende de Brixworth dans le Northampton. Alors les Catholiques publierent contre lui quantité d'écrits. Chillingworth leur répondit en 1637 par son ouvrage traduit de l'anglois en françois, sous ce titre : *La Religion protestante, voie sûre pour le salut*,

Amsterdam, 1730, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, modele de logique, selon Locke, n'a pas paru tel aux Catholiques, ni même en général aux bons logiciens; il y a cependant de la netteté dans le style, & de l'érudition dans les autorités que l'auteur rassemble. Chillingworth s'étoit aussi appliqué à la géométrie; il fit même la fonction d'ingénieur au siege de Glocester en 1643. Il se trouva à la prise du château d'Arundel, où il fut fait prisonnier. On le conduisit à Chichester; il y mourut en 1644. Sa réputation étoit celle d'un écrivain laborieux, d'un homme inconstant & intéressé. On a de lui des Sermons en sa langue, & d'autres écrits, outre celui que nous avons cité; mais c'est le seul qu'on ait traduit en françois.

CHILMEAD, (Edmond) savant Anglois, né dans le comté de Glocester, chapelain de l'église de Christ à Oxford, fut chassé de ce poste en 1648, à cause de sa fidélité pour le roi Charles I. Retiré à Londres, il subsista de la musique, & y mourut en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels il y a beaucoup de traductions en anglois de livres latins, françois & italiens. Une édition de la Chronique de Jean Malala avec des notes, Oxford, 1681, in-8°. On lui doit encore le Catalogue des manuscrits grecs de la bibliotheque Bodléienne; mais ce Catalogue, que l'on dit exact & bien fait, n'a pas été imprimé.

CHILON, l'un des sept sages de la Grece, étoit Lacédémonien: il passe pour avoir contribué le plus à l'établissement

des Éphores, & fut revêtu lui-même de cette dignité, dans laquelle il donna des preuves de son intégrité. Il ne se reprochoit, dit-on, qu'une chose, à la mort; c'étoit d'avoir pendant sa magistrature, accordé la vie à son meilleur ami, qui s'étoit rendu coupable d'un crime capital. Il pensoit en cela bien différemment des philosophes de ce siècle, qui sous le faux prétexte d'humanité, voudroient arracher à la mort les plus grands scélérats, & lui substituer un genre de punition qui ne différerait pas beaucoup de la condition d'une infinité d'honnêtes citoyens (*voyez CALENTIUS*). Chilon passe aussi pour être l'auteur du style laconique, parce qu'il parloit peu, & débitoit ses sentences en peu de mots. Le fameux Ésope, avec lequel il eut des conférences philosophiques, lui ayant demandé s'il savoit ce que Jupiter faisoit dans le ciel? *Oui*, dit-il, *je le fais, il abaisse ce qui est élevé, & élève ce qui est abaissé*. Interrogé sur ce qu'il y avoit de plus difficile, il répondit, *garder le secret*. Périandre lui ayant écrit qu'il alloit se mettre à la tête d'une armée, & qu'il étoit près de sortir de son pays pour entrer dans le pays ennemi, il lui répondit: "Qu'il
 » se mît en sûreté chez lui, au
 » lieu d'aller troubler les au-
 » tres; & qu'un tyran devoit
 » se croire heureux, lorsqu'il
 » ne finissoit ses jours ni par le
 » fer ni par le poison". C'est lui qui fit graver en lettres d'or ces maximes au temple de Delphes: *Connois-toi toi-même, & Ne desirer rien de trop avantageux*. Comme ces anciens sages faisoient toujours échapper des

traits de folie, il arriva que Chilon mourut de joie, en embrassant son fils qui avoit remporté le prix du ceste aux jeux olympiques.

CHILPERICI, fils puîné de Clotaire I, voulut avoir Paris pour son partage, après la mort de son pere en 561. On tira au sort les quatre royaumes, & il régna sur Soissons. Il épousa en 567 Galasuinte, & lui assura pour dot, suivant l'usage de son tems, une partie des domaines dont il avoit hérité de Charibert. Chilperic avoit alors une concubine, la barbare Fredegonde. La reine fut trouvée morte dans son lit. Le soupçon de cet attentat tomba avec raison sur la maîtresse, sur-tout lorsque le roi l'eut épousée. Brunehaut, sœur de Galasuinte, arme Sigebert son mari, & venge sa mort, en obtenant les domaines donnés à sa sœur pour sa dot. Son regne fut une suite de querelles & d'injustices. Ses sujets furent accablés d'impôts; chaque arpent payoit une barrique de vin; on donnoit une somme pour chaque tête d'esclave. Chilperic, poussé par Fredegonde, commit toutes sortes de forfaits, jusqu'à sacrifier ses propres enfans à ce monstre d'impudicité & de barbarie. Il fut assassiné à Chelles, en revenant de la chasse, l'an 584. Fredegonde, pour laquelle il avoit tout fait, & Landri son amant, furent soupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre. Grégoire de Tours appelle Chilperic le *Néron* & l'*Hérode* de son tems. Ce prince possédoit très-bien, dit-on, la langue latine: chose étonnante pour un siècle où les grands se faisoient

un mérite de leur ignorance.

CHILPERIC II, appelé auparavant *Daniel*, fils de **Chil-deric II**, succéda à **Dagobert III** en 715, & fut nommé *Chilperic*. **Rainfroi**, maire du palais, le mit à la tête des troupes contre **Charles Martel**; mais il fut défait, & contraint de reconnoître son vainqueur pour maire. **Chilperic II** mourut à **Attigny** en 720, & fut transporté à **Noyon**, où il est enterré.

CHIMERE, monstre, selon la Fable, composé de la tête d'un lion, du corps d'une chevre, & de la queue d'un dragon, vomissant feu & flamme. Elle désola long-tems la Lycie, jusqu'à ce que **Bellérophon** l'eût exterminée (voyez **BELLÉROPHON**). Quelques écrivains ont expliqué ce trait de la mythologie, en disant que c'étoit une montagne de la Lycie, dont le sommet étoit un volcan, & servoit de retraite à des lions, le milieu couvert de pâturages, où les chevres païssoient, & le pied infesté par des serpens; & que **Bellérophon** vint à bout de purger ce pays de ces bêtes nuisibles.

CHINE-NOUNG, empereur de la Chine, régna, si l'on en croit les annales fabuleuses de ce pays, l'an 2837 avant **Jésus-Christ**, & enseigna aux hommes à cultiver la terre, à tirer le pain du froment & le vin du riz. Les Chinois lui doivent encore, suivant leurs historiens, l'art de faire les toiles & les étoffes de soie, la connoissance de traiter les maladies, les chansons sur la fertilité de la campagne, la lyre & la guitare. Les historiens Chinois ajoutent qu'il mesura le premier la figure

de la terre & déterminâ les quatre mers; ces expressions fussent pour apprécier les découvertes de **Chine-NOUNG**.

CHING, empereur de la Chine, vivoit, selon les chroniques chinoises, l'an 1115 avant J. C. Il donna, dit-on, à l'ambassadeur de la **Cochinchine**, une machine qui se tournoit toujours vers le midi de son propre mouvement, & qui conduisoit sûrement ceux qui voyageoient par mer ou par terre. Quelques écrivains ont cru que c'étoit la boussole; mais il est naturel de ne pas s'exercer beaucoup à deviner la nature de cette machine, toute l'ancienne Histoire de la Chine n'étant qu'un amas de contes.

CHING ou XI ou CHI-HOANG-TI, empereur de la Chine vers l'an 240 avant J. C., rendit son nom fameux par un grand nombre de victoires; mais il le déshonora par ses cruautés envers les vaincus. Après avoir conquis toute la Chine, dont il ne possédoit auparavant qu'une partie, il porta les armes contre les Tartares; & pour empêcher leurs irruptions, il fit bâtir dans l'espace de cinq ans, cette fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Elle subsiste encore en grande partie. Lorsqu'on dit qu'elle a 400 lieues de longueur, on y comprend les espaces remplis par les montagnes, & ceux où il n'y a qu'un fossé. Il n'y a proprement que 100 lieues de murs construits partie en brique & partie en terre battue. Ce rempart n'a pas empêché les Tartares de subjuguier la Chine. **Ching** avoit plus de goût pour la guerre que pour les livres, car il or-

donna qu'on les brulât tous.

CHINILADAN, roi d'Assyrie, successeur de Saofduchin, vers l'an 667 avant J. C., défit & tua Phraortes, roi des Mèdes; mais Cyaxares, fils & successeur de ce prince, assiégea Ninive: comme il étoit sur le point de la prendre, Chiniladan se brûla dans son palais, vers l'an 626 avant J. C. Quelques auteurs le confondent avec Sardanapale; d'autres prétendent qu'il est le même que le Nabuchodonosor dont fait mention le livre de *Judith*. Il est assez difficile de savoir la vérité, lorsque les événemens sont arrivés sous nos yeux: que doit-ce être, lorsqu'il y a deux ou trois mille ans entr'eux & nous?

CHIONÉ, fille de Deucalion, fut aimée d'Apollon & de Mercure. Elle les épousa l'un & l'autre en même tems, & eut du premier, Philamon, grand joueur de luth; & du second, Autolique, célèbre filou comme son pere. La beauté fatale de Chioné lui inspira une présomption si forte, qu'elle osa se préférer à Diane; cette déesse, pour la punir, lui perça la langue avec une fleche, dont elle mourut peu de tems après.

CHIRAC, (Pierre) premier médecin du roi, de l'académie des sciences de Paris, naquit en 1650, à Conques en Rouergue. Le célèbre Chicoyneau, chancelier de l'université de Montpellier, ayant connu les talens de ce jeune-homme, alors ecclésiastique, lui confia l'éducation de ses deux fils, dont l'un fut depuis premier médecin du roi. Le goût de l'abbé Chirac pour la médecine, paroissant plus déterminé que sa vocation

pour l'état ecclésiastique, il devint membre de la faculté de Montpellier en 1682, & y enseigna cinq ans après, avec le plus grand succès. De la théorie il passa à la pratique, & ne fut pas moins applaudi. Le maréchal de Noailles, à la priere de Barbeirac, alors le plus célèbre docteur de Montpellier, lui donna la place de médecin de l'armée de Roussillon en 1692. L'armée ayant été attaquée de la dysenterie l'année d'après, Chirac lui rendit les plus importants services. Le duc d'Orléans voulut l'avoir avec lui en Italie en 1706, & en Espagne en 1707. Homberg étant mort en 1715, ce prince déjà régent du royaume, le fit son premier médecin; & à la mort de Dardart en 1730, il eut la même place auprès de Louis XV. Il avoit été reçu en 1716 membre de l'académie des sciences, & 2 ans après il succéda à Fagon dans la surintendance des jardins royaux. Cet habile homme obtint du roi en 1728 des lettres de noblesse, & mourut en 1732, à 82 ans. Rochefort & Marseilles lui eurent de grandes obligations: la première de ces villes, dans la maladie épidémique connue sous le nom de *maladie de Siam*; & la seconde, dans le ravage de la peste en 1720. Du sein de la cour, il procura à cette ville les médecins les plus instruits, les conseils les plus salutaires, les secours les plus abondans. On connoit de lui: I. Une grande Dissertation en forme de these, sur les plaies, traduite en françois. II. Une partie des Consultations qui sont dans le deuxième volume du recueil intitulé: *Differ-*

tations & consultations médica-
nales de Mrs. Chirac & Sylva ,
3 vol. in-12. III. Deux Lettres
contre Vieussens , célèbre mé-
decin de Montpellier , sur la dé-
couverte de l'acide du sang ,
dans lesquelles on trouve beau-
coup de personnalités.

CHIRON , centaure , fils de
Saturne & de la nymphe Phil-
lyre , naquit sous une forme
monstrueuse , parce que Sa-
turne se métamorphosa en che-
val pour jouir de sa mere. Il
peut être pris pour un des plus
anciens personnages célèbres de
la Grece , puisqu'il a précédé la
conquête de la Toison d'or &
la guerre de Troie. Il se rendit
recommandable par ses con-
noissances & ses talens dans la
médecine & la chirurgie. Il en-
seigna ces sciences à Esculape.
Il eut aussi pour élèves Achille ,
Castor & Pollux , Hercule &
Jason. Hercule lui ayant fait
une plaie incurable qui lui cau-
soit des douleurs violentes ,
Chiron pria les dieux de le pri-
ver de l'immortalité & de ter-
miner ses jours. Jupiter exauça
sa priere , & le plaça dans le
zodiaque. C'est la constellation
du sagittaire.

CHISHULL , (Edmond)
Bachelier en théologie de l'uni-
versité d'Oxford , fut chapelain
de la factorerie Angloise à
Smyrne , en 1698. De retour en
Angleterre , il occupa le poste
de sous-ministre dans un village
du comté d'Essex , & mourut le
18 mai 1733. On a de lui des
Sermons , des *Poésies* latines ;
mais l'ouvrage qui lui a acquis
une grande réputation , est
intitulé : *Antiquitates Asiaticæ
christianam æram antecedentes ,
nummis & figuris æneis ornata* ,

Londres , 1728 , in folio. Ces
inscriptions & ces antiquités ont
été recueillies dans l'Asie-Mi-
neure , dans les anciennes villes
de la Grece & de l'Archipel.
Elles sont d'une grande utilité
pour l'histoire grecque. La sa-
gacité qu'il y a dans ces re-
cherches , prouve l'habileté de
Chishull. On a encore de lui :
*De nummis Smyrnis in medi-
corum honorem percussis* , joint à
l'*Oratio Harveia de Mead* ,
1724 , in-4°.

CHIVERNI , voyez HU-
RAULT.

CHLORIS , voyez CLORIS.
CHOCQUET , (Louis)
poète françois du 16e. siecle ,
est auteur du *Mystere* à per-
sonnages de l'*Apocalypse* de S.
Jean , qui fut représenté en
1541 à Paris. Ce poëme d'en-
viron 9000 vers , & très-rare ,
fut imprimé la même année à
Paris , in-fol. , à la suite des
Actes des Apôtres des deux Gre-
bans.

CHODORLAHOMOR ,
roi des Elamites , peuples qui
habitoient une partie de la
Perse , vers l'an 1925 avant
Jésus-Christ. Les rois de Ba-
bylone & de la Mésopotamie
relevoient de lui. Il étendit ses
conquêtes jusqu'à la mer Morte.
Les rois de la Pentapole s'étant
révoltés , il marcha contre
eux , les défit , & emmena un
grand nombre de prisonniers ,
parmi lesquels étoit Loth , ne-
veu d'Abraham ; le patriarche
surprit pendant la nuit & défit
l'armée de Chodorlahomor , &
ramena Loth avec tout ce que
ce prince lui avoit enlevé.

CHOIN , (Marie - Emilie
Joli de) d'une famille noble ori-
ginaire de Savoie & établie en

Bourgogne, fut placée vers la fin du dernier siècle auprès de madame la princesse de Conti. Le Dauphin, qui eut occasion de la voir, en devint, dit-on, amoureux : mais on prétend qu'elle ne souffrit ses assiduités, qu'après l'avoir épousé secrètement, comme Louis XIV son pere avoit épousé madame de Maintenon. En lisant les *Mémoires* du duc de S. Simon, on ne peut guere douter qu'elle n'ait été effectivement son épouse. Après la mort du Dauphin en 1711, elle se retira à Paris dans une maison qu'avoit habitée madame de la Fayette, où elle vécut dans une espece d'obscurité. Elle ne sortoit de sa retraite que pour faire de bonnes œuvres, & mourut en 1744.

CHOIN, (Albert Joly de) né en 1702 à Bourg en Bresse, dont son pere étoit gouverneur, & d'une famille distinguée, fut sacré évêque de Toulon le 8 juin 1738, ayant été auparavant doyen de la cathédrale, & grand-vicaire à Nantes. Ce fut le cardinal de Fleury qui le fit nommer à cet évêché, & personne ne fut plus surpris que M. de Choin à la lecture de la lettre qui lui apprenoit cette nomination. Il exposa ses craintes & ses difficultés au cardinal, le priant d'accepter sa renonciation ; mais le cardinal, confirmé dans la bonne opinion qu'il avoit de M. de Choin par cette répugnance, exigea qu'il le conservât, en lui promettant expressément que le roi le soutiendrait. Arrivé dans son diocèse, il n'en sortit que pour se rendre aux assemblées du clergé, quand il y étoit député. Dans son palais il fit revivre la simplicité des

évêques des beaux siècles de l'Eglise. Tout son meuble consistoit dans le pur nécessaire, lui-même n'étoit jamais revêtu que de laine. Il n'eut que durant un petit tems un grand-vicaire, & vouloit que toutes les affaires passassent par ses mains : il mettoit son plaisir à bien recevoir les prêtres de son diocèse. Tous ses diocésains indistinctement avoient un libre accès chez lui. Ses revenus étoient presque tous pour les pauvres, sur-tout pour les pauvres honteux. Son zele pour le maintien de la foi étoit très-ardent : on l'a souvent entendu dire qu'il étoit prêt à monter sur l'échafaud pour soutenir les intérêts de la Religion : il écrivit à ce sujet une lettre très-longue, très-forte, & vraiment apostolique, qui étoit un traité des droits de l'Eglise, à M. de Lamoignon, chancelier de France. Dans les affaires les plus embarrassantes de son diocèse, il disoit qu'il ne savoit qu'une ressource : *C'est là*, disoit-il, en montrant son oratoire qui étoit une tribune qui donnoit dans l'église. Son désintéressement lui fit refuser une abbaye qu'on lui avoit donnée pour suppléer à la modicité des revenus de son évêché. Ce prélat mourut le 16 avril 1759. On a de lui : *Instructions sur le Rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4° ; ouvrage digne de beaucoup d'éloges, & qui seul peut tenir lieu de bibliothèque à un ecclésiastique engagé dans le saint ministère. Il a donné un grand nombre de Mandemens qui étoient le fruit de son travail.

CHOISEUL, (Charles de) marquis de Praslin, d'une des plus illustres familles de France, brilla

brilla au siege de la Fere en 1580, à celui de Paris en 1589, & au combat d'Aumale en 1592. Henri IV, qui aimoit en lui le grand-général & le sujet fidele, le fit capitaine de ses gardes. Il obtint le bâton de maréchal de France sous Louis XIII en 1619, & fut employé dans la guerre contre les Huguenots en 1621 & 1622. Quoiqu'il ne commandât pas en chef, il eut plus de part que les connétables de Luynes & de Lefdiguieres, sous lesquels il servoit, à la prise de Clerac, de St. Jean d'Angeli, de Royan, de Carmain & de Montpellier. On prétend qu'il entendoit mieux la guerre de siege que celle de campagne. Il eut cependant, en différentes fois, le commandement de neuf armées. Il se trouva à 47 batailles ou combats, remit sous l'obéissance du roi 53 villes des rebelles, servit pendant 45 ans, & reçut dans toutes ces expéditions 36 blessures. Il mourut en 1626, âgé de 63 ans.

CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (César de) duc & pair de France, neveu du précédent, se signala dès sa jeunesse en plusieurs sieges & combats. Il fut fait maréchal de France le 20 juin 1645, gagna la bataille de Trancheron en 1648. L'exploit le plus éclatant de cet homme illustre fut la victoire de Rhetel, où il défit l'an 1650 le maréchal de Turenne, qui commandoit l'armée Espagnole. Cette journée fut un jour de triomphe pour la cour, dont la tranquillité dépendoit du sort des armes. Choiseul avoit été choisi l'année d'auparavant pour être gouverneur de Monsieur. Il fut fait cordon-

Tome III.

bleu en 1662, duc & pair l'année d'après. Il mourut à Paris en 1675, à 78 ans, également recommandable par sa valeur, ses services & sa fidélité. Le maréchal de Choiseul passoit pour être plus capable d'exécuter un projet, que de le former. Il avoit, dit-on, plus d'expérience que de talent, & plus de bon sens que de génie. M. Turpin a publié sa Vie, & celle du précédent, à la suite de l'*Histoire des Hommes illustres de France*, écrite d'un style romanesque & affecté. Elle compose le 26e. volume.

CHOISEUL, (Claude de) dit le *Comte de Choiseul*, de la branche de Franciere, commença à servir en 1649, & donna des marques de sa valeur au combat de Vitri-sur-Seine. Il passa l'an 1664 en Hongrie, & s'y distingua à la bataille de St. Gothard. Il se signala ensuite au siege de Candie, où il eut son cheval tué sous lui à une sortie du 25 juin 1669. Il servit dans toutes les guerres de Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal de France en 1693. Il commanda depuis en Normandie & sur le Rhin, devint en 1707 premier des maréchaux de France par rang d'ancienneté, & mourut le 15 mars 1711, âgé de plus de 78 ans, sans postérité.

CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (Gilbert de) frere du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, tandis que ses freres prenoient le parti des armes. Ils se distinguèrent tous également. L'abbé de Choiseul fut reçu docteur de Sorbonne en 1640, & nommé à l'évêché de Comminges en 1644. Choiseul donna une nouvelle

face, à son diocèse, par ses visites, par ses soins. Il nourrit ses pauvres dans les années de misère, assista les pestiférés dans un tems de contagion, établit des séminaires, réforma son clergé. Devenu évêque de Tournay en 1671, il s'y montra comme à Comminges. Ce prélat mourut à Paris en 1689, à 76 ans. Il avoit été employé, en 1663, dans des négociations pour l'accommodement des disputes occasionnées par le livre de *Janfenius*. Il avoit eu aussi beaucoup de part aux conférences qui se tinrent aux états du Languedoc, sur l'affaire des quatre évêques. Toutes ces négociations n'aboutirent à rien, & ne servirent qu'à constater l'opiniâtreté des défenseurs du livre de *Janfenius*, & les liaisons trop étroites que Choiseul avoit toujours eues avec ceux de ce parti. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Mémoires touchant la Religion*, en 3 vol. in-12, contre les athées, les déistes, les libertins & les protestans, & vainement attaqués par ceux-ci. II. Une *Traduction françoise des Psaumes, des Cantiques & des Hymnes de l'Eglise*, réimprimée plusieurs fois. III. *Mémoires des divers exploits du maréchal du Plessis-Praslin*, 1676, in-4°. « Le maréchal du Plessis, dit l'abbé » Lenglet, a composé ces Mé- » moires à la prière de Segrais, » qui les mettoit au net. Mais » Gilbert de Choiseul, évêque » de Tournay, les a revus & » laissés dans l'état où ils sont. »

CHOISEUL DE STAINVILLE, (Etienne-François de) duc de Choiseul-Amboise en Touraine, pair de France, né le

28 juin 1719, dans un état de fortune très-médiocre. Tourmenté du noble desir de couvrir d'une gloire nouvelle un nom déjà illustre, il étoit entré dans la carrière des armées; mais son génie étant moins tourné du côté de la guerre que de la politique, il se livra bientôt aux négociations. Il fut ambassadeur à Rome, & ensuite à Vienne. La maison d'Autriche dont il avoit l'honneur d'être allié, crut trouver en lui un serviteur zélé à celle de France, & forma en sa faveur un puissant parti. De retour à Paris sur la fin de 1758, il fut nommé le 1 novembre ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & créé en même tems duc de Choiseul, & l'année suivante pair de France. Il fut gagner l'entière confiance de Louis XV, & en profiter pour réunir sur sa personne les grands emplois de la cour & du royaume. Il fut fait ministre de la guerre en 1761, colonel des Suisses & Grisons en 1762, ministre de la marine la même année, enfin il devint gouverneur de la province de Touraine, grand-bailli de Haguenau, surintendant des postes. C'est à ce ministre que l'on doit le fameux pacte de famille, conclu en 1761 entre la France, l'Espagne, le roi des deux Siciles, & l'infant duc de Parme, qui fut négocié si secrètement, qu'il n'en transpira rien qu'après sa signature. Le roi d'Espagne lui en témoigna sa satisfaction, en lui envoyant la toison d'or. Ayant dans plus d'une occasion abusé de la confiance que le roi avoit en lui, en favorisant en secret les prétentions & les menées

dés parlemens opposées aux volontés du roi, il fut disgracié le 24 décembre 1770, & relégué dans son château de Chanteloup, près de Tours. « Le mé-
 » contentement que me cau-
 » sent vos services, dit le roi
 » dans sa lettre de cachet, me
 » force à vous exiler à Chan-
 » teloup, où vous vous ren-
 » drez dans vingt-quatre heu-
 » res. Je vous aurois envoyé
 » beaucoup plus loin, si ce
 » n'étoit l'estime particulière
 » que j'ai pour madame la du-
 » chesse de Choiseul. Prenez
 » garde que votre conduite ne
 » me fasse prendre un autre
 » parti ». Aucun ministre dis-
 » gracié ne conserva une plus
 » grande existence, & un plus
 » grand crédit. « Il est certain, dit
 » un historien en parlant de
 » Choiseul, que ce ministre
 » étoit devenu l'idole d'un cer-
 » tain parti, & de la multitude
 » aveugle qui juge sur parole,
 » & se laisse entraîner par qui-
 » conque a l'intérêt de diriger
 » son affection ». Après la mort
 » du roi, il reparut à la cour, sans
 » rentrer dans le ministère, &
 » mourut à Paris le 8 mai 1785.
 » Son corps fut transporté à Chan-
 » teloup, & il y a été enterré
 » dans un endroit du cimetière,
 » qu'il y avoit fait préparer, au
 » pied d'un peuplier qu'il y avoit
 » planté; un ministre plus atta-
 » ché à la religion de ses peres,
 » auroit préféré de l'être au pied
 » d'une croix. Choiseul avoit
 » beaucoup d'esprit, travailloit
 » facilement, & avoit le talent de
 » pénétrer les hommes, & de
 » profiter des événemens. On lui
 » reproche une administration
 » peu économique, & d'avoir été
 » prodigue des biens de l'état. Il

contribua beaucoup à la des-
 » truction des Jésuites en France.
 » L'abbé Chauvelin, dit l'au-
 » teur de la *Vie privée de Louis*
 » *XV*, ne seroit jamais venu à
 » bout de son vaste dessein, s'il
 » n'eût eu derrière lui le duc
 » de Choiseul, qui encourageoit
 » ses efforts & donnoit
 » du poids à ses discours. Ce
 » ministre remuant & auda-
 » cieux, cherchant à opérer
 » des révolutions, non-seule-
 » ment dans les cours, dans
 » les états, mais dans l'esprit
 » des peuples, ayant une façon
 » de penser libre, avoit été
 » reconnu par les philosophes
 » modernes, dont la secte com-
 » mençoit à prendre une gran-
 » de consistance, digne d'être
 » leur protecteur, & il répon-
 » doit à leur choix par son zèle
 » pour la propagation de leur
 » doctrine. Un de leurs princi-
 » pes étoit d'extirper les moi-
 » nes, de détruire les couvens.
 » Le duc comprit qu'il n'y pour-
 » roit réussir tant que les Jé-
 » suites subsisteroient. Il falloit
 » donc commencer par eux ».

CHOISI, (François-Timo-
 » léon de) prieur de S. Lo, &
 » grand-doyen de la cathédrale
 » de Bayeux, l'un des quarante
 » de l'académie françoise, na-
 » quit à Paris en 1644. Sa pre-
 » miere jeunesse ne fut pas trop
 » réglée. Il est très-vrai qu'il
 » s'habilla & vécut en femme
 » pendant quelques années, &
 » qu'il se livra, dans une terre
 » auprès de Bourges, au liberti-
 » nage que couvroit ce déguise-
 » ment; mais il n'est pas vrai
 » que, pendant qu'il menoit cette
 » vie, il écrivoit son Histoire
 » ecclésiastique, comme le dit un
 » écrivain célèbre, qui sacrifie

souvent la vérité à un bon-mot. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé de Choisi avoit alors près de 60 ans. Il auroit été difficile, qu'à cet âge, il eût conservé les agrémens & la figure qu'il lui falloit pour jouer ce rôle. En 1685, il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de Siam, qui vouloit, dit-on, se faire chrétien. L'abbé de Choisi se fit ordonner prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique, non pas pour avoir de quoi s'amuser dans le vaisseau, comme le dit un écrivain satyrique, mais par des motifs plus nobles. Il mourut en 1724 à Paris, à 80 ans. L'enjouement de son caractère, les graces de son esprit, sa douceur & sa politesse le firent aimer & rechercher. On distingue parmi ses ouvrages les suivans : I. *Journal du voyage de Siam*, fait en 1685 & 1686, Paris, 1687, in-4°. & in-12. Cet ouvrage, écrit d'un style aisé, plein de gaieté & de saillies, manque quelquefois d'exactitude; il est d'ailleurs très-superficiel, ainsi que la plupart de ses autres écrits. II. *La Vie de David*, in-4°, & celle de *Salomon*, in-12 : la Vie de David est accompagnée d'une interprétation des Psaumes, avec les différences de l'hébreu & de la Vulgate. III. *Histoire de France sous les regnes de S. Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V & de Charles VI*, 5 vol. in-4°. Ces Vies avoient été publiées chacune séparément. On les a réunies en 1750, en 4 vol. in-12. L'auteur les a écrites de cet air libre & naturel qui fixe l'attention

sur la forme, & empêche de trop examiner l'exactitude du fond. *Voyez CHAISE* (Jean de Filleau de la). IV. *L'Imitation de J. C.* traduite en françois, réimprimée in-12 en 1735. La première édition étoit dédiée à madame de Maintenon, avec cette épigraphe : *Audi, filia, & vide, & inclina aurem tuam, & concupiscet rex decorem tuum.* V. *L'Histoire de l'Eglise* en 11 vol. in-4°. & in-12. L'abbé de Choisi auroit pu l'intituler : *Histoire ecclésiastique & profane*. Il y parle des galanteries des rois, après avoir raconté les vertus des fondateurs d'ordres. En ne voulant pas accabler son ouvrage d'érudition, il a supprimé une infinité de faits & de détails aussi instructifs qu'intéressans. Le ton de l'auteur n'est pas assez noble, & il cherche trop à égayer une histoire qui ne devoit être qu'édifiante. VI. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On y trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, beaucoup de hasardées; & le style en est trop familier. VII. *Les Mémoires de la comtesse des Barres*, en 1736, petit in-12. C'est l'histoire des débauches de la jeunesse de l'auteur. Le compilateur de la *Vie de l'abbé de Choisi*, in-8°, publiée en 1748 à Geneve (qu'on croit être l'abbé d'Olivet), s'est beaucoup servi de cet ouvrage scandaleux, dans le détail des aventures galantes de son héros. VIII. *Quatre Dialogues*, sur l'immortalité de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la Providence & sur la Religion, en 1684, in-12. Le premier de ces Dialogues est de l'abbé de Dan-

geau, le second du même & de l'abbé de Choisi, le troisieme & le quatrieme de ce dernier. Ils sont dignes de l'un & de l'autre, quoique peu approfondis. On a réimprimé cet ouvrage à Paris en 1768, in-12. IX. *Vie de Mdc. de Miramion, fondatrice des filles de Ste. Genevieve*, Paris, 1706, in-4°.

CHOKIER-SURLET, (Erasme de) né à Liege en 1569 d'une famille noble, qui a pris ce nom d'un château qui est à 2 lieues de cette ville sur la Meuse, se distingua par ses lumieres dans la jurisprudence, sa probité, son attachement à la religion de ses Peres, & son affabilité qui lui avoit concilié l'amour & l'estime de tous ses concitoyens. Il mourut le 19 février 1625. Nous avons de lui : I. *De jurisdictione Ordinarii in exemptos & horum ab Ordinario exemptione*, Cologne, 1629, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage fut augmenté d'un volume par Jean-Pierre Verhorst, suffragant de Treves, Cologne, 1682. II. *Tractatus de advocatis feudalibus*, (Cologne, 1614, in-4°.

CHOKIER-SURLET, (Jean Ernest) frere du précédent, né à Liege en 1571, fut d'abord chanoine de S. Paul à Liege, puis chanoine de la cathédrale, abbé séculier de Visé, grand-vicaire, & mourut vers l'an 1650. Il avoit pris le bonnet de docteur en droit à Orléans, & s'étoit beaucoup appliqué aux antiquités Romaines, dont Juste-Lipse lui avoit inspiré le goût. Pour se perfectionner dans cette science, il parcourut l'Italie. Les magnifiques monumens de sa piété & de sa munificence, l'hôpital des Incurables, la maison

des Repenties, le couvent & l'église des Minimes, &c., &c., rendront sa mémoire à jamais précieuse à sa patrie. Nous avons de lui : I. Des Notes sur le Traité de Sénèque : *De tranquillitate animi*, Liege, 1607. II. Un Commentaire sur *Lapolitique de Juste-Lipse*, avec plusieurs Traités, Liege, 1642, in-fol. III. *De permutatione beneficiorum*, Rome, 1700, in-fol. IV. *Commentaria in Regulas cancellariæ Alphonsi Soto*, Liege, 1658, in-4°. V. *Scholia in preces primarias imperatoris*, 1621, in-4°. VI. *De re nummaria prisce ævi, collata ad estimationem monetæ presentis*, 1649, in-8°. VII. *Vindiciæ libertatis ecclesiasticæ*, 1630, in-4°. VIII. *Facis historiarum centuriæ duæ*, 1650, in-fol. On y voit les mœurs & les usages de diverses nations. IX. *Thesaurus casuum reservatorum*. Nous avons encore de lui des ouvrages de controverse, &c.

CHOLET, (Jean) cardinal, natif de Beauvoisis, d'une famille noble, fonda à Paris le college qui porte son nom. Il mourut en 1293. La fondation du college des Cholets, n'eut son exécution qu'en 1295. On y honore la mémoire de ce cardinal, qui dut sa fortune à ses talens.

CHOLIERES (N.) est un auteur inconnu de quelques ouvrages presqu'aussi inconnus que leur auteur : il vivoit dans le seizieme siecle. On a de lui des contes sous le titre des *Neuf Matinées & Neuf Après-Dinées du sieur de Cholieres*, Paris, 1610, 2 vol. in-12. Les Matinées avoient déjà été imprimées en 1585, in-8°, & les Après-Dinées en 1587, in-12.

La guerre des mâles contre les femelles, représentant en trois dialogues les prérogatives & les dignités de l'un & de l'autre sexe, & autres Œuvres poétiques, 1588, in-12. La rareté de cet ouvrage est son seul mérite.

CHOLIN, (Pierre) de Zug en Suisse, fut précepteur de Théodore de Beze. Il devint ensuite professeur des belles-lettres à Zurich, & mourut l'an 1542. Cholin étoit habile dans la langue grecque; Budé en faisoit beaucoup de cas. Il a traduit, de grec en latin, les livres de la Bible que les Protestans regardent comme apocryphes. Il a eupart, avec Léon de Juda, Bibliander, Pelican & R. Gautier, à la *Bible de Zurich*, qui est chargée de notes littérales & de scholies sur les marges. Cette Bible a un nom parmi les Protestans.

CHOMEL, (Noël) curé de S. Vincent à Lyon, mort en 1712, s'appliqua de bonne heure aux connoissances qui intéressent le cultivateur, l'habitant des campagnes & les peres de familles. Les recueils qu'il avoit faits en ce genre, produisirent son *Dictionnaire économique*, contenant l'art de faire valoir les terres, & généralement tout ce qui concerne l'agriculture & l'économie. Ce livre, imparfait dans sa naissance, a été amélioré par M. de la Marre, qui en a donné une nouvelle édition à Paris en 1767, 3 vol. in-fol., entièrement corrigée & considérablement augmentée.

CHOMEL, (Pierre-Jean-Baptiste) né à Paris, médecin ordinaire du roi, mort en 1740; s'appliqua avec succès à la bo-

tanique, dont il donnoit des leçons au jardin du roi. Nous avons de lui une *Histoire très-utile des Plantes usuelles*, en 3 vol. in-12, Paris, 1761. Son fils (Jean-Baptiste-Louis) docteur en médecine, comme lui, mourut en 1765 à Paris, sa patrie, après avoir donné divers ouvrages. I. *Essai sur l'Histoire de la médecine en France*, in-12; ouvrage curieux & intéressant. II. *La Vie de Molin*, in-12. III. *Eloge de Duret*, 1765, in-12. IV. Lettre sur une maladie de bestiaux, 1745, in-8°. V. Differtation sur un mal de gorge gangreneux, 1749, in-12. C'est lui qui dirigea l'impression de l'*Abrégé de l'Histoire des Plantes usuelles* de son pere, donnée en 1761, & dont il avoit paru des éditions précédentes.

CHOMPRÉ, (Pierre) licencié en droit, né à Nancy, diocèse de Châlons-sur-Marne, vint de bonne heure à Paris, & y ouvrit une pension. Son zele pour l'éducation de la jeunesse, lui procura beaucoup d'élèves; il leur inspiroit le goût de l'étude & l'amour de la Religion. Il mourut à Paris le 18 juillet 1760, à 62 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Dictionnaire abrégé de la Fable*, pour l'intelligence des poètes, des tableaux & des statues, dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique, petit in-12, souvent réimprimé. II. *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connoissance des tableaux historiques, tirés de la Bible même & de *Flavius Joseph*, in-12. III. *Introduction à la Langue Latine*, 1753, in-12. IV. *Méthode d'enseigner à lire*, in-12. V. *Vocabulaire universel*,

latin-françois, 1754, in-8°.

VI. *Vie de Brutus*, premier consul à Rome, 1730, in-8°.

VII. *Vie de Callisthenes*, philosophe, 1730, in-8°. Ces deux

Vies sont peu estimées, & le style en est trop négligé. VIII.

Traduction des Modeles de latinité, 1774, 6 vol. in-12. C'est

la version d'un recueil de l'auteur, publié sous le titre de

Selecta latini sermonis exemplaria, 1771, 6 vol. in-12. L'auteur

a compilé ce qu'il a jugé de plus propre à son objet dans

les anciens auteurs latins, soit en prose, soit en vers: le texte

y est conservé dans sa parfaite intégrité. Tous les extraits sont

accompagnés d'un petit vocabulaire utile. Quant à la traduction,

il y en a plusieurs morceaux rendus avec fidélité &

avec élégance; mais on en trouve aussi un grand nombre

qui sont semés d'expressions peu françoises, de phrases louches

& mal construites.

CHOPIN, (René) natif de Bailleul en Anjou, en 1537,

plaida long-tems avec distinction au parlement de Paris:

retiré ensuite dans son cabinet, il fut consulté comme un des

oracles du droit. Il mourut à Paris en 1606, à 69 ans. Ses ouvrages

ont été publiés en 1663, 6 vol. in-fol. en latin & en françois.

Il y a aussi une autre édition, latine seulement, en 4

vol. Son latin est fort concis, & souvent obscur & ampoulé.

On le comparoit au jurisconsulte Tuberon, qui avoit affecté

de se servir des mots les plus surannés. Ses ouvrages les plus

estimables sont: I. Le second vol. de la *Coutume d'Anjou*.

II. Le traité de *Domanio*, pour

lequel Henri III l'ennoblit. III.

Les livres *De sacra politia*; *De privilegiis rusticorum*; remplis

de belles recherches, & de décisions judicieuses. Son livre sur

la coutume de Paris est trop abrégé, & rempli de trop de

digressions & de citations de loix étrangères. Chopin avoit

beaucoup d'esprit & d'érudition; mais son zele pour la

Ligue lui valut une satyre atroce, sous le titre d'*Anti-Chopinus*,

1592, in-4°, attribuée à Jean de Villiers-Hotman.

Comme cette piece attaquoit en même tems les choses & les

personnes les plus respectables, elle fut brûlée par arrêt du conseil.

Ce qui y avoit donné lieu, est *Oratio de Pontificio Gregorii XIV ad Gallos diplomate à criticis notis vindicato*,

Paris, 1591, in-4°, qui n'est pas dans ses Œuvres.

Le jour que Henri IV entra dans Paris, sa femme

perdit l'esprit, & il reçut ordre d'en sortir; il y resta cependant

par le crédit de ses amis. Ce juriconsulte étudioit ordinairement

couché par terre sur un tapis, & entouré des livres qui

lui étoient nécessaires.

CHORIER, (Nicolas) avocat au parlement de Grenoble,

né à Vienne en Dauphiné l'an 1609, cultiva de bonne heure

la littérature, & négligea le barreau pour se livrer tout entier

à l'histoire. Il publia celle du Dauphiné, en 2 vol. in-fol.

1661 & 1672. « Chorier, dit

» l'abbé Lenglet, étoit un auteur peu exact. Il ne lui fal-

» loit que la plus légère con-

» noissance d'un fait pour bâtir

» dessus une nouvelle histoire. On doit porter le même jugement:

I. De son *Nobiliaire du*

Dauphiné, en 4 vol. in-12, 1697. II. De son *Histoire généalogique* de la maison de Sassenage, en 4 vol. in-12. III. De son *Histoire du duc de Lesdiguières*, Grenoble, 1683, in-12. IV. Des *Antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, 1659, in-12. Ces ouvrages firent passer Chorier pour un écrivain ennuyeux ; mais son livre intitulé : *Aloysia Sigeæ Toletana Satyra Sotadica de arcanis Amoris & Veneris*, le fit regarder comme un auteur infâme. Cette abominable production, attribuée sans fondement à l'illustre Louise Sigée de Toledé, est certainement de Chorier, dont toute la vie a répondu aux maximes qui y sont débitées. Il en donna les six premiers dialogues à son libraire, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite sur le premier volume de l'*Histoire du Dauphiné*. De pareils livres ne devoient jamais trouver de lecteurs, & encore moins de traducteurs ; mais à la honte des lettres & des mœurs, celui-ci a trouvé les uns & les autres. Un magistrat de Grenoble se chargea, dit-on, d'en payer les frais, & le fils du libraire d'en faire la traduction. Ce livre, digne du feu, loin de rétablir les affaires de l'imprimeur, l'obligea d'abandonner son commerce, & d'éviter par la fuite un châtimement exemplaire. Le 7e. entretien fut imprimé à Geneve sur un manuscrit très-peu lisible ; ce qui occasionna les fautes dont cette édition fourmille. Chorier eut l'impudence de s'en plaindre, voulant absolument en être reconnu pour l'auteur, & ses amis, qui connoissoient sa dé-

pravation, n'eurent pas de peine à le croire. Son livre, imprimé ensuite sous le titre de *Joannis Meursii elegantia latini sermonis*, in-12, & traduit en François sous le titre d'*Académie des Dames*, 2 petits vol. in-12, méritoit bien peu d'ailleurs qu'on le revendiquât. Son latin est très-peu de chose, quoiqu'Allaire, bibliothécaire du Dauphiné, dise qu'il est fleuri, agréable & coulant ; & que ses vers, faits en la même langue, sont si beaux, qu'on les prendroit pour des productions du siècle d'Auguste. On croiroit volontiers qu'Allard a voulu faire une ironie, s'il avoit eu assez d'esprit pour cela. Chorier mourut en 1692, à 83 ans.

CHOSROËS, dit le *Grand*, fils & successeur de Cabadès, roi de Perse en 531, donna la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les villes qu'ils avoient conquises, & qu'ils ne fortifioient point de places frontieres. Quelques années après il revint sur les terres Romaines ; Bélisaire le repoussa, & le força de rentrer dans ses états, l'an 542. Après la mort de Justinien, Chosroës envoya un ambassadeur à Justin II, pour l'engager à continuer la pension que lui faisoit l'empire. Ce prince lui répondit fièrement, qu'il étoit honteux pour les Romains de payer tribut à de petits peuples dispersés de côté & d'autre. Une seconde ambassade n'ayant pas été mieux reçue, Chosroës leva une puissante armée, fondit sur l'empire, prit plusieurs villes, & n'accorda une trêve de trois ans qu'après beaucoup de ravages. Il la rompit en 579, dé-

sola la Mésopotamie & la Cappadoce ; mais son armée ayant été entièrement défaite par les troupes de l'empereur Tibere II, & lui-même contraint de s'enfuir, il mourut de chagrin en cette année, après un regne de 48 ans. C'étoit un prince fier, dur, cruel, imprudent, mais courageux, qui n'eut le titre de *Grand* que par ses talens militaires & ses conquêtes.

CHOSROËS II, monta sur le trône de Perse en 590, à la place de son pere Hormisdas, que ses sujets avoient mis en prison, après lui avoir crevé les yeux. Le nouveau roi fit assommer son pere, & fut chassé quelque tems après comme lui. Dans son malheur il s'adressa à l'Être-Suprême, lâcha la bride à son cheval, & lui laissa la décision de son sort. Après bien des fatigues, il arriva dans une ville des Romains. L'empereur Maurice le reçut avec bonté, lui donna des secours, & le fit proclamer roi une seconde fois. Chosroës, rétabli sur le trône, punit les rebelles, récompensa ses bienfaiteurs, & les renvoya dans leurs états. Après la mort de Maurice, assassiné par Phocas, Chosroës voulant venger sa mort, pénétra dans l'empire avec une puissante armée en 604, s'empara de plusieurs villes, entra en Arménie, en Cappadoce, en Paphlagonie, défit les Romains en plusieurs occasions, & poussa ses dégâts jusqu'à Chalcédoine. Heraclius couronné empereur, après avoir fait mourir Phocas, demanda la paix au roi de Perse, en lui représentant qu'il n'y avoit plus aucun juste sujet de faire la guerre. Chosroës, pour

toute réponse, envoya une armée formidable en Palestine. Ses troupes prennent Jérusalem, brûlent les églises, enlèvent les vases sacrés, massacrent les clercs, & vendent aux Juifs tous les Chrétiens qu'ils font prisonniers. Zonare rapporte que, dans sa fureur, Chosroës jura qu'il poursuivroit les Romains jusqu'à ce qu'il les eût forcés de renier J. C. & d'adorer le soleil. Heraclius ayant repris courage, défit les Perses, & proposa la paix à leur roi, qui, écoutant à peine cette offre, dit avec dédain, *que ses généraux & ses soldats feroient la réponse*. L'armée Romaine, animée par plusieurs succès réitérés, remporta de nouvelles victoires, & obligea Chosroës à prendre la fuite. Ce prince, se laissant aller à l'abattement, désigna alors pour son successeur Merdesane, son cadet, au préjudice de Siroës, son fils aîné. Celui-ci prend les armes, fait arrêter son pere, l'enferme sous une voûte qu'il avoit fait bâtir pour cacher ses trésors ; & au-lieu de nourriture, lui fait servir de l'or & de l'argent. Il mourut de faim au bout de quatre jours, en 628. Quelques historiens ont dit, *que Chosroës savoit mieux Aristote, que Démosthène ne savoit Thucydide*. Son ambition & sa cruauté ne prouvent pas qu'il eût beaucoup profité des leçons de morale du philosophe Grec.

CHOUET, (Jean-Robert) magistrat de Geneve, sa patrie, fut le premier qui enseigna la philosophie de Descartes à Saurmur. Rappelé à Geneve en 1669, il y donna des leçons avec applaudissement. Chouet

devint ensuite conseiller & secrétaire d'état, & composa l'*Histoire de sa République*. Il mourut en 1731, à 89 ans. Ses écrits n'ont point encore été imprimés, & il n'y a pas apparence qu'ils voient le jour : la presse gémit assez d'autres ouvrages médiocres.

CHOUL, (Guillaume du) gentilhomme Lyonnais, bailli des montagnes du Dauphiné, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans la connoissance de l'antiquité. Il est connu par un traité excellent & rare, *De la religion & castramétation des anciens Romains*. Cet ouvrage est remarquable, sur-tout par rapport à la seconde partie, qui traite de la maniere de dresser & de fortifier les camps chez les Romains, de leur discipline & de leurs exercices militaires. Il a été traduit en italien. La première de ces versions fut imprimée à Lyon en 1556, in-fol., & la seconde à Amsterdam, en 1685, in-4°. Ces deux éditions sont assez rares; mais moins que l'original françois, Lyon, 1556, in-fol. — Nous devons à un autre Jean DU CHOUL un petit traité latin, peu commun, intitulé : *Varia Quercus historia*, Lyon, 1555, in-8°.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire I, se révolta contre lui, & se ligua avec le comte de Bretagne; mais le pere irrité livra bataille à son fils, le vainquit, & le brûla avec toute sa famille, dans une cabane où il s'étoit sauvé, en 560. Voyez **CLOTAIRE I**.

CHRÉTIEN, de Troyes, dit *Meneffier*, poète François, orateur & chroniqueur de Jeanne, comtesse de Flandre, vivoit

vers l'an 1200, & a fait en vers plusieurs *Romans de Chevalerie de la Table-Ronde*, qui sont en manuscrit pour la plupart dans la bibliothèque du roi de France. Celui de *Perceval le Gallois* a été traduit en prose & imprimé en 1530 in-fol.

CHRÉTIEN, (Gervais) plus connu sous le nom de *Maître Gervais*, né à Vendes, près de Caen, fonda à Paris l'an 1370 le college qui porte son nom, & mourut à Bayeux le 3 mai 1383. Il étoit premier médecin du roi Charles V, chanoine de Paris, & chantre de Bayeux.

CHRÉTIEN, (Florent) naquit à Orléans en 1541. Son génie & ses talens le firent choisir pour veiller à l'éducation de Henri de Navarre, depuis roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers & en prose; des Tragédies; une *Traduction d'Oppien*, in-4°; des Épigrammes grecques; les Quatrains de son ami Pibrac, mis en grec & en latin; des Satyres très-mordantes contre Ronfard, sous le nom de *la Baronie*, 1564, in-8°. Il avoit du talent pour ce dernier genre, & il eut part à la satyre *Ménippée*. Il possédoit supérieurement les finesse de la langue grecque. Ce bel-esprit mourut en 1596, à 56 ans, après être entré dans le sein de l'Eglise catholique. Quoiqu'il eût fait des satyres, il conserva des amis. Son cœur n'avoit point de part à ses censures, qui ne prenoient leur source que dans la chaleur de son imagination. — Son pere Guillaume CHRÉTIEN, médecin de François I & de Henri II, a traduit en françois quelques ouvrages de médecine; entr'autres le livre

d'Hippocrate, intitulé: *De Genitura*, Paris, 1559, in-8°.

CHRIST, voyez JESUS-CHRIST.

CHRISTIERN I, roi de Danemarck, succéda à Christophe de Baviere en 1448, & se fit admirer par sa prudence & par son humilité. Il institua l'an 1478 l'ordre de l'*Eléphant*, & mourut en 1481.

CHRISTIERN II, roi de Danemarck, surnommé *le Cruel*, monta sur le trône après la mort de Jean son pere, en 1513. Il aspira à la couronne de Suede, dès qu'il posséda celle de Danemarck. Ayant eu le bonheur d'être élu en 1520 après quelques traverses, il devint le tyran de ses nouveaux sujets, qu'il avoit promis de traiter comme ses enfans. Il donna une fête aux principaux seigneurs ecclésiastiques & séculiers, & les fit égorger les uns après les autres au milieu du festin. Gustave-Vasa, à la tête de quelques Suédois, résolut de délivrer sa patrie de ce monstre. Christiern, qui avoit en son pouvoir à Copenhague la mere & la sœur de son ennemi, fit jeter ces deux princesses dans la mer, enfermées l'une & l'autre dans un sac. Le corps de l'administrateur de Suede fut déterré, & le barbare poussa la férocité jusqu'à se jeter dessus & le mordre. Il faisoit couper les cadavres par morceaux, & les envoyoit dans les provinces pour inspirer une terreur générale. Les paysans furent menacés de se voir couper un pied & une main, s'ils faisoient la moindre plainte. *Un paysan qui est né pour la guerre*, disoit le tyran, *devroit se contenter d'une*

main & d'un pied naturel avec une jambe de bois. Ce scélérat, teint du sang de ses sujets, fut bientôt aussi exécration aux Danois qu'aux Suédois. Ses peuples animés par Frédéric, duc de Holstein, lui firent signifier l'acte de sa déposition l'an 1523, par le premier magistrat de Jutland. Ce chef de justice porta à Christiern sa sentence dans Copenhague même. Le tyran se dégrada lui-même en fuyant, se retira en Flandre dans les états de Charles-Quint son beau-frere. Après avoir erré dix ans, il s'efforça de remonter sur le trône. Les troupes Hollandoises lui furent inutiles. Il fut pris & mis dans une prison, où il finit ses jours en 1559, dans une vieillesse abhorrée & méprisée. On l'appella le *Néron* du Nord. Frédéric de Holstein, son oncle, fut élu dans Copenhague, roi de Danemarck, de Norwege & de Suede; mais il n'eut de la couronne de Suede que le titre: Gustave-Vasa, le libérateur de son pays, en fut proclamé roi.

CHRISTIERN III, fils & successeur de Frédéric I en 1534, fut couronné l'an 1536 à la maniere des Luthériens, dont il embrassa la secte, déjà introduite par son pere dans ses états. Il chassa les évêques, & ne garda que les chanoines. Il mourut en 1559, à 59 ans. Il institua le college de Copenhague, & rassembla une belle bibliothèque.

CHRISTIERN IV, roi de Danemarck, succéda en 1588 à Frédéric II, son pere. Il fit la guerre aux Suédois, & fut élu chef de la ligne des Protestans contre l'empereur, pour le rétablissement du prince Palatin,

en 1625. Il mourut le 28 février 1648, à 71 ans, après avoir été défait plusieurs fois par les armées de Ferdinand II. Christiern, son fils, avoit été élu, de son vivant même, roi de Danemarck; mais il précéda son pere au tombeau le 2 juin 1647. La plupart des historiens ne le comptent point au nombre des rois de Danemarck.

CHRISTIERN V ou VI, monta sur le trône de Danemarck en 1670, après Frédéric III, son pere, qui l'avoit déclaré son successeur dès 1655. Il se ligua avec les princes d'Allemagne, & déclara la guerre aux Suédois; mais ceux-ci battirent ses troupes en diverses occasions. Il mourut le 4 septembre 1699, dans sa 54^e. année. C'étoit un prince courageux & entreprenant.

CHRISTINE, (Ste.) vierge & martyre, dont on fait la fête le 24 juillet, est plus connue par l'ancien culte qu'elle reçoit dans l'Eglise, que par les actes de son martyre qui sont dénués d'authenticité: ce qui ne prouve rien contre l'idée générale de ses vertus & de la constance de sa foi. Voyez S. ROCH.

CHRISTINE DE BRUZO, qu'on nomme aussi de *Stommelen*, de l'endroit de sa naissance, naquit dans le village de ce nom, au duché de Juliers, en 1252, & se distingua par ses vertus & une piété extraordinaire, que le Ciel illustra de divers prodiges. Elle mourut en 1313. On voit son tombeau dans l'Eglise collégiale de Juliers, où son corps fut transporté en 1619. On a d'elle beaucoup de *Lettres*, dont on peut voir le catalogue dans les *Acta Sanc-*

torum, tome 4, au 22 juin. Quelques-uns confondent, non sans de bonnes raisons, cette CHRISTINE avec CHRISTINE l'*Admirable*, qui vivoit également dans le treizieme siecle; & dont M. Nicole (tom. 7, lett. 45) parle en ces termes: « Le cardinal Jacques de Vitri, homme » de poids & de mérite, fait » dans la *Vie de Marie d'Oignies*, le récit des choses extraordinaires arrivées à une » sainte fille encore vivante de » son tems, qu'on appelloit » *Christine l'Admirable*. Il étoit » confesseur d'un monastere où » elle étoit, & apparemment » le sien. Cependant de quelque » poids que soit son autorité, ce » qu'il en dit est si extraordinaire, que M. d'Andilly s'est » cru obligé de le retrancher de » la *Vie de Marie d'Oignies*, » qu'il a donnée en françois ». Voyez ARMELLE, CATHERINE DE SIENNE, &c.

CHRISTINE, reine de Suede, née en 1626, succéda à Gustave-Adolphe, son pere, mort en 1632 au milieu de ses victoires. La pénétration de son esprit éclata dès son enfance. Elle apprit huit langues, & lut en original *Thucydide* & *Polybe*, dans un âge où les autres enfans lisent à peine des traductions. Grotius, Descartes & plusieurs autres savans furent appelés à sa cour, & l'admirerent. Christine, devenue majeure, gouverna avec sagesse, & affermit la paix dans son royaume. Comme elle ne se marioit point; les états lui firent à ce sujet de vives représentations; elle s'en débarrassa un jour en leur disant: » J'aime mieux vous désigner » un bon prince & un succes-

» leur capable de tenir avec
 » gloire les rênes du gouverne-
 » ment. Ne me forcez donc
 » point de me marier; il pour-
 » roit aussi facilement naître de
 » moi un Néron, qu'un Au-
 » guste ». L'amour des lettres
 & de la liberté lui inspira le des-
 sein, dès l'âge de 20 ans, d'a-
 bandonner un peuple qui ne sa-
 voit que combattre, & d'abdi-
 quer la couronne. Elle laissa
 mûrir ce dessein pendant sept
 années. Enfin, après avoir pré-
 sidé par ses ambassadeurs aux
 traités de Westphalie qui paci-
 fierent l'Allemagne, elle des-
 cendit du trône, pour y faire
 monter Charles-Gustave, son
 cousin-germain, en 1654. Le
 dégoût pour les affaires, les
 embarras de la royauté, quel-
 ques sujets de mécontentement,
 contribuèrent autant à ce sacri-
 fice, que sa philosophie & son
 goût pour les arts. Christine
 quitta la Suede peu de jours
 après son abdication, & fit frap-
 per une médaille, dont la légende
 étoit: *Que le Parnasse vaut mieux
 que le Trône*. Travestie en hom-
 me, elle traversa le Danemarck
 & l'Allemagne, se rendit à
 Bruxelles, y embrassa la Reli-
 gion catholique, & de là passa à
 Inspruck, où elle abjura solem-
 nellement le luthéranisme. La
 cour de France lui rendit de
 grands honneurs. La plupart des
 femmes & des courtisans n'ob-
 serverent pas dans cette prin-
 cesse le génie qui brilloit en elle;
 & n'y virent qu'une femme
 habillée en homme, qui dansoit
 mal, brusquoit les flatteurs, &
 dédaignoit les coëffures & les
 modes. Des hommes moins fri-
 voles, en rendant justice à ses
 talens & à sa philosophie, détes-

terent l'assassinat de Monadeschi,
 son grand-écuyer, & son
 amant selon quelques-uns. On
 fait qu'elle le fit poignarder
 presque en sa présence, à Fon-
 tainebleau, dans la galerie des
 cerfs, le 10 novembre 1657.
 Les jurisconsultes qui ont com-
 pilé des passages, pour justifier
 cet attentat d'une Suédoise jadis
 reine, méritoient d'être ou ses
 bourreaux ou ses victimes.
 L'horreur général qu'inspira
 ce meurtre, la dégoûta de la
 France. Elle voulut passer en
 Angleterre; mais Cromwel
 n'ayant pas approuvé ce voya-
 ge, elle repartit bientôt pour
 Rome. Christine s'y livra à son
 goût pour les arts & pour les
 sciences, principalement pour
 la chymie, les médailles & les
 statues. Les affaires de cette
 princesse se trouvoient dans le
 plus grand désordre. Alexan-
 dre VII, qui étoit alors sur la
 chaire de S. Pierre, lui ayant
 donné le cardinal Azzolini pour
 les régir, elle parut d'abord peu
 contente de cette précaution,
 & pensa à retourner en Suede
 en 1660, après la mort du roi
 Charles-Gustave. Les états n'é-
 toient point disposés à lui redon-
 ner une couronne qu'elle avoit
 abdiquée. Elle revint à Rome
 pour la troisième fois, & loin de
 témoigner encore son mécon-
 tentement de la conduite du
 souverain pontife à son égard,
 elle en comprit toute la né-
 cessité & la sagesse, & fit
 d'Azzolini (*voyez ce mot*) son
 ami & son héritier. Elle conti-
 nua son commerce avec les sa-
 vans de cette patrie des arts, &
 avec les étrangers. En 1685,
 année de la révocation de l'édit
 de Nantes, elle écrivit au che-

valier de Terson, ambassadeur de France en Suede, une lettre sur l'édit révocatif. Elle déploroit le sort des Calvinistes avec une vivacité, qui fit dire à Bayle qui l'inséra dans son journal, que cette lettre étoit un reste de protestantisme : c'étoit plutôt un reste d'animosité contre la France, & un mouvement de compassion envers des gens qui avoient fait à ce royaume tout le mal possible. Le prince de Condé finit sa carrière l'année d'après. Christine, qui l'avoit toujours admiré, écrivit à mademoiselle Scuderi, pour l'engager à célébrer ce héros. *La mort*, disoit-elle dans sa lettre, *qui s'approche & ne manque jamais son moment, ne m'inquiete pas; je l'attends, sans la désirer ni la craindre.* Elle mourut trois ans après en 1689, dans sa 63^e. année. Elle ordonna qu'on ne mettroit sur son tombeau que ces mots: *D. O. M. Vixit Christiana, ann. LXII.* « Les inégali-
 » lités de sa conduite, de son
 » humeur & de ses goûts, dit
 » d'Alembert; le peu de dé-
 » cence qu'elle mit dans ses ac-
 » tions; le peu d'avantage
 » qu'elle tira de ses connois-
 » sances & de son esprit, pour
 » rendre les hommes heureux;
 » sa fierté souvent déplacée;
 » ses discours équivoques sur la
 » religion qu'elle avoit quittée,
 » & sur celle qu'elle avoit em-
 » brassée; enfin la vie, pour
 » ainsi dire, errante qu'elle a
 » menée parmi des étrangers
 » qui ne l'aimoient pas: tout
 » cela justifie, plus qu'elle ne
 » l'a cru, la brièveté de son
 » épitaphe ». Ce portrait qui
 contient des choses vraies, a
 néanmoins un ton d'aigreur, qui

le fait justement suspecter. Com-
 ment veut-on, par exemple,
 que Christine eût dû rendre les
 hommes *heureux par son esprit*?
 On reconnoit là le langage de
 la philosophie dogmatitante de
 d'Alembert. Sa *Vie errante* n'a
 rien de blâmable, vu qu'elle
 avoit abandonné le trône pour
 vivre où elle se plairoit le
 mieux. Ce qu'on dit de ses dis-
 cours & de ses dispositions équi-
 voques en matière de religion,
 est tout-à-fait sans preuves (voy.
 BOISSAT). Archenholtz, biblio-
 thécaire du landgrave de Hesse-
 Cassel, a donné 4 gros vol.
 in-4^o sur cette princesse, sous
 le titre de *Mémoires*. On y
 trouve 220 Lettres, & deux
 ouvrages de Christine. Le pre-
 mier est intitulé: *Ouvrage de*
loisir ou Maximes & Sentences,
 les unes triviales, les autres in-
 génieuses, fines & fortement
 pensées. La reine de Suede y
 parle, presque en même tems,
 pour la tolérance, & pour l'in-
 faillibilité du pape. Le second
 écrit a pour titre: *Réflexions*
sur la vie & les actions du grand
Alexandre, auquel cette prin-
 cesse aimoit à être comparée;
 quoiqu'on ne voie guere sur
 quoi ce parallele pût être fondé.
 On a imprimé une petite Satyre
 contre elle, sous le titre de *Vie*
de la reine Christine, 1677, in-12:
 le *Recueil de ses Médailles*,
 1742, in-fol. M. Lacombe a
 donné en 1762, in-12, une *His-*
toire de Christine, assez bien
 écrite, mais peu exacte, & où
 il y a bien des choses hasardées.
 Un autre M. Lacombe d'Avi-
 gnon a publié des *Lettres choisies*
 de la reine de Suede, qui, à
 quelques altérations près, sont
 réellement d'elle, & des *Lett-*

très secrètes qui sont supposées.

CHRISTINE de France, fille de Henri IV, & de Marie de Médicis, née en 1606, épousa Victor-Amédée, duc de Savoie, en 1619. Elle consacra tous ses jours à la pratique des vertus, & à l'éducation de ses enfans. Son époux en mourant l'an 1637, la déclara régente de ses états. L'ambition des grands arma ses sujets contre elle, & occasionna les maux dont la Savoie fut affligée. Cette princesse gouverna ses états avec la plus grande prudence, jointe à une sage politique, jusqu'en 1649, que Charles-Emmanuel, son fils, fut déclaré majeur. Ne donnant rien au luxe de la cour, elle trouva moyen de fonder des monastères, & de réparer des églises. Suivant l'exemple de son frere Louis XIII, elle mit par un vœu solennel ses états & sa personne sous la protection de la Ste. Vierge. Comblée de mérites & de vertus, elle mourut en 1663.

CHRISTINEN, (Paul) savant jurisconsulte, né à Malines en 1553, d'une famille distinguée, mort l'an 1631, a donné au public : I. *Ad leges Mechlinienses*, Anvers, 1642, in-fol. II. *Decisiones curiæ Belgicæ*, 1671, 3 vol. in-fol. III. *Juris prudentia heroïca*, Bruxelles, 1668, in-fol., avec figures. Ouvrage excellent, principalement pour connoître la haute noblesse des Pays-Bas. Christinen avoit été syndic du conseil de Malines. Son fils Sébastien qui lui a succédé dans son emploi, a été l'éditeur de ses ouvrages.

CHRISTOPHE, (Saint) c'est-à-dire, *Porte-Christ*, eut la

tête tranchée l'an 250, pendant la sanglante persécution de l'empereur Dece contre les Chrétiens. Mélanchthon prétendoit qu'il n'y avoit jamais eu de Saint Christophe; mais les Bollandistes & tous les sages critiques en rejetant la taille gigantesque & les anecdotes fabuleuses ajoutées à l'histoire du S. Martyr, ont reconnu son existence. Les images de S. Christophe ont fourni une ample matière à la critique. Molanus observe que dans les siècles d'ignorance on étoit persuadé qu'on ne pouvoit mourir en réprouvé le jour qu'on auroit vu une image de ce saint; & que pour cela on la plaçoit à l'entrée des églises, ou qu'on la peignoit sur le dehors avec les vers suivans :

Christophori sancti speciem quicumque tuetur,

Ista nempe die non morte malâ, morietur.

Ou bien :

Christophorum videas : postea tutus eas.

Et quelquefois :

Christophore sancte, virtutes sunt tibi tantæ :

Qui te mane vident, nocturno tempore rident.

Dans des vers qui valent mieux, le célèbre Vida donne les raisons suivantes de la grandeur & de l'action dans lesquelles ce Saint est représenté :

Christophore, infixum quodd eum usque in corde gerebas,

Pictores Christum dant tibi ferre buneris :

Quem gestans quoniam multa es perpressus amara,

Te pedibus faciunt ire per alta maris.

Id quia non poteris, nisi vasti corporis usu,

Dant membra immanis quantagi-
gantis erant ;
Ut te non capiant , quamvis ingen-
ria , templa ,
Cogeris & rigidas sub Jove ferre
hiemes.
Omnia quodd vidior superasti dura ,
virentem
Dant manibus palmam quâ regis
altus iter.
Quod potis , ars tibi dat , nequeat
cum fingere vera ;
Accipe cuncta bono tu bonus ista
animo.

CHRISTOPHE, Romain de naissance, chassa le pape Léon V, & s'empara du siege de Rome en novembre 903: chassé à son tour l'année suivante, par Sergius III, il fut relégué dans un monastere & chargé de chaînes. Si ces violences & moyens iniques employés pour parvenir à la dignité pontificale, & les scenes scandaleuses qui en résul-toient ont de quoi affliger le chrétien, il y trouve de l'autre la matiere des réflexions les plus consolantes. « Le Sauveur, dit » un sage historien, dormoit » dans la barque de Pierre, » tandis qu'elle étoit battue des » vents & des flots prêts à l'en- » gloutir: mais bientôt, en s'é- » veillant, il devoit la délivrer » avec un éclat proportionné à » la grandeur du péril. Cette » épreuve ne pouvoit nuire » qu'aux disciples infideles, qui » faisant injure à la vérité in- » créée, avoient cru les puis- » sances infernales capables de » prévaloir contre l'Arche du » salut. Le vrai fidele au con- » traire en devoit prendre un » nouveau degré d'affermisse- » ment dans la foi. En effet, si » le vaisseau de l'Eglise ne s'est » pas brisé à de tels écneils, » c'est qu'il est toujours gou-

» verné par la main du Sei- » gneur, & non par les bras des » hommes; s'il a évité ce nau- » frage, il n'en est point qui » puisse le faire périr » (voyez ALEXANDRE VI, JEAN XII). Christophe est regardé comme antipape par plusieurs auteurs.

CHRISTOPHE, fils aîné de Romain Lecapene & de Theodora, fut associé à l'empire par son pere en 920. Deux des freres de ce prince, Etienne & Constantin, furent également déclarés Augustes. Ainsi l'on vit avec étonnement cinq empereurs régner en même tems à Constantinople. Romain, qui avoit usurpé le premier rang, occupoit le trône avec Christophe, Etienne, Constantin IX & Constantin X; mais Romain fut celui qui eut l'autorité prépondérante. Christophe régna, avec ses collegues, onze ans & trois mois, & termina sa vie à la fleur de son âge en août 931. — Il ne faut pas le confondre avec CHRISTOPHE, fils de l'empereur Constantin Copronyme, déclaré César par son pere en 769, & qu'Irene fit mettre à mort en 797, dans la ville d'Athenes, où il étoit relégué.

CHRISTOPHORSON, (Jean) natif de Lancastre, fut placé en 1557 sur le siege de l'église de Chichester. Céprélat a traduit du grec en latin, assez défectueusement, Philon, Eusebe, Socrate, Théodoret, Sozomene & Evagre. Son style n'est ni pur, ni précis; les barbarismes le défigurent. Le traducteur brouille, renverse les périodes; il coupe & tranche le sens à sa mode, joint ce que les originaux ont séparé, & désunit

ce qu'ils ont joint. Sa critique étoit peu sûre, & ses connoissances sur l'antiquité très-superficielles. Christophorson connoissoit bien les langues, & principalement la grecque; mais cela suffit-il pour faire un bon interprète? Il mourut en 1558. Suf-
fridus Perri a donné une édition corrigée des historiens ecclésiastiques Grecs, traduits par Christophorson, Cologne, 1581.

CHRISTOPHORUS, (Angelus) auteur Grec du 17^e. siècle, publia l'an 1619, en Angleterre, où il étoit alors, un *Etat de l'Eglise Grecque*. Ce livre traduit en latin, & réimprimé à Leipzick, 1676, in-4^o, roule principalement sur la discipline & les cérémonies. Il offre plusieurs choses curieuses sur les jeûnes des Grecs, sur leurs fêtes, sur la manière dont ils se confessent, sur la discipline monastique, &c., &c.

CHRISTYN, (Jean-Baptiste) chancelier de Brabant, mort à Bruxelles en 1690, à l'âge de 68 ans, a publié *Jurisprudencia Heroica*, Bruxelles, 1668, & 1689, in-fol.; ainsi que d'autres ouvrages savans & curieux.

CHRODEGAN ou CHRODOGANG, (S.) évêque de Metz en 742, mort en 766, fut employé par Pépin en diverses négociations. La plus honorable est celle de l'année 753, où il fut chargé d'amener en France le pape Etienne II, qui lui accorda le *Pallium* avec le titre d'archevêque. Il institua une communauté de clercs réguliers dans sa cathédrale, & leur laissa une *Regle*, composée de 34 articles. Elle a été publiée par le P. Labbe dans sa

Tome III.

Collection des Conciles, & par le P. le Cointe dans ses *Annales*. Ce saint prélat est regardé comme le restaurateur de la vie commune des clercs; & c'est l'origine la mieux marquée des chanoines réguliers. « Le zele » qu'il fit paroître, dit un his- » torien, pour ranimer dans le » clergé cet esprit de priere » & de ferveur qui caractéri- » soit les tems apostoliques, est » une preuve bien sensible de » son ardeur pour le service de » Dieu, & pour l'accomplis- » sement de sa gloire. La ré- » forme qu'il entreprit, étoit » fondée sur la connoissance » qu'il avoit des grandes dispo- » sitions qu'exige une fonction » aussi sublime que celle de » faire l'office des Anges, en » chantant les louanges du Sei- » gneur, & d'être établis mé- » diateurs entre le ciel & la » terre. Puissent ceux qui sont » attachés au service des au- » tels, n'oublier jamais l'emi- » nente dignité de leur état ! » Rien ne sera plus propre à les » entretenir dans cette sainteté » de vie, dans cette pureté de » cœur, & dans ce détache- » ment de toutes les créatures, » qui doivent les distinguer du » commun des fideles ».

CHROMACE, (S.) *Chromacius*, pieux & savant évêque d'Aquilée au 4^e. siècle, défendit avec zele Rufin & S. Jean Chrysostome, fut ami de S. Ambroise & de S. Jérôme. Il mourut vers l'an 406. Il nous reste de lui dix-huit *Homélies* sur S. Matthieu. On y trouve une explication de l'Oraison Dominicale, & d'excellentes maximes sur l'aumône, le jeûne, & les autres vertus chrétiennes.

K

L'auteur s'exprime d'une manière correcte ; il a beaucoup de justesse & de précision dans les idées ; ses réflexions tendent toujours au bien des lecteurs. C'est fort mal-à-propos que les dix-huit Homélies de S. Chromace ont été rédigées en un ou en trois traités dans la plupart des éditions.

CHRYSÉIS, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. Achille l'ayant prise dans le sac de Lyrnéssé, Agamemnon la garda pour lui. Chrysès, revêtu de ses ornemens pontificaux, vint demander sa fille, offrant une riche rançon. Agamemnon, amoureux de la fille, chassa le pere indignement. Le prêtre d'Apollon s'adressa alors à ce dieu, qui affligea l'armée Grecque d'une maladie contagieuse. Les Grecs renvoyèrent Chryséis sur l'avis du devin Calchas, & la peste cessa. Le vrai nom de cette fille étoit *Astynomé*.

CHRYSERUS ou **CHRYSORUS**, affranchi de l'empereur Marc-Aurele, vers l'an 162 de J. C. Il est auteur d'un ouvrage qui contient la liste de tous ceux qui avoient commandé à Rome depuis la fondation de cette ville. Cet *Index* se trouve parmi les additions que Scaliger a insérées dans la *Chronique d'Eusebe*.

CHRYSÈS, fils de Chryséis & d'Apollon, selon les uns, & d'Agamemnon, selon les autres. On lui cacha sa naissance jusqu'au tems qu'Oreste & Iphigénie se sauverent de la Chersonnese Taurique, avec la statue de Diane dans l'isle de Sminthe. Chrysès avoit succédé en cette isle à son aïeul maternel dans la charge de grand-prêtre d'A-

pollon ; & c'est-là qu'ils se reconnurent tous trois, en causant dans un festin. Ils s'en retournerent dans la Taurique, puis à Mycenes, pour prendre possession de l'héritage de leur pere.

CHRYSHIPPE, fils naturel de Pelops, roi d'Elide, qui l'aimoit extrêmement. Hyppodamie, sa femme, craignant qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres, le traita fort mal, & sollicita fortement ses fils Attrée & Thyeste à le tuer. Ceux-ci ayant refusé de se prêter à ce forfait, Hyppodamie prit la résolution de l'égorger elle-même. S'étant saisie de l'épée de Laïus (prince étranger, détenu prisonnier dans cette cour) pendant qu'il dormoit, elle en perça Chryshippe, & la lui laissa dans le corps. Il vécut encore assez de tems pour empêcher qu'on ne soupçonnât les jeunes princes de ce crime. L'horreur de cet assassinat, la honte & le dépit de se voir découverte, poussèrent Hyppodamie à se punir elle-même par la mort.

CHRYSHIPPE, philosophe stoïcien, natif de Solos dans la Cilicie, se distingua parmi les disciples de Cléandre, successeur de Zénon, par un esprit délié. Il paroissoit si subtil, qu'on disoit, « que si les dieux fai- » soient usage de la logique, » ils ne pourroient se servir » que de celle de Chryshippe ». Avec une certaine dose de génie, il avoit encore plus d'amour-propre. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il confieroit son fils, il répondit : « A moi ; car » si je savois que quelqu'un me » surpassât en science, j'irois » dès ce moment étudier à son

» école ». Diogene Laërce a donné le catalogue de ses ouvrages, qui, selon lui, se montoient à 311 *Traité de Dialectique*. Il se répétoit & se contredisoit dans plusieurs, & pilloït à tort & à travers ce qu'on avoit écrit avant lui. Ce qui fit dire à quelques critiques, que, si l'on ôtoit de ses productions ce qui appartenoit à autrui, il ne resteroit que du papier. Il fut, comme tous les Stoïciens, l'apôtre du destin & le défenseur de la liberté, contradiction qu'il est difficile d'accorder. Sa doctrine sur plusieurs autres points étoit abominable. Il approuvoit ouvertement les mariages entre un pere & sa fille, une mere & son fils. Il vouloit qu'on mangeât les cadavres au-lieu de les enterrer. Telles étoient les nobles leçons d'un philosophe qui passoit pour le plus ferme appui de l'école la plus sévère du paganisme. Il faut néanmoins avouer que l'humeur dogmatifante de la philosophie du jour, a été plus loin encore. On a vu un homme victime des erreurs dominantes, proposer en 1784 dans une ville des Pays-Bas, par des vues tout autrement philosophico-économiques, de tanner les peaux humaines; d'en faire un cuir utile, d'attendre, ou de hâter la mort de ses progéniteurs, pour se donner une chaussure de famille: il assureroit même avoir converti en chandelles la graisse de six femmes de sa connoissance (voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 sept. 1784; p. 156). Chrysippe déshonora sa secte par plusieurs ouvrages, plus dignes d'un lieu de débauche, que du portique. Aulu-Gelle rapporte cependant

un fragment de son *Traité de la Providence*, qui lui fait beaucoup plus d'honneur. « Le dessein de la nature, dit-il, n'a pas été de soumettre les hommes aux maladies; un tel dessein seroit indigne de la source de tous les biens. Mais si du plan général du monde, tout bien ordonné qu'il est, il résulte quelques inconvéniens, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein primitif & dans le but de la Providence ». Ce philosophe mourut l'an 267 avant J. C., ou d'un excès de vin avec ses disciples, ou d'un excès de rire, en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent: deux causes de mort bien peu assorties à la gravité philosophique.

CHRYISIS, prêtresse de Junon à Argos. S'étant endormie, elle laissa prendre le feu aux ornemens sacrés, puis au temple, & fut enfin brûlée elle-même. Elle vivoit avant la guerre du Péloponnèse.

CHRY SOLANUS, (Pierre) archevêque de Milan au 12^e. siècle, se fit un nom par son savoir & ses vertus. On a de lui, dans Allatius, un Discours adressé à Alexis Comnène, touchant la procession du St.-Esprit, contre l'erreur des Grecs.

CHRY SOLOGUE, voyez PIERRE CHRY SOLOGUE.

CHRY SOLORAS, (Emmanuel) savant Grec du 15^e. siècle, passa en Europe à la demande de l'empereur de Constantinople, pour implorer l'assistance des princes chrétiens contre les Turcs. Il professa ensuite la langue grecque (pres-

qu'entièrement alors ignorée en Italie) à Pavie & à Rome. L'Italie & les lettres lui durent beaucoup. Ce savant mourut à Constance durant la tenue du concile en 1415, à 47 ans. On a de lui : I. Une *Grammaire Grecque*, Ferrare, 1509, in-8°. II. Un *Parallele de l'ancienne & de la nouvelle Rome*. III. Des Lettres. IV. Des Discours, &c. — Jean CHRYSOLORAS, son neveu & son disciple, soutint la gloire de son oncle : celui-ci mourut avant 1427. — Il ne faut pas les confondre avec Démétrius CHRYSOLORAS, autre écrivain Grec, qui vivoit à-peu-près dans le même tems sous le regne de Manuel Paléologue.

CHRYSOSTOME, voyez JEAN-CHRYSOSTOME.

CHUN, (Yeou-Yu) c'est-à-dire, *maître du pays de Yu*, un des premiers empereurs de la Chine, successeur d'Yao, dont il épousa les deux filles. Tout ce que l'on débite de son regne & du tems où il vécut, est pour le moins très-incertain.

CHURCHILL, (Winston de Wootton-Basset) gentil-homme Anglois, de la province de Wiltz, descendant d'une ancienne famille, suivit le parti de Charles II, & eut beaucoup à souffrir du parti contraire. Il fut obligé de se retirer à Ashe dans le Devonshire ; mais lorsque Charles II fut rétabli sur le trône, il fut honoré de divers emplois par le roi, & créé chevalier. La société royale le choisit pour un de ses membres, & il voulut répondre à ce choix par une histoire d'Angleterre, intitulée : *Les Dieux de la Bretagne*, Londres, 1675, in-fol. en anglois. Elle contient les

vies des rois de la Bretagne, depuis l'an du monde 2855 jusqu'à l'année de notre ere 1660. On sent qu'elle remonte trop haut pour n'être pas farcie de fables. Il mourut le 26 mars 1688, comblé de bienfaits du roi Jacques II.

CHURCHILL, (Jean) fils du précédent, duc & comte de Marleborough, né à Ashe dans le Devonshire en 1650, commença à porter les armes en France sous Turenne. On ne l'appelloit dans l'armée que le bel Anglois ; mais le général François, dit un historien, jugea que le bel Anglois seroit un jour un grand-homme. Ses talens militaires éclaterent dans la guerre de 1701. Il n'étoit pas comme ces généraux, auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne. Il étoit alors maître de la cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avoit été Guillaume, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine. Il avoit cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, premier don de la nature pour le commandement. Guerrier infatigable pendant la campagne, Marleborough devenoit un négociateur aussi agissant durant l'hiver : il alloit dans toutes les cours susciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées, il forma d'abord des soldats, & gagna du terrain ; prit Venlo, Ruremonde, Liege ; & obligea les François qui avoient été jusqu'aux portes de Nimegue, de se retirer derrière leurs lignes. Le duc de Bourgogne, petit-

fils de Louis XIV, que son aïeul avoit envoyé contre lui, se vit forcé de revenir à Versailles, sans avoir remporté aucun avantage. La campagne de l'année 1703 ne fut pas moins glorieuse; il prit Bonn, Hui, Limbourg, se rendit maître du pays entre le Rhin & la Meuse. L'année 1704 fut encore plus funeste à la France. Marleborough, après avoir forcé un détachement de l'armée de Bavière, s'empara de Donawert, passa le Danube, & mit la Bavière à contribution. La bataille d'Hochstet se donna dans le mois d'août de cette année. Le prince Eugene & Marleborough remporterent une victoire complète, qui ôta cent lieues de pays aux François, & du Danube les jeta sur le Rhin. Les vainqueurs y eurent près de 5 mille morts & environ 8 mille blessés; mais l'armée des vaincus y fut presque entièrement détruite. L'Angleterre érigea à la gloire du général un palais immense qui porte le nom de *Blenheim*, parce que la bataille d'Hochstet étoit connue sous ce nom en Allemagne & en Angleterre, une grande partie de l'armée Française ayant été faite prisonnière à *Blenheim*. La qualité de prince de l'Empire, que l'empereur lui accorda, fut une nouvelle récompense de sa victoire. Les succès d'Ochstet furent suivis de ceux de Ramillies en 1706, d'Audenarde en 1708, & de Malplaquet en 1709. Marleborough, s'étant trop ouvertement opposé à la paix avec la France, perdit tous ses emplois, fut disgracié, & se retira à Anvers. Le peuple, dit un historien, ne regretta point

un citoyen, dont l'épée lui devenoit inutile & les conseils pernicieux. Les sages se souvinrent que Marleborough avoit été l'ami de Jacques II, au point d'en favoriser les amours pour Mlle. Churchill, sa sœur, & qu'il l'avoit trahi plutôt que quitté; qu'il avoit perdu la confiance de Guillaume, & avoit mérité de la perdre; & qu'enfin comblé de biens & d'honneurs par la reine Anne, il avoit toujours cabalé contre elle. A l'avènement du roi George à la couronne en 1714, il fut rappelé & rétabli dans toutes ses charges. Quelques années avant sa mort il se déchargea des affaires publiques, & mourut dans l'enfance en 1722, âgé de 72 ans, à Windsorlogd. On vit le vainqueur d'Hochstet jouer au petit palet avec ses pages, dans ses dernières années. Guillaume III l'avoit peint d'un seul mot, lorsqu'en mourant il conseilla à la princesse Anne de s'en servir, comme d'un homme qui avoit la tête froide & le cœur chaud. Ses succès ne l'empêchèrent pas de convenir de ses fautes. Il dit à un seigneur François, qui lui faisoit compliment sur ses campagnes de Flandre : » Vous savez ce que c'est que » les succès de la guerre; j'ai » fait cent fautes, & vous en » avez fait cent & une ». On raconte quelques anecdotes qui semblent prouver qu'il aimoit l'argent, & que cette passion influoit sur son intégrité. On dit qu'un pauvre demandant un jour l'aumône au célèbre comte Pétersborough, en l'appellant milord Marleborough, le comte donna une guinée au mendiant, en disant : *Voilà pour te prou-*

ver que ce n'est pas là mon nom.

CHUSAI, l'un des plus fideles serviteurs de David, qui ayant appris la révolte d'Absalon, vint trouver le roi, la tête couverte de poussiere, & les habits déchirés. David l'ayant engagé à seindre d'entrer dans le parti d'Absalon, pour pénétrer ses desseins, & s'opposer aux conseils d'Achitophel; Chusai alla à Jérusalem, gagna la confiance de ce prince rebelle, & détourna par sa prudence le conseil que lui donnoit Achitophel de poursuivre David. Ce service fut le salut de ce prince, qui passa aussi-tôt le Jourdain pour se mettre en sûreté, vers l'an 1023 avant l'ere chrétienne.

CHUSAN-RASATHAIM, Ethiopien, roide Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites, & les réduisit en servitude. Dieu le permettoit ainsi, pour les punir de leur idolâtrie. Ils demurerent dans cet esclavage huit ans, à la fin desquels, Dieu, touché de leur repentir, se servit d'Othoniel pour les remettre en liberté, vers l'an 1414 avant J. C.

CHYTRÆUS, (David) ministre luthérien, né à Ingelting en 1530, & mort en 1600, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent recherchés dans le tems par ceux de son parti. Le plus connu est un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1575, in-8°. rempli de rêveries, & où il marque de l'attachement à la doctrine de Socin. On a encore de lui : I. Une *Histoire de la confession d'Ausbourg*, Anvers, 1582, in-4°. II. Une *Chronologie latine de l'Histoire d'Hérodote & de Thucydide*, Helm-

stad, 1585, in-4°. très-rare. Il y a joint, *De Lctione historiarum rectè instituenda*, où après quelques légères observations sur la nécessité de l'histoire, il donne une liste de quelques historiens avec des remarques.

III. *Tabula philosophica*, seu *series philosophorum*, dans les *Antiquités Grecques*. IV. *Chronicon Saxoniarum, & vicinarum aliquot gentium ab anno 1500 ad 1611*, Leipzick, 1628, in-fol.; c'est la meilleure édition de cet ouvrage qui a eu du succès. V. *Continuation de l'Histoire de Prusse*, de Schutz, en allemand.

VI. *Chronologia vitæ Alphonsi, & Ludovici XII & Caroli V imperatoris*, Wittemberg, 1585, in-4°. Chytræus étoit précéssément ce qu'on appelle un compilateur Allemand. Il ne composoit point, il recueilloit dans mille auteurs de quoi former ses ouvrages. On en imprima le recueil à Hanovre en 1604, 2 vol. in-fol. — Nathan CHYTRÆUS, son frere, & ministre luthérien comme lui, recteur du college de Breme, étoit pour le moins aussi versé dans les belles-lettres. Il mourut en 1598, âgé de 55 ans. Il a donné *Variorum in Europæ itinerum deliciae*, in-8°; c'est un recueil d'épithames & d'inscriptions qui se trouvent en différentes villes de l'Europe.

CIA, femme d'Ordellaffi, tyran de Forli, dans le 14e. siecle, étoit aussi brave que son mari. Au milieu des troubles qui agitoient alors l'Italie, Ordellaffi commandoit dans Forli, & Cia gouvernoit Cefene. C'étoient les deux places d'armes d'où ils bravoient leurs adversaires. Elles furent attaquées en même tems. Ordellaffi écrivit à

sa femme pour l'exhorter à se bien défendre; elle lui répondit : *Ayez soin de Forli, je réponds de Cesène.* Elle auroit peut-être tenu parole, malgré les forces du légat qui l'assiégeoit, si Ordelaffi n'eût encore écrit à Cia de faire décapiter Jean Zaganella, Jacques Bastardi, Palezzino & Bertronuccia, quatre Cesénois, qu'il soupçonnoit d'être Guêlfes, c'est-à-dire favorables au pape. Cia n'obéit point à cet ordre : elle trouva les accusés innocens, & d'ailleurs elle craignoit que leur mort ne causât quelque révolte. Les quatre pros crits, ayant su le danger qu'ils avoient couru, se formèrent un parti, avec lequel ils forcèrent Cia à se renfermer dans la citadelle. Cette femme irritée fit couper la tête à Scaragliano & Tumperti, deux confidens de son mari, qui lui avoient conseillé de ne point agir contre les quatre Cesénois. Le légat, voyant qu'elle faisoit une forte résistance dans la citadelle, la fit miner. Cia, pour retarder la prise de la place, s'avisâ d'y enfermer un grand nombre de Cesénois dont elle se désoit le plus. Le légat, allant un jour visiter les travaux, fut surpris de voir plus de cinq cents femmes échevelées se jeter à ses pieds avec de grands cris, & demander grace pour leurs maris & leurs parens ; qui alloient périr sous les ruines de la citadelle. Albornos (c'étoit le nom du légat) sentit l'artifice, & en profita pour presser la reddition de la place, qui en effet ne résista plus. Il sauva la vie à ceux qu'on avoit mis dans la tour, & Cia alla dévorer dans les

fers son orgueil & sa fierté.

CIACONIUS ou CHACON, (Pierre) né à Toledé en 1525, mort à Rome en 1581, employé par le pape Grégoire XIII à corriger le calendrier, avec d'autres savans. Il étoit chanoine à Séville. C'étoit un homme en qui la modestie & le savoir brilloient également ; ami de la retraite, & uniquement occupé de ses livres qu'il appelloit *ses fideles compagnons* ; ne se souciant pas de faire la cour aux grands, & les fuyant même. Il pensoit là-dessus comme Horace :

*Dulcis inexpertis cultura potentis
amici ;
Expertus metuî....*

On doit à ses veilles des Notes savantes sur Tertullien, sur Cassien, sur Pompeius-Festus, sur César, &c. C'étoit son génie de corriger les anciens auteurs, de rétablir les passages tronqués, d'expliquer les difficiles, & de leur donner un nouveau jour. On a encore de lui : I. *Opuscula in Columnæ rostratæ inscriptiones ; De ponderibus & mensuris, & nummis* : Rome, 1608, in-8°. II. *De Triclinio Romano*, Rome, 1590, in-8°. On a joint les traités de *Fulvius Ursinus* & de *Mercurialis* sur la même matière, dans une édition postérieure faite à Amsterdam, in-12. III. *Notæ in vetus Romanorum calendarium*, dans le tome 8e. du *Thesaurus antiquitatum* de Grævius.

CIACONIUS ou CHACON, (Alfonse) de Baëça dans l'Andalousie, professa avec distinction dans l'ordre de S. Dominique. Il mourut à Rome vers 1601, avec le titre de patriarche d'Alexandrie. On a de lui : I.

Vita & gesta Romanorum Pontificum & Cardinalium, réimprimé à Rome en 1676, en 4 vol. in-fol., avec une continuation : collection savante & pleine de recherches. Marie Guarnacci l'a continuée jusqu'au pape Clément XII, Rome, 1751, 2 vol. in-fol. II. *Historia utriusque belli Dacici*, Rome, 1576, in-fol. C'est dans cet ouvrage, d'ailleurs curieux & estimé, que Ciaconius avance que l'ame de Trajan a été délivrée de l'enfer, par les prières de S. Grégoire : conte puérile & absurde de quelque manière qu'on l'envisage ; mais qu'on trouve avant Ciaconius, dans quelques anciennes légendes. On prétend même qu'il en étoit parlé dans les premières éditions de S. Jean Damascene. Cette fable a été réfutée par Bernard Bruscius, *Redargutio historiae de anima Trajani ex inferis suppliciis liberata* ; Vérone, in-4°. III. *Bibliotheca scriptorum*, publiée par Camusat à Paris, 1731, in-fol., & à Amsterdam, 1743 : répertoire utile aux bibliographes, mais qui n'est pas exempt de fautes. IV. *Explication de la Colonne Trajane*, en latin, 1576, in-fol., fig. ; en italien, 1680, in-fol., fig. Ciaconius manquoit de critique. Outre la fable de Trajan qu'il débitoit d'un air grave, il donnoit la pourpre romaine à S. Jérôme : ce qu'on peut néanmoins en quelque sorte justifier, vu que le S. Docteur remplissoit à quelques égards près du pape Damase les fonctions qui depuis sont devenues propres aux cardinaux. Sa *Bibliothèque*, qui est par ordre alphabétique, ne va que jusqu'à la lettre E.

CIAMPINI, (Jean-Justin) maître des brevets de grace, préfet des brevets de justice, & ensuite abrégiateur & secrétaire du grand-parc, naquit à Rome en 1603. Il abandonna l'étude du droit, pour la pratique de la chancellerie apostolique. Ces emplois ne lui firent pourtant pas négliger les belles-lettres & les sciences. Ce fut par ses soins que se forma à Rome en 1671 une académie destinée à l'étude de l'histoire ecclésiastique, pour laquelle il avoit une forte inclination. En 1677, il établit, sous la célèbre Christine, une académie de physique & de mathématiques, que le nom de sa protectrice & le mérite de ses membres firent bientôt connoître dans l'Europe. Ce savant mourut en 1698. On a de lui beaucoup d'ouvrages en italien & en latin, très-savans, mais peu méthodiques, dont la diction n'est pas toujours pure. I. *Conjecturae de perpetuo Azymorum usu in Ecclesia latina*, in-4°, 1688. II. *Vetera monumenta, in quibus præcipue musiva opera, sacrarum profanarumque ædium structura dissertationibus iconibusque illustrantur*, 1690 & 1699, 2 vol. in-fol. C'est un traité sur l'origine de ce qui reste de plus curieux dans les bâtimens de l'ancienne Rome, avec l'explication & les dessins de ces monumens. III. *De sacris ædificiis à Constantino Magno constructis*, in-fol., 1693. IV. *L'Examen des Vies des Papes*, qui portent le nom d'Anastase le bibliothécaire : en latin, Rome, 1688, in-4°. Ciampini prétend que ces Vies sont de plusieurs auteurs, & qu'il n'y a que celles de Grégoire IV, de Sergius II,

de Léon IV, de Benoît III & de Nicolas I, qui soient d'Anastase. V. Plusieurs autres Dissertations imprimées & manuscrites. VI. *De Vice-Cancellario*, Rome, 1697, in-4°. VII. *De Abbreviatoribus de curia*, Rome, 1696, in-4°. Ces deux traités sont curieux & savans. On a donné la collection des Œuvres de Ciampini, avec sa Vie, Rome, 1747, 3 vol. in-fol. C'est un service que l'on a rendu au public, car ses ouvrages étoient rares & recherchés.

CIANTES, (Joseph) né à Rome l'an 1612, entra dans l'ordre de S. Dominique, s'y distingua par ses vertus & sa science, fut nommé à un évêché dans la Calabre, & mourut à Rome en 1670. On a de lui : I. *De la perfection de la vie épiscopale* en italien. II. *De sacrosanctâ Trinitate ex antiquorum Hebræorum testimoniis comprobata*. III. *De Incarnatione Verbi*. IV. Les livres de S. Thomas contre les Gentils, traduits en hébreu.

CIASLAS ou SEISLAS, le seizième des rois de Dalmatie, étoit fils du roi Rodostas. Les Croates s'étant révoltés, Ciaflas qui commandoit quelques troupes, leur permit de vendre les prisonniers de guerre. Son pere commandoit une autre armée; il la fit soulever, & lui enleva la couronne. Une action si dénaturée lui fit donner le nom d'*Apostat*. Dieu la laissa impunie quelque tems, pour en rendre la vengeance plus éclatante. Ciaflas, en guerre avec les Hongrois, remporta sur eux une grande victoire, où leur général périt. La veuve de ce général se mit à la tête des ar-

mées, entra dans la Dalmatie, enleva le camp de Ciaflas, qui fut lui-même du nombre des prisonniers. Cette héroïne lui fit couper le nez & les oreilles, & ensuite jeter chargé de chaînes dans la Save. Ses enfans pris avec lui furent traités de même; il ne resta de sa famille qu'une seule fille, mariée à Tycomil, Kan des Rasciens. On peut rapporter ces événemens à l'an 860 ou environ.

CIBENIUS, savant humaniste Allemand du seizième siècle, connu par un *Lexicon poeticum & historicum*, Lyon, 1544. Ouvrage très-estimé de son tems.

CIBO, sculpteur, s'est rendu particulièrement célèbre par sa belle statue, représentant S. Barthélemi écorché, qui se trouve dans la cathédrale de Milan. On admire sur-tout la vérité & la délicatesse inimitable, avec lesquelles il a su rendre les muscles, les veines, & les autres parties que les artistes ont tant de peine à saisir.

CICERI, (Paul-César de) abbé commendataire de Notre-Dame en Basse-Touraine, prédicateur ordinaire du roi & de la reine, & membre de l'académie françoise, naquit à Cavaillon dans le Comtat-Venaissin, en 1678, d'une famille noble originaire de Milan. Il remplit, pendant le cours d'une vie assez longue, l'honorable ministère de la chaire, avec autant de succès que de zèle. Privé de la vue sur la fin de ses jours, & par conséquent assez désoccupé, il se détermina à retoucher ses Sermons; & sa mémoire fut presque son unique guide dans ce travail. On les imprimoit,

lorsqu'il mourut le 27 avril 1759, à l'âge de 81 ans. L'abbé de Cicéri alloit aux vertus chrétiennes & morales, un caractère aimable & une humeur égale. Ses actions n'étoient pas la réfutation de ses Discours. Ils ont paru à Avignon en 1761, chez Jean Jouve & Jean Chailliol, en 6 vol. in-12. Une diction pure, saine & naturelle, des desseins communément bien pris, des citations appliquées à propos, des mouvemens bien ménagés, des raisonnemens & des preuves; voilà ce qui lui assure une place parmi le petit nombre des orateurs sacrés de la 2^e. classe.

CICÉRON, (Marcus-Tullius) naquit à Arpino, dans la terre de Labour, l'an 106 avant J. C. d'une famille ancienne de chevaliers Romains, mais peu illustre. La nature lui fit part de tous les dons nécessaires à un orateur; d'une figure agréable; d'un esprit vif, pénétrant; d'un cœur sensible; d'une imagination riche & féconde. Son pere ne négligea rien pour cultiver un génie si heureux. Il étudia sous les plus habiles maîtres de son tems, & fit des progrès si rapides, qu'on alloit dans les écoles pour voir ce prodige naissant. La première fois qu'il plaida en public, il enleva les suffrages des juges, l'admiration des auditeurs, & fit renvoyer Roscius, son client, absous de l'accusation d'avoir été le meurtrier de son pere. Cicéron, malgré ces applaudissemens, n'étoit pas encore content de lui-même : il sentoit qu'il n'étoit pas tout ce qu'il pouvoit être. Il quitta Rome, passa à Athenes, & s'y mon-

tra, pendant deux ans, moins le disciple que le rival des plus illustres orateurs de cette capitale de la Grece. Apollonius Molon, l'un d'entr'eux, l'ayant un jour entendu déclamer, demeura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressoit d'applaudir. Le jeune orateur lui en ayant demandé la cause: « Ah ! lui répondit-il, » je vous loue sans doute & » vous admire; mais je plains » le sort de la Grece : il ne lui » restoit plus que la gloire de » l'éloquence, vous allez la » lui ravir & la transporter aux » Romains ». Cicéron, de retour à Rome, y fut ce que Démosthene avoit été à Athenes. Ses talens le firent monter aux premières dignités. A l'âge de 31 ans, il fut questeur & gouverneur en Sicile. A son retour on le nomma édile, ensuite préteur, & enfin on l'honora du consulat. Pendant son édilité, il se distingua moins par les jeux & les spectacles que sa place l'obligeoit de donner, que par les grandes sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de Catilina, qui avoit juré la ruine entière de la république. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, éventa le complot, & fit punir les factieux. Bien des gens l'avoient traité auparavant d'homme de deux jours, qu'on ne devoit pas élever à la première dignité de l'état; on ne vit plus alors en lui que le citoyen le plus zélé, & on lui donna par acclamation le nom de *Pere de la Patrie*. Clodius ayant cabalé contre lui, Cicé-

ron se vit obligé de sortir de Rome, & se retira à Thessalonique en Macédoine. Il ne soutint pas cet exil avec un courage bien philosophique. « Ne sachant, dit un auteur, où il devoit aller, ni ce qu'il devoit faire, craintif comme une femme, capricieux comme un enfant, il regretta la perte de son rang, de ses richesses, de son crédit. Il pleura la ruine de sa maison que Clodius avoit fait détruire. Il gémit d'être éloigné de Térentia, qu'il répudia peu de tems après ». Les vœux de toute l'Italie le rappellerent l'année suivante, 582. avant J. C. Le jour de son retour fut un jour de triomphe; ses biens lui furent rendus, ses maisons de la ville & de la campagne rebâties aux dépens du public. Cicéron fut si charmé des témoignages de considération & de l'allégresse publique, qu'il dit : « Qu'à ne considérer que les intérêts de sa gloire, il eût dû, non pas résister aux violences de Clodius, mais les rechercher & les acheter ». Sa disgrâce avoit cependant fait beaucoup d'impression sur lui; il fatiguade ses plaintes ses amis & ses parens, & cet homme qui avoit si bien défendu les autres, n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre lui-même. « Il montra, dit un historien, autant de foiblesse dans l'attaque de Clodius, qu'il avoit montré de courage pour étouffer la conjuration de Catilina dans le sang des parricides. Il parut en public revêtu d'habits de deuil, parcourant la place & la ville, pour solliciter la pro-

tection des citoyens. Il s'oublia si fort, & garda si peu les bienséances dans cette démarche humiliante, qu'à force de vouloir attirer la compassion des citoyens, il se rendit véritablement ridicule & méprisable ». Le gouvernement de Cilicie lui étant échu, il se mit à la tête des légions, pour garantir sa province de l'incursion des Parthes. Il surprit les ennemis, les défit, se rendit maître de Pindenisse, l'une de leurs plus fortes places, la livra au pillage, & en fit vendre les habitans à l'enchère. Ses exploits guerriers lui firent décerner par ses soldats le titre d'*Imperator*, & on lui auroit accordé à Rome l'honneur du triomphe, sans les obstacles qu'y mirent les troubles de la république. Ces applaudissemens étoient d'autant plus flatteurs, que la valeur & l'intrépidité ne passioient pas pour les plus grandes vertus. Dans le commencement de la guerre civile de César & de Pompée, il parut d'un caractère foible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne pas suivre Pompée, & n'osant se déclarer pour César. Ce dernier ayant triomphé de son rival, Cicéron obtint son amitié par les plus basses adulations. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de ce grand-homme, il favorisa Octave, dans le dessein de s'en faire un protecteur; & cet homme qui s'étoit vanté que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochoit de craindre moins la ruine de la liberté, que l'élévation d'An-

toine. Dès que le triumvirat fut formé, Antoine, contre qui il avoit prononcé ses *Philippiques*, demanda sa tête à Octave, qui eut la lâcheté de la lui accorder. Cicéron voulut d'abord se sauver par mer; mais ne pouvant soutenir les incommodités de la navigation, il se fit mettre à terre, disant: « Qu'il préféreroit » de mourir dans sa patrie, qu'il » avoit autrefois sauvée des fureurs de Catilina, à la douleur » d'en vivre éloigné ». Les assassins l'atteignirent auprès d'une de ses maisons de campagne: il fit aussi-tôt arrêter sa litière, & présenta son cou au fer des meurtriers. Le tribun Popilius Lænas, qui devoit la vie à son éloquence, exécuta sa commission barbare, coupa la tête & la main droite de Cicéron, & porta ce digne tribut au féroce Antoine. Fulvia, femme d'Antoine, aussi vindicative que son époux, perça en plusieurs endroits, avec un poinçon d'or, la langue de Cicéron. Ces tristes restes du plus grand des orateurs, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la tribune aux harangues, qu'il avoit tant de fois fait retentir de sa voix éloquente. Il avoit 63 ans lorsqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J. C. La première édition de Cicéron complete est de Milan, 1498 & 1499, 4 vol. in-fol. Celle de Venise, 1534, 36 & 37, 4 vol. in-fol. est aussi fort rare. Celle d'Elzevir est de 1642, 10 vol. in-12, ou 1661, 2 vol. in-4°. Il n'y a de Cicéron, *cum Notis variorum*, in-8°, que *Epistolæ ad familiares*, 1677, 2 vol. *Ad Atticum*, 1684, 2 vol. *De Officiis*, 1688, 1 vol. *Orationes*, 1699,

3 tom. en 6 vol. Pour les compléter, il faut y joindre les 6 volumes qu'a donnés Davifius à Cambrigde depuis 1730 jusqu'en 1745, qui sont: *De Divinatione*; *Academica*; *Tusculanæ Questiones*; *De finibus bonorum & malorum*; *De natura Deorum*; *De Legibus*, & *Rhetorica*: Leyde, 1761, in-8°. Le Cicéron de Gronovius, Leyde, 1692, 4 vol. in-4°; & celui de Verbugé, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-fol. ou 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-8°, sont estimés. Il y en a une jolie édition de Glasgow, 1749, 20 vol. in-12; & une de Paris, 1767, 14 vol. in-12. Les livres de Cicéron, *ad usum Delphini*, sont *De Arte Oratoria* 1687, 2 vol. in-4°. *Orationes*, 1684, 3 vol. in-4°. *Epistolæ ad familiares*, 1685, in-4°. *Opéra philosophica*, 1689, in-4°. Enfin l'abbé d'Olivet donna en 1740, en 9 vol. in-4°, une belle & savante édition des ouvrages de l'orateur Romain. On les divise ordinairement en quatre parties. I. Ses *Traité sur la Rhétorique*, qui sont mis à la tête des rhéteurs latins, comme ses harangues à la tête des orateurs. Ses trois *Livres de l'Art Oratoire*, traduits par l'abbé Colin, in-12, sont infiniment précieux à tous ceux qui cultivent l'éloquence. Dans cet excellent ouvrage, la sécheresse des préceptes est égayée par tout ce que l'urbanité romaine a de plus ingénieux, de plus délicat, de plus riant. Son livre intitulé: *L'Orateur*, ne le cède, ni pour les préceptes, ni pour les tours, au précédent. Cicéron y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut

être. Son *Dialogue* adressé à Brutus, est un dénombrement des personnages illustres qui ont brillé au barreau chez les Grecs & les Romains. Il n'appartenoit qu'à un génie fécond & flexible, tel que Cicéron, de crayonner avec tant de ressemblance, tant de portraits différens. II. Ses *Harangues*. Elles sont mises à côté, & peut-être au-dessus de celles de Démosthène. Ces deux grands-hommes, si souvent comparés, parvinrent par des routes différentes à la même gloire. L'éloquence de l'orateur Grec est rapide, forte, pressante : ses expressions sont hardies, ses figures véhémentes, mais son style est souvent sec & dur. L'éloquence de l'orateur Latin est plus douce, plus coulante, plus abondante ; & peut-être même trop abondante. Il relève les choses les plus communes, & embellit celles qui sont les moins susceptibles d'agrément. Toutes ses périodes sont cadencées, & c'est sur-tout dans cet arrangement des mots, qui contribue infiniment aux graces du discours & au plaisir de l'oreille, qu'il excelle au plus haut degré. On a dit que Démosthène auroit été encore plus goûté à Rome que Cicéron, parce que les Romains étoient naturellement sérieux ; & Cicéron à Athènes plus que Démosthène, parce que les plaisanteries & les fleurs dont il ornoit son éloquence, auroient amusé les Athéniens, peuple léger & badin (voyez DÉMOSTHÈNE). III. Ses *Livres philosophiques*. » Ce qui doit étonner, dit un » homme d'esprit, c'est que » dans le tumulte & les orages » de sa vie, cet homme, tou-

» jours chargé des affaires de » l'état & de celles des parti- » culiers, trouvât encore du » tems pour être instruit à fond » de toutes les sectes des Grecs, » & qu'il fût le plus grand phi- » losophe des Romains, ainsi » que l'orateur le plus élo- » quent ». Ses livres *des Offices* sont recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotisme qui y regnent tour-à-tour. Tout n'y est pas exact ; mais c'est ce qu'on chercheroit en vain chez les plus raisonnables des anciens philosophes. Ses livres *de la République & des Loix*, attachent autant par leur goût exquis de politique, que par l'art & la délicatesse avec lesquels les matieres y sont traitées. On trouve dans ses *Tusculanes*, dans ses *Questions académiques*, ses deux livres *De la Nature des Dieux*, le philosophe, le savant & l'écrivain élégant. IV. Ses *Epîtres*. Bayle leur donnoit la préférence sur tous les ouvrages de ce grand écrivain. L'homme de lettres, l'homme d'état ne devroient jamais se lasser de les relire. On peut les regarder comme une histoire secrète de son tems. Les caracteres de ses plus illustres contemporains y sont peints au naturel, les jeux de leurs passions développés avec finesse. On y apprend à connoître le cœur de l'homme & les ressorts qui le font agir. Cicéron s'étoit aussi mêlé de poésie. Il traduisit, étant jeune, Aratus en vers latins ; la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre *De la Nature des Dieux*, prouve que dans un âge avancé, il ne désavouoit pas ce fruit de sa jeunesse. Il ne

fut d'ailleurs pas aussi mauvais poëte qu'on le pense, & l'on auroit tort de le juger précisément sur le vers devenu, trop fameux pour s'agloire. Au reste, il ne s'agit pas de comparer Cicéron à Virgile; on sent bien que l'espace qui les sépare en fait de poésie, est immense. Cette traduction, intitulée : *Aratea*, nous a été donnée en françois par M. Pingré, avec de bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Plutarque nous a conservé quelques bons mots de Cicéron, qui ne lui feront pas grand honneur dans la postérité. En général, il étoit trop railleur, & affectoit trop de mêler des plaisanteries, bonnes ou mauvaises, dans les choses les plus sérieuses. Parmi les traductions de ses ouvrages, on distingue : I. Les Oraisons par Villefort, 8 vol. in-12. II. Les Epîtres familières, 4 vol.; les Offices, 1 vol.; la Vieillesse & l'Amitié, 1 vol., par Dubois. III. Les Lettres à Brutus, par l'abbé Prévôt, 1 vol. : celles à ses amis par le même, 5 vol. in-12. IV. Les Lettres à Atticus, 6 vol. par l'abbé de Montgaut. V. Les Tusculanes, 2 vol. : la Nature des Dieux, 2 vol. & les Catilinaires, 1 vol. par l'abbé d'Olivet. VI. Des vrais biens & des vrais maux, par l'abbé Regnier Desmarais, in-12; la Divination, par le même, in-12. VII. Le Traité des Loix, par Morabin, in-12. Du Ryer avoit traduit la plus grande partie des ouvrages de Cicéron, 1670, 12 vol. in-12; mais cette version lâche, inexacte & infidèle, ne peut être d'aucun usage. La traduction des *Œuvres* de Cicéron, dont 4 vol. in-12 ont paru

en 1783, ne vaut guere mieux; elle est de plus défigurée par des jugemens faux, & des préventions qui ne prouvent que trop combien ce travail étoit au-dessus des forces du traducteur. M. Thomas, à l'en croire, est tout autre orateur que Cicéron. « Quoi ! a dit à cette occasion un homme de lettres & » de goût, M. Thomas, supérieur à Cicéron ! M. Thomas, qui est si guindé, si » boursofflé, qui est si sou- » vent éloigné de la nature, » qui laisse presque toujours à » désirer les qualités qu'on admire dans les anciens ! Quand » on peut faire de pareilles mé- » prises, on ne se montre guere » digne de traduire Cicéron ». L'abbé Prévôt nous a donné une *Histoire de Cicéron tirée de ses écrits & des monumens de son siècle, avec des preuves & des éclaircissements*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, traduit de l'Anglois de Middleton, est écrit avec cette élégance qui caractérise le style des autres productions de cet académicien. Morabin a publié une autre *Histoire de l'orateur latin*, en 2 vol. in-4°. Chacune a son mérite; & les littérateurs qui veulent connoître Cicéron, doivent lire l'une & l'autre, ainsi que l'*Histoire des quatre Cicérons*, par l'abbé Macé, & les *Remarques sur la Vie de Cicéron*, de Plutarque, par M. Seconffe. Ceux qui ont dit qu'il ne lui avoit manqué que d'être chrétien, ont pu dire vrai en ce sens que le Christianisme en eût fait un sage parfait, un homme solidement vertueux. Mais tel qu'il a été, Cicéron n'eût point honoré la profession du Christianisme. Il

parle des dieux tantôt en stoïcien, tantôt en académicien, tantôt en épicurien. Ce politique sacrilège ne vouloit pas esfuyer la moindre disgrâce, par rapport à la religion; n'avoit sur ce point aucun système fixe, & disputoit pour & contre sur le même sujet. Ce qu'il établit d'un côté, il le détruit de l'autre, comme il a fait au sujet du suicide. Il soutient que Dieu ignore l'avenir. Dans ses *Offices*, en parlant de la sainteté & de l'inviolabilité du serment, il dit qu'on doit l'observer, non par la crainte de Dieu, qui ne s'en occupe pas, mais parce que la justice nous oblige à tenir ce que nous avons promis. Dans le troisième livre des *Paradoxes*, il prétend que toutes les saines font égales, sentiment contraire à la raison & à l'équité. Le conseil que donnoit Caton aux jeunes gens, d'aller voir les courtisannes, étoit infame, mais la manière dont Cicéron le défend & l'approuve dans son oraison pour Célius, ne fait pas moins d'horreur. Nous ne parlerons pas de son amour pour sa fille Tullie, dont on l'a accusé, mais nous dirons d'après Plutarque, qu'à l'âge de 61 ans, il répudia sa femme Terentia, pour ne pas avoir donné un équipage assez brillant à sa fille; & que dans la suite, il répudia sa seconde femme, parce qu'elle s'étoit réjouie de la mort de Tullie. Sa perpétuelle & insatiable vanité, ses inconstances, ses adulations, &c., lui ont attiré même de son vivant, des sarcasmes qu'il n'avoit que trop mérités. Voyez COLLIUS, LUCIEN, SÉNEQUE, SOCRATE, STILPON, SOLON, ZÉNON, &c.

CICÉRON, (Quintus-Tullius) frere du précédent, après avoir été prêteur l'an de Rome 691, eut, au sortir de sa charge, le département de l'Asie, où il demeura trois ans. César le prit ensuite pour son lieutenant dans la guerre des Gaules. Il n'eut pas lieu de se repentir de son choix. Cicéron se comporta avec tout le courage & la prudence possible dans plusieurs occasions périlleuses; mais durant la guerre civile, il abandonna le parti de ce général, pour suivre celui de Pompée: ce qui fut la cause de sa perte. Compris dans la proscription des Triumvirs, il fut tué avec son fils l'an 43 avant J. C. On trouve de lui quelques Poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CID, (le) dont le vrai nom étoit Rodrigue *Dias de Bivar*, fut élevé à la cour de Ferdinand II, roi de Castille, & s'acquitt, par sa bravoure, la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle. Dès qu'il fut en état de porter les armes, on le fit chevalier. Sa valeur ne tarda pas à se signaler. Il vainquit les Maures en plusieurs combats, leur enleva Valence & plusieurs autres places non moins importantes. Le comte Gomez eut une querelle avec lui: le Cid le tua dans un combat particulier. Le héros aimoit passionnément Chimene, fille de ce comte, & n'en étoit pas moins aimé. L'honneur exigeoit d'elle la vengeance, l'amour vouloit le pardon; celui-ci l'emporta. Chimene demanda le Cid au roi Ferdinand, pour essuyer ses larmes, & en fit son époux. C'est cette situation déchirante

qu'a si bien exprimée le grand Corneille dans la tragédie intitulée : *Le Cid*, imitée de l'espagnol. Ce héros mourut en 1098.

CIEL, *Cælus*, le plus ancien des dieux, étoit fils de la Terre. Il eut quantité d'enfans. Saturne, un d'entr'eux, surprit son pere pendant la nuit & le mutila avec une faux. Du sang quicoula de la plaie sur la Terre, naquirent les Géans, les Furies & les Nymphes Melies: le reste fut jeté avec la faux dans la mer, & de l'écume qui s'y éleva, fut formée Vénus, que les flots porterent dans l'isle de Chypre.

CIENFUEGOS, (Alvarès) né l'an 1657 à Aguerra, ville d'Espagne dans les Asturies, Jésuite en 1676, professa la philosophie à Compostelle, & la rhéologie à Salamanque avec beaucoup d'applaudissement. Sa pénétration & son habileté engagèrent les empereurs Joseph I & Charles VI à l'employer auprès des rois de Portugal dans diverses négociations importantes, qu'il termina au gré des deux couronnes. Ce dernier empereur lui procura le chapeau en 1720, non sans difficulté, par rapport à son ouvrage *sur la Trinité*, dans lequel plusieurs docteurs croyoient avoir trouvé des expressions inexactes. L'empereur le fit ensuite son ministre plénipotentiaire à Rome, puis il devint évêque de Catane, & enfin archevêque de Montréal en Sicile. Ce cardinal, après s'être démis de son archevêché, mourut à Rome le 19 août 1739. On a de lui différens ouvrages : I. *Ænigma theologicum in mysterio SS. Trinitatis*, Vienne, 1717, 2 vol. in-fol.

II. *Vita abscondita sub speciebus Eucharisticis*, Rome, 1728, in-fol. III. *La Vida del venerable P. Juan Nieto*, 1693, in-8°.

IV. *La Vida del Santo Francisco de Borgia*, 1702, in-fol.

CIEZAR, (Joseph) peintre Espagnol, mort à Madrid en 1699, dans sa 40^e. année, excelloit à peindre les paysages & les fleurs. Ces dernières sont rendues avec tant de délicatesse & de légèreté, qu'on diroit que l'air va les faire mouvoir.

CIGALE, (Jean-Michel) imposteur, qui parut à Paris en 1670. Il s'y disoit *Prince du sang ottoman, Bacha & Plénipotentiaire souverain de Jérusalem, du royaume de Chypre, de Trébizonde, &c.* Il s'appelloit autrement *Mahomet Bci*. Ce prétendu prince naquit (selon Rocolles) de parens chrétiens, dans la ville de Trogovisty ou Tergovitz en Valachie. Son pere étoit fort estimé de Mathias, vaivode de Moldavie. Il mit son fils auprès de ce prince, qui l'envoya avec son résident à Constantinople. Après la mort de Mathias, Cigale revint en Moldavie, où il espéroit de s'élever avec l'appui des seigneurs du pays; mais n'ayant pu réussir dans son dessein, il retourna à Constantinople, & se fit turc. Cet aventurier courut de pays en pays, & trompa presque tous les rois de l'Europe, qui le distinguèrent par l'accueil le plus honorable. Il jouissoit du fruit de son imposture, lorsqu'un homme de condition, qui l'avoit vu à Vienne & qui savoit son histoire, démasqua ce fourbe, qui n'osa plus reparoître.

CIGNANI, (Charles) peintre Polonois, disciple de l'Albane,

L'Albane, mourut en 1719, âgé de 82 ans. Clément XI, qui avoit souvent employé son pinceau, le nomma prince de l'Académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui l'*Académie Clémentine*. La coupole de la Madona del Fuoco de Forli, où ce peintre a représenté le paradis, est un des plus beaux monumens de la force de son génie. Ses principaux ouvrages se voient à Rome, à Bologne, à Forli. Ils sont tous recommandables par un dessin correct, un coloris gracieux, une composition élégante. Cignani peignoit avec beaucoup de facilité, drapeoit avec goût, exprimoit très-bien les passions de l'ame, & les auroit encore mieux rendues, s'il ne se fût pas attaché à finir trop ses tableaux. Cet artiste joignoit à ses talens une douceur de mœurs & une bonté de caractère aussi estimables que rares. Il parloit avec éloge de ses plus cruels ennemis. On voit de lui au palais-royal à Paris, un *Noli me tangere*; & dans le cabinet du roi, une *Descente de croix*, & *Notre-Seigneur apparaissant en jardinier à la Magdelene*, qui sont des morceaux admirables.

CIGOLI, (Louis) voyez CIVOLI.

CIMABUÉ, (Jean) peintre & architecte de Florence, né en 1230, mort en 1300, est regardé comme le restaurateur de la peinture. Instruit par les peintres Grecs que le sénat de Florence avoit appelés, il fit renaitre cet art dans sa patrie. Charles I, roi de Naples, passant par Florence, l'honora d'une visite. On possède encore quelques restes de ses tableaux

à fresque & à détrempe, où l'on remarque du génie & beaucoup de talent naturel; mais peu de ce bon goût, qu'on doit aux réflexions & à l'étude des beaux ouvrages.

CIMINO, voyez AQUILANO.

CIMON, général des Athéniens, fils de Miltiade, ne s'écarta point de la route que son pere lui avoit tracée. Ce grand-homme étant mort chargé d'une amende, Cimon fut emprisonné pour l'acquitter, & ne recouvra sa liberté qu'en cédant par un contrat honteux & digne des mœurs païennes, Elphinie, sa sœur, & en même tems sa femme, à Callias, qui satisfisoit pour lui au fisc public. Bientôt après, Cimon trouva des occasions fréquentes de se signaler dans les combats. Les Athéniens ayant armé contre les Perses, il enleva à ces derniers leurs plus fortes places & leurs meilleurs alliés en Asie. Il défit le même jour les armées Persanes par terre & par mer; & sans perdre de tems, il vola au-devant de 80 vaisseaux Phéniciens qui venoient joindre la flotte des Perses de la Chersonnese, les prit tous, & tailla en pieces la plus grande partie des troupes qui les montoient. Il mit en mer une flotte de 200 vaisseaux, passa en Chypre, attaqua Artabase, se rendit maître d'un grand nombre de ses vaisseaux, & poursuivit le reste de sa flotte jusqu'en Phénicie. En revenant, il atteignit Megabize, autre général d'Artaxercès, lui livra combat & le défit. Ces succès contraignirent le roi de Perse à signer ce traité si célèbre, qui procura une paix glorieuse pour

les Athéniens & leurs alliés. Quand il fallut partager les prisonniers faits dans les victoires, on s'en rapporta au général vainqueur : il mit d'un côté les prisonniers tout nus, & de l'autre leurs colliers d'or, leurs brassélets, leurs armes, leurs habits, &c. Les alliés prirent les dépouilles, croyant avoir fait le meilleur choix ; & les Athéniens gardèrent les hommes, qu'ils vendirent chèrement aux vaincus. Cimon parut aussi grand dans la paix que dans la guerre. Il rendit beaucoup de ses citoyens heureux par ses libéralités. Ses jardins & ses vergers furent ouverts au peuple ; sa maison devint l'asyle de l'indigent. L'orateur Gorgias disoit de lui : *Qu'il amassoit des richesses pour s'en servir, & qu'il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* On peut voir ici, en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'ame des plus belles actions du paganisme, & combien Tertullien avoit raison de définir un païen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain & glorieux : *Animal gloriæ.* Malgré ses vertus morales, il n'égalait point Thémistocle dans la science du gouvernement. Son crédit fut ébranlé par ses absences fréquentes, par les vérités dures qu'il disoit au peuple ; & après avoir servi sa patrie, il eut la douleur d'en être banni par l'ostracisme. On le rappela ensuite, selon la coutume du volage & capricieux peuple d'Athènes (voyez ARISTIDE, SOCRATE, ANXTUS, &c.), & on le nomma général de la flotte des Grecs alliés. Il porta la guerre en Egypte : il reprit son ancien projet de s'emparer de

l'isle de Chypre ; mais il ne put l'exécuter, étant mort à son arrivée dans cette isle à la tête de son armée, l'an 449 avant J. C.

CIMON, vieillard Romain, ayant été condamné par le sénat, pour quelque crime, à mourir de faim dans les fers, sa fille, qui avoit la liberté de le venir voir, le fit subsister quelque tems, en lui donnant à sucer son propre sein. Les juges, informés de cette piété industrieuse, firent grâce au pere en faveur de la fille. Tite-Live & d'autres écrivains disent que c'étoit la mere de cette fille, & non le pere, qu'on avoit condamnée à mourir de faim. Valere-Maxime parle avec admiration d'un tableau qui représentoit cette action de piété filiale, & faisoit la plus grande impression sur les cœurs. *Hærent & stupent hominum oculi, dum hujus facti pictam imaginem vident ; casusque antiqui conditionem præsentis spectaculi admiratione renovant.* Passage bien propre à justifier l'usage que les Catholiques font des peintures dans les matieres de religion, & la place qu'ils leur accordent dans les temples.

CINARE, femme de Thésalie. Elle eut deux filles d'une vanité effrénée, qui s'étant préférées à Junon, furent changées par cette déesse en marches, qu'on fouloit en entrant dans l'un de ses temples.

CINCINNATUS, (Lucius Quinctius) fut tiré de la charrue pour être consul Romain, l'an 458 avant J. C. Il maintint, par une sage fermeté, la tranquillité pendant le cours de sa magistrature, & retourna labourer son champ. On l'en tira une se-

conde fois, pour l'opposer aux Eques & aux Volsques. Créé dictateur, il enveloppa les ennemis, les défit, & conduisit à Rome leur général & les autres officiers chargés de fers. On lui décerna le triomphe, & il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il étoit illustre. On lui offrit des terres, des esclaves, des bestiaux; il les refusa constamment, & se démit de la dictature, au bout de seize jours, pour aller reprendre sa charrue. Elu une seconde fois dictateur, à l'âge de 80 ans, il triompha des Préneftiens, & abdiqua 21 jours après. Ainsi vécut ce Romain, aussi grand, quand ses mains victorieuses ne dédaignoient pas de tracer un sillon, que lorsqu'il dirigeoit les rênes du gouvernement, & qu'il faisoit mordre la poussière aux ennemis de la république. Un historien a dit élégamment: *Gaudet tellus laureato vomere, & triumphali aratore.*

CINEAS, voyez CYNEAS.

CINNA, (Lucius-Cornelius) consul Romain, l'an 87 avant J. C., ayant voulu rappeler Marius, malgré les oppositions d'Octavius, son collègue, partisan de Sylla, se vit obligé de sortir de Rome, & fut dépouillé par le sénat de la dignité consulaire. Retiré chez les alliés, il leve promptement une armée de trente légions, vient assiéger Rome, accompagné de Marius, de Carbon & de Sertorius, qui commandoient chacun un corps d'armée. La famine & les désertions ayant obligé le sénat à capituler avec lui, il entre dans Rome en triomphateur, assemble le peuple à la hâte, fait prononcer l'ar-

rêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulerent bientôt dans Rome. Les satellites du vainqueur égorgerent sans pitié tous ceux qui venoient le saluer, & auxquels il ne rendoit pas le salut: c'étoit le signal du carnage. Les plus illustres sénateurs furent les victimes de sa rage. Octavius, son collègue, eut la tête tranchée. Ce barbare fut tué trois ans après, l'an 81 avant J. C., par un centurion de son armée. Il avoit, dit un homme d'esprit, toutes les passions qui font aspirer à la tyrannie, & aucun des talens qui peuvent y conduire.

CINNA, (Cneius-Cornelius) devoit le jour à une petite-fille du grand Pompée. Il fut convaincu d'une conspiration contre Auguste, qui lui pardonna, à la prière de l'impératrice Livie. L'empereur le fit venir dans sa chambre, lui rappella les obligations qu'il lui avoit; & après quelques reproches sur son ingratitude, le pria d'être de ses amis, & lui donna même le consulat, qu'il exerça l'année suivante, vers la 36^e. du règne d'Auguste. Cette générosité toucha si fort Cinna, qu'il fut depuis un des sujets les plus zélés de ce prince. Il lui laissa ses biens en mourant, selon Dion. Voltaire doute beaucoup de la clémence d'Auguste envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Le dernier parle de toutes les conspirations faites contre Auguste: auroit-il passé sous silence la plus célèbre? La singularité d'un consulat donné à Cinna, pour prix de la plus noire perfidie, n'auroit pas échappé à tous les historiens contemporains.

ains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, & ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, & Dion à Rome. Cette conspiration, réelle ou supposée, a fourni au grand Corneille le sujet de l'un, & peut-être du premier, de ses chef-d'œuvres tragiques.

CINNA, (Caius-Helvius) poète Latin, vivoit dans le tems des Triumvirs. Il avoit composé un poëme en vers hexamètres, intitulé *Smyrna*, dans lequel il décrivoit l'amour incestueux de Myrrha. Servius & Priscien nous en ont conservé quelques vers, insérés dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

CINNAMES, historien Grec du 12^e. siècle, accompagna l'empereur Manuel Comnene dans la plupart de ses voyages. Il écrivit l'*Histoire* de ce prince en 6 livres. Le premier contient la vie de Jean Comnene, & les cinq autres celle de Manuel. C'est un des meilleurs historiens Grecs modernes, & on peut le compter après Thucydide, Xénophon, & les autres historiens anciens. Son style est noble & pur, les faits sont bien détaillés & choisis avec goût. Il ne s'accorde pas toujours avec Nicetas son contemporain. Celui-ci dit que les Grecs firent toutes sortes de trahisons aux Latins; & Cinnamès assure que les Latins commirent des cruautés horribles contre les Grecs. Ils pourroient bien avoir raison tous les deux. Du Cange a donné une édition de Cinnamès, in-folio, 1670, imprimée au Louvre, en grec & en latin, avec de savantes observations.

CINQ-ARBRES, (Jean) *Quinquarboreus*, natif d'Aurillac, nommé professeur-royal en langue hébraïque & syriaque en 1554, avoit beaucoup de piété; & ce qui est assez rare dans un savant, il étoit homme d'oraison. Il mourut l'an 1587, après avoir laissé : I. Une *Grammaire hébraïque*, imprimée plusieurs fois, & dont la meilleure édition est de 1609, in-4^o. II. La traduction de plusieurs ouvrages d'Avicenne, médecin Arabe.

CINQ-MARS, (Henri-Coiffier, dit *Rusé*, marquis de) second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France, fut redevable de sa fortune au cardinal de Richelieu, intime ami de son père. Il fut fait capitaine aux gardes, puis grand-maitre de la garde-robe du roi en 1637, & deux ans après, grand-écuyer de France. Son esprit étoit agréable, & sa figure séduisante. Le cardinal de Richelieu, qui vouloit se servir de lui pour connoître les pensées les plus secrètes de Louis XIII, lui apprit le moyen de captiver le cœur de ce prince. Il parvint à la plus haute faveur; mais l'ambition étouffa bientôt en lui la reconnoissance qu'il devoit au ministre & au roi : il haïssoit intérieurement le cardinal, parce qu'il prétendoit le maîtriser; il n'aimoit guère plus le monarque, parce que son humeur sombre gênoit le goût qu'il avoit pour les plaisirs. *Je suis bien malheureux*, disoit-il à ses amis, *de vivre avec un homme qui m'ennuie depuis le matin jusqu'au soir*. Cependant Cinq-Mars, par l'espérance de supplanter le ministre & de gou-

verner l'état, dissimula ses goûts. Tandis qu'il tâchoit de cultiver le penchant extrême que Louis XIII avoit pour lui, il excitoit Gaston, duc d'Orléans, à la révolte, & attiroit le duc de Bouillon dans son parti. On envoya un émissaire en Espagne, & on fit un traité avec Gaston, pour ouvrir la France aux ennemis. Le roi étant allé en personne, en 1642, conquérir le Roussillon, Cinq-Mars le suivit, & fut plus que jamais dans ses bonnes grâces. Louis XIII lui parloit souvent de la peine qu'il ressentoit d'être dominé par un ministre impérieux. Cinq-Mars profitoit de ses confidences pour l'aigrir encore davantage contre le cardinal. Richelieu, dangereusement malade à Tarascon, ne doutoit plus de sa disgrâce ; mais son bonheur voulut qu'il découvrit le traité conclu par les factieux avec l'Espagne. Il en donna avis au roi. L'imprudent Cinq-Mars fut arrêté à Narbonne & conduit à Lyon. On instruisit son procès ; il falloit des preuves nouvelles pour le condamner ; Gaston les fournit pour acheter sa propre grace. Cinq-Mars eut la tête tranchée le 12 septembre 1642, n'étant que dans la 22^e année de son âge.

CINUS ou CINO, jurisconsulte de Pistoie, d'une famille noble du nom de Sinibaldi. On a de lui : I. Des Commentaires sur le Code & sur une partie du Digeste. II. Quelques Pièces de Poésie italienne. Crescimbeni dit qu'il est le plus doux & le plus agréable poète qui ait fleuri avant Pétrarque. Il est regardé par les Italiens comme le premier qui a su donner de la grace

à la poésie lyrique. Ils lisent encore ses vers, dont le *Recueil* a été imprimé à Rome en 1559, & à Venise en 1589. Il mourut à Bologne en 1336, avec la réputation d'un homme savant.

CINYRAS, roi de Chypre, & pere d'Adonis par sa fille Myrrha, est compté parmi les anciens devins. Il étoit si opulent, que les richesses qu'il possédoit, ont donné lieu au proverbe *Cinyraopes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs, auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avoit promis pour le siege de Troie.

CIOFANI, (Hercule) de Sulmone en Italie, commenta savamment & avec élégance, dans le 16^e siècle, les *Métamorphoses d'Ovide*, son compatriote, Francfort, 1661, in-fol. & donna une description de sa ville natale, sous ce titre : *Antiquissima & nobilissima urbis Sulmonis descriptio*, Aquilée, 1578, in-8^o.

CIRAN, (S.) ou SIGIRAN, né dans le Berri, d'une famille illustre, ayant reçu à Tours une éducation convenable à sa naissance, parut à la cour, s'y fit estimer, & y exerça la charge d'échançon sous le roi Clotaire II. Sigelaie son pere, qui étoit évêque de Tours, ayant voulu le marier, Ciran qui pratiquoit les vertus d'un solitaire au milieu des grandeurs, refusa ce parti, rompit peu après tout commerce avec le monde, reçut la tonsure des mains de l'évêque Modégisile, qui avoit succédé à son pere, & fut élevé aux ordres sacrés. Nommé à la dignité d'archidiacre, il rendit de grands services au diocèse de Tours, corrigea les abus & ré-

tablit par-tout la discipline. Son zele & ses vertus ne pouvoient manquer de lui attirer des désagrémens. Le gouverneur de la ville le fit mettre en prison, sous prétexte de folie ; mais le Ciel confondit ses ennemis, & son principal persécuteur périt misérablement. Il se démit ensuite de sa dignité, après avoir distribué le reste de son bien aux pauvres, & se retira dans le diocèse de Bourges, sur les confins du Berri & de la Touraine, où il bâtit deux monastères, celui de Meaubeck, & celui de Lonrey, où il mourut vers l'an 657, après l'avoir gouverné plusieurs années. Sa Vie a été publiée par Mabillon avec des remarques.

CIRANI, (Elisabeth) fille célèbre par son talent pour la peinture, illustra l'école de Bologne, sa patrie. Formée sur les tableaux des grands maîtres, elle avoit de belles idées, qu'elle rendoit heureusement. Son coloris est frais & gracieux ; mais sa maniere n'est ni ferme, ni décidée. Quoiqu'elle eût plus de talent pour les sujets simples ou tendres, elle choisissoit de préférence les sujets terribles ; mais elle manquoit de force pour les exécuter.

CIRCE, fille du Soleil & de la nymphe Perfa, étoit savante dans l'art de composer des poisons. Elle se servit de ce secret dangereux contre le roi des Sarmates, son mari, qu'elle empoisonna pour régner seule. Devenue odieuse à ses sujets par ce crime, elle se sauva dans un lieu désert sur les côtes d'Italie, qui fut appelé à cause d'elle le promontoire *Circeën*. C'est dans cette retraite

qu'elle reçut Ulysse. Voyez ce mot.

CIRILLO, (Bernardin) se fit connoître sur la fin du 16^e. siècle par une *Histoire* curieuse & peu commune en italien, de la ville d'Aquila, sa patrie, dans l'Abruzze. Elle fut imprimée à Rome en 1570, in-4°. Pour avoir un corps d'histoire complet de cette ville, des savans qu'elle a produits, & des calamités qu'elle a essuyées, on y joint ordinairement celle de Sauveur Massonio, auteur du même pays : ce dernier ouvrage fut imprimé à Aquila en 1594, in-4°.

CIRINI, (André) clerc régulier de Messine, mort à Palerme en 1664, à 46 ans, est auteur de plusieurs ouvrages concernant la venaison. I. *Variae Lectiones, sive de Venatione Heroum*, Messine, 1650, in-4°. II. *De Venatione & natura Animalium*, Palerme, 1653, in-4°. III. *De natura & solertia Canum. De natura Piscium*, ibid. IV. *Historia della Peste*, Genes, 1656, in-4°.

CIRO-FERRI, peintre & architecte Romain, né en 1634, fut comblé d'honneurs par Alexandre VII, par trois autres papes ses successeurs, & par d'autres princes. Le grand-duc de Florence le chargea d'achever les ouvrages que Pierre de Cortonne, son maître, avoit laissés imparfaits ; le disciple s'en acquitta dignement. Une maniere grande, une sage composition, un beau génie seront toujours admirer ses ouvrages. Cette admiration seroit encore mieux méritée, s'il eût animé & varié davantage ses caracteres. Giro-Ferri mourut à

Rome en 1689, de la jalousie que lui causa le mérite de Baccicci, célèbre peintre Génois.

CIRON, (Innocent) chancelier de l'université de Toulouse, professa le droit en cette ville avec réputation au 17^e. siècle. On a de lui des *Observations* latines sur le droit canonique, qui sont estimées, & qui l'étoient davantage autrefois; imprimées à Toulouse, 1645, in-fol.

CISNER, (Nicolas) Luthérien, né à Mosbach en 1529, fut professeur en droit à Heidelberg, & ensuite recteur de l'université de cette ville, où il mourut en 1583, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui ne sont pas assez bons pour que nous en donnions la liste. Nous citerons cependant ses *Opuscula politico-philologica*, Francfort, 1611, in-8^o.; parce qu'ils renferment quelques pièces utiles pour l'histoire & le droit public de l'Allemagne: & l'édition qu'il a donnée des *Annales* d'Aventin, Bâle, 1580, in-fol.; parce que c'est la première exacte. Celles qui avoient paru auparavant, étoient tronquées.

CITRY DE LA GUETTE, (N.) s'est fait un nom dans la république des lettres, par l'*Histoire des deux Triumvirats*, depuis la mort de Catilina jusqu'à celle d'Antoine. Cet ouvrage est intéressant & bien écrit: la dernière édition de Paris, 1719, en 4 vol. in-12, renferme l'Histoire d'Auguste par Larrey. Le même auteur a traduit de l'espagnol, trois Histoires également curieuses & intéressantes. La première est celle de la *Conquête du Mexique*,

par Antonio de Solis, Paris, 1691, in-4^o.; la seconde, celle de la *Conquête de la Floride*, par Ferdinand Soto, Paris, 1684, in-12; & la troisième, celle de la *Conquête du Pérou*, par Zarate, 1700. Ces traductions sont estimées.

CIVILIS, (Claudius) Batave, illustre par sa noblesse & par sa valeur, vivoit dans le premier siècle. Il avoit été accusé d'avoir voulu troubler le repos de l'empire, sous Néron, qui le fit mettre aux fers. Galba l'en tira, & s'en repentit. Civilis, voulant venger son injure, souleva contre Rome les Bataves & leurs alliés. Il conduisit cette révolte avec adresse; ennemi déclaré sans le paroître, il sut abuser les Romains qui ne lui soupçonnoient point de tels sentimens. Mais quelque tems après, il leva le masque, & s'étant joint aux Gaulois, il défit Aquilius sur les bords du Rhin. Les Germains, attirés par le bruit de cette victoire, unirent leurs armes aux siennes. Civilis, fortifié par ce secours, vainquit en deux combats Luperus & Herennius Gallus, qui tenoient pour Vitellius, & feignit de n'avoir pris les armes qu'en faveur de Vespasien. Il se servit heureusement de ce prétexte, battit Vocula, & fit entrer quelques légions dans son parti; mais lorsque la révolte des Gaules, qu'il avoit suscitée l'an 70 de J. C., eut détrompé les Romains, ils se rendirent près de Céréalis. Ce général fut attaqué dans son camp même, vers Treves, où Tutor & Claficus s'étoient unis avec lui. On le battit; mais ayant ranimé son courage & celui de ses trou-

pes, il défit les ennemis, & prit leur camp. Une seconde victoire repoussa Civilis dans la Batavie. Ce rebelle fut donner des couleurs si favorables à sa révolte, qu'on la lui pardonna. En d'autres tems, un grand-homme, innocent, qui dédaignoit de se justifier des inculpations de l'envie, étoit condamné pour prix de ses services. Ici un imposteur trouve le moyen, grace à ses belles paroles, d'exclure les justes accusations dont on le chargeoit.

CIVOLI ou **CIGOLI**, (Louis) né au château de Cigoli, en Toscane, l'an 1559, fut appelé ainsi du nom de sa patrie; car son vrai nom étoit Cardi. L'étude de l'anatomie lui déranger l'esprit; mais le repos & l'air natal le lui ayant rétabli, il fut reçu comme peintre à l'académie de peinture de Florence, & comme poëte à celle *della Crusca*. Il touchoit très-bien le luth: on lui reprocha que cet instrument l'empêchoit de finir ses tableaux, & il le brisa. C'est à lui qu'on doit le dessin du palais Médicis, dans la place Madama; & celui du piédestal du cheval en bronze, qui porte la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf à Paris. Son pinceau étoit ferme, vigoureux & déceloit le génie. Le pape Paul V lui donna un bref, pour le faire recevoir chevalier servant de Malte; il reçut cet honneur au lit de la mort en 1613. Ses principaux ouvrages sont à Rome & à Florence. Un *Ecce Homo* qu'il fit en concurrence avec le Baroque & Michel-Ange de Caravage, éclipsa les tableaux de ces deux peintres.

CLAIR, (S.) premier évê-

que de Nantes, vint dans les Gaules, selon l'opinion la plus commune, vers l'an 280, sous le regne de Probus, & fut envoyé, non de Tours par S. Gattien, mais de Rome par le pape, avec le diacre Adéodat. On croit qu'il est le même que S. Clair d'Aquitaine, qui de cette province pénétra dans la Bretagne. On a toujours cru dans le diocèse de Vannes, qu'il y étoit mort, & qu'il y avoit été enterré; mais en 878, ses reliques furent portées à l'abbaye de S. Aubin d'Angers, où elles se gardent encore.

CLAIR, (S.) né à Vienne, fut formé de bonne heure à la vertu par sa mere, qu'une piété solide rendoit recommandable, & qui le mit dans le monastere de S. Ferréol, ayant pris elle-même de son côté la résolution de se retirer dans celui de Ste. Blandine. Le jeune Clair s'acquît une telle réputation de sainteté, que l'évêque de Vienne le fit abbé du monastere de S. Marcel, & lui confia la direction des religieuses de Ste. Blandine. Il devint bientôt le modèle d'un supérieur accompli, & fut favorisé du don de miracles. L'auteur de ses actes rapporte que pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, il prédit à ses disciples les ravages des Vandales & des Sarrasins, qui arriverent environ 72 ans après. Quelques jours avant sa mort, ce saint abbé s'étant fait porter à l'église, se coucha sur un cilice, & se mit en prières. Il mourut vers l'an 660, le 1^{er} janvier, jour auquel on faisoit sa fête, dès le tems de Charlemagne. Ses reliques qui furent transportées de l'é-

glise de Ste. Blandine, à celle de St. Pierre, furent dissipées dans le seizième siècle par les Huguenots.

CLAIR, (S.) martyr, naquit à Rochester en Angleterre. Ayant quitté sa patrie, après avoir été ordonné prêtre, il passa dans les Gaules, & s'arrêta dans le Vexin, au diocèse de Rouen, où il vécut plusieurs années dans la pratique des plus héroïques vertus. Souvent il sortoit de la retraite qu'il s'étoit choisie pour aller prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la chasteté, ayant été massacré par deux assassins, envoyés par une femme qui n'avoit pu le faire consentir à sa passion. On met sa mort vers l'an 894. Son culte est célèbre dans plusieurs diocèses de France.

CLAIR, (Jean-Marie le) voyez LECLAIR.

CLAIRAC, (Louis-André de la Mamie) ingénieur en chef à Bergue, mourut en 1751. Nous avons de lui : I. *L'Ingénieur de campagne*, ou *Traité de la fortification passagère*, in-4°. II. *Histoire de la dernière révolution de Perse, avant Thamas-Kouli-Kan*, 3 vol. in-12.

CLAIRAUT, (Alexis-Claude) naquit à Paris le 7 mai 1713, d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les *Elémens* d'Euclide. Le jeune Clairaut lut, en 1726, n'étant âgé que de 12 ans & 8 mois, un *Mémoire* à l'académie des sciences, sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention. Il soutint l'idée qu'avoient donnée de lui de si heureux commencemens ; & il publia en 1730 des *Recherches sur les courbes à double courbure*,

in-4°, dignes des plus grands géometres. L'académie des sciences lui ouvrit son sein à 18 ans, avant l'âge prescrit par ses réglemens, & l'affocia aux académiciens qui allèrent au nord pour déterminer la figure de la terre. Au retour de Laponie, il calcula la figure du globe, selon les regles de l'attraction : c'est-à-dire, quelle forme lui devoit imprimer son mouvement de rotation, joint à l'attraction de toutes ses parties. Il soumit encore au calcul l'équilibre qui retient la lune entre le soleil & la terre, suivant le système Newtonien de ces trois corps. L'aberration des étoiles & des planetes, que Bradley a le premier regardée comme un phénomène de la lumière, doit à Clairaut la théorie qu'on en a. Nous ne parlons pas d'une infinité de *Mémoires* sur les mathématiques & l'astronomie, dont il a enrichi l'académie. C'est particulièrement d'après ses calculs, & ceux de Halley (voyez ce mot) qu'on s'est déterminé, conformément à la théorie de Newton, à regarder les comètes comme des planetes aussi anciennes que le monde, & soumises à des loix universelles ; quoiqu'à dire le vrai, leur cours périodique & régulier ne paroisse pas encore assez constaté. Clairaut lui-même s'est trompé sur celle de 1759, qui est la seule qu'on cite avec quelque apparence en faveur du cours régulier. Halley a paru l'avoir prédite, tandis que d'autres l'avoient annoncée pour 1757, & d'autres pour 1758 ; Halley n'a osé déterminer l'année, il a mis l'alternative 1758 ou 1759. Mais cette comète étoit-ce la même

que celle de 1682 ? C'est de quoi il est permis de douter (*Voyez les Observat. philos. sur les Syst.* p. 170). Nous avons de Clairaut : I. *Elémens de Géométrie*, 1741, in-8°, très-estimables par leur clarté & leur précision. II. *Elémens d'Algebre*, 1746, in-8°, qui ont le même mérite. III. *Théorie de la figure de la Terre*, 1743, in-8°. IV. *Tables de la Lune*, 1754, in-8°. Ces ouvrages le firent regarder comme un des premiers géomètres de l'Europe, & il obtint les récompenses qu'il méritoit. Il étoit de la société du Journal des savans, qu'il remplit d'excellens extraits. Cet académicien mourut en 1765, dans un âge peu avancé. Ses mœurs douces & son caractère bon, égal, obligeant, lui concilièrent l'estime des honnêtes gens.

CLAIRE, (Sainte) née à Assise en 1193, d'une famille noble, renonça au siècle entre les mains de S. François, l'an 1212. Ce saint instituteur lui donna l'habit de pénitente à Notre-Dame de la Portioncule. Elle s'enferma ensuite dans l'église de S. Damien, près Assise, où elle demeura pendant 42 ans avec plusieurs compagnes de ses austérités & de ses vertus. Cette église fut le berceau de l'ordre des Pauvres-Femmes, appelé en Italie *delle Povere-Donne*, & en France de *Ste. Claire*. Cette fondatrice le gouverna suivant les instructions qu'elle avoit reçues de S. François. A l'imitation de son pere spirituel, elle fit un testament, pour recommander à ses sœurs l'amour de la pauvreté. « Elle voyoit » dans cette vertu, dit un his-

» tous les objets propres à en-
 » flammer les passions. Elle la
 » regardoit comme l'école de
 » la patience, par les occasions
 » qu'elle fournit de souffrir di-
 » verses sortes de privations,
 » & comme le moyen de par-
 » venir à ce parfait détache-
 » ment du monde, dans lequel
 » consiste l'essence de la véri-
 » table piété ». Elle mourut le 11 août 1253. Son corps fut porté à Assise. Ce convoi, honoré de la présence du pape & des cardinaux, se fit comme un triomphe, au son des trompettes & avec toute la solennité possible. Alexandre IV la mit peu de tems après dans le catalogue des Saints. Les religieuses de son ordre sont divisées en *Damianistes*, exactes observatrices de la regle donnée à leur fondatrice par S. François ; & en *Urbanistes*, qui suivent les réglemens mitigés, donnés par Urbain IV. Ces dernières religieuses doivent leur origine à Isabelle de France, sœur de S. Louis, qui, en 1255, fonda le monastere de Long-Champs, près de Paris.

CLARA, (Didia) fille de l'empereur Julien I, fut mariée au sénateur Cornelius Repentinus. Son pere étant parvenu à l'empire l'an 193 de l'ere chrétienne, elle obtint le titre d'Auguste pour elle, & la charge de préfet de Rome pour son époux. Mais celui-ci ne la conserva que pendant le regne de son beau-pere. Septime Sévere, qui l'en dépouilla, priva aussi la même année Didia Clara de sa qualité d'Auguste & du patrimoine qu'elle tenoit de son pere. Ainsi elle éprouva, dans l'espace de quelques mois, toutes les fa-

veurs & toutes les rigueurs de la fortune. Elle avoit alors environ 40 ans.

CLARAMONTIUS ou **CLAROMONTIUS**, (Scipion) habile mathématicien & bon historien, né à Césene en 1565, fut professeur en philosophie successivement à Pérouse, à Pise & à Césene. Il embrassa l'état ecclésiastique dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, l'astronomie & l'histoire. Les principaux sont : I. *De conjectandis cujusque moribus*, lib. x. II. *De methodo ad Doctrinam spectante*. III. *De Universo*. IV. *De altitudine Caucafi*. V. *De cometa magno anni 1618*. VI. *De tribus novis stellis quæ anno 1572, 1600 & 1604 comparuere*. VII. *De sede cometarum*. VIII. *Anti-Tycho*. IX. *De phasibus lunæ*. X. *Cæsena historiarum lib. xvi*, Césene, 1641, in-4°. XI. *Contentio apologetica de Cæsena triumphante*. Jean-Baptiste Riccioli a donné le catalogue des ouvrages de Claramontius, dans sa *Chronologia reformata*.

CLARENDON, historien Anglois : voy. **HYDE**, (Edouard) comte de Clarendon.

CLARIUS, moine de S. Pierre-le-Vif de Sens, avoit d'abord embrassé la vie monastique dans l'abbaye de S. Benoît sur Loire, où il demeura longtemps. Il est auteur de la partie de la *Chronique du monastère de S. Pierre-le-Vif*, qui s'étend jusqu'à l'an 1124. Elle a été continuée jusqu'à l'an 1184. D. Luc d'Achery l'a publiée en grande partie dans son *Spicilege*, tom. II. D. Bouquet en a inséré des morceaux dans la collection

des historiens de France. Cette Chronique est importante pour l'Histoire de France.

CLARIUS ou **CLARIO**, (Isidore né au château de Chia-ria, près de Bresse, en 1495, de bénédictin du Mont-Cassin, devenu évêque de Foligno, parut avec distinction au concile de Trente, & se fit aimer & respecter de son peuple pour son zèle, & sur-tout pour sa charité. Il laissa plusieurs ouvrages estimables par l'érudition qu'ils renferment, & par leur utilité. Les principaux sont : I. *Scholia in Biblia*, Venise, 1564, in-fol. II. *Scholia in Nov. Test.*, 1544, in-8°. Ces deux ouvrages, souvent consultés, sont au rang des meilleurs qui aient été faits en ce genre. Son double commentaire fut mit à l'*Index*, pour quelques passages de la préface, dans lesquels l'auteur ne respectoit pas assez la Vulgate; mais la défense de le lire fut levée par les députés du concile de Trente pour l'examen des livres. III. *Des Sermons latins*, 1 vol. in-fol. & 2 in-4°. IV. *Des Lettres avec deux Opuscles*, publiées par D. Maur Piazza, Modene, 1705, in-4°. V. Traduction latine du livre de S. Nil : *De Christiana philosophia*, dans le tome X de l'*Amplissima collectio* de D. Martene. Ce savant & saint prélat mourut en 1555, à 60 ans. Il écrivoit nettement & avec facilité.

CLARKE, (Samuel) Anglois, très-versé dans les langues orientales, naquit à Brackley dans la province de Northampton. Il fut fait directeur de l'imprimerie de l'université d'Oxford, & préfet de la bi-

bliothèque Bodléienne. Il a donné beaucoup de soins à la Polyglotte d'Angleterre, surtout à l'hébreu, aux versions chaldéennes & persanes. Il avoit même préparé les matières pour un septième volume; mais il n'a pas eu la satisfaction de le voir imprimé. On lui doit encore : *Tractatus de prosodia Arabica*, Oxford, 1661. Il mourut le 27 décembre 1669. Walthon, principal rédacteur de cette Polyglotte, rend hommage à la science de Clarke dans ses *Prolégomenes*.

CLARKE, (Samuel) ministre ou prédicant Anglois, à Londres, eut beaucoup à souffrir du tems de Cromwel. Il fut député par ceux de sa secte en 1660, pour féliciter Charles II sur son rétablissement, & mourut le 25 décembre 1682, après avoir publié : I. Un *Martyrologe* en anglois, 1651, in-fol. II. *Vies de quelques hommes célèbres de ce siècle*, avec figures, Londres, 1684, in-fol. III. *Vies des Généraux Anglois*. IV. Un *Traité contre la Tolérance*, &c. V. *Histoire de Guillaume le Conquérant*, Londres, 1669, in-4°.

CLARKE, (Samuel) fils du précédent, partagea les mauvais traitemens que Cromwel fit essuyer à son pere, & perdit l'emploi qu'il avoit au college de Pembroke à Cambridge. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, ne s'occupant que de l'étude, & mourut en 1701, âgé de 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture-Sainte, tous écrits en anglois, entr'autres une *Concordance*, des *Annotations sur toute la Bible*, un *Traité de l'autorité de l'Ecriture-Sainte*.

CLARKE, (Samuel) né à Norwich, le 11 octobre 1675, obtint par son mérite la cure de la paroisse de S. Jacques de Londres. Il fut pendant quelque tems dans le parti des nouveaux Ariens, parmi lesquels se trouvoient Newton & Wiston. Il soutint son sentiment dans un livre intitulé : *La Doctrine de l'Ecriture sur la Trinité*, imprimé en 1712, réimprimé avec des additions en 1719, & donné au public pour la 3e. fois après sa mort, avec des augmentations trouvées dans ses papiers, écrites de sa propre main. Son attachement trop connu à la secte qu'il avoit embrassée, l'empêcha d'être archevêque de Cantorberi. La reine Anne voulant lui donner cette dignité, Giffson, évêque de Londres, dit à cette princesse : *Madame, Clarke est le plus savant & le plus honnête homme de l'Angleterre; il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être chrétien*. Clarke se distingua autant par son caractère que par ses talens. Doux, communicatif, il a été également recherché par les étrangers & par ses compatriotes. Il mourut en 1729, après avoir abandonné l'Arianisme, mais il n'eut pas le courage de s'élever jusqu'à la profession complète des vérités de la foi, quoique chez un esprit droit & conséquent, rien ne paroisse plus naturel. Ses ouvrages, publiés à Londres en 1738, en 4 vol. in-folio, sont pour la plupart en anglois; quelques-uns ont été traduits en françois. On remarque dans tous un savant éclairé, un écrivain méthodique qui met les matières les plus abstraites à la portée de

tout le monde, par une netteté & une précision admirables. Le bel-esprit qui l'a appelé une vraie *machine à raisonnement*, devoit ajouter que c'étoit une machine si bien dirigée, que dans tout ce qui ne concernoit pas les préjugés de secte, elle n'en produisoit ordinairement que de convaincans & de démonstratifs. On a de lui: I. *Discours concernant l'être & les attributs de Dieu, les obligations de la Religion naturelle, la vérité & la certitude de la Révélation chrétienne*; contenus en 16 sermons, prêchés dans l'église cathédrale de S. Paul, en 1704 & 1705, à la lecture fondée par Robert Boyle. Cet ouvrage, traduit en françois par Ricotier, Amsterdam, 1727, 3 vol. in-8°, & dans lequel l'auteur a suivi le plan d'Abbadie, a été réimprimé plusieurs fois. L'édition d'Avignon, 1756, sans nom de ville, en 3 vol. in-12, renferme quelques Notes, & une Dissertation du même docteur, sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame, traduite de l'anglois. II. *Des Paraphrases sur les quatre Evangélistes*. III. *Dix-sept Sermons sur différens sujets intéressans*. IV. *Lettres à Dodwel* sur l'immortalité de l'ame; avec des réflexions sur le livre intitulé *Amyntor*, ou Défense de la vie de Milton. V. *Lettres à M. Hoalley* sur la proportion de la vitesse & de la force. VI. *La Physique de Rohault*, traduite en latin, 1718, in-18. VII. Une autre *Traduction*, dans la même langue, de *l'Optique de Newton*, 1719, in-8°. Clarke fut un des premiers qui soutinrent dans les écoles les principes de ce cé-

lebre physicien. VIII. De savantes *Notes sur les Commentaires de César*, Londres, 1712, in-fol. IX. *L'Illiade d'Homere* en grec & en latin, Londres, 1754, 4 vol. in-4°, avec des observations pleines d'érudition. L'auteur mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avoit encore publié que la moitié.

CLARKE, (Guillaume) théologien Anglois, né dans le Shropshire, en 1696, mort le 21 octobre 1771, s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, entr'autres, par *l'Accord des monnoies Romaines, Saxones & Angloises*, 1766, in-4°, en anglois.

CLARKSON, (David) né dans la province d'Yorck en 1621, s'appliqua particulièrement à l'étude des antiquités ecclésiastiques, fut ministre non-conformiste à Londres, & mourut en 1687. Clarkson a été le maître de Tillotson. On a de lui deux traités, l'un *sur l'état primitif de l'Episcopat*, l'autre *sur les Liturgies*, en anglois, traduits en françois, Rotterdam, 1716. On ne doit pas s'attendre à des notions exactes sur cette matiere de la part d'un ministre protestant.

CLARUS, (Julius) juriconsulte habile, natif d'Alexandrie de la Paille, remplit les premières places de la ville de Milan, & mourut à Carthage le 13 avril 1575. Ses Œuvres sont imprimées à Francfort, 1636, in-fol., & ne sont plus d'aucun usage.

CLAVASIO, voyez ANGE DE CLAVASIO.

CLAUBERGE, (Jean) professeur calviniste à Duisbourg, né à Solingen en Westphalie,

l'an 1622, mort en 1665, est un des premiers qui aient enseigné la philosophie de Descartes en Allemagne. L'électeur de Brandebourg lui donna des témoignages non équivoques de son estime. Il épousa en 1651 Catherine Mercator, fille de Gerard Mercator, habile géographe. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4^o, à Amsterdam, en 1691. Le plus estimable est sa *Logica vetus & nova*, dont il faisoit cas avec raison.

CLAUDE-LYSIAS, tribun des troupes Romaines qui faisoient garde au temple de Jérusalem. Il arracha S. Paul des mains des Juifs, qui vouloient le faire mourir; & pour connoître le sujet de leur animosité contre lui, il fut sur le point de l'appliquer à la question, en le faisant frapper de verges. Mais S. Paul ayant dit qu'il étoit citoyen Romain, ce tribun n'osa passer outre, & il l'envoya dans la tour Antonia; d'où il le fit conduire sous une bonne escorte à Césarée, sur les avis qu'il reçut que plus de 40 Juifs avoient conspiré contre cet Apôtre.

CLAUDE I, (*Tiberius-Claudius Nero-Drusus*) fils de Drusus & oncle de Caligula, né à Lyon 10 ans avant l'ère chrétienne, fut le seul de sa famille que son neveu laissa vivre. Après la mort de Caligula assassiné, Claude fut proclamé empereur par les soldats, qui le rencontrèrent par hasard, comme il se cachoit pour échapper aux meurtriers. Quoique le sénat eût envie de rétablir la république, il n'osa s'opposer à son élection, & le reconnut l'an 41 de J. C. Il étoit alors dans la

50e. année. Les maladies de sa jeunesse l'avoient rendu foible & timide. Au commencement de son regne, il s'annonça assez bien; mais il se démentit bientôt; & ce ne fut plus qu'un enfant sur le trône. Il avoit refusé tous les titres fastueux que l'adulation des courtisans avoit inventés; il avoit orné Rome d'édifices publics, & l'avoit charmée par son affabilité & sa politesse, son application aux affaires, & son équité. Mais il ne parut ensuite qu'un imbécille, qui ne connoissoit ni sa force, ni sa foiblesse, ni ses droits, ni son devoir. Le sénat, toujours flatteur, parce qu'il n'étoit plus maître, décerna les honneurs du triomphe à l'empereur, pour le succès de ses armes dans la Bretagne. Claude voulut le mériter lui-même, passa dans cette isle l'an 43 de J. C., & y fut vainqueur par ses généraux. A son retour, il retomba dans sa stupidité. L'impudique Messaline, sa femme, le subjuga au point, qu'il en apprit les débauches, & en fut même témoin, sans en être troublé. Ce monstre de barbarie & de lubricité, vouloit-elle se venger du mépris d'un amant; elle trouvoit son foible époux toujours prêt à lui obéir. Trente sénateurs & plus de 300 chevaliers furent mis à mort sous son regne. Le barbare prenoit plaisir à voir ces exécutions sanguiinaires. Il étoit tellement familiarisé avec l'idée des tortures, qu'un de ses officiers lui rendant compte du supplice d'un homme consulaire, il répondit froidement : *Je ne vous avois pas dit de le faire mourir; mais qu'importe, puisque cela est fait?* Ca-

raïlle, gouverneur de la Dalmatie, s'étant fait proclamer empereur, écrivit au fantôme qui régnoit à Rome, une lettre pleine de menaces, s'il ne se démettoit de l'empire; Claude alloit se soumettre, si on ne l'en avoit empêché. Après la mort de Messaline, sa troisième femme, dont il se défit, il épousa Agrippine, sa nièce, quoiqu'il eût promis de ne plus se marier. Celle-ci le subjuguait encore : c'est à sa sollicitation qu'il adopta Néron, au préjudice de Britannicus. Elle l'empoisonna avec un ragoût de champignons; mais comme le poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Xénophon, son médecin, qui feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servoit ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge. Il en mourut l'an 54 de J. C. Sa mère disoit *que ce n'étoit qu'un homme ébauché, que la nature l'avoit commencé sans l'achever*, & lorsqu'elle accusoit quelqu'un de folie, elle disoit *qu'il étoit plus fou que son fils Claude*. De lui-même il n'étoit qu'idiot; sa foiblesse en fit un tyran. Il composa quelques ouvrages qui se sont perdus, & il y a tout lieu de croire que cette perte n'est pas grande.

CLAUDE II, (Aurelius) né dans l'Illyrie en 214, d'abord tribun militaire sous Dece, eut ensuite le gouvernement de sa province sous Valérien. L'armée le déclara empereur l'an 268, après la mort de Galien. L'empire reprit une nouvelle vie sous son gouvernement. Il abolit les impôts, rendit aux

particuliers les biens que son injuste prédécesseur leur avoit enlevés. Une femme, instruite de son équité, vint le trouver & lui dit : « Prince, un officier » nommé Claude, a reçu ma » terre de Galien; c'étoit mon » unique bien, faites-la-moi » rendre ». Claude, reconnoissant que c'étoit de lui-même qu'elle parloit, lui répondit avec douceur : « Il faut que Claude, » empereur, restitue ce qu'a » pris Claude particulier ». Tandis qu'il faisoit fleurir l'empire au-dedans, il le défendoit au-dehors. Les Goths, au nombre de 320 mille, pillent la Thrace & la Grece; Claude marche contre eux, les poursuit jusqu'au Mont-Hœmus, & remporte les victoires les plus signalées. La peste qui étoit dans leur armée, contribua à leur défaite. Elle se glissa malheureusement dans celle des Romains, y fit les mêmes ravages, & emporta Claude en 270, à l'âge de 56 ans. Cet empereur fut à la fois grand capitaine, juge équitable & bon prince. Un plus long regne eût rendu à Rome tout son éclat, & à l'empire son ancienne gloire.

CLAUDE, (S.) natif de Salins en Bourgogne, fut chanoine & archevêque de Besançon. Il quitta cette dignité pour se renfermer dans le monastère de S. Oyan, bâti sur le Mont-Jurat, dont il fut abbé. On comparoit ses moines avec ceux de l'ancienne Egypte. L'idée cependant de ceux qui ne jugent de l'état religieux que par ses rapports avec les solitaires, est absolument injuste & déraisonnable. Où est-il écrit, que pour être religieux,

il faut vivre dans le désert, renoncer aux sciences, abandonner la défense de la Religion, concentrer le zèle dans la recherche de son salut? « Si les » monasteres de l'occident, dit » un auteur, avoient ressemblé à ceux de la Thébaïde, » il est évident que les trésors » de l'antiquité ecclésiastique » & profane auroient été perdus pour le monde chrétien. » Que reste-il de ceux de la » Syrie? Le souvenir des vertus » de ces Saints solitaires, souvenir toujours précieux à la » religion; mais dont l'impres- » sion subsiste à peine, parce » qu'il n'a rien laissé de sensible ». S. Claude mourut à l'âge de 99 ans, en 703, selon le P. Chifflet, ou en 696, comme l'a prouvé l'auteur d'une *Dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon*, couronnée par l'académie de cette ville en 1779. Son corps qui subsiste encore aujourd'hui, sans la moindre marque de corruption, dans l'église du monastere de S. Oyan, qui porta ce nom jusqu'au treizieme siecle, qu'il prit celui de Claude, est devenu un objet de dévotion pour une foule de pèlerins qui y accourent de toutes parts Il s'est formé peu-à-peu une ville fort agréable auprès de ce monastere. En 1743, le pape Benoît XIV y érigea un évêché, suffragant de Lyon, & changea l'abbaye en église cathédrale. Les chanoines, pour être reçus, doivent prouver 16 quartiers de noblesse, huit paternels & huit maternels.

CLAUDE, évêque de Turin, au huitieme siecle, étoit Espagnol de naissance. Ayant

puisé l'amour de la nouveauté dans l'école de Félix d'Urgel, & perdu ainsi la foi qui est indivisible, il embrassa facilement les erreurs des Iconoclastes, & poussa les choses plus loin que la plupart d'entr'eux. Il dissimula d'abord, comme font tous les sectaires, ses sentimens, de peur de nuire à son élévation dans le clergé; mais si-tôt que son ambition fut satisfaite, il leva le masque sans nul ménagement. Dans la premiere visite qu'il fit de son diocèse, il brisa dans toutes les églises, non-seulement les images, mais encore les croix, & marqua la même fureur contre la vénération des reliques & l'invocation des Saints. Un attentat si scandaleux révolta son peuple, qui montra par la vigueur de sa résistance, quel étoit le véritable état de la croyance parmi les sujets mêmes des monarques François. On s'empressa de toute part à confondre l'impiété de Claude. L'abbé Théodémire, ami de l'hypocrite avant qu'il fût démasqué, & Dungal reclus au monastere de S. Denis, usèrent de leurs talens, pour écarter la contagion qui menaçoit l'Eglise occidentale.

» Quel orgueil, dit ce dernier, » de fouler aux pieds, de briser » avec mépris ce que depuis » 800 ans, c'est-à-dire, depuis » l'établissement du Christianisme, les saints Peres & les » plus religieux princes ont permis, ont ordonné qu'on exposât dans les églises, & » même dans les maisons patriculieres, pour la gloire du » Seigneur! Peut-on compter » au nombre des Chrétiens, ce » lui qui rejette ce que reçoit » toute

» toute l'Eglise » ? Les écrits que Claude eut l'audace de produire en faveur de son impiété, furent condamnés par les évêques.

CLAUDE, frere Célestin, vivoit sous le regne de Charles VI, au commencement du quinziesme siecle, & il étoit digne d'éclairer le nôtre. Nous avons de lui un ouvrage philosophique *Des erreurs de nos sensations & des influences célestes sur la terre*, contre l'astrologie judiciaire : où il s'exprime avec tant de justesse & de précision, qu'on le croiroit l'ouvrage d'un moderne, si on le traduisoit du latin sans indiquer l'auteur. C'est à Oronce Finé qu'on a l'obligation de ce livre; il le fit imprimer en 1542, chez Simon de Colines. L'auteur mérite d'être placé à côté des Bacon & des Locke.

CLAUDE, (Jean) né à la Sauvetat dans le Rouergue, en 1619, d'un pere ministre, fut élevé par lui dans le sein de la théologie & de la controverse. Ministre à l'âge de 26 ans, il professa ensuite pendant huit ans la théologie à Nîmes avec le plus grand succès. Claude s'étant opposé aux sages intentions de quelques-uns de son parti, qui vouloient réunir les Protestans à l'Eglise, le ministere lui fut interdit par la cour dans le Languedoc & dans le Querci. Il vint à Paris, & fut ministre de Charenton, depuis 1666 jusqu'en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il passa alors en Hollande, où ses talens & son nom l'avoient annoncé depuis long-tems. Le prince d'Orange le gratifia d'une pension. Il mourut peu de tems

Tome III.

après, en 1687, regardé par son parti comme l'homme le plus capable de combattre Arnauld & Bossuet. Son éloquence étoit forte, animée, serrée, pressante. Il manquoit d'une certaine élégance; mais son style n'en étoit pas moins fort, pour être simple. Peu de controversistes se sont servis plus heureusement des finesse de la logique & des autorités de l'érudition; il en tira tout le parti qu'on peut s'en promettre quand on a contre soi la vérité, & qu'on ne peut tabler que sur des principes faux. On remarque ce caractère dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont: I. *Réponse au Traité de la Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, 1671, 2 vol. in-8°. II. *Défense de la Réformation, ou Réponse aux Préjugés légitimes de Nicole*, 2 vol. in-4° & in-12. III. *Réponse à la Conférence de Bossuet*, in-12. IV. *Les Plaintes des Protestans cruellement opprimés dans le royaume de France*, Cologne, 1713, in-12; ouvrage où il paroît avoir oublié les maux que la secte avoit causés dans ce pays. Bayle lui-même se moque des lamentations des Calvinistes sur leurs prétendues persécutions, & leur déclare que leur conduite justifie pleinement la sévérité avec laquelle on les a traités en France. V. *Plusieurs Sermons*, in-8°, écrits avec une éloquence mâle & vigoureuse. VI. Cinq volumes in-12 d'*Œuvres posthumes*, contenant divers Traités de théologie & de controverse. Sa *Vie* a été écrite par la Devese, Amsterdam, 1687, in-16.

CLAUDE, (Jean-Jacques) petit-fils du précédent, naquit

M

à La Haye en 1684. Dès l'âge de 15 ans, il publia une Dissertation latine sur la salutation des anciens, Utrecht, 1702, in-12 ; à l'âge de 18 ans, une autre Dissertation dans la même langue, sur les nourrices & les pédagogues : ces deux Dissertations ont été réunies & publiées à Utrecht en 1702, in-12. S'étant consacré ensuite à l'étude de la théologie, il devint pasteur de l'église françoise de Londres en 1710, & mourut en 1712, fort regretté. Après sa mort, son frere fit imprimer un vol. de ses Sermons, où il y a plus de solidité que d'ornemens & de pathétique.

CLAUDIA QUINTIA, Vestale, soupçonnée de libertinage, saisit l'occasion d'une grande solemnité pour faire éclater son innocence. Le vaisseau qui transportoit de Phrygie à Rome la déesse Idée, la *grande mere des Dieux*, s'arrêta tout d'un coup à l'entrée du Tibre, sans qu'on pût le faire avancer ; mais Claudia, dit l'histoire ou la fable, le tira sans peine avec sa ceinture (*voyez VESTA*). Du reste, cette grande déesse, que les Romains reçurent avec une joie & une pompe incroyables, n'étoit autre chose qu'une pierre sans sculpture & sans forme. « Peut-on, dit Rollin, » lire les honneurs divins rendus à cette pierre brute par » un peuple si sage d'ailleurs, » sans déplorer les funestes effets de l'idolâtrie, & sans remercier avec la plus vive reconnaissance le Dieu miséricordieux qui nous en a préservés ».

CLAUDIA, dame Romaine, convertie par S. Paul,

dont parle cet Apôtre sur la fin de la IIe. Epître à Timothée. On ignore de qui elle étoit femme.

CLAUDIA, (Antonia) fille de l'empereur Claude, fut d'abord mariée à Cneïus Pompeïus, condamné à perdre la tête à l'instigation de Messaline ; & ensuite à Sylla Faustus, dont elle eut un fils. Ce second époux de Claudia fut assassiné par ordre de Néron l'an 62 de J. C. Elle fut elle-même victime de la barbarie de ce prince. Devenu veuf de Poppée, morte enceinte sous ses coups, il offrit de donner la main à Claudia & de la faire reconnoître impératrice. Elle rejeta ses offres, & Néron lui fit ôter la vie, lorsqu'elle étoit encore à la fleur de son âge.

CLAUDIEN, poète latin, natif d'Alexandrie en Egypte, florissoit sous Arcadius & Honorius, qui lui firent ériger une statue dans la place Trajane. Il fut l'ami de Stilicon, qui périt en voulant usurper le trône impérial. Alors l'amitié d'un grand-homme, devenu coupable, fut un crime, & Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite & la disgrâce. Ce poète étoit né avec un esprit vif & élevé : c'est le caractère de ses écrits. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homere, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images, assez d'étendue dans ses tableaux, & sur-tout la plus grande richesse dans ses couleurs : voilà les beautés de Claudien. Mais il est rare que la fin de ses pieces réponde à leur

commencement. Il est souvent enflé. Il se laisse emporter à ses faillies. Il n'a nul goût pour varier le tour des vers, qui retombent sans cesse dans la même cadence. Les écrivains qui ont dit que c'est le poète héroïque qui a le plus approché de Virgile, devoient aussi remarquer que ce n'est que de fort loin. Il passa pourtant pour un des derniers poètes latins, qui aient eu quelque pureté dans un siècle grossier. Parmi les éditions de Claudien, on estime la première, Vicence, 1482, in-fol.; celle de Heinſius, le fils, Elzevir, 1650, in-12; celle de Barthius, quoique chargée d'un long commentaire, Francfort, 1650, in-4°; celle des *Variorum*, 1665, in-8°; l'édition donnée in-4°, 1677, *ad usum Delphini*; celle-ci est peu commune; enfin celle de Burman, Amsterdam, 1760, in-4°. Les pièces que les connoisseurs lisent avec le plus de plaisir dans Claudien, sont les *Investives* contre Rufin, en deux livres; celles contre Eutrope, aussi en deux. Après ces pièces, vient le poème de l'*Enlèvement de Proserpine*; & celui du *Consulat d'Honorius* suit de près. Plusieurs critiques ont cru que Claudien étoit chrétien, mais il paroît qu'ils se sont trompés, & que ce n'est que par considération pour Honorius que le poète a quelquefois célébré cette Religion.

CLAUDIEN MAMERT, prêtre & frere de Mamert, archevêque de Vienne, publia dans le cinquieme siècle un *Traité sur la nature de l'Âme* contre Fauste de Riez qui prétendoit, dit-on, qu'elle n'est pas spirituelle, Hanau, 1612, &

Zwickau, 1655, 1 vol. in-8°. L'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Racine lui attribue une pièce de vers contre la poésie profane; mais ce poème est une suite de la Lettre de S. Paulin de Nole à Jove. C'est avec plus de raison qu'on lui donne l'Hymne de la Croix, que plusieurs diocèses chantent au vendredi-saint : *Pange lingua gloriosi praelium certaminis*, &c. Elle se trouve dans la Bibliothèque des Peres, & dans les livres d'église. Mamert avoit été moine dans sa jeunesse, & avoit lu une partie des auteurs Grecs & Latins. Il étoit un des plus savans de son tems, & mourut en 473 ou 474.

CLAUDIUS PULCHER, fils d'*Appius Claudius Cæcus*, consul Romain l'an 249 avant J. C. avec L. Julius Pullus, perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois. Il fit une autre entreprise sur Drepani; mais Asdrubal, gouverneur de la place, en étant averti, l'attendit en bataille à l'embouchure de son port. Claudius, quoique surpris de trouver les ennemis en bonne posture, les attaqua inconsidérément. Asdrubal, se servant de son avantage, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, & poursuivit les autres jusqu'auprès de Lilybée. Les dévots du paganisme crurent que le mépris (bien louable en lui-même, s'il eût pris sa source dans une religion plus éclairée) que Claudius avoit fait paroître des augures, lui avoit attiré ce châtiment; car, comme on lui présenta la cage où étoient les oiseaux sacrés, voyant qu'ils ne vouloient point manger : *Qu'ils boivent*, dit-il, *puisque'ils*

ne veulent pas manger ; & aussi-tôt il les fit jeter à l'eau. Claudius de retour à Rome, fut déposé & condamné à l'amende. On l'obligea même de nommer un dictateur. Il désigna un certain C. Glauca, l'objet de la risée du peuple. Le sénat contraignit ce dernier à se démettre en faveur d'Attilius Collatinus. Claudius ne respectoit pas plus sa patrie que sa religion. Il étoit un de ces téméraires trop communs aujourd'hui, qui se moquent également, & des honneurs qu'on rend à Dieu, & de l'obéissance qu'on doit aux hommes placés à la tête des autres hommes.

CLAUDIUS, (Appius) décemvir Romain, très-connu par la mort de Virginie. Voyez VIRGINIE.

CLAUDIUS MARIUS VICTOR ou *Victorinus*, rhéteur de Marseille dans le 5e. siècle, mort sous l'empire de Théodose le jeune & de Valentinien III, laissa un *Poème sur la Genèse* en vers hexamètres, & une Epître à l'abbé Salomon contre la corruption des mœurs de son siècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-8°. 1536, 1545, 1560, avec les *Poésies de saint Avite* de Vienne. Victor mourut vers l'an 445.

CLAVER, (Pierre) issu d'une des meilleures maisons de la Catalogne, entra chez les Jésuites, à Tarragone, en 1602, & obtint, en 1610, d'être envoyé en Amérique avec quelques autres missionnaires, pour prêcher la foi à Carthagene, & dans les provinces voisines. A peine fut-il arrivé, qu'il se sentit ému des plus vifs sentimens de compassion & de cha-

rité, pour les pauvres Negres, qui gémissaient tout à la fois sous l'esclavage du démon & des hommes. Occupé nuit & jour des moyens de soulager leurs miseres spirituelles & corporelles, on l'eût pris pour l'esclave des esclaves. Il visitoit les prisons & les hôpitaux, & s'appliquoit avec une ardeur infatigable à la conversion des infideles & des mauvais chrétiens. Il est aisé de juger de quelles bénédictions furent comblés les travaux d'un tel ministre. Dieu favorisa aussi son serviteur du don des miracles. Le P. Claver mourut le 8 septembre 1654, âgé d'environ 72 ans. Benoît XIV. confirma en 1747, le décret de la congrégation des Rites, qui déclara compétentes & suffisantes les preuves du degré d'héroïsme, dans lequel ce vénérable missionnaire a possédé, & pratiqué toutes les vertus chrétiennes. Voyez sa *Vie* par le P. Fleury.

CLAVERS, (Henri) né à Louvain le 14 décembre 1735, recteur magnifique de l'université, se rendit principalement célèbre par la vigoureuse résistance qu'il opposa en 1788, à la destruction de cette école illustre, par son exil & les durs traitemens qu'il essuya dans une cause si honorable. Il mourut à Louvain le 7 juin 1790, n'ayant joui que très-peu de tems de la consolation de voir les sciences & la Religion vengées. L'université a publié sa Notice nécrologique, où l'on trouve vraiment le *fortem & tenacem propositi virum*, & en même tems un tableau touchant de la détresse où étoit

réduite alors cette ancienne & orthodoxe école.

CLAVIGNY, (Jacques de la Mariouse de) du diocèse de Bayeux, dont il fut chanoine, abbé de Gondam, est auteur de plusieurs petits ouvrages in-16. I. *Traduction libre des Psaumes des Vêpres du Dimanche*. II. *De Luxe*. III. *La Vie de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*. IV. *Les Prières que David a faites à Dieu comme roi*. Il mourut en 1702.

CLAVILLE, voyez **MAISTRE**.

CLAVIUS, (Christophe) Jésuite de Bamberg, fut envoyé à Rome, où Grégoire XIII l'employa à la correction du calendrier. Il fut chargé d'expliquer & de faire valoir la réforme qui y fut faite en 1581. C'est ce qu'il exécuta dans son traité de *Calendario Gregoriano*. Cet ouvrage fut attaqué par plusieurs Protestans passionnés, entr'autres par Joseph Scaliger; mais Clavius le défendit avec autant de savoir que de vivacité. Ce jésuite, aussi profond géometre qu'habile astronome, fut regardé comme un nouvel Euclide. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis en cinq vol. in-fol. « Ce sont de ces col- » lections, dit un auteur, dont » un savant ne sauroit guere se » passer ». On y trouve : I. Des Commentaires sur Euclide, sur Théodore, sur Sacrobosco. II. Des Traités de mathématiques. III. Ses *Apologies du Calendrier Romain* contre Scaliger. Clavius mourut en 1612, à 75 ans, terrassé par un buffe en fureur, pendant qu'il visuoit les sept églises de Rome.

CLAYTON ou **CLEYTON**,

(Robert) prélat Irlandois, membre de la société royale & de celle des antiquaires de Londres, fut évêque de Killala en 1729, puis de Corck en 1735, & enfin de Clogher en 1745, & mourut le 25 février 1758, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages estimés, tous écrits en anglois.

I. *Introduction à l'Histoire des Juifs*, traduit de l'anglois en françois, Leyde, 1752, in-4°. II. *La Chronologie du texte hébreu défendue*, 1751, in-4°. III. *Recherches sur la naissance du Messie*, 1751, in-8°. IV. *Le Dogme de la Trinité conforme aux lumieres de la raison*, 1751, in-4°; ce qu'il faut entendre d'une conformité négative, c'est-à-dire, d'une non opposition; ouvrage qui a beaucoup de rapport au traité de Leibnitz, intitulé : *Sacro-Sancta Trinitas per nova argumenta logica defensa*. V. *Défense de l'Histoire du Vieux & du Nouveau-Testament*, contre milord Bolyngbrocke, 1752-1759, 3 vol. in-8°. VI. *Journal d'un voyage du Grand-Caire au Mont-Sinaï, avec des remarques sur l'origine des Hyéroglyphes, & la Mythologie des anciens Egyptiens*, 1753, in-4°.

CLÉANDRE, phrygien d'origine, esclave de condition, fut gagner les bonnes grâces de l'empereur Commode, qui en fit son favori & son chambellan, l'an 182 de J. C., après la mort de Perennius, puni 2 ans auparavant du dernier supplice pour ses concussions & ses crimes. Cléandre, dans ce poste glissant, ne fut pas plus modéré que celui auquel il succédoit. Créé ministre d'état, il vendoit toutes les charges de l'empire;

il mettoit à prix d'argent des affranchis dans le sénat, & l'on compra en une seule année 25 consuls désignés. Il cassoit les jugemens des magistrats; & ceux qui lui étoient suspects, il les rendoit criminels auprès de son maître. Enfin son insolence & sa cruauté allèrent à un tel excès, que le peuple Romain ne pouvant plus le souffrir, fut sur le point de se soulever. L'empereur, contraint d'abandonner Cléandre à l'indignation publique, lui fit couper la tête, l'an de J. C. 190.

CLÉANTHE, philosophe stoicien, né à Assos, dans la Troade, en Asie, fut d'abord athlète, & se mit ensuite parmi les disciples de Zénon. Il gagnoit sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir étudier le jour. L'aréopage l'ayant appelé pour répondre quel métier le faisoit vivre, il amena un jardinier & une bonne-femme : il puisoit de l'eau pour l'un, & pétrissoit pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un présent; mais le philosophe, que la singularité illustroit, refusa de l'accepter. Après la mort de Zénon, il remplit sa place au portique, & eut pour disciples, le roi Antigonos, & Chrysippe qui fut son successeur. Cléanthe qui florissoit environ l'an 240 avant Jésus-Christ, se laissa mourir de faim à l'âge de 70 ans, & selon quelques-uns, à 99. Cet homme qui n'avoit pas le courage de supporter la vie, enduroit assez patiemment les plaisanteries des philosophes ses confreres; mais ce n'étoit pas sans assaisonner ses réponses de quelque grain de vanité. Quelqu'un l'ayant appelé âne : *Je*

suis celui de Zénon, répondit-il, *& il n'y a que moi seul qui puisse porter son paquet*. On lui reprochoit un jour sa timidité : *C'est un heureux défaut*, dit-il, *j'en commets moins de fautes*. Il comparoit les Péripatéticiens aux instrumens de musique, qui font du bruit & ne s'entendent pas eux-mêmes : comparaison qui peut être appliquée à bien des philosophes.

CLÉARQUE, Spartiate, envoyé à Byzance par sa république, profita des troubles de cette ville pour s'ériger en tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il aima mieux se réfugier dans l'Ionie, près du jeune Cyrus, que d'obéir. Après la victoire d'Artaxercès sur ce prince, son frere, Cléarque alla chez Tissapherne, satrape d'Artaxercès, avec plusieurs officiers Grecs. Tissapherne les arrêta, & les envoya au roi qui les fit mourir, contre la foi du traité de paix, l'an 403 avant J. C. Sa grande maxime étoit, *qu'on ne sauroit rien faire d'une armée sans une sévère discipline* : aussi répétoit-il souvent, *qu'un soldat doit plus craindre son général que les ennemis*.

CLÉARQUE, philosophe péripatéticien, & disciple d'Aristote, étoit natif de Sorli. Les anciens auteurs parlent de lui avec éloge, & assurent qu'il ne cédoit en mérite à aucun de sa secte. Il composa divers ouvrages, dont il ne reste qu'un fragment du *Traité touchant le sommeil*, conservé par Joseph.

CLÉLIE, l'une des filles Romaines données en ôtage à Persenna, lorsqu'il mit le siège devant Rome, vers l'an 507 avant J. C., pour rétablir les Tarquins.

sur le trône. Ennuyée du tumulte du camp, elle se sauva & passa le Tibre à la nage, malgré les traits qu'on lui tiroit du rivage. Porfenna, à qui on la renvoya, lui fit présent d'un cheval superbement équipé, & lui permit d'emmener avec elle, en s'en retournant, celles de ses compagnes qu'elle voudroit : elle choisit les plus jeunes, parce que leur âge les exposoit davantage. Le sénat fit ériger à cette héroïne une statue équestre dans la place publique.

CLÉMANGIS ou CLAMINGIS, (Nicolas de) né à Clamenges, village du diocèse de Châlons, docteur de Sorbonne, ensuite recteur de l'université de Paris, fut secrétaire de l'antipape Benoît XIII. On l'accusa d'avoir dressé la bulle d'excommunication contre le roi de France. N'ayant pu se laver entièrement de cette imputation, il alla s'enfermer dans la chartreuse de Valle-Profonde, & y composa plusieurs ouvrages. Le roi lui ayant accordé son pardon, il sortit de sa retraite, & mourut proviseur du collège de Navarre vers 1430, & selon quelques auteurs, en 1440. On voit encore dans la chapelle de ce collège où il fut enterré, son épitaphe que voici :

*Belga fui, Catalaunus eram, Clamingius ortu.
Hic humus ossa tenet, spiritus astra petit.*

Il avoit été chanoine de Langres ; il étoit alors chantre & archidiacre de Paris. On a de lui entr'autres ouvrages : *De studiis theologicis*, inséré dans le *Spicilege du P. d'Acheri*, & plusieurs Lettres. Son latin est assez

pur, pour un tems où la barbarie régnoit. Il contribua beaucoup à ranimer l'étude des belles-lettres, & à rappeler dans sa nation le style des anciens, dont il approche beaucoup pour l'éloquence, la noblesse des pensées, l'élégance du style, les applications des auteurs profanes & sacrés. Quant au traité *De corrupto ecclesiæ statu*, que quelques auteurs lui ont attribué, il paroît certain qu'il n'est pas de lui. Voyez JEAN DE CHELM.

CLÉMENCE, (Joseph-Guillaume) né au Havre-de-Grace, chanoine de Rouen, s'est fait connoître par des ouvrages savans & solides, où le Christianisme est défendu avec dignité & avec force : tels que *La Défense des Livres de l'Ancien-Testament contre la Philosophie de l'Histoire ; & L'Authenticité des Livres tant du Nouveau que de l'Ancien-Testament, démontrée, & leur véridicité défendue ; en Réfutation de la Bible enfin expliquée de V.* Ce dernier ouvrage imprimé à Paris en 1782, 1 vol. in-8^o, décele autant d'érudition que de critique ; il est écrit d'une manière vigoureuse & avec tout le laconisme que la chose comporte. Sous ces considérations on le préfère à celui que M. Contant de la Molette a écrit pour réfuter la même production de Voltaire. » En reconnoissant, dit un » critique, dans M. Contant » un grand nombre de bonnes » observations, il faut convenir qu'un étalage souvent » inutile de science hébraïque, » & des discussions grammaticales, semblent y prendre » la place des raisonnemens

» les plus victorieux que la
 » matiere fait naître comme
 » d'elle-même; & qu'en géné-
 » ral sa maniere n'a ni la pré-
 » cision, ni la dignité, ni la lo-
 » gique de M. Clémence ». Il
 y a cependant dans le traité
 de celui-ci quelques inadver-
 tances & inexacritudes, qu'il
 étoit facile d'éviter. On a
 encore de lui *Les Caractères*
du Messie vérifiés en Jesus de
Nazareth, Rouen, 1776, 2 vol.
 in-8°. Il vivoit encore en 1784.

CLÉMENTET, (D. Char-
 les) né en 1704 à Painblanc,
 diocèse d'Autun, entra dans la
 congrégation de saint Maur en
 1722. Après avoir enseigné la
 rhétorique à Pont-le-Voy, il
 fut appelé à Paris dans le mo-
 nastere des Blancs-Manteaux.
 C'étoit un homme ardent, at-
 taché à ses opinions, & souf-
 frant avec peine qu'on les com-
 battit. « Il ne falloit pas dire
 » (au rapport de D. Chaudon)
 » en sa présence, ni du mal de
 » Mrs. de Port-Royal, ni du
 » bien des Jésuites ». Doué
 d'une mémoire heureuse, & né
 avec l'amour du travail, il écri-
 vit jusqu'au tombeau. On a de
 lui: I. *L'Art de vérifier les dates*,
 commencé par D. Maur d'An-
 tine, qu'il publia avec D. Du-
 rand, 1750, in-4°, & qu'il fit
 réimprimer avec D. Clément,
 corrigé & augmenté en 1770,
 in-fol. On l'a encore augmenté;
 & en 1784, il étoit en 2 vol.
 in-fol.; nombre qui depuis est
 allé encore en croissant. Il y a
 beaucoup de recherches & d'é-
 rudition, mais aussi beaucoup
 d'idées singulieres, de calculs
 exotiques, & pour ainsi dire ar-
 bitraires, revêtus d'un appareil
 de critique, propre à subjuguier

les ames admiratrices des cho-
 ses nouvelles. On voit sans
 peine que les rédacteurs ont
 moins cherché à instruire qu'à se
 distinguer, plus attentifs à quit-
 ter les routes battues, qu'à fai-
 sir la vérité & l'ordre exact de
 l'histoire. La dernière édition
 sur-tout est infectée de l'esprit
 de ce parti qui a produit les
 convulsions de S. Médard, &
 qui sous des apparences oppo-
 sées, se réunit à la philosophie
 du jour, pour travailler chacun
 à sa maniere à démolir le grand
 édifice de l'Eglise Catholique;
 comme les Pharisiens & les Sad-
 ducéens travaillèrent sous les
 auspices de l'hypocrisie & du
 libertinage, d'une orthodoxie
 factice & du plus grossier ma-
 térialisme, à déshonorer & à
 perdre la synagogue (voy. PARIS,
 MONTGERON, ROCHE Jac-
 ques, & la fin de l'art. JAN-
 SENIUS). Il a paru en 1750 sur
 cet ouvrage, une *Lettre* pleine
 de bonnes observations, dont
 quelques-unes ont été insérées
 dans les *Mémoires de Trévoux*,
 1750, novembre, pag. 2656.
 Voyez aussi le *Journ. hist. &*
littér. 15 février 1785, p. 241.
 — 1 octobre 1785, p. 240.
 — 1 octobre 1790, p. 185.
 On trouve dans ce dernier nu-
 méro la réponse à la prétendue
 apologie des auteurs. Un cri-
 tique connu a nommé ce fameux
 ouvrage: *L'Art de vérifier les*
dates & de falsifier les faits.
 II. *Histoire générale de Port-*
Royal, 1755 - 1757, 10 vol.
 in-12. On en a une autre de
 Racine; & encore une autre,
 publiée en 1786. Toutes ces his-
 toires se réduisent à nous ap-
 prendre que l'esprit de dispute
 & de parti amena enfin la

destruction & démolition totale de ce monastere, célèbre.
 » Louis XIV, dit un auteur,
 » lassé de voir des fillettes in-
 » fatigablement argumenter sur
 » la grace & la prédestination,
 » rejeter les décisions de l'E-
 » glise, faire de leur maison
 » le rendez-vous de tous les
 » fastueux d'un parti fanatique
 » & dangereux, a pris enfin, de
 » concert avec le pape, la sage
 » résolution de mettre ces pau-
 » vres & inquietes créatures
 » dans une situation plus pai-
 » sible, en les dispersant en di-
 » vers monasteres, & de faire
 » raser leur maison. La charrie
 » y a passé, & on a vu croître
 » de bons épis là où l'on n'en-
 » tendoit que de tristes ergo-
 » teries sur S. Augustin ». III. *Lettres à Morenas sur son Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, 1757, in-12 ; on y retrouve la chaleur de son esprit & de son parti. IV. Les tomes X & XI de *l'Histoire Littéraire de France* (voyez RIVET de la Grange). Il en a paru un depuis par D. Clément. V. *Justification du Sommaire de l'Histoire Ecclésiastique de Racine*, 1760, in-12 (voyez RACINE Bonaventure). VII. Il a travaillé au recueil des *Lettres des Papes* avec D. Durand ; ouvrage commencé par D. Coustant. VIII. *La vérité & l'innocence victorieuses de l'erreur & de la calomnie, au sujet du projet de Bourg-Fontaine*, 1758, 2 vol. in-12 (voyez FILLEAU).
 » Ce livre qui est écrit chau-
 » dement (dit D. Chaudon),
 » n'est pas le seul dans lequel
 » l'auteur ait réfuté les Jésuites.
 » Il donna diverses brochures
 » contre eux avant & après

» l'arrêt du parlement de 1762.
 » Il auroit été sans doute plus
 » généreux de ne pas jeter des
 » pierres à des gens qui étoient
 » à terre. Mais puisqu'un reli-
 » gieux vouloit écrire contre
 » des religieux, il auroit dû
 » prendre un ton plus modéré ;
 » le sien ne l'étoit assurément
 » pas. Qu'on en juge par ce
 » titre d'une de ses brochures :
 » *Authenticité des pieces du Pro-
 » cès criminel de religion & d'é-
 » tat qui s'instruit contre les
 » Jésuites depuis deux cents ans,
 » démontrée* ; 1760, in-12 ». C'est Clémencet qui a le plus contribué à la fameuse collec-
 » tion, intitulée : *Extraits des
 » Assertions dangereuses & perni-
 » cieuses des Ouvrages des Jésui-
 » tes*. Ouvrage où l'on voit par-
 » tout, selon l'évêque de Sarlat
 » (*Instruction pastorale* du 28 no-
 » vembre 1764) l'empreinte d'une
 » main ennemie de Dieu & de ses
 » saints, de l'Eglise & de ses mi-
 » nistres, du roi & de ses sujets.
 » Voyez cette *Instruction*, celle de
 » l'archevêque de Paris du 28 oc-
 » tobre 1763, où cet ouvrage est
 » réfuté avec assez de détail.
 » Voyez encore la *Réponse aux
 » Extraits des Assertions*, 1763,
 » 3 vol. in-4°, où l'on montre les
 » falsifications & les altérations
 » de toute espece, dont les *Ex-
 » traits* sont farcis.

CLÉMENT, (Cassius Clé-
 » mens) sénateur, prit le parti de
 » Pescennius Niger, contre l'em-
 » pereur Sévere. Comme ce
 » prince lui faisoit son procès en
 » personne, il lui représenta avec
 » beaucoup de hardiesse : Que la
 » cause de Niger, quoique vain-
 » cu, n'étoit pas moins juste que
 » celle de Sévere qui étoit vain-
 » queur ; qu'ils avoient tous deux

eu le même but de détrôner un usurpateur ; & que si Sévere punissoit les partisans de Niger, il devoit punir les siens propres ; que c'étoit commettre une injustice, dont il ne se laveroit jamais aux yeux de la postérité. Ces réflexions firent rentrer en lui-même l'empereur, qui accorda la vie à Clément, avec une partie de ses biens, l'an de J. C. 194.

CLÉMENT I, (S.) disciple de S. Pierre, dont il reçut l'ordination, suivant le témoignage de Tertullien, succéda l'an 91 à S. Clet ou Anaolet. S. Paul parle de lui dans son *Épître aux Philippiens*. Ce fut sous son pontificat que Domitien excita la seconde persécution contre les Chrétiens. Quelques savans prétendent que c'est à S. Clément qu'on doit la mission des premiers évêques dans les Gaules, que d'autres rapportent au pontificat de S. Fabien. Il mourut saintement, ou selon d'autres, il souffrit le martyre l'an 100. Les actes que Métaphraste nous a donnés de son martyre, ne méritent aucune considération ; mais cela ne prouve pas que S. Clément n'a pas versé son sang pour la foi. Rufin, le pape Zozime, & le concile de Bazas, tenu en 452, lui donnent expressément le titre de martyr. Il est mis aussi au nombre des martyrs dans le canon de la Messe. On a attribué à ce saint pape : I. Les *Constitutions apostoliques*, livre ancien & utile. II. Les *Reconnitions*, ouvrage cité par Origene, saint Epiphane & Rufin, qui ont cru qu'effectivement ce livre étoit de S. Clément, mais que les Ebionites l'avoient étrangement

défiguré ; le pape Gélase l'a mis au rang des livres apocryphes. III. Cinq Lettres qui sont du nombre des Décrétales. Les critiques conviennent aujourd'hui assez généralement, que tout cela n'est pas de S. Clément. Ce qui en est indubitablement, est une *Épître aux Corinthiens*, long-tems perdue, retrouvée dans le 17^e. siècle, & publiée à Oxford en 1633 par Patricius Junius, sur un manuscrit venu d'Alexandrie, où elle est à la fin du Nouveau-Testament. C'est un des plus beaux monumens de l'antiquité. « Il y a, dit Tillemont, beaucoup de force » & d'onction, accompagnée » de prudence, de douceur, » de zèle & de charité. Le » style en est clair. Elle a un » grand rapport avec l'*Épître aux Hébreux*. On y trouve » le même sens & les mêmes » paroles ; ce qui a fait croire » à quelques-uns que S. Clément étoit le traducteur de » cette *Épître* de S. Paul ». Plusieurs critiques lui attribuent encore une autre Lettre aux Corinthiens, dont il ne nous reste qu'un grand fragment publié en latin par Godefroi Wendelin, & en grec par Patricius Junius. Il paroît en effet, qu'il en est véritablement l'auteur. S. Denis de Corinthe, dans sa Lettre à Soter, évêque de Rome, atteste que de tems immémorial, on la lisoit dans son église. S. Irénée la qualifie de *très-puissante & très-persuasive*. Clément d'Alexandrie la rapporte dans ses *Stromates*, sect. 5, conforme au fragment que nous en avons. Origene la cite dans son *Commentaire* sur S. Jean, & dans son livre des *Principes*. Il est

faux, comme le dit M. de Burigny, qu'Eusebe, S. Jérôme & Photius la rejettent absolument. Philippe Rondinini a donné la Vie de ce saint pape sous ce titre : *De S. Clemente papa & martyre, ejusque basilica in urbe Roma*, Rome, 1706, in-4^o.

CLÉMENT II, Saxon, appelé auparavant Suidger, évêque de Bamberg, élu pape au concile de Sutri en 1046, mourut le 9 octobre 1047. C'étoit un pontife vertueux, qui montra beaucoup de zèle contre la simonie.

CLÉMENT III, (Paul ou Paulin) Romain, évêque de Preneste, obtint la chaire apostolique après Grégoire VIII, le 19 décembre 1187, & mourut le 27 mars 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrafins. C'est le premier des papes qui ait ajouté l'année de son pontificat aux dates du lieu & du jour.

CLÉMENT IV, (Guy Foulquois ou de Foulques) né de parens nobles à St. Gilles sur le Rhône, d'abord militaire, ensuite jurisconsulte, devint secrétaire de S. Louis. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, fut archevêque de Narbonne, cardinal, évêque de Sabine, & légat en Angleterre. Il monta sur le saint-siège en 1265. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter la papauté, qu'il ne garda que 3 ans, étant mort à Viterbe en 1268. Rien n'égale la modestie de ce pape, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Pierre-le-Gros, son neveu. Il ne veut point que ses parens viennent le trouver sans un ordre particulier, ni qu'ils

s'enorgueillissent, & cherchent des partis plus avantageux à cause de son élévation, ni qu'ils se chargent de recommandation pour personne. Ses filles étant recherchées en mariage, il leur offrit une dot si modique qu'elles aimèrent mieux se faire religieuses. Celle qu'il promit à sa niece, ne fut que de 300 livres tournois, encore à condition qu'elle épouserait le fils d'un simple chevalier. Il tâcha de dissuader S. Louis d'une nouvelle croisade, & ne la publia qu'avec répugnance ; non qu'il improuvât le but de ces expéditions, mais parce que les mauvais succès qu'elles avoient eus jusqu'alors, lui inspiroient une timidité prudente. On a dit que lorsque Charles de France, roi de Sicile, le consulta sur ce qu'il devoit faire de Conradin, son prisonnier & son concurrent, le pontife lui conseilla de le faire mourir ; mais Fleury & Muratori le justifient de cette fausse imputation, & le P. Jacob Spon encore mieux, en prouvant que Conradin fut mis à mort un an après celle du pape. On sait qu'après la mort de ce pape, il y eut un interregne de trois ans. « Ce fut dans cet inter- » valle, dit un autre historien, » marqué avec précision par » Guillaume de Pui-Laurent, » & par la chronologie de Mont- » fort, qu'ont suivi les criti- » ques modernes les plus esti- » mables, & par conséquent » après la mort de Clément IV, » que Charles d'Anjou fit mou- » rir le jeune Conradin. Il est » donc inutile d'alléguer avec » quelques apologistes simulés, » pour paroître défendre Clé- » ment d'avoir contribué à

» cette exécution barbare ; il
 » est , dis-je , plus qu'inutile
 » d'alléguer que Charles en fut
 » repris par ce pape & par ses
 » cardinaux ». C'est sous le pontificat de Clément IV , que les confreres du Gonfanon s'associerent à Rome en l'honneur de la Ste. Vierge Cette confrérie a été , dit-on , la premiere & le modele de toutes les autres. On a de ce pape quelques ouvrages & des Lettres dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne.

CLÉMENT V , appelé auparavant Bertrand de Gourthou de Goth né à Villaudran dans le diocèse de Bordeaux , fut archevêque de cette église en 1300. Après la mort de Benoît XI , le sacré college long-tems divisé , se réunit en sa faveur. Son couronnement se fit le 14 septembre 1305 , à Lyon , où il appella les cardinaux. Matthieu Rosso des Ursins , leur doyen , dit à cette occasion : *L'Eglise ne reviendra de long-tems en Italie ; je connois les Gascons.* Le vieux cardinal ne se trompoit pas. Le nouveau pape établit la cour Romaine sur le bord du Rhône. Il déclara vouloir faire son séjour à Avignon , & s'y fixa en 1309. « Cependant
 » toutes les raisons , dit l'abbé
 » Berault , faisoient du séjour
 » habituel de Rome , un devoir indispensable pour le
 » pape , en qualité tant de chef
 » de l'Eglise , que d'évêque de
 » cette capitale du monde.
 » C'étoit-là que le prince des
 » Apôtres avoit transféré , de
 » l'Orient , la primauté de l'apostolat ; & en quittant le
 » séjour d'Antioche , il avoit
 » quitté en même tems le titre

» de cette Eglise , à laquelle il
 » avoit eu soin de préposer un
 » nouvel évêque. Par un en-
 » chînement de révolutions &
 » de conjonctures , où les plus
 » hardis penseurs n'ont pu mé-
 » connoître la conduite de la
 » Providence , la souveraineté
 » de Rome , en passant à ses
 » pontifes , les y a mis sur un
 » pied aussi digne de la supré-
 » mence de leur rang , que fa-
 » vorable à la sainte liberté de
 » leur ministère. Les factions
 » passageres des Romains , les
 » troubles & les dangers de
 » l'Italie , de l'aveu même des
 » apologistes de Clément V ,
 » n'en eussent point banni un
 » S. Léon , un S. Grégoire , tant
 » d'autres pontifes d'une hé-
 » roïque vertu : & que doivent
 » donc être tous les souverains
 » pontifes , sinon des hommes
 » supérieurs aux foiblesses or-
 » dinaires de l'humanité. » ! Les
 » Romains se plainquirent beau-
 » coup , & malheureusement la
 » conduite de Clément V sem-
 » bloit fournir à la médisance. Ils
 » dirent qu'il avoit établi le saint-
 » siége en France , pour ne pas
 » se séparer de la comtesse de Pe-
 » rigord , fille du comte de Foix ,
 » dont il étoit éperdument amou-
 » reux , & qu'il menoit toujours
 » avec lui. On l'accusoit de faire
 » un honteux trafic des choses
 » sacrées , &c. Ces reproches &
 » d'autres qui peuvent être fon-
 » dés à quelques égards , ont été
 » beaucoup exagérés par Villani
 » & d'autres historiens. Pour en
 » juger sans préoccupation , il faut
 » lire la sage & savante Disserta-
 » tion du P. Berthier , qu'on voit
 » à la tête du 13. tome de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane.* Clément se joignit à Philippe-le-

Bel, pour exterminer l'ordre des Templiers, l'abolit en partie dans un consistoire secret pendant le concile général de Vienne en 1312. On connoît les jugemens divers que les historiens ont portés de cette abolition. Il paroît indubitable que le pape & le roi ont eu de très-grands torts, au moins dans la maniere de procéder. Nous observerons seulement que cette abolition ne s'est faite que par un décret provisoire & non par un jugement définitif sur la réalité des crimes des accusés. *Non per modum definitivæ sententiæ, sed per viam provisionis & ordinationis apostolicæ.* Il est certain que les Templiers, supposés même innocens, ne pouvoient plus exister avec honneur & avec fruit. Les historiens sont d'accord, qu'ils sont convenus d'abord généralement des faits qu'on leur reprochoit; soit crainte, soit espérance, ils ont avoué, quoique quelques-uns se soient rétractés ensuite. Or, des hommes assez lâches pour se déshonorer eux-mêmes, pour se couvrir de la honte des crimes les plus énormes, ne pouvoient plus servir l'Eglise de Dieu sans scandale & sans murmure de la part des fideles (voy. MOLAY, Jacques de). Ce pontife mourut le 20 avril 1314, à Roquemaure, près d'Avignon, comme il se faisoit transporter à Bordeaux pour respirer l'air natal. Sa mort presque subite, qui parut être la suite de l'ajournement fait par Molay (voyez encore ce mot), & divers accidens qui empoisonnerent sa vie, furent regardés comme une punition de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard des Tem-

pliers; & de la fausse démarche de faire d'Avignon la résidence du pontife Romain. Son couronnement avoit été suivi de présages, que les Italiens regarderent comme funestes. Ce spectacle avoit attiré tant de monde, qu'une vieille muraille, trop chargée de spectateurs, s'écroula, blessa Philippe-le-Bel, écrasa le duc de Bretagne, renversa le pape & lui fit tomber la tiare de dessus la tête. Les Romains appellent encore aujourd'hui la translation du saint-siege, *la captivité de Babylone*. On doit à Clément V une Compilation nouvelle, tant des décrets du concile général de Vienne auquel il avoit présidé, que de ses épîtres ou constitutions: c'est ce qu'on appelle les *Clémentines*, dont les éditions de Mayence, 1460, 1467 & 1471, in-fol, sont rares.

CLÉMENT VI, (Pierre-Roger) Limousin, docteur de Paris, monta sur le siege pontifical en 1342, après la mort de Benoît XII. Il avoit été bénédictin de la Chaize-Dieu en Auvergne, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Le commencement de son pontificat fut marqué par la publication d'une bulle, par laquelle il promettoit des grâces à tous les pauvres clercs qui se présenteroient dans deux mois. Cette promesse en attira en peu de tems plus de 100 mille, qui inonderent Avignon & fatiguèrent le pape. Clément ne trouva rien de mieux, que de faire quantité de réserves de prélatures & d'abbayes, en dérogeant aux élections des chapitres & des communautés; dérogation qui produisit peut-être un mal

plus grand que le bien qu'il vouloit faire. En 1343, il accorda pour la 50e. année, l'indulgence, que Boniface VIII n'avoit établie que pour la centième. Sa bulle est la première qui compare cette indulgence au Jubilé de l'ancienne loi. On compta à Rome en 1350, depuis un million, jusqu'à 1200 mille pèlerins. Clément VI mourut en 1352, dans de grands sentimens de religion. L'année d'auparavant étant tombé malade, il donna une constitution où il disoit : « Si autrefois étant » à un moindre rang, ou de » puis que nous sommes élevés » sur la chaire apostolique, il » nous est échappé, en disputant ou en prêchant quelque » chose contre la foi catholique ou la morale chrétienne, » nous le révoquons & le soumettons à la correction du » Saint-Siège ». Pétrarque qui vivoit de son tems, lui donne l'éloge de très-savant Pontife. Clément VI n'oublia rien pour délivrer l'Italie de la tyrannie de Louis de Bavière qui avoit pris le titre d'Empereur; il envoya un légat dans le royaume de Naples pour travailler à la réunion des Grecs & des Arméniens. Ce pape a composé divers ouvrages, des Sermons & un beau Discours à la canonisation de S. Yves. Fleury (tom. xx, liv. 96, n. 13) a tracé un portrait peu favorable de ce pape, sur la seule autorité de Matthieu Villani, historien passionné, créature de Louis de Bavière, d'autant plus suspect sur le compte de Clément, qu'il ne voit rien en lui que d'odieux, à l'exception de sa science, qu'il fait l'effort de

donner pour médiocre; tandis qu'une foule d'autres historiens lui accordent une érudition & des lumières supérieures, une extrême bienfaisance, un fonds d'humanité, de bonté & de douceur, qui a fait dire à Pétrarque lui-même, que jamais personne n'avoit porté à plus juste titre le nom de *Clément*. Un particulier qui l'avoit grièvement offensé dans sa première condition, osa lui demander une grâce extraordinaire quand il fut pape. Clément se souvint de l'injure, & dit : *Non, jamais on ne me reprochera de m'être vengé*; & sur le champ il accorda ce qu'on lui demandoit (voyez AUDEBRAND). La facilité confiante avec laquelle Fleury a répété les calomnies de Villani, doit suffire pour tenir le lecteur en garde contre les jugemens que cet historien de l'Eglise a portés sur plusieurs hommes illustres, & particulièrement sur quelques souverains pontifes.

CLÉMENT VII, (Jules de Médicis) d'abord chevalier de Rhodes, succéda à Adrien VI en 1523. Cru dans sa jeunesse fils naturel de Julien de Médicis, Léon X son parent le déclara légitime, sur la déposition de quelques personnes, qui assurèrent qu'il y avoit eu entre son père & sa mère une promesse de mariage. La faveur dont il jouit sous ce pape, la pourpre dont il fut honoré, lui frayèrent le chemin à la chaire pontificale. Il reçut une ambassade solennelle de David, roi d'Abyssinie, qui lui demanda des missionnaires, & reconnut sa primauté, dans l'assemblée de Boulogne, en présence de Charles-Quint, qui venoit d'être

couronné empereur. Il se liguait avec François I, les princes d'Italie, & le roi d'Angleterre, contre Charles. Cette ligue appelée *sainte*, parce que le pape en étoit le chef, ne lui procura que des infortunes. Le connétable de Bourbon, qui avoit quitté François I pour Charles-Quint, fit sommer Clément VII de lui donner passage par Rome pour aller à Naples en 1527. Le pape refusa, & sa capitale fut saccagée pendant deux mois entiers. Il y avoit beaucoup de Luthériens parmi les Impériaux. Les soldats de cette secte s'étant saisis des habits du pape & de ceux des cardinaux, s'assemblerent dans le conclave, revêtus de ces habits; & après avoir dégradé Clément, ils élurent à sa place l'hérésarque Luther. Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, n'en sortit qu'au bout de six mois, déguisé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. Henri Spelman, protestant Anglois, dans son *Histoire des sacrilèges*, attribue ses disgrâces à la facilité avec laquelle ce pape se prêta à la suppression de plusieurs monastères, demandée par Wolsey. Clément VII eut bientôt après un nouveau sujet de chagrin. Ayant refusé, comme il le devoit, des lettres de divorce à Henri VIII, & se voyant forcé de condamner son mariage avec Anne de Boulen, il lança contre lui une bulle d'excommunication, qui servit à ce prince de prétexte pour consommer un des plus odieux schismes qui aient désolé l'Eglise catholique. Des auteurs peu instruits, ou

trop avides à saisir les fables débitées contre les papes, ont dit que Clément VII avoit provoqué ce malheur par sa précipitation; mais c'est un conte réfuté par l'abbé Raynal dans ses *Anecd. hist.*, & par Voltaire, dans les *Annales de l'Empire*. Ce dernier dit expressément que le pape ne put se dispenser d'excommunier Henri. Cette calomnie d'ailleurs se réfute par toutes les circonstances d'un événement si désagréable au St.-Siege, par tout ce qui avoit précédé la consommation du schisme, par l'impossibilité évidente de ramener Henri à des principes chrétiens. L'abbé Berault met tout cela en évidence dans son *Histoire de l'Eglise*, accumule les faits qui confondent l'imposture, réfute la relation de Martin du Bellay qui, quand même elle seroit vraie, ne prouveroit rien, & conclut que, s'il y a quelque chose d'étonnant & d'excessif dans la conduite du pape, c'est sa constante & invincible patience qui s'est soutenue long-tems après l'évanouissement total de toute espérance de conciliation. Le caractère de Henri (voyez ce mot) est une espèce de confirmation de ce que cet historien écrit sur cette matière. Il conste d'ailleurs que l'excommunication ne fut portée que le 23 mars, & que dès le 14 du même mois le parlement avoit fait une défense sévère de reconnoître le St.-Siege. Il mourut le 26 septembre 1534, & eut Paul III pour successeur. Il avoit eu, quelque-tems avant sa mort, une entrevue à Marseille avec François I, qui maria son fils le duc d'Orléans, depuis Henri II, avec

Catherine de Médicis. *Voyez*
GENEVE (Robert).

CLÉMENT VIII, (Hippolite Aldobrandin) naît de Fano, fut couronné pontife après la mort d'Innocent IX, le 30 janvier 1592. Craignant que le calvinisme ne vînt à régner en France avec Henri IV, il y envoya un légat, pour engager les Catholiques d'élire un roi ; mais Henri ayant su que le pape étoit secrètement bien disposé à son égard, envoya à Rome du Perron & d'Offat, depuis cardinaux, qui parvinrent à le réconcilier avec le St-Siege. Le pape extrêmement satisfait de cet événement, voulut le faire passer à la postérité par des médailles qui portoient son portrait d'un côté, & de l'autre celui d'Henri IV. Clément eut un nouveau sujet de joie dans la même année 1595 ; mais il ne fut que passager. Deux évêques Russiens vinrent prêter obéissance au St-Siege, au nom du clergé de leur pays : mais de retour chez eux, ils trouverent leur église plus obstinée que jamais dans le schisme. Une autre légation du patriarche d'Alexandrie eut des suites plus heureuses. Les députés abjurèrent entre ses mains les erreurs des Grecs, & reconnurent la primauté de l'Eglise Romaine. Le livre du Jésuite Molina ayant fait naître des disputes entre les Dominicains & les Jésuites sur les matieres de la grace, le roi d'Espagne renvoya les combattans à Clément VIII. Ce pontife établit à Rome les fameuses congrégations de *Auxiliis*, ou *des secours de la Grace*, composées de prélats & de docteurs distingués. Ces congréga-

tions commencerent à s'assembler le 2 janvier 1598. Le pape avoit cette affaire fort à cœur. Il assista en personne à toutes les conférences, toujours accompagné de quinze cardinaux. Les soins qu'il se donna pour faire finir ces disputes, continuèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mars 1605, à 69 ans. Il n'eut pas le bonheur de les terminer. Elles recommencerent sous Paul V, son successeur. Clément fut recommandable comme pontife & comme prince. Il condamna les duels, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Eglise, & ne contribua pas peu à la paix de Vervins en 1598. Jamais pape ne récompensa avec plus de soin les savans & les personnes de mérite ; il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Offat, du Perron, & plusieurs autres grands hommes. Après la mort d'Alfonse II, duc de Ferrare & de Modene, il accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. César d'Est, cousin-germain d'Alfonse, mais déclaré bâtard, prit les armes inutilement, & s'accommoda avec le pape, en renonçant au Ferrarois. Clément VIII a corrigé le *Pontifical Romain*, imprimé à Paris en 1664, in-fol., & 1683, in-12 ; & le *Cérémonial des Evêques*, ibid., 1633, in-fol. Un historien véridique a porté de ce pontife le jugement suivant :
 » Zélé pour la propagation de
 » l'Evangile, pour l'extirpa-
 » tion des hérésies qui rava-
 » geoient l'Europe, pour la
 » conversion des schismatiques
 » de l'Orient, pour le rétablisse-
 » ment des mœurs & de la
 » discipline, il étoit si infatiga-
 » blement

» blement appliqué à tous ces
 » devoirs, que les années &
 » les infirmités ne lui firent ja-
 » mais rien relâcher de son tra-
 » vail. Il aimoit les sciences &
 » il étoit fort savant lui-même,
 » libéral, extrêmement charita-
 » ble, sobre & frugal, ou plu-
 » tôt austère, jeûnant fré-
 » quemment, & ajoutant à ses
 » longues oraisons des prati-
 » ques de pénitence qui au-
 » roient édifié dans un simple
 » religieux. Il se confessoit tous
 » les jours au pieux cardinal Ba-
 » ronius; & tous les jours sans
 » y manquer, il disoit la messe,
 » avec une dévotion qui lui fai-
 » soit bien souvent répandre
 » des larmes. Humble de cœur
 » & d'effet, nonobstant un cer-
 » tain air d'empire & un ton ab-
 » solu, on le vit plus d'une fois
 » au tribunal de la pénitence,
 » recevoir, comme eût fait un
 » bon curé, tous ceux qui se
 » présentoient. Jaloux encore
 » de conserver les droits de son
 » siège, il ne les outra point;
 » ou du moins il évita les excès
 » où avoient donné quelques-
 » uns de ses prédécesseurs. Tel
 » fut le pape que d'effrontés
 » sectaires, par un article for-
 » mel de leur foi, tinrent pour
 » l'ante-christ ».

CLÉMENT IX, (Jules-Rospigliosi) d'une famille noble de Pistoie en Toscane, successeur d'Alexandre VII en 1667, pontife libéral, magnifique, ami des lettres, & illustre par son caractère pacifique. Il commença par décharger les peuples de l'état ecclésiastique, des tailles & des autres subsides; & il employa ce qui lui restoit de son revenu, à procurer du secours à Candie

Tome III.

contre les Turcs. Il ne souhaita pas moins ardemment de donner la paix à l'Eglise de France. Les évêques de Beauvais, d'Angers, de Pamiers & d'Alet, qui avoient montré la plus grande opposition à la signature pure & simple du Formulaire d'Alexandre VII, voulant rentrer dans la communion du Saint-Siège, assurèrent Clément IX, qu'ils y avoient enfin souscrit, sans exception, ni restriction quelconque. Cependant malgré ces protestations, ils assemblèrent leurs synodes, où ils firent souscrire le Formulaire avec la distinction expresse du fait & du droit, & ils en dressèrent des procès-verbaux qu'ils eurent soin de tenir secrets. Dix-neuf évêques se joignirent à eux pour certifier au pape la vérité de ce que ceux-ci lui avoient mandé. Des assertions aussi positives déterminèrent Clément IX à recevoir les quatre évêques à sa communion en 1668. Mais à peine cette réconciliation fut-elle rendue publique, que les quatre évêques & leurs partisans publièrent les procès-verbaux qu'ils avoient dérobé jusqu'alors à la connoissance du clergé; & ils en inférèrent que le pape en se réconciliant avec eux, avoit approuvé la signature avec la distinction du droit & du fait. C'est ce qu'on a appelé, assez mal à propos, *la paix de Clément IX* (Voyez les Brefs de Clément IX à ce sujet, l'un adressé au roi, l'autre aux quatre évêques, le troisième aux évêques médiateurs; la Relation du cardinal Rospigliosi; la Harangue du cardinal Estiæus dans la congrégation du consistoire du 4 jan-

N

vier 1693, & la *Défense de l'Histoire des cinq Propositions*, p. 396). Ce pontife dont le regne fut trop court, mourut le 9 décembre 1669, du chagrin que lui causa la perte de Candie.

CLÉMENT X, (Jean-Baptiste-Emile Altieri) Romain, fut fait cardinal par Clément IX, son prédécesseur. Ce pape, au lit de la mort, se hâta de le revêtir de la pourpre sacrée, & lorsqu'Altieri vint le remercier de sa promotion, il lui dit : *Dieu vous destine pour être mon successeur; j'en ai quelque pressentiment.* La prédiction de Clément IX s'accomplit; & son successeur, élu le 29 avril 1670, fut aussi doux & aussi pacifique que lui. Il mourut en 1676, à 86 ans. Le cardinal Patron, son neveu, gouverna sous son pontificat; ce qui fit dire au peuple, » qu'il y avoit deux papes, l'un » de fait, & l'autre de nom ».

CLÉMENT XI, (Jean-François Albani) né à Pesaro en 1649, créé cardinal en 1690, fut élu pape le 23 novembre 1700, après Innocent XII. Il n'accepta la tiare qu'au bout de trois jours, & qu'après avoir consulté des hommes pieux & éclairés, pour savoir s'il devoit se charger de ce fardeau. Le cardinal de Bouillon, devenu depuis peu doyen du sacré college, eut beaucoup de part à la nomination de Clément XI, dont l'esprit, la piété & la prudence s'étoient fait connoître sous les pontificats précédens. Il n'avoit que 51 ans; l'Eglise avoit besoin d'un pape qui fût dans la force de l'âge. L'Italie alloit devenir le théâtre de la guerre: en effet, celle de la succession ne tarda pas à s'allumer. L'empereur Léopold I

l'obligea de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne. Clément, quoique naturellement porté pour la France, renonça à son alliance, & réforma les troupes qu'il avoit armées. Son pontificat fut encore troublé par les querelles du Jansénisme. Il donna en 1705 la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, contre ceux qui soutenoient les cinq fameuses propositions, & qui prétendoient qu'on satisfaisoit par le silence respectueux, à la soumission due aux bulles apostoliques. En 1713, il publia la célèbre constitution *Unigenitus* contre cent & une propositions du Nouveau-Testament de Quesnel, prêtre de l'Oratoire. L'abbé Renaudot, si on en croit Voltaire, rapportoit qu'étant à Rome la première année du pontificat de Clément XI, un jour qu'il alla voir ce pape ami des savans, & qui l'étoit lui-même, il le trouva lisant le livre qu'il proscrivit ensuite. *Voilà*, lui dit le pape, *un ouvrage excellent; nous n'avons personne à Rome qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrois attirer l'auteur auprès de moi.* Mais outre que rien n'est plus suspect que ces sortes d'anecdotes dans la bouche de Voltaire, il ne faut pas regarder ces éloges, supposé qu'ils soient réels, & les censures dont ils furent suivis, comme une contradiction. On peut être fort touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner ensuite les défauts cachés. Le bien, il est vrai, s'y monroit de tous côtés; le mal, il falloit le chercher, mais il y étoit. Clément XI mourut le 19 mars 1721, dans sa 72^e. année, après un regne

de plus de 20 ans. Ce pape étoit aussi pieux que savant ; il forma une congrégation composée des plus habiles astronomes d'Italie, pour soumettre à leur examen le Calendrier grégorien. On y reconnut quelques défauts ; mais comme on ne pouvoit les corriger que par des moyens très-difficiles, on aima mieux le laisser tel qu'il étoit. Clément XI donna retraite au fils du prétendant d'Angleterre, qui a toujours joui depuis des honneurs de la royauté dans cette capitale du monde chrétien. C'est encore à ce pontife que la Provence dut quelques bâtimens chargés de grains, avec des sommes considérables, qu'il envoya pour être distribués pendant la peste de 1720. Clément XI écrivoit bien en latin. Le *Bullaire* de ce pape avoit été publié en 1718, in-folio ; les *Harangues consistoriales* en 1722, in-fol. Le cardinal Albani, son neveu, recueillit tous ses ouvrages & les fit imprimer à Rome en 2 vol, in-folio, 1729. Sa *Vie* est à la tête de ce recueil. Lafitau & Reboulet l'ont aussi écrite. Le premier a publié la sienne, 1752, 2 vol. in-12, & le second à Avignon, 1752, in-4°. Il n'y a pas de genre d'horreurs que les Jansénistes n'aient répandu sur le compte de ce grand pontife ; à l'imitation de tous les hérétiques, ils se sont élevés avec fureur contre celui qui a pros crit leurs erreurs. Sa Constitution n'en est pas moins devenue une règle de foi dans toute l'étendue de l'Eglise, & une espèce de signal où l'on reconnoît ses véritables enfans : on peut dire qu'elle est comme

l'*Omousios* & le *Theotocos* de ce siècle. Voyez ALEXANDRE VII.

CLÉMENT XII, (Laurent Corsini) pape après Benoît XIII en 1733, mort le 6 février 1740, presque âgé de 88 ans, étoit né à Rome d'une ancienne famille de Florence. Il abolit une partie des impôts, & fit châtier ceux qui avoient malversé sous le pontificat précédent. Le lendemain de son couronnement, le peuple assemblé de toutes parts, avoit crié à sa suite : *Vive le pape Clément XII ! Justice des injustices du dernier ministère !* Ses revenus furent pour les pauvres. Son trésorier lui ayant rendu ses comptes, il vit qu'il n'avoit pas 1500 écus en caisse. *Comment*, dit le pontife, *j'étois plus riche étant cardinal, que depuis que je suis pape !* & cela étoit vrai. Après sa mort, le peuple Romain lui érigea par reconnoissance une statue de bronze, qui fut placée dans une des salles du Capitole.

CLÉMENT XIII, (Charles Rezzonico) d'une famille originaire de Côme dans le Milanais, naquit à Venise en 1693. Il fut d'abord protonotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de Rieti & de Fano, ensuite auditeur de la Rote pour la nation Vénitienne. Clément XII, plein d'estime pour ses connoissances & ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siège de l'adoue en 1743, & signala son épiscopat par une piété si tendre & une charité si généreuse, qu'après la mort de Benoît XIV, il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera long-tems célèbre par l'ex-

pulsion des Jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne & du royaume de Naples. Les efforts du pontife pour les soutenir, & la bulle *Apostolicum* qu'il donna en leur faveur, furent inutiles. Ayant voulu exercer en 1768, dans les états de Parme, une autorité qu'il croyoit lui appartenir comme seigneur suzerain, il perdit le comtat d'Avignon & la principauté de Bénévent, qui ne furent rendus au Saint-Siège que sous son successeur. Clément XIII mourut au commencement de 1769, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Eglise. Un grand fonds de religion & de bonté, un caractère bienfaisant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ses sujets, & la vénération des ennemis même du Saint-Siège. « Les bons » citoyens, dit le comte d'Al- » bon, ne peuvent, sans une vive » émotion, prononcer le nom » de Clément XIII : c'étoit » vraiment le pere du peuple; » il n'avoit rien de plus à cœur » que de le rendre heureux, » il y travailloit avec zèle. Le » chagrin qu'il ressentoit le plus » vivement, qui lui arracha » même souvent des larmes, » étoit de voir des infortunés, » dont il ne pouvoit soulager » les maux ». M. de la Lande rapporte un trait, qui prouve combien ce pontife étoit éloigné de faire entrer dans ses projets quelconques des motifs de vanité, ou le vain desir des applaudissemens humains. « Le » pape, dit-il, en parlant du » desséchement des marais » Pontins, le desiroit personnellement; lorsque je rendis

» compte à sa sainteté de cette » partie de mon voyage, elle y » prit un intérêt marqué, & » me demanda avec empressement, ce que je pensois de » la possibilité & des avantages » de ce projet; je les lui exposai en détail; mais ayant » pris la liberté d'ajouter que » ce seroit une époque de gloire » pour son regne, le pontife » religieux interrompit ce discours profane, & joignant » les mains vers le ciel, il me » dit, presque les larmes aux » yeux : Ce n'est pas la gloire » qui nous touche; c'est le bien » de nos peuples que nous » cherchons » (*Voyage en Italie*, par M. de la Lande, seconde édition, Paris, 1786, tom. VIe., p. 452). Ceux qui ont conclu qu'il avoit des torts, puisqu'il n'a pu être d'accord avec les puissances de la terre, n'ont peut-être pas assez réfléchi sur les devoirs, de sa place & l'esprit de la Religion dont il étoit le pontife.

CLÉMENT XIV, (Jean-Vincent-Antoine Ganganelli) naquit d'un médecin, à S. Archangelo, bourg près de Rimini, le 31 octobre 1705. Dès l'âge de dix-huit ans, il entra dans l'ordre des Mineurs conventuels; & après avoir professé la théologie en différentes villes d'Italie, il vint à l'âge de 35 ans enseigner cette science à Rome, au college des Saints-Apôtres. La finesse de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent aimer de Benoît XIV : sous le regne de ce pontife, il devint consultant du saint-office, place importante à Rome. Clément XIII le décora de la pourpre en 1759. Ce pape

étant mort en 1769, le conclave fut très-orageux. Enfin le sacré college, décidé par le cardinal de Bernis, proclama le cardinal Ganganelli souverain pontife le 19 mai 1769. Jamais pape n'avoit été élu dans des temps plus difficiles. Un esprit de vertige, répandu de toutes parts, attaquoit & le trône & l'autel. Clément XIV chercha d'abord à se concilier les souverains; il envoya un nonce à Lisbonne; il supprima la lecture de la bulle *In cœna Domini*, qui déplaisoit aux princes (voyez BONIFACE VIII); il négocia avec l'Espagne & la France. Pressé de se décider sur le sort des Jésuites, il demanda du tems pour examiner cette grande affaire. *Je suis, écrivoit-il, le pere des fideles, & sur-tout des religieux. Je ne puis détruire un ordre célèbre, sans avoir des raisons qui me justifient aux yeux de Dieu & de la postérité.* Sollicité plus vivement que jamais, il donna, le 21 juillet 1773, le fameux bref qui éteint la Compagnie de Jesus. Clément XIV ne survécut pas long-tems à cette suppression, il mourut le 22 septembre 1774. Sa maladie avoit pris sa source dans des dartres rentrées, que l'art des medecins s'efforça vainement d'attirer au-dehors. Le bruit de poison que des gens de parti ont fait courir pour rendre odieuse la mémoire des Jésuites, a été solemnellement réfuté par les medecins du pape, en particulier par M. Salicetti, homme d'une probité égale à ses grandes connoissances médicales; il l'étoit déjà par l'axiome de droit *Cui bono?* Clément XIV forma un *Museum*, où il rassembla beaucoup de précieux restes

de l'antiquité. Il fut sobre, désintéressé, & ne connut pas le népotisme. Sa succession ne passa pas 700,000 livres. On le pressoit de faire un testament; il répondit, *que les choses iroient à qui elles appartiendroient.* Le marquis de Caraccioli a donné sa *Vie*, Paris, 1775 & 1776, vol. in-12; ce n'est qu'une compilation des gazettes du tems; les *Lettres* publiées sous son nom 1776 & 1777, 3 vol. in-12, sont entièrement de la façon de ce marquis. Le comte d'Albon, dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, &c.*, t. 2, p. 236, parle de ce pape dans les termes suivans: « Les esprits sont bien » partagés sur le compte de » Clément XIV; & les portraits » qu'en ont tracés différentes » mains se ressemblent si peu, » qu'il est impossible d'y ap- » percevoir la physionomie & » les traits d'une même per- » sonne. Les uns en parlent sur » le ton de l'éloge le plus ou- » tré; ils le vantent comme un » homme rare, qui s'est créé » lui-même, & qui dans peu » de tems a eu le mérite & la » gloire de se rendre célèbre. » Les autres, avec le mordant » de la satire, assurent qu'on » le peint d'un seul trait, en » disant qu'il n'a eu que le triste » & malheureux talent de se » rendre fameux. Comment » démêler la vérité & la tirer » du milieu des ombres épaisses » dont on affecte de l'envelop- » per? On nous met en mains » de gros volumes, pour éta- » ler à nos yeux les vastes con- » noissances du pontife, l'éten- » due de son esprit, la solidité » de son jugement, ses grandes » vues, son habileté dans le

» maniemment des affaires; l'en-
 » thousiasme ne doit jamais te-
 » nir lieu de preuves: les amis,
 » les admirateurs du pape Gan-
 » ganelli s'agitent, se tourmen-
 » tent peut-être en vain
 » pour communiquer au public
 » les sentimens dont ils sont
 » échauffés. Une voie plus
 » courte & plus sûre, se présente
 » pour résoudre le problème.
 » Quel bien ce pontife a-t-il
 » fait? Voilà quelle doit être
 » son apologie, sa conduite &
 » ses œuvres. En apprenant ce
 » qu'il a fait, tout le monde
 » saura évidemment ce qu'il
 » fut ».

CLÉMENT VII, regardé
 comme antipape, prit ce nom
 en 1378. Voyez GENEVE (Ro-
 bert de).

CLÉMENT VIII, antipape:
 voyez MUGNOS (Gilles).

CLÉMENT D'ALEXAN-
 DRIE, (S.) philosophe Pla-
 tonicien, devenu chrétien, s'at-
 tacha à S. Pantenus qui gou-
 vernoit l'école d'Alexandrie,
 & qu'il compare à une abeille
 industrieuse, qui formoit son
 miel des fleurs des Apôtres &
 des Prophetes. Clément fut mis
 après lui à la tête de cette école
 l'an 190. Il eut un grand nom-
 bre de disciples, qu'on compta
 ensuite parmi les meilleurs maî-
 tres: entr'autres, Origene &
 Alexandre, évêque de Jérusa-
 lem. Il mourut vers l'an 217.
 Parmi ses ouvrages, les plus
 célèbres sont: I. Son *Exhorta-
 tion aux Païens*, qui a pour ob-
 jet de faire sentir l'absurdité de
 l'idolâtrie; & cette absurdité
 devient singulièrement frap-
 pante par le précis historique
 que donne l'auteur de la My-
 thologie païenne. S. Clément a

inséré dans cet ouvrage plu-
 sieurs découvertes curieuses
 qu'il avoit faites dans ses voya-
 ges, dont il se sert pour for-
 tifier ses raisonnemens, & qui
 attachent agréablement le lec-
 teur. II. Son *Pédagogue*. C'est,
 selon lui, un maître destiné à
 former un enfant dans la voie
 du ciel, & à le faire passer de
 l'état d'enfance à celui d'homme
 parfait. III. Ses *Stromates* ou
Tapisseries, recueil de mélan-
 ges divisé en 8 livres, où il y
 a peu d'ordre. « On ne peut,
 » dit l'auteur lui-même, com-
 » parer cet ouvrage à un jardin,
 » où les arbres & les plantes
 » sont rangés avec symétrie;
 » il ressemble plutôt à un amas
 » d'arbres sauvages, venus
 » d'eux-mêmes, & qui sont
 » épars çà & là ». Il ajoute,
 qu'il l'avoit fait pour lui servir
 de répertoire dans sa vieillesse,
 lorsque la mémoire viendrait à
 lui manquer. On l'a accusé d'a-
 voir trop suivi les principes des
 anciens philosophes, de ne s'être
 pas toujours exprimé avec
 assez d'exactitude. Mais on peut
 en général expliquer d'une ma-
 nière favorable les endroits qui
 paroissent obscurs ou peu cor-
 rects. Si le style de cet ouvrage
 est un peu dur, on en est dé-
 dommagé par l'érudition qui y
 regne, & par l'abondance & la
 variété des matériaux qu'il ren-
 ferme. IV. Ses *Hypotyposes* ou
Instructions, dans lesquelles il
 fait un peu trop d'usage du pla-
 tonisme, sur-tout pour un doc-
 teur si voisin des Apôtres. L'é-
 cole d'Alexandrie ne s'appliqua
 pas assez à éviter ce reproche:
 ses chefs, en inventant des sys-
 tèmes fondés sur la métaphy-
 sique, parurent s'écarter de la

simplicité de la foi. L'érudition de Clément étoit consommée dans le sacré & dans le profane. Il étoit beaucoup plus fort sur la morale, que sur le dogme. Il écrit presque toujours sans ordre & sans suite. Son style est en général fort négligé, excepté dans son *Pédagogue* où il est plus fleuri. « Nous convenons, dit » un savant théologien, que ce » Pere est souvent obscur, qu'il » est difficile de prendre le vrai » sens de ce qu'il dit; mais les » philosophes qu'il copie ou » qu'il réfute, n'étoient pas eux- » mêmes fort clairs. Quicon- » que cependant se donnera la » peine de le lire, sera frappé » de l'étendue de son érudition, » des grandes idées qu'il avoit » conçues de la miséricorde » Divine, de l'efficacité de la » rédemption, de la sainteté » à laquelle un chrétien doit » tendre. Il a jugé les païens » qu'il connoissoit très-bien, » avec moins de sévérité que » n'ont fait plusieurs autres » Peres; mais il n'a dissimulé » ni leurs erreurs, ni leurs vi- » ces ». La meilleure édition des ouvrages de ce Pere est celle d'Oxford, donnée par le docteur Potter en 1715, 2 vol. in-folio, qui a été réimprimée à Venise en 1758. On fait encore cas de celle de Paris, 1629 : celle-ci est peu commune. Une partie de ces ouvrages ont été traduits en françois, Paris, 1696, in-8°. Benoît XIV, dans une Dissertation qui est à la tête du Martyrologe Romain, lui conteste le titre de *Saint*; mais il paroît qu'on doit le lui donner (voyez le *Journ. hist. & littér.* ser. fév. 1785, p. 186).

CLÉMENT, (Jacques) Do-

minicain, natif du village de Sorbon, au diocèse de Rheims, étoit âgé d'environ 25 ans, & venoit d'être fait prêtre, lorsqu'il prit la résolution d'assassiner Henri III. C'étoit un homme d'un esprit foible & d'une imagination déréglée. Il partit de Paris le dernier juillet 1589, avec plusieurs lettres de recommandation, & fut amené à St. Cloud par la Guesle, procureur-général. Celui-ci soupçonnant un mauvais coup, & l'ayant fait épier pendant la nuit, on le trouva profondément endormi. Le parricide, conduit le lendemain chez le roi, exécuta son projet abominable. Les seigneurs qui étoient près du monarque, percerent l'assassin de mille coups. Son corps fut ensuite traîné sur la claie, tiré à quatre chevaux, & brûlé. Il est inutile & déraisonnable de détailler davantage les circonstances d'un fait odieux, dont le souvenir fait gémir également la Religion & l'humanité. La division fatale qui déchiroit le royaume, la haine réciproque des catholiques & des sectaires, ont dû naturellement produire des effets plus ou moins funestes sur les esprits divers, selon les différens degrés d'enthousiasme que les passions, l'esprit de secte, ou un zèle mal éclairé pour la Religion, avoient fait naître : mais quand ces dangereux paroxismes ont fait place à la raison & à des situations plus calmes, il est prudent d'ensevelir, suivant l'avis d'un ancien, dans la nuit de l'oubli, tout le mal qu'ils ont fait.

*Excidat illa dies avo, nec pos-
tera credant*

*Sacula : nos certè taceamus &
obruta multà
Nocte tegi nostræ patiamur cri-
mina gentis. Statius.*

Les maximes de la philosophie moderne, en particulier celles de Raynal dans la *Révolution de l'Amérique*, justifient ces sortes de forfaits, mais l'esprit du christianisme les dévoue à l'horreur. — Les Peres Frédéric Streill & Matthieu Dolmans, Dominicains, ont publié des Dissertations pour prouver que l'assassin de Henri n'étoit point Jacques Clément, mais un huguenot qui s'étoit revêtu de ses habits après l'avoir tué. C'est à ceux qui ont lu ces Dissertations, à juger à quel point la vraisemblance y est portée.

CLÉMENT, (Nicolas) né à Toul, se fixa à Paris, où il devint garde de la bibliothèque du roi, & y mourut en 1712. On a de lui : I. *Défense de l'antiquité de la ville & siege épiscopal de Toul*, Paris, 1702, in-8°. C'est une dissertation contre le *Système chronologique & historique des Evêques de Toul*, par l'abbé Riquet. II. *Mémoires & négociations secretes de la cour de France, touchant la paix de Munster*, Amsterdam, 1710, in-folio, & en 4 vol. in-8°; ce recueil de Clément a été publié par Jean Aymond. Il a beaucoup travaillé au catalogue de la Bibliothèque du roi, & l'a enrichi de notes. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas CLÉMENT, aussi de Toul, qui a donné en latin *les Rois & Ducs d'Austrasie*, Cologne, 1593, in-4°; traduit en françois par François Gribaudet; Espinal, 1617, in-4°.

CLÉMENT, (Pierre) né à

Geneve en 1707, demeura assez long-tems en Angleterre, où il publia en 1751 & 1752 des feuilles périodiques, sous le titre de *Nouvelles Littéraires de France*, qu'on recueillit en 1755 en 4 vol. in-8°, & qu'on réimprima à Lyon en 2 vol. in-12. Cet ouvrage écrit d'un style léger & saillant, assaisonné par le sel de la critique, & rempli de jugemens impartiaux, plut beaucoup, quoique la décence y soit souvent offensée, & que l'auteur affecte trop d'esprit & de gaité. Il vouloit paroître homme du monde & homme de plaisir, & il affiche trop souvent le ton de ces deux personnages. On a encore de lui trois pieces de théâtre : I. *Les Francs-Maçons*. II. *Une Mérope*. III. *Le Marchand de Londres*, tragédie traduite de l'anglois; cette dernière piece est la seule dont on se souviennne. Cet auteur avoit beaucoup de goût pour la satire, & il ne manquoit pas de talent dans ce genre dangereux. Son extrême vivacité altéra ses organes, son esprit s'aliéna, & il mourut renfermé à Charenton en 1767. Depuis sa mort il a paru des Poésies posthumes où il y a de la verve.

CLÉMENT, (Denis-Xavier) de l'académie de Nanci, doyen de l'église collégiale de Ligni, prédicateur du roi, confesseur de Mesdames, né à Dijon en 1706, mourut en 1771, avec une grande réputation de piété. Il se consacra de bonne heure à la chaire & à la direction, & il servit utilement l'Eglise dans ce double emploi. Il ramena, avec une charité douce & patiente, plusieurs incrédules & quelques libertins à la vérité

& à la vertu. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1772, 4 vol. in-12. Il y regne l'éloquence simple & forte d'un homme de bien, qui n'a pas puisé ses ornemens dans les auteurs profanes, mais qui s'est nourri dès son enfance du lait substantiel de l'Évangile. « Si son élocution, dit un critique, étoit moins inégale; si ses pensées étoient plus justes & plus profondes; si son coloris répondoit toujours à la vivacité de ses sentimens, on pourroit le proposer aux orateurs chrétiens comme un modele; mais il n'a ni l'éloquence convaincante de Bourdaloue, ni l'éloquence persuasive de Massillon, ni l'éloquence tendre & onctueuse de Chéminais, ni l'éloquence brillante & animée du P. Neuville. Celle de l'abbé Clément tient par intervalles de chacun de ces prédicateurs, sans atteindre à leur maniere ». Nous avons quelques ouvrages de piété, où l'abbé Clément montre le même esprit que dans ses *Sermons*, avec un style plus froid & plus compassé. Les principaux sont : I. *Avis à une personne engagée dans le monde*, in-8°. II. *Méditations sur la Passion*, in-12. III. *Instructions sur le Sacrifice de la Messe*. IV. *Maximes pour se conduire chrétiennement*. V. *Exercice de l'Ame pour la Pénitence & l'Eucharistie*, in-12; &c.

CLÉNARD, (Nicolas) né à Dieft dans le Brabant, professeur des langues grecques & hébraïques à Louvain, voyagea en France, en Espagne & en Portugal, pour se familiariser avec les langues vivantes. Vers l'an 1540 il passa en Afri-

que pour apprendre l'arabe; étant entré dans Fez, il salua le roi en langue arabe, & lui dit qu'il venoit pour faire emplette de livres arabes pour enrichir les bibliothèques d'Europe: il s'y appliqua à traduire la Bible en langue arabe: son travail ne se borna pas-là. Il tâcha d'éclairer ces peuples qui suivent la religion de Mahomet, des lumières de la foi, ce qui lui attira des persécutions de la part du roi de Tanger; il fut dépouillé des livres arabes qu'il avoit amassés à grands frais, & lui-même ne trouva son salut que dans la fuite. Il mourut à Grenade l'an 1542, âgé de 49 ans. On a de lui : I. *Des Lettres latines sur ses voyages*, curieuses & rares, & dont la meilleure édition est celle de 1606 in-8°, avec quelques additions. Le latin en est assez pur, & il l'auroit été encore davantage, si l'auteur n'avoit pas entassé tant de langues différentes dans sa tête. II. Une *Grammaire grecque*, qui eut beaucoup de cours, & qui est encore estimée des savans: elle a été d'un grand secours à messieurs de Port-Royal, pour rédiger leur *Méthode grecque*. Vossius en publia une édition à Amsterdam, 1650, in-8°. II. *Des Fables hébraïques*, moins estimées.

CLÉOBIS & BITON, étoient deux frères, qui se rendirent célèbres par leur tendresse envers leur mere, prêtresse de Junon. Comme un sacrifice qu'elle devoit faire, exigeoit qu'elle fût menée au temple sur un char, ils suppléerent au défaut des bœufs, qu'on ne put avoir dans le moment; & s'étant eux-mêmes attachés au char, ils la

traînerent au temple. Leur mere, touchée de cette marque de tendresse pour elle, pria Junon de leur accorder le plus grand bien que les hommes pussent recevoir des dieux. Ces jeunes gens, après avoir soupé comme de coutume avec leur mere, allerent se coucher ; & le lendemain ils furent trouvés morts dans leur lit.

CLÉOBULE, fils d'Evagoras, l'un des Sept Sages de la Grece, fit un voyage en Egypte, pour apprendre la philosophie de ce peuple. Il étoit contemporain & ami de Solon. On ne le connoît guere que par ses maximes, qui la plupart sont très-communes. Il recommandoit de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, de ne point s'abatre dans l'affliction, d'obliger ses amis pour se les attacher davantage, & ses ennemis pour en faire des amis ; de ne flatter ni gronder sa femme en présence des étrangers, l'un étant une petitesse, & l'autre une indiscretion ; d'examiner avant de sortir de sa maison ce qu'on va faire, & à son retour ce qu'on a fait ; de ne souhaiter ni de commander, ni d'obéir, l'obéissance se changeant ordinairement en aversion, & le commandement en tyrannie. Il mourut vers l'an 560 avant J. C., dans sa 70e. année. — Il y a eu un autre **CLÉOBULE**, hérétique du 1er. siecle, & contemporain de Simon le magicien ; mais ses erreurs ont eu peu de partisans, & sa secte a peu duré.

CLÉOBULINE, fille du précédent, se rendit également célèbre par sa beauté & par son esprit. Les Egyptiens admirent ses Enigmes. Il faut croire

que les historiens ont fait parvenir à la postérité les plus mauvaises ; car nous n'en avons aucune qui mérite d'être dans les derniers de nos Journaux.

GLÉOMBROTE, nom de deux rois de Lacédémone ; l'un tué à la bataille de Leuctres en Béotie, gagnée par Epaminondas, général Thébain, l'an 371 avant J. C. ; le second, gendre de Léonidas, & qui monta sur le trône de Sparte, au préjudice de son beau-pere. Celui-ci ayant été rappelé par les Lacédémoniens, poursuivit le traître qui l'avoit dépouillé de son royaume, & le condamna à la mort. Chelonide, épouse de Cléombrote, avoit quitté son mari, pour suivre son pere dans sa retraite. Cette femme, fille & épouse également malheureuse, apprend l'arrêt porté contre son époux. Elle va se jeter aux pieds de Léonidas, qui change la peine de mort en un exil, & presse sa fille de rester à sa cour. Chelonide aima mieux suivre son mari. On connoît un 3e. **CLÉOMBROTE**, philosophe, natif d'Ambrané, qui se précipita dans la mer, après avoir lu le *Phédon* de Platon sur l'immortalité de l'ame ; fruit ordinaire des spéculations philosophiques, même les plus sensées, quand elles sont destituées de la sanction & des lumieres de la Religion.

CLÉOMEDE, fameux athlete, étoit si fort, que, pour avoir été privé du prix de la victoire qu'il avoit gagnée à la lutte sur un habitant d'Epidaure, il rompit, dit-on, la colonne d'une école, sous laquelle il y eut 60 enfans écrasés. Il se sauva dans un sépulcre, & selon Plu-

tarque dans un coffre, où l'on fut bien surpris de ne le plus trouver. L'oracle, consulté sur cet événement, répondit qu'il étoit le dernier des héros. Plaisant héros, qui croit signaler sa vengeance en exterminant tant d'innocens ! Du reste, on croit appercevoir ici quelques traits défigurés de l'histoire de Samson.

CLÉOMENE I, roi de Lacédémone, successeur d'Anaxandride son pere, l'an 557 avant J. C., vainquit les Argiens, & délivra les Athéniens de la tyrannie des Pisistratides. Les premiers s'étoient opposés à l'invasion de ses armées dans l'Argolide. Cléomene, à la tête des Lacédémoniens & de leurs alliés, remporta sur eux une victoire aussi sanglante que signalée ; mais il la souilla par une cruauté atroce. Cinq mille Argiens se réfugièrent dans une forêt voisine. Cléomene y fit mettre le feu malgré la prière des vaincus, qui furent bientôt consumés par les flammes. Cléomene tourna ensuite ses armes contre les Egymetes, & ne les punit pas moins cruellement. Son humeur vindicative se changea en fureur sur la fin de ses jours, & dans un accès de frénésie, il se perça de son épée l'an 480 avant J. C.

CLÉOMENE III, fils de Léonidas, roi de Lacédémone, lui succéda l'an 230 avant J. C. à l'âge de 17 ans. Sa première pensée, en montant sur le trône, fut d'arracher l'autorité aux Ephores, magistrats puissans dans Lacédémone, qui faisoient la loi aux rois mêmes. Ses victoires sur les Achéens lui faciliterent l'exécution de ce pro-

jet. De retour à Sparte, il fit assassiner les Ephores, & afficher le nom de plus de 80 citoyens, condamnés au bannissement. Le peuple, effrayé par ce coup d'éclat, reçut toutes les loix qu'il voulut lui donner. Il fit revivre la plupart de celles de Lycurgue, envahit la propriété des citoyens, procéda à un nouveau partage des terres, abolit les dettes, & s'attacha par ce moyen les dissipateurs & les libertins. Son autorité affermie, Cléomene parcourut, les armes à la main, l'Arcadie & l'Elide, reprit quelques villes sur les Achéens, & les défit en bataille rangée. Aratus, chef des vaincus, implora le secours d'Antigone, roi de Macédoine, contre le vainqueur. Son armée fut taillée en pieces à la bataille de Sclafie ; Cléomene après cette défaite, retira en Egypte, y mourut d'une maniere tragique. Ayant été bien accueilli de Ptolomée Evergete qui en étoit roi, il encourut ensuite la disgrâce de son successeur, qui le fit mettre en prison. Cléomene brisa ses fers, excita une sédition, & finit par se donner la mort l'an 220 avant l'ere chrétienne.

CLÉOMENE, sculpteur Athénien, fils d'Apollodore, avoit fait les statues des neuf Muses, dans le costume des femmes de Thefpis. On lui attribue aussi la fameuse statue de *Vénus de Médicis* ; on lit sur la base de cette statue, qu'elle a été faite par ce sculpteur ; mais on doute de l'authenticité de cette inscription.

CLÉONICE, jeune fille de qualité, que Pausanias fit enlever à Bysance pour en faire sa

maîtresse. Arrivée dans la maison de ce général, Cléonice, timide encore & pleine de la pudeur de son âge, pria ses gens, avant que d'entrer dans la chambre de son ravisseur, qu'on éteignît toutes les lampes; mais comme elle s'approchoit du lit, elle en renversa une. Pausanias déjà endormi, s'éveillant au bruit, prend son poignard, & croyant courir sur un ennemi, frappe cette fille qui mourut du coup qu'elle reçut. Cet accident acheva de révolter tous les alliés contre lui.

CLÉONYME, fils de Cléomene II, roi de Sparte, mécontent de sa patrie qui l'avoit privé de la couronne, pour la donner à Areus son neveu, sollicita le secours du célèbre Pyrrhus, roi d'Epire, contre Lacédémone. Pyrrhus l'assiégea, & y fut contraint de se retirer. Le courage des femmes de Sparte qui travaillèrent elles-mêmes aux retranchemens, contribua beaucoup à la levée du siège. l'an 273 avant J. C.

CLÉOPATRE, fille de Ptolomée-Philometor, roi d'Egypte, femme de trois rois de Syrie, & mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épousa d'abord Alexandre Bala, ensuite Démétrius. Ce dernier prince lui ayant fait infidélité pour Rhodogune, elle offrit sa main & sa couronne à Antiochus son frere. Seleucus, fils aîné de Démétrius, voulut monter sur le trône de son pere. Il se fit un parti, & trouva dans Cléopatre une mere cruelle & une ennemie irréconciliable. Cette femme ambitieuse, qui avoit causé la mort du pere, en lui refusant un asyle à Pto-

lemais, enfonça son poignard dans le sein du fils. Ce meurtre souleva le peuple contre elle; Cléopatre l'appaîsa, en couronnant Antiochus son second fils. Ce jeune prince, borné au titre de roi sans en avoir le pouvoir, souffroit impatiemment de partager avec sa mere la souveraine autorité. Cléopatre, encore plus jalouse de régner que lui, fit préparer une coupe empoisonnée, qu'elle lui présenta au retour de quelque exercice. Son fils, soupçonnant sa scélératesse, l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avoit apprêté. Ainsi mourut ce monstre d'ambition & de cruauté, l'an 120 avant Jesus-Christ. C'est cette Cléopatre qui joue un rôle dans la *Rhodogune* du grand Corneille.

CLÉOPATRE, fille de Ptolomée-Epiphane, veuve & sœur de Ptolomée-Philometor, voulut assurer la couronne à son fils, après la mort du pere; mais Ptolomée-Physcon, roi de la Cyrenaique, traversa ses projets. Un ambassadeur Romain les accommoda, en les faisant convenir qu'il épouserait Cléopatre, que le fils de la reine seroit déclaré héritier du trône; mais que Physcon en jouiroit durant sa vie. Voyez PTOLOMÉE-PHYSCON.

CLÉOPATRE, fille de la précédente & de Ptolomée-Philometor, donna la main à son oncle Ptolomée-Physcon. Ce prince, qui avoit répudié la mere pour épouser la fille, mourut bientôt après, & laissa à cette dernière la royauté d'Egypte & deux enfans, avec la liberté de s'associer celui qu'elle voudroit. Cléopatre plaça sur

le trône Alexandre, son second fils, au préjudice de Lathyrus son aîné. Le jeune roi, effrayé de l'ambition de sa mere, à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien, se vit forcé d'abdiquer l'empire; mais le peuple d'Alexandrie ne voulant pas souffrir qu'une femme tint seule le timon du gouvernement, obligea la reine de rappeler son fils. Cléopatre, ne pouvant plus supporter de partage dans l'autorité royale, résolut de lui donner la mort. Alexandre, informé de son dessein, prévint sa mere en la faisant mourir l'an 89 avant J. C. Cette princesse ambitieuse & dénaturée, avoit tout sacrifié au desir effréné de régner. Elle fut punie de ses crimes, par un autre crime qui égaloit les siens.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, fille de Ptolomée-Aulete. Son pere en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes, l'an 51 avant J. C., avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. Ptolomée-Denys, frere de Cléopatre, voulant régner seul, répudia & exila sa sœur, & fit casser le testament de son pere par Pompée, qui lui adjugea le trône d'Egypte. Ce général Romain ayant été vaincu vers le même tems à la bataille de Pharsale, & fuyant en Egypte devant César, y fut massacré par ordre de Ptolomée. Ce fut en cette conjoncture que Cléopatre demanda justice à son vainqueur contre son frere. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros: c'étoit la plus belle femme de son tems, & la plus ingénieuse: elle par-

loit toutes les langues dont la connoissance pouvoit lui être utile, & n'eut jamais besoin d'interprete. Cette princesse voulant solliciter elle-même César, arriva de nuit au pied du château d'Alexandrie. Il falloit tromper la garde Egyptienne: son guide la fit étendre au milieu d'un paquer de hardes, & la porta ainsi sur ses épaules au palais de César. Ce Romain la vit, & sa cause fut gagnée. Il ordonna qu'elle gouverneroit l'Egypte, conjointement avec son frere. Son juge étoit déjà son amant. Il en eut un fils nommé Césarion, & promit de la mener avec lui à Rome, & de l'épouser. Il comptoit de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoyens Romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairoit. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de Vénus, à côté de celle de la déesse. Ptolomée s'étant noyé dans le Nil, César assura la couronne à Cléopatre, & à son autre frere, âgé pour lors de onze ans: mais cette princesse ambitieuse ne partagea pas long-tems le trône avec lui: elle le fit empoisonner dès qu'il eut atteint sa quinzieme année. Après la mort de César, elle se déclara pour les Triumvirs. Antoine, vainqueur à Philippes, la cita devant lui, pour répondre à quelques accusations formées contre elle. Cléopatre résolut dès-lors d'enchaîner Antoine, comme elle avoit enchaîné César. Elle fit son voyage sur une galere brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie,

couleur de pourpre , mêlées d'or , des rames d'argent qui ne se mouvoient qu'au son d'une infinité d'instrumens de musique. Cléopâtre , habillée en Vénus sortant de la mer , paroïssoit sous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes représentoient les Nymphes & les Graces. La pouëpe & la proue étoient couvertes des plus beaux enfans déguisés en Amours. Il n'en falloit pas tant pour séduire Antoine. La reine d'Egypte s'empara tellement de son esprit , qu'il fit mourir à sa priere la princesse Arsinoë sa sœur , réfugiée dans le temple de Diane à Milet , comme dans un asyle impénétrable. Tout le tems qu'elle fut à Tarfe , se passa en fêtes & en festins. Ces fêtes se renouvelèrent à Alexandrie avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ces repas , que Cléopâtre , détachant de son oreille une perle d'un prix inestimable , la jeta dans une coupe pleine de vinaigre , & l'avala aussi-tôt , pour dévorer en un moment autant de richesses , qu'Antoine en avoit employé pour satisfaire à leur luxe & à leurs débauches. Un voyage d'Antoine à Rome interrompit ces fêtes somptueuses. Cléopâtre durant l'absence de son amant , rétablit la bibliothèque d'Alexandrie , brûlée quelques années auparavant , & l'augmenta de celle de Pergame , composée de plus de 200 mille volumes. Ce n'est pas à beaucoup près , le premier exemple d'homme ou de femme qui dans le sein du vice & du crime , ont affiché l'amour des sciences. Antoine , de retour à Alexan-

drie , y entra en triomphe , & fit proclamer Cléopâtre reine d'Egypte , de Chypre , & de la Cœléfyrie. Octave ne tarda pas à déclarer la guerre aux deux amans. Elle finit par la bataille d'Actium , dans laquelle Cléopâtre effrayée , prit la fuite , & fut suivie par Antoine. Cette princesse , craignant de perdre sa couronne , trahit son amant , & ne désespéra point de faire la conquête d'Octave. L'essai qu'elle fit de ses charmes , fut inutile. Alors , pour éviter la honte d'être menée en triomphe à Rome , elle se fit piquer le sein par un aspic , & mourut l'an 30 avant J. C. , à 39 ans. Ce récit qui est exact , suffit pour convaincre d'adulation & d'infidélité historique , le poëte Horace qui , dans l'ode , *Nunc est hibendum* , &c. , parle de cet empoisonnement comme d'un héroïsme. C'est bien dommage qu'une aussi belle piece ait été consacrée à célébrer le mensonge. « Si cette princesse , dit » un historien , eût possédé les » qualités du cœur , comme elle » possédoit celles de l'esprit , » c'eût été une reine accom- » plie ; ... mais les qualités du » cœur lui manquoient. Cette » partie essentielle par laquelle » l'homme est tout ce qu'il est , » ne faisoit pas son beau côté ; » & pour parler vrai , elle avoit » naturellement le cœur gâté » & corrompu. Par goût & par » caractère , elle étoit débau- » chée & libertine. ... Sa pas- » sion favorite étoit l'ambition ; » & par une suite nécessaire de » cette première passion , elle » étoit cruelle , d'une dissimu- » lation profonde , & d'une » noire perfidie. L'empire du

» monde entier auroit à peine
 » rempli & satisfaire ses desirs
 » ambitieux. Ce fut moins la
 » passion de l'amour que l'es-
 » pérance de devenir la reine
 » de Rome, qui la fit la mai-
 » tresse du dictateur Jules-Cé-
 » sar, & dans la suite la femme
 » d'Antoine. Peu scrupuleuse
 » sur le choix des moyens pour
 » arriver où son ambition la
 » portoit, nul crime ne lui coû-
 » toir. Elle sacrifia à cette pas-
 » sion ses deux freres & sa
 » sœur, qu'elle fit périr par le
 » fer ou par le poison. Antoine
 » fut la dernière victime de sa
 » passion, & enfin elle-même ». On a donné sous son nom deux ouvrages que personne n'a cru être d'elle, mais que sa coquetterie a fait imaginer à un plaissant de lui supposer. I. *De medicamine Faciei, Epistola erotica*, dans le *Petrone variorum*. II. *De morbis Mulierum*, dans *Gynæciorum libri ab Is. Spachio collecti*, Strasbourg, 1597, in-folio.

CLÉOPHAS, l'un des deux disciples qui allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, rencontrèrent Jesus-Christ le jour de sa résurrection, & l'entretenirent, sans le connoître, de l'histoire de sa vie & de sa passion. Rien de plus touchant, de plus convaincant que la naïve & inimitable simplicité avec laquelle cette conversation est rapportée au chap. 24 de S. Luc.

CLÉOSTRATE, astronome Grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J. C., découvrit le premier les signes du zodiaque, & réforma le calendrier des Grecs.

CLÉRAMBAULT, voyez CLÉREMBULT,

CLÉRAMBAULT, (Louis-Nicolas) né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749, plut à Louis XIV par ses cantates. Ce prince le nomma surintendant des concerts particuliers de madame de Maintenon. Il étoit déjà organiste de S. Cyr. On a de lui cinq livres de *Cantates*, parmi lesquelles celle d'Orphée est regardée comme son chef-d'œuvre. On lui doit encore plusieurs *Motets*, & des morceaux de musique composés pour des fêtes particulières. Clérambault unit à la qualité d'habile musicien, celle de bon pere, de bon mari, de bon ami; & les caprices, ordinaires à quelques artistes, ne ternirent jamais ses talens.

CLÉRC, (Jean le) dit *Bussy*, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Bastille par le duc de Guise pendant les troubles de la Ligue. Il avoit été d'abord tireur d'armes. Devenu un des chefs de la faction des Seize, il entra dans la grand-chambre du parlement, suivi de 50 satellites, & osa présenter à cette compagnie une requête, ou plutôt un ordre de s'unir avec le prévôt des marchands, les échevins & les bourgeois de Paris, pour la défense de la Religion Catholique, contre la maison royale. Sur le refus du parlement, il mena à la Bastille en 1569, l'épée à la main, tous ceux qui étoient opposés à son parti. Le premier président, Achille de Harlai, & environ 60 autres membres de ce corps, suivirent cet insolent, qui les conduisit comme en triomphe. Il les fit jeûner au pain & à l'eau, pour obliger ces inagis-

trats à se racheter de ses mains ; c'est ce qui lui mérita le titre de *Grand-Pénitencier du Parlement*. Lorsque le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des Seize en 1591, le Clerc rendit la Bastille à la première sommation, à condition d'avoir la vie sauve. On lui tint parole : il se sauva à Bruxelles, où il vivoit encore en 1634, parlant peu, mais magnifiquement des grands projets qu'il avoit manqués.

CLERC, (Antoine le) sieur de la Forest, maître des requêtes de la reine Marguerite de Valois, combattit d'abord pour les Calvinistes, & embrassa ensuite la Religion Catholique, à laquelle il consacra ses talens. S. François de Sales, S. Vincent de Paul, le cardinal du Perron, les personnes les plus vertueuses & les plus éclairées de son siècle, furent liées avec lui. Il mourut à Paris en odeur de sainteté, en 1628, à 65 ans. On a écrit sa vie sous le titre du *Séculier parfait*. Le cardinal d'Estampes vouloit le faire béatifier ; mais la mort de cette éminence déranger son projet. On a de le Clerc quelques ouvrages de piété, de droit & d'érudition.

CLERC, (Michel le) natif d'Albi, avocat au parlement de Paris, l'un des 40 de l'académie françoise, mourut en 1691. Il est principalement connu par une *Traduction* des cinq premiers chants de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, qu'il a rendus presque vers pour vers, & dans un style fort au-dessous du médiocre. Il avoit entrepris un ouvrage en prose, qui devoit avoir pour titre : *Conformités des Poëtes Grecs, Latins, Italiens*

& François. Son dessein étoit de montrer que la plupart des poëtes ne font que se copier mutuellement, & qu'ils doivent presque tous leurs ouvrages à ceux qui les ont précédés. On lui donne encore les tragédies de *Virginie* & d'*Iphigénie*. C'est cet auteur que Racine honora de l'épigramme : *Entre le Clerc & son ami Coras, &c.*

CLERC, (Sébastien le) dessinateur & graveur, naquit à Metz en 1637, d'un orfèvre, dessinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il manioit le burin. Il s'appliqua en même tems à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, & fit des progrès aussi rapides, que dans le dessin & la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur géographe ; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert ; & le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier Romain. Le Clerc joignoit à un mérite supérieur, & au goût de tous les arts, un caractère doux & insinuant. Il mourut à Paris en 1714, à 77 ans. Ce maître traitoit également bien tous les sujets : le paysage, l'architecture, les ornemens. On y apperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un dessin très-correct, une fécondité admirable, des expressions nobles & élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 3000, auroient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont : *Un Traité de Géométrie*

trie théorique & pratique, réimprimé en 1745, in-8°, avec la vie de l'auteur. II. *Un Traité d'Architecture*, 2 vol. in-4°. III. *Un Discours sur le Point de vue*, matière que l'auteur avoit approfondie. Après Callot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voyez le *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc*, avec sa Vie, par M. Jombert, Paris, 1775, 2 vol. in-8°; ouvrage curieux & intéressant.

CLERC, (David le) ministre & professeur en hébreu à Geneve, mourut dans cette ville en 1635, à 64 ans. Ses *Quæstiones sacrae* ont été publiées avec les ouvrages d'Etienne le Clerc son frere, en 1685 & 1687, 2 vol. in-8°, par Jean le Clerc son neveu, professeur à Amsterdam, dont nous allons parler.

CLERC, (Daniel le) médecin de Geneve, & conseiller d'état de sa patrie, né en 1652, mort en 1728, à 76 ans, fut aimé & estimé de ses concitoyens par sa bonté, sa candeur, & la facilité de son caractère. Il étoit naturellement gai, mais d'une gaieté froide, qui par cela même étoit plus piquante. Il s'acquit une réputation assez étendue parmi ceux de son art : I. Par l'*Histoire de la médecine*, poussée jusqu'au tems de Galien inclusivement, Amsterdam, 1729, in-4°. Ce livre plein de recherches savantes, est écrit avec netteté, & l'auteur y fait bien connoître le caractère des anciens médecins, leurs opinions, leur pratique, leurs remèdes. C'est dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que Vol-

Tome III.

taire qui lisoit rarement les auteurs originaux, sur-tout les Grecs, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur Hermès, sur Zoroastre & sur les Egyptiens. II. *Historia naturalis latorum Lumbricorum*, Geneve, 1715, in-4°. Ce traité des vers plats est très-estimé. Il a aussi publié, avec Manget, la *Bibliothèque anatomique*.

CLERC, (Jean le) frere du précédent, neveu de David, naquit à Geneve en 1657, avec la mémoire la plus heureuse, & des dispositions pour tous les genres de littérature. Après avoir parcouru la France, l'Angleterre & la Hollande, il se fixa à Amsterdam, où il professa les belles-lettres, les langues & la philosophie. En 1728, il perdit tout d'un coup la parole en donnant ses leçons. Depuis cet accident, sa mémoire & son esprit s'affoiblirent, & il ne resta du savant le Clerc qu'un automate languissant. Il parloit, il sembloit même, à son air composé, qu'il pensoit encore; mais toutes ses idées étoient sans ordre & sans suite. Il s'amusoit dans son cabinet à lire, à écrire, à corriger. Il donnoit ensuite ses brouillons à son copiste, pour les porter à l'imprimeur, qui les mettoit au feu tout de suite. Il perdit sa femme, fille de Grégoire Leti, au milieu de ces accidens en 1734. Il la suivit en 1736, sur la fin de sa 79^e. année. On ne peut lui refuser beaucoup d'ardeur pour le travail, une érudition vaste, un jugement solide, une fécondité surprenante, une grande facilité pour écrire sur toutes sortes de matières; mais quelques-uns de ses livres se ressentent de la rapidité avec laquelle il les com-

O

posoit, & de la trop grande variété de ses travaux littéraires. Il avoit presque toujours cinq ou six ouvrages sur le métier, & il y travailloit ordinairement à mesure que l'imprimeur manquoit de copie. Soixante ans d'étude n'avoient pu le ramener à la vérité. Sectateur secret de Socin, il n'oublia rien pour expliquer plusieurs des miracles rapportés dans l'Ancien & le Nouveau-Testament, par des voies naturelles, pour détourner les prophéties qui regardent le Messie, & corrompre les passages qui prouvent la Trinité, & la Divinité de J. C. On l'accusa d'avoir composé le livre intitulé: *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, touchant l'Histoire critique du Vieux Testament, par M. Simon*, & la Défense de ce même livre, dans l'intention de détruire l'inspiration des Livres Sacrés: 2 vol. in-8°. Il tâche fort inutilement d'y montrer que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque, que l'Histoire de Job est une méchante tragi-comédie, & le Cantique des Cantiques, une idylle profane & amoureuse. Voici ceux de ses ouvrages qui ont le plus de réputation: I. *Bibliothèque universelle & historique*; journal commencé en 1686 & fini en 1693, faisant 26 vol. in-12. On y trouve des extraits fort étendus & assez exacts des livres de quelque conséquence, accompagnés souvent des savantes remarques du journaliste. Il n'y garde cependant pas la charité qu'il recommande tant aux autres. Les SS. Peres & les théologiens catholiques y font l'objet ordinaire de ses satyres pleines de

fiel. Jean Cornand de la Croze étoit associé à Jean le Clerc pour cet ouvrage. La plus grande partie du tome 20 & des cinq suivans sont de Jacques Bernand. II. *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, en 28 vol. Le premier est de 1703 & le dernier de 1713. III. *Bibliothèque ancienne & moderne*, pour servir de suite aux Bibliothèques universelles & choisies, en 29 vol. in-12, depuis 1714 jusqu'en 1727. IV. *Ars critica*, 3 vol. in-8°, 1712 & 1730: on a repris la liberté avec laquelle il s'explique sur plusieurs écrivains, & principalement sur les SS. Peres. V. *Traité de l'Incrédulité*, où l'on examine les motifs & les raisons qui portent les incrédules à rejeter la Religion chrétienne, 1714 & 1733, in-8°. VI. *Parrhasiana, ou Pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale & de politique*: les unes justes, & les autres hasardées ou fausses, Amst., 1699, in-12. Il n'a guere eu d'autre peine que de compiler & d'ajouter à ses recherches, quelques réflexions qui donnent à son livre un air de critique & de philosophie. VII. Des Commentaires latins sur la plupart des livres de l'Ecriture-Sainte, Amsterdam, 1710 & 1731, 5 vol. in-fol. VIII. *Harmonia evangelica*, en grec & en latin, Amsterdam, 1700, in-folio: ce n'est guere qu'un pillage fait à M. Thoynard. IX. Une Traduction du Nouveau-Testament en françois, avec des notes, 1703, 2 vol. in-4°. Ces ouvrages sur l'Ecriture déplurent aux Catholiques & aux Protestans, par une foule d'in-

interprétations sociniennes que le Clerc y glissa, tantôt avec art, tantôt à découvert. X. De nouvelles éditions de plusieurs auteurs anciens & modernes, sacrés & profanes, de Pedro Albinovanus, de Cornelius Severus, de Sulpice Severe, d'Eschine, de Tite-Live, de Méandre, de Philemon, d'Aufone, d'Erasme, du Traité de la Religion de Grotius; une édition des *Dogmes théologiques* du P. Petau, 3 vol. in-fol., avec des remarques, sous le nom de *Theophilus Alethinus*, qui doivent être lues comme étant de Jean le Clerc, c'est-à-dire d'un socinien, quoiqu'il y en ait aussi beaucoup de judicieuses & d'utiles. Il donna aussi quatre éditions à Amsterdam du *Dictionnaire de Moréri*: celle de 1702 fut augmentée de 6 à 700 articles nouveaux; une édition des *Peres apostoliques* par J. B. Cotelier, avec des remarques, &c., Amst., 1698 & 1724, 2 vol. in-fol. XI. *Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*, depuis 1560 jusqu'en 1728: compilation inexacte & mal écrite, réimprimée à Amsterdam, 1738, 3 tom. en 2 vol. in-fol. XII. *Vie du Cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-12, réimprimée avec des pièces en 5 volumes. Les préjugés & les opinions de l'auteur y prennent souvent la place de l'histoire. On voit à la tête de l'édition de 1696 un plan du siège de la Rochelle, très-bien exécuté dans le goût de Callot. XIII. Beaucoup d'écrits polémiques, dans lesquels regnent très-souvent la présomption & l'aigreur. XIV. *Opera philosophica*, Amst., 1710, 4 vol. in-12. XV. *Compendium historiae uni-*

versalis, Amst., 1698, in-8°. Voyez Nicéron, tom. 40, p. 294 & 362; & sa *Vie* en latin, par lui-même, Amst., 1711, in-8°.

CLERC, (Paul le) Jésuite, né à Orléans en 1657, enseigna les belles-lettres avec succès. Appelé à Paris, il eut divers emplois, & mourut en 1740. Il est auteur des ouvrages suivans: I. *La Vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, à la Fleche, 1686, in-16, & plusieurs fois réimprimée depuis. Le P. Jacques Biderman, de la même société, avoit écrit cette Vie en latin. II. *Réflexions sur les quatre fins dernières*, Paris & ailleurs. III. Plusieurs livres de piété.

CLERGERIE, voyez BRY.

CLERI, (Petermann) né à Fribourg en Suisse l'an 1510, capitaine au service de Henri II, puis colonel d'un régiment Suisse au service de Charles IX, rendit de grands services à ces princes dans plusieurs expéditions. Il se distingua à la bataille de Dreux, & perdit la vie à celle de Moncontour en 1569, après avoir fait des prodiges de valeur à la tête de son régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire. Henri II l'avoit créé chevalier en 1554.

CLERIC, (Pierre) Jésuite, natif de Beziers, mort à Toulouse en 1740, à 79 ans, après y avoir professé 22 ans la rhétorique, fut couronné huit fois par l'académie des Jeux-Floraux. Ce Jésuite avoit beaucoup de ce feu qui caractérise le poëte; mais son imagination n'étoit pas assez réglée, & ses ouvrages manquent de correction. On a de lui la tragédie d'*Electre* de Sophocle en vers françois, & plusieurs autres

pieces de poésie en latin & en françois.

CLET, (S.) voy. ANACLET.

CLEVELAND, (Jean) poëte Anglois du tems de Charles I, se distingua autant par son attachement à son souverain que par ses poésies. Le parti de Cromwel lui fit perdre les places lucratives qu'il avoit dans l'université de Cambridge, & il fut obligé de se cacher à Londres, où il vécut avec son ami Samuel Butler de la libéralité des royalistes. Il y mourut le 29 avril 1658. Ses *Poésies* relatives aux circonstances, & fort goûtées dans ce tems-là, ont été réimprimées plusieurs fois de son vivant, mais depuis on ne les a imprimées qu'une fois en 1787, in-8°.

CLICTHOUE, (Joffe) *Jodocus Clithoveus*, natif de Nieuport en Flandre, docteur de Sorbonne, mort théologal de Chartres l'an 1543, fut un des premiers qui combattirent Luther. Son *Anti-Lutherus*, Paris, 1524, in-folio, est estimé. Si la critique & la science des langues ne lui avoient manqué, il auroit été mis au rang des meilleurs controversistes. Il possédoit l'Ecriture, & avoit beaucoup lu les Peres. Il réfute l'erreur avec solidité, sans s'emporter contre les errans. Son latin est plus pur que celui des scholastiques, & moins élégant que celui de plusieurs orateurs de son tems. On peut lire encore ses ouvrages avec fruit; Erasme les appelle une source abondante de bonnes choses: *Uberrium rerum optimarum fontem*.

CLIMAQUE, voyez JEAN-CLIMAQUE (Saint).

CLING, (Conrad) *Clingius*, Allemand, religieux de l'ordre de S. François, vivoit en 1550. Il a composé divers traités de controverse: I. *Un Catéchisme*, Cologne, 1570, in-8°. II. *De securitate Conscientia*, contre l'*Interim* de Charles-Quint, ibid., 1563, in-fol. On doit lire avec précaution ce qu'il a écrit sur la justification.

CLINGSTET, voy. KLINGSTET.

CLINIAS, pere d'Alcibiade, fit revivre l'hospitalité entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Il se signala dans la guerre de Xercès sur une galere armée à ses dépens, & fut tué à la bataille de Coronée, l'an 447 avant J. C.

CLINIAS, Pythagoricien, qui vivoit vers l'an 520 avant l'ere chrétienne, égaya les leçons de la philosophie par les charmes de la musique. Il étoit d'un naturel prompt & bouillant; mais il trouvoit dans les sons de sa lyre un lénitif qui calmoit les mouvemens de sa colere. Il avoit coutume de s'écrier dans ces occasions: Je m'adoucis!

CLIO, l'une des neuf Muses, fille de Jupiter & de Mnémosyne, préside à l'histoire. On la représente couronnée de laurier, une trompette dans la main droite, & un livre dans la gauche.

CLISSON, (Olivier de) connétable de France en 1380, sous Charles VI, élève de Bertrand du Guesclin, étoit Breton comme lui. Il porta d'abord les armes contre la France; mais Charles V l'attira à son service, par de fortes pensions, & par

L'espérance des grandes charges de la couronne. Il commandoit l'avant-garde à la fameuse bataille de Rosebec, en 1382, contre les Flamands, qui y perdirent 25 mille hommes. Cinq ans après s'étant rendu auprès du duc de Bretagne, celui-ci le fit arrêter, après l'avoir accablé de caresses. Il ordonna à Bavalan, capitaine de son château de l'Hermine, de le coudre dans un sac, & de le jeter dans la mer. Bavalan, comptant sur les remords du duc, ne crut pas devoir exécuter son ordre. Son maître, revenu à lui-même, rendit son prisonnier ; mais ce ne fut qu'après avoir reçu une grosse rançon. Ils se réconcilièrent depuis si sincèrement, que Jean V, en mourant, laissa ses enfans sous la garde de Clifton. Il méritoit cette confiance par son exacte probité : car Marguerite, duchesse de Penthièvre, sa fille, ayant voulu lui insinuer de se défaire de ses pupilles, pour mettre la couronne ducale de Bretagne sur la tête de Jean de Blois son époux, Clifton fut si indigné de cette horrible proposition, que la duchesse auroit éprouvé les effets de sa colere, si elle ne se fût retirée aussi-tôt de sa présence. Le connétable de retour en France, s'occupa du projet de chasser les Anglois du royaume ; lorsque Pierre de Craon, à la tête d'une vingtaine de scélérats, fondit sur lui la nuit du 13 au 14 juin 1391, Clifton, après s'être défendu assez longtemps, tomba de cheval percé de trois coups, & laissé pour mort par les assassins. Ses blessures n'étoient pas dangereuses, & il en guérit. Le roi Charles

VI, peu de tems après, fut attaqué de ses accès de frénésie. Le duc de Bourgogne & de Berri, régens du royaume, dépouillerent le connétable de toutes ses charges, après l'avoir condamné au bannissement perpétuel, & à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira en Bretagne, & mourut dans son château de Josselin en 1407, aimé des gens de guerre auxquels il permettoit tout, & haï des grands qu'il traitoit avec hauteur. On le comparoit à du Guesclin pour le courage ; mais il lui étoit supérieur par l'art de se ménager des ressources, & de former des projets favorables à son ambition.

CLISTHENES, magistrat d'Athènes, de la famille des Alcéméonides, fit un nouveau partage du peuple. Il le divisa en dix tribus, au lieu de quatre, & fut l'auteur de la loi connue sous le nom d'*Ostracisme*, par laquelle on condamnoit un citoyen au bannissement, de peur qu'il ne devint le tyran de sa patrie. Le nom d'*Ostracisme* vint du mot *Ostrakon*, qui signifie écaille, parce que c'étoit sur une écaille qu'on écrivoit le nom du proscrit. Clisthenes fit chasser par cette loi le tyran Hippias, & rétablit la liberté de la république, l'an 510 avant J. C. Il étoit aïeul de Périclès.

CLITE, fille de Mérops, roi de Rhyndaque, épousa Cyzicus, fondateur de la ville de Cyzique. Cette princesse s'étrangla, pour ne pas survivre à son mari qu'elle aimoit tendrement : étrange maniere de répandre des fleurs sur le tombeau d'un époux ! Cependant les peuples de l'Indoustan, du royaume

de Juda en Afrique, & bien d'autres, ont jugé à propos de l'imiter, & l'imitent encore, & cela d'une manière plus terrible & plus barbare.

CLITOMAQUE, philosophe de Carthage, quitta sa patrie à l'âge de 40 ans. Il se rendit à Athenes, où il fut disciple & successeur de Carnéade, vers l'an 150 avant J. C. Il avoit composé un grand nombre d'ouvrages qui sont perdus, & dont on faisoit cas.

CLITOPHON, ancien historien de Rhodes ou Rhoda, colonie des Rhodiens près du Rhône, mérite quelque considération. On cite de lui plusieurs ouvrages assez importants, dont il n'existe plus que des passages dans le livre des *Fleuves* & des *petits-Paralleles* attribués à Plutarque. Voyez tom. xx des *Mémoires des Inscriptions*, in-4^o., pag. 15.

CLITORIS, fille d'un Myrmidon, étoit si petite, que Jupiter fut obligé de se transformer en fourmi pour la visiter.

CLITUS, frere d'Hellanice, nourrice d'Alexandre-le-Grand, se signala sous ce prince, & lui sauva la vie au passage du Granique. Un satrape alloit abattre d'un coup de hache la tête du héros, lorsque Clitus coupe d'un coup de sabre le bras prêt à frapper. Ce service lui gagna l'amitié d'Alexandre. Il jouissoit de sa confiance & de sa familiarité. Un jour ce roi s'étant mis à exalter ses exploits & à rabaisser ceux de Philippe son pere dans un accès d'ivresse; Clitus, qui apparemment n'étoit pas moins échauffé, indigné de ce monopole de gloire, osa relever les actions de Philippe,

aux dépens de celles de son fils: il alla jusqu'à lui reprocher la mort de Philotas & de Parmenion. Alexandre, dans le feu de la colere & du vin, le perça d'un javelot, en lui disant: *Va-t-en donc aussi rejoindre Philippe, Parmenion & Philotas*. Quand la raison lui fut revenue, & qu'il vit Clitus noyé dans son sang, il voulut s'immoler à ses mânes; les philosophes Callisthenes & Anaxarque l'en empêcherent; on sait que cette sorte d'hommes est toujours plus prompte à secourir les rois que les victimes de la royale colere. Il y a d'ailleurs toute apparence, que la démonstration de vouloir se tuer, n'étoit dans Alexandre, devenu un tyran & un monstre, qu'une hypocrisie poltronne, & qu'il s'attendoit bien à cette philosophique opposition.

CLODION le *Chevelu*, successeur de Pharamond son pere, vers l'an 427, passe pour le second des rois de France. Il prit Tournay, Cambrai, & étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme. Mais Clodion s'étant conduit avec autant de sécurité, que s'il n'eût pas été en pays conquis, Aëtius accourut, pendant qu'il le savoit livré avec ses capitaines aux plaisirs de la table & à la joie la plus tranquille, le surprit & le défit. Clodion reprenant ensuite courage, se rendit maître de l'Artois & d'Amiens, & mourut en 448.

CLODIUS, (*Publius*) sénateur Romain, mauvais citoyen & ennemi de la république, fut surpris en un rendez-vous avec Pompeia, femme de César, dans la maison même de

son mari, où l'on célébroit ce jour-là les mystères de la Bonne-Déesse. On fait qu'il étoit défendu aux hommes d'y paroître. Clodius s'y introduisit, déguisé en musicienne. On lui fit son procès. Il corrompit ses juges à force d'argent, & fut absous. Clodius devenu tribun, fit exiler Cicéron, & fut tué ensuite par Milon, l'an 53 avant J. C. Cicéron se chargea de la défense du meurtrier, qui n'en fut pas moins exilé à Marseille.

CLODOALDE, (voyez **CLOUD** (Saint).

CLODOMIR, fils de Clovis & de Clotilde, héritier du royaume d'Orléans, fit la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, le prit prisonnier, le fit mourir, & fut tué lui-même en 524, dans un combat qu'il livra à Gondemar, devenu roi de Bourgogne après la mort de saint Sigismond. Clodomir laissa trois enfans de sa femme Gondiuque; les deux premiers (Gontaire & Théodebalde) furent massacrés par Childeberr & Clotaire, leurs oncles. Le troisième (Clodoalde, art. précéd.) se sauva dans un cloître & s'y sanctifia.

CLOPINEL ou **JEAN DE MEUN**, naquit à Meun en 1280, & fut appelé Clopinel, parce qu'il étoit boiteux. Ils s'appliqua à la théologie, à la philosophie, à l'astronomie, à la chymie, à l'arithmétique, & sur-tout à la poésie. Il amusa la cour de Philippe-le-Bel, par son esprit & par son enjouement. Il s'étoit d'abord fait connoître par quelques petites pièces. Le roman de la *Rose* lui étant tombé entre les mains, il résolut de le continuer; Guillaume de Lorris,

premier auteur de cet ouvrage, n'avoit pas pu l'achever. L'amour-profane, la satire, la morale & l'érudition, mais surtout les deux premiers, y reçoivent tour-à-tour. C'est un tas informe de satyres, de contes, de saillies, de grossièretés, de traits moraux & d'ordures. Pour un moment de plaisir qu'on aura en le lisant, on rencontrera cent instans d'ennui. Il y a une naïveté qui plaît, parce qu'elle n'est plus de notre siècle: voilà tout son mérite, quoi qu'en dise l'abbé Lenglet qui nous a donné une édition de ce roman en 1735, 3 vol. in-12 (voyez **MOLINET**). Clopinel a fait encore une *Traduction* du livre *De la Consolation de la Philosophie*, par le célèbre Boèce, 1494, in-folio; une autre des *Lettres d'Abailard*; un petit ouvrage sur les réponses des Sybilles, &c. On croit qu'il mourut vers l'an 1364.

CLOPPENBURG, (Jean) né à Amsterdam en 1592, visita presque toutes les universités protestantes de l'Europe. De retour dans sa patrie, il exerça l'emploi de ministre en plusieurs endroits, fut professeur en théologie, & prédicateur de l'université de Franeker, où il mourut en 1652. Il publia plusieurs ouvrages qui ont été presque tous recueillis par Jean de Marck, son petit-fils, sous le titre: *J. Cloppenburgii theologica opera omnia*, Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4°. Ils renferment des Dissertations, entr'autres sur les sacrifices des Patriarches, sur le jour que J. C. & les Juifs ont mangé l'Agneau pascal, sur quelques passages difficiles de l'Ancien & du Nouveau-Tes-

de Théodoric son cousin; il condamna Brunehaut à une mort cruelle; il livra les Saxons à la fureur du soldat, &c.

CLOTAIRE III, fut roi de Bourgogne & de Neustrie. Après la mort de Clovis II son pere en 655, Bathilde sa mere, aidée de S. Eloi, gouverna durant sa minorité avec beaucoup de sagesse. Cette princesse s'étant retirée au monastere de Chelles, Ebrouin, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, & se fit détester par ses cruautés & ses injustices. Clotaire III mourut en 670, sans postérité.

CLOTHO ou **CLOTHON**, l'une des trois Parques, tient la quenouille, & file la destinée des hommes. Elle est représentée avec une longue robe de diverses couleurs, & une couronne ornée de sept étoiles sur la tête.

CLOTILDE, (Sainte) fille de Chilperic, roi des Bourguignons, eut le bonheur d'être élevée dans la Religion catholique. Quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les Ariens, les principes de la vraie foi qu'on lui inspira dès le berceau, firent sur son ame des impressions profondes. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde; & ces sentimens ne firent que se fortifier par la pratique des œuvres de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnoit de toutes parts. Ce fut en 493 qu'elle épousa Clovis, premier roi chrétien de France. Elle contribua beaucoup à sa conversion par son esprit & ses vertus (voyez **CLOVIS**). Après la mort de son époux en 511,

la guerre s'étant allumée entre ses enfans, elle se retira à Tours auprès du tombeau de S. Martin, où elle passa le reste de ses jours dans la priere, le jeûne, les veilles & les autres exercices de la pénitence. Dans sa dernière maladie, ayant envoyé chercher ses fils, & les ayant exhortés de la maniere la plus touchante à servir Dieu, & à garder ses commandemens, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, & à maintenir par tous les moyens possibles, la paix & la tranquillité publiques, elle mourut le trentieme jour, après avoir reçu les sacremens, & fait une profession publique de sa foi, le 3 juin 543. Son corps fut rapporté à Paris en l'église de S. Pierre & S. Paul, où Clovis étoit enterré. Outre la collégiale de S. Pierre-le-Puellier, possédée autrefois par des vierges chrétiennes, on compte parmi les magnifiques fondations de cette sainte reine, les monasteres d'Andely, de S. Germain d'Auxerre & de Chelles.

CLOU, (S.) en latin *Clo-dulphus*, *Flondulphus*, *Hodulphus*, fils de S. Arnoul, fut premier ministre de Clotaire II. Ayant été élevé sous les yeux de son pere, il fit paroître dès son bas âge beaucoup d'inclination pour la vertu, & se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées & profanes. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, posséda les premieres places sous Dagobert I & Sigebert II, & n'employa la considération dont il jouissoit, que pour la gloire & le bonheur

de l'état. Mais l'expérience lui ayant appris combien il est difficile aux ames même les plus vertueuses, de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, il choisit un état où il fut moins exposé à la séduction. L'église de Metz ayant perdu son chef, S. Clou fut nommé unanimement, & malgré lui, pour le remplacer. Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de remplir en bon pasteur les devoirs de sa charge. « Son amour pour les » pauvres, dit un auteur, étoit » si tendre, qu'il se privoit » pour les assister des choses les » plus nécessaires à la vie. En » méditant aux pieds de la » croix, il nourrissoit son ame » du pain de vie, & acquéroit cet » esprit de ferveur & d'onction, » qui donne tant de force à la » prédication de la parole de » Dieu. Plein de zèle pour la » gloire de J.C., & de tendresse » pour son troupeau, il travail- » loit avec une ardeur infatiga- » ble à la sanctification des ames » confiées à ses soins ». Ce saint évêque mourut en 696, à 91 ans, après en avoir employé quarante au gouvernement de son église. Sa Vie authentique a été publiée par le P. Henschenius, avec des notes.

CLOUD, (S.) *Clodoaldus*, le plus jeune des enfans de Clodomir, naquit en 522. Echappé par une protection spéciale de la Providence au massacre & à la fureur de Clotaire, il se retira auprès de saint Severin, pieux solitaire, enfermé dans une cellule près de Paris. L'occasion s'étant plus d'une fois présentée de recouvrer le royaume de son pere, il ne voulut jamais en profiter. « La

» grace, dit un historien, lui » avoit découvert le néant des » grandeurs humaines; elle lui » avoit appris qu'un chrétien » gagne plus à en être privé » qu'à les posséder; que le vé- » ritable roi est celui qui fait » se commander à lui-même, » & maîtriser les passions dont » les princes de la terre ne font » que trop souvent les esclaves. » Il remporta cette victoire sur » ses penchans, & s'appliqua » constamment à la conserver » par la pratique de toutes les » vertus du christianisme. La » paix dont il jouissoit dans sa » petite cellule étoit inaltéra- » ble; il goûtoit une joie solide, » qu'il n'eût pas voulu échanger » contre les délices des cours, » dont les charmes sont em- » poisonnés par le trouble, la » confusion & l'inquiétude ». En 551, il fut ordonné prêtre par Eusebe, évêque de Paris, bâtit un monastere au village de Nogent, appelé St. Cloud, & changé depuis en collégiale. Il mourut saintement en 560. C'est le premier prince du sang des rois de France, que l'Eglise ait honoré d'un culte public.

CLOVIO, (Julio) peintre Esclavon, mort à Rome en 1578, âgé de 80 ans, excelloit dans la miniature. On a de lui des Figures admirables en cegrenre, qu'on conserve au palais Farnese, dans un *Office de la Vierge*, écrit à la main.

CLOVIS I, regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie Francoise, succéda à Childeric son pere l'an 481. Il étendis les conquêtes des François, affermit leur puissance, & détruisit celle des Romains dans la partie des

Gaules, située entre la Somme, la Seine & l'Aisne. Siagrius, général Romain, fut vaincu par lui, & décapité près de Soissons, où le vainqueur établit le siège de sa monarchie. Ces victoires furent suivies d'autres succès remportés sur les Germains. Clovis les défit à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, dans l'électorat de Cologne, en 496. Ses troupes commençant à plier, ce prince s'élança tout-à-coup au milieu de la mêlée, leva les yeux & les mains au ciel, & s'adressant au Dieu de sa pieuse épouse : « Seigneur, dit-il, dont on m'a cent fois relevé la puissance au-dessus de toutes les puissances de la terre & de celle des dieux que j'ai adorés jusqu'à présent, daignez m'en donner une marque dans l'extrémité où je me trouve réduit : si vous me faites cette grace, je me fais baptiser au plutôt pour n'adorer plus désormais que vous ». A peine eut-il prononcé ces paroles, qui furent entendues d'un grand nombre de ses officiers & de ses soldats, que par une assistance manifeste du Ciel, il remporta la victoire la plus éclatante. Dès qu'il fut arrivé à Rheims, S. Remi, évêque de cette ville, le pressa d'accomplir la promesse solennelle qu'il avoit faite. Le roi répondit qu'il ne délibéroit pas là-dessus, mais qu'il avoit une armée à qui il vouloit faire agréer sa résolution, & qu'il vouloit même engager à suivre son exemple. Ayant assemblé ses soldats & les plus notables de la nation Francoise, il les harangua avec ce ton de conviction qui ne manque jamais de faire impres-

sion. Il leur remit devant les yeux la journée de Tolbiac, la promesse qu'il avoit faite au Dieu des Chrétiens en leur présence ; la révolution subite & heureuse, qui de vaincus qu'ils étoient, les avoit en un instant rendus vainqueurs. Des acclamations interrompirent le discours du prince. La plus grande partie s'écria comme de concert : « Nous renonçons aux dieux mortels, & nous ne voulons plus adorer que l'Immortel : nous ne reconnoissons plus d'autre Dieu que celui que le saint évêque Remi nous prêche ». Clovis fut baptisé le jour de Noël de la même année, par S. Remi, avec 3000 personnes de son armée. Ce grand évêque lui parla avec une fermeté chrétienne : « Prince Sycambre, dit-il, baissez la tête sous le joug de J. C., brûlez ce que vous avez adoré, adorez ce que vous avez brûlé ». Clovis étoit alors le seul roi catholique qu'il y eût dans le monde. L'empereur Anastase favorisoit les Eutychiens ; le roi des Vandales en Afrique, Théodoric roi des Ostrogoths en Italie, Alaric roi des Visigoths en Espagne, Gondebaud roi des Bourguignons, étoient Ariens. L'année d'après son baptême, en 497, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine & de la Loire, ainsi que les Romains qui gardoient les bords de la Loire, se donnerent à lui. Ayant tourné ses armes contre Alaric, roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouillé, près de Poitiers, & le tua de sa propre main l'an 507. Il soumit ensuite toutes les provinces qui

s'étendent depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, le Poitou, la Saintonge, le Bourdellois, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, l'Albigois; prit Angoulême & Toulouse: mais il fut vaincu près d'Arles par Théodoric en 509. Anastase, empereur d'Orient, redoutant sa valeur & admirant ses succès, lui envoya le titre & les ornemens de consul, de patrice & d'auguste, avec une couronne d'or & un manteau de pourpre. C'est alors que Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas seulement par les armes; il triompha encore davantage par la force de son génie, & sur-tout par les lumières & les secours inestimables qu'il trouva dans le christianisme. « Nous croyons, dit » le président Hénault, que les » évêques & la Religion ont » beaucoup contribué aux succès de Clovis. Les Gaulois » n'avoient ni loix, ni gouvernement; les empereurs » d'Orient, qui en étoient » les seuls maîtres, laissoient » ce peuple se gouverner par » les factions. Tout étoit dans » l'anarchie, lorsque Clovis » parut avec son armée; le » clergé favorisa ses conquêtes, » lui fit abandonner ses faux dieux, négocia son mariage » avec Clotilde, princesse aussi » distinguée par l'élévation de » son esprit que par sa prudence » & sa piété: alors le gouvernement féodal rendoit les » grands vassaux oppresseurs, » multiplioit les serfs, & outrageoit la dignité de l'homme. » Le clergé s'occupa à dé-

» truire l'autorité de ces tyrans, & se servit de la Religion pour donner au peuple » quelques lumières & quelques vertus. Voilà des bienfaits qui méritent la justice » du prince & la reconnaissance de la nation ». Malgré l'avantage inestimable du christianisme, Clovis fut d'une cruauté qui ne répondoit guère à la douceur que la Religion auroit dû lui inspirer. Il exerça des barbaries inouïes contre tous les princes ses parens. Il s'empara de leurs états. Sigebert roi de Cologne, Cararic roi des Morins, Ranacaire roi de Cambray, Renomert roi du Mans, furent les malheureuses victimes de son ambition sanguinaire. Les signalés services qu'il a rendus à la Religion, donnent lieu de présumer que le Seigneur lui aura fait la grâce de se repentir de ses fautes. L'on rapporte qu'avant de marcher contre Alaric roi des Goths, & d'avoir mis le pied sur les terres ennemies, il défendit à toute son armée d'y piller aucun vase, ni aucun ornement des autels, de faire aucune insulte aux vierges ou aux veuves sacrées, aux clercs, à leur famille, à leurs domestiques, ni même aux serfs des églises; & qu'après la guerre, il fit dire aux évêques, que chacun pouvoit répéter ce qu'il avoit perdu, & demander la liberté des esclaves. Par un respect tout particulier que ce prince portoit à S. Martin, il fit encore publier, en passant près de Tours, la défense d'y rien prendre que l'herbe & l'eau. Un soldat ayant pris du foin à un pauvre homme, en disant que ce n'étoit que de

l'herbe, le roi le fit mourir sur le champ : *Et comment remporterions-nous la victoire*, dit le monarque, *si on offense le grand S. Martin* ? La grande vénération qu'il avoit pour la mémoire de S. Hilaire, fut la cause qu'il veilla avec le plus grand soin à la conservation des terres de l'église de Poitiers. Il fut enterré à Paris dans l'église de S. Pierre & de S. Paul, aujourd'hui Ste. Genevieve, qu'il avoit commencée & fondée avant d'entreprendre la conquête des Gaules sur les Ariens, pour attirer les bénédictions du Ciel sur ses armes. On observe qu'il y avoit dans sa vaste étendue beaucoup de peintures qui représentoient des Saints de l'un & de l'autre Testament, & qu'il se fit d'abord beaucoup de miracles au tombeau de Ste. Genevieve. Cette église fut ensuite achevée par les soins de la reine Clotilde. Le mausolée de Clovis qu'on voit dans le chœur de cette église, est un ouvrage récent ; c'est le cardinal de la Rochefoucault qui l'a fait ériger. On trouve dans Aimoin une épitaphe de Clovis, attribuée par quelques-uns à S. Remi, & qui commence par ces vers :

*Dives opum , virtute potens ,
clarusque triumpho
Condidit hanc sedem rex Clodoveus , & idem
Patricius magno sublimis fuit
honore.*

Ses quatre fils, Thierry, Clodomir, Chilbert & Clotaire, partagerent entr'eux les états de leur pere. C'est sous ce prince que l'usage des vers à soie fut apporté des Indes. Nous avons une *Vie de Clovis* par M. Vial-

lon, pleine de recherches & de bonne critique.

CLOVIS II, fils de Dagobert, régna après lui en 638 dans les royaumes de Neustrie & de Bourgogne, étant à peine âgé de 9 ans, sous la tutelle de Nantilde sa mere, qui gouverna avec les maires du palais. Ce prince épousa Bathilde, & mourut en 655, à 23 ans. Il fut le pere des pauvres. Dans un tems de disette, après avoir épuisé ses coffres pour secourir ses sujets, il fit enlever les lames d'argent dont son pere Dagobert avoit fait couvrir le chevet de l'église de S. Denis, & en fit distribuer le produit aux pauvres. Ce prince dans une assemblée d'évêques, obtint, en dédommagement pour cette abbaye, une exemption de toute juridiction, laquelle fut confirmée par Landeric, évêque de Paris. Il laissa trois fils, Thierry, Clotaire III, & Childeric II.

CLOVIS III, fils de Thierry III, roi des François, lui succéda en 691. Il régna cinq ans sous la tutelle de Pepin Heristal, maire du palais, qui s'étoit emparé de l'autorité royale. Il mourut en 695, à 14 ans.

CLUENTIUS, Romain, fut accusé par sa mere Sosie d'avoir fait mourir Oppianicus son beau-pere, l'an 54 avant J. C. ; mais Cicéron prit sa défense, & prononça en sa faveur la belle oraison *pro Cluentio*.

CLUGNY, (François de) né l'an 1637 à Aigues-Mortes en Languedoc, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir enseigné avec réputation dans divers colleges, il fut envoyé à Dijon en 1665. Il y passa le

reste de ses jours, occupé à la direction des âmes, prêchant, confessant, catéchisant. Il mourut à Dijon en 1694, à 57 ans. Ses Œuvres spirituelles sont en 10 vol. in-12 : on les lit peu, parce qu'elles sont pleines d'idées singulières & bizarres, & d'expressions peu assorties à la dignité des choses.

CLUSA, (Jacques de) nommé aussi de *Parades*, ou plutôt de *Paradiso*, du nom du monastère qu'il habitoit en Pologne, ordre de Cîteaux, diocèse de Posen. On dit qu'ensuite il se fit chartreux & vécut 20 ans dans la chartreuse d'Erfort, où il mourut à 80 ans, en 1465. On a de lui un traité *De apparitionibus animarum post exitum a corporibus, & de earumdem receptaculis*, imprimé à Burgdorf en 1475, in-fol. Quelques auteurs distinguent Jacques de Cluse de Jacques de Paradiso, & un Jacques de Paradiso d'un autre du même nom, auteur d'un *Speculum religiosorum*. Nous avons suivi l'opinion qui nous a paru la plus vraisemblable ; c'est à tort qu'on attribue à un auteur de ce nom le traité intitulé *Onus Ecclesiæ*, &c. (voyez JEAN DE CHELM). — Il y a aussi un Paul PARADES ou PARADISI (voyez ce mot).

CLUSIUS, voyez ECLUSE.

CLUVIER, ou plutôt CLUWER, (Philippe) naquit à Dantzick en 1580. Il quitta l'étude du droit, pour s'adonner entièrement à la géographie. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, & se fit par-tout des amis illustres. On le sollicita puissamment de rester à Rome, où son génie pour les lettres,

& principalement pour les langues, trouva beaucoup d'admirateurs. Il en parloit dix avec facilité, le grec, le latin, l'allemand, le françois, l'anglois, le hollandois, l'italien, le hongrois, le polonois & le bohémien. On doit à ses veilles plusieurs ouvrages géographiques. I. *De tribus Rheni alveis*, in-4° ; ouvrage plein d'érudition ; il se trouve aussi dans le suivant. II. *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 2 vol. in-fol. III. *Italia antiqua ; Sicilia, Sardinia & Corsica*, Leyde, 1624, 3 vol. in-fol., écrit dans le même goût que le précédent ; c'est-à-dire avec beaucoup d'exactitude. IV. *Introductio in universam Geographiam, tam veterem quam novam*, traduite en françois par le P. Labbe en 1697, in-4°, Amsterdam, avec les notes de Reikius ; & réimprimée en latin en 1727, in-4°, par les soins de Bruzen de la Martinière, qui l'a enrichie de ses remarques & de celles de différens savans. V. *Disquisitio de Francis & Francia*. Cluvier mourut à Leyde en 1623, à 43 ans, regardé comme le premier géographe qui ait su mettre en ordre ses recherches, & les réduire à des principes. S'il se trompe souvent, c'est qu'en matière de géographie il n'est presque pas possible d'éviter toutes les erreurs sans des connoissances locales, qu'un écrivain ne peut acquérir sans voir tout par lui-même. Un reproche plus grave est d'exercer une critique aigre & dédaigneuse contre des assertions vraies, & de s'élever contre des gens mieux instruits sur ces articles que lui (voyez le

Journ. hist. & litt. 15 novembre 1783, p. 431).

CLUVIER, (Jean) fils du précédent, professeur d'histoire dans l'académie de Leyde, est connu par un *Epitome historiarum totius mundi*, plusieurs fois réimprimé en Hollande, & toujours avec des supplémens; la premiere édition est de l'an 1630, in-4°, & une des dernieres de l'an 1668. C'est un ouvrage utile, particulièrement pour l'histoire de l'Empire, qui y est mieux détaillée que celle des autres empires.

CLYMENE, nymphe, fille de l'Océan & de Thétis. Apollon l'aima & l'épousa. Elle eut de lui Phaëton, & ses sœurs Lampecie, Phaëtuse & Lampetuse.

CLYTEMNESTRE, fille de Jupiter & de Léda, femme d'Agamemnon, se livra à sa passion pour Egesthe, dans le tems que son mari étoit au siege de Troie. Egesthe, de concert avec elle, fit massacrer Agamemnon au milieu d'un festin. Après ce meurtre, Clytemnestre épousa publiquement son amant, & lui mit sa couronne sur la tête. Oreste, fils d'Agamemnon, vengea la mort de son pere, & tua ses meurtriers.

CLYTIE, fille de l'Océan & de Thétis, fut aimée du Soleil, & conçut une telle jalousie de s'en voir abandonnée pour Leucothoë, qu'elle se laissa mourir de faim; mais Apollon la métamorphosa en une fleur appelée Héliotrope ou Tournefol, parce qu'elle regarde toujours l'astre de la lumiere.

CNOX, voyez **KNOX**.

COBERGER, voyez **KOEBERGER**.

COCCAIE, (Merlin) voyez **FOLENGIO**.

COCCEIUS, habile architecte de Rome, que quelques-uns disent être un des ancêtres de l'empereur Nerva, qui s'appelloit du même nom, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le tems en a respecté quelques-uns; tel que le temple que Calpurnius dédia à Auguste, dans la ville de Pouzzol, au royaume de Naples, & qui est aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé: c'est la grotte qui alloit de Cumes au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du temple de Pouzzol & l'entreprise de la grotte de Cumes, sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzol. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent passer commodément. Addison, voyageur très-sensé, pense avec assez de vraisemblance, qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville & les môles de Naples: & qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout, pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont, & paroît se confirmer par l'aspect des carrieres qu'on voit dans le voisinage de Maëstricht, qui présentent de vastes galeries souterraines d'une très-longue étendue.

COCCEIUS, (Jean) né à Brême en 1603, professeur de théologie à Leyde, a encore

aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés *Cocceïens*. Voët & Desmarêts combattirent avec beaucoup de zèle ses sentimens, & firent passer leur auteur pour hérétique. Cocceïus croyoit qu'il devoit y avoir dans le monde un regne visible de J. C., qui aboliroit le regne de l'Antechrist; & que ce regne étant établi avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs & de toutes les nations, l'église catholique seroit dans sa gloire. Il s'étoit fait un système particulier de théologie; disposant l'économie du Vieux & du Nouveau Testament, d'une manière nouvelle, & trouvant presque partout la venue de J. C. & celle de l'Antechrist. Ses Commentaires sur la Bible, outre qu'ils sont trop diffus, sont remplis des singularités dont il étoit entêté. Ce savant bizarre mourut à Leyde en 1669, à 66 ans. On a recueilli ses ouvrages en 10 tom. in-fol., dont les 8 premiers parurent à Francfort-sur-le-Mein en 1689, & les 2 derniers à Amsterdam en 1706. On a donné de lui en 1708, *Opera anecdota, theologica & philologica*, 2 vol. in-fol. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un Cocceïen. Jurieu le peint comme un homme de bien, doux & modeste, capable d'un grand travail; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres, & y ajouter les siennes, que pour penser solidement.

COCCEIUS, (Henri) né à Brême en 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht & à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du

droit public par des voyages en Angleterre, en France, en Allemagne; l'empereur, qui l'avoit employé dans des affaires secrètes & importantes, l'honora en 1713 de la qualité de baron de l'empire. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1719. On a de ce savant jurisconsulte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avoit professée, très-estimés en Allemagne. I. *Juris publici prudentia compendiosè exhibitæ*, 1695, in-8°. II. *Hypothesemata Juris*, 1698, in-8°. III. *Prodromus justitiæ gentium*, in-8°. IV. *Deductiones, Consilia*, in-fol. V. Un recueil de ses Theses, en 4 vol. in-8°. Cocceïus n'étoit redevable de son habileté qu'à la méditation & au travail. Il n'avoit jamais entendu de leçons, que sur les *Institutions du Droit*. Son caractère étoit doux & obligeant; sa probité & son désintéressement étoient extrêmes.

COCCEIUS, (Samuel de) baron Allemand, fils du précédent, né à Francfort-sur-l'Oder vers la fin du dernier siècle, mort en 1755; s'éleva, par sa profonde connoissance du droit public, aux places de ministre d'état, & de grand-chancelier du roi de prusse Frédéric II. Ce prince confia au baron Cocceïus la réformation de la justice dans ses états. Le *Code Frédéric*, que ce ministre forma en 1747, n'a pas rempli l'attente des savans, moins encore les vues du roi, sous le gouvernement duquel l'administration de la justice fut toujours dans un état de mobilité & d'incertitude, & finit par être arbitraire; le monarque rebuté ou irrité du peu de fruits des innovations introduites,

introduites, ayant pris le parti de décider souvent lui-même les causes quelconques, avant ou après la sentence des juges; ce qui a produit des scènes fort étranges: celle du meunier Arnold, entr'autres, a fait beaucoup de bruit dans le monde. Outre cet ouvrage, qui est en 3 vol. in-8°, on a du baron Cocceius une édition latine du *Traité de la Guerre & de la Paix* de Grotius, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1755, à Laufane, 5 vol. in-4°. Le premier tome, qui sert d'introduction à l'ouvrage, est de Cocceius le pere.

COCCHI, (Antoine-Céléstin) né à Mugello en Toscane le 3 août 1695, fut successivement professeur en médecine à Pise, en philosophie & en anatomie à Florence, & antiquaire du grand-duc, qui cultivoit les gens-de-lettres de tous les pays. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. Ce fut lui qui traduisit en latin le roman d'*Abrocome & Anthia* par Xénophon, qui fut imprimé à Londres en 1726, grec & latin, in-4°. Il prononça aussi plusieurs Discours italiens sur des objets de médecine, & sur quelques savans, qui ont été imprimés à Florence en 1761, 2 part. Son *Discours sur le régime pythagoricien* a été traduit en français, in-8°. On a encore de lui : I. *Epistolæ physico-medicae*, 1732, in-4°. II. Une édition grecque & latine d'*Orobasc & de Soranus sur les fractures & luxations*, Florence, 1754, in-fol. Ce savant mourut en 1758.

Tome III.

COCCIUS, (Josse) savant controversiste, natif de Bilsfeld, d'abord luthérien, embrassa la Religion catholique à Cologne, & fut chanoine de Juliers. On a de lui un long ouvrage de controverse en latin, intitulé: *Le Trésor catholique*, réimprimé à Cologne en 1674, 2 vol. in-folio; moins lu que Bellarmine, & moins digne de l'être. Il mourut le 31 décembre 1618.

COCCOPANI, (Jean) originaire de Lombardie, né à Florence en 1582, mécanicien, architecte, peintre, mathématicien, s'acquît une grande réputation & fut appelé à Vienne en 1622 par l'empereur Ferdinand II, qui l'employa dans ses armées comme ingénieur. De retour à Florence, le grand-duc l'employa à bâtir le palais de *Villa Imperiale*; c'est sur ses dessins & sous sa direction que l'on construisit aussi le beau couvent des Carmélites. Le grand-duc lui donna ensuite une chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1649.

COCHEM, (Martin de) capucin, né à Cochem, petite ville de l'électorat de Trèves, mort en 1712 dans un âge fort avancé, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de dévotion, où l'on trouve plus de zèle que de discernement. On ne peut néanmoins disconvenir qu'ils n'aient contribué à nourrir la piété parmi les peuples des princes catholiques d'Allemagne.

COCHET DE S. VALLIER, (Melchior) d'abord secrétaire du duc d'Orléans régent, ensuite conseiller & président au parlement de Paris, mourut

P.

dans cette ville en 1738, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'Indult*, en 3 vol. in-4°. L'auteur approfondit une matière, qui jusqu'alors n'avoit été traitée que fort légèrement par Raynaudin & par Pinson. Ce savant jurifconsulte laissa en 1725, un fonds de dix mille livres de rente pour marier chaque année une demoiselle noble de Provence, à perpétuité. Tous les bons citoyens ont loué la fondation & le fondateur.

COCHIN, (Henri) né à Paris en 1687 avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il sembloit que la nature l'avoit fait naître. Il joignit à l'étude de la jurisprudence, celle des orateurs & des philosophes anciens & modernes, grecs, latins, italiens & françois. Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand-conseil, & y plaida sa première cause à 22 ans, avec le même succès qu'auroit eu un vieux orateur dans sa dernière. Ses progrès furent si rapides, qu'à 30 ans son nom étoit avec celui des plus habiles canonistes. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux le Normand, appelé *l'Aigle du Barreau*. Sa bouche & sa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut consulté de toute la France, & mourut à Paris en 1747, à 60 ans. Une modestie singulière rehaussait l'éclat de ses vertus & de ses talens. Un de ses confrères (le même M. le Normand) lui dit après sa première cause, qu'il n'avoit jamais rien entendu de si éloquent. *On voit bien,*

lui répondit Cochin, *que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoutent.* Ce que l'on a pu recueillir de ses ouvrages, forme six vol. in-4°, Paris, 1751 & suiv. On y trouve des Mémoires, des Consultations, des Discours, des Plaidoyers, &c. On a dit de lui, qu'il étoit dans le barreau, ce que Bourdaloue étoit dans la chaire. Son éloquence est à la fois noble & simple, pleine de nerf, d'élégance & de précision. Il réduit toutes ses preuves à une seule, qu'il fait paroître sous des faces différentes, & toujours avec le même avantage. Il plaidoit la plupart de ses causes sur de simples extraits. Les endroits les plus pathétiques & les plus brillans naissoient dans le feu de l'action. « J'ai lu avec attention, » dit l'abbé Auger (*Traduction de Démosthène & d'Eschine*), les principaux Plaidoyers & Mémoires de nos célèbres avocats; Cochin est le seul qui m'ait paru pouvoir soutenir le parallèle avec l'orateur d'Athènes; mais je crois qu'il lui est bien inférieur par la subtilité & l'abondance des raisons, pour la simplicité piquante & la rapidité du style. Il écrit avec noblesse, avec force; il a du nombre & de l'harmonie; son style s'élève & s'anime dans les grandes causes. A l'exemple de Démosthène, il discute & approfondit l'esprit des loix, il généralise les idées particulières, & en tire des principes lumineux qui frappent & saisissent par leur évidence. La raison principale & victorieuse ne lui échappe pas; il la présente

» plusieurs fois sous des jours
 » différens; il en fortifie ses
 » autres moyens. Ce sont là de
 » grandes parties dans les-
 » quelles il ne le cede guere
 » à l'orateur Grec ». L'on n'a
 conservé de ses Plaidoyers, que
 ceux qu'il avoit fait imprimer
 lui-même en forme de Mémoi-
 res. Les lecteurs qui voudront
 connoître plus particulièrement
 ce grand homme, peuvent con-
 sultier la préface dont M. Ber-
 nard a orné le premier vol. de
 ses ouvrages: Cochin y est peint
 comme orateur, comme écri-
 vain, comme chrétien, comme
 citoyen. On rapporte de cet
 avocat, un trait qui prouve
 combien il étoit pénétré des vé-
 rités de la Religion. Une femme
 de qualité pour qui il venoit de
 plaider, lui ayant dit, « qu'il
 » étoit si supérieur aux autres
 » hommes, que si c'étoit le
 » tems du paganisme, elle l'ado-
 » reroit comme le dieu de l'élo-
 » quence ». *Dans la vérité du*
Christianisme, Madame, dit Co-
 chin, *l'homme n'a rien dont il*
puisse s'approprier la gloire. Ce
 n'est certainement pas ainsi
 qu'auroient répondu nos petits
 esprits, si pleins d'eux-mêmes;
 eux qui croient tout tenir de
 leur propre fonds, & qui ne
 peuvent réellement s'appropri-
 er que le ridicule de leurs
 prétentions. « Que penser, dit
 » un judicieux critique, de
 » cette éloquence prétendue
 » légère, qui semble être l'u-
 » nique but de nos orateurs
 » modernes, & principalement
 » de ceux du barreau? L'esprit
 » frivole de notre siècle y regne
 » comme par-tout ailleurs.
 » Après avoir étouffé le goût
 » des beautés vraies & solides,

» il ouvre une libre carrière
 » aux prétentions les plus bi-
 » zarres. Delà naissent ces ré-
 » putations acquises à si bon
 » marché, qui dégradent la
 » dignité de cette partie des
 » belles-lettres. Est-ce par des
 » phrases philosophiques, par
 » des ironies indécentes, par
 » un style épigrammatique, par
 » un ton & des manieres con-
 » formes aux mœurs énervées
 » de notre tems, qu'on préten-
 » droit nous retracer dans la
 » plus noble des fonctions,
 » cette élévation, & sur-tout
 » cette décence qui caractéri-
 » soit chez les Romains, les
 » défenseurs des loix »?

COCHIN, (Jean-Denis)
 docteur de Sorbonne, né à Paris
 le 1 janvier 1726, trouva dans
 Claude-Denis Cochin, un pere
 tendre & vertueux qui ne né-
 gligea rien pour lui procurer une
 éducation propre à développer
 ses heureuses dispositions, en
 même tems qu'elle étoit con-
 forme au goût qu'il avoit té-
 moigné dès son enfance, de se
 livrer aux honorables fonc-
 tions du sacerdoce. Déjà il avoit
 acquis une réputation aussi bril-
 lante que bien méritée, lorsqu'à
 l'âge de 30 ans il fut nommé à
 la cure de St. Jacques du Haut-
 Pas. C'est-là que son zele parut
 dans tout son éclat, sur-tout sa
 charité pour les pauvres. « On
 » seroit véritablement étonné,
 » dit un auteur, qu'un seul
 » homme eût pu faire tout ce
 » qu'il a fait, former tant d'é-
 » tablissmens, procurer tant
 » de secours à toutes les classes
 » d'indigens, si l'on ne favoit
 » que l'on est capable de tout,
 » lorsqu'à l'esprit, au bon sens
 » & aux lumieres acquises, tel-

» les que les réunissoit M. Co-
 » chin, se joint le desir de faire
 » le bien, qui devient une espece
 » de besoin pour certains hom-
 » mes, & sur-tout pour ceux
 » qu'anime la Religion, le plus
 » pur & le plus puissant des
 » motifs ». De tous les établis-
 » semens, celui qui lui fait le plus
 d'honneur, est l'Hospice qu'il
 fonda pour les pauvres malades
 de sa paroisse, & qu'il eut la sa-
 tisfaction de voir achevé avant
 sa mort, arrivée le 3 juin 1783.
 On a de ce charitable & zélé
 pasteur : I. Des *Prônes*, 4 vol.
 in-12. II. *Exercices de retraite*,
 in-12. III. *Œuvres spirituelles*,
 que le frere de l'auteur publia
 après sa mort. M. Cochin avoit
 un talent très-distingué pour
 faire des Prônes & des Instruc-
 tions. On alloit l'entendre avec
 empressement, & on étoit au-
 tant édifié du ton de sentiment
 & de conviction avec lequel il
 débitoit ses discours, que char-
 mé du naturel & de la facilité
 de son élocution. On retrouve
 ces qualités dans les instructions
 qui composent ses *Œuvres spi-
 rituelles*.

COCHIN, (Charles-Ni-
 colas) graveur célèbre, Pari-
 sien, mort en 1754, à 66 ans,
 s'occupa dans sa jeunesse à la
 peinture; ce qui lui donna beau-
 coup de facilité pour la gra-
 vure. On trouve dans ses ou-
 vrages cet esprit, cette pête,
 cette harmonie & cette exacti-
 tude qui constituent l'excel-
 lence de cet art. Ses principales
 estampes sont *Rebecca*, *S. Basile*,
l'Origine du feu, d'après F. le
 Moine; *Jacob & Laban*, d'a-
 près M. Restout; *la Noce de*
village, d'après Watteau; &
 le recueil des *Peintures des In-*

valides, que des soins pénibles
 & un travail continuel pendant
 près de dix ans, l'ont mis à por-
 tée de publier avec succès.

COCHIN, (Charles-Nico-
 las) né à Paris le 22 février
 1715, fut destiné par son pere,
 graveur du roi en son acadé-
 mie de peinture & sculpture,
 & par sa mere, exerçant le
 même talent, au dessin & à la
 gravure. A l'âge de 15 ans, ce
 jeune artiste déjà rebuté du tra-
 vail froid & monotone des
 commencemens de la gravure
 au burin, se livra au penchant
 qui l'entraînoit vers la gravure
 à l'eau-forte, & ce fut dès-lors
 qu'il déploya & fit connoître
 les talens rares dont il étoit
 doué, une touche spirituelle;
 le génie poétique & la belle
 composition qui caractérisent
 les ouvrages de ce célèbre ar-
 tiste. Cochin réunissoit aux
 grands talens les qualités de
 l'esprit & du cœur propres à le
 faire aimer de ses égaux & de
 ses supérieurs. Ce fut en consé-
 quence qu'il fut choisi, pour
 partir pour Rome, le 20 dé-
 cembre 1749, en compagnie de
 M. de Vandieres, désigné par
 le roi, pour être directeur-
 général de ses bâtimens, en la
 place de Tournehem, son oncle;
 voyage qui dura jusques vers la
 fin de septembre 1751. Ce fut
 en cette même année 1751, le
 27 novembre, que Cochin fut
 reçu académicien par acclama-
 tion, & sans avoir donné à
 l'académie de morceau de ré-
 ception, & fut admis le 4 dé-
 cembre suivant, à prêter le ser-
 ment ordinaire, entre les mains
 de Coypel, premier peintre
 du roi, directeur & recteur
 de l'académie royale de pein-

ture & sculpture. Le décès de Coypel, arrivé le 23 juin 1752, rendit vacante la place de garde des dessins de sa majesté aux galeries du Louvre; Cochin fut nommé à cette place, où il continua de se faire connoître non-seulement pour artiste aussi habile, mais comme homme de lettres; nombre de discours par lui lus en différens tems à l'académie sur différens objets de l'art, & dont plusieurs ont été livrés à l'impression, lui ont mérité d'être élu secrétaire & historiographe de l'académie royale de peinture & sculpture, le 25 janvier 1755. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse, & l'admit ensuite dans l'ordre de S. Michel, dans lequel il fut reçu le 28 novembre 1756. Il mourut le 29 avril 1790. Il est peu d'artistes des mains desquels il soit sorti plus d'ouvrages que de celles de Cochin, auquel la Providence a conservé l'exercice de ses talens, jusqu'à l'âge de 75 ans passés, qui a fait le terme de ses travaux.

COCHLÉE, en latin *Cochlaus*, (Jean) né à Wendelsheim, près de Nuremberg, doyen de Francfort-sur-le-Mein, fut chassé de cette ville par les Luthériens; il devint ensuite chanoine de Breslau. Il disputa vivement contre Luther, Osiander, Bucer, Mélanchthon, Calvin, & les autres auteurs des nouvelles opinions. Ses investives contre les hérésiarques sont un peu fortes; mais ses intentions étoient droites. Il ne fut pourtant pas aussi estimé qu'Eckius par les Catholiques, ni tant craint par les Protestans. Il se tenoit ordinairement aux prin-

cipes généraux, sans approfondir les questions particulières; & s'attachoit plutôt à réfuter les erreurs, qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. Ses principaux ouvrages sont: I. *Historia Hussitarum*, Mayence, 1549, in-fol., livre rare & curieux, l'un des meilleurs de cet auteur. II. *De actis & scriptis Lutheri*, in-fol., 1549. Cochlée avoit beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la réforme, & ceux des autres Protestans: il s'en servoit utilement pour les convaincre de variations & de contradictions. III. *Speculum circa Missam*, in-8°. IV. *De vita Theodorici regis Ostrogothorum*, Ingolstadt, 1544, in-4°; Stockholm, 1699, in-4°. On a joint dans cette dernière édition ce qui se trouve dans plusieurs auteurs anciens sur ce prince; & c'est ce qu'il faut rechercher. V. *Concilium Cardinalium*, anno 1538, in-8°. VI. *De emendanda Ecclesia*, 1539, in-8°, rare. Pour faire voir que les Luthériens, ne reconnoissant point l'autorité de l'Eglise, pouvoient abuser de l'Ecriture-Sainte, il fit paroître en 1527 un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que J. C. n'est pas Dieu, & un autre en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au diable, & que la sainte Vierge avoit perdu sa virginité. Effectivement, dès que l'explication de l'Ecriture devient arbitraire, on la fera servir à toutes sortes d'erreurs. Il mourut à Breslau en 1552. à 72 ans.

COCK, voy. COECK, COKE, COOK.

COCKBURN, (Catherine).

filles de David Trotter, gentil-homme Écossais, capitaine de vaisseau sous Charles II, naquit à Londres en 1679, s'appliqua à la poésie dès sa jeunesse, & donna des preuves de son talent en ce genre, en publiant un poëme qu'elle intitula les *Neuf Muses*. Elle s'appliqua aussi à la philosophie & fit l'*Apologie* du traité de l'*Entendement humain* de Locke. Elle se convertit à la Religion Catholique, épousa M. Cockburn en 1708, & mourut en 1749, à 71 ans. On a donné la collection de ses Œuvres en 2 vol. in-8°.

COCLES, voyez HORACE.

COCLES, (Barthélemi) vivoit dans le 15^e. siècle. Il se mêla de prédire, & plusieurs de ses prédictions se trouverent véritables. Il en composa un Recueil, Strasbourg, 1536, in-8°, où son art étoit expliqué. Achillini l'orna d'une préface, également admirée des amis & des ennemis de l'art de deviner. Coclès, dit-on, prédit à Luc Gauric, fameux juriconsulte, qu'il endureroit bientôt un supplice sans l'avoir mérité; mais qu'il n'en mourroit pas. En effet, Bentivoglio, seigneur de Bologne, ayant appris que Gauric s'étoit avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il seroit chassé de son état, lui fit donner l'estrapade. Coclès mourut, ainsi qu'il l'avoit prédit lui-même, d'un coup sur la tête. Hermès de Bentivoglio, fils du seigneur de Bologne, le fit assassiner par Caponi, qui lui donna un coup de hache sur la tête, comme il ouvroit sa porte. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Caponi, étant allé con-

sulter Coclès, dont il n'étoit point connu, celui-ci lui dit : *Hélas ! mon ami, vous commetrez un meurtre avant qu'il soit nuit*. Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connoissance, dont il avoit vu la main & le visage, qui se trouverent toutes aussi véritables que celle-ci, du moins à ce que rapporte Varillas; mais on sait que cet auteur ne mérite pas d'être toujours cru. Les théologiens ont écrit que, si ces sortes de prédictions se trouvent trop exactement accomplies pour qu'on puisse s'en prendre au hasard, on doit plutôt les attribuer à l'esprit malin, qu'à la science frivole de l'astrologie judiciaire.

COCUS, (Robert) théologien Anglois, vicaire de Léeds, mort en 1604, s'est fait estimer par son ouvrage intitulé : *Censura quorundam Scriptorum, qui sub nominibus Patrum antiquorum a Pontificiis citari solent*, Londres, 1623, in-4°. Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des Pères de l'Eglise, d'avec ceux qu'on leur attribue fausement. C'est dommage que l'esprit & le langage de secte défigurent ses observations.

CODDE, (Guillaume Vander) protestant, né à Leyde en 1575, fut professeur de la langue hébraïque dans sa ville natale; il en fut dégradé, parce qu'il avoit pris le parti des Arméniens; effet assez singulier de la tolérance tant prêchée par les Calvinistes. Il mourut vers l'an 1619. On a de lui : I. *Des Notes sur le prophète Osée*, Leyde, 1621, in-4°. II. *Sylloge vocum versuumque proverbialium*.

lium, 1623, &c. Guillaume Vander Codde avoit trois freres, Jean, Adrien & Gilbert, qui, avec un nommé Antoine Cornélisson, donnerent naissance à la secte nommée des *Prophetes* en Hollande. Ils commencerent par décrier les pasteurs, comme gens qui s'arrogioient le droit de parler seuls dans l'église, & qui menoient une vie oisive aux dépens d'autrui. Ils introduisirent chez eux le baptême par immersion, & soutinrent qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'être magistrats ni soldats. Ils rejeterent généralement toutes les confessions de foi, & s'en tinrent au sentiment d'Arminius sur la prédestination. Le fanatique Jean Vander Codde se vantoit d'avoir reçu la même portion du Saint-Esprit que les Apôtres, & que quand il descendit sur lui, la maison trembla. Un nommé *Oudaan*, boudanger de profession, dirigea ces sectaires après la mort des freres Vander Codde.

CODDE, (Pierre) natif d'Amsterdam, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sebaste, & vicaire apostolique des Provinces-Unies; il succéda dans cette dernière dignité à Jean de Neercassel (voyez ce mot), & devint tristement célèbre par le refus qu'il fit de signer le Formulaire, & par ses liaisons avec des chefs du parti. Il remplit son église de troubles & de scandales. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal, qu'il fut déposé par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua à y faire beaucoup de fracas, & mourut le 18 décembre 1710. La secte dont il

avoit été le promoteur, le canonisa, & fit graver une estampe où S. Pierre étoit représenté le recevant dans le ciel. » Je ne fais, dit l'auteur des *Mémoires chronol.*, si S. Pierre » lui ouvrit le ciel : mais le » pape défendit de prier pour » lui comme étant mort dans » son obstination & dans ses » erreurs ».

CODINUS, (George) curopalate de Constantinople, vers la fin du 15^e. siècle, laissa : I. Un *Extrait sur les Antiquités de Constantinople*, 1655, in-fol., avec Constantin Manassès, qui font partie de la *Bisantine*. C'est une vraie compilation, comme on peut s'en convaincre en comparant le livre de Codinus avec les *Opuscules* d'Hesychius de Milet : *De Originibus Constantinopolitanis*, publiés par Meursius en 1613. II. *De Imperatoribus Constantinopolitanis*, publié par Lambecius en 1655. III. *De signis, statuis & aliis spectatu dignis Constantinopoli*, Geneve, 1607, in-8°. IV. *Des Offices du Palais & des Eglises de Constantinople*. Ils ont été recueillis en 1648, in-fol.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, consulta, dit-on, l'oracle sur les Héraclides, qui ravageoient son pays. Il lui fut répondu, que le peuple dont le chef seroit tué, demeureroit vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan; il l'exécuta, & fut tué par un soldat qu'il avoit blessé à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J. C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur état en république, & furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna la

nom d'Archontes; Medon, fils de Codrus, fut le premier.

CODRUS, poète latin dont parle Juvenal, étoit si pauvre, que son indigence a passé en proverbe : *Codro pauperior*. Ce poète vivoit sous l'empire de Domitien, & avoit composé un poème intitulé *la Théséide*; qui ne nous est point parvenu.

CODRUS, (*Urceus*) voyez **URCEUS CODRUS**.

CODURE, (Philippe) natif d'Annonay, mort en 1660, embrassa la Religion Catholique, après avoir été ministre à Nismes. On a de lui un bon *Commentaire sur Job*, Paris, 1651, in-4°, & inséré dans les *Critici sacri* de Londres & d'Amsterdam, & quelques autres ouvrages, tel que le *Traité des Mandragores*, contre lequel Bochart a écrit. Il étoit savant dans la langue hébraïque.

COECK, **KOECK**, ou **KOCK**, architecte, peintre & graveur, né à Alost dans les Pays-Bas, le 16 août 1502, voyagea en Italie & en Turquie, pour perfectionner ses talens. Il fit dans ce dernier royaume une suite de dessins gravés depuis en bois, qui représentoient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il étoit. Il mourut à Bruxelles le 6 décembre 1550, peintre & architecte de Charles-Quint. On a de lui des *Traités de géométrie*, d'architecture & de perspective, avec quelques gravures en bois & en cuivre. Il a eu pour disciple l'illustre Pierre de Breughel, à qui il donna sa fille en mariage.

COEFFETEAU, (Nicolas) né à Saint-Calais dans le Maine en 1574, Dominicain en 1588,

s'éleva par son mérite aux premières charges de son ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille par Louis XIII. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il étoit fort sujet, l'avoit rendu très-infirmes. Il avoit été fait, quelque tems auparavant, évêque de Dardanie, *in partibus*, avec la qualité d'administrateur & suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses sermons & ses livres, écrits très-purement pour le tems auquel il vivoit. Les principaux sont : I. Des Réponses au roi de la Grande-Bretagne, à Dupleix-Mornai, & à Marc-Antoine de Dominis. Henri IV l'avoit choisi pour écrire contre le premier, & Grégoire XV pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, & non avec cet emportement de quelques théologiens de son tems. II. *Histoire Romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*, in-fol., Paris, 1647 : ouvrage qui, quoiqu'inexact, étoit lu encore avec quelque plaisir, avant les derniers livres publiés sur cette matière. III. *Une Traduction de Florus*, dont on ne fait aucun usage, &c.

COEHORN, on prononce *Couhorn*, (Mennon) le Vauban des Hollandois, naquit en 1632. Son génie pour la guerre & pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur & lieutenant-général au service des états-généraux, il fortifia & défendit la plupart de leurs places. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir en 1692, au siège de Namur, Vauban assiéger le

Fort-Coehorn, défendu par Coehorn lui-même: Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, & qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, ayant embrassé le parti de la France & reçu garnison Françoisise dans Bonn, Coehorn fit un feu si vif & si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand homme mourut à La Haye en 1704, laissant aux Hollandois plusieurs places fortifiées par ses soins. Berg-op-Zoom, qu'il disoit son chef-d'œuvre, fut pris en 1747 par le maréchal de Lowendal, malgré les belles fortifications qui la faisoient regarder comme imprenable; mais on sait que de secrètes intelligences & des circonstances délicates faciliterent cette conquête. On a de Coehorn un Traité en flamand sur une nouvelle maniere de fortifier les places.

CÆLUS, voyez CIEL.

COETIVY, (Pregent, seigneur de) gentilhomme Breton, se distingua par sa valeur & sa prudence en plusieurs sieges & combats. Il fut fait amiral de France en 1439, & tué d'un coup de canon au siege de Cherbourg en 1450, après s'être signalé à la bataille de Formigny. Alain de Coetivy, son frere, fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, & ensuite cardinal. Il fut employé en diverses affaires importantes, & mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans. C'étoit un homme habile, mais téméraire & parfois insolent. On dit qu'il reprocha en plein consistoire au pape Paul

II, qu'il étoit orgueilleux, avare, dissimulé, & qu'il avoit masqué tous ses vices pour surprendre les suffrages du sacré college.

COËTLOGON, (Alain-Emmanuel) né d'une famille illustre de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entr'autres aux combats de Bantry en Irlande, en 1688, de la Hougue en 1692, & de Velez-Malaga en 1740. Louis XV, pour récompenser ses services, le fit chevalier de ses ordres en 1724, & honora sa vieillesse du bâton de maréchal de France peu de jours avant sa mort. Il finit sa carriere le 7 juin 1730, âgé de 83 ans, 6 mois, ayant toujours vécu dans le célibat.

CŒUR, (Jacques) natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de Charles VII, & devint son argentier, c'est-à-dire trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le roi dans les finances, que les Dunois, les La Hire & les Saintrailles par les armes. Il lui prêta 200 mille écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'auroit jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendoit dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs & les Perses, en Afrique avec les Sarrafins. Des vaisseaux, des galeres, 300 facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Charles le mit en 1448 au nombre des ambassadeurs envoyés à Lausanne, pour finir le schisme de Félix V. Ses ennemis & ses envieux profiterent de cette

absence pour le perdre. Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans qui partagerent ses dépouilles. On le mit en prison; le parlement lui fit son procès, & le condamna à l'amende-honorable & à payer cent mille écus. On l'accusa de concussion. On osa même lui attribuer la mort d'Agnès Sorel, qu'on croyoit morte de poison : mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avoit fait rendre à un Turc, un esclave chrétien, qui avoit quitté son maître; & qu'il avoit fait vendre des armes au soudan d'Egypte. Jacques Cœur trouva dans ses commis une droiture & une générosité qui le dédommagerent des chagrins qu'il essuyoit. Ils se cotiserent presque tous, pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'entre eux, nommé Jean de Village, qui avoit épousé sa niece, l'enleva du couvent des Cordeliers de Beaucaire, où il avoit été transporté de Poitiers, & lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape Calixte III lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avoit armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'isle de Chio en 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'isle de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement. Bonami, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, l'a démontré dans un Mémoire lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale*, n'a pas eu apparemment connoissance de cette dissertation, ou n'en a

pas voulu profiter, puisqu'il dit que Jacques Cœur alla continuer son commerce en Chypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfans, en considération des services de leur pere. Un d'eux, *Jean Cœur*, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, & mourut en 1483.

COFFIN, (Charles) naquit à Buzanci dans le diocèse de Rheims, en 1676. C'est à Paris qu'il vint achever ses études, commencées à Beauvais. Des productions en vers & en prose, où l'on remarquoit la latinité du siecle d'Auguste, des Poèmes sur les événemens publics, des Discours sur des circonstances qui lui étoient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent choisir pour être principal du college de Beauvais en 1713. Il sortit de cette école une foule de sujets, dignes du directeur de leurs études, par leur piété & leurs connoissances. En 1718, l'université de Paris l'élut recteur, & son réctorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite : événement auquel il eut beaucoup de part, & qu'il célébra par un très-beau Mandement. Cet homme, également cher à la Religion & à la littérature, fut enlevé à l'une & à l'autre en 1749. Il s'étoit occupé dans les dernières années de sa vie, de la revision de l'Anti-Lucrece du cardinal de Polignac. C'est un des derniers services qu'il ait rendu aux lettres, en servant la Religion.

» Poète sans caprice, dit l'au-
 » teur de son éloge, savant
 » sans ostentation, sérieux par
 » réflexion, gai par caractère.

» & d'une humeur douce ; tous
 » jours le même au milieu des
 » occupations les plus variées,
 » & dans les circonstances les
 » plus épineuses, il réalisoit le
 » Sage des Stoïciens, ou plutôt
 » c'étoit un Sage formé par le
 » Christianisme, guidé par une
 » piété d'autant plus solide,
 » qu'elle étoit plus éclairée ».
 Il est principalement connu par
 les Hymnes qu'il composa pour
 le Bréviaire de Paris, adoptées
 depuis dans tous les bréviaires
 nouveaux. Une heureuse ap-
 plication de grandes images &
 des endroits les plus sublimes
 de l'Écriture ; une simplicité &
 une onction admirables ; une
 latinité pure & délicate, leur
 donneront toujours un des pre-
 miers rangs parmi les ouvrages
 de ce genre. Si Santeuil s'est
 distingué par la verve & la
 poésie, Coffin a eu cette sim-
 plicité majestueuse, qui doit
 être le caractère de ces sortes
 de productions. On a publié en
 1755 un *Recueil complet de ses*
Œuvres, en 2 vol. in-12. Il y a
 plusieurs petites pièces de poé-
 sies, entr'autres, l'Ode sur le vin
 de Champagne, digne d'Ovide
 & de Catulle par la délicatesse
 & la facilité, & bien préfé-
 rable aux productions de ces
 auteurs sensuels & mous, par
 la sagesse & la décence.

COGER, (François-Marie),
 professeur de rhétorique au col-
 lege Mazarin & ancien recteur
 de l'université, né à Paris en
 1723, a fait plusieurs *Poèmes* la-
 tins qui ont été accueillis par les
 amateurs de cet ancien idiôme,
 à cause de la pureté du style ;
 mais non par les vrais poètes,
 parce que ces pièces manquent
 de verve. Ce qui l'a fait le plus

connoître, c'est la *Critique* de
 l'*Eloge* de Mgr. le Dauphin, par
 M. Thomas, 1766, in-8°. ; &
 celle du *Bélifaire*, par Mar-
 montel, 1767. Le bon goût &
 les vrais principes littéraires &
 religieux y brillent. Voltaire
 qui n'est pas ménagé dans la der-
 nière, s'en est vengé, à son
 ordinaire, par des sarcasmes. Il
 n'appella plus l'habile critique,
 que *Coge pecus*. Le professeur
 n'opposa au torrent d'injures
 vomis contre lui par ce philo-
 sophe atrabilaire, que la modé-
 ration & le mépris, & se con-
 tenta de proposer pour le prix
 de l'université, cette vérité si
 aisée à démontrer par des prin-
 cipes & par des faits qui n'écla-
 tent que trop, que la *philoso-
 phie de nos jours n'est pas moins*
*ennemie des rois que de la Reli-
 gion*. Coger mourut le 18 mai
 1780, emportant les regrets de
 ceux dont il avoit secondé les
 bonnes dispositions à l'étude
 par ses libéralités, & qui n'au-
 roient pu les réaliser sans ce se-
 cours, par le défaut de fortune.

COGGESHALLS, (Raoul
 ou *Radulphus*) savant Anglois,
 chanoine, puis religieux de l'or-
 dre de Cîteaux, florissoit sur la
 fin du 12^e. siècle & au commen-
 cement du 13^e. On a de lui une
Chronique de la Terre-Sainte,
 d'autant plus précieuse qu'il
 avoit été témoin des faits qu'il
 raconte ; il étoit à Jérusalem &
 il y fut même blessé, lorsque
 Saladin en fit le siège en 1188.
 Elle a été publiée dans le 5^e. vo-
 lume de l'*Amplissima collectio* de
 D. Martenne, ainsi que *Chro-
 nicon Anglicanum ab anno 1066*
ad annum 1200, & *Libellus de*
motibus Anglicanis sub Joanne
rege, qui sont du même auteur.

Pitfeus en fait mention dans ses *Illustres écrivains d'Angleterre*.

COGNATUS, voyez **COUSIN**.

COGOLLIN, (Joseph de Cuers) gentilhomme Provençal, né à Toulon, servit pendant plusieurs années dans la marine, quoique son tempérament se refusât constamment à ce service. Ils adonna ensuite à la poésie; la traduction en vers françois de l'Épisode d'*Aristée* au 4^e. livre des Géorgiques de Virgile, & celle de la *Dispute d'Ajax & d'Ulysse pour les armes d'Achille*, tirée d'Ovide, font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un ouvrage d'un de ces deux poëtes. On a encore de lui une *Ode sur les Arts*, un *Poëme contre le Matérialisme*, & un *sur l'Education*, 1657, in-8^o. Ces productions prouvent qu'il n'a pas abusé, comme la plupart des poëtes modernes, de ses talens pour prôner le vice & l'irréligion. Il mourut à Lyon, le 1^{er}. janvier 1760, âgé de 57 ans.

COHORN, voyez **COEHORN**.

COIGNET, (Michel) mathématicien d'Anvers, mort en 1623, âgé de 74 ans, laissa un *Traité de la Navigation* en françois, 1581, qui de son tems lui acquit de la réputation.

COIGNY, (François de Franquetot, duc de) maréchal de France, chevalier des ordres du roi, & de la toison d'or, naquit au château de Franquetot en Basse-Normandie, l'an 1670, & mourut le 18 décembre 1759. Il servit l'état avec distinction. Il gagna la bataille de Parme sur les impériaux le 29 juin 1734, & celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sar-

daigne se trouva le 19 septembre suivant.

COINTE, (Charles le) né à Troyes en 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal de Berulle. Servien, plénipotentiaire à Munster, ayant demandé un Pere de l'Oratoire pour aumônier, le Cointe le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, & fournit les mémoires nécessaires pour le traité. Colbert lui fit accorder une pension de mille liv. en 1659, & 3 ans après une autre de cinq cents. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé: *Annales Ecclesiastici Francorum*, en 8 vol. in-fol., qui commencent à l'an 235, & finissent à l'an 835. C'est une compilation sans ornemens, mais d'un travail immense, & pleine de recherches singulieres, faites avec beaucoup de discernement & de sagacité. Sa chronologie est souvent différente de celles des autres historiens; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le 1^{er}. vol. parut en 1667, & le dernier en 1679. Le Cointe mourut à Paris en 1681, à 70 ans, aussi estimé par ses lumieres que par son caractère. Alexandre VII, qui l'avoit connu à Munster, l'honoroit souvent de ses lettres.

COISEVAUX, voy. **COYSEVOX**.

COISLIN, (Henri-Charles du Cambout, duc de) évêque de Metz, mort en 1732, avoit des vertus & des lumieres. Sa ville épiscopale lui doit des casernes & un séminaire. Il légua à l'abbaye de S. Germain-des-

Prés la fameuse bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avoit hérité. Le P. Montfaucon a publié le Catalogue des manuscrits grecs de cette collection, en 1715, in-fol. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4°, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi; on peut même dire trop, car cet excès d'éloges, sur-tout de la part de certaines personnes, parut donner des inquiétudes à ceux qui soupçonnent toujours quelques vues dans l'exagération. Son Mandement pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, fit du bruit. Le pape se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux 101 propositions condamnées, & censura le Mandement comme propre à conduire au schisme & à l'erreur; le conseil du roi de France le supprima par arrêt du 5 juillet 1714, comme injurieux à sa Sainteté & aux prélats de l'assemblée du clergé. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal de COISLIN, évêque d'Orléans, estimé de Louis XIV, & cher à ses diocésains par sa régularité & ses grandes charités. Le duc de St-Simon en parle dans ses *Mémoires*, avec tant d'admiration, que si ce prélat n'étoit pas connu d'ailleurs, on auroit quelque doute sur ses sentimens. Les éloges des gens de parti sont une chose redoutable à la réputation des gens de bien. Quoi qu'il en soit, St-Simon en rapporte le trait suivant: " Il don-
 » noit 400 liv. de pension à un
 » pauvre gentilhomme ruiné,
 » qui n'avoit ni femme ni en-
 » fans, & ce gentilhomme
 » étoit presque toujours à sa
 » table, tant qu'il étoit à Or-

» léans. Un matin, les gens de
 » M. d'Orléans trouverent
 » deux fortes pieces d'argente-
 » rie de sa chambre disparues,
 » & un d'entr'eux s'étoit ap-
 » perçu que ce gentilhomme
 » avoit beaucoup fureté là au-
 » tour. Ils dirent leur soupçon à
 » leur maître, qui ne put le
 » croire, mais qui s'en douta,
 » sur ce que le gentilhomme ne
 » parut plus. Au bout de quel-
 » ques jours, il l'envoya quérir,
 » & tête à tête il lui fit avouer
 » qu'il étoit coupable. Alors
 » M. d'Orléans lui dit qu'il fal-
 » loit qu'il se fût trouvé étran-
 » gement pressé, pour com-
 » mettre une action de cette
 » nature, & qu'il avoit grand
 » sujet de se plaindre de son
 » peu de confiance de ne lui
 » avoir pas découvert son be-
 » soin. Il tira vingt louis de sa
 » poche, qu'il lui donna, le
 » pria de venir manger chez
 » lui à l'ordinaire ». Ce trait
 est rare sans doute: cependant
 il se trouvera des gens qui,
 d'après les circonstances de ce
 récit, & les conséquences toutes
 naturelles qui en découlent,
 croiront que le prélat eût dû se
 persuader que dans la suite il
 pouvoit faire un meilleur usage
 de ses aumônes; & que si les
 vrais pauvres de son diocèse
 avoient eu connoissance de cette
 anecdote, ils eussent eu quel-
 que droit de s'en plaindre.

COITER, (Volcard) né à Groningue en 1534, étudia la médecine à Pise & à Padoue. Il exerça sa profession en Italie, en Allemagne & en France, suivit les armées de France pour avoir plus d'occasions de disséquer des cadavres, & mourut en 1600, avec la réputation

d'habile médecin & d'excellent anatomiste. On a de lui : I. *De Cartilaginibus tabula*, Bologne, 1566, in-fol. II. *Externarum & internarum principalium humani corporis partium tabula*, atque *anatomicae exercitationes, observationesque variae, &c.*, Nuremberg, 1573, in-fol.; Louvain, 1653, in-fol., &c.

COKE ou COOKE, (Edouard) chef de justice du banc-royal en Angleterre, naquit à Mileham en 1549, & mourut à Stokepoges en 1634, après avoir exercé différens emplois. Il laissa plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre : *Les Instituts des Loix d'Angleterre*. Voyez COECK & COOK.

COLARDEAU, (Julien) procureur du roi à Fontenai-le-Comte sa patrie, mourut le 20 mars 1669, âgé de 69 ans. Il fut allier les amusemens de la poésie à l'étude sèche des loix. On a de lui : I. *Larvina, Satyricon in chorearum lascivias & personata tripudia*, Paris, 1629, in-12. Les vers de cette piece se ressentent du style obscur d'Apulée que l'auteur a affecté d'imiter; mais l'objet fait honneur à son zèle pour les bonnes mœurs. II. *Les Tableaux des victoires de Louis XIII.* III. *Description du château de Richelieu*. Ces deux poèmes en vers françois annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aïssance dans ses vers, & de la force dans ses descriptions. Ces ouvrages sont peu connus.

COLARDEAU, (Charles-Pierre) né à Janville dans l'Orléanois en 1735, cultiva dès l'enfance les Muses françoises. Il débuta en 1758, par la traduction en vers de l'*Épître d'Hé-*

loïse à Abailard par Pope. L'original est plein de feu, & la copie réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression & des images: mais l'on comprend que dans ces sortes de productions, non-seulement les mœurs & la sagesse trouvent peu à gagner, mais que la littérature même ne s'en enrichit pas, parce qu'elles ne sont pas de nature à servir de modèles à des écrivains solides, ni pour le sujet, ni pour l'exécution. Ses tragédies d'*Astarbé* & de *Caliste*, l'une jouée en 1758, & l'autre en 1760, eurent moins de succès. On y admira plutôt le mécanisme d'une versification heureuse & brillante, que le talent du théâtre. L'*Épître à M. Duhamel, le Temple de Gnide*, mis en vers, les *Hommes de Prométhée*, & la comédie des *Perfidies à la mode*, qui parurent depuis, sont en général versifiés d'une manière douce & harmonieuse; mais la vraie philosophie y découvre d'une manière non équivoque cette tournure d'esprit, cette mollesse de style, ce rétrécissement de la pensée qui annoncent la décadence des lettres, & la fin des grands ouvrages. L'académie françoise le nomma à une de ses places au commencement de 1776; mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 7 avril de la même année, avant d'y prononcer son discours de réception.

COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de Seignelai, né à Rheims en 1619, avoit un oncle secrétaire du roi & négociant à Troyes, qui le plaça chez Mascranni & Cenami, banquiers du cardinal Mazarin. Ce ministre connut ses talens &

lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour Colbert, dit le président Hénault, qu'elle se trouva toute établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, & d'une capacité supérieure dans les affaires. Colbert succéda à Fouquet dans la charge de contrôleur-général en 1661. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre. Tout le monde connoît le sonnet injurieux que le poëte Hénault lança contre Colbert; & sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y étoit offensé? *Non*, dirent-ils. — *Je ne le suis donc pas.* Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avoit troublé, & ne cessa de travailler à la gloire du roi & à la grandeur de l'état. Le beau siècle de Louis XIV comença à éclore. On accorda des gratifications aux savans de la France & aux savans étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnoit ces graces, étoient encore plus flatteuses que les présens mêmes. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain, écrivait-il à Isaac Vossius, il veut néanmoins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre de change, comme une marque de son estime & un gage de sa protection.* Le roi, connoissant par lui-même le mérite de Colbert, le fit surintendant des bâtimens en 1664. Tous les arts qui ont quelque

rapport aux bâtimens, semblent alors revivre. La France vit des chef-d'œuvres de peinture, de sculpture, d'architecture; la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, &c. De nouvelles sociétés de gens-de-lettres & d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des inscriptions prit naissance dans sa maison même en 1663. Celle des sciences fut érigée trois ans après, & celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avoient été fondées long-tems auparavant, comme l'académie françoise, & celles de peinture & de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau Mécène accordoit à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, & d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil formé pour discuter toutes ces matieres, donna ces réglemens & ces belles ordonnances, qui sont encore aujourd'hui le fondement de notre gouvernement. Le commerce, que la France n'avoit exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les indes orientales, l'autre pour les indes occidentales, & la troisieme pour les côtes d'Afrique: toutes ces compagnies furent encouragées & récompensées. Le conseil de commerce fut établi. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux Mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées & les

marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux & de galeres furent construits en peu de tems. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermerent tout ce qui étoit nécessaire à l'armement & à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, le fer blanc, l'acier, la belle faïance, le cuir marroquiné, que les étrangers nous vendoient très-chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. On compta, dans l'année 1669, 44 mille 200 métiers en laine dans le royaume. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, & tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étoient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut en 1683, à 64 ans & 6 jours; consumé (dit un historien) des chagrins que lui donnoit Louvois, en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre, telle que le méritoit un homme qui, en créant le commerce & en animant tous les artistes, avoit donné cent millions de rente à sa patrie. Le mourant la mit sous son chevet sans l'ouvrir, disant qu'on étoit peu sensible à ces attentions, quand on étoit prêt à rendre compte

au Roi des rois. Il répondit à madame Colbert, qui ne cessoit de lui parler d'affaires: *Vous ne me laisserez donc pas même le tems de mourir?* Au milieu des occupations du ministère, il trouvoit le tems de lire chaque jour quelques chapitres de l'Écriture-Sainte, & de réciter le bréviaire. Il en fit imprimer un pour son usage & celui de sa maison, Paris, 1679, in-8°, qui est peu commun. « Ce ministre » qui doit être l'objet de la reconnaissance » connoissance éternelle de la » France, dit l'auteur de la *Décadence des Lettres & des Mœurs*, plus loué, plus admiré qu'imité; auquel des enthousiastes ont rendu un culte hypocrite, pour se faire égalier à lui par la multitude prévenue & toujours trompée; & dont d'autres enthousiastes conduits par la folie, & détracteurs de ce grand homme, ont détruit les heureux travaux: ce fondateur de la richesse du royaume, par ses utiles & nombreux établissemens, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du monde, en joignant les deux Mers, en protégeant le commerce, en rendant la marine redoutable; Colbert animoit tous les arts & tous les artistes. Mécène de tous les savans François & étrangers indistinctement, il répandoit sur eux les dons de la munificence royale, & la grace dont il les accompagnoit, en rehaussait encore le prix ». Cependant comme rien n'est parfait dans les choses humaines, & que le mal germe dans le bien même, on a cru que le brillant essor donné par

Colbert

Colbert aux lettres, au commerce & aux arts, avoit fait négliger les travaux simples & utiles ; que l'agriculture en a souffert ; que les campagnes se sont dépeuplées par l'agrandissement des villes, où le luxe & le goût des lettres ont fait refluer une multitude immense de propriétaires habitués au paisible séjour des champs ; que les mœurs publiques en ont reçu un grand échec ; & que l'esprit raisonneur qui marche toujours à la suite des sciences & des lettres, a préparé la révolution, qui un siècle après a fait du plus beau royaume un amas de ruines. Mais il est certain que cette catastrophe tient encore à d'autres causes qu'on ne doit point chercher dans le ministère de Colbert. Sa *Vie* se trouve dans le tome 5 des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigni. Voyez l'article COURTILZ.

COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de Seignelai, & fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son pere, fut ministre & secrétaire d'état, acheva d'élever la marine & le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts & les sciences, & mourut le 3 novembre 1690, à 39 ans.

COLBERT, (Charles) marquis de Croissy, ministre & secrétaire d'état, & oncle de Seignelai, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades & négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut en 1699, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens.

COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de Torcy, neveu du
Tome III.

précédent, naquit en 1665. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1689, surintendant général des postes en 1699, & conseiller au conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il remplit avec beaucoup de distinction ces postes différens. Ses ambassades en Portugal, en Danemarck & en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris en 1746, honoraire de l'académie des sciences. Il avoit épousé une fille du ministre d'état, Arnauld de Pomponne, dont il eut plusieurs enfans. On a publié, dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Négociations, depuis le traité de Ryswick, jusqu'à la paix d'Utrecht*, 3 vol. in-12, divisés en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne, la seconde aux négociations avec la Hollande, la troisième aux négociations avec l'Angleterre, & la quatrième aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces *Mémoires* renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont purement écrits, & on y reconnoît le goût de la cour de Louis XIV.

COLBERT, (Edouard-François) comte de Maulevrier, frere du grand Colbert, ministre d'état & chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur & de son esprit lui mériterent

l'estime du roi. Il mourut en 1693.

COLBERT, (Jacques-Nicolas) fils du grand Colbert, docteur de la maison & société de Sorbonne, abbé du Bec, & archevêque de Rouen, mourut à Paris en 1707, à 53 ans. Son zèle, sa charité, sa science le mettent au rang des plus illustres évêques du regne de Louis XIV.

COLBERT, (Charles-Joachim) fils du marquis de Croissy, frere du grand Colbert, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'étoit que bachelier, & il se préparoit à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le desir d'aller à Rome; le cardinal Furstemberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome après l'élection d'Alexandre VIII, il fut enlevé par un parti Espagnol, blessé, conduit à Milan, & enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, & prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, & en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de Lettres, de Mandemens, d'Instructions pastorales, dont quelques-unes sont très-violentes & lui font peu d'honneur, comme celle qu'il donna contre le concile d'Embrun, où il dit que les évêques de presque toutes les

nations catholiques sont les apologistes de *propositions monstrueuses & abominables*. Dans celle qui regarde les prétendus miracles opérés en faveur des appellans de la bulle *Unigenitus*, il se laisse aller à des expressions indécentes contre l'Eglise, son autorité & ses décisions. Il étoit très-ardent défenseur du fanatisme des convulsions, que les Jansénistes plus modérés regardoient comme la honte de la secte; & voyoit dans les farces de S. Médard, des miracles du premier ordre. En 1729, il adressa à Louis XV une lettre remplie d'invectives contre les évêques de France, qu'il peignit comme de mauvais citoyens, parce qu'ils étoient soumis aux jugemens de l'Eglise. C'est cette lettre qui est si vigoureusement réfutée au 7e. tome des *Attes du Clergé*.
 » Nous souffrons, disent les
 » évêques en s'adressant au roi,
 » nous souffrons depuis long-
 » tems, avec la plus vive dou-
 » leur, tout ce que la licence
 » & la mauvaise foi, ont jus-
 » qu'ici fait entreprendre aux
 » ennemis de la constitution
 » *Unigenitus*, pour anéantir,
 » s'il étoit possible, ce juge-
 » ment de l'Eglise. Nous at-
 » tendions que le tems & la
 » réflexion pussent ramener ces
 » esprits inquiets. Aux artifi-
 » ces, aux calomnies, aux in-
 » vectives qu'ils n'ont cessé
 » de mettre en œuvre contre
 » nous, nous n'avons opposé
 » qu'une modération dont nous
 » n'éprouvons que trop l'inuti-
 » lité & le préjudice. Mais pour-
 » rons-nous, Sire, ne pas nous
 » élever contre une lettre té-
 » méraire & séditionneuse, écrite

» à V. M. par M. de Montpel-
 » lier, dans laquelle il s'efforce
 » de décrier ses adversaires &
 » de les rendre suspects au roi;
 » dans laquelle il prend des au-
 » teurs protestans les faits &
 » les expressions les plus odieu-
 » ses, pour détruire, dans l'es-
 » prit des peuples, le respect
 » qu'ils doivent au chef de l'E-
 » glise, & dans laquelle enfin
 » il établit des principes capa-
 » bles de ruiner tous les fonde-
 » mens de notre foi ». Après
 avoir écrit contre les évêques,
 Colbert attaqua le pape, & pu-
 blia contre Clément XII une
Lettre Pastorale, datée du 21
 avril 1734. Las de s'agiter &
 d'agiter l'Eglise en faveur d'une
 secte inquiète & tracassière, il
 mourut en 1738, à 71 ans. Les
 ouvrages donnés sous son nom,
 ont été recueillis en 3 vol. in-
 4°. 1740. *Son Catéchisme*, qui
 est, à bien des égards, un très-
 bon ouvrage (voyez *POUJET*),
 & la plupart de ses *Instructions*
Pastorales, ont été condamnées
 à Rome, & quelques-unes par
 l'autorité séculière.

COLDORÉ, graveur en
 pierres fines, tant en creux
 qu'en relief, se fit un nom céle-
 bre sur la fin du seizième sie-
 cle, par la finesse & l'élégance
 de son travail. Ses portraits
 étoient aussi ressemblans que
 délicats. On présume que Col-
 doré est un sobriquet, & que
 le vrai nom de cet artiste est
Julien de Fontenai; le même
 que Henri IV qualifia, dans
 ses lettres-patentes du 22 dé-
 cembre 1608, du titre de son
 valet-de-chambre, & de son
 graveur en pierres fines.

COLÉONÉ, (Barthélemi)
 natif de Bergame, d'une famille

qui avoit la souveraineté de
 cette ville, & qui en fut dé-
 pouillée en 1410 par une fac-
 tion, eut le commandement des
 troupes de Venise contre celles
 de Philippe Visconti, duc de
 Milan. Après s'être signalé con-
 tre ce prince, il se jeta dans
 son parti. Les Vénitiens le rap-
 pellerent, & le firent général
 d'une armée destinée contre les
 Turcs. Il mourut presque dans
 le même tems en 1475. Le sé-
 nat de Venise lui fit élever une
 statue équestre de bronze. C'est
 lui qui a introduit, dit-on,
 l'usage de traîner l'artillerie en
 campagne.

COLET, (Jean) né à Lon-
 dres en 1466, docteur & doyen
 de l'église de S. Paul, fonda
 une école dans cette cathé-
 drale, & mourut en 1519. On
 a de lui des Sermons, un traité
De l'éducation des Enfans, &
 d'autres ouvrages.

COLETTE, (Ste.) réforma-
 trice de l'ordre de Ste. Claire,
 née à Corbie en Picardie le 13
 janvier 1380, étoit fille de Ro-
 bert Boilet, charpentier, & de
 Marguerite Moyon, qui étoit
 presque sexagénaire. Elle passa
 les premières années de sa vie
 dans la pénitence; & après la
 mort de son pere & de sa mere,
 ayant distribué aux pauvres ce
 qu'ils lui avoient laissé, elle se
 retira dans un couvent de Bé-
 guines, qui vivoient sous la di-
 rection des religieux de saint
 François. Ayant trouvé cet ins-
 titut trop relâché, elle passa dans
 celui des Urbanistes, puis dans
 celui des Bénédictines; mais ne
 trouvant pas dans tous ces or-
 dres de quoi satisfaire son zele,
 elle prit l'habit du tiers-ordre
 de saint François, dit de la pé-

nitence, fit un vœu particulier de clôture, & pratiqua de grandes austérités. Elle s'occupa ensuite de la réforme des religieuses de sainte Claire, & alla en 1406, trouver à Nisse, Pierre de Lune, que l'on reconnoissoit en France pour pape, sous le nom de Benoît XIII. Elle obtint de lui tous les pouvoirs qu'elle pouvoit souhaiter pour exécuter son pieux dessein. N'en ayant pu venir à bout en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui se répandit dans la suite dans plusieurs provinces. Elle mourut à Gand le sixieme de mars de l'an 1447, âgée de 66 ans & 52 jours. Quelques religieux de saint François embrasserent aussi sa réforme; ils eurent beaucoup de maisons en Bourgogne, où on les appelloit les Coletans; mais on les réunit en 1517, aux Observantins. Pie VI la canonisa en 1780. Pendant la persécution suscitée par Joseph II, les Colettines de Gand obligées de quitter leur patrie, transporterent en 1783, son corps à Poligni en Franche-Comté, où elle avoit été dix ans abbessé. Sa Vie écrite par divers historiens, & réduite en abrégé par un anonyme, a été donnée au public par l'abbé de Montis, avec celle de Philippine, duchesse de Gueldres, Paris, 1771, in-12.

COLIGNI, (Gaspard de) 1^{er}. du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit Charles VIII à Naples en 1494. Il commanda

un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, & un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, du moins autant que son mérite, contribua à l'avancer. Il avoit épousé vers la fin de 1514, Louise de Montmorenci, veuve de Ferri de Mailli, baron de Conti, & sœur aînée d'Anne, duc de Montmorenci, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frere qui étoit alors tout-puissant, hâta la récompense qui lui étoit due : il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, & lieutenant-de-roi en Champagne & en Picardie. Henri VIII, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournay à la France en 1518, Coligni fut envoyé pour en prendre possession. Il mourut à Acqs l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

COLIGNI, (Odet de) cardinal de Châtillon à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19, & évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le 2^e. fils du précédent. Son frere d'Andelot, qui avoit déjà entraîné l'amiral dans le calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape Pie IV le priva de la pourpre & de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. Coligni, qui avoit quitté l'habit de cardinal, & qui se faisoit appeller simplement le comte de Beauvais, le reprit & se maria en fourane rouge. Condamné au concile de Trente, il ne fut pas plus fidele à son souverain qu'il ne l'avoit été à sa Religion, ces deux infidélités allant toujours de pair : il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de S. Denis en 1568, & fut décrété de prise

de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné par un de ses domestiques en 1571, qui s'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle & puni de mort.

COLIGNI, (Gaspard de) 2e. du nom, frere du précédent, amiral de France, naquit en 1516 à Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous François I à la bataille de Cérifoles, & sous Henri II, qui le fit colonel-général de l'infanterie Française, & ensuite amiral de France en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zele pour la discipline militaire, sur-tout par la défense de S. Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, & fit des prodiges de valeur; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Il a donné lui-même la relation de ce siege, sous le titre de *Mémoires de l'Amiral de Coligni*, Paris, 1665, in-12, Grenoble, 1669. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des Calvinistes, & forma un parti si puissant, qu'il faillit ruiner la Religion Catholique en France.

» La cour, dit un historien,
 » n'avoit point d'ennemi plus
 » redoutable. Condé étoit plus
 » ambitieux, plus entreprenant,
 » plus actif. Coligni étoit d'une
 » humeur plus posée, plus me-
 » surée, plus capable d'être
 » chef d'un parti; à la vérité
 » aussi malheureux à la guerre
 » que Condé, mais réparant
 » souvent par son habileté ce
 » qui sembloit irréparable; plus
 » dangereux après une défaite,
 » que ses ennemis après une

» victoire: orné d'ailleurs d'au-
 » tant de vertus, que des tems
 » si orageux & l'esprit de parti
 » pouvoient le permettre ». Il
 comptoit son sang pour rien.
 Ayant été blessé, & ses amis
 pleurant autour de lui, il leur dit
 avec un flegme incroyable: *Le*
métier que nous faisons, ne doit-
il pas nous accoutumer à la mort
comme à la vie? La premiere
 bataille rangée qui se donna en-
 tre les Huguenots & les Catho-
 liques, fut celle de Dreux en
 1562. L'amiral combattit vail-
 lamment, la perdit, & sauva
 l'armée. Le duc de Guise ayant
 été massacré par trahison, peu
 de tems après, au siege d'Or-
 léans, on l'accusa d'avoir con-
 nivé à ce lâche assassinat; il le
 nia sous la foi du serment. Mais
 il fut très, fort compromis dans
 les interrogatoires que l'on fit
 à Jean Poltrot, assassin de Henri
 duc de Guise. Sa justification
 qu'il publia sous le titre de *Ré-*
ponses aux interrogatoires, &c.,
 1563, in-8^e., ne fit que confir-
 mer de plus en plus qu'il avoit
 trempé dans cette conjuration,
 tant il se défend mal. Les guerres
 civiles cessèrent pendant quel-
 que tems, pour recommencer
 avec plus de fureur en 1567.
 Coligni & Condé donnerent la
 bataille de S. Denis contre le
 connétable de Montmorenci.
 Cette journée indécise fut sui-
 vie de celle de Jarnac en 1569,
 fatale aux Calvinistes. Condé
 ayant été tué à la bataille de
 Jarnac, Coligni eut sur les bras
 tout le fardeau du parti. Il sou-
 tint seul cette cause malheu-
 reuse, & fut vaincu encore à la
 journée de Moncontour dans le
 Poitou. Une paix avantageuse
 vint bientôt terminer en appa-

rence ces sanglantes querelles en 1571. Coligni parut à la cour, & fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Charles IX pour se l'attacher & l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, & lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuse d'une fenêtre, dont il fut blessé dangereusement à la main droite & au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, & donna à Coligni le nom de *Pere*. Mais sur le bruit imaginé d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événements passés accrédi-toient (nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs mal instruits), il prit tout-à-coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de S. Barthélemi, 1572 (*voyez CHARLES IX*). Coligni fut compris dans ce massacre, percé de plusieurs coups, & jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, irrité des longues & cruelles guerres qu'il avoit excitées dans le royaume, & enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Montmorenci, son cousin, l'en fit tirer, pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chantilly. Un Italien ayant coupé la tête de l'amiral, pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer & l'envoya à Rome. Coligni tenoit un Journal, qui fut remis après sa mort entre les mains de

Charles IX. Ce prince trouvoit ce Journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de Retz le lui fit jeter au feu. Nous ne citerons point sa *Vie* par Gatien de Courtilz, 1686, in-12; on en trouve une plus moderne dans les *Hommes illustres de France*; l'une & l'autre sont trop favorables à ce chef de parti, qu'on doit considérer comme un des grands fléaux qui aient ravagé la France. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie, prenoient moins leur source dans son caractère personnel que dans celui de la secte, dont malheureusement il étoit devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée d'Huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France: ce que Charles, qui étoit en paix avec ses voisins, ne voulut pas permettre. « M. l'admiral, dit » Brantôme à cette occasion, » voioit bien le naturel de ses » Huguenots; que s'il ne les » occupoit & amusoit au-de- » hors, que pour le leur ils re- » commenceroient à brouiller » au-dedans, tant il les cognois- » soit brouillons, remuants, » frétilants & amateurs de la » picorée. Je sçay ce qu'il m'en » diët une fois à la Roschelle, » que je l'estois allé voir » (*voy. CALVIN, LOUIS XIII, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY*). Il n'est est pas moins vrai qu'il sembloit approuver les horreurs exercées par des Adrets, que les Protestans, tant soit peu chrétiens, détestoient; & que dans plus d'une occasion, il donna des preuves d'un fanatisme sanguinaire & féroce. Il

ne faut pas le juger par ce qu'en dit M. Déformeaux dans son *Histoire de la maison de Bourbon*, ouvrage composé exprès pour justifier la conduite des Protestans, & rendre odieuse celle des Catholiques.

COLIGNI, (François de) seigneur d'Andelot, quatrième fils de Gaspard de Coligni, 1^{er}. du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles contre sa patrie, son roi & la Religion de ses peres. Il fut colonel-général de l'infanterie dans l'armée des rebelles en 1551, par la démission de l'amiral son frere; & mourut à Saintes en 1569, d'une fièvre contagieuse selon les uns, & du poison suivant d'autres.

COLIGNI, (Gaspard de) 3^e. du nom, colonel-général de l'infanterie & maréchal de France, connu sous le nom de maréchal de Châtillon, né en 1584 de François de Coligni, amiral de Guienne, se signala en divers sieges & combats. Il gagna la bataille d'Avent, le 20 mai 1635, avec le maréchal de Brézé, & mourut à son château de Châtillon en 1646.

COLIGNI, (Gaspard de) 4^e. du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, & mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avoit reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649, à 39 ans. Sa veuve Elisabeth-Angélique de Montmorenci, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables & les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Meckelbourg, & mou-

rut à Paris en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satyrique & calomnieux de Bussi Rabutin. Elle avoit eu du duc de Châtillon un fils posthume, mort en 1657, & en qui finit la postérité masculine de cette famille illustre.

COLINES, (Simon de) célèbre imprimeur François, épousa la veuve de Henri-Etienne, 1^{er}. du nom, en 1521, se servit d'abord de ses caractères; mais il en employa dans la suite de plus beaux. Il introduisit en France le caractère italique, que l'on préfère à celui d'Alde-Manuce qui en est l'inventeur. Comme il vécut longtemps, il eut le loisir d'imprimer un fort grand nombre de livres, dont on peut voir le catalogue dans Maittaire. On estime surtout les éditions qu'il a données de quelques ouvrages Grecs. On lui reproche d'avoir retranché, dans la belle édition qu'il donna du Nouveau-Testament, le passage de la Vulgate : *Tres sunt qui Testimonium dant in Cælo*, &c., Joan. ép. 1, c. 5. Il mourut à Paris vers l'an 1547.

COLLANGE, (Gabriel de) né à Tours en Auvergne l'an 1524, fut valet-de-chambre de Charles IX. Quoique bon catholique, il fut pris pour un huguenot, & comme tel, assassiné à la St. Barthélemi en 1572. Il a traduit & augmenté la *Polygraphie* & l'*Ecriture cabalistique* de Trithême, Paris, 1561, in-4^o, qu'un Frison, nommé Dominique de Hottinga, a donnée sous son nom, sans faire mention ni de Trithême ni de Collange, à Emdem, 1620, in-4^o. Collange avoit aussi quelques connoissances

dans les mathématiques & dans la cosmographie.

COLLATINUS, (Lucius-Tarquinius) époux de Lucrece, violée par Sextus, fils de Tarquin. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. Collatinus s'unit à Brutus, chassa les Tarquins de Rome, & fut fait consul avec lui l'an 509 avant J. C.; mais comme il étoit de la famille royale, on le déposa quelque tems après. Il étoit d'ailleurs odieux à Brutus, parce qu'il étoit plus juste que lui. Tarquin ayant envoyé des députés au sénat, pour lui redemander ses biens, & ceux de ses amis & de ses parens qui l'avoient accompagné dans sa fuite, la question fut agitée dans le sénat. « Brutus, (dit un auteur moderne) impitoyable, fanatique, ambitieux, flatteur du peuple, proposa un décret par lequel la nation décidait elle-même que les biens de Tarquin, de ses amis & de ses parens, tous *aristocrates*, appartenoient à la nation: mais la plupart des sénateurs, gens honnêtes & bons citoyens, furent indignés de l'infamie & de l'injustice d'un pareil décret: ils opinèrent pour qu'on rendît les biens à Tarquin & à ses amis, quand ils devroient s'en servir pour faire la guerre à la république naissante; qu'aucune considération, qu'aucun intérêt, qu'aucune crainte ne devoit l'emporter sur les droits sacrés & inviolables de la propriété. Cependant, le parti de Brutus pouvoit s'appuyer de spécieux sophismes: le roi est l'homme

de la nation, il ne peut rien posséder, il ne peut être propriétaire, ses domaines sont ceux de l'état: Collatinus, chef du parti contraire, avoit pour lui l'honnêteté, la justice & l'humanité; il alloit l'emporter, lorsque Brutus, furieux, courut à la place publique, en criant que Collatinus étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil. Brutus s'attendoit, sans doute, que le peuple n'écoutant que la haine & l'intérêt, alloit immoler sur le champ l'honnête Collatinus; mais il n'y avoit point alors de lanterne à Rome, & sur-tout le progrès de la philosophie & des lumières n'étoit pas encore assez considérable chez ce peuple simple & vertueux; la raison n'y étoit pas assez avancée, pour qu'on pût même imaginer des expédiens politiques de cette nature. On ne s'étoit pas avisé d'établir un comité de recherches & une horrible inquisition contre des hommes malheureux & contrainsts de s'expatrier: l'honnêteté & la grandeur d'ame de Collatinus parurent, aux yeux du peuple, préférables au fanatisme injuste & barbare de Brutus; il décida que, puisqu'il jouissoit du précieux trésor de la liberté, il falloit renvoyer aux tyrans leurs méprisables richesses. Un tel peuple étoit digne de la liberté, il étoit fait pour donner des loix à l'univers ».

COLLATIUS, voyez APOL-
LONIUS.

COLLÉ, (Charles) lecteur du duc d'Orléans, & l'un de ses secrétaires ordinaires, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, s'est fait un nom par ses pièces dramatiques, entre lesquelles on distingue la *Partie de chasse de Henri IV*, 1766. Il excelloit dans les chansons. Ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Théâtre de société*, 1767. Il s'y trouve bien des choses qu'une sagesse austère en eût retranchées. Il y donna les règles de la bonne & vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, & jette avec adresse du ridicule sur les pièces du théâtre moderne.

COLLENUCCIO, (Pandolfe) jurisconsulte de Pesaro, fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur Maximilien I par le duc de Ferrare. Jean Sforce, tyran de Pesaro, le fit étrangler en prison l'an 1507; d'autres disent que ce fut César Borgia qui le fit périr. Il est auteur d'une *Histoire du royaume de Naples*; en italien, qui a été publiée avec des additions & des notes par Thomas Costo, Venise, 1591, in-4°; & traduite en latin par Jean-Nicolas Stupano, Basle, 1572, in-4°; elle va jusqu'à l'an 1459. On a encore de Colenuccio: *Oratio ad Maximilianum I*, dans le second tome de *Rerum Germanicarum scriptores* par Freher. Ange Politien, Léander Alberti parlent avec éloge de ce savant.

COLLÉONI, voy. COLÉONÉ.

COLLET, (Jean) voyez COLET.

COLLET, (Philibert) né à Châtillon lez Dombes, avocat au parlement de Dombes, passa quelque tems chez les Jésuites. Il mourut en 1718, à 76 ans. Il étoit très-laborieux, mais il avoit des opinions fort singulières, même sur la Religion. Il passa long-tems pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui: I. Un *Traité des Excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. L'auteur étoit dans les censures, lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché avec violence qu'on enterrât une personne dans une chapelle dont il étoit patron. II. Un *Traité de l'usure*, in-8°, 1690, dans lequel il entreprend de défendre l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible. III. *Entretiens sur les Dixmes & autres libéralités faites à l'Eglise*, in-12. Il veut y prouver que les dixmes ne sont ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial: opinion solidement réfutée par la *Vraie notion des dixmes*, rétablie sur les principes de la jurisprudence canonique & civile, par M. Ghesquiere, Liege, 1785, in-8°. IV. *Entretiens sur la Clôture des Religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal le Camus, évêque de Grenoble, qui venoit de gagner son procès avec les religieuses de Mont-Fleuri. V. *Explication des statuts, coutumes des provinces de Bresse, Bugey, &c., précédée d'un Abrégé de l'Histoire de*

Dombes, Lyon, 1698, in-fol. & plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de Collet étoit originale, ainsi que son esprit. Il avoit l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignoit des opinions communes, lui plaisoit, & il soutenoit ses idées avec feu. Ceux qui vivoient avec lui, étoient charmés de l'étendue de sa mémoire, mais ils n'avoient pas également lieu d'être contents de son jugement.

COLLET, (Pierre) prêtre de la congrégation de la Mission, docteur & ancien professeur de théologie, né à TERNAY dans le Vendomois, le 6 septembre 1693, & mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, & a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits & par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont: I. *Vie de S. Vincent de Paule*, 2 vol. in-4°, 1748. II. *Histoire abrégée du même*, 1 vol. in-12, 1764. L'abrégé vaut mieux que la grande histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne: ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain. III. *Vie de M. Boudon*, 2 vol. in-12, 1753. La même abrégée, 1 vol. in-12, 1762. IV. *Vie de S. Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12. V. *Traité des Dispenses en général & en particulier*, 3 vol. in-12, 1753. Cet ouvrage est unique en son genre, & rempli de recherches. Il en a paru en 1788, une édition corrigée & augmentée par M. Compans, 2 vol. in-8°: cette édition a de grands avan-

tages sur la première (voy. le *Journ. hist. & litt.*, 1er. mai 1789, p. 10). VI. *Traité des Indulgences & du Jubilé*, 2 vol. in-12, 1770. VII. *Traité de l'Office Divin*, 1 vol. in-12, 1763. VIII. *Traité des saints Mysteres*, 2 vol. in-12, 1768. IX. *Traité des Exorcismes de l'Eglise*, 1 vol. in-12, 1770. X. *Abrégé du Dictionnaire des Cas de conscience de Pontas*, 2 vol. in-4°, 1764 & 1770. XI. *Lettres critiques sous le nom du Prieur de S. Edme*, 1 vol. in-8°, 1744. XII. *Bibliothèque d'un jeune Ecclésiastique*, 1 vol. in-8°. Cette brochure est peu de chose, l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne le connût pas, soit que malgré leur utilité, il crût y appercevoir quelques endroits repréhensibles. XIII. *Theologia Moralis universa*, 17 vol. in-8°. XIV. *Institutiones Theologicæ, ad usum Seminariorum*, 7 vol. in-12, 1744 & suiv. XV. *Eadem, breviori formâ*, 4 vol. in-12, 1768. XVI. *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°, 1768. XVII. *Les devoirs des Pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769. XVIII. *Devoirs de la Vie religieuse*, 2 vol. in-12, 1765. XIX. *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763. XX. *Devoirs des Ecoliers*, 1 vol. in-12. XXI. *Instructions pour les Domestiques*, 1 vol. pet. in-12, 1763. XXII. *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, pet. in-12, 1770. XXIII. *Sermons & Discours ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence. XXIV. *Méditations pour servir aux retraites*, 1 vol. in-12, 1769. XXV. *La Dévotion au sacré Cœur de Jesus, établie & réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770 (voy. MAR-

GUERITE-MARIE ALACOQUE). Il préparoit, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit par ce catalogue que la plume de cet écrivain étoit très-féconde; mais son style est un peu dur en latin (quoiqu'en général plus pur que celui des scholastiques) & incorrect en françois. Il avoit, dans la conversation, de l'esprit & du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux; mais ses railleries ne font guere à leur place. Il s'étoit corrigé, dans sa vieillesse, de ce défaut, & à tout prendre, ses livres sont estimables, par l'abondance des recherches, & par l'ordre qu'il a su y mettre. Son *Traité des dispenses* est aujourd'hui le plus consulté de ses ouvrages, & devenu particulièrement intéressant par les disputes élevées en Allemagne, touchant le pouvoir que quelques évêques s'attribuoient de dispenser dans les loix de l'Eglise universelle, nommément dans les empêchemens dirimans. Cet article y est discuté avec une attention particulière. Après avoir proposé la question, & répondu à quelques objections, l'auteur poursuit de la sorte. « Et d'où » les évêques auroient-ils ce » pouvoir? De leur qualité d'évêques, répondent quelques-uns, & de ce qu'ils sont préposés par l'Esprit-Saint pour gouverner son Eglise. Mais cette qualité, si auguste, fait-elle donc qu'ils ne soient subordonnés à aucune autorité? Si elle ne le fait point, comme, en effet, personne

» n'a osé l'avancer, il est clair » qu'elle ne leur donne point » le droit de toucher à ce que » l'autorité à laquelle ils sont » soumis eux-mêmes, a sagement établi : & quant au bon » gouvernement de l'Eglise, » loin d'exiger qu'ils puissent » dispenser dans tous les cas, » il demande plutôt qu'ils ne » le puissent que dans quelques » cas rares. Nous en avons » donné une raison frappante » (que l'inférieur ne peut défaire la loi du supérieur), » & il y en a d'autres encore ; » ne fût-ce que pour garder plus » d'uniformité à cet égard dans » l'exercice de la juridiction » ecclésiastique. Les prélats auroient-ils donc ce pouvoir de l'Eglise elle-même? Mais point du tout ; sa volonté consignée dans son droit public, est que la loi du supérieur ne puisse être ni abolie, ni modifiée, ni suspendue par aucun inférieur. L'auroient-ils enfin de quelque coutume qui, étant ancienne & légitime, se trouveroit avoir force de loi? On sait au contraire que la coutume immémoriale & générale est de s'adresser à Rome : & une telle coutume, une coutume universellement établie, comment bien n'a-t-elle pas de force quand même elle ne seroit appuyée sur aucune espèce de loi »? (voy. PRÉTEXTAT).

COLLETET, (Guillaume) avocat au conseil, l'un des 40 de l'académie françoise, naquit à Paris en 1598, & mourut dans cette ville en 1659, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de Richelieu le mit du nombre des cinq auteurs

qu'il avoit choisis pour la composition des pieces de théâtre. Colletet fit seul *Cyminde*, & travailla aux comédies intitulées : l'*Aveugle de Smyrne* & les *Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière piece au cardinal, & lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers :

La canne s'humeçant dans la bourbe
de l'eau....

il lui fit présent de 600 liv. pour six mauvais vers qui suivoient celui-là. Sur quoi Colletet fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'as
donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre
tous mes livres !

Harlay, archevêque de Paris, ne récompensa pas moins généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée-Conception ; il lui envoya un Apollon d'argent. Colletet avoit épousé en secondes noces Claudine, auparavant sa servante ; & pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paroître sous son nom plusieurs Pieces de poésie ; mais les honnêtes-gens sentirent sa petite ruse, & se moquerent de la Sapho supposée & du dieu mesquin qui l'inspiroit. Les *Œuvres de Colletet* parurent en 1653, in-12 : ce sont des Odes, des Stances, des Sonnets, & quelques ouvrages en prose ; mais ils sont depuis long-tems au nombre des livres qu'on ne lit plus.

COLLETET, (François) fils du précédent, est connu par la place que Boileau lui a donnée dans ses *Satyres*, & par l'*Abrégé des annales & antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, qui vaut mieux que le

grand ouvrage de Claude Malingre. Il fut aussi comme son pere, des vers & de la prose, des Cantiques spirituels, & des Pieces bachiques, amoureuses & burlesques. Sa *Muse coquette* est en 4 parties in-12. Il vivoit encore en 1672.

COLLIBUS, (Hippolite à) célèbre juriconsulte, né à Alexandrie de la Paille en 1561, mort le 21 février 1612, enseigna le droit à Heidelberg, à Bâle, fut chancelier de Christian, prince d'Anhalt, & employé en diverses négociations en France, en Allemagne, en Angleterre, & publia quelques ouvrages sur le droit, tels que *Consiliarius principis* ; *Commentarius ad titulum ff. de diversis regulis* ; *Axiomata de nobilitate*, &c. Il se cacha souvent sous des noms déguisés, tels que *Lampurnanus*, *Wernerus*, &c. C'étoit un homme de génie & de beaucoup de savoir ; mais plein d'orgueil & fort inquiet : ce qui lui attira beaucoup de désagréments.

COLLIER, (Jérémie) né à Stow qui dans la province de Cambridge, en 1656, devint lecteur de Grays-Inn ; mais ayant refusé de prêter le serment du Test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé, lui attirèrent la disgrâce & les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine Anne, des récompenses considérables. Il vécut & mourut zélé non-conformiste. Il réunissoit parfaitement l'esprit de retraite du chrétien, avec la politesse du gentilhomme. Également profond dans la philosophie, la théologie, l'élo-

quence, les antiquités sacrées & profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables. I. D'un *Dictionnaire historique, géographique, généalogique*, traduit en partie du Moréri, & augmenté d'un grand nombre d'articles, 1721, 4 vol. in-fol. II. Des *Essais de morale* sur différens sujets. III. D'un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal. IV. De la *Critique du Théâtre Anglois*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome & de France; avec l'*Opinion des Auteurs* tant profanes que sacrés *touchant le Spectacle*, traduite en françois par le P. de Courbeville, Jésuite. V. D'une *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol., en anglois. Collier mourut en 1726, à l'âge de 76 ans.

COLLIN ou KOELLIN, (Conrad) religieux Dominicain, natif d'Ulm, étoit supérieur du couvent de son ordre à Cologne, lorsque Luther publioit ses erreurs. Il les réfuta avec beaucoup de force; entre ses ouvrages, on estime deux traités qu'il fit contre le mariage de cet hérésiarque, l'un intitulé *Confutatio Epithalamii*, 1527, l'autre *Contra Lutheri Nuptias*. Il mourut en 1536.

COLLIN, (l'abbé N.) mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesse de la langue latine & celles de la françoise. Cette connoissance lui servit à traduire avec autant d'exactitude que d'élégance l'*Orateur* de Cicéron, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible & assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excel-

lente préface, qui est en même tems un commentaire raisonné sur l'ouvrage, & un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugemens sur nos orateurs modernes, & des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avoit remporté trois prix à l'académie françoise. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague, veuve de M. Polail-lon*, institutrice des Filles de la Providence, 1744, in-12.

COLLIN DE VERMOND, (Hyacinthe) membre de l'académie royale de peinture pour la partie de l'histoire, mort à Paris en 1761, se distingua par la vérité de son pinceau. On a de lui : I. Plusieurs tableaux dans la nef des Capucins du Marais. II. L'*Annonciation* à S. Médéric. III. *La Manne qui tombe dans le Désert*, à S. Jean en Greve.

COLLINS, (Antoine) né à Heston à dix milles de Londres en 1676, d'une famille noble & riche, trésorier du comté d'Essex, occupe une place dans la liste des incrédules. Il passa presque toute sa vie à écrire contre la Religion, cette seule ressource sûre & solide des pauvres mortels, & mourut en décembre 1729, à Harley-Square, après avoir protesté « qu'il avoit toujours pensé » que chacun devoit faire tous » ses efforts pour servir de son » mieux Dieu, son prince & » sa patrie, & que le fonde- » ment de la Religion consistoit » dans l'amour de Dieu & du » prochain ». Déclaration contradictoire à tout ce qu'il a écrit. Car s'il y a un Dieu, on doit lui rendre un culte, de l'aveu du Spinofiste, auteur du *Syf-*

tême de la Nature ; & s'il y a une loi d'aimer le prochain, il n'y a que la Religion qui puisse en être la sanction & la garantie. Les principaux ouvrages par lesquels il a signalé son incredulité, sont : I. *Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain* ; plein d'une fausse logique & propre à jeter les esprits foibles dans le désolant état du scepticisme. II. *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme* ; ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Ne prendroit-il pas comme tant d'autres, les raisons pour des injures ? Celles de Clarke étoient bien capables d'embarrasser son adversaire. III. *Discours sur les fondemens & les preuves de la Religion Chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire*. IV. *Model des Prophéties littérales*. C'est une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur Jean Rogers dans sa *Nécessité de la Révélation divine*. V. *Discours sur la liberté de penser* : ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, & qui n'est plus lu qu'en Angleterre par les partisans de Collins. Il fut traduit en françois en 1714, in-8°.

COLLINS, (Jean) né à Wood-Eaton, près d'Oxford, en 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, procura l'édition des meilleurs livres de mathématiques. Il a publié aussi une *Arithmétique* en anglois, 1665, in-fol. On le nommoit le *Merfenne* anglois, & il méritoit ce titre. Il étoit

en commerce avec tous les savans de l'Europe. Les Anglois prétendent qu'on peut prouver clairement par son *Commercium Epistolicum de Analyfi promota*, imprimé in-4° en 1712 par ordre de la société royale, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. Cet habile mathématicien mourut en 1683.

COLLIUS, (François) docteur de Milan au dix-septième siècle, se rendit très-célèbre par son traité *De animabus Paganorum*, publié en 2 vol. in-4° à Milan, en 1622 & 1623. Il y examine quel est le sort dans l'autre vie de plusieurs païens illustres. Il forme des conjectures sur des choses dont la connoissance n'appartient qu'à Dieu. Il ne désespère pas du salut des Sept-Sages de la Grece, ni de celui de Socrate ; mais il damne sans miséricorde Pythagore, Aristote, & plusieurs autres, quoiqu'il reconnoisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Il est à croire que si ce juge des morts avoit bien apprécié la vie & le caractère de ses élus, il ne leur eût pas fait un meilleur sort qu'à ses réprouvés. Un auteur moderne, très-judicieux, leur trouve à peu-près un mérite égal : il ne voit dans ces anciens Sages qu'une troupe de misanthropes, tristes jouets de leur orgueil, qui s'efforçant tout-à-tour d'en varier la forme, donnerent dans les écarts les plus insensés. Il méprise ce triste censeur, qui n'excepte que ses vices de ce qui le fait continuellement gémir ; & ce moqueur cynique qui, la lanterne à la main, cherche l'homme en plein midi, & se condamne à n'habiter qu'un

tonneau pour le plaisir puéril
 de l'ostentation ; & ce vaga-
 bond superbe , qui jette ses
 biens à la mer pour aller redire
 de côte en côte , qu'il porte tout
 avec lui : « Le fameux Socrate ,
 » poursuit-il , n'est point exempt
 » de tache ; il s'en faut bien ;
 » l'amour contre nature a flé-
 » tri sa vie , & sa mort est dés-
 » honorée par ce lâche res-
 » pect humain , qui lui fit faire
 » son bizarre sacrifice à Escu-
 » lape. L'empereur philosophe ,
 » dont le panégyrique coûta
 » trente ans de travail à Pline ,
 » s'abandonna aux dernières in-
 » famies. Il fut , jusqu'aux re-
 » montrances que lui fit Pline le
 » jeune , un des plus cruels per-
 » sécuteurs des Chrétiens. Le
 » chef tant vanté de l'école pé-
 » ripatéticienne , n'a pu cacher
 » sa lâche passion pour une
 » femme publique , qui lui fit
 » supplanter son meilleur ami.
 » La mort de plusieurs autres
 » n'est devenue fameuse que
 » par les excès & le désespoir
 » qui la leur procurèrent. Ils
 » n'étoient pas plus irrépro-
 » chables dans la recherche des
 » honneurs & des biens de la
 » fortune , ces imposteurs qui
 » faisoient de si belles leçons de
 » désintéressement & de mo-
 » destie. Le cynique méprisant ,
 » dont nous avons déjà parlé ,
 » foula aux pieds le faste de
 » Platon , mais avec un or-
 » gueil plus fastueux encore &
 » plus insupportable. L'insti-
 » tuteur vanté d'Alexandre le
 » Grand est compté parmi ses
 » plus lâches adulateurs. Py-
 » thagore & Zenon tentèrent
 » d'usurper la souveraine puis-
 » sance. Enfin Hyppias périt
 » en voulant subjuguier sa pa-

» trie. Tels étoient les cory-
 » phées des sectes les plus fiers
 » de leurs vertus : car je ne
 » parle ni d'Epicure ni de son
 » école , ou de son troupeau ,
 » comme l'appellent d'autres
 » philosophes , qui par ce mot
 » seul , en donnent une idée
 » juste quant à l'honnêteté ou
 » aux devoirs » (voyez AN-
 » DRADA Thomas , LUCIEN ,
 » ZÉNON , &c.). Du reste , l'ou-
 » vrage de Collius n'est à propre-
 » ment parler , qu'un jeu d'esprit ,
 » choisi par l'auteur pour faire
 » parade de son érudition. Il y en
 » a effectivement beaucoup dans
 » son livre ; mais il y a encore
 » plus d'inconsidération & de va-
 » nité. On a aussi de lui *Conclusio-
 » nes Theologica* , 1609 , in-4° ;
 » & un traité *De sanguine Christi* ,
 » plein de recherches & de cita-
 » tions , digne du précédent , mais
 » plus commun : il parut à Milan
 » en 1617 , in-4°.

COLLOREDO , (Rodol-
 » phe) comte de Wals , chevalier
 » de Malte , grand-prieur de Bo-
 » hême , & maréchal-général des
 » armées des empereurs Ferdi-
 » nand II & Ferdinand III , se
 » signala par sa valeur & par son
 » attachement à la maison d'Au-
 » triche. Il mourut le 24 janvier
 » 1657.

COLLOT , (Germain) chi-
 » rurgien François sous Louis XI ,
 » est le premier de la nation qui
 » tenta l'opération de la pierre par
 » le grand appareil. Avant lui on
 » appeloit des chirurgiens Italiens
 » pour cette maladie. Collot les
 » ayant vus opérer , s'effaya sur
 » des cadavres , & enfin sur un
 » criminel condamné à mort. Ce
 » misérable soutint courageuse-
 » ment l'opération , & par ce
 » moyen il racheta sa vie (Louis

XI la lui ayant accordée en cas qu'il échappât), & ne fut plus tourmenté de la pierre. Collot fut récompensé comme il le méritoit. Sa famille, héritière de son adresse, n'a cessé, depuis lui jusqu'à nos jours, de travailler avec les mêmes succès. — Philippe COLLOT, mort à Luçon en 1656, à 63 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ses peres avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avoient montrée. Il dégagea leur manière d'opérer, de tout ce qu'elle avoit de rude & de difficile. Il étoit tellement occupé à Paris, que le cardinal Chigi (depuis Alexandre VII) ne put l'engager de se rendre à Cologne.

COLLUTHUS, prêtre & curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le tems qu'Arius mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisa d'ordonner des prêtres, & eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son église, & de former un épiscopat imaginaire, sous prétexte que cela lui étoit nécessaire pour s'opposer avec succès aux progrès de l'Arianisme. Cet hérétique enseignoit que Dieu n'a point créé les méchans. Le concile d'Alexandrie le condamna en 319, & déposa les prêtres qu'il avoit ordonnés.

COLMAN, (Saint) *Colomannus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stolckerau à Moelck.

COLMENAR, (Jean Alvarez de) est auteur des *Délices de l'Espagne & de Portugal*, ouvrage curieux & beaucoup plus exact que ces sortes de descriptions n'ont coutume de l'être. L'édition la plus belle

est celle de Leyde, 1715, 6 vol. in-8°; mais elle est très-défigurée par les artifices & les impostures d'un sectaire fanatique, qui a laissé jusque sur les estampes l'empreinte de sa haine contre l'Eglise catholique. On a encore du même les *Annales d'Espagne & de Portugal*, Amsterdam, 1741, 4 vol. in-4°, & 8 vol. in-12.

COLMENARES, (Diego) Espagnol, natif de Ségovie, curé de la paroisse de S. Jean, dans la même ville, mourut en 1651. On a de lui l'*Histoire de la Ville de Ségovie, avec l'Abrégé de celle de Castille*, Ségovie, 1637, in-fol., en espagnol.

COLOMB, (Christophe) naquit en 1442, d'un père cardeur de laine, à Cogureto, village sur la côte de Genes. Quelques voyages sur mer, & le bruit que faisoient alors les entreprises des Portugais, lui firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvoit faire quelque chose de plus grand, que ce qu'on avoit tenté jusqu'alors; & par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devoit y en avoir un autre; il résolut d'aller le découvrir (Quelques auteurs racontent la chose un peu différemment. Voyez BEHAÏM.). Genes sa patrie l'ayant traité de visionnaire, & Jean II, roi de Portugal, ayant refusé son service, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que 33 jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce

petit

petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut, que le plus court étoit de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avoit rien à perdre, & qu'ils en feroient quittes en disant qu'il y étoit tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluerent en qualité d'amiral & de vice-roi, ce téméraire qu'ils vouloient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtimens Espagnols, gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures & quelques bijoux : ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnoient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviserait pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre & de faïence. Le Cacique, ou le chef de ces insulaires, leur permit de construire un fort de bois, dans l'île qu'ils avoient appelée l'*Espagnole*. Colomb y laissa 38 des siens, & partit pour l'Europe. Ferdinand & Isabelle le reçurent comme il le méritoit : ils le firent asseoir & couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, l'ennoblirent lui & toute sa postérité, le nommerent grand-amiral & vice-roi du Nouveau-Monde, & le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Il seroit mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagème singulier. Il devoit y avoir bientôt une éclipse de lune : il en-

Tome III.

voya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils feroient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, & leur prédit que dès le soir la lune rougiroit, s'obscurciroit & leur refuseroit sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb, après s'être fait prier quelque tems, se radoucit, & leur promit de demander à son Dieu de faire reparoître la lune. Elle reparut quelques momens après ; & les infidèles, qui le regardoient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il dispoit à son gré du ciel & de la terre. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disoient que rien n'étoit plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse & à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe ; & aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, & le fit ainsi tenir. *Rien n'étoit plus aisé*, dirent les assistans. — *Je n'en doute point*, leur dit Colomb ; *mais personne ne s'en est avisé, & c'est ainsi que j'ai découvert les Indes*. C'étoient ces mêmes envieux qui l'avoient mis mal auprès de Ferdinand & d'Isabelle. Des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son second voyage pour veiller

R

sur sa conduite, le ramenerent en Espagne les fers aux pieds & aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prit pour lui ce qu'il avoit découvert, comme ses ennemis l'avoient insinué, soit qu'on voulût lui donner le tems de se justifier. Enfin on l'avoit renvoyé dans son Nouveau-Monde; & c'étoit dans cette troisieme course qu'il avoit aperçu le continent à dix degrés de l'équateur, & la côte où l'on a bâti Carthagene. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, en 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce célèbre navigateur : *De insulis nuper inventis epistola*, dans le second tome de l'*Hispania illustrata*, & dans les *Gesta Dei per Francos* : l'original est en espagnol, il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Genes. Ferdinand Colomb, son fils, écrivit la *Vie* de son pere, traduite en françois, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Améric Vespuce, négociant Florentin, à joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il seroit vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale*, la gloire n'en seroit pas à lui : elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avoit déjà fait trois en qualité d'amiral & de vice-roi, 5 ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe. Quant à Martin Behaim, auquel plu-

sieurs auteurs attribuent la premiere connoissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner : mais il paroît vrai néanmoins, que Colomb a tiré parti des notices qu'il en a laissées. Voyez BEHAIM.

COLOMB, (Don Barthélemi) frere de Christophe, se fit un nom par les *Cartes marines* & les *Spheres*, qu'il faisoit fort bien pour son tems. Il avoit passé d'Italie en Portugal avant son frere, dont il avoit été le maître en cosmographie. Don Ferdinand Colomb, son neveu, dit que son oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires, qui le menerent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la derniere misere : qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation ; & qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre ; présenta au roi une Mappemonde de sa façon ; lui expliqua le projet que son frere avoit de pénétrer dans l'océan, beaucoup plus avant qu'on n'avoit encore fait : que ce prince le pria de faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise ; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il étoit déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, & sur-tout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paroissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, Barthélemi eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à Christophe ; & en 1493, ces deux freres, & Diegue Colomb, qui étoit le troisieme, furent ennoblis. Don Barthélemi partagea avec Chris-

rophe les peines & les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagerent l'un & l'autre. Il mourut en 1514, comblé d'honneurs & de biens.

COLOMB, (Don Ferdinand) fils de Christophe, entra dans l'état ecclésiastique, & forma une riche bibliothèque qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée la *Colombine*. Il écrivit la *Vie* de son pere, vers l'an 1530. Voy. COLOMB Christophe.

COLOMBAN, (S.) né en Irlande l'an 560, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avoit doué de toutes les qualités de l'esprit & de tous les agrémens de la figure. Il craignit les attraits de la volupté, & les vains plaisirs que le monde lui promettoit; & se mit sous la conduite d'un saint vieillard nommé Silen, dans le monastere de Bancor. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, & de là dans les Gaules avec 12 religieux. Un vieux château ruiné dans les déserts des Vosges, fut sa premiere retraite. Une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastere dans un endroit plus commode à Luxeuil, & bientôt un autre à Fontaine. Le roi Thierry l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunehaut, à laquelle le saint abbé donnoit vainement des avis salutaires, avec une franchise inconnue de nos jours. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, & y mourut le 21 novembre 615, après avoir vu la vérifica-

tion de la terrible prophétie qu'il avoit faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire. On a de lui une *Regle* qui a été long-tems pratiquée dans les Gaules, quelques Pièces de poésie, quelques Lettres, & d'autres ouvrages ascétiques, qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Peres*. Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velli dans son *Histoire de France*; mais il est justifié d'une maniere victorieuse, des fausses imputations de cet écrivain, dans l'avertissement du 12e. vol. de l'*Histoire Littéraire de France* (p. 9), par les Bénédictins de St. Maur; quoiqu'on ne puisse s'empêcher de lui souhaiter dans quelques occasions, sur-tout dans ses disputes sur la Pâque, où il se rapprochoit des *Quartodecimans*, plus de docilité & de modération. Ses *Œuvres* ont été recueillies & ornées de remarques par Patrice Flemingus, & publiées par Thomas Sirinus, Louvain, 1667, in-folio.

COLOMBE, (Sainte) vierge & martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrafins en 852. Il y a une autre Ste. COLOMBE, vierge & martyre de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

COLOMBEL, (Nicolas) peintre, élève d'Eustache le Sueur, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, demeura long-tems en Italie pour se former sur Raphaël & le Poussin, qu'il n'a cependant guere suivis. Son dessin est correct, ses compositions riches, & accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendoit bien, de même.

que la perspective. Mais son ton de couleurs est trop dur ; & ses têtes , très-communes , se ressembloient toutes. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui est à la ménagerie de Versailles. Colombel mourut à Paris en 1717 , à 71 ans. Il étoit membre de l'académie de peinture.

COLOMBI, (Jean) Jésuite, né en 1592 à Manosque en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les collèges de son ordre. Il mourut en 1679 à Lyon, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a de l'érudition & de la critique. Les principaux sont : I. *Hierarchia angelica & humana*, in-fol., Lyon, 1647. II. *In S. Scripturam*, tom. 1, in-fol., ibid., 1656. III. *Historia Guillelmi junioris comitis Forcalquieri*, Lyon, 1663, in-12. Ce Guillaume le jeune est mort en 1207. IV. *De rebus gestis Episcoporum Sisterciensium*, Lyon, 1663, in-8°. V. *De Manufca urbe*. Il fait un bel éloge de la ville de Manosque, de sa situation pittoresque, de la fertilité de son terroir. VI. *De rebus gestis Episcoporum Vafionensium*, Lyon, 1656, in-4°. VII.... *Episcoporum Valentinarum & Diensium*, 1638, in-4°. VIII.... *Vivariensium*, 1651, in-4°. La plupart de ces ouvrages historiques ont été réunis en un vol. in-fol., Lyon, 1668.

COLOMBIERE, (Claude de la) Jésuite célèbre, né à Saint-Symphorien, à deux lieues de Lyon, se fit un nom par ses talens pour la chaire. La cour du roi Jacques l'écouta pendant deux ans avec plaisir & avec fruit ; mais accusé, & non convaincu d'être entré dans une

conspiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, en 1682, à Parai, dans le Charolois. C'est lui qui, avec Marie Alacoque, a donné une forme à la célébration de la solennité du *Cœur de Jesus*, & qui en a composé l'office. Ce Jésuite avoit l'esprit fin & délicat, & on le sent malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé Trublet en parlant de ses Sermons, publiés à Lyon 1757, en 6 vol in-12. Il avoit sur-tout le cœur vif & sensible : c'est l'onction du P. Cheminais, mais avec plus de feu. L'amour de Dieu l'embrasoit. Tout dans ses Sermons respire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connois point même qui ait ce mérite dans un degré égal, & qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru, son ami, en parloit comme d'un des hommes de son tems, qui pénétoit le mieux les finesse de notre langue. On a encore de lui des *Réflexions morales* & des *Lettres spirituelles*.

COLOMBIERE, voyez VULSON.

COLOMBINI, (Jean) fondateur de l'ordre des Jésuites de S. Jérôme, étoit natif de Sienne. Son esprit de retraite, ses austérités, sa piété répandirent tant d'édification, que plusieurs personnes desirèrent de l'imiter, & en peu de tems on vit naître un nouvel ordre religieux. Urbain V approuva cet institut en 1367, à Viterbe. Jean Colombini ne survécut que de trente cinq jours à cette approbation, étant mort le 31 juillet 1367. Ses religieux suivirent la règle de S. Augustin. Le nom de *Jésuites* leur fut donné.

parce que leur fondateur avoit toujours le nom de *Jesus* à la bouche. Ils y ajoutèrent celui de S. Jérôme, parce qu'ils le prirent pour leur protecteur. Pendant plus de deux siècles les Jésuites n'ont été que frères laïcs. Paul V leur permit en 1606, de recevoir les ordres sacrés. Dans la plupart de leurs maisons, ces religieux s'occupaient à la pharmacie. Clément IX les supprima en 1668. Il y a cependant encore en Italie quelques maisons de religieuses du même ordre. Le pieux Morigia, général des Jésuites, a écrit la *Vie* de Jean Colombini, & celles de ses premiers disciples.

COLOMIÈS, (Paul) né à la Rochelle en 1638, d'un médecin protestant, parcourut la France & la Hollande, & mourut à Londres en 1692. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée. I. *Gallia Orientalis*, réimprimée en 1709, in-4^o, avec ses autres Opuscules, par les soins du savant Fabricius, Paris, 1731, avec les notes de M. de la Monnoye. Cet ouvrage plein d'érudition, roule sur la vie & les écrits des François, savans dans les langues orientales. II. *Italia & Hispania Orientalis*, avec des notes de Wolf, Hambourg, 1730, in-4^o, dans le goût du précédent. III. *Bibliothèque choisie*, en françois, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de la Monnoye; on y voit une grande érudition bibliographique. IV. *La Vie du P. Sirmond*, 1671, in-12. V. *Theologorum Presbyterianorum Icon*. Il fait éclater dans cet ouvrage

son attachement pour le parti des évêques. Le ministre Jurieu, beaucoup moins impartial & moins honnête-homme que Colomiès, le traita fort mal dans son livre de l'*Esprit d'Arnauld*. VI. Des *Opuscules critiques & historiques*, recueillis & mis au jour en 1709 par Albert Fabricius. VII. *Mélanges historiques*, &c., in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux & agréables, sur quelques gens-de-lettres. Colomiès n'étoit pas un savant à découvertes. Son talent étoit de profiter de ses lectures : il mettoit à part les choses singulières, & en ornoit ses livres. Il y a du bon dans les siens; mais l'ordre y manque. Il connoissoit bien la bibliographie, & il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

COLONNA, voyez COLONNE (Fabio).

COLONIA, (Dominique de) né à Aix en 1660, Jésuite en 1675, mourut à Lyon en 1741. Cette ville qui le posséda pendant 59 ans, lui faisoit par estime & par reconnaissance une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont : I. Une *Rhétorique* en latin, in-12, imprimée jusqu'à 20 fois, ouvrage très-méthodique, & orné d'exemples bien choisis. II. La *Religion Chrétienne*, autorisée par les témoignages des Auteurs païens, Lyon, 1718, 2 vol. in-12. Colonia avoit lu cet ouvrage par parties dans l'académie de Lyon, dont il étoit membre; cette compagnie applaudit à l'entreprise & à l'exécution. L'auteur n'avoit jamais séparé l'étude de la Religion, de celle des auteurs profanes; on le voit

assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage. III. *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothèque des Auteurs Lyonnais sacrés & profanes*, Lyon, 1729-1730, 2 vol. in-4°. L'historien a omis beaucoup d'écrivains Lyonnais, & a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres. IV. *Antiquités de la ville de Lyon*, avec quelques singularités remarquables, Lyon, 1701, in-4°. V. *Bibliothèque des Livres Jansénistes*, in-12, 2 vol., censurée à Rome en 1749, refondue, corrigée & augmentée, sous le titre de *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, in-12, 4 vol. 1752 (les trois derniers volumes sont du P. Patouillet). On trouve à la fin une *Bibliothèque Anti-Janséniste*. Son zèle contre cette secte la lui fait souvent appercevoir où elle n'est pas : ce qui peut être en partie l'effet de sa précipitation ou d'un excessif attachement à des sentimens qui ne sont que des opinions ; & en partie, de la difficulté de saisir toujours avec sûreté & avec justesse les traces d'une hérésie insidieuse & dissimulée, qui plus que toute autre, a su s'envelopper dans les équivoques & les subtilités du langage. Le P. de Colonia étoit très-versé dans l'étude de l'antiquité, & la connoissance des médailles : s'il est vrai qu'il se trompa un jour sur une pièce de nouvelle fabrique, qu'il crut être fort ancienne, l'on auroit tort de conclure de là contre son savoir réel ; puisqu'il n'y a aucun genre de science où les plus habiles n'aient fait des bévues, & que d'ailleurs l'étude des an-

tiques, offre des occasions d'erreur, où les savans sont pris plus aisément que les ignorans.

COLONNA, (Victoria) voyez AVALOS.

COLONNE, (Jean) est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur & à l'élévation de sa famille, l'une des plus illustres d'Italie, & très-féconde en grands-hommes. Fait cardinal par Honorius III en 1216, & déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs & les soldats. Les Sarrasins l'ayant fait prisonnier, le condamnèrent à être scié par le milieu du corps ; mais sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infidèles, qu'ils lui donnèrent la vie & la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

COLONNE, (Jean) Dominicain, de la même famille que le précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut en 1280. On a de lui : I. *Traité de la gloire du Paradis*. II. Un autre *Du malheur des Gens de Cour*. III. *La Mer des Histories*, jusqu'au regne de S. Louis, roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée : *La Mer des Histories*, Paris, 1488, 2 vol. in fol. & depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien Jacobin, nommé Brochart, qui la fit paroître en latin l'an 1475, sous le titre de *Rudimentum Novitiorum*, in-fol.

COLONNE, (Gilles) au-

rement GILLES DE ROME, (*Ægidius Romæ*) général des Augustins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Il assista au concile de cette ville de l'an 1281, où quoique simple docteur, il parla pour les évêques contre les freres mendiants. Son siecle, selon la coutume d'alors de caractériser les docteurs célèbres, par quelque épithete propre, le surnomma le *Docteur très-fondé* (*Doctor fundatissimus*). Philippe le Hardi, à qui son mérite l'avoit rendu cher, lui confia l'éducation de Philippe-le-Bel. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *De Regimine Principum*, Rome, 1492, in-fol. & Venise, 1498. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevroit ses opinions dans les écoles. Colonne mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voit son tombeau, chargé de cette épitaphe emphatique: *Hic jacet aula morum, vitæ munditia, Archi-Philosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis & Doctor Theologiæ*, &c. On a encore de lui divers ouvrages de philosophie & de théologie, Rome, 1555, in-folio.

COLONNE, (Jacques) fut élevé au cardinalat par Nicolas III. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agiterent Rome sous Boniface VIII. La famille de ce pontife, qui étoit celle de Cajetan, du parti des Guelphes, n'avoit jamais été en bonne intelligence avec celle des Colannes, de la faction des Gi-

belins. Les cardinaux de cette famille s'étoient opposés à l'élection de Boniface. Jacques Colonne & Pierre son neveu, cardinal comme lui, fâchés de n'avoir pas réussi à l'exclure, & craignant peut-être son ressentiment, se jeterent dans Palestrine, où Sciarra Colonne, un de leurs cousins, commandoit alors, & leverent l'étendard de la rebellion. Boniface s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les séditieux, priva Jacques & Pierre de la pourpre, excommunia Sciarra, & mit leurs têtes à prix. Sciarra, fuyant pour se mettre en sûreté, fut pris sur mer par des pirates, & mis à la chaîne. Philippe-le-Bel le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avoient conduit, & l'envoya en Italie, l'an 1303, avec Guillaume de Nogaret, pour enlever Boniface. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que Sciarra Colonne lui donna sur la joue un coup de son gantelet (voyez BONIFACE VIII). Jacques Colonne mourut en 1318.

COLONNE, (François) né à Venise, & mort en cette ville en 1527, à l'âge de plus de 80 ans, étoit Jacobin. Il s'est fait connoître par un livre singulier & rare, intitulé : *Hipnerotomachia Poliphili* (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé), imprimé à Venise en 1499, & en 1545, in-fol. Le style obscur & énigmatique de cet ouvrage, a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens d'ailleurs pleins de bon sens, ont prétendu y trouver les principes

de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, & n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en françois par Jean Martin, Paris, 1561, in-fol.

COLONNE, (Fabrice) célèbre capitaine, fils d'Edouard Colonne, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, & devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, & Charles V lui continua cette charge importante. Fabrice Colonne commandoit l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. Alfonso, duc de Ferrare, le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services à son libérateur contre Jules II. Il mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique & dans les armes.

COLONNE, (Marc-Antoine) se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les François. La paix ayant été conclue en 1516, François I l'attira dans son parti, & en reçut de grands services. Il fut tué au siège de Milan en 1522, d'un coup de coulevrine, que Prosper Colonne, son oncle, avoit fait pointer contre lui sans le connoître. Il étoit dans la 50^e. année de son âge.

COLONNE, (Prosper) de la même famille, fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des François, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515 il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les

François, qui le surprirent au moment qu'il dinoit à Ville-Franche du Pô. Il fut fait prisonnier & mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Egalement animé par la vengeance & par son courage, il défait les François à la bataille de la Bicoque en 1522. Bonniver ayant bloqué Milan quelque tems après, Colonne le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante en 1523, à 71 ans. Il avoit une si grande réputation, qu'on n'entendoit que ces mots dans le camp François: *Courage! Milan est à nous, puisque Colonne est mort.* Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat: manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi; mais ayant une vigilance souvent extrême pour n'être pas surpris.

COLONNE, (Pompée) eut pour tuteur Prosper Colonne son oncle, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant étoit pour les armes, & il ne le quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes & de plusieurs prieurés, il se battit en duel avec un Espagnol, & fut si fatigué qu'on vint les séparer, qu'il mit sa soutane en pièces. Léon X l'honora de la pourpre. Colonne, toujours emporté par son humeur guerrière, se signala dans les querelles qu'occasionna l'élection de Clément VII, qui le priva du cardinalat & de ses bénéfices: il prit Rome avec Hugues de Moncade. L'année d'après (1527), le connétable de Bourbon vint assiéger cette

ville, livrée au-dedans à la discorde, & exposée au-dehors aux armes des impériaux. Clément, arrêté au château St-Ange, eut recours à celui qu'il avoit dépouillé du cardinalat. Colonne, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, & lui donna la légation de la Marche-d'Ancone. Il mourut en 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimoit les lettres, & les cultivoit avec succès. On a de lui un poème *De laudibus Mulierum*, qu'on trouva en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Il y célèbre les vertus de Victoire Colonne, sa parente, veuve du marquis de Pescara, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poésie.

COLONNE, (Marc-Antoine) duc de Palliano, grand-connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit, en qualité de lieutenant-général & de général des galères du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs en 1571. A son retour, Pie V, qui eut une joie extrême de cette victoire des Chrétiens, voulut que Colonne entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux Romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entr'autres des enfans du bacha Ali. Il monta au Capitole, & vint de là au Vatican, où le pape entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du Christianisme pou-

voit recevoir le vainqueur des infidèles; & le célèbre Muret fit son panégyrique. Il mourut en Espagne, le 1^{er} août 1585. Marc-Antoine Colonne est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, & bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V & Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagorolla le 13 mars 1597.

COLONNE, (Afcagne) savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, étoit fils de Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des Lettres & d'autres ouvrages: entr'autres un Traité, contre le cardinal Baronius, au sujet de la Sicile.

COLONNE, (Frédéric) duc de Tagliacotti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, & vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à Philippe IV. Son courage, sa probité & sa modération lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

COLONNE, de Gioëni, (Laurent-Onuphre) connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand-d'Espagne, chevalier de la roison d'or, prince de Palliano & de Castiglione, & mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme Marie Mancini, niece du cardinal Mazarin, laquelle s'étoit flattée d'épouser Louis XIV. Elle s'est rendue célèbre par son apologie, qu'elle publia sous le titre de *Mémoires* (petit in-12, Cologne, 1676, & en italien 1678),

par rapport aux différends qu'elle eut avec son mari. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet Charles Colonne est mort cardinal en 1739.

COLONNE ou **COLOMNE**, (Fabio) naquit à Naples en 1567, de Jérôme, fils naturel du cardinal Pompée Colonne. Il se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'histoire naturelle & sur-tout à celle des plantes. Il chercha à les connoître dans les écrits des anciens; & par une application opiniâtre, il dévoila à travers les fautes dont les manuscrits fourmilloient, ce qui auroit été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil & canonique, remplirent les momens qu'il ne donnoit point à la botanique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre, étoient regardés comme des chef-d'œuvres, avant qu'on jouît du fruit des travaux des derniers botanistes. On lui doit: I. *Plantarum aliquot ac Piscium Historia*, en 1592, in-4°, accompagnée de planches gravées, selon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il suit, fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan, 1744, in-4°, qui vaut moins que la première. II. *Minus cognitarum rariorumque stirpium Descriptio: nempe de aquatilibus, aliisque non-nullis animalibus Libellus*, Rome, 1616, 2 parties in-4°. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant plusieurs

plantes singulieres, les compara avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens & des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exercer souvent une critique judicieuse, contre Matthiole, Dioscoride, Théophraste, Plin, &c. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'Aqua-Sparta, qui avoit été très-fatigué de la première. L'impression de l'une & de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lyncei*, compagnie de savans que ce duc avoit formée, & dont l'objet étoit de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. Galilée, Porta, Achilini, Colonne en étoient les ornemens. III. Une *Dissertation sur les Glossopetres*, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'Augustin Scilla sur les corps marins, Rome, 1747, in-4°. IV. Il a travaillé aux *Plantes de l'Amérique* de Hernandez, Rome, 1651, in-fol., fig. V. Une *Dissertation sur la Pourpre*, en latin; piece fort estimée, mais devenue rare, & réimprimée à Kiel en Allemagne, 1675, in-4°, avec des notes de Daniel Major, médecin Allemand. La 1re. édition est de 1616, in-4°.

COLONNE, (François-Marie-Pompée) habile philosophe, laissa quelques ouvrages curieux, dont le principal est l'*Histoire naturelle de l'Univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maison qu'il habitoit à Paris en 1726.

COLVIUS, (Pierre) né à Bruges en 1567, & mort à Paris l'an 1594, à 26 ans, a donné : I. *Lucii Apulei Opera, cum notis*, Leyde, 1588, in-8°. Le P. André Schott a fait un grand éloge de cette édition. II. *Sidonii Apollinaris Opera, cum notis*, Hanau, 1617, in-8°.

COLUMELLE, (Lucius Junius Moderatus) natif de Cadix, philosophe Romain sous Claude, vers l'an 42 de J. C., laissa *XII Livres sur l'Agriculture*, & un *Traité sur les Arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes & par le style ; celui de Columelle se ressent encore de la latinité d'Auguste. On trouve le traité de *Re rustica*, & celui de *Arboribus* dans le *Rei rusticae Scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonnetrie a donné une traduction françoise du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, qui font partie de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8°.

COLUMNA, (Guy) natif de Messine en Sicile, suivit Edouard en Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *Chronique* en 36 livres, & quelques *Traités historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de Columna est l'*Histoire du siège de Troyes*, en latin, imprimée à Cologne, 1477, in-4°, & à Strasbourg, 1486, in-fol. Ces éditions sont très-rares, de même que les traductions Italiennes de cette Histoire, Venise, 1481, in-fol., par Philippe Cessi, Florentin ; & Florence, 1610, in-4°, par Sébastien de Rossi ; mais celle de Naples, 1665, in-4°, l'est bien moins.

COLUTHUS, poëte Grec, natif de Lycopolis, vivoit sous l'empereur Anastase I, au commencement du 6e. siècle. Il nous reste de lui un poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, Bâle, 1555, in-8°, Francfort, 1600, in-8° ; traduit en françois par M. du Molard, en 1742, in-12, avec des remarques. Le jugement de Pâris est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guere supérieure à son siècle. Coluthus vint dans un tems où la bonne poësie étoit perdue, & son génie n'étoit pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

COMBALUSIER, (François-de-Paule) médecin, né au bourg St. Andéol dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avoit des connoissances très-étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, & celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des Ecrits Polémiques sur les querelles des chirurgiens & des médecins ; & par un *Traité latin sur les vents* qui affligent le corps humain, 1747, in-12 : traduit en françois, 1754, 2 vol. in-12.

COMBAULT, (N.) né au commencement du 18e. siècle & mort en 1785, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. Si l'éducation publique produisoit souvent de tels sujets, elle n'auroit pas eu sans doute autant de contradicteurs. Il y puisa l'amour inaltérable de la vertu, du travail & des lettres ; choses qui vont si bien ensemble, & qui sont trop souvent isolées. Jamais elles ne le furent pour

lui. Pere de famille, avocat & homme-de-lettres, il a payé pleinement sa dette à l'état & à ses concitoyens, & répandu sur sa course des fleurs qui servent encore aujourd'hui d'ornement à sa mémoire. On a de lui quelques morceaux de poésie imprimés, qui font honneur à son talent. Contemporain, ami & émule de Coffin, il composa, en société avec son ami, des Hymnes que l'église de Paris a adoptées. Il avouoit entre autres, la part qu'il avoit eue à l'Hymne de S. Pierre, *Tandem laborum*, dont le pape témoigna, par un bref à M. Coffin, sa satisfaction: nous citerons ici les deux strophes les plus remarquables de cette Hymne, qui sont entièrement de lui, & que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connoisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il est impossible de faire passer en françois par une traduction, quelque bien faite qu'elle puisse être :

*Superba sordent Casares cadavera,
Quæis urbs liabat impij cultûs
ferax;*

*Apostolorum gloriatur ossibus,
Fixamque adorat collibus suis crucem.*

*Nunc ô cruore purpurata nobili,
Novisque felix Roma conditoribus,
Horum tropæis aucta, quantò
verius*

Regina fulges orbe toto civitas!

C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de S. Léon, in *Natali Petri & Pauli*. On reconnoît dans la seconde strophe, celle du Bréviaire Romain : *O Roma felix quæ duo-*

rum principum, &c.; mais chargée d'une manière bien avantageuse.

COMBE, (Marie de) voyez Cyz.

COMBE, (Jean de) voyez COMBES.

COMBE, (Guy du Rousseau de la) reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749, a donné au public : I. Un *Recueil de Jurisprudence civile du Pays de Droit-Ecrit & Coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, & encore réimprimée en 1769. II. Il donna en 1738 une nouvelle édition du *Praticien universel de Couchot*, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des Sentences & Ordonnances des premiers Juges en différentes matieres, & sur les Arrêts de défenses & autres Arrêts sur requêtes*. III. Une nouvelle édition des *Arrêts de Louet*, augmentée de plusieurs Arrêts. IV. Un *Nouveau Traité des Matieres criminelles*, 1736, in-4°. V. *Recueil de Jurisprudence canonique & bénéficiale*, pris sur les mémoires de Fuet, 1 vol. in-fol., 1748. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles Ordonnances concernant les donations, les testamens, le faux, les cas prévôtaux*.

COMBEFIS, (François) né à Marmande dans la Guienne en 1605, Dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avoit choisi pour travailler aux nouvelles éditions & versions des Peres Grecs. Avant lui aucun régulier n'avoit eu de pareilles récom-

penſes. La république des lettres lui eſt redevable: I. De l'édition des *Œuvres de S. Amphiloque*, de *S. Méthode*, de *S. André de Crete*, & de pluſieurs Opuscles des Peres Grecs. II. D'une *Addition à la Bibliothèque des Peres*; en grec & en latin, 3 vol. in-fol., Paris, 1672. Il a renfermé, dans le ſecond volume de cette collection, *Historia Monothelitarum*, dont il eſt auteur. III. D'une *Bibliothèque des Peres pour les Predicateurs*, en 8 vol. in-fol. IV. De l'édition des cinq *Historiens Grecs* qui ont écrit depuis Théophaſe, pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Byzantine, 1 vol. in-fol., Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand Colbert, qu'il travailla à cet ouvrage. On a encore de lui: *Originum rerumque Conſtantinopolitanarum Manipulus*, 1665, in-4°. Ce ſont divers Traités de pluſieurs auteurs anciens ſur l'hiſtoire de Conſtantinople. Ce ſavant religieux mourut à Paris en 1679, conſumé par les aſtérités du cloître, l'aſſiduité à l'étude, & les douleurs de la pierre. Il auroit été à ſouhaiter que le P. Combefis eût ſu auſſi parfaitement la langue latine que la grecque: ſes verſions ſeroient plus claires & plus intelligibles. Mais les eccléſiaſtiques peuvent y trouver des ſecours qu'il ne s'agit que de bien employer.

COMBES, (Jean de) avocat du roi au préſidial de Riom, publia, en 1584, un *Traité des Tailles & autres ſubſides*, & de l'inſtitution & origine des *Offices concernant les Finances*. Cet ouvrage écrit aſſez purement pour ſon tems, eſt ſurtout eſtimable par des recher-

ches utiles & par une critique judicieuſe. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DE COMBES, qui donna en 1705, in-folio, les *Procédures civiles des Officialités*. Il y a auſſi de lui les *Procédures criminelles*, in-4°.

COME, voyez COSME.

COMENIUS, (Jean-Amos) grammairien & théologien Proteſtant, naquit en Moravie l'an 1592. Châſſé de ſon pays par l'édit de 1624, qui proſcrivoit les miniſtres de ſa communion, il alla enſeigner le latin à Leſna dans la Pologne. Il ſ'entêta d'une nouvelle maniere d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reſerata*, traduit non ſeulement en douze langues européennes, mais en arabe, en turc, en perſan, en mogul, répandit ſon nom par-tout, ſans pouvoir faire adopter ſes idées. Comenius, après avoir couru dans la Siléſie, en Angleterre, en Suede, dans le Brandebourg, à Hambourg, &c., ſe fixa à Amſterdam. C'eſt dans cette ville qu'il fit imprimer in-fol., ſa *Nouvelle Méthode d'enſeigner*, production qui n'offre rien de praticable ni dans les idées, ni dans les regles. La réformation des écoles ne fut pas ſa ſeule folie; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux-prophetes, qui ſ'imaginoient avoir la clef des prédictions de l'*Apocalypse*. Cet écervelé promit aux fous qui l'écoutoient, un regne de mille ans, qui commenceroit infailliblement en 1672 ou 73, ajoutant ainſi ſes viſions & ſes chimériques calculs aux erreurs des millenaires. Il n'eut pas le tems de voir l'accompliſſement de ſes rêves, étant mort en 1671, à 80 ans,

regardé comme un prophète par ses disciples, & comme un radoteur octogénaire par le public. On a de Comenius : I. *Des Commentaires sur l'Apocalypse*. II. Un livre intitulé : *Parasophia prodromus*, Oxford, 1637, in-8°. III. *Historia fratrum Boemorum*, Hale, 1702, in-4°. IV. Enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reſerata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8°, & dont l'édition de 1661, in-8°, est en cinq langues.

COMÈS, (*Natalis*) ou Noël LE COMTE, Vénitien, appelé par Scaliger, *homofutilissimus*; a laissé une pitoyable *Traduction d'Athenée*, en latin. Dalechamps en a donné une meilleure. Huet dit que si Comès n'avoit été aveuglé de présomption & d'amour-propre, il auroit vu qu'il n'étoit nullement capable de traduire, & qu'il entreprenoit une chose qui passoit ses forces. Il a aussi laissé une *Histoire* de son tems, en 30 livres, en latin, Venise, 1581, in-fol., depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1581; traduite en italien par Charles Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4°; & une *Mythologie* latine, in-8°, traduite en français, in-4°. C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Il mourut vers 1582. — Il ne faut pas le confondre avec Jérôme COMÈS de Syracuse, peintre & poète qui florissoit vers l'an 1655. On a de lui plusieurs Poèmes en italien.

COMESTOR, voy. PIERRE COMESTOR.

COMIERS, (Claude) chanoine d'Embrun sa patrie, mort aux Quinze-Vingts en 1693, professa les mathématiques à Paris, & travailla quelque tems

au Journal des Savans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de physique, de médecine, de controverse; car il se mêloit de toutes ces sciences. Les principaux sont : I. *La nouvelle Science de la nature des Comètes*. II. *Discours sur les Comètes*, inséré dans le *Mercur* de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les comètes ne présagent aucun malheur. III. *Trois Discours sur l'Art de prolonger la vie*. L'auteur les composa à l'occasion d'un article de la gazette de Hollande, sur un Louis Galdo, italien, qu'elle faisoit vivre 400 ans. Ils sont curieux par un mélange heureux de l'histoire & de la physique. IV. *Traité des Lunettes*, dans l'extraordinaire du *Mercur* de juillet 1682. V. *Traité des Prophéties, Vaticinations, Prédications & Pronostications* contre le ministre Jurieu, in-12. VI. *Traité de la Parole, des Langues & Ecritures, & l'Art de parler & d'écrire occultement*, Liege, 1691, in-12, rare, &c.

COMINES, voy. COMMINES.

COMITOLO, (Paul) Jésuite de Pérouse en Italie, mourut dans sa patrie en 1626, à 80 ans. Il passa avec raison pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui : I. *Consilia moralia*, in-4°. II. Un *Traité des Contrats*, &c. Il attaqua avec beaucoup de force le Probabilisme.

COMMANDIN, (Frédéric) né à Urbin en 1509, mort en 1575, possédoit les mathématiques & le grec. Il se servit de ses connoissances, pour tra-

duire en latin : I. *Archimede*, Venise, 1558, in-fol. II. *Apolonius de Perge*, Bologne, 1566, in-fol. III. *Ptolomée*, Venise, 1558, in-4°. IV. *Euclide*, Pesaro, 1572, in-fol., &c. Bernardin Balde, son disciple, a écrit sa *Vie*. Commandin avoit une humeur douce & un commerce aisé. Sa conversation étoit pesante, & il paroïssoit fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire & sa conception étoient lentes; mais dès qu'il avoit appris une chose, il ne l'oublioit jamais.

COMMENVILLE, (l'abbé N. Echard de) prêtre du diocèse de Rouen, vivoit à la fin du 17^e. siècle. Il a publié : I. *Une Vie des Saints*, 4 vol. in-8°. II. *Tables géographiques & chronologiques des Archevêchés & Evêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8°, & quelques autres ouvrages.

COMMELIN, (Jerôme) célèbre imprimeur, natif de Douay, exerça d'abord sa profession en France; mais l'Allemagne lui paroissant un plus beau théâtre, il s'établit & mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimoit. On a de lui de savantes *Notes sur Héliodore & sur Apollodore*, & *Britannicarum rerum scriptores vetustiores & præcipui*, Heidelberg, 1587, in-fol. Cette collection est estimée, parce qu'on y trouve les auteurs les plus anciens sur cette matière, que Commelin a tirés de la bibliothèque Palatine d'Heidelberg, dans le tems qu'elle étoit encore florissante. Les reviseurs qu'il employoit, répon-

doient à ses soins & à son zèle. Casaubon faisoit beaucoup de cas de ses éditions. Il y a d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

COMMELIN, (Gaspard) mort en 1731, a donné, avec son oncle Jean Commelin, *Hortus Amstelodamensis*, 1697 & 1701, 2 vol. in-fol. Il a donné seul *Plantæ rariores exoticæ Horii Amstelodamensis*, 1715, in-4°, & d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Malabaricus*, 1696, in-fol., qu'on joint à cet ouvrage, 1678 & suiv., 12 vol. in-fol., fig., & qui a donné une Description de la ville d'Amsterdam en latin, 1694, in-4°. — Jean COMMELIN est auteur de la *Vie de Frédéric-Henri, prince d'Orange*, Amsterdam, 1651, in-fol., en hollandais; traduite en françois, Amsterdam, 1656, in-fol., avec figures.

COMMENDON, (Jean-François) naquit à Venise en 1524, d'Antoine Commendon, habile philosophe & excellent médecin. Dès l'âge de dix ans, il composoit des vers latins, même sur le champ. Son mérite naissant lui procura une place de camerier auprès du pape Jules III. Ce pontife dit qu'il valoit trop, pour ne l'employer qu'à faire des vers; il lui confia plusieurs affaires, aussi difficiles qu'importantes. Il l'envoya successivement en Flandre, en Angleterre, en Portugal; & Commendon s'acquitta avec zèle & prudence, de toutes les négociations dont il le chargea. Marcel II, Paul IV, Pie IV qui l'honora de la pourpre à la prière de S. Charles Borromée, &

les Peres du concile de Trente, le chargerent de plusieurs commissions non moins intéressantes. Pie V l'ayant nommé légat en Allemagne & en Pologne, Commendon contribua beaucoup, par ses soins, à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Grégoire XIII ne rendit pas toujours la même justice à Commendon. Il le reçut extrêmement bien, lorsqu'il revint de sa légation de Pologne à Rome, & loua publiquement les grands services qu'il avoit rendus à l'Eglise; mais dans la suite il parut le négliger & l'abandonner à ses ennemis, qui lui reprochoient d'avoir préféré les intérêts de la France à ceux de l'empereur Maximilien, pour l'élection d'un roi de Pologne. Grégoire XIII étant tombé malade, plusieurs cardinaux formerent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, & ils l'auroient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de tems après à Padoue, en 1584, à 60 ans. « La cour de » Rome, dit Fléchier, n'eut ja- » mais de ministre plus éclairé, » plus agissant, plus désinté- » ressé, ni plus fidele. Il sou- » tint le poids des négociations » les plus importantes, en des » tems très-difficiles. Il passa » dans les royaumes les plus » éloignés avec une diligence » incroyable. Il s'acquitt l'ami- » tié des princes, sans jamais » condescendre à leurs erreurs » ni à leurs passions. Il tra- » vailla sans relâche à rétablir » la foi & la discipline de l'E- » glise; & il s'opposa au tor- » rent des hérésies naissantes,

» avec une fermeté & une fa- » gesse extraordinaire ». Il laissa quelques Pieces de vers dans le Recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avoit été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par Gratiani, évêque d'Amélie, Paris, 1669, in-4°, traduite élégamment en françois par Fléchier, évêque de Nîmes, in-4°, & 2 vol. in-12.

COMMINES, (Philippe de) né au château de ce nom, situé sur la Lys à deux lieues de Menin, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Hardi, duc de Bourgogne. Louis XI, qui n'épargnoit rien pour enlever aux princes de son tems les hommes qu'il croyoit pouvoir leur être utiles, l'attira auprès de lui. Son nouveau maître le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, & vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchoient souvent ensemble. Commynes gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre & dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur Charles VIII, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa sous ce roi d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans (depuis Louis XII), & de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avoit vendu, disoit-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté & conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer. Après une prison de plus de deux ans à Loches & à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputoit.

imputoit. Ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quelques historiens, mais ce qui ne l'est point pour ceux qui connoissent le monde; c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avoit essuyé cet outrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. Commynes avoit épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Monforeau en Anjou; & il mourut dans son château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignit aux agrémens de la figure, les talens de l'esprit. La nature lui avoit donné une mémoire & une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictoit souvent à quatre secrétaires en même tems des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parloit diverses langues, le françois, l'espagnol, l'allemand. Il aimoit les gens d'esprit & les protégeoit. Ses *Mémoires sur l'Histoire de Louis XI & de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressans de l'histoire de France. Juste-Lipse les comparoit à tout ce que l'antiquité offroit de mieux, à Polybe même. D'autres ont comparé l'auteur à Tacite, & lui ont donné le nom de *Tacite François*. Ce zèle les a emportés trop loin. « Commynes, » dit un historien, n'a ni leurs » graces, ni leur belle ordonnance, ni ce style, dont notre langue n'étoit pas capable, » & qui dans les anciens, à côté » de qui on le place, a tant de » force & de beauté: mais plus » naturel, plus ouvert, moins » mystérieux que Tacite, plus

Tome III,

» sincère que Polybe, trop attaché aux Romains, Commynes » moins admiré, sera plus aimé » qu'eux, sa probité l'emportera sur leurs charmes ». On l'a cependant accusé d'écrire avec la retenue d'un courtisan qui craignoit encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. La meilleure édition de ses *Mémoires*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savans, est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, 4 vol. in-4°, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, & d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'Elzevir, 1648, in-12, est d'un format plus commode, & n'est pas commune. Sleidan a donné une version latine abrégée de ces *Mémoires*, Strasbourg, 1545, in-4°; Francfort, 1578, in-fol.; Amsterdam, 1648. La latinité en est belle, mais la traduction n'est pas fidelle. Poëvin l'accuse d'avoir supprimé ce que Commynes avoit écrit de contraire aux prétentions des sectaires. Gaspard Barthius en a donné une traduction plus exacte. On les a traduits aussi en italien & en espagnol.

COMMIRE, (Jean) Jésuite, né à Amboise en 1625, mourut à Paris en 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui deux volumes in-12 de *Poésies latines & d'Œuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité sont en général le caractère de sa versification; mais plus propre à

S

embellir qu'à s'élever, il n'a point, suivant quelques critiques, cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poésie le plus sublime de tous les arts. Dans ses *Paraphrases sacrées*, il n'a point connu la simplicité sublime des Livres-Saints; il se contente d'être élégant, & il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *Idylles sacrées* & ses *Idylles profanes* ont un style plus propre à leur genre que ses *Paraphrases*, des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissoit encore mieux dans les *Fables* & dans les *Odes*, & dans celles sur-tout du genre gracieux; il sembloit avoir emprunté de Phèdre sa simplicité élégante; & d'Horace ce goût d'antiquité qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. L'oraison *De arte parandæ famæ*, qu'on voit à la fin du premier volume, est pleine de sel attique, & d'excellentes vues sur les réputations factices & les petits moyens de se la procurer. On y lit entr'autres ce passage remarquable qui apprécie bien les éloges des philosophes & des gens de fesse. *Exercent quasi quædam monopolia famæ & societates laudum. Laudant mutuò ut laudentur, sænore gloriam dant & accipiunt, cateris omnibus obtrectant.* C'est sur ce modèle qu'un auteur ingénieux a publié : *L'art d'acquiescer à peu de frais une brillante réputation éphémère*, Berlin, 1776. Le P. Commire étoit d'une grande vivacité & pouffoit rudement les contradicteurs; le P. la Rue son ami, lui dit un jour en riant, que s'il lui

survivoit, il lui feroit cette épigramme :

*Commirus jacet hîc, ipsâ re & nomine mirus,
Turo fuit patriâ, moribus
Huro fuit.*

COMMUNE, (Lucius Ælius Aurelius) naquit à Rome l'an 161 de J. C. d'Antonin le philosophe & de Faustine. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur l'an 180. Des philosophes célèbres entreprirent de former son cœur & son esprit; mais ils s'y prirent mal, ou du moins avec aussi peu de succès qu'avoit eu l'éducation philosophique de Néron (voyez ce mot). Comme lui, il fit périr les plus illustres personnages de Rome, & persécuta cruellement les Chrétiens. Ses parens ne furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain Cléandre, Phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre, en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avoit déjà eu pour ministre un Perennis, mis en pièces par les soldats. Cléandre eut le même sort; mais Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune-homme de distinction lui présenta un poignard, lorsqu'il entroit par un endroit obscur, & lui dit : *Voilà ce que le sénat t'envoie.* Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage & d'abominations. Lorsqu'il manquoit de prétextes pour avoir des victimes, il feignoit des conjurations imaginaires. Aussi lascif que cruel, car ces deux passions vont toujours ensemble (voyez NÉRON), il cor-

rompit ses sœurs, destina 300 femmes & autant de jeunes garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son pere, & de donner celui de sa mere à l'une de ses concubines; au-lieu de porter le nom de Commode, fils d'Antonin, il prit celui d'Hercule, fils de Jupiter; & malheur à quiconque nioit sa divinité. Le nouvel Alcide se promenoit dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres à l'exemple de l'ancien. Il faisoit assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvoit malades ou estropiés; & après leur avoir fait lier les jambes, & leur avoir donné des éponges au-lieu de pierres pour les lui jeter à la tête, il romboit sur ces misérables, & les assommoit à coups de massue. Il ne rougissoit point de se montrer sur le théâtre, & de se donner en spectacle. Il voulut paroître tout nu en public, comme un gladiateur. Martia sa concubine, Læus préfet du prétoire, & Eleste son chambellan, tâcherent de le détourner de cette extravagance. Commode, dont le plaisir étoit, non pas de gouverner ses états, ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards & ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avoient osé lui donner des avis. Martia, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. Commode s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup. On craignit qu'il ne rejetât le

poison, & on le fit étrangler dans sa 31^e. année, 192 de J. C. Son nom est placé parmi ceux des Tibere, des Domitien, & de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône & l'humanité. Commode, tout barbare qu'il étoit, avoit la lâcheté des tyrans: n'osant se fier à personne pour le raser, il se brûloit lui-même la barbe, comme Denis de Syracuse. Voy. la fin de l'article CALIGULA.

COMMODIANUS GAZÆUS, espèce de versificateur chrétien du quatriem^e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Instructions*. Il est composé en forme de vers, sans mesure & sans cadence. Il a seulement observé que chaque ligne comprit un sens achevé. L'auteur prend la qualité de *Mendiant de J. C.* Il prêche la pauvreté dans un style fort dur. Son ouvrage a été long-tems dans l'obscurité. Rigaud le publia pour la première fois en 1650, in-4^o, & Daviès l'a donné en 1711, à la fin de son *Minutius Felix*.

COMNENE, voyez les articles des princes de cette illustre famille sous leurs noms de baptême.

COMO, (Ignacé-Marie) mort à Naples en 1750, s'est fait un nom par ses Poésies latines, par ses connoissances dans l'antiquité, & encore plus par sa piété. Nous avons de lui: I. *Inscriptiones stylo lapidario vitas exhibentes summorum pontificum & cardinalium regni Neapolitani*. II. Une *Histoire de la célèbre Confrérie de la très-sainte Trinité de Naples*, en italien, & un grand nombre de Poésies & des Epigrammes.

COMTE, (Louis le) sculpteur.

teur, natif de Boulogne, près de Paris, reçu de l'académie de peinture & de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue un *Louis-le-Grand* vêtu à la romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du Cirque*; deux groupes représentant *Vénus & Adonis*, *Zéphire & Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure, & par son goût pour l'ornement.

COMTE, (Louis le) Jésuite, mort à Bourdeaux sa patrie en 1729, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire & de mathématicien en 1685. A son retour il publia 2 volumes de *Mémoires*, in-12, en forme de lettres, sur l'état de cet empire. On y lut, que ce peuple avoit conservé pendant deux mille ans la connoissance du vrai Dieu; qu'il avoit sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers; que les Chinois avoient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avoit été dans l'erreur & dans la corruption. L'abbé Boileau, frere du satyrique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème, qui mettoit ce peuple presque au niveau du juif. La faculté proscrivit ces propositions, & le livre d'où on les avoit tirées. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du P. le Comte se faisoient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'*Histoire de la Chine* du P. du Halde. On peut encore les consulter, en se défiant de l'impartialité de

l'auteur, & se tenant en garde contre ses préjugés en faveur des Chinois: préjugés dont ni le P. du Halde, ni aucun de ses confreres n'ont été entièrement exempts. On sait d'ailleurs que les missionnaires de cette contrée n'osent point dire l'exakte vérité en ce qui concerne ce peuple frivole & vain. Ce seroit un crime capital de contredire sa haute antiquité, son énorme population, les vastes connoissances de ses docteurs, la sublime sagesse de son Confucius (voyez DU HALDE & le *Journ. hist. & litt.* 1 février 1777, pag. 171). On doit donc apprécier sur cet état de contrainte, les relations qui nous viennent de ce pays. On doit observer encore que les idées générales de la nation ont influé sur celles des missionnaires, & enfin que ceux-ci n'ont parlé si avantageusement de la Chine, que par comparaison aux plâges sauvages & aux peuples barbares qu'ils ont visités en Afrique & en Amérique. Quant aux philosophes qui s'exaltaient sur les vertus & les brillantes qualités des Chinois, les gens sages qui en connoissent les motifs & le but, ne se laissent pas dominer par l'autorité de ces messieurs, & méprisent les contes qu'ils débitent tous les jours sur ce peuple ignare, vain, foible & lâche. « On ne conçoit peut-être pas, dit un auteur, ce » qui a pu exciter dans le cœur » de nos apprentifs philosophes, cette belle passion pour » la Chine. On pourroit croire » que le vrai motif de cet engouement est la réputation » (quoique fausse) qu'ont les » lettrés de professer l'athéisme.

» Cependant il est un autre
 » motif encore plus puissant de
 » leur enthousiasme pour le
 » peuple Chinois. Pour flatter
 » l'amour-propre crédule du
 » patriarche de la philosophie,
 » on lui fit croire que l'empe-
 » reur Kien-Long, après avoir
 » lu la *Henriade*, en avoit qua-
 » lifié l'auteur des épithetes de
 » Thienne-Ly (lumière divine)
 » & de Poufal-Fond (esprit sur-
 » naturel). Dès ce moment
 » l'empire de la Chine devint
 » à ses yeux le modele de tous
 » les autres; & comme tous ses
 » sentimens sont *dans la circu-*
 » *lation publique*, les *sanfonnets*
 » qu'il avoit instruits à siffler
 » *Psaphon est un dieu*, ont tous
 » à l'envi répété aussi, *l'empire*
 » *de la Chine est le modele de*
 » *tous les autres* ». Voyez CON-

FUCIUS.
 COMTE, voyez COMÈS
 (*Natalis*).

COMTE, (Florent le) sculp-
 teur & peintre Parisien. Il est
 plus connu par le Catalogue des
 ouvrages d'architecture, de
 sculpture, de peinture & de
 gravure des différens maîtres,
 que par les siens propres. Les
 curieux sur-tout en gravure le
 recherchent, pour les notions
 qu'il donne du caractère, des
 marques, & du nombre des
 ouvrages des différens gra-
 veurs. Son livre est intitulé :
Cabinet de singularités d'Archi-
tecture, Peinture, Sculpture &
Gravure, Paris, 3 vol. in-12. Les
 deux premiers furent donnés en
 1699; mais l'auteur, sentant les
 défauts de ces deux volumes,
 fit de nouvelles recherches, qui,
 jointes aux éclaircissemens pour
 les précédens, en formerent un
 troisième qu'il publia en 1700.

Il écrit assez mal; & l'histoire
 des différens auteurs est expo-
 sée d'une manière un peu con-
 fuse. Le Comte mourut à Paris
 vers 1712.

COMUS, dieu qui présidoit
 aux festins, aux réjouissances
 nocturnes, aux toilettes des
 femmes & des hommes qui ai-
 moient à se parer. On le repré-
 sentoient en jeune-homme chargé
 d'embonpoint, couronné de
 roses & de myrthe, tenant un
 vase d'une main, & un plat de
 fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHES, (Guillaume
 de) grammairien & philosophe,
 étoit de Normandie & mourut
 vers 1150. Il est auteur d'une
 Glose sur les Evangiles, & de
 divers Traités philosophiques.
 Ayant expliqué le mystere de la
 Ste. Trinité à-peu-près comme
 Abailard, il se rétracta dans un
 écrit intitulé *Dragmaticon*, qui
 est un dialogue entre Henri II,
 duc de Normandie, & lui. On
 le garde dans la bibliothèque
 du Mont-St.-Michel. Le plus
 considérable de ses ouvrages.
De naturis creaturarum, sive de
opere sex Dierum, lib. xxxiii,
 a été imprimé peu après la
 naissance de l'imprimerie, sans
 date, ni lieu de l'impression,
 en deux grands vol. in-fol. très-
 rares.

CONCHYLIUS, voyez CO-
 QUILLE.

CONCINA, (Daniel) théo-
 logien Dominicain, né dans un
 village du Frioul en 1686, passa
 tout le tems de sa vie à prê-
 cher & à écrire. Benoît XIV,
 qui connoissoit tout son mé-
 rite, forma très-souvent ses dé-
 cisions sur les avis de ce savant
 religieux. Il mourut à Venise
 en 1756, regardé comme le plus

grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : I. *La Discipline ancienne & moderne de l'Eglise Romaine sur le jeûne du Carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV; avec des observations historiques, critiques & théologiques; in-4°. 1742. II. *Mémoire historique sur l'usage du Chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748. III. *Dissertations théologiques, morales & critiques sur l'Histoire du Probabilisme & du Rigorisme*; dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, & on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne; 2 vol. in-4°. Venise, 1743. IV. *Explication des quatre Paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*; in-4°. 1746: cet ouvrage a été traduit en françois. V. *Dogme de l'Eglise Romaine sur l'usure*, in-4°. Naples, 1746. VI. *De la Religion révélée*, &c., in-4°. Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : I. *Theologia Christiana, dogmatico-moralis*, 12 vol. in-4°. 1746; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation. II. *De Sacramentali absoluteione impertienda aut differenda recidivis, consuetudinariis*, 1755, in-4°. On a traduit cette dissertation en françois, & on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur & du catalogue de ses ouvrages; elle est très-propre à corriger les abus que la facilité de l'indulgence des confesseurs ont introduits dans l'administration du sacrement de Pénitence. III.

De spectaculis theatralibus, Rome, 1752, in-4°. L'auteur est peu favorable au théâtre, &c., &c.

CONCINI ou CONCINO, connu sous le nom de maréchal d'Ancre, naquit à Florence de Barthélemi Concino, qui de simple notaire devint secrétaire d'état. Le fils vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme d'Henri le Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigai, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort d'Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, & obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit, & ministre, sans connoître les loix du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, & sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçoit sous le nom d'un roi enfant & d'une reine foible. La Galigai n'abusoit pas moins insolemment de sa faveur: elle refusoit sa porte aux princes, aux princesses, & aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un & de l'autre. Louis XIII, qui se conduisoit par les conseils de Luy-nes son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi; & sur son refus, il le fit

tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, & traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des portences qu'il avoit fait dresser pour ceux qui parleroient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Greve & en d'autres lieux, on le démembra & on le coupa en mille pieces. Chacun vouloit avoir quelque chose du *Juif ex-communié* : c'étoit le nom que lui donnoit cette populace mutinée. Ses oreilles sur-tout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, & ses restes sanglans brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue d'Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart-d'écu l'once. La fureur de la vengeance étoit telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, & le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, & déclara leur fils ignoble & incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°, la tragédie du *Marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou *la Victoire du Phébus François contre le Python de ce tems*. On trouva dans les poches de Concini la valeur de 19 cents 85 mille livres en papier, & dans son petit logis pour 2 millions 200 mille livres d'autres rescriptions. C'étoit-là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. La Caligai avoua qu'elle avoit pour plus de 120,000 écus

de pierreries. On auroit pu la condamner comme concussionnaire; on aime mieux la brûler comme sorcière. On prit des *Agnus Dei* qu'elle portoit pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'étoit servie pour enforçeler la reine? Caligai, indignée contre le conseiller & mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : *Mon sortilège a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits foibles.*

CONCORDE, divinité que les Romains adoroient, & en l'honneur de laquelle ils avoient élevé un temple superbe. Elle étoit fille de Jupiter & de Thémis : on la représente de même que la Paix.

CONDAMINE, (Charles-Marie de la) chevalier de S. Lazare, des académies françoise & des sciences de Paris, des académies royales de Londres, &c., naquit à Paris en 1701, & y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il étoit attaqué. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, & entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique & de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec Mrs. Godin & Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public (*voyez* SNELL Willebrod, & le *Journ. hist. & litt.* 1 décembre 1779, p. 484). Notre observateur manqua d'y périr par l'inconduite d'un de ses compagnons; un M. Sériergues,

ayant par son libertinage & sa morgue, irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui & sur les académiciens une tempête, dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de la Condamine partit quelque tems après pour Rome; le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, & lui accorda la dispense d'épouser une de ses nieces. Il épousa à l'âge de 55 ans cette niece qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il étoit accablé, & le consola de l'espèce d'injustice qu'il croyoit avoir essuyée à son dernier voyage d'Angleterre, & dont il n'avoit pu obtenir une réparation, réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages : I. *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°. Ce voyage est écrit avec intérêt. On découvre par tout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir & de connoître. Il est néanmoins fâcheux de devoir observer que tant de fatigues & de dangers n'ont peut-être pas été essuyés précisément pour l'avancement des sciences & le service de l'humanité; mais aussi pour satisfaire des vues & des prétentions particulières. II. *La figure de la Terre, déterminée par les observations de MM. de la Condamine & Bouguer*, 1749, in-4°. Les savans qui n'étoient attachés à aucun système, ont cru que ces observations n'avoient pas péremptoirement déterminé la chose qui en fait l'objet. " La terre ,

» dit un physico-géometre, ne
 » peut être déterminée dans sa
 » figure & son étendue, sans
 » qu'on sache l'étendue de cha-
 » que degré dans la direction
 » du méridien : or cela ne se
 » fait pas. Picard, Maraldi, de
 » Mayran, Eifenschmid, les
 » deux Cassini, &c., ont trouvé
 » les degrés méridiens ou de
 » latitude, plus longs vers l'é-
 » quateur : les observations fai-
 » tes par ordre de la cour de
 » France, à Tornea en La-
 » ponie, & à Quito en Amé-
 » rique, disent au contraire
 » que les degrés de latitude
 » sont plus petits vers l'équa-
 » teur, plus longs vers les
 » poles. L'auteur des *Etudes*
 » de la nature prétend que si les
 » degrés polaires sont plus
 » longs, la terre est allongée
 » vers les poles; le gros des
 » physico-mathématiciens as-
 » sure le contraire. Enfin, quel-
 » ques mathématiciens, rebu-
 » tés par la différence des cal-
 » culs qu'ils remarquoient dans
 » toutes les observations, ont
 » avancé que les deux hémis-
 » pheres pourroient bien n'être
 » pas égaux; d'autres ont sou-
 » tenu que la terre avoit au-
 » moins de grandes irrégulari-
 » tés dans sa figure, & que ses
 » méridiens n'étoient pas sem-
 » blables; opinion que le P.
 » Boscowich a entrepris de
 » mettre dans tout son jour. Le
 » résultat que l'homme impar-
 » tial forme de tout cela, est
 » que la terre n'est point mesu-
 » rable, conformément à ce
 » passage de l'Ecriture : *Quis*
 » *posuit mensuras ejus, si nosti?*
 » *Vcl quis tetendit super eam li-*
 » *neam?* Job. 32. *Alitudinem*
 » *cæli & latitudinem terræ quis*

» *dimensus est ?* Eccli. I ». III. *Mesure des trois premiers degrés du Méridien dans l'hémisphère austral*, 1751, in-4°. IV. *Journal du Voyage fait par ordre du Roi à l'équateur, avec un Supplément*, en 2 parties, 1751-1752, in-4°, suivi de l'*Histoire des Pyramides de Quito*, qui avoit été imprimée séparément en 1751, in-4°. V. *Divers Mémoires sur l'Inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, & il mit dans cet objet toute l'activité qui formoit son caractère. « Après avoir perdu » sans fruit, dit M. Linguet, » une partie de sa vie & de sa » santé dans cette expédition » aussi célèbre que puérile de » la mesure des degrés, il étoit » devenu l'apôtre de la petite » vérole artificielle ». Cependant cette charlatanerie a perdu beaucoup de son crédit, depuis que plusieurs parlemens & tribunaux de police l'ont défendue dans les villes à cause de l'infestation qu'elle répand; depuis qu'on a vu par les tables mortuaires qu'à l'époque de l'inoculation, la petite vérole (qui diminueoit considérablement, & sembloit s'évanouir comme la lepre & le mal des ardens) s'étoit singulièrement renforcée, & depuis qu'on a mieux connu les mauvais effets que produit le virus variolique dans ceux où il ne se développe pas, la multitude des rechûtes des inoculés, la très-maligne espèce dont est toujours la petite vérole naturelle dans des corps déjà détériorés par l'artificielle, & enfin le grand nombre de victimes immolées à cette pra-

tique empirique, un archiduc à Florence, une princesse de Galles, un infant de Naples, & tant d'autres dont nous avons en main une liste effrayante, &c. (voyez AARON d'Alexandrie, CANTWEL). Le style des différens ouvrages de la Condamine, est simple & négligé; mais il est semé de traits agréables & plaisans, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère étoit un des talens de cet académicien, & on a de lui des *Vers de société*, d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchoient, parce qu'il étoit plein d'anecdotes & d'observations singulieres, propres à amuser leur curiosité.

CONDÉ, (Turstin de) archevêque d'Yorck, né au village de Condé-sur-Seule, près de Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de Callixte II, dans le concile de Rheims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère, & se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin sut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Evangile. Les Ecoissois ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, & remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, & mourut peu de tems après. Il

eut pour frere Audouën de Condé, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur & sa libéralité.

CONDÉ, voyez au mot LOUIS, les princes de ce nom.

CONDILLAC, (Etienne Bonnot de) de l'académie françoise, né à Grenoble, & mort dans sa terre de Flux, près de Baugenci, le 3 août 1780, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui un *Essai sur l'origine de nos connoissances*, 1746, 2 vol. in-12, & un *Traité des sensations*, 1767, 2 vol. in-12, dans lesquels il y a des vues profondes, mais aussi beaucoup de choses que des philosophes judicieux ont justement critiquées; ils ont été vivement attaqués par l'abbé Rosignol dans la *Théorie des sensations*, imprimée à Embrun, 1780. L'abbé de Lignac les combat aussi avec beaucoup de succès dans les *Lettres d'un Américain*. Son *Cours d'Etudes*, ouvrage qu'il avoit composé pour l'éducation de l'infant Ferdinand-Louis duc de Parme, actuellement régnant, a été, comme l'on sait, pros crit par ce prince, & l'on ne peut disconvenir qu'il n'ait à plusieurs égards mérité de l'être. On a encore de lui: I. *Traité des systêmes*, 1749, 2 vol. II. *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12. III. *Traité des animaux*, 1755, in-12. IV. *Une Logique*, in-8°. V. *Le commerce & le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776,

in-12. On découvre dans tous ces ouvrages beaucoup de connoissances, un esprit fécond & varié, mais en même tems le goût des systêmes & des paradoxes. Les idées sont souvent obscures & confuses, & l'auteur ne cache pas assez l'embaras où il se trouve parfois de les débrouiller.

CONDREN, (Charles de) 2e. général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri d'Henri IV, naquit à Vauvain, près de Soissons, en 1588. Son pere, qui avoit dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique; mais sa vocation étoit trop forte. Le cardinal de Berulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, & l'employa très-utilement. Le P. de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frere unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Rheims & celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé long-tems pour la gloire de Dieu & pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idee du Sacerdoce de J. C.*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des Lettres & des Discours en deux volumes in-12. C'est lui qui comparoit les vieux docteurs ignorans aux vieux jetois, qui, à force de vieillir, n'avoient plus de lettres. Le P. Amelotte a écrit sa *Vie*, in-8°.

- **CONFUGIUS**, le pere des philosophes Chinois, naquit à Chanping, d'une famille qui tiroit son origine de Ti-Y, 27^e. empereur de la seconde race (si on en croit les fabuleuses annales de la Chine) vers l'an 550 avant J. C., tems où la Chine étoit encore très-peu de chose. Il devint mandarin & ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chanton ; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avoit envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, & se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains, & certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs Chinois) que dans peu de tems il eut jusqu'à 3 mille disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occuperent les postes les plus éminens dans différens royaumes. Ses disciples avoient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendoient des honneurs qu'on n'avoit accoutumé de rendre qu'à ceux qui étoient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, & y mourut à 73 ans. Quelque tems avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle: *Hélas*, disoit-il, *il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes : je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir.* Son tombeau est dans l'académie même où il donnoit ses leçons, proche la ville de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des colleges

magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or: *Au grand maître... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs & des rois... Au saint... Au roi des lettrés.* Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, & fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendans sont mandarins-nés, & ne paient aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de pourceaux & de chevres, & exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'étoit l'homme le plus sage & le plus vertueux qui ait paru dans le monde. Mais quand on ne connoîtroit point les exagérations chinoises, on pourroit réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont les notions de sagesse & de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide & corrompu. On attribue à ce philosophe **IV Livres de morale**. Le P. Couplet a donné au public les trois premiers livres en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-folio ; & on les traduisit l'année suivante en françois, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12 (voyez **COUPLET**). Entre beaucoup de sentences verbiageuses & triviales, on en trouve de fort bonnes, mais il est très-douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On sait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de 2 ou 3 mille ans, des écrits qui datent depuis la naissance du Christianisme, entr'autres le *Choué-Ouen*, où il est parlé du mystère de la Trinité, dans des termes absolument inconnus.

avant Jesus-Christ (voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 fév. 1777, p. 175). Il ne seroit donc pas étonnant que les Œuvres de Confucius eussent du moins quelques additions d'un tems très-postérieur: peut-être aussi cette matiere bien approfondie répandroit-elle des doutes sur l'époque où vivoit Confucius, & l'avanceroit de plusieurs siècles; ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire & surtout de la chronologie Chinoises, n'auroit rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J. C., si toute l'histoire Chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve M. Goguet? Du reste, sa morale quelle qu'elle soit, est sans nerf & sans sanction; c'est un amas de sentences & de vues incohérentes. « Confucius, dit M. Sonnerat, dans son *Voyage aux Indes Orientales & à la Chine*, » ce grand législateur » qu'on élève au-dessus de la » sagesse humaine, a fait quelques livres de morale adaptés au génie de la nation; » car ils ne contiennent qu'un » amas de choses obscures, » de visions, de sentences, & » de vieux contes mêlés d'un » peu de philosophie.... Ses ouvrages, quoique pleins d'obscurités, sont adorés.... Confucius & ses descendans ont écrit des milliers de sentences qu'on a accommodées aux événemens, comme nous avons interprété celles de Nostradamus & du Juif errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes & les enfans qui y

» croient; à la Chine, c'est d'après » près elles qu'on dirige toutes » les opérations ». Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels qu'on les connoît depuis que Paw, Raynal, Bergier ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :
De la seule raison, salutaire inter-

prete,
Sans éblouir le monde, éclairant
les esprits,
Il ne parla qu'en sage, & jamais en
prophete :
Cependant on le crut, & même en
son pays.

Ceux qui connoissent la haine implacable des philosophes contre Jesus-Christ, ne seront pas surpris de cet excès d'audace & d'absurdité. « On comprend » sans peine, dit un auteur, » que le misérable jongleur du » pays de Lou, qui n'a jamais su » lier ensemble deux maximes » de morale, qui a dogmatisé » par boutade & par caprice, » sans sanction & sans garantie; dont les leçons, si elles » ont eu quelque efficacité, ont » formé le plus frivole, le plus » lâche & le plus fripon de tous » les peuples; on voit, dis-je, » que ce verbiageur Chinois, » est mis ici en parallèle & bien » au-dessus du divin Législateur des Chrétiens. Il est connu que Voltaire aimoit à s'entendre appeler par ses supôts, *mon cher ante-christ*; » ainsi cette impiété n'a rien » d'obscur ni d'étonnant dans » sa bouche; mais qu'on ose

» l'afficher publiquement par
 » maniere d'épigraphe, & en
 » faire le frontispice d'un livre,
 » c'est ce qui montre à décou-
 » vert & la hardiesse des blas-
 » phémateurs & la foiblesse de
 » l'autorité ».

CONGREVE, (Guillaume)
 né en Irlande, dans le comté de
 Corck, en 1672, mort en 1729.
 Son pere le destina d'abord à
 l'étude des loix; mais ils'y livra
 sans goût, & par conséquent
 sans succès. La nature l'avoit
 fait naître pour la poésie. C'est,
 de tous les Anglois, celui qui
 a porté le plus loin la gloire
 du théâtre comique. Ses pieces
 sont pleines de caracteres nuan-
 cés avec une extrême finesse;
 mais on y trouve en même
 tems cette liberté, ou si l'on
 veut cette licence qui est le
 fruit, & en même tems la cause
 de la corruption publique. Il
 quitta de bonne heure les Mu-
 ses, se contentant de composer
 dans l'occasion quelques Pieces
 fugitives, que l'amitié ou l'a-
 mour lui arrachoit. On a de
 lui, outre ses Comédies, des
 Odes, des Pastorales & des
 Traductions de quelques mor-
 ceaux des poëtes grecs & latins.
 Ses *Œuvres* parurent à Londres,
 1730, 3 vol. in-12. Baskerville
 en a donné une édition en
 1761, 3 vol. in-8°.

CONINCK, (Gilles) Jé-
 suite, né à Bailleul en 1571,
 & mort à Louvain le 31 mai
 1633, a publié: I. Des Com-
 mentaires sur la Somme de S.
 Thomas, sous ce titre: *Com-
 mentariorum ac disputationum in
 universam doctrinam D. Thomæ,
 de sacramentis & censuris: auc-
 tore Ægidio de Coninck, Socie-
 tatis Jesu: postrema editio, Ro-*

thomagi, 1630, in-fol. II. *De
 Deo trino & incarnato*, Anvers,
 1645, in-fol.

CONNAN, (François de)
 seigneur de Coulon, maître des
 requêtes, se distingua sous le
 regne de François I par sa scien-
 ce. Il mourut à Paris en 1551, à
 43 ans. Il a laissé 4 livres de
Commentaires sur le Droit Civil,
 Paris, 1558, in-fol., que Louis
 le Roi, son intime ami, dédia
 au chancelier de l'Hôpital. Con-
 nan avoit aussi le dessein de
 donner au public un ouvrage
 semblable à celui que Domat a
 exécuté depuis. Ce jurisconsulte
 joignoit à une mémoire heu-
 reuse, un esprit juste & capable
 de réflexion.

CONNOR, (Bernard) mé-
 decin irlandois, vint en France
 à l'âge de 20 ans. Il fut chargé
 de l'éducation des fils du grand-
 chancelier du roi de Pologne,
 qui étoient à Paris. Après avoir
 voyagé avec eux en Italie, en
 Sicile, en Allemagne & ail-
 leurs, il devint médecin de sa
 majesté Polonoise, qui le donna
 à l'électrice de Baviere sa sœur.
 Il repassa en Angleterre, devint
 membre de la société royale,
 & embrassa extérieurement la
 communion de l'église angli-
 cane. Un prêtre Catholique,
 déguisé, ayant obtenu de l'en-
 tretenir en secret dans sa der-
 niere maladie, on vit au tra-
 vers d'une porte, qu'il lui donna
 l'absolution & l'Extrême-On-
 ction. Le malade mourut le len-
 demain 30 octobre 1698, à 33
 ans. On a de lui un livre inti-
 tulé: *Evangelium Medici, seu
 de suspensis naturæ legibus, sive
 de miraculis, reliquisque quæ
 Medici indagari subijci possunt*,
 in-8°, Londres, 1697. Connor,

trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile. Le docteur anglican qui l'assista à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect : il répondit qu'il ne l'avoit pas composé dans le dessein de nuire à la Religion chrétienne, & qu'il regardoit les miracles de Jesus-Christ comme un témoignage de la vérité de sa doctrine & de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étoient pas tout-à-fait irréligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais; on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'avisera jamais de regarder comme naturelle cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader & Thomas Bartholin, ont tout autrement raisonné sur les maladies & les guérisons dont il est parlé dans l'Evangile. « Entre les différens évé-
 » nemens rapportés dans l'Histoire-Sainte, dit un auteur,
 » il en est dont le surnaturel
 » faute aux yeux de tout homme de bon sens, & sur lesquels il n'est besoin ni de dissertation ni d'examen. Qu'un
 » malade guérisse par les remèdes, lentement, en reprenant des forces peu-à-peu,
 » c'est la marche de la nature;
 » qu'il guérisse subitement à la parole d'un homme, sans conserver aucun reste, ni aucun
 » ressentiment de la maladie,
 » c'est évidemment un miracle.
 » Qu'un thaumaturge par sa parole, ou par un simple atouchement, rende la vie aux
 » morts, la vue aux aveugles-

» nés, l'ouïe aux sourds, la
 » voix aux muets, la force & le
 » mouvement aux paralytiques,
 » marche sur les eaux, calme
 » les tempêtes sans laisser aucune
 » marque d'agitation sur
 » les flots, rassasie cinq mille
 » hommes avec cinq pains,
 » &c., ce ne sont certainement
 » pas-là des œuvres naturelles.
 » Pour en décider, il n'est pas
 » nécessaire d'être médecin,
 » philosophe ou naturaliste; il
 » suffit d'avoir la plus légère
 » dose de bon sens ». On a
 encore de Connor, *Voyage en Pologne*, Londres, 1698, 2 vol. in-8°, en anglois; estimé.

CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Secouru par Artaxercès qui lui avoit confié le commandement de sa flotte, il remporta sur les Lacédémoniens la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J. C., coula à fond 50 galères, tua un grand nombre de soldats, & enveloppa dans le combat, l'amiral Lysandre qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athenes de toutes les pertes qu'elle avoit faites à la journée de la Chevre, 16 ans auparavant. Conon, qui venoit de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, entra dans sa patrie convert de gloire, & lui fit présent des sommes immenses qu'il avoit recueillies dans la Perse. Avec cet argent & un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de tems le Pyrée & les murailles de la ville. Les Lacédémoniens

ne trouverent d'autre moyen de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxercès, de vouloir enlever l'Ionie & l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Atheniens. Tiribase, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'accusé fut mené à Artaxercès qui le fit mourir ; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son pere, se signala dans les combats.

CONON, astronome de l'isle de Samos, étoit en commerce de littérature & d'amitié avec Archimede, qui lui envoyoit de tems en tems des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations la chevelure de Bérénice, sœur & femme de Ptolomée-Evergete, vers l'an 300 avant J. C. Cette reine inquiète du sort de son époux, qui étoit alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure, s'il revenoit sans accident. Ses desirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égarés quelque tems après. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Evergete désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avoit été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avoient fait partie d'aucune constellation ; l'astronome les indiquant au roi, lui dit que c'étoit la chevelure de sa femme, & Ptolomée voulut bien le

croire. Catulle a laissé en vers latins la traduction d'un petit poëme grec de Callimaque à ce sujet.

CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mourut le 21 septembre de l'année suivante. C'étoit un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité & sa candeur.

CONRAD, (S.) évêque de Constance, issu d'une illustre maison d'Allemagne, annonça dès son enfance qu'il seroit un Saint. Il fut envoyé de bonne heure à la célèbre école qui fleurissoit alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale, & ensuite élu unanimement évêque, après la mort de Noting. Conrad qui ne vouloit plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frere, contre des terres situées dans le voisinage de Constance, qu'il donna à la cathédrale & aux pauvres.

» Plein de mépris pour les choses du monde, dit un historien, il se livra au service de Dieu avec une ferveur extraordinaire. Son air sérieux déceloit la profonde impression que la pensée de l'éternité faisoit sur son ame ; il n'étoit cependant ni triste ni mélancolique. Sa gaieté étoit la suite de cette paix intérieure, que les événements de la vie ne troublent jamais. La simplicité chrétienne relevoit toutes ses actions ; son humilité & sa piété donnoient à toute sa

» conduite un certain air de
 » dignité qui n'appartient qu'à
 » la vertu, & qui est bien su-
 » périeur à celui que donnent
 » les grandeurs humaines. Ceux
 » qui approchoient de lui, se
 » sentoient pénétrés d'un res-
 » pect mêlé de confiance &
 » d'affection, tant son affabi-
 » lité & sa charité avoient de
 » charmes ». Conrad mourut
 en 976, après avoir rempli pen-
 dant 42 ans tous les devoirs de
 l'épiscopat avec un zèle infati-
 gable, & la plus parfaite exac-
 titude. Il s'opéra plusieurs mi-
 racles à son tombeau. Le pape
 Calixte III le canonisa vers l'an
 1120. Leibnitz a publié sa *Vie*.

CONRAD I, comte de Fran-
 conie, fut élu roi de Germa-
 nie en 912, après la mort de
 Louis IV. Othon, duc de Saxe,
 avoit été choisi par la diète ;
 mais se voyant trop vieux, il
 proposa Conrad, quoique son
 ennemi, parce qu'il le croyoit
 digne du trône. « Cette action
 » n'est guère dans l'esprit de
 » ce tems presque sauvage (dit
 un historien qui conredit sou-
 vent tous ceux qui l'ont pré-
 cédé). « On y voit de l'am-
 » bition, de la fourberie, du
 » courage, comme dans tous
 » les autres siècles ; mais à com-
 » mencer par Clovis (ajoute-
 t-il non moins témérairement),
 » on ne voit pas une action
 » de magnanimité ». C'est ca-
 lomnier la nature humaine. Il
 est très-sûr qu'il y avoit moins
 de raffinement dans ce siècle,
 que dans le nôtre ; il y avoit
 plus de franchise, de généro-
 sité & de véritable vertu. Tous
 les peuples reconnurent Con-
 rad, à l'exception d'Arnoul,
 duc de Bavière, qui se sauva

chez les Huns, & les engagea
 à venir ravager l'Allemagne. Ils
 portèrent le fer & le feu jusques
 dans l'Alsace & sur les fron-
 tières de la Lorraine. Conrad
 les chassa par la promesse d'un
 tribut annuel, & mourut en
 918, sans laisser d'enfant mâle.
 Il imita, avant de mourir, la
 générosité d'Othon à son égard,
 en désignant pour son succes-
 seur le fils du même Othon,
 Henri qui s'étoit révolté contre
 lui.

CONRAD II, dit le *Salique*,
 fils d'Herman, duc de Franco-
 nie, élu roi d'Allemagne en
 1024, après la mort d'Henri,
 eut à combattre la plupart des
 ducs révoltés contre lui. Ernest,
 duc de Souabe, qui avoit aussi
 armé, fut mis au ban de l'em-
 pire. C'est un des premiers
 exemples de cette proscription,
 dont la formule étoit : *Nous dé-
 clarons ta femme veuve, tes en-
 fans orphelins, & nous t'envoyons
 au nom du diable aux quatre
 coins du monde.* L'année d'après,
 1027, Conrad passa en Italie, &
 fut couronné empereur à Rome
 avec la reine son épouse. Ce
 voyage des empereurs Alle-
 mands étoit toujours annoncé
 une année & six semaines avant
 que d'être entrepris. Tous les
 vassaux de la couronne étoient
 obligés de se rendre dans la
 plaine de Roncale, pour y être
 passés en revue. Les nobles &
 les seigneurs conduisoient avec
 eux leurs arriere-vassaux. Les
 vassaux de la couronne, qui
 ne comparoissent pas, per-
 doient leurs fiefs, aussi-bien
 que les arriere-vassaux qui ne
 suivoient pas leurs seigneurs.
 C'est depuis Conrad principa-
 lement, que les fiefs sont de-
 venus

venus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, & à titre de mari de Gisele, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht l'année d'après, après avoir régné avec beaucoup de gloire & de piété. L'empereur St. Henri l'avoit recommandé à sa mort aux électeurs, & Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avoit fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe, & d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1094. Après la mort de Lothaire II, à qui il avoit disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur l'an 1138. Henri de Bavière, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection; mais ayant été mis au ban de l'empire & dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la

Bavière. Welf, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc, mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si on en croit quelques auteurs, aux noms des *Guelfes* & des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avoit été *Welf*, nom de leur général; & celui des Impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric duc de Souabe, leur général, avoit été élevé. Peu-à-peu, ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent, dit-on, toujours appelés *Weiblingiens*, & qu'on nomma *Welfes* tous ceux qui étoient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvoit recevoir ces mots barbares, les ajoutèrent comme ils purent, & en composèrent leurs *Guelfes* & leurs *Gibelins*. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnent de ces deux noms; mais elle n'est pas avouée généralement, & il faut convenir qu'elle a un air de contrainte (*). Quoi qu'il en soit, l'expédition de

(*) D'autres rapportent ces deux noms à deux freres, *Guelfes* & *Gibel*, qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'aîné pour le pape Grégoire IX, & le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Maimbourg, dans sa *Décadence de l'Empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis : " Il y avoit sur les confins de l'Allemagne & de l'Italie, vers la source du Rhin, deux maisons très-illustres & très-anciennes : l'une des Henri de Guibeling, l'autre des Guelfes d'Adorf, qui par une émulation de gloire & une jalousie d'ambition, étoient presque toujours en querelle, & causoient souvent par leur dissension, un grand désordre dans l'Empire. Les empereurs Conrad le Salique & les trois Henri ses successeurs étoient de cette première

T

Conrad III dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse, que sa guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de son armée, peut-être aussi le poison que les Grecs étoient soupçonnés de jeter dans les fontaines. Conrad, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winfberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, & de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourroient. Elles prirent leurs maris sur leur dos, & leurs enfans sous leurs bras. L'empereur, touché de cette expression vive & pittoresque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitans.

CONRAD IV, duc de Souabe, & fils de Frédéric II, proclamé roi des Romains à l'âge de 8 ans, tâcha de se faire élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape Innocent IV qui lui connoissoit des sentimens trop semblables à ceux de son père, s'y opposa. Conrad passa en Italie pour s'en venger ; il prit Naples, Capoue, Aquino, & mourut bientôt après à la fleur de son âge, l'an 1254. On accusa Mainfroi, fils naturel de son père, de l'avoir fait empoisonner, comme il avoit empoisonné Frédéric son père.

CONRAD, de précepteur,

de l'empereur Henri IV, devint l'an 1075 évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné l'an 1099 dans son palais, où il étoit en prière après avoir dit la Messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenoit les terres, que l'empereur lui avoit données jusqu'à trois fois ; les autres, un maçon, dont il avoit surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers Ecrits en faveur d'Henri IV, dans le *Recueil des Pièces apologétiques* de cet empereur, Mayence, 1520, & Hanovre, 1611, in-4^o.

CONRAD, de Mayence, *Conradus Episcopus*, auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-fol., & dans les recueils de Reuberus & d'Urficius : compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce tems-là.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III ; & l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé, parce qu'il étoit né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis* ; ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les Prémontrés en

„ maison ; & la seconde a produit les ducs de Bavière, fort connus „ sous le nom de Guelphes „ On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle & la plus vraisemblable.

1207, fut nommé à la prévôté d'Uspérg, dans le diocèse d'Aufbourg, l'an 1215, qui fut érigée en abbaye, & dont il devint le premier abbé, & mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Bélus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, & qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle en 1569, in-fol., est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, & ne ménage pas assez les pontifes Romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélancthon s'empressa d'en donner une édition à Bâle l'an 1540, in-fol.

CONRADIN ou CONRAD le Jeune, fils de Conrad IV & d'Elisabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, n'avoit que trois ans lorsque son pere mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, & gouverna en tyran. Urbain IV fatigué des courses qu'il ne cessoit de faire sur les terres de l'Eglise, appella Charles d'Anjou, & lui donna en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume défolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les Gibelins d'Italie le reçurent dans Rome au Capitole; comme un empereur. Tous les cœurs étoient à lui, & par une destinée singulière, dit un historien, les Romains & les Musulmans se déclarerent en même tems en sa faveur. D'un côté,

l'infant Henri, frere d'Alfonse X, roi de Castille, vrai chevalier-errant, passe en Italie, & se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent & des galeres; & tous les Sarrafins restés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles. Conradin, fait prisonnier après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples en 1269. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnoit à celui de ses parens qui voudroit le venger. Un cavalier ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avoit épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avoit produit tant de rois & d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avoit que 17 ans, lorsqu'il fut décapité. Il est très-faux que le pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. *Voyez son article.*

CONRART, (Valentin) conseiller-secrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'académie françoise le regarde comme son pere. Ce fut dans sa maison, que cette compagnie se forma en 1629, & s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuoit beaucoup à rendre ces assemblées agréables; par son goût, sa douceur & sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, & quoique ses

Lettres à Felibien, Paris, 1681, in-12, son *Traité de l'Action de l'Orateur*, Paris, 1657, in-12, qui a reparu en 1686, sous le nom de *Michel le Faucheur*, & quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il a encore de la célébrité. Conrart mourut en 1675. Il étoit de la religion Prétendue Réformée. On dit qu'il revoyoit les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart étoit parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venoit de la province, il logeoit chez lui; les gens-de-lettres s'y assembloient, pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies: & voilà la première origine de l'académie.

CONRINGIUS, (Hermannus) professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Frise en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne & sur l'histoire moderne, qu'il possédoit parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence & d'histoire. I. *De Antiquitatibus academicis dissertationes. septem.* Ces dissertations, réimprimées en 1739, in-4°, sont savantes & curieuses. II. *Opera juridica, politica & philosophica.* III. *De origine juris Germanici*, &c. Son patriotisme & sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hazard, sur-tout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conringius a paru en 7 vol. in-folio, à Brunswick, 1730.

CONSENTES, nom qu'on donnoit aux Dieux & aux Déeses du premier ordre. Ils étoient

douze, savoir: Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérès. Ces 12 divinités présidoient aux 12 mois de l'année. Chacune avoit un mois qui lui étoit assigné; & leurs douze statues, enrichies d'or, étoient élevées dans la grande place de Rome. On appelloit leurs fêtes; *Consentes*.

CONSTANCE, (S.) un des premiers magistrats de la ville de Treves, souffrit le martyre au troisieme sieclé de l'Eglise sous Ricthiovarus, préfet des Gaules, avec Palmace, Thyrsé, Crescence, Justin, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisda, Papyrius, Constant, Jovinien, & une multitude innombrable d'habitans de la même ville de tout âge, de tout sexe & de toute condition. S. Félix, évêque de Treves, transféra au 4e. sieclé les corps des saints martyrs qu'on vient de nommer & de plusieurs autres, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, dans l'église de la Ste. Vierge, hors des murs, où il venoit de déposer également le corps de S. Paulin, un de ses prédécesseurs. Cette église qui, à raison de l'ancienneté de sa fondation, ne le cede à aucune des Gaules, est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE I, surnommé *Chlore* à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope & pere de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la Haute-Mésie vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse & de courage, il fut nommé César

en 292, & mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne & dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora, fille de Maximilien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'Empire avec Galère-Maximien en 305. Il s'attacha à faire des heureux, & y réussit. Les Chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers, qui ne renonceroient pas au Christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts; & d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avoient trahi leur Dieu, trahiroient bien plus aisément leur prince; & il confia aux seconds sa personne, ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à York en 306, après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusèbe qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyoit au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force, & les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance-Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste & doux. Maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien, avant son abdication, s'étant plaint à lui par

ses ambassadeurs, de ce qu'il négligeoit de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque tems, & promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis & au peuple la circonstance où il se trouvoit, & les pria de lui prêter ce qu'ils pourroient, s'engageant à le leur rendre sous peu de jours : ses appartemens furent aussi-tôt remplis d'or, d'argent & de pierreries d'un grand prix. Il y fit alors entrer les ambassadeurs; & les voyant étonnés, il leur dit *qu'ils ne pouvoient plus douter que l'amour & les richesses du peuple ne fussent un trésor assuré pour un prince*. Les jours de fêtes, il empruntoit la vaisselle d'or & d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit pas lui-même. Tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutoient par une superstition inquiète & féroce, les Chrétiens qu'ils ne connoissoient pas; Constance les connut, & en devint le protecteur.

CONSTANCE II, (*Flavius Julius Constantius*) second fils de Constantin le Grand, & de Fausta sa seconde femme, naquit à Sirmich l'an 317, de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, & élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, & tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat & de Gallus son frere. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre : S. Athanase le lui reproche ouvertement; & le caractère qu'il décela, lorsqu'il

fut empereur, semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace & la Grece. Il marcha l'an 338 contre les Perses qui assiégeoient Nisibe, & qui leverent le siege & se retirerent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux Perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pieces ses armées, & remporterent neuf victoires signalées. L'Occident n'étoit pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, & Vetracion, élu aussi vers le même tems à Sirmich, dans la Pannonie, s'étoient partagé les états de Constantin le jeune & de Constance. Constance leur frere marcha contre l'un & l'autre. Vetracion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, & en obtint des biens suffisans, pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Murse, aujourd'hui Esseck, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Magnence, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenans de Constance, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi tout l'empire Romain, partagé entre les trois enfans de Constantin, se vit alors réuni l'an 353 sous l'autorité d'un seul. Constance n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisoit d'être

soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné, ou puni de mort. Qui-conque passoit pour riche, étoit nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la premiere fois, y triompha, & s'y fit mépriser. On transporta par ses ordres l'obélisque que Constantin avoit tiré d'Héliopole en Egypte, & il fut dressé dans le Grand-Cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillerent sa jalousie, sur-tout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il étoit alors, que l'armée lui avoit donné le titre d'Auguste. Il marchoit à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du Mont-Taurus, l'an 361. Euzoïus, arien, lui donna le baptême, quelques momens avant sa mort. Cette secte avoit triomphé sous son regne, & la vérité & l'innocence furent opprimées. On fait avec quel courage, Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui vouloit faire déposer S. Athanase, parce qu'ils s'opposoit aux vues pernicieuses des Ariens (voyez OSIUS). Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques & ses courtisans, fut enfin dupe de ses foiblesses; & s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la manière suivante.
 » Foible, inconstant, curieux
 » & superstitieux, mais par-dessus tout, poussé de la man-
 » nie de dogmatiser, Constance

» fit plus de mal à la vraie Religion, que les persécuteurs » infidèles. Séducteur d'abord, » & tout le tems qu'il eut quelque chose à craindre ; violent & cruel, depuis qu'il se vit maître absolu de l'Empire, sa mort eût été un sujet de joie pour tout le monde chrétien, si à un persécuteur hérétique n'eût succédé un apostat idolâtre ». Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nyffe, général des armées Romaines, chassa les Goths des Gaules, & fit prisonnier le rebelle Attalus. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidie en 417, & l'associa à l'empire ; mais il ne jouit pas long-tems de cet honneur, & mourut en 421, regretté comme un guerrier & un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANCE, fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble Vénitien qui étoit fils du gouverneur de cette île, selon d'autres ; devint par son esprit, Barcalon, c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion, & engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois Siamois partirent pour la France avec de grands présens, chargés de déclarer que le prince Indien, charmé de la gloire du monarque François, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec sa nation, qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680 ; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours

prêt à seconder les moyens de propager le Christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi, & six Jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Leroi de Siam promit de s'instruire de notre Religion. Mais quelques mandarins, à la tête desquels étoit Pitracha, fils de la nourrice du roi, formèrent une conspiration pour chasser les François du pays & se rendre maîtres des affaires. Constance périt dans les tourmens. Pitracha tint le roi captif dans son palais, & monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord sollicitée par le fils de Pitracha à entrer dans son serail ; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfans. On a deux *Vies* de Constance : l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien & un chrétien zélé ; l'autre par Deslandes, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires ; mais comme tout ce qui tenoit à la Religion étoit odieux à cet écrivain, & que Constance en avoit assez fait pour mériter sa haine, son témoignage doit paroître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connoissoit mieux le ministre Siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT I, (*Flavius Julius Constans*) troisième fils de Constantin le Grand & de Fausta, naquit en 320, & fut proclamé César en 333. Il fut

l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie au partage des états de son pere; & les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin son frere, qui venoit de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des Ariens. Les hérétiques profitant de la facilité de Constance pour persécuter les Catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendoit pas justice à S. Athanase, il iroit lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, & les punir comme ils le méritoient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, & s'efforça d'éteindre le schisme des Donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une maniere bien funeste. Magnence s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées l'an 350. Les Chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les Païens l'ont accusé des plus grands vices; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paroître suspect. Constant n'avoit que 30 ans, lorsqu'il fut égorgé; il en avoit régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Heraclius-Constantin & petit-fils d'Heraclius, fut mis à la place de son oncle Heracleonas en 641. Les Monothélites l'avoient élevé; il les protégea & s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit l'engagea à supprimer l'*Echese*, & à mettre en sa place le *Type*. C'étoit un édit, dans lequel, après avoir exposé les raisons pour & contre, on défendoit aux orthodoxes & aux hérétiques de dis-

puter sur les deux volontés de J. C. Le pape Martin I, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649 dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose son frere, à qui le peuple marquoit beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'Empire; mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussi-tôt, & présentoient sans relâche à son esprit égaré, l'image de Théodose, qui le poursuivoit un calice à la main, en lui disant: *Bois, frere barbare!* L'an 662 il passa en Italie, pour réduire les Lombards; & de là à Rome, où il enleva tout ce qui servoit à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur & l'avarice des barbares n'avoient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, & enleva des églises les trésors, les vases sacrés, & jusqu'aux ornemens des tombeaux, & fit périr les plus grands seigneurs dans les tourmens. André, fils du patrice Troile, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versoit de l'eau, & lui en donna un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des Catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranqui-

lité les Sarrafins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, sans ofer paroître à la tête de ses troupes.

CONSTANT, (Germain) juge-garde de la monnoie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la Cour des Monnoies & de l'étendue de sa Jurisdiction*, 1 vol. in-fol. L'auteur avoit fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savans.

CONSTANT, (Jacques) médecin célèbre de Lausanne, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages utiles. Tels sont: I. *Le Médecin, Chirurgien & Apothicaire charitable*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°. II. *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANT, (David) professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort en 1733, s'est fait connoître des savans par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il étoit en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui: I. Des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* & des *Colloques d'Erasme*, enrichies de remarques choisies & judicieuses. II. Des *Dissertations sur la Femme de Loth*, le *Buisson de Moïse*, le *Serpent d'airain*, & le *Passage de la Mer-Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style & pour le fond, sont en latin. III. Un *Abrégé de Politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée. IV. Son *Système de Morale théologique*, en 25 dissertations.

CONSTANTIA, (Flavia Julia) fille aînée de l'empereur Constance-Chlore & de Theodora, joignoit à une beauté régulière & à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe & une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le Christianisme en 311, avec son frere Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-freres s'étant brouillés irrémédiablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resteroit maître de l'Empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avoit déjà une fois accordé la paix, que l'inquiet Licinius ne tarda pas à rompre. A peine Constantia avoit-elle achevé le tems du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius son fils unique, prince d'une grande espérance, & qui faisoit toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, & le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. Constantia étouffa ses soupirs; & après la mort d'Hélène, mere de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frere. Elle soutint à la cour les Ariens dont elle avoit embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusebe de Nicomédie, & mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA, (Flavia Julia) premiere femme de l'empereur Gratien, étoit fille posthume de Constance II & de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disoit son parent, s'étant fait recon-

notre empereur en 366, porta cette enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance étoit chère. Constantia étoit dans sa 13^e. année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, & qui la perdit l'an 383. Elle n'avoit que 21 ans.

CONSTANTIN, syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 25 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Ecoffois, venoient d'être ramenés par les soins de S. Céolfred, abbé des célèbres monastères de Viremouth & de Jarrou, aux usages de l'Eglise universelle. Mais il eut en même tems des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le pape, d'une manière qui avoit tout l'air d'un commandement à le venir trouver en Grece. On n'avoit point oublié à Rome, ce qui étoit arrivé au pape S. Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avoit à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence.

» Son espoir, dit un auteur,
 » ne fut pas trompé. Si le prince
 » eut de mauvais desseins, la
 » présence du pontife lui im-
 » posa tellement, qu'il ne lui
 » dit pas un seul mot de l'objet
 » pour lequel il l'avoit fait ve-
 » nir. A Nicomédie où se fit
 » l'entrevue, le pape célébra
 » les saints mystères; l'empe-
 » reur communia de sa main,

» le pria d'intercéder pour ses
 » péchés, & renouvela tous
 » les privilèges accordés par
 » ses prédécesseurs à l'Eglise
 » Romaine ». Ce n'est pas le
 seul exemple de changement subit & inattendu, qu'ait produit dans des princes altiers & superbes, la présence du pontife des Chrétiens. Le pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zèle & par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN-TIBERE, anti-pape, s'empara du Saint-Siège avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré & sacré évêque de Rome par George, évêque de Préneste. Tout trembloit devant la faction de l'anti-pape, qui demeura plus d'un an en possession du Saint-Siège. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua d'une manière également frappante, quelle peine méritoient ceux-mêmes qui ne s'étoient prêtés que par crainte, à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilège de Constantin, l'évêque de Préneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, & fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvoit plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque tems d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé le 6 août 762, de l'Eglise de Rome, condamné à perdre la vue, & enfermé dans un monastère.

CONSTANTIN, (*Flavius*

Valerius Constantinus) dit le Grand, fils de Constance-Chlore & d'Hélène, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son pere à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agrémens de sa figure, de la douceur de son caractère, & surtout de ses qualités militaires. Après que Dioclétien & Maximien-Hercule eurent abdiqué l'Empire, Galere, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son pere. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en 306 ; mais Galere lui refusa le titre d'Auguste, & ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avoient appartenu à son pere, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageoient les Gaules. Il fait deux de leurs rois prisonniers ; il passe le Rhin, les surprend & les taille en pieces. Ses armes se tournent bientôt contre Maxence, ligué contre lui avec Maximin. Comme il marchoit à la tête de son armée pour aller en Italie, on assure qu'il aperçut, un peu après-midi, une croix lumineuse au-dessous du soleil, avec cette inscription : *In hoc signo vinces* : (*C'est par ce signe que tu vaincras*). Jesus-Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante : il crut l'entendre, qui lui disoit de se servir pour étendard de cette colonne de lumiere, qui lui avoit apparu en forme de croix. A son ré-

veil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *Labarum* ; elle figureoit une espece de P, traversé par une ligne droite ; ce qui représentoit outre la croix, les deux premieres lettres grecques du mot *Christ*. L'abbé Voisin a savamment défendu cette vision de Constantin dans une Dissertation publiée en 1774, contre Godefroy, Hornbeck, Oiscl & Tollius, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étoient détenus par l'injustice de Maxence, & fit grace à tous ceux qui avoient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, & grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumene, singularité qu'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à Gracien. L'année suivante 313 est remarquable par l'édit de Constantin & de Licinius, en faveur des Chrétiens. Ces princes donnoient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croiroit la plus convenable, & ordonnoient de faire rentrer les Chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avoit enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges & des emplois publics. C'est depuis ce rescript qu'on

doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, & la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, & recommença à persécuter les Chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant que de combattre, Constantin, environné des évêques & des prêtres, implora avec terreur le secours du Dieu des Chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins & à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains : le dernier fut vaincu, & contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avoit passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcédoine, & poursuivit le vaincu qui s'étoit sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, & le fit étrangler en 323. Par cette mort, le vainqueur devint maître de l'Occident & de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, & à faire fleurir la Religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques & des pasteurs : cérémonie qui ne se faisoit autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit par un édit de se plaindre de ses

officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, & de récompenser les accusateurs, lorsque leurs plaintes seroient fondées. Il permit non-seulement aux Chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement & des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitoient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des Donatistes. Un autre concile écuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, & baïsa les plaies de ceux qui avoient confessé la foi de J. C. pendant la persécution de Licinius. « Constantin, dit un au-
 » teur, ne fut point un prince
 » peu jaloux de son autorité,
 » ni incapable d'en connoître
 » l'étendue & les bornes; on
 » peut en juger par ses Loix.
 » Lorsqu'il embrassa le chris-
 » tianisme, il ne put igno-
 » rer le nombre des conciles
 » qui avoient été tenus dans
 » l'empire, ni les décrets de
 » discipline qui y avoient été
 » faits, ni le pouvoir que s'at-
 » tribuoient les évêques. Pré-
 » sent au concile de Nicée, il
 » ne leur contesta pas plus le
 » droit de fixer la célébration
 » de la Pâque, que le pouvoir
 » de décider le dogme atta-
 » qué par Arius. Il ne réclama
 » contre aucun des décrets de
 » discipline portés par les au-
 » tres conciles, tenus sous son
 » regne : au contraire, il ne

» crut pouvoir faire un usage
 » plus utile de l'autorité sou-
 » veraine que de les soutenir ,
 » & les faire observer. Nous
 » savons bien que les incré-
 » dules ne lui pardonnent pas
 » cette conduite ; mais tout
 » homme sage peut juger si
 » l'on doit s'en rapporter à
 » eux plutôt qu'à lui ». Les
 Ariens, outrés de ce qu'il s'étoit
 déclaré contre eux, jeterent des
 pierres à ses statues. Ses cour-
 tisans l'exhorterent à s'en ven-
 ger , lui disant qu'il avoit la face
 toute meurtrie ; mais ayant
 passé sa main sur son visage , il
 dit en riant : *Je n'y sens aucun*
mal : & ne voulut tirer aucune
 vengeance de ces insultes. Con-
 stantin avoit formé depuis quel-
 que réms le projet de fonder
 une nouvelle ville, pour y éta-
 blir le siege de l'empire. C'é-
 toit bien mal connoître, dit
 l'abbé de Mably, les intérêts
 de l'empire ; mais il étoit dé-
 cidé par les décrets éternels ,
 que Rome n'auroit plus d'au-
 tre splendeur que celle que lui
 donneroit le siege de son pon-
 tific & sa qualité de capitale
 du Monde-Chrétien. Les fon-
 demens de Constantinople fu-
 rent jetés le 26 novembre 329,
 à Byzance dans la Thrace , sur
 le détroit de l'Hellepont , en-
 tre l'Europe & l'Asie. Cette
 ville avoit été presqu'entière-
 ment ruinée par l'empereur Sé-
 vere ; Constantin la rétablit ,
 en étendit l'enceinte, la décora
 de quantité de bâtimens , de
 places publiques , de fontai-
 nes, d'un cirque, d'un palais ,
 & lui donna son nom qu'elle
 conserve encore aujourd'hui.
 Byzance, ajoute l'auteur déjà
 cité, devint la rivale de Rome,

ou plutôt lui fit perdre tout son
 éclat ; & l'Italie tomba dans le
 dernier abaissement. La misere
 la plus affreuse y régna , au
 milieu des maisons de plaisance,
 & des palais à demi-ruinés, que
 les maîtres du monde y avoient
 autrefois élevés. Toutes les ri-
 chesses passerent en Orient, les
 peuples y porterent leurs tributs
 & leur commerce, & l'Occi-
 dent fut en proie aux barbares.
 Une suite encore plus fâcheuse
 de la transmigration de Con-
 stantin, ce fut de diviser l'em-
 pire. Les empereurs d'Orient ,
 dans la crainte d'irriter les bar-
 bares & de les attirer sur leurs
 domaines, n'osèrent donner au-
 cun secours à l'Occident. Ils
 lui susciterent même quelque-
 fois des ennemis , & donnerent
 une partie de leurs richesses aux
 Vandales & aux Goths , pour
 acquérir le droit de consumer
 l'autre dans les plaisirs. Con-
 stantin ne se borna pas à cette
 translation : il changea la con-
 stitution du gouvernement , di-
 visa l'empire en quatre parties ,
 sur lesquelles présidoient quatre
 principaux gouverneurs, nom-
 més préfets du prétoire. Ces 4
 parties, considérées ensemble ,
 comprenoient 14 diocèses , dont
 chacun avoit un vicaire, ou lieu-
 tenant, subordonné au préfet qui
 résidoit dans la capitale du dio-
 cese. Les diocèses contenoient
 120 provinces , régies chacune
 en particulier par un président ,
 dont le séjour ordinaire étoit la
 plus considérable ville de la pro-
 vince. Constantin, après avoir
 affoibli Rome, frappa un autre
 coup sur les frontieres. Il ôta
 les légions qui étoient sur les
 bords des grands fleuves, & les
 dispersa dans les provinces : ce

qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit; l'un que les barrières furent ôtées, & l'autre que les soldats vécutent & s'amollirent dans le cirque & sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusebe de Nicomédie, l'un des plus ardens fauteurs de l'Arianisme; mais on devroit faire attention, qu'Eusebe étoit un hypocrite qui dissimuloit ses vrais sentimens; qu'il vivoit au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise; & que le lieu où le prince reçut le baptême, étoit de son diocèse: d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'Arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre & sincère, par le soin qu'il prit d'étendre & de faire fleurir le Christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les loix pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la Religion, par les saintes dispositions, avec lesquelles il reçut le baptême & les autres sacremens de l'Eglise. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnoissance & avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre S. Athanase, & plusieurs saints évêques, & d'accréditer sans le vouloir, le parti des Ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes, ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flat-

teurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin avant sa mort, reconnu l'innocence de S. Athanase; il donna même un ordre pour qu'on le rappellât (voyez CONSTANTIN II). Il mourut le 22 mai en 337, jour de la Pentecôte; après avoir ordonné par son testament, que ses trois fils Constantin, Constante & Constant, partageroient l'empire: autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius, son beau-frère; de Licinien, son neveu; de Maximien, son beau-père; de son propre fils Crispe; de l'impératrice Fausta, son épouse.

» S'ils étoient tous vrais, dit
 » un judicieux critique, il se-
 » roit étonnant que Julien, qui
 » ne ménage pas Constantin
 » dans la *Satyre des Césars*,
 » n'en eût rien dit, pendant
 » qu'il traitoit de monstres les
 » deux compétiteurs de Con-
 » stantin; que Zozime, historien
 » païen, très-indisposé contre
 » lui, ne lui eût pas reproché
 » ces crimes; que Libanius &
 » Praxagoras, autres païens
 » zélés, eussent osé faire un
 » éloge complet des vertus de
 » Constantin, lorsqu'il n'exis-
 » toit plus, & que l'on pou-
 » voit flétrir impunément sa
 » mémoire. Mais les païens
 » contemporains ont été moins
 » injustes que les philosophes
 » du dix-huitième siècle; les
 » premiers l'ont adoré comme
 » un dieu, après sa mort; les
 » seconds veulent le faire dé-
 » tester comme un scélérat ».

Il est certain que l'on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Crispe, son fils du pre-

mier lit, que Faustula sa seconde femme avoit faussement accusé d'avoir voulu la séduire (voyez FAUSTA); sa lenteur à se faire initier dans les mystères de la Religion; le zèle mal entendu qui le porta à se mêler des affaires de l'Eglise, au préjudice de la saine doctrine (quoiqu'il ne prétendit jamais y intervenir autrement que pour donner son appui à la décision des évêques). Mais ces reproches n'autorisent pas les ennemis du Christianisme à flétrir la mémoire de son protecteur déclaré. Constantin fut un grand prince, un empereur puissant, heureux, sage, éclairé, vertueux jusqu'aux dernières années de sa vie. Sa gloire s'obscurcit alors par quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans un long regne; & malgré ses grandes qualités il ne parut alors qu'un prince ordinaire; mais ce n'est pas précisément par la fin de sa vie qu'il faut le juger. Une gloire légitimement acquise, ne s'anéantit pas par les foiblesses qui lui succèdent. L'on doit dire avec l'abréviateur Eutrope, que Constantin dans ses dernières années a paru sortir de la classe des grands princes, sans être néanmoins un prince méchant ou méprisable; mais que dans les premiers tems de son regne, il est comparable à ce que le trône des Césars a eu de plus illustre, & qu'en général il a possédé les plus grandes qualités du corps & de l'esprit. *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus, innumera in eo animi corporisque virtutes claruerunt.* Les auteurs païens même en ont parlé de la manière la

plus avantageuse (voy. PRAXAGORAS). Gibbon, un de ses plus forcenés détracteurs parmi les philosophes modernes, convient que la nature l'avoit orné de ses dons les plus précieux. » Sa taille, dit-il, étoit hau- » te, sa contenance majes- » tueuse, son maintien gra- » cieux. Il faisoit admirer sa » force & son agilité dans tous » ses exercices; & depuis sa » plus tendre jeunesse jusqu'à » l'âge le plus avancé, il con- » serva la vigueur de son tem- » pérément par la régularité » de ses mœurs, & par sa fru- » galité. Il dépositoit avec plaisir » la fatigante majesté du prin- » ce, pour se livrer, comme » ami, aux charmes d'une » conversation familière; & » quoiqu'il lui échappât quel- » quefois des traits de raille- » rie peu convenables à sa » dignité, il gagnoit le cœur » de tous ceux qui l'appro- » choient, par sa courtoisie & » par son urbanité. On l'accuse » d'avoir trahi l'amitié. Ce- » pendant il a prouvé, en dif- » férentes occasions de sa vie, » qu'il n'étoit pas incapable » d'un attachement vif & du- » rable. Une éducation négli- » gée ne l'empêcha pas d'es- » timer le savoir, & d'accor- » der sa protection aux sciences » & aux arts. Il étoit d'une » activité infatigable dans les » affaires. Une partie de son » tems étoit employée à la » lecture & à la méditation; » l'autre à écrire, à donner » audience aux ambassadeurs, » & à recevoir les plaintes » de ses sujets. Ceux qui se » sont élevés le plus vivement » contre sa conduite, ne peu-

» vent nier qu'il ne conçût
 » avec grandeur, & qu'il n'exé-
 » cutât avec fermeté les des-
 » seins les plus hardis, sans
 » être arrêté, ni par les pré-
 » jugés de l'éducation, ni par
 » les clameurs du peuple. A
 » la guerre, il faisoit des héros
 » de tous ses soldats, en se
 » montrant lui-même soldat
 » intrépide, & général expé-
 » rimenté; il dut moins à la
 » fortune qu'à ses talens, les
 » victoires signalées qu'il rem-
 » porta contre ses ennemis &
 » contre ceux de l'état. Il cher-
 » choit la gloire comme la ré-
 » compense, peut-être comme
 » le motif de ses travaux. L'am-
 » bition qui, depuis l'instant
 » où il fut revêtu de la pourpre,
 » à York, parut toujours être
 » sa passion dominante, peut-
 » être justifiée par le danger
 » de sa situation, par le ca-
 » ractère de ses rivaux, par le
 » sentiment de sa supériorité,
 » & par l'espoir de rendre la
 » paix à l'empire. Dans les guer-
 » res civiles contre Maxence &
 » contre Licinius, il avoit pour
 » lui les vœux du peuple, qui
 » comparoit les vices effrontés
 » de ces tyrans, aux règles
 » de justice & de modération
 » qui sembloient toujours diri-
 » ger l'administration de Con-
 » stantin. On voit dans Eusebe
 » plusieurs preuves de son savoir.
 » Il composa & prêcha plusieurs
 » sermons. On en a encore un,
 » intitulé : *Discours à l'assemblée*
des Saints, prêché à Constan-
 » tinople pour la fête de Pâques.
 » Rien n'excite davantage les
 » hommes vertueux & éclairés à
 » bien faire, disoit-il à quelques-
 » uns de ses courtisans qui vou-
 » loient le détourner d'assister à

une harangue, que quand ils
 savent que l'empereur entendra
 ou lira leurs ouvrages. Son af-
 fection pour les évêques & les
 prêtres, son zèle pour la con-
 sidération & le respect des peu-
 ples envers les ministres des
 autels, étoient tels qu'on l'en-
 tendit dire un jour : « Si je sur-
 » prenois dans le crime un
 » prêtre du Seigneur, j'ac-
 » courrois pour le couvrir de
 » mon manteau ». Belle leçon
 pour les esprits pervers & cor-
 rompus, qui insultent le sacer-
 dote pour les fautes de quel-
 ques particuliers, & font, d'un
 scandale isolé, la matière d'une
 calomnie générale ! Plusieurs
 martyrologes de différentes
 églises d'Occident, qui l'ont ho-
 noré depuis long-tems comme
 un saint, marquent sa fête le
 22 mai. Les Grecs & les Mos-
 covites la célèbrent encore le
 21 du même mois. On ne croit
 point devoir parler de la pré-
 tendue donation que ce prince
 fit au pape S. Silvestre, de la
 ville de Rome & de plusieurs
 provinces d'Italie, rejetée au-
 jourd'hui par tous les critiques.
 Quelques savans croient que
 cette erreur historique vient de
 ce que dans les tems d'igno-
 rance on a confondu les dona-
 tions de Pepin avec la permis-
 sion accordée aux églises par
 Constantin, d'acquérir des pla-
 ces & des fonds de terres. La
 translation du siège de l'empire
 à Constantinople, & l'abandon
 de Rome, qui n'étoit plus con-
 sidérée que par la demeure du
 pape, peuvent avoir également
 influé sur cette opinion. Voyez
 la *Vie du grand Constantin*, par
 D. de Varennes, Paris, 1728,
 in-4°.

CONSTANTIN

CONSTANTIN II, dit le Jeune, (*Flavius Julius Constantinus*) fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son pere, il eut en partage les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédoit son frere Constant, étoit plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dresserent des embûches; il y tomba, fut défait & tué près d'Aquilée l'an 340, trois ans après la mort de son pere. Son corps fut jeté dans la riviere d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira, pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son pere. Ce prince ne fut pas favorable aux Ariens. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer S. Athanasie à son Eglise, & adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'étoit, leur écri- » vit-il, l'intention du grand » Constantin, de rendre Atha- » nase à son Eglise, s'il n'eût » été prévenu par la mort. Son » dessein principal, en lui or- » donnant de vivre dans les » terres de ma domination, ce » fut de le soustraire à la rage » de ses ennemis, ou, pour » mieux dire, de ces bêtes fé- » roces, prêtes à le dévorer. » Je l'ai traité de maniere à » convaincre tout l'univers de » l'estime que j'ai pour lui, & » qu'on ne peut refuser à la » personne vénérable d'un si » saint homme. Que la divine » Providence vous le con- » serve, & termine à jamais » votre affliction que j'ai moi- » même ressentie. » On regrette
Tome III,

qu'avec d'aussi beaux sentimens, ce prince ne fût pas s'élever au-dessus d'une passion qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition, jointe à son imprudence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths & les François, son zele pour la foi catholique & sa douceur envers ses sujets, avoient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III, fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu*; parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avoit point de barbe, & qu'elle lui étoit venue lorsqu'il reparut. Il étoit fils de Constantin II. Après avoir puni ce Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple en 668. Quelque tems après, les Sarrafins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille & les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étoient contraires, aux efforts des Romains qui étoient animés par la présence de leur empereur, & à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignoit point le feu. Lorsque le combat étoit prêt à commencer, l'ingénieur envoyoit des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrafins, & quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'étoit pas possible d'y réussir. C'est ce que l'on a appelé *le feu grégeois*, *ignis græcus*. Les Sarrafins revinrent pendant sept.

ans consécutifs, & toujours inutilement. Enfin ils demanderent la paix; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'Etat, il voulut pacifier l'Eglise. Il fit assembler le 6e. concile général de Constantinople en 681. Il y eut la présidence d'honneur & de protection, & les légats du pape celle de puissance & de juridiction. On y condamna les Monothélites. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il falloit trois empereurs, & que Constantin devoit partager la puissance souveraine avec Tibere & Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ces discours furent pendus, & ses freres furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685. Justinien II, son fils aîné, lui succéda. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au-dehors par ses armes, craindre & aimer au-dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses freres, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire.

CONSTANTIN IV, *Copronyme* (ainsi appelé parce qu'il salit les fonts baptismaux, lorsqu'on le baptisoit), naquit à Constantinople en 719, de Léon l'Isaurien & de Marie. Il succéda à son pere en 741, & renchérit sur sa fureur contre les images des Saints: il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses que cet impie profanoit. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux

aux autres; & teignit toutes les villes de son empire, du sang de ces illustres martyrs. Des églises, il fit des ateliers pour la fabrique des armes; & les ouvriers entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinnèrent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monasteres, & en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égalait l'aversion qu'il avoit pour ceux de ses sujets qui avoient des parens moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiéterent à leur tour. Il marchoit contre eux, quand tout-à-coup il sentit ses jambes dévorées d'ulceres & de charbons, avec une fièvre & des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtoient presque la raison. Il ne lui en restoit, que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugemens de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1 septembre 775, en criant qu'il brûloit tout vif, & sentoit déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avoit pas crain de faire à la mere de Dieu. Telle fut la fin de Constantin IV, punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudroient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettoit au rang des Néron & des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre & de détruire le tombeau de ce monstre, qui avoit été de son vivant, également haï de ses sujets & méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son regne, en 763, qu'il y eut un

si grand froid en automne, que le Bosphore & le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis le Propontide ou la mer de Marmara, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avoit en plusieurs endroits 30 coudées de profondeur; & elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, & manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénevent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pilloient les frontières de l'Épire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'église & de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employoit tout son tems à lire, & devoit aussi habile architecte & aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent & d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin en ayant rejeté la plus grande partie, il ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences & des

savans, laissa plusieurs ouvrages qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'auroit pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres, mais il leur a lui-même nuï, dit un auteur judicieux, par son trop grand zèle pour elles. « Car en » excitant les savans de son » tems à faire des extraits des » anciens écrivains, pour répandre dans la société des » lumières générales qui fussent » comme un germe de science (germe qui disposoit insensiblement les esprits à des connoissances plus profondes), » on » s'accoutuma à se passer des » originaux. En multipliant les » secours & la facilité de s'instruire, on contribua à éteindre le goût du travail & de l'étude. Ce que l'esprit gagna en superficie, il le perdit en profondeur. La paresse si naturelle à l'homme, d'ailleurs vain & présomptueux, lui fit négliger les sources mêmes où ces connoissances superficielles avoient été puisées. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, insérée dans le recueil d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, & sent trop le panégyrique. II. Deux Livres de Thèmes; c'est-à-dire, des positions des provinces & des villes de l'Empire: publiés par le P. Bandury dans *l'Imperium Orientale*, Leipzig, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importans pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur, que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il étoit de son tems: il est

plein de fautes grossières dans tout le reste. III. Un *Traité des affaires de l'Empire*, dans l'ouvrage cité du P. Bandury. Il y fait connoître l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, & la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressans. IV. *De Re rustica*, Cambridge, 1704, in-8°. V. *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo, &c.*, &c., Paris, 1634, in-4°. VI. *Excerpta de Legatis*, grec & latin, 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine. VII. *De Cæremoniis aula Byzantinæ*, Leipfick, 1751, 2 vol. in-fol. La version latine qui y est jointe, de même que les notes, sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius & de Reiskius. VIII. Une *Tactique*, in-8°.

CONSTANTIN *Drugasès*, fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1448. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentemens de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer & par terre. Son armée étoit de 300 mille hommes, & sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avoient que 7 mille hommes en état de porter les armes, & 13 galères. Constantinople, après un siège de 58 jours, fut emportée le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les breches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient : tout couvert de sang, & resté seul, il s'écrie :

Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste ? A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête ; un autre lui en porte un second, sous lequel il expira. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince véritablement grand, magnanime, religieux, étoit digne d'un meilleur sort. Les enfans & les femmes qui restoient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1123, depuis sa fondation par le grand Constantin.

CONSTANTIN, (*Flavius Claudius*) de simple soldat, se fit proclamer empereur l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, & passa aussi-tôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui fit au commencement beaucoup de peine ; mais enfin il le chassa, & après avoir battu les barbares qui étoient entrés dans les Gaules, il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins Verinien & Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avoit fait César, ayant pris ces deux seigneurs les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de leur laisser la vie. Honorius ne pouvant se venger, étoit prêt à reconnoître Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espéroit jouir de l'autorité sou-

veraine. Constantin se préparoit à aller combattre Gêronce; mais les Alains, les Vandales & les Sueves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnans, & personne ne s'opposant à eux, ils passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fonderent de nouveaux états. Ces désordres n'empêcherent pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Gêronce, & ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Gêronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, & assiégea Constantin dans Arles. Constant, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeans & les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général, qu'il fit mourir, pressa ceux-ci, & força enfin Constantin de se rendre à discrétion après quatre mois de siège. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'étoit fait ordonner prêtre avant que de se rendre; mais on n'eut point égard à ce caractère: on le fit mourir lui & Julien, le seul fils qui lui restoit, & leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411.

CONSTANTIN II, roi d'Ecosse, s'étant mis en marche contre les Danois qui s'avançoient pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de troupes commandé par Hubba, & le mit en fuite, un débordement subit de la rivière de Lenin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frere. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, & tué sur le champ de bataille, près du

bourg de Cararia. Dans ses derniers momens, tout occupé du sort de ses sujets & de l'Eglise, il répétoit avec ferveur ces paroles du Psalmiste: *Seigneur, ne permettez par que ceux qui vous servent, deviennent la proie des bêtes féroces.* Sa mort arriva en 874, selon Buchanan & Lesley. Il fut enterré dans l'isle de Jona ou d'Y-Colm-Kill; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de martyr dans le calendrier de King, sous le 11 de mars, jour auquel il étoit honoré à S. André.

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il étoit originaire de Carthage, étoit membre du college de Salerne. Il florissoit vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque & arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bâle en 1536, in-fol.

CONSTANTIN, (Manassès) historien Grec, florissoit vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnene. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'Histoire*, traduit en latin par Leunclavius, & imprimé au Louvre en 1655, in-folio: il fait partie de la *Byzantine*. C'est proprement une *Chronique* depuis Adam jusqu'à Alexis Comnene. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style & la crédulité. Il est encore auteur d'un Roman en vers grecs sur les *Amours d'Aristandre & de Callithée*, dont on trouve des fragmens dans les

Anecdota Græca de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

CONSTANTIN, (Robert) docteur en médecine, & professeur de belles lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps, ni celles de son ame. Il mourut d'une pleurésie en 1605. On lui doit : I. Un *Dictionnaire grec & latin*, 2 vol. in-fol., imprimé à Genève, 1592. Henri-Etienne avoit rangé dans le sien, les mots grecs sous leurs racines ; Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique. II. Trois livres d'*Antiquités grecques & latines*. III. *Thesaurus rerum & verborum utriusque linguæ*. IV. *Supplementum linguæ latinæ, seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum*, &c., Genève, 1573, in-4°. Il avoit été domestique de Jules Scaliger, & il publia après la mort de ce savant une partie de ses *Commentaires sur Théophraste*. Au reste, le P. Nicéron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 103 ans ; & l'on peut voir ses raisons dans le tome 27e. de ses *Mémoires* (p. 247).

CONSTANTINE, (Flavia Julia Constantina) fille aînée de l'empereur Constantin & de Fausta, fut mariée l'an 335 par son pere à Hannibalien, tué quelque tems après ; puis donnée l'an 351 par son frere Constance à Gallus son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse fiere, avare & inhumaine, abusant du caractère dur & borné de son époux, lui fit commettre des injustices

criantes & des cruautés sans nombre ; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'Empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354 ; & Constantine ne se déroba au même châtiment, que parce qu'elle fut emportée peu de tems auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

CONSUS, dieu des conseils. Les Romains lui avoient élevé un autel sous un petit toit dans le Grand-Cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple étoit enfoncé de la moitié en terre. On célébroit des fêtes magnifiques en son honneur. On prétendoit que ce dieu avoit conseillé à Romulus d'enlever les Sabines.

CONTANT, (Joseph) célèbre architecte, né à Ivry-sur-Seine, en 1698, s'acquit de bonne heure une grande réputation, & fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables, tels sont l'*Eglise de Panthemont*, dont on admire sur-tout les voûtes hardies ; le *Palais-Royal*, le *Belvédère de St. Cloud*, l'*Eglise de la ville de Condé* en Flandres, l'*Hôtel du gouvernement* à Lille, l'*Eglise de la Magdelene* à Paris, qu'il n'a pas vu achever. C'est aussi sur ses deslins qu'a été construite l'*Eglise de St. Wast* à Arras. On a de lui un volume in-fol., gravé, de ses procédés d'architecture. Il mourut à Paris le 1er. octobre 1777.

CONTARINI, (Gaspard), naquit en 1483. Il étoit de l'ancienne famille des Contarini de

Venise, féconde en hommes illustres dans les armes & dans les lettres, & fut ambassadeur de la république auprès de l'empereur Charles-Quint. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, & l'envoya légat en Allemagne en 1541, & l'année d'après à Bologne, où il mourut âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre, qu'il gagna pour avoir soupé un jour d'été dans un salon où l'air frais se faisoit trop sentir. On lui doit plusieurs Traités de philosophie, de théologie & de politique, imprimés à Paris en 1571, 2 vol. in-fol. Il écrivoit en latin avec beaucoup de politesse & de netteté; mais il étoit plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, contre Pomponace son maître. II. Un *Traité des Sacremens*, qui est plutôt une belle instruction, qu'un ouvrage de controverse. III. Des *Scholies sur les Epîtres de S. Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral. IV. Une *Somme des Conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée & superficielle. V. Différens *Traités de Controverse contre Luther*, dans lesquels il désapprouve les sentimens de S. Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs obligés à parler de cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, & de recourir toujours à la hauteur des jugemens

de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. VI. Deux livres *Du Devoir des Evêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs. VII. Un *Traité en latin du Gouvernement de Venise*. Louis Beccatello a donné la *Vie* de cet illustre cardinal en italien, Brescia, 1746, in-4°.

CONTARINI, (Vincent) professeur d'éloquence à Padoue, mort à Venise sa patrie en 1617, à 40 ans, cultiva, comme Muret son ami, les belles lettres avec beaucoup d'application & de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime sur-tout son traité : *De Re frumentaria*, & celui, *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4°; tous deux contre Juste-Lipse; & ses *Varia Lectiones*, Venise, 1606, in-4°, qui renferment des remarques savantes.

CONTE, (Antoine le) *Contius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, professa le droit avec réputation à Bourges & à Orléans. Il écrivit contre Duaren & Horman. Ses *Ouvres* ont été imprimées en un vol. in-4°. Le public leur fit dans le tems un accueil assez favorable.

CONTENSON, (Vincent) né dans le diocèse de Condom en 1040, Dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, en 1674, se distingua dans son ordre par ses talens pour la théologie & pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée : *Theologia mentis & cordis*, en 9 vol. in-12, & 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scholastiques, en faisant un choix de

tout ce que les Peres ont écrit de plus beau & de plus solide, & en joignant le dogme à la morale.

CONTI, (Armand de Bourbon, prince de) fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son pere l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de St. Denis, de Cluni, de Lerins & de Molême. Après la mort de son pere, il quitta l'église pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, & en fut fait généralissime. On l'opposa à son frere le grand Condé, qui défendoit alors la reine & le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un & l'autre contre cette princesse & contre son ministre. Conti fut arrêté & conduit à Vincennes avec son frere, & n'en sortit que pour épouser une des nieces du cardinal, auquel il avoit fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maitre de la maison du roi, & gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut 4 ans après, à Pézenas, dans de grands sentimens de religion, que lui avoit inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi (voyez ce mot). On a de lui : I. *Un Traité de la Comédie & des Spectacles, selon la tradition de l'Eglise*. II. *Devoir des Grands*, avec un *Testament*. III. *Devoirs des Gouverneurs de Province*, Paris, 1667, 3 vol. in-12. Il eut de son ma-

riage deux fils : Louis-Armand de Bourbon, prince de CONTI, mort de la petite vérole en 1685, qui avoit donné de grandes espérances : & François-Louis de Bourbon, qui suit.

CONTI, (François-Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, puis de) né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siege de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus & de Nerwinde, & dans d'autres occasions. L'art de plaire & de se faire valoir avoit répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Cet homme qui avoit fait les délices de la cour & de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux; & même longtemps avant que ce moment arrivât, il ne s'entretenoit qu'avec son confesseur, le Pere Latour, & ne faisoit attention qu'à ce qui lui rappelloit Dieu. » Il conserva, dit le duc de » St. Simon, sa présence d'esprit » jusqu'au dernier moment, & » en profita. Il mourut dans son » fauteuil, dans les plus grands » sentimens de piété, dont j'ai » ouï raconter au Pere Latour » des choses admirables ».

CONTI, (Louis-François de Bourbon, prince de) petit-fils de François-Louis, qui fut élu roi de Pologne en 1697,

naquit à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit & de courage, il signala ses talens militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître le 23 avril 1744, de Montalban, & ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin & Demont, il forma le siege de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne, s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, & quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrens, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siege & de repasser les monts. Le prince de Conti de retour à Paris, y cultiva la littérature & les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans.

CONTI, voyez LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE.

CONTI, (Giusto de) poëte Italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini vers le milieu du 15^e. siecle. On a de lui un recueil estimé de vers galans, sous ce titre : *La bella Mano*, Paris, 1595, in-12, avec quelques pieces de vers de divers anciens poëtes Toscans. Ce recueil avoit été publié pour la premiere fois à Venise en 1492, in-4°. L'abbé Salvini (& non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces & des notes; mais elle est moins complète que celle de Paris, & celle de Vérone, 1753, in-4°.

CONTI, (l'abbé Antoine)

noble Vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit estimer des gens-de-lettres par ses lumieres & son caractère. Il a laissé : I. Des Tragédies, (imprimées à Lucques en 1765) qui sont plus agréables pour le lecteur, qu'intéressantes pour le spectateur. II. Un essai d'un poëme intitulé : *Il globo di Venere*; & le plan d'un autre, où il se proposoit de traiter à-peu-près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa *Théodicée*: mais ces poëmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquoit ses idées, & lui révéloit tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit & un cœur tout anglois. Ses Ouvrages en prose & de poësie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4°, & ses Œuvres posthumes en 1756, in-4°. Quoique les Opuscules de l'abbé Conti ne soient que des embryons, comme a dit un journaliste Italien, ils donnent une idée avantageuse de leur pere. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressans.

CONTILE, (Luc) de l'académie de Venise, né dans l'Etat de Sienne, s'est fait connoître au 16^e. siecle par des ouvrages de différens genres. I. *Traduzione della Bolla d'Oro*, 1558. II. *Origine de gli Elettori*, 1559, in-4°. III. *La Pescara, la Cesarea Gonzaga, e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4°. IV. *La Nice*, 1551, in-4°. V. *Rime con le VI Canzoni dette*

le sei Sorelle di Marte, 1560, in-8°. VI. *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8°. VII. *Fatti de Cesare Maggi*, 1564, in-8°. VIII. *La proprietà delle imprese degli affidati*, 1574, in-fol.

CONTO-PERTANA, (D. Joseph) mort à Lisbonne en 1735, a donné dans son poëme épique de *Quiterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du Camoëns, plus de goût & de naturel.

CONTUCCI, (André) architecte & sculpteur d'Italie, florissoit dans le 15^e. siècle. Ses statues qui ornent Genes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talens en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la *Santa Casa*, à Lorette; & c'est sur ses plans que l'on érigea plusieurs édifices publics à Rome. Il mourut en 1529.

CONTZEN, (Adam) Jésuite, né à Montjoie dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'Ecriture-Sainte à Mayence pendant plusieurs années. Il possédoit les langues savantes, & excelloit aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beaucoup de prudence; & mourut à Munich le 19 juin 1635. Il a laissé : I. *Commentaria in quatuor Evangelia*, Cologne, 1626, 2 vol. in-fol. II. — *in epistolam Sti. Pauli ad Romanos*, Cologne, 1629, in-fol. III. — *in epistolas ad Corinthios & ad Galatas*, Co-

logne, 1631, in-fol. IV. *Poëticorum libri decem*, Mayence, 1620, in-fol. Nous avons encore du P. Contzen plusieurs ouvrages de controverse.

COOK, (Jacques) célèbre navigateur Anglois, né en 1728. à Marton, village du duché d'Yorck, & mort le 16 février 1779, dans une isle de la mer de Kamzchatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant vainement un passage par le nord de l'Asie. Les Anglois ont regretté beaucoup cet observateur; mais si on fait attention au peu de lumières que ces sortes d'expéditions scientifiques ont produit dans ce siècle, il paroît qu'on pourra se consoler de sa perte. Son premier voyage, dont le but étoit d'observer le passage de Vénus, & quelques côtes de la nouvelle Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second, la non-existence du continent austral, dont on étoit déjà assuré depuis le voyage de M. de Surville en 1769. Dans le troisième, il trouva entre l'Asie & l'Amérique, à 65 deg. de latit. un détroit déjà observé en 1741 par le capitaine Bêring & qui porte le nom de ce dernier; mais cela ne prouve pas que les deux continens ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glace qu'il rencontra ensuite, le convainquit de l'impossibilité du passage si long-tems essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la mer Glaciale. Si l'on en croit quelques relations angloises, M. Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires & ses matelots au sujet d'une femme.

L'inclination de ce voyageur & de ses équipages pour les femmes sauvages, s'étoit déjà fait remarquer à Otaïti où sa galanterie le fit aborder pour la seconde fois; mais où par l'indifférence des maris, elle n'eut pas de suites aussi fâcheuses que dans les frimas de l'Asie. Les relations les plus favorables à Cook, conviennent qu'on a très-mal agi envers les habitants de l'île où il périt, que pour de petits vols considérés parmi eux comme des butins légitimes, on les traitoit avec une cruauté révoltante. Il faut convenir qu'une telle conduite des hommes à découvertes n'honore pas les sciences, & qu'il vaudroit beaucoup mieux avoir quelques vices de moins, que de connoître quelques îles de plus. On a publié son premier *Voyage*, en 5 vol. in-4° & 8 vol. in-8°, Paris, 1774; son second *Voyage*, en 6 vol. in-8° & 4 vol. in-4°, Paris, 1778; & son troisième *Voyage*, en 8 vol. in-8° & 5 in-4°, Paris, 1785: chacun est accompagné d'un volume de cartes & de figures. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'emphase & d'importance; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention.

COOPER, (Thomas) né en 1517, à Oxford, où il prit les degrés en théologie, se distingua tellement par son fanatisme pour les nouvelles erreurs qu'il mérita les bonnes grâces de la reine Elizabeth. Son zèle pour la religion anglicane, fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1572, & ensuite par celui de Winchester en 1584, où il mourut en

1594. On a de lui : I. Une *Chronique d'Angleterre*, Londres, 1565, in-4°. II. *Thesaurus Linguae Romanae & Britannicae*, Londres, 1565, in-fol.

COOTWICH, (Jean) né à Utrecht vers le milieu du 16e. siècle; docteur en droit canon & en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-Sainte, & visita exactement tous les lieux qui pouvoient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut sous ce titre : *Itinerarium Hierosolymitanum & Syriacum; in quo variarum gentium mores & instituta, insularum, regionum, urbium situs, &c., dilucidè recensentur*, Anvers, 1619, in-4°, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage de Cootwich prouve qu'il s'étoit rendu habile dans la littérature grecque & latine, dans l'histoire & dans les antiquités. Il mourut dans sa patrie en 1629.

COP, (Guillaume) médecin de Bâle, vint en France sous le regne de Louis XII. Il fut honoré du titre de premier médecin de François I, vers 1530. C'est un des savans que ce prince chargea d'écrire au fameux Erasme, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des Traductions de quelques ouvrages grecs d'Hipocrate, de Galien & de Paul Eginete.

COPERNIC, (Nicolas) naquit à Thorn, ville de la Prusse royale, en 1473. Après avoir étudié en philosophie & en médecine, il se fixa aux mathématiques & à l'astronomie. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux

qui les cultivoient avec plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long-tems à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome; ensuite long-tems à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église cathédrale de Frawenbourg. On y montre encore son appartement. Les chanoines reçoivent encore l'eau aujourd'hui par une machine de son invention qui élève l'eau à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un système, il renouvela les anciennes idées de Philolaïs, philosophe Pythagoricien, agitées & défendues quelque tems avant lui par le cardinal de Cusa. Le Soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers. Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne tournent sur leur axe autour de cet astre, d'Occident en Orient. Les différentes révolutions de ces six planetes, sont proportionnées à leur différente distance du Soleil. Les cercles qu'elles décrivent, coupent l'écliptique en des points différens. La Terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, & ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre, qui se fait en 24 heures autour de son axe, & c'est par ce mouvement qu'on explique le jour & la nuit. La Lune n'est pas dans la regle générale; elle se meut & décrit son cercle autour de la Terre. Les cieux

sont immobiles dans ce système, & les étoiles y sont placées à une distance immense du Soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondoit à tous les phénomènes célestes. Cependant son système ayant depuis été enseigné par Galilée comme une vraie démonstration, fut condamné par l'inquisition de Rome en 1616; mais peu de tems après (en 1620) l'inquisition donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothese: Copernic plus circonspect, plus convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avoit jamais envisagé autrement. Ce grand astronome n'ignoroit pas que tandis qu'une chose pouvoit s'exécuter sur un autre plan & présenter les mêmes phénomènes, il étoit impossible de démontrer que le Créateur avoit adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Or il est certain que non-seulement l'hypothese de Ticho (*voyez ce mot*), mais plusieurs autres expliquent exactement, quoique moins simplement, toutes les révolutions célestes. On sait que le célèbre P. des Chales a imaginé jusqu'à 20 hypotheses qui expliquent parfaitement toutes les apparences des astres, en regardant comme immobile un des neuf termes que nous avons, les 7 Planetes, la Terre & le Ciel étoilé: il parle même d'un habile mécanicien qui a représenté ces hypotheses par autant de planétaires. *Mund. mathem.* tom. 4. pag. 323. Copernic mourut à Frawenbourg en 1543, & fut enterré à Thorn

sa patrie. Il a publié deux traités : l'un *De motu octavae Sphaerae*, dans lequel il développe son système ; & l'autre *De Orbium caelestium revolutionibus*, imprimés ensemble, in-fol., 1566. Gassendi a écrit *Vie*, moins simplement qu'on ne devoit l'attendre de l'auteur & de son héros.

COPPENSTEIN, (Jean-André) savant Dominicain Allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec distinction à Coblenz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat par ordre de Maximilien, duc de Bavière, & devint curé de S. Pierre à Heidelberg. On croit qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs Ecrits de controverse contre quelques ministres de son tems, insérés dans l'abrégé qu'il a donné du corps de Controverses du cardinal Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter Catholicos & Haereticos nostri temporis ex R. Bellarmino in epitomen redactarum*, Mayence, 1626, 3 vol. in-4°.

COPROGLI, (Mahomet) grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, étoit Albanois, fils d'un prêtre Grec, & neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le Mahométisme, & s'établit dans l'isle de Chypre. Le bacha de cette isle le mena avec lui à la guerre de Perse. Le jeune Coprogli y signala sa valeur. Son mérite parvint à la cour. On lui donna le gouvernement de Baruth, & ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le

mettre à mort ; mais ce méchant ministre ayant été tué, & l'empereur Ibrahim qu'il gouvernoit, étranglé ; Mahomet IV son successeur tira Coprogli des fers, pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mere, regente de l'empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état & la gloire de son prince, par ses égards pour les grands & sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transilvanie, & mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan & du peuple : chose extraordinaire dans l'empire Ottoman, où les ministres ne meurent guere ni dans leur lit, ni dans leur emploi.

COPROGLI, (Achmet) fils du précédent, grand-visir après son pere, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire Ottoman & à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, & ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, & pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu immodérément d'une eau de canelle dont il se servoit au lieu de vin.

COPROGLI, (Mahomet) frere du précédent, grand-visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avoient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jus-

qu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, & où il fit passer 6000 chrétiens au fil de l'épée. Delà il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-tems, en prit plusieurs autres, & finit par l'incendie de Valcovar. Il attaqua les impériaux en 1691 près de Salankemen, & commençoit à espérer la victoire, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon.

COQ, (le) voyez NANQUIER.

COQ, (Pierre le) né dans la paroisse d'Is, près de Caen, le 29 mars 1728, fit ses études dans l'université de cette ville avec la plus grande distinction. N'étant encore que soudiacre, il entra l'an 1753 dans la congrégation des Eudistes. Il ne tarda pas à y être employé : on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinans. Il fut successivement supérieur du grand-séminaire de Rennes & de celui de Rouen. Enfin les Eudistes, dans une assemblée générale, l'élirent le 6 octobre 1775 supérieur-général de leur congrégation. Il ne jouit pas long-tems de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le 1^{er} septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'étoit un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, & faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale. I. *Dissertation théologique sur l'usure du Prêt de Commerce, & sur les trois Contrats*, Rouen, 1767, in-12. II. *Lettres sur quelques points de la Discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12. III. *Traité de l'état des Personnes, selon*

les principes du Droit François & du Droit coutumier de la province de Normandie, pour le fof de la conscience, Rouen, 1777, 2 vol. in-12. IV. *Traité des différentes especes de Biens*, 1778. V. *Traité des Actions*, 1778.

COQ DE VILLERAY, (Pierre-François de) natif de Rouen, exerça ses talens sur différens sujets qui n'avoient guere de rapport entr'eux, & réussit assez bien. Ses productions sont : I. *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique & civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12. II. *Traité historique & politique du Droit public d'Allemagne*, 1748, in-4^o. III. *Réponse aux Lettres philosophiques*. IV. *Abrégé de l'Histoire de Suede*, 1748, 2 vol. in-12. V. *Ariane ou la patience récompensée*, 1757, in-12. Il mourut à Rouen en 1777.

COQUELET, (Louis) né à Péronne, mort le 26 mars 1754, à 78 ans, a amusé le public par quantité de pieces, qui prouvent à la vérité moins de solidité que de facilité & d'enjouement; mais qui sont estimables par la décence & la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où elles sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures : *Eloge de la Goutte*; *de Rien*; *de Quelque chose*; *de la méchante Femme*. *L'Ane*; *le Triomphe de la Charlatanerie*; *le Calendrier des Fous*; *l'Almanach burlesque*; *l'Almanach des Dames*. Il a eu part aux Mémoires historiques d'Amelot de la Houffaye.

COQUES, (Gonzalès) peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens & de Van-Dyck.

Le portrait fut le genre dans lequel il eut le plus de réputation, après l'histoire. Il mourut à Anvers, le 18 avril 1684.

COQUILLART, (Guillaume) official de Rheims vers l'an 1478, dont les *Poésies* ont été imprimées à Paris en 1533, in-16, eut beaucoup de réputation de son tems. Sa muse est grossière; mais elle a les graces piquantes de la naïveté. On desireroit qu'il eût respecté davantage l'honnêteté & les mœurs. Les *Œuvres de Coquillart* ont été réimprimées par Coustelier, à Paris, 1723, in-8°.

COQUILLE, (Gui) *Conchylius Romanus*, né dans le Nivernois en 1523, seigneur de Romenai & avocat au parlement de Paris, mort en 1603, à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidelle & l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller d'état, s'il vouloit quitter la province; mais il la refusa. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignoit un cœur très-modeste & plein de probité. Son amour pour les pauvres étoit extrême; il les aidoit de sa bourse & de son crédit, & mettoit à part, pour faire ses largesses, une portion de ce qu'il gaignoit. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéresserent dans leur tems l'Eglise & l'Etat, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, en 2 vol. in-fol. Les principaux sont : I. *L'Histoire du Nivernois*, la meilleure qu'on ait de cette province. II. *Plusieurs Mémoires concernant la même province*. III. *D'autres Mémoires sur divers événemens du tems de la Ligue*. IV. *Mé-*

moire touchant la réformation de l'état ecclésiastique. V. *Plusieurs Traités des libertés de l'Eglise Gallicane*. VI. *Institution au Droit François*. VII. *Des Poésies latines*, 1590, in-8°. VIII. *Psaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8°.

CORAS, (Jean de) né à Réalmont, au diocèse d'Albi, en 1513, donna des leçons publiques du droit avant l'âge de 18 ans, à Toulouse, & ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, & s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, ami des huguenots, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après les nouvelles de la fameuse journée de la S. Barthélemi, en 1572, les écoliers le massacrèrent avec deux autres conseillers. Ses différens Ouvrages sur le droit civil & canonique, en latin & en françois, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 & 1558, 2 vol. in-folio; il est inutile de dire qu'ils se ressentent des préjugés de la secte que Coras professoit.

CORAS, (Jacques de) de la famille du précédent, dont il a écrit la *Vie* en françois & en latin, in-4°, en 1673, étoit originaire de Toulouse. Il abjura le Calvinisme, après avoir lu les *Controverses* du cardinal de Richelieu. Il avoit beaucoup d'amour pour la poésie françoise, mais très-peu de talent. Son poëme de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*, sèche dans la poussière, suivant l'expression de Boileau, & ne mérite pas d'en être tiré. Ses autres poëmes

font : *Josué, Samson, David*. On a aussi de lui, *Lettre à Boileau*, où il répond à des satyres par des satyres. Il mourut en 1677. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1665, in-12.

CORBARIO, voyez CORBIERE.

CORBEIL, (Pierre de) docteur de Paris, fut successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai & archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talens dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu & ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens en 1222. On a quelques fragmens de ses *Ordonnances synodales*, & elles peuvent servir à la connoissance de la discipline de son siècle.

CORBEUIL, (François) dont le nom étoit *Villon*, encore plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour ses vols, sa gaieté ne l'abandonna point; & il fit deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appella de la sentence du Châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il seroit difficile de fixer le lieu & le tems de sa mort. Il se retira (si l'on en croit Rabelais) en Angleterre, & y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avoit fait nai-

tre avec du talent pour la poésie simple, naïve & badine. C'est le premier (suivant Despréaux) qui débrouilla, dans des siècles barbares, l'art confus de nos vieux romanciers; mais il tomba comme eux dans la bassesse & dans l'indécence, & ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François I, qui se donna le tort d'aimer ce poète, chargea Marrot de donner une édition correcte de ses *Poésies*. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustelier, in-8°, en 1723. On en a donné une autre dans le même format, à La Haye, en 1742.

CORBIERE, (Pierre de) religieux de l'ordre de S. François fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais l'année suivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou: il avoit déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIN, (Jacques) avocat, natif du Berri & mort en 1653, il a laissé un *Recueil de Plaidoyers*, 1611, in-4°, & plusieurs Livres de Jurisprudence, imprimés en différentes années. Il entendoit très-bien la partie qui concernoit son état; mais voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même: témoin sa mauvaise *Traduction de la Bible*, en 8 vol. in-16, 1643 & 1661; son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1663; & des Poésies insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau dans son Art Poétique.

CORBINELLI,

CORBINELLI, (Jacques) Florentin, étoit allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le regne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, & protégea tous les gens-de-lettres, sans y mettre une distinction raisonnable & nécessaire. Il faisoit souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, & y joignoit des notes. Il publia le poëme de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé : *La Fisica*, Paris, 1578, in-8°, & le Dante : *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8°.

CORBINELLI, (Raphaël) petit-fils du précédent, mort à Paris en 1716, fut l'ami des beaux-esprits Epicuriens, par l'enjouement de son caractère & de son esprit. Il assichoit la volupté, & se piquoit d'en connoître le bon ton. On a de lui quelques ouvrages peu connus. I. Un *Extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres Auteurs de ce tems*, en 1681. II. *Les anciens Historiens Latins réduits en maximes*, en 1694, avec une préface attribuée au P. Bouhours. III. *L'Histoire généalogique de la Maison de Gondi*, Paris, 1705, in-4°. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre.

CORBINIEN, (S.) né à Châtres sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus, dans une cellule qu'il avoit fait construire près d'une chapelle. Sa sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes pieuses ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former

une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionnoit le commerce qu'il avoit avec ceux qui s'adressoient à lui, le porta à chercher une solitude où il pût être inconnu au monde. Il se rendit à cet effet à Rome, & il y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des Apôtres. Le pape qui reconnut en lui autant de lumieres & de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devoit pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquoient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, & le chargea du soin d'aller prêcher l'Evangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du Ciel, revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Baviere, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays qui étoit abandonné, & d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les Chrétiens s'y multiplioient de jour en jour, il fixa son siege épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Baviere. « Malgré l'ac-
» tivité de son zele & la con-
» tinuité de ses fonctions, dit
» un historien, il s'occupa as-
» sidument de tout ce qui pou-
» voit contribuer à sa propre
» sanctification. Il vaquoit à ses
» exercices avec ferveur, &
» avoit tous les jours des heu-
» res réglées, pour méditer la
» loi de Dieu, pour réparer
» les forces de son ame, pour
» examiner son cœur, & pour
» l'exciter à la vigilance dans

» toutes ses actions ». Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère, l'un & l'autre jurent sa perte, & subornerent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur éluda ce criminel dessein, par la mort de ses ennemis qui périrent misérablement quelque tems après. Corbinien qui avoit été obligé de s'enfuir & de se cacher, revint alors à Freisingue, & y continua ses travaux jusqu'à l'an 730, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa *Vie*, & la *Relation* de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une & l'autre écrites 30 ans après sa mort.

CORBUEIL, voyez **CORBEUIL**.

CORBULON, (Domitius) général Romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude & sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, & en épargna toutefois les habitans qui lui avoient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, & contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnoissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris ce cruel ordre, tira son épée & s'en perça, l'an 66 de J. C., en disant : *Je l'ai bien mérité !*

CORDARA, (Jules-César) connu par l'*Histoire de la So-*

ciété des Jésuites, continuée après Orlandin, Sacchin & Jouvençy, est mort à Alexandrie de la Paille, le 6 mars 1784. Il étoit né dans cette ville le 16 septembre 1704, quoiqu'originaire de Nice & descendant des comtes de Callamandrano. Entré chez les Jésuites en 1719, il fit sa profession en 1734. Un an après la suppression de la Société, il revint dans sa patrie, se retira dans le collège de St. Ignace, qui avoit été destiné, par le roi de Sardaigne, aux Jésuites qui voudroient vivre ensemble, & y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Outre l'*Histoire* dont nous avons parlé, écrite d'un style pur, élégant & plein de dignité (1 vol. in fol., Rome, chez Rossi, 1750), on a de lui : I. *L'Oraison funebre de l'Empereur Charles VI*, prononcée & imprimée à Rome en 1741. II. *La Vie de la B. Eustochie, Religieuse de Padoue*, Rome, 1769. III. Plusieurs poésies, parmi lesquelles on distingue, *Carmen in numerorum divinatorum*, vulgò *Cabalistas*.

CORDEMOI, (Gérauld de) Parisien, quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. Bossuet le donna au Dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès & avec zèle, & mourut en 1684, membre de l'académie Françoisse. On doit à sa plume : I. *L'Histoire générale de France, durant les deux premieres races de nos Rois*, en 2 vol. in-fol., 1685; déprimée par le P. Daniel, & louée par d'autres. Cordemoi écrit d'un style lâche & diffus, & adopte trop facilement des récits fabuleux.

Il devoit d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne* à l'usage du Dauphin, pour qui Fléchier avoit entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage; mais l'autre voulant mieux faire, remonta jusqu'aux tems les plus obscurs de la monarchie, & s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues & épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous priverent de celle de Charlemagne. Malgré cela, l'on doit convenir que Cordeinoi avoit des idées justes & saines. Les règles qu'il établit sur la manière d'écrire l'histoire, sont pleines de sagesse, & méritoient d'être scrupuleusement méditées & suivies par ceux qui prennent aujourd'hui si mal-à-propos le titre d'historiens. « Il faut insinuer, dit-il, dans l'histoire l'amour de la vertu, & de quoi donner un honnête desir de gloire, & sur tout faire connoître avec adresse, en quoi consiste la véritable gloire. On ne le peut mieux faire, qu'en réglant le prix des actions, par la conformité qu'elles ont au devoir, & en faisant sentir qu'il est bien plus louable de faire, pour le bien public, quelque chose qui paroisse ordinaire ou médiocre, que de faire quelque chose de fort éclatant, qui ne lui serve de rien, ou qui lui coûte trop. Si la matière principale de l'histoire n'est pas la vie des princes, le but principal qu'on doit se proposer en l'écrivant, c'est de les instruire; & c'est une raison de rapporter tout

aux affaires publiques, & de leur faire connoître qu'il n'y a rien de beau ou de bon à exécuter, que ce qui tend à détourner un mal, ou à procurer un bien public ». II. Divers Traités de Métaphysique, d'Histoire, de Politique & de Philosophie morale, réimprimés in-4°. en 1704, sous le titre d'*Œuvres de feu M. de Cordemoi*.

CORDEMOI, (Louis-Gérauld de) fils du précédent, licencié de Sorbonne, & abbé de Fenieres, aida son pere dans la composition de son *Histoire de France*, & la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues-Capet jusqu'à la mort de Henri I en 1060, est restée manuscrite. Zélé catholique & habile controversiste, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : I. *Traité de l'Invocation des Saints*, in-12. II. *Traité des saintes Reliques*. III. *Traité des saintes Images*. IV. *La Conférence du diable avec Luther*, en latin, françois & allemand, in-8°. V. *Traité contre les Sociniens*, in-12, dédié au grand Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Eglise dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité, & de l'Incarnation du Verbe, le vrai sens & l'usage des termes dont elle s'est servie. Il appuie ses preuves sur l'Ecriture & sur la Tradition, méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvrages. Voyez BULL; DENYS d'Alexandrie; PETAU.

CORDER, (Balthasar) Jésuite d'Anvers, professa long-

tems la théologie à Vienne en Autriche , avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome en 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque, le mit en état de donner : I. Une édition des *Œuvres de S. Denys l'Aréopagite*, en 2 vol. in-fol., Anvers, 1634, grec & latin, avec des notes. II. *La Chaîne des Peres Grecs sur les Psaumes*, grec & latin, Anvers, 1643, 3 vol. in-fol. III. *Chaîne — sur S. Luc*, 1628, in-fol. IV. — *sur S. Jean*, 1631, in-fol. V. — *sur S. Matthieu*. VI. *Job Elucidatus*, grec & latin, 1646, in-fol. VII. *Joannis Philoponi de Mundi creatione*, Vienne en Autriche, 1631, grec & latin, avec une Dissertation sur la Pâque. VIII. *Sti. Cyrilli apologos morales*. IX. *Sti. Cyrilli Alexandrini in Jeremiam Prophetam*, Anvers, 1648.

CORDES, (Jean de) né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, mort en 1642, a laissé : I. Une Edition des *Ouvrages de Georges Cassander*, in-folio. II. *La Traduction de l'Histoire des différends entre le pape Paul V & la république de Venise*, par Fra-Paolo, in-8°. III. Une autre Traduction de *l'Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand I*, par Camillo Porcio. On lui attribue aussi la Version françoise du *Discours sur les défauts du gouvernement des Jésuites*, que quelques auteurs ont cru être de Mariana, in-8°. Le traducteur avoit été quelque tems dans cette société, mais il pouvoit y prendre quelques leçons pour le style : le sien est fort mauvais. Vitré imprima le *Catalogue* de sa bibliothèque, Paris, 1642, in-4°.

Ce livre est aujourd'hui rare & recherché; la bibliothèque de de Cordes, qui étoit une des plus belles de Paris, contenoit des livres rares & bien choisis, & beaucoup de manuscrits précieux. Le cardinal Mazarin acheta cette bibliothèque après la mort de de Cordes; les manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque du roi.

CORDES, (Denys de) de la même famille que le précédent, étoit avocat au parlement de Paris, & conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, & devint le modèle d'un magistrat chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité étoit si reconnue, qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que Cordes avoit été un de ses juges. *Il faut, dit-il, que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme de bien m'a condamné.* Ce sage magistrat mourut à Paris en 1642, plein de jours & de vertus. La maison de S. Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité & de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

CORDIER, (Mathurin) Normand, devint professeur d'humanités en l'université de Paris, où il mourut en 1564, à l'âge de 85 ans. Il a laissé : I. Des *Dialogues latins* en 4 livres qui, pendant plus d'un siècle, ont été très-à la mode, quoique Cordier ne les eût composés que pour servir de thèmes & de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes & de bons principes de morale. II. *Civilité puérile & honnête*, dont les éditions se

Sont multipliées presque à l'infini depuis le milieu du 16^e. siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables à nos mœurs dégénérées, il s'en trouve qu'on ne sauroit trop inculquer aux enfans, mais qui sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni de se moquer des gens, *parce que cela n'appartient qu'à des hapelopins & écornifleurs effrontés*. On a encore de lui des Distiques attribués à Caton, avec une interprétation latine & françoise; & d'autres ouvrages, qui réussirent mieux dans leur tems que dans le nôtre.

CORDOUE, voyez GONSALVE, (Fernandès).

CORDUS, (Euricius) médecin & poète Allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1538, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il étoit en liaison avec plusieurs savans de son tems, entr'autres avec Erasme; mais sa trop grande sincérité & son caractère trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *Poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8°.

CORDUS, (Valerius) fils du précédent & digne de son pere, naquit à Simesuse dans la Hesse, en 1515. Il s'appliqua avec un succès égal à la connoissance des langues & à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup

de pied de cheval, il finit ses jours à Rome en 1544, à 29 ans. Les ouvrages dont il a enrichi la Botanique, sont: I. *Des Remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-fol. II. *Historia stirpium, libri V*, posthume, Strasbourg, 1561 & 1563, 2 vol. in-fol. III. *Dispensatorium Pharmacorum omnium*, Leyde, 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manieres, & l'étendue de son esprit, lui concilient les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'Isaïr, un des principaux chefs de la révolte des Lévités contre Moïse & Aaron, auxquels ils vouloient disputer le pouvoir dont Dieu les avoit revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre (voy. ABIRON). Les fils de Coré ne furent pas compris dans le châtimement de leur pere, & David accorda de grands honneurs à leurs descendans. Ce roi leur donna l'office de portiers du temple, & les chargea de chanter devant l'arche.

CORELLA, (Jacques de) Capucin Navarrois, devint prédicateur de la cour d'Espagne sous le roi Charles II; & quoique mort à l'âge de 42 ans, en 1699, il laissa après lui un grand nombre de productions, écrites en langue espagnole, qui eurent un prodigieux succès, si l'on en juge par la multiplicité des éditions. L'un de ces ouvrages, ayant pour objet les *Devoirs du Confesseur*, avec une explication des propositions condamnées par Alexandre VII & Innocent XI, fut réimprimé à Madrid en 1742. pour la 24^e. fois. Un autre, contenant des *Conférences morales*, en 3 vol. in-

folio, a joui des honneurs d'une dixieme édition.

CORELLI, musicien Italien, mort à Rome en 1733, s'est fait un grand nom par les symphonies, en Italie & en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, & de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matiere de musique. Cet habile homme ne méprisoit pas la musique françoise, quoiqu'Italien. Le cardinal d'Estrées le louant de la belle composition de ses Sonates, il eut la modestie de lui répondre : *C'est, Monseigneur, que j'ai étudié Lulli.*

CORET, (Pierre) né à Ath en Hainaut, fut chanoine de Tournay, où il mourut vers l'an 1574. On a de lui : I. *Défense de la vérité* contre les assertions de M. de La Noue, en latin, Tournay, 1591. Cet ouvrage a été inséré dans un recueil publié par le P. Possevin, intitulé : *Judicium de Nua Scriptis*, Lyon, 1593. II. *L'Antipolitique* contre Jean Bodin, en latin, Douay, 1599.

CORET, (Jacques) Jésuite, célèbre par ses vertus & son zele, mort à Liege le 6 décembre 1721, & dont la mémoire est encore en vénération dans cette ville, est auteur de plusieurs ouvrages où il y a beaucoup de piété, mais en même tems quelque chose d'original & d'excessivement simple qui empêche les esprits délicats de les goûter ; tels sont le *Journal des Anges*, la *Maison de l'Eternité*, le *Cinquieme Ange de l'Apocalypse*, &c.

CORINNE, surnommée la *Muse lyrique*, entra en lice avec Pindare, & le vainquit jusqu'à

cinq fois, quoique fort inférieure à ce poëte. Cette muse dut ses succès plutôt à sa beauté qu'à ses talens, selon Pausanias. Pindare, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures & les plaisanteries. Corinne avoit composé quantité de Poésies ; mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques Fragmens, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothèque Grecque* du savant Fabricius. Ovide a célébré, sous le nom de *Corinne*, une de ses maîtresses : c'est Julie, fille d'Auguste, suivant quelques savans.

CORINUS, poëte Grec, plus ancien qu'Homere, selon Suidas, étoit, dit-on, disciple de Palamede. Il écrivit en vers l'histoire du siege de Troie, & la guerre de Dardanus. On ajoute qu'il employa dans ses poëmes les lettres Doriques, inventées par Palamede, & qu'Homere profita beaucoup de ses vers ; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO, (Bernardin) né en 1460, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé le *Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les François s'étant emparés du Milanès, & le duc son protecteur ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-fol. ; elle est belle, rare, & beaucoup plus recherchée que les suivantes, défigurées par un éditeur qui les a mutilées. On fait cependant quelque cas de celles de Venise, 1554, 1565, in-4^o,

& de Padoue, 1646, in-4°. Quoique cet historien écrive d'un style dur & incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, & à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. — Son neveu Charles CORIO s'occupa du même objet que son oncle, & nous a laissé en italien un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monumens antiques & modernes de cette ville célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIO LAN, (Caius Marcius) d'une famille patricienne de Rome, servoit en qualité de simple soldat au siège de Corioles, l'an 493 avant J. C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville & s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval & un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat malgré ses services, & ayant été accusé d'affecter la tyrannie & de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné par le tribun Decius à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volscques, ennemis les plus implacables du nom Romain. Il reprit toutes les places qu'ils avoient perdues, entra dans le *Latium*, & vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa co-

lere; la 1^{re}. composée de consuls; la 2^e. de pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie. Coriolan les reçut en roi & en vainqueur, assis sur son tribunal, & environné de la plus brillante noblesse des Volscques. Il fut inexorable. Veturie mere de Coriolan, & Volumnie son épouse, accompagnées de plusieurs dames Romaines, eurent plus de pouvoir sur lui: leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'*Antium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avoient triomphé de Coriolan, à 4 milles de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenoit l'armée chez les Volscques, il fut massacré comme coupable de trahison. Aetius Tullius, son collègue, fut son accusateur auprès des Volscques, & le peuple son bourreau, l'an 489 avant J. C. Les dames Romaines, à la prière desquelles il avoit sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour six mois. Avec une certaine grandeur d'ame, Coriolan avoit cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla & les Marius, dans un tems où Rome fut plus puissante & la république plus faible. Si les Volscques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espèce de trahison qu'il avoit commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil; & ce sentiment paroît avoir été suivi par Tite-Live.

CORIO LAN, (François de) Capucin, ainsi nommé parce qu'il étoit de Coriolan, ville de

la Calabre supérieure, se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques & ascétiques; les principaux sont : I. *Summa conciliorum omnium, quæ a sancto Petro usque ad tempora Gregorii Papæ XV celebrata sunt, cum variis annotationibus, &c.* II. *Summa theologiæ S. Bonaventuræ, ad instar Summæ D. Thomæ Aquinatis, variis annotationibus & commentariis illustrata, &c.*, 7 vol. III. *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus.*

CORIPPUS, (Flavius Cresconius) grammairien Africain, vivoit au tems de l'empereur Justin le jeune. Il étoit aussi mauvais poëte que flatteur outré. On a de lui un Poëme latin en 4 livres à la louange de ce prince, Paris, 1610, in-8º.

CORMIER, (Thomas) historien & jurisconsulte, mort vers 1600, étoit né à Alençon de Guy Cormier, médecin de Henri II, roi de Navarre. Cormier est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire & de jurisprudence. Les premiers sont : I. *Une Histoire de Henri II*, en cinq livres, imprimée à Paris en 1584, in-4º. II. Celles de François II, de Charles IX, & de Henri III, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence : I. *Henrici IV... Codex Juris civilis Romani... in certum & perspicuum ordinem artificiosè redacti, unâ cum Jure civili Gallico*, Lyon, 1602, in-fol. II. *Le Code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4º, & réimprimé en 1615. On découvre dans presque tous ces ouvrages la secte que Cormier avoit embrassée.

CORMIS, (François de) avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant & très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *Consultations*, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-fol.

CORNARA - PISCOPIA, (Lucretia Helena) de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connoissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole & françoise, lui auroit procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit avec les autres ornemens du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du college n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avoit fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de S. Benoît. La république des lettres la perdit en 1684. On recueillit 4 ans après tous ses ouvrages en 1 vol. in-8º, enrichi de sa vie. On y trouve un *Parégryque italien de la république de Venise*; une *Traduction de l'espagnol en italien, des Entretiens de Jésus-Christ avec l'Ame dévote*, par le Chartreux Lanspergius; des *Lettres*, &c. Ces ouvrages ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savans la comblent.

CORNARIUS ou **HAGUENBOT**, (Jean) médecin Allemand, de Zwickaw, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins Grecs, & employa environ 15 ans à les traduire en latin. Il s'attacha sur-tout à ceux d'Hippocrate, d'Aëtius, d'Eginete, & à une partie de ceux de Galien. Ces versions sont fort imparfaites. Cornarius connoissoit médiocrement la langue grecque, & il ignoroit les finesse de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêcherent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw, à Francfort, à Marpurg, à Northausen & à Iene, où il mourut d'apoplexie en 1558, à 48 ans. Son précepteur lui avoit fait changer son nom de *Haguenbot* en celui de *Cornarius*, sous lequel il est plus connu. Outre ses Traductions, on a de lui : I. Quelques Traités de Médecine. II. Des Editions de quelques Poèmes des anciens sur la médecine & sur la botanique. III. Des Poésies latines. IV. Des Traductions de quelques écrits des Peres de l'Eglise, entr'autres du *Sacerdoce de S. Chrysostome*, des *Œuvres de S. Basile*, & d'une partie de celles de S. Epiphane. V. *Theologia vitis vinifera*, Heidelberg, 1614, in-8°. VI. *Præceptiones de Rusticâ*, Bâle, 1538, in-8°.

CORNARO, (Louis) de Venise, étoit d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, & qui a produit une reine de Chypre (Catherine Cornaro) dans le 15^e. siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Pa-

doue en 1566, âgé de plus de cent ans. Il est auteur du livre *Des avantages de la Vie sobre*. Cet ouvrage a été traduit en latin par Lessius, & en françois, sous le titre de *Conseils pour vivre long-tems*, 1701, in-12. Il est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer.

» La tempérance, dit Cornaro,
 » chasse les maladies; elle rend
 » le corps agile, sain, pur,
 » exempt de toute mauvaise
 » odeur. La vie sobre fait vivre
 » long-tems; elle rend le sommeil
 » doux & tranquille; elle
 » fait trouver agréables les
 » mets les plus communs; elle
 » donne de la vigueur aux sens
 » & à la mémoire, de la péné-
 » tration & de la netteté à l'es-
 » prit; elle le rend même ca-
 » pable de recevoir les lumie-
 » res divines; elle calme les
 » passions; elle bannit la colere
 » & la tristesse; elle abat l'im-
 » pétuosité de la concupiscen-
 » ce; elle remplit l'ame & le
 » corps d'une infinité de biens;
 » elle produit même une sage
 » gaieté; enfin une telle vertu
 » est comme l'ame de toutes les
 » autres. L'intempérance tout
 » au contraire fait acheter bien
 » cher ce plaisir si court & si
 » borné, qu'elle cause dans le
 » boire & le manger; elle
 » charge l'estomac; elle cause
 » une infinité de maux; elle
 » rend le corps sale, de mau-
 » vaise odeur, dégoûtant, plein
 » de pituite & d'excrémens;
 » elle enflamme la concupis-
 » cence; elle rend l'ame esclave
 » des sens; elle affoiblit les sen-
 » sactions: elle altere la mémoi-
 » re; elle rend les idées obscur-

» res; elle rend l'esprit & le
 » cœur pesans & peu propres,
 » l'un aux sciences, l'autre à la
 » priere. On en a, sans doute,
 » & moins de lumieres &
 » moins de piété. Quelle étran-
 » ge sorte de bien est-ce donc
 » que ce qui cause tant de
 » maux »? L'année d'après,
 on publia l'*Anti-Cornaro*, ou
Remarques critiques sur le Traité
de la Vie Jobre de Louis Cor-
 naro.

CORNAZANI, (Antoine)
 Italien de Ferrare ou de Parme,
 florissoit vers 1492. On a de lui:
La Vie de J. C. & la Créa-
tion du monde, en vers latins
 & italiens, 1472, in-4^o; *la Vie*
de la Vierge, en vers italiens,
 1472, in-4^o; *Poëma sopra l'Arte*
militar, Venise, 1403, in-fol.;
 Pesaro, 1507, in-8^o.

CORNEILLE, (S.) capi-
 taine Romain d'une compagnie
 de cent hommes, reçut le bap-
 tême par les mains de S. Pierre,
 l'an 40 de J. C. Cet apôtre étant
 à Joppé eut une vision, dans
 laquelle une voix venue du ciel
 lui ordonna de manger de tou-
 tes sortes de viandes indiffé-
 remment, sans distinction des
 animaux mondes & immondes
 (image symbolique qui anéan-
 tissoit la distinction des Juifs
 & des Gentils) & de suivre sans
 hésiter trois hommes qui le cher-
 choient. C'étoit Corneille qui
 les envoyoit. Pierre se rendit à
 Césarée, où demuroit le Cen-
 tenier qui se fit instruire avec
 toute sa famille. Le Saint-Es-
 prit descendit sur eux, & cet
 Apôtre les baptisa sur le champ.

CORNEILLE, (S.) succes-
 seur de S. Fabien dans le siege
 de Rome, l'an 251, après une
 vacance de plus de seize mois,

fut troublé dans son élection
 par le schisme de Novatien,
 choisi par quelques séditeux;
 à la sollicitation de Novat,
 prêtre de Carthage (voyez
 l'article NOVATIEN). Une peste
 violente qui ravageoit l'empire
 Romain, ayant été l'occasion
 d'une nouvelle persécution con-
 tre les Chrétiens, le saint pon-
 tife fut envoyé en exil à Cen-
 tumcelles, aujourd'hui Civita-
 Vecchia, & y mourut en 252.
 S. Jérôme dit dans la Vie de
 S. Cyprien, que Corneille fut
 ramené à Rome, où il souffrit
 la mort. Quoi qu'il en soit, S.
 Cyprien, dans sa lettre 55^e. à
 Antonien, donne de grandes
 louanges au zèle & à la piété
 de S. Corneille, ainsi qu'au
 courage qu'il faisoit paroître
 dans les tems les plus critiques
 pour les pasteurs. « Ne doit-
 » on pas, dit-il, compter parmi
 » les confesseurs & les martyrs
 » les plus illustres, celui qui
 » se vit exposé si long-tems à la
 » fureur des ministres d'un ty-
 » ran barbare; qui couroit con-
 » tinuellement les risques de
 » perdre la tête, d'être brûlé,
 » d'être crucifié, d'être mis en
 » pieces par des tortures éga-
 » lement cruelles & inouïes;
 » qui s'opposoit à des édits re-
 » doutables, & qui par le pou-
 » voir puissant de la foi, mé-
 » prisoit les supplices dont on
 » le menaçoit? Quoique la
 » bonté de Dieu l'eût sauvé
 » jusques-là, il donna cepen-
 » dant des preuves suffisantes
 » de son amour & de sa fidé-
 » lité, étant dans la disposition
 » de souffrir tous les tourmens
 » imaginables, & de triompher
 » du tyran par son zèle ». Il y
 a deux Lettres de ce pape parmi

celles de S. Cyprien, & dans les *Epistolæ Romanorum Pontificum* de D. Coustant, in-fol.

CORNEILLE DE LA PIERRE, voyez PIERRE (Corneille de la).

CORNEILLE, (Pierre) né à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux & forêts, parut au barreau, n'y réussit point, & se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent, qui avoit été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introduit. Ce changement le rendit poète, & ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, toute imparfaite qu'elle étoit, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de la *Veuve*, de la *Galerie du Palais*, de la *Suivante*, de la *Place royale*, de *Clitandre*, & de quelques autres pièces, qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre françois. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, & sur-tout dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avoit emprunté ce sujet (c'étoit une imitation de *Guillem de Castro*), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit; mais qui, par les embellissemens dont l'avoit accompagné l'auteur François, étoit au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre Espagnol. Il fit ensuite les *Horaces*, & *Cinna*. Le grand Condé à l'âge de 20 ans, étant à la première représentation de cette

dernière pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi, comme de l'univers;

Je le suis, je veux l'être. O siècles !
ô mémoire !

Conservez à jamais ma nouvelle victoire.

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,

De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie.

Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna*; mais cette pièce a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les Saints sur un théâtre, habituellement consacré à un histrionisme profane & licencieux, & de mêler la tendresse de l'amour humain avec l'héroïsme de l'amour divin. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa *Médée*, il avoit imité Sénèque; mais dans les endroits où il les copie, il paroît original; & dans ceux qu'il n'a pas empruntés d'eux, le poète François est fort au-dessus de ces deux Romains. *Le menteur*, pièce comique, & presque entièrement prise de l'espagnol, suivit la tragédie de *Pompée*. Au *menteur* succéda *Rodogune*, qu'il aimoit d'un amour de préférence. Il disoit que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre *Rodogune* & *Cinna*, quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Heraclius*

parut ensuite, & le public ne la trouva point indigne des chefs-d'œuvres qui l'avoient précédée. Puis vinrent *Sertorius* & *Othon*, où malgré une certaine dureté de style, il y a encore de grands traits. Turenne étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette scène : *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ?* Ce fut par *Agéfilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Bérenice* & *Suréna*, que ce pere du théâtre finit sa carrière. Ce sont les ouvrages d'un vieillard ; mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du tems de sa gloire, quel sublime dans ses idées ! Quelle élévation de sentimens ! Quelle noblesse dans ses portraits ! Quelle profondeur de politique ! Quelle vérité, quelle force dans ses raisonnemens ! Chez lui les Romains parlent en romains, les Rois en rois ; par-tout de la grandeur & de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisoit l'élévation de son génie que dans son ame. C'étoit un ancien Romain parmi les François, un Cinna, un Pompée, &c. Corneille, débarrassé du théâtre, ne s'occupait plus qu'à se préparer à la mort. Il avoit eu dans tous les tems beaucoup de religion. Il traduisit *l'Imitation de J. C.* en vers : version fort accueillie, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette naïveté tendre, qui operent plus de conversions que tous les sermons. Corneille s'étant accusé à confesse de quelques poésies qui pouvoient avoir des effets fâcheux sur les mœurs, il avoit reçu pour pénitence

de traduire le premier livre de cet ouvrage précieux ; le succès qu'eut cet essai, l'engagea à le traduire entièrement. Corneille mourut doyen de l'académie françoise en 1684, regardé comme le plus grand poëte tragique de la France. Racine a la seconde place, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus, ou un peu moins grand : c'est-là ce qu'on trouve en ne comparant que les ouvrages de part & d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il peut être incertain que Racine eût été, si Corneille ne fût pas venu avant lui ; il est certain que Corneille a été par lui-même. Joly publia, en 1738, une nouvelle édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. Voltaire, qui doit tant au grand Corneille, & pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, donna en 1764 une nouvelle édition de ses Œuvres en 12 vol. in-8°, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations en 8 vol. in-4°, & en 10 vol. in-12. Voltaire a joint au texte des tragédies & des comédies : I. Un *Commentaire* sur la plupart de ces pièces, & des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées. II. *Traduction de l'Heraclius Espagnol*, avec des notes au bas des pages. III. Une *Traduction* littérale en vers du *Jules César de Shakspear*. IV. Un *Commentaire*

par la *Bérénice* de Racine, comparée à celle de Corneille. V. Un autre *Commentaire* sur les tragédies d'*Ariane* & du *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette belle édition est remplie d'observations critiques, & peut-être trop critiques; on a accusé le commentateur, non sans fondement, d'avoir voulu déprécier le mérite du grand Corneille, pour renforcer le sien; on trouve les principales dans un livre imprimé à Paris en 1765, in-12, sous ce titre: *Parallèle des trois principaux Poètes tragiques François, avec les observations des meilleurs Maîtres sur le caractère particulier de chacun d'eux*. Les talens de Corneille, & sa grande célébrité ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchoit quelquefois de l'indigence, comme on voit par une lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille, & publiée dans le *Journal de Paris*, 22 janvier 1788. » J'ay veu hier M. Corneille, » nostre parent & amy. Il se » porte assez bien pour son » aage. Il m'a pryé de vous » faire ses amitez. Nous sommes fortys ensemble aprez le » dîner, & en passant par la rue » de la Parcheminerye, il est » entré dans une boutique pour » faire acommoder sa chaussure » qui estoit decousüe. Il s'est » assis sur une planche & moi » auprez de lui, & lorsque l'ou- » rier eust refait, il lui a donné » trois piéces qu'il auoit dans » sa poche. Lorsque nous fus- » mes rentrez, je lui ay offert » ma bourse, mais il n'a point » voulu la recevoir ni la par- »

ger. J'ay pleuré qu'un si grand » génie fust réduit à cet excez » de misere ».

CORNEILLE, (Thomas) frere du grand Corneille, de l'académie françoise & de celle des inscriptions, naquit à Rouen en 1625, & mourut à Andeli en 1709. Il courut la même carriere que son frere, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les regles du théâtre, & qu'il fût au-dessus de lui, & peut-être au-dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une piece, il avoit moins de feu & moins de génie. Despréaux avoit raison de l'appeller un *cadet de Normandie*, en le comparant à son aîné; mais il avoit tort d'ajouter qu'il n'avoit jamais pu rien faire de raisonnable. Le satyrique avoit oublié apparemment un grand nombre de pieces, & qui outre le mérite de l'intrigue, offrent de bons morceaux de versification. Ces pieces sont: *Ariane*, le *Comte d'Essex*, tragédies; le *Geolier de soi-même*, le *Baron d'Albikrac*, la *Comtesse d'Orgueil*, le *Festin de Pierre*, l'*Inconnu*, comédies en 5 actes. Corneille joignoit à ses talens toutes les qualités de l'honnête-homme & du citoyen. Il étoit sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrens, comme à relever leurs beautés; cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages; & sur les ouvrages des autres, donnant lui-même des avis sinceres, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusqu'à dans ses derniers

tems, où l'âge sembloit devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frere & lui fut toujours intime. Ils avoient épousé les deux sœurs. Ils eurent le même nombre d'enfans; ce n'étoit qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avoient songé au partage du bien de leurs femmes, & il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli en 5 vol. in-12; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui : I. La *Traduction en vers françois des Métamorphoses d'Ovide*, d'une partie des *Élégies* & des *Epîtres* du même poète, en 3 vol. in-12. II. Un *Dictionnaire des Arts & des Sciences*, en 2 vol. in-folio, qui parut sur la premiere fois l'an 1694, en même tems que celui de l'académie françoise, dont il étoit comme le supplément. Fontenelle, son neveu, donna une seconde édition de cet ouvrage en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, sur-tout pour les articles de mathématiques & de physique. III. Un *Dictionnaire universel, géographique & historique*, 3 vol. in-fol. en 1707, très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, & très-fautif dans tout le reste. Quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparoit une nouvelle édition de ces deux Dictionnaires; mais la mort l'empêcha de donner au dernier l'exacritude dont il seroit susceptible. IV. Des *Observations sur les Remarques de Vaugelas*.

CORNEILLE, (Michel) peintre & graveur, naquit à Paris en 1642. Un prix de peinture qui lui fut adjugé, lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carraches, il fut reçu à l'académie, & ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon & à Fontainebleau. Louis XIV aimoit & estimoit ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur il joignoit un dessein correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse & d'agrément. Il excelloit dans le paysage; mais il avoit contracté une maniere de coloris qui tiroit trop sur le violet. Il mourut à Paris en 1708, sans avoir été marié.

CORNEILLE - BLESSE-BOIS, (Pierre) poète dramatique du 17^e. siecle, dont on a *Eugénie*; *Marthet le Hayer*; ou *Mademoiselle de Scay*; les *Soupirs de Sifrey*; *Sainte-Reine*; un roman intitulé : *Le Lion d'Argelie*, 1676, 2 part. en 1 vol. in-12.

CORNEJO, (Pierre) Espagnol, vint en France du tems de la Ligue, & fut un des plus zélés ligueurs. Il mourut en 1615. On a de lui : I. *Histoire de la Ligue, depuis 1585 jusqu'en 1590*, écrite en espagnol; Paris, 1590, in-8^o; Madrid, 1592. Selon M. de Thou, dans son Histoire sous l'année 1590, Cornejo a écrit avec peu d'exacritude; mais on fait que quant à la Ligue, de Thou n'a pas été plus exact, & que sa haine contre les Guises a étrangement égaré sa plume. II. *Histoire des Guerres de Flandre*, en

espagnol, Léon, 1577, in-8° ; traduite en françois par Chappuis, Lyon, 1578, in-8°.

CORNELIE, fille de Scipion l'Africain, & mere des deux Gracchus, posséda les vertus propres à son sexe, & donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campagne, ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie appellant ses enfans : *Voilà*, dit-elle, *mes bijoux & mes ornemens*. On doit lui reprocher cependant d'avoir trop excité leur ambition : passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république & à eux-mêmes (voyez GRACCHUS). Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étoient les boute-feux, on lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*.

CORNELIE, fille de Cinna, & femme de Jules-César, dont elle eut Julie qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funebre, & rappella de l'exil Cinna son frere en sa considération, vers l'an 46 avant Jésus-Christ.

CORNELIE, (Maximille) vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son regne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Celer, chevalier Romain ; & sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria, en allant au supplice : *Quoi ! César me déclare incestueuse ! moi, dont les sacri-*

fices l'ont fait triompher. Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, & qu'en y descendant, sa robe fut accrochée ; elle se retourna, & se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue ; mais la plus commune opinion est qu'elle étoit innocente.

CORNELIUS, (*Antonius*) licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivoit au commencement du 16e. siecle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Infantium in limbo clausorum Querela adversus divinum Judicium ; Apologia divini Judicii ; Responso Infantium, & æqui Judicis Sententia* : Paris, Wechel, 1531, in-4°. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent supprimer, & fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNELIUS NEPOS ; voyez NEPOS.

CORNELIUS TACITUS, voyez TACITE.

CORNET, (Nicolas) docteur en théologie de la faculté de Paris, natif d'Amiens, déféra l'an 1649, en qualité de syndic, sept propositions de Jansenius, dont les cinq premières étoient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux, & mourut en 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avoit fait président de son conseil de conscience. Le cardinal de Richelieu l'avoit aussi admis à son conseil, & s'étoit servi de lui, dit-on, pour la préface de son *Livre de Controverse*. Ce mi-

nistre avoit voulu l'avoir pour confesseur ; mais Cornet refusa un emploi si délicat.

CORNETO, (Adrien-Castellei, dit *le Cardinal*) devint secrétaire d'Alexandre VI, qui lui donna le chapeau de cardinal en 1503. Peu de mois après, César Borgia, fils de ce pontife, ayant voulu (selon quelques-uns) l'empoisonner pour avoir sa dépouille, il s'empoisonna lui-même, avec son pere. Supposé que ce fait soit vrai, Corneto échappa à cet attentat. Jules III l'exila ; Léon X le rappella, mais ce ne fut que pour le voir entrer dans une conjuration contre lui. Le cardinal Corneto fut obligé de s'enfuir. Il partit, dit-on, de Rome pendant la nuit, déguisé en moissonneur, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu. Ce prélat, méprisable par son caractère, avoit des connoissances & des talens. Son traité *De sermone latino*, dédié à Charles V, pour lors prince d'Espagne, contient d'excellentes remarques sur la pureté de cette langue. Corneto fut aussi poëte. Il reste de lui quelques productions dans ce genre, recueillies à Lyon en 1581, in-8°.

CORNHERT ou **KOORNHERT**, (Théodore) enthousiaste du 16e. siècle, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides ; & il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier Manifeste, en 1566. La duchesse de

Parmé, ayant su qu'il en étoit l'auteur, le fit enlever de Harlem & conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortit jamais de sa prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer & mourir avec lui. Cornhert n'eut pas besoin de cette singulière ressource. Il s'évada furtivement, & reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoiqu'ennemi de la Religion catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther, Calvin, & contre les ministres du Protestantisme. Il prétendoit que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles éclatans, personne n'avoit droit de faire des innovations ou des réformes dans l'Eglise : ce qui, à le bien prendre, n'étoit point absolument déraisonnable. « Il » doit ajouter, dit un théo- » logien, que des réformes & » innovations telles que Luther » & Calvin avoient introduites, » ne pouvoient être appuyées » ni de miracles ni d'aucune au- » tre marque de mission céles- » te. puisqu'elles supposent l'E- » glise tombée en erreur, contre » la promesse expresse de Jésus- » Christ, qui nous assure de sa » persévérance dans l'enseigne- » ment de la vérité jusqu'à la » fin des siècles ». Les sectes chrétiennes devoient, selon lui, se réunir sous une forme d'*Interim*, en attendant que Dieu envoie quelqu'un pour arranger les choses. Son plan étoit, qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs : projet digne d'un enthousiaste. Il mourut en 1590. Ses *Œuvres* furent imprimées

primées en 1630, 3 vol. in-fol.

CORNIFICIA, sœur du poète Cornificius, brilla par son esprit sous l'empire d'Auguste. Elle égala en tout genre de poésie son frere Cornificius, qui étoit un excellent versificateur. *La science*, disoit-elle, *est la seule chose indépendante de la fortune*. Ce qui n'est peut-être point parfaitement vrai; puisqu'elle suppose des ressources & des moyens, & de plus un esprit calme & tranquille, ce qui semble exclure l'indigence & le soin pénible de la combattre.

CORNUTUS, philosophe Stoïcien, natif d'Afrique, précepteur du poète Perse, fut mis à mort par ordre de Néron, vers l'an 54 de J. C.

CORNUTUS, (Jacques) médecin de Paris du dix-septieme siecle, a donné en latin une *Description de l'Amérique*, Paris, 1635, in-4°.

CORÆBUS, fils de Mygdon, à qui Priam avoit promis sa fille Cassandre. Étant venu au secours des Troyens contre les Grecs, Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendoit. Il s'obstina à rester, & fut tué par Pénélee, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troie.

CORONEL, (Alfonse) grand seigneur Espagnol, se défilant de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, & envoya en Mauritanie Jean de la Cerda son gendre, pour demander du secours. Il comptoit principalement sur la ville d'Aiguilar, où il commandoit. Le

Tome III,

roi de Castille mit le siege devant cette place. Coronel s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant 4 mois; mais la ville ayant été emportée d'assaut en février 1353, il fut pris & puni du dernier supplice.

CORONEL, (Gregorio) voyez MINES.

CORONEL, (Paul) savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, fut employé par le cardinal Ximenes pour l'édition des Bibles d'Alcala. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI, (Marc-Vincent) Minime, natif de Venise, cosmographe de sa république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut enfin général de son ordre en 1702. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour Louis XIV, des globes qui eurent les suffrages des connoisseurs; ils ont douze pieds de diametre; ils sont aujourd'hui à la bibliothèque du roi. Il mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, & publié plus de 400 Cartes géographiques. On a de lui d'autres ouvrages; la plupart assez mal digérés. I. *Peloponnesi descriptio*, traduite en françois, Paris, 1686, in-8°. qui manque d'exactitude. II. *Atlas Venetus*, Venise, 1690, 24 vol. Cet ouvrage, bien imprimé, outre les cartes assez bien gravées, contient encore un traité sur la navigation, accompagné de cartes marines. III. *Dux peregrinorum per urbem Venetiam*. IV. *Iter Anglicanum*. V. *Regnum, provinciarum, civitatum*.

Y

que nomina latina & italica, Venise, 1716, 2 vol. in-fol.
 VI. *Roma antico-moderna*, Venise, 1716, in-fol. avec fig.
 VII. *Histoire de Venise, depuis l'an 421 jusqu'à l'an 1504*, Venise, 3 vol. in-folio en italien.
 VIII. *Nomenclatura successorum Sti. Francisci de Paula*. IX. *Bibliotheca universalis* par ordre alphabétique, 45 vol. Elle est restée manuscrite.

CORONIS, fille de Phlegyas. Apollon l'aima; mais un jour elle le quitta pour un jeune-homme, appelé Ischys. Cette infidélité piqua tellement ce dieu, qu'il les tua l'un & l'autre. Cependant il tira des flancs de Coronis un enfant, qu'il fit élever par Chiron, & qu'il nomma Esculape. Apollon se repentit bientôt de la vengeance qu'il avoit prise sur Coronis, & pour punir le corbeau, qui l'avoit informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir.

CORRADINI de Sezza, (Pierre-Marcellin) né en 1658 à Sezza, devint dès sa première jeunesse un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous Clément XI, en 1721. Il mourut en 1743, laissant plusieurs ouvrages. I. *Vetus Latium profanum & sacrum*, in-fol., 2 vol. réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4°. : production curieuse & pleine de savantes recherches. II. *De civitate & ecclesiâ Setinâ*, Rome, 1702, in-4°. C'est l'histoire ecclésiastique & profane de la patrie de l'auteur : elle est faite avec soin.

CORRADO, (Sébastien) né à Oria dans le royaume de Naples, professeur de belles-lettres à Bologne, mort en

1556, eut un nom parmi les grammairiens du seizième siècle. On a de lui : I. *Quæstura in qua Ciceronis vita refertur*, Bologne, 1555, in-8°. II. *De copiæ latini Sermonis*, Venise, 1582. III. *Annotationes in epist. Ciceronis familiares*, Bâle, 1560, &c. Livres utiles à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine. Corrado forma une académie de littérature à Reggio, qu'il anima par ses leçons & ses exemples. Il avoit changé son nom de baptême en celui de *Quintus-Marius*.

CORRADUS, (*Pyrrhus*) de Terra Nuova, dans le diocèse de Rossano dans la Calabre, protonotaire apostolique, chanoine de Naples, & grand inquisiteur à Rome, vivoit dans le dix-septième siècle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes : *Praxis dispensationum*, &c., Venise, 1656, in-fol.

CORREA, (Thomas) de Conimbre en Portugal, d'abord Jésuite, quitta de bonne heure cette Société, & mourut l'an 1595 à Bologne, où il enseignoit la grammaire. On a de lui des Ouvrages latins en vers & en prose, qui sont estimés dans sa patrie.

CORREA DE SA, (Salvador) naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel étoit gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta & embellit la ville de S. Sébastien, bâtie & peuplée par son grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté

plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des côtes du sud. Il se signala ensuite contre les Hollandois & contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angola, & défit entièrement les troupes de ce roi negre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux Rois negres pour supports*, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORREA, (Emmanuel) né à Scalapa, bourg du Portugal, d'une famille ancienne & noble, en 1712, entra chez les Jésuites en 1729, & fut quelque tems après envoyé en Amérique, où après avoir enseigné la philosophie à Fernambuco, & la théologie à Bahia (Baie de tous les Saints), & s'être livré en même tems à tous les travaux du zèle évangélique, il fut arrêté avec les autres Jésuites par ordre du ministre Carvalho, transporté à Lisbonne & de là à Rome, où il est mort en 1761. Sa *Vie* élégamment & judicieusement écrite en latin, 1789, in-12, est accompagnée de notes très-intéressantes & propres à expliquer divers événemens de ce siècle, dont les vraies causes sont encore à l'ombre du mystère. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juin 1792, pag. 257.

CORREGÉ, (Antoine Allegri, dit le) naquit à Corregio dans le Modenois en 1494. La nature l'avoit fait naître peintre; & ce fut plutôt à son génie, qu'à l'étude des grands maîtres, qu'il dut ses progrès. Il peignit presque toujours à Parme & dans la Lombardie, Son pin-

ceau étoit admirable; c'étoit celui des graces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une manière légère, des agrémens infinis répandus dans tous ses ouvrages, ferment la bouche des critiques. On ne s'apperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, & quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes & ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air; & celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis & la magie des plafonds. Il étoit grand-homme, & il l'ignoroit. Le prix de ses ouvrages étoit très-moderne: ce qui, joint au plaisir de secourir les indigens, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour ayant été à Parme, pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 liv. en monnoie de cuivre. La joie qu'eut le Corregé, de porter tant d'argent à sa femme, l'empêcha de faire attention à la charge qu'il avoit, & à la chaleur du jour. Il avoit 12 milles à faire, revint chez lui attaqué d'une pleurésie, & mourut à Corregio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme, est un de ses meilleurs ouvrages. On estime sur-tout ses *Vièrges*, ses *Saints* & ses *Enfans*. Il joignit au talent de la peinture, celui de l'architecture. On connoît son exclamation, après avoir considéré long-tems dans un profond silence un tableau de Raphaël: *Anch'io; son pittore*; c'est-à-dire: *Je suis peintre aussi, moi.*

CORROZET, (Gilles) libraire, né à Paris en 1510, dont

on a divers ouvrages en vers & en prose, mourut en 1568, à 58 ans. Il eut un nom comme auteur & comme imprimeur. Nous avons de lui : I. *Les Antiquités de Paris*, 1568, in-8°. Corrozet est un des premiers qui ont débrouillé les antiquités de cette ville, & son ouvrage est encore estimé. II. *Le Trésor des Histoires de France*, 1583, in-8°. Ce n'est qu'un recueil court & imparfait des noms des rois & des princes, de leur âge, du tems de leur regne, &c. Le reste de ce trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules. III. *Les Divers Propos des illustres Hommes de la Chrétienté*, Lyon, 1558, in-16, rare. Jean CORROZET, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le *Trésor*, &c., composé par Gilles, & l'imprima en 1628, avec des additions.

CORSIGNANI, (Pierre-Antoine) né à Celano dans l'Abruzzi, en 1686, évêque de Venosa en 1738, puis de Sulmona, mort en 1751, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il étoit très-versé dans l'histoire & les antiquités de son pays. I. *De viris illustribus Marforum*, &c., Rome, 1712, in-4°. II. *De Aniene ac viâ Valeriæ fontibus enarratio cum inscriptionibus locorum adjacentium*. III. *Acta S. S. M. M. Simplicii, Constantini & Victoriani vindicata*, Rome, 1750, in-4°. Les Bollandistes, regardant ces Actes comme suspects, ne les ont point insérés dans leur collection. Corsignani en prend ici la défense. IV. *Mémoires topographiques & historiques sur la*

Province de Marfi, & les environs, en italien, &c.

CORSINI, (S. André) né à Florence en 1302, de l'illustre famille de Corsini, se fit religieux dans l'ordre des Carmes, dont il fut tiré pour être placé sur le siège de Fiézzoli; les exercices de la plus austère pénitence, & sa vie vraiment pastorale, lui attirèrent l'admiration & le respect des peuples. Il mourut en 1373. Urbain VIII le mit au nombre des Saints, en 1629. Clément XII, qui étoit de la même famille, & le marquis de Corsini son neveu, ont orné avec magnificence, la chapelle où l'on garde le corps du Saint. Cette chapelle est dans l'église des Carmes de Florence. Le même pape fit aussi bâtir dans l'église de S. Jean de Latran une chapelle magnifique & digne de la première église du monde, qu'il dédia sous l'invocation de S. André Corsini, & où il voulut être enterré.

CORSINI, voyez CLÉMENT XII.

CORSINI, (Edouard) religieux des Ecoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avoit donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études, & ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques & mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 & 1724. Il substitua à l'étude d'Aristote, qui subjugoit alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus utile; mais il le fit avec une sagesse & une modération qui n'offensa personne. Il savoit douter là où d'autres ne voient que des démonstrations complètes. En

parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paroît bien remarquable, si l'événement la vérifioit un jour, *Novæ aded stella observari poterunt quæ hypothesim Copernici destruunt*. Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique, qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. « Une observation ; dit un physicien moderne, qui paroît souvent fort indifférente, & qui ne semble regarder qu'un objet de très-peu de conséquence, suffit pour donner un ébranlement général à toutes les opinions reçues. Que d'idées n'a pas tout-à-coup anéanties le petit tube de Toricelli ? L'horreur du vide étoit-elle alors moins accréditée, moins universellement enseignée que ne l'est aujourd'hui le mouvement de la terre ? » Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le P. Corsini publia en 1735 un nouveau cours d'*Elémens géométriques*, écrit avec précision & clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit & retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742 ; & le second, augmenté des *Elémens de Géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1738, en 2 vol. in-8°. L'hydrostatique & l'histoire lui étoient connues. Après s'être nourri pendant quelques années, des auteurs classiques, & particulièrement des Grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des Archontes d'Athènes*. Le 1er. volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4° ; le 4e. & le dernier dix ans après.

Nommé en 1746 à la chaire de morale & de métaphysique, & entraîné par son goût, il composa un *Cours de Métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savans Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei, ses amis, l'enlevèrent à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique & d'érudition. En 1747 il mit au jour IV *Dissertations* in-4°, sur les jeux sacrés de la Grece, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après il donna in-fol. un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre : *De notis Græcorum*. Ce livre exact & plein de sagacité, fut suivi de beaucoup de Dissertations relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus & ses travaux avoient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laisserent, ill'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise & d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles Dissertations, & sur-tout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé : *De præsenti Urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'Université de Pise*, dont il avoit été nommé historiographe. Il étoit près d'en publier le premier volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva, malgré toutes les ressources de l'art.

CORT, (Corneille) maître de gravure d'Augustin Carra-che, étoit de Horne en Hollande, où il naquit l'an 1536 ; mais le chef-d'œuvres de Rome l'attirèrent & le fixèrent dans cette ville superbe. Il mourut en 1578. Il est au rang des graveurs les plus corrects. Des connoisseurs prétendent que les élèves doivent préférer les gravures de ce maître à toutes les autres, pour se perfectionner. Une piece qui représente son *académie* est recherchée des curieux.

CORTE, (Dieudonné) né à Bescon dans la Basse-Lusace ; en 1698, professeur de droit à Leipzick, mort en 1731, âgé seulement de 33 ans ; travailla aux journaux de cette ville, & publia en 1724, in-4°, une excellente édition de *Salluste*, avec de savantes notes, & les *Fragments des anciens Historiens*. On a encore de lui : *Tres Satyræ Menippeæ*, Leipzick, 1720, in-8°, & d'autres ouvrages.

CORTEZ, (Fernand ou Ferdinand) gentilhomme Espagnol, né à Medellin, se dégoûta de bonne heure des belles lettres, & se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. Velasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinoit à la découverte de nouvelles terres. Cortez partit en 1518, avec 10 vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux, & quelques pieces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco

furent vaincus, & perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattoient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenoit pour le tonnerre, les fortèresses mouvantes qui les avoient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étoient couverts, tous ces objets nouveaux pour ces peuples leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. C'étoit d'ailleurs une nation lâche, amollie, dégradée par des abominations de tous les genres. Cortez entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1520. Montezuma, roi du pays, se soumit, & fut bien traité par les vainqueurs. Les Espagnols s'étant fait ouvrir le grand temple de Mexico, ne purent contenir ni leur pitié ni leur indignation, en voyant ce vaste édifice barbouillé de sang humain & affreusement orné de crânes & d'ossements, restes des infortunés qu'on immoloit sans cesse pour fléchir de hideuses divinités ; ils se regarderent comme les vengeurs de la nature outragée par un fanatisme atroce. » Je fis renverser toutes ces » idoles, dit Cortez dans une » de ses lettres à l'empereur » Charles-Quint ; j'en fis net- » toyer toutes les chapelles » particulières où se faisoient » les sacrifices humains, & j'y » plaçai des images de notre » Dame & d'autres Saintes ». Montezuma fut très-affecté de ce changement. Un des généraux du prince Indien, qui avoit des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols en trahison ; Cortez se rend au palais, met à mort le général & emprisonne Montezuma. Ensuite

il lui ordonne de se reconnoître publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit, il ajoute à cet hommage, un présent de 600 mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant le gouverneur de Cuba, Velasquez, envoyoit une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitoit sa jalousie. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait & range sous ses drapeaux ces troupes qui venoient pour le détruire, & en profite pour apaiser la révolte des Mexicains contre Montezuma & les Espagnols, auxquels cet empereur parut s'être attaché de bonne foi. Les révoltés l'ayant assassiné, Guatimozin son neveu & son gendre, s'empara de l'Empire, eut d'abord quelques succès, & se défendit pendant trois mois; mais il ne put tenir contre l'artillerie espagnole. Cortez, après plusieurs combats livrés sur le lac & sur la terre-ferme, prit la capitale de l'Empire. Plus de 200 mille Indiens s'étoient soumis à lui dès la fin du siège. L'empereur, son épouse, ses ministres & ses courtisans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. Les soldats n'ayant pas trouvé les trésors qu'ils espéroient, se mutinèrent, & mirent Guatimozin sur des charbons ardents pour le forcer à les découvrir. Cortez ne put l'empêcher dans ces premiers momens de fureur; mais il ne tarda pas d'arracher le prisonnier des mains de ses bourreaux. Robertson lui-même, quoique peu favorable à ce héros, lui rend ce témoignage.... Cortez, maître absolu de la

ville de Mexico, la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Le conquérant revint en Europe pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivoit cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avoit fait présent de la vallée de Guaxaca au Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de 150 mille livres de rente; mais, malgré ce titre & ses trésors, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entouroit la voiture de l'empereur, & monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda: *Qui êtes-vous? — Je suis un homme*, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, *qui vous a donné plus de provinces, que vos peres ne vous ont laissé de villes*. Il mourut dans sa patrie en 1554, à 63 ans. Un historien aussi célèbre que véridique, en a fait le portrait suivant: « Ame haute & pleine » d'énergie, d'un courage & » d'une activité à l'épreuve de » tous les travaux & de tous les » périls, d'une constance que » tous les obstacles ne fai- » soient qu'affermir, sans opi- » niâtreté néanmoins & sans » témérité, n'abandonnant rien » au hazard de tout ce qui » étoit du ressort de la pru- » dence, à laquelle suppléoit » alors cet instinct martial qui » est un guide encore plus sûr; » toujours il prenoit conseil, » & jamais il ne se piqua de » faire prévaloir son avis, qu'il » ne fût en effet le meilleur.

» Du reste il étoit d'un carac-
 » tere doux, ouvert, affable,
 » d'une générosité qui capti-
 » voit la confiance & lui en-
 » chaînoit tous les cœurs: plein
 » de gaieté dans le commerce
 » ordinaire de la vie, insinuant
 » & persuasif dans les confé-
 » rences & les négociations,
 » fertile en expédiens, prompt
 » à trouver des ressources,
 » enfin rempli d'honneur, de
 » probité, & plus encore de foi
 » & de religion. Cortez fut,
 » en un mot, tout ce que de-
 » voit être le héros destiné à
 » fonder & à cimenter le dou-
 » ble empire d'une nouvelle
 » Espagne & d'une nouvelle
 » Eglise dans le Nouveau-
 » Monde. Quelque vive que
 » fût sa passion pour la gloire, à
 » laquelle la soif de l'or, si
 » contagieuse de son tems, ne
 » parut jamais rien ôter, il ré-
 » moigna beaucoup plus d'ar-
 » deur encore pour établir le
 » regne de Jesus-Christ ». Il
 » apparut sous son nom : *De Infulis*
nuper inventis narrationes, Co-
 » logne, 1532, in-fol. La meil-
 » leure *Histoire des Conquêtes de*
Cortez, est celle de Don An-
 » toine de Solis, traduite de l'es-
 » pagnol en françois par Citri de
 » la Guette, & imprimée à Paris
 » en 1701, 2 vol. in-12, réim-
 » primée en 1775. Le traducteur
 » raconte sommairement dans sa
 » préface les actions de Cortez,
 » depuis qu'il s'étoit rendu maître
 » du Mexique, jusqu'à sa mort.
 » Nous avons encore sur les ex-
 » ploits de Cortez trois Lettres
 » écrites par lui-même, traduites
 » & publiées en 1778 par M. de
 » Flavigny. Elles sont écrites

d'une manière très-intéressante;
 on ne peut guere leur repro-
 cher que quelques exagérations
 à l'égard de la magnificence &
 de la population du Mexique,
 effet naturel de la surprise dans
 un homme qui s'attendoit à ne
 trouver qu'un désert & quel-
 ques hordes errantes. « La naï-
 » veté, dit l'éditeur, la mo-
 » destie, la simplicité qui ca-
 » ractérisent ces Lettres, attes-
 » tent la vérité des traits qui
 » peignent ce conquérant; il
 » est clair qu'il n'a pas songé
 » à lui dans le récit des évé-
 » nemens qu'il décrit... On y
 » retrouve par-tout la même
 » ingénuité... pas un mot de
 » déclamation sur quelques
 » usages révoltans de Mexico,
 » sur le culte meurtrier de ses
 » habitans, sur leurs infidélités
 » & leurs trahisons; c'est tou-
 » jours en courant & sans la
 » moindre apparence d'intérêt,
 » qu'il touche ces détails pres-
 » qu'imperceptibles dans sa re-
 » lation ». Les gens impartiaux
 » prendront un plaisir particulier
 » à lire cette histoire guerrière,
 » écrite par le héros même qui a
 » dirigé & exécuté cette grande
 » entreprise. Malgré l'acharne-
 » ment avec lequel les détracte-
 » urs des grands hommes ont
 » outragé ce célèbre général, ils
 » ne pourront s'empêcher d'ap-
 » plaudir à la révolution que ses
 » armes ont opérée parmi les
 » monstrueux peuples du Mexi-
 » que. Il y a peut-être aujour-
 » d'hui dans cette contrée de l'A-
 » mérique moins d'habitans in-
 » digènes qu'il n'y en avoit au-
 » trefois (*); mais ils ont une
 » Religion pacifique & bienfai-

(*) Cela est très-doux; les guerres destructives de ces peuples,

sante ; ils ont des sentimens d'humanité, des mœurs, de la probité. Sacrifier quelques individus de la génération présente au bonheur de la génération future , est-ce donc un crime qui doive éternellement provoquer le courroux philosophique ? Les descendans du peuple odieux que Cortez a combattu , ne mangent plus de viandes humaines ; ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or ; ils sont devenus hommes & chrétiens ; & Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup.

» Ce fut la cause de la na-
 » ture & de son auteur, du
 » Dieu créateur & Pere de
 » tous les hommes, dit un his-
 » torien, que Cortez prétendit
 » venger, quand il les vit im-
 » molés comme des brutes, &
 » de préférence aux brutes,
 » sur les autels des démons :
 » divinités homicides, qui en
 » pleine liberté, prenoient
 » leurs délices à s'abreuver de
 » sang humain, dans les téné-
 » bres d'une superstition où ils
 » régnoient presque aussi absolu-
 » ment que dans celles de l'en-
 » fer ». Voyez ATABALIPA,
 MONTEZUMA, &c.

CORTEZ ou CORTESIO,
 (Gregoire) né à Modene,
 d'une ancienne famille, entra
 dans l'ordre de S. Benoît, &
 passa par toutes les charges. Il
 étoit dans le célèbre monastere
 de Lerins, dans lequel il avoit
 fait renaître la piété & le goût

des lettres sacrées & profanes, lorsque Paul III l'honora de la pourpre en 1542. Cortez étoit digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs écrits en vers & en prose. Les plus connus sont des *Lettres latines*, imprimées à Venise en 1573, in-8°; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savans de son tems, & de son zele pour le progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens-de-lettres, & des faits utiles à ceux qui écriroient l'histoire de son siecle.

CORTEZI, (Paul) naquit en 1465, à San-Geminiano en Toscane. Dès sa premiere jeunesse il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, & en particulier de Cicéron. Il n'avoit qu'environ 23 ans quand il mit au jour un *Dialogue sur les Savans de l'Italie*. Cette production élégante & utile pour l'histoire de la littérature de son tems, est demeurée dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politi l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes & la vie de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avoit communiquée, lui écrivit : « Que cet » ouvrage, quoique supérieur » à son âge, n'étoit point un » fruit précoce ». On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les Livres des Sentences* 1540, in-fol., écrit en bon latin, mais souvent avec

leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse & leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, &c., étoient de terribles obstacles à la population ; & ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreurs.

des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères : c'étoit la manie de son siècle, en particulier celle de Bembo, &c. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des Cardinaux* : plein d'érudition, de variété & d'élégance, suivant quelques auteurs Italiens, & dénué de toutes ces qualités, suivant du Pin. Cortezi mourut évêque d'Urbain en 1510, dans la 45^e. année de son âge. Sa maison étoit l'asyle des Muses & de ceux qui les cultivoient.

CORTONE, voyez BERTIN (Pierre).

CORVAISIER, (Pierre-Jean le) naquit à Vitré en Bretagne, l'an 1719, & mourut en 1754 secrétaire de l'académie d'Angers. On a de lui : I. *L'Eloge de Louis XV*, imprimé à Paris en 1754, in-12. II. Un Discours lu à l'académie de Nancy. III. Quelques petits Ouvrages de critique. IV. Le recueil des *Pieces présentées à l'académie d'Angers*.

CORVIN, voyez HUNIADE & MATHIAS CORVIN.

CORYATE, (Thomas) né à Odcombe dans le comté de Somerset, en 1577, voyagea pendant toute sa vie, & mourut à Surate en 1617. Il a laissé des *Observations* sur les pays qu'il a parcourus, qui ont trouvé place dans le Recueil de Purchas. Celles sur l'Europe ont été imprimées séparément en 1612, in-4°, & celles sur l'Asie en 1615, in-4°. On a réimprimé celles sur l'Europe en 1777, 3 vol. in-8°.

CORYBANTES, voy. DACTYLES.

CORYNNE, voyez CORINNE.

COSIMO, (André & Pierre) peintres Italiens, dont le premier excelloit dans le clair-obscur, & l'autre dans les compositions singulieres. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisoit suivre de tous les jeunes-gens de son tems, pour avoir des sujets de ballets & de mascarades. Il apportoit une si grande application au travail, qu'il oublioit très-souvent de prendre ses repas. *André del Sarto* fut un de ses élèves. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie.

COSIN, (Jean) né à Norwick, principal du college de S. Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, jouit d'une grande faveur auprès de Charles I & de Charles II, & il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : I. Un *Traité sur la Transsubstantiation*. II. Une *Histoire du Canon des Livres de l'Ecriture-Sainte*, en anglois, Londres, 1683, in-4°. III. Un petit *Traité latin des Sentimens & de la Discipline de l'Eglise Anglicane*, publié en 1707, avec la *Vie* de l'auteur par Smith.

COSME I, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les François, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'isle d'Elbe, & d'autres domaines. Il obtint quelque tems après du pape Pie V le titre de *Grand-Duc*. Il aima les savans, les attira auprès de lui, & fonda pour eux

l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avoit institué en 1562 l'ordre militaire de St. Etienne.

COSME II, grand-duc de Toscane, fils & successeur de Ferdinand I, prince doux, libéral & pacifique, mourut en 1620. Le commerce avoit rendu la Toscane florissante, & ses souverains opulens. Ce prince fut en état d'envoyer 20 mille hommes au secours du duc de Mantoue, contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II, de son argent & de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attiroit chez elle la même foule d'étrangers, qui venoient admirer les chef-d'œuvres antiques & modernes dont elle étoit remplie.

COSME III, fils & successeur de Ferdinand II, dans le duché de Toscane, suivit de près la conduite sage & mesurée de son pere. Il fut se faire respecter de ses voisins & aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un regne heureux & tranquille de 54 ans.

COSME l'Egyptien ou Indicopleutes, moine du seizieme siecle, voyagea en Ethiopie, & composa une *Topographie chrétienne*. Le Pere de Montfaucon l'a donnée en grec & en latin, dans sa nouvelle *Collection des Ecrivains Grecs*, 1706, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME, (Jean de Badillac, ou Basèilhac) connu sous le nom de Frere Cosme, né en 1703,

dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçoit la chirurgie, y prit les premiers élémens de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon & à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, & fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété & l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les Feuillans en 1729; mais il ne fit profession qu'en 1740. Dégoûté des soins temporels & de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyoient obligées de récompenser son zèle & ses services, il employoit ce qu'il recevoit, pour secourir les indigens. C'est avec ces secours qu'il forma en 1753 un hospice, où il recevoit les pauvres, & les étrangers qui n'avoient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son lithotôme, & par les secours désintéressés qu'il a apportés pendant le cours d'une longue vie, aux personnes affligées d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal du Muy. Cosme mourut à Paris le 8 juillet 1781, âgé de 79 ans. A sa mort on vit combien il avoit de droits à la reconnoissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venoient pleurer sur son cercueil. On lui doit : 1. *Recueil des pieces importantes, concernant la taille par le Lithotôme*, 2 vol.

in-12. II. *Nouvelle méthode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12.

COSNAC, (Daniel de) d'une ancienne famille du Limousin, fit paroître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration & de talent pour les affaires. Il s'attacha à Armand, prince de Conti, & eut part à la négociation de son mariage avec la niece du cardinal Mazarin. Peu de tems après, il fut nommé évêque de Valence & de Die, diocèses qui étoient alors unis. Louis XIV le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687, lui donna l'abbaye de St. Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, & le fit commandeur de l'ordre du St-Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les religieux & les religieuses de son diocèse, pour la visite qu'il prétendoit faire dans leurs églises, & Rome ne lui fut pas favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81^e. année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique :

Requiescat ut requievit.

Il laissa des sommes considérables, qu'il auroit pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal de Tessé a composé l'*Histoire* de cet archevêque.

COSPÉAN, (Philippe) natif de Mons en Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes & de Lisleux, avoit été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son tems, & un des premiers qui retrancha dans les sermons, les citations d'Ho-

mere, de Cicéron & d'Ovide, & substitua celles de la Bible, de S. Augustin. Il mourut en 1646, à 73 ans. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia en 1622 une *Lettre apologétique pour le cardinal de Berulle contre les Carmes*, offensés de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'étoit chargé de la direction des Carmelites. C'est lui qui dans la conférence de Bourgfontaine refusa de prendre parti avec les cinq autres consultants, disant, au rapport de Filleau : » que c'étoient des sots de » faire de telles propositions & » de vouloir les autoriser dans » un royaume qui étoit si éloigné de telles nouveautés, » & que quant à lui, il ne vouloit pas s'engager dans ce » parti ». Il est désigné le troisieme par les lettres (P. C.), immédiatement avant les mêmes initiales qui signifient *Pierre Camus*, comme celles-ci, *Philippe Cospéan*.

COSROËS, voy. CHOSROËS.

COSSART, (Gabriel) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les Jésuites, & professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée 7 ans, il se joignit au P. Labbe, qui avoit commencé une *Collection des Conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimoit le onzieme volume, il continua seul ce grand ouvrage qui parut en 1672, en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *Harangues* & des *Poésies*, publiées en 1675, & réimprimées à Paris en 1723, in-12. Le P. Cossart peut passer pour un des meilleurs poë-

tes & orateurs que les colleges des Jésuites aient produits. Santeuil, dont il avoit été le régent, pleura sa mort par une élogie pleine de sentimens & d'images, qui est une des meilleures pieces de ce poëte. Le célèbre Huet lui fit cette épitaphe :

*Qui blandi studiis Cossartus floruit oti,
Et tot inexhausto pectore clausit opes :
Ille per humanas, inquit, sat lufimus artes,
Jam divina libet visere, terra, vale.*

Cossart sur s'illustrer par de nobles loirs;
Son esprit des beaux-arts étoit le sanctuaire :
C'est vanité, dit-il, j'éleve mes desirs,
J'envisage le ciel, j'abandonne la terre.

Il mourut à Paris en 1674. — Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur de même nom, dont nous avons *le Brasser spirituel* en vers, 1607 in-12: ouvrage que les curieux recherchent, à cause de sa singularité.

COSSE, (Charles de) plus connu sous le nom de maréchal de *Brissac*, d'une maison très-illustre, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avoit fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples & de Piémont. Il se signala ensuite au siege de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie françoise. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septieme, l'artillerie dont ils s'étoient emparés. Le Dauphin, Henri de France, témoin de son

courage, dit hautement, *que s'il n'étoit le Dauphin de France, il voudroit être le colonel Brissac.* Devenu colonel-général de la cavalerie-légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, & les princes mêmes, vouloient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles Quint ayant attaqué Landreci, Brissac y jeta du secours par trois fois, & vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François I, qui étoit alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, & le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avoit paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, & le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, & apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme & de la Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague & le duc d'Albe, généraux des ennemis. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les Calvinistes, & mourut à Paris en 1563, à 57 ans. Brissac étoit petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'ap-

pelloient que *le beau Brissac*.

COSSE, (Artus de) frere du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles V en 1552 la ville de Metz, dont il avoit le gouvernement, & partagea la gloire de sa délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-pannetier de France & de surintendant des finances, & reçut le bâton de maréchal de France en 1567. « Il avoit la tête aussi » bonne que le bras, dit Brantôme, encore qu'aucuns lui » donnerent le nom de *Maréchal des Bouteilles*, parce qu'il » aimoit quelquefois à faire » bonne chere, rire & gaudir » avec ses compagnons; mais » pour cela sa cervelle demouroit fort bonne & saine ». Il se trouva à la bataille de Saint-Denis, & à celle de Montcontour en 1569. Défait par les Calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-Duc, il vengea cet affront au siege de la Rochelle en 1573, & empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

COSSE, (Philippe de) frere d'Artus de Cossé, évêque de Coutances, grand-aumônier de France, mort en 1548, étoit très-habile dans les belles-lettres & la théologie. Il aimoit & protégeoit les savans. Ce fut à sa persuasion que Louis le Roi écrivit la *Vie* de Budé.

COSSE, (Timoléon de) appelé le comte de Brissac, grand-fauconnier de France, colonel des Bandes de Piémont, étoit fils du maréchal de Brissac. Il se

montra digne de son pere par sa valeur, sa sagesse & par son amour pour les lettres & les sciences. Son mérite lui auroit procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siege de Mucidan dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

COSSE, (Charles de) fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair & maréchal de France. Il remit Paris, dont il étoit gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avoit érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSTA, (Christophe à) né en Afrique d'un Portugais, passa en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique. Il fut pris par les barbares, & vécut long-tems en esclavage. Il profita des premiers momens de sa liberté, pour recueillir des herbes médicinales, & vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia en 1578, in-4°, un *Traité des Drogues & des Simples des Indes*, traduit en latin par Clusius, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses Voyages des Indes*, & un *Livre à la louange des Femmes*, Venise, 1592, in-4°.

COSTA, (Emmanuel à) jurisconsulte Portugais, disciple de Navarre, enseigna le droit à Salamance en 1550. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. Covarruvias & les autres savans jurisconsultes Espagnols les citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut

de précision & de méthode.

COSTA, (Jean à) ou Jean **LA COSTE**, professeur de droit à Cahors sa patrie, & à Toulouse, mort en 1637, laissa des *Notes sur les Instituts de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4°. — C'est peut-être à un autre Jean **COSTA**, qu'il faut attribuer un livre intitulé : *De conscribendarum Historia*, Sarragosse, 1591, in-4°, très-estimé & plein d'excellentes règles.

COSTANZO, (Angelo di) seigneur de Cantalupo, né en 1507 à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, in-fol. en 1582, à Aquila, après 53 ans de recherches. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489; c'est-à-dire depuis la mort de Frédéric II, jusqu'à la guerre de Milan, sous Ferdinand I. Costanzo égayoit, par la culture de la poésie latine, la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une & dans l'autre. Il imagina pour le sonnet une tournure particulière, qui lui donna plus de grace. On a recueilli ses vers italiens à Venise en 1752, in-12. Il mourut vers l'an 1590, dans un âge fort avancé.

COSTAR, (Pierre) fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom étoit *Costaud*; mais le trouvant peu propre à l'harmonie de la poésie, il le changea en celui de Costar. Il se plaisoit dans les querelles littéraires, & défendit avec chaleur Voiture contre Girac. Il avoit fait à tête reposée un répertoire de lieux-communs, où il trouvoit en sortant de chez lui toutes les faillies qu'il devoit

étaler chez les autres. Ce pédant petit-maitre, quoique bachelier de Sorbonne & prêtre, étoit un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, & même de quelques ruelles. Il mourut en 1660. On a de lui, outre la *Défense de Voiture*, un *Recueil de Lettres* en 2 gros vol. in-4°, la plupart chargées de grec & de latin, presque toutes inutiles, pleines de phébus & de galimatias.

COSTE, (Hilarion de) Minime de Paris, disciple du P. Mersenne, & allié par sa mere de S. François de Paule, naquit en 1595, & mourut en 1661. C'étoit un homme d'une grande piété & d'une lecture immense; mais compilateur crédule, écrivain diffus & ennuyeux. On a de lui : I. *Les Eloges & les Vies des Reines, des Princesses & des Dames illustres en piété, en courage & en doctrine, qui ont fleuri de notre tems & du tems de nos peres*, en 2 vol. in-4°; la meilleure édition est de 1647. II. *Histoire catholique*, où sont décrites les vies des hommes & des dames illustres du 16e. & 17e. siècle, in-fol, Paris, 1625. III. *Les Eloges des Rois & des Enfans de France qui ont été Dauphins*, in-4°. IV. *La Vie du P. Mersenne*, in-8°. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoires à ceux qui voudroient écrire plus amplement sa vie. V. *Le Portrait en petit de S. François de Paule*, in-4°. VI. *La Vie de François le Picard, ou le parfait Ecclésiastique*, avec les éloges de 40 autres docteurs, in-8°; ouvrage curieux & recherché. On trouve à la fin les preuves de cette Histoire, tirées

de différens auteurs. Il suivoit cette méthode dans presque tous ses ouvrages; & c'est ce qui les fait rechercher par quelques sçavans. VII. *La Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annonciades.*

COSTE, (Pierre) natif d'Uzès, réfugié en Angleterre, mort à Paris en 1747, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Les Traductions de l'Essai sur l'Entendement humain de Locke*, Amsterdam, 1736, in-4°. & Trévoux, 4 vol. in-12; de l'*Optique de Newton*, in-4°; du *Christianisme raisonnable de Locke*, 2 vol. in-8°. II. *Une Edition des Essais de Montaigne*, en 3 vol. in-4°, & 10 in-12, avec des remarques. III. *Une Edition de la Fontaine*, in-12, avec de courtes notes au bas des pages. IV. *La Défense de la Bruyere contre les Chartreux d'Argonne*, caché sous le nom de *Vigneul-Marville* : ouvrage verbeux, dont on a chargé très-mal-à-propos la plupart des éditions des *Caractères de Théophraste*. V. *La Vie du grand Condé*, in-4°. & in-12, assez exacte, mais froide. Coste étoit un éditeur souvent minutieux, & un écrivain médiocre; mais il mettoit de l'attention dans tout ce qu'il faisoit.

COSTE, (N.) écrivain de Toulouse, mort en novembre 1759, est auteur de deux ouvrages. I. *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, 1736, in-12. II. *Projet d'une Histoire de la ville de Paris sur un plan nouveau*, 1739, in-12. Son but dans ces deux ouvrages est de ridiculiser le goût outré de l'érudition, mais c'est un mal dont ce siècle est tellement guéri, qu'il est

pleinement atteint du mal contraire.

COSTE, (Emmanuel-Jean de la) ecclésiastique de Versailles, mort au mois de novembre 1761, a laissé : I. *Lettre au sujet de la Noblesse commerçante*, 1756, in-8°. II. *Lettre d'un baron Saxon à un gentilhomme Silésien.*

COSTER, (Laurent) habitant de Harlem, mort vers 1440, descendoit des anciens comtes de Hollande par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandois le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondemens solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus & certains; aux monumens parlans & non équivoques qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de vieillards, des historiettes, des conjectures, & pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois, gravées ensuite en caractères mobiles de bois, & enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue & exécutée à Harlem; au-lieu qu'il est démontré que Fust & Schœffer ont imprimé à Mayence avec
des

Des caractères de bois mobiles dès l'an 1457, & avec des caractères de fonte dès l'an 1462, au plus tard (voyez FUST). Le savant Meerman, conseiller & pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem avec toute la sagacité & toute l'érudition qu'on pouvoit y mettre, dans un ouvrage intitulé : *Origines Typographicae*, imprimé à La Haye en 1765, en 2 vol. in-4°, & l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue.

COSTER, (François) Jésuite de Malines, se distingua par son zèle pour la foi, & publia divers ouvrages contre les hérétiques, entr'autres l'*Enchiridion controversiarum*, Cologne, 1590, in-8°, traduit en plusieurs langues. On a encore de lui : I. *Apologia tertiæ partis Enchiridii de Ecclesiâ*, 1604, in-8°. II. *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8°. III. *Remarques sur le Nouveau Testament*, en flamand, 1614, in-fol. & d'autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles en 1619, à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

COSTER, voyez CUSTOS.

COSTES, voyez CALPRENEDE.

COTA, (Rodriguez) de Toledé, poète tragique, auteur de la tragi-comédie de *Calisto y Milibæa*. Gaspard Barthius, Allemand, grand amateur des livres espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, & ne fait pas difficulté de l'appeller *divin*. Jacques de Lavardin l'a mis en français ; mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur Allemand en avoit don-

Tome III.

née. La production de Cota est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. Il florissoit au 16^e. siècle.

COTELIER, (Jean-Baptiste) bachelier de Sorbonne, professeur en grec au college royal, né à Nismes en 1629, répondit par son génie aux soins que son pere se donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, il expliquoit, dit-on, la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, & faisoit avec la même facilité l'explication des définitions d'Euclide. Quoiqu'il y ait toujours beaucoup à rabattre de ces sortes d'épreuves, on le regarda dès-lors comme un petit prodige, & il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue & aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura en 1676 une chaire de professeur en langue grecque au college royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il étoit d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers tems ; entièrement consacré à la retraite ; se communiquant peu, & à très-peu de gens ; paroissant mélancolique & réservé à ceux qui ne le connoissoient pas ; mais du caractère le plus doux & le plus aisé avec ses amis. L'Eglise doit à ses veilles : I. Un recueil des *Monumens des Peres qui ont vécu dans les tems apostoliques*, 2 vol. in-fol. imprimés à Paris

Z

en 1672 : ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matieres d'histoire, de dogme & de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux & de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyoit n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande en 2 vol. in-fol. (1698 & 1724) par les soins de le Clerc, qui l'a enrichi des notes & des dissertations de plusieurs savans. II. Un recueil de plusieurs *Monumens de l'Eglise Grecque*, avec une version latine & des notes, in-4°, 3 vol. 1677, 1681 & 1686 : aussi estimable que le précédent. III. Une *Traduction latine des IV Homélies de S. Chrysostome sur les Psaumes*, & des *Commentaires de ce Pere sur Daniel*, Paris, 1661, in-4°.

COTES, (Roger) professeur d'astronomie & de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, mourut en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : I. Une excellente *Edition des Principes de Newton*, à Cambridge, en 1713, in-4°. II. *Harmonia mensurarium, sive analysis & synthesis per rationum & angulorum mensuras promotæ*. Newton avoit enseigné la maniere de rapporter les intégrales aux sections coniques ; Cotes, son disciple, rappella les aires des sections coniques aux mesures des rapports & des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles jugées irréductibles ; & vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux mé-

rhodes, ce qu'il n'avoit pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. Cotes étant mort sans avoir nié la dernière main à ses découvertes & quelques autres, Robert Smith, son ami & son successeur, suppléa à ce qui manquoit, & le mit au jour en 1722. III. *Description du grand Météore qui parut au mois de mars 1716*.

COTIN, (Charles) aumônier du roi & chanoine de Bayeux, si maltraité dans les satyres de Boileau, & dans la comédie des *Femmes savantes* sous le nom de *Trissotin*, étoit Parisien, poète & prédicateur. Il fut reçu de l'académie françoise en 1655, & mourut à Paris en 1682. L'auteur s'étoit attiré la colere de Boileau, parce qu'il lui avoit conseillé durement, quoique très-sagement, de consacrer ses talens à une autre espece de poésie que la satyre ; & celle de Moliere, parce que ce Comique s'imagina qu'il avoit persuadé au duc de Montausier, que c'étoit lui qu'on avoit voulu jouer dans le *Misanthrope*. Quoi qu'il en soit, Cotin ne manquoit pas de mérite. Il savoit du grec, de l'hébreu, du syriaque ; prêchoit assez noblement ; écrivoit passablement en prose ; & faisoit des vers dont quelques uns étoient spirituels & bien tournés, quoique la plupart fussent guindés & foibles. On a de lui des *Enigmes*, des *Odes*, des *Paraphrases*, des *Rondeaux*, &c., 1665, 2 vol. in-12 ; des *Poësies chrétiennes*, 1668, in-12 ; & plusieurs ouvrages en prose.

COTOLENDI, (Charles) avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort

au commencement du 18^e. siècle. Il s'est fait connoître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Les Voyages de Pierre Texeira, ou l'Histoire des Rois de Perse, jusqu'en 1609*, traduit de l'espagnol en françois, 2 vol. in-12. II. *La Vie de S. François de Sales*, in-4^o, écrite par le conseil d'Abelli. III. *La Vie de Christophe Colomb*, traduite en françois, 2 vol. in-12. IV. *La Vie de la Duchesse de Montmorenci, supérieure de la Visitation de Moulins*, in-8^o. V. *Arlequiniana, ou Les bons mots, les histoires plaisantes & agréables, recueillies des conversations d'Arlequin* : lecture de laquais. VI. *Le Livre sans nom*, digne d'avoir les mêmes lecteurs. VII. *Dissertation sur les Œuvres de St-Evremond*, in-12, sous le nom de *Dumont*. « Je trouve » beaucoup de choses dans cet » écrit, bien censurées (écrit » voit l'auteur critiqué) : je ne » puis nier que l'auteur n'écrive » bien; mais son zèle pour la » Religion & pour les bonnes » mœurs, passe tout. Je gagne- » rois moins à changer mon » style contre le sien, que ma » conscience contre la sienne.... » La faveur passe la sévérité » du jugement, & j'ai plus de » reconnoissance de la grace, » que de ressentiment de la ri- » gueur ». Ces jeux de mots cachent une modettie, qui, si elle étoit sincère, devoit faire passer bien des fautes à St-Evremond.

COTON, voyez COTTON.

COTOVICUS, voyez COOTWICH.

COTTA, (C. Aurelius) fameux orateur & d'une illustre famille de Rome, étoit frere

de Marcus-Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Luculus l'an 74 avant J. C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcédoine, & perdit un combat sur mer. Trois ans après il prit Héraclée par trahison; ce qui lui fit donner le nom de *Pontique*. Caius Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius & de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé & devint consul 75 ans avant J. C.

COTTA, (*Lucius Afrunculeius*) capitaine Romain, servoit dans les Gaules sous César, qui le nomma lui & Titurius Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyoit dans le pays de Liege. Ils ne furent pas plutôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, les y vint attaquer; mais n'ayant pas eu l'avantage qu'il espéroit, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étoient révoltés contre les Romains, & que les Germains arriveroient dans deux jours. Sabinus donna dans le piège, contre l'avis de son collègue. Ils quitterent leur camp avantageux près de *Varuca*, Varoux, & à peine furent-ils descendus dans les vallées, où est aujourd'hui la ville de Liege, que les Eburons les attaquèrent & les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J. C. Voyez les erreurs de divers écrivains sur l'emplacement de *Varuca* (& non pas *Vatucani Atvatuca*) dans le *Journ. hist. & littér.* 1^{er}. nov. 1783, p. 423 & suiv. — 15 fév. 1787, p. 273.

COTTA, (Jean) poète latin, né dans un village auprès

de Vérone, s'acquît de la réputation par ses talens. Il suivit à l'armée Barthélemi d'Alviane, général Vénitien, qui l'aimoit ; mais il fut pris par les François, à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, & ne fut délivré qu'au bout de quelque tems. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des Epigrammes & des Oraisons, imprimées dans le recueil intitulé : *Carmina quinque Poëtarum*, Venise, 1548, in-8°.

COTTE, (Robert de) architecte, né à Paris en 1657, fut choisi en 1699 pour directeur de l'académie royale d'architecture, ensuite vice-protecteur de celle de peinture & de sculpture ; enfin premier architecte du roi, & intendant des bâtimens, jardins, arts & manufactures royales. Ce célèbre artiste a décoré Paris & Versailles d'une infinité d'excellens morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtimens de S. Denis. Il fit le péristyle de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté & à la délicatesse du travail. Cotte avoit de l'imagination & du génie ; mais l'une & l'autre étoient réglées par le jugement, & dirigées par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des cheminées. Il mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talens, que pour ses mœurs & son caractère.

COTTON ou COTON,

(Pierre) Jésuite, né en 1564, à Neronde, près de la Loire, fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Lesdiguières. Il contribua beaucoup au rétablissement des Jésuites en France, bannis par le fameux arrêt du 29 décembre 1594, sur lequel, suivant un historien, les calvinistes ont fait autant de faux commentaires, que sur l'Evangile. Henri IV résolut de rappeler ces exilés, & de leur fonder un college à la Flèche, comme les estimant plus propres & plus capables que les autres pour instruire la jeunesse (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon le 20 janvier 1602 au cardinal d'Osstat), & les justifia sur tous les articles & en particulier sur celui qui regardoit Barrière, & le crime de Chatel (voyez ce mot). Ce monarque, satisfait de son esprit ainsi que de ses mœurs, lui confia sa conscience. Il voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, & lui procurer un chapeau de cardinal ; mais le Jésuite s'y opposa toujours. Après la mort déplorable de ce prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII son fils. La cour étoit pour lui une solitude ; il demanda d'en sortir, & l'obtint en 1617. Il mourut à Paris en 1626, après avoir passé par les emplois les plus distingués de son ordre. On a de ce Jésuite quelques écrits. I. Un *Traité du Sacrifice de la Messe*. II. D'autres Ouvrages de controverse. III. Des *Sermons*, in-8°, 1617, &c. En 1610 il fit paroître une *Lettre déclaratoire de la Doctrine des PP. Jésuites ; conforme à la Doctrine du Concile de Trente*, in-8° : ce qui produisit l'*Anti-*

Cotton, 1610, in-8°, & qu'on trouve à la fin de l'*Histoire de D. Inigo*, 2 vol. in-12. On attribue cette satire, plus maligne que spirituelle, à Pierre du Coignet. « Cotton, dit le président Gramond (*Hist. Gallæ*, p. 678), étoit l'orateur le plus éloquent de son siècle, le religieux le plus désintéressé, le plus modeste; il conserva toute sa vertu au milieu de la contagion de la cour, c'étoit un lis entre les épines; il étoit très-savant, & sa science ne le cédoit qu'à sa sainteté ». Les autres historiens du tems, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu familièrement, dit Duplex (*Hist. de Henri le Grand*, p. 349, &c.), peuvent porter témoignage que c'étoit un parfait religieux, & autant passionné pour le service du roi & de l'état, qu'un bon & fidèle sujet le peut être. Aussi sa majesté qui étoit autant habile qu'homme de son royaume pour juger de l'honneur & du mérite des personnes, le chérissoit grandement pour ses louables qualités, & le faisoit souvent appeler pour s'entretenir avec lui ». Le P. Cotton a encore laissé quelques manuscrits sur des matières de philosophie & de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide & intéressant (voyez BOUTAULD). Il y a des réflexions originales & profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables & aimables. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*, in-12.

COTTON, (Robert) chevalier Anglois, né à Denton, dans le comté de Huntington, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition & par son amour pour les livres. Il composa une belle Bibliothèque, enrichie d'excellens manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre, fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, & de la maison où elle étoit placée. Smith publia en 1696 le Catalogue de ce recueil, en 1 vol. in-fol., sous le titre de *Catalogus Librorum MSS. Bibliothecæ Cottonianæ*. On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermoit ce trésor d'érudition, fit tant de ravage en peu de tems, que la plupart des manuscrits de la Bibliothèque Cottonienne, très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie, gâta de telle sorte ceux que le feu avoit épargnés, qu'il n'est plus possible de les lire. On publia en 1652 le *Recueil des Traités* que Cotton avoit composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *Chevaliers Baronnets*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures: ce titre, comme on sait, donne le premier rang, après les barons qui sont pairs du royaume.

COTWYCK, voyez COOTWICH.

CO TYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, com-

temporain de Philippe , pere d'Alexandre , fut tué vers 356 avant Jesus-Christ , par un certain Python , en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils à la tête de 500 chevaux pour secourir Pompée. Le troisieme vivoir du tems d'Auguste ; il fut tué par Rhescuporis son oncle, prince cruel : c'est à celui-là que le poëte Ovide adresse quelques-unes de ses *Elégies*. Enfin, le quatrieme, fils du précédent , céda la Thrace à son cousin Rhœmetalcès, par ordre de Caligula , & eut en échange la petite Arménie & une partie de l'Arabie , l'an 38 de J. C.

COVARRUVIAS, (Diego) né à Tolède le 25 juillet 1512 , surnommé *le Barthole Espagnol* , professa le droit canon à Salamanque avec beaucoup de réputation. Il éclaira la science du droit par celle des langues , des belles-lettres & de la théologie. Nommé à l'archevêché de S. Domingue qu'il refusa , & ensuite à l'évêché de Ciudad-Rodrigo , il se rendit au concile de Trente en cette qualité. Sa vertu & ses talens le firent choisir avec Buoncompagno (depuis Grégoire XIII) , pour dresser les décrets de la réformation ; & à son retour en Espagne , il fut nommé évêque de Ségovie en 1564 , président du conseil de Castille en 1572 , & enfin évêque de Cuença. Il mourut à Madrid le 27 décembre 1577. Ses ouvrages ont été publiés en 2 vol. in-fol. , Anvers, 1610.

COUCHA , ou CONCA , (Sébastien) né à Gaëte , peintre Napolitain , élève de François Solimene , mort vers le milieu du 18^e siècle , avoit le génie froid ; mais ses tableaux sont

bien aitrangés , & son coloris est frais & beau.

COUCHOT , (N.) avocat au parlement de Paris , a donné au public : I. Un *Dictionnaire civil & canonique de Droit & de Pratique* , 1 vol. in-4°. II. *Le Praticien universel* , 2 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage , dont il y a eu diverses éditions , est en 6 vol. in-12 : la dernière a été revue & augmentée par M. de la Combe , avocat. III. Un *Traité des Minorités , Tutelles & Curatelles* , imprimé en 1713 , 1 vol. in-12.

COUCY , (Thomas) seigneur de Coucy , Marle , La Fère & de Boves , comte d'Amiens , étoit d'un caractère cruel , & se révolta contre son pere , vers l'an 1096. Le vidame & l'évêque d'Amiens voulant défendre les terres de l'église dont il vouloit s'emparer , il tua dans une occasion trente hommes de sa propre main. Thomas fut excommunié par un concile de Beauvais en 1114 , & dépouillé par Louis le Gros , du comté d'Amiens. Ayant ensuite , pour rentrer en grace , doté l'abbaye de Prémontré de plusieurs biens en 1118 , il recommença d'abord ses premières violences ; ce qui obligea le roi à aller l'assiéger dans son château de Coucy , d'où ayant voulu faire une sortie , il fut mortellement blessé par Raoul , comte de Vermandois. Il expira peu après dans la ville de Laon , où on l'avoit conduit prisonnier.

COUCY , (Enguerran II , seigneur de) surnommé *le Grand* , rendit la place de Coucy plus forte qu'elle ne l'avoit été auparavant , refit le château , y bâtit une chapelle avec une

grosse & magnifique tour, qu'il accompagna de quatre autres moins considérables, environna la ville de fortes murailles, & fit encore construire d'autres châteaux sur ses terres avec une extraordinaire dépense. Ayant servi le roi Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, il accompagna l'année suivante, le prince Louis de France, depuis roi sous le nom de Louis VIII, à l'expédition d'Angleterre; mais en 1216, il fut excommunié par ordre du pape Honoré III, pour avoir ravagé les terres de l'église de Laon, & fait le doyen prisonnier. Absous en 1218, il se ligua, sous le regne de S. Louis, avec Henri III, roi d'Angleterre & Pierre, dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, en apparence contre Thibault, comte de Champagne; mais le dessein principal de la ligue, étoit d'ôter la couronne au roi. On lit dans les anciennes chroniques, qu'on l'offrit à Enguerran, & que les principaux ligués parlèrent de l'élever sur le trône. Quoi qu'il en soit, la reine Blanche dissipa bientôt par sa prudence ce dangereux parti, & Coucy rentra dans le devoir. Le roi le manda en 1236, à St-Germain-en-Laye, afin de servir S. M. contre le même Thibault qui étoit devenu roi de Navarre, & qui sembloit former des projets contre elle. Appelé par le même prince en 1242, pour marcher contre Hugues comte de la Marche, il ne put pas s'y rendre, la mort l'ayant enlevé en 1243.

COUCY, (Enguerran VII, seigneur de) passa, après la prise du roi Jean, à la bataille de Poitiers, en Angleterre, avec des

ôtages, pour la délivrance de ce prince. Ils s'y rendit si agréable au roi Edouard III, qu'il le choisit pour son gendre, le fit comte de Bedford, & lui donna le comté de Soissons, que Gui de Blois avoit abandonné à ce monarque pour regagner sa liberté. Revenu en France, & voyant que la guerre s'allumoit entre ce royaume & celui d'Angleterre, il se retira en Lombardie pour n'être point forcé à prendre les armes contre son beau-pere, & embrassa le parti du pape Grégoire XI contre Barnabon Visconti. Il revint à la fin trouver le roi Charles V, qui l'envoya en Bretagne pour des affaires importantes en 1368, & lui donna des troupes pour passer en Allemagne & y faire valoir les droits de sa mere sur le duché d'Autriche. N'ayant pu réussir à moyenner la paix avec l'Angleterre, il prit ouvertement le parti du roi, & l'aida à reprendre Cherbourg, Carentan & autres places au roi de Navarre, comte d'Evreux. Le roi Charles fut si satisfait de ses services, qu'il voulut lui donner l'épée de connétable, qu'il refusa. Ce prince le fit gouverneur de Picardie. Coucy fut employé à des négociations importantes en Bretagne & en Savoie, & accompagna Jean de Bourgogne, comte de Nevers, fils de Philippe de France, surnommé *le Hardi*, à une expédition contre les infidèles en 1396, qui n'eut point de succès, Enguerran ayant été fait prisonnier avec les principaux seigneurs qui l'accompagnoient. Il mourut l'année suivante. Les biens de cette maison sont passés dans celle de Bar, puis dans celle de Luxem-

bourg, & enfin dans la maison royale de Bourbon, qui les a apportés à la couronne.

COUDRETTE, (Christophe) prêtre de Paris, né en 1701, mort dans cette ville le 4 août 1774, fut lié de très-bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-Royal, & sur-tout avec l'abbé Bourcier. Ses sentimens au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, & un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. On a de lui des *Mémoires sur le Formulaire*, en 2 vol. in-12; l'*Histoire & Analyse* du livre *De l'Action de Dieu*, & diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des Jésuites* qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, à laquelle il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les travaux que lui occasionna la composition de ce gros ouvrage, déjà parfaitement oublié, lui affoiblirent la vue, & il étoit presque aveugle lorsqu'il mourut. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* l'ont peint comme un saint; le public impartial fait apprécier ce témoignage.

COUEL, (Jean) théologien Anglois, né dans le comté de Suffolck en 1638, demeura à Constantinople depuis 1670 jusqu'en 1679, en qualité de chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre. A son retour il fut fait maître de l'église de Christ à Cambridge, & mourut en 1722. Pendant son séjour à Constantinople il s'occupa à faire des *remarques sur l'état de l'Eglise Grecque*, qui ont été imprimées à Cambridge en 1722, in-fol.

COUGHEN, (Jean) mi-

nistre Anglois, avoit une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il étoit hors du sein de la véritable Religion, il la chercha vainement là où elle n'étoit pas; après bien des perplexités & des aventures plaisantes, il se fit Quaker; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *Pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entr'elles toutes les religions, & de montrer que les sectes ne diffèrent que sur des articles peu importants; ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Eglise: aucune d'elle n'ayant droit de faire valoir ses sentimens au-dessus de l'autre. La peste qui ravagea Londres en 1665, enleva Coughen au monde & à ses variations (voyez MÉLANTHON, LENTULUS, SERVET).

COULANGES, (Philippe Emmanuel de). Parisien, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, & un esprit aisé & plein de graces, il n'avoit nullement celui que demandent les études sérieuses & les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *Chançons*, dont on a donné deux éditions: la première en un seul vol. in-12, Paris, 1696; la seconde en 2 vol. in-12, 1698. Ces Chançons ont un mérite particulier; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événemens de son tems: c'est par-là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses lettres, avec

celles de sa cousine madame de Sévigné : elles sont gaies & faciles.

COULOMBIERES, voyez **BRIQUEVILLE**.

COULON, (Louis) prêtre, sortit de la société des Jésuites en 1640. Sa principale occupation fut d'écrire tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire & la géographie. On a de lui : I. Un *Traité historique des Rivières de France*, ou *Description géographique & historique des cours & débordemens des Fleuves & Rivières de France*, avec le dénombrement des villes, ponts & passages, in-8°, 1644, 2 vol. : livre assez bon pour son tems, & même assez curieux pour le nôtre ; mais qui manque d'exactitude. II. *Les Voyages du fameux Vincent le Blanc* aux Indes orientales & occidentales, en Perse, en Afrique, Asie, Egypte, depuis l'an 1567, rédigés par Bergeron, & augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4°, curieux & utiles. III. *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8°. IV. Plusieurs ouvrages historiques, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut vers l'an 1664.

COVORDE, (Françoise-Ursule de) né à Hesdin en Artois en 1732, mourut en odeur de sainteté dans la maison des Annonciades de S. Denis en 1777, où elle avoit fait profession sous le nom de *Marie-Joseph-Albertine de l'Annonciade*. On a sa *Vie*, imprimée d'abord après sa mort, 1 vol. in-12. Elle est écrite sans art & avec cette simplicité ingénue qui donne un nouvel intérêt au tableau des vertus chrétiennes.

COUPERIN, (Louis) natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur, qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut emporté d'une mort précoce vers 1665, à 35 ans ; & laissa Trois Suites de Pièces de clavecin manuscrites, très-estimables pour le travail & le goût. Les connoisseurs les conservent dans leurs cabinets.

COUPERIN, (François) neveu du précédent, mort à Paris en 1733, à 65 ans, perdit de bonne heure son pere Charles Couperin, habile organiste, & ajouta un nouvel éclat à son nom par l'excellence de ses talens. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, & claveciniste de sa chambre. Il réussissoit également dans ces deux instrumens, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, & jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition en ce dernier genre est d'un goût nouveau. Ses diverses *Pièces de Clavecin*, recueillies en 4 vol. in-folio, offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, & aussi naturel qu'original. Ses divertissemens intitulés : *Les Goûts réunis*, ou *l'Apothéose de Lulli & de Corelli*, ont été applaudis comme ses autres ouvrages, non-seulement par les François, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique.

COUPERIN, (Armand-Louis) organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science & le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante,

ainsi que par l'art d'enseigner & de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il étoit recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemie de tout faste & de tout appareil, par l'aménité d'un caractère sensible & bienfaisant, par la simplicité & la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentimens, qui a nui plus d'une fois à sa fortune, & sur-tout par sa modestie, qui lui faisoit cacher avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvoit dérober au public de l'éclat de son mérite; témoin les mœurs qu'il a composés pour des maisons religieuses, & qui auroient fait à un musicien la plus belle réputation, mais qu'il n'a jamais voulu livrer au grand jour de l'impression, ni de la publicité. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art, qui l'assuroient du succès le plus brillant. Le premier février 1789, comme il revenoit de l'église de Notre-Dame, il fut renversé & foulé par un cheval; il mourut le lendemain dans les douleurs les plus aiguës.

COUPLET, (Philippe) Jésuite, né à Malines, alla à la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, & revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1693. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, & plusieurs en latin. I. Il travailla avec les PP. Prosper Intorcetta, Christian Herdrich & François Rougemont, à l'ouvrage intitulé: *Confucius Sinarum philosophus*,

sive scientia Sinica latine exposita, imprimé par ordre de Louis XIV, Paris, 1687, in-fol. Il est rare. On y traite de la morale & de la politique des Chinois; & dans la préface, on y expose la théologie & les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela vient la vie de Confucius: puis les annales que l'on fait remonter fort mal-à-propos à 2952 avant J. C. II. *Catalogus PP. Societatis Jesu qui in imperio Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686. Il l'avoit d'abord composé en chinois. C'est une histoire des Jésuites qui ont travaillé à étendre la foi à la Chine. III. *Historia Candida Hui Christianæ Sinensis*. Cette Histoire parut en françois à Paris en 1688. IV. *Relatio de statu & qualitate Missionis Sinicæ*. Elle se trouve presque toute entière dans le *Propylaum Maji* des *Acta Sanctorum*.

COUPLET, (Antoine) né à Paris & membre de l'académie royale des sciences de cette ville, possédoit à fond l'hydraulique & l'hydrostatique. La ville de Coulanges, les *Vincuses*, en Bourgogne, étoit aussi riche en vin, qu'elle étoit pauvre en eau; ses habitans étoient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par M. d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre, 1705, trouva ce trésor caché dans le sein de la terre, & fit jaillir l'eau dans la ville en abondance, le 21 décembre de la même année. Cette découverte qui ne coûta pas trois

mille livres, valut à l'auteur une devise & l'inscription suivante :

Non erat ante fluens populis sitientibus unda ;

Ast dedit aeternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de seps de vigne, avec ces mots : *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulut s'en fier qu'au rapport de ses mains, qu'il plongeait plusieurs fois dans une eau qui devoit repeupler une ville qu'on étoit sur le point d'abandonner. Couplet avant de retourner à Paris, donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, & à Courson ceux de recouvrer une source perdue. Il mourut à Paris, le 15 juillet 1722, âgé de 81 ans, dans les sentimens les plus chrétiens & les plus édifiants.

COUR, (Didier de la) né à Monzeville à 3 lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'ordre de St. Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de St. Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, & y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, & bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à S. Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de *St. Vanne & de St. Hidulphe*, approuvée par Clément VIII en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, &c. Le grand nombre de

maisons qui s'offroient tous les jours, obligea dom Didier de la Cour, de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France, sous le nom de *St. Maur*. On jugea qu'il y auroit trop de difficultés & d'inconvéniens, sur-tout en tems de guerre, d'entretenir le commerce & la correspondance nécessaires entre les monastères de Lorraine & de France, réunis dans une seule & même congrégation. Ces deux congrégations de St. Vanne & de St. Maur se sont illustrées par de savans ouvrages & leur zèle pour la Religion; mais l'iniquité des tems a entraîné dans les nouvelles erreurs, un grand nombre d'individus, au grand regret de la généralité de l'ordre. Celle de St. Maur a essuyé d'étranges dégâts, & a vu sortir de son sein une multitude d'écrivains fanatiques & emportés, qui n'ayant rien de l'érudition de leurs prédécesseurs, mais profitant de l'ignorance & de la légèreté du siècle, ont essayé de porter des coups funestes aux dogmes & à la hiérarchie de l'Eglise Catholique. Le pieux instituteur, loin de prévoir les fruits amers qui devoient croître un jour dans son plus cher ouvrage, mourut en odeur de sainteté en 1623, dans sa 72^e année, simple religieux de l'abbaye de Saint Vanne. On a publié sa *Vie* en 1772, in-12.

COURAYER, (Pierre-François le) naquit à Rouen en 1681. Etant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de St. Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Ste. Genevieve à Paris, y chercha à se faire un nom par son opposition à la

bulle *Unigenitus* ; car c'étoit dans ce tems là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant le Jansénisme ne paroissant pas l'illustrer assez tôt , il voulut paroître anglican & publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savans indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, D. Gervaise, le Jésuite Hardouin, le Jacobin Le Quien attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Ste. Genevieve, bien éloigné de reconnoître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa *Dissertation*, qu'il publia l'an 1725 en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec beaucoup de hauteur & peu de raison, fut flétrie, ainsi que la *Dissertation*, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, & supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le P. le Courayer, à l'imitation de tous les sectaires, d'abord intrigans & dissimulés, puis morgant & bravant tout, leva le masque & passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accorderent une place à leur table, l'un en été & l'autre en hiver. Cet apostat mourut vers 1774. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. Une *Relation historique & apologétique des sentimens du P. le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage* ; Amsterdam, 1729, 2 tom. in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les Catholiques : il y prétend que la dé-

cision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. II. *L'Histoire du Concile de Trente, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en françois, avec des notes critiques, historiques & théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol ; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°. Trévoux (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4° : avec la défense de cette version par l'auteur. Le style est clair, mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte & des erreurs de l'auteur : il y établit une espèce d'indifférentisme qui ne peut que conduire à une irréligion absolue. III. *L'Histoire de la Réformation par Sleidan, traduite du latin en françois*, 1767, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

COURBON, (le marquis de) naquit au bourg de Châteauneuf-du-Rhône en Dauphiné, d'une famille peu riche. Né avec beaucoup de penchant pour les armes, il s'échappa du collège & alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France & l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrénées, un hermite François, nommé du Verdier, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençoit à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, & passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster : il y fut fait capitaine de cavalerie. La

paix ayant été conclue entre la France & l'Empire, il obtint son congé pour aller voir ses parens. Comme il étoit à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierrelatte en Dauphiné, il aperçut l'hermite qui l'avoit si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses 50 piaſtres, & le quitta ſans qu'ils ſe ſoient jamais revus: conduite qui prouve que la reconnoiſſance n'étoit pas une de ſes qualités. De retour en Allemagne, il ſervit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs, & après la mort du comte de Rimbouurg, miniſtre d'état, & grand-maître de toutes les monnoies de l'Empire, il épouſa ſa veuve qui lui apporta des biens conſidérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permiſſion de lever des troupes ſur les terres de l'Empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps & armées de la république, & à celui de commandant en chef ſous le généraliſſime. Il contribua beaucoup par ſa valeur & par ſa prudence à la priſe de Coron, & à celle de Navarrin. Il fut emporté d'un coup de canon au ſiege de Négrepont en 1688, à 38 ans. Une paſſion démeſurée pour la gloire le portoit toujours aux entrepriſes les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux & habile. Aïmar, juge de Pierrelatte, ſon intime ami, publia ſa *Vie* à Lyon en 1692, in-12.

COURCELLES, (Thomas de) né à Ayencourt, près de Montdidier en Picardie, au commencement du 15^e. ſiècle,

brilla beaucoup par ſon ſavoir & ſon éloquence dans l'univerſité de Paris, dont il fut recteur en 1430, & le député en pluſieurs occaſions d'éclat. Il aſſiſta en 1438 au concile de Baſſe, en qualité de docteur en théologie; & à celui de Mayence en 1441, comme orateur de l'univerſité. Charles VII l'employa auſſi en pluſieurs négociations importantes concernant les affaires eccléſiaſtiques. Elu doyen de l'églife de Paris, il prononça en cette qualité l'*Oraison funebre* de ce prince à Saint-Denis en 1461. Il étoit en même tems chanoine d'Aïmiens, & curé de la paroiffe de St. André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, & d'habile négociateur; talens auxquels une grande modeſtie ajoutoit encore un nouveau luſtre.

COURCELLES, (Pierre de) de Candé en Touraine, publia en 1557 une *Rhetorique françoïſe*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adreſſée à une abbeſſe de Jouarre. L'auteur la traite de *très-illuſtre princeſſe*, & lui fait de ſérieux complimens ſur l'*invincible puiſſance de ſa croiſſe*. Rien ne peut engager à lire un pareil ouvrage, que l'envie de bien connoître l'état de l'éloquence françoïſe vers le milieu du 16^e. ſiècle; & ſous cet aſpect, celui-ci eſt un des meilleurs & un des mieux écrits de ſon tems.

COURCELLES, (Etienne de) né à Geneve en 1586, exerça le miniſtere en France pendant pluſieurs années. Ayant été dépoſé, il paſſa en Hol-

lande, & se fit un grand nom parmi les Protestans Arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Simon Episcopus, qu'il n'a fait souvent qu'abrégé dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, qui furent imprimées in-fol. chez Daniel Elzevir en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *Nouveau-Testament grec*, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits.

COURCHETET, (Luc Denans de) né à Besançon le 24 juin 1695, fut intendant de la maison de la reine & secrétaire des villes anseatiques, & mourut en mars 1776. Il a donné: I. *Histoire des négociations & du traité de paix des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est assez intéressant. C'est proprement le récit ou l'exposé des degrés, par lesquels on est parvenu au traité des Pyrénées, dont le grand objet fut le mariage de Louis XIV, avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse. II. *Histoire du Traité de paix de Nimègue, suivie d'une Dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, & des pièces justificatives*, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Cette Histoire qui s'étend depuis 1667 jusqu'en 1679, est une suite de l'ouvrage précédent. L'auteur assure qu'il a travaillé sur les dépêches des ambassadeurs de France, dont il a eu communication. III. *Histoire du cardinal de Granvelle*, premier archevêque de Malines, ministre de Charles-Quint & de

Philippe II; Paris, 1761, 2 vol. in-12; réimprimée à Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, avec une préface historique & critique.

COURCILLON, voyez DANGEAU.

COURMONT, voy. MARCHE-COURMONT.

COURT, (Benoît le) né à S. Symphorien-le-Châtel dans le Lyonnais, chanoine de Lyon, fut homme d'esprit & habile jurisconsulte au 16^e. siècle. On a de lui: I. *Un Commentaire sur les Arrêts d'Amour de Martial d'Auvergne*, imprimé pour la première fois à Lyon, 1533, in-4^o, & la dernière en 1731, in-12. II. *Enchiridion Juris utriusque terminorum*, ibid., 1543. III. *Hortorum libri xxx*, ibid., 1560, in-fol.

COURT DE GEBELIN, voyez GEBELIN.

COURTE-CUISSE, (Jean de) *Joannes Brevis-Coxa*, docteur de Sorbonne, député en 1395, par l'université de Paris, à Benoît XIII & à Boniface IX qui se disputoient la tiare, pour les engager l'un & l'autre à y renoncer, signala son savoir & son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi, & ensuite par l'évêché de Paris en 1420. Le roi d'Angleterre étoit pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Geneve, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la Foi, de l'Eglise, du souverain Pontife & du Concile*, publié par du Pin, à la suite des *Ouvrages de Gerson*.

COURTENAY, (Josselin

de) comte d'Edeffe, iflu d'une maifon ancienne & illuftre, dont l'héritière époufa Pierre, fils de Louis-le-Gros, roi de France, lequel prit le nom de fa femme; fe distingua, pendant les croisades, par fa vertu & par fon courage. Ce prince, tiré demi-mort de deffous les ruines d'une fortereffe qu'il avoit attaquée auprès d'Alepen Syrie l'an 1131, languiffoit dans fon lit en attendant le dernier moment. Dans cet état il apprend que le foudan d'Iconium, profitant de fa maladie, affiégeoit une de fes places : il fait promptement afsembler fes troupes, & après avoir vainement exhorté fon fils à fe mettre à leur tête, il marche dans une litiere contre fon ennemi. Le foudan alarmé leva le fiegé & fe retira : ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta fon corps dans la ville d'Edeffe... La famille de Courtenay, defcendue du fils de Louis-le-Gros, & qui a produit des empereurs de Conftantinople & plufieurs autres perfonnes illuftres, n'a pu fournir un prince du fang, reconnu. On n'a jamais voulu convenir de leur defcendance par mâles du roi Louis-le-Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maifon, ayant pris le titre de princesse du fang royal de France dans fon contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut fupprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frere Charles-Roger eft mort le dernier mâle de cette maifon, le 7 mai 1730, à 59 ans. La *Généalogie de cette maifon* a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. L'épître dédica-

toire de cette *Hiftoire*, adreffée au roi, eft fi hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les feigneurs de Courtenay préfenterent en vain leurs titres à Henri IV & à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand-pere » vous a fait tort en vous re- » fufant le titre de princes du » fang, je fuis prêt à le réparer. » Mais nous ne fommes que les » cadets; prouvez-moi que nos » aînés vous ont reconnus, & » je vous reconnois à l'inftant ».

COURTILZ, (Gatien de) fieur de Sandras, naquit à Montargis en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il paffa en Hollande l'an 1683, pour y drefler un bureau de menfonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de Romans, publiés fous le titre d'*Hiftoires*, par-là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita, paffèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enrhumé à la Baftille, où on le retint très-étroitement 9 ans entiers, & il n'en fortit qu'en 1711. Ayant obtenu fa liberté, il époufa la veuve d'un libraire & mourut en 1712 à Paris, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : I. *La Conduite de la France, depuis la paix de Nimegue*, in-12, 1683 : ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impoftures contre fa patrie. II. *Réponfe au Livre précédent*, in-12, 1684, dans laquelle il fe bat contre lui-même. III. *Les nouveaux Intérêts des Princes*, expofés dans un ftyle affez léger, mais très-fouvent avec peu de vérité. IV. *La Vie*

de Coligni, en 1686, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la Religion Catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. V. *Les Mémoires de Rochefort*, in-12, écrits avec légèreté & avec enjouement, & même, contre sa coutume, avec assez de vérité. VI. *Histoire de la Guerre de Hollande, depuis l'an 1672 jusqu'en 1677*; ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque tems des états de la république. VII. *Testament politique de Colbert*, in-12 : mis avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que s'il avoit voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auroient donné les mains : calomnie atroce, & démentie par les sentimens universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. VIII. *Le grand Alcandre frustré*, ou *Les derniers efforts de l'amour & de la vertu*. IX. *Les Mémoires de Jean-Baptiste de la Fontaine*; ceux d'*Ariagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12; ceux du *Marquis D....* que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés : ceux de *Bordeaux*, 4 vol. in-12; ceux de *St.-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, & écrits avec plus d'exactitude que les précédens. X. *Les Annales de Paris & de la Cour, pour les années 1697 & 1698*. Production

frivole & romanesque. XI. On lui attribue la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publiée sous le nom de *Dubuisson*. XII. *Les Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. XIII. *Mercurie historique & politique*, &c. Courtilz familiarisé avec la calomnie, & ayant malheureusement de la facilité, publioit volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des Manuscrits pour faire 40 vol. in-12; collection de romans historiques, qu'il auroit fallu enterrer avec son auteur : ce n'auroit pas été peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. » Son esprit, dit un critique, » ne pouvoit s'assujettir à au- » cune règle dans ses compo- » sitions. Il est aisé de s'ap- » percevoir qu'il travailloit de » mémoire; & sa mémoire a » été souvent infidelle, plus » souvent encore séduite par » la manie de l'extraordinaire. » Ses écrits sont de nature à » n'être jamais consultés par » des écrivains peu versés dans » la connoissance de l'histoire. » Trop de confiance dans ces » sortes d'ouvrages; est le vrai » moyen de perpétuer les er- » reurs, & nous n'en avons » déjà que trop en matière his- » torique ». On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIN, (Antoine de) né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine. Il remplit les devoirs de ce mi-
nistère.

nistère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident général pour la France vers les princes & états du nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. Il n'avoit pas moins d'attrait pour la piété & pour les lettres, que de talent pour les affaires. On a de lui : I. *Traité pour la Civilité*, in-12. II. *Du Point-d'honneur*, in-12. III. *De la Paresse, ou l'Art de bien employer le tems en routes sortes de conditions*, in-12. IV. *De la Jalouffe*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différents livres; mais aussi des trivialités & des choses plates. V. Une *Traduction du Traité de la paix & de la guerre de Grotius*, en 3 livres, Paris, 1687, 2 vol. in-4^o; effacée, selon quelques-uns, par celle de Barbeyrac; & que d'autres jugent beaucoup meilleure.

COURTIVRON, (Gaspar de Crequi-Montfort, marquis de) de l'académie des sciences, né à Dijon en 1715, se distingua comme militaire & comme homme de lettres. Blessé à Fravenberg en Bohême, il fut obligé de quitter le service; depuis il ne s'occupa plus que de la culture des lettres, & mourut le 4 octobre 1785. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, Paris, 1752, in-4^o, fait selon le système newtonien. Il a fait en société avec M. Bouchu, l'*Art des Forges & Fourneaux à fer*.

COURTOIS, (Hilaire) avocat au Châtelet de Paris, naquit à Evreux sur la fin du 15^e. siècle. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé : *Hi-*

Tomé III,

larii Cortasii, Neustri, civis Ebroici, volantilla.

COURTOIS, (Jacques) surnommé le Bourguignon, naquit en 1621 dans un village près de Besançon. Son pere étoit peintre; le fils le fut aussi; mais d'une maniere bien supérieure. Il suivit pendant 3 ans une armée. Il dessina les campemens, les sieges, les marches, les combats dont il fut témoin, genre de peinture pour lequel il avoit beaucoup de talens. Ses ouvrages offrent une action & une intelligence peu communes, de la force & de la hardiesse, un coloris frais & éclatant. Ses ennemis & ses envieux l'ayant accusé sans aucun fondement d'avoir empoisonné sa femme, il chercha une situation plus paisible chez les Jésuites, & en prit l'habit. La maison dans laquelle il fut reçu fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome en 1676. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Parrocel le pere fut son élève.

COURTOIS, (Guillaume) frere du précédent, mort en 1679. Disciple de Pierre de Cortone, il se fit aussi admirer par ses talens pour la peinture. Il fut employé par le pape Alexandre VII, qui charmé de son travail, lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui.

COURTONE, (Jean) architecte de Paris, a fait preuve de ses talens par plusieurs bâtimens qui y ont été élevés sur ses plans, & par un *Traité de perspective pratique*, 1725, in-fol. Il mourut à Paris en 1735.

A a

COUSIN, (Gilbert) étoit de Nozeret, petite ville de la France-Comté. Il fut domestique & disciple d'Erasme, puis chanoine dans sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas d'y tenir une école où il enseignoit les belles-lettres, & inspiroit en même tems le Calvinisme à ses élèves. Le pape S. Pie V en étant informé, engagea Claude la Baume, archevêque de Besançon, à le faire arrêter. Il fut enfermé dans les prisons de l'archevêché de Besançon en 1567, & y mourut la même année à 61 ans. On a recueilli ses ouvrages, de mélanges de littérature, d'épigrammes satyriques, & d'annales pleines de contes puérils, sous ce titre : *Gilberti Opera*, Bâle, 1562, in-fol.

COUSIN, (Jean) chanoine de Tournay sa patrie, mort vers le commencement du 17^e. siècle, a publié : I. *De Fundamentis Religionis*, Douay, 1597. II. *Histoire de Tournay*, 1619, in-4°, en françois ; pleine de recherches & de particularités intéressantes : on voit que le but de l'auteur étoit d'instruire autant que d'amuser ; & ce but il l'a rempli. III. *Histoire des Saints* qui sont honorés d'un culte spécial, Tournay, 1621, in-8°.

COUSIN, (Jean) peintre & sculpteur, né à Soucy, près de Sens, mort en 1589 ; est le plus ancien artiste François qui se soit fait quelque réputation. Il peignoit sur le verre, suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très-petit nombre. Le plus considérable est le *Jugement universel*, chez les Minimes de Vincennes. Un voleur avoit coupé la toile de ce tableau, &

étoit près de l'emporter, si un religieux ne fût survenu : ce qui obligea de le tirer de l'église pour le placer dans la sacristie. Ses morceaux de sculpture n'étoient pas moins recherchés. On a de lui le *Tombeau de l'amiral Chabot*, aux Célestins de Paris. Ce peintre avoit encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux & tranquilles, sous les regnes orageux de François II, Charles IX & Henri III. Cousin laissa quelques *Ecrits sur la Géométrie & la Perspective*, & un petit *Livre des proportions du Corps humain*. Il excelloit dans le dessin. Ses idées sont nobles, & ses figures ont une belle expression.

COUSIN, (Louis) d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat & président à la cour des monnoies, l'un des 40 de l'académie françoise, naquit à Paris en 1627, & y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des Savans*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Il s'étoit déjà fait connoître par des traductions excellentes, écrites en maître qui possède son original, & non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : I. Celles de l'*Histoire Ecclésiastique d'Eusebe*, de *Socrate*, de *Sozomene*, de *Théodoret*, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. II. La *Version des Auteurs de l'Histoire Byzantine*, en 8 vol. in-4°, réimprimée en Hollande en 10 vol. in-12. III. La *Traduction de l'Histoire Romaine de Xiphilin*, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-12. Ce ne sont point-là les seuls services qu'il rendit aux gens-de-lettres. Il laissa en mou-

rant sa bibliothèque à St Victor, avec un fonds de 20 mille livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collège de Beauvais; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collège, elle a été transportée à celui de Laon. Le président Cousin étoit un homme d'un commerce doux & aisé, fidèle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

COUSTANT, (Pierre) né à Compiègne en 1654, Bénédictin de S. Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua comme ses autres confrères à travailler sur les Pères de l'Eglise. S. Hilaire lui tomba en partage, & il en donna une nouvelle édition in-fol. à Paris en 1693, avec des notes également courtes, savantes & judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de S. Augustin. On a encore de lui : I. Le 1er. volume des *Lettres des Papes*, qui parut en 1721, avec une préface & des notes, in-fol., la mort ne lui ayant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa Dissertation préliminaire sur l'autorité du pape, il prouve solidement par des passages de S. Cyprien, d'Optat, de S. Jérôme, &c., ce que S. Boniface affirme : savoir, que l'Eglise a toujours reconnu que la primatie du siège de Rome, vient de J. C., qui la donna à S. Pierre, & non des empereurs, comme le prétendoit Photius, pour établir son schisme. Il montre qu'on honore d'un culte public, tous les papes qui ont siégé jusqu'au commen-

cement du 6e. siècle, à l'exception de Libère. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle & de piété, que S. Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration. II. *Défense des Regles de Diplomatique du savant Mabillon, contre le jésuite Germond*, où il n'est pas toujours impartial & équitable.

COUSTELIER, (Antoine-Urbain) libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est auteur de plusieurs brochures frivoles, qui lui ont fait moins de réputation que ses Editions de quelques poètes & historiens latins, & dont les principales sont : I. Celles de *Virgile*, 3 vol. in-12; d'*Horace*, 2 vol. in-12; de *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*, in-12; de *Lucrece*, de *Phèdre*, de *Martial*, chacun 1 vol. in-12, avec de belles figures; de *Perse* & *Juvenal*, in-12, sans figures. II. Celles de *Jules-César*, 2 vol. in-12, avec cartes & figures; de *Cornélius Népos*, de *Salluste*, de *Velléius Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-12 avec figures. M. Barbeau a réimprimé cette collection avec grand succès.

COUSTOU, (Nicolas) sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, & mourut à Paris en 1733, membre de l'académie royale de peinture & de sculpture. Il avoit fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est-là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornemens des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles & Marly de plusieurs morceaux excellens,

Le magnifique *Groupe* qui est derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, est de lui. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage & délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques & nobles, des draperies riches, élégantes & moëlleuses.

COUSTOU, (Guillaume) frere du précédent, directeur de l'académie royale de peinture & de sculpture, mort en 1746, à 69 ans, se rendit aussi très-célèbre par le nombre & la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. Le *Mausolée du cardinal Dubois*, dans l'église collégiale de S. Honoré, les *Figures de la Seine & de la Fontaine d'Arcueil* au Château-d'Eau, place du Palais-Royal; celles d'*Hercule* & de *Pallas* à l'hôtel de Soubise, de *Mars* & de *Minerve* aux Invalides; le bas-relief représentant *Louis XIV à cheval*, dans une portion ceinturée de la porte de cet hôtel-royal; l'Ouvrage considérable qu'il fit pour Lyon sa patrie; les deux magnifiques *Grouppes* qui sont à Marly, représentant deux *Chevaux domptés par des Ecuyers*, sont autant de monumens qui consacrent son nom à l'immortalité.

COUSTOU, (Guillaume) fils de Nicolas, naquit à Paris en 1716, & hérita des talens de son pere & de son oncle; après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de dix-neuf ans, il alla les perfectionner à Rome. De retour dans sa patrie il fut chargé de faire l'*Apothéose* de S. Xavier en marbre pour les Jésuites de Toulouse; cet ouvrage lui fit une réputation, &

plusieurs princes employèrent son ciseau. Il fit un *Apollon* que l'on voit à Bellevue près Paris, *Vénus* & *Mars* qui garnissent les galeries de Berlin. Enfin il fut chargé de faire le *Mausolée* de M. le Dauphin, fils de Louis XV & de madame la Dauphine, son épouse, pour être posé à Sens. Deux urnes sont placées sur un piédestal: la Religion les couronne; l'Immortalité fait un trophée de leurs vertus; le Temps couvre les urnes du voile funebre; l'Amour conjugal déplore leur perte. Coustou venoit d'achever ce monument, lorsqu'il mourut le 23 juillet 1777. La sculpture qui orne l'église de Ste. Genevieve, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevé à la gloire de l'Eternel, est encore de cet habile artiste; le roi en fut si satisfait, qu'il décora Coustou de l'ordre de S. Michel.

COUSTUREAU, (Nicolas) sieur de la Jaille, président de la chambre des comptes de Bretagne, intendant-général de la maison de Montpensier, mort en 1596, est connu par la *Vie de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier; souverain de Dombes*. Elle a été publiée avec des additions par Jean du Boucher, Rouen, 1642, in-4°. L'auteur de cette Vie s'est contenté de faire une relation simple des choses dont il avoit été témoin. Il s'en trouve beaucoup concernant les premiers troubles de la Religion en 1562, qu'on chercheroit en vain ailleurs.

COUTEL, (Antoine) né à Paris en 1622, & mort à Blois, seroit un poëte aujourd'hui parfaitement oublié, sans son re-

cueil de Poésies, intitulé : *Promenades de Messire Antoine Coustel*, dont on accuse, avec assez de fondement, madame Deshouilleres d'avoir tiré parti dans ses Poésies, & sur-tout dans son Idylle des *Moutons*, prise presque mot à mot du recueil de Coustel. La seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci & de madame Deshouilleres, est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, & l'autre en vers libres : à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame-poète sur ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire ; mais on oublioit que l'édition des Poésies de Coustel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de Mde. Deshouilleres. Du reste, ces vols littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs dans ce siècle donnent pour fruits de leurs veilles & le résultat de leurs propres réflexions, ce qui à aucun égard ne leur appartient !

COUTO, (Diego de) né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, & se maria à Goa, où il mourut en 1616, âgé de 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes de Barros* ; mais il n'y a eu que la 12^e. décade de cette Histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité contre la Relation d'Ethiopie de Louis de Urreta*.

COUTURE, (Jean-Baptiste) né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collège-royal, membre de l'académie des inscriptions &

belles-lettres, mourut en 1728. On voyoit quelquefois à ses leçons d'éloquence des professeurs même. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui sur le *Faste & la Vie privée des Romains*, sur leurs *Vétérans*, sur quelques *Cérémonies de leur Religion*, &c. « Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, dit un auteur, c'est qu'on remarque en lisant les *Mémoires* de cette académie, que plus on s'éloigne des tems de sa fondation, plus les dissertations deviennent foibles, maigres & stériles ». On peut en dire aujourd'hui autant de presque toutes les academies : cependant il faut convenir que celle des *inscriptions* s'est soutenue avec plus de dignité & plus long-tems que la plupart des autres.

COUTURES, (Jacques Parrain, baron des) natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *Traduction de Lucrece*, avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron des Coutures pensoit à-peu-près comme le poète latin, sur les premiers principes des choses. Avant *Lucrece*, il avoit traduit la *Genese*, Paris, 1687 & 1688, 4 vol. in-12 : montrant un goût égal pour le sacré & le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de morale & de galanterie, dignes de l'oubli où ils sont.

COUTURIER, (Pierre)

natif du Maine, nommé ordinairement *Petrus Sutor*, docteur de la maison & société de Sorbonne, enseigna long-tems avec distinction. Les dangers du monde & les attrait de la solitude le porterent, dans un âge mûr, à se faire Chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui: I. Un traité *De votis monasticis*, in-8°. , contre Luther: c'est un de ses meilleurs ouvrages. II. Un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis*, in-8°. III. Un *Traité contre le Fèvre d'Etaples*, pour prouver que Ste. Anne avoit été mariée trois fois; dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur. IV. *De vita Carthusiana libri duo*, in-8°. Le Chartreux n'oublie pas l'aventure du Chanoine ressuscité pour annoncer qu'il étoit en enfer (*Voyez* DIOCRE). V. *De translatione Bibliorum*, 1525, in-fol.

COWEL, (Jean) né à Erensborough en 1554, enseigna le droit à Cambridge & y mourut en 1612. On a de lui: I. *Institutiones Juris Anglicani*, Cambridge, 1605, in-8°. II. *L'interprete ou Dictionnaire de Droit*, 1684, in-fol.

COWLEY, (Abraham) né à Londres en 1618, mort en 1667 à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étoient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *Poème en 4 chants, sur les infortunes de David*, où il y a de l'imagination. Ses talens lui acquirent l'estime des courtisans de Charles I, prince malheu-

reux, auquel il fut toujours fidele. Il suivit la reine, obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avoit des obligations, l'honora de son estime & de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit: *Je viens de perdre l'homme du royaume, qui m'étoit le plus attaché*. Ses Ouvrages ont été recueillis à Londres, 2 vol. in-8°. ; ou 1710, 3 vol. in-4°. Il se fit lui-même cette épitaphe, se regardant comme mort au monde & enterré dans la solitude où il vivoit. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talens poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage & douce philosophie, exprimée avec des graces naturelles & touchantes.

*Hic, o viator, sub lare parvulo
Couleius hic est conditus, hic jacet*

Defunctus humani laboris

Sorte supervacuâque curâ,

Non indecorâ pauperie nitens,

Et non inerti nobilis otio

Vanoque dilectis popello

Divitiis animosus hostis.

Possis ut illum dicere mortuum,

Enterrâ jam nunc quantula sufficit

Exempta sit curis, viator,

Terra sit illa levis, precare.

Illic sparge flores, sparge breves

rosas,

Nam vita gaudet mortua floribus;

Herbisque odoratis corona

Vatis adhuc cinerem calentem.

COWPER, (Guillaume) chirurgien Anglois de Chester, qui s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des Mufcles*, qu'il publia l'an 1694. Il a donné aussi un *Supplément à l'Anatomie de Bidloo*. On le trouve dans l'édition de 1739 &

1750. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses. On a encore de lui des ouvrages sur les Antiquités de Chester.

COXISou COXCIE, (Michel) peintre Flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut par accident à Anvers en 1592, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travailloit. Ses tableaux sont fort recherchés & difficiles à trouver.

COYER, (l'abbé) né à Beaume-les Nones en Franche-Comté, se fit Jésuite, & ne tarda pas à rentrer dans le monde, se rendit à Paris vers 1751, chercha pour subsister des ressources dans sa plume, & y mourut le 20 juillet 1782. On a de lui : I. *Bagatelles morales*, qui ont eu pendant quelque tems un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étoient que des bagatelles : l'ironie, qui est la figure favorite de l'auteur, y regne jusqu'à la satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très-improprement appelées *Morales*. II. *La Noblesse commerçante*, petite brochure aujourd'hui presque oubliée, & qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnoit la noblesse aux commerçans distingués. III. *De la Prédication*; ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisseroit pas soupçonner que Coyer fût prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si pour corriger & instruire les hommes, des *Bagatelles* futiles valaient mieux que les Sermons de Bourdaloue & des Massillon. Ces trois ouvrages ont été réunis

en 2 vol. in-12. IV. *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à-peu-près dans le goût des *Bagatelles*, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'affertions & de maximes hasardées. V. *Voyage d'Italie & de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avoit parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en françois léger qui donne à tout un coup-d'œil superficiel, & fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts & de son caractère; ce qui fit dire à l'abbé Voisenon: *Il a voyagé, il est revenu, & seroit bien de repartir*. VI. *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On doute qu'elles soient nouvelles, puisque c'est le *Londres* de M. Grosley, abrégé & retourné, à quelques remarques près, pleines de néologisme & d'affectation d'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avoit pris goût pour la philosophie moderne; on s'en apperçoit sans peine dans ses ouvrages.

COYPEL, (Noël) peintre, né à Paris en 1629, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avoit un talent décidé. Nommé directeur de l'école françoise à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine Coypel, âgé seulement de 12 ans, suivit son pere dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, & les grandes espérances que donnoit l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignoit encore à 78 ans les

grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuilleries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les Artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier.

COYPEL, (Antoine) fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chef-d'œuvres qui y brillent. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frere unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux & dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1716, & ennoblir l'année suivante. Ce même prince, n'étant encore que duc de Chartres, voulut être disciple de ce grand maître. Le maître dédia à son élève vingt discours remplis de préceptes confirmés par des exemples, & sur-tout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4^e, en 1721. Coypel entendoit supérieurement le poétique de son art. Il inventoit facilement, & exprimoit avec beaucoup de succès les passions de l'ame. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris en 1722.

COYPEL, (Noël-Nicolas) frere du précédent, se distingua par la correction, l'élégance,

l'agrément du dessin, & par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il auroit peut-être surpassé ses freres, par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si la mort ne l'eût emporté le 14 décembre 1735, à 43 ans, d'un coup qu'il s'étoit donné à la tête.

COYPEL, (Charles - Antoine) mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'Antoine, se montra digne de la famille dont il sortoit. Les places de premier peintre du roi & de M. le duc d'Orléans, & de directeur de l'académie royale de peinture & de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivoit d'ailleurs très-bien. Outre divers *Discours académiques* qu'on trouve dans le *Mercur* de France, 1752, il avoit composé plusieurs Pièces de Théâtre; mais tout cela ne vaut pas ses ouvrages pittoresques, universellement applaudis pour la justesse, la variété & la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris & la facilité de la touche.

COYSEVOX, (Antoine) sculpteur Lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture & de sculpture, travailla à différents bustes de Louis XIV, & à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux & élevé, naïf & noble, son ciseau prenoit le caractère

des différentes figures qu'il avoit à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talens supérieurs, le faisoient autant aimer que ses ouvrages le faisoient admirer.

COZZANDUS, (Léonard) moine du 17^e. siècle, natif de Bresse, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir. I. *De Magisterio antiquorum Philosophorum*. II. D'un traité *De Plagio*. III. D'un autre intitulé : *Epicurus expensus*. Il y a dans ces ouvrages beaucoup d'érudition & des remarques très-sensées.

CRABBE, (Pierre) religieux Franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville en 1553, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une *Collection des Conciles*, Cologne, 2 vol. in-fol. Il est le second éditeur des conciles, le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes que la sagacité des critiques du 17^e. siècle a su séparer des véritables.

CRACUS, duc de Pologne vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son tombeau près de la ville; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps (voyez TOMBES dans le *Dict. géog.*). Ces anciennes Annales de la nation Polonoise sont pleines d'obscurité & d'incertitude.

CRAIG, (Nicolas) *Cragius*, né vers l'an 1541 à Ripen, fut

recteur de l'école de Copenhague en 1576. Il se maria 2 ans après, & se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfans qui ne lui appartenoient point. Il s'en délivra, aussi-bien que de leur mere, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employoit. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très-estimé sur la République des Lacédémoniens, imprimé pour la 1^{ere}. fois en 1592, réimprimé à Leyde, 1670, in-8°; & les *Annales de Danemarck* en six livres, depuis la mort de Frédéric I, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-folio.

CRAIG, (Thomas) juriconsulte Ecossois, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des Fiefs d'Angleterre & d'Ecosse*, réimprimé à Leipfick en 1716, in-4°; & d'un autre, *Du Droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-fol.

CRAIG, (Jean) mathématicien Ecossois, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de 36 pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de *Theologia Christiana Principia mathematica*. Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipfick, en 1755, in-4°. Elle est ornée d'une préface savante sur la vie & les

ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force & la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très-faux, que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du tems auquel les témoins ont vécu; & par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la Religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle seroit nulle après ce terme, si Jesus-Christ ne prévenoit cette éclipse par son second avènement, comme il prévint celle de la religion ju daïque par son premier. L'abbé Houteville a réfuté ces rêveries, dans sa *Religion chrétienne prouvée par les faits*. « Pour- » quoi, dit un auteur moderne, » l'histoire de Jules-César, par » exemple, seroit-elle aujour- » d'hui moins croyable ou » moins crue que du tems de » Henri IV ou de Louis XI? » Au contraire, la critique de- » venue plus éclairée & plus » sûre, n'a-t-elle pas rendu cette » histoire plus incontestable? » La Religion chrétienne est » mieux démontrée par sa du- » rée même, par sa persévé- » rance, ses triomphes éton- » nans & multipliés, qu'elle ne » l'étoit dans les premiers sie- » cles. Si (comme nous n'en » pouvons douter) elle sort » encore glorieuse de la crise » actuelle, les faits qui l'ont » établie, recevront un nou- » veau degré de certitude ».

CRAMAIL ou CARMAIN,
(Adrien de Montluc, comte de)

petit-fils du maréchal de Mont-
luc, fut maréchal de camp,
gouverneur du pays de Foix.
Il étoit nommé pour être che-
valier des ordres du roi, lors-
qu'étant entré dans les intrigues
de madame du Fargis contre le
cardinal de Richelieu, il fut
mis à la Bastille après la jour-
née des Dupes en 1630. Il mou-
rut en 1646, à 78 ans, ne lais-
sant qu'une fille, qui porta ses
biens dans la maison d'Escou-
bleau. Il est auteur de la comé-
die *des Proverbes*, 1644, in-8^e,
réimprimée plusieurs fois de-
puis. On lui attribue aussi les
Jeux de l'Inconnu, recueil de
quolibets assez plats, & les
Pensées du Solitaire.

CRAMER, (Jean-Frédéric)
professeur à Duisbourg, con-
seiller du roi de Prusse, & ré-
sident de ce prince à Amster-
dam, possédoit la science des
médailles. Il mourut à La Haye
en 1715. On a de lui: I. *Vin-*
dicia nominis Germanici contra
quosdam obtrectatores Gallos,
Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit
est principalement contre cette
question du Jésuite Bonhours:
Si un Allemand pouvoit être
bel-esprit. « Peut-être, cepen-
» dant, dit un auteur fort sensé,
» cette question est-elle hono-
» rable aux Allemands, & ne
» devoit pas être réfutée. Car
» est-il bien vrai qu'il y a une
» idée de mérite réel, attachée
» à ce qu'on appelle *bel-esprit*? »
» Il paroît au reste qu'aujour-
» d'hui la question de Bou-
» hours n'a plus lieu, & que
» l'Allemagne abonde en *beaux*
» *esprits*. Mais le *bon esprit* y de-
» vient proportionnellement
» rare ». II. *Puffendorffii intro-*
ductio ad historiam præcipuorum

regnorum & statuum modernorum in Europâ, Utrecht, 1703, in-12. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette traduction n'est pas d'une latinité bien pure; le titre le démontre assez. Le traducteur a conservé les fautes de l'original qu'il auroit dû redresser dans des notes.

CRAMER, (Gabriel) né à Geneve en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il étoit allé dans l'espérance de rétablir sa santé ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent : I. Une *Introduction à la Théorie des Lignes courbes*, imprimée en 1750, in-4°. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant & en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. II. *L'Edition des Œuvres de Jacques & Jean Bernouilli*, en 6 vol. in-4°, en 1743. Ce recueil est fait avec un soin & une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer étoit disciple de Jean Bernouilli.

CRAMER, (Jean-Jacques) né à Elgg dans le canton de Zurich, en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, & les professa à Zurich & à Herborn. Il mourut dans la première ville, en 1702. Ses premiers ouvrages sont : I. *Exercitationes de ara exteriori Templi secundi*, Leyde, 1697, in-4°. II. *Theologia Israël*, Bâle, 1699, in-4°.

CRAMER, (Jean-Rodolphe) frère du précédent, naquit à Elcan en 1678. Il fut pro-

fesseur d'hébreu à Zurich après la mort de son frère, & ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, & mourut en 1737. On a de lui : I. Un grand nombre de *Theses théologiques* en latin. II. Plusieurs *Dissertations* latines. III. Neuf *Harangues*; & d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMMER ou CRANMER, (Thomas) né à Aftafon en Angleterre, l'an 1489, professa pendant quelque tems avec succès dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connoître; & le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit en 1530, pour l'appuyer. Son livre assez mauvais, mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. Henri l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite & par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrètement avec la sœur d'Oslander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbery, & depuis longtemps le ministre des passions de Henri, il fait déclarer nul par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, approuve son mariage avec Anne de Boulen, & ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à

son entrée dans Londres. Son exemple fit plus de schismatiques que tous ses raisonnemens. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnoître la suprématie de Henri : Crammer, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyoit pas qu'il périroit aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du regne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître & un hérétique sanguinaire. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne le condamna pas moins à mourir, en 1556. Alors il rétracta son abjuration, & déclara sur le bûcher qu'il mourroit luthérien. Les Protestans ont dit autant de bien de ce prélat courtisan, que les Catholiques en ont dit de mal. « Mais » quel homme, suivant Bos- » suet, qu'un évêque qui étoit » en même tems luthérien, » marié en secret, sacré arche- » vêque suivant le Pontifical » Romain, soumis au pape dont » il détestoit la puissance, di- » sant la Messe qu'il ne croyoit » pas, & donnant pouvoir de la » dire » ! C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un *Athanase* & pour un *Cyrille* : tant l'esprit de parti fascine les yeux, & tant il est dangereux qu'un sectaire controversiste se mêle d'être historien ! La foiblesse de Crammer égaloit ses fureurs & son incontinence. » Il se fit catholique, dit un » écrivain judicieux, pour avoir » la vie ; & mourut protestant » pour se venger de ceux qui » la lui avoient refusée ». Il est faux qu'avant de s'élancer dans le bûcher, il ait brûlé la main qui avoit signé son abjuration.

Il étoit enchainé & lié au bûcher, & ne pouvoit par conséquent attendre que sa main fut brûlée pour s'y élancer : c'est un conte inventé par Burnet. On a de Crammer : I. *La Tradition nécessaire du Chrétien*. II. *Defensio Catholicæ doctrinæ*, Embden, 1557, in-8° ; & plusieurs ouvrages en anglois & en latin.

CRAMOISY, (Sébastien) imprimeur de Paris, se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ses éditions n'étoient ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Etienne, des Manuce, des Plantin & des Froben ; mais après les chefs-d'œuvres de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. Il mourut à Paris en 1669. Le *Catalogue de ses Editions* a été imprimé plus d'une fois par lui & par son petit-fils, qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale.

CRANTOR, philosophe & poète Grec, natif de Solos en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon, & le premier qui la commenta ; Horace le met à côté de Chrysippe pour le talent de prêcher la morale, *Meliùs Chrysippo & Crantore* ; mais s'il n'a pas mieux moralisé que Chrysippe (voyez ce mot), on ne doit pas avoir une grande idée de ses leçons. Il est à croire que, comme tous les philosophes qui prêchent sans sanction & sans principes fixes, il aura dit des choses bonnes & mauvaises, absurdes & raisonnables. Il mourut d'hydropisie

dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages que nous n'avons plus : entr'autres, un livre *De la Consolation*, qu'on estimoit beaucoup : quelques critiques prétendent qu'il étoit intitulé *du Deuil*, se fondant sur un passage de Diogene Laërce, qui dit : *On admire principalement son livre du Deuil*. Cicéron dit aussi : *Legimus omnes Crantoris, veteris academici, de Lustu*. Il en donne ensuite une idée qui paroît un peu flattée. Il florissoit vers l'an 315 avant J. C.

CRANTZ, voyez KRANTZ.

CRAON, (Pierre de) d'une famille ancienne, s'attacha à Louis d'Anjou, qui étoit alors en Italie. Ce prince l'envoya en France, pour chercher de l'argent & du secours ; mais au-lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou, ayant attendu longtemps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berri menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice ; mais sa naissance & ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connoître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avoit disgracié : il s'imagina que le connétable de Clisson lui avoit rendu de mauvais offices, & il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, en 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures, pourfuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant : « Vous avez fait » deux fautes dans la même » journée ; la première d'avoir

» attaqué le connétable, & la » seconde de l'avoir manqué ». Les biens de l'assassin furent confisqués & donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en un cimetière, & ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, il avoit obtenu du roi Charles VI, qu'on donneroit des confesseurs aux criminels qui alloient au supplice. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grace quelque tems après, & l'obtint. Craon revint à la cour, s'y montra hardiment ; tandis que Clisson, qui avoit si bien mérité de l'état, en étoit banni.

CRAPONE, (Adam de) gentilhomme Provençal, natif de Salon, fit en 1558 le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avoit aussi entrepris de joindre les deux mers en France : projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. Crapone entendoit parfaitement les fortifications. Henri II l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans.

CRASSET, (Jean) natif de Dieppe, Jésuite, mort en 1692, publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Méditations pour tous les jours de l'année*, ouvrage solide & plein d'onction. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, &c., en 2 vol. in-4°, Paris, 1715. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très-long détail ; & c'est une des raisons pour

lesquelles on lui préfère l'ouvrage du P. Charlevoix. Il a encore donné une *Dissertation sur les Oracles des Sybilles*, Paris, 1678; elle fut attaquée par Jean de Marck protestant. Le P. Craffer fit réimprimer sa *Dissertation* en 1684, in-8°, & y joignit une réponse à la critique de J. de Marck. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup lus, & le seroient encore sans l'indifférence de ce siècle à l'égard de tout ce qui tient à la Religion.

CRASSO, (Jules-Paul) médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues & les belles-lettres, que son art. Il mourut en 1574. On a de lui une *Traduction latine des Ouvrages d'Aretæus* & de plusieurs autres anciens médecins Grecs, qu'il a rendus avec fidélité, & même avec élégance.

CRASSO, (Laurent) Italien, est auteur des *Eloges des Hommes de Lettres de Venise*, en 2 vol. in-4°: ouvrage publié en 1666, devenu rare & recherché, quoique peu estimé; il fourmille de fautes.

CRASSOT, (Jean) né à Langres, professeur de philosophie au collège de Ste Barbe à Paris, mort en 1616, se fit connoître des savans par une *Logique* & une *Physique* bonnes pour son tems; & des badauds Parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, & de les abaisser à son gré. C'est l'abbé de Marolles qui nous apprend cette anecdote dans ses *Mémoires*.

CRASSUS, (Publius-Licinius) jurisconsulte Romain, de l'illustre famille de Crassus qui a donné plusieurs consuls, fut

élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J. C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée Romaine, destinée contre Aristonicus; mais il fut vaincu dans une grande bataille, & pris par les Thraces qui étoient à la solde d'Aristonicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisoit, fut tué d'un coup de poignard, & enterré à Smyrne. Il avoit quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées; ce qui étoit alors sans exemple.

CRASSUS, (Marcus-Licinius) de la même famille que le précédent, commença d'abord en esclaves. Il ne possédoit alors que 300 talens environ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il fit un festin public au peuple Romain, & donna à chaque citoyen autant de bled qu'il pouvoit en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montoit à 7700 talens. Un homme selon lui ne devoit pas passer pour riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Cinna & de Marius, l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant 8 mois dans une caverne. Dès qu'il put reparoître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J. C. & défit Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; & ensuite il exerça une espèce de triumvirat avec le même Pompée & César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul

une seconde fois , eut en partage la Syrie. En passant par la Judée , il pillâ le trésor du temple de Jérusalem , après être entré dans le *Sancta Sanctorum* , où les profanes n'entroient jamais , & avoir juré de se contenter d'une poutre d'or qu'on offroit de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilege avarice ne tarda pas d'être punie , ayant entrepris la guerre contre les Parthes , il dévorait déjà en espérance toutes leurs richesses , lorsque son armée fut totalement défaite par Surena , leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille , & dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres , & furent poursuivis par les Parthes. Crassus , invité à une conférence par le général ennemi , fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats , & ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Surena étoit de le prendre vivant. Il se mit en défense , & fut tué les armes à la main , l'an 53 avant J. C. Les Parthes lui ayant coupé la tête , la portèrent à Orodes leur roi , qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche , en disant ces mots : *Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.* « C'est une » chose très-digne de remar- » que , dit M. Rollin , ou plutôt » son continuateur , que le triste » sort des deux généraux Ro- » mains , qui les premiers » avoient violé le respect dû » au temple de Jérusalem. Pom- » pée , depuis qu'il eut osé por- » ter ses regards téméraires » dans un lieu redoutable , où » jamais aucun profane n'étoit » entré , ne réussit en rien , &

» termina enfin malheureuse- » ment une vie jusques-là rem- » plie de gloire & de triomphes. » Crassus encore plus criminel , » fut puni plus promptement & » périt dans l'année même ». On peut voir , relativement à cette réflexion , l'*Histoire des sacrileges* par Henri Spelman.

CRATERUS , favori d'Alexandre le Grand , & rival d'Antipater , plut au conquérant Macédonien par un air noble & majestueux , un esprit élevé & un grand courage. Après la mort d'Alexandre , il fut tué dans un combat contre Eumenes , qui le voyant expirer , descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATERUS , Athénien , qui avoit recueilli les *Décrets* de ses concitoyens , ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Bayle dit avec raison , qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujéti à écrire tous les arrêts du peuple de sa patrie : que ce travail demande un greffier , & non un homme de guerre. Les savans regrettent cet ouvrage , qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATÈS , fils d'Asconde , disciple de Diogene le Cynique , naquit à Thebes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie , & pour n'être pas distrait par les soins temporels , il vendit ses biens , & en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthene , & d'après lui Diogene Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier , à condition qu'il le donneroit à ses enfans , s'ils étoient insensés , c'est-à-dire , s'ils négligeoient la philosophie ;

& au public, s'ils la cultivoient, car ils n'auroient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant : « Il faut » donner à un Cuisinier dix » mines, à un Médecin une » drachme, à un Flatteur cinq » talens, de la fumée à un » Homme-à-conseils, un talent » à une Courtisane, & trois » oboles à un Philosophe ». Lorsqu'on lui demandoit à quoi lui servoit la philosophie? — *A apprendre*, répondoit-il, *à se contenter de légumes, & à vivre sans soins & sans inquiétude* : bien entendu que la vanité tiendrait lieu du reste. Habillé fort chaudement en été & fort légèrement en hiver, il se distinguoit en tout des autres hommes. Il étoit d'une malpropreté insupportable, cousoit à son manteau des peaux de brebis sans préparation ; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisoit une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thebes sa patrie. — *Pourquoi cela*, lui répondit Cratès ? *Un autre Alexandre la détruiroit de nouveau. Le mépris de la gloire* (ce n'étoit point de celle qu'il tiroit de sa crasse), *l'amour de la pauvreté me tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne me ravira jamais*. Ce philosophe avoit épousé la fameuse Hypparchie, qu'il tâcha d'abord de dégoûter. Il se présenta un jour tout nu devant son amante : *Voilà*, lui dit-il en lui montrant un corps hideux, *l'époux que vous demandez*, & jetant à terre son bâton & sa besace : *Voici*, ajouta-t-il, *tout son bien*. Hypparchie persistant dans son amour, le cynique l'é-

pousa, & en eut deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, & les leur confia 30 jours à l'avance, pour essayer s'ils pourroient vivre avec elles : scènes & aventures dignes de cette vieille & dégoûtante philosophie. Il vivoit vers l'an 328 avant J. C. On trouve des *Lettres* de lui dans les *Epistolæ Cynicæ*, imprimées en Sorbonne sans date : livre rare.

CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes & disciple de Polémon, auquel il succéda dans son école vers l'an 272 avant J. C. Cratès eut pour disciples Arcefilaüs, Bion de Boristhène, & Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades. *Voyez* POLÉMON.

CRATESIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étoient demeurés fideles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avoient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, & rétablit par-tout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle fut le gouverner, & fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J. C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes & des plus grands buveurs de son tems, se distingua à Athènes par ses *Comédies*, & mourut à 95 ans vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnoit personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien

lien porte un jugement très-avantageux de ses pieces de théâtre ; mais les Fragmens qui nous restent sont trop peu de chose, pour décider s'il méritoit cet éloge.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylene, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athenes, & eut pour disciples le fils de Cicéron & Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, & lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier & justifia la divinité.

CRATON ou DE CRAFFTHEIM, (Jean) né à Breslau en 1519, médecin des empereurs Ferdinand I, Maximilien II & Rodolphe II, mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui : *Isagoge Medicinæ*, Venise, 2560, in-8°, & plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avoit pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'étoit un homme de bonne mine, & il ressembloit parfaitement à l'empereur Maximilien II. On l'accusoit d'avoir l'humeur chagrine & d'être trop attaché à l'argent.

CRAYER, (Gaspard) peintre d'Anvers, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire & dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardoit comme son émule ; & ce n'est point un petit éloge de ce peintre. La nature est rendue dans ses ouvrages avec une expression frappante & un coloris enchanteur.

CRÉBILLON, (Prosper Jolyot de) né à Dijon en 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au

college Mazarin, fit son droit & fut reçu avocat. Mais ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménée*, & ensuite *Atrée*. Le jeune auteur continuoît à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, & son amour finit par le mariage. Son pere indigné contre lui, le déshérita ; étant tombé malade quelques tems après en 1707, il le rétablit dans ses droits ; mais il lui laissa très-peu de chose. En 1731 il eut une place à l'académie françoise, & l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, & il mourut le 17 juin 1762, à 88 ans, après avoir donné un grand nombre de Tragédies. Il étoit modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux ; enchanté des succès des jeunes auteurs, & les échauffant de sa flamme. Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caracteres, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, & terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poëtes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomene, tel que l'avoient les tragiques de l'ancienne Grece. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple, il eût moins employé ces déguisemens, ces reconnoissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une de ses meilleures pieces, qui est *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boi-

leau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il étoit dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort; le satyrique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : *Eh ! mon ami*, lui dit-il, *ne mourrai-je pas assez promptement ? Les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étoient des Soleils auprès de ceux-ci.* Ce qui indisposoit le poète mourant, c'étoit le style. Celui de Crébillon est vigoureux & énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs & barbares. Outre ses *Tragédies*, on a de lui quelques pièces de vers. Le ton boursofflé y domine; mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV, bienfaiteur de Crébillon, & pendant sa vie & après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de le Moine dans l'église paroissiale de St. Gervais, où le rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandoit à ce célèbre tragique pourquoi il avoit adopté le genre terrible ? « Je » n'avois point à choisir, ré- » pondit-il, Corneille avoit » pris le ciel, Racine la terre, il » ne me restoit plus que l'enfer : » je m'y suis jeté à corps per- » du ». Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4°, & autre part en 3 vol. in-12. Voyez CORNEILLE, MOLIÈRE, RACINE.

CRÉBILLON, (Claude-Prosper Jolyot de) fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1707, & y est mort en 1777. Son père s'étoit fait remarquer par un pinceau mâle

& vigoureux; le fils brilla par les graces & la légèreté de sa conversation & de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'il n'avoit que la mouffe de l'esprit de son père. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les Lettres de la Marquise au comte de***, 1732, 2 vol. in-12. II. *Tanzai & Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satyriques & souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, & fut plus couru qu'il ne méritoit de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, & le style offre beaucoup de phrases longues & confuses. III. *Les Égaremens du cœur & de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives & vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, & les femmes se plainrent dans le tems de ce que l'auteur ne croyoit pas assez à la vertu. IV. *Le Sopha, conte moral*, ou plutôt *anti moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auroient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; & les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action & de variété dans ses romans. V. *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence & la malignité font le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans donc

un ton cavalier & cynique est le principal ornement? On les achete d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête-homme n'ose convenir qu'il les a lus, & chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent. VI. Les *Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire qui a eu un succès prodigieux, & où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. On a ses *Ouvres* en 11 vol. in-12, Maëstricht, 1779.

CREDI, (Laurenzo di) célèbre peintre de Florence, mort en 1530, à 78 ans, fut grand imitateur de Léonard de Vinci.

CREECH, (Thomas) né à Blenford en Angleterre en 1659, cultiva la poésie & les lettres, & ne vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre qui le jetoit dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie & occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondoit point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin 1700. On a de lui plusieurs Traductions: I. Celle de *Lucrece*, en vers anglois, & en prose avec des notes. Cette dernière est préférable à l'autre: elle fut imprimée à Oxford en 1683, in-8°. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme & le désolant système de l'auteur traduit, qui a tourné la tête à Creech, & qui lui a inspiré la manie du suicide comme à *Lucrece* lui-même. II. La Version de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Juvenal*. III. Une édition de

Lucrece, estimée des sçavans, dont la meilleure est celle de Londres, 1717, in-8°.

CRELLIUS, (Jean) né en 1590 dans un village voisin de Nuremberg, après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentimens de Socin, il alla en Pologne en 1652, & s'établit à Cracovie, où les Unitaires avoient une école. Il en fut régent, & ensuite ministre, & il y mourut à l'âge de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité contre la Trinité*, Goude, 1678. in-16, solidement réfuté par le P. Pétau, qui l'appelle *ferreum os*, & ses raisonnemens *vanam syllogismi lavam inanemque pompam*. Effectivement Crellius pousse une chicane dialectique avec une contenance & une parade qui en imposeroient à quiconque ne seroit pas versé dans les subtilités de l'école. Il avoit tout le génie des anciens Ariens, dont Eusebe disoit que l'autorité de l'Ecriture les embarrassoit peu, & que toute leur attention se tournoit à faire des syllogismes de toutes les formes. *Non inquirentes quid sacra doceant paginae, sed cujusmodi syllogismorum forma reperiatur... quod si quis aliquem Scripturae locum illis objiciat, examinant utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit* (L. 5, Hist. Eccl. c. 28). Prudence, dans son *Apothéose*, fait la même observation:

*Fidem minutis dissecant ambagibus,
Ut quisque lingua est nequior,
Solvunt ligantque quæstionum vin-
cula*

Per syllogismos plectiles.

II. Des *Commentaires* sur une partie du Nouveau-Testament, où

l'auteur détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentimens des Peres, à l'autorité de l'Eglise & de la Tradition. III. Quelques *Ecrits de morale*, dans lesquels il exerce sur la doctrine des mœurs, des loix évangéliques & ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'étoit arrogée sur le dogme. IV. Une *Réponse* à Grotius qui avoit écrit contre Fauste Socin, un livre de la *Satisfaction de J. C.* ; Réponse que Grotius désapprouva assez foiblement pour faire croire qu'il n'étoit pas fort éloigné du socinianisme. Voyez SOCIN Lelie & Fauste.

CRELLIUS, ministre Luthérien, mort à Isele, en 1679, a écrit contre les Catholiques & les Calvinistes. — Un autre CRELLIUS, chancelier de Christian, électeur de Saxe, eut la tête tranchée en 1592 pour avoir voulu introduire le Calvinisme dans ce pays-là.

CREMONINI, (César) professeur de philosophie à Ferrare & à Padoue, avoit des talens obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance & l'irrégion. Il étoit né à Cento dans le Modénois, en 1550, & mourut à Padoue de la peste en 1630, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Aminta e Clori favola Silvestre*, Ferrare, 1591, in-4°. II. *Il Nascimento di Venetia*, Bergame, 1617, in-12. III. *De Physico auditu*, 1596, in-fol. IV. *De Calido innato*, 1626, in-4°. V. *De Sensibus & facultate appetitiva*, 1644, in-4°, & d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre. Il croyoit l'ame matérielle, ca-

pable de corruption & mortelle, ainsi que l'ame des brutes, au cas (disoit-il pour se sauver par cette restriction captieuse) qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. Voyez POMPONACE & OREGIUS.

CRENIUS, (Thomas) de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam & à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728, à 80 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : I. *Consilia & Methodi aureæ studiorum optimè instituentorum*, Rotterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres imprimés en 1696 à Leyde. Le premier est intitulé : *De philologia, studiis liberalis doctrinæ*. Le second : *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : II. *Musæum Philologicum*, 2 vol. in-12. III. *Thesaurus Librorum Philologicorum*, 2 vol. in-8°. IV. *De furibus Librariis*, Leyde, 1705, in-12. V. *Fasciculi Dissertationum Philologo-Historicarum*, 5 vol. in-12. VI. *Dissertationes Philologicae*, 2 vol. in-12. VII. *Commentationes in varios Auctores*, 3 vol. in-12. Voyez SAUBERT.

CRÉON, roi de Thebes en Béotie, frere de Jocaste, s'empara du gouvernement, après la mort de Laïus, mari de sa sœur ; Œdipe, à qui il céda le sceptre, s'étant retiré à Athenes, il le reprit encore, & se signala par des cruautés. Il fit mourir Antigone & Agrie, celle-ci pour avoir enseveli ses

freres, & l'autre son époux. Les dames Thébaines porterent Thésée à lui déclarer la guerre, & ce héros lui ravit la couronne & la vie, l'an 1250 avant J. C.—Il ne faut pas le confondre avec CRÉON, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, & l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de Médée.

CREPITUS, divinité ridicule des anciens Egyptiens; on la représentoit sous la figure d'un petit enfant accroupi, qui sembloit se presser pour donner plus de liberté au vent intérieur qui l'incommodoit.

CRÉQUI, (Charles de) prince de Foix, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, pair & maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siège de Laon en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre Don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à répandre son nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast & Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol & la Maurienne en 1630, défait les troupes d'Espagne au combat de Buffarola sur les bords du Tessin en 1636, & fut tué d'un coup de canon au siège de Brême en 1638, comme il se rangeoit près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. Créqui étoit éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII en 1633. Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Son vrai nom étoit Blanchefort : mais son pere

ayant épousé Marie de Créquy, n'obtint les biens de cette famille, qu'à condition qu'il en porteroit le nom & les armes.

CRÉQUI, (François de) maréchal de France en 1668, après divers succès, fut entièrement défait par le duc Charles IV de Lorraine en 1675, près de Consrubruck sur la Sare. Echappé à peine, lui 4e., il court se jeter dans Treves, où il aime mieux être pris à discrétion, que de capituler. « Cet événement, dit un historien, fut regardé par les Trévirois, comme la punition de la manière cruelle dont leur pays & la capitale sur-tout avoient été traités par les François, qui vouloient faire un désert de cette frontière comme du Palatinat; les églises & les monastères furent livrés aux flammes. Un de leurs généraux, après avoir multiplié ces exploits, périt par la chute de son cheval, qui se cabrant se jeta en bas d'un pont, au moment que, la torche en main, il alloit mettre le feu à Sainte-Marie-des-Martyrs. On célèbre tous les ans l'expulsion des François, par une procession générale. » Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 & 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; & ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, & mourut trois ans

après, en 1687. Il étoit général des galeres depuis 1661.

CRESCENT, (*Crescens*) philosophe cynique vers l'an 154 de J. C., se rendit infame par ses débauches, & par ses calomnies contre les Chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la persécution excitée contre eux, sous Marc-Aurele. C'est contre lui que S. Justin publia sa seconde *Apologie*; le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à le faire mourir, en quoi il eut la lâche satisfaction de réussir.

CRESCENTIA, voyez HESSIN.

CRESCENTIUS, (Pierre de) natif de Bologne, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans il revint, pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé: *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares: à Louvain, 1474; Florence, 1481, in-folio. Il se trouve aussi dans *Rei rusticae Scriptores* de Gesner, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. On en a une Traduction françoise, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence, 1605, in-4°.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice Romain, s'empara du château Saint-Ange vers 985, & exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis; l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI, (Jean-Marie) naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancone en 1663. Ses talens pour la poé-

sie & l'éloquence se développerent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure & de pointe; mais le séjour de Rome & la lecture des meilleurs poètes Italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style; mais il entreprit de combattre le mauvais goût, & de donner des regles du bon. Ce fut en partie par ce motif, qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de 14; mais il s'augmenta depuis. Ils s'appellerent les *Bergers d'Arcadie*, & prirent chacun le nom d'un berger, & celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillans, à ces clinquans que les Italiens avoient pris si long-tems pour de l'or. Crescimbeni mourut en 1728, à 64 ans, chanoine de Ste. Marie in Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des Jésuites. Crescimbeni étoit un petit homme maigre, d'une voix cassée & rauque, & dont la figure n'annonçoit pas le génie. Mais des manieres engageantes, & une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers & en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux: I. *Histoire de la Poésie italienne*, fort estimée, & réimprimée en

1731 à Venise, en 7 vol. in-4°. Cette histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la vie des anciens poëtes Italiens, mais encore sur celle des anciens poëtes Provençaux, peres des Italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. II. *La Vie du cardinal de Tournon*, in-4°. III. *L'Histoire de l'Académie des Arcades*, & *la Vie des plus illustres Arcadiens*, 1708, 7 vol. in-4°. IV. *Un Recueil de leurs Poësies latines*, en 9 vol. in-8°. V. *Recueil des Poësies à l'honneur de Clément XI*, in-4°. VI. *Abrégé de la Vie de la sainte Vierge*, en italien. VII. Plusieurs *Vies* particulieres, &c., &c.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du septieme siecle, est auteur d'une *Collection de Canons*. On la trouve dans la *Bibliothèque du Droit Canon*, donnée au public par Justel & Voël en 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESPET, (Pierre) religieux Célestin, né à Sens en 1543, mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV vouloit lui donner. On a de lui : I. *Summa Catholicæ Fidei*, Lyon, 1598, in-fol. II. *Le Jardin de plaisir & récréation spirituelle*, 1602, in-8°, & d'autres ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique.

CRESPET, religieux Célestin de Paris, publia en 1590 un ouvrage intitulé : *La Haine réciproque de l'Homme & du Diable*. Il y a des choses fort singulieres qui marquent beaucoup de crédulité : mais il en

est aussi qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que le prétendent les esprits-forts. Voyez BODIN, le BRUN, BROWN, &c.

CRESPI, (Joseph-Marie) élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Baroque, du Titien, de Paul Véronèse. Une imitation vive & riante répandoit des charmes sur ses tableaux & sur ses discours. Les grands recherchoient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses & saillantes, ses caractères frappans & variés, son dessin correct.

CRESSY, (Serenus) savant & pieux Bénédictin Anglois, a donné la *Vie de S. Julien*, premier évêque du Mans. il est encore auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, & de quelques ouvrages de piété & de controverse.

CREST, (la Bergere de) : c'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire, nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur son parrein. Un homme inconnu la dressa à ce manège. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchoit & prophétisoit à son aise. Rome étoit, selon elle, une Babylone, & la Messe une idolâtrie. Les calvinistes crioient par-tout *au miracle!* Le ministre Jurieu, qui avoit adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergere, animée par sa réputation.

tion, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimathias des passages de l'Ecriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, & en auroit fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'avoit fait arrêter. Conduite à l'hôpital-général de Grenoble, elle revint de ses égaremens, & finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

CRESUS, voyez CRÆSUS.

CRÉTÉ, fils de Minos & de Pasiphaé. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il seroit tué par son fils Althemene. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçoit son pere, tua une de ses sœurs que Mercure avoit outragée, maria les autres à des princes étrangers, & se bannit de sa patrie. Crété sembloit être en sûreté : mais ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte, & l'allâ chercher. Il aborda à Rhodes, où Althemene étoit. Les habitans prirent les armes pour s'opposer à Crété, croyant que c'étoit un ennemi qui venoit les surprendre. Althemene, dans le combat, décocha une fleche à son pere : ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle ; car son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. Althemene obtint des dieux que la terre s'entr'ouvrit pour être englouti sur le champ. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉTÉ, fils d'Eole & roi d'Iolcos, dont la femme Demodice accusa faussement Phryxus d'avoir voulu attenter à son honneur.

CRETENET, (Jacques) chirurgien, natif de Champlite en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de S. Joseph de Lyon, & mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie*, écrite par M. Orame. Sa congrégation est peu répandue.

CRÊTHEIS, femme d'Acaste, roi de Theffalie, conçut une violente passion pour Pelée. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi son époux, qu'il avoit tenté de la corrompre. Acaste irrité exposa Pelée aux Centaures ; mais il retourna vainqueur, après avoir tué de sa main & son accusateur & son juge.

CRETIN, (Guillaume) chantre de la sainte chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire, historien du roi sous Charles VIII, Louis XII & François I, mourut l'an 1525. Clément Marot l'appelle *le Souverain Poëte François* ; mais le poëte souverain ne seroit à présent sur notre Parnasse, que parmi les esclaves des Muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes & d'équivoques. Son vrai nom étoit *Du Bois*.

CREVECŒUR, (Philippe de) maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, & se signala à la bataille de Montlhéri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, & lui fut fort utile. Il surprit

St.-Omer avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Térouane, & fit prisonniers les comtes d'Egmont & de Nassau. Charles VIII le menoit à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva à la Bresse, près de Lyon, en 1494. Grand capitaine & habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au dauphin son fils, comme un homme également sage & vaillant. Ce dernier prince ordonna que, lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

CREVEL, (Jacques) avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1692 à IIs, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif & pénétrant, & d'excellentes études, le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit françois dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle doit le rétablissement des processions solennelles qu'elle a coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public lui attira quelques affaires; mais ses talens & sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, & mourut le 23 décembre 1764, avec la réputation de citoyen très-jaloux de l'ordre, & d'ami fidèle. On a de lui quelques Odes & Poésies latines & françoises, & plusieurs Mémoires intéressans.

CREVIER, (Jean-Baptiste-Louis) né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, & devint professeur de rhétorique au college de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire Romaine*, dont il donna 8 vol. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort arrivée en 1765, dans un âge avancé. Cet écrivain étoit recommandable par ses vertus: il formoit ses disciples à la Religion, comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, & de ne pas se défier d'une secte masquée par d'imposans dehors, il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages des impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude & pour le travail a produit les livres suivans: I. *Titi-Livii Patavini Historiarum Libri xxxv, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4°. L'édition que nous indiquons n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes & laconiques, & d'une préface écrite avec esprit & élégance, mais d'un style trop oratoire. II. *La Continuation de l'Histoire Romaine de M. Rollin*, depuis le 9e. volume jusqu'au 16e. On y trouve moins de digressions sur des points de morale & de religion, que dans les premiers volumes; l'ensemble de la narration paroît mieux tissu; les matériaux sont plus fondus & plus liés, les réflexions moins isolées & plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivées de faits d'une manière plus

aisée & plus naturelle : mais si le disciple est supérieur en ce point à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris & la noblesse de la diction, & dans l'élévation des pensées. III. *L'Histoire des Empereurs Romains jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4^o & 12 vol. in-12, 1749 & années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits ; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie & de religion : elles ne sont ni plus prolixes ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On désireroit plus de pureté dans son style, & sur-tout moins de latinismes. IV. *Histoire de l'Université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches ; mais l'auteur néglige son style ; il manque quelquefois de justesse dans l'expression, & emploie des termes trop familiers. V. *Observations sur l'Esprit des Loix*, in-12 : il y a de très-bonnes choses, mais il pourroit y en avoir davantage, & elles pourroient être plus approfondies. VI. *Rhétique françoise*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes & judicieuses, & le choix des exemples est assez bien fait. Bassompierre, imprimeur de Liege, en a donné une nouvelle & belle édition, 1787, 2 vol. in-12.

CREUSE, fille de Priam, roi de Troie, femme d'Enée & mere d'Ascanne, périt en

se sauvant avec son mari, après l'incendie de Troie.

CREUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée ; celle-ci, irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, & étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de Créon.

CREUTZNACH, (Nicolas) professa la théologie à Vienne en Autriche, vers la fin du 15^e. siècle. On a de lui quatre Livres de questions sur les Sentences, un Recueil de conférences, & un Traité sur la Conception de la Ste Vierge.

CRIGNON, (Pierre) né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques Pièces de poésie françoise, qui sont très-rares.

CRILLON, (Louis de Berthou de) d'une illustre famille d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siège de Calais, & contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les Huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac & de Montcontour en 1562, 1568 & 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, sur-tout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape & au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siège de la Rochelle, & dans

presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra par-tout le *brave Crillon* : c'étoit le nom que lui donnoit ordinairement Henri IV. Henri III, qui connoissoit sa valeur, l'en récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la Ligue, les motifs de religion qui lui gagnèrent tant de prosélites, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les Huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades, à Tours & ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la Ligue; Crillon offrit de se battre, & ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidele à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les Ligueurs de devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeans, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre: *Crillon est dedans & l'ennemi dehors*. La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitoient l'Europe, Crillon se retira à Avignon, & y mourut dans les exercices de la piété & de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son éloge funebre: piece d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, & réimprimée ces dernières années. Mademoiselle de Lussan a publié en 2 vol. in-12 la *Vie* de ce héros, appelé de son tems l'*Homme sans peur*, le *Brave des braves*. C'étoit

un second chevalier Bayard, non par le caractère qu'il avoit bizarre & bourru, mais par le cœur & par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : *Où étois-tu, Crillon?* Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagerent trop souvent dans les combats particuliers dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand-homme. A la bataille de Montcontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvoit se défaire du plus intrépide & du plus redouté des généraux catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devoit nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit & alloit le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds & lui demanda la vie. « Je te la donne, » lui dit Crillon; & si l'on pouvoit ajouter quelque foi à un homme qui est rebelle à son roi, & infidele à sa Religion, je te demanderois parole de ne jamais porter les armes que pour ton souverain. Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se sépareroit pour toujours des rebelles, & qu'il retournera

roit à la Religion catholique. Le jeune duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avoit envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvoit aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce *brave*, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étoient maîtres du port & de la ville, & lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, & soutint qu'il valoit mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit appercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère, que lorsqu'il pensoit aller combattre; & ferrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage: *Jeune-homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'avois trouvé foible, je t'aurois poignardé.* Après ces mots il se retira sans rien dire davantage.

CRILLON, (Louis-Athanasie Balbe Berton de) ancien agent général du clergé de France, conseiller d'état, abbé commendataire de Granselve, frere du duc de Crillon qui s'empara de Mahon en 1782, mort à Avignon sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans, s'est distingué par son zele con-

tre les erreurs modernes, & la maniere aussi solide qu'ingénieuse, dont il les a combattues. On a de lui: I. *Del'Homme moral*, 1771, 1 vol. in-8°. Les maximes de vertus y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante: *Le besoin rassemble les premiers habitans de la terre*; erreur philosophique que le sage auteur a répétée par inadvertance. II. *Mémoires philosophiques du baron de***, 1777 & 1778, 2 vol. in-8°. Ouvrage de génie, où la critique est mise en action de la maniere la plus piquante & la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, & employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie & du ridicule. Il seroit difficile de présenter sous un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les maneges & tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces *Mémoires*. Energie & vérité dans les tableaux, justesse & nouveauté dans les cadres, agrément & vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en scene, style correct, harmonieux, semé de traits hardis & heureux; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, & lui inspirer du mépris pour la secte, dont on y dévoile les manées (voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 déc. 1777, p. 471. — 15 déc.

1777, p. 559. — 1 nov. 1778, p. 313). Les vertus de l'abbé Crillon égaloient ses lumières. L'amour de la vérité & de la justice, étoit le grand mobile de ses actions comme celui de ses écrits. Homme de caractère & d'une franchise antique, il retraçoit des mœurs dont bientôt l'exemple manquera parmi nous. M. Sabatier de Cavaillon a fait ainsi son épitaphe :

Lorsque les siens cueilloient les lauriers de la guerre,
Il consacroit sa plume à soutenir l'autel.
Pour en bannir le vice, il instruisoit la terre,
Et contre l'athéisme il défendoit le Ciel.

CRINESIUS, (Christophe) né en Bohême l'an 1584, professa la théologie à Altorf, & y mourut l'an 1626. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages in-4°, qui prouvent son érudition. I. *Une Dispute sur la confusion des langues*. II. *Exercitationes Hebraicae*. III. *Gymnasium & Lexicon Syriacum*, 2 vol. in-4°. IV. *Lingua Samaritica*, in-4°. V. *Grammatica Chaldaica*, in-4°. VI. *De auctoritate Verbi divini in Hebraico Codice*, Amsterdam, 1664, in-4°, &c., &c.

CRINIS, prêtre d'Apollon. Ce dieu remplit ses champs de rats & de souris, parce qu'il avoit négligé son devoir dans les sacrifices. Crinis fit mieux dans la suite; & Apollon, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de fleche. Cette glorieuse expédition valut à Apollon le surnom de *Smintheus*, c'est-à-dire, *destructeur des rats*.

CRINISE, prince Troyen,

employa Neptune & Apollon à relever les murs de Troie, & leur refusa le salaire qu'il avoit promis. Neptune, pour se venger, suscita un monstre qui désoloit la Phrygie. Il falloit lui exposer une fille, lorsqu'il se présentoit. On assembloit chaque fois toutes les jeunes personnes du canton, & on les faisoit tirer au sort. La fille de Crinise étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son pere aimant mieux la mettre furtivement dans une barque sur la mer, & l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le tems du passage de ce monstre fut expiré, Crinise alla chercher sa fille, & aborda en Sicile. N'ayant pu la retrouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnerent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des nymphes, & combattit contre Acheloüs pour la nymphe Eggesté, qu'il épousa, & dont il eut Alceste.

CRINITUS ou **PIETRO RICCIO**, (Pierre) enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'Ange Politien son maître. Il s'acquitt de la réputation par son esprit & son savoir; mais livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins, & mourut épuisé de débauches vers 1505, à 40 ans. Quelques-uns attribuent sa mort à l'affront que lui fit un de ses élèves, qui, indigné de ses discours crapuleux & orduriers,

lui jeta un verre d'eau à la physionomie : mais cela n'est guere vraisemblable ; des hommes aussi corrompus étant bien loin d'une telle sensibilité. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, pleins de vent & de phrases, & au-dessous du médiocre, malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des Poëtes Latins*, Lyon, 1554, in-4°.

CRISPE, chef de la synagogue des Juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque S. Paul vint prêcher l'Evangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de J. C. & fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Egine auprès d'Athènes.

CRISPE, (*Crispus Flavius Julius*) fils de l'empereur Constantin & de Minervine, fut honoré du titre de César par son pere, & se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mere, n'avoit causé sa mort. Cette impératrice n'ayant pu le séduire, l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son pere. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, & la calomniatrice punie. Eusebe ne parle point de cette mort, sans doute pour ne pas défigurer le portrait de Constantin ; mais elle n'est malheureusement que trop avérée.

CRISPIN ou CRESPIN, (Jean) d'Arras, avocat au parlement de Paris, fut entraîné

dans l'erreur par Théodore de Beze, son ami. Il alla le joindre à Geneve, s'appliqua à la typographie, & s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il donna au public. Vignon son gendre dirigea son imprimerie après sa mort, arrivée en 1572, de la peste. On a de lui un *Lexicon grec*, Geneve, 1574, 1 vol. in-4°, & une *Histoire des prétendus Martyrs de sa religion*, Geneve, 1570, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis, pour l'édification des fanatiques de sa secte.

CRISPUS ou CRISPO, (Jean-Baptiste) théologien & poëte, de Gallipoli dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le tems que Clément VIII pensoit sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Ethnicis Philosophis cautè legendis* : ouvrage estimable, sur le discernement & les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des sages du paganisme, & utile pour découvrir d'un côté les erreurs des philosophes, de l'autre la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-fol., à Rome, est devenu rare. II. *La Vie de Sannazar*, Rome, 1583, & Naples, 1633. in-8° : ouvrage curieux & bien fait. III. *Le Plan de la ville de Gallipoli*.

CRITIAS, le premier des 30 tyrans d'Athènes, homme de naissance & d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Il fut le plus cruel de ses collegues. Il fit mettre à mort Alcibiade &

Theramene, deux chefs dont la valeur menaçoit son autorité tyrannique. Il poussa les vexations, jusqu'à poursuivre les bannis d'Athenes dans leurs asyles même. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique sous la conduite de Thrasylbule, & attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J. C. Cet oppresseur qui tourmenta ses concitoyens, avoit été disciple de Socrate, ce qui n'est pas bien propre à accréditer les leçons philosophiques (*voy. COMMODE, NÉRON, &c.*). Il avoit composé des Elégies & d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragmens.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie. Il étoit l'aîné de deux autres freres, avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrate, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer par ce combat, la guerre qui duroit depuis long-tems entre ces deux villes. Les deux freres de Critolaüs étant demeurés sur la place après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Demodice, qui avoit été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur au milieu de la joie publique, irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mere devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venoit de leur rendre la liberté, & d'as-

surer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin, d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles par Cec. Metellus, l'an 146 avant J. C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paroît avoir été copiée sur celle des Horaces, & peut-être que l'une & l'autre sont des fables. *Voyez HORACES.*

CRITON, Athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, fournissoit à ce philosophe ce dont il avoit besoin, environ l'an 404 avant J. C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, & composa des Dialogues qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CRITON, (Jacques) Ecoissois, de la famille royale de Stuart, prodige d'érudition précoce, parloit, dit-on, dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes; possédoit jusqu'à un certain point la philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres; jouoit très-bien des instrumens, montoit à cheval, faisoit des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. A Venise, où il resta quelque tems, il soutint des theses publiques sur toutes sortes de sciences, mais l'on sait que cet étalage du savoir prétendu universel, n'est qu'une espece de scene théâtrale, qui réussit toujours avec une bonne contenance & une grande facilité à parler; sur-tout dans un enfant qu'on auroit mauvaise grace de juger sévèrement ou de presser par des difficultés sérieuses. Il mourut en 1583.

à l'âge de 22 ans, affoibli & épuisé pour avoir violé la marche de la nature & mis ses organes hors d'état de prolonger leurs opérations. Son jugement ne répondoit pas à beaucoup près à la réputation que lui avoit fait sa mémoire. *Voyez* BARATIER, CANDIAC, HEINEKEN, PIC.

CRITOPULE, *voyez* MÉTROPHANE.

CROCUS, *voyez* SMILAX.

CROESE, (Gerard) ministre protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de *l'Histoire des Quakers*, 1695, in-8°, en latin, d'un style entortillé, mais assez exact pour les faits; traduite en anglois; & d'un autre ouvrage bizarre, intitulé: *Homerus Hebræus sive Historia Hebræorum ab Homero*; 1704, in-8°. Il y prétend que *l'Odyssée* & *l'Iliade* ne sont qu'un récit de l'Histoire sacrée. *L'Odyssée* qu'il prétend avoir précédé *l'Iliade* contre la remarque de Longin, comprend selon lui ce qui s'est passé avant Moïse; & *l'Iliade* est l'histoire de la prise de Jéricho & de la conquête de la Terre-Promise. Il mourut en 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'étoit pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire & les recherches d'érudition.

CRÆSUS, cinquième roi de Lydie, & successeur d'Alyates, l'an 557 avant Jésus-Christ, partagea son règne entre les plaisirs, la guerre & les arts. Il fit plusieurs conquêtes, & ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie, & plusieurs autres pro-

vinces. Sa cour étoit le séjour des philosophes & des gens-de-lettres. Solon, l'un des Sept Sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Cræsus étala ses trésors, ses meubles, ses appartemens, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyoit avoir le premier rang parmi les heureux de son tems: *N'appelons personne heureux avant sa mort...* Cræsus ne jouit pas long-tems de ses richesses & de son bonheur. Il marcha quelque tems après contre Cyrus, avec une armée de 420 mille hommes, dont 60 mille de cavalerie. Il fut vaincu, & obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup: *Soldat, ne porte point la main sur Cræsus!* Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut, dit-on, condamné à être brûlé vif; traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avoit déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qu'il avoit eu avec Solon. Il prononça par trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pourquoi il se rappelloit Solon avec tant de vivacité? Cræsus lui rapporta la réflexion du philosophe Grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher & l'honora de sa confiance;

te récit est fort suspect ; & même toute l'histoire de Crœsus est tellement incertaine , que plusieurs historiens & mythologiftes ont cru que Crœsus étoit un personnage fabuleux , fabriqué fur Nabuchodonosor. Voyez *Hérodote, historien du peuple Hébreu, sans le savoir*, p. 292 ; & *Histoire véritable des Tems fabuleux*, tom. 3, p. 566. Quoiqu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend ; Crœsus étoit un bon prince , & estimable par beaucoup d'endroits. « Il avoit, dit » un auteur, un grand fonds de » douceur & d'humanité ; il » étoit brave & généreux, ai- » moit les favans & les gens » d'esprit, ce qui marque qu'il » n'en manquoit pas lui-même ; » mais son foible, comme celui » de tous les grands, étoit de » faire grand cas des richesses » & de la magnificence ; il » aimoit à être flatté & admi- » ré , & avoit en conséquence » banni de sa cour la vérité & » la sincérité ; car c'est le mal- » heur de tous les grands ; ils » sont environnés de flatteurs, » & leurs oreilles n'entendent » jamais une parole de vé- » rité ».

CROI, voyez CROY.

CROISET, (Jean) Jésuite , fut long-tems recteur de la maison du noviciat d'Avignon , & la gouverna avec beaucoup de régularité & de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, très-répandus : I. Une *Année chrétienne*, en 18 vol. II. Une *Retraite*, en 2 vol. in-12. III. *Parallele des Mœurs de ce siècle, & de la Morale de J. C.*, 2 vol. in-12. IV. Une *Vie des Saints*, en 2 vol. in-12. *Tome III.*

sól., qui manque quelquefois de critique. V. *Des Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites & souvent réimprimées. VI. *Des Heures ou Prières chrétiennes*, in-18. Le P. Croiset étoit un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, & ses directions le prouvoient encore mieux.

CROIX, (Nicole de la) voyez NICOLE DE LA CROIX.

CROIX-DU-MAINE, (François Grudé de la) né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Toulouse en 1592, s'étoit fait connoître dès 1584 par sa *Bibliothèque françoise*. Ce catalogue de tous les écrivains François dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact, & fort inférieur à l'ouvrage publié sous le même titre par M. Goujet. Voyez à l'article VERDIER (Antoine du) ce que nous disons sur la dernière édition de la *Bibliothèque de la Croix-du-Maine*.

CROMER, (Martin) évêque de Warmie, mort en 1589, laissa une *Histoire de Pologne*, & quelques *Traités de Controverse* contre les Protestans.

CROMWEL, (Thomas) fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. Henri VIII étoit alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Il s'attacha à elle, & devint par son crédit premier ministre. Cromwel étoit secrètement luthérien. Le roi, qui s'étoit déclaré chef de l'Eglise Anglicane, le choisit pour son vicaire-général dans

les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode & à l'assemblée des évêques qui devoit se tenir pour reconnoître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, & qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Cromwel ne cessa d'aigrir son prince contre les Catholiques. Il se servit de sa faveur & de son autorité pour les persécuter, & en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'emportée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoiqu'absens & non entendus, auroient la même force que celle des Douze-Juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Cleves, que Cromwel lui avoit fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. Le parlement lui fit son procès, le condamna sans l'entendre, comme hérétique & ennemi de l'état. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune & de la gloire. Tous ses biens furent confisqués.

CROMWEL, (Olivier) naquit dans la ville de Huntington le 3 avril 1603, le même jour que mourut la reine Elisabeth. Il ne savoit d'abord s'il seroit ecclésiastique ou militaire : il fut l'un & l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange. Il servit ensuite contre la France au siège de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où

il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : *Son air me plaît beaucoup, & si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand-homme.* Il aspirait à être évêque : il s'introduisit auprès de William son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il étoit puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles I. Il commença par se jeter dans la ville de Hull assiégée par le roi, & la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, & ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet ; & sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester alloit abandonner aux ennemis, rallié pendant la nuit plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, & la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avoit publié un livre intitulé : *La Samarie Angloise* ; ouvrage dans lequel il appliquoit au roi & à toute sa cour, ce que l'Ancien-Testament dit du regne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au 1er. qu'il intitula : *Le Prothée Puritain*. Il y traitoit d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, & les sectes opposées à la royauté & à l'épis-

copat. Il répandit dans le public, que cet ouvrage avoit été composé par les partisans du roi ; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parloit à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone*, de *briser le colosse*, d'*anéantir le Papisme & le Pape*, & de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem*. Lorsque Cromwel fut envoyé pour punir les universités de Cambridge & d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, & des housses à leurs chevaux avec des ornemens d'église. Les salles & les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi & des Saints eurent le nez & les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement châtiés, & quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, composée de plus de 40 mille volumes, rassemblés pendant plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwel tua de sa propre main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi en 1646. Il restoit encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assembloient les négocians de Londres; on la fit abattre, & on mit à la place cette inscription : *Charles le dernier des rois, & le premier tyran,*

sortit de l'Angleterre l'an du salut 1646, & le premier de la liberté de toute la nation... Cromwel, proclamé généralissime après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, tua plus de 12 officiers de sa main, comme un grenadier furieux & acharné, battit & fit prisonnier le comte de Holland, & entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncerent en chaire comme *l'Ange tutélaire des Anglois, & l'Ange exterminateur de leurs ennemis*. Le tems étoit venu, ajoutoient-ils, auquel *l'œuvre du Seigneur alloit s'accomplir*. Il ne tarda pas de l'être. Charles I eut la tête tranchée en 1649. Un mois après cette exécution, Cromwel, teint du sang de son roi, abolit la monarchie, & la changea en république. Ce scélérat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, & donna à ses amis qui le composoient le titre de *Protecteurs du peuple & de défenseurs des loix*. Il passa en Irlande & en Ecosse, & eut par-tout les plus grands succès. Lorsqu'il étoit dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement vouloient lui ôter le titre de *Généralissime*. Il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, & après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, & fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer*. Un nouveau parlement qu'il assembla, lui conféra le titre de *Protecteur*. » Il aimoit mieux, disoit-il, » gouverner sous ce nom, que » sous celui de roi, parce que » les Anglois savoient jusqu'où

» s'étendoient les prérogatives
 » d'un roi d'Angleterre, & ne
 » favoient pas jusqu'où celles
 » d'un protecteur pouvoient
 » aller ». Ayant appris que le
 parlement vouloit encore lui
 ôter ce titre, il entra dans la
 salle des communes, & dit fié-
 rement : *J'ai appris, Messieurs,*
que vous avez résolu de m'ôter
les lettres de Protecteur. Les
voilà, dit-il, en les jetant sur
 la table : *je serois bien aise de*
voir, s'il se trouvera parmi vous
quelqu'un assez hardi pour les
prendre. Quelques membres lui
 ayant reproché son ingratitude,
 ce fourbe fanatique leur dit d'un
 ton d'enthousiasme : *Le Seigneur*
n'a plus besoin de vous ; il a
choisi d'autres instrumens pour
accomplir son ouvrage. Ensuite
 se tournant vers ses officiers &
 ses soldats : *Qu'on emporte,* leur
 dit-il, *la masse du parlement :*
qu'on nous dé fasse de cette ma-
rotte. Après ces paroles, il fit
 sortir tous les membres, ferma
 la porte lui-même, & emporta
 la clef. C'est par cette audace,
 secondée de l'hypocrisie, qu'il
 parvint à se faire roi sous un
 nom modeste. Craint au-de-
 dans, il ne l'étoit pas moins au-
 dehors. Les Hollandois lui de-
 manderent la paix, & il en dicta
 les conditions, qui furent :
 Qu'on lui payeroit 300 mille
 livres-sterlings, & que les vais-
 seaux des Provinces-Unies baif-
 feroient pavillon devant les
 vaisseaux Anglois. L'Espagne
 perdit la Jamaïque, restée à
 l'Angleterre. La France recher-
 cha son alliance; la prise de Dun-
 kerque en fut le fruit. Le Por-
 tugal reçut les conditions d'un
 traité onéreux. L'usurpateur
 ayant appris avec quelle hau-

teur ses amiraux s'étoient con-
 duits à Lisbonne : *Je veux,*
 dit-il, *qu'on respecte la répu-*
blique Angloise, autant qu'on a
respecté autrefois la république
Romaine. Ses troupes étoient
 toujours payées un mois d'a-
 vance, les magasins fournis de
 tout, le trésor public rempli de
 300 mille livres-sterlings. Il
 projetoit de s'unir avec l'Es-
 pagne contre la France; de se
 donner Calais avec le secours
 des Espagnols, comme il avoit
 eu Dunkerque par les mains des
 François. Il mourut en 1658, à
 55 ans, sans avoir pu exécuter
 ce dessein. On raconte que la
 veille de sa mort, il déclara que
 Dieu lui avoit révélé, qu'il ne
 mourroit pas encore, & qu'il
 le réservoir pour de plus gran-
 des choses. Son médecin surpris
 que, n'ayant pas 24 heures à
 vivre, il osât dire avec tant
 d'assurance qu'il seroit bientôt
 rétabli, lui en témoigna son
 étonnement. « Vous êtes un
 » bon homme, repartit le po-
 » litique; ne voyez-vous pas
 » que je ne risque rien par ma
 » prédiction? Si je meurs, au
 » moins le bruit de maguérison
 » qui va se répandre, retien-
 » dra les ennemis que je puis
 » avoir, & donnera le tems à
 » ma famille de se mettre en
 » sûreté; & si je réchappe (car
 » vous n'êtes point infailible),
 » me voilà reconnu de tous les
 » Anglois comme un homme
 » envoyé de Dieu, & je ferai
 » d'eux tout ce que je vou-
 » drai ». Cette anecdote rap-
 portée par quelques historiens,
 n'est pas dans le caractère du
 protecteur, l'homme du monde
 le plus dissimulé, & qui pensoit
 le plus à l'avenir; il ne regar-

doit pas sa guérison comme désespérée, on le lui fait dire nettement, comment donc trahit-il son secret, & avoue-t-il une fourberie dont le seul soupçon l'auroit infailliblement ruiné de réputation, s'il fût revenu de maladie, & qu'en cas qu'il mourût, comme il arriva, auroit fait un tort infini à sa famille ? Le caractère de Cromwel est bien peint par le grand Bossuet.

» Un homme, dit cet écrivain, vain éloquent, s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné, autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable & dans la paix & dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil ou par prévoyance ; d'ailleurs si vigilant & si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions, qu'elle lui a présentées ». L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les Catholiques ni les Anglicans, enthousiaste avec des fanatiques, austère avec des Presbytériens, se moquant d'eux tous avec les Déistes, & ne donnant sa confiance qu'aux indépendans. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux & exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé & enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du

regne de Charles II, traîné sur la claie, pendu & enlevé au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un scélérat heureux, qui ont paru étonnés de ce que ce tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portoit avec soi. Il n'eut peut-être point depuis son élévation un instant de calme & de sécurité. Pour suivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les furies, il se croyoit à chaque pas sous le glaive de la vengeance ; sans amis, sans serviteurs fideles, il n'osoit se fier à personne, pas même à ceux dont la fortune étoit liée à la sienne, pas même à ses enfans. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Whitehall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avoit une trappe, par laquelle on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur la riviere. C'étoit-là qu'il se retiroit tous les soirs. Il ne menoit personne avec lui pour le déshabiller, & ne couchoit jamais deux fois de suite dans la même chambre. Voyez sa Vie par Gregorio Leti & par Raguenet, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte : elle est aussi in-4°.

CROMWEL, (Richard) fils du précédent, succéda au protectorat de son pere ; mais n'ayant ni son courage ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis & aux sectes qui divisoient l'Angleterre. Il eût conservé l'autorité du premier protecteur, s'il eût voulu faire mourir 3 ou 4 officiers qui

s'opposoient à son élévation. » Il aima mieux, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, se démettre du gouvernement, que de régner par des assassins ». Le parlement lui donna 200 mille livres sterlings, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, & vécut en particulier paisible, moins puissant, mais plus heureux que son pere. Il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans, & mourut en 1702, ignoré dans le pays dont il avoit été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avoit voyagé en France. Le prince de Conti, frere du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connoître, lui dit un jour : « Olivier Cromwel étoit un grand homme; mais son fils Richard est un misérable, de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son pere ». Paroles qui prouvent que Richard Cromwel valoit beaucoup mieux que le prince de Conti. Richard avoit un autre frere (Henri) qui s'ensevelit dans une obscurité volontaire. Une partie des parens du tyrannique protecteur disparut; les autres reprirent leur nom de *William* qu'ils avoient quitté, & échapperent ainsi à l'exécution publique.

CRONEGK, (Jean-Frédéric baron de) né à Anspach en 1731, se consacra à l'étude des belles-lettres, & particulièrement de la poésie allemande. Il mourut en 1758, après avoir fréquenté les littérateurs de Paris & de Londres. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Leipzig en 1760. Il y a divers

poèmes, des especes d'élégies, sous le titre de *Solitudes*. Ces pieces sont ingénieuses, mais le style en est souvent négligé.

CRONSTEDT, (Alexandre-Frédéric baron de) Suédois, né dans le duché de Sudermanie en 1722, se dévoua tout entier à l'étude de la minéralogie dans un pays abondant en différens genres de mines. Il découvrit un nouveau demi-métal, nommé *Nikel*, qui ressemble beaucoup à la substance que les mineurs appellent *Kupfernikel*. Cronstedt publia des dissertations sur ce demi-métal, dans les *Mémoires de Stockholm* des ans 1751 & 1754; il penche à croire que le *Nikel* n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques déjà connues, & non un cobalt imparfait, comme l'a cru M. Baumé. Il a aussi publié une Dissertation sur le *Zéolite*, dans les mêmes *Mémoires* de l'an 1756. Il y montre que cette substance, nouvellement découverte, constituée elle seule un nouvel ordre dans les pierres que l'on nomme simples. On a encore de lui un *Essai sur un Système de Minéralogie*, dans lequel il classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs. Il mourut à la fleur de l'âge en 1765.

CROPANO, (Jean de) savant Capucin de la province de Reggio, a écrit des *Sermons*, des *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte, & plusieurs ouvrages historiques, relatifs aux différens états de la Calabre, tels que *Calabria illustrata*; *Calabria fortunata*; *Calabria dichiarata con iscrizioni*, & meda-

glie, in-folio, fig., Naples, 1691.

CROS, (Pierre, du) docteur & proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, & cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon, en 1361. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre du CROS, archevêque d'Arles, mort en 1388. Jean du CROS, frere de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges & grand-pénitencier à Rome, & mourut à Avignon en 1383.

CROSILLES, (Jean-Baptiste) mauvais poète François, est moins connu par ses vers, que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, & n'en sortit que par arrêt du parlement qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable fix mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8°. ; & la *Chasteté invincible*, Bergerie en 5 actes, 1634, in-8°.

CROUVÉ, (Guillaume) prêtre Anglican, qui se pendit vers 1677, étoit régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des Ecrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8°, fort inférieur à celui du P. le Long de l'Oraire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAS, (Jean-Pierre de) naquit à Lausanne en 1663. Son pere, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinoit à la profession des armes; mais le fils ne soupairoit qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la phi-

losophie & aux mathématiques, & puisa dans les écrits du célèbre Descartes, des connoissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différens pays de l'Europe, & vint à Paris, où Mallebranche tenta vainement de le gagner à la Religion Catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissoit depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724 on l'appella à Groningue pour être professeur de mathématiques & de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque tems après; & le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils: emploi qui lui procura une forte pension, & le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suede, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausanne en 1748. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique & les mathématiques.

I. *Système de Reflexions qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoissances*, ou *Nouvel Essai de Logique*, publié d'abord en 2 vol. in-8°, ensuite en 6 vol. in-12, & abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'abrégé: le grand ouvrage, quoiqu'estimable & pour les préceptes de logique & pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avoit noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles.

II. *Un Traité de l'éducation des Enfans*, 2 vol. in-12. III. *Un*

Traité du Beau, aussi en 2 vol. & beaucoup trop long. IV. *Examen du Pyrrhonisme ancien & moderne*, in-folio, contre Bayle : ouvrage savant & estimé, qui le seroit davantage, s'il eût été plus court. V. *Examen du Traité de la Liberté de penser*, contre Collins, in-8°. VI. *Examen de l'Essai sur l'Homme de Pope*, dans lequel on remarque autant de zèle pour la Religion que de bonne critique; il y a quelques répétitions & quelques jugemens un peu sévères. VII. *Commentaire sur la Traduction du même Poème*, par l'abbé du Resnel. VIII. *Traité de l'Esprit humain*, Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz & de Wolf touchant l'harmonie préétablie. IX. *Des Traités de Physique & de Mathématiques*, sous différens titres. X. *Des Sermons*. XI. *Des Œuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, &c., &c.

CROY, (Guillaume de) seigneur de Chievres & d'Arfchot, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII & Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître l'archiduc Philippe d'Autriche; mais la rupture étant survenue entre la France & l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe allant en Espagne, nomma Chievres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. » C'étoit, dit un historien, un » homme d'une sévère probité, d'une politique aussi sage » que profonde, dont les lumières égaloient les vertus ».

Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY, (Jean de) d'une autre famille que le précédent, calviniste & ministre d'Ulez, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres : *Observationes sacrae & historicae in Novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4°.

CROZAT, (Joseph-Antoine) conseiller au parlement, puis maître des requêtes, fut lecteur du cabinet du roi de France en 1719. Son goût pour les arts, & ses connoissances dans la peinture, la sculpture & la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver, par d'habiles maîtres, les plus beaux tableaux du cabinet du roi & de M. le duc d'Orléans, &c. Le 1er. volume a paru en 1729; le 2e. en 1742, in-fol., forme d'Atlas. Crozat mourut 2 ans auparavant, en 1740. Il ordonna en mourant, que le prix de la vente de son beau cabinet seroit distribué aux pauvres.

CROZE, (Mathurin Veyrier de la) naquit à Nantes en 1661, d'un négociant, & se fit Bénédictin de la congrégation de S. Maur en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, & d'autres penchans incompatibles avec la vie religieuse & les maximes évangéliques, lui firent quitter son ordre & sa Religion en 1696. Il consumma son apostasie à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, &c.

y mourut en 1739, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Dissertations historiques sur différens sujets*, in-8°, Rotterdam, 1707 ; recueil savant & curieux. II. *Entretiens sur divers sujets d'Histoire*, 1702, in-12. III. *Dictionnaire Arménien*, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail. Cependant les savans y découvrirent des fautes sans nombre & même des bévues plaisantes ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des lumières à recueillir. IV. *Histoire du Christianisme des Indes*, 1724, La Haye, in-12, 2 vol. : pleine de faussetés & de jugemens dictés par la haine de la Religion catholique. V. *Histoire du Christianisme d'Ethiopie & d'Arménie*, in-8°, 1739 : compilation négligée & informe, si l'on en croit l'abbé des Fontaines, ouvrage de mémoire & non de jugement, & encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter. VI. *Dictionnaire Egyptien*, avec les additions de M. Scholtz, mis au jour par Ch. God. Volde, Oxford, 1775, in-4°. Jordan, ami & disciple de la Croze, a écrit la *Vie* de son maître, en un vol. aussi gros que la *Vie d'Alexandre* ; dictée, selon Voltaire, par la fureur d'écrire. Son humeur tenoit un peu de l'impolitesse & de la misanthropie ; effet naturel des chagrins que lui donnoit le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égalait jamais en lui la mémoire, surtout à la fin de ses jours. C'étoit alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates & de passages.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore I, empereur de Constantinople, & prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, & le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnoître. Ensuite il tailla en pièces son armée, & fit passer au fil de l'épée, ou emprisonner, tous les grands de l'Empire qui avoient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où Staurace, fils de l'empereur, devenu empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque tems sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchâssé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent à son exemple dans leurs festins pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se feroient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie & leur liberté par l'apostasie ; mais ces généreux capitaines aimerent mieux souffrir les plus cruels supplices, & mourir martyrs. Michel Rhangabe, gendre de Nicéphore & successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père : il fut toujours vaincu. Le vainqueur mourut l'an 875.

CRUSER, (Herman) né à Kempen dans l'Over-Yssel, vers 1510, conseiller de Charles duc de Gueldres, puis de Guillaume duc de Cleves, mou-

rut à Königsberg en 1574. Il a traduit en latin XVI livres de Gallien, Paris, 1532, in-fol. Cette version a été inférée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Gallien; mais revue & corrigée par Augustin Gadaldini de Modene. Il a aussi traduit en latin *Plutarque*, Bâle, 1564, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des vies de Plutarque sans nécessité. C'étoit un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine & la jurisprudence.

CRUSIUS ou KRAUS, (Martin) né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubinge, mort à Eslingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. On a de lui : I. *Turco-Græciæ Libri VIII*, Bâle, in-folio, 1584 : recueil excellent, & d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire & à la langue des Grecs modernes. II. *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum 1594*, en 2 vol. in-folio, Francfort, 1596 : ouvrage estimé & peu commun. III. *Germano-Græciæ Libri VI*, in-fol., 1585. Crusius étoit un homme savant, mais emporté, & qui dans ses livres n'épargnoit pas les injures à ceux qui l'attaquoient.

CRUX, voy. **SANTA-CRUX**.

CSELES, (Martin) né près de Tyrnaw en 1641, Jésuite dans cette ville en 1655, enseigna successivement la philosophie, la théologie morale & le droit Romain. Appelé à Rome pour remplir la charge de pénitencier, il tira parti du séjour qu'il y fit, & recueillit une mul-

titude de connoissances de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Padoue le 14 janv. 1709. On a de ce savant : I. *Elucidatio Historico-Chronologica de episcopatu Transilvania*, Rome, in-fol. II. *Descriptio amplitudinis episcopatus Sirmienfis*, in-16.

CTESIAS de Gnide, étoit du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frere Artaxercès Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxercès y avoit reçues, & il le fit avec tant de succès, que le roi vainqueur le retint à son service, & lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse & à la cour, lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs ses compatriotes; il écrivit l'Histoire de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenoient l'Histoire des Assyriens, depuis Ninus & Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitoient des affaires des Perses, depuis le commencement du regne de Cyrus jusqu'à l'an 398 avant J. C. Il avoit écrit aussi une Histoire de l'Inde. Il ne nous reste de ces deux ouvrages, que quelques *Fragmens* de son *Histoire des Assyriens & des Perses*; suivie par Diodore de Sicile & par Trogue-Pompée, préféablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guere de croyance aux récits de Ctésias; & dans le fond il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendroit plus facilement l'histoire dans Hésiode & Homère, que dans

Ctésias & Hérodote. *Facilius Hesiodo & Homero aliquis fidem adhibuerit, quàm Ctésia, Herodoto & eorum similibus.* On apprendra à le connoître aussi-bien qu'Hérodote dans l'*Histoire véritable des tems fabuleux*; & dans *Hérodote historien du peuple Hébreu, sans le savoir* (voyez **LAVAU**). Ctésias vivoit vers l'an 400 avant J. C. Les *Fragments de Ctésias* sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-fol.

CTESIBIUS d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolomée-Physcon, vers l'an 120 avant J. C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avoit pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son pere, il remarqua que le poids qui servoit à le faire monter & descendre, & qui étoit à cet effet enfermé dans un cylindre, formoit un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, & crut qu'il étoit possible d'en tirer parti pour faire un *Orgue hydraulique*, où l'air & l'eau formeroient le son; c'est ce qu'il exécuta avec une espece de succès; mais on comprend que cet orgue étoit peu de chose; & il a fallu bien du tems encore pour atteindre à l'instrument admirable dont retentissent nos églises (voyez **S. ALDRIC**). Ctesibius construisit ensuite une clepsidre réglée avec des roues dentées: l'eau par sa chute faisoit mouvoir ces roues, qui communiquoient leurs mouvemens à une colonne, sur laquelle étoient tracés des caractères qui servoient à distinguer les

mois & les heures. En même tems que l'on mettoit les roues dentées en mouvement, elles soulevoient une petite statue, qui indiquoit avec une baguette les mois & les heures marquées sur la colonne.

CTESIPHON ou **CHERSIPHON**, architecte Grec, donna le dessin du *Temple de Diane* d'Ephese, exécuté en partie sous sa conduite, & sous celle de son fils Méragene. Ctesiphon inventa une machine pour transporter les colonnes qui devoient servir d'ornement à cet édifice, qui, malgré son extrême célébrité, étoit très-peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. Voyez les *Temples anciens & modernes* par l'abbé Mai.

CTESIPHON d'Athenes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance, par laquelle il fût arrêté que Démosthene seroit couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival & ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fit cet honneur, accusa Ctesiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthene le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue, qu'il a intitulée : *De la Couronne*.

CUDSEMIUS, (Pierre) né à Duisbourg dans le duché de Cleves, se disoit de Wesel, parce qu'il y avoit été élevé. Son pere imbu des erreurs de Calvin, les avoit communiquées à son fils qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de Confirmation & le nom de *Pierre*, abandonnant celui de Samuel qu'il avoit reçu au Baptême. Il se rendit à Rome, se fit estimer & chérir du cardi-

nal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, & y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du dix-septième siècle. Nous avons de lui : I. *De desperata Calvinii causa*, Cologne, 1612, in-8°. II. *Le Synode d'Utrecht*, avec des notes très-curieuses, Cologne, 1614, en latin, & plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH, (Rodolphe) né dans le comté de Somerset en 1617, mort à Cambridge en 1688, occupa divers emplois importans & lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita; il s'étendoit à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes & de l'antiquité. On a de lui : I. *Système intellectuel de l'Univers contre les Athées*; ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très-savantes : Iene, 1733, 2 vol. in-folio; Leyde, 2 vol. in-4°, & abrégé en anglois en 2 vol. in-4°, par Thomas Wile. L'ouvrage, la traduction & l'abrégé sont également estimés. II. *Traité de l'éternité & de l'immuitabilité du juste & de l'injuste*, publié en anglois à Londres, 1731, in-8°, avec une préface du docteur Chandler, évêque de Durham, & traduit en latin par Mosheim. III. *Commentaire sur la prophétie de Daniel*, touchant les septante semaines, 2 vol. in-fol. IV. *Traité de l'immortalité de l'Ame*, un vol. in-8°, &c. V. *Discours sur l'amour de Dieu*, traduit en françois par M. Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importans, & une fille pleine des-

prit, qui fut étroitement liée avec Locke : elle s'appelloit Damaris. Cudworth étoit, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la Religion; & en parlant de plusieurs dogmes du Christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guere savoir ce qu'il en pensoit. Il a renouvelé le système des natures plastiques, qui a été réfuté par Guillaume Muys. Voy. ce mot.

CUEVA, (Alphonse de la) connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618 avec le duc d'Osone, vice-roi de Naples, & Don Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il étoit envoyé. La Cueva, dit l'histoire ou plutôt la fable de cette conspiration, rassemble des étrangers dans la ville, & s'assure de leur service à force d'argent. Les conjurés devoient mettre le feu à l'arsenal de la république, & se saisir des postes les plus importans. Des troupes du Milanès devoient arriver par la terre-ferme, & des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une Discussion très-étendue sur cette Conjuración, imprimée à la suite de la 2^e. édit. des *Observations sur l'Italie*,

M. Grofley prouve que cette conjuration n'étoit autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodoit. On fait que ce moine travailloit alors à introduire le Luthéranisme à Venise (voyez SARPI). Avant M. Grofley, Naudé & Capriata avoient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. Forcé de quitter Venise par la commotion que cet artifice avoit excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, & y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome, & y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissans génies, qu'ait produit l'Espagne. Sa sagacité étoit telle, que ses conjectures passoient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignoit un talent rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connoître en hommes; une humeur libre & complaisante, & d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer: toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Squitinio della liberta Veneta*, Mirandole, 1612, in-4°, & traduit en français par Amelot de la Houffaye; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velsér. *L'Histoire de la Conjuration*

de Venise, par S. Réal, est un pur roman.

CUEVA, (Jean de la) fameux poëte tragique Espagnol, très-estimé dans son pays.

CUGNIERES, (Pierre de) avocat général au parlement de Paris, étoit un jurisconsulte habile, sur-tout dans le droit canonique. Il défendit avec beaucoup de vivacité l'année 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'Eglise avec non moins de chaleur (voyez BERTRAND). Il fut secondé par l'archevêque de Sens; depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple; qu'on le nomma par dérision *Maître Pierre du Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de N. Dame de Paris, & faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui étoit à la clôture du chœur sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidoit: destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, & que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

CUJAS, (Jacques) naquit à Toulouse en 1520, d'un foudon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit Scevole de Ste. Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien & moderne, civil & canonique;

A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin où il professa en différens tems, il eut une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, & le pape Grégoire XIII, n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs Allemands le citoient en chaire, ils mettoient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des loix. C'étoit le pere des écoliers, suivant Scaliger. Il en avoit près de mille à Bourges. Il leur prêtoit de l'argent & des livres. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes, qui a pénétré le plus avant dans les mystères des loix & du droit romain. On l'a accusé d'irréligion, parce qu'il répondoit à ceux qui lui parloient des ravages du Calvinisme : *Nihil hoc ad edictum prætoris* : Cela ne regarde point l'édit du préteur. Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd & muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *Œuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 volumes in-fol. Celle de Paris, chez Nivelles, donnée par Cujas même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762 : elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode, à cause de la

table générale qui l'accompagne. Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avoit pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. Cujas mourut en 1590, à Bourges où il s'étoit fixé. Il ordonna par son testament, que sa bibliothèque remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail ; de peur que, si elle étoit au pouvoir d'un seul, on ne se servit de ses notes mal entendues pour en composer de méchans livres. Son vrai nom étoit Cujasius ; il en retrancha l'*ü* pour l'adoucir.

CULANT, (Philippe de) sorti d'une ancienne famille du Berry, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, au siège de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie & à la conquête de la Guyenne. Il avoit plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il étoit oncle de Charles de Culant, grand-maitre de la maison du roi ; & de Louis de Culant, amiral en 1422.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son tems une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde à la porte du Temple, vers la fête de Pâques, s'avisa de se découvrir avec indécence. Le peuple s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures : Cumanus pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia qui commandoit le Temple. Les soldats épouvanterent si fort la populace, que dans un

mouvement de terreur panique il y eut plus de 20 mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53. Voy. FLAVE JOSEPHE, liv. 20, chap. 3 & suiv.

CUMBERLAND, (Richard) né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la Religion catholique, à laquelle il imputoit ce qu'elle n'enseigne point, & ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignoit d'ailleurs du mérite & des mœurs pures, lui valut l'évêché de Péterborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1719, à 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentoit que ses travaux nuisoient à sa santé, il répondoit : *Il vaut mieux qu'un homme s'use, que de se rouiller.* La nature l'avoit fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, & un grand amour pour la paix; mais l'esprit de secte l'aigrit, & le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit : I. *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4°. Réfutation solide des abominables principes de Hobbes, traduite en anglois 1686, in-8°, & en françois par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes. II. *Un Traité des Poids & des Mesures des Juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire étoit l'ancienne cou-

dée des Egyptiens & des Hébreux. III. *L'Histoire Phénicienne de Sanchoniaton*, in-8°, Londres, 1720, traduite en anglois avec des notes : ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition. Il a aussi traduit *l'Histoire de la Réformation des Pays-Bas*, par Gerard Brandt, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-folio.

CUMBERLAND, (Guillaume-Auguste duc de) fils puîné de Georges II, roi d'Angleterre, né le 26 avril 1721, se trouva en 1743 avec le roi son père, à la bataille de Dettingen en Allemagne. Louis XV ayant déclaré en 1744, la guerre à l'Autriche & à l'Angleterre, le duc de Cumberland commanda en chef l'armée des Anglois & Hollandois en Flandre, & fut vaincu à la bataille de Fontenoi en 1745. La même année Charles-Edouard Stuart, fils unique de Jacques III roi d'Angleterre, espérant de remonter sur le trône de ses ancêtres, aborda en Ecosse & y fit des progrès assez rapides. Le roi d'Angleterre rappella le duc de Cumberland pour le mettre à la tête de l'armée qui devoit marcher contre Edouard. Le 27 avril 1746, le duc remporta à Culloden une victoire complète qui força Edouard à abandonner l'Ecosse. Après cette expédition il revint aux Pays-Bas, commanda les Anglois, Hanovriens & Hessois à la bataille de Lawfeldt, que les François gagnèrent en 1747. Pendant la guerre de sept ans, il commanda encore en chef les Anglois, Hanovriens & Hessois en Allemagne, & fut vain-

eu par les François à la bataille de Hastenbeck le 26 juillet 1757. Il se retira sous le canon de Stade, où il fut enfermé avec toute son armée; ce qui l'obligea à faire le 10 septembre, une capitulation par laquelle les Anglois s'engagerent à ne plus servir en Allemagne, durant cette guerre : capitulation qui ne fut pas observée. Il mourut le 30 octobre 1765.

CUNÆUS, (Pierre) professeur de belles-lettres, de politique & de droit à Leyde, naquit à Fleffingue dans la Zélande en 1586, & mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : I. Un savant *Traité de la République des Hébreux* en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4^e; traduit en françois, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8^o. On préfère cependant les *Mœurs des Israélites*, par M. Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus de jugement, & non moins d'érudition. II. *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24; & dans le recueil de *Tres Satyræ Menippeæ* de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8^o. Il y tourne en ridicule les faux savans & les professeurs ignorans qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une traduction de la Satyre des Césars par Julien l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élevant presque aux nues les prétendues belles qualités de ce prince. III. Un Recueil de ses Lettres, publié en 1725, in-8^o, par l'infatigable compilateur Burman. On

y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son tems. Cunæus étoit d'un tempérament sec & colere.

CUNEGONDE, (Sainte) fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, fut accusée d'adultère, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente, & selon d'autres, en marchant sur des socs de charrue rougis, sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers momens aux parens de sa femme : *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge*; discours où des critiques modernes ont cherché fort mal-à-propos une matière de censure (voyez HENRI II). Henri étant mort l'an 1024, Cunegonde prit le voile dans un monastere qu'elle avoit fondé. Elle y mourut dans les exercices de la pénitence. Le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. Son corps est honoré avec celui de Henri dans la cathédrale de Bamberg.

CUNEGONDE ou KINGE, (Sainte) fille de Bela IV roi de Hongrie, & de Marie fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa en 1239 Boleslas le Chaste, souverain de la basse Pologne, & s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupoit presque uniquement de la priere & des exercices de la mortification; faisoit d'abondantes aumônes, & alloit elle-même servir les pauvres dans les

des hôpitaux. La Pologne souffrant beaucoup par le manque-ment de sel, elle obtint, dit-on, par ses prières, la découverte des fameuses mines de Wilisca. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastere de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, & mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singuliere vénération dans le diocèse de Cracovie, & dans plusieurs autres endroits. Son nom fut inscrit dans le Catalogue des Saints par Alexandre VII, en 1690. *Voyez sa Vie* dans les *Acta Sanctorum*, tom. 5, jul. page 661.

CUNERUS, *voyez* PETRI.

CUNIBERT, (Saint) né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, & le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. S. Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childeric, fils de Clovis III. Il mourut en 653, avec la réputation d'un saint évêque & d'un ministre médiocre.

CUNITZ, (Marie) fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua à la médecine, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques, & sur-tout à l'astronomie. Les astronomes de son tems lui communiquèrent leurs lumieres, & profiterent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables astronomiques*.

CUNY, (Louis-Antoine) Jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec distinc-

Tome III,

tion la carrière de l'éloquence à Versailles, à Paris & à Luneville. On a de lui trois *Oraisons funebres* : celle de l'Infante d'Espagne, Dauphine de France 1746, in-4°; de la Reine de Pologne, 1747, in-4°; du Cardinal de Rohan, 1750, in-4°. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, & une abondance de style qui fatigue; mais ces défauts sont éclipsés par la chaleur avec laquelle ces Oraisons sont écrites. L'auteur fait bien la totalité d'un caractère, & sait le mettre dans un beau jour; il rapproche avec art ce qui paroît étranger à son sujet.

CUPANO, (François) Sicilien, religieux du Tiers-Ordre de S. François, né en 1657, mort au commencement du 18^e. siècle, s'appliqua avec succès à l'histoire naturelle. Nous avons de lui : I. *Catalogue des Plantes de la Sicile*. II. *Histoire naturelle de cette île*, &c., en italien.

CUPER, (Gisbert) né en 1644 à Hemnen, dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1716, remplit long-tems avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, & fut un des membres les plus savans de l'académie des inscriptions de Paris. C'étoit un littérateur affable, poli, prévenant, sur-tout à l'égard des gens-de-lettres; presque tous les érudits de l'Europe le consultoient. Ses ouvrages sont : I. *Des Observations critiques & chronologiques*, 2 vol. in-8°, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé & de plus té-

D d

nèbreux dans l'érudition. II. *L'Apothéose d'Homere*, en 1683, in-4°. III. Une *Histoire des trois Gordiens*. IV. Un *Recueil de Lettres*, 1742, in-4°, dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différens points d'antiquité.

CUPER, (Guillaume) savant Jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres hagiographes de cette ville, & a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta Sanctorum* des mois de juillet & d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis Constantinopolitanis*, Anvers, 1733, in-fol.; ouvrage savant, plein de recherches & d'une bonne critique. Il mourut le 2 février 1741.

CUPIDON ou L'AMOUR, fils de Mars & de Vénus, présidoit à la volupté. On le représente sous la figure d'un enfant, avec un bandeau sur les yeux, un arc & un carquois rempli de fleches ardentes, dont il se sert, dit-on, pour blesser ceux qu'il veut corrompre. Il fut aimé de Pŷché, & eut pour compagnon dans son enfance Anteros. On l'appelloit autrement Éros. Les ris, les jeux, les plaisirs étoient représentés de même que lui, sous la figure de petits enfans ailés. Mais ces belles apparences n'en ont pas imposé à Virgile, qui le peint sous les traits suivans :

*Nunc scio quid sit Amor; duris in
cautibus illum*

*Ismarus, aut Rhodope, aut extremi
Garamantes*

*Non nostri generis puerum, nec
sanguinis edunt.*

CURÆUS, (Joachim) mé-

decin Allemand, fils d'un orvrier en laine de Freystad en Silésie, parcourut une partie de l'Europe, pour acquérir des connoissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie & de Breslau*, in-fol., Wittemberg, 1571, in-fol. Il est un des premiers qui aient écrit sur cette province. Cet ouvrage avec des additions a été donné en allemand, Leipſick, 1607, in-fol.

CURCE, (Quinte) voyez QUINTE-CURCE.

CURETES, voyez DACTYLES.

CURIACES, trois freres de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les Horaces, vers l'an 669 avant Jesus-Christ. Voyez HORACES.

CURIEL, (Jean-Alfonse) chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de 30 ans, étoit de Palentiola, au diocèse de Burgos. Ils s'associa aux Bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, & mourut en 1609. Il a laissé : *Controversæ in diversa loca Sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol.; & d'autres ouvrages estimés autrefois en Espagne, & peu connus ailleurs.

CURIIS, (Jean de) dont le véritable nom étoit de Hæsen, naquit en 1485, fut évêque de Warmie, & mourut vers 1550. Ce fut par ses talens que Curiis s'éleva, car il étoit fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Po-

logne, & principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son tems lui étoit parfaitement connue. Ses *Poësies* respirent cette connoissance, & elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en un vol. in-8°, à Breslau. On y trouve; I. des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation; II. des *Hymnes*, qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa; III. des *Epîtres*, où la raison domine plus que le goût.

CURION, célèbre orateur Romain, qui dans une harangue appella César, *l'homme de toutes les femmes*; & la femme de tous les hommes: abomination qui, chez un peuple affreusement corrompu, passoit pour un éloge. Curion avoit le talent de la parole, mais il le vendoit chèrement.

CURION, (Cœlius Secundus) Piémontois, né à San-Chirico en 1503, fut d'abord principal du college de Lausanne, & ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la Religion catholique, pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé: *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, 1550, in-8°. Il étend tellement ce royaume, qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Ecriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant qui, n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'affocier tous les errans (voyez JURIEU). Il mourut en 1569, à 67 ans. On a encore de lui: I. *Opuscula*,

Bâle, 1544, in-8°; rares, & qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*, une autre sur *l'immortalité de l'Ame*, &c. L'auteur y paroît favorable aux Sociniens. II. Des *Lettres*, Bâle, 1553, in-8°. III. On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, 1544, 2 tom. en 1 vol. in-8°. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus Ecstaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Geneve, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus Theologaster*, Geneve, 1667, in-12. Satyres sanglantes que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. IV. Traduction en latin de l'*Histoire d'Italie*, par Guichardin, Bâle, 1566, 2 vol. in-fol. V. *De Bello Melitenfi, anno 1565, Historia*, Bâle, 1567, in-8°, & dans la collection de Muratori.

CURION, (Cœlius-Augustinus) fils du précédent, mort quelque tems avant son pere, en 1567, à 29 ans; laissa: I. *Saracenica historia lib. III*, Bâle, 1567, in-fol. II. *Marochensis regni in Mauritania descriptio* dans l'*Historia Orientalis* de Reineccius, Francfort, 1596, in-fol.; ouvrages compilés sur de mauvaises relations.

CURION, (Jean) docteur & professeur en médecine, s'appliqua dans ses momens de loisir à l'étude de l'Histoire, & mourut en 1572. On a de lui: *De Francorum rebus & origine lib. II*, Bâle, 1557, in-fol.

CURIUS-DENTATUS, (Marcus-Annius) illustre Romain, fut trois fois consul, & jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les

Samnites, les Sabins, les Lucaciens, & battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant J. C. Ses vertus civiles étoient encore au-dessus de ses talens militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé, qui faisoit cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'étoit retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or, pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les refusa, en disant : « Je préfère » ma vaisselle de terre à vos » vases d'or ; je ne veux point » être riche, content dans ma » pauvreté de commander à » ceux qui le sont » ? La modestie des Païens alloit toujours de pair avec leur orgueil.

CURIUS-FORTUNATIUS, rhéteur du 3^e. siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-fol., Paris, 1599, in-4°.

CURNE, voyez **PALAYE**.

CUROPALATE, voyez **SCYLITZÈS**.

CURSINET, fourbisseur de Paris, célèbre vers l'an 1660 pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excelloit également dans le dessin, & dans la maniere d'appliquer l'or & de ciseler le relief.

CURTENBOSCH, (Jean de) né à Gand vers le commencement du 16^e. siècle, se rendit habile dans les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, & mourut à Rome vers l'an 1550. On a de lui une relation de ce qui s'est passé dans les premières sessions de ce concile dans la *Collectio amplissima* des PP. Martene & Durand, tom.

VIII. On voit aussi un abrégé de cette relation dans la Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques de Dupin, tom. xv, édit. d'Amsterdam, 1710.

CURTIUS, (Marcus) chevalier Romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J. C. La terre s'étoit entr'ouverte dans une place de Rome ; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvoit être comblé, qu'en y jetant ce que le peuple Romain avoit de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage & de vanité, crut que les dieux ne demandoient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval, dans l'abîme ; & passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport avec celle d'*Anchurus* (voy. ce mot), que ce n'est pas sans raison qu'on la regarde comme une fiction, imaginée d'après une autre.

CURTIUS, voyez **QUINTE-CURCE**.

CURTIUS, (Matthieu) médecin de Pavia, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entr'autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avoit pratiqué avec succès, & s'en étoit servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

CURTIUS, (Jacques) jurisconsulte, né à Bruges vers l'an 1500, a laissé une traduction exacte en latin des livres des Instituts qui étoient en grec, Anvers, 1546.

CURTIUS, (Cornelius) religieux Augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain, prieur à Ingolstadt, à Vienne, à Prague, vicaire-général des provinces d'Autriche & de Bavière, provincial, définiteur-général. Il mourut le 9 octobre 1638, à West-Munster, près de Dendermonde, âgé de 47 ans. Le P. Curtius étoit habile dans les belles-lettres & dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Eloges des Hommes illustres de son ordre*, Anvers, 1636, in-4°. Ces éloges, au nombre de trente, sont très-bien écrits, d'un style peut-être trop poli & trop recherché. Nous avons encore de lui des Sermons en latin, l'Histoire de plusieurs Saints de son ordre, & une *Dissertation, de Clavis Dominicus*, Anvers, 1634, Leyde, 1695, dans laquelle il discute, si J. C. a été attaché à la croix avec trois ou quatre clous : il se détermine pour la dernière opinion.

CUSA, (Nicolas de) voyez NICOLAS DE CUSA.

CUSPINIEN, (Jean) premier médecin de l'empereur Maximilien I, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, étoit né à Schweinfurt en Franconie, & mourut à Vienne en 1529. On a de lui : I. Un *Commentaire* in-fol., en latin, 1552, sur la *Chronique des Consuls* de Castille. II. *De Casaribus a Julio Casare usque ad Maximilianum I*, Francfort, 1601, in-fol.; Leipzig, 1669, in-fol. : ouvrage estimé & qui contient

des particularités remarquables & peu connues. III. *Descriptio Austriae*, se trouve avec le précédent. Ce n'est pas un livre de topographie, comme le titre semble l'annoncer, mais une histoire succincte de l'Autriche. IV. Une autre *Histoire de l'origine des Turcs, & de leurs cruautés envers les Chrétiens*, Anvers, 1541, in-8°, en latin. Cet auteur avoit des connoissances étendues sur la politique, l'histoire & la médecine. Sa *Vie* a été écrite par Gerbel.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de Judée, purgea cette province des voleurs & des fanatiques qui la troubloient vers l'an 45. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitoit en public de prétendues prophéties & emmenoit le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissiperent la multitude, & qui se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable & intelligent. Voyez FLAVE-JOSEPHE, liv. 20, ch. 1 & 2.

CUSTIS, (Charles) né à Bruges en 1704, y a rempli quelques emplois dans la magistrature, & a donné dans le langage de son pays : *Annales de la ville de Bruges*, 2 vol. in-8°, réimprimées en 3 vol. in-8° : ouvrage curieux, exact, & qui a demandé beaucoup de recherches. Il est mort à Bruges le 26 février 1752.

CUSTOS ou COSTER, (Dominique) graveur, né à Anvers vers 1550, s'établit à Ausbourg, où il mourut vers l'an 1610. On a de lui : I. *Atrium heroicum*, Ausbourg, 1600-1605, 4 vol.

in-folio. Cet ouvrage renferme les vies abrégées & les portraits gravés des comtes du Tirol, des rois de Naples, des ducs & électeurs de Saxe, des ducs de Baviere. II. *Principum Christianorum Stemmata*, &c., Ausbourg, 1610, in-fol. III. *Quorundam illustrium eruditorum imagines unum in libellum conjunctæ*, &c.

CUYCK, (Jean van) conseiller & consul d'Utrecht sa patrie, mort en 1566, est éditeur avec Corneille Valere, & Guillaume Canterus, des *Offices* de Cicéron avec des remarques estimées, & des *Vies des Empereurs Grecs* d'Æmilius Probus. Cette édition est peu commune & très-estimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8°.

CUYCK, (Henri) né à Cullenberg dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, official & grand-vicaire de l'archevêque de Malines, & ensuite évêque de Ruremonde en 1596. Il gouverna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la Religion de J. C. Il préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie par ses exhortations & par ses écrits. Il mourut à Ruremonde l'an 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havenfius dans son Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des Harangues & des Lettres. Les principaux sont : I. *Orationes*, Louvain, 1595, in-8°; les plus curieuses sont celles qui regardent la tonsure cléricale, les devoirs des chanoines, &c. II. *Speculum*

Concubinariorum Sacerdotum, &c., Cologne, 1599, & Louvain, 1601. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. III. Une édition des *Œuvres de Cassianus*, Anvers, 1578, in-8°. Les Lettres qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, & à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment apostolique: elles ont été imprimées séparément.

CUYPERS ou CUPERUS, (Guillaume) voyez CUPER.

CYANÉ, voyez CYANIPPE.

CYANÉE, fille du fleuve Méandre, & mere de Caune & de Biblis. Elle fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune-homme qui l'aimoit passionnément, & qui se tua en sa présence, sans lui avoir causé la moindre émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuse, ayant méprisé les fêtes de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence à Cyané sa fille. L'isle de Syracuse fut désolée aussi-tôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finiroit que par le sacrifice de l'incestueux. Cyané traîna elle-même son pere à l'autel, & se tua après l'avoir égorgé.

CYAXARES I, roi des Medes, succéda, l'an 634 avant l'ère chrétienne, à son pere Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville pour venger la mort de son pere; & comme il étoit près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siege, il marcha

contre eux , & fut vaincu. Les Medes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force , s'en délivrèrent par une ruse lâche & infame. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisoit alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes , & les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie , se retirèrent , dit-on , auprès d'Halyates , roi de Lydie , pere de Crœsus (voyez ce mot) , & ce fut le sujet d'une guerre de 5 ans entre le roi des Lydiens & celui des Medes. Mais une éclipse de soleil , survenue au milieu d'un combat , effraya tellement les deux armées , qu'on se retira de part & d'autre , & l'on conclut la paix. Cyaxares reprit bientôt le siege de Ninive , qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitans. Les enfans même furent écrasés contre les murailles , les temples & les palais renversés , & les débris de cette superbe ville consumés par le feu. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes , se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie , & mourut l'an 593 avant J. C. après un regne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son regne qui paroît appartenir en partie à l'histoire des tems fabuleux.

CYBELE , femme de Saturne , & fille du Ciel & de la Terre , aima passionnément Aty , jeune berger Phrygien , qui la dédaigna , & qu'elle métamorphosa en pin. On la représente avec une tour sur la tête , une clef & un disque dans la

main , couverte d'un habit semé de fleurs , tantôt entourée d'animaux sauvages , tantôt assise sur un char traîné par quatre lions. On lui offroit en sacrifice un taureau , une chevre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisoient eunuques ; ils portoient sa statue par les rues au son des tymbales , faisoient des contorsions & se déchiquetoient le corps en sa présence , pour s'attirer les aumônes du peuple. Les nations adorèrent cette divinité sous le nom de *Déesse de la terre*. Les poètes l'ont désignée sous différens noms , tirés la plupart des montagnes de Phrygie : les principaux sont Ops , Rhée , Vesta , Dindymene , Bérécynthe , la Bonne Déesse , la Mere des dieux.

CYCLOPES , hommes monstrueux , ainsi appelés , parce qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front. Les poètes les ont regardés comme les forgerons de Vulcain. Jupiter se servoit d'eux pour ses foudres. Apollon , qui ne pouvoit se venger contre ce dieu , de la mort de son fils Esculape frappé de la foudre , les tua tous à coups de fleche. Argès , Brontès & Sterope étoient les plus habiles , selon la fable.

CYGNE , (Martin du) Jésuite , né à Saint-Omer en 1619 , régenta les humanités , & surtout la rhétorique presque toute sa vie ; il mourut dans ce pénible exercice le 29 mars 1669. Nous avons de lui : 1. *Explicatio Rhetoricæ* , imprimé un grand nombre de fois. M. Balthasar Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique ; c'est effectivement une

des meilleures qu'on ait; elle est très-méthodique. II. *Ars metrica & Ars poetica*, Louvain, 1755. III. *Ars historica*, Saint-Omer, 1669. IV. *Fons Eloquentiæ sive M. T. Ciceronis Orationes*, Liege, 1675, 4 vol. in-12. Le quatrième volume contient une analyse des oraisons de Cicéron; on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. M. des Jardins dans son édition des Oraisons de Cicéron, Paris, 1738, in-4°, s'attache au plan du P. du Cygne, dont il fait l'éloge. V. *Comedia XII phrasi cum Plautina, tum Terentiana concinnata*, Liege, 1679, 2 vol. in-12. Les règles du théâtre n'y sont pas gardées; mais il y a beaucoup d'imagination & d'élégance, & sur-tout un grand respect pour les mœurs & la décence.

CYGNUS, roi des Liguriens, que Jupiter changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de Phaëton son frère & de ses sœurs. Les poètes parlent encore de deux autres jeunes-hommes changés en cygnes: l'un fils de Neptune, qu'Achille trouva invulnérable, & qu'il étrangla; l'autre, fils de la nymphe Hyrie, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avoit demandé à un de ses amis.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démofthène, & ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe & sous celui d'orateur. Pyrrhus disoit de lui, qu'il avoit pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. Ce prince

l'envoya à Rome pour demander la paix. On étoit sur le point de la lui accorder, lorsqu'Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchoient point, rappella le sénat à d'autres sentimens. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, & le peuple Romain comme une hydre qui renaissoit à mesure qu'on l'abattoit. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige (voyez un bon mot de ce philosophe dans l'article PYRRHUS, roi des Epirotes). C'est Cynéas qui abrégé le livre d'Enée le Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé, avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. M. de Beausobre en a donné une traduction françoise avec des commentaires, 1757, in-4°.

CYNEGIRE, soldat Athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le faisoit, dit-on, avec les dents, & y mourut attaché. Ce Grec intrépide étoit frère du poète Eschyle.

CYNISCA, fille d'Archidame, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux Olympiques.

CYNTHIO, voy. GIRALDI.

CYPARISSE, jeune garçon qu'Apollon aimait. Il nourrissoit un cerf, qu'il tua par mégarde,

& en eut tant de regret, qu'il voulut se donner la mort. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès.

CYPRIEN, (S.) *Thascius Cæcilius Cyprianus*, naquit à Carthage d'une famille riche & illustre. Son génie facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il étoit alors païen. Il se fit chrétien l'an 246 par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la Religion de J. C. & les absurdités du Paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprocherent qu'il avoit avili sa raison & son génie, en les soumettant à des contes & des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles parloient des grandes vérités du Christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, & substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, & le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré ses oppositions, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le pere des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dece ayant suscité une sanglante persécution contre l'Eglise, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté

avec laquelle il résista à ceux d'entre les Chrétiens apostats, qui surprenoient des recommandations des martyrs & des confesseurs, pour être réconciliés à l'Eglise qu'ils avoient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devoit leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félicissime & l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion, & accuser S. Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté : « C'est » une chose établie entre les » évêques, que le crime soit » examiné là où il a été commis ». Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Etienne & lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il falloit rebaptiser ceux qui l'avoient été par les hérétiques. Dans le dernier, S. Cyprien déclara qu'il ne prétendoit point séparer de sa communion ceux qui étoient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyoit défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenoit une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape S. Etienne, comme l'avoue S. Augustin : *Cyprianum iratum & paulo commotiorum fuisse in Stephanum*, & dit que cette faute fut expiée par le martyr : *Martyrii falce purgatum*. Mais

quoiqu'il ne déferât point aux décrets du pape (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue), il conserva toujours l'unité avec l'Eglise Romaine. C'est au Saint-Siege que S. Cyprien adresse son apologie contre ceux qui blâmoient sa fuite; c'est son autorité qu'il invoque contre ceux qui, étant tombés dans la persécution de Dece, vouloient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'Eglise, sans accomplir la pénitence prescrite, par les Canons: le même saint évêque à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape S. Corneille des raisons qu'ils avoient eues de modérer la rigueur des Canons sur la pénitence, & demande son approbation: *Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplatione placitum* (Labbe, *Concil. tom. I., col. 718*); dans le tems même qu'il résiste à S. Etienne, il lui adresse des députés pour lui exposer les raisons de sa résistance (*Epist. Firmiani inter Epist. Cyp. 75*, édit. Pammel): preuve qu'il ne vouloit point contester la supériorité de juridiction au pape, & que c'est très-ridiculement que le démêlé de ce Saint avec le pape S. Etienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les décrets du Saint-Siege. M. Languet, évêque de Soissons, & plusieurs autres, ont montré la foiblesse de cette ressource; mais personne n'a mieux traité cette matière que M. Chicoisneau dans sa *Dissertation théologique*, sur cet article, Paris, 1725. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube, à 12 lieues

de Carthage. Après un exil de onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de tems après, pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même jour précisément, qu'en 257 il avoit annoncé qu'il consommeroient son martyre dans un an. « Il fut » regretté, dit un historien, » par les païens mêmes, qui » s'étoient bien emportés contre lui dans les accès de leur » fanatisme; mais qui se souvinrent bientôt les larmes » aux yeux, que toujours il » les avoit confondus dans ses » libéralités charitables, avec » ses ouailles les plus chères. » Les fideles rendirent les derniers devoirs à son corps » d'une manière vraiment religieuse, allumerent autour » de lui une multitude de cierges, lui adressèrent des vœux, le canoniserent, pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses vertus & en souhaitant de mourir avec lui ». Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises sous son invocation, l'une sur son tombeau, & qui fut appelée *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avoit souffert, & qui fut appelée *Mensa Cypriana*, parce que le Saint s'y étoit offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi Mahométan d'Afrique, la permission d'ouvrir le tombeau qui étoit fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du Saint qu'ils apportèrent en

France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles en 802. Le roi consentit depuis, qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de S. Jean-Baptiste. L'on a un poème sur cette translation, composé par Leidrade, archevêque de Lyon. Charles-le-Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, & on les renferma avec celles de S. Cornille qui se gardent dans la célèbre abbaye, connue sous le nom de ce saint Pape. On voit une partie des unes & des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre. S. Cyprien avoit beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquens. S. Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux & paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, & fort éloignée du style déclamateur, étoit capable d'exciter de grands mouvenens. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie Africain, & de la dureté de Tertullien, qu'il appelloit lui-même son maître. Il a cependant poli & embelli souvent ses pensées, & évité ses défauts. Outre 81 Lettres, il nous reste de lui plusieurs Traités, dont les principaux sont : I. Celui des *Témoignages*, recueil de passages

contre les Juifs. II. Le livre *De l'unité de l'Eglise*, qu'il prouve par des raisons fortes & solides. Il dit que « pour » rendre cette unité visible, le » Sauveur a bâti son Eglise sur » S. Pierre, & lui a donné le » pouvoir des clefs ; & que » quoiqu'il ait donné le même » pouvoir à ses Apôtres, il a » voulu que la source de l'unité » dérivât d'un seul, & que tout » l'édifice portât sur ce fondement ». Car c'est toujours à l'autorité du Pontife Romain, que ce grand évêque rapportoit l'unité & la conservation de l'Eglise Catholique. *Unus Deus est*, dit-il ailleurs, & *Christus unus*, & *una Ecclesia*, & *Cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit, spargit* (L. 1, Epist. 40). *Navigare audent, & ad Petri Cathedram atque ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est, a schismaticis & profanis litteras ferre, nec cogitare eos esse Romanos quorum fides, Apostolo prædicante, laudata est, ad quos perfidia habere non possit accessum* (Epist. 55, ad Cornelium). III. Le traité *De Lapsis*, contre ceux qui demandoient d'être réconciliés à l'Eglise & admis à la communion, sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, qui employoient l'intercession des Martyrs & des Confesseurs pour s'en exempter ; le saint évêque déclare que, quelque respect que l'Eglise doive avoir pour cette intercession, l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les cou-

pables avec Dieu. IV. *L'Explication de l'Oraison Dominicale*; de tous les écrits de S. Cyprien, celui que S. Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimoit davantage & citoit le plus souvent. V. *L'Exhortation au martyre*, écrite en 252, lors du renouvellement de la persécution sous Gallus & Volusien. Cet ouvrage fait pour fortifier les fideles, est un tissu de passages de l'Ecriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de J. C., qu'il doit exercer au combat dans les tems d'épreuves. VI. *Les Traités de la mortalité, des œuvres de miséricorde, de la patience, & de l'envie*, &c. Parmi les différentes éditions de ce Pere, on fait cas de celle de Hollande en 1700, qui est enrichie de quelques dissertations de Péarson & de Dodwel; mais on préfère celle de 1726, in-fol. de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, & achevée par D. Prudent Marand, bénédictin de S. Maur, qui l'a ornée d'une préface & d'une vie du Saint. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites également en françois par Lombert, 1672, in-4°, avec de savantes notes, & dans un ordre nouveau sur les mémoires du célèbre le Maître. Ponce, diacre, & D. Gervaise, abbé de la Trappe, ont écrit sa *Vie*.

CYPRIEN, (S.) fut ordonné diacre par S. Césaire d'Arles, qui instruit de sa science & de sa vertu, le mena avec lui au concile d'Agde en 506, & le sacra évêque de Toulon, vers l'an 516. S. Cyprien af-

fista aux différens conciles auxquels présida S. Césaire, & eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit pour la conservation de la foi & de la discipline. La Provence ayant passé sous la domination des François, il eut plus de facilité pour extirper l'arianisme dont les Ostrogoths avoient infecté son diocèse, & montra le plus grand zèle dans les conciles qui se tinrent tant qu'il vécut. C'est à lui que S. Césaire (*voyez ce mot*) fut particulièrement redevable de son rétablissement sur son siege. Il mourut au milieu du 6^e. siècle, quelques années après S. Césaire, dont il écrivit la *Vie*. Il est le second patron de la ville de Toulon.

CYPSELE, fils d'Aëtion, étoit Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes. Consulté par son pere, il répondit : *Que l'Aigle produiroit une pierre qui accableroit les Corinthiens*. Cypsele s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 650 avant J. C. & y régna environ 30 ans. Périandre, son fils, qui lui succéda, eut deux enfans : Cypsele qui devint insensé, & Lycophron.

CYR ou CIRIQ, (S.) fils de Ste Julitte, native d'Icône, fut arraché d'entre les bras de sa mere par ordre du juge Alexandre. Il n'avoit alors que 3 ans. Comme ce tendre enfant appelloit sa mere, & crioit : *Je suis chrétien!* le juge le jeta du haut de son siege contre terre, & lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, & le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se

passa sous le regne de Dioclétien & de Maximien. — Il y a un autre S. CYR, médecin, qui fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRAN, (St.) voyez VERGER DE HAURANE (Jean du).

CYRANO, (Savinien) de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant & singulier, entra en qualité de cadet au régiment des Gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des braves de son tems. Il n'y avoit presque point de jour qu'il ne se battît en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connoissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux & blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'*intrépide*. Deux blessures qu'il reçut l'une au siege de Mouzon, l'autre au siege d'Arras, & son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelle, Moliere & Bernier. Son imagination pleine de feu, & inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissans, entr'autres le maréchal de Gassion, qui aimoit les gens d'esprit & de cœur; mais son humeur libre & indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête, qu'il avoit reçu 15 mois auparavant. Ce poëte menoit depuis quelque tems une vie chrétienne & retirée. Sa jeunesse avoit été fort

débauchée, & ses débauches venoient en partie de son irrégion. Il avoit passé long-tems pour incrédule; mais ce n'étoit qu'une affaire de parade, démentie dans son cœur. On a de lui : I. *L'Histoire comique des Etats & Empires de la Lune*. II. *L'Histoire comique des Etats & Empires du Soleil*. Il paroît, par le style burlesque, sautillant & singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisoit de fréquens voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant, à travers ces bizarreries, qu'il savoit fort bien les principes de Descartes, & que, si l'âge avoit pu le mûrir, il auroit été capable de quelque chose de mieux. III. *Des Lettres*. IV. Un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semé, comme toutes ses autres productions, de pointes & d'équivoques. V. Un *Fragment de Physique*. VI. Des pieces de théâtre tels qu'*Agrippine*, le *Pédant joué*, &c. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRENUS, gouverneur de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom étoit Subpitius Quirinus. Voyez QUIRINUS.

CYRIADE, l'un des 29 Tyrans qui envahirent la plus grande partie des provinces de l'empire Romain, sous les regnes de Valérien & de Gallien, étoit fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédoit de grandes richesses. Il se livra dans sa jeunesse à la débauche, & après avoir volé à son pere une somme considérable, il passa dans la Perse. Sapor l'y régnoit

alors. Ce prince, excité contre les Romains par Cyriade, leur déclara la guerre, & le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquît plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, Cyriade saccagea Antioche qui en étoit la capitale. Peu de tems après il prit le titre d'Auguste; & quoique presque tous les soldats Perses fussent retournés dans leur pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands & des gens sans aveu. Cet usurpateur mit à contribution une partie de l'Orient, & répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchoit contre eux, & indignés d'ailleurs de ses déréglemens & de sa hauteur, l'assassinerent en 258. Cyriade ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 595, successeur de Jean le Jeûneur, prit le nom d'*Evêque écuménique ou universel*, & se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par S. Grégoire & par l'empereur Phocas qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit par un édit, de donner le titre que le patriarche avoit usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome (voyez PHOCAS). Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE, (S.) de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par S. Macaire de Jérusalem vers 334, & l'année d'après prêtre, par S. Maxime, évêque de Jérusalem. Elevé après lui sur le siège de cette église, l'an 350, il tra-

vailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs sièges, interrompit le bien qu'il faisoit à son troupeau & à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentimens. Cyrille étoit zélé catholique, & Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet & intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, & lui fit un crime d'une action héroïque; car Cyrille n'avoit dépouillé les temples, que pour secourir les pauvres dans un tems de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appella de ce jugement inique à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siège par le concile de Séleucie en 359, & son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constante, ayant commencé son regne par le rappel des exilés, Cyrille entra dans son siège; mais son attachement inviolable à la foi de J. C., le rendit extrêmement odieux à cet apostat, » qui avoit résolu, dit Orose, » de le sacrifier à sa haine après » son retour de la guerre de » Perse: mais la mort le pré- » vint, & l'empêcha d'exécuter » son détestable projet ». Valens l'envoya de nouveau en exil, & ce ne fut que plus de 17 ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination &

son élection. Il mourut en 386, après avoir gouverné son église pendant 25 ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire, par un miracle que Dieu opéra, pour honorer l'instrument de notre salut. Comme le fait est intéressant & appuyé sur des autorités incontestables, nous le rapporterons ici. S. Cyrille qui en avoit été témoin oculaire, écrivit aussi tôt à l'empereur Constance pour lui en faire part. Voici ses propres paroles. « Le jour des » Nones (le 7) de mai, vers » la troisieme heure (vers les » neuf heures du matin), il » parut dans le ciel une grande » lumiere en forme de croix, » qui s'étendoit depuis la montagne du Calvaire, jusqu'à » celle des Olives. Elle fut aperçue, non par une ou deux » personnes, mais par toute la » ville. Ce n'étoit pas un de ces » phénomènes passagers qui se dissipent sur le champ. Cette » lumiere brilla à nos yeux pendant plusieurs heures, & » avec tant d'éclat, que le soleil même ne pouvoit l'effacer. Les spectateurs, pénétrés » en même tems de crainte & » de joie, coururent en foule » à l'église; les vieillards & les » jeunes gens, les fideles & » les idolâtres, les citoyens & » les étrangers, tous n'eurent » qu'une voix pour louer notre » Seigneur J. C., le fils unique » de Dieu, dont la puissance » opéroit ce prodige; & ils reconnurent tous ensemble la » divinité d'une Religion, à laquelle les cieus rendoient » témoignage ». Ce fait est rapporté par Socrate, Philostorge, par l'auteur de la Chronique

d'Alexandrie, &c. Quant à la lettre de S. Cyrille, on ne peut douter qu'elle ne soit authentique. Elle est citée comme étant de ce Pere, par Sozomene, Théophane, Eutychius, Jean de Nicée, Glycas, &c. Mais plus cette lettre est authentique, plus elle déplaît aux ennemis de la croix de J. C. Ils la tiennent pour suspecte, non pas en effet qu'il y ait des marques de fausseté, mais parce qu'ils ont intérêt d'y en trouver. L'Eglise Grecque honore le 7 de mai la mémoire de cette apparition miraculeuse. Il nous reste de S. Cyrille *xxiii Catecheses*. Les 18 premières sont adressées aux catéchumenes, & les 5 autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Eglise croit, & réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Il y a pourtant quelques idées vraiment singulieres, mais qui tenoient peut-être aux opinions reçues de son tems. Grégoire, docteur de Sorbonne, en a donné une Traduction françoise, avec des notes, Paris, 1715, in-4°. D. Touttée, Bénédictin de S. Maur, a publié une édition de toutes les *Œuvres de S. Cyrille*, grecque & latine, in-fol., Paris, 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, & d'une version regardée comme très-exacte.

CYRILLE, (S.) patriarche d'Alexandrie, successeur de Théophile son oncle en 412, étoit né avec un esprit subtil & pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés &

profanes. Il avoit assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où S. Chrysostome fut condamné; mais après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. Le Nestorianisme faisoit alors de funestes ravages dans l'Eglise. Il écrivit aux solitaires d'Egypte pour les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, & au concile écuménique d'Éphèse, auquel il présida au nom du pape en 431. Jean d'Antioche & les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement Nestorius, & tinrent de leur côté un synode où Cyrille fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésie; Cyrille fut arrêté: mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégué Nestorius dans un monastère, & rendit Cyrille à son Église. Il mourut en 444, regardé comme un ardent défenseur de la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce qu'en disent quelques écrivains protestans, mécontents du zèle qu'il a fait paroître pour l'honneur de la Vierge, quoiqu'opposés d'ailleurs à l'erreur de Nestorius. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec & en latin, 1638, 6 vol. in-folio, qui se relient en 7. Le P. Canisius en avoit donné auparavant une édition très-correcte, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. On y trouve un grand nombre d'écrits, entr'autres des *Homélies* & des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien & du Nouveau-Testament, une excellente réfutation du

Nestorianisme, des sophismes & sarcasmes de Julien l'apostat, &c. Un M. la Croze (*Histoire du Christ. des Indes*, tome 1, pag. 24) prétend que son ouvrage contre Julien est foible, & ne contient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusebe de Césarée, & de quelques autres anciens; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, & de comparer les objections de Julien avec la réponse de S. Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non-seulement les preuves & les raisonnemens de ce Pere sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très-éloquens, & par-tout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantage sur un bel-esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusebe ni les autres anciens; & quand il l'auroit fait, il ne seroit pas blâmable; il suit son adversaire pied-à-pied, ne laisse aucune objection sans réponse, & montre beaucoup d'érudition sacrée & profane. Il écrivoit avec beaucoup de facilité; & quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses & solides. Photius remarque qu'il s'étoit fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix & la précision ne sont pas le caractère de ses écrits; mais malgré la privation de ces avantages, S. Cyrille a expliqué la doctrine de l'Eglise avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement & si fortement exprimée, que les conciles ont regardé plusieurs de ses *Lettres* comme faisant règle de foi. Barbeyrac, dont l'imagination satyrique & calomnieuse, a cherché des

des erreurs de morale dans les écrits des Peres de l'Eglise, n'a pu en trouver dans ceux de S. Cyrille Le pape S. Célestin lui donnoit les titres de *généreux défenseur de l'Eglise & de la foi, de docteur catholique & d'homme vraiment apostolique.*

CYRILLE DE THESSALONIQUE, (S.) surnommé, à cause de sa science, le *Philosophe*, porta la lumière de l'Evangile chez les Sarmates, les Bulgares & les Moraves. Il fut créé évêque avec son frere S. Methodius qui étoit son coopérateur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa quelque tems après la vie monastique, & mourut à Rome. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible, & le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin & dans la célébration des saints mysteres, à condition cependant qu'on auroit soin de lire auparavant l'Evangile en latin au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie.

CYRILLE-LUCAR, né dans l'isle de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise & à Padoue. Il suça la doctrine des Protestans, & la porta en Grece. Comme on le soupçonna de favoriser les Luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetoit leurs erreurs. Placé sur le siege d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les Protestans, & enseigna leurs dogmes dans l'Eglise Grecque. Les

évêques & le clergé s'y opposerent. Il fut dépouillé du patriarchat, & envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque tems après, & dès qu'il fut paisible possesseur du siege de Constantinople, il publia des Catéchismes & des Confessions de foi, où l'erreurs perçoit à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé 7 à 8 fois de son église & rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisoit. C'étoit, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, & par conséquent le plus inquiet.

CYRILLE de Berée, son successeur, anathématisa sa confession de foi dans un concile de Constantinople, & n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé à Tunis, & Parthenius, évêque d'Andrinople, mis à sa place; celui-ci assembla en 1642 un nouveau concile, où la confession de Lucar fut encore condamnée; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, & les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem en 1672. J. Aymon en a donné une édition, avec quelques *Lettres* de Cyrille Lucar, Amst., 1718, in-4°, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté Mrs. de Porro-Royal dans la grande *Perpétuité de la Foi*: l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 vol. qu'il a ajoutés à la *Perpétuité*, &c.

CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *Soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J. C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, & de Mandane, fille d'Astyages, roi des Medes. Hérodote, & Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Persé d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe, qui lui avoit annoncé qu'il seroit détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du père le nourrit par pitié, & l'éleva en secret (voy. ASTYAGES). Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencemens de Cyrus; mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astyages, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Medes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor leur roi, & fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, & ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'étoit le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à Abradate son mari, qui passa tout

de suite dans le camp de Cyrus, avec deux mille chevaux, & lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du desir & de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, & fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais son desir n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisoit des préparatifs immenses de part & d'autre. Crœsus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 558 avant Jesus-Christ. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, & la première bataille rangée dont on ait le détail dans quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différens peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, subjuga la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, & forma le siege de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple & la cour passoient ordinairement dans les festins & dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi & ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire Babylonien finit, la 21^e. année depuis le commencement du regne de Bélésis, l'an 538 avant J. C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, la monarchie en six-vingts provinces. Chaque province eut son gouverneur. Qu-

tre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendans, qui devoient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle & Cambyse son pere étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J. C., du vaste empire des Perses, qui embrassoit les royaumes d'Égypte, d'Assyrie, des Medes & des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, & de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avoit prédit le prophete Isaïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singuliere, le fait mourir d'une autre, non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandoit l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, & par des suites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang, en lui adressant ces mots : *Rassasse-toi du sang dont tu as été altéré.* Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, & en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il fut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, & se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les

meilleurs historiens, l'an 529 avant Jesus-Christ.

CYRUS, le jeune, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son pere au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J. C. Après la mort de Darius, Artaxercès son fils aîné étant monté sur le trône, jaloux du sceptre, il attenta à sa vie. Son complot fut découvert, & sa mort résolue; mais Parytatis sa mere l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différens prétextes. Artaxercès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, & Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J. C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avoit beaucoup de belles qualités; il faut avouer qu'elles ont été bien obscurcies & effacées par des défauts & des crimes. Peut-on, en effet, assez condamner cette ambition démesurée qui étoit l'ame de toutes ses actions; qui lui mit les armes à la main contre son frere aîné & contre son roi, & qui fut enfin la cause de sa perte. La fameuse Aspasia ayant suivi ce prince, fut faite prisonniere par Artaxercès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille Grecs, qui sous la conduite de plusieurs chefs, entr'autres de Xénophon l'historien, avoient combattu pour Cyrus, échapperent aux poursuites du vainqueur, & firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. « Il

» seroit difficile, dit un au-
 » teur, de dire les obstacles
 » qu'ils rencontrèrent dans leur
 » marche. Il semble que toute
 » la nature, de concert avec
 » les ennemis qui les harce-
 » loient sans cesse, avoit juré
 » leur perte. A la pénible dif-
 » ficulté de passer les fleuves,
 » les montagnes & les défilés,
 » venoient se joindre la pluie,
 » le froid & la neige de cinq
 » à six pieds de hauteur: &
 » ce qui les incommodoit en-
 » core plus que tout cela, c'é-
 » toit la faim, ennemi inté-
 » rieur, bien plus à redouter
 » que tous les ennemis exté-
 » rieurs. Enfin après cinq mois
 » environ de marche, ils ar-
 » riverent sur les détroits de
 » l'Helléspont, triomphans &
 » victorieux de tous ces ob-
 » stacles, & des dangers sans
 » nombre qu'ils avoient cou-
 » rus. Cette retraite a tou-
 » jours passé parmi les con-
 » noisseurs pour un modele
 » parfait en ce genre, & qui
 » n'a jamais eu rien de pareil.
 » En effet, on ne peut pas
 » voir une entreprise, ni for-
 » mée avec plus de hardiesse
 » & de courage, ni conduite
 » avec plus de prudence, ni
 » exécutée avec plus de bon-
 » heur ».

CYRUS, de Panapolis en Egypte, mérita l'estime & l'amitié de l'impératrice Eudoxie, par son savoir & par son talent pour la poésie. Après avoir commandé avec valeur les troupes Romaines à la prise de Carthage, il fut consul & préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre en 446, il la

rétablit & l'embellit. Un jour qu'il étoit dans le cirque avec l'empereur Théodose le jeune, le peuple cria : *Constantin a bâti la ville, & Cyrus l'a réparée*. Théodose, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, & confisqua ses biens, sous prétexte qu'il étoit idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrâce. Il se fit chrétien, & fut élevé au siege épiscopal de Coryée dans la Phrygie: il mourut saintement.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des Monothélites & approuva l'Ecthefe. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran en 649; cette condamnation fut confirmée au 6e. concile général l'an 680. Cyrus mourut l'an 641 après avoir tenu son siege pendant 10 ans.

CYTHON, berger de Béotie, conseilla à Jupiter de feindre un nouveau mariage, pour ramener Junon avec laquelle il étoit en divorce. L'expédient réussit, & Jupiter, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne, qui fut depuis consacrée à Bacchus. Elle est auprès de la ville de Thebes. Cette aventure fit prendre à Junon le surnom de *Cytheronia*, & à Jupiter celui de *Cytheronius*.

CYZ, (Marie de) née à Leyde en 1656, de parens nobles, fut élevée dans le Calvinisme. On la maria à l'âge de 19 ans, à un nommé de Combe. Elle se trouva veuve 2 ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, & fonda la communauté du Bon-Pasteur: elle

est destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, & elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui alloient à la conquête de la toison d'or. Ces héros étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzique les prenant pour des pirates, & voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. Jason le reconnut le lendemain parmi les morts, & lui fit de superbes funérailles.

CZERNIEWICZ, (Stanislas) vice-provincial des Jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province étoit dépendante. Voyant que non-seulement le Bref de suppression ne s'y publioit pas, mais que la cour de Rome n'insistoit pas sur la publication, ni près de l'impératrice ni près des Jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société célèbre; & pour nous servir des paroles de Cicéron : *Nobilissimam familiam jam ad paucos redactam*

pene ab interitu vindicavit. C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux mêmes qui prétendent, contre l'opinion générale & la pratique, contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins, qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome, pour qu'elle ait la force d'obliger, avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations, & qu'on peut même s'abstenir d'y déférer aussi long-tems qu'on espère que le supérieur, après les éclaircissements qu'on veut lui faire parvenir, ou révoquera la loi, ou n'en exigera pas l'observation. Et tel étoit le cas des Jésuites Russes, comme l'événement l'a très-bien démontré. Des gens persuadés qu'aucune vérité ne doit être favorable aux Jésuites, conviennent de ces maximes incontestables du droit; mais ils se replient sur l'anéantissement du corps, lequel, disent-ils, ne subsistant plus, il étoit absurde de se conduire comme s'il subsistoit encore. On sent à la première vue que c'est là *Petitio principii*, c'est-à-dire, le plus défectueux de tous les argumens. Dès que la loi destructive est nulle, respectivement à tel ou tel objet, ou telle région, cet objet subsiste comme si la loi n'étoit pas advenue. L'exemple des mariages clandestins est parfait, & d'une application exacte dans tous les points que la comparaison présente. « Qui » pourra jamais, dit un théo- » logien, soutenir avec une » apparence de vérité, que » tandis que les canons d'un

» concile universel, générale-
 » ment reconnu comme tel par
 » tous les Catholiques, en ma-
 » tiere de Sacremens, sont de
 » nul effet, s'ils ne sont pas
 » publiés; un simple Bref tou-
 » chant des religieux, dont
 » l'existence ne touche en rien
 » au corps de la Religion, a
 » force de loi sans la promul-
 » gation locale? En un mot,
 » que les mariages clandestins
 » sont valides en Angleterre,
 » uniquement parce que ce
 » canon du concile de Trente
 » n'y a pas été publié; que
 » les Catholiques peuvent en
 » toute conscience se régler
 » sur la nullité de la loi à leur
 » égard: tandis que l'on sou-
 » tiendrait qu'un Bref papal
 » doit être en vigueur (& cela
 » dans une affaire absolument
 » indifférente à la Religion)
 » là où il ne s'en est fait au-
 » cune espece de publication.
 » Pour établir ce paradoxe,
 » il faut prouver de deux cho-
 » ses l'une: ou qu'un Bref du
 » Pape est supérieur à tous
 » les canons d'un concile gé-
 » néral présidé par le Pape
 » même; ou que l'existence ou
 » la non-existence d'un ordre
 » religieux, est une matiere
 » plus essentielle que celle des
 » Sacremens, & doit par con-
 » séquent être réglée sur des
 » principes tout différens. J'at-
 » tends le jurisconsulte, théolo-
 » gien, moraliste, canoniste,
 » &c., qui nous fasse voir l'une
 » ou l'autre de ces curiosités». Czerniewicz mourut le 18 juil-
 let 1785, âgé de 57 ans, à
 Stayki, village appartenant au
 college de Polocz. Après sa
 mort, on vit circuler en Po-
 logne & en Russie, un écrit

où l'on fait une pleine apologie
 de ce religieux, que les enne-
 mis de la société ont trop lé-
 gèrement accusé d'être rétrac-
 taire aux ordres du Saint-Siege.
 L'auteur de cet écrit, après
 avoir montré, par l'exemple
 d'un grand nombre de Saints,
 que les décrets pontificaux en
 matiere de discipline, & en-par-
 ticulier, relativement aux or-
 dres religieux, n'obligent pas où
 ils n'ont pas été publiés, conti-
 nue de la sorte: " Il savoit tout
 » cela; cependant il n'osa en-
 » core suivre cette route que
 » lui avoient ouverte & tracée
 » tant de Saints, & pendant
 » tant de siècles. Bien loin
 » delà, voulant montrer pour
 » le Bref du Pape, une obéis-
 » sance, jusqu'ici sans exem-
 » ple, il adressa à l'impéra-
 » trice de Russie, un Mémoire,
 » pour qu'il fût permis aux
 » Jésuites de la Russie-blanche,
 » de se conformer aux volon-
 » tés du Pontife, promettant
 » que ces Jésuites, étant sécu-
 » larisés, travailleroient avec
 » autant de zele & d'ardeur
 » qu'auparavant, à se rendre
 » utiles.... Il donna encore une
 » autre preuve de sa soumis-
 » sion au Bref de Clément XIV.
 » Quoique son ordre subsistât
 » en son entier dans la Russie-
 » Blanche, six ans s'écoule-
 » rent sans qu'il osât recevoir
 » des novices, malgré qu'il y
 » eût un noviciat de Jésuites
 » au college de Polocz; & il
 » ne rouvrit ce noviciat qu'a-
 » près en avoir obtenu, le 28
 » juin 1779, une permission
 » formelle & authentique de
 » l'évêque diocésain, aujourd-
 » d'hui archevêque de Mohi-
 » low, qui avoit lui-même

» reçu à ce sujet, du Pape Pie
 » VI, actuellement régnant,
 » un plein pouvoir, signé à
 » Rome, le 15 août 1778, avec
 » le titre & le caractère de
 » délégué apostolique. Enfin,
 » sur l'ordre donné en forme
 » d'ukase, par l'impératrice,
 » le 5 juillet 1782, & l'appro-
 » bation du même prélat, les

» Jésuites de la Russie-Blanche,
 » s'étant assemblés en congré-
 » gation générale, au college
 » de Polocz, élurent le 17 oc-
 » tobre 1782, pour vicaire-
 » général avec toute l'auto-
 » rité de général, le P. Czer-
 » niewicz, qui a vécu dans
 » cette charge, 2 ans, 9 mois
 » & un jour ».

D

DABILLON, (André) fut pendant quelque tems le compa-
 gnon du fanatique Jean La-
 badie, avant que cet enthousi-
 aste eût quitté la Religion
 catholique; mais il ne partagea
 ni ses erreurs, ni ses désordres.
 Il avoit été auparavant Jésuite.
 M. de Caumartin, évêque d'A-
 miens, fut faire la différence
 de l'un & de l'autre. Il chassa
 Labadie, & retint Dabillon
 pour son grand-vicaire. Il mou-
 rut vers l'an 1664, curé dans
 l'isle de Magné en Saintonge.
 On a de lui quelques *Ouvrages*
de Théologie, entr'autres: *Con-*
cile de la Grace, ou *Réflexions*
sur le second Concile d'Orange,
de l'an 529, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE, (Jean)
 notaire au Pont-St.-Esprit, est
 auteur d'un mystère à person-
 nages, de la Passion, que l'on
 distingue de celui de Jean-Mi-
 chel, par *Quod secundum legem*
debet mori; il paroît avoir été
 imprimé à Lyon, in-4°. & in-8°;
 mais il n'en est pas moins rare
 de ces deux formats.

DAC, (Jean) peintre Alle-
 mand, né à Cologne en 1556,
 se forma en Allemagne sous

Spranger, & en Italie sous les
 plus habiles maîtres. L'empe-
 reur Rodolphe, ami des arts
 & protecteur des artistes, em-
 ploya son pinceau. Les tableaux
 qu'il fit pour ce prince, sont
 d'un grand goût. Dac mourut
 à la cour impériale, comblé
 d'honneurs & de biens; &
 très-regretté, par l'usage qu'il
 avoit fait de son crédit.

DACIER, (André) né à
 Castres en 1651 d'un avocat,
 fit ses études d'abord dans sa
 patrie; ensuite à Saumur, sous
 Tanneuy le Fèvre, alors en-
 tièrement occupé de l'éduca-
 tion de sa fille. Le jeune litté-
 rateur ne la vit pas long-tems
 sans l'aimer; leurs goûts, leurs
 études étoient les mêmes. Unis
 déjà par l'esprit, ils le furent
 encore par le cœur. Leur ma-
 riage se célébra en 1683. Deux
 ans après, ils abjurèrent la re-
 ligion protestante. Le duc de
 Montausier, instruit du mérite
 de l'un & de l'autre, les mit
 dans la liste des savans destinés
 à commenter les anciens au-
 teurs, pour l'usage du Dauphin.
 Les sociétés littéraires ouvri-
 rent leurs portes à Dacier,

l'académie des Inscriptions en 1695, & l'académie françoise à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avoit déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut l'an 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de *Traductions d'Auteurs Grecs & Latins*; & quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zele ardent pour elle. Ce zele alloit jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisoit jamais un ancien, qu'il n'en devint amoureux. Il étoit incapable d'y appercevoir des défauts, & pour cacher ceux qu'on lui attribuoit, il soutenoit les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurele n'a jamais persécuté les Chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire, dans quelques sentences, sans liaison & sans sanction, entremêlées de maximes absurdes & odieuses, il prétendoit trouver la morale du Christianisme. Il ne songeoit pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Evangile, quant au motif & au but de la pratique.

» Quelle union, disoit Tertul-
 » lien, & quel rapport peut-il
 » y avoir entre Jérusalem &
 » Athenes, l'académie & l'E-
 » glise, les disciples de la Grece
 » & ceux de Jesus-Christ? Les
 » uns se tourmentent pour pa-
 » roître vertueux, les autres
 » desirent uniquement de l'é-

» tre, &c. (*voyez EPICTETE*);
 On a de Dacier: I. Une édition
 de Pompeius Festus & de Ver-
 rius Flaccus, *ad usum Delph.*, in-
 4°. , Paris, 1681, avec des no-
 tes savantes & des corrections
 judicieuses. On réimprima cette
 édition à Amsterdam, 1699,
 in-4°. , avec de nouvelles re-
 marques. II. *Nouvelle Traduction
 d'Horace*, accompagnée d'ob-
 servations critiques, 1709, 10
 vol. in-12. Les fleurs du poëte
 latin se flétrissent en passant par
 les mains du traducteur Fran-
 çois. Qui ne connoitroit Ho-
 race que par cette version,
 s'imagineroit que ce poëte, un
 des plus délicats de l'antiquité,
 n'a été qu'un versificateur lourd
 & pesant. Le commentaire sert
 quelquefois plus à charger le
 livre, qu'à faire pénétrer les
 beautés du texte. Il y a quel-
 quefois des interprétations sin-
 gulieres, que Boileau appelloit
les révélations de M. Dacier.
 III. *Réflexions morales de l'em-
 pereur Marc-Aurele Antonin*,
 Paris, 1691, 2 vol. in-12. IV.
La Poétique d'Aristote, in-4°. ,
 avec des remarques dans les-
 quelles le traducteur a répandu
 beaucoup d'érudition. V. *Les
 Vies de Plutarque*, 8 vol. in-4°. ,
 Paris, 1721, réimprimées en
 10 vol. in-12, Amsterdam,
 1724; traduction plus fidelle,
 mais moins lue que celle d'A-
 myot. Celui-ci a des graces
 dans son vieux langage; Dacier
 n'a guere que le mérite de
 l'exactitude; encore l'abbé de
 Longuerue le lui disputoit-il.
 Son style est celui d'un savant
 sans chaleur & sans vie. « Il
 » connoissoit tout des anciens,
 » dit un homme d'esprit, hors
 » la grace & la finesse ». Pa-

villon disoit que *Dacier étoit un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité*. Cette fureur de l'antique étoit si forte en lui & en madame Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avoient puisé la recette dans *Athénée*. VI. *L'Œdipe & l'Électre de Sophocle*, in-12, version assez fidelle, mais assez plate. VII. *Les Œuvres d'Hippocrate* en françois, avec des remarques, Paris, 1697, in-12. VIII. *Une partie des Œuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. IX. *Manuel d'Epistete*, Paris, 1715, in-12. Il avoit sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par M. Formey. Dacier eut part à l'*Histoire métallique de Louis XIV.* Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2000 livres.

DACIER, (Anne le Fèvre) femme du précédent, fille de Tanneguy le Fèvre, eut les talens & l'érudition de son pere. Elle commença à se faire connoître dans la littérature, par sa belle *Edition de Callimaque*, qui parut en 1674, enrichie de doctes remarques. Elle mit ensuite au jour de savans *Commentaires sur plusieurs auteurs, pour l'usage de monseigneur le Dauphin*. *Florus* parut en 1674; *Aurelius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dyctis de Crete*, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Ils passerent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils & deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit & par l'amour. Le fils, qui donnoit de grandes espérances, mourut en 1694. Une de ses sœurs mourut aussi dans un âge

peu avancé, & l'autre prit le voile. Leur mere fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 69 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle: I. *Une Traduction de trois Comédies de Plaute*, l'*Amphitryon*, le *Rudens* & l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Moliere eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avoit entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, étoit fort supérieur. Le vrai étoit que l'un & l'autre ne valoient rien; que c'est une scene de bordelle, indigne d'exercer le génie; & que madame Dacier eût pu se dispenser de traduire. Ayant appris que Moliere devoit donner une comédie *sur les femmes savantes*, elle supprima sa dissertation. II. *Une Traduction de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere*, avec une préface, & des notes d'une profonde érudition; réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. Cette traduction fit naître une dispute entre madame Dacier & la Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genie humain, dit un philosophe, sinon que madame Dacier avoit encore moins de logique, que la Motte ne savoit de grec. Madame Dacier, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homere avec l'emportement d'un commentateur; la Motte n'y opposa que de l'esprit & de la douceur. « L'ouvrage de la » Motte, dit un écrivain ingénieux, sembloit être d'une » femme galante, pleine d'es-

» prit, & celui de madame Dacier d'un pédant de college ». Elle ne ménagea pas plus le P. Hardouin qui étoit entré dans ce différend. On a dit « qu'elle » avoit répandu plus d'injures » contre le détracteur d'Homère, que ce poëte n'en avoit » fait prononcer à ses héros ». On voit par-là qu'elle ne fut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes, qui, à la vérité, sont aussi souvent les travers des hommes; mais que l'expérience prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques (voy. la FAYETTE, GÉOFRIN, GRAIGNY, TENCIN, SUZE). On a cru que Molière l'avoit eue en vue dans la comédie des *Femmes savantes*; & par l'anecdote que nous avons rapportée, il paroît qu'elle l'a cru elle-même. III. Une *Traduction du Plutus & des Nuées d'Aristophane*, Paris, 4 vol. in-12, 1684. Une autre d'*Anacréon & de Sapho*, Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme célèbre par ses talens, ainsi que par ses vices, n'étoit pas coupable de la passion infame qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. Madame Dacier avoit encore fait des *Remarques sur l'Ecriture-Sainte*, & on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours : « Qu'une » femme doit lire & méditer » l'Ecriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne; » mais que le silence doit être » son partage, suivant le précepte de S. Paul ». Ce qui

porte à croire que, naturellement modeste, elle condamnoit elle-même les fougues où l'entraînoit quelquefois la prétention & la suffisance du savoir.

DACTYLES, Idéens, ou Corybantes, ou Curetes. Les uns étoient enfans du Soleil & de Minerve, les autres de Saturne & d'Alciope. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé; & ils empêchèrent par leurs danses, que les cris de cet enfant ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, qui l'auroit dévoré.

DAELMAN, (Charles-Guiflin) né à Mons en Hainaut en 1660, docteur & professeur en théologie à Louvain, président du college Adrien, & chanoine de St. Pierre dans la même ville, & de Ste. Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *Théologie scholastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois, en 9 vol. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il étoit peu versé dans les belles-lettres : celle qui est la mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes & sans développement, ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

DAENS, (Jean) riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au desir que Daens avoit de lui donner à diner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avoit prêtés au prince. *Je suis*, lui dit-il, *trop payé, par l'honneur que votre Majesté me fait.* « Les » princes qui regnent par la

» vérité & la justice, dit un
 » auteur moderne, sont plus
 » puissans & plus riches par le
 » cœur de leurs sujets, que
 » par toutes les ressources du
 » despotisme & de l'artifice ».

DAGOBERT I, roi de France, fils de Clotaire II & de Bertrude, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne & d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Esclavons, les Gascons & les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avoit d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même tems. Ce fut Dagobert qui publia les loix des Francs, avec des corrections & des augmentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé d'environ 36 ans, & fut enterré à Saint-Denis, dont il avoit augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de Saint, ainsi qu'à plusieurs rois de la 1^{re}. race. Il faut avouer que c'étoient d'étranges Saints. « Ils ne valent rien, tous tant qu'ils étoient », dit l'abbé de Longuerue, toujours un peu exagérateur. « Quelle cruauté, quelle barbarie dans Clotaire I, assassinant lui-même ses neveux de sa propre main ! Dans Clotaire II, dans le traitement qu'il fait à ses cousins & à Brunehaut ! Quelle impudicité dans Dagobert I ! On pourroit louer tous ces gens-là, comme Cardan a fait le panégyrique de Néron » : parallele outré & injuste. Il reste entre ces rois François & les monstres de Rome, une distance immense.

Ce fut sur la fin du regne de Dagobert, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II ; & de Ragnetruide, Sigebert qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II, (S.) le jeune, roi d'Austrasie, fils de S. Sigebert II, devoit monter sur le trône de son pere, mort en 656 ; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastere, & donna le sceptre à son propre fils Childeberr. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childeberr, & sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childeric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecosse, où il avoit été conduit, & en eut plusieurs enfans. Après la mort de Childeric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, fonda divers monasteres, & fut assassiné en 679 par ordre d'Ebroin, maire du palais, comme il marchoit contre Thierri, roi de France, auquel il avoit déclaré la guerre. Sa mort auroit dû rendre Thierri, seul maître de la monarchie ; mais l'Austrasie craignant de tomber sous la domination d'Ebroin, maire du palais, ne voulut plus reconnaître de rois : Pepin & Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée & peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du tems qui donnoit ce titre à ceux qui périssent injustement, après avoir bien vécu. Le P. Wilhelm, jésuite, a publié les Actes de ce prince, Molsheim,

1623, in-4°; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4°; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils & successeur de Childebert II ou III, roi de Neustrie en 711, mourut en 715. Il laissa un fils nommé Thierry, auquel les François préférèrent Chilperic II, fils de Childeric II, roi d'Austrasie. Le P. Godefroid Henschenius a publié: *De tribus Dagobertis Francorum Regibus*, Anvers, 1653, in-4°; ouvrage curieux & savant.

DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentoit sous la figure d'un homme, dont les jambes étoient jointes aux aines, & qui n'avoit point de cuisses. Quelques-uns veulent que ce fut Saturne, d'autres Jupiter & d'autres Vénus: mais il est très-douteux que ces divinités Grecques existassent déjà au tems de Dagon; il est certain au moins qu'elles n'étoient pas revêtues encore de toutes les anecdotes mythologiques dont on les a affublées ensuite. Les Philistins s'étant emparés de l'Arche-d'Alliance, & l'ayant placée dans le temple de Dagon, trouverent le lendemain l'idole renversée & brisée.

DAGONEAU, voy. GUISE (Dom Claude).

DAGOUMER, (Guillaume) né à Pontaudemer, mort à Courbevoye en 1745, avoit été professeur de philosophie au college d'Harcourt à Paris, principal de ce college, & recteur de l'université. On a de lui: I. *Un Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités. II. *Un petit*

ouvrage en françois, contre les *Avertissemens de M. Languet*, archevêque de Sens. Dagoumer étoit engagé dans le parti de Janfenius, & le soutenoit avec ardeur. C'est lui que le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guiliomer* dans son roman de *Gilblas*.

DAILLÉ, (Jean) né à Châtelleraut en 1594, fut chargé en 1612 de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise il lia connoissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, & à Charenton l'année d'après; & mourut à Paris en 1670. Les Protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, & les Catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont: I. *De usu Patrum*, 1646, in-4°; estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Peres; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la Tradition: en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Réeves, protestant Anglois, auteur d'une traduction angloise des *Apologies du Christianisme* de S. Justin & de Tertullien. Voyez *Traité hist. & dogm. de la Religion*, par Bergier, tom. XIe. (voy. BARREYRAC). II. *De pœnis & satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam.

1649. III. *De jejuniis & quadragesimâ*, in-8°. IV. *De Confirmatione & Extremâ-Unctione*, in-4°, Geneve, 1669. V. *De cultibus religiosis Latinorum*, Geneve, 1671, in-4°. VI. *De Fidei ex Scripturis demonstratione*, &c. VII. Des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, & remplis de passages de l'Ecriture & des Peres. Daillé étoit d'un caractère franc & ouvert. Son entretien étoit aisé & instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtoient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissoit toute son austérité parmi ses papiers & ses livres. Il se mettoit à la portée de tout le monde, & les personnes du commun se plaisoient avec lui comme les savans. Il étoit si peu prévenu pour les voyages, qu'il regrettoit les deux années qu'il avoit passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas & la Hollande. Il croyoit qu'il les auroit mieux employées dans son cabinet. Son fils (Adrien) a écrit sa *Vie*.

DAIN, (Olivier le) fils d'un payfan de Thielc en Flandre, devint barbier de Louis XI, & ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua, tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du regne de Charles VIII, on lui fit son procès, & il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence & sa tyrannie l'avoient rendu l'objet de l'exécration publique.

Son premier nom étoit *Olivier le Diable* ou *le Mauvais*. Louis XI lui donna celui de le Dain en l'anoblissant.

DALE, voy. VAN DALE.

DALECHAMPS, (Jacques) né à Caen l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçoit la médecine. Il possédoit les langues & les belles-lettres. On a de lui : I. *L'Histoire des Plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol.; traduite en françois par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol., 1653. II. Une bonne *Traduction* en latin des *xv Livres d'Athénée* en 2 vol. in-fol., 1652, avec des notes & des estampes. Les notes sont de Casaubon. III. Une *Traduction* en françois du *vie. Livre de Paul Eginete*, enrichie de savans commentaires, & d'une préface sur la chirurgie ancienne & moderne. IV. Les *ix Livres d'Administrations anatomiques de Claude Galien*, *translatés & corrigés*, Lyon, 1566, in-8°. V. Des *Notes sur l'Histoire naturelle de Pline*, 1587, in-folio.

DALIBRAI, (Charles Vion) poète Parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *Recueil de Vers sur différens sujets sacrés & profanes*; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pieces, & même des saillies. On a encore de lui une *Traduction des Lettres d'Antonio de Perez*, Espagnol, ministre disgracié de Philippe II, & 73 *Epigrammes contre le fameux parasite Montmaur*. On

peut citer celle-ci comme une des meilleures :

Révérènd Pere Confèffeur,
J'ai fait des vers de médisance.

— Contre qui ? — Contre un Professeur. —

La personne est de conséquence.

Contre qui donc ? — Contre Gomor.

— Hé bien, bien, achevez votre
Confiteor.

Ses *Œuvres poétiques* furent imprimées à Paris en 1647 & 1653, en 2 parties in-8^e.

DALILA, courtisane qui demouroit dans la vallée de Sorrec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson en étant devenu amoureux, s'attacha à elle ; & elle parut être devenue son épouse légitime ; quoique plusieurs interpretes continuent à la regarder comme une courtisane. Voy. SAMSON.

DALIN, (Olaus de) savant Suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de *Pere de la Poésie Suédoise*, par deux Poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre : *La liberté de la Suede* ; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'étoile du Nord, & enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avoit écrit l'*Histoire générale de Suede*, récompensa ses talens. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles XI. Elle a été imprimée à Stockholmen 1747, 4 vol. in-4^e. » Cette histoire de Suede, dit

» un critique, est regardée dans
» le pays, comme la plus dé-
» taillée, la plus fidelle & la
» plus correcte qui ait encore
» paru. La beauté du style ne
» laisse rien à desirer à ceux qui
» connoissent le mieux la force
» & l'élégance de la langue
» Suédoise ». L'auteur mourut
le 12 août de l'an 1763. Outre
les ouvrages dont nous avons
parlé, la Suede lui doit un grand
nombre d'*Epîtres*, de *Satyres*,
de *Fables*, de *Pensées*, & quel-
ques *Eloges* des membres de
l'académie royale des sciences
dont il étoit un des principaux
ornemens. On a encore de lui
une *Traduction* de l'ouvrage du
président Montesquieu, sur les
Causes de la grandeur & de la
décadence des Romains.

DALMACE, (S.) archimandrite des monasteres de Constantinople, fit paroître beaucoup de zele contre Nestorius. Les Peres du concile d'Ephèse en 430, le nommerent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque tems après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus & son esprit.

DALMATINUS, (Georgius) né dans l'Esclavonie, étoit très-versé dans la connoissance des langues orientales : Il a traduit la Bible en langue esclavone, Wittemberg, 1584.

DAMARIS, femme d'Athènes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvoit dans l'Aréopage au moment que S. Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique discours sur la Divinité, dont il est parlé au 17^e. chapitre des *Actes des Apôtres*. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur le

champ aux erreurs du paganisme, & s'attacha au saint Apôtre, ainsi que S. Denys l'Aréopagite, & quelques autres, dont le Seigneur avoit touché le cœur.

DAMASCENE, voy. JEAN-DAMASCENE.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius & d'Élanite, vivoit du tems de l'empereur Justinien. Il avoit écrit un ouvrage en 4 livres : I. *Des choses extraordinaires & surprenantes*. II. *La Vie d'Isidore*. III. *Une Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, & les savans ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce que dit Photius, qui les traite fort mal.

DAMASE I, (S.) Espagnol, diacre de l'Eglise Romaine, suivit le pape Libere dans son exil, & monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux & intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien Marcelin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome étoit un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominoit. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvoit se rencontrer quelquefois des occasions, où il étoit permis au chef de l'Eglise de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie & par le concile d'Aquilée, & l'antipape cou-

damné à l'exil à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante de revenir à Rome; mais comme il continuoit d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, & relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étoient toujours maîtres d'une église, qu'on croit être celle de Ste. Agnès, hors des murs de la ville, & ils tenoient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fût remise entre les mains de Damase. Maximien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rutin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximien; que les schismatiques tombèrent dans le piège qu'ils avoient tendu au pape; qu'ils avoient demandé eux-mêmes une information où l'on emploieroit les tortures; ce qui tourna à leur confusion, & attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avoit fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistoient dans le schisme, & que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnoissance, en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque tems

après, & se soumirent sincèrement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du Siege de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace & Valens, Ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les Ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Melece, Apollinaire, Vital, Timothée & les Luciferiens. Il mourut à 80 ans, le 10 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans & deux mois. On lit dans un Pontifical que cite Mérenda, & qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, que brûlant d'un désir ardent d'être réuni à J. C., il fut saisi de la fièvre, & qu'après avoir reçu le corps & le sang du Seigneur, il leva les mains & les yeux au ciel, & qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcédoine l'appelle *l'ornement & la gloire de Rome*. Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il étoit plein de zèle pour instruire, & qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de S. Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de S. Laurent *in Damaso*; il l'embellit de peintures qui représentoient plusieurs traits de l'Histoire-Sainte, & qui subsistoient encore quatre cents ans après; il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terre & en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux

d'un grand nombre de martyrs dans les cimitières, & les orna d'épithaphes en vers, dont il nous reste un Recueil. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque dans celles qui lui appartiennent, beaucoup d'élévation & d'élégance. S. Jérôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *Lettres*, Rome, 1754, in-folio, avec sa *Vie* dans la Bibliothèque des *Perez*, & dans *Epist. Rom. Pontif.* de Domi Coustant, in-folio; on trouve encore de lui quelques Vers latins dans le *Corpus Poët.* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, & engagea S. Jérôme à corriger le Nouveau-Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant Poppon, évêque de Brixen, élu pape le même jour que Benoit IX abdiqua, mourut à Palestrine 23 jours après son élection, en 1048.

DAMERY, (Simon) peintre; né à Liege vers la fin du seizième siècle, se déroba secrètement de la maison paternelle dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avoit d'aller étudier les beaux modèles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, & y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques tableaux de lui à Liege qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguoit sur-tout par les contours gracieux qu'il donnoit à ses figures.

DAMERY, (Walter) peintre, né à Liege l'an 1614, mon-

na dès sa jeunesse une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier & ses livres étoient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art, l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Beretin de Cortone, & ne tarda pas à saisir la manière & le goût de ce peintre célèbre. Damery s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires Algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque tems, & se rendit à Paris, où il se fit connoître par l'*Enlèvement du prophete Elie dans un char de feu*, peint dans le dôme des Carmes Déchaussés. L'auteur du *Dictionnaire des Artistes*, & M. Descamps dans ses *Vies des Peintres*, attribuent mal-à-propos ce tableau à Bertholet. Damery, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liege. Une manière aisée, tendre & gracieuse caractérise son pinceau.

DAMHOUDERE, (Josse de) né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les regnes de Charles V & de Philippe II. Il composa divers ouvrages relatifs à sa profession, & quelques-uns de piété, & mourut à Anvers en 1581, à 74 ans.

DAMIEN, (Pierre) voyez PIERRE DAMIEN.

DAMIEN, (N.) Dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire

Tome III.

des ouvrages de bois, de pieces de rapport, qui, par leur différencement assemblage, représentoient des figures avec autant de vérité, que si elles avoient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des Dominicains de sa patrie.

DAMIENS, (Robert-François) naquit en 1714, dans un fauxbourg d'Arras, appelé le fauxbourg Ste. Catherine. Son enfance annonça ce qu'il seroit un jour. Ses méchancetés & ses espiégleries le firent surnommer *Robert le Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois, & se trouva au siège de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au college des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ 5 mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti Jansénien, que Louis XV avoit pris la résolution de mettre à la raison, & tenoit par-tout les propos d'un énergumene de S. Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disoit : « Si je reviens en France... Oui, j'y reviendrai, j'y mourrai, & le plus grand de la terre mourra aussi, & vous entendrez parler de moi ». C'étoit dans le mois d'août 1756 qu'il débitoit ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, & y arriva le 31 du même mois.

Ff

Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditoit alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce paricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montoit en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur le champ, & après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infames assassins de Henri IV, & fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens étoit d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi & perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avoit contracté une espèce de tic, par l'habitude où il étoit de parler seul. Il étoit rempli de vanité, desireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projeté, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot & scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui desirerent de plus grands détails sur cet attentat & le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent consulter les *Pieces originales*, & les *Procédures* faites à son occasion, tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. M. le Breton,

greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies & publiées en 1757, in-4° & in-12, 4 vol., à Paris, chez Simon, avec une *Table des matieres* très-détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la *Vie* de l'infame assassin. L'éditeur a rassemblé généralement & avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces *Pieces*, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès, ne mérite aucune confiance; elle ne paroît avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la première, & qui pouvoient devenir inquiétans pour quelques personnes. Voyez aussi la *Vie privée de Louis XV*, 3e. vol., p. 110 & suiv., où l'on trouve un long détail sur ce régicide.

DAMIS, Assyrien, vivoit dans le 1er. siècle, & étoit ami d'Apollonius de Tyane; il écrivit même un livre de ses discours & de ses prétendues prophéties. Philostrate en fait mention dans la *Vie d'Apollonius*, & Suidas en parle après lui: Eusebe le cite aussi en écrivant contre Hierocles (voy. APOLLONIUS & PHILOSTRATE). — Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe, nommé aussi DAMIS.

DAMMARTIN, (Antoine de Chabannes, comte de) capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur & de courage, refusa au Dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avoit déplu. Ce prince étant devenu roi, fit renfermer Dam-

martin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, & mourut en 1488, à 77 ans.

DAMMARTIN, voyez VERGI (Antoine de).

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi & entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république Romaine. Les Helvétien n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandoient par la province Romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Divitiac son frere, qui avoit grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercedé pour lui. Damnorix vouloit joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le tems d'exécuter son dessein. César en ayant été informé, l'appella dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé : mais voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il prit son tems; & lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie Gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il faisoit la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours *qu'il étoit né libre, & que sa patrie n'étoit pas sujette aux Romains*; mais il fut accablé par le nombre, & percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J. C.

DAMO, fille du philosophe

Pythagore, vivoit l'an 500 avant J. C. Son pere lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, & même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, & pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence & la dernière volonté de son pere à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, & prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore. Voy. ce mot.

DAMOCLES, célèbre flatteur de Denys le tyran, affectoit de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, & sur-tout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller & servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'étoit que la félicité d'un tyran, & demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans une de ses plus belles odes :

*Disstrictus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Sicula dapes
Dulcem elaborabunt saporum.*

DAMOCRITE, historien Grec, est auteur de deux ouvrages : le premier, *de l'Art de ranger une armée en bataille* : le second, *des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, & qu'ils prenoient tous les ans un pèlerin qu'ils sacrifioient. On ne fait pas en quel tems il a vécu.

DAMON, philosophe Pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias qui s'étoit rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avoit résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain tems. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avoit marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, & les pria l'un & l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivoit vers l'an 400 avant Jésus-Christ.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, étoit un sophiste habile; c'est-à-dire, qu'il accompagnoit l'étude de l'éloquence de celle de la philosophie. Il possédoit la musique, & avoit cultivé sur-tout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéroient avec les qualités morales, pouvoient former dans la jeunesse, & même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant,

ou qui n'étoient point développées : système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations & des mouvemens passagers. Ce musicien étoit un homme intrigant & ambitieux; il se lia avec Périclès, & conspira contre la liberté des Athéniens; mais il fut découvert & banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J. C.

DAMPIERRE, (Jean) né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, & devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poësies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1^{er}. des *Delicia Poëtarum Gallorum*.

DAMPIERRE, (Guillaume) né en 1652 dans le comté de Sommerfet, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'Isthme Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau Espagnol, s'embarqua & rentra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres Australes en 1684, & parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1688. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, & revit sa patrie en 1701. Il en fit un 3^e. en 1704, & un 4^e. en 1709, & en revint le 1^{er}. octobre 1711. Il publia en 1699 le *Recueil de ses Voyages autour du monde*, depuis 1673 jusqu'en 1691. Ils ont été traduits en françois, & imprimés à Amsterdam, 1701 à 1712,

& à Rouen en 1723, en 5 vol. in-12. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, & des remarques nécessaires pour la géographie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décelent un observateur superficiel & dominé par l'imagination.

DAMVILLE, voyez MONTMORENCI (Charles).

DAN, le 5e. fils de Jacob, & le premier de Bala; servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, & mourut âgé de 127 ans.

DANAË, fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son pere dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avoit prédit qu'il seroit tué par l'enfant qui naîtroit de sa fille. Jupiter, devenu amoureux de Danaë, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses desirs, & de ce commerce naquit le célèbre Persée. Cette fable est peut-être fondée en partie sur une histoire véritable. Prætus, frere d'Acrise, touché des charmes de sa niece, se fit, dit-on, ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Le reste de cette relation mythologique paroît être pris dans l'Ecriture-Sainte (voy. ACRISE).

DANAÏDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, étoient au nombre de 50. Elles furent mariées à autant de cousins-germains, fils d'Egyptus. A la persuasion de leur pere, elles tuerent inhumainement tous leurs maris, la 1re. nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermnestre qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans

les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. Horace a célébré cette histoire dans une de ses plus belles Odes, L. 3, Od. 11, *Mercuri, nam te docilis magistro*, &c.

DANAÛS, roi d'Argos, fils de Belus, pere des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos vers l'an 1475 avant Jesus-Christ. L'oracle lui ayant annoncé qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. Lyncée, mari d'Hypermnestre, le chassa de son trône, & y monta à sa place.

DANCHET, (Antoine) né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au college de Louis-le-Grand, une Piece de vers latins sur la prise de Nice & de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque tems la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliotheque du roi, à l'académie des inscriptions & à l'académie françoise, & il justifia ces différens choix par plusieurs Pieces de poésie, & sur-tout par des *Drames lyriques*. Il mourut à Paris en 1748. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satyrique, quoique poète, & poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satyre sanglante, il fit en réponse une Epigramme très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verroit, & qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile d'em-

ployer les armes de la satire. Les *Œuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs Pièces estimables. Ses Tragédies en général n'ont pas un grand mérite, & sans ses Opéras ce poète seroit moins connu. On a encore de Danchet quelques *Pièces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Epîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu foible. Gresset, successeur de Danchet à l'académie, en a fait un éloge qui renferme des leçons bien utiles & bien nécessaires à tous les poètes. « Un mérite dont il faut » lui tenir compte, c'est de » n'avoir jamais déshonoré l'u- » sage de son esprit par aucun » abus de la poésie; caractère si » rare dans l'art dangereux qu'il » cultivoit, & où le talent ne » doit pas être plus estimable » par les choses mêmes qu'il » produit, que par celles qu'il » a le courage de se refuser. » Instruit dès sa jeunesse, & » convaincu toute sa vie, que » la poésie ne doit être que » l'interprete de la vérité & » de l'honneur, la langue de » la sagesse & de l'amitié, & » le charme de la société, il » ne partagea ni le délire, ni » l'ignominie de ceux qui la » profanent. Au-dessus de cette » lâche envie, qui est toujours » une preuve humiliante d'in- » feriorité; ennemi du genre » satyrique, dont l'art est si » facile & si bas; ennemi de » l'obscénité, dont le succès » même est si honteux; inac- » cessible à cette aveugle li- » cence qui ose attaquer le » respect dû aux loix, au trône,

» à la Religion, audace dont » tout le mérite est en même » tems si coupable & si digne » de mépris; incapable enfin de » tout ce que doivent interdire » l'esprit sociable, la façon » noble de penser, l'ordre, » la décence & le devoir, » ses écrits porteront toujours » l'empreinte de son cœur ».

DANCOURT, voyez AN-
COURT (d').

DANDINI, (Jerôme) Jé-
suite de Césene dans la Ro-
magne, enseigna avec distinc-
tion la philosophie à Paris, &
fut envoyé par le pape Clé-
ment VIII, en 1596, au mont
Liban, en qualité de nonce, chez
les Maronites, pour décou-
vrir leur véritable croyance.
Richard Simon a traduit de
l'italien en françois la *Relation*
de son voyage, Paris, 1685,
in-12, avec des remarques qui
en augmentent le prix. Il relève
très-souvent les erreurs du
texte. Ce Jésuite mourut à Forli
en 1634, à 80 ans. On a encore
de lui : I. Un *Commentaire sur les*
III Livres d'*Aristote* de Anima.
II. *Ethica Sacra*, Césene, 1651,
assez peu connu, quoique le
même Richard Simon l'ait loué.

DANDINI, (Hercule-
François) comte, & professeur
en droit à Padoue, né en 1691,
est auteur de plusieurs ouvra-
ges. Les principaux sont : I. *De*
Forensi scribendi ratione. II. *De*
servitutibus prædiorum interpre-
tationes per Epistolas, &c. Il
mourut en 1747, avec la ré-
putation d'homme savant.

DANDOLO, (Henri) doge
de Venise, d'une famille illus-
tre, gouvernoit depuis 9 ans
cette république, avec autant
de gloire que de prudence.

lorsque les princes croisés lui envoyèrent des députés en 1202. Il accorda non-seulement les vaisseaux qu'ils demandoient pour passer en Syrie; mais il ajouta encore 50 galères bien armées, pour combattre par mer, en même tems que les François agiroient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore: malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte Vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, & de concert avec les François, fit nommer à sa place le comte Baudouin. Il mourut à Constantinople, où il tenoit le premier rang après l'empereur.

D'ANDRÉ, voyez BARON.

DANDRIEU, (Jean-François) célèbre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, jouoit parfaitement l'orgue & le clavecin. Il n'excelloit pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût & les talens, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *Pieces de Clavecin*, & un de *Pieces d'Orgue*, avec une *Suite de Noëls* recherchés par les gens de goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU, (Lambert) *Daneus*, ministre calviniste, né à Orléans vers 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596. On a de lui : I. Des *Commentaires sur S. Matthieu & sur S. Marc*. II. Une *Géographie poétique*. III. *Aphorismi politici & militares*, Leyde, 1638, in-12; &

d'autres ouvrages, qu'il seroit inutile de citer.

DANÈS, (Pierre) Parisien, disciple de Budé & de Jean Lascaris, fut précepteur & confesseur de François II, après avoir occupé 5 ans une place de professeur en langue grecque au college royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *Opuscules* ont été recueillis & imprimés en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire Danès, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danès deux *Apologies pour Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

DANÈS, (Jacques) l'un des plus pieux prélats du 17^e. siècle, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, & intendant de Languedoc. Après la mort de Magdelene de Thou son épouse, & du fils qu'il en avoit eu, Danès embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, & enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science & sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme & jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle, à la célèbre assemblée de Mante en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Sa sen-

tant infirme, il se démit l'an 1650 de son évêché & de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avoit hérités de ses peres, & acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la priere & de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 62e. année, & fut inhumé dans l'église de Ste. Genevieve-des-Ardens, d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Magdelene.

DANES, (Pierre-Louis) né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de S. Jacques à Anvers l'an 1714, puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal & pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zele qu'inspire la Religion de J. C. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il y mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui : I. *Institutiones doctrinae christianae*, Louvain, 1713 & 1768. C'est un abrégé de théologie estimé. II. *Orationes & homiliae*, Louvain, 1735. III. Plusieurs Traitez de Théologie; entr'autres, *De Fide, spe & charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, & l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matiere. IV. *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. M. Paquot en a donné une nou-

velle édition avec des notes & des supplémens jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très-intéressant, Louvain, 1773.

DANET, (Pierre) longtemps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de S. Nicolas de Verdun, mourut en 1709. Il est célèbre par son *Dictionnaire latin & françois*, & par un autre *Dictionnaire françois & latin*, à l'usage du Dauphin & des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact & plus utile que le françois, trop chargé de circonlocutions & de mauvaises phrases de Plaute; mais ni l'un ni l'autre ne devroient guere être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui *Dictionarium antiquitatum romanarum & graecarum*, à l'usage du Dauphin, 1698, in-4°, dont la traduction françoise a été publiée à Amsterdam, 1701, in-4°. Danet fut du nombre des *interpretes Dauphins*, choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage *Phedre*, qu'il donna avec une interprétation & des notes latines. Ce *Commentaire* a moins de réputation que ses *Dictionnaires*.

DANGEAU, (Louis Courcillon de) membre de l'académie françoise, abbé de Fontaine-Daniel & de Clermont, naquit à Paris en 1643, & y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, & se sont donné autant de mouvement, pour en rendre l'étude facile & agréable. Il imagina plusieurs *Nouvelles Méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les gé-

néalogies, les intérêts des princes, & la grammaire françoise. On lui doit quelques Traités sur ces différentes parties. I. *Nouvelle Méthode de Géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol. II. *Les Principes du Blason*, en 14 planches, 1715, in-4°. III. *Jeu historique des Rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la maniere. IV. *Réflexions sur toutes les parties de la Grammaire*, 1684, in-12. V. *De l'élection de l'Empereur*, 1738, in-8°. Mais son principal ouvrage est le 1er. & une partie du 2e. des *Dialogues sur l'immortalité de l'Ame*, attribués ordinairement à l'abbé de Choisi. Ce livre est assez commun; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisoit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuoit à ses amis. L'abbé de Dangeau possédoit presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, & les langues qui en dépendent.

DANGEAU, (Philippe de Courcillon, marquis de) frere du précédent, naquit en 1638. Les agrémens de son esprit & de sa figure l'avancerent à la cour de Louis XIV, & son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie françoise & dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maitre des ordres royaux & militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de St. Lazare de Jérusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit

guere à la probité & à la vertu, il eut toujours une réputation nette & entiere. Ses discours, ses manieres, tout se sentoient en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux & bienfaisant. On a de lui des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées : mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées qu'il a plu à Voltaire, qui cependant en a copié plusieurs, de le dire, décriant à son ordinaire les sources où il puisoit. On a encore du marquis Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une maniere intéressante Louis XIV, tel qu'il étoit au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, ne rend pas assez de justice à Dangeau; c'est peut-être une petite jalousie de métier; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, & que Saint-Simon travaille à rabaisser.

DANHAVER ou DANHAWER, (Jean-Conrad) théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, & doyen du chapitre. Danhaver étoit dévoré par le zele le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espece de fureur contre tous ceux qui n'étoient pas de la confession d'Ausbourg. Il s'op-

posa fortement à la réunion des Luthériens & des Calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit, sont : I. *De Spiritûs Sancti processione*, in-4°. II. *De Christi personâ, officio & beneficiis*, in-8°. III. *De voto Jephtao*, in-8°. IV. *Præadamitæ*, in-8°. V. *Collegium Pſycologicum circa Aristotelem de Animâ*, Strasbourg, 1630, in-8°. VI. *Idea boni interpretis & malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8°. VII. *Idea boni disputatoris & malitiosi sophistæ*, in-8°.

DANIEL, le 4e. des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J. C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes-gens qu'il destinoit à son service, le fit élever à sa cour, & changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences & dans la langue des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, & le déclara chef de tous les Mages. Ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifioit la durée des 4 grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre-le-Grand, & de ses successeurs. Quelque tems après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, & commanda à tous ses

sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devoit qu'au Créateur. Ses compagnons ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connoissance de l'avenir, sous le regne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue : paroles qui renfermoient l'arrêt de condamnation du roi sacrilège. Après la mort de Balthasar, Darius le Mede le fit son principal ministre. Sa faveur & son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pièges, il refusa les honneurs divins à Darius, & fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, & ses accusateurs furent punis comme ils le méritoient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, & confondus les adorateurs du Dragon qu'on adoroit à Babylone, & en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du regne de Cyrus; après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, & pour le rétablissement du temple & de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu & partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel & du Dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle

hébreu, lorsqu'il récite simplement, mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les Mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthazar & Darius le Mede. Il cite, dans la même langue, l'édit que Nabuchodonosor fit publier, après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avoit eu, & dans lequel il avoit vu une grande statue de différens métaux : ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chap. 3, le v. 24 & les suivans, jusqu'au 91e., qui contiennent le Cantique des trois enfans dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 & 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel & du Dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophète, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les Juifs, soit par les Chrétiens ; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec, a souffert de grandes contradictions, & n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les protestans ont persisté à le rejeter. D'après S. Jérôme, les Juifs eux-mêmes étoient partagés à cet égard ; ce Père nous l'apprend dans sa préface sur Daniel, & dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevoient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetoient, plusieurs n'en acceptoient qu'une partie. Joseph l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne,

ni de celle de Bel ; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel & le Dragon, & ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant S. Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avoit écrit à Origène, & lui avoit exposé toutes les objections que l'on faisoit contre cette partie du livre de Daniel ; Origène en soutint l'authenticité, & répondit à toutes les objections : ce sont encore les mêmes que les Protestans renouvellent aujourd'hui. Les Juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes, quoiqu'ils reconnoissent son livre pour canonique ; mais Jésus-Christ lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avoit fait qu'écrire ce qui étoit arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des LXX semaines, à la fin desquelles le Messie devoit mourir. Ses prédictions sur J. C. sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les Juifs, du rang des prophètes, & qui l'ont fait mettre par Porphyre & Spinoza, au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyoient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois Assyriens, Medes & Perses, & qu'il a écrit son livre près de quatre cents ans avant le règne d'Antiochus. Ezéchiel,

son contemporain, parle de lui comme d'un prophete, c. 14, v. 14 & 20; c. 28, v. 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, v. 57, & c. 2, v. 59, le nomme encore, & cite deux traits de ses prophéties. L'historien Joseph fait de même, *Antiq.*, l. 10, c. 12, & l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des Livres-Saints étoit formé plus de trois siècles avant le regne d'Antiochus, & que depuis cette époque, les Juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph, contra ap.*, l. 1); cette tradition est constante chez eux. — On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne.

DANIEL, (S.) né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de S. Siméon Stylite, & le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, & monta au haut pour achever la cérémonie de l'Ordination. Daniel y dit la Messe, & y administra depuis la Communion à plusieurs personnes. Ce Saint avoit prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, & qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avoit conseillé au patriarche & à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques; mais on n'eut égard ni à sa prédiction, ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazès dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avoit faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme

la merveille de son empire. Le roi barbare fondant en larmes, se prosterna aux pieds de la colonne, & le Saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basileus s'étant emparé du trône impérial, prit les Eutychiens sous sa protection, & rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre-le-Foulon & les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basileus, & instruisit S. Daniel Stylite de ce qui se passoit. Basileus de son côté porta des plaintes au Saint contre le patriarche qu'il venoit de déposer. Daniel répondit à son envoyé, que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le Saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, & vint à Constantinople. Le patriarche & les évêques l'y reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basileus effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le Saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avoit aux jambes & aux pieds, l'empêchoient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basileus saisi de frayeur, alla l'y trouver, & jeta à ses pieds, & prit d'annuler ses édits. Le Saint lui annonça que les coups & la colère Divine alloient omber sur lui.

» Cette humilité apparente ;
 » dit-il , n'est qu'un artifice
 » pour cacher des projets de
 » cruauté. Vous verrez bien
 » tôt éclater la puissance du
 » Dieu qui renverse les gran-
 » deurs humaines ». La pré-
 » diction ne tarda pas à s'effec-
 » tuer. Basilius fut pris avec
 » sa femme & son fils par Zénon ,
 » qui les relégua dans un château
 » de la Cappadoce , où il les fit
 » périr. Daniel avant de mourir ,
 » recommanda à ses disciples de
 » pratiquer l'humilité , l'obéis-
 » sance , l'hospitalité , la mortifi-
 » cation ; d'aimer la pauvreté ; de
 » vivre dans la paix & l'union ;
 » de faire chaque jour de nou-
 » veaux progrès dans la charité ;
 » d'éviter les pièges de l'hérésie ;
 » d'obéir à l'Eglise , la mere com-
 » mune des fideles. Le patriarche
 » Euphémus qui l'assista dans ses
 » derniers momens , le vit mourir
 » sur sa colonne , vers l'an
 » 490. « La singularité est con-
 » damnable , dit un auteur ,
 » parce qu'elle vient d'un fonds
 » d'orgueil. Il y a cependant
 » des voies extraordinaires ,
 » que quelques ames privilé-
 » giées peuvent choisir ; & on
 » reconnoît à leur ferveur &
 » à leur simplicité , de quel
 » esprit elles sont animées. La
 » vraie vertu toutefois est sin-
 » gulière , en ce sens qu'elle
 » n'imité point la multitude qui
 » marche dans la voie large , &
 » dont la conduite est en oppo-
 » sition avec les maximes de
 » l'Evangile. On peut d'après
 » cela former son jugement sur
 » le genre de vie qu'embras-
 » serent S. Siméon (voyez ce
 » mot) & S. Daniel , Stylites.
 » Il est évident qu'ils agirent
 » par une inspiration particu-

» liere , & que sous ce rapport ,
 » ils doivent être l'objet de
 » notre admiration. Mais cette
 » humilité , ce zèle , cette piété
 » qui les sanctifierent , peuvent
 » être proposés à l'imitation
 » de tous les chrétiens ».

DANIEL , voyez CHILPE-
 RIC II.

DANIEL , (Arnaud) gen-
 tilhomme de Tarascon , com-
 posa , sous le regne d'Alfonse I ,
 comte de Provence , plusieurs
 écrits en vers , qui ne fervirent
 pas peu à Pétrarque. Ce poète
 Italien faisoit gloire de l'imiter ,
 & le regardoit comme le ver-
 sificateur de Provence qui avoit
 le plus de mérite. Entre ses
 ouvrages , on distingue les *Sex-
 tinas* ; les *Sirvantes* , les *Au-
 bades* , les *Martegales* ; & sur-
 tout son poème contre les er-
 reurs du paganisme , intitulé :
Fantaumaries dau Paganisme.
 Daniel mourut vers l'an 1189.

DANIEL , (Samuel) fils d'un
 musicien , naquit à Taunton dans
 le Sommerfet-Shire en 1562 ,
 s'adonna toute sa vie à l'étude
 de l'histoire & de la poésie , &
 mourut en 1619. Ses ouvrages
 sont : I. *Histoire d'Angleterre ,
 depuis l'origine de la Nation ,
 jusqu'à Edouard III* , Londres ,
 1618 , in-fol. , en anglois. Elle a
 été augmentée par Trussel ,
 Londres , 1685. Cette édition
 qui est la cinquième , est la plus
 estimée. II. *Histoire des guerres
 civiles des maisons d'York &
 de Lancastre* , 1604 , in-8°. III.
Des Epîtres dans le goût de
 celles d'Ovide , & des *Pieces
 de Théâtre* , recueillies en 1718 ,
 2 vol. in-12.

DANIEL , (Gabriel) né en
 1649 à Rouen , prit l'habit de
 Jésuite en 1667. Après avoir

professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit en 1728 une vie très-laborieuse, & remplie par la composition de différens ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont : I. *Le voyage du Monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien & en anglois. II. *Histoire de la Milice Française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changemens qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du regne de Louis XIV. Il est intéressant, & plein de recherches. III. *Une Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4°. Le P. Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de Dissertations, de l'Histoire du regne de Louis XI, & du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux Histoires de Mezerai & de Daniel; & de ce parallèle, il résulte que l'histoire du Jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au regne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mezerai sur la 1re. & la 2e. race, & s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni les fond avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte; s'il n'est

pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave & soutenue, un style pur & net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, & de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'aisortir aux systèmes & aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce Jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge; Voltaire même, dans son *Siecle de Louis XIV*, lui rend justice, le nomme un *historien exact, sage & vrai*, & convient que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a, sans doute, voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avoit été écrite que pour prouver que les bâtarde ne devoient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses *Mémoires*, sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disoit qu'il étoit presque impossible qu'un Jésuite écrivit bien l'Histoire de France, trouvoit dans celle de Daniel près de dix mille erreurs; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avoit fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pag. in-12, intitulé: *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mezerai*; ouvrage où il montre combien l'histoire de Mezerai est défectueuse, & de combien de préventions cet auteur avoit infecté ses récits. IV. *Abrégé de l'Histoire de France*, en 9 vol. in-12;

réimprimé en 1751, en 12 vol. avec la *Continuation* par le P. d'Orival, & traduit en anglois en 5 vol. in-8°. V. *Entretiens de Cléanthe & d'Eudoxe* sur les *Lettres au Provincial*, de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglois, & critiqués par D. Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il étoit difficile d'atteindre à l'éloquence & à la plaisanterie de Pascal; ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paroît supérieure aux meilleures apologies. VI. Plusieurs écrits sur les disputes du tems, dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages philosophiques, rhéologiques, apologétiques & critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°.

DANIEL, (Pierre) avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de St. Benoît-sur-Loire, mourut à Paris en 1603. C'étoit un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui : I. Une édition de l'*Aulularia* de Plaute. II. Les *Commentaires de Servius sur Virgile*, &c. Paul Petau & Jacques Bongars acheterent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la suite à Stockholm, & l'autre au Vatican.

DANIEL DE VOLTERRE, voyez VOLTERRE.

DANNEVILLE, (Jacques-Eustache, sieur de) avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les

rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'Histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

DANTE ALIGHIÉRI, poète Italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif & ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie & dans les factions. Il embrassa le parti Gibelin, l'ennemi des papes : ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, & à Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, que ce pontife avoit envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante fut chassé des premiers, sa maison rasée & ses terres pillées. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, & s'en fit exiler. Cane de la Scale, prince de Vérone, l'aimoit & l'estimoit. Sa vanité & son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissoit. Un jour qu'il se trouvoit dans le palais des Scales, un seigneur surpris de ce qu'un bouffon recevoit beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit : *Pourquoi un homme savant & sage tel que vous, n'est-il pas aussi chéri que cet insensé ?* Dante répondit : *C'est que chacun chérit son semblable.* Ce bon motif causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie inquiète & errante, il mourut pauvre à Ravenne en 1321, à 56 ans, où son caractère remuant & brouillon l'avoit fait exiler. Parmi les différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis*, partagée en 3 actes ou récits. La 1re. édition de ce poëme est de 1472, in-folio; mais la meil-

leure est de Venise, 1757, 5 vol. in-4°, fig. Granger l'a traduit en français, Paris, 1596 & 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis deux autres traductions de l'*Enfer*. Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillans & pathétiques : mais l'invention est bizarre, & le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Il place dans son Elysée les païens les plus libertins ; & dans l'Enfer proprement dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. « C'est » un salmigondis, dit un sa- » vant moderne, consistant » dans un mélange de diables » & de damnés anciens & mo- » dernes ; d'où il résulte une es- » pece d'avilissement des dog- » mes sacrés du Christianisme ; » aussi jamais écrivain, même » *ex professo* antichrétien, n'a » contribué plus que Dante, » par cet abus, à jeter du ridi- » cule sur la Religion : loin » que cet auteur ait mis dans » son ouvrage la dignité, la » gravité & le jugement néces- » saires, il n'y a mis que le » bavardage le plus grossier, » le plus digne des esprits de » la basse populace ». On a du poète Florentin divers autres ouvrages en vers & en prose, que les Italiens regardent, en- » core aujourd'hui, comme une des premières sources des beaux- » rées de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies ; mais il y regne en général un ton d'indécence & de causticité, qui révolte les honnêtes gens. On a encore de

lui : *Il Convivio*, Florence, 1480, in-8°, en prose, 1723, in-4°. Bocace a donné la *Vie* de Dante, Florence, 1576, in-8°. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un *Traité* qu'on attribue à Dante : *De monarchiâ mundi*, ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. L'auteur s'élève contre les papes, pour flatter les empereurs ; mais la manière dont il parle de leurs droits respectifs, fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres.

DANTE, (Jean-Baptiste) natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissoit vers la fin du 15^e. siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servoit pour voler. Les expériences répétées qu'il en fit sur le lac de Thrasimene, finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le tems de la solennité du mariage de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut, & vola par-dessus la place ; mais le fer avec lequel il dirigeoit une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, & se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, & mourut âgé de 40 ans. Pluche & Nollet ne paroissent point avoir connu ces faits, quand ils ont parlé de l'art de voler comme d'une chose absolument impossible. Il est bien vrai qu'il est de la Providence, que cela ne soit pas aisé ;

aisé; mais on ne peut douter que cela ne soit possible à un certain point. *Voyez* OLIVIER DE MALMESBURY.

DANTE, (Pierre-Vincent) natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, imitoit si bien les vers du poëte Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques & dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, & composé un *Commentaire sur la Sphere de Sacrobosco*. — Son fils Jules DANTE & sa fille Théodora DANTE s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture & les mathématiques. Nous avons de Jules : *De alluvionibus Tiberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE, (Vincent) fils de Jules, habile mathématicien, fut en même tems peintre & sculpteur. Sa Statue de Jules III a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escorial; mais Dante avoit une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui *Vies de ceux qui ont excellé dans les des fins des Statues*.

DANTE, (Ignace) Dominicain, frere du précédent, né à Pérouse dans le 16^e. siecle, mathématicien & architecte du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, qui l'appella à Flo-

Tome III.

rence & lui donna une pension pour qu'il y enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut l'an 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques.

DANTECOURT, (Jean-Baptiste) habile chanoine-régulier de Ste. Genevieve, né en 1643, fut curé de S. Etienne-du-Mont à Paris sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, & se retira dans l'abbaye de Ste. Genevieve, où il mourut l'an 1718. On a de lui : I. Deux *Factum* pour la préséance de son ordre sur les Bénédictins aux états de Bourgogne. II. Un livre de controverse, intitulé : *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre : *Défense de la Réformation*.

DANTINE, voy. ANTINE.

DANVILLE, voyez ANVILLE.

DANZ ou DANTZ, (Jean-André) théologien Luthérien, né à Sandhusen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande & en Angleterre. Il se fixa à Iene, où il fut d'abord professeur en langues Orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, & mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727. On a de lui : I. Des *Grammaires hébraïque & chaldaïque*. II. *Sinceritas sacra Scriptura Veteris Testamenti triumphans*, Iene, 1713, in-4°. III. Des Traductions de plusieurs ouvrages des Rabbins. IV. Plusieurs *Differ-*

G g

tions, imprimées dans le *The-saurus Philologicus*.

DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée, aimée en vain par Apollon, fut métamorphosée en laurier.

DAPHNIS, jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *Vers Bucoliques*, & fils de Mercure, aima une nymphe & l'épousa. Les deux époux obtinrent du Ciel que celui des deux qui violeroit le premier la foi conjugale, deviendrait aveugle. Daphnis ayant oublié son serment, & s'étant attaché à une autre nymphe, fut privé de la vue sur le champ.

DAPHNOMELE, (Eustache) gouverneur d'Acre de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur; Daphnomele rassura ce prince, & promit de lui livrer le chef des séditieux. Ce qu'il exécuta d'une manière lâche & perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la Ste. Vierge, où il savoit qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se défioit de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPERS, (Olivier) médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connoître par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Baby-*

lonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine & de l'Amérique. Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec assez d'exactitude. La *Description de l'Afrique* & celle de l'*Archipel* ont été traduites en françois, & imprimées, la 1^{re}. en 1686, la 2^e. en 1703; l'une & l'autre in-fol. L'auteur n'avoit jamais vu les pays qu'il a décrits: il parcourroit le monde du fond de son cabinet; mais il avoit du discernement.

DARDANUS, fils de Jupiter & d'Elèctre, s'étant réfugié en Phrygie auprès du roi Teucer, épousa une de ses filles. Le beau-père & le gendre régnerent ensemble avec une grande concorde, & jeterent les premiers fondemens de la ville de Troie vers l'an 1480 avant J. C.

DARÈS, prêtre Troyen, célébré par Homère, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyoit encore du tems d'Élien. Cette Histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom, est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4°. Madame Dacier en a donné une édition à l'usage du Dauphin, en 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°. & une Traduction françoise par Postel, 1553, in-16.

D'ARGONE, voyez ARGONE.

DARIUS, surnommé le Mede, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, & oncle maternel

de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles J. C. devoit être mis à mort (*voyez DANIEL*). Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J. C.

DARIUS I, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J. C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval henniroit le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son regne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avoit publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, & les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, Darius mit le siège devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-tems leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siège par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avoient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignoit de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre

contre les Scythes, l'an 514 avant J. C. Le prétexte apparent de cette guerre étoit l'irruption que ce peuple avoit faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable étoit l'ambition du prince. Il brûloit d'aller se signaler. Ébaze, homme respectable par son rang & par son âge, qui avoit trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel; *gardez-les tous trois*; & sur le champ il les fit mettre à mort. Ces sortes d'atrocités ne restent guere impunies de la part de celui qui seul peut rabattre l'orgueil & le délire des rois. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des suites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit, & se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses & les Grecs: l'incendie de Sardes, & la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées: Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, & ses troupes taillées en pieces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490

avant J. C. Le général Athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués, ou faits prisonniers, dit l'histoire toujours exagératrice du nombre des hommes. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnoissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, & donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J. C.

DARIUS Nothus, c'est-à-dire, bâtard, nommé *Ochus* avant son avènement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxercès Longue-main, étoit Satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frere. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xercès II, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J. C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxercès Mnemon, qui lui succéda; Amestris, Cyrus le jeune, &c. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux & par son fils Cyrus, & mourut l'an 405 avant J. C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât : « Quelle avoit » été la règle de sa conduite » pendant son regne, afin de » pouvoir l'imiter ? *C'a été, lui répondit le prince mourant, de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi.* Cette anecdote a été

révoquée en doute; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage !

DARIUS Codoman, 122. & dernier roi de Perse, descendoit de Darius Nothus, & étoit fils d'Arsame & de Syfigambis. L'eunuque Bagoas croyoit régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avoit procuré la couronne; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent se préparoit déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinoit, l'an 336 avant J. C. C'étoit à-peu-près vers ce tems qu'Alexandre commençoit ses conquêtes, & que l'Asie-Mineure s'étoit rendue au vainqueur Macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600 mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xercès, & allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement défaite en trois journées différentes, à Granique dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, & près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins cruelle que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit & sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mere, sa femme, ses enfans, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut long-tems incertaine entre les deux armées; mais Alexandre fut la fixer par sa prudence, autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie, Alexan-

dre le poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui, & pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J. C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonien lui apporta dans son casque : *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il, en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoinnez à Alexandre ma reconnoissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits.* C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice & de sa douceur : *Darius ut erat sanctus & mitis*, &c. Si son vainqueur avoit pu lui enlever ces qualités & se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondemens. Il avoit duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, & 238 depuis la prise de Babylone.

DARTIS, (Jean) naquit à Cahors en 1572. Il obtint en 1618 la place d'antécenseur aux écoles du droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en

1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entr'autres : *De ordinibus & dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe de la papauté du Pape de Claude Saumaïse, Paris, 1648, in-4°. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du Saint-Siege. Doujat, son successeur dans la chaire du droit canon, a recueilli en un vol. in-folio, 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile, par le grand nombre de matières & de passages qu'il renferme. L'auteur écrivoit d'une manière pure & intelligible, mais sans ornement.

DASYPODIUS, (Pierre) savant grammairien & médecin du 16e. siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un Dictionnaire grec, latin & allemand. Il imagina un nouvel ordre qui plut d'abord & qui a quelque utilité; mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots étoit plus utile. L'ordre qu'il imagina, étoit de mettre les mots composés sous les simples, & les dérivés sous les primitifs.

DATAMES, fils de Castamare, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxercès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur & de prudence, & remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, & ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Capadoce, défit Artabase, général d'Artaxercès, l'an 361 avant J. C., & fut tué peu de tems

après en trahison, par le fils d'Artabafe.

DATHAN, fils d'Eliab, un des Lévités séditeux qui furent engloutis dans la terre. *Voyez* ABIRON & CORÉ.

DATI, (Augustin) né à Sienne en 1420, écrivit l'Histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avoit chargé, & il s'en étoit acquitté avec sincérité; mais après sa mort, son fils Nicolas Dati en retrancha beaucoup de choses par politique, & gâta cet ouvrage. Le pere & le fils furent secrétaires de la république de Sienne, & protégèrent l'un & l'autre les gens-de-lettres. Le premier mourut en 1478, & le second en 1498. On a de l'un & de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-folio, & Venise, 1516.

DATI, (Carlo) poète & littérateur Italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens-de-lettres, qui ont passé à Florence de son tems, se louent beaucoup de ses politesses: & ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIII*, en italien, publié à Florence en 1644, in-4°, réimprimé à Rome & traduit en françois. Cet ouvrage avoit été précédé de plusieurs autres en vers & en prose. Parmi ses productions on distingue la *Vie des Peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne

soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur vouloit donner.

DAVAL, (Jean) médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite & ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval peu ambitieux & jaloux de sa liberté, refusa ce poste, & s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI, (Bernard) Florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la Traduction italienne qu'il a faite de Tacite, Venise, 1658, in-4°, & Paris, 1760, 2 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans, inusités, qui rendent sa version quelquefois intelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui: I. *Coltivazione delle viti*, Florence, 1614 & 1737, in-4°. II. *Scisma d'Inghilterra*, Rome, 1602, in-8°, & Florence, 1638, in-4°. III. *Historia della Basilica di S. Prassede*, Rome, 1725, in-4°; & quelques autres écrits en italien.

DAUBENTON, (Guillaume) Jésuite, né à Auxerre, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il étoit le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716 pour reprendre sa place, & mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire d'après Bellando a fait sur sa

mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce Jésuite avoit prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funebres*, & une *Vie de S. François Régis*, in-12.

DAUDÉ, (Pierre) né à Marvejols, diocèse de Mende, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la traduction des *Réflexions de Gordon sur Tacite*, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12 ; & de la *Vie de Michel de Cervantes*, 1740, in-12.

DAVEL, (Jean - Daniel - Abraham) fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Geneve, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, & dans sa patrie. On le connoissoit comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile & expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des 4 majors établis dans le pays de Vaux, pour exercer de tems en tems les milices. Ils lui donnerent une pension annuelle, & affranchirent ses terres. Au milieu de ses distinctions, Davel se rappella une vision qu'il s'imagina avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaux, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un 14^e. canton. Comme il se préparoit à exécuter son dessein, il fut arrêté, & eut la tête tranchée, le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT, (Jean) de Londres, docteur & professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'étoit un théologien assez modéré

qui cherchoit le moyen de réunir les Chrétiens sur leurs divers sentimens. Son livre intitulé : *Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie & par sa pénétration. L'église anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que J. C. est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640. Ses productions sont : I. *Prælectiones de judice controversarum*, 1631, in-fol. II. *Commentaria in epistolam ad Colossenses*. III. *Liber de servitutibus*. IV. *Determinatio questionum theologicarum*. On voit dans ces ouvrages des connoissances & des recherches, & toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable Religion.

DAVENANT, (Charles) fils du précédent, né en 1636, & mort en 1712, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs Ouvrages de politique (entr'autres, par un *Tableau des revenus & du commerce de l'Angleterre*, 2 vol. in-8°, en anglais) & de poésie. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVENANT, (Guillaume) né à Oxford en 1606 d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, & sur-tout pour le théâtre. Après la mort de Jonhson en 1637, il fut déclaré *Poète lauréat*. Charles I y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant

fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque tems avant sa mort tragique, ce poëte passa en France, & se fit catholique. Il revint en Angleterre, lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, & mourut en 1668, à 62 ans. Les plus beaux-espriits de son tems, le comte de Saint-Albans, Milton & Dryden furent en liaison d'amitié & de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travailloit avec ce dernier. Tous ses Ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des Tragédies, des Tragi-comédies, des Mascarades, des Comédies, & d'autres Pièces de Poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

DAVENNE, *voy.* AVESNES.

DAVENPORT, (Christophe) né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douay en 1615, & de là à Ypres, où il prit l'habit de S. François en 1617. Il reçut le nom de *François de Ste. Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie & la théologie à Douay, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement tyrannique de Cromwel, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien & son chapelain: emplois qu'il étoit bien capable de remplir, par ses connoissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Peres, dans l'histoire ecclésiastique, &c. Ce savant Franciscain mourut à Londres

en 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la Prédestination*, & son *Système de la Foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douay en 1665. L'auteur s'étoit acquis l'amitié des Protestans & des Catholiques, par ses mœurs, sa franchise & sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenoit aussi quelquefois le nom de François Coventry, du lieu de sa naissance. *Voyez* Nicéron, tome 23.

DAVID, fils d'Isaï de la tribu de Juda, né à Bethléem l'an 1085 avant J. C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardoit les troupeaux de son pere. Dieu l'avoit choisi pour le substituer à Saül. David n'avoit alors que 22 ans; mais il étoit déjà connu par des actions qui marquoient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, & en porta la tête à Saül. Ce prince lui avoit promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Merob en mariage; mais jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaliser, il lui proposa sa fille Michol, qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces de Philistins. La haine de Saül contre son gendre, augmentoit de jour en jour. Ses fureurs allerent au point, qu'il attenta plusieurs fois sur sa vie. David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui & pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs & les Philistins, David devoit combattre avec les Philistins contre les Juifs; mais avant que d'en venir aux mains, il se re-

tira à Siceleg. Cette ville avoit été détruite & brûlée par les Amalécites, qui avoient emmené ses femmes & celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, & leur enleva leur butin. Saül le poursuivoit toujours, malgré les actes de générosité qui auroient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étoient dans le désert, David auroit pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne, & l'autre dans sa tente; mais il se contenta de lui faire connoître que sa vie avoit été entre ses mains. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif & perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédoit, mais qui le vengea, & punit de mort ceux qui se vantoient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hebron, l'an 1054 avant J. C. C'étoit pour la seconde fois qu'il recevoit l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnoître pour roi Isboseth son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, & y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'Arche, & forma dès-lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avoit donné la couronne. Sa gloire étoit à son comble. Il avoit vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabée,

suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophete Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue & sincère; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs Psaumes. Les maux que Nathan lui avoit prédits, commencerent à se faire sentir, & dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur; le frere ensuite assassine le frere; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut arracher la couronne & la vie à son propre pere. Tout Israël suit le rebelle, & abandonne son roi. Cette revolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. David, transporté par un mouvement de vanité, avoit fait faire le dénombrement de son peuple: faute bien réelle, que les rois ont tant de fois imitée, qu'ils imitent encore, & dont ils ne songent pas à se repentir, malgré les événemens qui les en avertissent. Il apaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Areüna, qu'il avoit achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Après avoir fait sacrer & couronner ce prince, il mourut accablé d'années & d'infirmités, l'an 1015 avant Jesus-Christ, dans la 70e. année de son âge, & la 40e. de son regne. Il laissa un royaume tranquille au-dedans

& au-dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satyres contre ce saint & grand roi. Son zèle ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre & profondément sentie, lui ont mérité cette distinction (voyez *Apologie de David*, publiée à Paris en 1737, in-12). Ils lui ont reproché d'avoir fait scier & jeter dans le four, des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des brigues, &c.; du reste cette nation abominable exerçoit cette cruauté contre les Israélites, quand ils tomboient entre ses mains; & si David la lui avoit rendue, ce n'eût été qu'à titre de représailles (voyez AGAG). C'est une question fort agitée par les savans, si David est l'auteur de tous les 150 Psaumes. Le sentiment le plus commun aujourd'hui, est qu'il en a composé la plus grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différens états où il s'est trouvé. Envie, haine, persécution par Saül, il avoit été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville, & de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël, multiplièrent ses soins & ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de tomber, devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs; & les coups sensibles dont Dieu le frappa, l'aiderent à les expier. Ses sentimens dans ces différentes situations sont exprimés avec une force & une dignité inimitables. « Si les livres pro-

» derne, n'ont rien qui approche de la dignité, du sens » profond, des graces simples » & touchantes qui caractérisent les Livres-Saints; on » peut bien dire que les Livres-Saints ne renferment rien de » plus grand, de plus propre » à nourrir, à fortifier les » ames, à inspirer des sentimens sublimes, à former des » idées magnifiques, que les » Psaumes. Où puiser des notions plus vraies, plus manifestes de la Divinité; comment pler des tableaux plus » vifs, plus animés de la création? Les esprits justes, les » cœurs droits y trouvent une » ressource sûre & aisée dans » tous les événemens de la vie. » A côté des menaces & des » châtimens, marchent tous » jours l'espérance, les consolations & les faveurs. L'homme y apprend tout ce qu'il » faut pour vivre en paix avec » lui-même, avec les hommes, » avec Dieu. Toutes les situations de l'ame, tous les mouvemens du cœur y sont exprimés avec une variété & » une vérité dignes de l'Esprit-Saint ». Plusieurs sont évidemment prophétiques, ou en entier, ou en partie, & regardent divers objets cachés dans l'avenir, particulièrement le Messie. S. Jérôme appelle David, le Simonide, le Pindare, l'Alcée & l'Horace des Chrétiens: *David, Simonides noster Pindarus & Alcaeus, Flaccus quoque*. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poèmes divins, qu'elles en ont des versions dans leur langue. Spon parle dans ses *Voya-*

ges d'une Traduction de plusieurs Psaumes en vers turcs, composée par un renégat Polonois, nommé Halybeg.

DAVID EL DAVID, faux messie des Juifs, se révolta vers 932 contre le roi de Perse, qui s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il s'offroit à avoir la tête coupée, & qu'après le supplice il reviendroit aussi-tôt; mais ce fourbe ne fit cette demande, que pour éviter de plus grands tourmens. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes & d'impôts, & réduits à la dernière misère.

DAVID I, roi d'Ecosse & fils de Ste. Marguerite, occupa vingt-un ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, & les surpassa tous en sagesse & en prudence. Son amour pour la justice le portoit à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avoient prévariqué. C'est ce prince qui fonda & dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden & de Dunblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étoient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, niece de Guillaume le conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable & vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisoit toutes ses espérances, & dont la mort excitoit les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola

lui-même en ces termes : « Ce » seroit une folie & une impiété de se révolter en quelque chose contre la volonté » de Dieu, qui est toujours » sainte, juste & pleine de sagesse. Les gens de bien étant » condamnés à mourir, comme » les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de » mal à ceux qui servent le » Seigneur, soit pendant la » vie, soit après la mort ». Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentimens de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des Saints dans plusieurs Calendriers d'Ecosse. Malcolm IV, son petit-fils, lui succéda, & est aussi regardé comme Saint.

DAVID, roi d'Ethiopie, ou Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son pere en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, & envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, & au pape Clément VII. Son regne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenoit, tenoient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : *DAVID aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang & de la lignée de Juda; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair; empereur de la grande & haute Ethiopie, & de tous les royaumes & états, &c.* — Son fils CLAUDE lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, & lui demanda des évêques & des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nugnez, deux évêques & dix mil-

fionnaires, tous Jésuites, dont l'ordre ne faisoit que de naître. S. Ignace écrivit au prince Abyssin une grande lettre sur l'unité de l'Eglise & la primauté pontificale. Le P. Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la *Vie* de ce saint fondateur.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissoit vers le milieu du 5^e. siècle. Il puisa à Athenes la connoissance de la langue & de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs Européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un & dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai & le plus judicieux, en réfutant en même tems leurs erreurs. On conserve ses Ecrits dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques, autant que solides. Son style est coulant, exact & précis.

DAVID GANZ, historien Juif du 16^e. siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulée : *Tsemath David*, qui est rare; Prague, 1592, in-4^o. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4^o.

DAVID DE POMIS, médecin Juif du 16^e. siècle, se disoit d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui : I. Un traité *De Senum affectibus*, Venise, 1588, in-8^o. II. *Dictionnaire de la Langue Hébraïque & Rabbinique*, en hébreu & en italien, publié à Venise en 1587, in-folio, fort utile à ceux qui veulent lire les

Rabbins, & plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

DAVID DE DINANT, hérétique, vers le commencement du 13^e. siècle, étoit disciple d'Amauri, & enseignoit que Dieu étoit la matière première. Son système étoit assez semblable à celui de Spinoza : les erreurs d'un siècle se reproduisent dans un autre; & ce que les gens de secte & à système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile répétition. Il a été réfuté par S. Thomas & par d'autres théologiens.

DAVID, (George) hérétique, natif de Gand, fils d'un bateleur; s'imagina vers l'an 1525 qu'il étoit le vrai Messie, le 3^e. David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le Ciel, à ce qu'il disoit, étant vide, il avoit été envoyé pour adopter des enfans dignes de ce royaume éternel, & pour réparer Israël, non par la mort, comme Jésus-Christ, mais par la grace. Avec les Sadducéens, il rejetoit la résurrection des morts, & le dernier jugement; avec les Adamites, il réprouvoit le mariage, & approuvoit la communauté des femmes; & avec les Manichéens, il croyoit que le corps seul pouvoit être souillé, & que l'âme ne l'étoit jamais. Il fut fustigé & banni; ce qui l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant à ses disciples, qu'il ressusciteroit 3 jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le 3^e. jour, & le fit brûler avec ses écrits.

DAVIDI, (François) Soninien de Colofwar en Transylvanie, surintendant des églises réformées de cette province, mourut enfermé dans le château de Deva en 1579. C'est un des héros des Unitaires. Il avoit été luthérien, sacramentaire, arien, trithéite, samosarien, &c. Il reste de lui quelques ouvrages dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, remplis de blasphèmes & de contradictions, mais assez bien écrits.

DAVILA, (Henri-Catherine) d'une famille illustre du royaume de Chypre, se retira à Avila en Espagne, pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étoient rendus maîtres de son pays en 1570 & 1571. Comme il ne put tirer aucun soulagement des parens qu'il avoit en Espagne, il vint en France, & se fit connoître avantageusement à la cour de Henri III & de Henri IV. Il se signala sous ce dernier prince devant Honfleur en Normandie, & devant Amiens où il fut blessé. Depuis il se retira à Venise, & reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisoit par ordre de la république; c'étoit vers l'an 1634. Davila avoit avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier & le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des Guerres civiles de France* en 15 livres, depuis la mort de Henri II en 1559, jusqu'à la paix de Ver vins en 1598. Cet historien fait attacher ses lecteurs, par la manière dont il rend les détails, & par l'heureux enchaînement

de ses récits. Il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, & ne les devine pas toujours. Il auroit reçu plus d'éloges, s'il en avoit moins donné à son héroïne Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille; & s'il avoit retranché de son histoire quelques harangues, qu'on place aujourd'hui au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes & des hommes. L'*Histoire de Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre l'an 1644, en 2 vol. in-folio; à Venise, 1733, 2 vol. in-folio; à Londres, 1755, 2 vol. in-4°. Baudouin & l'abbé Mallet l'ont mise en françois: la traduction du dernier qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié, en 1743, à Rome, une Traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.

DAVILER, voy. AVILER (d').

DAVIS, (Jean) navigateur Anglois, parcourut en 1585 l'Amérique Septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes Orientales; mais pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit, auquel il donna son nom.

DAVITY, (Pierre) gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connoître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*Etats & Empires du monde*, en 1 vol. in-folio: livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin & Rocoles augmentèrent cette compilation de 5 vol., Paris, 1660, & ne la rendirent que plus mau-

vaife. Davity mourut à Paris en 1635, à 63 ans.

DAUMAT, voyez DOMAT (Jean).

DAUMIUS, (Christian) natif de Misnie, recteur du college de Zwickau, mourut en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savoit les langues mortes & vivantes. On lui doit des Editions de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, & plusieurs autres écrits: témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talens. Les plus estimés sont : I. *Tractatus de causis amissarum quarundam Linguae Latinae radicum*, 1642, in-8°. II. *Indagator & restitutor Græcæ Linguae radicum*, in-8°. III. *Epistolæ*, Iene, 1670, in-8°. ; Dresde, 1677, in-8°. IV. Des Poésies, &c.

DAUN; (Léopold, comte de) prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'or, grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil-aulique de guerre, naquit en 1705 d'une famille ancienne & illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, & se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avoit laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine étoit assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siege, combat le roi de Prusse à Chotzemits, le 18 juin 1757, & remporte une victoire complète. C'est à

cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen en 1758 ajouta de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siege de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avoient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck, & la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siptiz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi déjà vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eut fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant toutes les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat; humain & compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence étoit plus nécessaire que l'activité, lui ont été particulièrement favorables. Son coup-d'œil étoit sûr; mais quand le besoin du moment excluait la maturité de la réflexion, il avoit de la peine à prendre un parti vigoureux. Delà ses victoires sont restées souvent sans effet, & les vaincus, par des manœuvres hardies & rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée. DAVOT, (Gabriel) né à

Auxone , professeur en droit dans l'université de Dijon , mort en 1743 , laissa une *Institution au Droit François* , publiée en 1751 en 6 vol. in-12 , par Bannelier son confrere. Les matieres y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

DAUPHIN-BERAUD (appelé le *Sire de Combronde*) , étoit fils de Jean de l'Espinasse , chevalier , sire dudit lieu , & de Blanche Dauphine , dame de Saint-Illipse & Combronde. A la mort de sa mere il quitta le nom de l'Espinasse , & prit le nom de Dauphin , pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse il servit en Guienne sous le comte de Foix avec ses francs-archers & les volontaires de Saint-Illipse & de Combronde , qu'il y conduisit par ordre de son pere. En 1470 il accompagna Guillaume Cousinot , le comte Dauphin d'Auvergne son parent , & le comte de Comminges dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui donna sa confiance en Auvergne : il le fit chambellan , & général de l'armée qu'il envoyoit en 1475 contre le comte de Rouffi , maréchal de Bourgogne. Il avoit sous ses ordres le ban d'Auvergne , celui des terres du duc de Bourbon , celui de Beaujolois , & les francs-archers & volontaires de Géooffroi de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général , & battit l'armée du maréchal de Bourgogne le 21 juin à Mont-Reuillon , près la riviere d'Yonne en Nivernois. Le comte de Rouffi fut prisonnier de Dauphin , & ses héritiers

plaiderent pour se faire payer de la rançon du maréchal , qui lui appartenoit ; & le 24 février 1499 , il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent , par l'alliance d'Antoinette d'Amboise sa petite-fille , avec Louis prince de Luxembourg , comte de Rouffi. Beraud-Dauphin mourut en 1490 , bailli du Velay.

DAUPHIN , (Pierre) voyez DELPHINUS.

DAUSQUE , (Claude) né à Saint-Omer en 1566 , Jéuite , puis chanoine de Tournay , mort le 17 janvier 1644. Nous avons de lui : I. Une *Traduction* en latin des *Harangues de Basile* , évêque de Séleucie avec des notes , Heildelberg , 1604 , in-8°. II. Un *Commentaire sur Quintus Calaber* , Francfort , 1614 , in-8°. *Antiqui novique Latii Orthographica* , Tournay , 1632 , 2 vol. in-fol. III. *Terra & aqua , seu terræ fluctuantes* , Tournay , 1633 , in-4°. Les isles flottantes près de Saint-Omer , ont donné occasion à cet ouvrage , où l'auteur parle de toutes les isles semblables dont il a pu avoir connoissance ; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer , aux rivières. Cet ouvrage est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages qui prouvent que Dausque étoit versé dans les langues savantes , la théologie , l'histoire naturelle & l'antiquité profane ; mais on voit aussi que son savoir avoit plus d'étendue que son jugement de solidité. Il affectoit de se servir de termes peu usités qui rendent ses ouvrages presque intelligibles.

DAZÈS , (l'abbé) de Bor-

deaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des Jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits. I. *Le Compte rendu des Comptes rendus*. II. *Il est tems de parler*. III. *Le Cosmopolite*... Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des Jésuites. Ils sont néanmoins encore recherchés des curieux ; surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes, & beaucoup de recherches ; l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer : & en défendant les Jésuites, il manque d'égards & quelquefois de justice envers les autres religieux, & plusieurs personnes respectables.

DEAGEANT DE S. MARCELLIN, (Guichard) fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avoit fait contrôleur-général des finances. Arnaud d'Andilli le fit ensuite connoître au duc de Luynes. Deageant s'acquit la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions & négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux ; mais Deageant préféra un second mariage, & les intrigues de la politique, aux dignités & à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paroître beaucoup de zèle contre les Calvinistes : ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que *s'il avoit terrassé l'hérésie, Deageant pouvoit se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied*. Deageant essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, & eut ordre de

se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1639, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu*, contenant plusieurs choses particulières & remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu ; c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces Mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils ; on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'Histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, & presque toujours d'élégance dans le style ; mais il y a des choses curieuses.

DEBEZIEUX, (Balthazar) né à Aix en 1655 d'un avocat, fut consul & procureur du pays en 1692. Il étoit né pour des emplois plus considérables & plus difficiles à remplir. L'étude du droit à laquelle il s'étoit appliqué toute sa vie, avoit déjà fait de lui un grand juriconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, auquel il fut reçu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutint par les principes de la loi, qu'il possédoit parfaitement. Il rédigeoit dans son cabinet les questions qu'il avoit jugées au palais, & en a composé 4 gros vol. in-fol., tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avoient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris,

1750, en 1 vol. in-fol., comme une continuation de Boniface, arrêta le parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cethabile magistrat mourut en 1722, également regretté des gens de bien & de ses confreres.

DÉBONNAIRE, (Louis) né à Troyes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la fuite. Il étoit prêtre, & mourut en 1752. On a de lui: I. Une *Imitation*, avec des réflexions, in-12. II. *Leçons de la Sagesse*, 3 vol. in-12; bon livre. III. *L'Esprit des Loix quintessencié*, 2 vol.; critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes. IV. *La Religion Chrétienne méditée*, avec le P. Jard, 6 vol. V. *La Règle des devoirs*, 4 vol. in-12; & différens ouvrages en faveur de la constitution.

DÉBORA, femme de Lapidoth, ou plutôt DEBBORA (mais l'usage en français a prévalu pour *Débora*), femme prophétesse des Israélites, ordonna de la part de Dieu à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, & battit le général ennemi vers l'an 1285 avant J. C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfans d'Israël. Débora & Barac la célébrèrent le même jour par un Cantique d'action de grâces. « C'est Dieu, disent » les vainqueurs reconnoissans, » qui amena Sizara au lieu où » il devoit être vaincu; c'est » Dieu qui mit en déroute sa » nombreuse armée ». Qu'étoit-ce en effet que dix mille

Tome III,

hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable & aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faux? Qu'étoit-ce que Barac & Débora, qui ne savoient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara? Mais le Seigneur étoit à la tête de cette petite troupe; il la couvroit de son bouclier, & delà elle étoit invincible. C'est ce Cantique, plein d'idées hardies, grandes & fortes, d'images brillantes & guerrières, joint au sujet traité dans les chapitres 19 & 20 du livre des *Juges*, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter *l'Histoire véritable des tems fabuleux*, observ. prélim. tom. I, pag. 55, & tom. III, pag. 343. Voyez HOMERE.

DECE, (Cneius Metius Quintus Trajanus Decius) né l'an 201 à Bualie, dans la Pannonie inférieure, avoit l'air & le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, & parvint aux premiers grades. Il y eut en 249 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais au-lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, & marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de Philippe & de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses & les Goths qui désoloient la Mœsie & la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ce dernier peuple. Ses troupes ayant plié en une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça,

sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils Dece le jeune, qu'il avoit associé à l'empire, fut tué vers le même tems par les Goths. Un mélange de bonnes & de mauvaises qualités a partagé les historiens. Les païens ont beaucoup loué son courage & son amour pour la justice. Son esprit étoit solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étoient réglées, & il les avoit perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très-ridicule & inutile décret, *égal à Trajan*, & l'honora du titre de *Très-Bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux Chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer & le feu contre eux, en haine de Philippe qui les avoit aimés & protégés.

DECE, (Philippe) célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535. avoit reçu de la nature un esprit subtil & délié, parvint par une étude assidue & un exercice continu, à se faire regarder dans les disputes publiques, comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptoit au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste & du Code; des *Conseils* & des *Commentaires* sur les règles du Droit. Du Moulin a fait des notes sur ces différens ouvrages.

DÉCEBALE, roi des Daces, prince également sage & vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, & battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu,

il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur & du sénat. Décebale reprit bientôt les armes, & voulut soulever les princes voisins contre les Romains; Trajan marcha de nouveau contre lui, & après avoir défait ses troupes en différentes occasions il l'obligea à se tuer, 105 ans après J. C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, & érigea la Dacie en province Romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie.

DECENTIUS, (Magnus) frere de Magnence, fut fait César, & eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, & consterné de la mort de son frere, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECIANUS, (Tiberius) jurisconsulte d'Udine, au seizième siècle, dont on a des *Consultations* & d'autres ouvrages en 5 vol. in-fol. Il mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous; car il est très-peu connu aujourd'hui.

DECIUS-MUS, (Publius) consul Romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'étoit que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornelius d'un pas désavantageux, & eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus l'an 340 avant J. C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Decius-Mus, son fils, héritier de la superstition de son pere, se dévoua aussi à la mort durant son 4^e. consulat. Son petit-fils imita son

exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pirrhus lui avoit fait dire que s'il s'avisoit de le faire, on seroit sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendroit vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifioit, après quelques cérémonies, & quelques prières que faisoit le pontife, s'armoit de toutes pieces, & se jetoit dans le fort de la mêlée. Il en coûtoit la vie au superstitieux; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnoit un nouveau courage, sauvoit quelquefois la patrie.

DECIUS, (Joannes Barovius) né à Tolna, fit de grands progrès dans les belles-lettres à Coloswar, ou Clausenbourg en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs Hongrois, avec lesquels il parcourut la Hongrie, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse, &c.; il étoit de retour dans sa patrie en 1593. On a de lui: I. *Syntagma Institutionum juris imperialis ac hungarici*, Coloswar, 1593, in-4°. II. *Hodoeporicon itineris Transylvanici*, &c., Wittemberg, 1587, in-4°. C'est la description de ses voyages en vers. III. *Adagia Latino-Ungarica*, Strasbourg. Il paroît qu'il étoit attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

DECIUS, empereur, voyez DECE.

DECIUS, (Philippe) voyez DECE.

DECKER DE WALHORN, (Jean) né à Walhorn dans la

province de Limbourg, en 1583, conseiller au conseil souverain de Brabant, mourut à Bruxelles l'an 1646. On a de lui: I. *Dissertationum Juris & decisionum Libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable, est celle de Bruxelles en 1686, in-fol. II. *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

DECKER ou DECKHER, (Jean) avocat & procureur de la chambre impériale à Spire. Son principal ouvrage est intitulé: *De scriptis adespotis, pseudepigraphis & suppositiis Conjecturæ*. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum & pseudonymorum* de Placcius, 1708, in-fol. Il vivoit dans le 17^e. siècle.

DECKER ou DECKHER, (Jean) Jésuite, né vers l'an 1559 à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie & la théologie scholastique à Douay, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, & devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619. C'étoit un religieux d'un profond savoir & d'une éminente piété. Tout son tems étoit partagé entre l'étude & la prière. Nous avons de lui: I. *Tabula chronographica a captâ per Pompeium Ierosolymâ, ad incensam & deletam a Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4°. II. *Velificatio seu theorematum de anno ortus ac mortis Domini*, Gratz, 1605, in-4°. Cet ouvrage n'étoit qu'un essai qui préludoit à un autre plus ample, divisé en trois tomes, & intitulé: *Theologicarum dissertationum mixtim & chronologicarum, in Christi nativitatem*, &c. Cet ouvrage,

que bien des savans désiroient voir imprimé, fut supprimé : le P. Decker souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravit le fruit de 40 ans de travail. On craignoit que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Peres & de l'Eglise; mais peut-être ne faisoit-on pas assez attention que les saints Peres eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit à Gratz & à Louvain.

DECKER, (Leger-Charles) né à Mons en Hainaut en 1645, enseigna la philosophie à Louvain, fut doyen de la Métropole de Malines, où il mourut le 14 octobre 1723, après avoir publié : I. Divers ouvrages contre *Le Droit Ecclésiastique* de Van-Espen. II. *Bajanismi Historia brevis*, Louvain, 1699, petit in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, & diverses anecdotes relatives à l'erreur de Baius. III. *Jansenismi Historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux Défenses de cet ouvrage, 1700 & 1702. IV. Plusieurs autres ouvrages pour la défense des décisions de l'Eglise. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*, Louvain, 1675, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses. Decker y fait voir qu'il est faux que le pape Zacharie ait condamné Virgile pour avoir soutenu qu'il y avoit des antipodes; que le pape condamna uniquement ceux qui ne comptoient pas ces antipodes parmi les descendants d'Adam. Les journalistes de Trévoux &

M. Dutens ont depuis démontré la même chose. Voy. ZACHARIE.

DECKER, (Jean-Henri) est auteur d'un livre assez rare : *De spectris*, Hambourg, 1690, in-12.

DÉDALE, artiste Athénien, le plus industrieux de son tems, eut Mercure pour maître. Il inventa plusieurs instrumens, & fit même des statues supérieures à toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors. Ses grands talens ne l'empêcherent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie : il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crete. C'est-là qu'il construisit le labyrinthe, si célébré par les poètes. Dédale fut la première victime de son invention; car ayant favorisé les amours de Pasiphaë, fille de Minos, éprise d'un taureau (d'où, suivant la fable, naquit le monstre *Minotaurus*, que Virgile appelle *veneris monumenta nefanda*), il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un & l'autre, par le secours des ailes artificielles qu'il colla à ses épaules, & à celles de son fils Icare. Cocale, roi de Camique dans la Sicile, lui donna un asyle, où il demeura jusqu'à sa mort. Les poètes ont donné de grands éloges à Dédale. On lui a attribué l'invention de la coignée, du niveau & des voiles des navires. On a dit que ses statues étoient autant d'automates animés. Mais Goguet pense avec raison que ces ouvrages tant

vantés dans l'antiquité, durent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté & à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avoit vu plusieurs de ces statues, avouoit qu'elles étoient choquantes; les proportions en étoient outrées & colossales. Plusieurs critiques regardent comme fabuleuse toute l'histoire de Dédale. Ceux qui, dans la mythologie, cherchent toujours des moralités, ont cru voir dans le fameux labyrinthe, l'image de la raison humaine, abandonnée à elle-même.

» On peut, dit l'un d'eux,
 » considérer la raison comme
 » semblable en quelque sorte
 » à ces palais enchantés des
 » poètes qui, dans l'étendue
 » d'une enceinte immense,
 » comprenoient des appartemens magnifiques, des jardins, des forêts, des lacs, des cavernes & des précipices. C'est un vrai labyrinthe, où se perd quiconque ne se défie pas des galeries tortueuses, de ce séjour insidieux. Le grand Architecte qui l'a fait, nous a donné un fil pour nous diriger & nous conduire dans ces contours si multipliés & si dangereux. Ce fil est la foi de la révélation, l'autorité d'une Religion Divine :

Hic labor ille domus & inextricabilis error;

Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,

Cæca regens filo vestigia. JEN. VI.

DEDALION, frere de Céix, fut si touché de la mort de Chioné sa fille, tuée par Diane, à qui elle avoit osé se préférer pour sa beauté, qu'il se précipita

du sommet du Mont-Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

DEDEKIND, (Frédéric) Allemand, publia dans le 16^e. siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la Folie d'Erasme*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse & de la grossièreté, intitulé : *Grobianus, sive de incultis moribus & inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8^e. L'auteur paroît avoir plus de finesse dans l'esprit, que n'en avoient alors ses compatriotes.

DÉE, (Jean) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, & la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêveries en France & en Allemagne, il revint en Angleterre, où malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Elisabeth, qui l'avoit rappelé, lui donna quelques secours, & l'honoroit du titre de *son philosophe*; ce qui ne répond guere aux rares lumières & au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avoit un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étoient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., & les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connoître les superstitions & les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné.

DÉJANIRE, fille d'Oenée,

roi d'Etolie, fit la conquête d'Hercule qui combattit pour elle contre le fleuve Acheloüs. Le centaure Nessus ayant enlevé la maîtresse du héros, Hercule le perça d'un coup de fleche empoisonnée. Le mourant donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porteroit, il ne pourroit jamais aimer une autre femme qu'elle. Déjanire, ayant été abandonnée pour Iole, envoya la chemise à son époux, qui devint aussitôt furieux. Il se jeta dans le feu d'un sacrifice; & sa femme, désespérée de sa mort, prit sa massue & se tua sur le champ.

DÉIDAMIE, fille de Lycomedes, roi de Scyros, de laquelle Achille eut Pyrrhus, lorsqu'il étoit caché dans la cour de ce prince.

DEIDIER, (Antoine) étoit de Montpellier, & professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation : *De morbis venereis*, imprimée en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide, qui cependant a été étendu par quelques médecins à plusieurs autres maladies. Il établit la cause de cette contagion dans une infinité de petits animaux, qui passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débâche.

DEIDRICH, (George) poète de Transylvanie, florissoit sur la fin du 16e. siècle. On a de lui plusieurs poèmes, dont le plus considérable est *Hodoeporicon itineris Argentoratensis*, Strasbourg, 1589; c'est une

déscription en vers de la Hongrie & d'une grande partie de l'Allemagne.

DEJOCÈS, premier roi des Medes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque tems en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son regne fut marqué par des établissemens utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle étoit divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermoit le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Dejocès la peupla & lui donna des loix, dont il soutint l'autorité par des châtimens sévères. Il mourut l'an 656 avant J. C., après un regne de 53 ans.

DEIOPÉE, une des nymphes de la suite de Junon, qui la promit à Eole, à condition qu'il feroit périr la flotte d'Enée. Virgile l'appelle *nympharum pulcherrima*.

DEJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat Romain le titre de roi de cette province & de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César & Pompée, il prit le parti de ce dernier. César irrité l'accabla de reproches, & le priva de l'Arménie Mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnase, roi du Pont, & ne lui laissa que le titre de roi. Dejotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César; il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa belle harangue : *Pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné

quelque tems après. Dejotarus rentra dans ses états, & joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne fait pas positivement en quelle année il mourut; mais il étoit extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J. C.

DEIPHILE, fille d'Adrasle, roi d'Argos, & femme de Tydée, dont elle eut le fameux Diomede.

DEIPHOBÉ, fils de Priam, épousa Hélène, après la mort de Pâris; mais lorsque Troie fut prise, Hélène le livra à Ménélas, pour rentrer en grace avec son premier mari. Ce grec le mit dans l'état affreux où le représente Virgile :

*Lacerum crudeliter ora
Ora manusque ambas, populataque
tempora raptis
Auribus, & truncas inhonesto vul-
nere nares.*

DÉIPHON, fils de Triptolème & de Méganire, ou selon d'autres, fils d'Hippothon. Cérès l'aima tellement, que pour le rendre immortel, & pour le purifier de toute humanité, elle le faisoit passer par les flammes. Méganire, mere de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui monta aussi-tôt sur un char traîné par des dragons, & laissa brûler Déiphon.

DEL, voyez VON-DEL.

DELANDE, (François) curé de Grigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caën, est mort en odeur de sainteté, le 25 janvier 1772. Sa Vie a été écrite par M. Ameline, prêtre licencié en droit; Paris, 1773, in-8°.

DELAMET, (Adrien-Au-

gustin de Bussi) d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumière que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité & dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, & se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, & à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étoient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, en 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un volume in-8°, qui renferme ses *Résolutions* & celles de Fromageau. L'auteur avoit été associé à Ste-Beuve, son ami, dans la résolution des cas de conscience; les fruits de leur travail, & de quelques autres casuistes, ont été recueillis en 1732, dans un *Dictionnaire*, en 2 vol. in-fol.

DE-LA-SANTE, voyez SANTE.

DELAUDUN, (Pierre) fils d'un mauvais poète d'Usès, né à Aigaliers, s'occupait encore plus que son pere à la poésie française. Il se fit connoître dans son tems par un *Art poétique* français, 1556, in-16, & par d'autres Pièces de Poésie écrites dans le style de Ronfard. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers en 1629. Outre

son *Art poétique*, on connoit de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poëme insipide, divisé en 9 livres, dédié à Henri IV. L'auteur étoit juge d'Usès.

DELCOUR, (Jean) célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourte, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du 17^e. siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liege. M. de Vauban, instruit de ses talens, voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devoit être posée dans la place des Victoires à Paris, & qui a été exécutée depuis par Desjardins de Breda; Delcour s'en excusa sur son grand âge & ses infirmités. Il mourut à Liege le 4 avril 1707. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liege & dans les Pays-Bas. On admire à Liege le *Sauveur au Sépulcre* en marbre blanc dans l'église des religieuses dites *Bons Enfans*, la statue de S. Jean-Baptiste de bronze au-dessus de la fontaine Hors-Château, celle du même Saint dans l'église paroissiale de ce nom, la belle Fontaine de la place S. Paul, dont les figures sont en bronze. Sa modestie & sa probité ajoutaient encore à l'éclat de ses talens. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégans & ses draperies bien jetées. Delcour avoit un frere qui s'est distingué dans la peinture.

DELFAU, (Dom François) né à Montet en Auvergne en 1637, entra dans la congrégation de S. Maur en 1656, & se fit un nom dans son ordre. Arnould ayant engagé les Béné-

dédictins de S. Maur à entreprendre une nouvelle édition de S. *Augustin*, D. Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le Prospectus en 1671, & il étoit déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé: *L'Abbé commendataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt surmer à 39 ans, en 1676, comme il passoit de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *Dissertation latine sur l'Auteur du livre de l'Imitation*, solidement réfutée par MM. Amort, Ghequiere & Desbillons. Voyez KEMPIS.

DELISLE, voyez LISLE.

DELIUS ou **DILIUS**, (Quintus) un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopâtre, il lui persuada de paroître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, & elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J. C. Delius passa sa vie à changer de parti; il servit tour-à-tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre suivant ses intérêts; ce qui lui fit donner le nom de *Cheval de relais de la République*. Il avoit écrit l'histoire de son tems.

DELMATIUS, (Flavius-Julius) petit-fils de Constance-Chlore, étoit neveu de Constantin, qui aimoit en lui un excellent naturel, & des talens distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, & lui donna, dans le partage qu'il fit de l'Empire, la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe. Il devoit posséder ces provinces en propre; mais après la mort de Constantin, ar-

rivée en 337, les troupes ne voulurent reconnoître pour empereurs que ses trois fils, & assassinerent ceux qui prétendoient à la succession impériale. Delmatus fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance, qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritoit un meilleur sort : il avoit les traits, la figure & les bonnes qualités de Constantin.

DELMONT, (Dieudonné) né à St-Trond, ville de la principauté de Liege, en 1581, fut ami de Rubens, son élève & son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talens, un bon guide & l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut le 25 novembre 1634. Sa composition est noble & élevée, son dessin correct, sa couleur & sa touche fort belles.

DELORME, voyez LORME.

DELPHIDIUS, (Attius Tiro) fils du rhéteur Patere, Gaulois d'origine, se fit un nom par ses poésies & par son éloquence; mais il ternit ses talens par son ambition & son penchant pour les accusations. En 358 il accusa de péculat, devant Julien alors César, Numerius gouverneur de la Narbonnoise, qui nia les faits qu'on lui imputoit. Delphidius ne pouvant les prouver : *Quel coupable, s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes ? — Et quel innocent, lui répliqua Julien, ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé ?*

DELPHINUS, (Pierre) sa-

vant général des Camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des Lettres, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare & très-cher. On trouve de nouvelles Lettres de cet auteur dans la Collection de Martenne.

DELPHUS, fils d'Apollon & de Thyas, habitoit les environs du mont Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut pere de Pythis, qui donna aussi le sien à cette même ville.

DELRIO, (Martin-Antoine) naquit à Anvers en 1551, se fit Jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au Conseil de Brabant, & celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douay en 1589, la théologie morale à Liege, les langues & les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain en 1608, à 57 ans. Ce Jésuite avoit commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : I. Ses *Disquisitions magiques*, en latin, Louvain, 1599; Mayence, 1624; Cologne, 1633 (édition très-incorrecte). Duchesne en donna un *Abrégé* en français, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, &

une multitude de faits, dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre est assez circonstancié & appuyé pour donner de l'embarras aux explicateurs les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le Nouveau-Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'Ecriture, les Peres, particulièrement Origene, S. Augustin, S. Grégoire de Nazianze, S. Léon, les conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples & l'expérience de tous les siècles. Enfin il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout & ceux qui ne croient rien: milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement & sa critique. Pfellus, Théophile Raynaud & Gisbert Voet ont aussi discuté à fond la même matière (voyez ASMODÉE, HAEN, LE BRUN, MAFFÉE Scipion, SPÉ, MÉAD, BROWN Thomas). Une chose remarquable, c'est que dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est question de magie, & cela non pour en rire, ce qui a été long-tems de mode; mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, & que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la Providence vouloit que l'inconsequente & irrésistible philosophie, lors même qu'elle réu-

nit tous ses efforts contre les êtres invisibles & les articles de croyance qui en résultent, établit des preuves destructives de ses dogmes les plus chers: preuves non-seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais preuves qui jadis lui paroissent beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectoit encore en apparence, tandis qu'elle en faisoit déjà l'objet de sa principale attaque (voyez FAUSTUS). II. *Des Commentaires sur la Genèse, le Cantique des Cantiques & les Lamentations*, 3 vol. in-4°, solides & estimables. III. *Les Adages sacrés de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tom. in-4°. IV. *Trois volumes des Passages les plus difficiles & les plus utiles de l'Ecriture-Sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs. V. *Des Commentaires & des Paraphrases sur les Tragédies de Sénèque*, précédées du recueil des fragmens qui nous restent des anciens tragiques latins. — Il est différent de Jean DELRIO de Bruges, doyen & grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le Psaume cxviii*, in-12, 1617.

DELVAUX, (Laurent) sculpteur, né à Gand, & mort à Nivelles le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *Statues* qui ornent la façade du palais, la *Chaire* de la cathédrale de Gand, jugée un peu trop sévèrement par l'auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre*, & un grand nombre d'autres

ouvrages, sont des monumens de son travail & de ses talens. Sa maniere dirigée & formée par les modeles antiques, a peut-être plus de force que de graces, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse, & le duc Charles de Lorraine ont estimé & récompensé les talens de cet artiste.

DEMADES, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses Discours que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : *Puifque les dieux, lui dit il, vous ont donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi vous avilir jusqu'à jouer celui de Therfite ?* Le même Philippe ayant demandé à Demades, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Chéronée, ce qu'étoit devenu le courage des Athéniens : *Vous le sauriez*, répondit-il, *si les Macédoniens avoient été commandés par Charès. & les Athéniens par Philippe.* Demades étoit fort intéressé. Antipater son ami, ainsi que celui de Phocion, disoit : « Qu'il ne pouvoit faire ac- » cepter des présens à celui-ci, » & qu'il n'en donnoit jamais » assez à l'autre pour satisfaire » son avidité ». Demades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J. C. Nous avons de lui : *Oratio de Duodecenniali*, 1619, in-8°, & dans *Rhetorum Collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol.

DEMARATE, fils d'Arif-

ton, & son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomenes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Demarate se retira en Asie, l'an 424 avant J. C. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandoit un jour, pourquoi étant roi, il s'étoit laissé exiler ? *C'est*, répondit-il, *qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois.* Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, & trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xercès faisoit contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DEMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J. C. La domination de Cypsele, qui avoit usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, & s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est-là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'ancien*.

DEMARTEAU; (Gilles) graveur, né à Liege en 1722, mort à Paris l'an 1776, excelloit dans la maniere de graver, qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Licurgue blessé dans une sédition*, piece faite pour la réception à l'académie royale de peinture. On lui attribue communément la gloire de l'invention de cette méthode de graver.

DEMESTE, (Jean) docteur en médecine, capitaine & chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liege, membre de plusieurs académies, mourut à Liege, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la Chymie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens de ce siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses de vogue que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnoître un grand fonds de savoir, & un résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment aux yeux des gens sages, le mérite de ce médecin, c'est l'exercice actif, charitable & désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, & son zèle à les défendre dans toutes les occasions.

DEMETRIUS, *Poliorcete* (c'est-à-dire, le *Preneur de villes*) fils d'Antigonus, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, fit la guerre à Ptolomée Lagus avec divers succès. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Demetrius de Phalere, & rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avoit perdu depuis 15 jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple autrefois si fier, & alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans, & lui assigna, pour son logement, le derrière du temple de Minerve. Ce prince y logea, & fit de la

maison de la déesse, un lieu de débauche & de prostitution, où ses courtisannes étoient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir incessamment la somme de deux cent cinquante talens, qu'il fit distribuer à Lamia & aux autres courtisannes qui étoient avec elle, pour leur pommade & leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'usage de cette somme plus que la somme même. Seleucus, Cassandre & Lyfimachus, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J. C. Après cette défaite, il se retira à Ephèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grece, qu'il regardoit comme l'asyle où il seroit le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avoit résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, & fit voile vers la Chersonnese de Thrace, où il ravagea les terres de Lyfimachus, & emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque tems, Agathocles, fils de Lyfimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie & de la Médie, & de se réfugier dans la Cilicie. Seleucus, auquel il avoit fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour route grace il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés

& les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas de rompre les barrières qu'on lui opposoit. Il marcha pour surprendre Seleucus dans son camp durant la nuit ; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Seleucus l'envoya dans la Chersonnese de Syrie, & ne négligea rien de ce qui pouvoit adoucir les rigueurs de son exil. Demetrius y mourut 3 ans après, l'an 286 avant J. C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince étoit, dans le repos, délicat, fastueux, efféminé ; dans l'action, dur, infatigable, intrépide ; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux & emporté dans la prospérité.

DEMETRIUS I, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus le Grand, & fils de Seleucus Philopator, fut envoyé en ôtage à Rome par son pere. Quand il fut mort, Antiochus Epiphanes, & après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Demetrius, usurperent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes Syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chasserent Eupator & Lyfias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, & s'affermir sur son trône. Alcime, qui avoit acheté le souverain pontificat des Juifs, d'Antiochus Eupator, vint demander à Demetrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Ju-

das Machabée comme un tyran & comme un ennemi des rois de Syrie. Demetrius envoya Nicanor contre ce grand-homme, le défenseur de sa patrie & de sa religion ; & ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Demetrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils seconderent à l'envi les desseins d'Alexandre Balas, qui passoit pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci lui ayant présenté le combat, & l'ayant défait, Demetrius fut tué dans la fuite, après un regne de onze années, 150 ans avant Jésus-Christ.

DEMETRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire *Vainqueur*, étoit fils du précédent. Ptolomée Philometor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son pere, après en avoir chassé Alexandre Balas. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, & laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui régnoit & tyrannisoit sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Balas, pour usurper la Syrie, & en vint à bout. Demetrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse ; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Thraates leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rhodogune l'an 141 avant J. C. Cléopatre, sa première femme, épousa par dépit Sydetes, frere de Demetrius. Sydetes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C., Demetrius

fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avoient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolomée Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Demetrius chassé par son peuple, & ne trouvant aucun asyle, se sauva à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre sa première femme. Cette Princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J. C. Alexandre Zebina, que Ptolomée avoit mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs loix particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, depuis laquelle ils datent.

DEMETRIUS de Phalere, célèbre disciple de Théophraste, acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par son éloquence, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J. C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, & rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avoit de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, & ses statues furent renversées. *Au moins*, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, *ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées*. Le philosophe content de sa vanité, se retira, sans se plaindre, chez Ptolomée Lagus, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses en-

fans. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, & qu'il se déclara pour les fils d'Euridice. Philadelphie, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J. C., il le relégua dans la haute Egypte. Demetrius ennuyé de son exil, & ne trouvant pas dans sa faible philosophie, de moyens pour le supporter, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogene-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Demetrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolomée Philadelphie; qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes; & qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Demetrius de Phalere avoit composés sur l'histoire, la politique & l'éloquence, sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, & dont la dernière édition est de Glasgow, 1743, in-4°, est de Denys d'Halicarnasse.

DEMETRIUS Pepagomene, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivoit dans le 13^e. siècle. Il a laissé un traité *De Pedagra*, grec & latin, Paris, 1558, in-8°.

DEMETRIUS, orfèvre d'Epheèse, dont le principal trafic étoit de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendoit aux étrangers. Cet homme, voyant que le progrès de l'Evangile nuisoit à son commerce, suscita une sédition contre S. Paul & les nouveaux Chrétiens, qu'il ac-

cusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephese. Il les accusa comme d'un blasphème énorme d'avoir dit *que les mains des hommes ne pouvoient faire des dieux*. Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adorassent les statues?

DEMETRIUS, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le Cynique répondit : *Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème*. L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, & le relégua dans une île. Le Cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : « Tu fais tout ce que tu » peux pour que je te fasse » mourir ; mais je ne m'amuse » pas à faire tuer tous les chiens » qui aboient ». Ce Demetrius avoit été disciple d'Apollonius de Thyane. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La » nature, dit cet écrivain, l'a » voit produit pour faire voir » à son siècle, qu'un grand » génie peut se garantir de la » corruption de la multitude » : exagérations & pantalonades philosophiques. Voyez VESPA SIEN.

DEMETRIUS, Grec, de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit & d'intrigue, embrassa le Mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la

condition d'un tribut, mais dans le fond pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devoit y voir, un traître dont il avoit à se défier, & non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Demetrius piqué anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, & lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Demetrius accompagna le bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siège ; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds & écrasé par la cavalerie.

DEMETRIUS CHALCONDYLE, voyez CHALCONDYLE.

DEMETRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre de Gereslau, d'abord moine de l'ordre de S. Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devoit jouer, & l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. Demetrius ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, & dit qu'on n'en agiroit pas de la sorte si on le connoissoit. *Et qui es tu donc ?* lui demanda le seigneur Lithuanien. — *Je suis*, répondit le jeune Moscovite, *fils du czar Jean Basilowitz ; l'usurpateur Boris voulut me faire assassiner : mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressembloit parfaitement, & on me fit*

ensuite évader. Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avoit mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Demetrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établiroit la Religion Romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor & toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mere & le fils de ce prince. La résolution que prit Demetrius d'épouser une Catholique-Romaine, le rendit bientôt odieux; c'étoit la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi & une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, sur-tout une église qu'on bâtiſſoit pour des Jésuites. Un Boïard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnoit pour le mariage du czar. Il entre dans le palais, le sabre dans une main, & une croix dans l'autre, & casse la tête à l'impôſteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui étoit devant le château, demeura exposé pendant 3 jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils & sa fille, furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand-duc & couronné le premier juin 1606. Quelques auteurs prétendent que cet infortuné étoit le vrai Demetrius, & que son droit à la couronne fut bien constaté; mais dans ces sortes de révo-

lutions, ceux qui succombent, ont toujours tort.

DEMETRIUS, fils du précédent, & de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mere accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un Cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignoient sa naissance. Le jeune-homme vécut jusqu'à 26 ans, dans une entière ignorance de ce qu'il étoit. Un jour qu'il se lavoit dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portoit sur les épaules. Un prêtre Russe les déchiffra, & y lut : *DEMETRIUS, fils du czar Demetrius.* Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appella Demetrius à sa cour, & le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changerent de face. Demetrius fut obligé de se retirer en Suede, & de là dans le Holstein; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avoit alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyoit en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, ils s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Demetrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, & exécuté en 1635. On lui coupa la tête & les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place, & dévoré par des dogues.

DÉMOCEDE de Crotone, le

le plus fameux médecin de son tems, étoit fils de Calliphron, & ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius fils d'Hystaspes, fit mourir l'assassin, & transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocede étoit confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'étoit défait le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, & on ne pouvoit obtenir de grace à la cour que par son canal. Démocede ayant guéri Atosse, fille de Cyrus & femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grece. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone & y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J. C.

DÉMOCHARES d'Athènes, étoit neveu de Démoftheus, ou, selon Plutarque, dans la *Vie des dix Orateurs*, fils de sa fille & de Lachés. Timée en a donné une peinture très-désavantageuse, mais Polybe le défend. Athenée fait mention d'une harangue de Démochares contre Philon, ami d'Aristote. Cicéron parle du style de Démochares, au sujet d'un traité qu'il avoit composé sur ce qui s'étoit passé de son tems à Athènes.

DÉMOCHARES, voyez **MOUCHY**.

DÉMOCRITE, naquit à Abdere dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xercès dans le tems de son expédi-

Tome III.

tion en Grece. Ce prince lui laissa par reconnoissance quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie & l'astrologie. Il étudia ensuite sous Lencippe, qui lui apprit le système des atômes & du vide. Ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, & on prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, & leur lut son grand *Diacosme*, qu'il regardoit comme un ouvrage admirable. Ses juges qui n'étoient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talens, lui érigèrent des statues, & ordonnerent qu'après sa mort, le public se chargeroit de ses funérailles. On assure qu'il rioit toujours; mais c'étoit un ris de morgue & d'insulte: se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendoit être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes, comme parmi les nouveaux, c'étoit à qui se distingueroit, à qui occuperoit les regards & les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la

plupart de ces vieux sages étoient inférieurs à un de leurs collègues (Séneque), qui pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débatoit des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapiens publicos mores, nec oculos in se vitæ novitate convertit.* Les Abderitains à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, & écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu chez lui, en porta un jugement différent, si ce qu'on en raconte, est plus vrai que l'anecdote suivante. Hippocrate avoit, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Ce philosophe la salua comme vierge la 1^{re}. fois qu'il la vit ; mais le jour d'après, il la traita de femme, parce qu'on en avoit abusé pendant la nuit. Ce conte est fort célèbre, mais il n'en est pas plus vrai. Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre sur la vie de ces vieux philosophes, autant d'aventures prodigieuses, que sur celle des baladins. On peut douter aussi qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément ; quoique ces sortes d'expédiens soient assez assortis aux génies de ces fameux sages. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J. C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avoit composés. Il croyoit que les atômes & le vide étoient les principes de toutes choses, qu'ils rouloient & étoient portés dans l'univers, & que de leur rencontre se formoient le feu, l'eau, l'air & la terre. Cela suffit pour ne

point pleurer sur la perte du *Diacosmos* & des autres faits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier, au 16^e. siècle, a traduit du grec un petit traité qu'il dit faire partie des Œuvres d'Hippocrate, & que Laurent Joubert (*voyez son article*) a mis à la suite de son *Traité du Ris*. Il est intitulé : *De la cause du ris de Démocrite, expliquée & témoignée par Hippocrate, dans une Lettre d'Hippocrate à Damagete, sur le ris de Démocrite*. C'est un morceau rare & singulier.

DEMON ou DEMENETE, Athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J. C. Il écrivit & parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverroit un vaisseau pour revenir ; & que non-seulement les 30 talens auxquels il étoit condamné, lui seroient remis, mais encore qu'on en tireroit 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en action de grâces de ce qu'il avoit conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe Crétois, fut, dit-on, d'une maison opulente, méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière : mais il prit ce qu'il lui parut bon dans chacune. Il affectoit de parler comme Socrate ; mais il se rapprochoit beaucoup de Diogene pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, & fut enterré

aux dépens du public. Il dit à ceux qui étoient autour de son lit : *Vous pouvez vous retirer , la farce est jouée.* Il vivoit sous l'empereur Adrien , vers l'an 120 de J. C. Lucien nous le donne pour un sage unique ; mais dans la vérité du fait , ce n'étoit qu'un effronté , un plat diseur de dégoûtans & d'obscenes calembours , qui seroit honoré fort au-dessus de son mérite , si on l'appelloit comme Socrate , qui avoit aussi quelque chose de ces qualités : *Scurra atticus.*

DÉMOPHILE, évêque de Berée , joua un grand rôle parmi les Ariens. Le pape Libere ayant été exilé auprès de lui , Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium ; formule dressée avec beaucoup d'art , & qui à la rigueur pouvoit être défendue , comme elle le fut par S. Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini , fut placé par ceux de son parti sur le siege de Constantinople , & chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386 , après avoir assisté à plusieurs conciles où il avoit toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DEMOPHOON , fils de Thésée & de Phedre. Après l'expédition de Troie , où il s'étoit trouvé , ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace , il y épousa Phyllis , fille de Lycurgue , roi de cette contrée.

DÉMOSTHENES , naquit à Athenes , non d'un forgeron , comme Juvenal veut le faire entendre , mais d'un homme assez riche , qui faisoit valoir des forges. Il n'avoit que 7 ans

lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien , & laisserent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée , & la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence , en prit des leçons sous Isée & Platon , & profita des traités d'Isocrate qu'il avoit eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans , & les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable , & une poitrine très-foible , étoient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre , en mettant dans sa bouche de petits cailloux , & en déclamant ainsi plusieurs vers de suite & à haute voix , sans s'interrompre , même dans les promenades les plus rudes & les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix , il alloit sur le bord de la mer , dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités , & y prononçoit des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus , pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple & les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus ; il s'enfermoit des mois entiers dans un cabinet souterrain , se faisant raser exprès la moitié de la tête , pour se mettre hors d'état de sortir. C'est-là qu'à la lueur d'une petite lampe , il composa ces harangues , chef-d'œuvres d'éloquence , dont les envieux disoient qu'elles sentoient l'huile , mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que

nous a laissé l'ancienne Grece. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étoient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui vouloient les asservir; il anima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, & inspira à ses concitoyens la haine dont il étoit pénétré, pour vaincre leur irrésolution & leur mollesse. « On court, » dit-il, sur les places publiques, on se demande s'il est » vrai que Philippe soit mort » ou malade: mort ou vivant » que vous importe? Vous » vous feriez bientôt un autre » Philippe par votre conduite ». Il se trouva l'an 338 avant J. C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avoit dit auparavant de lui, » que tout l'or de Philippe ne » le tentoit pas plus, que celui » de Perse n'avoit tenté Ariftide: sa vertu se démentit étrangement en cette occasion, qui cependant ne devoit pas être si tentante. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il revint à Athenes, & continua à haranguer contre les Macédoniens. Antipater, leur roi, demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamoient contre lui. Démosthenes prit la fuite, & se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivoient, il saça du poi-

son qu'il avoit dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parens l'an 322 avant J. C. On peut remarquer comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athenes & de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme, qui se donna lui-même la mort, la craignoit sur un champ de bataille: tant il est vrai que le suicide est la manie des âmes foibles, des poltrons. Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription: *Démosthenes, si tu avois eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grece...* Son éloquence étoit rapide, forte, sublime, & d'autant plus frappante, qu'elle paroissoit sans art & naître du sujet. A cette éloquence mâle & toute de choses, il joignoit une déclamation véhémement & pleine d'expression. Son génie tiroit encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, & de son amour pour la gloire & la liberté. On a souvent comparé Démosthenes avec Cicéron, & on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthenes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modèles. C'est la réflexion de Quintilien: *Cedendum verò in hoc quòd ille prior fuit & magná parte Ciceronem, quantus est, fecit.* La meilleure édition de ses Harangues, est celle de Francfort, 1604, in fol., avec la Traduction latine de

Wolfius. Tourreil en a traduit quelques-unes en françois, & a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grece. Cette version a été éclipsée par la *Traduction complète* que M. l'abbé Auger en a donnée avec celle d'*Eschine*, Paris, 1777, 5 vol. in-8°, chez la Combe. M. Taylor, savant Anglois, a publié à Londres une nouvelle édition de *Démofthènes*.

DÉMOSTHENES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des Ariens, persécuteur des Catholiques, étoit maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que S. Basile faisoit à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : *Quoi ! lui dit S. Basile en souriant, un Démofthènes qui ne fait pas parler !*.. Démofthènes piqué lui fit des menaces, & Basile lui répondit : *Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, & non pas de parler de théologie*. Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques Ariens, & exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

DEMPSTER, (Thomas) gentilhomme Ecoffois, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris ; mais comme il étoit extrêmement violent, il s'y fit des affaires, & fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise, où il enseigna pendant quelque tems. De là il passa à Bologne,

où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster étoit jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différents genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en XIX livres, imprimée, in-4°, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, de faire naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers, & il s'honora très-peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : I. *De Etruriâ regali*, Florence, 1723 & 1724, 2 vol. in-folio ; avec un Supplément, par Passeri, Lucques, 1767, in-folio. II. Une édition des *Antiquités Romaines* de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENESLE, voyez NESLE (N. de).

DENHAM, (le chevalier Jean) né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son pere, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le Jeu*, pour preuve de son changement ; mais après la mort du pere, il fut plus joueur que jamais. En 1641 il publia une tragédie, intitulée : *Le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendoit à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâ-

imens royaux. Il mourut en 1668, & fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confreres Chaucer, Spencer & Cowley. Outre sa tragédie de *Sophi*, on a plusieurs autres Pièces de Poésie, Londres, 1719, in-12, qui lui acquièrent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes, & de descriptions faites d'après nature. La précision & la netteté sont les principales qualités qui lui manquent.

DENISART, (Jean-Baptiste) procureur au Châtelet de Paris, né près de Guise en Picardie, & mort à Paris en 1765, à 51 ans, étoit également recommandable par sa probité & par ses lumieres. On a de lui un ouvrage clair, méthodique & exact, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de Décisions nouvelles & de Notions relatives à la Jurisprudence actuelle*, Paris, 1771, 4 vol. in-4°. Ce recueil peut servir également de Dictionnaire pour le droit civil & pour le canonique. Il est utile non-seulement aux juriscultes, mais aux personnes dont l'étude des loix ne constitue point l'état. En 1783, Mrs. Camus & Bayard en ont donné une nouvelle édition augmentée, en 12 vol. in-4°. Il paroît qu'il y en aura davantage. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1759, in-4°, avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. Denisart étoit extrêmement laborieux, & c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

DENORES, voyez NORES.

DENTRECOLLES, (Fran-

çois-Xavier) Jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le P. Parrenin. Il y fut employé autant d'années que lui, & mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, & ses manieres douces & affables, lui gagnerent l'estime & l'affection des lettrés & du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la Religion aux Gentils, soit pour maintenir les nouveaux fideles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressans dans le recueil des *Lettres édifianses & curieuses*, & dans l'*Histoire de la Chine* du P. du Halde.

DENYS, (S.) dit l'*Aréopagite* (*Dionysius Areopagita*), un des juges de l'Aréopage, fut établi évêque d'Athenes, après avoir été converti par S. Paul. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J. C. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui en 1205 fut apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de St. Denys son corps, qui de la Grece avoit été transféré à Rome. On lui a attribué plusieurs ouvrages, que la critique ne reconnoît pas être de lui. Le style de ces ouvrages, & leur méthode, sont fort éloignés de la maniere dont on écrivoit dans le 1^{er}. & le 2^e. siecle, & paroissent être du 5^e. On les a tous réimprimés en 2 vol. in-fol., grec & latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le P. Balthazar Cordier, Jésuite. Le 1^{er}.

volume contient les *Préfaces de S. Maxime & de George Pachimere*, le livre de la *Hierarchie céleste* en 15 chapitres, celui de la *Hierarchie ecclésiastique*, en 7, & celui des *Noms divins* en 13. Le 2e. volume renferme la *Théologie mystique* en 5 chapitres, & quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit volume in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé : *Ritus & Observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la Bibliothèque des Peres.

DENYS, (S.) célèbre évêque de Corinthe au deuxième siècle, avoit écrit plusieurs Lettres. Eusebe en a conservé des Fragmens importants.

DENYS, (S.) premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules sous l'empire de Dece, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, & eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique & Eleuthere, l'un prêtre & l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le mont des martyrs, & dans la suite des tems *Mont martre* (& jamais *Mons martis*, comme le dit Saint-Foix dans ses romanesques *Essais sur Paris*). « A la montagne de Mer-
» cure, dit Raoul de Presles,
» fut mené monseigneur S. De-
» nys & ses compagnons, pour
» sacrifier à Mercure, à son
» temple qui là étoit, & dont
» apert encore la vieille mu-
» raille, & pour ce qu'il ne le
» vout faire, fut ramené lui &
» ses compagnons jusqu'au lieu
» où est sa chapelle, & là fu-
» rent tous décollés; & pour
» celle, ce mont qui aupara-
» vant avoit nom le mont de

» Mercure, perdit son nom,
» & fut nommé le mont des
» Martyrs, & encore est ». On
a confondu très-mal-à-propos
ce saint évêque avec S. Denys
l'Aréopagite. Hilduin, abbé de
Saint-Denys, fut le premier qui
entreprit de prouver dans le
neuvième siècle, que l'évêque
de Paris étoit le même que
l'évêque d'Athènes. Cette opi-
nion passa de Paris à Rome par
Hilduin; des Romains chez les
Grecs, par Methodius son con-
temporain; & de la Grece elle
repassa en France, par la tra-
duction que fit Anastase de la
Vie de S. Denys, composée
par Methodius. Ce sentiment
est aujourd'hui entièrement ré-
prouvé, même par les légén-
daires, comme on peut le voir
dans les Bréviaires de Paris &
de Rouen. L'idée que S. Denys,
après sa décapitation, avoit
porté sa tête entre ses mains,
est peut-être l'effet des an-
ciennes peintures & statues qui
exprimoient de la sorte le genre
de son martyre.

DENYS, (S.) patriarche
d'Alexandrie, successeur d'Hé-
raclas dans ce siege, l'an 247
de J. C., se convertit en lisant
les Epîtres de S. Paul, lecture
qui effectivement ne peut que
convaincre & toucher profon-
dément les esprits droits, les
ames faites pour aimer & goûter
la vérité (voy. S. PAUL). Son
courage, son zele, sa charité
parurent avec éclat pendant les
persécutions qui s'éleverent con-
tre son église, sous l'empire de
Philippe, & sous celui de Dece
l'an 250. Ses vertus ne brillèrent
pas moins durant le schisme des
Novatiens contre le pape Cor-
neille, & dans les ravages que

faisoit l'erreur de Sabellius, qui confondoit les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie défoloit la Pentapole : Denys la foudroya par plusieurs lettres éloquentes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. » Dans son exil, dit un historien, le fervent pasteur ne se croyoit pas déchargé des fardeaux du siege, dont il avoit été chassé. Ils'informoit très-soigneusement de ce qui s'y passoit. Il en munissoit les ouailles, des instructions & des exhortations convenables à leurs besoins. Il attiroit auprès de lui, tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, pour faire par lui-même tout ce qu'il lui étoit possible ; persuadé que le ministère épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, & que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue ». Ayant réfuté Sabellius, en employant quelques comparaisons qui sembloient ne s'accorder pas avec l'unité de nature, il fut aussi-tôt accusé lui-même & obligé de se justifier : ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avoit donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral & trop étendu. Sur quoi M. l'abbé Pluquet, dans son *Dictionnaire des Hérésies*, fait trois réflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des anciens Peres sur la Trinité, & que pour cette raison nous rapporterons ici : » 1°. Sabellius nioit que le Pere » & le Fils fussent distingués, » & les Catholiques soutenoient contre lui, que le Pere

» & le Fils étoient des êtres distingués ; les Catholiques » par la nature de la question, » étoient donc portés à admettre entre les personnes Divines la plus grande distinction possible : puis donc que les comparaisons de Denys d'Alexandrie qui, prises à la lettre, supposent que J. C. est d'une nature différente de celle du Pere, ont été regardées comme des erreurs, parce qu'elles étoient contraires à la consubstantialité du Verbe, il falloit que ce dogme fût non-seulement enseigné distinctement dans l'Eglise, mais encore qu'il fût regardé comme un dogme fondamental de la Religion Chrétienne. 2°. Il est clair que les Catholiques soutenoient que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, n'étoient ni des noms différens donnés à la nature Divine, à cause des différens effets qu'elle produisoit, ni trois substances, ni trois êtres d'une nature différente. La croyance de l'Eglise sur la Trinité étoit donc alors telle qu'elle est aujourd'hui, & c'est dans Jurieu (Faydit & le docteur Ohmbs) une ignorance grossière d'accuser l'Eglise Catholique d'avoir varié sur ce dogme. 3°. L'exemple de Denys d'Alexandrie fait voir qu'il ne faut pas juger qu'un Pere n'a pas cru la consubstantialité du Verbe, parce qu'on trouve dans ce Pere des comparaisons qui, étant prises & prises à la rigueur, conduisent à des conséquences opposées à ce dogme » (voyez CORDEMOI, BULL,

PÉTAU). S. Denys mourut en 264, après avoir gouverné l'église d'Alexandrie durant onze ans. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *Fragmens* & une *Lettre canonique* insérée dans la Collection des Conciles. Son style est élevé ; il est pompeux dans ses descriptions, & pathétique dans ses exhortations. Il possédoit parfaitement le dogme, la discipline & la morale. Aux argumens les plus forts contre ses adversaires, il joignoit la modération & la douceur. Les Peres du second concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, honorèrent sa mémoire : & S. Athanase prit sa défense contre les Ariens.

DENYS, (S.) Romain, successeur de S. Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'Eglise de Rome, l'édifia & l'instruisit pendant dix ans & quelques mois. Il fut placé sur la chaire de S. Pierre le 22 juillet 259, & mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, & l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistola Romanorum Pontificum* de D. Coustant, in-folio, des Lettres de ce pontife contre Sabellius.

DENYS, (S.) évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la foiblesse de souscrire à la condamnation de S. Athanase ; mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelque tems après.

DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, naquit en

Scythie. Il passa à Rome, & fut abbé d'un monastere. C'est lui qui a introduit le premier la maniere de compter les années depuis la naissance de J. C., & qui l'a fixée suivant l'époque de l'ere vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de Canons* approuvé & reçu par l'Eglise de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, & par l'Eglise de France & les autres latines, suivant celui d'Hincmar (Justel donna une édition de ce recueil en 1628). Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des Décrétales des Papes*, qui commence à celles de Sirice, & finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *Version du Traité, de S. Grégoire de Nice, de la Création de l'homme*. Le sens est rendu fidèlement & intelligiblement, mais non pas en termes élégans & choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savoit le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisoit en latin, & un latin en grec. Denys mourut vers l'an 540.

DENYS LÆWIS, surnommé *le Chartreux*, natif de Rikel, près de Looz, dans la principauté de Liege, vécut 48 ans chez les Chartreux de Ruremonde, & mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'Eglise par son savoir & ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation, lui fit donner le nom de *Docteur Extatique*. Il écrivit au pape & à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient étoit un effet de la colere de Dieu, justement irrité contre les fideles

On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, & d'une onction touchante, mais écrits sans politesse & sans élévation. Eugene IV disoit que *l'Eglise étoit heureuse d'avoir un tel fils*. Denys avoit beaucoup lu, & ne manquoit pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquoit heureusement les passages de l'Ecriture. Il étoit sobre & sage dans sa spiritualité, & il n'y a guere d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir & de fruit. Les siens ont été recueillis en 21 vol. in-fol., Cologne, 1549, en y comprenant ses Commentaires. Son *Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8°, n'est pas commun. Il est en 5 livres. Le traité *De Bello instituendo adversus Turcas* fut supprimé, pour certaines applications forcées, & pour plusieurs visions singulieres qu'il renfermoit. Il y a aussi dans son *Traité du Purgatoire* des choses si extraordinaires, que Possévin dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été inférées par une main étrangere.

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre-le-Grand sur les Perses, pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesses pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J. C., le tyran épousa Amestris, fille du frere de Darius, prit le titre de roi, & unit à ses états plusieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le

reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il étoit d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osoit produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnoit audience, ou lorsqu'il rendoit justice, il s'enfermoit, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Il dormoit presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvoit l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J. C., laissant deux fils & une fille sous la régence de sa femme.

DENYS I, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, & ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, & se mit à leur tête l'an 405 avant J. C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappella les bannis, & se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se souleverent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, & jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander, il joignoit celle de versifier. Il envoya à Olympie son frere Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie & celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous

les beaux esprits de Syracuse qui mangeoient à sa table, avoient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poëte. Il n'y eut qu'un certain Philoxene, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une piece de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle étoit mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisit aux carrieres; mais à la priere de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyoit être ses chefs-d'œuvres, pour les montrer à Philoxene. Le poëte, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, & lui dit : *Qu'on me remene aux carrieres*. Cette scene s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On sait que le premier qui a risqué quelque critique sur le Poëme de M. de Saint-Lambert, n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore étoit-ce un roi qui se vengeoit ainsi de la critique, au-lieu qu'ici c'est un simple académicien. Delà ces vers si connus :

Le bon Clément n'avoit pourtant
pas tort;
Tout lecteur a droit de vie & de mort
Sur nos écrits; dès que du porte-
feuille
Nous les tirons, tant mieux s'il les
accueille.
Mais si chantant en l'honneur des
saisons,
Vous n'offrez même en été que gla-
çons;
Si vos vers plats sont sans goût, sans
génie,

Si fatigans par leur monotonie,
Ils rampent tous sur un plan mal-
fendu,
Dans un chaos où tout est confondu,
Quel droit auroient vos muses meur-
trières,
Nouveaux Denys, d'envoyer aux
carrieres
Un Philoxene assez déjà puni
Par l'ennui seul dont l'ouvrage est
muni?
Pensez-vous donc que le cachot cor-
rige
Un jugement que le bon sens dirige?
Et pour avoir engagé le railleur,
Votre Poëme en devient-il meil-
leur?

Le tyran fut jugé moins sévère-
ment à Athenes. Il y fit repré-
senter une de ses tragédies pour
le concours du prix; on le dé-
clara vainqueur. Ce triomphe
le flatta plus que toutes ses vic-
toires. Il ordonna qu'on rendit
aux dieux de solennelles ac-
tions de grâces. Il y eut pen-
dant plusieurs jours des fêtes
somp tueuses à Syracuse. L'excès
de sa joie né lui permit pas de se
modérer à table, & il mourut
d'une indigestion, après 38 ans
de tyrannie, l'an 386 avant
J. C. en sa 63e. année. Denys
avoit tous les vices d'un usur-
pateur; il étoit ambitieux, cruel,
vindictif, soupçonneux. Il fit
bâtir une maison souterraine
environnée d'un large fossé, où
sa femme & ses fils n'entroient
qu'après avoir quitté leurs ha-
bits, de peur qu'ils n'eussent
des armes cachées. Il portoit
toujours une cuirasse. Son bar-
bier lui ayant dit que sa vie étoit
entre ses mains, il le fit mou-
rir, & se vit réduit à se brûler
lui-même la barbe. Son impiété
n'est pas moins connue que sa
méfiance. Il dépouilloit les tem-
ples & les statues des dieux,

en essayant de justifier ses rapines par de bons mots : mais ces violences quoiqu'exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décelent pas moins une ame scélérate & irréligieuse, digne de la colere du vrai Dieu, qui souvent a châtié le sacrilege même parmi les païens. *Voyez* PROLOMÉE *Philadelphie*.

DENYS II, surnommé *le Jeune*, successeur & fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion son beau-frere. Le philosophe n'adoucit point le tyran ; il faut d'autres leçons & d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, & fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, & l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 343 avant J. C. Il y rentra dix ans après, & en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Athenes, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savans, dont le sentiment a été combattu par Hewman, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4°.

DENYS D'HALICARNASSE, naquit à Halicarnasse (autrefois Zéphyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province ; c'étoit aussi la patrie d'Hérodote. Denys la quitta vers l'année 30 avant J. C. & vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant Grecs que Latins, qui

avoient parlé du peuple Romain. C'est avec ces secours qu'il composa ses *Antiquités Romaines* en xx livres, dont il ne nous reste que les xi premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Belanger, docteur de Sorbonne, en a donné une Traduction françoise, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°. Il y en a eu une aussi vers le même tems par le P. le Jai, Jésuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Les écrivains anciens & modernes qui ont fait mention de Denys, reconnoissent en lui, suivant le P. le Jai, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, & une critique judicieuse. Henri Etienne dit que l'histoire Romaine ne pouvoit être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, & Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours foible, prolix, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules ; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un historien. On a encore de lui : I. *Des Comparaisons de quelques anciens Historiens*. Ces morceaux se trouvent dans l'édition de ses *Ouvrages*, publiée à Oxford en 1704, 2 vol. in-fol. par Jean Hudson, en grec & en latin, la meilleure que nous ayons jusqu'à présent. On estime aussi celle de Sylburge, à Francfort, 1586,

in-fol. II. *De structurâ orationis*, grec & latin, Londres, 1702, in-8°.

DENYS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son pere Alphonse, & épousa l'infante Elisabeth, fille de D. Pedre III, roi d'Arragon en 1282. L'année d'après, il confirma dans les états généraux les immunités ecclésiastiques, & obtint par-là la levée des censures, dont les évêques l'avoient frappé pour les avoir violées. Ce prince, ami des lettres, établit l'an 1290 une université à Lisbonne, qu'il transféra en 1308 à Coimbre; les privileges qu'il lui accorda, y attirerent un grand nombre de savans. Ce fut alors que la langue Portugaise commença à prendre une forme réguliere. Les villes de Portugal étoient pour la plupart en mauvais état; Denys s'appliqua à les réparer & à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédoient en Portugal, à l'ordre militaire du Christ qu'il venoit de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alphonse son fils, qui avoit soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea en 1322 un accommodement entre son fils & le roi son époux; mais cette paix ne fut point solide, & la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice; & réussit en 1324 à réconcilier de nouveau le pere avec le fils. Ces chagrins domestiques al-

térerent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 7 janvier 1325.

DENYS DE CARAX, ou le *Periegete*, géographe, né à Carax dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *Description de la Terre* en vers grecs. Les uns, entr'autres Vossius, le font vivre du tems d'Auguste; mais Scaliger & Saumaïse le reculent jusqu'au regne de Sévere ou de Marc-Aurele; & cette opinion paroît la mieux fondée. Son ouvrage est imprimé à Oxford, 1697, 1704 & 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec & en latin, par T. le Fèvre, Saumur, 1676, in-8°.

DENYS, (Jean-Baptiste) médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704 à Paris sa patrie, où il professa la philosophie & les mathématiques avec distinction. Il tenoit chez lui des *Conférences* sur toutes sortes de matieres, qui ont été imprimées in-4°. Ces Conférences commencerent en 1664, & continuoient encore en 1672. On trouve dans ces mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginacions empyriques. Il a encore donné en 1668 deux *Lettres*, in-4°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il étoit grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais ef-

fers qu'elle avoit produits.
Voyez LIBAVIUS.

DENYS, (Pierre) né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, & en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome & à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de S. Benoit en qualité de Commis (c'est ainsi qu'on nomme les laïcs qui s'engagent par un contrat civil à garder certaines regles, & à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts & métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de S. Denys, avec beaucoup d'édification; & y mourut en 1733, à 63 ans. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Peu d'artistes ont encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages (Il y a aujourd'hui, en 1791, un frere à l'abbaye d'Orval, qui le surpasse).

DENYSOT, (Nicolas) peintre & poète François, né au Mans en 1515, peignoit assez bien & versifioit assez mal. Il excella sur-tout dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1559. Ce poète se piquoit d'imiter Jodelle : mauvaise copie d'un mauvais modele. Il publia des *Cantiques*, 1553, in-8°, sous le nom de *Comte d'Alinois*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *Contes de Desperiers*.

DEO-GRATIAS, (S.) élu évêque de Carthage, à la priere de l'empereur Valentinien III, vers 454, du tems

du roi Genferic, se distingua par sa charité envers les pauvres & les captifs, & mourut en 457. On voit dans le college des ex-Jésuites de Hradist en Moravie, un très-beau & grand tableau où sont représentés S. *Deo gratias*, S. *Deus dedit* & S. *Quod vult Deus*, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu; au haut du tableau, des Anges promenant pittoresquement cette épigraphe: *Fiat voluntas tua sicut in cælo & in terrâ.*

DEPARCIEUX, voy. PARCIEUX.

DERCETIS ou ATERGATIS, déesse qui s'étant repentie de s'être abandonnée à un jeune-homme à la sollicitation de Vénus, se précipita dans un étang, où elle fut changée en poisson.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J. C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze, & Tissapherne, général d'Artaxercès, de signer un traité par lequel les Perses s'obligeoient de laisser les villes Grecques en liberté, l'an 397 avant J. C.

DERHAM, (Guillaume) recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, & chanoine de Vindfor, s'est fait un nom célèbre par ses talens pour la physique, & sur-tout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 & 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans. On a de lui la *Theologie physique* &

la *Théologie astronomique*; traduites en françois, l'une en 1730, & l'autre en 1729; toutes deux in-8°, & dignes de l'être dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées & singulieres. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avoit prêchés en 1711 & en 1712. La Religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transfactions philosophiques*.

DERODON, voy. RODON.

DERRAND, (François) né en 1588 dans le pays Messin, entra chez les Jésuites avec le talent de mathématicien & d'architecte. C'est sur ses dessins & ses plans qu'a été bâtie l'église de S. Louis, rue S. Antoine à Paris. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui : *Architecture des Voûtes*, Paris, 1643, in-fol. C'est la meilleure édition; les planches postérieures. C'est le fonds de l'ouvrage que la Rue a publié en 1728, sous le titre de *Traité de la coupe des Pierres*.

DES-ACCORDS, voyez TABOUROT.

DES-ADRETS, voyez ADRETS (François de Beaumont des).

DESAGULIERS, (Jean-Théophile) né à la Rochelle en 1683, étoit fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son

père passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale, qui lui ouvrirent les portes de la société royale. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il reçut un honoraire annuel de 300 livres sterling. A la dextérité de la main, Desaguliers joignoit l'esprit d'invention, & c'étoit tous les jours quelque nouvelle machine. Il mit ses leçons en ordre, & les publia sous le titre de *Cours de Physique expérimentale*, en 2 vol. enrichis d'un grand nombre de figures. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habilloit tantôt en arlequin, tantôt en gilles; & c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans.

DESAULT, (Pierre) docteur en médecine, très-versé dans la théorie & heureux dans la pratique, publia en 1733, in-12, à Bordeaux sa patrie, une *Dissertation sur les Maladies vénériennes*. Il avoit embrassé le système de Deidier (voyez cet article).

DES-AUTELS, voy. AUTELS.

DES-BARREAUX, voyez BARREAUX (Jacques Vallée seigneur des).

DESBILLONS, (François-Joseph Terrasse) né à Châteauneuf-sur-le-Cher, dans le diocèse de Bourges, le 25 janvier 1711, entra chez les Jésuites en 1727. Il enseigna pendant 5 ans les basses classes, & pendant 6 la rhétorique, à Caen, à Nèvers, à la Fleche, à Bour-

ges. Envoyé par ses supérieurs au college de Louis-le-Grand à Paris, pour faire imprimer ses *Fables*, il y passa environ 15 années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans son état. Lorsque les Jésuites furent obligés de quitter la France, le P. Desbillons trouva un asyle aussi honorable qu'avantageux auprès de l'électeur Palatin, protecteur éclairé des talens, qui lui donna une place dans le college de Manheim, & qui ajouta une pension d'environ mille écus argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Sa bibliothèque étoit très-ample & très-bien choisie, non-seulement pour la rareté & l'importance des livres, mais encore pour la beauté des éditions. Par son testament qu'il a fait en vers latins, il a laissé sa bibliothèque aux prêtres de la congrégation de S. Lazare, qui ont remplacé les Jésuites dans le Palatinat, & avec lesquels il a toujours vécu dans le college de Manheim; à condition que le préfet de la bibliothèque électoral pût choisir les ouvrages qui lui conviendroient; c'est un hommage de gratitude qu'il rendoit à S. A. E. qui avoit eu pour lui des attentions routes particulières. Un critique judicieux l'a appelé *le dernier des Romains*, comme celui qui dans ces tems d'une décadence totale de la langue Romaine, l'avoit cultivée avec le plus d'ardeur. Sa modestie égaloit son érudition. Parlant peu & toujours avec justesse & circonspection, évitant le monde & ne voyant que ceux qui venoient le voir, il nourrissoit dans sa retraite

cette tranquillité d'esprit qui, suivant la remarque d'un vrai sage, suppose toute la pureté & toutes les richesses de la vertu (*in incorruptibilitate quieti & modesti spiritus qui est in conspectu Dei locuples.* 1. Pet. 3.). On a de lui: I. *Fabulae Aesopicae, libri 15.* Elles ont été imprimées à Glascow, à Oxford, à Aubourg, à Manheim, à Paris, &c. Il existe une traduction française de ces *Fables*, faite par l'auteur même, & imprimée à Manheim avec le texte à côté, en 1769, 2 vol. in-8°. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Desbillons. Les connoisseurs les jugent dignes de faire pendant à celles de Phèdre. La clarté, l'ingénuité, la justesse de l'affabulation, la pureté & l'élégance du style, tout leur assure cette espèce de concurrence. Un critique qui ignore le latin, a dit qu'il étoit difficile de vérifier le mérite d'un ouvrage écrit dans une langue morte. Il n'a pas réfléchi que c'étoit exactement le contraire. Les langues mortes, étant seules immuables, ayant des regles & des modes sur lesquels le caprice & la mobilité de l'usage ne peuvent plus rien, sont les seules qui donnent lieu à des jugemens sûrs & permanens. Au-lieu que dans les langues vivantes, celles sur-tout sur lesquelles les spéculations réformatrices s'exercent sans relâche, ce qui est admiré dans un tems, devient insupportable ou même inintelligible dans un autre. II. *Nouveaux éclaircissens sur la vie & les ouvrages de Guillaume Postel*, Liege, 1773, in-8°.; curieux & pleins de recherches (voyez POSTEL).

POSTEL). III. *Histoire de la vie chrétienne & des exploits militaires de Mad. de St.-Balmont* (voyez BALMONT); Liege, 1773, in-8°. IV. *De Imitatione Christi libri quatuor, ad veram lectionem revocati, & auctori Thomæ à Kempis, canonico regulari S. Augustini denuò vindicati*; 1780, in-8°. Outre le mérite de l'exactitude & de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée pour la savante Dissertation qui est à la tête, & qui rend cet ouvrage à Thomas-à-Kempis son véritable auteur (voy. le *Journ. hist. & littér.*, 1 mai 1781, pag. 326, & les articles AMORT, NAUDÉ, KEMPIS). V. *Phædri Fabularum Æsopiarum libri quinque, cum notis & emendationibus*, Fr.-Jof. Desbillons, ex *ejus commentario pleniore desumptis*; Manheim, 1786, in-8°.: édition digne de figurer à côté de celle que le P. Brotier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées, est encore en manuscrit. VI. *Ars bene valendi*, &c., à Heidelberg, de l'imprimerie de Wiesen, 1788, 68. p. in-8°. Les grâces simples & faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poème qui est écrit en vers iambiques. Le poète y donne toutes sortes de préceptes d'un régime salutaire. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé & du chocolat, qu'il proscriit presque entièrement; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, que l'auteur attribue à la philosophie du jour. Il croit cependant que l'Eglise Catholique ayant adopté cet idiôme, & en

Tome III.

ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, & qu'il durera autant que l'Eglise elle-même:

*Evolvete omnia, singulaque perfringere
Nec ratio nec fas tempore hoc misero
finunt,
Quo nova scelestis hominibus philo-
sophia,
Vel cæca potius mentium perversitas
Incubuit; & dum violat imperii sa-
cræ
Auctoritatem, ac Religionem pa-
triam
Exterminare parricidalis cupit
Furore, Musus propè simili odio
studet
Perdere latinas, & abolere fundi-
tus:
Frustra: vigebit usquæ, quam fecit
Dei
Ecclesia sibi propriam, Latinitas.*

Le P. Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son portefeuille. Il avoit composé une histoire de la langue latine; & certainement elle doit être excellente, puisque personne ne savoit le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques pièces dramatiques, écrites dans cette langue.

DESBOIS, (François-Alexandre-Aubert de la Chesnaye) né à Ernée dans le Maine, près de Mayenne, le 17 juin 1699, se fit capucin, ne persévéra point dans sa vocation, & rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêchèrent pas de mourir à l'hôpital, le 29 février 1784. En voici l'énumération: I. *Le parfait Cocher*, 1744, in-12. II. *Dictionnaire militaire*, 1758, 3

Kk

vol. in-8°. III. *Dictionnaire d'Agriculture*, 1751, 2 vol. IV. *Dictionnaire des Animaux*, 1759, 4 vol. in-4°. V. *Dictionnaire généalogique de la Noblesse*, 1773 & années suivantes, 12 vol. in-4°. Ouvrage très-incomplet, qui manque d'ailleurs de choix, & où l'étendue des articles n'est nullement mesurée sur leur intérêt. VI. *Dictionnaire historique des Mœurs des François*, 1767, 3 vol. in-8°. VII. *Dictionnaire domestique*, 1763, 3 vol. in-8°. Il a rédigé les deux derniers vol. VIII. *L'Astrologue dans le puits*, 1740, in-12. IX. *Lettres sur les Romains*, 1741, in-12. X. *Lettres hollandoises*, 1747, 2 vol. in-12. XI. *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1746, in-12. XII. *Système du regne animal*, 1754, 2 vol. in-8°. Quelques-uns lui attribuent en partie les journaux de l'abbé des Fontaines : mais à tort. Desbois n'avoit ni le jugement ni le style qui regnent dans les écrits de cet habile littérateur. Il a pu sans doute lui rendre quelques services : tous les favans sont dans le cas d'en recevoir ; mais on les dépouillerait de leurs meilleurs ouvrages, si à ce titre on vouloit en faire honneur à d'autres.

DES-BOULMIERS (Jean-Augustin-Julien) : c'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connoître, & qu'il préféra à celui de son pere. Il entra dans les troupes légères, & n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des romans, donna ensuite quelques opéra-comiques ; & compila, en 7 vol. in-12, l'*Histoire de la Comédie Italienne*, Paris, 1769, & celle

de la Foire, la même année, en 2 vol. ; recueil prolix, écrit d'un style incorrect & néologique. Des-Boulmiers mourut d'une maladie de poitrine en 1771, âgé d'environ 40 ans. On a encore de lui des romans, dont le plus connu est intitulé : *De tout un peu* : C'est un salmigondis de contes, qui prouve la frivolité de l'auteur. Il y a aussi des vers qui ne valent pas mieux. Son *Histoire du marquis de Solanges*, & celle des *Filles du 18e. siècle*, ont eu quelques succès éphémères, mesurés sur la frivolité & l'inconstance du siècle.

DESCARTES, *Cartesius* (René) né en 1596 à La Haye en Touraine, d'une famille noble & ancienne, fut engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes. Il servit en qualité de volontaire au siège de la Rochelle, & en Hollande sous le prince Maurice. Il étoit en garnison à Breda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Béceman, principal du college de Dordrecht : il en donna la solution. Après s'être trouvé à différens sièges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie & aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelloit le *grand Livre du Monde*, & s'occupa entièrement à ramasser des expériences & des réflexions. Descartes avoit fait auparavant un voyage à la capitale ; mais il ne s'y étoit guère fait connoître dans le monde, que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'éteint, la philosophie en profita. Il avoit tout ce qu'il falloit

pour en changer la face : une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, ainsi que dans sa maniere de raisonner; des connoissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres; beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphoit alors en France; il étoit dangereux de l'attaquer. Descartes se retira près d'Égmont en Hollande, pour n'avoir aucune espece de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans qu'il fit dans différens endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes & plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut Cartésienne dès sa fondation, par le zele de Renneri & de Regis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voetius ayant été fait recteur de cette université, y défendit d'enseigner les principes du philosophe François. Voetius attaqua sur-tout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une maniere plus subtile que solide; mais qui ne prouvoit point du tout comme Voetius le prétendoit, que le philosophe François rejetoit celles qui étoient meilleures. « Il est vrai cepen-

» dant, dit un auteur impar-

» tial, qu'il y avoit une espece

» d'imprudence à raffiner dans

» une matiere si grave & si

» solidement prouvée; & que

» si l'on jugeoit de l'esprit de

» Descartes précisément par

» cette subtilité, on seroit porté

» à croire qu'il cherchoit moins

» la vérité que la nouveauté;

» qu'il avoit plus de talens

» pour démolir que pour éta-

» blir ». Descartes ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, & ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque tems après à Paris. On lui assigna une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher; ce qui lui fit dire en riant, *que jamais par chemin ne lui avoit tant coûté*. La reine Christine souhaitoit depuis long-tems de le voir. Chanut, ambassadeur de France en Suede, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. Descartes, tout philosophe qu'il étoit, redoutoit les frimas du Nord.

» Un homme né dans les jar-

» dins de la Touraine (écri-

» voit-il au négociateur) &

» retiré dans une terre où il

» y a moins de miel à la vé-

» rité, mais peut-être plus de

» lait que dans la terre promise

» aux Israélites, ne peut pas

» aisément se résoudre à la quit-

» ter, pour aller vivre au pays

» des ours, entre des rochers

» & des glaces ». *Je mets,* dit-il ailleurs, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter*. Il céda cependant aux sollicitations, peut-être à des espérances, & se rendit à Stockholm. Christine lui fit un accueil privilégié, & le dispensa de tous les assujettissemens des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à 5 heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeoit à établir, avec une pension de 3000 écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que lors-

qu'il mourut en 1650, on prétendit ridiculement que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnoit à la philosophie sur les langues, avoient avancé par le poison la mort du philosophe. Le véritable poison étoit un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, & un climat différent de celui de sa patrie. Son corps fut apporté en France, 17 ans après sa mort, par les soins de Dalibert, secrétaire du roi, qui le fit enterrer dans l'église de Ste. Genevieve-du-Mont, après un service solennel. Si Descartes eut quelques foiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnoissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant. *Quand on me fait une offense, disoit-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disoit, comme Ovide: *Vivre caché, c'est vivre heureux.* On a disputé s'il avoit été marié ou non; mais il paroît qu'on n'en peut douter après la publication d'un écrit inséré dans l'*Année littéraire*, 1785, n. 26, p. 66. Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, ses *Principes*, in-12; ses *Méditations*, 2 vol. in-12; sa *Méthode*, 2 vol. in-12; le *Traité des Passions*, in-12; celui de la *Géométrie*, in-12; le *Traité de l'Homme*, in-12; & un grand *Recueil de Lettres*, en 6 vol. in-12: en tout 13 vol. in-12. Descartes en avoit composé quelques-uns en latin, & quelques autres

en françois; mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune de ces deux langues. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 6 vol. in-4°. On trouve parmi ses Lettres un petit ouvrage latin, intitulé: *Censura quarundam Epistolarum Balzaci*: Jugement sur quelques Lettres de Balzac, où l'on voit qu'il n'étoit pas sans attrait pour les belles-lettres; mais la philosophie réprima cette inclination & le posséda tout entier. « Il n'a pas été aussi loin » que ses sectateurs l'ont cru, » dit un homme d'esprit; mais » il s'en faut beaucoup que les » sciences lui doivent aussi peu, » que le prétendent ses adversaires. Il est certain qu'il a beaucoup contribué à secouer le joug qu'un respect mal entendu pour l'antiquité avoit fait subir aux esprits même les plus propres à penser par eux-mêmes. Il est certain encore qu'il a réussi à bien des égards à démolir l'édifice de l'ancienne philosophie, quoiqu'il n'ait peut-être pas réussi également dans la construction de celui qu'il a entrepris de lui substituer; ce qui a fait dire à Voltaire :

Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire :
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait brûler des étincelles,
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

Sa philosophie essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions. L'illustre Huet lui porta de rudes coups par un ouvrage d'une latinité exquise,

intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris, 1694, in-12. On mit tout en usage pour la bannir des universités & des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre P. Lami de l'Oratoire, qui enseignoit alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au Cartésianisme ; on l'exila à S. Martin de Miséré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation, d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette querelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. L'éloge de Descartes par M. Thomas, a remporté le prix à l'académie françoise en 1765. On peut voir aussi sa *Vie* par Baillet ; mais l'historien est souvent admirateur & quelquefois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs.

DESCARTES, (Catherine) morte à Rennes en 1706, nièce du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit & son savoir. Un bel-esprit a dit d'elle, *que l'esprit du grand René étoit tombé en quenouille*. Elle écrivoit assez bien en vers & en prose. On a d'elle : *L'Ombre de Descartes*, & la *Relation de la mort de Descartes* ; deux pieces, dont la dernière, mêlée de prose & de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle & délicate.

DESCHAMPS, voyez CHAMPS (François-Michel-Chrétien).

DESCHAMPS, (Jacques) docteur de Sorbonne, curé de

Dangu, né à Virunmerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, eut les vertus & les connoissances de son état. On a de lui une *Traduction* nouvelle du prophète *Isaïe*, qui eut un certain succès, & qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. Il avoit un zele extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse ; les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, portèrent des fruits précieux à la Religion & à l'état.

DESERICIUS, (Joseph-Innocent) né à Neytra en 1702, d'une famille noble Hongroise, religieux de l'ordre des Ecoles-Pies, enseigna avec distinction la théologie à Raab ; fut supérieur de plusieurs maisons de son ordre ; & passa ensuite à Rome, où il fut fait assistant du général. Là, il consacra toutes ses heures de loisir à fouiller dans les bibliothèques, sur-tout dans celle du Vatican, & à amasser des matériaux pour les ouvrages qu'il méditoit. Benoît XIV l'envoya en qualité de légat en Valachie, auprès de l'hospodar Constantin Maurocordato ; il n'eut pas la satisfaction de réussir dans sa commission. De retour en Hongrie, il se retira à Watzzen, où libre de tous soins, il se consacra entièrement à l'étude. Il mourut l'an 1765. Il a laissé : I. *De existentia Purgatorii*, Raab, 1738, in-8°. II. *De initiis ac majoribus Hungarorum*, Bude, 1748-1760, 5 vol. in-fol. III. *Hist. Episcopatus Vacienfis*, 1763. Ouvrages d'une grande érudition, mais qui manquent quelquefois de critique comme l'a démon-

tré George Pray, Jésuite, dans ses *Annales veteres Hunnorum*.

DESFONTAINES, voyez FONTAINES (Pierre-François Guyot des).

DESFORGES-MAIL-LARD, (Paul) né au Croisic en Bretagne en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de tems en tems des pieces de poésie à différens journaux. N'ayant pas pu réussir sous son nom, il s'avisa vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres* moitié prose & moitié vers, sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Tous les poètes à l'envi célébreront cette nouvelle Muse, & lui firent même des déclarations très-galantes. Enfin Desforges quitta le masque, & il fut sifflé de ses admirateurs & de ses amans. « Bonne leçon, dit un » poète moraliste, pour l'a- » mour-propre, & plus encore » pour les lecteurs serviles & » enthousiastes, qui font le » jouet des réputations fac- » tices ». Cette aventure donna lieu au chef-d'œuvre de la *Métromanie* de Piron. Le poète ridiculisé ne laissa pas de publier le recueil de ses Poésies, en 2 vol. in-12. L'auteur est mort en 1772.

DESGABETS, (Robert) né dans le diocèse de Verdun, bénédictin de S. Vanne, procureur-général de sa congrégation, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglois se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu la

première idée, & l'eût exécutée (voyez DENYS Jean-Baptiste). Ce savant bénédictin mourut à Breuil, proche Commerci, en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup sur l'Eucharistie. Il vouloit trouver quelque maniere d'expliquer ce mystere ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il valoit mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir, qu'ils craignoient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'Eglise.

DESGODETS, (Antoine) architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin & conduit à Alger. Après 16 mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome & y demeura 3 ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés & mesurés très-exactement*, 1 vol. in-fol., avec figures, imprimé à Paris en 1682. Cet ouvrage est recherché, pour l'exactitude & la beauté des planches. Il mourut en 1728, dans sa 75e. année. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort : *Les Loix des Bâtimens*, 1776, in-8°, & le *Traité du Toisé*, in-8°. On trouva parmi ses papiers un *Traité des Ordres d'Architecture*; un *Traité de l'Ordre François*; un *des Dômes*; un autre sur la *Coupe des Pierres*, &c., mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGROUAI, (N.) mort en 1766, professeur au college

royal de Toulouse, avoit enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. Il étoit né à Thiers, près Choisi-le-Roi, de parens pauvres, en 1703. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, in-8°, dont on a donné en 1769 une nouvelle édition. C'est une satyre contre les Gascons. Desgrouais avoit eu des disputes avec l'abbé des Fontaines, contre lequel il publia des brochures aujourd'hui oubliées, parce qu'elles n'avoient pas cette dose de raison qui fait survivre les ouvrages aux auteurs.

DESHAYS, (Jean-Baptiste-Henri) peintre, né à Rouen en 1729, mort en 1765, avoit reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, & il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Histoire de S. André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; les *Aventures d'Hélène*, en 8 morceaux, pour la manufacture de Beauvais; la *Mort de S. Benoît*, pour Orléans; la *Délivrance de S. Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge*; la *Résurrection du Lazare*; la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille contre le Xanthe & le Simois*, &c. : ouvrages dont la plupart ont été exposés & généralement applaudis au salon en 1761 & 1763.

DESHOULIERES, voyez HOULIERES.

DESJARDINS, (Martin-Bogaert, connu sous le nom de) célèbre sculpteur de Breda, exerça ses talens en France. Le monument de la place des Victoires à Paris est de lui. Plusieurs

églises de cette capitale sont ornées de ses ouvrages. La Statue pédestre de Louis XIV sur la place de Bellecour à Lyon, passe pour être son chef-d'œuvre. Il mourut le 2 mai 1694.

DESIDERIUS, frere du tyran Magnence, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frere dans sa bonne & sa mauvaise fortune, & le suivit à Lyon, où il s'étoit retiré après avoir été chassé de l'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août. 353. Ce barbare usurpateur avoit, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mere, & il est certain qu'il perça Desiderius de plusieurs coups. Celui-ci étant guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESIDERIUS, voyez DIDIER.

DESIRÉ, (Artus) prêtre animé du zele le plus ardent contre le Calvinisme; mais qui n'avoit pas le talent de le combattre avec esprit; entra dans la Ligue, & fut arrêté en 1561, comme il étoit sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques Ligueurs l'avoient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la Religion catholique, que l'on croyoit près de périr en France. Desiré fut condamné par le parlement à une amende-honorable, & à 5 ans de prison chez les Chartreux. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siecle; & les bonnes raisons qu'ils renferment, ne sont pas exposées.

avec la gravité & la dignité convenables.

DESLANDES, (André-François Boureau) né à Pondichery en 1690, commissaire général de la Marine à Rochefort & à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757 à Paris, où il s'étoit retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme auroit été plus utile à la France, s'il avoit pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. On prétend qu'il a rétracté, à sa mort, les sentimens qu'il avoit affichés pendant sa vie; d'autres assurent qu'il mourut comme il avoit vécu. Les principaux écrits sortis de sa plume, sont : I. *L'Histoire critique de la Philosophie*, en 4 vol. in-12, dont les 3 premiers parurent à Amsterdam en 1737, in-12; ouvrage qui annonce un mince philosophe & un littérateur médiocre. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude & des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'auteur les a presque toutes puisées dans Diogene Laërce & dans les notes de Ménage. L'intention du compilateur a été de faire passer pour des sages admirables ces vieux pédans de la Grece & de Rome, sur le mérite desquels les gens sensés ne se méprennent pas (voyez **COLLIUS**, **LUCIEN**, **SOCRATE**, **PLATON**, **ZÉNON**, &c.). II. *Essai sur la Marine & le Commerce*, in-8°; ouvrage qui manque de dialectique, de justesse & même de goût. Il n'y a pres-

que point de suite dans les idées, & elles naissent rarement l'une de l'autre. III. *Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle*, en 3 vol. in-12; ils renferment quelques morceaux assez intéressans, propres à perfectionner ces deux sciences. IV. *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1755, in-12: roman calomnieux & dicté par la haine du Christianisme. V. *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12. VI. *Des Poésies latines*, qui n'ont pas le mérite de la décence. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris : *Pygmalion*, in-12; *la Fortune*, in-12; *la Comtesse de Monferrat*, in-12; *Réflexions sur les Grands-Hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Presque tous les grands-hommes qu'il cite, ne le sont pas; & leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries; enfin les *Réflexions* de l'auteur sur la mort ne sont pas des réflexions, mais des faillies qui n'ont pas même le ton de faillies.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, vivant en 1634, est auteur des *Fantaisies de Bruscamille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

DESLYONS, (Jean) docteur de Sorbonne, doyen & théologal de Senlis, naquit à Fontoise en 1615, & mourut à Senlis en 1700, âgé de 85 ans. C'étoit un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. « Ce n'étoit pas par » pompe, disoit-il, mais pour » s'élever contre l'abus pres-

» que universel d'ensevelir les
 » morts les uns sur les autres,
 » soit dans les églises, soit dans
 » les cinetieres » ; ce qu'il
 croyoit être contre le 15^e. ca-
 non du concile d'Auxerre, qui
 dit : *Non licet mortuum super*
mortuum mitti. Il faut convenir
 qu'aujourd'hui sur-tout on a
 trop peu de respect pour ces
 pauvres restes de l'humanité
 chrétienne (voyez le *Journ. hist.*
& litt., 1 mai 1788, pag. 3 &
 suiv.). On a de lui un grand
 nombre d'ouvrages écrits d'un
 style dur, mais l'érudition y est
 versée à pleines mains. Les prin-
 cipaux sont : I. *Discours ecclé-*
siastiques contre le Paganisme du
Roi-Boit, 1664 ; réimprimés
 en 1670, in-12, sous le titre de
Traité singulier & nouveau contre
le Paganisme du Roi-Boit.
 Il s'éleve fortement, mais non
 sans quelque ridicule, contre
 le gâteau des rois & la fève. Bar-
 thélemi, avocat de Senlis, fit
 une longue *Apologie du Ban-*
quet des Rois, 1664, in-12. La
 vérité est que ces usages popu-
 laires, quand même leur antique
 origine seroit un peu suspecte,
 sont très-innocens & en eux-
 mêmes & dans l'esprit de ceux
 qui les pratiquent. Et c'est de-
 puis que ces divertissemens de
 famille ont fait place à des ré-
 jouissances de parade & de cor-
 ruption, que les mœurs sont
 si étrangement changées. II.
Lettre ecclésiastique, touchant la
sépulture des Prêtres. L'au-
 teur combat contre ceux qui
 prétendent que les prêtres,
 comme les laïcs, doivent être
 enterrés la face & les pieds
 tournés vers l'autel. III. Un
Traité de l'ancien droit de l'E-
vêché de Paris sur Pontoise,
 1694, in-8°. IV. *Défense de la*

véritable dévotion envers la Ste.
Vierge, 1651, in-4°. Au reste
 Deslyons, à ses singularités
 près, étoit un homme très-
 estimable, savant, passionné
 pour les anciens usages de l'E-
 glise, ne desirant que de les
 voir rétablir, prêchant autant
 par son exemple que par ses
 discours, & pratiquant la vertu
 avant que de l'enseigner.

DESLYONS, (Antoine)
 Jésuite, né à Béthune, & mort
 à Mons le 11 juillet 1648, à
 la suite des Poésies, imprimées à
 Anvers, 1640, & postérieurement
 à Rome & à Prague. Ces
 Poésies au jugement des jour-
 nalistes de Trévoux (janvier
 1704, p. 63) ne sont point in-
 férieures à celles du P. Hossch.
 Il a donné plus de liberté à sa
 versification & imité la viva-
 cité féconde d'Ovide.

DESMARIS, (Joseph-Fran-
 çois-Edouard de Corlembieu)
 né à Sualy-sur-Loire en 1722,
 mort le 25 février 1761,
 dans la 38^e. année de son âge.
 Il donna, dès sa jeunesse, des
 preuves de la délicatesse de son
 esprit. On a de lui des *Œu-*
vres diverses, recueillies en 1763
 & 1775, in-12. Une poésie lé-
 gère, une versification aisée,
 des éloges & des traits de saryre
 assez bien tournés : voilà les ca-
 ractères de ce recueil. On y
 trouve quelquefois aussi des
 moralités excellemment expri-
 mées, d'une manière propre
 à en rendre l'impression agréa-
 ble & profonde ; telle que la sui-
 vante :

Le monde est un tyran dont je fais
 mon esclave,
 Du poids de sa censure accablant
 qui le craint,
 Il se laisse enchaîner par celui qui le
 brave.

Il a paru en 1777 une édition complete de ses Œuvres d'après ses manuscrits, avec son éloge historique, Paris, 2 vol. in-12.

DESMAHIS, voyez GROSTESTE.

DESMAISEAUX, (Pierre) de la société de Londres, étoit né en Auvergne d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre, & y mourut en 1745, à 79 ans. Il avoit eu des liaisons étroites avec St-Evremond & Bayle. Il donna une *Edition des Œuvres de St-Evremond*, en 3 vol. in-4°, avec la *Vie* de l'auteur, trop pleine de petits détails & de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire de Bayle*, & celle de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition du 1730; & il a été réimprimé en 1732 à La Haye, en 2 vol. in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des Œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, que l'auteur a souvent accompagnées de remarques, pleines d'anecdotes littéraires, dont plusieurs ne sont que le fruit de l'imagination, & auxquelles il faut bien se garder d'ajouter foi.

DESMARAIS, voyez REGNIER.

DESMARES, voy. CHAMP-MESLÉ.

DESMARES, (Toussaint) prêtre de l'Oratoire, célèbre par son fanatisme, étoit de Vire en Normandie. On le députa à Rome, pour défendre les opinions de Jansenius. Il prononça

à ce sujet devant Innocent X; un discours, qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour*. Son attachement aux idées de l'évêque d'Ypres, lui attira des disgraces méritées. On le chercha pour le conduire à la Bastille; mais il échappa, & se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, un des plus ardens dévots du parti, au diocèse de Beauvais. Un jour que Louis XIV y étoit, ce seigneur présenta le P. Desmares au roi. Le vieillard dit à ce monarque : *Sire, je vous demande une grace.* — *Demandez*, répondit Louis XIV, *& je vous l'accorderai.* — *Sire*, reprit l'Oratorien, *permettez-moi de prendre mes lunettes, afin que je considère le visage de mon roi.* Ce compliment fit du plaisir à Louis XIV, qui voyoit, dans un vieillard égaré en fait de religion, la naïveté d'un sujet fidele. Le P. Desmares mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1723, in-4°. Il est tâcheux qu'il ne se soit point occupé de quelque chose de plus utile.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, voyez MARETS.

DESMARETS, (Nicolas) neveu de Colbert, & ministre d'état sous le regne de Louis XIV, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence & son zèle. Il laissa un *Mémoire* très-curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne sauroit l'être trop souvent pour ceux qui veulent connaître le dédale des finances. La 1re. édition est de 1716, in-8°.

DESMARETTES, voyez BRUN.

DESMARQUETS, (Charles) procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé : *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4°.

DESMOLETS, (Pierre-Nicolas) bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue S. Honoré, mort le 26 avril 1760, dans la 83e. année de son âge, à Paris sa patrie, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, & eut un nom en ce genre. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature de Sallengre*, Paris, 1726-1732, 11 vol. in-12 (l'abbé Goujet a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux). Il fut l'éditeur du traité *De tabernaculo fœderis du P. Lami*, & de divers autres livres. Voyez **POUJET**.

DESPAUTERE, (Jean) grammairien Flamand. Il enseigna les belles-lettres à Louvain, à Bois-le-Duc, à Berg-St-Vinox, & enfin à Comines, où il mourut en 1520. Il laissa des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des Figures & des Tropes*, imprimés en un vol. in-fol. sous le titre de *Commentarii Grammatici*, chez Robert Etienne, en 1537. Ces ouvrages étoient autrefois dans tous les colleges; mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savans. Ils sont excellens pour entendre le fond de la latinité. Le *Despautere* de Robert Etienne est bien différent des

Despautere châtres & mutilés, tels qu'on les avoit accommodés pour les écoliers.

DESPEISSES, (Antoine) né à Montpellier en 1595, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, & ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque tems de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il étoit à l'audience, il se jeta dans les disgressions, suivant l'usage de son tems, & se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui étoit derrière lui, se mit à dire : *Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais*. Ces paroles le troublèrent, & il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Lyon, 1750, en 3 vol. in-fol. « Cet auteur, dit » M. Bretonnier, est très-louable par son grand travail, » mais il l'est très-peu par son » exactitude. Ses citations ne » sont ni fidelles ni justes; il » ne laisse pas pourtant d'être » un bon répertoire ».

DESPEISSES, (Jacques) voyez **FAYE**.

D'ESPENCE, voyez **ESPENCE** (Claude d').

DESPERIERS, voyez **PERIERS**.

DESPINS, voyez **PINS**.

DESPORTES, voyez **POR-
TES** (Philippe des).

DESPORTES, (François) né en Champagne en 1661, manifesta ses talens pour la peinture durant une maladie. Il étoit au lit, il s'ennuyoit; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, & cet essai

indiqua son goût. Le roi l'employa & le récompensa, & l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Son caractère doux & aimable, étoit relevé par des manieres nobles & aisées. Il excelloit à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, & réussissoit dans le portrait. Son pinceau vrai, léger & facile, rendoit la nature avec ses charmes. Il laissa un fils & un neveu, qui soutinrent sa réputation.

DESPORTES, (Jean-Baptiste-René Pouppée) docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne le 28 septembre 1704. Sa famille, originaire de la Fleche en Anjou, avoit déjà produit plusieurs médecins : Desportes étoit le cinquieme de son nom. Il n'avoit que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'isle Saint-Domingue ; & en 1738, l'académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondans. Arrivé au Cap-François, il vit qu'il n'existoit aucune description des maladies qui désolent cette isle. A son arrivée il commença ses observations sur cette matiere, & il les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui : I. *L'Histoire des Maladies de Saint-Domingue*, Paris, 1771, 3 vol. in-12. II. *Un Traité des Plantes usuelles de l'Amérique, avec une Pharmacopée, ou Recueil de Formules de tous les Médicaments simples du pays*. Il renferme la maniere dont on a cru, suivant les occasions, de-

voir les associer à ceux d'Europe ; & un Catalogue de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms françois, caraïbes, latins, & leurs différens usages ; enfin des Mémoires ou Differtations sur les principales plantations & manufactures des isles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, &c. Il mourut au quartier Morin, isle & côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé de 43 ans & 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits.

DESPRÉAUX, voyez BORLEAU.

DESPRÉS, voyez MONTEPEZAT.

DESPUNA, voyez THEODORA DESPUNA.

DESROCHES, voyez ROCHES.

D'ESSÉ, voyez MONTALEMBERT.

DESTEMPS, (Jean) est un personnage célèbre dans les chroniques & histoires du 13^e. siècle, où on lit que cet homme encore vivant alors, étoit âgé de 400 ans. Il avoit, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, mort en 814. Le marquis de Paulmy dit qu'il possède une Chronique très-ancienne, à la tête de laquelle se trouve une note qui l'attribue à Jean Destemps ; elle contient l'histoire des 9^e, 10^e, 11^e & 12^e siècles. Cela ne prouve pas que cet homme ait vécu aussi longtemps qu'on le rapporte. Voyez ROWIN.

DESTIN, divinité allégorique qu'on fait naître du Chaos. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, & dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyoit ses arrêts irrévocables, & son pouvoir si grand, que tous les autres dieux lui étoient subordonnés.

DESTOUCHES, (André Cardinal) né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le P. Tachard, Jésuite à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, son goût changea, & il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talens pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Iffé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant « que ce n'étoit qu'en » attendant, & que depuis Lulli » aucune musique ne lui avoit » fait autant de plaisir que la » sienne ». Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignoroit la composition, lorsqu'il fit cette pièce. Il apprit ensuite les règles; mais elles refroidirent son génie; & ses autres ouvrages n'égalèrent point *Iffé*. Destouches mourut surintendant de la musique du roi, & inspecteur général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4000 livres.

DESTOUCHES, (Philippe Néricault) né à Tours en 1680, élevé au college des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puyfieux, am-

bassadeur auprès du Corps Helvétique. Ses productions dramatiques le firent connoître au régent. Ce prince sachant qu'il possédoit la connoissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717 avec l'abbé du Bois, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa 7 ans en servant la France avec zele. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eut que le foible plaisir de se figurer la fortune qu'il auroit pu faire, si ce prince avoit vécu. Fortoiseau proche Melun lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune & ses caprices. Il l'acheta, & y cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture & les muses. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Pétersbourg. Le poète refusa cette ambassade. Il mourut en 1754. Son fils a dirigé l'édition des Œuvres de son pere, faite au Louvre en 4 vol. in-4^e, 1757, par ordre de Louis XV. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12. « On ne trouve pas dans » les pieces de Destouches, » dit un auteur qui l'a beaucoup connu, la force & la » gaîté de Regnard; encore » moins les peintures naïves du » cœur humain, ce naturel, » cette vraie plaisanterie, cet » excellent comique qui fait le » mérite de Moliere; mais il n'a » pas laissé de se faire de la » réputation après eux. Il a » du moins évité le genre de » la comédie languoureuse, de » cette espece de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique » ni comique : monstre né de » l'impuissance des auteurs, & » de la satiété du public après

» les beaux jours du siècle de
» Louis XIV ». Un éloge pro-
pre aux *Comédies* de Destou-
ches, c'est qu'elles sont plus
éloignées de la licence & de
la lubricité théâtrale, que toutes
celles qui sont recherchées avec
ardeur par la frivolité & la cor-
ruption du siècle. *Voyez MO-*
LIERE, REGNARD, &c.

DETRIANUS, célèbre ar-
chitecte sous Adrien, rétablit
le Panthéon, la basilique de
Neptune, les bains d'Agrip-
pine, &c. Son chef-d'œuvre
fut le *Môle* ou le *Sépulcre d'A-*
drien; & le *Pont-Elien*, que
l'on nomme aujourd'hui le *Pont*
St Ange.

DEVAUX, (Jean) chirur-
gien, né à Paris en 1649, mort
en 1729, enrichit le public
d'un grand nombre d'ouvrages,
écrits purement en françois,
& assez élégamment en latin.
I. *Le Médecin de soi-même, ou*
l'Art de conserver la santé par
l'instinct, in-12; peu commun,
quoique souvent imprimé. II.
L'Art de faire les rapports en
chirurgie, en 1703, in-12,
réimprimé plusieurs fois. L'au-
teur enseigne la pratique, les
formules & le style le plus
en usage parmi les chirurgiens
commis aux rapports. III. Plus-
ieurs Traductions: du *Traité*
de la *Maladie vénérienne* de
Musitan; de l'*Abrégé anatomi-*
que de Heister; des *Aphor-*
ismes d'Hippocrate; de la *Mé-*
decine de Jean Allaine. IV.
Index funereus Chirurgicorum
Parisiensium, ab anno 1315, ad
annum 1714, même année, à
Trévoux, in-12. Devaux ne
manquoit ni d'esprit, ni de
connoissances; mais il embrassa
trop d'objets, & il ne connut

pas ses forces en traitant ces-
taines matières.

DEUCALION, roi de Thes-
salie, fils de Prométhée & de
Pandore, épousa Pyrrha, fille
d'Epméthée son oncle. Ju-
piter n'épargna que ces deux
époux dans le déluge univer-
sel. Ils ressusciterent le genre-
humain, & repeuplerent le
monde, en jetant derriere eux
des pierres, ainsi que l'oracle
de Thémis leur avoit prédit.
Les pierres de Deucalion fu-
rent changées en hommes, &
celles de Pyrrha en femmes.
Cette fable de Deucalion est
fondée, comme l'on voit, sur
l'Histoire-Sainte; mais un évé-
nement particulier à la Grece
l'a chargée de circonstances
étrangeres. On raconte que le
cours du fleuve Pénée, sous
le regne de Deucalion, roi de
Thessalie, fut arrêté par un
tremblement de terre, à l'en-
droit où ce fleuve, grossi des
eaux de quatre autres, se dé-
charge dans la mer; & qu'il
tomba cette année une pluie si
abondante, que toute la Thes-
salie fut inondée; mais un évé-
nement de cette nature, sup-
posé qu'il soit vrai, n'a pu
faire imaginer l'extinction du
genre-humain, telle qu'Ovide
la rapporte au 1er. liv. des *Mé-*
tamorphoses, où il nous trace
l'histoire de Deucalion.

DEVELLE, (Claude-Jules)
né à Autun en 1692, fit pro-
fession chez les Théatins en
1725, & mourut au mois de
juin 1765, âgé d'environ 74
ans. On a de lui: I. *Traité de*
la simplicité de la Foi. II. *Nou-*
veau Traité sur l'autorité de l'E-
glise. III. *Lettre à M. l'Abbé de*
*B*** sur l'immortalité de l'ame*.

DEVONIUS, voyez BALDWIN.

DEUS-DEDIT, voy. DIEU-DONNÉ (S.)

DEUSINGIUS, (Antoine) né à Meurs le 15 octobre 1612, fut professeur des mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique & des mathématiques à Harderwyck, puis professeur en médecine, & enfin en 1647, il eut la première chaire de médecine à Groningue. Il y mourut le 30 janvier 1666. C'étoit un médecin vraiment savant; il ne possédoit pas seulement toutes les parties de cette science, mais il avoit encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin, il avoit appris les langues arabe, turque & persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique & de s'être attiré par-là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. *De vero Systemate Mundi*, Amsterdam, 1643, in-4°. Il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic & de Ptolomée. II. *De Mundi Opificio*, Groningue, 1647, in-4°. III. *Exercitationes anatomicae*, Groningue, 1651, in-4°. IV. *Fasciculus dissertationum*, Groningue, 1660. Elles sont au nombre de quinze, & ont pour objet des sujets tirés de l'Écriture-Sainte, qui ont rapport à l'histoire naturelle. V. *Œconomia corporis animalis*, &c., Groningue, 1660—61, 5 vol. in-12. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Écrivains médecins* par Manget, & dans le *P. Nicéron*, tom. 22. Deusingius quoi-

que protestant, joignoit de vastes connoissances à un attachement décidé aux principes de religion & de morale.

DEUSINGIUS, (Herman) fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, s'est fait un nom par son *Historia allegorica Veteris & Novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4°, & Franeker, 1701, & par son *Explicatio allegorico-prophe-tica Historiarum Mosaicarum*, Utrecht, 1719, in-4°. Ouvrages pleins de rêveries cocceïennes (voyez COCCEIUS) qui lui attirèrent des désagrémens; il fut exclu de la Cène & obligé de se retirer en pays étranger.

DEXTER, (Lucius-Flavius) préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand, fils de Pacien, évêque de Barcelone, mérita par sa vertu & son savoir que S. Jérôme lui dédiât son *Traité des Écrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de Dexter, est supposée (nous n'avons pas celle que Dexter avoit faite). Elle paroît avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du 16e. siècle, & contient les pieuses traditions des anciens Espagnols qui ont eu cours dans ce royaume. Les Commentaires que le P. Bivarius y a ajoutés, sont sans goût, sans discernement & sans critique. Nicolas Antonio, le marquis Peralta, D. Louis de Salazar, & Ferreras, ont écrit pour prouver que cette *Chronique* étoit apocryphe. Elle a été imprimée avec les Commentaires de Bivarius, à Lyon, en 1627, in-fol.

DEZ, (Jean) Jésuite, né

près de St. Menehoud en Champagne l'an 1643, se livra avec succès au ministère de la chaire. Etant devenu recteur du college de Sedan, il s'appliqua à la controverse, & travailla avec zèle & avec fruit à la conversion d'un grand nombre de Calvinistes. Il mourut à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : I. *La Réunion des Protestans de Strasbourg à l'Eglise Romaine, également nécessaire pour leur salut & facile selon leurs principes*, in-8°, 1687; réimprimé en 1701, & traduit en allemand, quoiqu'il ne soit que médiocre. Cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté & de la précision. II. *La Foi des Chrétiens & des Catholiques justifiée, contre les Déistes, les Sociniens & les autres hérétiques*, in-12, 4 vol., Paris, 1714. Le P. Dez avoit été employé, par Louis XIV & le cardinal de Furstemberg, à l'établissement d'un college royal, d'un séminaire & d'une université catholique, confiée aux Jésuites François à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, & suivit Mgr. le Dauphin, par ordre du roi, en Allemagne & en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, (Antoine-Joseph) né à Paris, & maître-des-comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*Hydrographie* & de *Jardinage*, qui sont dans le Dictionnaire encyclopédique. On a de

lui : I. *La Théorie & la Pratique du Jardinage*, 1747, in-4°. II. *La Conchyliologie, ou Traité sur la nature des Coquillages*. Cet ouvrage intéressant est estimé, & on l'a réimprimé en 2 vol. in-4°. III. D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les Fossiles qui se trouvent dans les différentes Provinces de France*. IV. *L'Orycthologie, ou Traité des Pierres, des Minéraux, des Métaux & autres Fossiles*, Paris, 1755, in-4°. Son goût pour l'histoire naturelle n'étoit point exclusif. Il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la Vie de quelques Peintres célèbres*, qui n'est cependant point sans erreurs, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4°. Il mourut à Paris en 1765.

DIACETIUS, voyez JACETIUS.

DIACONO, (Jean) savant Napolitain, vivoit vers le 9^e siècle. On a de lui une *Chronique des Evêques de Naples*, & d'autres Opuscules (voyez MURATORI, *Rerum italicarum scriptores*, tom. 2, part. 2, & les *Acta Sanct.*). — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DIACONO de Naples, moine du Mont-Cassin, chapelain de l'empereur Lothaire, dont nous avons une *Chronique du monastere du Mont-Cassin*, une continuation de la *Chronique* de Jean Diacono, & une *Vie de S. Athanasie*. Quelques-uns lui attribuent aussi un Recueil des Loix des Lombards, & des Capitulaires de Charlemagne, de Pepin, &c.

DIADOCHUS, évêque de Photique

Photique en Illyrie vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Peres*.

DIADUMÉNIEN, (Marius Opilius Antoninus) fils de l'empereur Macrin, & de Nonia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une espèce de coësse, qu'on envisagea comme un diadème. L'armée ayant donné le trône impérial à son pere en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeller Antonin, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assureroit l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles ; car le pere & le fils furent assassinés.

DIAGO, (Francisco) Dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est *l'Histoire des Comtes de Barcelone*, faite sur les titres originaux, 1603, in-fol. ; & celle du *Royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avoit promis la suite de cette dernière ; mais il mourut en 1615, avant que d'avoir pu remplir sa promesse.

DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avoit essuyé : car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques ; il intenta un procès au voleur ; celui-ci jura que le poëme lui appartenoit, & en recueillit les fruits & la gloire. Outre du succès de ce mensonge,

Tome III,

Diagoras s'en prit à Dieu même, sous le nom duquel il avoit été accepté en justice ; & se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissoit contre la Divinité, de vive voix & par écrit, excitèrent le zèle de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tueroit, & deux à qui l'ameneroit en vie. Car dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, & comme le renversement de la société, qui repose toute entière sur la notion de Dieu. Cet insensé vivoit l'an 416 avant J. C.

DIAGORAS, athlete de l'isle de Rhodes, vers l'an 460 avant J. C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle *Ode* qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIANA, (Antonin) casuiste fameux, clerc-régulier de l'ordre des Théatins de Palerme, mort en 1663, à 78 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Les principaux sont : I. *Resolutionum moralium partes duodecim*. II. *Summa resolutionum*, &c. Sa morale est fort indulgente, & peut-être trop.

DIANE, déesse de la chasse, fille de Jupiter & de Latone, étoit sœur d'Apollon. La fable l'appelle Lune ou Phœbé dans le ciel, Diane sur la terre, & Hécate dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations, qu'on la dépeignoit avec trois têtes & sous trois figures, & qu'on lui donnoit

L i

le nom de la *triple Hécate*. On la représentoit ordinairement sur un char d'or traîné par des biches, armée d'un arc & d'un carquois rempli de fleches, vêtue d'une robe de couleur de pourpre retroussée jusqu'au genou, avec un croissant sur la tête. On la regardoit comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle avoit changé en cerf Actéon, qui avoit eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain... Un auteur dit, qu'on a feint que Diane étoit la Lune dans le ciel, la déesse de la chasse sur la terre, & Proserpine dans les enfers ; parce que la chasteté brille entre les vertus, comme la Lune entre les étoiles ; que la chasse est un exercice qui éloigne l'amour ; & enfin que la chasteté fait triompher des enfers. Cette explication est plus sage que la fable qu'elle commente, mais elle est très-peu naturelle. Le plus célèbre de tous les temples érigés à Diane, étoit à Ephèse. Cet édifice, qui passoit pour une des sept merveilles du monde, mais qui, comparé aux grands temples des Chrétiens, étoit très-peu de chose (*voyez* ICTINUS), fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre le Grand, par un fou nommé Erostrate ; l'an 356 avant J. C. *Voyez* EROSTRATE.

DIANE ou DIANA MANTUANA, de Volterre, fille de Jean-Baptiste Mantuan, s'acquiert beaucoup de réputation dans le seizième siècle par ses tailles-douces.

DIANE DE POITIERS, *voyez* POITIERS.

DIANE, duchesse de Castro, puis de Montmorency, étoit

filles de Henri II, qu'il avoit eues de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony. Le roi François I en fit beaucoup de cas, à cause de son esprit & de sa vertu. Elle avoit une mémoire prodigieuse, & apprit l'italien, l'espagnol & le latin. Le roi son pere la maria en 1553, avec Horace Farnese, duc de Castro ; mais ce jeune prince de grande espérance, fut tué six mois après son mariage, en défendant la citadelle d'Hesdin. Diane se remaria en 1557 avec François, duc de Montmorency, fils aîné d'Anne, connétable de France. Cette dame prit beaucoup de part aux malheurs de la France, pendant les guerres civiles, & les augmenta sans le vouloir, en réunissant Henri III avec le parti huguenot. Elle fit apporter de S. Sauveur de Blois à S. Denys, le corps de la reine Catherine de Médicis, qu'on y enterra en 1609 dans la chapelle des Valois ; & l'année suivante, celui de Henri III, qui étoit à Compiègne, pour être enterré dans le même tombeau. Diane mourut à Paris en 1619, à 80 ans, & fut enterrée dans l'église des Minimes de la place royale, où l'on voit son tombeau dans la chapelle d'Angoulême.

DIAZ, (Michel) Aragonois, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1495 les mines d'or de Saint-Christophe dans le Nouveau-Monde. Il contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée Saint-Dominique. Il fut plusieurs années après lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, île célèbre, & y essuya quelques disgrâces. Il

fut prisonnier en Espagne en 1509, & rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

DI AZ, (Jean-Bernard) évêque de Calahorra, étoit bâ-tard d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, & mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin & en espagnol : I. *Practica Criminalis Canonica*, Alcalá, 1594, in-fol. II. *Regula juris*, &c.

DI AZ, (Philippe) célèbre prédicateur Franciscain de Bragance, mort en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses Sermons ont été imprimés en 8 volumes.

DICASTILLO, (Jean) Jésuite, né à Naples en 1585, enseigna la philosophie & la rhéologie à Murcie, à Tolède, & mourut à Ingolstadt en 1653. On a de lui divers Traités de Théologie.

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, historien & mathématicien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita beaucoup des leçons de ce grand maître, dans les excellens ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragmens. Le plus estimé étoit sa *République de Sparte*, en 3 liv., que Lacédémone faisoit lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve : I. Sa *Descriptio montis Pelii*, dans *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*, Oxford, 1698, 4 vol. in-8°. II. *De Statu Græciæ*, Ausbourg, 1600, in-8°. Il est inséré aussi dans la collection d'Oxford.

DICENÉE, philosophe Egyptien, passa dans le pays des Scythes, plut à leur roi, & adou-

cit, dit-on, son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. De peur que ses maximes & ses loix ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arracherent leurs vignes, & se priverent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étoient pas absolument stériles, produisoient toujours quelques effets extravagans, & leur sagesse ne pouvoit se défendre de l'outrance. Dicenée vivoit du tems d'Auguste.

DICK, voyez **VAN-DICK**.

DICKINSON, (Edmond) célèbre médecin & chymiste Anglois, né en 1624, d'un miniître d'Appleton, dans le comté de Berk ; après s'être appliqué à des sciences utiles & agréables, il s'adonna à la chymie & à toutes les folies des adeptes alchymistes. Il mourut en 1707. On a de lui : I. *Delphini Phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8°. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré de l'Histoire de Josué & des Livres-Saints. II. *De Noë adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8° : ouvrage où il y a autant de fables que d'érudition. III. *De origine Druidum*. IV. *Physica vetus & nova, sive de naturali veritate Hexametri Mosaici*, Rotterdam, 1703, in-4°. Tous ces ouvrages sont savans, mais sans justesse ni critique ; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur.

DICTYNNE, nymphe de l'isle de Crete, à laquelle on attribue l'invention des filets

des chasseurs. On croit que c'est la même que Britomartis, fille de Jupiter, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de Minos, & qui fut mise au nombre des immortelles à la prière de Diane. Cette déesse avoit aussi le surnom de *Distynne*.

DICTYS, de Crete, suivit Idoménée au siège de Troie, & composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du 15^e. siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne sait en quelle année. Madame Dacier en donna une nouvelle édition, à l'usage du Dauphin, à Paris, 1680, in-8°, avec *Dares Phrygius*. Perizonius en mit au jour une autre en 2 vol. in-8°, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*.

DIDEROT, (Denis) fils d'un coutelier de Langres, né dans cette ville en 1712, débuta à Paris par exercer les fonctions d'instituteur. Son génie ne tarda pas à le faire connoître, & l'usage qu'il en fit, lui suscita des désagréments; mais son association à d'Alembert pour l'entreprise de la lourde & massive Encyclopédie, compensa ces disgrâces par des éloges qui ne manquent jamais aux gens agrégés à quelque faction. Appellé à Pétersbourg, il reçut, après un très-court séjour, ordre de s'en retourner d'où il venoit; la critique morgante qu'il exerçoit sur toutes sortes d'objets, n'étant pas du goût de la cour. On vit dans cette occasion ce qu'on ne voyoit déjà que trop

dans ses livres, combien il aimoit à se distinguer & à être remarqué dans la foule. Il fit le voyage de Pétersbourg à Paris en robe de chambre & en bonnet de nuit, & se promenoit dans cet équipage par les villes les plus fréquentées: les curieux ne tarديوient pas à demander quel étoit cet homme extraordinaire, & son domestique répondoit: *C'est le célèbre M. Diderot*. Mais s'il ne fut pas à l'abri de la vanité, il ne paroît point avoir eu, comme la plupart de ses confrères, la soif des possessions terrestres: soit indifférence, soit mauvaise économie, il se trouva plus d'une fois à l'étroit, & fut obligé de se défaire de sa bibliothèque, dont l'impératrice de Russie fit l'acquisition en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Quoiqu'on le regarde comme un des grands promoteurs du philosophisme, & qu'il mérite cette dénomination par son ardeur à en propager les erreurs, il n'avoit pas la politique tortueuse & l'artificieuse dissimulation de son collègue; plus libre & plus franc, il fut moins utile à la secte. L'un avoit une activité sourde qui, sans bruit, faisoit beaucoup; l'autre un zèle éclatant qui, avec beaucoup de bruit, souvent ne faisoit rien. On sera surpris d'apprendre qu'il a été ami des Jésuites presque jusqu'au fanatisme, jusqu'à devenir la victime de son attachement. C'est au moins ce que lui-même nous assure dans une lettre au P. Castel, à l'occasion d'une critique qu'avoit faite le P. Berthier d'un de ses ouvrages. « A quoi pense, dit-il,

» le Pere Berthier , de persé-
 » cuter un honnête homme ,
 » qui n'a d'ennemis que ceux
 » qu'il s'est faits par son atta-
 » chement pour la compagnie de
 » Jesus , & qui tout mécon-
 » tent qu'il en doit être , vient
 » de repousser avec le dernier
 » mépris les armes qu'on lui
 » offroit contre elle. Vous le
 » dirai-je, mon révérendPere ?
 » Sans doute je vous le dirai ;
 » car vous êtes un homme
 » vrai , & par conséquent dis-
 » posé à prendre les autres
 » pour tels. A peine mes deux
 » lettres eurent-elles paru ,
 » que je reçus un billet conçu
 » en ces termes : *Si M. Dide-*
 » *rot veut se venger des Jésui-*
 » *tes , on a de l'argent & des*
 » *Mémoires à son service ; il est*
 » *honnête homme , on le sait.*
 » *Il n'a qu'à dire , on attend sa*
 » *réponse.* Cette réponse atten-
 » due , la voici : *Je saurai bien*
 » *me tirer de ma querelle avec*
 » *le Pere Berthier , sans le*
 » *secours de personne. Je n'ai*
 » *point d'argent ; mais je n'en*
 » *ai que faire. Quant aux Mé-*
 » *moires que l'on m'offre , je*
 » *n'en pourrais faire usage qu'a-*
 » *près les avoir très-sérieuse-*
 » *ment examinés , & je n'en ai*
 » *pas le tems.* Je suis, mon-
 » sieur & révérend Pere , avec
 » le respect le plus profond ,
 » & toute la vénération qu'on
 » doit aux hommes d'un mérite
 » supérieur , &c ». Dans une
 » lettre adressée au même P. Cas-
 » tel , le 2 juillet 1751 , M. Di-
 » derot dit : « Je ne connois
 » rien de si fin , ni de si délié ,
 » ni qui marque tant de goût
 » & tant de précision que vos
 » observations ; vous avez rai-
 » son par-tout.... Vous avez

» si bien saisi ce qu'il peut y
 » avoir de bon dans ces petits
 » écrits , que , tout en mar-
 » quant ce qu'il y a aussi de
 » foible & même de mauvais ,
 » il se fût fait dans votre extrait
 » une compensation de criti-
 » que & d'éloge , dont j'aurois
 » été bien content ; car j'aime
 » sur-tout la vérité & la vertu ,
 » & quand ces qualités se réu-
 » nissent dans un même hom-
 » me , il va dans mon esprit
 » de pair avec les dieux ; jugez
 » donc , monsieur , des senti-
 » mens de dévouement & de
 » respect que je dois avoir
 » pour vous ». Ce philosophe
 » mourut à une campagne près
 » de Paris , le 2 juillet 1784 ,
 » après avoir bien diné , âgé de
 » 72 ans. Son enterrement , qui
 » a souffert quelque difficulté
 » comme celui de d'Alembert ,
 » s'est fait à petit bruit , malgré
 » le zele de la secte qui eût voulu
 » donner de la pompe aux funé-
 » railles d'un de ses chefs. On
 » a de lui : I. *Prospectus* de l'En-
 » cyclopédie , & divers articles
 » insérés dans cet ouvrage de-
 » venu si fameux , & dont lui-mê-
 » me nous a donné l'idée la plus
 » juste , en le nommant un gouffre
 » où des especes de chiffonniers je-
 » terent pêle-mêle une infinité de
 » choses mal vues , mal digérées ,
 » bonnes , mauvaises , incertaines
 » & toujours incohérentes & dis-
 » parates , &c. On y a employé ,
 » ajoute-t-il , une race détestable
 » de travailleurs , qui ne sachant
 » rien & qui se piquant de savoir
 » tout , chercherent à se distinguer
 » par une universalité désespérante ,
 » se jeterent sur tout , brouille-
 » rent tout , gâterent tout , &c.
 » (voyez ALEMBERT , CHAM-
 » BERS). La nouvelle édition

qu'on en a donnée sous le titre d'*Encyclopédie méthodique*, est plus défectueuse encore, & sur-tout plus défigurée par les délire de la philosophie irrégulieuse. L'abbé Bergier s'étant réservé la partie théologique, on s'est empressé de répandre les erreurs qui étoient destinées pour cette partie, dans toutes les autres. L'histoire, la géographie, jusqu'à la grammaire & la géométrie, tout a été asservi au fanatisme de l'impie (voyez le *Journ. hist. & littér.* 15 avril 1785, p. 575). II. *Histoire de la Grece, traduite de Stanyan*, 1743, 3 vol. in-12. III. *Œuvres de Théâtre, avec un Discours sur la Poésie dramatique*, 2 vol. in-12, 1771. IV. *Mémoires sur différens sujets de mathématiques*, 1748, in-8°. V. *Le Code de la nature*, 1755, in-12, rempli de vues impraticables, fausses & pernicieuses; de déclamations triviales contre le clergé, & de toutes ces petites ressources qui constituent la science du jour. VI. *Lettres sur les sourds & muets*, 2 vol. in-12, 1751. VII. *Le sixième sens*, in-12 1751. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent & les deux suivans, des observations justes, des sentimens vifs & pleins de chaleur, contrastent avec des erreurs monstrueuses, avec les tristes spéculations du matérialisme. VIII. *De l'éducation publique*, 1762, in-8°. Il y a de bonnes remarques, & un plus grand nombre d'autres, destructives de toute éducation honnête, morale & religieuse. IX. *Pensées philosophiques*, 1746, in-12, réimprimées sous le titre d'*Erreurs aux esprits-forts*, 1757.

Parmi des sophismes & des faussetés sans nombre, on y trouve des passages intéressans, tel que celui-ci : « Si un homme qui » n'a vu que pendant un jour » ou deux, se trouvoit con- » fondu chez un peuple d'a- » veugles, il faudroit qu'il prit » le parti de se taire ou de pas- » ser pour un fou ; il leur an- » nonceroit tous les jours quel- » que nouveau mystère, qui » n'en seroit un que pour eux, » & que les esprits-forts se fau- » roient bon gré de ne pas » croire. Les défenseurs de la » Religion ne pourroient-ils » pastirer un grand parti d'une » incrédulité si opiniâtre, si » juste même à certains égards, » & cependant si peu fondée » ? M. Boudier de Villemér a opposé à ces *Pensées philosophiques* quatre petits volumes, portant le même titre, réimprimés à Liège en 1789 : recueil de réflexions solides, aussi claires & intelligibles, que celles de Diderot sont obscures & intrigüées. X. *Les bijoux indiscrets*, 1748, 3 vol. in-12. Production légère & verbiageuse qui ennuie les lecteurs de toutes les classes, autant qu'elle dégoûte les honnêtes gens par les obscénités qu'elle renferme. XI. Quelques brochures sur divers sujets ; & plusieurs manuscrits laissés à sa nièce, élevée par lui-même dans les principes du philosophisme, pour lesquels les imprimeurs ont offert 2000 louis. On voit que tandis que la valeur de tant d'objets, autrefois précieux, diminue d'une manière étrange, celle des poisons va toujours en croissant. Il faut convenir cependant que la plupart des ouvrages de M. Dide-

rotine sont pas dangereux, parce qu'on ne les lit pas ; pour les lire il faudroit les entendre, & il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'entendoit pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre, c'est que le philosophe de Langres, avec son enthousiasme & son imagination exaltée, n'ait été qu'un copiste. Bacon revendique les pensées sur l'interprétation de la nature. Les *Principes de la Philosophie morale* appartiennent à Milord Shaftersbury, ainsi que les *Pensées philosophiques*. Il y a beaucoup d'apparence que la chaleur de cet écrivain étoit dans sa tête plutôt que dans son ame, & qu'il n'affectoit dans ses livres, comme dans son langage, ce ton d'énergumène, que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimoit que par des hurlemens & des convulsions. Les gens du monde accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien, n'auroient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres, & sur-tout pour un philosophe, que de jouer dans la société le rôle de charlatan ; c'est par-là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune, & voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens-de-lettres avec les gens du monde. Les panromimes de M. Diderot, & l'emphase de son jargon, lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent, c'est celui de connaître les hommes & de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguier par de misé-

rables farces, dont il n'y a que les fots qui puissent être dupes. Il avoit aussi de la célébrité chez les étrangers, qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains François, & pour qui les plus prônés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages, il est remis à sa place, & déjà presque oublié. *Le Pere de Famille* est la seule production qui lui survive ; & c'est à ce drame romanesque, dont le dialogue est un perpétuel galimathias, que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence.

DIDIER, (S.) *Desiderius*, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Sueves & les Vandales ravagèrent les Gaules.

DIDIER, (S.) natif d'Auntun, succéda à Verus en 596 dans l'archevêché de Vienne. Brunehaut, irritée de ce qu'il lui avoit reproché ses défordres, l'envoya en exil ; le rappella, croyant le gagner ; & le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 607, sur les bords de la rivière de Chalarone, à sept lieues de Lyon.

DIDIER, dernier roi des Lombards, s'empara de l'exarchat de Ravenne en 772 sur le pape Adrien, & saccagea les environs de Rome. Charlemagne vint au secours du pontife. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui l'exila avec sa femme & ses enfans à Liege. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la

dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIER LOMBARD, docteur de Sorbonne au treizième siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour, & eut un emportement égal contre les ordres mendiants, qui furent défendus par S. Bonaventure & S. Thomas.

DIDIER JULIEN, empereur Romain, naquit l'an 133 à Milan d'une famille illustre. Il étoit petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut 2 fois consul & préfet de Rome. Didier obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193 ; mais à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDIER, (Guillaume de Saint-) poète Provençal du douzième siècle, mit les *Fables d'Esopé* en rimes de son pays. Il se fit connoître par d'autres ouvrages, entr'autres par un *Traité des Songes*, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles consistent à vivre sobrement, & à ne point surcharger l'estomac d'alimens, pour qu'il ne porte point à la tête des vapeurs grossières & des idées tristes. En ajoutant à cette observance des mœurs pures & une conscience sans reproche ; il est à croire qu'effectivement on n'aurait point de songes fort effrayans.

DIDIER, (St-) voy. LIMON.

DIDON, fille de Belus, roi des Tyriens, & femme de Si-

chée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frère Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique dans un port vis-à-vis de Drepano en Sicile, elle y jeta les fondemens de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée à accepter cette alliance, par les armes de son amant & par les vœux de ses sujets, elle fit élever un bûcher, & après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher & se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J.C. Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Enée. Il paroît certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince Troyen. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie ; mais il aima mieux se la permettre, que de priver son poème d'un épisode si agréable & si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome & de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvoit s'en tenir à la *Chronologie* de Newton, Virgile seroit pleinement justifié de cet anachronisme ; car le philosophe Anglois fait Didon & Enée contemporains ; mais on fait que

sa *Chronologie* est peu estimée. Du reste, toute cette dispute sur l'époque du regne de Didon est plus qu'inutile, s'il n'y a jamais eu d'Enée, ni de ville de Troie, ni de guerre des Grecs contre cette ville. *Voy.* HOMERE.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcenter* ou *Entraillés d'airain*; à cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguoit, laissa, suivant Sèneque, jusqu'à 4000 Traités. On juge bien qu'ils ne pouvoient être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. Çauroit été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même étoit souvent embarrassé à répondre sur quelle matiere il avoit travaillé. Ce compilateur infatigable étoit un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique: mais Cicéron a subsisté; & qui connoît Didyme?

DIDYME d'Alexandrie, quoiqu'aveugle dès l'âge de 5 ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connoissances, en se faisant lire les écrivains sacrés & profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la rhéologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. S. Jérôme, Rufin, Pallade, Isidore, & plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. S. Athanasé & S. Antoine eurent pour lui la plus grande estime.

Ce dernier l'étant allé voir, & Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentait d'être privé de la vue, le saint solitaire lui dit: « Je m'étonne qu'un » homme judicieux comme » vous, regrette une chose » qui est commune aux mou- » ches, aux fourmis, & aux » animaux les plus méprisables, » aussi-bien qu'aux hommes; » & qu'il ne se réjouisse pas » d'en posséder une qui ne se » trouve que dans les Apôtres, » dans les Saints, dans les » Anges, par laquelle nous » voyons Dieu même, & qui » allume dans nous le feu d'une » science si lumineuse ». Malgré les éloges que S. Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origene; & c'est ce qui l'a fait condamner après sa mort par le 5^e. concile général: mais comme il ne les a pas défendus avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, ait altéré la simplicité de sa foi. Il mourut en 396, à 85 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste: I. *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par S. Jérôme. II. Un fragment considérable d'un *Traité contre les Manichéens*. III. *Discours sur les Epîtres Canoniques*. IV. Des fragmens d'un *Commentaire sur les Paraboles de Salomon*.

DIÉ, (S.) *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siège, & se retira dans les montagnes de Vosges, pour s'y consacrer à la prière & à la méditation. Il mourut entre les

bras de S. Hidulphe, son ami ; le 19 juin 679. C'est lui qui a donné le nom à la ville de Saint-Dié en Lorraine. En 1635, l'armée Suédoise brûla la châsse de S. Dié, avec une partie de ses reliques.

DIÉGO, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne, fut d'abord religieux de S. Jérôme, puis évêque d'Albarazin. Il mourut l'an 1614, à 83 ans, après avoir composé en espagnol l'Histoire des persécutions d'Angleterre, la Vie de Ste. Thérèse, & une Relation de la mort de Philippe II, roi d'Espagne.

DIEMERBROECK, (Isbrand) né à Montfort dans la province d'Utrecht l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, professa l'anatomie & la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont : I. *Quatre livres sur la Peste*, in-4°, Amsterdam, 1665, insérés aussi dans un *Recueil de Traités de Médecine*, publié à Geneve en 1721, in-4°. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement & l'expérience. II. *L'Anatomie du corps humain*, Leyde & Geneve, 1679, in-4°. III. *Dissertations sur les maladies de poitrine & de la tête*. Tous ces ouvrages ont été recueillis à Utrecht en 1685, in-fol., & à Geneve, 1687, 2 vol. in-4°, par Timann Diemberbroeck, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, & les observations manquent quelquefois de justesse & de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°, est peu estimée.

DIÉPENBECK, (Abraham) peintre, né à Bois-le-Duc l'an 1607, étudia son art sous Rubens, & s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. Diépenbeck est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux & facile ; ses compositions sont gracieuses. Il avoit beaucoup d'intelligence du clair-obscur ; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on a publié d'après ce maître, est le *Temple des Muses*. Il a beaucoup travaillé a des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avoient recours pour des vignettes, des theses, & de petites images à l'usage des écoles & des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675.

DIETERICH, (Jean-Conrad) né à Butzbach en Wétéravie l'an 1612, mort professeur des langues à Giessen en 1667, se fit connoître par plusieurs ouvrages ; entr'autres, par ses *Antiquités du Vieux & du Nouveau-Testament*, 1671, in-fol., semées d'une érudition profonde ; par un *Lexicon etymologicum græcum*, estimé, & par *Historia Imperatorum familiae Saxonicae*, Giessen, 1666, in-4° ; morceau d'histoire estimé.

DIETERICH, (Jean-George) savant d'Allemagne, a donné les Explications dans la langue de son pays, & en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé : *Phytantosa iconographia*, Ratisbonne, 1737, 1745, 4 vol. in-fol., contenant 1025 planches enluminées. Les exem-

plaires sur grand papier en sont fort recherchés.

DIEU, (Louis de) professeur protestant & principal du college Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort le 23 décembre 1642, étoit savant dans les langues orientales. Il laissa : I. *Compendium grammaticæ hebraicæ*, Leyde, 1626, in-4°. II. *Apocalypsis S. Joannis syriacæ, cum versione latina, græco textu, & notis*, Leyde, 1627, in-4°. Cette version syriaque se trouve dans les Polyglottes de Paris & de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa traduction le tour & le génie de la langue syriaque.

III. *Animadversiones sive Commentarius in quatuor Evangelia in quo collatis syri, arabis, Evangelii hebræi, Vulgati, &c., versionibus difficiliora loca illustrantur*, Leyde, 1631, in-4°.

IV. *Animadversiones in Actus Apostolorum*, Leyde, 1634, in-4°. V. *Historia Christi persicè conscripta à P. Hieronymo Xavier, latinè reddita & animadversionibus notata*, Leyde,

1639, in-4°. Il prouve dans ces notes que le P. Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes. VI. *Rudimenta Linguae Persicæ*, Leyde, 1639, in-4°.

Cette grammaire est estimée, mais elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, mais de Jean Elichma, savant Danois. VII. *Animadversiones in divi Pauli Epistolas, &c.*, 1646, in-4°.

VIII. — *in Veteris Testamenti Libros*, 1648, in-4°. Les fils de Jean de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but de ces remarques de leur pere étoit de montrer les fautes de la version de Dordrecht.

IX. *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. C'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a écrit sur l'Ecriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des Protestans, & qu'il rend à cette antique & respectable version, la justice qu'elle mérite (voyez AMAMA, BUKENTOP, S. JEROME, &c.). X. *Grammatica Linguarum Orientalium, Hebræorum, Chaldaeorum & Syrorum inter se collatarum*, Francfort, 1683, in-4°.

DIEU-DONNÉ I, (S.) (*Deus-Dedit*) pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété & par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir & ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. Voyez DEO-GRATIAS.

DIEU-DONNÉ II, (*A-Deodatus*) pape vertueux & prudent, succéda au pape Vitalien, en avril 672, & mourut en juin 676. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule : *Salutem & Apostolicam benedictionem*.

DIGBY, (Kenelme) connu sous le nom de Chevalier Digby, étoit fils d'Evrard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques I, & qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du pere, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles I, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant général de ses armées navales, & gouverneur de l'ar-

senal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, & fit plusieurs prises sur eux, proche le port de Scanderoue. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, & sur-tout à la chymie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellens remèdes, qu'il donnoit gratuitement aux pauvres, & à toutes les autres personnes qui en avoient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles I, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués sous Cromwel, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, & ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre en 1665, à 60 ans. On lui doit : I. Un *Traité sur l'immortalité de l'Ame*, publié en anglois en 1661, in-4°, traduit en latin & imprimé en 1664 à Francfort, in-8°. L'auteur avoit eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, & en avoit profité. II. *Dissertation sur la végétation des Plantes*; traduit de l'anglois en latin par Dappet, Amsterdam, 1663, in-12; en françois par Trehan, 1667, Paris, in-12. III. *Discours sur la Poudre de Sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius; imprimé à Paris en 1658, puis en 1661; enfin en 1730, avec la *Dissertation* de Charles de Dionis, sur le *Tania* ou *Ver-Plat*.

DIGGES, (Léonard) gentilhomme & mathématicien Anglois, mort en 1574, a donné au public : I. *Maniere de mesurer les terres, les bois, les pierres, &c.*, 1647, in-4°. II. *Pronostications par le soleil, la lune & les étoiles*, 1592, in-4°. On peut les mettre avec celles de Matthieu Lansberg. — Thomas DIGGES, son fils, mort en 1595, paroît s'être appliqué au même genre d'étude que son pere, par les ouvrages qu'il a publiés; tels sont : I. *Scala mathematica*, 1573, in-4°. II. *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°. Il a encore donné : *Motif d'association pour maintenir la Religion établie*, 1601, in-8°. Ce motif ne peut être bon qu'autant qu'il s'agit de la seule Religion véritable. — Le fils de ce dernier, Dundley DIGGES, né en 1583, s'est distingué dans les sciences & les négociations. Il fut député plusieurs fois au parlement sous Charles I, & envoyé en qualité d'ambassadeur en Russie par Jacques I. Il mourut le 8 mars 1639. On a de lui : I. *Lettre sur le commerce*, 1615, in-4°. II. *Le parfait Ambassadeur, ou Recueil des Lettres de l'ambassade de François Walsingham, résident en France par les ordres de la reine Elisabeth*; Londres, 1655, in-fol. Cette collection jette un grand jour sur l'histoire & les intrigues de cette princesse.

DIGNA ou DUGNA, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très-florissante, ruinée par Attila, aima mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise par ce roi des Huns, l'an de J. C. 452, le barbare vouloit attenter à sa

judicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de lui vouloir communiquer quelque secret d'importance; mais aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnoit sur la mer, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder.* On peut voir dans les articles RAZIAS & APOLLINE, quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions.

DILLEN, (Jean-Jacques) natif de Darmstadt en Allemagne, & professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui : I. *Catalogus Plantarum circa Giesam spontè nascentium*, Francfort, 1719, in-12. II. *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol., avec un grand nombre de figures. III. *Historia Muscorum*, in-fol.

DIMITRONICIUS, (Basile) général d'armée du grand-duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. Deux d'entr'eux prirent la fuite, & furent arrêtés sur les frontières de Lithuanie, & menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, & dirent à ce prince que Basile avoit dessein de passer au service du roi de Pologne, & qu'il les avoit envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général; & malgré les protestations qu'il faisoit de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourmens. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, & qu'on chassât cet animal dans la rivière. Le malheureux étant

sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix, que puisqu'il avoit dessein d'aller trouver le roi de Pologne, il y allât avec cet équipage. Ainsi périt Dimitrocinus, quoiqu'innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, & qui traitent leurs inférieurs comme des bêtes de somme.

DINA, fille de Jacob & de Lia, née vers l'an 1754 avant J. C., fut violée par Sichem, fils d'Hemor, roi de Salem. Siméon & Levi ses frères, pour venger cet outrage, profitèrent du tems auquel les Sichimites s'étoient fait circoncire, en exécution de l'accord entre leur prince & Jacob, les massacrèrent tous, & pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur Grec, fils de Sostrate & disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, & se distingua par sa haine contre Démosthène qui lui étoit bien supérieur; le meilleur de ses Discours est celui où il accuse ce fameux orateur de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus. Il fut lui-même accusé de s'être laissé corrompre par les présens des ennemis de la république, prit la fuite, & ne revint que 15 ans après, vers l'an 340 avant J. C. De 64 Harangues qu'il avoit composées, il n'en reste plus que 3, dans la Collection des Orateurs anciens d'Etienne, 1575, in-fol.; ou dans celle de Venise, 1513, 3 tom. in-fol. Voyez ANDOCIDE.

DINOCRATE, sculpteur célèbre, entreprit un ouvrage prodigieux, dont la matière devoit être le Mont-Athos même. Le Mont-Athos, aujourd'hui

Monte-Santo, est une presqu'île jointe à la Macédoine, qui avance dans l'Archipel, entre le golfe de Monte-Santo, autrefois le golfe Scrimonique & le golfe Singitique. Il offrit de tailler ce mont, qui est d'une hauteur prodigieuse, d'en former une statue d'Alexandre-le-Grand, de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, & de faire passer la mer entre ses jambes, par la communication des deux golfes, que cette presqu'île sépare. Il mourut lorsque son ouvrage n'étoit encore qu'ébauché. D'autres disent qu'Alexandre refusa de l'y laisser travailler. Pline dit que « Dinocrate » acheva de rétablir le temple » de Diane à Ephèse, ruiné » par l'incendie d'Erostrate; & » qu'après avoir mis la dernière » main à ce grand ouvrage, il » passa à Alexandrie, où Ptolomée Philadelphie, roi d'Egypte, lui ordonna de bâtir » un temple, pour être consacré à la mémoire de sa femme Arsinoé. Dans le dessein que cet architecte forma de ce bâtiment, il s'étoit proposé de mettre à la voûte de ce temple, une grosse pierre d'aimant qui auroit suspendu en l'air la statue de cette princesse, laquelle auroit été toute de fer, afin d'obliger les peuples, par cette merveille, à avoir plus de vénération pour cette reine, & l'adorer comme une déesse; mais la mort du roi étant survenue, ce dessein ne fut point exécuté ». Ce récit s'accorde peu avec la chronologie; car à la mort d'Arsinoé, Dinocrate devoit avoir

près de 120 ans. On pense communément que Dinocrate, STE-
NOCRATE, STESICRATE, DIO-
CLÈS de Macédoine, sont le même personnage; mais le récit de Pline porte à croire qu'il faut les distinguer, & en faire au moins deux hommes différens.

DINOSTRATE, géometre ancien, contemporain de Platon, fréquentoit l'école de ce philosophe, école célèbre par l'érude que l'on y faisoit de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuerent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *Quadratrice*, ainsi nommée, parce que si on pouvoit la décrire en entier, on auroit la quadrature du cercle.

DINOTH, (Richard) historien protestant, né à Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé : *De bello civili gallico*.

DINOUART, (Antoine-Joseph-Toussaint) prêtre, né à Amiens en 1715, mort à Paris en 1786, est connu par le *Journal ecclésiastique*; ouvrage utile, où l'on trouve souvent des articles intéressans & instructifs. L'ensemble en eût été mieux lié & plus conséquent, si, captivé par les partisans de la *petite Eglise*, l'auteur ne s'étoit laissé entraîner par les préventions d'une secte artificieuse, & n'avoit répandu à pleines mains la calomnie contre ceux qui la démasquoient. L'édition qu'il a donnée de l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, de Maquer, la *Vie de Palafox* (voyez cet article), portent l'empreinte de cette fâcheuse situation, qui, en faisant le tourment de

l'écrivain, envoie encore le trouble & la défiance dans l'esprit du lecteur. On a encore de lui : I. *Manuel des Pasteurs*, 3 vol. in-12. II. *La Rhétorique du Prédicateur*, in-12 : le style n'en fait pas le principal mérite. En général, il écrivoit d'une manière lâche, diffuse & incorrecte. III. Une édition de la *Sarcotis* de Masenius, avec la traduction. IV. Un abrégé de l'*Embryologie sacrée*, de Cangiamila (voyez ce mot). On peut lui reprocher, comme à l'auteur abrégé, d'avoir été un peu trop lesté en métaphysique & en physiologie, & d'avoir par-là formé des conclusions embarrassantes & impraticables en morale. V. Quelques Hymnes latines; des *Editions* de différens ouvrages, &c. On peut voir le catalogue de tout cela, fait par l'auteur lui-même dans le *Journal Ecclésiastique*, novembre 1780, p. 184.

DINTERUS, voyez DYNTER.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, juriconsulte & professeur en droit à Bologne, florissoit sur la fin du 13^e. siècle. Il passoit pour le premier juriste de son tems, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, & la netteté de son style. Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compilation du 6^e. livre des Décrétales, appelé le *Sexte*. Ce juriconsulte mourut à Bologne en 1303, du chagrin, selon quelques-uns, de n'avoir pas été honoré de la pourpre romaine. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil : I. D'un *Commentarium in*

regulas Juris Pontificii, in-8^o. Cynos, son disciple, assure qu'il contient les principes choisis de cette science; &, si l'on en croit Alciat, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que Charles du Moulin, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. II. *De Glossis contrariis*, 2 vol. in-fol., dans lesquelles il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, &c.

DIOCLES, héros révééré chez les Mégariens, qui célébroient en son honneur des jeux nommés *Dioclès* ou *Dioclèides*.

DIOCLES, géometre connu par la courbe appelée *Cyssoïde*, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles, florissoit avant le 5^e. siècle.

DIOCLES, voyez DINOCRATE.

DIACLÉTIENT, (*Caïus-Valerius-Diocletianus*) dont le nom, avant son élévation à l'empire, étoit Dioclès, naquit à Dioclée dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il étoit fils d'un greffier, d'autres qu'il avoit été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa famille étoit fort obscure. Il commença par être soldat, & parvint par degrés à la place de général. Il avoit le commandement des officiers du palais, lorsqu'il fut élevé à l'empire, l'an 284 après l'assassinat de Numerien. On dit qu'il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une Druide lui avoit faite, qu'il se-

roit empereur sitôt qu'il auroit lui-même immolé Aper. Comme ce mot signifie en latin *sanglier*, il tuoit auparavant tous les sangliers qu'il rencontroit ; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maximien-Hercule, à qui il avoit confié cette prophétie : *Voilà la prédiction de la Druide accomplie*. Ce Maximien-Hercule étoit son ami. Ils avoient été simples soldats dans la même compagnie : il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avoient toujours été fort unis, avant de régner ensemble : ils le furent encore plus étroitement, lorsqu'ils régnerent ; & quoiqu'ils ne fussent pas parens, on les appelloit freres. Il créa ensuite en 292 deux nouveaux Césars, Constance-Chlore & Galere-Maximien. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers & de soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galere qui inspira à Dioclétien sa haine pour le Christianisme. Il l'avoit aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusebe. Il changea tout-à-coup de sentiment. Ses collègues eurent ordre de condamner aux supplices, chacun dans leur département, tous ceux qui professoient la Religion chrétienne, & de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entr'eux, & d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19^e. année du règne de Dioclétien (c'est-à-dire,

l'an 303 de J. C. & 239 ans après la première sous Néron) ; elle dura 10 ans, tant sous cet empereur, que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du Christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, & s'en vanterent dans une inscription qui portoit : *Qu'ils aient aboli le nom & la superstition des Chrétiens, & rétabli l'ancien culte des dieux*. Pour se vanter d'une pareille chose, il falloit qu'on eût fait périr bien des fideles. Comment donc Dodwel, Voltaire & Gibbon osent-ils nier une chose si authentiquement constatée ? Mais loin que la persécution accélérât la ruine du Christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la Religion (voyez RUINART). Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande foiblesse, qu'on le crut mort. Il revint ; mais son esprit, totalement affoibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Galere vint en diligence d'Antioche, & lui dit sans ménagement qu'il falloit quitter l'empire. Le propos révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne vouloit pas y entendre. Mais Galere menaça, & il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication ; & les deux Césars, Galere & Constance, furent créés Augustes le même jour, qui étoit le 1^{er}. de mai de l'an 305. Il vécut ou végéta encore 9 ans, dans sa retraite de Salone, que quelques-uns ont cru être sa patrie : spectateur & une des principales causes provocantes des

des maux qui affligeoient l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avoit été que particuliere, les châtimens du Ciel n'étoient pas universels. Ils s'é-tendoient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble & la consommation de toutes celles qui avoient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement & plus visiblement que jamais sur l'empire & sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans & les tremblemens de terre, les peuples barbares, contens auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en elles, & perdant tous ensemble la terreur & le respect du nom Romain, fondirent de toute part sur ses plus nobles appanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyoit, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes épar-ses, là où il y avoit eu des villes considérables. Les séditions & les guerres civiles ache-verent de désoler ce que la barbarie avoit épargné. La der-nière année de la tyrannie sacrilege, il y eut une sécheresse ruineuse qui fut suivie de la stérilité & de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu piece à piece chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfans, pour avoir de quoi prolonger leur vie & leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes les autres, parens ou enfans, domestiques & maîtres, tout

étoit si maigre & si décharné, qu'il eût semblé voir des trou-pes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivans. Tout-à-coup ils tomboient d'inanition dans les rues & dans les places publiques, où les cada-vres pourrissoient sans sépulture. La contagion sembla s'at-tacher de préférence à ceux que les richesses mettoient à cou-vert de la faim. Il y eut une maladie singuliere, qui affec-tant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infi-nité de personnes, hommes, femmes & enfans; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge & de tout sexe, à qui les persécu-teurs avoient fait arracher les yeux. « Nul de ces tyrans, » dit un historien, n'échappa » aux coups de la céleste ven- » geance. Dioclétien ne perdit » pas la vie d'une manière vio- » lente; mais sa vieillesse lan- » guissante, triste & méprisa- » ble, fut quelque chose pour » lui de plus amer & de plus » dur à supporter. Il se trans- » portoit de côté & d'autre, » agité de perpétuelles inquié- » tudes, ne prenant presque » point de nourriture, n'ayant » pas une heure de sommeil » tranquille. Accablé sous le » poids de ses chagrins réels » ou imaginaires, il n'avoit » pas la force de garder quel- » que ombre de décence. On » le vit très-souvent pleurer » avec toute la foiblesse d'une » femme ou d'un enfant. Quand » il apprit le succès de Con- » stantin, & le commencement » du triomphe du Christia- » nisme, il s'abandonna aux » plus violentes agitations du

» désespoir. Il s'emportoit dans
 » sa frénésie jusqu'à se frapper
 » lui-même; il se rouloit par
 » terre, en poussant des cris
 » qui ressembloient aux hurle-
 » mens: il prit enfin le parti de
 » se laisser mourir de faim ». Sa mort arriva à Salone, l'an 313 de J. C., à 68 ans. On ne peut nier que sans les cruautés atroces exercées envers les Chrétiens avec un sang-froid que la nature humaine ne semble pas comporter, & qui suppose un caractère exécrationnel, il n'eût mérité des éloges comme soldat courageux, brave officier & excellent capitaine. Il fit quelques loix équitables; il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie & Carthage. Mais sa magnificence tint beaucoup du faste & de l'orgueil. Ses successeurs, Galère Maximien, Maximin Daïa & Maxence, imitant sa vanité, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'*Eternels*, qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre comme devant celles des dieux.
 » Dioclétien & ses successeurs,
 » dit un auteur, portèrent de
 » superbes robes d'or & de
 » soie, & l'on ne vit qu'avec
 » indignation leurs souliers
 » même couverts de pierres
 » précieuses. De nouvelles for-
 » mes & de nouvelles céré-
 » monies rendoient, tous les
 » jours, l'accès de leurs per-
 » sonnes sacrées plus difficile.
 » Les officiers domestiques
 » placés dans différens postes
 » (appelés alors *Ecoles*) gar-
 » doient, avec la plus grande
 » précaution, les avenues du
 » palais. Les appartemens inté-

» rieurs étoient confiés à la vi-
 » gilance des eunuques, dont
 » le nombre & l'influence aug-
 » mentant sans cesse, mar-
 » quoient visiblement les pro-
 » grès du despotisme ». *L'ère de Dioclétien ou des Martyrs*, qui a été long-tems en usage dans l'Eglise, & qui l'est encore chez les Coptes & les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les *Bains* qu'il fit bâtir, en 1558, in-fol. On les trouve aussi dans le *Trésor d'Antiquités de du Boulay*, in-fol. M. Bossuet cherchant le nom du grand persécuteur, énigmatiquement désigné au 13^e chap. de l'Apocalypse, a cru le trouver dans *Dioclès Augustus*.

DIOCRE, (Raimond) nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté l'an 1084. On a conté sur lui un miracle, contredit par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la 4^e leçon de l'Office des morts: *Responde mihi, &c.*, & cria tout haut, par trois différentes fois: *Iusto Dei iudicio accusatus sum... judicatus sum... condemnatus sum*. Launoy, dans sa *Dissertation de vera causâ secessûs sancti Brunonis in eremum*, soutient qu'avant le tems de Gerson & de saint Antonin, qui vivoient après l'an 1400, aucun auteur n'avoit parlé de ce prétendu miracle, & que cette tradition des Chartreux est mal fondée. Divers savans ont répondu à cette Dissertation; entr'autres le P. Jean Colombi, Jésuite, par sa *Differ-*

ratio de Carthusianorum initiis, seu quòd Bruno adaptus fuerit in eremum vocibus hominis redivivi Parisiis qui se accusatum, judicatum, damnatum exclamabat. Il y rapporte le témoignage de quelques historiens, qui ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle, avant l'an 1400; & il cite l'auteur qui a écrit en 1150 une relation des commencemens des Chartreux; un religieux de cet ordre, de la Chartreuse de Merya en Bugey, dans une chartre de 1298; Guillaume d'Erbura ou d'Yvrée, qui écrivit en 1315, *Lib. de origine & veritate perfectæ Religionis*; l'auteur de la Chronique des Prieurs de la Chartreuse qui a fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391; & enfin Henri de Kalkar, qui composa en 1398 un traité de l'origine des Chartreux. Il paroît néanmoins que le silence de saint Bruno dans sa lettre à Raoul, où il détaille les motifs de sa retraite, est un argument invincible contre la vérité d'un événement aussi extraordinaire. Ajoutons que ce prodige, envisagé dans tout son ensemble, paroît s'éloigner de la nature de ceux dont la Providence a semé sa marche bienfaisante & lumineuse. Jesus-Christ répondit à celui qui lui demanda un miracle de cette espece: *Si Moyses & Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Luc. 16.

DIODATI, (Jean) ministre, professeur de théologie à Geneve, natif de Lucques, mourut à Geneve en 1652, à 73 ans. On a de lui: I. Une *Traduction de la Bible en italien*, publiée pour le 1^{re}. fois en 1607

à Geneve, avec des notes, & réimprimée en 1641, in-fol. dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique. II. Une *Traduction de la Bible en françois*, in-fol. à Geneve, en 1644, écrite d'un style barbare. III. Une *Version françoise de l'Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, aussi mal écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé, parce qu'il étoit d'Agyre, ville de Sicile, écrivait sous Jules-César & sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avoit été lui-même voir les lieux dont il avoit à parler; mais le contraire ne paroît que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage étoit divisé en XL livres, dont il ne nous reste que XV, avec quelques fragmens. Il comprenoit l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Assyriens, Medes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné; mais simple, clair, intelligible; & cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles & fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avoit beaucoup compilé, son *Histoire* présente de tems en tems des faits curieux; & on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auroient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été traduit en allemand par Hérold, en latin par le Pogge, en fran-

çois par l'abbé Terrasson (voyez ce mot). On prétend que celui-ci n'entreprit cette *Traduction*, qui forme 7 vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien & écrivain du second ordre, quoique nécessaire pour l'histoire ancienne. Sa crédulité paroît dans plusieurs endroits, en particulier dans sa *Description de l'isle de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférans à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs; des oiseaux inconnus par-tout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre de 4000 pieds de longueur, &c., &c. Il est cependant en général moins rempli de contes & de fables que Ctésias & Hérodote. Ce qui a fait dire à Pline l'ancien : *Primus apud Græcos nugari desit Diodorus*. La première édition latine est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont : celle de Henri Etienne en grec, 1559, parfaitement imprimée; & celle de Weisseling, Amsterdam, en grec & en latin, avec les remarques de différens auteurs, les variantes, & tous les fragmens de l'historien grec, 1746, 2 vol. in-fol. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rhodeman, à Hanau, chez Wechel, in-fol., 2 vol., 1604.

DIODORE d'Antioche, prêtre de cette église, & ensuite évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, & maître de

S. Jean-Chrysostome, de S. Basile & de S. Athanase. Ces Saints donnent de grands éloges à ses vertus & à son zèle pour la foi; éloges qui ont été confirmés par le 1er. concile de Constantinople. S. Cyrille au contraire l'appelle l'ennemi de la gloire de J. C., & le regarde comme le précurseur de Nestorius; mais ce jugement ne paroît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Ecriture, sans s'amuser à l'allégorie; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragmens dans les *Chaines des Peres Grecs*. C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur J. C.

DIODOTE, voyez **TRYPHON**.

DIOGENE d'Apollonie dans l'isle de Crete, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athenes. Il fut disciple & successeur d'Anaximenes, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première. Il reconnut comme lui que l'air étoit la matière de tous les êtres; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre, que l'air se condense & se raréfie. Il florissoit vers l'an 500 avant J. C.

DIOGENE le Cynique, né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnoyeur, il devint Cynique.

Son châtiement fit naître sa philosophie ; elle étoit digne d'une cause si noble. En se retirant de Sinope , il emmena avec lui un esclave nommé Menade , qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseilloit de faire courir après lui , il répondit : *Ne seroit-il pas ridicule que Menade pût vivre sans Diogene , & que Diogene ne pût vivre sans Menade ?* Arrivé à Athenes , il alla trouver Antisthene , chef des Cyniques ; mais ce philosophe , qui avoit fermé son école , ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthene prit un bâton pour le chasser : mais enfin , vaincu par sa persévérance , il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogene joignit aux pratiques du Cynisme , de nouvelles singularités. Il prit un bâton , une besace , & n'avoit pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il m'apprend*, dit-il , *que je conserve du superflu ;* & il cassa son écuelle. Un tonneau lui servoit de demeure , & il promenoit par-tout sa maison avec lui , comme les limaçons promenant la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé , sa besace & son tonneau , il fût plus modeste ; il étoit aussi vain sur son fumier , qu'un monarque Persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez Platon , dont la philosophie étoit douce & commode , se mit à deux pieds sur un beau tapis , en disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon* — *Où* , replique celui-ci , *mais par une autre sorte de faste...* Platon

ayant défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes ;* Diogene pluma un coq , & le jetant dans son école : *Voilà*, dit-il , *votre homme*. C'est apparemment alors que Platon dit , que *Diogene étoit un Socrate fou...* Alexandre-le-Grand étant à Corinthe , eut la curiosité de voir cet homme singulier ; il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour lui ? Diogene le pria de se détourner seulement tant soit peu , & de ne pas lui ôter son soleil. Cette réponse parut si sublime au conquérant , qui sans doute n'en démêloit pas les ressorts , qu'il dit : *Si je n'étois pas Alexandre , je voudrois être Diogene...* Un jour le Cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchoit ? *Un homme* , répondit-il... Une autre fois il vit les juges qui menotent au supplice un homme , qui avoit volé une petite phiole dans le trésor public : *Voilà de grands voleurs ?* dit-il , *qui en conduisent un petit...* Une femme s'étant pendue à un olivier , il s'écria qu'il seroit à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits... Il avoit été quelque tems captif. Comme on alloit le vendre , il cria : *Qui veut acheter un maître ?* On lui demanda : *Que sais-tu faire ?* — *Commander aux hommes* , répondit le vain Cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : *Vous êtes mon maître* , lui dit-il , *mais préparez-vous à m'obéir , comme les grands aux médecins*. Ses amis voulurent le racheter : *Vous êtes des imbécilles* , leur dit-il ; *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent ; mais ceux-ci sont*

les valets des lions... Diogene s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xenias (c'étoit son nom) lui confia ses fils & ses biens. On croit qu'il vieillit & mourut dans cette maison... Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, & qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. *Mais vous servirez de pâture aux bêtes*, lui dirent ses amis. — *Eh bien*, répondit-t-il, *qu'on me mette un bâton à la main, afin de chasser les bêtes.* — *Et comment pourrez-vous le faire*, repliquèrent-ils, *puisque vous ne sentirez rien?* — *Que m'importe donc*, reprit Diogene, *que les bêtes me déchirent?* On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funebres. Ses amis lui firent des obseques magnifiques à Corinthe. Les habitans de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'étoit à cet animal qu'on comparoit les Cyniques, parce qu'ils en avoient la lubricité & qu'ils aboyoient après tout le monde. On rapporte de lui quelques moralités estimables, quoique très-simples & très-communes. « On se fortifie le corps par des exercices, & on néglige de se fortifier l'ame par la vertu... Les grammairiens s'amuse à gloser sur les fautes des autres, & ne pensent pas à corriger les leurs... Les musiciens ont soin de mettre leurs instrumens d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions... Les orateurs s'étudient à bien parler, & non pas à bien faire... Les

» avares sont sans cesse occupés à amasser des richesses, & ne savent pas s'en servir. Ces maximes sont bonnes; mais le Cynique en avoit aussi de très-pernicieuses. Il s'abandonnoit avec impudence aux derniers excès de l'impureté, disant « qu'il voudroit pouvoir appaiser avec autant de facilité les desirs de son estomac ». Il se glorifioit de ces turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile. Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, & selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les prétendues vertus de Diogene n'étoient que des vices malhabilement fardés, & sa raison une vraie folie. Il semble que Dieu a voulu nous montrer dans ce philosophe, plus que dans tout autre, jusqu'où vont les excès d'un homme qui affecte une fausse sagesse, & qui s'écartant de la manière ordinaire, a la manie d'être singulier dans ses maximes & dans ses mœurs. Un auteur moderne en fait ce portrait abrégé : « Ses leçons se ressentirent de ses premiers goûts : il altéra la philosophie comme les monnoies. La secte des Cyniques lui plut par-dessus toutes les autres; il lui en coûtoit peu de renoncer comme eux à tout; il n'avoit rien; & quand on n'a rien à risquer, on peut insulter impunément à l'univers. Une écuelle pour tout meuble, un tonneau pour maison, un manteau, une besace formoient toutes ses possessions; mais cet atti-

» rail de la modestie ne pou-
 » voit pas cacher son orgueil
 » qui sortoit par ses pores. Sa
 » réponse à Alexandre, la
 » folle recherche qu'il fit d'un
 » homme avec sa lanterne en
 » plein midi, décelent son ca-
 » ractere ; ses mœurs, peu dé-
 » licates, ont fait dire qu'il ne
 » falloit pas regarder au fond
 » de son tonneau ». Il mourut
 l'an 320 avant J. C.

DIOGENE le Babylonien, philosophe Stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Séleucie, près de Babylone. Il fut disciple de Chrysippe, les Athéniens le députerent à Rome avec Carnéades & Critolaüs, l'an 155 avant J. C. Diogene mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse, à la maniere ordinaire des philosophes, c'est-à-dire avec plus de bruit que de fruit. Un jour qu'il faisoit une leçon sur la colere, & qu'il declamoit fortement contre cette passion, un jeune-homme lui cracha au visage : *Je ne me fâche point*, lui dit Diogene ; *je doute néanmoins si je devrois me fâcher*. Propos insensé & contradictoire : celui qui ne se fâche pas après une insulte, ne délibere pas s'il doit se fâcher. Du reste, ces sortes de scenes sont propres à prouver la décence qui régnoit dans ces écoles, & le respect que les écoliers avoient pour les maîtres.

DIOGENE LAERCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe Epicurien, composa en grec la *Vie des Philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, & même sans exactitude, il est précieux aux

hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractere & les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquoit d'esprit ; il se mêloit cependant de faire des vers, & il en a surchargé ses *Vies des Philosophes* : ils sont encore plus plats que sa prose. Il avoit composé un livre d'*Epigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivoit vers l'an 193 de J. C. La 1^{re}. édition de ses *Œuvres* est de Venise, 1475, in-fol. ; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, avec les observations de Ménage, 2 vol. in-4°. Un écrivain étranger les a traduites en françois, en style allemand. Sa version est imprimée chez Schneider à Amsterdam, & à Rouen sous le même nom, en 1761, in-12, 3 vol. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur, celles d'*Epictete*, de *Confucius*, & un *Abrégé historique des Femmes philosophes de l'antiquité*. On a une édition de *Diogene*, imprimée à Coire avec les notes de Longueil, 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*.

DIOGENIEN d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien Grec du 2^e. siecle, a laissé *Proverbia Græca*, Anvers, 1612, in-4°, grec & latin.

DIOGNETE, philosophe sous Marc-Aurele, donna des leçons de vertu à ce prince, & lui apprit à faire des Dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diognete*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Justin. Il paroît certain que cette Lettre n'a pas été écrite

à un juif , comme quelques savans l'ont cru , mais à un païen. La maniere dont l'auteur parle des faux-dieux à celui auquel il écrit , ne laisse presqu'aucun lieu d'en douter. » Envisagez , dit-il à Diognete , » non-seulement des yeux du » corps , mais encore de ceux » de l'esprit , en quelle maniere » & sous quelle forme existent » ceux que vous regardez » comme des dieux. L'un est » de pierre , l'autre d'airain ; » cependant vous les adorez , » vous les servez ». Parleroit-on ainsi à un Juif ? Cette Lettre à Diognete est un des plus précieux morceaux de l'antiquité ecclésiastique. Rien n'est comparable au portrait que l'auteur y trace de la vie , des mœurs des premiers Chrétiens ; & ce qu'il dit des mystères de la Religion , est plein de force & de grandeur.

DIOMEDE, grammairien , plus ancien que Priscien , puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui 3 livres , *De orationis partibus* , & *vario Rhetorum genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'Elie Putschius en 1605 , in-4°, passe pour la meilleure.

DIOMEDE, fille de Phorbas qu'Achille substitua à la place de Briséis , lorsqu'Agamemnon lui enleva celle-ci.

DIOMEDE, fils de Tydée , petit-fils d'Oenée , étoit roi d'Etolie , rival d'Achille & d'Ajax. Il combattit au siège de Troie contre Enée & contre Hector. Il entra de nuit , avec le secours d'Ulysse , dans la citadelle de Troie , où il enleva le *Palladium*.

DION, capitaine & gendre

de Denys l'Ancien , tyran de Syracuse , & beau-frere de Denys le Jeune , engagea ce dernier prince à appeler Platon à sa cour ; mais comme les leçons du philosophe ne changeoient rien à son gouvernement tyrannique , Dion qui en avoit reçu toutes sortes d'outrages , jusqu'à l'enlèvement de sa femme & de son fils , s'arma contre lui & le chassa de Syracuse. Après avoir rendu de grands services à sa patrie , il fut assassiné par Callipe , un de ses amis , l'an 354 avant J. C. » Il est difficile , dit un historien , de trouver réunies autant de bonnes qualités qu'on en voit dans Dion. Grandeur d'ame , noblesse de sentimens , générosité , valeur héroïque , étendue de vues , fermeté inébranlable dans les plus grands dangers , & dans les revers de la fortune les plus inopinés ; un amour de la patrie & du bien public , porté jusqu'à l'excès ; voilà une partie de ses vertus. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la tyrannie , la hardiesse & la sagesse en même tems avec lesquelles il le mit à exécution , font voir de quoi il étoit capable. S'il est vrai qu'averti du danger qui le menaçoit , il a constamment refusé de prévenir son assassin , ce seul trait suffit pour combler son éloge ».

DION-CASSIUS de Nicée en Bithynie , fut élevé aux premières dignités par différens empereurs , au rang de sénateur par Pertinax , au consulat par Sévère , à la place de gouverneur de Smyrne & de Per-

game par Macrin, & à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie & de la Pannonie par Alexandre-Sévère. Dion revint à Rome, où il fut consul pour la 2^e. fois en 229, & retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. Dion-Cassius étoit honnête-homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il étoit à la cour, il se retiroit souvent à Capoue, pour cultiver les lettres & travailler en repos. Après avoir ramassé des Mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire Romaine* en 80 livres. Elle commençoit à l'arrivée d'Enée en Italie, & finissoit au regne d'Alexandre-Sévère. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivans, depuis la fin du 35^e. jusqu'au 54^e., sont complets; les 6 suivans sont tronqués, & il ne nous reste que quelques fragmens des 20 derniers. Nous avons un *Abrégé* assez bien fait de cette Histoire depuis le 35^e. livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le 11^e. siècle. Dion avoit pris Thucydide pour son modèle; il l'imita beaucoup dans sa manière de narrer, & sur-tout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sentées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été bizarre, partial, également porté à la flatterie & à la satire. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des flatteurs contemporains & la

postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avoient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Herman-Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol., 2 vol. en grec & en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de Leunclavius, Hanau, in-folio, 1606. Boisguillebert l'a traduit en françois, Paris, 1674, 2 vol. in-12.

DION-CHRYSTOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur & philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous Domitien qui le haïssoit. Il déguisa son nom & sa naissance, & vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville & de pays en pays, manquant de tout; réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, & honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie & la Thrace, & pénétra jusques chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion étoit en habit de mendiant, dans un camp de l'armée Romaine prête à se révolter. Il se fait connoître, & apaise la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talens, le faisoit mettre souvent dans sa litte, pour s'entretenir avec lui, & le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. Aucun de ces vieux sages n'a pu échapper à quelque ridicule saillant. La première édition de ses ouvra-

ges est de Milan, 1676, in-fol.: la meilleure de Paris, 1704, in-fol. On y trouve 80 *Oraisons*, qui offrent des morceaux éloquens; & un traité en 4 livres: *Des Devoirs des Rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes.

DIONIS, (Pierre) conseiller & premier chirurgien de madame la Dauphine & des enfans de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques, & des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV. dans le jardin royal des plantes. Cet homme habile mourut en 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France & dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont: I. *Un Cours d'Opérations de Chirurgie*, imprimé en 1707, réimprimé pour la 3e. fois en 1736, à Paris, in-8°, avec des remarques du célèbre La Faye. II. *L'Anatomie de l'Homme*: ouvrage traduit en langue tartare, par le P. Parennin, Jésuite; & dont la meilleure édition est de 1728, par Devaux. III. *Un Traité de la maniere de secourir les Femmes dans leurs accouchemens*, in-8°, estimé, &c.

DIOPHANTE, mathématicien Grec, dont il nous reste vi livres de *Questions arithmétiques*, imprimés pour la 1re. fois en 1575, puis à Paris, 1621, in-fol. C'est le premier & le seul des écrits grecs, où nous trouvions des traces d'algebre: ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la maniere

dont il fait ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces vi livres, reste d'un ouvrage en XIII, ont d'abord été traduits & commentés par Xilander; ensuite de nouveau, & avec plus d'intelligence, par Meziriac; & enfin réimprimés avec les notes de Fermat, en 1670. Diophante naquit à Alexandrie vers le milieu du 4e. siecle.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre & apocrisiaire de cette église, exerçoit cette dernière charge, lorsqu'il renouvela la vieille querelle de la préséance sur le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, Théodoret, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que Dioscore céda à la force de ses raisons; mais ce fut malgré lui, & il conçut dès-lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de saint Cyrille, en 444, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrément ses erreurs dans le faux concile d'Ephèse en 449, appelé, avec tant de raison, *le brigandage d'Ephèse*. Toutes les regles furent violées dans cette féditionneuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès, & à la déposition de S. Flavien, qui ne survécut guere à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape S. Léon une excommunication.

qu'il fit signer par dix évêques ; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine , il refusa d'y comparoître. Cette assemblée , tenue en 451 , le déposa , après trois citations , de l'épiscopat & du sacerdoce , comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre lui des requêtes , où l'on dévoiloit tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie , où il mourut misérablement en 458.

» Une dissimulation de système
 » plus que de caractère , dit
 » un historien , & une suite
 » bien combinée d'artifices ,
 » avoient porté cet homme
 » dangereux sur la chaire patriarchale d'Alexandrie : hy-
 » pocrite , tout différent d'Euty-
 » chès , & qui sans s'astreindre , comme ce suborneur
 » austère , aux observances extérieures & pénibles de la
 » vertu , avec une mondanité
 » & un faste tout séculier , des
 » mœurs plus qu'équivoques ,
 » des injustices criantes & de
 » vraies concussions , se don-
 » noit pour un saint , extor-
 » quoit jusqu'aux témoignages
 » de l'estime & de la vénération , par la terreur de son
 » despotisme , & par les manœuvres d'une foule de tyrans subalternes , qu'attachoit
 » à son sort le goût des mêmes
 » vices & l'assurance de l'impunité : génie entreprenant ,
 » d'une obstination indomptable , d'une audace que n'arrêtoit pas la perspective des
 » extrémités les plus funestes ;
 » tel enfin qu'il le falloit pour
 » donner de la célébrité aux
 » rêveries d'un enthousiaste

» obscur , & pour en couvrir le
 » ridicule ».

DIOSCORE , diacre de Rome , élu antipape l'an 530 , le même jour que Boniface II fut placé sur la chaire pontificale , & mourut environ 3 semaines après.

DIOSCORIDE , (Pedacius) médecin d'Anazarbe en Cilicie , on ne fait en quel tems. L'opinion la plus commune le fait vivre sous Néron. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolfe Collenutius & Leonicus Thomæus , pour savoir si Pline avoit suivi Dioscoride , comme le dernier le croyoit ; ou si Dioscoride avoit tiré son ouvrage de celui de Pline , ce qui étoit le sentiment de Collenutius. Quoi qu'il en soit , Dioscoride suivit d'abord le métier des armes , & il s'adonna ensuite à la connoissance des simples , sur lesquels il donna un ouvrage , suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matière , & commenté par Matthiole dans le 16^e. siècle.

DIPPEL , (Jean-Conrad) écrivain célèbre par des opinions extravagantes , se nommoit dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses antipiéristes , secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville , il vint à Gießen. Il s'y montra aussi zélé pour le Piétisme , qu'il lui avoit été contraire à Strasbourg. Il vouloit une femme & une place de professeur ; ayant manqué l'une & l'autre , il leva le masque , & attaqua vivement la religion prétendue-réformée dans son

Papismus Protestantium vapulans. Ce livre ayant soulevé contre lui les Protestans, il quitta la théologie pour la chymie. Il fit croire qu'il étoit parvenu, au bout de 8 mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Le faiseur d'or étoit réellement alors dans la misère; il ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différens pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, & avoir dans tous effuyé les châtimens de la prison, il fut appelé à Stockholm en 1727, pour traiter le roi de Suede. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérit le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquoit ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchymiste quitteroit la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite ni de desentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espece de patente, dans laquelle il annonçoit qu'il ne mourroit pas avant l'an 1808; prophétie qui ne se vérifia pas; car on le trouva mort dans son lit au château de Widgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. Dippel méritoit une place dans l'Histoire de la Philosophie hermétique, ainsi que dans celle des délires du genre-humain. On lui attribue cependant une invention utile, celle du bleu de Berlin ou bleu de Prusse.

DIRCÉ, reine de Thebes.

Lycus répudia Antiope pour l'épouser. Les enfans d'Antiope, irrités de cet affront, attachèrent sa rivale à la queue d'un taureau furieux. — Il y eut une autre DIRCÉ, qui ayant osé comparer sa beauté à celle de Pallas, fut changée en poisson.

DIROIS, (François) docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève le lia avec les cénobites de ce monastere célèbre; mais son attachement aux décrets du Saint-Siege le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, où il vivoit encore en 1691, fort considéré de ses confreres & de son évêque. On a de lui : I. *Preuves & préjugés pour la Religion Chrétienne & Catholique, contre les fausses Religions & l'Athéisme*, in-4°; ouvrage assez bon. II. *L'Histoire Ecclésiastique de chaque siècle*, qu'on trouve dans l'*Abbrégé de l'Histoire de France* de Mézerai, est de lui; & quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DISCORDE, déesse que Jupiter chassa du Ciel, parce qu'elle brouilloit continuellement les dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis & de Pélee, avec les autres dieux, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or, sur laquelle étoient écrits ces mots : *A LA PLUS BELLE*. Junon, Pallas & Vénus disputèrent cette pomme. On représenta la Discorde coëffée de serpens, tenant une torche ar-

dente d'une main, une coupe & un poignard de l'autre; ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante, & les mains ensanglantées. Virgile exprime ainsi son funeste pouvoir:

Tu potes unanimes armare in praelia fratres,

Atque odjis versare domos, in verbera sedis

Funereaſque inferre faces: tibi nomina mille,

Mille nocendi artes.

DITHMAR, évêque de Mersbourg en 1018, mort en 1028, à 42 ans, étoit fils de Sigefroi, comte de Saxe, & avoit été bénédictin au monastere de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'Histoire des Empereurs Henri I, Othon II & III, & Henri II*, sous lequel il vivoit. Cette Chronique, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition & la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses *Ecrivains servant à illustrer l'Histoire de Brunswick*, avec des variantes & des corrections, in-fol.

DITHMAR, (Jules-Christophe) né à Rothenbourg dans la Hesse, le 13 mars 1677, membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, mort dans cette ville en 1737, nous a laissé: I. *Scriptorum rerum Germanicarum volumen*, Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-fol. II. *Dissertationes academicæ*, Leipſick, 1737, in-4°, relatives aux leçons qu'il donnoit. III. Une édition de Tacite: *De Moribus Germanorum*, avec un savant Commentaire, Francfort-sur-

l'Oder, 1725. IV. *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol. V. *Histoire de l'ordre de S. Jean* en Brandebourg, 1728, in-4°, en allemand. VI. Une édition des *Annales des Duchés de Cleves, Juliers, &c.*, de Tefchenmacher (voyez ce mot), qu'il a enrichie de notes, de diplomes, &c., Francfort & Leipſick, 1721, in-fol.

DITTON, (Humfroi) de Salisburi, maître de l'école des mathématiques, érigée dans l'hôpital de Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flatterent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte étoit une chose plaisante. Ils avoient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueroient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque tems à Londres & aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal: ils en furent pour la honte & pour la grande dépense. Ditton s'occupait plus utilement des preuves de la Religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant: *Démonstration de la Religion Chrétienne*, Londres, 1712, in-8°; traduite en françois par la Chapelle, théologien protestant, sous ce titre: *La Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection de N. S. Jesus-Christ*, en 3 parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°; réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur suit la méthode des géometres, & s'en sert avec succès contre les Déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS ou **VAN-DIEVE**, (Pierre) né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571 il devint greffier du magistrat de Louvain, & fut chargé l'an 1575 de rechercher les privilèges de cette ville. Il abandonna ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses peres. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglois & les états confédérés, Divæus fut créé pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas long-tems de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savans, & surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connoissances de Divæus dans l'histoire Belgique & les antiquités. Nous avons de Divæus : I. *Rerum Brabanticarum liber*, que Miræus a fait imprimer à Anvers, 1610 : ouvrage d'une grande érudition. II. *De Galliæ Belgicæ antiquitatibus liber, statum ejus, quem sub Romanorum imperio habuit, complectens*, Anvers, 1565. III. *Rerum Lovaniensium, lib. 4.* IV. *Annalium Lovaniensium, lib. 8.* M. Paquot a donné une belle édition de tous ces ouvrages en un volume in-fol., avec des additions & des tables, Louvain, 1757. Divæus avoit encore fait plusieurs ouvrages analogues aux précédens, mais ils n'ont pas vu le jour.

DIVICON, chef & général des Helvétiens (maintenant les Suisses), se rendit célèbre par la défaite de Cassius, & par la

fierté avec laquelle il parla à Jules-César. Il avoit été député vers ce conquérant, pour lui demander son alliance. César ayant exigé des otages, ce brave capitaine lui répondit, *que sa nation n'avoit pas accoutumé de donner des otages, mais d'en recevoir*; & se retira ensuite, vers l'an 58 avant J. C. Les Suisses d'aujourd'hui tiennent encore quelque chose de la bravoure & de l'intégrité de Divicon; mais l'usage de vendre leurs troupes & d'immoler leurs patriotes à des querelles étrangères dont ils ignorent même la cause, est une lâcheté dénaturée qui déshonore cette nation, d'ailleurs si estimable.

DIVINI, (Eustache) artiste Italien, excelloit dans l'art de faire des télescopes. Huygens fut néanmoins plus habile ou plus heureux que lui; car il découvrit avec ceux de sa construction l'*anneau de Saturne*. Divini lui contesta la vérité de cette découverte; par un ouvrage publié l'an 1660, in-8°, sous ce titre : *Brevis annotatio in Systema Saturnium*. Ses raisons étoient, qu'il ne voyoit pas cet anneau avec ses télescopes. Huygens le réfuta dans une réponse, à laquelle Divini repliqua vainement. Cet auteur vivoit encore en 1663.

DIVITIAC, druide & philosophe Gaulois, estimé & aimé par Cicéron & César qui l'avoient connu, étoit l'un des chefs de la république d'Autun. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules.

DIUS-FIDIUS, ancien dieu des Sabins, dont le culte passa

à Rome. Ce Dius ou Deus-Fidius, & quelquefois simplement Fidius, étoit regardé comme le *dieu de la bonne-foi* : d'où étoit venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment étoit *Me Dius-Fidius*, qu'on doit entendre dans le même sens que *Me Hercules*. On le croyoit fils de Jupiter, & quelques-uns l'ont confondu avec Hercule.

DLUGOSS, (Jean) Polonois, chanoine de Cracovie & de Sandomir, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort, 1711, in-fol. en 12 livres. Le 13e. fut imprimé à Leipfick en 1712, in-fol. L'auteur, quoiqu'exact & fidele, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son Histoire à l'origine de sa nation, & la conduit jusqu'en 1444.

DOBSON, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1610, s'attacha à la maniere de Van-Dyck, & s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles I, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour & à la ville, qu'il ne pouvoit suffire à tout ce qu'on lui demandoit. Sa maniere étoit à la fois douce & forte : ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégé ses jours. Il mourut à Londres en 1647, à 37 ans.

DODART, (Denys) conseiller, médecin du roi, & premier médecin du prince & de la princesse de Conti, & enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, & y mou-

rut en 1707, universellement regretté. Il étoit né d'un caractère sérieux, dit Fontenelle; & l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même, n'étoit pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austere, ni de sombre, laissoit assez à découvert cette joie sage & durable, fruit d'une raison épurée & d'une conscience tranquille. Gui-Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satyres, l'appelloit *Monstrum sine vitio*; un prodige de sagesse & de science, sans aucun défaut. On a de lui : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes*, Paris, 1676, in-fol : ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface. II. *Statica Medicinæ Gallica*, dans un recueil sur cette matiere, en 2 vol. in-12. III. Des *Dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diete des anciens, sur leur boisson. Il avoit beaucoup spéculé aussi sur la digestion & la transpiration, pour suivre & vérifier les observations de Santorius; observations dont le résultat dépend de tant de circonstances, qu'on n'a pu le fixer encore avec une utilité certaine. — Jean-Baptiste-Claude DODART, son fils, premier médecin du roi comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des Drogues* de Pierre Pomey.

DODORIDGE, (Pierre) théologien Anglois, mort en 1751 à Lisbonne, où il étoit allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des Sermons,

in-8°. , écrits avec simplicité.

DODECHIN, prêtre du 14^e. siècle, natif de Logenstain dans l'électorat de Treves, visita la Palestine, dont il donna une *Description*, & continua la *Chronique* de Marianus Scotus depuis 1083 jusqu'en 1200.

DODOENS ou **DODONÉE**, (Rambert) de Malines, né en 1518, médecin des empereurs Maximilien II & Rodolphe II, mourut en 1585, à 67 ans. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art. I. *Histoire des Plantes* en latin avec figures, Anvers, 1644, in-fol. La description des plantes étrangères, sur-tout celle des Indes, est empruntée principalement des ouvrages de Charles l'Ecluse. II. Une Edition de Paul Eginette, Bâle, 1546. III. *Medicinalium observationum exemplar rara*, Anvers, 1585, in-8°. , &c.

DODSWORTH, (Roger) né à Yorck, a travaillé au *Monasticon Anglicanum*, avec Dugdale. Voyez ce mot.

DODWEL, (Henri) né à Dublin en 1641, de parens pauvres, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avoit pas d'argent pour acheter des plumes, du papier & de l'encre. Un de ses parens lui ayant donné du secours, il fit des progrès qui lui procurerent la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume. Il mourut en 1711, âgé de 70 ans. C'étoit un homme versé dans l'Ecriture-Sainte, l'histoire ecclésiastique & les ouvrages des Peres; mais d'une humeur bi-

zarre & chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont: I. Un *Traité contre les Non-Conformistes*, plein d'idées singulieres, mais qui n'ont rien d'étonnant dans un homme destitué de toute regle de doctrine & de croyance, & abandonné aux conclusions de l'esprit privé. Il y prétend que l'ame, naturellement mortelle, n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques. II. Des *Dissertations latines sur S. Cyprien*, 1684, in-8°. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand, que le disent les écrivains ecclésiastiques. D. Thierry Ruinart le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des *Actes sinceres des Martyrs*. Un auteur qui a embrassé le sentiment de Dodwel, prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs, & les morts ordinaires; les persécutions pour cause de religion, & les persécutions politiques. Mais ce jugement est faux, & il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a tâché d'affoiblir toutes les preuves du Christianisme (voyez **DIACLÉTIE**, **RUINART**). III. Un *Traité sur la maniere d'étudier la Théologie*, en anglois. IV. *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*, Oxford, 1698 & 1712, 4 vol. in-8°. , rares & estimés. L'auteur a orné cette édition de remarques & de dissertations. V. *De veteribus Cyclis*, Oxford,

ford, 1701, in-4°. VI. *Annales Thucydidis & Xenophontis*, 1702, in-4°. ; ouvrage recherché. VII. Plusieurs Editions d'auteurs classiques, qu'il a éclaircis par des notes. Ceux qui voudront connoître plus en détail les autres productions de Dodwel, peuvent consulter sa *Vie* en anglois, 2 vol. in-12, publiée par François Brokesby. Mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwel aimoit extrêmement à se distinguer, & ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires & insoutenables, qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur, qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvoient avoir souffert la mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, & rendu infame aux yeux de tout l'empire Romain, & honoré dans une secte méprisée & persécutée ! Ces extravagantes opinions ont fait dire à M. Burnet, évêque Anglican de Salisburi, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinoza n'auroient pu avancer des choses plus absurdes & plus irréligieuses. « Cependant, » ajoute-t-il, vous n'avez point » reconnu vos fautes, comme » vous l'auriez dû faire publiquement.... Je puis vous assurer que j'aimerois mieux ne » savoir lire ni écrire, que » d'étudier ou de faire des livres » dans les vues que vous vous » êtes proposées depuis plus » de trente ans. Vous aimez

Tome III,

» les nouveautés & les paradoxes, & vous employez » votre savoir pour les étaler.... J'estime, comme je » le dois, plusieurs bonnes & » belles qualités que vous possédez ; mais je déplore votre » malheur dans tout ce que » vous avez fait de reprehensible ». M. Chishull, bachelier en théologie, & membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savans qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger & de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nullement, » dit-il, diminuer la réputation à laquelle il a droit de » prétendre ; mais je veux ramasser cette autorité, à la » faveur de laquelle il répand ses erreurs. Je crois que le » genre-humain a plus de droit » à la connoissance de la vérité, que l'auteur n'en a à » la réputation dont il jouit » par un savoir faux & mal » employé ».

DOEG, Iduméen, écuyer de Saül. Ce fut lui qui rapporta à ce prince, que David, passant par Nobé, avoit conspiré contre lui avec le grand-prêtre Achimelech. Cette calomnie mit Saül dans une telle colere, qu'il désola la ville de Nobé, & fit donner la mort par la main du lâche Doëg, au grand-pontife & à 85 prêtres, l'an 1061 avant J. C. C'est à cette occasion que David composa les *Psaumes* 51 & 108.

DOEZ, voyez VANDER-DOEZ.

DOISSIN, (Louis) Jésuite, est connu par deux *Poèmes latins*, l'un sur la *Sculpture*,

l'autre sur la Gravure. On y remarque un style pur & coulant; une élocution libre, aisée, pleine de feu & de noblesse; des exemples choisis avec goût & appliqués avec autant de grace que de justesse. Son Poème de la Sculpture sur-tout, offre des descriptions & une force de coloris qui ressuscitent souvent la langue d'Auguste. L'un & l'autre parurent à Paris en 1757, 1 vol. in-12, avec la traduction. Ce Jésuite mourut à Paris le 21 septembre 1755, âgé de 27 ans, de la petite vérole.

DOISY, (Pierre) directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre : *Le Royaume de France & les Etats de la Lorraine, en forme de Dictionnaire*, in-4°, 1753.

DOLABELLA, (Publius Cornelius), gendre de Cicéron, se distingua pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, & par son attachement au parti de Jules-César. Il se trouva avec lui aux batailles de Pharsale, d'Afrique & de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux créanciers. Marc-Antoine s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avoit formé, que pour frustrer ceux à qui il devoit, & pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il

n'eût pas l'âge prescrit par les loix. Marc-Antoine son collègue traversa cette élection; mais César ayant été tué, il fut obligé de reconnoître Dolabella, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. Cassius prévint ce nouveau gouverneur. Dolabella, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison Trebonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, l'un des conjurés qui avoit eu part à la mort de César. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie-Mineure, il se donna la mort dans Laodicée, où il étoit assiégé par Cassius, l'an 43 avant J. C. Il n'avoit alors que 26 à 27 ans.

DOLCÉ, (Louis) né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1568, fut mis dans le même tombeau qui avoit reçu Ruscelli son Zoile 3 ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poétiques, & par différentes Traductions des écrivains anciens, que par ses actions. « C'étoit, dit Baillet, » un des meilleurs écrivains de » son siècle. Son style a de la » douceur, de la pureté & de » l'élégance; mais la faim l'obligea souvent à allonger ses ouvrages, & ne lui permit pas » d'y mettre toute la correction » qu'ils auroient exigée ». On recherche les suivans : I. *Dialogo de la Pittura, intitolato l'Arcino*, Venise, 1557, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec le françois à côté, Florence, 1735. II. *Cinque primi canti del Sacripante*, Venise, 1535, in-8°; 1562, in-4°. III. *L'Achille & l'Enea*, 1570, in-

4°. IV. *La prima impressa del Conte Orlando*, 1572, in-4°.

V. Des Poésies dans différens recueils, entr'autres dans celui de Berni. VI. *Vie de Charles-Quint*, Venise, 1561, in-4°, en italien; estimée, mais peu commune. VII. *Vie de Ferdinand I, Empereur*, Venise, 1566, in-4°.

DOLERA, (Clément) évêque de Foligni, cardinal, de l'ordre de S. François dont il fut général, étoit de Moneglia; il se distingua par sa science & par sa vertu, & mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Compendium Theologicarum Institutionum*.

DOLET, (Erienne) né à Orléans en 1509, étoit fils, dit-on, de François I, & d'une Orléanoise nommée Cureau. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mere avec un seigneur de la cour; mais cette anecdote mérite confirmation. Quoi qu'il en soit, Dolet à la fois imprimeur, poète, orateur & humaniste, étoit outré en tout: comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure, toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur: savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail: d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif & inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellan lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'auroit rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien; & il fut brûlé comme athée à Paris en 1546, à 37 ans. « On ne voit pas;

» dit un auteur, que nos philosophes se soient empressés de réclamer ou de justifier un pareil zélateur de la liberté. Son athéisme trop déclaré & trop pratiqué, l'a peut-être exclu de l'association, & a retenu les plumes éloqu岸tes qui auroient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grace aux yeux des auteurs du *Système de la Nature*. Les principes de cet ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes que ceux de Dolet ». On dit qu'avant de rendre l'ame, il protesta que ses livres contenoient des choses qu'il n'avoit jamais entendues: ce qui est sans doute très-facile à croire: quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu? On a de lui: I. *Commentarii Linguae Latinae*, 2 vol. in-fol. à Lyon, chez Gryphe, 1536-38, qui devoient être suivis d'un 3e. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connoissoit bien les tours & les finesses, sur-tout celles de Cicéron, son auteur favori; cependant il n'écrivoit pas naturellement en latin: sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes: c'est un tissu de phrases mendrées. II. *Carminum libri IV*, 1538, in-4°: ces Poésies sont pitoyables, sur-tout les lyriques. III. *Formulae Latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-folio: cet ouvrage est un dictionnaire qui devoit avoir 2 autres par-

nes. IV. *Second Enfer de Dole*, 1544, in-8°. V. *De officio Legati*, Lyon, 1538, in-4°. VI. *Francisci I facta* en vers, Lyon, 1529, in-4°. VII. Les mêmes en françois, 1540, en prose, sous le titre de *Gestes de François I*, in-4°. VIII. *De re navali*, Lyon, 1537, in-4°. IX. *Un Recueil de Lettres en vers françois*.

DOLGOROUKI, (Iwan prince de) fils d'Alexis Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, czar de Russie, fut prendre un tel ascendant sur ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Menzikow, qui s'étoit emparé de toute l'autorité, & qui gouvernoit seul. Menzikow & toute sa famille furent exilés en Sibérie; Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avoit une sœur qui fut fiancée au czar; mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le czar succomberoit à la maladie dont il étoit atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sa sœur, fut instituée impératrice & héritière de l'empire. Le prince Iwan avoit signé ce testament au nom du czar, ayant été accoutumé de signer le nom de ce monarque pendant sa vie par son ordre. A peine Pierre II avoit-il fermé les yeux, que le prince Iwan sortit de sa chambre, l'épée à la main, criant : *Vive l'impératrice Catherine !* mais personne n'ayant répondu, il se retira confus, & brûla le testament. Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit,

le pere d'Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité, elle souscrivit à tout; mais elle fut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, & les fils de Menzikow en furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan & Basile furent roués, deux autres écartelés, & d'autres eurent la tête tranchée.

DOLLIÈRES, (N.) Jésuite Lorrain, s'est distingué à la Chine par son zèle & ses travaux, depuis 1758 jusqu'en 1780, qu'il mourut à Peckin, après avoir publié un excellent *Catéchisme*, dont plus de 50 mille exemplaires circulent dans les provinces de ce vaste empire.

DOLMANS, (Pierre) Jésuite, natif des environs de Maëstricht, mort le 29 septembre 1751, a travaillé aux *Acta Sanctorum*, depuis 1736 jusqu'à 1739.

DOLON, Troyen, extrêmement léger à la course, qui ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris & tué par Diomède & Ulysse.

DOMAT ou DAUMAT, (Jean) avocat du roi au siege présidial de Clermont en Auvergne, étoit né dans cette ville en 1625. Il devint l'arbitre de sa province, par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il étoit beaucoup lié, prenoient ses avis, même sur les matières de théologie. Domat étoit à Paris durant la dernière maladie de Pascal. Il ré

eut ses derniers soupirs, & fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. La confusion qui régnoit dans les loix, le déterminà à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devoit d'abord être que pour lui, & pour ceux de ses enfans qui prendroient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagerent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1685: Louis XIV, sur le rapport que lui en fit M. Pelletier, alors contrôleur-général, ordonna à Domat d'en faire part au public, & lui accorda une pension de 2000 livres. Domat fixé à Paris montra son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes, à mesure qu'il l'écrivoit. D'Aguesseau, alors conseiller d'état, lui dit, en écoutant la lecture d'un cahier où il étoit traité de l'usure: » Je savois que l'usure étoit défendue par l'Ecriture & par les loix; mais je ne la savois pas contraire au droit naturel: » : convenant ainsi d'avoir appris ce point, & d'en avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Loix civiles dans leur ordre naturel*, parurent enfin en 1689, in-4°, chez Coignard. Elles forment 6 vol., dans lesquels on voit non-seulement que l'auteur possédoit l'esprit des loix, mais qu'il étoit très-capable d'y faire entrer les jeunes jurisconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, & cet objet parut entièrement rempli. Les 3 premiers vol. in-4°, traitent des loix civiles dans leur ordre naturel; les 4e. & 5e., du droit public; & le 6e.

est un choix de loix. Cet habile homme mourut à Paris en 1696, à 70 ans. On fit après sa mort une édition de son ouvrage, in-fol., 1702, à Luxembourg, réimprimé plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de 1777, in-fol., avec un Supplément par M. de Jouy.

DOMENICHI, (Louis) natif de Plaisance, & mort vers 1564, âgé de 50 ans, a donné, outre beaucoup de Traductions italiennes d'auteurs anciens, les bagatelles suivantes: I. *Le duc Cortigiane*, comédie, Florence, 1563, in-8°. II. *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8°. III. *Facetie, motti e burle*, Venise, 1581, in-8°. IV. *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8°. V. *La nobiltà delle donne*, 1554, in-8°. VI. *La donna di corte*, Lucques, 1564, in-4°. VII. *Rime*, Venise, 1544, in-8°. VIII. *La Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8°. Il a encore donné des *Mœurs des Turcs*, Venise, 1548, in-8°; des *morceaux d'Histoire* en XIV livres, Venise, 1594; ouvrage curieux, qui contient, à la manière de Valère-Maxime, un mélange de faits historiques de tout genre.

DOMINICA, (Albia) fille du patrice Pétrone, & épouse de l'empereur Valens, étoit d'un caractère violent & d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les Catholiques, & engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quarantevingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siège de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur ré-

pondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siège de Constantinople contre les Goths; & par les encouragemens qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de tems après en exil, mais qu'elle obtint ensuite de l'empereur Théodose, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur Indien, qui s'étant rendu à Rome, avoit embrassé le Christianisme & l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicaire apostolique, Dominico le suivit, & passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendoit parfaitement le commerce de l'Asie, & engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque tems à Ispahan, & passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à cette cour qu'il connoissoit à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, & ces trois puissances y firent joindre le pape,

pour rendre cette ambassade plus solennelle. Dominico étoit aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisoit de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. Dominico, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avoit eu avis qu'on l'épioit à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le Moscovite l'ayant mené jusqu'à la Mer-Caspienne, s'en défit adroitement. Le Vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, & de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritoit. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtement sévère. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de tromper des souverains & de jouer de grands rôles.

DOMINIQUE, (S.) *Lo-ricat* ou *l'Encuirassé*, ainsi appelé, parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtoit que pour se donner la discipline. Ce n'étoit pas seulement pour lui que Dominique se flagelloit; c'étoit pour expier les iniquités des autres, &

les pécheurs commodes n'hésitoient point à recourir à la courageuse charité du bon hermite. Il mourut le 14 octobre 1060, dans un hermitage de l'Apennin. On auroit certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires ; elles ont eu leur utilité, puisqu'en sanctifiant ceux qui les faisoient, elles avoient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. « Les » hommes, dit un sage & pieux » écrivain, ont peu de confiance en ceux qui vivent » avec eux & comme eux ; il » faut de tems en tems des » hommes singuliers qui les » étonnent ; qui excitent leur » attention pour les rendre dociles, pour leur faire goûter » une morale qui leur déplaît ; » Dieu en a suscité quand il lui » a plu, & en dépit de la philosophie, ils ont fait beaucoup » de bien » (voyez PATRICE, SIMÉON-STYLITE, &c.). L'auteur du trop fameux *Dictionnaire philosophique* a confondu S. Dominique l'Encuirassé avec le suivant ; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour quiconque connoît l'érudition des philosophes modernes. Pierre Damien a écrit sa *Vie*.

DOMINIQUE, (S.) instituteur de l'ordre des Freres Prêcheurs, naquit à Calarvega, bourg du diocèse d'Osma, en 1170, de parens nobles & vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palencia, où étoit alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alphonse IX y avoit assemblé des savans de France & d'Italie, & établi des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans, par le double mé-

rite de l'esprit & de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, & sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par Alphonse, pour accompagner la princesse promise à son fils, Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne : ils se fixèrent en France, avec des abbés de l'ordre de Cîteaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques Vaudois & Albigeois, dont le Languedoc étoit infecté. La mission prit dès-lors une nouvelle face. « Dominique, dit » un théologien moderne, persuade que l'esprit d'hérésie » naît de l'oubli de Dieu, du » relâchement dans son culte » & du mépris des œuvres chrétiennes, entreprit de » faire revivre la piété, & » réussit mieux par ce moyen » que par la controverse. Il » établit par-tout l'usage du » *Rosaire*, qui est un ensemble » d'oraisons, composé de ce » qu'il y a de plus autorisé » & de plus solide en fait de » prières ; aisé à comprendre, » à pratiquer ; qui occupe saintement le peuple en l'instruisant, en le touchant par » la méditation des vérités » saintes ; où le simple fidele, » sans connoissance des livres » & même des caracteres, » suit long-tems un ordre de » prières déterminées qui tiennent son ame élevée vers » Dieu, sans contention & » sans gêne : pratique qui a » produit des biens incalculables, & en produit encore » tous les jours, dans les en-

» droits où cet édifiant exer-
 » cice s'est maintenu contre la
 » dissipation & l'indifférence
 » du siècle ; pratique d'autant
 » plus chère aux âmes hum-
 » bles & modestement reli-
 » gieuses, qu'elle n'est pas du
 » goût d'une dévotion recher-
 » chée & argumentante ». Les
 premiers fruits du zèle de Do-
 minique parurent à la confé-
 rence de Pamiers, en 1206. Le
 chef des Vaudois y abjura ses
 erreurs entre les mains de l'é-
 vêque d'Osma. « Les Incré-
 » dules, copistes des protes-
 » tans (disent les encyclopé-
 » distes), ont déclamé contre
 » S. Dominique, de la manière
 » la plus indécente. Ils l'ont
 » peint comme un prédicateur
 » fougueux & fanatique, qui
 » préféra d'employer contre
 » les hérétiques, le bras sécu-
 » lier plutôt que la persuasion,
 » qui fut l'auteur de la guerre
 » que l'on fit aux Albigeois,
 » & des cruautés dont elle fut
 » accompagnée, qui, pour per-
 » pétuer dans l'Eglise le zèle
 » persécuteur, suggéra le tri-
 » bunal de l'inquisition. La vé-
 » rité est, que S. Dominique
 » n'employa jamais, contre les
 » Albigeois, que les sermons,
 » les conférences, la charité
 » & la patience. En arrivant
 » dans cette mission, il repré-
 » senta aux abbés de Cîteaux
 » qui y travailloient, que le
 » seul moyen d'y réussir, étoit
 » d'imiter la douceur, le zèle
 » & la pauvreté des Apôtres ;
 » il leur persuada de renvoyer
 » leurs équipages & leurs do-
 » mestiques, & leur donna
 » l'exemple de la charité apos-
 » tolique. Il n'eut aucune part
 » à la guerre que l'on fit aux

» Albigeois. Ces hérétiques l'a-
 » voient eux-mêmes provo-
 » quée, en prenant les armes
 » sous la protection des comtes
 » de Toulouse, de Foix, de
 » Comminges & de Béarn,
 » en chassant les évêques, les
 » prêtres & les moines, en
 » pillant & en détruisant les
 » monastères & les églises, &
 » en répandant le sang des Ca-
 » tholiques (voy. MONT-FORT
 » Simon). S. Dominique pré-
 » cha contre les excès que com-
 » mirent les Croisés, aussi-bien
 » que contre les cruautés des
 » Albigeois » (*Encyclop. mé-
 thod.* art. DOMINICAIN). Les
 succès de Dominique lui mé-
 riterent la charge d'inquisiteur
 en Languedoc. Il y jeta les pre-
 miers fondemens de son ordre
 à Toulouse, approuvé en 1216
 par Honorius III. Le saint fon-
 dateur, de concert avec ses
 compagnons, avoit embrassé la
 règle de S. Augustin, pour se
 conformer au concile de Latran
 contre les religions nouvelles ;
 mais il y ajouta quelques pra-
 tiques plus austères. Les Freres
 Prêcheurs, dans leur première
 institution, n'étoient ni men-
 dians, ni exempts de la jurisdic-
 tion des Ordinaires, mais cha-
 noines réguliers. L'année d'a-
 près la bulle d'Honorius III,
 en 1217, ils obtinrent de l'uni-
 versité de Paris l'église de S.
 Jacques, d'où leur est venu le
 nom de *Jacobins*. Dominique
 fut le premier général de son
 ordre. Cette nouvelle famille
 se multiplia tellement, qu'ac-
 tuellement elle est divisée en
 45 provinces, dont il y en a
 11 en Asie, en Afrique & en
 Amérique, sans compter 12
 congrégations ou réformes par-

ticulieres, gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré-palais à Rome est toujours un religieux de cet ordre. Ce fut S. Dominique qui persuada à Honorius III, d'établir un lecteur du sacré-palais : office peu considérable dans le commencement ; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *Maîtres du Sacré-Palais*, sont devenus des officiers de distinction. L'ordre de S. Dominique avoit déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée en 1221. Il avoit fait élire peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, 8 provinciaux, pour gouverner ses freres répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie & en Angleterre. Le pape Grégoire IX le canonisa 14 ans après sa mort, en 1235. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement ce fondateur distingué, peuvent consulter la *Vie de S. Dominique*, publiée à Paris en 1739, in-4°, par le P. Tournon, historien des hommes illustres de son ordre. L'ordre de S. Dominique s'est toujours particulièrement distingué par son orthodoxie & son attachement à l'Eglise Catholique ; & dans ce siècle de perversion & de délire philosophique, c'est un de ceux qui a eu dans son sein le moins d'enfans dégénérés & corrompus.

DOMINIQUE ou **DOMINICI**, (Jean) né à Florence de parens pauvres, entra après beaucoup d'instances dans l'ordre de S. Dominique, & s'y distingua par sa piété & sa

science. Il passa par toutes les charges de son ordre, & fut grand zélateur de la discipline régulière. Le schisme qui désoloit alors l'Eglise, le touchoit vivement. Il en parla avec beaucoup de chaleur & de fermeté à Grégoire XII, qui bien loin de s'en offenser, le fit archevêque de Raguse, le créa cardinal en 1408, & l'envoya en qualité de légat au concile de Constance. Il abdiqua quelque tems après son archevêché, & fut envoyé malgré lui en qualité de légat en Pologne, en Bohême & en Hongrie, pour travailler à l'extinction des erreurs des Hussites. Il mourut l'an 1419. S. Antonin, son disciple, a fait son éloge en peu de mots : *Ultra dignitatem eximiam scientiæ & sapientiæ, morum sanctitate effulsit in Ecclesiâ Dei*. On a de Dominique un traité de la *Charité* en italien, & *Lucula nostris* en latin, que l'on conserve en manuscrit à Florence, chez les PP. Dominicains.

DOMINIQUE de San-Geminiano, célèbre jurisconsulte du 15^e. siècle, composa des *Commentaires sur le 6^e. livre des Décrétales*, 1471, in-fol., & d'autres ouvrages, dans lesquels l'ordre & la critique ne brillent guere.

DOMINIQUE, voy. **BIANCOLLELLI**.

DOMINIQUE, (Dominico Zampieri, dit le) peintre Bolonois, élève des Carrache, donnoit beaucoup de tems & d'application à ce qu'il faisoit. Ses rivaux disoient que ses ouvrages étoient *comme labourés à la charrue*. Antoine Carrache même le comparoit à un bœuf.

Annibal Carrache, qui voyoit sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talens, répondit *que ce bœuf laboureroit un champ si fertile sous ses mains, qu'il nourrirait un jour la peinture*. Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semèrent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison en 1641, dans sa 60^e. année. Le Dominiquin étoit modeste, retiré, croyant par-là défarmer l'envie. Le Poussin disoit qu'il *ne connoissoit point d'autre peintre que lui pour les expressions*. Le même artiste regardoit la *Transfiguration* de Raphaël, la *Descente de Croix* de Daniel de Volterre, & le *S. Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chef-d'œuvres de peinture de Rome. Cet illustre maître excelloit sur-tout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête sont d'une simplicité & d'une variété admirables. Son pinceau ne manquoit pas de noblesse, mais il n'avoit pas assez de légèreté. Ses plus beaux tableaux sont à Naples, à Rome & aux environs.

DOMINIS, (Marc-Antoine de) ex-jésuite, étoit de la famille du pape Grégoire X: il quitta la société pour être évêque de Segnia en Dalmatie, & obtint ensuite l'archevêché de Spalatro. Les caresses des Protestans, & l'espérance d'un grand repos & de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage étoit, à ce qu'il disoit, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays

où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre le ressentiment des Catholiques. Durant son séjour en cette île, il publia en 1619 l'*Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, sous le nom de *Pierre Soave Polano*, anagramme de *Paul Sarpi de Venise*. Ce prélat inquiet & entreprenant ne fut pas inutile au roi Jacques I, dont la passion dominante étoit celle de paroître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect & d'estime, dont le roi & le clergé Anglois le combloient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité & son avarice, qu'il avoit cachées d'abord, & qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami & son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne, qu'il pouvoit revenir sans aucune crainte. Dominis, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa défection. Il monta en chaire à Londres, & rétracta tout ce qu'il avoit dit ou écrit contre l'Eglise. Jacques I, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous 3 jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, & demanda pardon, dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante & bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentoit de sa conversion

dès 1623, c'est-à-dire, 6 mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château St-Ange, où il mourut en 1625, à 64 ans. On a de lui : I. Un grand traité : *De Republicâ Ecclesiasticâ*, en 3 vol. in-folio, Londres, 1617 & 1620; Francfort, 1658. « Cet ouvrage, dit » un critique, fait non-seulement pour détruire la monarchie de l'Eglise & la primauté du pape, mais encore la nécessité d'un chef visible, ne pouvoit manquer de plaire aux puritains d'Angleterre; mais il est étonnant que Jacques I l'ait souffert, & qu'il n'ait pas vu qu'un homme qui ne veut pas de chef dans l'Eglise, n'en veut point dans l'état ». L'ouvrage fut censuré le 15 décembre 1617, par la faculté de théologie de Paris; réfuté savamment par Nicolas Coeffeteau, & brûlé avec le corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. Un compilateur fameux dans ce siècle, qui l'a suivi dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance & ses variations. II. *De radiis visus & lucis in vitris perspectivis, & Iride, Tractatus*, Venise, 1611, in-4°. Il y parle des lunettes à longue vue ou télescopes, dont l'invention étoit alors nouvelle; & raisonne sur la lumière & les couleurs, sur-tout celles qui brillent dans l'arc-en-ciel : matière que le P. Grimaldi avoit traitée long-tems avant lui, que le P. des Chales, Descartes & Newton ont traitée depuis, sans que les nuages qui l'enveloppent soient entièrement dissipés : car il ne faut pas confon-

dre la formation même de l'arc-en-ciel, avec la variété de ses couleurs (voyez NEWTON). Cet évêque schismatique étoit à-peu-près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs de ce siècle entreprirent de ressusciter son erreur, touchant le mariage qu'il soumet aux caprices & à la mobilité de la législation humaine. Launoy avoit déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, lorsqu'on se flatta de réussir mieux dans un tems où toutes les notions étoient ébranlées, & les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais outre les théologiens catholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversoit pas seulement la Religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence, dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7, p. 83) : « Voilà, sans » doute, une réponse digne de » l'autorité souveraine; mais » est-ce la réponse d'un prince » catholique, apostolique, Ro- » main, d'un adhérent aux » canons du concile de Trente, » qui forme la règle de foi du » catholicisme même le moins » ultramontain? Le concile de » Trente défend à la puissance » séculière de se mêler des » causes matrimoniales : *Sic quis dixerit causas matrimo-* » niales non spectare ad judi-

» ces ecclesiastiques, anathema
 » fit, dit le douzième canon
 » de la session 24 de ce con-
 » cile. S'il est vrai que le ma-
 » riage étant un sacrement,
 » toutes les causes matrimo-
 » niales ressortent uniquement
 » de la juridiction ecclésiasti-
 » que; c'est à l'Eglise, dont
 » la hiérarchie est également
 » de droit divin, à régler la
 » manière de juger ses causes,
 » & en qui réside la puissance
 » d'ordonner sur chacune; car,
 » vouloir régler les divers
 » droits de la hiérarchie chré-
 » tienne, établie par Dieu
 » même, comme dit le concile
 » de Trente, c'est assurément
 » le plus grand attentat de la
 » puissance politique contre la
 » religieuse ». Presque dans le
 » même tems, un orateur dévoué
 » d'ailleurs à l'esprit d'innova-
 » tion, aux inquiétudes d'une po-
 » litique réformatrice, aux systé-
 » mes qui ont bouleversé la Fran-
 » ce, & accrédité dans ce royaume
 » jadis si chrétien, tous les dé-
 » lires philosophiques, M. l'abbé
 » Faucher, dans un *Discours sur*
 » *la Religion nationale*, s'expri-
 » moit de la sorte : « On conti-
 » nue d'objecter : L'autorité
 » des gouvernemens sur les
 » contrats, sur la justice distri-
 » butive & commutative, sur
 » les mariages, & sur tous
 » les autres actes qui ont rap-
 » port à la morale ou aux sa-
 » cremens, que deviendrait-
 » elle? Ce qu'elle doit être :
 » une autorité purement exé-
 » cutrice. *Les loix civiles ne*
 » *peuvent jamais créer la mo-*
 » *rale* ; elles doivent toujours
 » la suivre & l'enjoindre. Vous
 » avez, par la première de vos
 » loix, qui est la base de toutes

» les autres, une Religion. Gra-
 » ce au Ciel, cette Religion
 » est la seule vraie, la seule
 » parfaite, & par la sanction
 » de cette fraternité générale
 » qu'elle a reçue du Père uni-
 » versel, doit être celle du
 » genre-humain : il faut que
 » votre législation s'y con-
 » forme ; sinon vous êtes
 » en contradiction avec vous-
 » mêmes, & votre gouverne-
 » ment reste dans le chaos,
 » où il a toujours été par la
 » contradiction, entre la loi
 » de Dieu & les loix des hom-
 » mes. La doctrine sur l'usure,
 » sur les contrats, sur tous
 » les rapports de la morale,
 » comme sur les dogmes &
 » les sacremens, appartient à
 » l'Eglise seule. Il faut le re-
 » dire, l'opinion contraire qui
 » veut mêler dans cet en-
 » seignement l'autorité légis-
 » lative & contraire des prin-
 » ces, est une absurdité & une
 » impiété. Celui qui n'écoute
 » pas l'Eglise, & à plus forte
 » raison, qui s'élève contre
 » elle dans tout ce qu'elle en-
 » seigne, sans exception, sans
 » restriction, est comme un
 » païen & un publicain. Brûlez
 » l'Evangile, & adoptez une
 » autre religion, ou croyez-y.
 » Il faut donc laisser là tous
 » les barbouillages que cer-
 » tains théologiens & juricons-
 » ultes de France & d'Alle-
 » magne, pour flatter le des-
 » potisme des princes & des
 » tribunaux, ont écrit sur le
 » mariage, par exemple, con-
 » sidéré comme sacrement, &
 » dans ses rapports moraux.
 » Il n'appartient qu'à l'Eglise
 » de décider cette doctrine.
 » Ce qu'elle a fixé au concile

» de Trente, est au-dessus
 » de toutes les atteintes des
 » trônes, & lie souveraine-
 » ment les consciences. Il y a
 » Sacrement, où l'Eglise Ca-
 » tholique dit qu'il y a Sa-
 » crement ; il y a bonnes
 » mœurs, où l'Eglise dit qu'il
 » y a bonnes mœurs. Toutes
 » les puissances temporelles
 » ensemble ne pourroient pas
 » changer un iota à la vé-
 » rité de ces principes. Les
 » évêques sont les sujets des
 » princes, au temporel, oui ;
 » au spirituel, non. Ce sont
 » les princes qui sont sous ce
 » rapport, sujets de l'Eglise.
 » On brouille tout, lorsqu'on
 » ne fait pas ces distinctions.
 » Mais il y a beaucoup d'ob-
 » jets dans l'enseignement qui
 » intéressent le temporel ? As-
 » surément tout l'intéresse dans
 » la morale ; & la morale ap-
 » partient à la Religion. La
 » Religion ne pourra-t-elle
 » donc prononcer rien que
 » sous les bons princes ? Met-
 » tront-ils sous le sceptre, les
 » consciences avec tous les
 » biens de l'empire, parce que
 » tous ces objets se touchent,
 » & qu'ils aiment à dominer
 » sur tout ? Comment a-t-on pu
 » fomenter si long-tems, par
 » une inconcevable lâcheté,
 » un despotisme si stupide, &
 » une impiété si brutale ? Peup-
 » les & rois, vous dépendez
 » également de Dieu, c'est-
 » à-dire de la vérité, de la
 » justice & de la morale, en
 » un mot, de la Religion, sans
 » laquelle il n'existe ni vertu
 » réelle, ni droits inviolables,
 » ni société positive ». Voyez
 GERBAIS, GIBERT, LAUNOY,
 POTHIER.

DOMITIA - LONGINA,
 fille du célèbre Corbulo, gé-
 néral sous Néron, femme de
 Domitien, se diffama par ses
 débauches, dont elle faisoit
 gloire. Elle avoit été mariée
 d'abord à Lucius Ælius Lamia,
 auquel Domitien l'enleva. Son
 commerce avec le comédien
 Pâris, & ses autres désordres
 ayant éclaté, l'empereur la ré-
 pudia ; mais il ne put s'empê-
 cher de la reprendre peu de
 tems après. Domitia, lasse de
 son époux, entra dans la con-
 juration de Parthenius & d'E-
 tienne, dans laquelle Domitien
 perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle
 s'affranchit de la crainte où
 elle étoit tous les jours qu'il
 ne la sacrifîât à son ressentiment
 & à sa jalousie. On l'avoit
 accusée d'inceste avec l'empereur
 Tite, son beau-frère ; elle
 s'en purgea par serment, &
 l'effronterie avec laquelle elle
 avouoit ses autres crimes, la
 rendit croyable en cette occa-
 sion. Domitia mourut sous Tra-
 jan. Elle avoit une beauté par-
 faite, des manières engageantes,
 une grande envie de plaire,
 un esprit élevé & capable de
 tout entreprendre. Elle eut un
 fils de Domitien, qui mourut
 jeune, & qui fut mis au rang
 des dieux.

DOMITIEN, (*Titus Fla-
 vius Domitianus*) frère de Tite,
 fils de Vespasien & de Flavia
 Domitilla, né l'an 51 de J. C.,
 se fit proclamer empereur l'an
 81, sans attendre que Tite fût
 mort ; mais il s'en défit bientôt
 par le poison, suivant quel-
 ques auteurs. Son avènement à
 l'empire promit d'abord des
 jours sereins au peuple Romain.
 Il affecta d'être doux, libéral,

modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs & des satyriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, & fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices. Mais ces commencemens heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des Chrétiens, & voulut en abolir le nom. C'est sous son règne & par ses ordres que S. Jean l'Evangéliste fut jeté dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des Vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car ce monstre vécut long-tems avec sa propre nièce, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet inceste, il se rendit infame par ce vice contre nature, qui a fait tant de ravages sous le règne du paganisme, & que S. Paul peint avec de si terribles couleurs dans le 1er. chapitre de l'Épître aux Romains. Rien n'égalait sa lubricité, si ce n'étoit son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* & de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenteroit. Ce monstre, troublé par le remords de ses crimes, & par les différentes prédictions des astrologues, étoit dans des tranfes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenoit ordinairement, de pierres qui renvoyoient l'image à

peu-près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrit si personne ne le suivoit. Ces précautions ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J. C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné 15 & 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, & même de la sépulture. Il avoit autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devoit faire cuire un turbot. Une autre fois il l'assiégea dans les formes, & le fit environner de soldats. Ayant invité à manger un autre jour les principaux sénateurs, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, & éclairée de quelques flambeaux funebres, qui ne servoient qu'à laisser voir différens cercueils, sur lesquels on lisoit les noms des convives. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, & une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque tems épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. « Digne châtiment, dit » un historien, de cette nation » fameuse qui, après avoir » vaincu l'univers par son courage & la sévérité de ses » mœurs, devint plus corrompue, plus molle, plus lâche que tous les peuples » qu'elle avoit subjugués; jouet » de ses tyrans, qu'elle idolâtroit au moment même » qu'ils l'écrasoient » (*voyez* CALIGULA). Domitien méloit

à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restoit des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant, *si l'empereur étoit seul?* — *Si bien seul*, répondit-il, *qu'il n'y a pas même une mouche.* Il faut avouer pourtant que Domitien n'étoit ni aussi fou, ni aussi déréglé, que Caligula & Néron. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire; il chassa les philosophes dont il connoissoit l'orgueil, les intrigues & les dangereuses spéculations (voyez VESPAISIEN). C'est le dernier des 12 empereurs qu'on appelle Césars. Nerva lui succéda.

DOMITIEN, (*Domitius Domitianus*) général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, & remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave & des traits réguliers.

DOMITILLE, (*Flavia Domitilla*) fille de Flavius Liberalis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J. C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, épouse du consul Flavius Clemens, & niece de Domitien.

Elle étoit chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, & sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de Domitille; & ce qu'on ajoute de plus, est tiré d'actes apocryphes. — Il ne faut pas aussi confondre celle-ci avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, niece de Flavius Clemens, qui reçut le voile sacré de S. Clément, fut reléguée dans l'île de Pontia, où elle demeura dans de petites cellules que l'on voyoit encore du tems de S. Jérôme (*Epist. 27 de Paula*), & brûlée à Terracine avec Euphrosine & Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS ÆNOBARBUS, (*Cneius*) consul Romain 96 ans avant J. C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les troubles qui s'y étoient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendoient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, & depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan & au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux; 20 mille hommes des troupes de Bituit furent taillés en pièces; 3000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphants, contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit

dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avoit remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour quarrée sur les flancs de laquelle paroissent des captifs enchainés. Domitius étoit plein d'orgueil & d'ambition. On remarque qu'il se faisoit porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la province Romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie, ou le Languedoc, à la république.

DOMITIUS, grammairien qui florissoit sous Adrien : c'étoit un homme vertueux, affligé sur-tout de la contagion de l'exemple & des maximes perverses. Il souhaitoit que les hommes perdissent le don de la parole, afin que leurs vices ne pussent pas se communiquer. Vœu cruel d'un côté & chimérique, mais de l'autre très-raisonnable dans des tems de corruption, & dont il faudroit souhaiter l'objet possible & même réalisé. On a remarqué que les nations qui ont une langue particuliere & n'en connoissent pas d'autres, restent long-tems integres au milieu même des peuples les plus dégradés.

DOMNA JULIA, voyez JULIA DOMNA.

DOMNUS I, Romain élu pape après la mort de Dieu-Donné, le 2 novembre 676, mourut le 11 avril 678. Anastase parle d'une comete qui parut pendant 3 mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'Eglise de Ravenne, qui se prétendoit exempte de la juridiction du Saint-Siege.

DOMNUS II ou DONNUS,

Romain, succéda à Benoît VI en 974, durant la tyrannie de l'anti-pape Boniface, qui avoit fait étrangler Benoît VI. Il paroît que son pontificat ne fut que de quelques mois. Benoît VII lui succéda.

DONAT, (S.) évêque d'Arezzo en Toscane, fut, au rapport de saint Grégoire-le-Grand, illustre par ses vertus & ses miracles. Il fut arrêté pour cause de Religion par Quadratien, préfet impérial de Toscane, sous le regne de Julien l'apostat. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut condamné à diverses tortures, qu'il souffrit avec un courage vraiment chrétien. Il couronna son martyre par le glaive en 361. On conserve ses reliques dans la cathédrale d'Arezzo.

DONAT, (S.) fils de Wandalene, duc de la Bourgogne Transjurane, fut baptisé par S. Colomban, abbé de Luxeu. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Ses vertus le firent élever sur le siege de Besançon vers l'an 624. L'année suivante, il assista au premier concile de Rheims, & à celui qui se tint à Châlons en 644 ou 650. C'est lui qui fonda dans sa ville épiscopale le monastere de Saint-Paul, sous la regle de S. Colomban, dans lequel il vécut avec les moines. S. Donat mourut en 660. Il est auteur d'une Instruction, intitulée: *Commonitorium*, & adressée aux moines de Saint-Paul & de Saint-Etienne.

DONAT, (Ælius) grammairien de Rome au 4^e. siecle, & un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit des *Commentaires sur Térence & sur Virgile*, qui

qui sont perdus; ceux qui portent le nom de cet auteur, sont supposés. On a de lui un traité *De Barbarismo & octo partibus Orationis*, qui se trouve avec *Diomede*, Venise, in-fol., sans date; & séparément, 1522, in-folio. On attribue le *Commentaire sur TERENCE* à Evanthius.

DONAT, évêque de Casénoire en Numidie, accusa Mensurius, évêque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les Saintes-Ecritures aux païens, & fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des Donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évêques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, & il fut son principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition & d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchior.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, & même chef de ce parti après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316. C'étoit un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettoit tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disoient défenseurs de la justice, marchaient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, & obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats, qui en tuèrent plusieurs; mais

Tome III.

le mal étoit trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différens conciles, par celui de Rome en 313, par celui d'Arles en 314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage en 411, entre les évêques Catholiques & les Donatistes. S. Augustin, chargé de parler pour les Catholiques, disputa à fond toutes les questions. Les 286 évêques qui composoient cette assemblée, offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs sièges en faveur des évêques donatistes qui se seroient réunis, si le peuple Catholique paroissoit souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siège. L'éloquence & la douceur de S. Augustin, jointes à la générosité de ces prélats, éteignirent presque entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, & à l'occasion duquel nous avons parlé des Donatistes, étoit mort en exil l'an 355.

DONATO, architecte, sculpteur, natif de Florence, fut choisi par la république de Venise, pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que ce corps décerna à Gatamelata, général des armées Vénitiennes. Cosme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importants. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holoferne*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre.

DONATO, (Alexandre) Jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, fit paroître dans cette ville en 1639, in-4°, une Description de Rome ancienne &

O o

nouvelle: *Roma vetus & recens*. Elle est beaucoup plus exacte & mieux travaillée que toutes celles qui avoient paru avant lui. On lui reproche cependant d'avoir suppléé d'imagination aux colonnes & autres ornemens d'architecture que la vétusté a endommagés. Grævius lui a donné place dans le 3e. volume de ses *Antiquités Romaines*. On a encore de lui des *Poésies*, Cologne, 1630, in-8°, & d'autres ouvrages.

DONATO, (Jerôme) natif de Venise, étoit habile dans les belles-lettres & dans les langues; il commandoit dans Bresse en 1496, & dans Ferrare en 1498. Il fut nommé ambassadeur en 1510, auprès de Jules II, qu'il réconcilia avec la république de Venise. Il mourut à Rome en 1513. Il étoit bon politique. On a de lui : I. *Cinq Lettres* remplies d'esprit, & imprimées avec celles de Politien & de Pic de la Mirande, 1682. II. *La Traduction latine d'un Traité d'Alexandre Aphrodisée*, en grec. III. Une *Apologie pour la primauté de l'Eglise Romaine*, 1525.

DONATO, (Marcel) comte de Pouzane, & chevalier de St. Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, & mourut au commencement du seizieme siecle. On a de lui des *Scholies sur les Ecrivains latins de l'Histoire Romaine*, Francfort, 1607, in-8°; ouvrage où regne l'érudition.

DONDU ou de DONDIS, (Jacques) célèbre médecin de Padoue, surnommé *Aggregator*, à cause du grand amas de remèdes qu'il avoit fait, n'étoit

pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une horloge d'une construction nouvelle. On y voyoit non-seulement les heures du jour & de la nuit, les jours du mois & les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil & celui de la lune. Le succès de cette invention, qui s'est extrêmement perfectionnée depuis, le fit appeller *Jacques de l'Horloge*, nom qui s'est toujours conservé dans sa famille. Ce fut encore Dondu qui trouva le premier le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350, laissant quelques ouvrages de physique & de médecine. On a de lui seul : *Promptuarium Medicinæ*, Venise, 1681, in-folio; & en société avec Jean de Dondis, son fils: *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De Balneis*, Venise, 1553, in-folio.

DON DUCCI, voy. MASTELLETA.

DONEAU, (Hugues) *Donellus*, né en 1523, & selon quelques-uns en 1527 à Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges & à Orléans, passa en Allemagne pour y professer librement le Calvinisme. Il fut professeur en droit & recteur de l'université de Heidelberg; il eut ensuite le même emploi à Leyde: mais soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration (car l'inquiétude de secte n'est pas la seule qui poursuit les apostats), il eut ordre de sortir du pays. Doneau se retira à Altorf, près de Nuremberg, y enseigna le droit & y mourut en 1591. On a recueilli ses ouvrages

sous le titre de *Commentaria de Jure civili*, 5 vol. in-fol., réimprimés à Lucques en 12 vol. in-fol., dont le dernier a paru en 1770. *Opera posthuma*, in-8°. Les plus estimés sont ceux qu'il composa sur les matieres des *Testamens & des dernieres volontés*. Ce qui prévient autant contre ses lumieres que contre son caractere, c'est son aveugle jalousie contre Cujas, dont il ne parloit jamais qu'avec mépris.

DONI, (Antoine-François) Florentin, fut d'abord Servite & ensuite prêtre séculier : il mourut en 1574, à 61 ans. Il étoit de l'académie de *Peregrini*, & y prit le nom académique de *Bizzaro*, parfaitement convenable à son caractere qui étoit satyrique & mordant. On a de lui des Lettres italiennes, in-8°. *La Libreria* 1557, in-8°. *La Zucca*, 1565, 4 parties, in-8°, figures. *I Mondi celesti, terrestri ed infernali*, &c., in-4° ; il y en a une ancienne traduction françoise. *I marmi, cioè, Ragionamenti fatti a i marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4°.

DONID'ATTICHY, (Louis) originaire de Florence, se fit Minime. Le cardinal de Richelieu, qui l'avoit connu pendant sa retraite à Avignon, avoit été touché de sa modestie & de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocese dans lequel il fit beaucoup de bien. Il passa du siege de Riez à celui d'Aulun, & mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné : I. Une *Histoire des Minimes*, in-4°. II. *La Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, Paris, 1625, in-12. III. *Celle du cardinal de Bérulle*, en latin,

in-8°. IV. *L'Histoire des Cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol., &c. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les françois, dont la diction a vieilli, & n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

DONNE, (Jean) né à Londres en 1574, fut élevé dans la Religion Catholique qu'il abandonna ensuite ; il voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit connoître dans sa patrie par des *Poésies galantes & des Satyres*. Il mourut l'an 1631. Ce poète étoit aussi controversiste, prédicateur & écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Le plus connu est un mauvais livre de controverse, intitulé : *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4°. L'auteur le composa par ordre de Jacques I, pour servir de réponse aux argumens de l'Eglise Catholique, contre le serment de suprématie & de fidélité ; il en fut récompensé par la place de chapelain du roi & de doyen de S. Paul. On lui attribue encore une *Apologie du Suicide*, où il cite pour appuyer ses extravagantes idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques Saints de l'Ancien-Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitens, &c. J. C. même est amené en preuve de son absurde système. Voyez sa *Vie* publiée par Jean Watton, en anglois, Londres, 1658.

DONNUS, voyez DOMNE.
DOPPEL-MAIER, (Jean-Gabriel) né à Nuremberg en 1677, quitta l'étude du droit auquel ses parens l'avoient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature

lui avoit donné un talent plus marqué. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans des voyages qu'il fit en Hollande & en Angleterre. Les académies de Pétersbourg, de Londres & de Berlin se l'associerent. Il mourut en 1750, à 73 ans. Outre des Traductions allemandes de divers Livres françois & anglois d'Astronomie & de Méchanique, on lui doit des Ouvrages de Géographie & de Physique écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin : I. *Physica experimentis illustrata*, in-4°. II. *Atlas caelestis, in quo 30 Tabulae Astronomicae ari incisae continentur*, in-fol., 1742.

DORAT, (Jean) *Auratus*, poète grec, latin, françois, né à Limoges, avoit l'extérieur d'un paysan, avec un esprit délicat & une ame noble. Son vrai nom étoit Disnematin, & il sortoit d'une bonne famille. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poètes ses contemporains lui donnerent le nom de *Pindare François*, surnom que la postérité ne lui laissa pas. Charles IX créa pour lui la place de *Poète Royal*. Scaliger dit qu'il composa plus de 50 mille vers grecs ou latins. On ne publioit aucun livre, qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mouroit presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, & se remaria à une jeune fille de 22 ans. Ses Poésies furent imprimées à Paris, 2 vol. in-8°, en 1586. Elles sont pour la plupart sans

force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer & polir ses vers lyriques, & sur-tout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'Horace & de Pindare, il auroit pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poètes. Dorat fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de college, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches & de logogriphe. Le plus grand mérite de Dorat, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avoit apprise sous d'excellens maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur royal en cette langue, dont il fut pourvu en 1560, & la remplit avec beaucoup de réputation.

DORAT, (Claude-Joseph) mousquetaire de la garde du roi, connu depuis 1758 dans la littérature, auteur d'un poème sur la *Déclamation*, de *Regulus*, tragédie, &c., est mort à Paris en 1780, âgé de 44 ans. On l'a nommé le *Poète des Graces*, mais il étoit en même tems le poète de la licence. Après Voltaire, personne de nos jours n'a mieux réussi dans les poésies légères; il a fait en ce genre une foule d'ouvrages agréables, auxquels il ne manque ordinairement que plus de respect pour la sagesse & la vertu; ceux où il a porté plus de circonspection, sont lus avec plaisir par les gens de bien; on y trouve cette naïveté, cette molle négligence qui n'appartient qu'au génie. Tout le monde connoît ce morceau de l'*Épître aux comètes*, qui a tant mortifié les astronomes, prophètes d'une comète qui

devoit détruire la terre en 1773 :

En traçant votre itinéraire,
Tous les radoteurs calculans,
Et tous les aveugles lorgnans,
Epars sur notre fourmillière,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelques mille ans.
Cette erreur, quoique très-légère,
Rend un peu de calme à nos sens;
Elle rassure nos enfans,
Nos esprits-forts, nos femmelettes;
Fait qu'on ne croit plus aux lorgnet-

tes,
A l'astrolabe des savans;
Que l'on rit au nez des prophètes,
Que l'on danse au bruit des volcans,
Et qu'on se bat l'œil des comètes

Ceux qui aiment les poésies de Dorat, ne seront pas contens du jugement un peu sévère & satyrique, que porta de l'auteur & de ses vers, un écrivain d'ailleurs ingénieux :

L'on berne tant la manie indiscrette
De ces messieurs qui, dans leurs pe-
tits vers,
Voulant se peindre en héros de toi-
lette,
De leurs ardeurs glacent tout l'uni-
vers.

Tel fut Dorat, ce fameux Coryphée
Des écrivains accueillis à Paphos:
Il n'y puisoit dans sa tête échauffée
Qu'un vain jargon & des sentimens
faux.

Sans cesse il eut la fureur de paroître
Fin persifleur & léger petit-maître,
Prompt à vanter les prétendus appas
De cent Laïs qu'il ne connoissoit pas:
Suivant la rime il varioit leur forme,
Tout fut changé si-tôt qu'il les
chanta :

La vieille Iris, malgré sa taille
énorme,
Entre dix doigts dans ses vers s'a-
justa;

Et bien qu'elle eût un nez long & dif-
forme,

D'un nez fripon sa Muse la dota.

En 1786, on a publié ses *Œuvres choisies*, 3 vol. in-12.

DORBAY, (François) architecte François, élève du célèbre le Veau, donna le dessin de l'église du collège des Quatre-Nations, & de plusieurs grands ouvrages au Louvre & aux Thuilleries. Il mourut en 1697, à Paris sa patrie.

DORÉ, (Pierre) Dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, né à Orléans vers la fin du 15^e. siècle, & non à St. Pol en Artois, comme le dit le P. le Long, mort en 1569, a été désigné, à ce qu'on croit, par Rabelais, sous le nom de *notre maître Doribus*. Il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, & intitulés de même; c'étoit le goût de son siècle. Les plus burlesques sont : I. *La Tourterelle de vieduité*, 1574, in-16. II. *Le Passereau solitaire*. III. *Les neuf Médicamens du Chrétien malade*. IV. *Les Allumettes du feu divin*. V. *Le Cerf spirituel*. VI. *La Conserve de Grace*, prise du Psaume *Conserve me*. VII. *L'Anatomie des membres de N. S. J. C.*, &c. On a encore de lui plusieurs autres écrits en latin.

DORIA, (André) noble Génois, le plus grand homme de mer de son siècle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Genes, dont Ceva Doria son pere étoit co-seigneur. Il commença par porter les armes sur terre, & se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, y fit la guerre avec succès contre les rebelles

de cette île, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur & de prudence que Doria s'étoit acquise, le fit nommer vers 1513 capitaine-général des galeres de Genes; & il est à remarquer qu'il avoit plus de 42 ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates Africains qui infestoient alors la Méditerranée, lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, & s'enrichit en peu de tems de leurs dépouilles, dont le produit, joint aux secours de ses amis, le mit en état d'acheter 4 galeres. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Genes, déterminèrent dans la suite Doria d'entrer au service de François I. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, & recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, & lui persuada de rentrer au service de la France. François I le reçut à bras ouverts, & le nomma général de ses galeres, avec 36000 écus d'appointemens, & y ajouta depuis le titre d'*Amiral des mers du Levant*. Doria étoit alors propriétaire de 8 galeres bien armées. C'est à lui que les François furent principalement redevables de la réduction de Genes; d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu & son lieutenant, qu'il

avoit envoyé avec 8 galeres sur les côtes du royaume de Naples pour y favoriser les opérations de l'armée François commandée par Lautrec, remporta une victoire complete sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples assiégée par Lautrec, ne pouvoit plus être secourue par mer; elle étoit prête à succomber, & la prise de la capitale alloit entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout-à-coup Doria abandonna la France, pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, & causa la décadence entière des affaires de François I en Italie. Quant aux motifs qui le porterent à ce changement, il paroît que les ministres de François I, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitoit d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain & la franchise d'un homme de mer, avoient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, & y avoient en partie réussi. Doria, aigri et indigné, n'attendoit qu'un prétexte pour faire éclater son dépit; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuaderent au roi de s'approprier la ville de Savone appartenante aux Génois, d'agrandir son port, & d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république: non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées; & on le peignit au roi, comme un homme qui s'opposoit ouvertement à ses volontés. On

fit plus : on lui persuada de le faire arrêter ; & 12 galeres , sous la conduite de Barbezieux , eurent ordre d'aller d'abord à Genes pour s'y assurer de sa personne , & de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galeres commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avoit prévenu le coup , en se retirant à Lerice , dans le golfe de la Spezia : d'où il dépêcha un brigantin à Philippin , pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyoit d'autant plus autorisé à se conduire ainsi , que le terme de son engagement avec le roi venoit d'expirer. De ce moment , Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur , qui le recherchoit depuis long-tems. On vit alors , par un retour assez ordinaire , mais dont tout l'honneur fut pour Doria , François I chercha , à le regagner par toutes sortes d'avances ; mais ni les promesses les plus magnifiques , ni la médiation même du pape Clément VII , ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria , c'est le refus qu'il fit , en cette occasion , de la souveraineté de Genes , qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître , il stipula que Genes resteroit libre sous la protection impériale , au cas qu'elle vint à secouer le joug de la domination François. Il ne manquoit plus à sa gloire , que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples , l'enhardit cette même année (1528) à

tenter l'entreprise ; & s'étant présenté devant Genes avec 13 galeres & environ 500 hommes , il s'en rendit maître en une seule nuit , & sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Pere & Libérateur de la Patrie* , qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui seroit érigé une statue , & qu'on lui acheteroit un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Genes par ses conseils , & ce gouvernement est le même qui subsiste encore aujourd'hui ; de sorte qu'il fut non-seulement le libérateur , mais encore le législateur de sa patrie. Doria trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvoit désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance , & le créa général de la mer , avec une autorité entière & absolue. Il avoit alors en propriété 12 galeres qui , par son traité , devoient être entretenues au service de l'empereur ; & ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes , & rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs , en 1532 , les villes de Coron & de Patras sur les côtes de la Grece. La conquête de Tunis & du fort de la Goulette , où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535 , fut principalement due à la valeur & à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui & contre son avis , que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger , où il perdit une partie de sa flotte & de

ses soldats, & Doria onze de ses galeres. Sa gloire souffrit encore quelque échec à la rencontre de la Preveze en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens & aux galeres du pape, en présence de l'armée Turque commandée par Barberousse ; & beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat, & laissa échapper une victoire qui paroïssoit assurée. Quelques historiens ont représenté cette inaction, comme l'effet d'une convention faite avec Barberousse, pour faire durer la guerre ; mais ce conte, adopté par Brantome, toujours prompt à recueillir les bruits populaires, n'a aucune vraisemblance. On sait que les grands capitaines sont souvent arrêtés par des considérations très-graves, là où la multitude des combattans ne voit que chemin tout uni à la victoire. Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria ; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenans. Le fameux Dragut, entr'autres, fut pris par Jeannetin Doria son neveu, avec 9 de ses bâtimens. Le zele & les services rendus par ce grand-homme à Charles-Quint, lui méritèrent l'ordre de la toison-d'or, l'investiture de la principauté de Melphes & du marquisat de Turfi au royaume de Naples, pour lui & ses héritiers, & la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galeres & de commander en personne. Accablé alors par le

poids des années, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la permission de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant. Il termina sa longue & glorieuse carrière en 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, & sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourroit le présumer après les occasions qu'il avoit eues de s'enrichir ; mais l'excès de sa magnificence, & son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avoient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scene du monde un aussi grand rôle que Doria : dans Genes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur & le génie tutélaire de la patrie ; au-dehors, tenant, pour ainsi dire avec ses seules galeres, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée : l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui ; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution : l'autre peu de tems après, par celle de Jule Cibo qui fut découverte, & qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet, que d'accroître encore à Genes & dans toute l'Italie le crédit & la réputation de ce grand-homme.

DORIA, (Antoine) célèbre capitaine Génois, parent du précédent, se signala dans le même tems. Nous avons de lui

une *Histoire abrégée des évènements arrivés dans le monde sous Charles V*, Genes, 1571, in-4°.

DORIGNY, (Michel) peintre & graveur, natif de Saint-Quentin, disciple & gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa maniere. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, & leur donna le véritable caractère de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1665, à 48 ans. Il laissa deux fils, Louis & Nicolas, qui se sont distingués aussi dans la peinture & la gravure. L'aîné mourut à Vérone en 1742, & le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie.

DORIGNY, voy. **ORIGNY**.

DORINCK ou **DORING**, (Matthieu) Franciscain Allemand, professeur de théologie dans son ordre, mourut à Kiritz sa patrie en 1494. Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la *Chronique de Nuremberg*, parce que la 1^{re}. édition en fut faite dans cette ville, in-4°, en 1472. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette Chronique à Hartman Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cede en rien à celui de cet hérésiarque.

DORMANS, (Les Sept) sept freres qui confesserent la foi à Ephese en 250, sous le regne de l'empereur Dece. Ayant été trouvés dans une caverne où ils

s'étoient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mura l'entrée, & ils s'y endormirent dans le Seigneur. Quelques modernes prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étoient endormis d'un sommeil véritable, & qu'on les retrouva en 479, sous le regne de Théodose-le-Jeune. La vérité est, que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de S. Victor. La mémoire de ces Saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs; les Syriens, & tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés, devint célèbre par la dévotion des fideles. Suivant Spon (dans son *Voyage d'Italie & du Levant*), on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

DORMANS, (Jean de) cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort en 1373, avoit fondé à Paris en 1370 le college de Dormans, dit de *S. Jean de Beauvais*. Sa réputation d'homme habile & équitable, fut cause de sa fortune. Son pere n'étoit qu'un procureur, qui se fit appeller de *Dormans*, parce qu'il étoit de ce bourg. Ses fils acheterent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu Milon de **DORMANS**, successivement évêque d'Angers, de Bayeux & de Beauvais, & chancelier en 1380.

DORN AVIUS, (Gaspard) médecin, orateur & poète, né à Ziegenruck dans le Voigtland, mourut en 1631, conseiller & médecin des princes de Brieg &

de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : I. *Amphitheatrum sapientia Socratica*, in-folio, 2^e vol., Hanovre, 1619. II. *Homo Diabolus, hoc est, Auctorum veterum & recentiorum de calumnia natura & remediis suâ lingua editorum Sylloge*; Francfort, 1618, in-4^o. III. *De incremento dominationis Turcica*, &c.

DORNEVAL, Parisien, mort en 1766, a passé sa vie à travailler pour la foire, seul ou en société. Ses meilleures pièces se trouvent dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il a rédigé avec le Sage, 10 vol. in-12.

DORNKRELL, (Jacques) théologien & ministre luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, laissa un ouvrage estimé des sçavans, sous le titre de *Biblia Historico-Harmonica*, &c.

DOROTHÉE, (Sainte) vierge & martyre, est célèbre par le refus constant qu'elle fit de se marier & d'adorer les idoles, malgré les plus horribles tourmens que Fabritius, gouverneur de Césarée, lui faisoit souffrir. Elle convertit deux femmes apostates, qu'on avoit chargées de la séduire. Rien n'étant capable d'ébranler sa constance, le juge la condamna à perdre la tête. Comme on la menoit au supplice, un jeune-homme, nommé Théophile, qui lui entendoit dire qu'elle alloit trouver son divin Époux, lui demanda en raillant, des fruits & des fleurs du jardin de son Époux. La Sainte, par un effet de la toute-puissance Divine, lui en envoya réellement. Le prodige frappa tellement Théophile, qu'il se convertit.

On croit que le martyre de cette Sainte arriva sous Dioclétien. Son corps est dans la célèbre église qui porte son nom à Rome, & qui est au-delà du Tibre. Elle est nommée dans l'ancien Martyrologe, attribué à S. Jérôme.—Il ne faut pas la confondre avec une autre Sainte du même nom, & d'une des plus illustres maisons d'Alexandrie, qui ayant constamment refusé de satisfaire la passion brutale de Maximin, fut dépouillée par cet empereur de tous ses biens, & condamnée à l'exil en 308.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, surnommé le *Prophète*, & maître du juif Dosithee, fut à la tête d'un monastère en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *Servions* ou instructions pour les moines, traduits en françois par l'abbé de Rancé, 1686, in-8^o.; & des *Lettres* en grec & en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auxvarium* de la Bibliothèque des Peres, de l'an 1623, tom. 1, pag. 743. Le style en est assez simple, mais plein d'onction. D'autres attribuent avec assez de vraisemblance ces *Servions* & ces *Lettres* à un Dorothée, natif du Pont, surnommé le *Jeune*, Archimandrite d'un monastère célèbre, qui, à cause du grand nombre des moines, étoit appelé *Chiliocomus*. Il vivoit vers l'an 1020. Jean Mauropus son disciple a écrit sa *Vie*.

DORPIUS, voyez **MARTIN**.

DORSANNE, (Antoine) natif d'Issoudun en Berri, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand-vicaire & official du même diocèse sous le cardinal de Noailles. Il mourut en 1728.

Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire & les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome & en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12, en y comprenant le Supplément. Villefore, auteur des *Anecdotes de la Constitution Unigenitus*, s'étoit beaucoup servi de ces Mémoires, dans la composition de son ouvrage ; aussi retrouve-t-on dans le *Journal*, une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les *Anecdotes*. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718 ; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive & coulante ; celle du second est simple & fort négligée. Toutes les deux décelent l'esprit de parti.

DORSET, (Thomas Sackville, comte de) grand-trésorier d'Angleterre, voyagea en France & en Italie. Il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues & dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son pere, mort en 1566, lui avoit laissés. Il en dissipa en peu de tems la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset, il fut envoyé ambassadeur en France vers Charles IX l'an 1571, & vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions, le firent créer chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, & chancelier de l'université d'Oxford en 1591 ; enfin, en 1598, grand-trésorier d'Angleterre. Il remplit cette place avec honneur jusqu'à sa

mort, arrivée en 1608. On a de lui quelques *Lettres*, imprimées dans différens ouvrages, qui prouvent que c'étoit un homme instruit.

DORSET, (Charles Sackville, comte de) descendant du précédent, né en 1637, s'occupait presque uniquement des belles-lettres. Son zèle pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissoit que de complimens. Il fut du nombre des mécontents qui chassèrent Jacques II pour mettre Guillaume sur le trône, & il servit si bien ce dernier, qu'il devint membre de son conseil-priyé. Il s'en retira en 1698, & mourut à Bath, le 19 janvier 1706. On a de lui : I. *Le Miroir des Magistrats*, en vers, avec une préface en prose. L'introduction qui suit cette préface, est pleine d'une poésie vraiment pittoresque. II. *L'Histoire*, en vers, de l'infortuné duc de Buckingham, du tems de Richard II. Ses *Poésies* se trouvent avec celles de Rochester & de Roscommon, Londres, 1731, in-12.

DOSA, (George) paysan de la Sicilie (contrée de la Transilvanie), fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé & la noblesse. Jean, vaivode de Transilvanie, défit les rebelles l'année d'après, & prit leur roi. Pour le punir de son usurpation & de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, & un sceptre à la main, l'un & l'autre du même métal & aussi ardent. Neuf de ses com,

plices, qui avoient survécu à un jeûne absolu de 15 jours (40 avoient été condamnés à ce supplice, 31 y étoient morts), eurent ordre de se jeter sur ce misérable & de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé, & ses membres exposés dans diverses contrées de la Hongrie. Le malheureux Dosa souffrit ces inhumanités sans se plaindre. Tout ce qu'il demanda, fut qu'on épargnât son frere. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, ou attaché à des roues de moulin. Quoiqu'il n'y eût point de genre de cruauté raffinée que ces scélérats n'eussent exercé contre les hommes les plus illustres dans le clergé & la noblesse, on souhaiteroit, dit le sage & judicieux Isthuanfi, que la douceur chrétienne eût un peu modéré leur juste supplice. *Tametsi enim extrema quæque pro meritis forent, homines tamen Christianos tam atrocem laniendam clementiâ & commiseratione temperare æquum fuisset.*

DOSCHES, (François) disciple insensé de l'insensé Simon Morin. Les écrits où il a con-signé ses rêves extravagans, sont de la plus extrême rareté, & ne méritent d'être recherchés que par les philosophes pécurieux, qui veulent savoir dans quels égaremens l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront, dans un écrit très-rare de Dosches, imprimé en 4 pages in-4°. seulement, sous ce titre : *Abrégé de l'Arseнал de la Foi*, jusqu'où ce sectaire avoit porté ses délire.

DOSITHÉE, officier juif, fils de Bacénor, défit l'armée

de Timothée, battit Gorgias, & le fit prisonnier; mais comme il l'emmenoit, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, l'an 163 avant J. C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage mêlé de prudence.

DOSMA DELGADO, (Roderic) chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, étoit savant dans les langues orientales : on a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture - Sainte, entr'autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, in-fol. Il mourut en 1607, à l'âge de 74 ans.

DOU, voyez Dow.

DOUCIN, (Louis) Jésuite, né à Vernon, mort à Orléans en 1726, fut, selon quelques-uns, l'auteur du fameux *Problème Ecclésiastique*, où il censuroit la conduite de M. de Noailles à l'égard des *Réflexions morales* du P. Quesnel (voyez NOAILLES Louis-Antoine). Il fut envoyé à Rome, & se distingua par son zèle pour la constitution *Unigenitus*. On a de lui : I. *Histoire du Nestorianisme*, in-4°, Paris, 1698; curieuse & assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie, y est exactement discuté. II. *Histoire de l'Origénisme*, pleine de recherches & d'une bonne critique. III. *Mémorial abrégé touchant l'état & les progrès du Jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit en 1697 à la suite du comte de Crécy, au congrès de Ryswick. IV. Plusieurs Ecrits sur les affaires du tems.

DOUFFET, (Gérard) habile peintre, naquit à Liege le

16 août 1594. Jean Taulier, Liégeois, & un nommé Perpete de Dinant, furent ses premiers maîtres. Vers l'an 1609 il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves : il y fit de grands progrès. En 1614 il se rendit à Rome & y demeura sept ans, joignant à l'étude des grands modèles, celle de la poésie & de l'histoire, si nécessaire à un peintre pour l'ordonnance de ses sujets. Après avoir fait quelque séjour à Venise, il revint dans sa patrie l'an 1622. Sa réputation l'y avoit précédé ; on l'employa à l'envi : les églises & les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Mais pour avoir une juste idée des talens de Douffet pour la composition, il faut lire la description très-détaillée que M. de Pigage donne de deux grandes pièces capitales de ce maître, qui sont conservées dans la galerie électorale de Dusseldorff, & qui existoient autrefois à Liege, dont l'une, n°. 39, représente l'*Invention de la Sainte-Croix* ; l'autre, n°. 65, a pour sujet : *Le Pape Nicolas V visitant le caveau de S. François d'Assise*. Il excelloit également dans l'histoire & dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

DOUGLAS, (Guillaume de) seigneur Ecoffois dans le 14^e. siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont Buchanan a écrit l'histoire. Robert de Brus, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser

contre les Infidèles, & n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, & de le présenter au S. Sépulcre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte ; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUGLAS, (Jacques) anatomiste Anglois, qui excella dans la pratique des accouchemens. Il professoit la médecine à Londres au commencement du 18^e. siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivans : I. *Bibliographia Anatomica specimen*, imprimé pour la 1^{re}. fois à Londres ; & dans la suite avec des augmentations, à Leyde, 1734, in-8°. II. *Myographia comparata specimen*, Londres, 1707. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme & dans le chien. On l'a traduit en latin, & imprimé à Leyde en 1729. III. *Description du Péritoine*, en anglois, Londres, 1730.

DOUJAT, (Jean) né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris en 1688, à 79 ans, étoit doyen des docteurs-régens de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, & membre de l'académie françoise. Il fut choisi par Perigni, premier précepteur du grand Dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire & de la fable. Ses ouvrages & ses services lui acquirent les éloges des savans, & des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par

sa modestie, sa probité & son désintéressement, au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont : I. *Abrégé de l'Histoire Grecque & Romaine, traduite de Velleius-Paterculus*, in-12, Paris, 1679 & 1708. Cette version est très-faiblement écrite : le traducteur l'orna de supplémens, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, & d'une chronologie. M. l'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8° & in-12. II. Une bonne *Edition de Tite-Live* : ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du Dauphin, & enrichi de notes savantes, 6 vol. in-4°. III. *Prænotiones canonica & civiles*, Paris, 1687, in-4° : c'est son meilleur ouvrage. IV. *L'Histoire du Droit Canonique*, 1685, in-12. V. *Celle du Droit Civil*, Paris, 1678, in-12, en latin. VI. Une *Edition latine des Institutions du Droit Canonique* de Lancelot, Paris, 1685, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes.

DOUSA, (Janus) appelé vulgairement *Jean-Vander-Does*, seigneur de Norwick sa patrie, né le 6 décembre 1545, gouverneur de la bourgeoisie de Leyde, se distingua dans la défense de cette ville contre les Espagnols l'an 1574, par un courage digne d'une meilleure cause. Le général Espagnol sollicitant les bourgeois par lettres à se rendre, Doussa ne répondit que par ce vers qu'il mit au bas d'une de ces lettres :

*Fistula dulce canit, volucrum dum
decipit anceps.*

Les assiégés ayant été secourus à tems, les Espagnols furent

obligés de lever le siege. Le poëte guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venoit d'être fondée. Il étoit digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à Norwick en 1604. A beaucoup de courage & de savoir, il joignoit une douceur extrême. On a de lui : I. *Les Annales de Hollande*, en vers élégiaques, & en prose, in-4°, Leyde, 1601 : commencées par Janus Doufa fils, & continuées jusqu'à l'an 1520 par Doufa pere; réimprimées en prose seulement en 1617, avec un commentaire du savant Hugues Grotius. II. Des Notes sur Salluste, sur Pétrone, sur Catulle, Tibulle & Propertius, sur Horace, Plaute... III. *Echo, sive lusus imaginis jocosa*, La Haye, 1603, in-4°. IV. *Pœmata*, Leyde, 1609, &c. Une latinité pure & élégante, beaucoup de variété, des pensées nettement développées ; c'est ce qui distingue les ouvrages de Doufa : mais les honnêtes gens lui reprocheront toujours d'y avoir violé les regles de la bienséance & de la pudeur. Doufa laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur pere. Les plus connus furent Janus, poëte, philosophe & mathématicien, précepteur du prince Frédéric-Henri de Nassau, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 25 ans. On a de lui des *Poësies latines*, 1607, in-8°. Georges, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, & publia : Une *Relation de son Voyage*, Anvers, 1599, in-8°. II. *Georgii*

Godini Selecta de originibus Constantinopolitanis, en grec & en latin, avec des remarques de Meursius, Geneve, 1607, in-8°. Georges Doufa mourut en 1599, dans l'isle de St. Thomas, faisant route pour les Indes.

DOVIA, (Paul-Mathias) de l'illustre famille de ce nom, branche des princes d'Angri, né à Naples, où il est mort dans le mois de mars 1745, âgé de 84 ans, est auteur de divers ouvrages de mathématiques, de plusieurs Discours critiques & philosophiques, d'un Cours de philosophie & d'un livre qui a pour titre : *La vita civile de Paolo Matthia Dovia con un trattato della educazione principe*, Francfort & Naples, 3 vol. in-12. La 3e. édition, qui est de 544 pages, est la meilleure de toutes. L'auteur en établissant l'utilité des ouvrages politiques, fait une sortie vigoureuse contre ceux de Machiavel. Dovia a bien développé dans cet ouvrage les principes sur lesquels la société civile est fondée, & il a donné aux princes & aux sujets des regles de conduite aussi sages que solides.

DOUVILLE, voyez OUVILLE.

DOUVRE, (Thomas de) trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, est le premier Normand que Guillaume le Conquérant plaça sur le siege d'Yorck en Angleterre. Il en étoit digne par ses vertus & par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours & par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, & com-

posa quelques Livres sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOUVRE, (Thomas de) neveu du précédent, clerc d'Henri I, roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'Yorck en 1108. Son pere, Samson de Douvre, avant de devenir chanoine de Bayeux, & ensuite évêque de Worchester en Angleterre, avoit été engagé dans le mariage, & eut encore au moins un autre fils (Richard II) qui fut évêque de Bayeux. Thomas eut de grands débats avec S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte, que dans une grieve maladie, les médecins lui ayant indiqué un remede opposé à la pureté, il déclara qu'il aimoit mieux s'exposer à mourir, que de racheter sa vie à un tel prix. Dieu bénit sa constance & sa foi. Il lui rendit sa premiere santé. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

DOUVRE, (Isabelle de) de la même famille que les précédens, fut maîtresse de Robert, comte de Gloucester, bâtard de Henri I, roi d'Angleterre, & en eut un fils (Richard), que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux en 1133. Se voyant dans l'arrière-façon de l'âge, & dégoûtée du monde qui s'étoit dégoûté d'elle, Isabelle se retira à Bayeux pour y finir ses jours, & y mourut vers l'an 1166 dans une grande vieillesse.

DOW, (Gérard) né à Leyde en 1613, fut élève du célèbre Rembrandt, & fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet

artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisoit payer à proportion du tems qu'il y mettoit. Sa coutume étoit de régler son prix sur le taux de 20 sols du pays par heure : il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-finies, ont un mouvement & une expression singulière. Son coloris a beaucoup de fraîcheur & de force. Dow n'épargnoit pas le tems à ce qu'il faisoit. Il fut 3 jours à représenter le manche d'un balai, & 5 à peindre la main d'une personne, qui vouloit avoir son portrait. Nous ignorons l'année de sa mort.

DOYAC, (Jean de) homme de néant, vassal du duc de Bourbon, gagna la confiance de Louis XI, par le vil métier d'espion & de délateur. Il voulut se signaler, en attaquant les officiers & la personne même du duc de Bourbon; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne, & il se rendit le tyran de ceux qui auroient dû être ses maîtres. Louis XI le recommanda en mourant à Charles VIII. Son crédit l'aveugla; il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens & sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne restèrent pas impunis : en 1484 il eut la langue percée au pilori de Paris, & une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau. De là il fut conduit à Monferrand en Auvergne, sa patrie, où il fut de

nouveau fustigé & eut l'autre oreille coupée.

DRABICIUS, (Nicolas) ministre protestant, né l'an 1587 à Strafnits en Moravie, fut chassé de son pays, & se retira en Hongrie l'an 1628. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avoient pour but que d'exciter la guerre contre la communion Romaine & contre la maison d'Autriche, ennemie des Calvinistes. Les impériaux se vengèrent de ses écrits séditieux en le faisant périr. D'autres prétendent qu'il mourut en Turquie, où il s'étoit réfugié. Son principal ouvrage est intitulé : *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657 : titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière & à la bizarrerie des idées de l'auteur. Commenius en a publié un abrégé en 1660; ces rêveries ont été réimprimées avec celles de Kotterus & de Christine Poniatowski, sous le titre de *Revelationes sæculi nostri ab anno 1616 ad 1664 cum notis & figuris*, 1665, in-4°. Le prince Ragotski se servit de ses visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutoit pas la moindre foi.

DRACHENBERG, (Chrétien-Jacob) centenaire du Nord, dont on a parlé souvent dans les papiers publics, mourut à Aarrhus en 1770, dans la 146^e. année de son âge. Il étoit né à Stavanger en Norwege, en 1624. Il étoit resté garçon jusqu'à l'âge de 113 ans, & avoit épousé

épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes du plus haut rang, qui admiroient son bon-sens, sa présence d'esprit & sa vigoureuse santé. *Voyez ROWIN.*

DRACK, (François) l'un des plus grands-hommes de mer de son tems, naquit près de Tavistock dans le comté de Devon en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son pere, ministre d'un vaisseau Anglois, le remit à un pilote de sa connoissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune-homme continua quelque tems le commerce de son bienfaiteur : mais ayant appris qu'on équipoit des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, & vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire, avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drack partit encore avec 5 bâtimens, fit en 3 ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols ; leur prit diverses places, & un très-grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries & dans les isles du Cap-Vert, dans celle de St-Domingue, dans la province de Carthagène, & dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elisabeth, qui l'avoit déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en

Tom. III.

1587 & 1588. La première année il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix, & la suivante il se signala contre la grande flotte d'Espagne, pour suivie & déjà défaite par les vents & les tempêtes. En 1595, François Drack se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, & il soutint l'honneur que lui avoient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Ste-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, & de plusieurs autres villes. Enfin en revenant à Porto-Belo, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons ses *Voyages*, Londres, 1628, en anglois, traduits en françois, Paris, 1641.

DRACK, (Jacques) né à Cambridge en 1667, s'appliqua d'abord à la médecine, puis abandonna ce genre d'étude pour se livrer à celle de l'histoire, & mourut à Westminster, le 2 mars 1707. On lui doit : I. *Mémorial pour l'Eglise d'Angleterre*, 1711, in-8°. II. *Historia anglo-scotica*, 1703, in-8° ; quelques critiques disent qu'il n'en est que l'éditeur. — Il ne faut pas le confondre avec François **DRACK**, qui a donné l'*Histoire & les Antiquités de la ville d'York*, Londres, 1737, in-fol, en anglois.

DRACON, législateur d'Athenes, l'an 624 avant J. C. Déclaré Archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des loix qui respiroient partout une sévérité cruelle. L'assassin & le citoyen convaincu d'oïfiveté, étoient également punis de mort. Lorsqu'on lui

P 2

demandoit les motifs d'une rigueur si mal dirigée, il répondit : « Que les plus petites » transgressions lui avoient » paru mériter la mort, & » qu'il n'avoit pu trouver d'autre punition pour les plus » grandes ». Ses loix, écrites avec du sang, suivant l'expression de l'orateur Demades, eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, & ensuite négligées. Solon les abrogea toutes, à l'exception de celles qui regardoient les meurtres. La fin de Dracon fut aussi triste que comique. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations répétées, & lui jeta tant de robes & de bonnets, selon la coutume de ce tems-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut. Il étoit pour ainsi dire de la destinée des sages du paganisme, de vivre & de mourir avec des ridicules : peine attachée à leur orgueil & leur fastueuse suffisance.

DRACONITES, (Jean) ministre protestant de Carlostad en Franconie, entreprit une *Polyglotte* de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles des Dimanches*, en latin, in-fol; & d'autres ouvrages, où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

DRACONTIUS, poète chrétien Espagnol, vers le milieu du 5^e. siècle. On a de lui : I. Un Poème sur l'ouvrage des six Jours de la Création. II. Une *Élégie* adressée à l'empereur Théodose le Jeune, Leipzig, 1653, in-8°.

DRAGUT, né de parens obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de Barberousse, & enfin son successeur. Il mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur & de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples & de la Calabre. Mais en 1550 il fut surpris sur les côtes de la Corse, & fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux par Jeannetin Doria, neveu & lieutenant du fameux André Doria, qui ne lui rendit la liberté qu'au bout de quelques années & moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560 il vint relâcher dans le havre de l'isle de Gerbes. André Doria alla l'y bloquer avec ses galères, qui jeterent l'ancre à l'embouchure du havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire se voyant enfermé, imagina, pour se tirer delà, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à Doria, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avoit résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisoit applanir dans le même tems un chemin, qui commençoit à l'endroit où ses galères étoient mouillées, & sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pièces de bois, qu'il fit recouvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guida ensuite, par la force des cabestans, ses galères sur ces planchers; & avec des rouleaux de

bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'isle où le terrain étoit beaucoup plus bas. Il avoit fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara (c'étoit celui où se trouvoient les Espagnols), par lequel ses galeres passèrent d'une mer à l'autre. Doria n'apprit cette nouvelle extraordinaire, que par la perte de la capitale de Sicile, que Dragut enleva presque à sa vue. C'est ainsi que le corsaire se tira du danger. Il s'étoit rendu maître de l'isle de Gerbes par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain Soliman qui en étoit seigneur, il le fit pendre, & la lui enleva. Cinq ans après, en 1565, Soliman II ordonna à Dragut de se trouver devant Malte qu'il venoit assiéger; le pirate y vint avec 15 galeres. Un jour qu'il reconnoissoit la breche, un coup de canon qui donna contre une muraille, en fit sauter un éclat de pierre, dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelque tems après.

DRAHOMIRE, femme d'Uratiflas, duc de Bohême. Irritée de ce que son mari avoit laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mere, la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils Boleslas, qui étoit idolâtre & très-cruel, à tuer dans un festin son frere Wenceslas, dont la vie sainte & innocente étoit insupportable à cette mere dénaturée. Mais de si grands forfaits ne demeurèrent pas long-tems impunis : elle périt

dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il sembloit que la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir. Quelques écrivains ont pris la chose à la lettre, & dit tout uniment, que la terre l'avoit engloutie : genre de punition qui n'étoit pas au-dessus de ses crimes, & qui tenoit de plus près à l'éclat de la divine vengeance.

DRAKENBORCH, (Arnaud) professeur en histoire & en éloquence à Utrecht, mort en 1748, s'est fait connoître par quelques ouvrages, & sur-tout par sa belle édition de *Tie-Live* en 7 vol. in-4°, Leyde, 1738. Les notes dont il l'a accompagnée, font beaucoup d'honneur à son savoir; mais elles en font moins à son goût : la plupart manquent de précision. Il a donné aussi une édition de *Silius Italicus*, en 1 vol. in-4°. Elle est dans le même genre que la précédente, & assez estimée.

DRAPIER, (Roch) avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, laissa quelques ouvrages de droit. I. *Recueil de Décisions sur les Matieres Bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, de 1732. II. *Recueil de Décisions sur les Dixmes*, réimprimé en 1738, in-12, augmenté par Brunet d'un *Traité du Champart*.

DRAPPIER, (Gui) curé de la paroisse de S. Sauveur à Beauvais, mourut en 1710, à plus de 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. *Un Traité des Oblations*, in-12, Paris,

1685. II. *Tradition de l'Eglise touchant l'Extrême-Onction*, où l'on fait voir que les curés en font les ministres ordinaires ; Lyon, 1699, in-12. III. *Gouvernement des Diocèses en commun*, Bâle, 1707, 2 vol. in-12. IV. *Défense des Abbés commendataires & des Curés primitifs*, 1685. C'est une invective continue contre les uns & les autres, quoique le titre promet autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame surtout la liberté de l'office du jour du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à Drappier, & elles s'évapore dans son ouvrage. V. Plusieurs Ecrits en faveur du P. Quesnel, son ami.

DRAUDIUS, (George) auteur Allemand, a publié en 3 gros vol. in-4°, une *Bibliothèque Classique*, Francfort, 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à-peu-près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort ; mais elle n'est pas en assez bon ordre, & elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données ; & cette Bibliothèque, quoiqu'imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, sur-tout pour la connoissance des productions germaniques.

DRAYTON, (Michel) célèbre poète Anglois, né dans le comté de Warwick en 1563,

mourut en 1631, & fut enterré à Westminster. On a donné une édition complete de ses *Œuvres* en 1748, in-fol. ; ce sont des élégies, des pastorales, des chansons, &c.

DREBEL ou DREBBEL, (Corneille) mécanicien & alchimiste, né l'an 1572 à Alcmæer en Hollande, passa en Angleterre en 1604, où il fut très-bien accueilli par Jacques I. Quelque tems après l'empereur Rodolphe l'appella à sa cour ; Ferdinand II le donna pour précepteur à son fils. Il retourna enfin en Angleterre, & mourut à Londres en 1634, à 62 ans. Il faisoit, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle & les éclairs. Il produisoit par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. L'on prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster ; & que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avoit construit un verre qui attiroit la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, & qui donnoit assez de clarté, pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Pour dire à quel point cela peut être vrai, il faudroit en savoir les détails exacts & authentiques. Il y a de l'exagération sans doute dans ce qu'en rapporte la Chronique d'Alcmæer : cependant le dernier trait que nous venons de rapporter, ne paroît pas s'écarter des règles de la catoptrique & de la dioptrique. Ce philosophe laissa un ouvrage distribué en deux traités en flamand ; il est traduit en latin, Francfort, 1628, in-12, & en françois sous ce titre :

Deux Traités physiques : le premier de la nature des Elémens , & le deuxieme de la Quintessence ; Paris, 1673. Quelques-uns lui ont fait honneur de l'invention du télescope (*voy. METIUS*). On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du microscope & du thermometre, deux instrumens utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, & parut pour la premiere fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebel, s'attribua cette invention environ 30 ans après. Le thermometre de Drebel a fait place à celui de M. Amontons, à celui de M. de La Hire, & sur-tout à celui de Réaumur. Drebel passe aussi pour avoir trouvé le premier, l'art de teindre en écarlate. Il confia ce secret à sa fille; Cusler qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention, à Leyde.

DRELINCOURT, (Charles) ministre de l'église prétendue-réformée à Charenton, né à Sedan en 1595, mort à Paris en 1669, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre les Catholiques. Les principaux sont : I. Un *Catéchisme*, 1 vol. in-8°. II. Un *Abrégé de Controverses*, pleins l'un & l'autre des préjugés de sa secte. III. *Consolation contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-8°. IV. *La préparation à la sainte Cene*. V. Trois vol. in-8°. de *Sermons*. VI. *Le Hibou des Jésuites*, &c. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la société; toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction & de parti, dès qu'elles servent leurs préven-

tions & leurs haines. — Charles DRELINCOURT son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, 1727, in-4°. mourut à Leyde en 1697. — Laurent DRELINCOURT, son autre fils, mort à 56 ans en 1680, à Niort, où il étoit ministre, laissa des *Sermons*, & un recueil de *Sonnets chrétiens*, Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER, (Matthieu) théologien luthérien, né à Erford en 1536, étudia à Wittemberg sous Luther & Mélanchthon. Après avoir enseigné le grec & l'éloquence en diverses académies, il fut l'an 1581 professeur d'humanités à Leipfick, où il mourut en 1607. C'étoit un Luthérien rigide, & un homme d'un caractère souple & adroit. Lorsqu'il étoit à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collegues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Ausbourg & l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature & de théologie : I. *Rhetoricæ libri quatuor*, in-8°. II. *Tres libri Progymnasmatum Litteraturæ Græcæ*, in-8°. III. *Isagoge Historica*, en allemand, in-fol. : cet écrit n'est point estimé. IV. *De festis & præcipuis anni partibus Liber*. V. *De festis diebus Christianorum, Judæorum & Ethnicorum Liber*, in-8° : il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

DREVET, (Pierre) nom de deux graveurs célèbres, pere & fils; le pere étoit de Lyon, le fils étoit né à Paris en 1697. Ils ont gravé des portraits d'après le célèbre Rigaud, qui sont des chef-d'œuvres de l'art. La délicatesse, l'agrément & la précision caractérisent leur bu-

rin. Pierre Drevet le fils, membre de l'académie de peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans; & le père en la même année, à 75 ans. — Claude DREVEY, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur. Il est mort en 1782.

DREUX, voyez PHILIPPE DE DREUX.

DREXELIUS, (Jérémie) Jésuite d'Ausbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers ouvrages ascétiques, pleins d'onction & de détails instructifs, imprimés à Anvers en 1643, en 2 vol. in-folio, & en plusieurs vol. in-24. Le plus connu de ces ouvrages est : *L'Eternité malheureuse, ou les Supplices éternels des réprouvés*, en latin, dont le P. Colombe, Barnabite, a donné une traduction en français, Paris, 1788, 1 vol. in-12; terrible ouvrage pour la délicatesse & l'incrédulité de ce siècle, rempli de peintures effrayantes, mais propre à produire les meilleurs fruits, si on le lit avec attention. « Il se » peut sans doute, dit un théo- » logien, que dans ce vaste & » effrayant tableau des ven- » geances divines, il y ait des » traits qui ne sont pas égale- » ment constatés; & en géné- » ral nous sommes aussi peu » instruits de la manière dont » s'exécute l'arrêt prononcé » contre les méchants, que » nous sommes assurés de son » existence & de son exécution; arrêt qui, selon la philosophie même profane, » tient aussi étroitement à la » divine justice, & dès-lors à » l'essence de Dieu, qu'à la so-

» lidité de la morale & à la fé- » curité de la société humaine » (voyez le *Cath. philos.*, n°. » 474, 475). Mais l'incerti- » tude où nous sommes des dé- » tails de la punition qui at- » tend le crime au-delà du » tombeau, ne doit pas faire » mépriser ce que les Saints » & les ascétiques ont écrit » là-dessus, quoique souvent » d'après des notions purement » conjecturales; parce que ces » sortes de descriptions plus ou » moins authentiques, sont tou- » jours très-propres à appro- » fonder l'impression des gran- » des vérités, & les rendre plus » intelligibles & plus utiles à la » multitude ».

DRIDEN, voyez DRYDEN (Jean).

DRIEDO ou DRIDOENS, (Jean) de Turnhout en Brabant, fut docteur & professeur de théologie à Louvain, chanoine de S. Pierre, curé de S. Jacques, dans la même ville, & mourut en 1535, âgé de 55 ans. On a de lui des traités de théologie en 4 vol. in-fol. & in-4°, 1533. Les plus importants sont : I. *De Scripturis & Dogmatibus*. II. *De libertate Christiana*. III. *De captivitate & redemptione generis humani*. IV. *De concordia liberi arbitrii & predestinationis*. V. *De Gratia & libero arbitrio*, &c.

DRIESCHES, voyez DRUSIUS.

DRIESSEN, (Antoine) théologien Hollandois; ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie & de controverse, où il y a plus

d'érudition que de goût & de modération.

DRIMAQUE, brigand, qui, à la tête d'une troupe d'esclaves fugitifs, ravageoit l'île de Chio. Les habitans de cette île ayant mis sa tête à prix, il persuada à un jeune-homme de sa suite de le tuer, & d'aller recevoir la somme promise. Les habitans de Chio firent de ce Drimaque une divinité, qu'ils avoient en grande vénération, sous le nom de *Héros pacifique*.

DRIPETINÉ, fille de Mithridate-le-Grand & de Laodice, avoit un double rang de dents. Elle suivit son pere après sa défaite par Pompée, l'an 66 avant J. C.; mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se rua lui-même après cette action, qu'il n'avoit faite que malgré lui.

DRIVERE, (Jérémie) connu sous le nom de *Triverius*, né à Brakel en Flandre vers l'an 1502, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554. Il a laissé plusieurs ouvrages : I. *De missione sanguinis in pleuritide*, in-4°, Louvain, 1532. II. *Medicinæ methodus*, in-8°, Leyde, 1592. III. *Des Commentaires sur Celse & sur Hippocrate*, in-fol. IV. *Paradoxa de vento, aëre, aqua & igne*, in-8°, Anvers, 1542.

DROCTOVÉE, (S.) anciennement appelé *S. Trotteins*, *S. Drotté*, naquit au diocèse d'Autun en Bourgogne, vers l'an 535, & fut élevé dans l'abbaye de S. Symphorien, sous la conduite de S. Germain, qu'on mit depuis sur le siege épiscopal de Paris. Droctovée fut le premier abbé du

monastere que le roi Childbert avoit fondé à Paris, sous l'invocation de S. Vincent, aujourd'hui S. Germain-des-Prés, & mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, & donné à ses freres l'exemple de toutes les vertus. On garde ses reliques à S. Germain-des-Prés. La Vie originale de ce Saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastere nommé Gislemar, qui vivoit dans le 9^e. siecle, recueillit avec soin tout ce que la Tradition & quelques Mémoires épars en avoient conservé. On trouve ces pieces dans Bollandus & dans Mabillon.

DROLINGER, (Charles-Frédéric) conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé & son bibliothécaire, cultiva avec grand soin la langue allemande & la poésie. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées à Bâle en 1743, in-8°, un an après sa mort.

DROMEUS, fameux athlete, étoit de Symphale, ancienne ville du Péloponnese. Pausanias, qui en parle dans la Description de la Grece (Liv. VI), dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, 3 fois à Corinthe, & 5 fois à Nemée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlete qui commença à se nourrir de viande. Avant lui, dit-il, les athletes ne mangeoient que des fromages que l'on faisoit égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avoit érigée à Dromeus, &

qui étoit un ouvrage de Pythagore le Statuaire.

DROUAIS, (Hubert) peintre, né à la Roque en Normandie, l'an 1699, mort à Paris le 9 février 1767, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'étoit pas riche : il fut non-seulement l'artisan de sa fortune ; mais il se vit obligé de créer jusqu'à l'instrument dont il devoit se servir pour l'élever. Il vint à Paris, & paya son voyage de l'argent qu'il avoit gagné peu-à-peu. A mesure qu'il faisoit des progrès, il alloit à Rouen ; l'approbation paternelle & les encouragemens de ses compatriotes étoient plus doux à son cœur, que tous les éloges qu'il a obtenus depuis, n'ont flatté son amour-propre. Il semble que le Ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale. Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de partager les justes applaudissemens que toute la France a accordés à Drouais son fils, & il fut comme assuré qu'après sa mort, leurs noms passeroient ensemble à la postérité. Ce fils qui avoit hérité des talens de son pere, est mort en 1775.

DROUET, (Etienne-François) bibliothécaire des avocats de Paris, & avocat lui-même, né dans cette capitale de la France en 1725, a donné des éditions augmentées de différens ouvrages, entr'autres : I. *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, en 10 vol. in-fol. Plusieurs de ses additions sont estimées & supposent des recherches ; d'autres n'ont mérité des éloges que de la part de ceux qui sont attachés à la *petite église*

dont il épouse les sentimens & plaide les intérêts avec tout le fanatisme des sectes. Il y a des articles entièrement refondus, mais la plupart n'y ont rien gagné (voyez MORÉRI). II. *Méthode pour étudier l'Histoire* de Lenglet du Fresnoy, qu'il a porté jusqu'à 15 vol. in-12, Paris, 1772. Dans le *Catalogue des principaux Historiens*, qui fait partie de cette édition, il y a des remarques qui déposent bien fortement contre son impartialité. « Parmi les dis- » ciples du nouvel Augustin, » dit l'abbé Bérault, l'habileté » dépend du parti qu'on em- » brasse : éloges ou investi- » ves, réputation factice de » capacité ou d'ignorance, de » vice ou de vertu, tout porte » sur ce pivot ». Ce compilateur est mort le 11 septembre 1779.

DROUIN, (René) neveu du fameux P. Serri, Jacobin, entra comme lui dans l'ordre de S. Dominique. Les affaires du tems, dans lesquelles il entra, l'obligèrent de sortir de la France. Il professa la théologie à Chambéry & à Verceil, & mourut en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la 60^e. année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique & moral des Sacremens*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage décele une profonde érudition, & une grande connoissance du dogme & de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1775, avec des notes du P. Patuzzi & du P. Richard, 9 vol. in-12.

DRUMMOND, (Guillaume) Ecoissois, né en 1585, étudia le droit en France, y

prit le goût des belles-lettres, & de retour dans sa patrie, écrivit poliment en prose & en vers. Il mourut en 1649. Ses *Œuvres* en vers ont été imprimées à Edimbourg en 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis 1423 jusqu'en 1643*, Londres, 1682, in-8°, en anglois; on en a donné une *continuation* en 1670.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le vieux & sœur d'Agrippa le jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son tems, fut promise par son pere à Epiphanes, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa le jeune la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui embrassa le Judaïsme pour lui plaire. Drusille se dégoûta bientôt de son époux; elle l'abandonna, pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portoit à sa sœur Bérénice, la jeta dans ce travers, & lui fit même abjurer sa Religion. C'est devant Drusille & Félix que S. Paul comparut, comme on peut le voir dans les *Actes des Apôtres*, ch. 24.

DRUSILLE, (Livie) fille de Germanicus & d'Agrippine, & arriere-petite-fille d'Auguste, naquit à Treves l'an 156. de J. C. Elle épousa Lucius Cassius en premieres noces, & en secondes son frere Marcus Lepidus. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula son frere eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement ma-

lade, il l'institua héritiere de l'empire & de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée, l'an 38 de J. C., il la fit mettre au rang des déesses. Les Romains jusqu'alors n'avoient point connu de pareilles divinités; aussi fut-elle autant odieuse aux gens de bien dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avoit été sur la terre. Mais en général, ces scenes infames dérhoient de l'état de la nation, déjà assez dégradée pour les supporter, & pour avoir des empereurs qui eussent le courage déhonté de les produire.

DRUSIUS ou DRIESCHES, car Drusius est son nom latinisé, (Jean) né à Oudenarde en 1550, fut un des plus modérés protestans du 16^e. siècle. Il respectoit la Vulgate & avoit beaucoup de vénération pour tous les SS. Peres. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Eglise Catholique, particulièrement dans le *Liber Præteritorum*, p. 454, où il dit : *Provoco ad judicium ecclesiæ catholicæ, cui me meaque omnia subijcio*. Il avoit été élevé dans la Religion Catholique; mais son pere ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde, & de là professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les états-généraux le chargerent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'Ancien-Testament; ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui : 1. D'excellentes *Notes*

sur l'Ecriture, données séparément, tant in-folio qu'in-4°. II. Un *Recueil des Fragmens des Hexaples*. III. Une *Grammaire Hébraïque*, in-4°. IV. Un *Traité des trois Sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé : *Trium Scriptorum, de Tribus Judaeorum Sectis, Syntagma* : Delft, 1703, 2 vol. in-4°. V. Des Notes sur Sulpice Sévere, qui ont passé dans l'édition, *cum notis variorum*. Driesches étoit très-versé dans la connoissance de la langue hébraïque, Richard Simon parle de lui comme d'un interprete habile. Il avoit consulté les anciens, & les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Ses ouvrages sur l'Ecriture étoient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des *Critiques sacrés*, publié en Angleterre. Il mourut à Franeker en 1616. Abel Curiaander, gendre de Drusus, a publié sa *Vie*.

DRUSIUS, (Jean) fils du précédent, se distingua par ses connoissances précoces. A 5 ans, il avoit quelque teinture de la langue latine. A 7 ans, il expliquoit le Psautier hébreu. A 9, il lisoit l'hébreu sans points, & ajoutoit les points qu'il falloit selon les regles. A 12, il écrivoit en vers & en prose à la maniere des Hébreux. A 17, il fit une Harangue latine à Jacques I, roi d'Angleterre, qui surprit & charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre à 21 ans, en 1609, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudele, & la *Chronique du second Temple*, qui sont restés manuscrits.

DRUSUS, (Marcus Livius) étoit fils de ce Drusus, qui fut collègue de Caius Gracchus dans le tribunat du peuple. Il naquit comme son pere avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit & de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat & celle des chevaliers divisoient alors la ville. Drusus, à l'exemple de tous les intrigans, tâcha de s'attacher la multitude & se déclara pour les nouveaux prétendans contre les anciens possesseurs. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquoient, par autant de chevaliers; & d'accorder en même tems à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avoient les sénateurs anciens. Ce projet irrita les amis de l'ordre & de la tranquillité publique. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il voulut faire revivre la loi des Gracques touchant la distribution des terres au peuple, & celle d'accorder au peuple latin les privilèges des citoyens de Rome. Drusus n'ayant pu faire passer la loi inique du partage des terres, opposée au droit sacré de propriété, voulut au moins tenir la parole qu'il avoit inconsiderément donnée aux étrangers & dont l'exécution auroit livré la république à des troubles destructifs. Mais comme il retournoit chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étoient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, vers l'an 90 avant J. C.; digne fin de ses intrigues & de la manie des nouveautés, si redoutable aux empires, & avant-coureur cer-

tain de leur ruine. *Voyez GRACCHUS.*

DRUSUS, (*Nero-Claudius*) fils de Tibere-Néron & de Livie qui épousa depuis Auguste, & frere de l'empereur Tibere, naquit l'an 38 avant J. C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois & les Germains, & fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, & acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, & qu'il fut nommé pro-consul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*Imperator*; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se préparoit à continuer ses conquêtes; il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connoître qu'il avoit pénétré jusques-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit : *Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin; tu touches au terme de tes exploits & de ta vie.* Quoiqu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9e. année avant J. C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté & de vertu, & qui, s'il avoit remplacé

Auguste, auroit préservé l'empire d'un monstre tel que Tibere. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfans, Germanicus, Livie & Claude.

DRUSUS, fils de Tibere & de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son pere, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur l'an 106. de J. C., on l'envoya au bout de 5 ans en Pannonie, pour appaiser les légions révoltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse & la fermeté qu'il fit paroître en cette occasion, lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiroient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'Ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son pere. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités sembloient assurer l'empire à ce prince; mais Sejan, fourbe audacieux, à qui il avoit donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, & de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui étoit aussi un de ses amans, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent; mais il n'emporta pas moins Drusus, l'an 23 de J. C.

DRUSUS, fils de Germanicus & d'Agrippine; jouit d'abord d'une grande faveur, & obtint des postes importans; mais l'artificieux Sejan chercha

à le perdre auprès de Tibere ; & y réussit. Cet empereur le fit enfermer, & défendit à tous ceux qui le gardoient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de 9 jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J. C. Tibere eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTHMAR, (Chrétien) natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le 9^e. siecle, enseigna au monastere de Malmédy, dans la principauté de Stavelot. Nous avons de ce religieux un *Commentaire sur S. Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le 16^e. siecle. Les novateurs de ce tems-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-fol., avec quelques additions, & y semerent habilement des propositions erronées sur la Transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé : ce qui l'a rendu rare. En 1530 on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYADES, nymphes qui présidoient aux bois & aux forêts : mais elles n'étoient point attachées à certains arbres, comme les Hamadryades.

DRYANDER, (Jean) médecin & mathématicien de Wetteren dans le pays de Hesse, enseigna à Marburg, & y mourut protestant en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine & de mathématiques, qui étoient consultés avant les bons livres du dernier siecle & de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il

fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instrumens de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étoient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marburg, 1537, in-4°, avec fig., a été estimée.

DRYANDER, (François) frere du précédent. Voyez **ENZINAS**.

DRYAS, fille de Faune, qu'on révéroit comme la déesse de la pudeur & de la modestie. Il n'étoit pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offroit.

DRYDEN, (Jean) né à Oldwinde dans le comté d'Huntington en 1631, montra jeune encore un génie fécond & facile, & des talens supérieurs pour la poésie. Il se fit Catholique en 1688, sous le regne de Jacques II, à la cour duquel il fut toujours très-bien accueilli. Les ennemis que ses talens, son caractère ou son changement de religion lui avoient suscités, firent des cabales pour le perdre. Le roi Guillaume lui retrancha ses pensions ; & ce poète, qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misere en 1701. Oublié & négligé par tout le monde jusqu'à cette époque, dès qu'il s'est agi de son enterrement, les choses changerent de face, & l'empressement des concurrens produisit des scènes assez plaisantes. L'évêque de Rochester & le lord Halifax, se disputèrent l'honneur de l'inhumer. L'évêque comme doyen du chapitre de Westminster, offrit de l'enterrer dans cette église. Halifax, comme l'ami des muses, demanda la préférence, & promit de dépenser cinq cents li-

vres sterl. pour son mausolée.
 » Les Anglois, dit un auteur,
 » ont toujours eu un goût par-
 » ticulier pour les honneurs
 » posthumes. On fait combien
 » de monumens ils ont dressés,
 » combien de services solem-
 » nels ils ont fondés pour des
 » gens dont ils avoient juridi-
 » quement coupé les têtes. Et
 » pour ceux qui ont fini leur
 » carrière d'une manière plus
 » douce, c'est toujours, pour
 » peu qu'ils aient fait du bruit
 » dans le monde ou dans les
 » coulisses, c'est toujours à
 » leur enterrement ou à leurs
 » obseques, que leur gloire se
 » déploie ». Dryden s'est
 signalé dans tous les genres de
 poésie. Ses ouvrages sont pleins
 de détails naturels à la fois &
 brillans, animés, vigoureux,
 hardis, passionnés. Sa réputa-
 tion seroit sans altération, s'il
 n'avoit fait que la dixieme par-
 tie de ses ouvrages, & sur-tout
 s'il avoit mieux respecté la dé-
 cence & les mœurs. Il avoit
 une grande facilité, mais il en
 abusoit. Delà des inégalités
 étonnantes; & ce mélange de
 bas & de noble, de puérilité
 & de raison. Ses principales
 productions sont : I. Des *Tra-*
gédies, qui offrent de grandes
 beautés semées çà & là; mais
 qui, dans le total, ne sont que
 des farces sublimes. II. Des
Comédies, d'une licence dont il
 y a peu d'exemples, même en
 ce genre d'ouvrage. III. Des
Opéra, & plusieurs autres *Pieces*
de Poésie, recueillies dans ses
Œuvres dramatiques, en 3 vol.
 in-fol., Londres, 1721. On y
 trouve à la tête une longue
Dissertation en forme de dia-
 logue sur la poésie dramatique.

IV. Des *Fables*, in-8°. V. Une
Traduction de Virgile en vers
 anglois, qui lui a fait beaucoup
 d'honneur dans sa nation. VI.
 Une autre des *Satyres de Ju-*
venal & de Perse. VII. Une
Version en prose du poëme latin
 de l'*Art de la Peinture*, du cé-
 lebre Alphonse du Fresnoy. Elle
 est enrichie des Remarques de
 de Piles sur cet ouvrage, &
 d'une belle Préface, dans la-
 quelle il compare la poésie à
 la peinture.

DRYOPE, nymphe d'Ar-
 cadie, aimée de Mercure. Te-
 nant un jour son fils entre ses
 bras, elle arracha une branche
 de lotos pour l'amuser. Bac-
 chus, à qui cette plante étoit
 consacrée, en fut si irrité, qu'il
 la métamorphosa en arbre. Elle
 n'eut que le tems d'appeler sa
 sœur pour prendre l'enfant, qui
 auroit été enfermé avec elle
 dans l'écorce.

DUAREN, (François) na-
 tif de Saint-Brieux en Bretagne,
 célèbre professeur de droit à
 Bourges, mourut dans cette
 ville en 1559, à 50 ans. C'étoit,
 suivant de Thou, le plus savant
 jurisconsulte de son tems après
 Alciat. Il joignoit à la jurispru-
 dence les belles-lettres, & une
 exacte connoissance de l'anti-
 quité. On a de lui : I. *Pro liber-*
tate Ecclesiæ Gallicæ adversus
Romanam, Defensio Parisiensis
Curia. II. *De Sacris Ecclesiæ*
Ministeriis ac Beneficiis libri octo.
 III. Des *Commentaires sur le*
Code & le Digeste. IV. Un *Traité*
des Plagiaires. On a deux édi-
 tions des ouvrages de Duaren :
 la premiere, de Lyon, 1578,
 2 vol. in-folio, est peu com-
 mune; la seconde, à Geneve,
 1603, in-folio, est moins re-

cherchée. Il arriva aux écrits de Duaren, ce que Cujas craignoit pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent, tant bien que mal, aux ouvrages qu'il avoit composés, tout ce qu'ils lui avoient entendu dire dans ses explications; & ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DUBOIS, (le Cardinal) voy. Bois (Guillaume du).

DUBOIS, (Jerôme) peintre de Bois-le-Duc, florissoit au commencement du 16^e. siècle. Il excelloit dans les grotesques, les figures bouffonnes & les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie & si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il étoit dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force & la variété des caractères, la magie de son coloris, tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, & à en rendre le prix excessif.

DUBOS, (Jean-Baptiste) né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, & vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères sous Torcy. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut & employa celui de l'abbé Dubos. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, & il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On fait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade & à Rastad. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices & des pensions, & enfin par l'abbaye de Notre-Dame

de Reffons, près de sa patrie. Il mourut subitement à Paris en 1742, secrétaire perpétuel de l'académie françoise. On fait à quelle anecdote philosophique la mort a donné occasion (voy. FONTENELLE). Ses ouvrages sont une preuve de la variété & de l'étendue de ses connoissances. Les principaux sont: I. *Réflexions critiques sur la Poésie, la Peinture, la Musique, &c.*, 1719, in-12, 2 vol.; & réimprimées en 1740, in-12, 5 vol. C'est un des livres les plus utiles en ce genre, qu'on ait jamais écrits sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, & beaucoup de réflexions vraies, nouvelles & profondes. Il manque cependant d'ordre, & sur-tout de précision; mais l'écrivain pense & fait penser. Il ne savoit pourtant pas la musique, il n'avoit jamais pu faire des vers, & n'avoit pas un tableau; mais il avoit beaucoup lu, vu, entendu & réfléchi. La littérature ancienne lui étoit aussi connue que la moderne, & les langues savantes & étrangères autant que la sienne propre. II. *L'Histoire des quatre Gordiens, prouvée & illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois: l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même tems avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paroît pas avoir été adopté. III. *Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°:

réimprimée en 1743, avec des augmentations & des corrections, en 2 vol. in-4°. & 4 vol. in-12. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant ; & suivant de meilleurs écrivains, ce prince étoit encore plus conquérant que politique. Il faut avouer cependant, avec le président Hainault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissements satisfaisans sur plusieurs points obscurs touchant l'origine de la nation françoise. IV. *Histoire de la Ligue de Cambrai*, faite en 1508 contre la république de Venise, dont les meilleures éditions sont de 1728 & de 1785, 2 vol. in-12 ; ouvrage profond & d'une politique intéressante. Elle fait connoître les usages & les mœurs du tems, dit un écrivain, & est un modèle en ce genre. V. *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1704, in-12 : livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglois.

DUBRAW, *Dubravius Scala*, (Jean) évêque d'Olmütz en Moravie, dans le seizième siècle, naquit à Pilsen en Bohême, & mourut en 1553 avec la réputation d'un prélat pieux & éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohême, & président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avoient eu part aux troubles de Smalkade. On a de Dubraw

divers ouvrages, entr'autres une *Histoire de Bohême*, en 33 livres, fidelle & exacte. Les meilleures éditions sont celles de 1575, avec des tables chronologiques ; & celle de 1688 à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohême* d'Æneas Sylvius.

DUBREUL, voyez BREUL.

DUBRICE, (S.) né dans l'isle de Misserdil, près la rivière de Guy, se fit d'abord connoître dans la province, appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Ecritures à Hentlan-sur-l'Avon, & ouvrit ensuite une seconde école à Moch-res, sur la rivière de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Bretagne. Les soins qu'il leur donnoit, ne l'empêchoient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landaff, par S. Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, & transféré à l'archevêché de Caërleon en 495, il s'en démit en faveur de S. David, & se retira dans l'isle de Bardsey ou Deuly, sur la côte de la province de Caernarvon, où il mourut peu de tems après. On lit dans Camden & dans d'autres auteurs, que vingt mille Saints, c'est-à-dire, vingt mille hermites ou religieux, furent enterrés dans la même isle. « Au milieu de la corruption qui » régnoit, dit un historien, » parmi les anciens Bretons, » avant l'invasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita de saints » pasteurs, qui par leurs discours & leurs exemples, exhortoient leurs compatriotes » à la pénitence ».

DUC, (Fronton du) *Fronte*

Ducaus, Jé suite, né à Bordeaux en 1558 d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville le 25 septembre en 1624, des douleurs de la pierre : celle qu'il portoit dans la vessie, étoit du poids de 5 onces. Le Pere du Duc étoit versé dans tous les genres d'érudition ; mais sa partie principale étoit la connoissance de la langue grecque, & la critique des auteurs. On lui est redevable : I. D'une édition des *Œuvres de S. Jean-Chrysostome*, en 6 vol. in-fol. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Il seroit à souhaiter, selon lui, que nous eussions un S. Chrysostome entier de la main de ce Jé suite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que S. Chrysostome a fait sur le Nouveau-Testament de l'édition de Morel ou de Commelin, 4 ou 2 vol. in-fol. Fronton du Duc a donné une édition toute latine de S. Chrysostome, 1613, 6 vol. in-fol. : celle-là est complète. II. Une édition des *Œuvres de S. Grégoire de Nyse*, grec & latin, Paris, 1615, 2 vol. in-fol. Il ajouta un 3^e. vol. in-fol. en 1618, par forme d'appendice. On la préfère à celle de Claude Morel, 1638. III. Plusieurs autres Editions d'anciens auteurs, sur-tout des Peres, dont quelques-unes sont accompagnées de notes, & dont la meilleure est celle de Nicéphore Caliste. IV. Trois vol. in-8^e. de *Controverses contre Duplessis Mornai*. V. L'*Histoire tragique de la Pucelle de Dom-Remi autrement d'Orléans*, Nanci,

1581, in-4^e. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble & mortifié, en avoit une alors qui sentoient un peu trop la pauvreté évangélique. C'étoit un homme détaché de toutes les douceurs de la vie ; il aimoit encore plus ses devoirs de piété que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas ; & il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

DUC, (Nicolas le) prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, quitta sa paroisse pour paroître sur un plus grand théâtre, devint vicaire de S. Paul à Paris, emploi qu'il exerça pendant 15 ans ; & fut interdit par M. Vintimille archevêque, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, en 1731. Il avoit présenté dès l'an 1728, au clergé, une lettre d'adhésion à la cause de M. de Senez, cherchant par l'enthousiasme de secte à avancer sa fortune ou à se faire un nom dans le monde. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre, & mourut en 1744. L'auteur de sa Vie, engagé dans le même parti, lui attribue : I. L'*Année Ecclésiastique* en 15 vol. in-12. II. Une Traduction de l'*Imitation de J. C.* avec des réflexions & des pratiques. III. Une partie de la Traduction de l'*Histoire du président de Thou*, 16 vol. in-4^e. On peut douter si tout cela est de lui, ou si son biographe ne lui en a fait gratuitement

tuitement honneur : dans tous les cas, il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la petite Eglise.

DUCANGE, voyez CANGE. (Charles Dufresne du).

DUCAS, (Michel) historien Grec, sur la vie duquel on ne fait rien, sinon qu'il avoit été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'Empire Grec*, depuis le regne du vieil Andronic, jusqu'à la ruine de cet empire. On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, & qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidèle de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-fol., par les soins d'Ismaël Bouillaud, qui l'accompagna d'une version latine & de savantes notes. Le président Cousin la traduisit ensuite en françois, & elle termine le 8e. vol. de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, in-4^o., en 1672 & 1674, & réimprimée en Hollande, in-12, en 1685.

DUCASSE, (François) célèbre canoniste, né dans le diocèse de Lectoure, fut d'abord grand-vicaire & official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre & official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui 2 traités estimés des juriconsultes : l'un, de la *Jurisdiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8^o., 1693; & l'autre de la *Jurisdiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8^o., 1697. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse sous le titre

Tome III.

de la *pratique de la Jurisdiction ecclésiastique volontaire, gracieuse & contentieuse*; 1 vol. in-4^o., sixième édition, 1762. L'auteur étoit profondément versé dans l'Ecriture, les saints Peres & les canonistes anciens & modernes. Ses mœurs étoient dignes d'un homme de son état.

DUCERCEAU, voy. CERCEAU (Jean-Antoine du).

DUCHANGE, (Gaspard) graveur, né à Paris en 1660, mort en 1757, fit connoître ses talens par les estampes d'*Io*, *Leda* & *Danaë*, qu'il grava d'après le Corrège. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte le *Repas du Pharisien*, & les *Vendeurs chassés du Temple*, gravés d'après deux tableaux de S. Martin-des-Champs à Paris. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil & cette finesse de touches, qui font passer sur le cuivre le moelleux, le caractère & l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succès la *Naissance de Marie de Médicis* & l'*Apothéose d'Henri IV* d'après Rubens.

DUCHAT, (Jacob le) né à Metz en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille étoit originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avoit fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ses ancêtres, Louis-François le Duchat, avoit cultivé dans le 16e. siècle la poésie françoise & latine; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui.

Q q

Jacob le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice-supérieure françoise de cette ville, & y mourut en 1735, sans avoir rien écrit de solide, s'amusant à des sujets futiles, ou à donner des éditions d'ouvrages également frivoles ou mauvais; tels que : I. Celle de la *Confession de Sancy*, à la suite du *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Etoile, de l'édition de 1720, en 2 vol. in-8°. II. Celle de la *Satyre Ménippée*, en 3 vol. in-8°, 1714, augmentée de nouvelles remarques, où l'on n'a point de peine à reconnoître l'esprit de la secte qu'il professoit. L'auteur ne songeoit pas qu'en ridiculisant la ligue catholique, il ne justifie pas celle des protestans, composée de sujets rebelles, continuellement armés contre la Religion & l'état. III. Des *Aventures du baron de Fœnestle*, par T. A. d'Aubigné, augmentées de plusieurs remarques, de la vie de l'auteur, & de la *Bibliothèque de maître Guillaume*, 1729, 2 vol. in-12. IV. Une édition des *Œuvres de Rabelais*, avec un *Commentaire*, en 6 vol. in-8°, & en 3 vol. in-4°, ornée de figures gravées par le fameux Picart. V. Une édition des *Quinze Joies du Mariage*, ouvrage ancien, qu'il publia in-12, 1734, & qu'il accompagna de remarques & de diverses leçons. VI. L'*Apologie pour Hérodoté*, ouvrage de Henri Etienne, plein d'obscénités & d'indécences, 3 vol. in-8°, avec des notes. On a publié après la mort de Duchat, un *Ducatiana*, en 2 vol.

in-8°, 1744 : compilation assemblée au génie de l'auteur.

DUCHÉ DE VANCY, (Joseph-François) né à Paris en 1668, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son pere le fit élever avec soin, mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poète. La marquise de Maintenon ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses élèves de S. Cyr. Cette dame le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'état, que le ministre prenant le poète pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on alloit le conduire à la Bastille; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritoit. Il avoit autant de douceur dans le caractère, que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satyrique : éloge bien rare pour un poète ! Rousseau & lui faisoient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvoient; mais l'impression que faisoit Duché, quoique moins vive d'abord, étoit plus durable. Il plaisoit encore par le talent de la déclamation, qu'il possédoit dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions & des belles-lettres l'admit dans son corps. Elle le perdit en 1704, dans la 37^e. année de son âge. Duché a donné des *Tragédies*, parmi lesquelles on distingue : *Jenathas*, *Abfalon* & *Debora*; & des *Opéra*, qu'il tâcha de faire oublier par un recueil d'*Histoires édifiantes*, qu'on lit

avec autant d'édification que de plaisir; M. Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1767, in-12. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété & de morale* de l'abbé de Choisi. Ces deux ouvrages ont le même but : celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé; mais il ne lui est point inférieur, par l'élévation des sentimens, par la vérité des caractères, & même par la douceur de style. On chante aussi à S. Cyr ses *Hymnes*, & *Cantiques sacrés*.

DUCHESNE, voy. CHESNE (André du).

DUCLOS, (Charles Dinéau) né à Dinant en Bretagne, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des inscriptions l'adopta en 1739, & l'académie françoise en 1747. Elu, après la mort de Mirabaud, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimoit la littérature & qui savoit la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé en 1744 maire de Dinant; & en 1755, il fut ennobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avoient montré pour le service de la patrie. Il mourut à Paris les 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation étoit aussi agréable, qu'instructive & gaie. Les vérités intéressantes lui échappoient comme des saillies. Naturellement vif & impétueux,

il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avoit des prétentions, sans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver pour les hommes en général ces vérités dures, qui déplaisent toujours aux particuliers. Ses ouvrages sont : I. Des Romans plus libres qu'ingénieux, les *Confessions du comte de ****; *Mémoires de la Baronne de Luz*; *Mémoires sur les mœurs du 18e. siècle*; chacun en un vol. in-12. II. L'*Histoire de Louis XI.* en 3 vol. in-12, 1745; & Supplément, 1746, 1 vol, dont les recherches sont curieuses, & dont le style est concis & élégant, mais trop coupé & trop épigrammatique. III. *Considérations sur les mœurs de ce siècle* : livre plein de pensées neuves & de caractères bien saisis. IV. *Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal* (voyez l'article d'Antoine ARNAULD). V. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agrémens de l'esprit, & ornée d'une diction claire, aisée, correcte, & toujours proportionnée à la matière. VI. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie Françoise*.

DUDITH, (André) né à Bude en Hongrie, l'an 1533, montra dès sa jeunesse de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie & l'éloquence avec succès. Cicéron étoit son auteur favori; son style lui plaisoit tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les œuvres de sa

main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, en 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente, 2 ans après. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, & l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour, se démit de son évêché, & professa publiquement la religion prétendue-réformée. On prend que de protestant il devint socinien; & qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion; fort commun à tous ceux qui, après avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconséquence des sectes retranchées du sein de l'Eglise (voyez SERVET). On a de Dudith des Traductions en latin de Longin & de Denys d'Halicarnasse, de la *Vie* du cardinal Polus, par Beccatelli, Venise, 1563 in-4°, & un grand nombre d'Ouvrages de controverse, de physique & de poésie. On trouve ceux-ci dans le second volume des *Délices des Poètes Allemands*.

DUDON, doyen de Saint-Quentin, envoyé en députation par Albert, comte de Vermandois, vers Richard I, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnaissance que Dudon écrit l'*Histoire des premiers Ducs de Normandie* en 3 livres, dans la collection des historiens d'Angleterre par Thomas Gale; mais les savans conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt

par un romancier que par un historien, ne mérite pas plus de croyance que la *Théogonie* d'Hésiode, ou l'*Iliade* d'Homère. Dudon vivoit encore en 1026.

DUELLI, (Raimond) chanoine régulier de S. Augustin, demeura long-tems à Vienne, & publia différens ouvrages sur la littérature ecclésiastique, qui lui ont fait beaucoup d'honneur, entr'autres : I. Un recueil de divers monumens anciens, sous ce titre : *Miscellanea quæ ex manuscriptis collegit*, &c., Ausbourg, 1723, in-4°. II. *Historia ordinis Equitum Teutonicorum*, en 4 parties, Vienne, 1727, in-fol. Ouvrage plein de recherches, qui contient un grand nombre de chartres, de diplômes, de bulles & de généalogies. III. *Excerpta Genealogico-historica*, Leipzig, 1725, in-fol., avec fig.; curieux & peu commun. Il mourut vers 1740.

DUELLIUS, voyez DUILLIUS (Caius).

DUEZ, (Nathanaël) grammairien du 17^e. siècle, avoit acquis une assez grande connoissance des langues latine, françoise, italienne, allemande & espagnole : il les enseigna en Hollande pendant plus de 30 ans, & publia divers ouvrages analogues à sa profession. Les principaux sont : I. *Dictionnaire Germanico-Gallico-Latinum*, & *Gallico-Germanico-Latinum*, Amst., Elzevir, 1664, 2 vol. in-4°. II. *Dictionnaire François-Allemand-Latin & Allemand-François-Latin*, Cologne, 1693, 2 vol. in-8°. III. *Dictionnaire Italien & François*, Genève, 1678. IV. *Dictionnaire François & Italien*, 1678, in-8°.

DUFAIL, (Noël) gentil-homme Breton, mort au commencement du 17^e. siècle, ayant changé son nom en celui de *Léon Ladulfi*, qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont : I. *Les Baliverneries d'Eutrapel*, &c., Paris & Lyon, 1549, in-16. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare. II. *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux & de singulière récréation*, Lyon, 1549, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers, de l'érudition & même de bonne morale, mais quelquefois aussi trop de liberté, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres, jusqu'au commencement de ce siècle. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière la plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues, & méritent peu de l'être.

DUFAY, voyez **FAY** (du).

DUFOURNAY, voyez **FOURNAY**.

DUFRESNE, voy. **FRESNE**.

DUFRESNOY, voy. **FRESNOY** (Charles-Alphonse du).

DUFRESNOY, (l'abbé Lenglet) voyez **LENGLET**.

DUFRESNY, voy. **FRESNY** (Charles Rivière du).

DUGDALE, (Guillaume) né à Shustock dans le comté de Warwick, en 1605, mourut en 1686. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monumens, &

à chercher la vérité dans les décombres que le tems avoit épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de hérault-d'armes, & une pension de 20 liv. sterling, avec un logement dans le palais des héraults-d'armes. Dugdale étoit un homme laborieux & sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agiterent de son tems sa turbulente patrie; & à force de soins & de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : I. *Monasticum Anglicanum*, Londres, 1655-1673, 3 vol. in-fol., avec une savante Préface de Marsham. Il composa les deux premiers volumes, conjointement avec Roger Dodsworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la piété & de la sainte magnificence des anciens Catholiques d'Angleterre. Stevens donna un Supplément à ce livre, Londres, 1722 & 1723, 2 vol. in-fol., en anglois. II. *Les Antiquités du Comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, & enrichies de cartes, en anglois; Londres, 1656, in-fol. III. *Histoire de l'église de S. Paul de Londres*, tirée des manuscrits, &c., en anglois; Londres, 1658, in-fol. C'est la description de l'ancienne église de S. Paul, gothique, immense & superbe, dont il voyoit la ruine prochaine (*temporis injuriâ & sacrilegâ sequioris sæculi incuriâ*). Il voulut en conserver le souvenir, & en transmettre à la postérité la hardie & magnifique architecture. IV. *Histoire des troubles d'An-*

gleterre, depuis 1638 jusqu'en 1659, en anglois; Oxford, 1681, in-tol. V. *L'Histoire de la Noblesse d'Angleterre*, en anglois; Londres, 1675 & 1676, 2 vol. in-tol. VI. *Memoires historiques touchant les Loix d'Angleterre, les Cours de justice, &c.*, en anglois; Londres, 1672, in-fol.

DUGHET, voy. GUASPRE DUGHET.

DUGUESCLIN, voy. GUESCLIN (Bertrand du).

DUGUET, (Jacques-Joseph) né à Montbrison en 1650, commença ses études chez les PP. de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire & la facilité de son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devoit son éducation, il professa la philosophie à Troyes, & peu de tems après la theologie à S. Magloire à Paris. C'étoit en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes 1678 & 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumieres & de piété, dans un âge si peu avancé, surprenoient & charmoient les personnes qui venoient l'entendre; & le nombre n'en étoit pas petit. Sa santé naturellement délicate ne put soutenir long-tems le travail qu'exigeoient ces conférences. Il demanda en 1680 d'être déchargé de tout emploi, & il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles, auprès du docteur Arnould son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin

de la même année, & vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque tems après, en 1690, le président de Menars desirant d'avoir chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta, & en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte, furent moins heureuses pour cet écrivain. Son opposition à la Constitution *Unigenitus*, & son attachement à la doctrine de Quesnel son ami, l'obligerent de changer souvent de demeure, & même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris. Il mourut en cette dernière ville le 25 octobre 1733, dans sa 84^e. année. De sa plume aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages, écrits avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Il seroit parfait, s'il étoit moins coupé, plus varié; plus précis. On lui reproche aussi un peu d'affectation. Ses ouvrages les plus applaudis & les plus recherchés, sont: I. *La Conduite d'une Dame Chrétienne*, in-12; composée pour madame d'Angneulleau vers l'an 1680 & imprimée en 1725. II. *Traité de la Priere publique & des saints Mysteres*; deux Traités séparés, & imprimés en un volume in-12. Le style est diffus. L'auteur se rapproche des principes, défendus si opiniâtrément par les MM. de Port-Royal. III. *Traité dogmatiques sur l'Eucharistie, sur les Exorcismes & sur l'Ujure*; imprimés ensemble en 1727, in-12. IV. *Commentaires sur l'ouvrage des*

six Jours & sur la Genèse, composés à la priere du célèbre Rollin, en 6 vol. in-12. Le 1er. volume imprimé séparément, sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des six Jours*, est estimé; l'utile y est mêlé à l'agréable: c'est un des meilleurs commentaires que l'on puisse lire sur l'histoire de la création. V. *Explication du Livre de Job*, 4 vol. in-12. VI. *Explication de 75 Psaumes*, 6 vol. in-12. VII. *Explication du Prophete Isaïe, de Jonas & d'Habacuc*, avec une analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différens Commentaires, qu'à faire connoître la liaison de l'Ancien-Testament avec le Nouveau, & à rendre attentifs aux figures qui représentoient les mysteres de J. C. & de son Eglise. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre: & s'il s'arrête quelquefois à des explications plus pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets. VIII. *Explication des Rois, d'Esdras & de Néhémias*, 7 vol. in-12. IX. *Explication du Cantique des Cantiques & de la Sagesse*, 2 vol. in-12. X. *Regles pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12. XI. *Explication du Mystere de la Passion de N. S. J. C. suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12. XII. *Jesus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12. XIII. *Traité des Scrupules*, in-12, estimé & estimable. XIV. *Les Caractères de la Charité*, in-12. XV. *Traité des Principes de la Foi*

Chrétienne, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force. XVI. *De l'éducation d'un Prince*, in-4°, & en 4 vol. in-12; réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé Goujet. L'historien de Duguet prétend que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, je ne sais sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, sur-tout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avoit été lié. XVII. *Conférences Ecclésiastiques*, 2 vol. in-4°, qui contiennent 67 Dissertations sur les écrivains, les conciles, & la discipline des premiers siècles de l'Eglise. XVIII. Deux Ecrits où il s'élève contre les *Convulsions* qui ont fait tant de tort au Jansénisme, & qui ont tant déshonoré la raison; & contre la feuille hebdomadaire, intitulée: *Nouvelles Ecclésiastiques*. L'abbé Duguet n'avoit point le fanatisme & l'emportement ordinaires aux gens de parti; il condamnoit hautement ces *Nouvelles* & les injures atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise. Ce ne sont point-là les armes des Chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui, de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la secte qui

produisoit ces scandales (voy. ROCHE Jacques). XIX. Un *Recueil de Lettres de piété & de morale*, en 9 vol. in-12, &c., &c. On trouve dans le 3e. vol. de ce Recueil une Lettre de controverse, imprimée d'abord séparément, sous le nom d'une Carmélite, qui l'adressoit à une dame protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit en la lisant : *Il y a bien de la théologie sous la robe de cette religieuse.*

DUHALDE, voy. HALDE (du).

DUHAMEL, voy. HAMEL (Jean-Baptiste du).

DUHAN, (Laurent) licencié de Sorbonne, professa près de 30 ans avec succès la philosophie au collège du Plessis. Il étoit originaire de Chartres, & il mourut chanoine de Verdun vers 1730, âgé de près de 70 ans. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scholastiques. Il est intitulé : *Philosophus in utramque partem*, parce qu'on y soutient le pour & le contre dans les questions les plus célèbres de l'ancienne philosophie, 1 vol. in-8°. Ouvrage propre à exercer l'esprit & à lui acquérir l'usage d'une logique exacte. Voyez DUNS, OCCAM.

DUJARDIN, (Carle) peintre Hollandois, né vers 1640 à Amsterdam, mort à Venise en 1674, excelloit dans les bambochades. Il fut élève de Berghem. On reconnoît dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie & le ton de couleur de son maître. On a de lui des *Marchés*, des *Scenes* de charlatans & de voleurs, des *Pay-*

sages animés, & peints d'une manière ingénieuse & vraie. Il y a encore de lui un petit *Ouvre* d'environ 50 estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte, avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées, que difficiles à acquérir.

DUIILLIUS ou DUELLIUS, (Caius) surnommé *Nepos*, consul Romain, fut le premier de tous les capitaines de la république, qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, & leur prit 50 vaisseaux. Duillius après cette victoire, fit lever le siège de Ségeste, & prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J. C., & la permission particulière d'avoir une musique & des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. « C'étoit par ces légères » récompenses, dit un historien, que les Romains » payoient la véritable gloire. » La fausse, se vend plus chèrement aujourd'hui ». On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, & l'on érigea une colonne rostrale qui subsiste encore aujourd'hui.

DUISBOURG ou DUSBURG, (Pierre de) natif de Duisbourg dans le duché de Cleves, publia en latin, dans le seizième siècle, une *Chronique de Prusse*, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. Harcknochius, savant Allemand, publia cette Chronique à Francfort, in-4°, avec la continuation d'un anonyme jusqu'en 1426; & 19 Dis-

sertations, où l'on trouve beaucoup d'érudition.

DULARD, (Paul-Alexandre) secrétaire de l'académie de Marseille sa patrie, succéda à la Vislede dans cette place ; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort le 7 décembre 1760, à 64 ans. C'étoit un homme sérieux & froid, qui ne connoissoit point les graces qui donnent du brillant dans la société ; mais il avoit les qualités qui concilient l'estime & l'amitié. Nous avons de lui : I. Un poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. Ce n'est, dit un critique, que le *Speftacle de la Nature*, mis en vers par le poëte Ronfard. Jugement peu équitable & d'une sévérité outrée, quoiqu'il faille convenir que l'auteur manque d'imagination, de vivacité & de chaleur. Les notes qui accompagnent ce poëme, sont instructives & curieuses. II. *Ouvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses ; mais on y cherche en vain ce feu du génie qui fait les poëtes.

DULLAART, (Jean) poëte du dix-septieme siecle, s'est fait une réputation en Hollande par ses Tragédies, Comédies, & d'autres Poésies en langue du pays.

DULLAERT, (Jean) né à Gand, vers 1470, enseigna la philosophie à Paris, & y mourut l'an 1512. Jofse Badius, Sanderus & Valere André font un grand éloge de sa science ; cependant Jean-Louis Vivès qui avoit été son disciple, regretta le tems qu'il avoit perdu à sui-

vre ses leçons, qui, selon la coutume du tems, rouloient beaucoup sur des questions inutiles, peut-être en elles-mêmes, mais qui servoient excellemment à exercer l'esprit, à le former aux conclusions d'une logique sûre, & à lui faire démêler les subtilités des sophismes (voyez DUNS, OCCAM). On a de Dullaert : I. *Quæstiones in libros Physicorum Aristotelis*, Paris, in-fol. II. — *in libros de Cælo & Mundo*, in-folio. III. — *in librum prædicabilium Porphyrii*, Paris, 1521, in-folio.

DULLART, (Herman) peintre & poëte, né à Rotterdam en 1636, montra de bonne heure beaucoup de vivacité & de jugement. Comme il étoit d'une complexion très-délicate, ses parens lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application ; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrandt, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La foiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, & l'on n'a de lui que peu de pieces. Il avoit joint, dès la premiere jeunesse, à l'étude de la peinture, celle des langues & des sciences ; & il se délassoit par les exercices de la musique & de la poésie. Il avoit une belle voix, & faisoit assez bien des vers. On le sollicita, en 1672, d'entrer à Rotterdam dans la magistrature ; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684.

DUMAS, (Hilaire) docteur de la maison & société de Sor-

bonne, s'est fait connoître par une *Histoire des cinq Propositions de Jansenius*, Trévoux, 1702, en 3 vol. in-12, bien écrite & avec vérité. On l'attribua au P. le Tellier; mais le style du Jésuite est plus véhément. On a encore de l'abbé Dumas une *Traduction de l'Imitation de J. C.*, & d'autres écrits, moins connus que son Histoire.

DUMAS, (Louis) voyez MAS.

DUMBAR, (Gérard) né à Deventer en 1681, mort dans sa patrie le 6 avril 1744, est connu par son *Histoire de Deventer* en latin; Deventer, 3 vol. in-8°, enrichie d'un grand nombre de pieces très-utiles pour l'histoire Belgique.

DUMÉE, (Jeanne) Parisienne, tut instruite dès son enfance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune; mais à peine avoit-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne, à la tête d'une compagnie qu'il commandoit. Elle profita de la liberté du veuvage, pour se livrer à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie, & donna en 1680 un volume in-4°, à Paris, sous ce titre : *Entretiens de Copernic, touchant la mobilité de la Terre*, par mademoiselle Jeanne Dumée de Paris. Elle y explique les trois mouvemens qu'on donne à la Terre; & les raisons qui établissent ou qui combattent le système de Copernic, y sont exposées avec assez d'impartialité.

DUMÉES, (Antoine) juriconsulte, né à Avènes dans le Hainaut-François, le 22 juillet 1722, fut procureur du roi & avocat au parlement de

Douay. Il mourut dans sa patrie le 27 février 1765. Nous avons de lui quelques ouvrages de jurisprudence, appropriés aux provinces du ressort du parlement de Flandre, qui sont estimés; le principal est : *La Jurisprudence du Hainaut-François*, Douay, 1753, in-4°. Il a donné aussi *Annales Belges*, depuis 1477 jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, Douay, 1761 : ouvrage superficiel & rempli de préventions nationales.

DUMESNIL, voy. MESNIL.

DUMNORIX, voyez DAMNORIX.

DUMONT, (Henri) maître de musique de la chapelle du roi, touchoit supérieurement de l'orgue. Il étoit né dans la principauté de Liege en 1610; & il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684. L'abbé Dumont est le premier musicien qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *Motets* estimés & cinq *Grand'Messes*, dans un très-beau plain-chant, appelées *Messes Royales*, qu'on chante encore dans quelques couvens de Paris, & dans plusieurs églises de province.

DUMONT, (Jean-François) baron de Carelscroon, historiographe de sa majesté impériale & catholique, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits d'un style languissant & incorrect; mais où l'on trouve des recherches qui peuvent être utiles. Les principaux sont : 1. *Des Memoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Ryswick*, La Haye, 1699;

4 vol. in-12, dont les Actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif & intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1076. II. Des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte & en Turquie*, 1699, 4 vol. in-12 : recueil assez curieux, quoique peu exact. III. *Corps universel diplomatique au Droit des Gens*, comprenant les traités d'alliance, de paix & de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1709: Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes; mais il a son utilité. En y ajoutant les Traités faits avant J. C., publiés par Barbeyrac, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster & d'Osnabruck, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. IV. *Lettres historiques, depuis janvier 1652 jusqu'en 1710*. Une autre main, moins habile que celle de Dumont, les a continuées. V. *Batailles gagnées par le prince Eugene, gravées, avec des explications historiques*, La Haye, 1723, in-fol. Il mourut vers 1727.

DUNAAN, juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie-Heureuse, vivoit au commencement du 6e. siecle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les Chrétiens qui habitoient dans ses terres. Il y avoit une ville nommée Nagran, qui en étoit remplie; il y mit le siege, & y exerça des cruautés incroyables contre les fideles qui ne voulurent pas renier J. C. Le mar-

tyre d'Aretas, & d'un enfant de 5 ans, est des plus remarquables pour la barbarie : le *Martyrologe Romain* en fait mention le 24 d'octobre. Elsebaan, roi d'Ethiopie, à la priere du patriarche d'Alexandrie, vint venger les Chrétiens, & fit mourir le Néron juif, après avoir défait ses troupes.

DUNCAN, (Martin) né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zele contre les Protestans, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise. Il mourut à Amersfort l'an 1590. Il a laissé des *Traité de l'Eglise*, du *Sacrifice de la Messe*, du *Culte des Images*, &c., &c. Tous ces ouvrages dont quelques-uns sont en latin & les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la Religion Catholique.

DUNCAN, (Marc) gentil-homme Ecoffois, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, & principal du collège des Calvinistes. Il exerçoit en même tems la médecine, & avec tant de réputation, que Jacques I, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui; mais Duncan, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, & un *Livre contre la possession des Religieuses Ursulines de Loudun*, où il s'attache moins à l'examen des faits qu'aux moyens de les réfuter (voyez MESNARDIERE). Cet écrit fit tant de bruit, que Laubardemont, commissaire pour l'exa-

men de la possession de ces filles, lui en auroit fait une affaire, sans le crédit de la marchale de Brezé, dont il étoit médecin. *Voyez CERISANTES.*

DUNCAN, (Daniel) autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, se retira en 1690 à Geneve. Il en fut chassé & passa à Berne, ensuite à La Haye, & enfin à Londres, où il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui : I. *Explication nouvelle & méthodique des fonctions animales.* II. *Chymie naturelle*, qu'il traduisit en latin, & qu'il augmenta considérablement sous ce titre : *Chymia naturalis specimen.* III. *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes*, & particulièrement du Café, du Chocolat & du Thé ; Rotterdam, 1685, in-8° : ouvrage traduit en anglois & rare. Tous ces écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

DUNGAL, écrivain du 17^e siècle, étoit vraisemblablement Hibernois. Il vint en France, & l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denis, ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta, en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disoit être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une *Lettre* assez longue, qui se trouve dans le tome X in-4°, du *Spicilege* de Dom Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la Bibliothèque des Peres un *Traité* de Dungal pour la défense du *Culte des Images*, imprimé séparément, 1608, in-8°.

DUNOD DE CHARNAGE, (François-Ignace) professeur

en droit à Besançon sa patrie ; mort dans cette ville en 1751, y jouit d'une estime générale par ses lumieres & sa probité. On a de lui : I. *Histoire des Séquanois*, ou *Mémoire du C. de Bourgogne*, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4°. II. *Histoire de l'Eglise, Ville & Diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4°. III. *Traité des Prescriptions*, 1730, in-4°. IV. *De la Main-Morte & des Retraits*, 1733, in-4°. Il justifie par d'assez mauvaises raisons l'usage des seigneurs qui ont le droit de main-morte sur leurs vassaux. — Son fils Joseph DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'Observations manuscrites sur les ouvrages de son pere. — Pierre DUNOD, savant Jésuite, de la même famille, donna en 1697 un livre curieux, intitulé : *La découverte de la Ville d'Antré en Franche-Comté, avec des questions sur l'Histoire de cette Province.*

DUNOIS, voyez JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois.

DUNS, (Jean) dit Scot ; parce qu'il étoit natif de Donstoun en Ecosse, entra dans l'ordre de saint François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie & de la philosophie de son tems. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil* ; quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna, pour avoir défendu avec force l'opinion de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge. Jean Scot, après avoir étudié & enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de

soutenir des sentimens opposés à ceux de S. Thomas. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux partis des Thomistes & des Scotistes. Duns, qui étoit à la tête de ceux-ci, les soutint, par un merveilleux talent pour les chicanes scholastiques. Il mourut à Cologne, où il étoit allé, en 1308, âgé de 30, 33 ou 35 ans : regardé comme un grand-homme, par tous ceux qui tenoient pour l'universel *a parte rei*; & comme un homme opiniâtre & d'un caractère épineux, par ceux qui tenoient pour l'universel *a parte mentis*. C'étoit le sentiment d'Occam, disciple de Scot, & son rival dans ces sottises célèbres; car tous les siècles ont les leurs. Nous avons nos Romans, nos Vers galans, nos Drames, nos Encyclopédies, remplis de licence & d'irréligion. Les ouvrages du siècle de Scot, peut-être plus ennuyeux encore, étoient plus innocens, & à force d'inutiles subtilités, formoient l'esprit à une logique exacte, dont les savans modernes paroissent oublier les premières règles. « A propos » d'une sottise, dit un philosophe, l'esprit s'exerce & se » porte à de bonnes études. » Ces sortes de disputes ressemblent à ces parties acides & » volatiles qui existent dans » les corps propres à la fermentation, elles mettent en » action toute la masse; dans » le mouvement elles se dissipent ou se précipitent : le » moment de la déuration arrive, & il surnage un fluide » doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition » de l'homme » (voy. OCCAM).

Les ouvrages de Scot, de l'édition de Lyon, 1639, forment 12 grands volumes in-fol. On y trouve la *Vie* de l'auteur, écrite par Vandig, & les témoignages des auteurs qui ont parlé de cet homme célèbre. Plusieurs écrivains ont regardé Jean Duns comme l'auteur de l'opinion de la *Conception Immaculée de la Ste Vierge*. Mais il est sûr qu'elle étoit connue dès le milieu du 12^e. siècle, comme l'on voit par la Lettre de S. Bernard au chapitre de Lyon, qui combat cette opinion. Il paroît même que dès le 6^e. siècle elle étoit générale parmi les Chrétiens d'Orient (voyez MAHOMET). Quoique Scot soutint ce sentiment avec éclat, il ne le donnoit point comme un dogme certain. Voyez SIXTE IV.

DUNSTAN, (S.) né en 924, sous le regne d'Aldestan, roi d'Angleterre, dont il étoit parent, parut d'abord à la cour; & les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, & se consola avec le Créateur, des perfidies des créatures. Edmond, successeur d'Aldestan, tira le saint homme de sa retraite, & se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. Dunstan avoit rassemblé depuis quelque tems un grand nombre de moines, dans un monastere qu'il avoit fait bâtir à Glaston. Les vertus & les lumieres qui y brillèrent sous ce saint abbé, firent de cette maison le séminaire des abbés & des évêques. Les sujets qui en sortirent, contribuèrent beaucoup, par leur piété & leur doctrine, au rétablissement de la Religion en Angleterre. Dunstan recuei-

lit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Worchester, ensuite archevêque de Cantorbéry, reçut le *Pallium* du pape, & fut légat du St.-Siege dans toute l'Angleterre. Edwy étant monté sur le trône, & scandalisant ses sujets par ses dérèglemens, Dunstan lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre, où le roi s'étoit enfermé avec une de ses concubines, & le tira par force d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée, & il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques Ecrits.

DUPARC, voy. SAUVAGE.

DUPATY, (Marguerite) président à mortier au parlement de Bourdeaux, né à la Rochelle en 1746, s'est fait un nom par l'ardeur avec laquelle il prit, en 1783, le parti de trois assassins condamnés à mort par le bailliage de Chaumont. Un *Mémoire* violent qu'il publia à ce sujet, fut brûlé par arrêt du parlement de Paris, & l'auteur décrété d'ajournement personnel. « Défions-nous (a dit à cette occasion un vieux magistrat) de ces citoyens sensibiles qui regardent avec indifférence l'assassinat de l'honnête-homme, & remplissent de leurs clameurs les tribunaux, pour arracher au supplice le scélérat qui l'a commis; qui exaltent le prix

» de la vie d'un homme, &
 » renversent la base sur laquelle
 » quelle repose la sûreté & le
 » bonheur de tous les hommes » (voyez CALENTIUS). Dupaty avoit formé l'extravagant projet de parcourir le monde, pour former une nouvelle constitution ou législation de tout ce qu'il trouveroit convenable chez les divers peuples du monde. Il avoit demandé à cet effet, & pour sa récompense, 25000 liv. de rente, que le gouvernement a cru pouvoir mieux employer à autre chose. Peu de tems avant sa mort, arrivée en 1788, il publia des *Lettres sur l'Italie*, pleines d'impostures, de mensonges atroces, & d'un fanatisme d'irréligion qui ne permet pas de croire que sa tête fût bien saine. « Peut-être, dit un journaliste, les vifs regrets que lui inspiroit l'abolition du paganisme & des obscénités romaines, les ardens & inutiles desirs de les voir rétablis, ont-ils contribué à abrégér ses jours. Et comment verroit-on sans une douleur mortelle, que les lieux autrefois habités par de tendres amantes, sont aujourd'hui souillés par des prêtres; que le Panthéon est désert, que les dieux n'y sont plus; qu'au-lieu d'adorer Vénus on invoque la Vierge, &c. On sent bien qu'avec de pareils chagrins la vie devient amère, & qu'un magistrat, soi-disant chrétien, qui en est une fois navré, ne peut aller bien loin ». Un anonyme a publié son *Eloge* en 1789. Le panégyriste a cru ne pouvoir louer son héros qu'en calomniant ses adversaires. Les

disgraces qu'a éprouvées M. Dupary, ne sont pas une raison de chercher des coupables dans ceux qui ont pensé autrement que lui. *Il n'y a*, dit Epictète, *que le vulgaire qui rejette sur les autres les causes de ses malheurs; dès que l'on connoît la sagesse, on n'accuse que soi-même*; &, pour citer le livre dont Epictète a tiré cette maxime: *Iustus prior est accusator sui*. Prov. 18.

DUPERRAY, voyez PERRAY (Michel du).

DUPERRIER, voyez PERRIER (Charles du).

DUPERRON, voyez PERRON (Jacques Davy du).

DUPIN, voyez PIN (Louis Ellies du).

DUPLEIX, (Scipion) naquit à Condom en 1569, d'une famille noble originaire du Languedoc. Il vint à Paris en 1605, avec la reine Marguerite, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France & travailla long-tems sur l'histoire de ce royaume. Il compila, dans sa vieillesse, sur les libertés de l'Eglise Gallicane; mais le chancelier Seguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandoit un privilege, il en mourut de chagrin peu de tems après à Condom, en 1661, à 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Les Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste. On voit que l'auteur avoit été aux sources. II. *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol, in-fol. La nar-

ration de Dupleix, quoiqu'assettée, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu, déplurent à Matthieu de Morgues & au maréchal de Bassompierre. Ils l'accuserent l'un & l'autre d'ignorance & de mauvaise foi. Dupleix leur répondit. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire; mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet. III. *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-fol., masse énorme, sans esprit & sans vie. IV. *Un Cours de Philosophie*, en français, 3 vol. in-12. V. *La liberté de la Langue Françoisé*, contre Vaugélas: ouvrage qui ne fit pas honneur à son jugement.

DUPLESSIS, voyez PLESSIS (du).

DUPORT, voyez TERTRE.

DUPRAT, voyez PRAT.

DUPRÉ, voyez PRÉ.

DUPUY, voyez PUY.

DURAND, ne au Neubourg dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, & abbé de Troarn au 11e. siecle, est auteur d'une savante *Epître sur l'Eucharistie* contre Bérenger, qui est à la suite des *Œuvres de Lanfranc*, Paris, 1648, in-fol. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, faisoit grand cas de ses conseils, & lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND, (Guillaume) surnommé *Speculator*, né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de doc-

teur à Bologne, & passa de là à Modene pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain, & d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, & enfin évêque de Mende en 1286. Il refusa depuis l'évêché de Ravelle que Nicolas IV lui offrit, & mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le surnom de *Pere de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différens ouvrages. I. *Speculum Juris*, Rome, 1474, in-fol., qui lui mérita le nom de *Speculator*. II. *Repertorium Juris*, Venise, 1496, in-fol., moins connu que le précédent. III. *Rationale divinorum Officiorum*, qui parut pour la 1^{re} fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare & fort recherchée des connoisseurs. Ce livre a été ensuite réimprimé en divers endroits. IV. *Commentaria in Canones Concilii Lugdunensis*.

DURAND, (Guillaume) neveu du précédent, & son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité : *De la maniere de célébrer le Concile général*, divisé en 3 parties, & imprimé à Paris en 1671, dans un Recueil de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par Faure, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1545, in-8°. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V. Il a été

très-utile dans les tems des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des Chrétiens, particulièrement celles des ecclésiastiques & des religieux.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN, connu dans les écoles sous le nom de *Durandus*, né dans la ville de ce nom au diocèse de Clermont, fut Dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, & enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siecle lui donna le nom de *Docteur très-résolatif*, parce qu'il decidoit les questions d'une maniere tranchante & souvent neuve; sans s'assujettir à suivre un écrivain en tout, il prit des uns & des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les IV Livres des Sentences*, Paris, 1550, 2 vol. in-fol. Un *Traité sur l'origine des Jurisdiccions*, in-4°, & d'autres *Traités*, où il montre plus de sagacité, que n'en avoient la plupart des écrivains de son tems. Il est fameux dans les disputes de théologie & de philosophie, pour avoir nié le *concours immédiat*; mais il paroît que c'étoit une affaire de mots, puisque Durand ne nioit pas la *conservation*, qui est une espece de *création continue*lle de la créature & de toutes ses facultés, & qui dès lors est le concours le plus immédiat qu'on puisse imaginer.

DURAND BEDACIER, (Catherine, femme de M.) vivoit au commencement du 18^e siecle. Elle avoit de l'esprit, & le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans

dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature. Les principaux sont : I. *La comtesse de Mortagne*. II. *Les Mémoires de la Cour de Charles VIII*. III. *Le comte de Cardonne, ou la Constance victorieuse*. IV. *Les Belles Grecques, ou Histoires des plus fameuses Courtisannes de la Grece*. Toutes ces productions sont foibles, & aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit, des *Comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que les romans; & des *Vers* françois, inférieurs aux uns & aux autres.

DURAND, (Urfin) né à Tours, religieux de la congrégation de S. Maur en 1701, a donné avec D. Martenne : *Thesaurus novus Anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol. II. *Collectio veterum scriptorum*, 1724-1733, 9 vol. in-fol. III. *Voyage littéraire*, publié avec D. Martenne, 1724-1727, 2 vol. in-4°. IV. *L'Art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, & 1769, in-fol. (voyez ANTINE & CLEMENCET). Nous ignorons l'année de sa mort; il vivoit encore en 1770, & il étoit à cette époque à la 88e. année de son âge.

DURANT, (Gilles) sieur de la Bergerie, avocat au parlement de Paris, fut, à ce qu'on croit, un des 9 avocats commis par la cour, pour travailler à la réformation de la Coutume de Paris. Le tems que lui laissoit la jurisprudence, il le donnoit à la poésie. Il faisoit des vers plaisans au milieu des guerres de la Ligue. Les gens qui peuvent encore lire du gaulois, connoissent ses *Vers à sa Com-*

Tome III,

mere, sur le trépas de l'Anc Ligueur, qui mourut de mort violente durant le siege de Paris, en 1590. Cette piece se trouve dans le 1er. volume de la *Satyre Menippée*, de l'édition de 1714, in-8°. On a de ce poëte d'autres productions, dont quelques-unes sont d'une licence qui en interdit la lecture aux personnes sages. Il y eut un DURANT rompu vis le 16 juillet 1618, avec deux freres Florentins de la maison des Patrices, pour un libelle qu'il avoit fait contre le roi; & il y a beaucoup d'apparence que c'étoit notre poëte, quoique quelques savans aient dit le contraire. Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitations tirées du latin de Jean Bonnesons*, &c., 1717, in-12, sont recherchées des curieux.

DURANTI, (Jean-Etienne) fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président du parlement par Henri III, en 1581. C'étoit dans le tems de la Ligue. Duranti y étoit fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet en 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, & on le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Il avoit fait des établissemens utiles, & composé un savant traité : *De Ritibus Ecclesie*, faussement attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, & imprimé à Rome in-fol., en 1591.

DURAS, (Jacques-Henri de Durfort, duc de) d'une famille illustre originaire des

R r

provinces de Guienne & de Foix, servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées, & se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle, le maréchal de Turenne, dont il étoit un des meilleurs élèves. Ses services & son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne sous le Dauphin en 1688 & 1689. il mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de Duras avoit été érigée en duché en 1689. *Voyez* LORGES.

DURER ou DURE, (Albert) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne & à Venise, il mit en lumière ses premières estampes. Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modele aux peintres de son tems, aux Italiens même. L'empereur Maximilien I le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois écussons, deux en chef & un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme: *Je puis bien d'un paysan faire un noble; mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile homme qu'Albert Durer.* Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin à 57 ans, en 1528. Durer ne lui ressembloit en rien: il étoit plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'Estampes & de Tableaux, dans lesquels on admire une

imagination vive & féconde; un génie élevé, une exécution ferme, & beaucoup de correction. On souhaiteroit qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentait la nature, que ses expressions fussent plus nobles, que son goût de dessin fût moins roide, sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observoit guere le costume. Il habilloit tous les peuples comme des Allemands. On a encore de lui quelques *Ecrits sur la Géométrie, la Perspective, les Fortifications, les proportions des Figures humaines &c.* Le roi de France a trois tentures de tapisserie d'après ses dessins. On voit plusieurs de ses tableaux au palais-royal. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre. Ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. En 1778, M. Hufgen a donné en allemand un *Catalogue raisonné de toutes les Estampes gravées sur le cuivre ou sur le fer de la main propre d'Albert Durer*, Francfort & Leipzig, 1 vol. in-8°. Il en a omis plusieurs. *Voyez le Journal historique & littéraire de Luxembourg, 15 juillet 1778, p. 404.*

DURET, (François) juriconsulte, vivoit sur la fin du 16e. siècle; on a de lui un ouvrage publié à Lyon en 1574, sous le titre de *l'Harmonie & conférence des Magistrats Romains avec les Officiers François*. L'auteur y compare les emplois & usages de la magistrature de Rome, avec ceux de la magistrature de France. L'on sent que ces comparaisons doivent clocher assez souvent; cependant l'idée d'un tel ou-

vrage étoit bonne, & si l'on n'a pas sujet d'être content de l'exécution, l'on y trouve du moins des remarques curieuses & amusantes.

DURET, (Louis) né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville dans la Bresse, qui appartenoit alors au duc de Savoie, étoit un des plus célèbres médecins de son tems, & exerça son art à Paris avec une grande réputation sous les regnes de Charles IX & de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, & non premier médecin, comme l'a dit Teissier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimoit & l'estimoit singulièrement, le gratifia d'une pension de 400 écus d'or, réversible sur la tête des 5 fils qu'il avoit; & ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présens considérables. Duret mourut en 1586, à 59 ans. Il étoit fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, & traitoit la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris, 1621, in-fol., grec & latin.

DURET, (Edmond-Jean-Baptiste) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 23 mars 1758. Il a traduit le 2e. volume des *Entretiens d'une Ame avec Dieu*, par Hamon; & la *Dissertation théologique d'Arnauld sur une proposition de S. Augustin*.

DUREUS ou **DURÆUS**, (Jean) Jésuite, écrivit, au 16e. siècle, contre la *Réponse de Wtaker aux xx Raisons de*

Campien, Paris, 1582, in-8°.

DUREUS, (Jean) théologien protestant du 17e. siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des Luthériens avec les Calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° & in-4°; & mourut quelque tems après, avec la réputation d'un homme qui, à un esprit éclairé, joignoit un caractère conciliant.

DURING, comte Allemand, fameux par une perfidie atroce, étoit gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzn en Misnie, vers le commencement du 9e. siècle. Neclam, prince de Bohême, ayant vaincu & dépossédé Uladislas de ses états, le lâche During coupa la tête à son élève, & la porta au vainqueur. Neclam, plus généreux que lui, loin de le récompenser comme il l'attendoit, le fit pendre à un arbre.

DURINGER, (Melchior) professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate Litteratorum*. Il passa toute sa vie dans la mélancolie & la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1 janvier 1723, il tomba d'un 3e. étage, & mourut une heure après dans sa 76e. année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la *Physica sacra*, avoit profité des lumières de Düringer.

DUROCHIER, (Agnès) fille unique d'un riche marchand de Paris, se fit recluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église Sainte Opportune, le 5 octobre 1402. La

cérémonie de sa reclusion se fit solennellement par l'évêque de cette capitale, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle se renferma. Cette pieuse solitaire y vécut 80 ans, & y mourut en odeur de sainteté.

DURRIUS, (Jean-Conrad) né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie & en théologie à Altorf, où il mourut en 1667. On a de lui : I. Une Lettre dans laquelle il raconte à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par quelques moines, affligés de ce que l'invention de cet art leur enlevait les gains qu'ils étoient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. Mais cette anecdote est de l'invention de Durrius : il est bien vrai que la grande ressemblance des épreuves a fait d'abord soupçonner de la magie ; mais ce ne sont pas les moines qui ont adopté ni répandu ce soupçon. Durrius ne réfléchit pas que dans ce conte il fait l'éloge du travail, du savoir & de l'utilité des moines, qui étudioient & instruisoient, tandis que le reste du monde croupissoit dans l'ignorance. II. *Synopsis Theologiæ moralis*. III. D'autres ouvrages, &c.

DURSTUS, 112. roi d'Escoffe, selon Buchanan. Quoiqu'il fût fils d'un père très-vertueux, il s'abandonna au vin & aux femmes, & chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappella sa femme, rassembla les

principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, & promit qu'à l'avenir il ne feroit rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques ; il invita les nobles à souper, & les ayant tous rassemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les égorgerent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étoient pas trouvés à cette fête, qu'ils leverent des troupes, lui livrerent bataille, & le tuèrent vers l'an 607 de J. C.

DURYER, voy. RYER (du).

DUSMES, (Mustapha) autrement *Mustapha Zelebis*, fils de Bajazet I., empereur des Turcs, ou, selon d'autres, imposteur qui prit ce nom vers l'an 1425 sous le regne d'Amurat II. Les Turcs soutenoient que Mustapha Zelebis avoit été tué dans une bataille contre Tamerlan ; les Grecs assuroient au contraire, que Dusmes étoit véritablement fils de Bajazet. Ce prince vrai ou prétendu s'étant formé un parti, marchoit déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire Ottoman. Le sultan Amurat envoya contre lui le bacha Bajazet à la tête d'une puissante armée ; mais ce traître se rangea du côté de Mustapha, qui le fit son visir ou son premier ministre. Un faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit abandonné tout-à-coup, & obligé de prendre la fuite. Amurat le poursuivit sans relâche, le prit près d'Andrinople, & le fit pendre aux creneaux des murailles de la ville.

DUTILLET, *voyez* **TILLET** (du).

DUVAL, (André) né à Pontoise en 1554, docteur de la maison & société de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie nouvellement établie par Henri IV en 1596. Il méritoit cette place par ses lumières & son zèle pour l'orthodoxie. Il fut un des grands adversaires de Richer & du Richérisme. Le judicieux docteur connut toutes les conséquences du démocratique système de ce novateur syndic, & combien directement il tenoit à une destruction totale de l'Eglise (*voyez* **RICHER**). On le choisit pour être un des trois visiteurs-généraux des Carmélites en France. Il étoit supérieur de Sorbonne, & doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut en 1638, à 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Un *Commentaire sur la Somme de S. Thomas*, en 2 vol. in-fol. II. *Des Ecrits contre Richer*. III. Un Ouvrage contre le ministre Dumoulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloë*. IV. *Les Vies de plusieurs Saints de France & des pays voisins*, pour servir de suite à celles de Ribadeneira. Il s'étoit occupé à traduire en françois ce Jésuite Espagnol. V. *De suprema Romani Pontificis in Ecclesiam potestate*, 1614, in-4°.

DUVAL, (Guillaume) docteur en médecine, doyen de la faculté, & professeur de philosophie grecque & latine, étoit cousin du précédent. C'est lui qui commença à enseigner au collège royal l'économique, la politique, & la science des

plantes ; celle-ci en 1610, & celle-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes Litanies des Saints & Saintes qui ont exercé la médecine. On a de lui une *Histoire du Collège Royal*, in-4°, 1644. Il y a quelques faits curieux ; mais le style est au-dessous du médiocre. Il a donné une édition grecque & latine de toutes les Œuvres d'Aristote, 2 vol. in-fol., 1619, accompagnée d'un *Synopsis Analytica*, sur tous les traités de cet auteur. Cette édition est estimée.

DUVAL, (Pierre) géographe du roi, né à Abbeville, de Pierre Duval & de Marie Sanson, sœur du célèbre géographe de ce nom, enseigna la science de son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs Traités & Cartes de Géographie, qui ne sont presque plus d'aucun usage. Le plus connu est celui qui porte ce titre : *La Géographie Francoise, contenant les Descriptions, les Cartes & les Blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV*. Elle manque d'exactitude.

DUVAL, (Valentin JAMERAI) né de parens pauvres, au village d'Artonai en Champagne, fit le métier de pâtre ; & suivant son génie pour l'astronomie & la géographie, il acheta de ses petites épargnes des cartes & des instrumens. C'est dans ce genre d'étude qu'il faisoit au milieu d'un troupeau de vaches, que les deux jeunes princes de Lorraine, Léopold & François, le trouverent oc-

cupé le 13 mai 1717, en chassant près de Luneville. Frappés de la nouveauté de ce spectacle, ils se chargerent de son éducation, & l'envoyerent faire ses études à Pont-à-Mousson. Le jeune Valentin y fit en peu de tems de grands progrès. En 1737, il fut appelé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il le chargea de la direction de son cabinet de médailles. Il mourut dans cette capitale de l'Autriche en 1775, âgé de 81 ans. Duval étoit modeste & circonspect, rien moins que décifif; il répondoit souvent aux questions qu'on lui faisoit: *Je n'en fais rien*; sur quoi on raconte l'anecdote suivante. Un ignorant lui dit un jour: *L'Empereur vous paye pour le savoir.* — *L'Empereur*, répliqua Duval, *me paye pour ce que je fais; s'il me payoit pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'Empire ne suffiroient pas.* Mais comme une pareille réponse a été donnée par d'Abou-Joseph (voyez ce mot), on peut avoir l'anecdote pour suspecte, à moins de supposer que Duval ait voulu répéter le bon mot du docteur Mahométan. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1784, par M. Koch, ami intime de Duval, 2 vol. in-8°. Ils contiennent des *Mémoires* sur sa Vie, & un grand nombre de *Lettres*, dont l'éditeur eût dû certainement faire un triage

plus sévère: il y a bien des petites choses dont la suppression n'eût point affoibli la réputation du célèbre médailliste. Les *Mémoires* devoient être également élagués, & dépouillés des détails inutiles, ennuyans & quelquefois même peu convenables.

DYNTER, (Edmond) du village de ce nom, dans la mairia de Bois-le-Duc, fut successivement secrétaire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe I & de Philippe le Bon, ducs de Bourgogne & de Brabant. Dégoûté de la vie de cour, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de S. Pierre à Louvain, se retira ensuite chez les chanoines-réguliers de Corfendonck, près de Turnhout, & mourut à Bruxelles le 17 février 1448. Il a laissé: I. Une *Chronique* des ducs de Lorraine & de Brabant, depuis 281 jusqu'en 1442, en latin. On en conserve l'original à Corfendonck, & plusieurs copies dans différentes maisons des Pays-Bas, entr'autres une avec des notes de le Mire. Cette *Chronique* mérite de voir le jour, à cause du grand nombre de pièces originales qu'elle renferme, & des particularités que l'auteur rapporte, & dont il a été témoin. II. *Genealogia Ducum Burgundia, Brabantia, &c.*, Francfort, 1529, & dans les *Rerum Germanicarum scriptores* de Freherus, tom. 3, & dans ceux de Struvius, tom. 3. Cette *Généalogie* est peu exacte.

E

EADMER ou **EDMER**, Anglois de naissance, d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry, devint l'ami & le confident de S. Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat; car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. On a de lui : I. Une *Vie de S. Anselme*, divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des Œuvres de S. Anselme, ainsi que dans Surius & Bollandus. II. *L'Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire, de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'Eglise Britannique, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122; elle est divisée en 6 livres. Le P. Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden. III. *Le Livre de l'Excellence de la Sainte Vierge*. IV. *Le Traité des quatre Vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance), qui ont été dans Marie. V. *Le Traité de la Béatitude*, composé d'après ce qu'Eadmer avoit entendu dire à S. Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel. VI. *Le Traité des Similitudes*. Le fonds en est aussi de S. Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Eadmer. VII. *Les Vies de plusieurs Saints*

d'Angleterre. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés (voy. Wharton, *praf. in t. 2, Angl. sacr.*). Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre & l'exactitude; le style en est facile & naturel (voyez Ceillier, tom. 21, pag. 349. — Il ne faut pas le confondre avec EADMER ou Ealmer, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des *Lettres*, des *Homélies*, & cinq livres d'*Exercices spirituels* (voyez Fabricius, *Bibliot. latin.*, t. 2, pag. 214).

EAQUE, (Eacus) fils de Jupiter & d'Egine, régna dans l'isle d'Ænone, à laquelle il donna le nom de sa mere. La peste ayant dépeuplé son pays, il obtint de son pere que les fourmis seroient changées en habitans, qu'on nomma Myrmidons. Son intégrité & sa prudence le rendirent si recommandable, que Pluton l'associa à Minos & à Rhadamante pour juger les morts.

EBBON, né d'une famille obscure, devint frere de lait & condisciple de Louis le Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, & le plaça sur le siege de Rheims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Nord, & fit approuver sa résolution du pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en France.

& se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis le Débonnaire, il fut lui-même au concile de Thionville en 835, & y condamna sa conduite envers l'empereur. Il fut rétabli sur son siège par le crédit de Lothaire : mais ayant été cité au concile de Paris l'an 847, & ayant refusé d'y comparoître, il encourut l'indignation de ce prince, & fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut l'an 851. C'étoit un prélat difficile à défaire par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, & enfin chef de parti.

EBED-JESU, auteur de plusieurs ouvrages en syriaque, est le même qu'ABDISSI. Voyez cet article.

EBERMANN, (Vite) Jésuite, né à Rentweisdorff, dans l'évêché de Bamberg, en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie & la théologie à Mayence & à Wurtzbourg, fut recteur du séminaire de Fulde, & mourut à Mayence le 8 avril 1675. Il a publié *Bellarmini controversiæ vindicata*, Wurtzbourg, 1661, in-4°. Il y montre que la manière des hérétiques en répondant à Bellarmin, est de tronquer les preuves de ce célèbre controversiste, & d'isoler des propositions pour pouvoir les combattre avec une espèce d'avantage. Ebermann a encore publié d'excellens ouvrages de controverse contre Georges Calixte, Herman Coringius, Jean Musæus, professeur d'Iéne, &c.

EBERTUS, (Théodore) professeur à Francfort-sur-l'O-

der, dans le dix-septième siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Chronologia sanctioris Linguae Doctorum*. II. *Elogia Jurisconsultorum & Politicorum centum illustrium, qui sanctam Hebraeam Linguam propagarunt*; Leipsick, 1628, in-8°. III. *Poëtica Hebraica*, ibid., 1628, in-8°. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes & peu agréables, excepté pour les Hébreux.

EBEYS, sultan d'Égypte, tua en 1156 le calife son maître, qui se reposoit sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser les peuples, pendant qu'il se faisoit l'épée à la main. Les Hospitaliers & les Templiers l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, & l'ayant mis à mort, partagerent entr'eux ses trésors & les prisonniers.

EBION, philosophe Stoïcien, disciple de Cerinthe, & auteur de la secte des *Ebionites*, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J. C. Il soutenoit que le Sauveur étoit un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutoit que Dieu avoit donné l'empire de ce monde au diable, & celui du monde futur au CHRIST. Ses disciples méloient les préceptes de la Religion Chrétienne avec le Judaïsme. Ils observoient également le samedi & le dimanche. Ils célébroient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignoient tous les jours comme les Juifs, & révéroient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne con-

noissoient point d'autre Evan-
gile que celui de S. Matthieu,
qu'ils avoient en hébreu, mais
corrompu & mutilé. Ils reje-
toient le reste du Nouveau-Tes-
tament, & sur-tout les Epîtres
de S. Paul, regardant cet Apôtre
comme un apostat de la loi. Ils
honoroient les anciens patriar-
ches, mais ils méprisoient les
prophetes. La vie des premiers
Ebionites fut, dit-on, assez
sage, celle des derniers fort dé-
réglée. Ceux-ci permettoient la
dissolution du mariage & la plu-
ralité des femmes. Quoique
juifs opiniâtres, les Ebionites
reconnoissoient J. C. pour le
Messie : ils voyoient donc en
lui les principaux caracteres,
sous lesquels il avoit été an-
noncé par les prophetes. On
ne les accuse point d'avoir ré-
voqué en doute les miracles de
J. C., ni sa mort ni sa résurrec-
tion. S. Epiphane atteste, au
contraire ; qu'ils admettoient
tous ces faits essentiels. Ils
étoient cependant nés dans la
Judée, avant la destruction de
Jérusalem : plusieurs avoient
été sur le lieu où ces faits s'é-
toient passés ; ils avoient eu la
facilité de les vérifier.

EBROIN, maire du palais
de Clotaire III & de Thierry I,
homme ambitieux, fier, entre-
prenant, parvint à ce poste par
ses intrigues & par son hypo-
crisie. Les espérances que ses
vertus apparentes avoient don-
nées, se démentirent bientôt.
Demeuré seul maître, par la
retraite de la reine Batilde, il
ne contraignit plus son orgueil,
son avarice, sa perfidie. Il ra-
vissoit les biens, il ôtoit les
charges : il chassoit les grands
qui étoient à la cour, & dé-

fendoit aux autres d'y venir
sans sa permission. Après la
mort de Clotaire en 670, il mit
Thierry sur le trône ; mais la
haine que les seigneurs avoient
pour le ministre, rejaillit sur
le roi. Ils donnerent la cou-
ronne à Childeric II, firent
tordre Thierry & Ebroin, &
les enfermerent dans des mo-
nafteres. On eût fait mourir
Ebroin sans la puissante média-
tion de S. Léger, qui ne se
souvent plus de l'inimitié, qu'il
ne s'étoit attirée de la part de
ce méchant homme qu'en blâ-
mant ses injustices. Childeric
étant mort en 673, Thierry fut
replacé sur le trône, & prit
Leudefse pour maire du palais.
Ebroin s'étant échappé de son
monastere, fit assassiner Leu-
dese, supposa un Clovis, qu'il
disoit être fils de Clotaire III,
força les peuples de lui prêter
serment de fidélité, & ravagea
les terres de ceux qui lui re-
sisterent. La ville d'Autun fut
assiégée. L'évêque Léger eut
les yeux crevés par ordre d'E-
broin, à qui il avoit sauvé la
vie, & fut mis dans un monas-
tere. Ebroin contraignit en-
suite, les armes à la main,
Thierry à le recevoir de nou-
veau pour son maire du palais.
Il gagna les grands de Neuf-
trie & de Bourgogne, & ren-
voya son faux Clovis, dont
il n'avoit plus besoin. Sa ty-
rannie n'eut plus de bornes ;
tous les gens de bien en furent
les victimes. Enfin un seigneur
nommé Hermanfroi, qu'il me-
naçoit de la mort après l'avoir
dépouillé de ses biens, tua le
tyran en 681, les uns disent
dans son lit, les autres à la
sortie de son palais. Ce fut sous

ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD, (Jean-Georges d') né en 1674 à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour, l'obligerent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la Religion Catholique à Cologne, & se retira à Wurtzbourg. Il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste & de bibliothécaire. Il y mourut en 1750, à 60 ans, après avoir été ennobli par l'empereur. On doit à Eccard : I. *Corpus Historicum medii ævi, a temporibus Caroli Magni Imperatoris ad finem sæculi xv*, Leipfick, 1723, 2 vol. in-fol. « Cette » collection qui vient, dit » l'abbé Lenglet, d'un des plus » habiles & des plus honnêtes » hommes qu'il y ait dans l'em- » pire, est très-curieuse & » bien dirigée; chose rare dans » les écrivains Allemands; & » ce qui est encore plus rare, » il ne répète point ce qui est » dans les autres ». II. *Leges Francorum & Ripuariorum*, Leipfick, 1720, in-fol.: recueil non moins estimé que le précédent. III. *De origine Germanorum libri duo*, publiés à Gottingen en 1750, in-4°. par les soins de Sheridius. IV.

Historia studii etymologici Linguae Germanicæ, &c., in-8°. estimé. V. *Origines Austriacæ*, Leipfick, 1721, in-fol. Ce savant a abandonné les anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche; il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine & d'Autriche viennent de la même souche. VI. *De rebus Franciæ orientalis & episcopatus Wirceburgensis, in quibus regum & imperatorum Franciæ, Germaniæque gesta exponuntur*; Wurtzbourg, 1729, 2 vol. in-fol. VII. *Animadversiones historicae & criticae in Schannati Diæcesim & Hierarchiam Fuldensem*, 1727, in-fol. VIII. *Historia genealogica principum Saxoniae superioris*, Leipfick, 1722, in-fol., &c.

ECCHELLENSIS, (Abraham) savant Maronite, professeur des langues syriaque & arabe au college royal à Paris, où le célèbre le Jay l'avoit appelé. Cet homme illustre lui donnoit par an 600 écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible Polyglotte. La congrégation de propagandæ fide l'agréa, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Ecchellenfis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire des langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant étoit profondément versé dans la connoissance des livres écrits en syriaque & en arabe; & quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la connoissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédoit très-bien. On a de lui : I. *La Traduction L'arabe en latin des v, vi & vii livres des Coniques d'Apollon*

njus. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alfonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De assumptis*, en 1661, in-fol. II. *Institutio Linguae Syriacae*, Rome, 1628, in-12. III. *Synopsis philosophiae Orientalium*, Paris, 1641, in-4°. IV. *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum & gommarum*, Paris, 1647, in-8°. V. Des Ouvrages de controverse contre les Protestans, imprimés à Rome. VI. *Eutichius vindicatus*, contre Selden, & contre Hottinger, auteur d'une Histoire Orientale; 1661. in-4°. VII. Des Remarques sur le Catalogue des Ecrivains Chaldéens, composé par Ebed-Jesu, & publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. VIII. Une édition des Œuvres de S. Antoine, abbé. IX. *Concordia nationum Christianarum Orientalium in fidei catholica dogmatibus*, Mayence, 1655. Il tâche de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'Eglise Romaine, & il y réussit ordinairement très-bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Echellensis à cet ouvrage.

ECÉBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des Païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien,

son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnoître d'autre religion que l'intérêt présent: digne maître du prince hypocrite & apostat, qui sous les mêmes rapports fut très-digne disciple.

ECELIN, voyez **EZZELIN**. **ECHARD**, (Jacques) Dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris en 1724. Il contribua à illustrer son ordre, par la *Bibliothèque des Ecrivains* qu'il a produits; 2 vol. in-fol. à Paris, le 1er. en 1719, le 2e. en 1721. Le P. Quetif avoit travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avoit à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie & des ouvrages des écrivains Dominicains, de leurs différentes éditions, & des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands-hommes à des personnages très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le P. Echard avoit toutes les qualités d'un savant vertueux.

ECHARD, (Laurent) historien Anglois, né à Bassam dans le comté de Suffolk, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé étoit fort foible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln, en 1730. Il étoit membre de la société des Antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits

en anglois , sont : I. *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I*, Londres , 1707 , 1718 ; 3 vol. in-fol. ; très-estimée en Angleterre. II. *Histoire Romaine , depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin* ; traduite en françois par Daniel de la Roque ; revue pour le style , corrigée & publiée par l'abbé des Fontaines , Paris , 1728 & 1729 , 6 vol. in-12. Cet abrégé n'est pas sans défaut ; mais la disette de bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France & en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'Histoire Romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome , qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé Guyon a donné une *Continuation* de cette Histoire , en 10 vol. in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre ; la narration est simple & naturelle , le style assez pur. Cette Histoire a été réimprimée en Hollande & à Avignon , en 12 vol. in-12. L'ouvrage d'Echard fit connoître son auteur au ministère d'Angleterre , qui l'employa dans plusieurs affaires. III. *Histoire générale de l'Eglise avec des Tables chronologiques*, Londres , 1702 , in-fol. ; en anglois. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé , que les gens du monde en font de son Histoire Romaine. IV. *L'Interprete des Nouvellistes & des Liseurs de Gazettes* : ouvrage superficiel , qui donna à l'abbé Ladvocat l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*. Echard com-

posa aussi un *Dictionnaire historique* , qui n'est qu'un squelette décharné. V. *Traduction angloise des Comédies de Plaute & de Térence* , &c.

ECHEMON , fils de Priam , & Chromius son frere , furent précipités de dessus leur char par Diomede , qui , après les avoir tués , les dépouilla de leurs armes , & prit leurs chevaux.

ECHIDNA , monstre moitié femme & moitié serpent , fut mere du chien Cerbere , de l'Hydre de Lerne , de la Chimere , du Lion de Nemée & du Sphinx.

ECHIDNE , reine des Scythes , qu'Hercule épousa , & de laquelle il eut 3 enfans : Agathyrse , Gélon & Scythe , de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ECHINADES : c'étoient des nymphes qui furent métamorphosées en isles , pour n'avoir pas appelé Acheloüs à un sacrifice de 10 taureaux , auquel elles avoient invité tous les dieux des bois & des fleuves. Ces isles , situées près du golphe de Lépante , sont devenues fameuses dans ces derniers siècles , par la grande victoire navale remportée sur les Turcs par dom Jean d'Autriche.

ECHION , roi de Thebes. Ses deux filles se laisserent immoler , pour appaiser les dieux qui affligoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés , qui célébrèrent la mort généreuse de ces princesses. — Il y a eu un autre ECHION , qui fut un de ceux qui aiderent Cadmus à bâtir Thebes : & c'est de son nom

que les Thébains ont été appelés *Echionidés*.

ECHIUS ou **ECKIUS**, (Jean) né en Souabel l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir & son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostad, Mélancthon, &c. Il se trouva en 1538 à la diète d'Ausbourg, & en 1541 à la conférence de Ratisbonne, & brilla dans l'une & dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des Catholiques avec les Luthériens. Il avoit de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise & vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui : Deux *Traités sur le Sacrifice de la Messe*; un *Commentaire sur le Prophète Aggée*, 1638 in-8°; des *Homélies*, 4 vol. in-8°, & des *Ouvrages de controverse*. On conserve avec une sorte de respect dans le *Museum* du collège d'Ingolstadt, la chaire où il étoit assis en donnant ses leçons.

ECHO, fille de l'Air & de la Terre. Cette nymphe habitoit les bords du fleuve Céphise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé d'elle imprudemment, & qu'elle l'avoit amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter étoit avec ses nymphes. Echo voulut se faire aimer de Narcisse; mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes & dans les forêts, où elle s'écha de douleur, & fut

métamorphosée en rocher.

ECKARD, voyez **ECCARD**.

ECKOUT, voyez **VANDEN**

ECKOUT (Gerbrant).

ECLUSE, (Charles de l') *Clusius*, né à Arras le 18 février 1525, parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Il s'étoit fait une loi de ne se fier qu'à ses propres yeux pour les descriptions des plantes : aussi l'exactitude la plus scrupuleuse regne dans ses descriptions & dans ses figures. Les empereurs Maximilien II & Rodolphe II lui confièrent leur jardin des simples. Les assujettissemens de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort-sur-le-Mein : ensuite à Leyde, où il mourut en 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 3 vol in-fol. à Anvers 1601, 1605 & 1611, avec figures. Ils roulent sur la science qu'il avoit cultivée. Voy. **BELON**.

EDELINCK, (Gérard) naquit à Anvers en 1641. Il y apprit les premiers élémens du dessin & de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talens. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *Sainte-Famille* de Raphaël, & celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de le Brun. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chef-d'œuvres; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes les autres productions, une netteté de burin, une fonte & une couleur imita-

bles. Il a réussi également dans les Portraits qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet excellent artiste mourut en 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avoit un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, & de conseiller dans l'académie royale de peinture.

EDER, (Georges) né à Freisingen, se fit un nom vers la fin du 16^e. siècle par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs Ferdinand I, Maximilien II & Rodolphe II, de la charge de leur conseiller; & laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *Œconomia Biblicarum, seu Partitionum Biblicarum libri quatuor*, in-fol.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit le *Pacifique*, fils d'Edmond, succéda à son frere Eduin en 959. Il vainquit les Ecoffois, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'isle de ces animaux carnaciers. Il subjuguua une partie de l'Irlande, polica ses états, contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, & mourut en 975, après un regne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'amour & les délices des Anglois*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, & son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de foiblesse; mais la pénitence qu'il en fit, répara bien le scandale qu'il avoit donné. « Ce prince, dit Fleury, » étant allé à un monastere de » filles, situé à Vilton, fut » épris de la beauté d'une per- » sonne noble qui y étoit éle-

» vée parmi les religieuses ; » sans avoir reçu le voile, & » l'enleva... L'archevêque de » Cantorbery, S. Dunstan, vint » trouver le roi, qui s'avança » à son ordinaire, lui tendant » la main pour le faire asseoir » sur son trône. L'archevêque » retira sa main & lui dit : » *Vous osez toucher la main qui » immole le Fils de la Vierge,* » *avec votre main impure, après » avoir enlevé à Dieu une » Vierge qui lui étoit destinée..* » *Je ne veux pas être ami d'un » ennemi de J. C.* Le roi se jeta » aux pieds du prélat, qui » l'ayant disposé à toute satisf- » faction, lui imposa une péni- » tence de 7 ans, pendant les- » quels il ne porteroit point la » couronne, il jeûneroit deux » jours de la semaine, & feroit » de grandes aumônes. Le roi » accomplit exactement sa pé- » nitence; après les 7 ans, il as- » sembla les seigneurs, les évê- » ques & les abbés de ses états, » & en leur présence S. Dun- » stan lui remit la couronne sur » la tête avec une alégresse pu- » blique. C'étoit l'an 973 ». On trouve dans la *Collection des Conciles* plusieurs loix qui font honneur à la sagesse de son gouvernement. — Il ne faut pas le confondre avec EDGAR, roi d'Ecosse, fils de Ste Marguerite & neveu d'Edgar, dont il est parlé dans l'article sui- vant.

EDGAR, légitime héritier du royaume des Anglois, fut obligé par Guillaume le Conquérant de chercher son salut dans la fuite. Il échoua en Irlande, avec sa mere Agathe, & ses sœurs Marguerite & Christine. Marguerite fut ma-

riée au roi Malcolm, dont elle eut six fils & deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre & David furent rois. *Voyez MARGUERITE.*

EDISSA, *voyez ESTHER.*

EDMER, *voyez EADMER.*

EDMOND ou EDME, (S.)

naquit au bourg d'Abendon, d'un pere qui entra dans le cloître & d'une mere qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, & y enseigna ensuite les mathématiques & les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire voulant récompenser le zèle avec lequel il remplit cette fonction, le désigna pour remplir le siége de Cantorbery, vaquant depuis long-tems. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, & l'élection fut confirmée par le souverain pontife; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étoient pas animés comme lui, de l'esprit de Dieu. « Sa » principale occupation, dit un » historien, étoit de connoître » les besoins spirituels & corporels de son troupeau, afin » de pourvoir aux uns & aux » autres. Il avoit un soin particulier des jeunes filles qui » n'avoient point de ressources; » & pour les mettre plus sûrement à l'abri du danger, » il leur procuroit un établis-

» sement. Il faisoit une guerre » déclarée aux vices, il maintenoit la discipline avec une » vigueur vraiment apostolique; il veilloit sur ses officiers de justice, pour qu'ils » remplissent avec intégrité les » fonctions de leurs charges, » & qu'ils n'abusassent pas de » leur autorité pour opprimer » les foibles ». Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé, lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Eprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paroître conniver à des abus qu'il ne pouvoit réprimer, il passa secrètement en France, & mourut à Soissy, le 16 novembre 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbery. Le pape Innocent IV canonisa S. Edmond en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Speculum Ecclesiæ*, dans la Bibliothèque des Pères.

EDMOND, (S.) roi des Anglois orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des Saints. Ce prince, ayant en 870 voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu & contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui étoit à Helisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, & lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, & percer d'une infinité de fleches : après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Ed-

mond ayant été trouvé quelque tems après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmonbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du tems en font l'éloge le plus complet. Ils relevent sur-tout sa piété, sa douceur & son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoroiént comme leur principal patron, & le considéraient comme un modele accompli de toutes les vertus royales.

EDMOND I, roi d'Angleterre, fils d'Edouard le Vieux, monta sur le trône l'an 940. Il foumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, & donna de grands privileges aux églises. Il fut assassiné l'an 946, par un voleur qu'il avoit arrêté dans ses appartemens, & emporta avec lui les regrets de ses sujets.

EDMOND II, dit *Côte-de-Fer*, roi des Anglois après son pere Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume étoit alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester & de Bristol, & mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres qu'il assiégeoit, & gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le tems de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres & fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de bons sujets le toucha. Pour les épargner, ou pour ne plus se commettre à leur courage, il fit un défi à Canut, qui accepta ce parti. Ces rois se battirent avec

chaleur, & à forces égales. Ils terminèrent leurs différends, en partageant le royaume. Quelque tems après, Edric, surnommé Stréon, corrompit deux valets-de-chambre d'Edmond, qui lui passèrent un croc de fer au fondement, dans le tems qu'il étoit pressé de quelque nécessité naturelle, & porterent sa tête à Canut. Cela arriva l'an 1016.

EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, étoit un fils cadet du roi d'Angleterre Edouard I. Le roi Edouard II, son frere aîné, l'envoya l'an 1324 en France, pour y défendre contre Charles IV les pays qui appartenoient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint le parti de ceux qui déposèrent Edouard II son frere, pour mettre son fils Edouard III sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'aperçut bientôt que la mere du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissoit que le seul titre. Il travailla dès-lors à faire remonter sur le trône son frere. Cette tentative ne lui réussit pas : la reine fit si bien, que dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut

rut ce prince, à l'âge de 28 ans.

EDMOND, (Thomas) Anglois, né en 1563, joua un rôle dans les affaires politiques sous les regnes d'Elisabeth, de Jacques I & de Charles I. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France & dans les Pays-Bas, & mourut en 1639. On a publié : I. *Ses Négociations*, Londres, 1749, in-8°. II. *Lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725, 3 vol. in-8°.

EDOUARD le Vieux, roi d'Angleterre, succéda à son pere Alfred l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, & remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'université de Cambridge, protégea les savans, & mourut en 924.

EDOUARD le Jeune, (S.) né en 962 d'Edgard, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin Elfride sa belle-mere, qui vouloit faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. Il étoit âgé de 15 ans. L'Eglise Romaine l'honore comme martyr, & en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

EDOUARD, (S.) dit le *Confesseur*, ou le *Débonnaire*, fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frere Elfred, successeur de Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il étoit alors en Normandie, où les

incursions des Danois l'avoient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1042. Le comte Godwin, qui étoit allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, & gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa foiblesse ; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété, & une douceur qui lui faisoit dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure & privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain ; mais dès qu'il fut instruit des vexations & des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'état & gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir ; dans les tems de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles loix portées par ses prédécesseurs, & ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception : ce qui leur fit donner le nom de *Loix communes* ; elles furent constamment respectées par les Anglois, même dans les plus grandes révolutions. « On vit alors, dit un » auteur, ce que peut un roi » qui est véritablement le pere » de ses sujets. Tous ceux qui » approchoient de sa personne, » essayoit de régler leur conduite sur la sienne. On ne » connoissoit à sa cour, ni » l'ambition, ni l'amour des » richesses, ni aucune de ces passions qui malheureusement

» sont si communes parmi les
 » courtisans, & qui préparent
 » peu-à-peu la ruine des états.
 » Edouard paroïssoit unique-
 » ment occupé du soin de
 » rendre ses peuples heureux ;
 » il diminua le fardeau des
 » impôts, & chercha tous les
 » moyens de ne laisser personne
 » dans la souffrance. Comme
 » il n'avoit point de passions
 » à satisfaire, tous ses revenus
 » étoient employés à récom-
 » penser ceux qui le servoient
 » avec fidélité, à soulager les
 » pauvres, à doter les églises
 » & les monasteres. Il fit un
 » grand nombre de fondations,
 » dont le but étoit de faire
 » chanter à perpétuité les
 » louanges de Dieu. Mais les
 » divers établissemens qu'il fit,
 » ne furent jamais à charge au
 » peuple. Les revenus de son
 » domaine lui suffisoient pour
 » toutes les bonnes œuvres
 » qu'il entreprenoit. On ne
 » connoissoit point alors les
 » taxes, ou l'on n'y avoit re-
 » cours qu'en tems de guerre,
 » & dans des nécessités très-
 » pressantes ». Les grands du
 » royaumes'imaginant qu'il avoit
 » épuisé ses finances par ses au-
 » mônes, leverent une somme
 » considérable sur leurs vassaux,
 » sans l'en prévenir, & la lui ap-
 » porterent comme un don que
 » lui faisoient ses peuples pour
 » l'entretien des troupes, & pour
 » les autres frais occasionnés par
 » les dépenses publiques. Edouard
 » ayant appris ce qui s'étoit
 » passé, remercia ses sujets de
 » leur bonne volonté, & voulut
 » que l'on rendit l'argent à tous
 » ceux qui avoient contribué à
 » former la somme. Il laissa par
 » testament sa couronne à Guil-

laume le *Conquérant*, quoiqu'il
 ne fût pas son plus proche pa-
 rent: le prince Edgar, qui devoit
 naturellement lui succéder,
 avoit pris la fuite & s'étoit
 sauvé en Ecosse par la crainte de
 ce terrible concurrent. Edouard
 mourut le 5 janvier 1066,
 après un regne de 23 ans. Il fut
 canonisé par le pape Alexan-
 dre III.

EDOUARD I, (qu'on de-
 vroit nommer EDOUARD IV)
 roi d'Angleterre, naquit à Win-
 chester en 1240, du roi Henri
 III & d'Eléonore de Provence.
 Il se croisa avec le roi S. Louis
 contre les Infideles. Il partageoit
 les travaux ingrats de cette
 expédition malheureuse, lors-
 que la mort du roi son pere le
 rappella en Europe l'an 1272.
 Au retour de l'Asie, il débar-
 qua en Sicile, & vint en France,
 où il fit hommage au roi Phi-
 lippe III, des terres que les
 Anglois possédoient dans la
 Guienne. L'Angleterre changea
 de face sous ce prince. Il fut
 contenir l'humeur remuante des
 Anglois, & animer leur indus-
 trie. Il fit fleurir leur com-
 merce, autant qu'on le pouvoit
 alors. Il s'empara du pays de
 Galles sur Léolin, après l'avoir
 tué les armes à la main en
 1283. Il fit un traité l'an 1286,
 avec le roi Philippe IV, dit *le*
Bel, successeur de Philippe III,
 par lequel il régla les diffé-
 rends qu'ils avoient pour la
 Saintonge, le Limousin, le
 Querci & le Périgord. L'année
 suivante il se rendit à Amiens,
 où il fit au même prince hom-
 mage de toutes les terres qu'il
 possédoit en France. La mort
 d'Alexandre III, roi d'Ecosse,
 arrivée en 1286, ayant laissé

la couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un François, l'autre Anglois, alluma la guerre en 1293, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siège de la Rochelle, & l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Edouard & Marguerite de France, & entre son fils Edouard & Isabelle, l'une sœur & l'autre fille de Philippé le Bel. Le souverain Anglois tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse. Berwick fut la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siège, & fit répandre par ses émissaires qu'il s'y étoit déterminé par la crainte des secours qu'attendoient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, & s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au-devant de ceux qu'elle croyoit ses libérateurs. Elle étoit à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglois, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres, & forcé à renoncer en faveur du vainqueur au droit qu'il avoit sur la couronne. Ce fut alors que commença cette

antipathie entre les Anglois & les Ecoissois, qui dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. Edouard mourut après avoir perdu la conquête d'Ecosse, en 1307, après 34 ans de règne, & 68 ans de vie. Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satyres sont venues des Ecoissois, & les éloges des Anglois. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté & par la soif de la vengeance & de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que 18 deniers par semaine, & affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monastères d'Angleterre, & saisir leurs fonds & ceux des évêchés. De plus il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvoit les insulter impunément, n'étant plus sous la sauve-garde des lois. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant Anglois, dans son traité de la *fatalité des sacrilèges*, attribue la perte de l'Ecosse & les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à-peu-près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair & de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province

députât au parlement 2 chevaliers, chaque cité 2 citoyens, chaque bourg 2 bourgeois. La chambre des Communes commença par-là à entrer dans ce qui regardoit les subsides. Edouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, & assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie; mais qui a aussi les divers inconvéniens de tous les trois, & qui ne peut subsister que sous un roi sage.

EDOUARD II, fils & successeur d'Edouard I, couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son pere sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses & à ses flatteurs. Le principal d'entr'eux étoit un nommé Gaveston Pierce, gentilhomme Gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignoit les caprices d'un favori & la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, & ne les quitterent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossois, profitant de ce trouble, secouerent le joug des Anglois. Edouard, malheureux au-dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France, Charles le Bel, son frere. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte

de Hainaut, repassa la mer avec environ 3000 hommes en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avoit flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis que le vieux Spencer s'enfermoit dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivoient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, & son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avoit commencé, en lâche. Après quelque tems de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie l'an 1327, après un regne de 20 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1312 à Windsor. Mis sur le trône à la place de son pere, par les intrigues de sa mere, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusques dans le lit de cette princesse, & le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, & y mourut après 28 ans de prison. Edouard maître, & bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse, disputé par Jean de Bailleul & David de Brus. Une nouvelle scene, & qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Edouard III voulut retirer les places de la Guienne,

dont le roi Philippe de Valois étoit en possession. Les Flamands, l'empereur, & plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti. Les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prit le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avoient faits avec les François, ils ne faisoient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs-de-lys & des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste, roi de France, d'Angleterre & d'Irlande. Il commença la guerre par le siège de Cambray, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *Bataille de l'Ecluse*. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les François y perdirent 30 mille hommes de pied, 1200 cavaliers & 80 bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à six pieces de canon, dont les Anglois se servoient pour la 1^{re}. fois, & dont l'usage étoit inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des Communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglois 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, & gagna sur lui en 1357

la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, & mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandoit les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglois possédoient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux; & le monarque Anglois mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, & sur-tout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacrements de l'Eglise dans sa dernière maladie. Son regne auroit eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avoit point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même tems deux rois prisonniers, Jean, roi de France, & David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce: elle vendit ses laines, Bruges les mit en

œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'ordre de la *Jarretiere*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretiere que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, & que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, & la comtesse ayant rougi, le roi dit : *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avoit point eu de mauvais dessein; & jura que tel qu'il s'étoit moqué de cette jarretiere, s'estimerait heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'ordre de la jarretiere n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la devise : *Honni soit qui mal y pense*, ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, » ajoute-t-il, qu'elle ne fut » employée par le fondateur, » que pour marquer la bonne » intention qu'il avoit dans l'établissement d'un ordre qui » obligeoit ceux qui le recevoient, à se tenir inféparablement unis, & qui demandoit d'eux un attachement » inviolable à la vertu ». Le P. Papebrock, dans une Dissertation sur l'ordre de la Jarretiere, dit que cet ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretiere, que sous celui de S. George; que quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avoit pourtant été projeté avant lui par Richard I., dans son expédition de la Terre-Sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivoit sous Henri VIII; qu'au reste il ne fait point sur quoi fondé cet auteur l'avance;

que quelques auteurs placent l'époque de cette institution par Edouard III, à l'an 1350; mais qu'il aime mieux suivre Froissard, qui la met à l'an 1344, la dix-huitieme du regne d'Edouard; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince qui parle d'une grande assemblée de chevaliers, qu'il fit cette année-là.

EDOUARD IV, fils de Richard, duc d'Yorck, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendoit qu'elle lui étoit due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, & qu'il descendoit de Lionel de Clarence, 2e. fils d'Edouard III, par sa mere Anne de Mortimer, femme de Richard; au lieu qu'Henri descendoit du 3e. fils d'Edouard III, qui étoit Jean de Lancastre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri, firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la premiere étincelle des guerres civiles entre les maisons d'Yorck & de Lancastre, dont la 1re. portoit la rose blanche, & la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage & de cruautés; les échafauds étoient dressés sur les champs de bataille, & chaque victoire fournissoit aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermir sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écartera ce général de ses conseils, &

s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le tems que Warwick négocioit en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI; Edouard voit Elizabeth Wodevill, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, & n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : *Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, & j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse.* Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warwick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre; il séduit le duc de Clarence, frere du roi; enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avoit fait monter. Edouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison; & l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la premiere. Edouard, fils de ce Henri qui lui disputoit encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs; & ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une treve de 9 ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frere le duc de Clarence, sur lequel il avoit conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort

qui lui paroîtroit le plus doux; & on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avoit désiré. Edouard le suivit de près. Il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de regne. Ce monarque avoit commencé son regne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aimait trop le sexe, & en fut trop aimé. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, & s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captiverent plus longtemps que les autres. « Il étoit » charmé, disoit-il, de la gaieté » de l'une; de l'esprit de l'autre » & de la piété de la troisième, » qui ne sortoit guere de l'église, que lorsqu'il la faisoit » appeler ».

EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'Edouard IV, ne survécut à son pere que 2 mois. Il n'avoit que onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Gloucester, tuteur d'Edouard & de Richard son frere, & jaloux de la couronne du premier & des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, & leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux, il accusa leur mere de magie, & usurpa la couronne. Sous le regne d'Elizabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis longtemps. On y trouva sur un lit

deux petites carcasses avec deux licols au cou : c'étoient les squelettes d'Edouard V & de Richard son frere. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remuer la porte ; mais sous Charles II, en 1678, elle fut ouverte, & les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois.

EDOUARD VI, fils de Henri VIII & de Jeanne de Seymour, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, & ne vécut que 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court & sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu & l'humanité ; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbery, Crammer, fut un de ceux qui y contribuerent le plus. Ce fut par ses insinuations, que la Messe fut abolie, les images brisées, la Religion Romaine proscrire, & le sang des catholiques largement répandu. « On » pilla & saccagea les églises, » dit le protestant Heylin, sans » que le roi en profitât en aucune maniere. Car quoiqu'il » en eût tiré des richesses inex- » primables, ainsi que de la » vente des terres, non-seulement il fut accablé de dettes, » mais encore les revenus de la » couronne diminuerent considérablement sous son regne ». On prit quelque chose de chacune des différentes sectes de Zuingle, de Luther & de Calvin ; & l'on en composa un symbole qui forma la religion Anglicane : composition monstrueuse, édifice du caprice & du scepticisme, digne fruit & effet tout naturel de la sépa-

ration d'avec la véritable Eglise. Le regne d'Edouard fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme & les insinuations de ses ministres lui arracherent : il écarta du trône Marie & Elizabeth ses deux sœurs, & y appella Jeanne Gray, sa cousine. Il mourut en 1553.

EDOUARD, prince de Galles, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, remporta la victoire de Poitiers sur les François, & mourut avant son pere en 1376. Voyez EDOUARD III.

EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de Warwick, eut pour pere George, duc de Clarence, frere d'Edouard IV & de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII étant monté sur le trône, & le regardant comme un homme dangereux qui pouvoit lui disputer la couronne, le fit enfermer très-étroitement à la tour de Londres. Le fameux Perkin Waërbeck, qui s'étoit fait passer pour Richard, le dernier des fils de Richard III, étoit alors dans la même prison. Il concerta avec Warwick en 1490 les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert ; & on crut que le roi le leur avoit fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que dans le même tems, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine Augustin, se donna pour le comte de Warwick. Henri VII vouloit faire penser par cette ruse (sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grace) que le comte de Warwick donnoit occasion à de nouveaux troubles. Ce fut

sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il étoit le seul mâle de la maison d'York : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simnel, différent du fils du cordonnier, se fit aussi passer pour comte de Warwick sous le nom d'*Edouard Plantagenet*. Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487 ; mais ayant été battu quelques jours après & fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié ; cependant pour ne pas perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

EDOUARD, (Charles) petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, en succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par les efforts qu'il fit pour le recouvrer. Les tentatives qu'il fit en 1745, le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Ecosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, & promet un gouvernement sage & modéré.

Un morceau de taffetas, lié à un bâton, est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 Montagnards-Ecossois. Avec cette petite troupe il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglois sous les murs de cette ville, le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, & pénètre jusques dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland marche contre lui, le prétendant se retire, & son arrièregarde est défaite à Clifton. La

bataille de Falkirk, qu'il gagne le 28 janvier 1746, relève ses espérances ; mais celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif & errant de forêt en forêt, d'isle en isle, obligé quelquefois de se cacher dans des antres, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se voit exposé aux plus cruels revers de la fortune ; il les supporta avec une égalité d'ame qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Ecosse le 17 septembre 1746, & aborda en France sur un vaisseau de St.-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre Angloise, à la faveur d'un brouillard épais. Si dans la fuite, son ame, agrie par de longs malheurs, éprouvés chez des amis & des ennemis, a paru éprouver quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connoissoit point assez, trop long-tems éloigné des exemples & des leçons de son vertueux pere, il lui a été difficile d'affortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance, & à l'état de ses prétentions royales. Il mourut à Rome, le 31 janvier 1788. Il avoit épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Geudern ; ils n'ont point eu d'enfans ; de sorte que la ligne masculine de la famille royale de Stuart, est réduite au seul cardinal, après avoir donné des rois à l'Ecosse pendant 3 à 400 ans, & par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Il a laissé une fille née hors de l'état de

mariage, qu'il a prétendu légitimer comme roi d'Angleterre; mais cette légitimation n'a point été reconnue.

EDRIX, surnommé *Stréon*, (c'est-à-dire, acquéreur), homme d'une naissance fort obscure, fut par son éloquence & par toutes sortes de ruses & d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, & lui donna sa fille Edgitha en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi & du royaume. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, & se sépara de lui. Edrix se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque tems après il rentra dans le parti d'Edmond, qui avoit succédé à Ethelred, & qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt, à la bataille d'Asseldun, ce qu'il avoit dans l'ame. Pendant que les deux armées étoient aux mains, il quitta tout-à-coup son poste, & alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond & Canut, Edrix craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies, en faisant assassiner Edmond par deux de ses propres domestiques, en 1017. Canut conserva à Edrix le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour long-tems. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement, « qu'il n'a-

» voit pas récompensé ses services, & particulièrement celui qu'il lui avoit rendu, » en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que l'étoit Edmond ». Canut lui répondit tout en colère, « que » puisqu'il avoit la hardiesse » d'avouer publiquement un » crime si noir, dont jusqu'à » lors il n'avoit été que soupçonné, il devoit en porter » la peine ». En même tems, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur le champ, & qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglois furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

EDUSA, EDUCA, EDULIA, ou EDULICA, divinité qui présidoit à ce qu'on donnoit à manger aux enfans, comme Potina ou Potica à ce qu'on leur donnoit à boire.

EDWARDS, (Georges) né à Séaford, dans le comté de Suffex, en 1693, a publié une *Histoire naturelle des Oiseaux, Animaux & Insectes*, en 210 planches coloriées, avec la description en français; Londres, 1745—48—50 & 51, 4 parties in-4°: ouvrage magnifique & intéressant. On a encore de lui: *Glanures d'Histoire naturelle*, 1758, 1760 & 1764, 3 parties in-4°. Ce sont des figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, avec des explications en anglois & en français. Edwards mourut le 23 juillet 1733.

EDZARDI, (Sébastien) professeur en philosophie à Hambourg, où il étoit né en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entr'autres de *Verbo Substantiali*, Hambourg, 1700, contre les Unitaires.

ECKHOUT, (Gerbrant Vanden) voyez **VANDEN ECKHOUT**.

EFFIAT, (Antoine Coiffier Ruzé, dit le maréchal d') petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont l'an 1630, enfin maréchal de France le premier janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'étoit retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il étoit comme intendant, le rappella & lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Treves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans, il avoit acquis de la réputation dans les armes par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; & dans le maniment des finances, par son exactitude & sa vigilance. Il étoit pere du marquis de Cinqmars (voyez ce mot). Il mourut fort riche. Ses biens sont passés dans la maison de Mazarin, par la Meilleraye son gendre. Ils lui venoient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des

finances à Tours, étoit un homme de mérite, qui fut secrétaire d'état sous Henri III & Henri IV.

EGBERT, premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus & son courage. Il étoit à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés Anglois vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée, & la lui présentant : Prince, dit-il, *après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne*. Il soumit tous les petits rois de l'Angleterre, & régna paisiblement & glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donneroît à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avoient occupée les Saxons.

EGBERT, frere d'Eadbert, prince de Northumberland, fut élevé dès son enfance dans un monastere, devint archevêque d'Yorck en 732, & mourut l'an 765. Nous avons de lui : I. *Dialogus Ecclesiasticæ institutionis*, publié à Dublin l'an 1664, in-8°, par Jacques Waræus. II. *Tractatus de jure sacerdotali & excerpta 144 ex dictis & canonibus Patrum*, dans les Conciles du P. Labbe, tom. 6. III. *Pœnitentiale libris 4 distinctum*; manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

EGÉE, roi de l'Attique, & mari d'Ethra, dont il eut Thésée, envoya son fils en Crete pour être la proie du Minotaure. Il avoit ordonné aux matelots, que quand ils revien-

voiles blanches, si Thésée sortoit du labyrinthe. Mais comme ils étoient transportés de joie à la vue de leur patrie, ils oublièrent d'exécuter les ordres d'Egée, qui, pénétré de douleur & croyant son fils mort, se précipita dans la mer, qu'on appella depuis la mer *Egée*.

EGÉON ou BRIARÉE, fils de Titan & de la Terre. Ce fut un géant d'une force extraordinaire, qui avoit cinquante têtes & cent bras. Il vomissoit des torrens de flammes, & lançoit contre le ciel des rochers entiers qu'il avoit déracinés. Junon, Pallas & Neptune ayant résolu d'enchaîner Jupiter dans la guerre des dieux, Thétis gagna Egéon pour Jupiter, qui lui rendit son amitié, & lui pardonna sa révolte avec les géans.

EGÉRIE, nymphe d'une beauté singulière, que Diane changea en fontaine. Les Romains l'adoroient comme une divinité, & les dames lui faisoient des sacrifices pour obtenir des accouchemens heureux. Numa seignoit d'avoir des entretiens secrets avec cette nymphe, afin de donner plus d'autorité à ses loix, justement persuadé que le Ciel seul pouvoit sanctionner la législation humaine; mais inexcusable, d'avoir employé l'imposture pour accréditer la sienne.

EGERTON, (Thomas) garde-des-sceaux d'Angleterre sous la reine Elizabeth, & chancelier sous Jacques I, fut surnommé le *Défenseur incorruptible des droits de la Couronne*. Il mourut en 1617, à 70 ans, après avoir publié quelques ouvrages de jurisprudence.

EGESTE, fille d'Hippotès, prince Troyen, fut exposée sur un vaisseau par son pere, de peur que le sort ne tombât sur elle pour être dévorée par le monstre marin, auquel les Troyens étoient obligés de donner tous les ans une fille, pour expier le crime de Laomédon. Egeste aborda en Sicile, où le fleuve Crinise, sous la figure d'un taureau, puis sous celle d'un ours, combattit pour l'épouser, & en eut Aceste.

EGGELING, (Jean-Henri) né à Brême en 1639, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques & romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république: emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713, à 74 ans. On a de lui des *Explications* de plusieurs médailles, & de quelques monumens antiques. *Mysteria Cereris & Bacchi*, dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius, & *Germania antiquitates*, Brême, 1694, in-4°; ouvrage plein de recherches.

EGIALÉE, sœur de Phaëton, à force de verser des larmes sur le malheur de son frere, fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

EGIALÉE, fille d'Adrasfe, roi d'Argos, & femme de Diomede. Vénus fut si irritée de la blessure que lui fit Diomede au siège de Troie, que, pour s'en venger, elle inspira à Egialée l'infame desir de se livrer à tout le monde. Quand Diomede revint, elle attenta à sa

vie, parce qu'il ne satisfaisoit pas à sa détestable passion ; mais il se sauva dans le temple d'Apollon, & abandonna cette malheureuse.

EGINARD ou **EGINHARD**, seigneur Allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtimens. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, & ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis le Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstat, monastère qu'il avoit fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre une *Vie de Charlemagne* très-détaillée, & des *Annales de France*, depuis 741 jusqu'en 829. Dom Bouquet a inséré ces deux ouvrages curieux dans sa grande Collection des Historiens de France. On a encore de lui *LXII Lettres*, Francfort, 1714, in-fol., importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve aussi dans le Recueil des Historiens de France, de Duchesne. Eginard étoit l'écrivain le plus poli de son tems. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Le nouvel éditeur des *Œuvres de Bossuet* dit, dans une note sur la *défense de la Déclaration du Clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'E-

ginard ait vécu du tems de Charlemagne. Eginard, dans la Vie de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance & de son enfance ; » parce qu'il n'y a plus, dit-il, » d'homme vivant qui en ait » connoissance ». Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paroît (& c'est le sentiment des auteurs de l'Histoire Littéraire de France), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

EGINE, fille d'Asopé, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de Jupiter, que ce dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle Eaque & Rhadamante.

EGINETE, voyez **PAUL EGINETE**.

EGINHARD, voyez **EGINARD**.

EGISTHE, fils de Thyeste & de Pélopée, a été célébré par les poètes, qui en rapportent beaucoup de choses, que les savans croient moins appartenir à l'histoire qu'à la fable.

EGLÉ, nymphe, fille du Soleil, qui se plaisoit à faire des tours de malice aux bergers.

EGLY, (d') voyez **MONTENAULT**.

EGMONT, (Lamoral, comte d') un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de St-Quentin en 1557, & à celle de Gravelines en

1558. Mais après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, & se liguait avec les chefs de la rébellion. Le duc d'Albe qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi-bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salines demanda à d'Egmont son épée, le comte répondit d'abord fièrement : *Eh ! quoi ? capitaine Salines, m'ôter cette épée qui a si bien servi le roi !* Puis se radoucissant tout d'un coup & la donnant : *Puisque telle est la volonté du roi, dit-il, prenez-la.* Ce malheureux comte avoit 46 ans ; il mourut avec résignation & dans la communion de l'Eglise Catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour qu'il avoit vu tomber cette tête qui avoit deux fois fait trembler la France.

EGNACE, (Jean-Baptiste) disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, fut élevé avec ce pontife sous les yeux de cet habile homme. S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnace les professa à Venise sa patrie avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointemens qu'il avoit eus lorsqu'il enseignoit, & affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnace mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, en 1553, à 80 ans. Ses écrits sont au-dessous de

la réputation qu'il s'étoit acquise, par une heureuse facilité de parler, & par une mémoire toujours fidelle. Il étoit extrêmement sensible aux éloges & aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnace sont : I. Un *Abrégé de la vie des Empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien I*, en latin, Francfort, 1588, in-8°. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire Romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abb. de Marolles dans son *Addition à l'Histoire Romaine*, 1664, 2 vol. in-12. II. *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la demande de Léon X, se trouve dans le 26. tome des *Gesta Dei per Francos*. III. Un *Panegyrique latin de François I*, en vers héroïques, Venise, 1540. Comme il y avoit plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France; ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé. IV. *De savantes Remarques sur Ovide*. V. *Des Notes sur les Epîtres familières de Cicéron, & sur Suétone*. VI. *De Exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis & aliarum gentium lib. IX.*, Venise, 1554, in-4°.

EGYPTUS, fils de Neptune & de Libye, & frere de Danaüs, avoit 50 fils, qui épousèrent les 50 filles de son frere, appelées *Danaïdes* (voyez DANAÏDES). Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice & sa

bonté, que le pays dont il étoit souverain, prit de lui le nom d'Égypte. Il régnoit environ 320 ans avant la guerre de Troie.

EGYS, (Richard) Jésuite, né à Rhinsfeld en 1621, mort en 1659, s'est distingué par ses Poésies latines. Les principales sont: I. *Poëmata Sacra*. II. *Epistola Morales*. III. *Comica varii generis*. La latinité en est assez pure, mais elle manque quelquefois de génie.

EICK ou HUBERT VAN-EICK, peintre, né en 1366, à Maseick, dans la principauté de Liege, eut pour disciple son frere Jean Eick, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit divers tableaux pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. Voyez BRUGES.

EIMMART, (Georges-Christophe) peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1658, s'établit à Nuremberg; ses talens lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, & l'astronomie l'invention de quelques instrumens utiles.

EISEN, (Charles) habile dessinateur, mort à Bruxelles le 4 juillet 1778, eût pu mieux employer ses talens qu'à dessiner des sujets de lubricité & de luxure; tels que les figures qui ornent; I. les *Contes de la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8°. II. ceux des *Métamorphoses d'Ovide*, 1767, 4 vol. in-4°. Il a aussi fait les dessins des figures de la *Henriade*, 2 vol. in-8°.

EISENGREIN, (Guillaume) chanoine de Spire sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-fol. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leur tems, & par avance celles des siècles derniers. Flaccus Illyricus a donné un Catalogue des défenseurs du Calvinisme, auquel il a donné fort mal-à-propos le même titre.

EISENHART, (Jean) jurifconsulte, né à Erxleben, dans le Brandebourg, en 1643, fut professeur en droit & en morale à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié: I. *Institut. juris naturalis & moralis*. II. *Commentatio de regali metalli fodinarum jure*, &c. III. *De fide historica*, Helmstadt, 1702: ouvrage qui prouve qu'il avoit plus de connoissance du droit, que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID, (Jean-Gaspard) docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savans, & particulièrement avec Duvernay & Tournefort. Il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette société; & mourut en 1712, à Strasbourg, où il s'étoit fixé au retour de ses voyages. On a de lui: I. Un *Traité des Poids, des Mesures de plusieurs Nations, & de la valeur des Monnoies des Anciens*, Strasbourg, 1737. II. Un *Traité sur la Figure de la Terre, Elliptico-Sphéroïde*. Il y soutiens fort au long l'opinion contraire

à celle qui a prévalu depuis, sans être peut-être plus vraie. Eifenschmid cultivoit les mathématiques, la géographie, sans négliger la médecine. On a encore de lui: *Carte de l'empire d'Allemagne*, en quatre grandes feuilles, d'une grande exactitude.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son pere, l'an 930 avant J. C., & la 2e. année de son regne il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince Iduméen, successeur d'Olibama; un autre, pere de l'insolent Séméi; & quelques autres moins connus.

ELAD, fils de Suahala, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frere, pour la surprendre, fut découvert par les habitans, qui les égorgerent tous deux.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui étoit à l'Orient du Tigre & de l'Assyrie. Il fut pere des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les 5 petits rois de la Pentapole, & qui fut défait par Abraham, étoit souverain de ces peuples. La capitale du pays étoit Elymaïde, où l'on voyoit le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, & où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personages de ce nom.

ELBENE, (Alphonse d') savant évêque d'Albi, né à Florence d'une famille illustre, gouverna sagement son église dans un tems très-fâcheux. Il mourut en 1608, laissant plu-

sieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *De regno Burgundiæ & Arelatis*, Lyon, 1601, in-4°. Cette histoire finit à l'an 1031. II. *De familia Capeti*, 1595, in-8°, &c. III. *De Principatu Sabaudia & vera ducum origine*. Ils sont rares & recherchés par les savans. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu Alphonse d'ELBENE, qui lui succéda dans l'archevêché d'Albi, dont il étoit archidiacre. Ce prélat, zélé Catholique, fut obligé de quitter son siege à cause des troubles qui agitoient le Languedoc. Il mourut à Paris, conseiller d'état, l'an 1611.

ELBŒUF, (René de Lorraine, marquis d') étoit le 7e. fils de Claude duc de Guise, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, & mourut en 1566. Charles II son petit-fils, mort en 1657, avoit épousé Catherine-Henriette, fille de Henri IV & de Gabrielle d'Estrees, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un & l'autre aux intrigues de cour sous le ministère du cardinal de Richelieu. Leur postérité masculine finit en leur petit-fils Emmanuel-Maurice, duc d'Elbœuf, qui, après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719; & finit sa longue carrière en 1763, dans la 86e. année, sans postérité. Ce titre est passé à la branche d'Harcourt & d'Armagnac, qui descendoit d'un frere de Charles II.

ELÉAZAR, fils d'Aaron, son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J. C., suivit Josué dans la terre de

de Chanaan , & mourut après 12 ans de pontificat.

ELÉAZAR , fils d'Aod , frere d'Isaï , un des trois braves qui traverserent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu , pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Une autre fois , les Israélites saisis d'une frayeur subite , à la vue de l'armée nombreuse des Philistins , prirent lâchement la fuite , & abandonnerent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis , & en fit un si grand carnage , que son épée se trouva collée à sa main , l'an 1047 avant J. C.

ELÉAZAR , fils d'Onias , & frere de Simon le Juste , succéda à son frere dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savans de la nation à Ptolomée Philadelphie , roi d'Egypte , pour traduire les Livres-Saints d'hébreu en grec , vers l'an 277 avant J. C. (voyez ARISTÉE). C'est la version qu'on nomme *des Septante* , & qui , suivant la remarque des Peres , a été pour les nations un moyen précieux d'instruction & de préparation à la doctrine de l'Evangile , (quoiqu'il y eût une Version antérieure ; mais moins accréditée & moins répandue , dont Eusebe parle dans sa *Préparation*). J. C. & les Apôtres citent cette Version de préférence à l'hébreu , soit parce qu'elle étoit d'un plus grand usage & plus généralement connue , parmi les Juifs même , au moins ceux qu'on appelloit *Hellenistes* ; soit parce , que le moment approchoit où les nations qui ne

Tems III.

savoient pas l'hébreu , alloient recueillir avec avidité l'instruction & les lumieres de ces livres divins. Un autre avantage inappréciable de la Version des 70 , c'est la détermination des véritables leçons & du vrai sens , faite dans un tems où l'hébreu étoit une langue vivante & bien connue , où la tradition étoit dans toute sa force , où le respect qu'on portoit à ces divins oracles , l'étude assidue qu'on en faisoit , les interprétations réfléchies & traditionnelles des docteurs de la loi , mettoient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté & de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui la version des *Septante* , est la terreur des herméneutes hétérodoxes , qui , par le moyen des points masorétiques , invention moderne & sans autorité (voyez CAPPEL & MASCLEF) & d'autres subtilités grammaticales , dénaturèrent les Livres-Saints , les dépouillent de tout ce qu'ils ont de surnaturel & de divin , & en font le jouet de l'imagination & du caprice.

ELÉAZAR , vénérable vieillard de Jérusalem , & un des principaux docteurs de la loi , sous le regne d'Antiochus Epiphanes , roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc , il aima mieux perdre la vie , que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis , touchés pour lui d'une fausse compassion , le supplierent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger , afin qu'on pût feindre qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice ,

T t

selon le commandement du roi, & par ce moyen le sauver de la mort ; mais Eléazar ne voulut jamais y consentir. « Il est indigne de l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction ; elle seroit cause que plusieurs jeunes-gens, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, auroit passé de la vie des juifs à celle des païens, seroient eux-mêmes trompés par cette feinte, dont j'aurois usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible. Par-là j'attirerois une tache honteuse sur moi, & l'exécration des hommes sur ma vieillesse. Car encore que j'échappasse présentement aux supplices des hommes, je ne pourrois néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort. En mourant courageusement, je paroîtrai digne de la vieillesse où je suis, & je laisserai aux jeunes-gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance & avec joie, une mort honorable pour le sacré culte de nos loix très-sain-tes ».

ELÉAZAR, le dernier des 5 fils de Mathathias, & frere des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Machabée livra contre l'armée d'Antiochus Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, & le perça à coups d'épée ; mais il fut accablé sous son poids, & reçut la mort en la lui donnant.

ELÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivroit les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandoit au démon de renverser une cruche pleine d'eau, & le démon obéissoit. C'est l'historien Joseph qui rapporte ces particularités ; mais on fait quelle est la crédulité de cet historien, à l'égard des faits ou faux ou très-incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des Livres-Saints. Du reste, si Eléazar étoit réellement un magicien, les jeux qu'il exerçoit de concert avec le démon, n'ont rien d'incroyable. Voyez le BRUN, DELRIO, &c.

ELÉAZAR, capitaine Juif, se jeta dans le château de Macheron, & le défendit très-vigoureusement après le siège de Jérusalem. Cette place n'auroit pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à Eléazar. Il s'étoit arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement & le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avoient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place, que de voir périr un homme si digne de vivre par son courage & son zèle patriotique. Flave Joseph, *Hist.*, liv. 7, chap. 25.

ELÉAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'étoit jeté, réduite aux abois, per-

fuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, & s'égorgerent les uns les autres. Flave Josphé, *Hist.* liv. 7, chap. 35.

ELEUTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à Jesus-Christ. C'est celle à qui l'apôtre S. Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilde & Cerinthe.

ELECTRE, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, & sœur d'Oreste, porta son frere à venger la mort de leur pere, tué par Egisthe. — Il y eut aussi une nymphe de ce nom, fille d'Atlas. Elle fut aimée de Jupiter, dont elle eut Dardanus, qui fonda le royaume de Troie.

ELÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit le Magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit le Noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, & la renvoya au roi Charles son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité & en eut 8 enfans. Eléonore mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ELÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal & de France, étoit fille de Philippe I & de Jeanne de Castille; sœur des deux empereurs Charles-Quint

& Ferdinand I. Elle naquit à Louvain, en 1498, & épousa en 1519 Emmanuel, roi de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François I qui avoit perdu la première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses graces lui gagnèrent pendant quelque tems le cœur de son époux, & elle ménagea une entrevue entre lui & Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnerent bientôt d'autres conseillers. Eléonore vivoit dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, & ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavera, en 1558, sans avoir donné d'enfans à François I.

ELÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son pere Guillaume IX, en 1138, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenoit alors la Gascogne, la Xaintonge & le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux & se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après S. Paul, qu'il n'étoit pas seant qu'un homme s'amuse à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisoit peut-être pas attention que la réflexion de l'Apôtre étoit relative au costume de son tems, où les longues chevelures distinguoient les femmes des hommes. Eléonore, princesse vive, légère & badine, railla le roi sur ses cheveux courts & son

menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guere à le trouver odieux, sur-tout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causoit ce long voyage, avec le prince d'Antioche, & un jeune Turc, nommé Saladin. Le roi auroit dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquans. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, & finit par lui proposer le divorce. Leurs querelles s'aigriront de plus en plus; & enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds six semaines après, avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou & la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagerent la France pendant 300 ans. Eléonore eut 4 fils & une fille de son nouveau mariage. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à Richard, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit & de coquetterie. Larrey publia une *Histoire* romanesque de cette princesse, à Rotterdam, en 1691, in-12.

ELÉONORE DE GONZAGUE, voyez GONZAGUE.

ELÉONORE DE BAVIERE NEUBOURG, voyez la fin de l'art. LÉOPOLD, empereur.

ELEUTHÈRE, (S.) natif de Nicopolis, d'abord diacre du

pape Anicet, fut ordonné prêtre, & ensuite élu pape après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit avec beaucoup de zèle les erreurs des Valentiniens, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat, sont : la mort glorieuse des martyrs de Lyon; & l'ambassade qu'il reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la Religion Chrétienne. S. Eleuthere mourut en 193, après avoir gouverné l'Eglise pendant plus de 16 ans.

ELEUTHÈRE, (S.) célèbre évêque de Tournay, naquit en cette ville de parens chrétiens. Sa famille avoit été convertie par S. Piat 150 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint Apôtre, les Chrétiens de Tournay avoient beaucoup dégénéré, & leur foi s'éteignoit de jour en jour par le commerce des païens, & les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisoient alors leur résidence. Tel étoit l'état de l'église de cette ville, lorsque S. Eleuthere en fut fait évêque. Il fut sacré en 486, dix ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de François aux superstitions du paganisme, & défendit victorieusement le mystère de l'Incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zèle à maintenir le dépôt de la foi, lui coûta la vie. Des scélérats obstinés dans l'erreur lui porterent à la tête un coup dont il mourut le 1 juillet 532. On trouve dans la *Bibliothèque des Peres*, plusieurs Sermons attribués à ce saint évêque; mais il n'est

pas certain qu'ils soient de lui, si on en excepte trois : l'un sur l'Incarnation, l'autre sur la Naissance de Jesus-Christ, & le troisieme sur l'Annonciation. Sa *Vie* a été écrite dans le 9^e. siecle, par conséquent long-tems après la mort de S. Eleuthere. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de S. Médard, & en plaçant sa naissance sous le regne de Dioclétien. Un auteur postérieur de quelques années donna plus d'étendue à cette Vie, & y ajouta l'histoire de la translation des reliques du Saint, faite en 897. Enfin un troisieme auteur y a inséré depuis l'histoire de ses miracles & de la translation de ses reliques, qui se fit à Tournay en 1164.

ELEUTHERE, exarque d'Italie pour l'empereur Heraclius, ne fut pas plutôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jean son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avoit fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, & le fit mourir; mais Eleuthere, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rebellion. L'empire étoit agité au-dedans & au-dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenoit à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieu-Donné en 617, il crut que le Saint-Siege seroit vacant long-tems; & que tandis que le peuple seroit occupé à élire un nouveau pontife, il lui seroit aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il

n'avoit fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, & lui promit de grands avantages; mais les soldats & les officiers, détestant sa rebellion, se jeterent sur lui, l'assommerent, & lui couperent la tête, qu'ils envoyèrent à Heraclius vers la fin de décembre 617.

ELEUTHERE, (Augustin) luthérien Allemand, dont on a un petit traité singulier & devenu rare : *De arbore scientiæ boni & mali*, Mulhausen, 1560, in-8°.

ELIAB, le 3^e. de ces vaillans hommes qui se joignirent à David quand il fuyoit la persécution de Saül. Il rendit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ces guerres.

ELIACIM, grand-prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquoit qu'à réparer les maux qu'il avoit faits à la Religion & à l'état; & pour cela il avoit mis toute sa confiance dans Eliacim, & ne faisoit rien sans son conseil. Celui-ci se trouvoit ainsi chef de la Religion, & ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joakim* : plusieurs savans croient qu'il est auteur du livre de *Judith*... Il y avoit encore de ce nom un sacrificateur, qui revint de Babylone avec Zorobabel; un fils d'Abiud, parent de J. C. selon la chair.

ELIACIM, roi de Juda, voyez JOACHIM.

ELICHMAN, (Jean) Danois, selon quelques-uns, & selon d'autres, Silésien, pratiqua la médecine à Leyde, & mourut en 1639. Il étoit savant dans

les langues orientales, & nous a laissé des remarques sur la langue perse, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa Grammaire Perse. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On a encore de lui :

I. *De usu Linguae Arabicae in medicina*, Iene, 1636. II. *De termino vitae secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4°. Voyez Ramus, *Panegy. Ling. Oriental.* p. 12.

ELIE, prophete d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J. C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, & lui prédit le fléau de la sécheresse & de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportèrent sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. Achab rendoit à l'idole de Baal un culte sacrilege. Le prophete vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal; & sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jezabel, femme d'Achab, irritée du châtimement des faux prophetes, il s'enfuit dans le désert : un Ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, & lui ordonna d'aller sacrer Hazaël, roi de Syrie, & Jehu, roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avoient point changé Achab. Le prophete vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth,

qu'il avoit fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de tems après à Ochozias, qu'il mourroit de la chute qu'il avoit eue, & fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'envioit à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu vers l'an 895 avant J. C. Elise son disciple recut son esprit & son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie, dans l'Eglise Grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la Divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté & inconnu. Nous disons, *on croit*; car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, & de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher; mais comme l'Ecriture nous apprend qu'Elie reparoitra sur la terre avant le dernier avènement du fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, & que la mission qui lui reste à remplir, est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On fait que les Carmes ont long-tems regardé Elie comme leur fondateur. Voyez S. ALBERT, patriarche de Jérusalem, & PAPEBROCH.

ELIE ou *Elias Levita*, rabbin du 16^e. siècle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome & à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savans de ces deux villes & même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les Juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la

plupart de leurs traditions. On lui doit : I. *Lexicon Chaldaicum*, Isne, 1541, in-fol. II. *Tractatus Doctrinae*, en hébreu, Venise, 1538, in-4° ; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8°. III. *Collectio locorum, in quibus Chaldaus paraphrastes interjecit nomen Messiae Christi*, latinè versè a Genebrardo ; Paris, 1752, in-8°. IV. Plusieurs *Grammaires Hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. V. *Nomenclatura Hebraica*, Isne, 1542, in-4°. *Idem* en hébreu & en latin, par Druſius, Franeker, 1681, in-8°.

ELIEN, (*Claudius Aelianus*) rhéteur & philosophe, vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, & n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne cédoit pas aux écrivains Athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome ; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont : I. Quatorze livres intitulés : *Historia varia*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savans Commentaires. La variété de ces histoires est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes par l'excès d'absurdité. Comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture ; car ce sont eux, suivant Elie, qui nous ont ap-

pris le labourage. « Moïse, dit » un auteur qui a sagement » raisonné là-dessus, nous en » découvre une plus noble origine, lorsqu'il nous dit (*Gen. III, v. 23*) que Dieu lui-même en imposa la loi. Il faut convenir, ajoute-t-il, que les philosophes de tous les tems nous ont appris effectivement d'étranges choses : mais ce qui est particulièrement remarquable, c'est la prédilection qu'ils ont toujours eue pour les cochons. Tandis qu'Elie nous les donne pour les fondateurs de l'agriculture, Pyrrhon en fait le modèle des sages (*voy. son article*). Que dire de la plus nombreuse & de la plus fameuse secte philosophique, dont les membres s'efforçoient avec tant d'ardeur & de succès d'être *Epicuri de grege porcus* ». II. Une *Histoire des Animaux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4°. L'auteur mêle à quelques observations curieuses & vraies, plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que Pline ; mais Pline avoit une imagination qui embellissoit les tables, & les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'Elie. On y voit le même génie dans l'un & dans l'autre, & la même variété de lecture. Elie, selon l'usage des philosophes, débitoit de très-belles maximes ; il peignoit la cour des princes comme le séjour de la corruption, & l'écueil de la sagesse ; mais peut-être eût-il, comme tant d'autres, changé d'opinion, si on l'y avoit invité & accueilli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il

n'étoit pas indifférent sur ce qui s'y passoit. Il publia un livre contre Héliogabale, dans lequel il se déchainoit vivement contre la conduite insensée de ce prince, sans le nommer. Elien florissoit vers l'an 222 de J. C. Il étoit, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris, en 1772, in-8°, une bonne *Traduction* françoise de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles, par M. Dacier. On lui a attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, publié à Amsterdam, 1750, in-8°; mais cet ouvrage qui est effectivement ancien, paroît appartenir à un autre Elien.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, étoit serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinoit même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie, chercher une femme pour son fils.

ELIEZER, rabbin, que les Juifs croient être ancien, & font remonter jusqu'au tems de J. C.; mais qui, selon le P. Morin, n'est que du septième ou huitième siècle. On a de lui un livre intitulé: *Les Chapitres ou Histoire sacrée*, que Vorstius a traduit en latin, avec des notes, 1644, in-4°. Il est fameux parmi les Hébraïques. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières; il est dit, par exemple, au chap. 6, que le soleil & la lune ont été créés dans la même forme & la même splen-

deur; mais que s'étant querrellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand & plus brillant, &c.

ELIEZER, fils de Bariza, aga des Janissaires, se battit en duel contre Bitezès, Hongrois, dans le tems qu'Amurat, empereur des Turs, marcha contre Jean Huniade en 1448. Ils sortirent tous deux du combat, sans se faire aucun mal, & chacun se retira vers les siens. Eliezer voulant faire connoître à l'empereur ce qui l'avoit excité à combattre si vaillamment, lui apporta l'exemple d'un lievre contre lequel il avoit autrefois tiré jusqu'à 40 fleches sans l'épouvanter, & qui ne s'étoit enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que delà il avoit conclu qu'il y avoit une destinée qui présidoit à la vie; & que, fortifié par cette pensée, il n'avoit point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassoit en âge & en force.

ELINAND ou HELINAND, moine Cistercien de l'abbaye de Froidmont, sous le regne de Philippe-Auguste, est auteur d'une plate *Chronique* en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que quatre. Cette *Chronique* est en entier à l'abbaye de Froidmont. Ainsi l'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol. s'est trompé. Il auroit dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événemens principaux depuis l'an 934 jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *Vers françois*, & de plus mauvais *Sermons*. Il étoit de Pronle-Roi en Beauvoisis. Il mourut vers l'an 1227.

ELIOGABALE, voyez HELIOGABALE.

ELIOT, (Jean) ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paroître une *Bible en langue Américaine*, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre; le *Nouveau-Testament* en 1661, l'*Ancien* en 1663, in-4°, & le tout en 1685, aussi in-4°.

ELIPAND, archevêque de Tolède, ami de Felix d'Urgel, soutenoit avec lui que J. C., en tant qu'homme, n'étoit que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix & par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, & leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Felix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, & mourut peu après.

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Péloponnèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les *Champs Eliséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISAPHAT, fils de Zechri, qui aida de ses conseils & de ses armes le souverain-pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, & à mettre Joas sur le trône. Il commandoit une compagnie de cent hommes.

ELISÉE, disciple d'Elie & prophète comme lui, étoit fils de Saphar. Il conduisoit la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau & son double esprit prophétique. Les prodiges

qu'il opéra, le firent reconnoître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, & le passa à pieds secs; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer par des ours, des enfans qui le tournoient en ridicule (c'étoient, observent les SS. Peres, des enfans formés par des parens impies, à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat & de Joram, qui manquoit d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général Syrien, de la lèpre; & Giezi son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre: il prédit les maux que Hazael feroit aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporteroit autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperoit de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'étoit un de ces hommes rares, dit un historien » théologue, que la Providence suscite dans des tems » de corruption & d'obscurité, » pour ranimer la foi par des » œuvres extraordinaires, & » ramener à Dieu par l'éclat » des prodiges, des peuples » séduits qui ne croient plus en » sa puissance ».

ELISÉE, (le P.) fils de M. Copel, avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1728, y fit ses premières études au collège des Jésuites, & s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux Carmes de Besançon, il entra dans cet ordre & se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur soutenue d'une piété sincère ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissoient, à cultiver l'étude des belles-lettres, & à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs & les mêmes suffrages. Enfin excédé de travaux, & sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avoient ordonnées. Ses *Sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785. « C'est une chose » bien remarquable, dit un au- » teur, que le succès de ce pré- » dicateur, les suffrages qu'il » a recueillis, la vogue qu'il a » eue parmi les petits & les » grands. Tel est l'empire de » la raison, des éternelles & » imprescriptibles règles du » goût. Au milieu de la dégra-

» dation qui flétrit les lettres ; » de ces sifflemens épigram- » matiques & antithétiques, » de ces grosses phrases labo- » rieuses & boursoufflées, qui » ont remplacé le langage na- » turel, noble & énergique des » Chrysostome & des Bossuet ; » durant le triomphe même de » la fausse éloquence, de cette » petite coquette, resplendis- » sante de faux brillans, & » ridiculement affublée de co- » liffichets, qui s'élève sur les » débris de la dignité oratoire ; » un pauvre religieux, déjà » par son état en contraste avec » les applaudissemens de la » multitude, fixe l'approbation » de la cour & des peuples par » des discours sans fard, sans » prétention, simples & quel- » quefois négligés. S'il n'a pas » la force & l'élévation de » Bourdaloue, la douceur in- » sinuante de Massillon, l'a- » bondance & la rapidité de » Neuville, il a du moins tout » ce qui distingue l'ancienne » & véritable éloquence de » l'affété verbiage du siècle ». Dans le *Journal historique & littéraire*, on avoit d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avoient entendu : mais après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite (voyez le *Journal* du 1 novembre 1785, p. 323). On a remarqué que dans son sermon *Sur la fausse piété*, il avoit paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous » qui donnez les bornes à l'im- » mensité de la mer, & qui » domptez l'orgueil des flots ! » réprimez la licence des es- » prits, & arrêtez ce torrent

» de l'impiété qui menace de
 » ravager la terre. Hélas !
 » peut-être touchons-nous à
 » ces jours désastreux, où les
 » yeux des élus, contraints de
 » gémir sur les malheurs de la
 » sainte Jérusalem, se change-
 » ront en des sources de larmes !
 » Les progrès rapides de l'in-
 » crédulité, le mépris des cho-
 » ses saintes, l'indifférence
 » pour les dogmes, la préven-
 » tion des esprits-forts contre
 » le merveilleux, & leurs es-
 » forts pour découvrir dans
 » les forces de la nature, la
 » cause de tous les prodiges ;
 » le Dieu du Ciel presque oublié
 » dans les arrangemens hu-
 » mains, comme s'il n'étoit pas
 » le Dieu des armées & des
 » empires ; les vœux que les
 » Moïse lui adressent sur la
 » montagne, regardés comme
 » indifférens aux succès des
 » combats ; les travaux du mi-
 » nistère, les sacrifices des
 » Vierges, les larmes des pé-
 » nitens, méprisés comme des
 » inutilités pieuses ; enfin la
 » facilité des esprits à rece-
 » voir ces funestes impressions,
 » doivent nous faire craindre
 » une révolution dans la foi.
 » Eloignez, grand Dieu, ce
 » funeste présage : conservez
 » ce dépôt sacré dans ce royaume,
 » me, que la piété de ses rois,
 » le zèle éclairé des ponti-
 » fes, l'attachement du peu-
 » ple au culte de ses peres,
 » rendent encore une portion
 » florissante de votre héritage.
 » Augmentez dans tous les
 » fideles, l'amour de la Reli-
 » gion : faites gémir l'impie
 » sur ses excès, & que tous
 » les cœurs, réunis par la foi
 » dans le sein de votre Eglise,

» aspirent aux récompenses
 » promises aux vrais adora-
 » teurs ».

ELIZABETH, (Ste.) fem-
 me de Zacharie, mere de S.
 Jean-Baptiste, qu'elle eut dans
 sa vieillesse, reçut la visite de sa
 parente, la mere du Sauveur,
 dans le tems de leur grossesse.
 S. Pierre d'Alexandrie dit que
 deux ans après qu'elle eut mis
 au monde Jean-Baptiste, elle
 fut obligée de fuir la persécution
 d'Hérode. Elle alla se ca-
 cher dans une caverne de la
 Judée, où elle mourut, lais-
 sant son fils dans le désert à
 la conduite de la Providence,
 jusqu'au tems qu'il devoit pa-
 roître devant le peuple d'Israël.

ELIZABETH ou ISABELLE
 d'Arragon, reine de France,
 femme du roi Philippe III, dit
le Hardi, & fille de Jacques I,
 roi d'Arragon, fut mariée en
 1262. Elle suivit le prince son
 mari en Afrique, dans l'expédition
 que le roi S. Louis entre-
 prit contre les Barbares. Après
 la mort de ce prince, Philippe
 vint prendre possession de ses
 états. La reine, qui étoit grosse,
 se blessa en tombant de ché-
 val, & mourut à Cozence en
 Calabre, en 1271, à 24 ans.
 Dans le même tems, Alphonse,
 comte de Poitiers, frere de
 S. Louis, fut emporté d'une
 fièvre pestilentielle à Sienne,
 & sa femme Jeanne de Tou-
 louse mourut 12 jours après lui.
 De sorte que le roi Philippe,
 essuyant douleur sur douleur,
 après tant de dépenses & de tra-
 vaux, ne remporta en France
 que des coffres vides & des
 ossemens.

ELIZABETH, reine de Hon-
 grie, voyez GARA.

ELIZABETH, (Sainte) fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la priverent de la régence, que son rang & les dernières volontés du prince paroissoient lui avoir assurée. Elizabeth, mere des pauvres, avoit employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle & ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, & s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marburg qu'elle avoit fondé. Son palais avoit été une espece de couvent. Elle avoit sur le trône toutes les vertus du cloître; & ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans; & fut canonisée 4 ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des Carmelites à Bruxelles, & une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il y en a aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*.

ELIZABETH, (Ste.) reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa en 1281 Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Ste. Claire, fit bâtir le monastere de Coïmbre, & mourut saintement en 1336, à

65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELIZABETH ou **ISABELLE** de Portugal, impératrice & reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, & de Marie de Castille sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise *les trois Graces*, dont l'une portoit des roses, l'autre une branche de myrte, & la 3e. une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux étoit le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avoit pour elle, & de sa fécondité. On les orna de ces paroles : *Hæc habet & superat...* Elizabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort & livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la Compagnie de Jésus, où il mourut saintement. *Voyez* S. FRANÇOIS de Borgia.

ELIZABETH, d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, & femme de Charles IX, roi de France, fut mariée à Mézieres le 26 novembre 1570. C'étoit une des plus belles personnes de son tems; mais sa vertu surpassoit encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne, espérant de

la mettre dans de meilleures voies ; & après son retour en Allemagne , elle lui envoya deux livres qu'elle avoit composés ; l'un, *sur la parole de Dieu* ; l'autre, *sur les événemens les plus considérables qui arriverent en France de son tems.*

Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux , se retira à Vienne en Autriche , où elle mourut en 1592 , âgée seulement de 38 ans , dans un monastere qu'elle avoit fondé.

ELIZABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône , la retint long-tems en prison. Elizabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit & apprit les langues ; mais de tous les arts , celui de se ménager avec sa sœur , avec les catholiques & avec les protestans , de dissimuler & d'apprendre à régner , lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie , elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559 , par un évêque catholique , pour ne pas effaroucher les esprits ; mais elle étoit protestante dans le cœur , & elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer & le feu , malgré le serment solennel qu'elle avoit fait à son sacre de défendre la Religion Catholique-Romaine & d'en protéger les ministres. Elizabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes , avec quelques restes de la discipline

& des cérémonies de l'Eglise Catholique. Les évêques , les chanoines , les curés , les ornemens de l'église , les orgues , la musique , furent conservés ; les décimes , les annates , les privilèges des églises , abolis ; la confession permise , & non ordonnée ; la présence réelle admise , mais sans transsubstantiation : système purement humain , sans sanction & sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence , elle se fit chef de la religion , sous le nom de *Souveraine Gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel & pour le temporel.* Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés , furent chassés de leurs églises ; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes , les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les tems & dans tous les pays. De 9400 bénéficiers que contenoit la Grande-Bretagne , il n'y eut que 14 évêques , 50 chanoines & 80 curés qui , n'acceptant pas la réforme , perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots , les autres dans les tourmens. Les Jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne Religion , périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elizabeth n'étoit pas encore affermi ; elle crut qu'il falloit s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart , reine d'Ecosse , épouse de François II , roi de France , prenoit le titre de reine d'Angleterre , comme descendante de Henri VII. Elizabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son

mari. Les Ecoſſois mécontents contraignirent Marie à quitter l'Ecoſſe, & à ſe réfugier en Angleterre. Elizabeth lui promit un aſyle, & la fit auſſi-tôt mettre en priſon. Il ſe forma dans Londres des partis en faveur de la reine priſonniere. Le duc de Norfolck, catholique, voulut l'épouſer, comptant ſur le droit de Marie à la ſucceſſion d'Elizabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnerent, pour avoir demandé au roi d'Eſpagne & au pape des ſecours pour la malheureuſe princeſſe. Le ſupplice du duc n'appaiſa pas la colere d'Elizabeth; elle continua d'immoler des victimes de toutes les claſſes de citoyens. En vain l'ambaffadeur de France & celui d'Ecoſſe intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecoſſe. Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de priſon, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elizabeth, joignant la diſſimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avoit fait mourir, peut-être autant par jaloſie que par politique. Elle prétendit qu'on avoit paſſé ſes ordres, & fit mettre en priſon le ſecrétaire d'état, qui avoit, diſoit-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre ſigné par elle-même. Cette maſcarade, dans une ſcene ſi tragique, ne la rendit que plus odieuſe. Philippe II avoit préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée Ecoſſoiſe. Il mit en mer, un an après ſa mort, en 1588, une puiffante flotte nommée *l'Invincible*; mais les vents & les écueils combattirent pour Elizabeth, l'armée Eſpagnole périt preſque toute

par la tempête, ou fut la proie des Anglois. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique: *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; & ces mots de l'autre: *Dux Fœmina facti*. Le chevalier Drack, & quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avoient conquis à peu-près vers le même tems pluſieurs provinces en Amérique. Les Irlandois, qui lui avoient tenu tête en faveur de la Religion Catholique, groſſirent le nombre de ſes conquêtes. Le comte d'Eſſex, ſon favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le regne d'Elizabeth fameux. Ce comte vouloit ſe venger, dit-on, d'un ſoufflet que la reine lui avoit donné dans la chaleur d'une diſpute, faire révolter l'Irlande, ſe rendre maître de la tour de Londres & ſ'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jaloſie de la reine (*voy. ESSEX*). Elizabeth le pleura en le faiſant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elizabeth ne l'étoit pas d'étouffer les remords & ces reproches intimes que les crimes laiſſent dans l'ame des tyrans. Dans ſa dernière maladie, elle comprit fortement l'abomination de ſa vie. Elle dit aux médecins qui ſ'emprefſerent de lui offrir leurs ſecours: *Laiſſez-moi, je veux mourir; la vie m'eſt inſupportable*. Cécil & l'archevêque de Cantorbéry ſe jeterent à ſes pieds, la ſupplierent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien ob-

tenir, & sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y étoit résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avoit jamais voulu se marier. La nature l'avoit conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure qui n'avoit rien de fort extraordinaire, l'occupoit autant que les affaires d'état ; elle donna un jour 1600 écus à un Hollandois qui l'avoit trouvée belle ; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agrémens, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elizabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyoit être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu » à tout peintre & graveur de » continuer de peindre la reine » ou la graver, jusqu'à ce que » quelque artiste eût pu faire » un portrait fidèle, qui devoit » servir de modèle pour toutes » les copies qu'on en feroit à » l'avenir, après que ce mo- » dele auroit été examiné & » reconnu aussi bon & aussi » exact qu'il pourroit l'être ». Il étoit dit « que le desir na- » turel à tous les sujets de » posséder le portrait de S. M., » ayant engagé un grand nom- » bre de peintres, de graveurs » & d'autres artistes, à en mul- » tiplier les copies, il avoit » été reconnu qu'aucun jus- » qu'alors *n'étoit parvenu à » rendre dans leur exactitude » les beautés & les graces de » S. M.* ». La loi portoit enfin » qu'il seroit nommé des ex-

» perts pour juger de la fidé-
 » lité des copies, & il leur
 » étoit enjoint de n'en tolérer
 » aucune qui conservât quel-
 » ques défauts ou difformités,
 » dont, par la grace de Dieu,
 » S. M. étoit exempte ». Sous
 son regne, l'Angleterre parut
 jouir d'une situation assez heu-
 reuse, si l'on considère les rap-
 ports avec les autres états d'Eu-
 rope. Son commerce étendit
 ses branches aux quatre coins
 du monde. Ses manufactures
 principales furent établies, sa
 police perfectionnée. Elizabeth
 bannit le luxe, le plus cruel
 ennemi d'un état, proscrivit
 les carrosses, les larges fraises,
 les longs manteaux, les longues
 épées, les longues pointes sur
 la bosse des boucliers, & gé-
 néralement tout ce qui pouvoit
 être appelé superflu dans les
 armes & les vêtemens ; mais
 la plupart de ces réformes te-
 noient à son aversion pour le
 costume Espagnol. La gloire
 qu'elle s'acquît par sa dextérité,
 par son esprit, par ses succès,
 fut obscurcie par les artifices
 de comédienne, que tant d'his-
 toriens lui ont reprochés, souil-
 lée par le sang de Marie Stuart,
 & d'une multitude de catho-
 liques qu'elle immola à son fa-
 natisme & à son ambition. « Si
 » elle eut quelques bonnes qua-
 » lités, dit un historien, elle
 » les a bien flétries par sa
 » manie sanguinaire pour l'é-
 » tablissement du schisme &
 » de l'hérésie, dont elle se sou-
 » cioit peu ; par une cruauté
 » barbare qui a teint les écha-
 » fauds du sang des têtes cou-
 » ronnées & de ses propres
 » amans ; par une passion de
 » dominer & une politique as-

» freuse qui ne connoissoit ni
 » droit des gens, ni droit de
 » nature, ni droit divin, quand
 » ils gênoient sa marche; par
 » une duplicité jusques-là sans
 » exemple, & sans laquelle
 » l'Europe ignoreroit peut-
 » être encore l'art d'acquérir
 » par la fourberie la réputation
 » d'habileté ». Le zele que
 montra toujours Philippe II
 pour la foi de nos peres, est appa-
 remment la cause de la haine
 constante qu'Elizabeth lui voua.
 Cette princesse fit publier, par
 forme d'édit, une satyre, le 18
 octobre 1591, contre ce prince
 qu'elle accusoit de fomenter
 continuellement des conjura-
 tions contre elle en Angleterre.
 Thomas Stapleton réfuta cette
 imputation dans un livre inti-
 tulé: *Apologia pro rege Catholico,*
contra edictum..... in qua omnium
turbarum & bellorum quibus his
annis triginta Christiana respu-
blica confistatur, fontes ape-
riuntur & remedia demonstren-
tur; imprimé d'abord aux Pays-
 Bas, puis à Constance en 1592.
 Elizabeth avoit une grande
 connoissance de la géographie
 & de l'histoire. Elle parloit,
 ou du moins entendoit 5 ou 6
 langues. Elle traduisit divers
 Traités, du grec, du latin &
 du françois. Sa *Version d'Ho-*
race fut estimée en Angleterre
 aussi long-tems qu'on eut quel-
 que intérêt à flatter sa personne
 ou sa mémoire. Sa *Vie* par Leti,
 traduite en françois, 2 vol.
 in-12, ne mérite guere d'être
 citée. Mile. Keralio a donné
 son *Histoire*, Paris, 1786, 5
 vol. in-8°; ouvrage diffus &
 d'une forme peu réguliere,
 mais curieux & intéressant:
 si dans quelques endroits Eli-

zabeth est trop flattée, il en est
 beaucoup où elle est appréciée
 avec justesse.

ELIZABETH FARNESE, hé-
 ritiere de Parme, de Plaisance
 & de la Toscane, née en 1692,
 épousa Philippe V en 1714,
 après la mort de Marie-Louise-
 Gabrielle de Savoie. Ce fut
 l'abbé Alberoni qui inspira ce
 mariage à la princesse des Ur-
 sins, favorite du monarque Es-
 pagnol. Il lui fit envisager la
 jeune princesse comme étant
 d'un caractère souple, d'un es-
 prit simple, sans ambition &
 sans talens. Elizabeth étoit pré-
 cisément le contraire de ce
 qu'elle avoit été dépeinte. Elle
 avoit le génie élevé, l'ame
 grande & l'esprit éclairé. Le
 roi, avec toute sa cour, alla
 au-devant d'elle à Guadalaxara.
 La princesse des Ursins s'avança
 pour la recevoir jusqu'à Za-
 draque; mais à peine fut-elle
 arrivée, qu'Elizabeth la fit con-
 duire d'une maniere aussi dure
 qu'imprévue hors du royaume.
 On a beaucoup varié sur les rai-
 sons de cette disgrâce; le duc de
 Saint-Simon croit qu'elle avoit
 été arrêtée par les deux rois,
 de France & d'Espagne, & que
 la jeune reine ne fit qu'exécuter
 leur résolution. Elizabeth culti-
 va les sciences & les protégea:
 son attachement à la Religion
 Catholique étoit vif & éclairé,
 elle s'opposoit avec force à tout
 ce qui pouvoit y donner at-
 teinte. L'Espagne la perdit en
 1766.

ELIZABETH, princesse Pa-
 latine, fille aînée de Frédéric V,
 électeur Palatin du Rhin, élu
 roi de Bohême, naquit en 1618.
 Dès son enfance elle pensa à
 cultiver son esprit; elle apprit
 les

les langues ; elle se passionna pour la philosophie, & sur-tout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages ; mais on sent assez la valeur de ces sortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Elizabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mere, qui la soupçonnoit d'avoir eu part à la mort de d'Epinaï, gentilhomme François, assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, & de là à Cassel. Sur la fin de ses jours elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès-lors une retraite pour tous les aspirans à la philosophie de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles Cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la Religion Catholique, elle fit toujours profession du Calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée.

ELIZABETH-PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, étoit fille du czar Pierre I. Elle naquit le 29 décembre 1710, & monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécille. Elle avoit été fiancée en 1747 au duc de Holstein-

Tome III.

Gottorp ; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, & Elizabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même tems qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, & que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million & demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étoient retenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles : elle en ordonna le paiement, de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille, le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régneroit : « vœu qui » ne peut être considéré, dit » M. Coxe dans son *Voyage de Russie*, que comme une » injure des plus graves envers » la société ; puisqu'en rom- » pant cette barrière de la » crainte de la mort, la plus » forte sans doute qu'on puisse » opposer au crime, on détruit la sauve-garde la plus » sûre des vies & des propriétés des bons citoyens » (voy.

V v.

CALENTIUS). Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périssent souvent sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore.

ELIZABETH : voyez, sous le mot ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELLEBODIUS, (Nicaise) natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands-hommes de son tems. Radecius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, & lui donna un canonicat dans sa cathédrale; il mourut à Presbourg le 4 juin 1577. Nous avons de lui : I. Une Version de grec en latin de *Nemesius*, Anvers, 1565, Oxford, 1671, & dans la Bibliothèque des Peres, édition de Lyon, tom. VIII. Cette Version d'un ouvrage savant & utile est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Nemesius*, & cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art & de travail. Georges Valla en avoit donné une avant lui, où l'auteur Grec est ridiculement défiguré. II. Des Poésies latines dans les *Deliciae Poetarum Belgarum* de Gruterus.

ELLER DE BROOKUSEN, (Jean-Théodore) premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, & mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin que Frédéric-Guillaume lui avoit donné en 1735, Frédéric son fils joignit en 1755

celui de conseiller privé, & de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui un *Traité de la connoissance & du traitement des Maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en françois par M. le Roi, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage, est bon, & établi sur des observations importantes de pratique. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avoit faites sur les *maladies chroniques*, & c'est une perte; car il joignoit à une longue pratique, la sagacité, la dextérité & la patience nécessaires à un observateur.

EL-MACIN, (Georges) historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fit profession du Christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrazins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Erpenius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, & finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENHORST, (Geverhart) de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, & s'y rendit très-habile. On a de lui des Notes sur *Minutius Felix*, & sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau du Cèbes*, avec la version latine & les notes de Jean Casel.

ELMENHORST, (Henri) auteur d'un *Traité allemand sur les Spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°. Il tâche vainement d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont au-

jourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière discutée avec plus de raison & de vérité, dans le *Traité des Spectacles* de M. Bossuet, dans une Lettre du fameux Citoyen de Geneve à M. d'Alembert, dans les *Lettres sur les Spectacles*, par M. Des-Prés de Boissy, & dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 avril & 1 mai 1781. Voyez MOLIERE.

ELOI, (S.) né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfèvrerie, particulièrement dans ceux qui étoient destinés à orner les églises & les tombeaux des Saints. Clotaire II employa ses talens, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste, pour le mettre sur le siege de Noyon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le Christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises & de monasteres, & paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. S. Ouen son ami a écrit sa *Vie*. Levêque en a donné une traduction, Paris, 1693, in-8°. Il l'a enrichie d'une Version de 16 *Homélies*, qui portent le nom de S. Eloi. Elles sont très-touchantes, remplies de belles images, & vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style qui porte par-tout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques Lettres de ce Saint.

ELOY, (Nicolas-François-Joseph) conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du

prince Charles-Alexandre de Lorraine son frere, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale du Hainaut, le 20 septembre 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur & de désintéressement pendant l'espace de 52 ans, & mourut le 10 mars 1788, d'un asthme humide qui l'emporta en moins de huit jours, regretté de tous ses confreres & de ses concitoyens. Continuellement appliqué à l'étude & à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la Religion, qu'il remplit avec la plus scrupuleuse & la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin : I. *Réflexions sur l'usage du Thé*, Mons, 1750, in-12. II. *Réflexions sur une brochure intitulée : Apologie du Thé*, Mons, 1751, in-12. III. *Essai du Dictionnaire historique de la Médecine*, Liege, 1755, 2 vol. in-8°. IV. *Dictionnaire historique de la Médecine ancienne & moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4°. L'auteur développe ici avec plus d'étendue & d'intérêt, les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avoient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses & d'idées vraies, qui, sans avoir la boursoufflure de l'éloquence moderne, plaît par un arrangement économique & bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine, & des révolutions qu'elle

a essuyées. Dans le discours préliminaire, il s'attache particulièrement à faire voir les dangers de l'esprit de système & de la manie de généraliser des choses susceptibles de modifications infinies, & différenciées, pour ainsi dire, individuellement. Dans l'article *Médecine*, plein d'excellentes observations, l'auteur revient encore à cette leçon extrêmement importante; il fait toucher au doigt les suites fatales de l'esprit systématique, tel qu'il se montre dans toutes les sciences, mais avec des suites plus graves & plus déplorables dans l'art de la médecine. La notice des médecins, où il manque néanmoins quelques articles, l'abrégé de leur vie, le catalogue de leurs ouvrages, est faite avec soin, avec une modération & une impartialité qui prouvent dans l'auteur une grande droiture de caractère. Quand il a occasion de parler de ces médecins désintéressés qui regardent comme un salaire précieux la satisfaction de secourir des malades indigens, de visiter des cabanes obscures & infectées, où l'infirmité est unie à la misère, il le fait avec un langage de sentiment, qui honore infiniment sa philosophie. Enfin la manière de penser de l'auteur, la fermeté de ses principes & sa religion, paroissent encore mieux dans l'article où il fait le catalogue des médecins qui se sont sanctifiés par l'exercice de leur art. Nous rapporterons le passage suivant, dans lequel on trouve une force d'esprit qu'on peut regarder comme un phénomène dans le tems où nous sommes. « Parmi

» les reproches qu'on a faits à la
 » médecine, le plus outrageant est celui d'accuser cette
 » science de conduire à l'athéisme & à l'irréligion. Mais
 » quand l'étude du mécanisme
 » animal ne seroit pas celle des
 » merveilles du Créateur, dont
 » on reconnoît le doigt & la
 » toute-puissance dans la structure de la plus petite fibre;
 » quand cette étude ne porteroit pas au culte d'un Dieu,
 » dont le médecin a tous les
 » jours occasion d'admirer les
 » ouvrages, il suffiroit de faire
 » l'énumération des personnages qui se sont sanctifiés dans
 » l'exercice de la médecine,
 » pour laver cette science des
 » reproches odieux qu'on lui
 » fait encore aujourd'hui. Justes dans le sein de l'Eglise
 » Catholique il y a eu des médecins impies, il y a eu des
 » athées; mais c'est à la perversité de leurs cœurs, à l'aveuglement de leur esprit, & non
 » point à l'art qu'ils professent, qu'on doit attribuer
 » leurs écarts (*voy. GALIEN*). Les esprits-forts de nos jours
 » me mettront sans doute au
 » rang de ces bonnes gens, que leur philosophie regarde
 » comme des dupes, parce qu'ils
 » croient ce que leurs pères ont
 » cru. A cette condition, je consens d'être mis dans la même
 » classe; & pour mériter davantage le mépris dont ils
 » m'honoreront, je mets ici
 » sous leurs yeux les noms des
 » saints médecins que l'Eglise
 » révere. Elle leur a décerné
 » un culte public, soit pour
 » avoir généreusement soutenu les intérêts de la foi
 » qu'ils ont scellée de leur

» sang, soit pour avoir illus-
 » tré leur profession par la
 » pratique des vertus les plus
 » sublimes». V. *Cours élémen-
 taire des Accouchemens*, &c.;
 Mons, 1775, in-12. VI. *Mé-
 moire sur la marche, la nature,
 les causes & le traitement de la
 Dyssenterie*, Mons, 1780, in-8°. VII. *Examen de la question
 médico-politique*: « Si l'usage
 » habituel du café est avan-
 » tageux ou doit être mis au
 » rang des choses indifférentes
 » à la conservation de la santé;
 » s'il peut se concilier avec
 » le bien de l'état dans les
 » provinces Beligiques, ou s'il
 » est nuisible & contraire à tous
 » égards »? *ibid.*, 1781, in-8°. Les Etats du comté de Hainaut
 voulant témoigner à l'auteur
 le cas qu'ils faisoient des ou-
 vrages qu'il avoit mis au jour
 & des services rendus à la
 patrie, lui firent remettre, par
 leurs députés ordinaires, avec
 un compliment très-flatteur,
 une tabatiere d'or portant d'un
 côté les armes des Etats, avec
 l'inscription: *Ex dono Patriæ*;
 & de l'autre un génie repré-
 sentant la renommée, avec ces
 paroles: *Æmulationis incita-
 mentum*.

ELPENOR, l'un des com-
 pagnons d'Ulysse, fut changé
 en porc par Circé, ainsi que
 ceux qui étoient avec lui. Cette
 magicienne rendit ensuite sa
 première forme à Elpenor, qui
 se tua en tombant du haut d'un
 escalier.

EL-ROI, (David) impos-
 teur juif vers l'an 933, s'acquit
 une si grande autorité parmi
 ceux de sa nation, qu'il leur
 persuada qu'il étoit le Messie,
 envoyé de Dieu pour les réta-

blir dans la ville de Jérusalem,
 & pour les délivrer du joug
 des Infideles. Le roi de Perse,
 Bazi-Bila, informé de la har-
 diesse de ce fourbe, donna
 ordre de l'enfermer; mais il
 s'échappa de prison. Il fallut,
 pour s'en délivrer, que son
 beau-pere, gagné par de gran-
 des sommes d'argent, le poi-
 gnardât pendant qu'il dormoit.

ELSHAIMER, (Adam)
 peintre célèbre, naquit à Franc-
 fort, en 1574, d'un tailleur
 d'habits. Après s'être fortifié
 dans sa profession par les le-
 çons d'Ussembac, & sur-tout
 par l'exercice, il passa à Rome.
 Il chercha dans les ruines de
 cette métropole de l'Europe,
 & dans les lieux écartés, où
 son humeur sombre & sauvage
 le conduisoit souvent, de quoi
 exercer son pinceau. Il dessi-
 noit tout d'après nature. Sa
 mémoire étoit si fidelle, qu'il
 rendoit avec une précision &
 un détail merveilleux, ce qu'il
 avoit perdu de vue depuis
 quelques jours. Il a extrême-
 ment fini ses tableaux. Sa com-
 position est ingénieuse, sa tou-
 che gracieuse, ses figures ren-
 dues avec beaucoup de goût
 & de vérité. Il entendoit par-
 faitement le clair-obscur. Il
 réussissoit sur-tout à représenter
 des effets des nuits & des clairs
 de lune. Ce peintre mourut en
 1620, dans l'indigence, & dans
 la plus sombre mélancolie, pro-
 duite par son caractère &
 par son état. Ses tableaux se-
 vendoient très-cher, mais il
 en faisoit peu; aussi sont-ils
 fort rares. Un de ses disciples,
 nommé Jacques-Ernest Tho-
 mann, de Lindau, a fait des ta-
 bleaux si approchans de ceux de

son maître, que plusieurs connoisseurs s'y sont mépris.

ELSWARDUS, voyez ETHELWARDUS.

ELSWICH, (Jean Herman d') luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein, en 1684. Il devint ministre à Stade, & y mourut en 1721. Il a publié : I. Le livre de Simonius : *De Litteris pereuntibus*, avec des notes. II. *Launoïus ; de varia Aristotelis fortuna* ; auquel il a ajouté : *Schediasma ; de varia Aristotelis in scholis Protestantium fortuna ; & Joannis Josii dissertatio de Historia Peripatetica*, &c., &c.

ELVIR, l'un des califes, ou successeurs de Mahomet, étoit fils de Pisafire, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardoient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçoit, & envoya reconnoître Elvir pour souverain dans ce qui concernoit la Religion, s'offrant à prendre de lui le cimetière & les brodequins, qui étoient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, & Elvir demeura calife.

ELXAI, juif qui vivoit sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelloient *Elxaïtes*. Ils étoient moitié juifs & moitié chrétiens. Ils n'adoroient qu'un seul Dieu ; ils s'imaginoient l'honorer beaucoup en se bai-

gnant plusieurs fois par jour. Ils reconnoissoient un Christ, un Messie, qu'ils appelloient le *Grand-Roi*. On ne sait s'ils croyoient que Jesus fût le Messie, ou s'ils en admettoient un autre, qui n'étoit pas encore venu. Ils lui donnoient une forme humaine, mais invisible, qui avoit environ 38 lieues de haut : ses membres étoient proportionnés à sa taille. Ils croyoient que le Saint-Esprit étoit une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est du genre féminin. Elxaï étoit considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée & annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélée*. Ils révéroient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, & se faisoient un devoir de mourir pour eux. Il y avoit encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxaï, ou de la *race bénite*, comme ils l'appelloient. Elles se nommoient Marthe & Marthene, & étoient considérées comme des déesses par les Elxaïtes.

ELYMAS, nommé aussi *Bar-Jesu*, fils de Jebas, de la province de Cypre & de la ville de Paphos, qui mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul Sergius Paulus n'embrassât la foi de J. C. Mais Paul le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu alloit s'appesantir sur lui, & qu'il seroit privé pour un certain tems de la lumière. Alors ses yeux s'obscurcirent, & tournant de tous côtés, il cherchoit quelqu'un qui lui donnât la

main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité, & se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ELYOT, gentilhomme Anglois, fut aimé & estimé de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui un *Traité de l'Education des enfans* en anglois, 1580, in-8°. & d'autres ouvrages.

ELZEVIRS, imprimeurs d'Amsterdam & de Leyde, se sont fait un nom, par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. Louis, dont les presses travailloient dès 1595, Bonaventure, Abraham & Daniel, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevirs ne valaient point les Etienne, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques & hébraïques; mais ils ne leur cédoient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance & la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau-Testament* grec, 1633, in-12; le *Psauteur*, 1653; l'*Imitation de J. C.* sans date, le *Corps de Droit*, & quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chef-d'œuvres de typographie, satisfont également l'esprit & les yeux, par l'agrément & la correction. Les Elzevirs ont publié plusieurs fois le catalogue de leurs éditions. Le dernier, mis au jour par Daniel, en 1674, in-

12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il vouloit vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avoient acquise dans l'Europe savante.

EMANUEL, voyez EMMA-NUEL & MANUEL.

EMATHION, fils de Tithon, fameux brigand, qui égorgeoit tous ceux qui tomboient dans ses mains. Hercule le tua : & les campagnes que ce barbare parcouroit, furent appelées *Emathiennes* ou *Emathies*.

EMBER, (Paul) ministre protestant, né à Debreczin dans la Haute-Hongrie, a donné plusieurs ouvrages au commencement du 18^e. siècle : I. *Des Sermons* en hongrois, Claufenbourg, 1700, in-4°. II. *Historia Ecclesiæ reformata in Hungaria & Transilvania*, Utrecht, 1728, in-4°, avec des additions par Frédéric-Adolphe Lampe, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa *Collection des Conciles de Hongrie*, tom. 1, que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies & d'invectives contre l'Eglise Romaine.

EMBRY, voyez THOMAS.

EMERICH ou EYMERICK, voyez NICOLAS.

EMILE, (Paul) général Romain, fils de Paul-Émile, tué à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défait entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J. C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le 2^e., auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans,

il vainquit Persée, roi de Macédoine, ce qui lui mérita le surnom de *Macédonique*, réduisit son état en province Romaine, démolit 70 places qui avoient favorisé les ennemis, & retourna à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna, dura 3 jours; Persée en étoit le triste ornement. Paul Emile avoit pleuré sa défaite, & l'avoit consolé par des raisons & des caresses. Il remit aux questeurs tous les trésors de Persée, & ne conserva de tout le butin, que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand-homme mourut l'an 168 avant J. C.

EMILE, (Paul) célèbre historien; étoit de Vérone. Le nom qu'il s'étoit fait en Italie, porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le regne de Louis XII, & il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville en 1529. C'étoit un homme d'une piété exemplaire & d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8°, & in-folio, 1544, chez Vascosan; réimprimée en 1601, in-fol.; traduite en françois par Jean Renard, 1643, in-folio. Juste-Lipse en fait un grand éloge. Le style en est pur, mais trop laconique, & souvent obscur & embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la 1^{re}. & de la 2^e. croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens;

aussi Beaucaire, disoit-il, qu'il étoit plutôt *Italorum buccinatorum, quam Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, & d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire* en dix livres commence à Pharamond, & finit à la 5^e. année de Charles VIII, en 1488. Arnoul du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIANI, (S. Jérôme) fondateur des Clercs-Réguliers, dits *Somasques*, né à Venise d'une famille patricienne, porta les armes pendant sa jeunesse; ayant été fait prisonnier de guerre & délivré d'une manière toute extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes, pour se dévouer entièrement au service du Grand-Maitre des armées. De retour à Venise, touché de compassion à la vue des orphelins qui manquoient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous les soins pour les former à la vertu & pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, & Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV, louerent beaucoup son zèle, & l'engagerent à faire dans d'autres villes des établissemens semblables à celui qu'il venoit de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame & ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé *Somasque*, où il institua sa congrégation qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins, &

l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V & Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, & mourut l'an 1537, âgé de 56 ans. Benoît XIV le béatifica. Augustin Turtura & André Stella, l'un prêtre, l'autre général des Somasques, ont écrit sa *Vie*.

EMILIEN, (*Caius Julius Æmilianus*) né l'an 207 d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée Romaine par son courage, & s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dece. Gallus & Valérien étoient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit, & tandis qu'il se préparoit à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avoit massacrés & l'avoit reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas long-tems de la puissance souveraine. Volusien qui avoit reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors le *Pont sanglant*. Il régna très-peu de tems. Ce n'étoit qu'un soldat de fortune, plein à la vérité, de feu & de valeur; mais qui ignoroit la politique & les maximes du gouvernement.

EMILIEN, (Alexandre) l'un

des 29 tyrans qui s'éleveront dans l'empire Romain vers le milieu du 3^e. siècle, étoit lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les Chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrins, naturellement inquiets & ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébàide & le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros Macédonien, il se préparoit à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, & contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitans de cette ville le livrerent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, & mere de S. Edouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le regne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avoit eu une grande autorité sous plusieurs regnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs, qui confirmèrent ses ac-

cusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mere étoit criminelle, & l'alla trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avoit amassé. Emma eut recours dans cette disgrâce à l'évêque de Winchester, son parent; mais ce fut une nouvelle matiere de calomnie pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendoit à cet évêque, & l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule : il fallut que la princesse se justifiât par les moyens en usage en ce tems-là; c'est-à-dire, qu'elle marchât sur des fers ardents. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve : on sait seulement que le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitens.

EMMANUEL, dit le Grand, roi de Portugal, monta sur le trône en 1495, après Jean II son cousin, mort sans enfans. Les prospérités de son regne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très-fortuné*. Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvarès Cabral, & quelques autres, découvrirent sous ses auspices plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie, & dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée Amérique. Le Brésil fut découvert en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais : aussi appellent-ils le regne d'Emmanuel, *le siècle d'or du Portugal*. C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, & fonda le

monastere attenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de la magnificence & du goût, de son génie vaste & grand, & de sa judicieuse administration. Ce prince mourut en 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets qu'il avoit enrichis, & béni d'une multitude de nations infidelles, qu'il avoit civilisées & amenées au Christianisme, mais détesté des Maures, qu'il avoit chassés, & des Juifs qu'il avoit obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimoit les lettres & ceux qui les cultivoient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. On voit à Bélem son mausolée, avec cette inscription :

*Littore ab occiduo qui primum ad
littora solis*

*Extendit cultum notitiamque
Dei,*

*Tot reges domiti cui submisere
tiaras*

*Conditur hoc tumulo maximus
Emmanuel.*

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528 de Charles III, fut d'abord destiné à l'Eglise; mais après la mort de ses deux freres, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siege de Metz. Il gagna en 1557 la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les François; la victoire fut si complete, qu'un général Espagnol opina, dans le conseil de guerre, pour aller droit à Paris, & mourut de chagrin de voir son avis rejeté. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa en 1559 Marguerite de France, fille de

François I, & sœur de Henri II. Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son pere avoit perdu de ses états. Il les augmenta ensuite par sa dextérité & sa valeur. Il mourut en 1580, ne laissant qu'un fils, Charles-Emanuel (*voyez ce mot*).

EMMIUS, (Ubbo) naquit à Gretha, village de la Frise Orientale, en 1547. Ses talens lui méritèrent le rectorat du college de Norden, & de celui de Léer; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, & celle de professeur en histoire & en langue grecque. Quoique plusieurs princes & plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue : préférant une vie tranquille & une condition médiocre, à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : I. *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8°, Elzevir, 1626; très-utile à ceux qui veulent connoître l'ancienne Grece. Cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius. II. *Decades rerum Frisicarum*, in-folio, Elzevir, 1616. Emmius en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons, ne sont que des fables : cette histoire est estimée ; elle le seroit davantage, si son zele pour le Protestantisme ne lui avoit pas fait altérer bien des faits, & s'il avoit pris les peines d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance. III. *Opus Chronologi-*

cum, Groningue, 1619, in-fol. C'est une Chronologie depuis la création du monde jusqu'au tems de l'auteur, avec des Prolégomenes sur la Chronologie Romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision.

IV. *Appendix Gentilologica*, Groningue, 1620, in-folio. Ce sont des tables généalogiques qui sont une suite de l'ouvrage précédent. Ce savant mourut à Groningue en 1625, à 79 ans. Martin Hanckius a donné sa *Vie* dans le *Liber de Scriptoribus Romanis*.

EMPEDOCLE d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, étoit disciple de Telauges, qui l'avoit été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des ames, & la mit en vers dans un *Poème* qui apparemment se ressentoit du désordre de la tête de l'auteur. Empedocle y faisoit l'histoire des différens changemens de son ame. Il avoit commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressembloit beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogene Laërce) à celui d'Homere. Il étoit plein de force, & riche en métaphores & en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux Olympiques, avec ceux d'Homere, d'Hésiode & des plus célèbres poètes. Il disoit quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochoit à ses concitoyens de *courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour ; & de se bâtir des maisons, comme s'ils eussent cru toujours vivre*. La plus commune opi-

nion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paroître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J. C.

*Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem
frigidus Aetnam
Influit.*

Quelques écrivains distinguent Empedocle le philosophe, d'un autre qui étoit poète.

EMPEREUR, (Constantin I^r) né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu & de théologie à Harderwyck & à Leyde. Il mourut en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, & respirent une profonde érudition rabbinique & hébraïque. Nous avons de lui : I. *Talmudis Babylonici Codex Middoth cum commentariis*, &c., Leyde, Elzevir, 1630, in-4°, en hébreu & en latin. Ce Commentaire orné de figures très-exactes, explique avec beaucoup de netteté toute la structure du temple de Jérusalem, de ses autels, &c. II. *D. Isaaci Abrabanielis & Moïsis Alshechi Commentarius in Esaie prophetiam*, Leyde, Elzevir, 1631, in-8°, en hébreu & en latin. L'Empereur en publiant les Commentaires de ces rabbins sur la prophétie d'Isaïe, qui regarde les souffrances & la mort de l'Homme-Dieu, a eu soin de réfuter leurs explications détournées, & de repousser les traits qu'ils ont lancés

contre le Christianisme. III. *Grammaire Chaldaïque*, écrite en hébreu avec la traduction latine; Leyde, Elzevir, 1631. IV. *Itinerarium Benjaminis*, en hébreu, avec la traduction en latin & des notes de l'Empereur; Leyde, 1633; & plusieurs autres Traductions des livres judaïques, enrichies d'observations savantes; elles sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes.

EMPIRICUS, voyez *SEXTUS EMPIRICUS*.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissoit du tems de Cassiodore au sixième siècle. Il reste de lui quelques Ecrits sur son art, Paris, 1599, in-4°. Le style en est vif & nerveux, suivant Gibert.

ENCELADE, le plus puissant des géans qui voulurent escalader le ciel, étoit fils du Tartare & de la Terre. Jupiter renversa sur lui le Mont-Etna. Les poètes ont feint que les éruptions de ce volcan venoient des efforts que faisoit ce géant pour se retourner, & que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissoit des torrens de flammes.

ENDYMION, berger de la Carie, petit-fils de Jupiter. La Lune, amoureuse de lui, venoit le voir toutes les nuits. Elle en eut plusieurs enfans. Voilà ce que la fable rapporte. Mais ceux qui, à travers ces voiles, cherchent les vérités qu'elle cache quelquefois, prétendent qu'Endymion étoit un astrologue, qui le premier observa le cours de la Lune.

ENÉE, prince Troyen, fils de Vénus & d'Anchise, & père

d'Ascarne. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son pere qu'il portoit sur ses épaules, & menant son fils par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint Lavinie, fille du roi Latinus. Turnus, roi des Rutules, à qui elle avoit été promise, fit la guerre au prince Troyen, fut vaincu & perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre Mezenze, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la riviere Numique. Enée disparut dans cette journée. Il se noya peut-être dans la riviere, ou il fut tué par les Toscans. Ascarne lui succéda. Virgile, dans son *Enéide*, a inséré l'épisode des amours d'Enée avec Didon, reine de Carthage, par une licence poétique, qui lui a fait rapprocher des tems séparés par un long espace (voy. DIDON). Au reste, l'article d'Enée appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par Denys d'Halicarnasse, soutiennent qu'Enée n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant Bochart dans une Dissertation particuliere; & son opinion est celle de la plupart des gens-de-lettres, qui ont éclairé les recherches historiques avec le flambeau de la saine critique. Voyez DÉBORA, HOMERE.

ENÉE, (*Aeneas-Tatticus*) un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissoit du tems d'Aristote. Casaubon a publié un de ses Traités en grec, avec une Version latine, dans le *Polybe*,

1609, in-fol. M. de Beaufovre l'a donné en françois, 1557, in-4°, avec de savans commentaires.

ENÉE DE GAZE, philosophe Platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le cinquieme siecle, embrassa le Christianisme, & y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un Dialogue intitulé: *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'ame & de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipzig en 1655, in-4°, avec la traduction & les savantes notes de Gaspard Barthius. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Peres.

ENÉE, évêque de Paris, homme d'esprit & consommé dans les affaires, publia, à la priere de Charles-le-Chauve, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'Eglise Latine, & de montrer la vérité de la doctrine & la sainteté des dogmes de cette Eglise. Il mourut en 870.

ENGELBERGE ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultere par le prince d'Anhalt & le comte de Mansfeld, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit, autant qu'elle put de cette imputation. Mais n'ayant point de preuve décidément favorable, elle se voyoit dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu & de l'eau, en usage dans ce tems-là. Engelberge se dispoisoit à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son

innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un & l'autre, & leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de *Roi d'Arles* : & pour femme Ermengarde, fille unique de cette princesse. Engelberge, devenue veuve, se fit bénédictine, & mourut saintement vers l'an 890.

ENGLEBERT, (Corneille) peintre très-célèbre du 16^e siècle, natif de Leyde. Il eut deux fils qui se distinguèrent aussi dans le même art.

ENGUIEN, (ducs d') voy. FRANÇOIS & LOUIS.

ENJEDIM, (Georges) un des plus subtils Unitaires qui aient fait des remarques sur l'Écriture-Sainte. On a de lui : *Explicatio locorum Scripturae Veteris & Novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4^o : ouvrage pernicieux & rempli de vains sophismes. Cet auteur né en Transilvanie, ministre & surintendant dans sa patrie, mourut en 1597, âgé de 42 ans. Il a emprunté presque toutes ses remarques d'Étienne Basilius, Unitaire de Colofwar.

ENIPÉE, berger de la Thessalie, se métamorphosa en fleuve pour jouir de Tyro. Cette nymphe, voyant les eaux d'Enipée extrêmement claires, eut envie de s'y baigner ; alors Enipée la surprit, & eut d'elle Pélidas & Nélée.

ENNIUS, (Quintus) né à Rudes en Calabre, l'an 239 avant J. C., obtint par ses talens le droit de bourgeoisie à Rome : honneur dont on fai-

soit alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes ; mais il lui laissa beaucoup de rudesse & de grossièreté. Le même siècle vit naître & mourir sa réputation ; ce siècle n'étoit pas celui de la belle latinité. On le sent en lisant Ennius ; mais il compensa le défaut de pureté & d'élégance, par la force des expressions & le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avoit beaucoup profité dans la lecture du dur & du grossier Ennius. Il en avoit pris des vers entiers, qu'il appelloit *des perles tirées du fumier*. Ennius mourut de la goutte l'an 169 avant J. C. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète, autant par amitié, que par considération pour son mérite. Ennius avoit mis en vers héroïques les *Annales de la République Romaine* : il avoit aussi fait quelques *Satyres* ; mais il ne nous reste que des fragmens de ces ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4^o, & dans le *Corpus Poëtarum Latinorum* de Maittaire.

ENNODIUS, né en Italie vers 473, & originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui de son côté se fit religieuse. Ses vertus & ses talens le firent élever sur le siège de Pavie vers l'an 510. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'Eglise Grecque avec la Latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connoître les artifices de l'empereur Anastase & la prudence d'Ennodius. Cet illustre prélat mou-

rut saintement en 521. Le P. Sirmond donna au public en 1612 une bonne édition de ses *Œuvres*, in-8°. Elles renferment: I. Neuf livres d'*Epîtres*; recueil édifiant & utile pour l'histoire de son tems. II. *Dix Recueils d'Œuvres diverses*. III. *La Défense du Concile de Rome*, qui avoit absous le pape Symmaque. IV. *Vingt-huit Discours ou Déclamations*. V. Des *Poésies*.

ENOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son pere la premiere ville. Ce mot dans l'origine ne signifie qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn & Enoch en firent une pour eux & pour leurs descendants; elle fut appelée *Enochie*.

ENOCH ou HENOCH, fils de Jared & pere de Mathusalem, né l'an 3412 avant J. C., fut enlevé du monde pour être placé dans le paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour, pour faire entrer les nations dans la pénitence (voyez ELIE). On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un Ouvrage plein de fables sur les Astres, sur la descente des Anges sur la terre, &c.; mais il y a apparence que cette production avoit été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les Saintes-Ecritures, se jouoient, par des ouvrages supposés & fabuleux, de la crédulité de leurs imbécilles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles; ils se fondent sur ce que S. Jude, dans son Epître canonique, paroît en citer un

passage. Mais S. Jude cite Enoch, sans parler de son livre; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres. Voyez JUDE.

ENOS, fils de Seth & pere de Caïnan, né l'an 3799 avant J. C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Etre-Suprême.

ENT, (Georges) né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1604, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvée, devint président du college des médecins sous Cromwel, & fut fait chevalier par Charles II. Il mourut à Londres en 1689. On a de lui: I. *De Respirationis usu primario*, 1679, in-8°. II. *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8°, en faveur de Harvée. III. Des *Mémoires* dans les *Transactions Philosophiques*.

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du 5e. siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaïse, roi des Goths, étant entré en Italie l'an 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différens endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proche de la Mer-Adriatique. La maison qu'il y bâtit étoit encore la seule qu'on y vît, lorsque, quelques années après, les habitans de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y éleverent en 413, les 24 maisons qui formerent d'abord

la Cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, & dédiée à S. Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, & est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

ENVIE, divinité allégorique. On la représente avec des yeux égarés & enfoncés, un teint livide, & le visage plein de rides; coiffée de couleuvres, portant trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un serpent qui lui ronge le sein. Horace défie les tyrans d'inventer un supplice égal à celui que l'Envie fait souffrir à ses victimes :

*Invidia Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum.*

ENYEDI, voyez **ENJEDI**.

ENZINAS, (François) né à Burgos en Espagne, vers 1515, est également connu sous les noms de Dryander & de Duchesne en françois. Il fit ses études à Wittemberg sous Mélancthon, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélancthon, une traduction du Nouveau-Testament en espagnol (1542, in-8°), qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint, & de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles la lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La version ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison, où il fut détenu pendant quinze mois: il s'évada l'an 1545, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, & se rendit à Geneve,

auprès de Calvin, en 1552. On ne fait rien de lui au-delà de cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas & de la Religion d'Espagne*, Geneve, in-8°. Cette Histoire fait partie du *Martyrologe Protestant*, imprimée en Allemagne. C'est l'histoire apologétique des Calvinistes & Luthériens, punis, pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, &c.

EOBANUS, (Elius) fut surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg & à Marburg, où le landgrave de Hesse l'avoit appelé. Il mourut dans cette ville en 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poète, ennemi de la satire, quoique versificateur, du mensonge & de la duplicité; mais ami du vin & de la crapule. Le cabaret étoit son parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avoit fait défi de boire un seau de bière. Eobanus fut vainqueur, & le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poète buveur un grand nombre de Poésies; les vers toboient de sa plume. Il avoit la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit & moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont: I. Des Traductions en vers latins de *Théocrite*, Bâle, 1531, in-8°, & de l'*Iliade* d'Homere, Bâle, 1540, in-8°. II. Des *Elégies*, dignes des siècles de

la plus belle latinité. III. Des *Sylves*, in-4°. IV. Des *Bucoliques* estimées, Halle, 1539, in-8°. V. *Ipsius & Amicorum Epistola*, in-fol. Ses Poésies ont été publiées sous le titre de *Poëmatum farragines duæ*, à Halle en 1539, in-8°, & à Francfort en 1564, dans le même format. Camerarius a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipzig en 1696, in-8°.

EOLE, fils d'Hippotas, descendant de Deucalion, vivoit, dit l'histoire ou la fable, du tems de la guerre de Troie, & régnoit dans les îles Eoliennes situées au nord de la Sicile, les mêmes que celles où Vulcain tenoit ses forges. C'étoit, dit-on, un prince allez habile, pour son tems, dans l'art de la navigation; mais tout cela est presque aussi incertain, que ce que les poëtes ont débité de son empire sur les vents.

EON DE L'ETOILE, gentilhomme Breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance & d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disoit le *Fils de Dieu*, & le *Juge des vivans & des morts*, sur l'allusion grossière de son nom, avec le mot *Eum* dans cette conclusion des exorcismes : *Per EUM qui judicaturus est vivos & mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, & que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie ou d'excès dont l'esprit humain

Tome III.

ne soit capable. Eon fut pris & conduit au concile de Rheims, assemblé par le pape Eugene III en 1158. Le pontife demanda à l'écervelé : *Qui es-tu ?* Il lui répondit : *Celui qui doit venir juger les vivans & les morts*. Comme il se servoit, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que vouloit dire ce bâton ? « C'est ici un grand » mystère, répondit le fanatique. Tant que ce bâton est » dans la situation où vous le » voyez, les deux pointes tournées vers le ciel ; Dieu est » en possession des deux tiers » du monde, & me laisse » maître de l'autre tiers. Mais » si je tourne les deux pointes » vers la terre, alors j'entre » en possession des deux tiers » du monde, & je n'en laisse » qu'un tiers à Dieu ». Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de tems après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise, furent reçus avec bonté; mais comme il paroissoit que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur, prouvoient quelque intervention de l'esprit séducteur, on les exorcisa comme des démons.

EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre Sévere, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J. C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte, pour y être gouver-

X x

neur ; & peu de tems après il lui commanda d'aller en Candie , où il le fit tuer par des gens qui lui étoient affidés.

EPAMINONDAS , capitaine Thébain , d'une famille distinguée , descendant des anciens rois de Béotie ; porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens , alliés des Thébains , & lia une amitié étroite avec Pelopidas , qu'il défendit courageusement dans un combat. Pelopidas délivra , par le conseil de son ami , Thebes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas , élu général des Thébains , gagna l'an 371 avant J. C. la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Les Lacédémoniens y perdirent leurs meilleurs troupes & leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thebes venoit d'acquérir par ses succès sur Lacédémone , Epaminondas entra dans la Laconie , à la tête de 50 mille combattans , soumit la plupart des villes du Péloponnèse , le traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messene , & fut long-tems l'objet de la haine & de la colere de Lacédémone. C'étoit encore un ennemi implacable qu'il lui donnoit. Par une de ces humeurs bizarres qui font la seule regle de la multitude & des cœurs démocratiques , Epaminondas , après avoir servi sa patrie , fut traité en criminel d'état. Une loi de Thebes défendoit de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avoit violé cette loi , mais c'étoit pour donner la victoire à ses concitoyens. Les

juges alloient le condamner à mort , lorsqu'il demanda qu'on mit sur son tombeau , « qu'il » avoit perdu la vie pour avoir » sauvé la république ». Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains ; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie , & y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens & ceux de Mantinée , les Thébains volèrent au secours des premiers ; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée , à la vue même de cette ville. Le général Thébain s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur , reçut un coup mortel dans la poitrine , l'an 363 avant J. C. Ses amis regrettant qu'il ne laissât pas d'enfans : *Vous vous trompez* , leur répondit-il , *je laisse dans les batailles de Leuctres & de Mantinée , deux filles , qui me feront vivre toujours*. Telle étoit la courte philosophie des sages de l'antiquité ! Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané , & qui n'aboutissoient qu'à changer une tyrannie contre une autre , ils s'imaginoient que leurs cadavres brilleroient d'une splendeur éternelle.

EPAPHRODITE , apôtre ou évêque de Philippes , en Macédoine. Les fideles de cette ville ayant appris que S. Paul étoit détenu prisonnier à Rome , envoyèrent Epaphrodite pour lui porter de l'argent , & l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zele , & tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri , S. Paul le

renvoÿa avec une lettre pour les fideles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié, pour eux & pour Epaphrodite, l'an 62 de J. C.

EPAPHRODITE, maître d'Epictete, voyez ce mot.

EPAPHUS, voyez PHAETON.

EPÉE, (l'abbé de l') s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds & muets de naissance. Son assiduité & sa patience autant que ses talens, ont donné à ses peines un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avoit dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation, quoique personnellement il fût simple & modeste. L'abbé de l'Epée donne lui-même une idée juste, claire & précise de sa méthode dans son *Institution des sourds & des muets* (voyez le *Journal hist. & litt.*, du 15 sept. 1776, p. 81) : ouvrage écrit avec sentiment, & qui n'a pas le ton de sécheresse & de didacticisme, que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle petite oraison latine, prononcée par un de ses élèves & terminée par ce passage de la Sagesse : *Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10). On connoît le différent qui s'est élevé entre l'abbé de l'Epée & l'abbé Deschamps, qui dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvemens de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds & muets; tandis que le premier, & son défenseur, M. Desloges, regardent l'usage de signes naturels & méthodiques, comme te-

nant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une manière de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique (voy. le *Journ. hist. & litt.*, 1 oct. 1780, p. 182). Si l'on considère les élèves comme *sourds*, le moyen direct & principal d'instruction, ce sont sans doute les signes : mais ce sera l'articulation & les mouvemens de la langue, si on les considère comme *muets*. Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds & muets, plus exercé aujourd'hui & perfectionné, n'est cependant pas neuf; nous le tenons, comme tous les autres, des hommes plus instruits & moins bruyans que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que M. Pereire a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771 il présenta au roi de Suede qui se trouvoit dans cette capitale, trois muets qui parlerent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement; & lorsque M. de l'Epée commença à faire du bruit, Pereire écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquoit sa découverte. Nous avons une Dissertation latine de Jean Conrad Amman : *Sur la parole*, imprimée à Amsterdam en 1700, qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue & pénible expérience : on en voit une traduction françoise à la fin de l'ouvrage de M. Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le Sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Long-tems avant le me-

decin Amman, Jean Wallis avoit exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds & muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avoit déjà fait connoître en Espagne. Le P. Gaspar Schott a écrit des choses intéressantes sur le même objet, & M. Mercier dans la notice de ses ouvrages, lui fait honneur de la découverte. L'abbé de l'Epée est mort à Paris, en décembre 1789. M. Papillon du Rivet, dans sa belle *Epître au comte de Falkenstein*, a célébré son talent par les vers suivans :

A des signes dont l'éloquence
Supplée au langage des sons,
Les muets, les sourds de naissance
Sont exercés par ses leçons :
Du destin réparant l'injure,
Il les console de ses torts,
Et remplace en eux les ressorts
Que leur refusa la nature.

« Il ne rendoit pas, dit un au-
« teur exact dans son langage,
« les oreilles aux sourds, la
« parole aux muets ; mais il
« leur procuroit la faculté de se
« parler sans le ministère de la
« langue, & de s'entendre sans
« le secours de l'oreille. Encore
« même est-il vrai de dire en
« quelque sens, qu'il leur don-
« noit la parole ; car plusieurs
« prononçoient des mots &
« des phrases entières. Ils par-
« loient d'une manière défa-
« gréable ; on voyoit bien que
« Dieu n'avoit pas délié la
« langue, mais ils parloient ; ils
« vous répondoient même,
« pourvu qu'ils eussent vu &
« distingué le mouvement de
« vos levres, car ils n'enten-
« doient pas le son de vos pa-
« roles ». L'abbé Fauchet a fait

son *Oraison funebre*, & n'a point
hésité à exalter son opposition
aux décrets de l'Eglise, comme
le premier titre de sa gloire &
le fruit de son courage ; mais
les écrivains catholiques en ont
autrement jugé. « Que la pa-
« trie, dit l'un d'eux, paie à
« l'instituteur des sourds &
« muets, le tribut des éloges
« les plus mérités, notre voix
« s'unira à la sienne ; mais
« qu'un panégyriste imprudent,
« brouillant tout, confondant
« toutes les idées, veuille nous
« faire voir un appellant, un
« réfractaire, comme un prêtre
« modeste & courageux, l'in-
« térêt de la foi l'emportera
« sur celui d'un particulier. Ce
« prêtre (on a la mal-adresse
« de nous l'apprendre) résista
« jusqu'à la mort aux décrets
« dogmatiques du Saint-Siège.
« Il résista, tandis que toute
« l'Eglise étoit soumise ; il ré-
« sista, en défendant un livre
« & des erreurs que le pape,
« & avec lui l'Eglise dispersée,
« frappaient de l'anathème. Si
« c'est-là le courage de la li-
« berté dans les idées reli-
« gieuses, si c'est-là le courage
« qui fait les grands aux yeux
« de la Religion, qu'est-ce donc
« que la docilité & la simpli-
« cité dans la foi ? Qu'est-ce
« donc que la soumission aux
« leçons des pasteurs & des
« apôtres, si souvent recom-
« mandée dans nos Livres-
« Saints ? Si c'est-là le courage
« de la vérité, quel sera donc
« celui de la révolte, de l'opi-
« niâtreté contre cette Eglise
« & ces pasteurs, dont il nous
« est dit : *Celui qui vous*
« *écoute, m'écoute ; celui qui*
« *vous méprise, me méprise n.*

EPERNON, voyez VALLETTE.

EPEUS, frere de Péon, & roi de la Phocide, régna après son pere Panopée. Il inventa, selon Plin, le Béliet pour l'attaque des places. On dit qu'il construisit le cheval de Troie, & qu'il fonda la ville de Metapont.

EPHESTION, ami & confident d'Alexandre-le-Grand, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J. C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, aimoit Alexandre, au-lieu que Craterus aimoit le roi. Le conquérant donna les marques de la plus vive douleur, & même d'une douleur cruelle & insensée. Il interrompit les jeux, il fit mourir en croix le médecin qui l'avoit soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversement du genre d'amour qu'il avoit eu pour ce courtisan, mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'étoit un amour absurde. En tout cas il n'y aura pas de jugement téméraire de croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement, que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

EPHIALTE & OCHUS, enfans de Neptune & d'Iphimédie, étoient deux géans, qui chaque année croissoient de plusieurs coudées & grossissoient à proportion. Ils n'avoient encore que 15 ans, lorsqu'ils voulurent escaler le ciel. Ces deux freres se tuerent l'un l'autre, par l'adresse de Diane, qui les brouilla ensemble.

EPHORE, orateur & historien, vers l'an 352 avant J. C.,

de Cumes en Ionie, fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont quelques anciens ont fait l'éloge, & dont d'autres, parmi lesquels Dion-Chrysostome, Suidas, &c., ont parlé d'une manière peu avantageuse. Il paroît qu'il étoit imbu de certains principes qui influoient beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ephore qui a écrit une *Histoire* de l'empereur Gallien en 27 livres.

EPHRAÏM, 2e. fils du patriarche Joseph & d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J. C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm & Manassès; le saint patriarche les adopta & leur donna sa bénédiction, en disant que *Manassès seroit chef d'un peuple, mais que son frere seroit plus grand que lui, & que sa postérité seroit la plénitude des nations* : & mettant, par une action prophétique, la main droite sur Ephraïm, le cadet, & la gauche sur Manassès. Ephraïm eut plusieurs enfans en Egypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étoient au nombre de 40500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre-Promise, Josué, qui étoit de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au Couchant & le Jourdain à l'Orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

EPHREM, (S.) diacre d'Edeffe, fils d'un-laboureur de

Nisibe, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égaremens, & se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes & les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit, pourvu qu'elle le suivit; mais cette malheureuse, voyant que le Saint la menoit dans une place publique, lui dit qu'elle rougiroit de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : *Tu as honte de pécher devant les hommes, & tu n'as pas honte de pécher devant Dieu, qui voit tout & qui connoît tout!* Ces paroles touchèrent la prostituée, & dès-lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse, où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, & ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avoit ignoré. Le clergé, les monasteres le choisirent pour leur guide, & les pauvres pour leur pere. Il sortit de sa retraite, dans un tems de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. S. Ephrem avoit composé plusieurs Ouvrages en syriaque pour l'instruction des Infideles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de Sa-

bellius, d'Arius, d'Apollinaire & des Manichéens. On a une très-belle édition en latin, grec & syriaque, de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-folio, publiés à Rome depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins de M. Assemani, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avoit chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Cette édition est enrichie de prolégomenes, de préfaces, de notes. Les Ouvrages de piété de S. Ephrem ont été traduits en françois, par M. l'abbé le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ses écrits tirent leur principale force du génie & des figures propres aux langues orientales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, & que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une ame qui s'épanche; on y remarque par-tout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité, & de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il étoit. Il y paroît uniquement occupé des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie sous la main toute puissante d'un Dieu infiniment saint & terrible dans sa justice; la présence divine lui inspire une frayeur respectueuse: le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer & à prêcher les austérités de la pénitence, & l'anime à travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les ames les sen-

imens dont elles font l'image : elles y portent tout-à-la-fois la lumière & la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagere ; c'est une flamme qui dévore & détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'ame en elle-même, & qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, » dit S. Grégoire de Nyffe, » qui ne deviendrait le plus » humble des hommes, en » lisant ses discours sur l'Humi- » lité ? Qui ne serait enflammé » d'un feu divin, en lisant son » traité de la Charité ? Qui » ne désirerait d'être chaste de » cœur & d'esprit, en lisant les » éloges qu'il donne à la chas- » teté » ? S. Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son tems, avec S. Grégoire de Nyffe, S. Basile, Théodorèt. Le premier l'appelle le *Docteur de l'univers* ; le dernier, la *Lyre du Saint-Esprit*.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origene, & à la condamnation des Trois-Chapitres, écrivit plusieurs ouvrages pour la défense du concile de Chalcédoine, de S. Cyrille & de S. Léon, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

EPICHARME, poète & philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de pieces, que Plaute imita dans la suite. Il avoit aussi composé plusieurs Traités de philosophie & de médecine, dont Platon fut profiter. Aristote &

Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ & Χ. Il vivoit vers l'an 440 avant J. C., & mourut âgé de 90 ans. Il disoit que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail* ; ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

*Nil sine magna
Visa labore dedit mortalibus.*

EPICTETE, philosophe stoïcien d'Hierapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription : mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, & mourut sous Marc-Aurele, dans un âge fort avancé. Arrien son disciple publia *14 Livres de Discours*, qu'il avoit entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. « Quelques auteurs, » dit M. Formey, par un zèle » peu judicieux, ont voulu » trouver dans ce livre la morale du Christianisme. On est » surpris de voir combien le » savant Dacier (*voyez ce mot*) » s'est donné de peine pour » cela, & qu'il n'ait pas senti » la différence extrême qui se » trouve entre ces deux philosophies, quoique la pratique en paroisse au premier coup-d'œil la même. Avez- » glé à ce point, il n'a cherché » qu'à donner un sens chrétien » à tout ce qu'il a traduit ». Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J. C., & les Evangiles étant déjà répandus.

par toute la terre, Epictète les a connus & en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'ame & le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. « Dacier, continue M. Formey, n'est pas le premier qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons une vieille Paraphrase d'Epictète attribuée à un moine Grec, dans laquelle on trouve l'Evangile & Epictète également défigurés. Un Jésuite (le P. Mourgues), homme de plus d'esprit, a mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du Stoïcien & du Chrétien, a pu faire prendre le change à ceux qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire; mais au fond il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, & la morale d'Epicure n'est pas plus contraire à la morale de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoïcien. La somme du premier se réduit à ceci : *Ne pense qu'à toi; ne sacrifie tout, qu'à ton repos.* La morale du Chrétien se réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout ton cœur; aime les hommes comme toi-même*. Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon & d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous ferions tentés d'y chercher. Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent dans les

» événemens qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de la nécessité des choses, si peu consolante en elle-même, ou de cette fierté stoïque, par laquelle le sage s'enveloppe dans sa propre vertu, & se regarde comme inaccessible aux coups du sort; vertu & fierté de l'ame qui ne fait que concentrer les peines au-dedans, & ne les rend souvent que plus sensibles ». Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictète, ce n'étoit dans la réalité qu'un sage imaginaire & chimérique, un philosophe fier & orgueilleux, qui dans la disgrâce affectoit un air de constance & d'intrépidité, sous lequel il cachoit sa sensibilité. Son maître Epaphrodite, lui ayant donné, dans un moment de colere, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictète lui répondit froidement : *Si vous frappez ainsi, vous la rompez.* Cette réponse d'une philosophie déplacée, irrita davantage Epaphrodite, qui le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua : *Ne vous l'avois-je pas dit que vous me la rompiez?* L'Epicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'ame fausse & apparente, un dépit secret & malicieux, exprimé de façon à attiser la colere de celui qu'on vouloit morguer par cette froideur factice), demande si le Dieu des Chrétiens a jamais dit des choses aussi belles? Origene répond à cela d'une manière

non moins solide qu'ingénieuse : Notre Dieu, dit-il, n'a prononcé aucune parole ; ce qui est bien plus merveilleux & bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence auroit conservé sa jambe. Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu ; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, & inflexible à ses prières. Le célèbre J. B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable :

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du Paganisme ;
Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

Les meilleures éditions d'*Epictète* sont celles de Leyde, 1670, in-24 & in-8°, cum notis variorum ; d'Utrecht, 1711, in 4° ; de Londres, 1739 & 1741,

en 2 vol. in-4°. Le P. Mourgues, l'abbé de Bellegarde & M. Dacier, l'ont traduit en françois. Voyez MOURGUES.

EPICURE, naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 342 avant J. C., de parens obscurs. La mere du philosophe étoit une de ces femmes qui couvroient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondoit dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisoit, lui ayant récité ce vers d'Hésiode : *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.* — Eh ! qui le produisit, lui demanda Epicure, puisqu'il étoit le premier ? — Je n'en fais rien, dit le grammairien, il n'y a que les philosophes qui le sachent. — Je vais donc chez eux pour m'instruire, repartit l'enfant ; & dès-lors il cultiva la philosophie ; mais il n'y trouva jamais les éclaircissements qu'il y cherchoit ; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atômes & du hasard imaginé par Leucippe & Démocrite. Après avoir parcouru différens pays, Epicure se fixa à Athenes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophoit avec ses amis & ses disciples. On venoit à lui de toutes les villes de l'Asie & de la Grece. Sa doctrine étoit que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté* ; & l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs & multiplie les disciples.

Il est bien vrai que quelques critiques, & la plupart des beaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, & donner au mot *volupté*, un sens qu'il n'eut jamais; mais les vrais savans ont toujours regardé cette justification comme une chimere, & comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a parlé beaucoup de vertu; mais sa vertu c'est la *volupté*; & en cela il est très-raisonnable & très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matiere d'une jouissance agréable, est matiere de vertu dans le système de l'athée; la raison en persuade & en autorise l'acquisition; ce seroit folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur*, & n'ajoutera-t-on jamais le reste : *nec cum virtute nisi jucundè*? Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicurienne la volupté des sens (*De Finib. l. 3, n. 46*). Ceux qui entendent le plaisir de l'ame, n'ont pas lu les premiers vers de Lucrece, disciple & interprete d'Epicure :

Enceadum genitrix, divùmque bonumque voluptas.

Est-ce que Vénus présidoit aux

plaisirs de l'esprit? « Quoi, » disoit Cicéron, je ne fais point ce que c'est *ἡδὴ* en grec, & *voluptas* en latin? » Quiconque veut être Epicurien, l'est en deux jours; » & je serai le seul qui ne pourrai y rien comprendre! » Vous dites vous-même qu'il ne faut point de lettres pour devenir philosophe (il parle à un Epicurien); en vérité quoique je sois naturellement assez modéré dans la dispute, » je l'avoue, j'ai peine à me contenir ». En effet, pourquoy Cicéron n'auroit-il pas compris ce que les Epicuriens, la plupart fort bornés, & incapables d'entrer dans des discussions fines, comprenoient dès le premier mot? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connoissance par le sentiment seul. » Pourquoi tergiverser, dit encore Cicéron en apostrophant ce philosophe, font-ce vos paroles ou non? voici, » voici ce que vous dites dans le livre qui contient votre doctrine sur cette matiere : » Je déclare, dites-vous, que je ne reconnois aucun autre bien que celui que l'on goûte par les saveurs & par les sons agréables, par la beauté des objets sur lesquels tombent nos regards, & par les impressions sensibles que l'homme reçoit dans toute sa personne; » & afin qu'on ne dise pas que c'est la joie de l'ame qui constitue ce bonheur, je déclare que je ne conçois de joie dans l'ame, que quand elle voit arriver ces biens, dont je viens de parler, &c. Est-ce que je mens? est-ce que j'invente?

» Qu'on me réfute; je ne de-
 » mande, je ne cherche en tout
 » que la vérité ». Après tout ,
 si les Epicuriens entendoient
 par le mot de *volupté* autre
 chose que ce qu'on entend ordi-
 nairement, ils n'étoient guere
 habiles d'aller employer dans
 un pays où ils avoient tant de
 rivaux & d'ennemis, une ex-
 pression dont le sens, au moins
 équivoque, pouvoit donner
 prise à la calomnie. « Qui les
 » obligeoit, s'ils avoient des
 » idées pures & exemptes de
 » tout reproche, de présenter
 » la vertu sous l'habit d'une
 » courtisane décriée »? *Quid*
enim necesse tanquam meretricem
in matronarum cætum, sic volup-
tatem in virtutum concilium ab-
ducere? invidiosum nomen est &
infamiae subiectum.... Les mœurs
 d'Epicure étoient parfaitement
 conformes à sa doctrine; il a
 vécu en digne chef de cette
 classe d'hommes qu'Horace ap-
 pelle *Epicuri de grege porcos*.
 Voltaire & les Encyclopédistes
 veulent absolument qu'Epicure
 ait été un homme de bien. Ceux-
 ci disent « qu'il reçut dans ses
 » jardins plusieurs femmes cé-
 » lebres. Léontium, maîtresse
 » de Métrodore; Philénide,
 » une des plus honnêtes fem-
 » mes d'Athènes; Nécidie,
 » Hérotie, Hédie, Marmarie,
 » Boidie, Phédrie ». Or toutes
 ces femmes célèbres & honnêtes
 étoient des femmes perdues de
 réputation, suivant Diogene
 Laërce & les anciens écrivains.
 Il faut compter extrêmement
 sur l'ignorance de ses lecteurs,
 pour leur présenter Philénide
 ou Philénis, pour une des plus
 honnêtes femmes d'Athènes; il
 ne reste plus qu'à leur faire

croire que Messaline étoit une
 des plus honnêtes femmes de
 Rome. Philénis étoit plus cou-
 pable que Messaline : non con-
 tente d'avoir corrompu la jeu-
 nesse de son tems, elle voulut
 encore corrompre la jeunesse
 des siècles futurs, par un livre
 abominable qu'elle composa
 (voy. les Adages de Junius sur
 ces mots : *Philaidinis commen-*
tarii, & la remarque P. de l'art.
Hélène dans le Dict. de Bayle).
 On ne peut lire saint Clément
 d'Alexandrie, Lucien, Martial,
 Athenée, Suidas, Giraldi, &c.,
 sans avoir le nom de *Philénis*
 en exécration. Si messieurs les
 Encyclopédistes avoient seu-
 lement ouvert les Dictionnai-
 res de Gouldman, d'Erienne,
 d'Hoffman, &c., ils auroient
 trouvé le nom de *Philénis* suivi
 d'une épithete infame; & Dio-
 gene Laërce donne la même
 épithete à Nécidie, à Hérotie,
 & aux autres compagnes de
 Philénis. Epicure étoit aussi dé-
 bauché que les femmes qu'il
 fréquentoit. « Quand je le vou-
 » drois, dit Plutarque, il me
 » seroit impossible de passer
 » par-dessus l'impudence &
 » l'impertinence de cet homme,
 » dont les appétits voluptueux
 » requéroient des viandes ex-
 » quises, des vins délicieux,
 » des senteurs délicates, &
 » par-dessus tout cela encore,
 » de jeunes femmes, comme
 » une Léontium, une Boidion,
 » une Hédia, une Nicédion,
 » qu'il entretenoit & nourris-
 » soit ». On n'ose rapporter ce
 qu'ajoute Plutarque des affreux
 débordemens d'Epicure avec
 son familier Polienus & une
 courtisane native de la ville
 de Cyfique (voyez Plutarque

dans le traité : *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, & l'article *Leontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 avant J. C. d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasionné par de longues & d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative & de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa Vie & ses Ecrits*, La Haye, 1656, in-8°. M. l'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, in-4°, 1758. Cumberland & Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies & des libertins, toute la justice qu'il mérite.

EPIMENIDE de Gnosse dans la Crete, passe pour le 7e. sage de la Grece dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie & la philosophie. Il faisoit accroître au peuple qu'il étoit en commerce avec les dieux. On l'appella à Athenes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns; & selon d'autres, avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit aussi qu'il s'endormit 27 ans dans une caverne, dont étant sorti, il ne fut reconnu de personne & ne reconnoissoit plus personne. De retour en Crete, il composa plusieurs ouvrages en vers, & mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J. C. S. Paul, dans son *Epître* à Tite, a cité le vers où ce

poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenfes semper mendaces, mala bestie, ventres pigri*. — Diogene Laërce parle de trois autres EPIMENIDES, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

EPIMETHÉE, fils de Japet, & frere de Prométhée. Celui-ci avoit formé les hommes prudents & ingénieux, & Epiméthée les imprudens & les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, & à qui tous les dieux donnerent quelque belle qualité pour la rendre parfaite. Il eut de ce mariage Pyrrha, qui épousa Deucalion, fils de Prométhée.

EPINE, voy. SPINA (Jean).

EPIPHANÉ, fils de Carpostrate, hérétique comme son pere, fut instruit dans la philosophie Platonicienne, & crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposoit un principe éternel, infini, & alioit avec ce principe fondamental, le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes, qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruine, ce sont l'ignorance & la passion, qui, en rompant l'égalité & la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluoit delà qu'il falloit supprimer les loix & rétablir l'état d'égalité; il concluoit encore que la communauté des femmes étoit le rétablissement de l'ordre, comme la commu-

nauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusques-là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du 3^e. siècle. Sa doctrine avoit tellement plu au peuple, qu'il l'évéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie, & l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE, (S.) évêque de Salamine & Pere de l'Eglise, naquit dans le village de Bessanduc en Palestine, vers l'an 320. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, & fut le témoin & l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitoient. A 20 ans il fonda un monastere, & eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés & profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé & du peuple de Salamine, métropole de l'isle de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocèse, il instruisit son peuple par ses sermons, & l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, & sur-tout de celles d'Arius & d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origene, qu'il croyoit coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, & se joi-

gnit à Théodoret, pour engager S. Jean-Chrysostome à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche étoit imprudente ; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, & S. Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avoit ignoré la défense que Jean avoit faite, enfin sur ce que le monastere où il avoit fait l'ordination, n'étoit point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem (voyez le tom. 2 des Œuvres de S. Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de S. Chrysostome. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon : *Legimus S. Epiphanium episcopum, ex diacesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omnino non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet.* Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, & sur l'utilité de cette ordination. S. Epiphane mourut en mer en retournant de Constantinople à l'isle de Chypre, en 403, âgé d'environ 80 ans ; regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux ; mais peu politique, & se laissant quelquefois emporter trop loin par son zele. De tous les

ouvrages qui nous restent de ce pere, les plus connus sont: I. Son *Panarium*, c'est-à-dire, l'*Armoire aux remedes*. C'est une exposition des vérités principales de la Religion, & une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. II. Son *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, & qu'il le composa pour fixer la foi des fideles & les affermir dans la saine doctrine. III. Son *Traité des Poids & des Mesures*, plein d'une profonde érudition. IV. Son livre *Des douze Pierres précieuses*, qui étoient sur le rational du grand-prêtre: ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4°, par les soins & avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décelent une vaste lecture; mais S. Epiphane ne la puisoit pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques importants; il adopte des fables & des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élevation & la beauté de celui des autres Peres Grecs, des Chrysostome, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite & sans liaison. S. Epiphane étoit un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes & ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragmens. La meilleure édition des *Œuvres* de ce Pere est celle du P. Petau, en grec & en latin, 1622, avec de savantes notes, en 2 vol. in-folio.

EPIPHANE, patriarche de

Constantinople en 520, prit avec zele la défense du concile de Chalcédoine & de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudroient se réunir à l'Eglise Romaine, à condition qu'ils souscriront à la formule qu'il avoit dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE, le *Scholastique*, ami du célèbre Cassiodore, traduisit à sa priere les *Histoires Ecclésiastiques* de Sozocrate, de Sozomene, de Théodoret. C'est sur cette version plus fidelle qu'élégante, que Cassiodore composa son *Histoire Tripartite*. On attribue à Epiphane plusieurs autres Traductions de grec en latin. Il florissoit dans le 6e. siecle.

EPIPHANE, moine & prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que POLYEUCTE, patriarche de Constantinople en 956, mort le 16 janvier 970, nous a laissé: I. *De Syria & Urbe Sancta*, en grec & en latin, inséré dans *Symmista* d'Allatius, lib. 1. II. *Vita B. Mariae Virginis & S. Andreae apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa *Diatribes de Symeonum scriptis*, pag. 106.

EPISCOPIUS, (Simon) né à Amsterdam en 1583; professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris le parti des Arminiens contre les Gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes & factieuses, divisoient alors la Hollande. Episcopus plaida pour la

ire. Il fut insulté en public & en particulier, & insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il n'y put être admis, que comme homme de parti cité à comparaître, & non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, & le bannit des terres de la république : décision injuste & absurde de la part de gens qui ne reconnoissoient point de juges en matière de doctrine, & qui s'arrogéient en même tems, une infaillibilité qu'ils refusent à l'Eglise universelle (voyez ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS). Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de Gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les Jésuites. Son exil dura quelque tems ; mais enfin l'an 1626 il revint en Hollande, pour être ministre des Remontrants à Rotterdam. Huit ans après il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le college que ceux de sa secte venoient d'y ériger. Il y mourut en 1643 d'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnoissent l'autorité de l'Ecriture-Sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'étoit ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avoit fait soupçonner de Socinianisme, & il n'avoit pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le Nouveau-Testament*. L'on sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensoit que JESUS-CHRIST n'étoit pas Dieu. Du Calvi-

nisme au Socinianisme dit fausement un théologien, *il n'y a qu'un pas* : & rarement même on s'arrête là (voyez LENTULUS, SERVET, &c.). Ses *Ouvrages de Théologie* ont été publiés à La Haye en 1678, 2 vol. in-fol. Episcopius étoit fort diffus, mais clair ; & très-emporé, quoiqu'apôtre du Tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnemens. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Ouvres*, publiées par Courcelles. Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8°.

ERARD, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini sa femme, qui l'avoit quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit, dit-on, par l'agitation du poulx d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avoit pour sa belle-mère, & prétendit l'en avoir guéri. Seleucus-Nicanor, son pere, donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvoit l'usage de la saignée, des purgations & des remèdes violens. Il réduisoit la médecine à des choses très-simples, à la diète, aux tisannes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont les injures du tems ont privé la postérité.

ERASME, (Didier) *Desiderius Erasmus*, naquit à Ro-

terdam en 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Pierre Gheeraeds, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14 il perdit son pere & sa mere; à 17 il se fit chanoine régulier de S. Augustin à Stein, près de Gouda; à 25 il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration étoit très-vive, & sa mémoire très-heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talens en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, & y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres & courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux: il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avoient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis (depuis Léon X), le rechercherent & l'applaudirent. Erasme auroit pu se faire un fort heureux & brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisoient espérer de la part de Henri VIII, lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus, grand-chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer, Morus fut si agréa-

blement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit: *Vous êtes Erasme, ou un Démon.* On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre; mais il la refusa. Il fit un second voyage en France l'an 1510, & peu de tems après il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasme fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il alloit assez souvent dans les Pays-bas & même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X ayant été élevé sur le Saint-Siege, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son *Edition grecque & latine du Nouveau-Testament*, & reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon, & par les autres souverains pontifes. Paul III vouloit l'honorer de la pourpre Romaine; Clément VII & Henri VIII lui écrivirent de leur propre main pour se l'attacher. Le roi François I, Ferdinand roi de Hongrie, Sigismond roi de Pologne, & plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint) lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer

procurer beaucoup de gêne. L'hérésarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des Réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardoit comme une nouvelle espèce d'hommes *obstinés, médisans, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditieux forcés, incommodes aux autres, divisés entr'eux....* On a beau vouloir, disoit-il en plaisantant, que le Luthéranisme soit une chose tragique; pour moi je suis persuadé que rien n'est plus comique; car le denouement de la pièce est toujours quelque mariage. Les Réformateurs devenant, tous les jours, plus brillans à Bâle, il se retira à Fribourg, qu'il quitta après un séjour de sept ans pour revenir à Bâle, où il mourut d'une dyssenterie en 1536, à 69 ans. Il avoit été, durant tout le cours de sa vie, d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte & la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Bâle, qu'il avoit illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grand'place, sur la base de laquelle on lit ces paroles :

*Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ polioris
Vindici & insauratori.*

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique Crucifix de bronze; ce qui donna lieu à Vondel, poëte Hollandois, de

Tome III.

faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Roterdamois (*voyez VONDEL*). Il fut le plus bel-esprit & le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Peres de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, & inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avoit formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé, & quoiqu'un peu bigarré, il ne le cede en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la Religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Peres. Il se plaît à grossir les vices de son tems; jamais sa plume n'est plus féconde en satyres, que quand il parle des religieux & des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même lorsqu'il dit, Lib. 1, Epist. 11 : *Ut ingenuè, quod verum est, fatear, sum naturâ propensior ad jocos quàm fortasse deceat, & linguæ liberioris quàm nonnumquam expedit.* On peut voir sur ce point la Préface du P. Canisius sur les *Epîtres de Saint Jérôme*, & l'*Apparat Sacré* du P. Possevin. Se tenant trop sur ses propres lumières dans les matières de Religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris & de Louvain, & mis à l'*Index* du concile de Trente. *Damnatus in plerisque*, dit un auteur mo-

Y y

derne, *suspectus in multis, cautè legendus in omnibus*. Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu & qu'il est mort dans le sein de l'Eglise Catholique, comme l'a montré Jacques Marfollier dans son *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713: ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, & contre lequel le P. Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrard Goclenius son intime ami, qu'il voudroit finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avoient produites dans cette ville: *Ob dogmatum diffensionem malim alibi finire vitam*. Cet homme célèbre essuya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge & à la critique, il traitoit ses adversaires avec dédain & avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités & aux richesses. Il étoit ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami & constant dans ses amitiés; en un mot, il n'étoit pas moins aimable homme, qu'homme savant. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bâle par le célèbre Froben son ami, en 9 vol. in-fol. Les 2 premiers & le 4e. sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique & de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la Folie* & les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les

désordres & ridicules de son tems, ou contre ce qui lui a paru tel. « Les détails, dit un » critique, en sont froids, pro- » lixes, exagérés; quelquefois » plats & dégoûtans. Il est in- » concevable que ce livre ait » pu jouir d'une si grande vo- » gue; il n'y a que le style & » le nom de l'auteur qui peu- » vent avoir produit cet en- » chantement ». On ne doit pas juger plus favorablement ses *Colloques*, qu'on lit plus pour la latinité, que pour le fond des choses. Il y a çà & là des endroits lubriques & obscurs, déplacés dans tout ouvrage; mais sur-tout dans un prétendu livre d'éducation, qu'Erasme écrivoit pour le fils de Froben: quand on réfléchit que l'auteur avoit alors 60 ans, on ne fait plus qu'en penser, ou bien on ne le fait que trop. Le 3e. vol. renferme les *Epîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise; le 5e., les *Livres de Piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son tems; le 6e., la *Version du Nouveau-Testament*, avec les notes; le 7e., ses *Paraphrases sur le Nouveau-Testament*; le 8e., ses *Traductions des Ouvrages de quelques Peres Grecs*; le dernier, ses *Apologies*. Jean le Clerc a donné une nouvelle édition de tous ces différens ouvrages, en 11 vol. in-fol., à Leyde, chez Vander-Aa, 1703. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis variorum*, 1676, in-8°; & à Paris, Barbou, 1765, in-12. On en a une assez mauvaise traduction française, Amsterdam, 1728, in-8°; Paris, 1751, in-8°. & in-4°.

figures; & une autre de M. Barret, Paris, 1789, in-12. Les Elzevirs ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12; de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition, *cum notis variorum* 1664 ou 1693, in-8°. Ils ont été traduits en françois par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Ceux qui voudront connoître Erasme plus en détail, peuvent lire l'*Histoire de sa Vie & de ses Ouvrages*, mise au jour en 1757, par M. de Burigny, en 2 vol. in-12. Quoiqu'assez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *Testament* écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Beze. On lui a fait cette épigraphe:

Pallida mors magnum nobis accepit

Erasmum,

Sed Desiderium tollere non

potuit.

ERASTE, (Thomas) médecin, né en 1524, à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui : I. Divers Ouvrages de médecine, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin & charlatan; on y voit qu'il se méloit de magie, & que le diable lui rendoit des visites; Bâle, 1572, in-4°. II. Des *Theses* qui ont fait beaucoup de bruit dans le tems; Zurich, 1595, in-4°. III. *Opuscula*, 1590, in-

fol. IV. *Confilia*, Francfort, 1598, in-fol. V. *De auro portabili*, in-8°. VI. *De Putredine*, in-8°. VII. *De Theriaca*, Lyon, 1606, in-4°. VIII. *De Lamiis seu Strigibus*, Bâle, 1577, in-8°. IX. Des *Theses* contre l'excommunication, & l'autorité des consistoires, Amsterdam, 1649, in-8°. Il paroît que l'auteur étoit dans le cas de les craindre. Le médecin étoit préférable chez lui au controversiste; mais ni l'un ni l'autre ne méritoient le premier rang.

ERATO, l'une des neuf Muses, préside aux poésies lyriques. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrtes & de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, & ayant à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc & son carquois.

ERATOSTHENE, Grec Cyrenéen, bibliorhéciaire d'Alexandrie, mort 196 ans avant J. C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, & excella dans le premier & le dernier genre. On lui donna le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'Univers*, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis; & s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais (voyez CONDAMINE). Il forma le premier observatoire, & observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une

méthode pour connoître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entr'eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratoſthene*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, & il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans & accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratoſthene, a été imprimé à Oxford, en 1672, 1 vol. in-8°. On en a deux autres éditions dans l'*Uranologia* du P. Petau, 1630; & à Amsterdam, dans le même format, 1703.

ERATOSTRATE, voyez EROSTRATE.

ERCHEMBERT, Lombard, vivoit dans le 9e. siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, & fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de S. Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* depuis l'an 774 jusqu'en 888, à l'*Histoire des Lombards*, par Paul Diacre. Il ajouta à ce *Supplément* l'*Histoire de la ruine & de la restauration du Mont-Cassin* & de l'incurſion des Arabes jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe*, évê-

que de Capoue, en vers, & un *Abrégé de l'Histoire des Lombards*, mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des Clercs-Réguliers, a publié son *Supplément* qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4°. Camille Peregrin l'a donné de nouveau au public dans son *Histoire des Princes Lombards*, en 1643, in-4°.

ERULLA-Y-CUNIGA, (Don Alonzo d') fils d'un jurisconsulte célèbre, étoit gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien. Il fut élevé dans le palais de Philippe II, & combattit sous ses yeux à la célèbre bataille de Saint-Quentin, en 1557. Le guerrier, entraîné par le desir de connoître les pays & les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou & du Chily s'étoient révoltées contre les Espagnols, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. il passa sur les frontières de Chily dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défait à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son Poème de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves & hardies. Le poète conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul

plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce Poëme, composé de plus de trente-six chants, & trop long de la moitié, fut imprimé pour la première fois en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12.

ERCKERN, (Lazare) surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne & du Tirol, sous 3 empereurs, a écrit *sur la Métallurgie* avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la première fois en 1694, à Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

ERÈÈ, fils du Chaos & des Ténèbres, épousa la Nuit, & en eut l'Æther & le Jour. Il fut métamorphosé en fleuve, & précipité dans le fond des enfers pour avoir secouru les Titans.

ERECTHÉE ou ERICTHÉE, fut un chasseur que Minerve prit soin d'élever, & de faire proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il favoit tirer de l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon son fils étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de fleche sans blesser son enfant.

ERECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son pere vers l'an 1400 avant J. C. Il partagea tous les habitans de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire, en guerriers, artisans, laboureurs & pâtres), pour éviter la confusion qui

pouvoit naître du mélange des conditions. Il fut pere de Cecrops, 2e. du nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-pere, roi de Megare. Ce prince régna 50 ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, & on lui érigea un temple à Athenes. C'est sous son regne que les Marbres d'Arundel placent l'enlèvement de Proserpine, & l'institution des Mysteres Eleusiniens; ce qui n'empêche pas que son regne n'appartienne à l'histoire des tems fabuleux.

ERENNIEN, voyez HERENNIEN.

ERESICTHON ou ERISICTHON, Thessalien, fils de Triopas. Cérès, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui étoit consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien, sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille, nommée Métra. Neptune qui avoit aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son pere la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'étoit pas plutôt livrée à ceux qui l'avoient achetée, qu'elle se déroboit à eux en se changeant à chaque vente, en bœuf, en cerf, en oiseau, ou autrement. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son pere, qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

ERGINUS, roi d'Orchomene après son pere Clymenus, fut en guerre avec Hercule, qui le vainquit, le tua & pillâ ses états. Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses Odes.

ERIC IX, (S.) fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1150, mais en même tems les Goths éleverent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasionna de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régneroit seul sur les Goths & les Suédois, qui ne feroient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderoit après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandois, en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étoient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit S. Henri, archevêque d'Upsal, dont le siege avoit été érigé en métropole, l'an 1148, par le pape Eugene III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquoit en même tems à policer ses états par de bonnes loix. On a de lui un code qui porte son nom. Le zele de ce prince pour le bon ordre & sa piété lui firent des ennemis qui l'assassinerent le jour de l'Ascension, 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa *Vie* en latin, & Jean Scheffer l'a enrichie de notes; Stockholm, 1675, in-8°.

ERIC XIII, roi de Suede, de Danemarck & de Norwege, dut la premiere couronne à la reine Marguerite,

appelée la *Sémiramis du Nord*, & obtint la seconde après la mort de cette héroïne en 1412; mais il ne fut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avoit confirmées par serment, il les opprimoit par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, & parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui étoit élective. Les peuples, secondés par la noblesse & le clergé, le déposerent. Eric voulut se soutenir sur le trône par les armes; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438, en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure & languissante.

ERIC XIV, fils & successeur de Gustave I dans le royaume de Suede, fut aussi foible & encore plus cruel qu'Eric XIII. Il auroit désiré de se marier avec Elizabeth, reine d'Angleterre, qui ne vouloit pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône & son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Des soupçons très-mal fondés, le porterent à faire arrêter Jean son frere, & à le tenir pendant 5 ans dans une dure prison. Ce prince infortuné, ayant obtenu sa liberté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit, & l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour; & traîné de prison en prison, il fut enfin confiné dans le château d'Euriby dans l'Uplande. En vain

y invoqua-t-il en sa faveur, les loix qu'il avoit fait taire quand il faisoit mourir des innocens, ou qu'il assassinoit ceux qui lui faisoient des remontrances; elles restèrent muettes pour lui, & il y mourut le 26 février 1577. Il n'avoit régné que 8 ans. Olof Celsius a donné l'Histoire de ce prince, qui a été traduite en françois par Genet; Paris, 1777.

ERIC, (Pierre) navigateur hardi, mais cruel, obtint de la république Vénitienne, le commandement d'une flotte sur la Mer-Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où étoit la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportoit à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire, & de ceux qui étoient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva, perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mere; & après avoir fait violer 40 femmes, qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, & fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avoit fait.

ERICTHONIUS, fils de Vulcain & de la Terre, fut le 42. roi d'Athènes. Après sa naissance, Minerve l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de Cecrops, Aglaure, Herfé & Pandrose, avec défense de l'ouvrir; mais Aglaure & Herfé n'eurent aucun égard à la défense. Minerve les punit de leur cu-

riosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipiterent. Ericthonius devenu grand, & se trouvant les jambes si tortues qu'il n'osoit paroître en public, inventa les chars. Il se servit si utilement de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps étoit cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du Chartier ou Bootès. Il succéda à Amphyc-tion vers 1513 avant J. C., régna 50 ans. Il institua les jeux Panathénaïques en l'honneur de Minerve.

ERIGENE, voyez SCOT.

ERIGONE, fille d'Icare, se pendit à un arbre, lorsqu'elle fut la mort de son pere, que Mœra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de Bacchus, qui pour la séduire se transforma en grappe de raisin. Les poètes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la *Vierge*.

ERINNE, dame Grecque, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on possède quelques fragmens dans le *Carmina Novem Poët. Fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°. On en trouve des imitations en vers françois dans le *Parnasse des Dames*, de M. Sauvigny.

ERIOCH ou ARIUCH, roi des Eliciens ou Elyméens, le même que le roi d'Elassar, qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodôme & de Gomorrhe. Ses états étoient entre le Tigre & l'Euphrate. Ce fut sur ces terres que sa

donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, & Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERITHRÆUS, (Janus Niriinus) voyez Rosset.

ERIZZO, (Paul) d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1469 par la défense de Négrepont, dont il étoit gouverneur. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserveroit la vie. Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, & trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avoit pas voulu condescendre à ses desirs.

ERIZZO, (Sébastien) noble Vénitien, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, & a laissé un *Traité en italien sur les Médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui : I. *Des Nouvelles en six journées*, Venise, 1567, in-4°. II. *Trattato della via inventrice e dell' instrumento de gli Antichi*, Venise, 1564, in-4°.

ERK. VINS de Steinbach, architecte, mort en 1305, a donné le plan de la magnifique cathédrale de Strasbourg, dont il dirigea la construction pendant 28 ans, & qui fut achevée sur ses desins. La tour ne fut achevée qu'en 1449. Elle a 514

pieds d'élévation. La solidité en égale la légèreté & la délicatesse.

ERLACH, (Jean-Louis) né à Berne, d'une maison de Suisse, très-distinguée par l'ancienneté de sa noblesse & par les grands-hommes qu'elle a produits, & la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, & se signala en diverses occasions. Sa valeur & ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régimens d'infanterie & de cavalerie Allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; & Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, & la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Un de ses descendans publia en 1784 des *Mémoires de sa Vie*, 4 vol. in-12. Il y a des traits intéressans, mais aussi beaucoup d'inutiles & de petitesse, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur. — Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe-Louis d'ERLACH, membre du conseil souverain de Berne, dont il a paru en 1789 un prétendu *Code du bonheur*, 6 vol. in-8°, fruit de l'impété & d'une verbiageuse déraison.

ERNECOURT, voy. BALMONT.

ERNEST, archiduc d'Autriche, 36. fils de l'empereur.

Maximilien II, frere de Rodolphe II, fut nommé par Philippe II gouverneur des Pays-Bas après la mort d'Alexandre de Parme en 1592; il n'arriva à Bruxelles qu'au commencement de 1594, & essaya d'abord les moyens de conciliation & de paix; mais les rebelles ne lui répondirent que par des injures, & prétendirent qu'il avoit voulu faire assassiner le comte Maurice de Nassau, par un prêtre: Quand on considère la fausseté de tout ce qu'ils débitoient alors contre les Espagnols & les Catholiques, & sur-tout la maniere dont ils agissoient avec les prêtres, qu'ils faisoient mourir par des supplices inouis, uniquement en haine du sacerdoce catholique (*voyez* Corneille MUSIUS & Ferdinand de TOLEDE), on ne peut considérer cette inculpation que comme une calomnie, dont ils ne produisirent aucune espece de preuve, & qui essuya les variations les plus propres à la réfuter; car plusieurs de leurs gazettes sont de ce prétendu assassin, un soldat garde-du-corps, exécuté à Berg-op-Zoom, d'autres un prêtre de Namur, exécuté à La Haye. Aussi Bentivoglio, dans son *Histoire des guerres de Flandre*, où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de la prétendue conspiration. Les compilateurs du Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable, la réfutent en même tems par le portrait qu'ils font d'Ernest.

» C'étoit, disent-ils, un prince
 » paisible, doux, civil & de
 » bon cœur. Si ses vertus n'é-
 » toient point éclatantes, on

» peut du moins dire qu'il n'a-
 » voit point de vices ». Il mourut le 20 février 1595, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

EROPE, femme d'Atrée, succomba aux sollicitations de Thyeste. Elle en eut deux enfans, qu'Atrée fit manger dans un festin à leur propre pere.

EROPE, (*Æropus*) fils de Philippe I, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent & désirèrent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J. C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

EROS, affranchi de Marc-Anroine le triumvir: *voyez* cet article.

EROSTRATE ou ERATOSTRATE, homme obscur, d'Ephese, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J. C. Les Ephésiens firent une loi qui défendoit de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat: ce fut un moyen de répandre & de perpétuer sa mémoire: mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS ou D'ERP, (Thomas) né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger; parcourut une grande partie de

l'Europe, s'arrêta long-tems à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs Juifs & quelques Mahométans qui l'aiderent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque & éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, &c., dans lesquels on remarque une profonde connoissance de ces langues. Les principaux sont : I. *Grammaire Arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748, in-4°, estimée. II. *Grammaire Hébraïque*, Leyde, 1659. III. *Grammaire Syriaque & Chaldaïque*, Leyde, 1659. IV. *Grammaire Grecque*, Leyde, 1662. V. *Psalterium Davidicum Syriacum cum versione latina*. VI. *Historia Saracenica Georgii Elmacini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-fol.; édition enrichie de cartes géographiques & généalogiques. VII. *Locmanifabula & Arabum adagia cum interpretatione latina & notis*, Amsterdam, 1656, in-4°. C'étoit un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres & à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit, pour l'attirer en Espagne & en Angleterre: Voyez Nicéron, tom. 5.

ERYCEYRA, (Fernand de Meneses, comte d') naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé dans ses premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la

chambre de l'infant don Pedro, & conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Eryceyra trouvoit des momens à donner à la lecture & à la composition. On peut consulter le *Journal étranger* de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : I. *L'Histoire de Tanger*, imprimée in-fol., en 1723. II. *L'Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, en 2 vol. in-fol. III. *La Vie de Jean I, roi de Portugal*. Ces différens livres sont utiles pour la connoissance de l'histoire de son pays.

ERYCEYRA, (François-Xavier de Meneses, comte d') arriere-petit-fils du précédent & héritier de la fécondité de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1672. Il porta les armes avec distinction, & obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général & de conseiller de guerre, & mourut en 1743, à 70 ans. Il n'étoit pas grand seigneur avec les savans; il n'étoit qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un Bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa Bibliothèque*. L'académie de Pétersbourg lui adressoit ses Mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, &c, lui faisoient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avoient laissé une bibliothèque choisie & nombreuse, qu'il augmenta de 15000 volumes & de 1000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus connus en France sont : I. *Mémoire sur la valeur des monnoies*

de Portugal, depuis le commencement de la Monarchie, in-4°, 1738. II. *Réflexions sur les Etudes Académiques*. III. 58 *Paralleles d'Hommes & 12 de Femmes illustres*. IV. *La Henriade, Poëme héroïque, avec des observations sur les regles du Poëme épique*, in-4°, 1741.

ERYPHILE, voy. AMPHIA-RAUS.

ERYTROPHILE, (Rupert) théologien du 17^e. siecle, & minître à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire méthodique sur l'histoire de la Passion*. On a encore de lui : *Catenæ aureæ in Harmoniam Evangelicam*, in-4°.

ERYX, fils de Butès & de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttoit contre les passans, & les terrassoit; mais il fut tué par Hercule, & enterré dans le temple qu'il avoit dédié à Vénus sa mere.

ESAUQUE, fils de Priam & d'Alixorhoe, aime tellement la nymphe Hesperie, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. Esaque, de désespoir, se précipita dans la mer : mais Thétis le métamorphosa en plongeon.

ESAUÛ, fils d'Isaac & de Rebecca, né l'an 1836 avant J. C., vendit à Jacob, son frere jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, & se maria à des Chananéennes contre la volonté de son pere. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mere (voyez REBECCA). Les

deux freres furent dès-lors brouillés; mais ils se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esaü mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J. C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse.

ESCALE, (Mastin de l') d'une famille que Villani fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé Jacques Fico, fut élu en 1259 podestat de Vérone, où ses parens tenoient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, & il fut dès-lors comme souverain. Mais quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conservèrent & augmentèrent même l'autorité qu'il avoit acquise dans Vérone. Mastin III de l'Escale, génie remuant & ambitieux, ajouta non-seulement Vicence & Bresse à son domaine de Vérone; il dépouilla encore les Carrare de Padoue, dont il fit Albert son frere gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, & enleva la femme d'un des Carrare dépossédés, qui sachant dissimuler à propos, flatterent l'orgueil des deux freres. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens, en faisant faire du sel dans les Lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit qu'ils vouloient rendre exclusif, firent la guerre aux l'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche-Trévisane, & enfermerent Mastin en 1339 dans

son petit état de Vérone & de Vicence. Ce tyran subalterne avoit commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouïes. Barthélemi de l'Escale, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronois. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. Antoine de l'Escale, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frere Barthélemi, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur & ses succès alarmerent le duc de Milan, qui s'empara en 1387 de Vérone & de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile & le titre de noble à Venise. Mastin III avoit eu un fils appelé Can le Grand, & ce fils, un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur & de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone & de Vicence en 1403. Son pouvoir commençoit à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avoit aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avoit faite, sous prétexte de lui aller faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins & les Véronois, ne voulant pas reconnoître ce scélérat, & las d'être disputés par de petits tyrans, se donne-

rent à la république de Venise en 1406. Brunoro de l'Escale; dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain en 1410 de rentrer dans Vérone; il échoua contre les forces Vénitiennes. Les Scaliger qui portèrent dans la république des lettres, le ton d'insolence & de hauteur que les l'Escale avoient à Vérone, prétendoient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondeoit sur des chimères.

ESCALIN, voyez GARDE (Antoine Iscalin, & non Escalin, baron de la).

ESCHINE, célèbre orateur Grec, naquit à Athenes l'an 397 avant J. C., 3 ans après la mort de Socrate, & 16 avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il étoit d'une naissance distinguée, & il avoit porté les armes avec éclat; & si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine étoit le fils d'une courtisane. Il aidoit sa mere à initier les novices dans les mystères de Bacchus, & couroit les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; & depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chasserent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différens; si celui de Démosthènes est faux, il sert à prouver que, dans tous les tems, les gens de-lettres ont été jaloux les uns des autres; & que cette jalousie a produit, dans les siècles passés comme dans le siècle présent, des injures & des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talens que dans un

âge assez avancé. Ses déclama-
tions contre Philippe, roi de
Macédoine, commencèrent à le
faire connoître. On le députa à
ce prince ; & le déclamateur
emporté, gagné par l'argent du
monarque, devint le plus doux
des hommes. Démosthènes le
poursuivit comme prévarica-
teur, & Eschine auroit suc-
combé sans le crédit d'Eubulus.
Le peuple ayant voulu quel-
que tems après décerner une
couronne d'or à son rival, Es-
chine s'y opposa, & accusa
dans les formes Crésiphon, qui
avoit le premier proposé de la
lui donner. Les deux orateurs
prononcèrent en cette occasion
deux discours, qu'on auroit pu
appeller deux chef-d'œuvres,
s'ils ne les avoient encore plus
chargés d'injures que de traits
d'éloquence. Eschine succomba ;
il fut exilé. Dégouté du métier
de rhéteur, il passa à Samos,
où il mourut peu de tems après,
à 75 ans. Les Grecs avoient
donné le nom des Graces à
trois de ses Harangues, & ceux
des Muses à neuf de ses Epîtres.
Ces trois Discours sont les
seuls qui nous restent. Eschine,
plus abondant, plus orné, plus
fleuri, devoit plutôt plaire à
ses auditeurs que les émouvoir.
Démosthènes au contraire, pré-
cis, mâle, nerveux, plus oc-
cupé des choses que des mots,
les étonnoit par un air de gran-
deur, & les terrassoit par un
ton de force & de véhémence.
Le premier avoit plus d'esprit,
le second plus de génie. Les
Harangues d'Eschine ont été re-
cueillies avec celles de Lyfias,
d'Andocides, d'Isée, de Di-
narque, d'Antiphon, de Lycur-
gue, &c., par les Aldes, 3 vol.

in-fol., 1513 : l'abbé Auger a
donné une *Traduction* d'Eschine
avec celle de Démosthènes,
Paris, 1777, 5 vol. in-8°.

ESCHINE, philosophe Grec.
On ignore le tems auquel il
vivoit. Nous avons de lui des
Dialogues avec les notes de le
Clerc, Amsterdam, 1711, in-
8°, qui se joignent aux auteurs,
cum notis variorum.

ESCHYLE, né à Athenes
d'une des plus illustres familles
de l'Attique, signala son cou-
rage aux journées de Marathon,
de Salamine & de Platée ; mais
il est moins célèbre par ses com-
bats, que par ses Poésies drama-
tiques. Il perfectionna la tragé-
die grecque, que Theïpis avoit
inventée. Il donna aux acteurs
un masque, un habit plus dé-
cent, une chaussure plus haute,
appelée *cothurne*, & les fit pa-
roître sur des planches rassem-
blées pour en former un théâtre.
Auparavant ils jouoient sur un
tombereau ambulant, comme
quelques-uns de nos comédiens
de campagne. Eschyle régna
sur le théâtre, jusqu'à ce que
Sophocle lui disputa le prix &
l'emporta. Ce vieillard ne put
soutenir l'affront d'avoir été
vaincu par un jeune-homme.
Il se retira à la cour d'Hiéron,
roi de Syracuse, le plus ardent
protecteur qu'eussent alors les
lettres. On raconte qu'il perdit
la vie par un accident très-
singulier. Un jour qu'il dor-
moit, dit-on, à la campagne,
un aigle laissa tomber une tor-
tue sur sa tête chauve, qu'il
prenoît pour la pointe d'un ro-
cher. Le poëte mourut du coup
vers l'an 477 avant J. C. Il
paroît que l'aigle a la vue trop
perçante, pour ne pas distin-

guer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avoit prédit à Eschyle, qu'il mourroit de la chute d'une maison, & que pour cela il se tenoit presque toujours en rase campagne. De 90 Pièces qu'Eschyle avoit composées, il ne nous en reste plus que sept. Ce poète a de l'élévation & de l'énergie; mais elle dégénère souvent en enflure & en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques & épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivoit en énergame, & pour tout dire, en homme ivre. La représentation de ses *Eumenides* étoit si terrible, que l'effroi & le tumulte qu'elle causa, fit écraser des enfans & blesser des femmes enceintes. Les meilleures éditions de ces Pièces sont: celles de Henri Etienne, 1557, in-4°; & de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine & des commentaires pleins d'érudition. Celle de Pav, La Haye, 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée; mais celle de Glasgow, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. On en a imprimé une Traduction françoise, élégante & fidelle, Paris, 1770, in-8°, par M. le Franc de Pompi-
gnan.

ESCOBAR, (Barthélemi) pieux & savant Jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble & ancienne, avoit de grands biens, qu'il employa

tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui : I. *Conciones Quádragesimales & de Adventu*, in-fol. II. *De festis Domini*. III. *Sermones de Historiis sacrae Scripturae*. Ses ouvrages ne sont guere connus qu'en Espagne.

ESCOBAR, (Marine d') née à Valladolid en 1554, morte saintement en 1633, est la fondatrice de la Récollecion de Ste. Brigitte en Espagne. Le P. Dupont, son confesseur, laissa des *Mémoires* sur sa vie, qu'on fit imprimer in-fol. Ce livre est devenu très-rare.

ESCOBAR, (Antoine) de l'illustre maison de Mendoza, Jésuite, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont ses *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in-fol., & la *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 vol. in-fol.; dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal: ils sont commodes, mais l'Evangile proscriit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique certainement reprehensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savans ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai » connu aucun homme de mau- » vaise vie, dit un auteur judi- » cieux, qui eût beaucoup lu » les Casuistes; & je n'ai connu

» ni grand Casuiste, ni grand
» liseur de Casuistes qui ait été
» homme de mauvaise vie ».

Un jour qu'un certain réformateur déclamoit contre les Casuistes relâchés en présence d'un ecclésiastique respectable, & lui demandoit quel auteur il falloit lire pour la morale :

Lisez, lui dit celui-ci, *Caramuel & Escobar, ils sont encore trop sévères pour vous.* « Vainement, disent les Encyclo-

» pédistes, les prédicateurs de

» l'irréligion, voudroient-ils

» s'autoriser de ces réflexions

» pour innocenter leurs pro-

» pres égaremens, pour ren-

» dre odieux les théologiens

» qui les font remarquer &

» les réfutent. Leurs erreurs,

» qu'ils publient eux-mêmes,

» sont d'une toute autre con-

» séquence que celles des Ca-

» suistes ; on ne peut excu-

» ser les premiers par aucun

» motif louable ; les ouvrages

» des incrédules ont fait plus

» de mal en dix ans, que tous

» les Casuistes de l'univers n'en

» ont fait dans un siècle ».

Encyclop. method., article CASUISTES. Voyez BUSEMBAUM, PASCAL, RANCÉ.

ESCOUBLEAU, (François d') cardinal de Sourdis, archevêque de Bourdeaux, mérita la pourpre par les services que sa famille avoit rendus à Henri IV, & sur-tout par ses vertus & sa piété. Léon XI, Paul V, Clément VIII, Grégoire XV, Urbain VIII, lui donnerent des marques distinguées de leur amitié & de leur estime, dans les différens voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua en 1624, un concile provincial.

Les ordonnances & les actes de ce synode, sont un témoignage du zèle dont il étoit animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU, (Henri d') frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bourdeaux, avoit moins de goût pour les vertus épiscopales, que pour la vie de courtisan & de guerrier. Il suivit Louis XIII au siège de la Rochelle, & le comte d'Harcourt à celui des îles de Lérins qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat étoit d'un caractère hautain & impérieux. Le duc d'Épernon, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bourdeaux, eut un différend très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Épernon, prit cette affaire fort à cœur ; mais Cospean, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : « Monseigneur, si le diable étoit capable de faire à Dieu les satisfactions que le duc d'Épernon offre à l'archevêque de Bourdeaux, Dieu lui feroit miséricorde ». Ce différend fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux d'Épernon, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, & de se mettre à genoux devant lui pour écouter avec respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. Sourdis mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scènes odieuses ou ridicules.

ESCULAPE, fils d'Apollon & de la nymphe Coronis, élève du centaure Chiron, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que dans la suite il fut honoré comme le dieu de l'art médical. Jupiter irrité contre lui de ce qu'il avoit rendu la vie au malheureux Hyppolyte par la force de ses remèdes, le foudroya. Apollon pleura amèrement la perte de son fils; Jupiter, pour consoler le pere, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du Serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'Esculape. Ce dieu fut principalement honoré à Epidaure, ville du Péloponèse, où on lui éleva un temple magnifique. Il en avoit aussi un fort célèbre à Rome. Il y étoit représenté sur un trône, un bâton d'une main, & l'autre appuyée sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande-prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxercès Longue-main, fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présents pour le Temple qu'on avoit commencé de rebâtir sous Zorobabel, & qu'il se proposoit d'achever. Arrivé à Jérusalem l'an 467 avant J. C., il y reforma plusieurs abus. Il proscrivit sur-tout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, & se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cé-

rémonie ayant attiré les plus considérables de la nation; Esdras leur lut la Loi de Moïse. Les Juifs l'appellent *le Prince des Docteurs de la Loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étoient glissées, & les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, & qu'il établit des interpretes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, & pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux qui ont prétendu qu'il étoit l'auteur du Pentateuque, n'ont pas réfléchi sur ce qu'il y avoit dans cette opinion d'absurde & d'impossible, de contraire aux notions chronologiques & historiques; & à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons quatre *Livres* sous le nom d'*Esdras*; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Eglise Latine. Le 1^{er}. est constamment d'Esdras, qui y parle souvent en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la 1^{re}. année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la 20^e. du regne d'Artaxercès Longue-main, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le 3^e. & le 4^e., sans être

être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération : plusieurs Peres s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple, le péché originel, clairement exprimé, Liv. 4, chap. 3, 4 & 7. Sixte de Sienne, Driedo, Mariana, & plusieurs rabbins, attribuent à Esdras les deux livres des *Paralipomenes*.

ESON, pere de Jason, fils de Créthée, & frere de Pélias, roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par Médée, à la priere de Jason son mari.

ESOPE, le plus ancien auteur des apologues après Hésiode, qui en fut l'inventeur, naquit à Amorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xantus & d'Idmon. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avoit charmé, par une philosophie assaisonnée de gaieté, & par une ame libre dans la servitude. Les philosophes de la Grece s'étoient fait un nom par de grandes sentences enfilées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, & ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux & aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, & les corriger de leurs vices & de leurs ridicules. Il se mit à composer des *Apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, & sous les agréments de la fable, cachotent des moralités utiles & des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grece & dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie,

Tome III.

l'appella à sa cour, & se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, & y plut davantage. Mais tous ces faits sont très-incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savans qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse & en Egypte, pour lui donner un air asiatique, & expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paroîtroit pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine Grec, auquel on doit les *Fables* d'Esope, telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste Phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, &c., tout contribue à répandre des doutes sur son existence (*voyez* LOCMAN, PLANUDES, SALOMON). Les meilleures éditions des *Fables* d'Esope sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes, avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol., & d'Oxford, 1718, in-8°.

ESOPUS, (Clodius) comédien célèbre, vers l'an 84 avant J. C. Roscius & lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopus excelloit dans le tragique, & Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un & de l'autre. Esopus étoit d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtoit dix

Z z

mille francs. Il n'étoit rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter & à parler, & qu'on avoit payés chacun sur le pied de 600 livres. Esopus, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valoit près de deux millions. Son fils, avec moins de talens, ne fut pas moins prodigue : on assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause & mesure de la corruption de peuples, étoit parvenu chez celui de Rome (voy. **BARON, GARRICK, ROSCIUS**). » Les Grecs, dit d'Alembert, » considéroient Esopus, par » la même raison qu'ils ad- » miroient Euripide & Sophocle. Les Grecs, ainsi que les » Romains, mettoient entre » les histrions & les hommes » de génie un espace immense; » mais ils payoient ceux-là » comme tous les instrumens » de luxe & de plaisir ». On voit ici en passant, que d'Alembert croyoit qu'Esopus étoit un comédien Grec. L'érudition de cet encyclopédiste & de ses collègues est sujette à de plai-
santes bévues. Voyez **PANNONIUS**.

ESPAGNAC, (Jean-Joseph d'Amarzit de Sahuguet, baron d') naquit d'un apothicaire à Brive-la-Gaillarde, en 1714. A peine âgé de 19 ans, il parut dans la carrière des armes, & s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, & fut aide-de-camp dès 1742 dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre,

y jouissant de son estime & de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major-général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régimens des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse & du Eugéy, il reçut en 1757 l'expectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'étoit plus digne que lui de cette place importante. En 1780 il reçut le grade de lieutenant-général, & mourut le 28 février 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il étoit né, il publia successivement les ouvrages suivans. I. *Campagnes du Roi* en 1745, 46, 47 & 48, 4 vol. in-8°. II. *Essai sur la science de la Guerre*, 1751, 3 vol. in-8°. III. *Essai sur les grandes opérations de la Guerre*, 1755, 4 vol. in-8°. IV. *Supplément aux Réveries, ou Mémoires de la Guerre du Maréchal de Saxe*, 1757. Tous ces ouvrages annoncent des connoissances multipliées, des vues saines & dirigées par l'expérience. V. *Histoire du Maréchal de Saxe*, Paris, 1773, 2 vol. in-12.

ESPAGNANDEL, (Mathieu l') sculpteur célèbre, florissoit à la fin du dix-septième siècle. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. On cite entr'autres le retable de l'autel des Prémontrés, & celui de la chapelle de la grande salle du palais. Le parc de Versailles lui doit plusieurs morceaux excellens; tels sont : *Tigrane*, roi d'Arménie; un *Flegmatique*;

deux Termes , représentant , l'un *Diogene* , l'autre *Socrate*.

ESPAGNE , (Charles d') un des favoris du roi Jean , eut l'épée de connétable en 1350. Ce n'étoit pas pour récompenser ses services ; il n'en avoit rendu aucun. Son mérite pour cette charge fut sa naissance & la faveur. Il étoit si fier de l'une & de l'autre , qu'il s'attira la haine de Charles le Mauvais , comte d'Evreux & roi de Navarre. Ce monarque , indigné de ce que d'Espagne empêchoit qu'on ne lui fit justice au sujet de quelques terres qu'il réclamoit , résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle , petite ville de Normandie. Les assassins escalerent le château , & massacrèrent le connétable dans son lit , entre onze heures & minuit , le 6 janvier 1354. Louis d'ESPAGNE , son frere aîné , servit sous Philippe VI , dans la guerre contre les Anglois ; & sous Charles de Blois , à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province sur Jean de Montfort , concurrent de Charles de Blois , Guerande d'assaut , & Dinan par composition. Il fut amiral de France en 1341.

ESPAGNE , (le cardinal d') voyez MENDOZA (Pierre-Gonzalez).

ESPAGNE , (Jean d') natif du Dauphiné , ministre de l'église Françoisé de Londres au dix-septieme siecle , a composé divers *Opuscules* , publiés en 1670 & 1674 , La Haye , 2 vol. in-12. On y voit une critique de la Bible de Geneve & de la Version anglicane. On cite principalement celui qui a pour

titre : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la Religion*. Ce ministre n'y a pas épargné le *Catéchisme* de Calvin.

ESPAGNET , (Jean d') président au parlement de Bordeaux , distingué par ses lumieres & ses vertus , est auteur d'un *Enchiridion Physicæ restitutæ* , imprimé à Paris en 1623 , in-8°. & traduit en françois sous ce titre : *La Philosophie des Anciens , rétablie en sa pureté* , 1651 , in-8°. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *Spes mea est in Agno*. On y trouve un traité de la pierre philosophale , intitulé : *Arcanum Hermetica Philosophia*. Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8°. , intitulé : *Rozier des Guerres* , qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune Prince*. Il croyoit que ce manuscrit n'avoit pas encore vu le jour ; mais il y en avoit une édition dès l'an 1523 , in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différens ouvrages.

ESPAGNOLET , (Joseph Ribera , dit l') peintre , naquit en 1580 à Xativa , dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la maniere de Michel - Ange de Caravage , qu'il surpassa dans la correction du dessin ; mais son pinceau étoit moins moëlleux. Les sujets terribles & pleins d'horreurs , étoient ceux qu'il rendoit avec le plus de vérité ; mais peut-être avec trop de férocité. Son goût n'étoit ni noble , ni gracieux. Il mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet , né dans la pauvreté , y vécut long-tems ;

un cardinal l'en tira & le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardoit comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, & mourut dans cette ville en 1656, laissant de grands biens & de beaux tableaux. Le pape l'avoit fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples & à l'Escorial en Espagne. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, & on a gravé d'après lui.

ESPARRON, (Charles d'Arcussia, vicomte d') s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du seizième siècle. Il fit part au public de ses amusemens, dans un *Traité assez estimé*, in-4^o, Rouen, 1644.

ESPEISSES, voyez DESPEISSES & BAUVES.

ESPEN, (Zeger-Bernard Van-) né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, rempli avec beaucoup de succès une chaire du collège du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'Eglise, ses sentimens sur le *Formulaire* & sur la bulle *Unigenitus*, l'apologie qu'il fit du sacre de Steenoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maëstricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van-Espen est sans contredit un des plus savans canonistes de ce siècle. Son ouvrage le plus recherché par les juriconsultes, est son *Jus Ecclesiasticum universum*. Les points les plus importants de la discipline ecclé-

siastique, y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité; mais on reconnoît sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit, de son érudition personnelle. » Ceux qui ont lu Thomassin » & Van-Espen, dit un critique, s'apercevront sans » peine, que quant à ce qui » concerne la science ecclésiastique, le second ne fait que » répéter le premier; que c'est » le riche fonds où il a puisé » sans cesse, & dont il a fait » un usage aussi commode que » profitable à sa réputation : » peut-être cependant la doit-il » particulièrement à la secte » dont il éprouva si vivement » les intérêts ». Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum, part. V, p. 194, edit. Colon. 1748*), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est en place; & l'on y peut ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes qui, par un respect affecté pour la discipline de l'Eglise ancienne, osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'Eglise moderne (voyez FLEURY, MORIN Jean, THOMASSIN). On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un *Recueil de tous les Ouvrages de Van-Espen*, en 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus Ecclesiasticum*, offre ce que la morale, le droit canonique & même le civil ont de plus important. On trouve divers

Détails curieux & intéressans touchant cet auteur dans une petite brochure assez rare, intitulée : *De Zegero Bernardo Van-Espen*, &c., *authore Wilhelmo Bachusio*. Ce Bachusius avoit été, comme Van-Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite, & les renseignemens qu'il en donne, sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite. Il en résulte de fâcheuses impressions contre le caractère & les qualités morales de Van-Espen. Voyez BACHUSIUS.

ESPENCE, (Claude d') né à Châlons-sur-Marne en 1511, de parens nobles, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine, qui connoissoit son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint & François I. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome en 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Le docteur françois aimoit mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, & parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, & au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre en 1571. C'étoit un des docteurs les plus judicieux & les plus modérés de son tems. Ennemi des voies violentes, il n'en étoit pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir & de répandre la foi catholique. Il étoit

très-versé dans les sciences ecclésiastiques & profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité & une noblesse, que les théologiens de son tems ne connoissoient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui : I. Un *Traité des Mariages clandestins* ; il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parens : question qui, étant aujourd'hui fort agitée, demande que nous nous y arrêtions un moment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annulle ces mariages. Un passage de S. Basile (*Epist. ad Amphil.*) ne laisse aucun doute là-dessus. Les Peres du concile de Cologne de l'an 1536, souhaitoient qu'on renouvelât, dans un concile général, le canon *Aliter*, que Gratien rapporte comme fait par le pape Evariste, contre les mariages que les enfans contractent malgré leurs parens : *Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa clandestina matrimonia, quæ invitis parentibus & propinquis, veneris potius quàm Dei causâ, contrahuntur. Interea verò donec Ecclesia de hoc prospiciat, si non irrita, prohibita saltem sint, & excommunicationi contrahentes, & qui his ope & consilio adfuerint, subjaceant* (Conc. Coloniens. anno 1536). On voit par-là que la loi a existé, & qu'elle est tombée en désuétude. Il est cependant des auteurs, tels

que Juenpin & d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendent qu'elle existe encore en France. Mais il est difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les réglemens, touchant cette matière, ne regardoient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes françois, Bochel, Blondeau, &c., sont de ce sentiment, que Benoît XIV (*de Syn. diœces.*, lib. 9.) établit d'une manière très-solide. Cependant pour les mariages des princes du sang, contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1655, a déclaré que la coutume de France, qui les regarde comme non valables, est affermie par une légitime prescription, & autorisée par l'Eglise (voyez LAUNOI, GERBAIS, GIBERT). II. Des Commentaires sur les Epîtres de S. Paul à Timothée & à Tite, pleins de longues digressions sur la hiérarchie & la discipline ecclésiastique. III. Plusieurs *Traité de controverse*; les uns en latin, les autres en françois. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

ESPERANCE. Les Païens en avoient fait une divinité. Elle avoit plusieurs temples à Rome. Les Grecs l'honoroient sous le nom d'*Elpis*.

ESPERIENTE, (Philippe Callimaque) né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, & y forma avec Pomponius Lætus une académie, dont tous les membres prirent

des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons, changea son nom de *Buonacorti* en celui de *Callimaco*; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'*Esperiente*. Paul II croyant que la nouvelle académie cachoit quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifioit, en poursuivit les membres avec rigueur. Esperiente se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfans, & le fit quelque tems après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise & à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, & consuma ses meubles, sa bibliothèque, & plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de tems après à Cracovie, en 1496. On a de lui : I. *Commentarii rerum Persicarum*, Francfort, 1601, in-fol. II. *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis & Tartaris contra Turcas movendis*, &c. Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. III. *Attila*, in-4°, ou Histoire de ce roi des Huns. IV. *Historia de rege Uladislaw, seu clade Varnensi*, in-4°. Esperiente l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite; il la compare à la *Vie* d'Agricola. L'article sur Esperiente, qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle, est fort inexact.

ESPERNON, voyez VALLETTE.

ESPINASSE, (Philibert de

l') sire de la Clayette, chevalier, surnommé *le grand Conseiller du roi Charles V*, servit sous Eudes, duc de Bourgogne, en qualité de bachelier, avec deux écuyers. En 1340 le roi le chargea d'aller faire rompre les chaussées des étangs de Rue, pour la conservation du Ponthieu. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1375, pour la trêve que l'on conclut avec le roi d'Angleterre. Philibert assista, comme conseiller du roi, aux procédures qu'on instruisit au Parlement & à la Tour-du-Temple contre les domestiques du roi de Navarre, accusés d'avoir été les agens de ce méchant prince pour empoisonner le roi Charles V. Il fut encore attaché à l'éducation du Dauphin, en 1380. Enfin il accompagna en Angleterre le sire de la Trémouille, dans la descente qu'y firent les François. Il est la tige des branches de la Clayette, de St-André, de Sully, de la Faye & autres, qui toutes ont porté son nom.

ESPINAY, (Timoléon d') seigneur de St-Luc, servit sur terre & sur mer. Il commandoit la première escadre avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu; cependant, comme ils n'étoient point assez grands pour élever St.-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne se fût démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre vouloit avoir. St.-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, & la lieutenance-de-roi en Guienne, l'an

1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe & les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

ESPINOY, (Philippe d') né en Flandre en 1552 d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités & les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherche des Antiquités & Noblesse de Flandre*, &c., Douay, 1632, in-fol., avec fig. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRIT, (Jacques), né à Beziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avoit toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de la Rochefoucault, le chancelier Séguier & le prince de Conti, lui donnerent des témoignages de leur estime & de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde; le second lui obtint une pension de 2000 liv. & un brevet de conseiller-d'état; le troisième le combla de bienfaits, & le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il étoit membre de l'académie françoise, & fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont : I. *Des Paraphrases de quelques Psaumes*, qu'on ne peut guere lire avec plaisir, quand on connoît celles de Mafillon. II. *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678; & Amsterdam, in-8°, 1716: livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des *Pensées* du duc de la Rochefoucault; mais

qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

ESSÉ, voyez MONTALEMBERT.

ESSEX, (Robert d'Evreux, comte d') fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1561 à Nethewood, maison de campagne de son pere, dans le comté d'Hereford, est fameux par ses aventures & par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elizabeth, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portoit, & l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58. ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paroissoit mettre à l'abri des soupçons. Il étoit aussi brillant par son courage, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, & se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Elizabeth. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretiere, & enfin le mit de son conseil-privé. Il eut quelque tems le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20 mille hommes, mais il n'eut guere de succès. Peu après, la reine lui ôta sa place

au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, & lui défendit la cour. Elle avoit alors 68 ans; ce qui n'empêcha pas qu'on ne-la crût très-attachée au comte. Nous ne discuterons pas les bruits qu'on a répandus à ce sujet, nous dirons seulement que le comte fut accusé d'une conspiration, & exécuté en 1601. On prétend qu'Elizabeth hésita à signer l'arrêt de mort; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa.

EST, voy. ALFONSE D'EST.

ESTAMPES, (Léonor d') d'une illustre maison de Berri, fut placé sur le siege de Chartres en 1620, & transféré à l'archevêché de Rheims en 1641. Il signala son zele pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, contre deux ouvrages où l'on soutenoit des opinions alors très-communes, mais qui n'en étoient pas moins fausses touchant l'autorité des rois.

ESTAMPES-VALENÇAY, (Achille d') connu sous le nom de *Cardinal de Valençay*, naquit à Tours en 1593. Il se signala aux sieges de Montauban & de la Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal de camp. Il passa ensuite à Malte, où il avoit été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La religion lui confia la place de général des galeres. Son courage éclata dans toutes les occasions, & sur-tout à la prise de l'isle de Saint-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé car-

dinal en 1643. Ce fut vers le même tems qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut en 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtoient guere plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES, (Jacques d') de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *Maréchal de la Ferté-Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanois, &c., porta les armes dès sa jeunesse, & se signala en divers sieges & combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, & rappellé quelque tems après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'étoit une récompense due à son exactitude, à sa vigilance & à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTAMPES, (la duchesse d') voyez PISSELEU.

ESTERHAZI, (Paul) de Galantha, prince du S. Empire, Palatin & vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazi, d'une des premières familles de Hongrie, naquit en 1635. La nature & l'éducation concoururent à en faire un grand-homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, &

voyagea ensuite pour acquérir des lumieres que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold I, Joseph I & Charles VI lui donnerent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire & dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il étoit digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnerent en Hongrie, & par-tout il donna des preuves de son intelligence & de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1685. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régimens, & engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siege de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié; & Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, & fut enterré à Eysenstad, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

*Bis decies quatuor commisi praelia,
nunquam
Vidit terga hostis, sed tamen hic
jaceo.*

On voit en Hongrie beaucoup de monumens de sa piété, de sa munificence & de la protection qu'il donnoit aux lettres. L'étude & les exercices de piété occupoient tout le tems qu'il ne consacroit pas au service de l'état : la famille d'Esterhazi a produit plusieurs autres grands-hommes.

ESTHER ou EDISSA, Juive de la tribu de Benjamin, cousine-germaine de Mardochée, &

Le roi Assuerus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avoit un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation Juive. Ce favori irrité de ce que Mardochée lui refusoit les respects que les autres courtisans lui rendoient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un tems marqué. Esther, ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, & la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avoit destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entr'eux du tems auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Écriture appelle *Assuerus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paroissent convenir à Darius, fils d'Hystaspes. La vérité de l'histoire d'Esther est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, & qu'ils nommerent *Purim*, les Sorts, ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avoit fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devoient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le 2e. livre des Machabées, chap. 15, v. 37. Joseph en parle : *Antiq. Jud.* livre 11, ch. 6. Elle est marquée dans le calendrier des Juifs, au 4e. jour du mois Adar. On ne sait pas avec une entière certitude, qui est l'auteur de ce livre. S. Augustin, S. Epiphane, S. Isidore, l'at-

tribuent, à Esdras; Eusebe le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim, grand-prêtre des Juifs, & petit-fils de Josedech; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les Lettres de Mardochée : mais la plupart des interpretes l'attribuent à Mardochée lui-même; ils se fondent sur le chap. 9, v. 20 de ce livre, où il est dit que Mardochée écrit ces choses, & envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, &c. Le texte grec dit qu'Esther y ajouta quelques passages; & ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage & ne présentent que des explications & des détails sur des choses dites sommairement. Les Juifs l'ont mis dans leur ancien Canon; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des Chrétiens, mais il est dans celui du Concile de Laodicée de l'an 366 ou 367. Il est cité comme Écriture-Sainte par S. Clément de Rome & par Clément d'Alexandrie, qui ont vécu long-tems avant le Concile de Laodicée. S. Jérôme a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, & il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à Sixte de Sienné; mais le Concile de Trente a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence fait ménager pour l'humiliation des superbes & la délivrance de ses serviteurs : rien de plus propre à nourrir l'espérance & le courage des

fideles dans les tems de persécution, du triomphe apparent & toujours éphémère de l'impieré ravêue du pouvoir. On connoît ces beaux vers de Racine dans sa tragédie d'*Esther* :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cedre , il portoit dans les
cieux

Son front audacieux.

Il sembloit à son gré gouverner le
tonnerre :

Pouloit aux pieds ses ennemis vain-
cus.

Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà
plus.

ESTIENNE, (François d') seigneur de S. Jean de la Salle, & de Monfuron, fut conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, & enfin président-à-mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savans jurisconsultes du 16^e. siecle, a laissé un livre estimé, sous le titre de *Decisiones Stephani*.

ESTIENNE, (les Imprimeurs) voyez **ETIENNE**.

ESTIUS, (Guillaume) ou William Hessels Van-Est, né l'an 1542 à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talens le firent appeller à Douay, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de S. Pierre & chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux & modeste, & d'un prêtre vertueux. Benoit XIV le qualifie de *Doctior fundatissimus*. On doit à ses veilles :

I. Un excellent *Commentaire sur*

le Maître des Sentences, en 2 vol. in-fol., Paris, 1696; Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Écriture & des Peres, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. II. Un *Commentaire sur les Epîtres de S. Paul*, en 2 vol., Rouen, 1709, in fol., rempli d'une vaste & solide érudition. On en a donné un *Abrégé*, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce *Commentaire*, il faut se souvenir qu'Estius, quoique bon catholique, a été disciple de Hessels & de Baius, & qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler. III. Des *Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture-Sainte*, Douay, 1628, in-folio; Anvers, 1699 : cette édition est plus ample. Ouvrage très-inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté & de la solidité. IV. *Orationes Theologicae XIX*, Louvain. Il y en a une (la 5^e.) contre ceux qui sont économes de leur savoir, & qui, renfermant leurs lumieres dans le cabinet, refusent de les communiquer au-dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve toute entiere à la suite du *Traffatus triplex, de ordine Amoris* de François Van-Viane. V. *Historia Martyrum Gorcomiensium*, Douay, 1603, in-8°. VI. *Martyrium Edmundi Campiani S.J. è gallico sermone in latinum translatus*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOILE, (Pierre de l') grand-audiencier de la chan-

cellerie de Paris, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoi a donné une édition, en 1744, en 5 volumes in-8°. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la Ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce *Journal* commence au mois de mai 1574, & finit au mois d'août 1589. Le Duchat en avoit donné une édition en 2 vol. in-8°, que celle de l'abbé Lenglet a effacée. On a aussi de lui le *Journal du regne de Henri IV*, avec des remarques historiques & politiques du chev. C. B. A. (l'abbé Lenglet du Fresnoi); La Haye, 1741, 4 vol. in-8°. Il faut observer que les années 1598 & les trois années suivantes manquent dans le *Journal de l'Estoile*. On a placé dans cette édition le Supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avoit paru pour la première fois en 1636. Ces deux Journaux avoient été publiés à Cologne (Bruxelles) par Godefroi. Le premier sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France, depuis 1515 jusqu'en 1611*; 2 vol. in-8°, 1719. Comme ces *Mémoires* renferment plusieurs choses que l'abbé Lenglet du Fresnoi a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que les curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile paroît dans ses deux *Journaux*, un homme véridique, qui dit également le bien & le mal.

ESTOILE, (Claude de l') fils du précédent, mourut en

1652, âgé d'environ 58 ans suivant les uns, & suivant d'autres en 1651, à 54 ans. Peu accommodé des biens de la fortune, il aimait mieux quitter la capitale, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Pelisson dit de lui qu'il avoit plus de génie que d'étude & de savoir. On a de lui deux Pièces de théâtre très-médiocres, & des Odes qui le sont un peu moins : ces dernières se trouvent dans le *Recueil des Poëtes François*, 1692, 5 vol. in-12.

ESTOUTEVILLE, (Guillaume d') cardinal, archevêque de Rouen, étoit fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne & illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les regnes de Charles VII & de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la Pragmatique-Sanction, & protégea les savans. Il mourut à Rome étant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédoit 6 évêchés tant en France qu'en Italie, 4 abbayes & 3 grands prieurés; mais il en employoit la meilleure partie à la décoration des églises dont il étoit chargé, & au soulagement des pauvres. Ce fut lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru en 1788 un prétendu *Eloge* de ce cardinal, barbouillage philosophique, sur lequel on auroit tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes des tems passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais & qu'ils eussent rougi d'avoir.

ESTRADES, (Godefroi, comte d') maréchal de France, & vicé-roi de l'Amérique, servit long-tems en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisoit les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine & grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avoit voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, & y conclut le traité de Breda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimegue pour la paix générale. Il mourut en 1686, à 79 ans, comme il venoit d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à La Haye en 1742, 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-folio, dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, & les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES, (Jean d') grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486 d'une famille distinguée & ancienne, mort en 1567, à 81 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François I &

Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, & donna dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence & de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée.

ESTRÉES, (François-Annibal d') duc, pair & maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, & le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché, pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Treves, & se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries & son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII & avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées étoit plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il vouloit faire craindre sa personne. Il étoit frere de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV auroit épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui : I. *Des Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*.

Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une Lettre préliminaire de Pierre le Moine. II. Une *Relation du siege de Mantoue*, en 1630; & une autre *du Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il regne dans ces différens ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur; mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savoit pas aussi-bien écrire que combattre.

ESTRÉES, (César d') cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siege de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit peu de tems après pour médiateur entre le nonce du pape & les amis des 4 évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers & d'Angers. D'Estrées avoit l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader & de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'Eglise de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevoient, aimoient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du Dauphin avec la princesse électrale, & pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque tems après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régle, & fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frere en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, & eut beaucoup

de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII & de Clément XI. Lorsque Philippe V partit pour le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, & mourut à son abbaye en 1714, à 87 ans. Le cardinal d'Estrées étoit très-versé dans les affaires de l'Eglise & dans celles de l'état. A un génie vaste il joignoit des manieres polies, une conversation aimable, un caractère égal, l'amour des lettres & la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence.

ESTRÉES, (Gabrielle d') sœur de François-Annibal d'Estrées, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la première fois en 1591 au château de Cœuvres, où elle demouroit avec son pere, fut si touché de sa figure séduisante & des agrémens de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies & courut risque de sa vie. Pour pouvoir la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui ne peut honorer la mémoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, en 1599, finit cette liaison scandaleuse. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de cer-

tain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, étoit toute tournée le lendemain de sa mort & le visage si défiguré, qu'elle n'étoit plus reconnoissable : « spectacle bien propre, » dit un auteur, à guérir des » passions insensées, si l'homme qui en a une fois subi » le joug, pouvoit être ramené » par de telles leçons à une » raison qui n'existe plus chez » lui, & dont il travaille à » éteindre ce qui lui reste peut- » être encore de son importance lumineuse ». De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle qu'il aima le plus. Il la fit duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfans : César, duc de Vendôme, Alexandre, & Henriette qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, *qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidelle.*

ESTRÉES, (Victor-Marie d') né en 1660, succéda à Jean comte d'Estrées son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelone & Alicante en 1691, & commanda en 1697 la flotte au siège de Barcelone. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignoit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes Espagnole & Française. Deux ans après il fut fait maréchal de France, & prit le nom de *Maréchal de*

Cœuvres. Cette dignité fut suivie de celles de Grand-d'Espagne & de chevalier de la Toison-d'Or. Il les méritoit par une valeur héroïque, mais prudente, & par les qualités du cœur préférables à tous les talens militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre il avoit cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Fucre-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie, attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois par sa sœur, qui avoit épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTRÉES, (Louis-César, duc d') maréchal de France & ministre d'état, naquit à Paris en 1699, de François-Michel le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, & de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral & maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, & servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services aux grades de maréchal-de-camp & d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra longtemps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoi, du siège de Mons, de celui de Charleroi, &c., &c. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt ; & le maréchal de Saxe lui confia dans diverses

occasions les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV qui l'avoit honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de 100 mille hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, & ne craignit point de lui dire : *Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Wêser, & je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Hanovre.* Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, & remporta la victoire le 26 juillet à Hastenbeck. La perte fut cependant presque égale de part & d'autre; mais les Hanovriens découragés, laissèrent prendre Hamelen, & se disposoient à abandonner l'électorat, lorsque M. de Richelieu vint relever M. d'Estrées, avant qu'on fût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusoient de lenteur. Après la bataille de Rosbach que les François perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux malheurs. On avoit les yeux tournés sur M. d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées Françaises la gloire qu'elles avoient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant après la défaite à Minden en 1759, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec M. de Contades le reste des opérations de la campagne; & les François le virent partir avec regret au mois de no-

vembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, & l'état le perdit le 2 janvier 1771.

ETERNITÉ, *Æviteritas*, *Æternitas*, divinité que les anciens adoroient, & qu'ils se représentoient à-peu-près comme le Temps, sous l'image d'un vieillard, tenant à sa main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblème de l'Eternité. Claudien en fait une belle description, dans le *Panégérique* de Stilicon.

ETHALIDE, fils de Mercure. On dit qu'il obtint de son pere la liberté de demander tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il auroit fait, lorsque son ame passeroit dans d'autres corps. Diogene Laërce rapporte que Pythagore, pour prouver la métempsychose, disoit que lui-même avoit été cet Ethalide.

ETHELEERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs Anglois, par le zele de S. Augustin, que le pape S. Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, & mourut en 616, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres & de Rochester.

» Les vingt années qu'il vécut
 » après son baptême, dit un
 » historien, furent entièrement
 » consacrées à la Religion.
 » La bienfaisance devint une
 » de ses principales vertus, &
 » ses peuples en éprouverent
 » continuellement

» continuellement les heureux
 » effets. Il porta de sages loix,
 » que l'on observoit encore en
 » Angleterre plusieurs siècles
 » après sa mort. Son attachement
 » à la Religion lui faisoit
 » saisir toutes les occasions
 » d'étendre l'empire & la con-
 » noissance du nom de Jésus-
 » Christ. Il abolit les supersti-
 » tions païennes, renversa
 » les temples des idoles, ou
 » les consacra au vrai Dieu ». Ethelbert est nommé dans le martyrologe Romain, & dans ceux d'Angleterre.

ETHELRED ou ETHELBERT II, roi d'Angleterre, fils d'Edgard, succéda en 978 à son frere Edouard II. C'étoit un prince barbare; il fit tuer tous les Danois qui s'étoient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice & la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. Ils se révolterent; & Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avoit épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut son fils lui succéda; mais étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016. Il laissa Alfred & S. Edouard.

ETHELWERDUS ou ELSWARDUS, de la famille d'Ethelred I, roi d'Angleterre, florissoit vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde jusqu'à la mort du roi Edgard en 974*, in-
Tome III,

serée dans le *Rerum Anglicarum Scriptores* de Savill, Londres, 1596, in-folio.

ETHELWOLDE, (S.) élève de S. Dunstan, abbé d'Abendon en 950, & évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la traduction de la règle de S. Benoît en langue saxonne, & quelques autres ouvrages dans la même langue, touchant cette règle par S. Ethelwolde. Vincent de Beauvais & S. Antonin font mention d'un ouvrage contre le mariage des prêtres par le même Saint.

ETHEOCLE, roi de Thebes, frere de Polynice, naquit de l'inceste d'Œdipe & de Jocaste. Il partagea le royaume de Thebes avec son frere Polynice, après la mort d'Œdipe, qui ordonna qu'ils régneroient tour-à-tour. Etheocle étant sur le trône, n'en voulut pas descendre: & Polynice lui fit cette guerre qu'on appella l'*Entreprise des sept Preux*, ou *des sept Braves devant Thebes*. Ces deux freres se haïssoient si fort, qu'ils se battoient dans le ventre de leur mere. Ils se tuerent l'un l'autre en même tems, dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible: car leurs corps ayant été mis sur un bûcher, on vit, disent les poëtes, tandis qu'ils brûloient, les flammes se séparer & former jusqu'à la fin une espece de combat.

ETHODE, premier de ce nom, roi d'Ecosse dans le 2e.

siècle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de reconnoissance pour Argard qui avoit gouverné l'état sous le regne de son prédécesseur, & que les grands du royaume avoient mis en prison, qu'il le fit grand-administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode irrité, fit mourir plus de 300 de ceux qui avoient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchoit dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, & les commencemens de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de presque toutes les histoires.

ETHRA, fille de Pithée, roi de Trezene, ayant épousé Egée, roi d'Athènes, qui étoit logé chez son pere, elle devint grosse de Thésée. Egée étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée & des souliers, que l'enfant qu'elle mettroit au monde devoit lui apporter, lorsqu'il seroit grand, afin de le reconnoître. Thésée dans la suite alla voir son pere, qui le reçut, & le nomma son héritier.

ETHRA, fille de l'Océan & de Thétis, femme d'Atlas, fut mere d'Hyas & de sept filles. Hyas ayant été dévoré par un lion, ses sœurs en moururent de douleur : mais Jupiter les métamorphosa en étoiles, qu'on nomme pluvieuses ; ce sont les Hyades chez les Grecs, & les Succules chez les Latins.

ETHRYG, (Georges) né à Thames dans le comté d'Oxford, étoit savant dans les ma-

thématiques, la médecine & les langues hébraïques & grecques. Ferme dans ses principes, malgré la perversion presque générale, il demeura attaché à la Religion de ses peres, & gagna la confiance de plusieurs gentils-hommes catholiques, qui lui confierent l'éducation de leurs enfans. Il mourut en 1588. On a de lui des poésies latines, & *Hypomnemata in aliquot libros Pauli Aeginetæ*, 1588, in-8°.

ETHULPHE ou ÉTHELWOLPH, fut le second roi de la 3^e. dynastie d'Angleterre, & succéda l'an 837 à son pere Egbert. C'étoit un prince pacifique : il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, & céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex & de Suffex, que son pere avoit conquis. Il les remit depuis en sa possession, par la mort de ce fils. Il y avoit peu d'années qu'il régnoit, quand les Danois firent des courses en Angleterre, & prirent même Londres ; mais il les défit entièrement. Ethulphe se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixieme partie de ses états, & alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires, envers le Saint-Siege, d'un sterling ou d'un sol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avoit que ceux de Westsex & de Suffex qui le payoient ; « ne croyant » pouvoir mieux témoigner, » dit un historien ; son attachement à la foi catholique, » qu'en contribuant à la splendeur de la nouvelle Jérusalem & du siege de son pontife ». Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726 par Ina,

roi des Saxons, s'est payé jusqu'au tems de Henri VIII : & c'est proprement ce qu'on appelle le *Romescot* ou le *Denier de S. Pierre*. Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pèlerinage, épousa l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles-le-Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui ; mais il dissipa les factions par son retour, & mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les 4 fils qu'il avoit eus d'Osburge sa première femme.

ETIENNE, (S.) premier martyr du Christianisme, l'un des Sept Diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusoient d'avoir blasphémé contre Moïse & contre Dieu. La sagesse & la constance avec laquelle il confondit ses barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant ; toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les Actes des Apôtres, ont quelque chose de touchant & de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même tems que sa foi reçoit un accroissement de lumière & de force.

ETIENNE I, (S.) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question sur la *validité du baptême donné par les hérétiques*. Etienne décida, qu'il ne falloit rien innover. La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils

eussent reçu le baptême avec de l'eau & au nom des trois personnes de la Trinité. S. Cyprien & Firmilien assemblèrent des conciles, pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien ; il usa de commandement & de menaces pour lui faire quitter son sentiment, & refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui étoit une marque publique d'improbation & non pas un effet certain de l'excommunication (*voyez S. CYPRIEN*).

» Ce grand pape, dont la prudence égalait la sainteté, savoit, dit Vincent de Lerins, que la piété ne permettoit jamais de recevoir d'autre doctrine que celle qui nous est venue de la foi de nos prédécesseurs, & que nous étions obligés de la transmettre aux autres avec la même fidélité que nous l'avions reçue ; qu'il ne falloit pas mener la Religion par-tout où nous voulions, mais la suivre par-tout où elle nous menoit ; que le propre de la modestie chrétienne étoit de conserver fidèlement les saintes maximes que nous ont laissées nos pères, & non pas de faire passer nos idées à la postérité. Quelle a donc été l'issue de cet événement ? Celle qu'ont coutume d'avoir de pareilles affaires. On a retenu la foi ancienne, & l'on a rejeté la nouveauté. En effet, la question fut solennellement décidée au concile de Nicée en faveur d'Etienne. Ce saint pape mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valerien.

ETIENNE II, Romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de 3 ou 4 jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçoit la ville de Rome, après s'être emparé de l'exarcate de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince foible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se déterminà à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs & les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe: ce prince persista constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui: quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui vouloit éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces, Pepin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, & lui fit promettre de restituer Ravenne; mais à peine Pepin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Etienne eut recours à son protecteur, & lui trouva les mêmes dispositions. Pepin passa de nouveau en Italie, dépouilla le roi Lombard de son exarcate, & lui enleva 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette donation est le premier fonde-

ment de la seigneurie temporelle de l'Eglise Romaine; car pour la donation de Constantin, on fait qu'elle n'a jamais existé. Le pape, pour hâter l'arrivée du roi François en Italie, lui avoit écrit une lettre au nom de S. Pierre, où, par une prosopopée touchante & persuasive, il faisoit parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant; & avec S. Pierre, la Ste Vierge, les Anges, les Martyrs, les Saints & les Saintes. « Je vous conjure, dit-il S. Pierre, par le Dieu » vivant, de ne pas permettre » que ma ville de Rome soit » plus long-tems assiégée par » les Lombards ». M. Fleury blâme ce pape d'avoir employé *les motifs de la Religion pour une affaire d'état*. Mais la délivrance du pape opprimé par Astolphe, celle de l'Eglise de Rome, où les Lombards commettoient tant de cruautés & tant de profanations; étoit-elle donc *une affaire d'état*? Et voudroit-on que Pepin n'a pas mérité devant Dieu en la procurant? Quant à la donation faite au Saint-Siege par ce prince, M. Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui sur-tout, de la plus grande importance pour le bien de l'Eglise. « Tant que l'empire » Romain a subsisté, dit-il, il » renfermoit dans sa vaste étendue presque toute la chrétienté: mais depuis que l'Europe est divisée en plusieurs » princes indépendans les uns » des autres; si le pape eût été » sujet de l'un d'eux, il eût été » à craindre que les autres » n'eussent eu de la peine à le » reconnoître pour pere commun, & que les schismes

» n'eussent été fréquens. On
 » peut donc croire que c'est par
 » un effet de la Providence,
 » que le pape s'est trouvé indé-
 » pendant, & maître d'un état
 » assez puissant, pour n'être pas
 » aisément opprimé par les au-
 » tres souverains; afin qu'il fût
 » plus libre dans l'exercice de
 » sa puissance spirituelle, &
 » qu'il pût contenir plus aisé-
 » ment les autres évêques dans
 » le devoir ». Le président
 Hénault, l'abbé Terrasson,
 & le philosophe Hume, ont fait
 sur cet objet, des réflexions du
 même genre (*voyez la CHRO-
 NOLOGIE qui est au commence-
 ment du 1er. tome, pag. 58*).
 Etienne mourut en 757, après
 5 ans de pontificat. Ce pape
 assembloit souvent son clergé
 dans son palais, l'exhortoit à
 l'étude de l'Ecriture-Sainte &
 des conciles, pour avoir tou-
 jours de quoi répondre effica-
 cement aux ennemis de l'E-
 glise. Il nous reste de ce pape
 5 Lettres, & un recueil de
 quelques Constitutions cano-
 niques.

ETIENNE III, Romain,
 originaire de Sicile, élu pape
 en 768. Un seigneur, nommé
 Constantin, s'étoit emparé du
 pontificat (c'est le premier
 exemple d'une pareille usurpa-
 tion du Saint-Siege), on lui
 arracha les yeux, ainsi qu'à
 quelques-uns de ses partisans,
 & on intronisa Etienne. Le pape
 assembla une concile l'année
 d'après, pour condamner l'u-
 surpateur. Dans la 3e. session,
 on statua que les évêques or-
 donnés par Constantin retour-
 neroient chez eux pour y être
 élus de nouveau, & revien-
 droient ensuite à Rome pour

être consacrés par le pape.
 Etienne, paisible possesseur du
 Saint-Siege, en jouit pendant
 3 ans & demi, & mourut en
 772. Rome fut dans l'anarchie
 avant & après son pontificat;
 mais on ne valoit pas mieux
 ailleurs. Des yeux & des lan-
 gues arrachées, sont les évé-
 nemens les plus ordinaires de
 ces siècles malheureux.

ETIENNE IV, Romain,
 monta sur la chaire de S. Pierre
 après le pape Léon III, le 22
 juin 816. Aussi-tôt qu'il fut
 ordonné, il vint en France,
 & y sacra de nouveau l'em-
 pereur Louis le Débonnaire.
 Il mourut le 25 janvier 817,
 à Rome, trois mois après son
 retour.

ETIENNE V, Romain,
 pape après Adrien III, fut
 intronisé à la fin de septem-
 bre, en 885. Il écrivit avec
 force à Basile le Macédonien,
 empereur d'Orient, pour dé-
 fendre les papes ses prédéces-
 seurs contre Photius. Il mou-
 rut en 891. « Ce pape, dit
 » un historien, étoit de race
 » noble & d'un détachement
 » exemplaire. Il s'opposa de
 » tout son pouvoir à son élé-
 » vation; pour le porter sur
 » le trône pontifical, il fallut
 » rompre les portes de sa mai-
 » son où il s'étoit enfermé. La
 » charité & la piété éclatoient
 » sur-tout entre les vertus de
 » ce pontife. Il nourrissoit les
 » orphelins comme ses enfans,
 » & ne prenoit point son re-
 » pas. A son avènement au
 » pontificat, les biens de l'E-
 » glise se trouvant presque tous
 » dissipés, il distribua libéra-
 » lement son riche patrimoine.
 » Il célébroit la Messe tous

» les jours, & donnoit à l'oraison ou à la psalmodie, » tout le tems que lui laissoient » les fonctions de la charité » & de la sollicitude pastorale. » Il s'appliqua sur toute chose » à s'associer dans le gouvernement de l'Eglise, les hommes les plus éclairés & les plus vertueux qu'il put découvrir ».

ETIENNE VI, mis sur le siege pontifical en 896, après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer l'année d'après, en 897, le corps de Formose, son prédécesseur & son ennemi, parce qu'il avoit quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation inouïe alors, mais qui ne méritoit pourtant pas qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un souverain pontife, & de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens, le chargerent de fers, & l'étranglerent en prison quelques mois après. Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce qui s'étoit passé dans l'assemblée de quelques évêques à Rome, en 897, contre la mémoire & le corps de Formose. Les Peres du concile remarquerent que Formose avoit été transféré par nécessité du siege de Porto à celui de Rome : *Necessitatis causâ de Portuensi ecclesia Formosus, pro viâ merito ad apostolicam sedem proventus est*. Voyez FORMOSE & AUXILIUS.

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut en 931,

après 2 ans de pontificat. ETIENNE VIII, Allémand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le Saint-Siege après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'averfion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osoit plus paroître en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX, étoit frere de Gouetroi le Barbu, duc de la Basse-Lorraine. Il se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, & fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor II. Il commença son pontificat par tenir plusieurs Conciles, pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Il rechercha tous ceux qui avoient transgressé les loix de la continence. Ceux-mêmes qui renvoyèrent leurs concubines & embrasserent la pénitence, furent exclus du Sanctuaire pour un tems, & privés pour toujours du pouvoir de célébrer les Saints-Mysteres. Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET, (S.) fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son pere en Italie, où des hermites Calabrois lui inspirerent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret dans le Limosin, & vécut 50 ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne & à la priere. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation

d'un nouvel ordre monastique, suivant la règle de S. Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples, & des visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son hermitage. Ils demandèrent au saint homme, s'il étoit chanoine, ou moine, ou hermite? Etienne leur répondit : *Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence.* Ce n'est pas répondre trop nettement à la question des cardinaux; & on a été assez embarrassé, long-tems après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenait. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfans inquiétés après la mort de leur père, par les moines d'Am-bazar, qui prétendoient que Muret leur appartenait, emporterent le corps de leur fondateur qui étoit leur seul bien, & le transporterent à un lieu nommé *Grandmont*, dont l'ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet ordre furent imprimées à Troies, en 1662. Il a été supprimé en 1769; & les religieux ont été pensionnés. On a de S. Etienne de Muret, sa *Règle*, 1645, in-12; & un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin & en françois.

ETIENNE, (S.) né en Angleterre, 36. abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entr'autres S. Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le

grand nombre de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux & de Morimond, qui sont les 4 filles de Cîteaux dont dépendent toutes les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Cîteaux le 28 mars 1134.

ETIENNE I, (S.) roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, & mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des loix très-sages, vécut & mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchoit de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au St.-Siege, & la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, & déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. Benoît IX le canonisa. Sa valeur égaloit sa piété; il fut l'effroi des barbares, & s'attira le respect & l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brilloient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne & les leçons de l'exemple, cette innocence & cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des Saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le règne de Joseph II; mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec

attendrissément & enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse : « Mais » elle n'a pas besoin de faux » titres, dit un critique, pour » être une pièce très-respectable. Son antiquité, le grand » pape qui la donna, le grand » & saint roi qui la porta, la » nation qui l'a si long-tems défendue contre les infidèles, » & qui l'a toujours regardée » comme la possession caractéristique du roi légitime, » tout cela concourt à la rendre » intéressante. Vainement Voltaire s'est-il moqué de l'importance que les Hongrois » attachent à cette couronne, » jusqu'à n'avoir jamais voulu » reconnoître pour roi celui » qui ne l'avoit pas. Si quelque » chose doit être bien consacrée & sanctionnée, c'est » bien la royauté ». Joseph II l'avoit fait enlever & transporter à Vienne ; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui la reçurent avec une pompe & des réjouissances extraordinaires. C'est du roi S. Etienne que vient le titre d'*Apostolique*, donné long-tems par les papes aux rois de Hongrie, & renouvelé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ETIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Ste. Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son tems. Il mourut en 1203. On a de lui des Sermons, des Epîtres curieuses, 1682, in-8°, & d'autres ouvrages.

ETIENNE BATTORI, voy. BATTORI.

ETIENNE DE BYZANCE, grammairien du 5e. siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais *Abrégé*, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, & publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec & en latin, par Gronovius, avec les savans commentaires de Berkelius. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changemens ; on y joint encore les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. L'*Abrégé* d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connoissance des dérivés & des noms des villes & provinces.

ETIENNE, vaivode de Moldavie, dans le 16e. siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les Boïards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composoient sa garde.

ETIENNE, (Henri) 1er. du nom, imprimeur de Paris, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savans de ce nom qui ont tant illustré la presse & la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres, & sur-tout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509.

ETIENNE, (Robert) 2e. fils du précédent, & Parisien comme lui, surpassa son pere par la beauté & l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'a-

bord sous Simon de Colines, qui avoit épousé sa mere; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connoissance parfaite des langues & des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendoit aux lettres, lui auroient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avoit publié une *Bible*, avec une Version par Léon de Juda, & des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Geneve en 1551, & y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit, que pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les places publiques, & qu'il donnoit des récompenses à ceux qui y trouvoient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible Hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4° est moins estimée. Le *Nouveau-Testament Grec*, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus Linguae Latinae*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 & en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipzig, à Bâle & à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-fol., est magnifique; & celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-folio, a quelques augmentations. Ce Dictionnaire est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut de-

firer pour l'intelligence de la langue latine.

ETIENNE, (Charles) 3e. fils de Henri I, imprimeur, joignit à l'art de son pere la science médicale; il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe-médecin : I. *De re usfica*, in-8°. II. *De Vasculis*, in-8°. III. Une *Maison rustique*, in-4°. IV. Un *Dictionnaire historique, géographique & poétique*, Londres, 1686, in-fol. V. La Traduction de la comédie italienne, intitulée : *Le Sacrifice*, par les Acad. de Siennne *Intronati*, 1543, in-16; & sous le titre *des Abusés*, 1556, in-16, &c.

ETIENNE, (Henri) fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les trésors de la langue grecque, comme son pere avoit fouillé ceux de la latine. Son ouvrage en ce genre, est en 4 vol. in-fol., 1572. On doit joindre à ce livre deux *Glossaires*, imprimés en 1573, & un *Appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Etienne, plusieurs auteurs qu'il mit en lumiere & qu'il corrigea avec beaucoup de soin : ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savans. Mais ce qui l'a fait le plus connoître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *Version d'Anacréon* en vers latins. Henri étoit calviniste, & osoit en faire profession à Paris, dans un tems où ceux de cette secte étoient vivement poursuivis. Une Satyre atroce qu'il publia contre le clergé régulier, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Geneve

& de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, presque imbécille. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. Des corrections sur Cicéron, en latin, la plupart très-judicieuses. II. *De origine mendorum*. III. *Juris civilis fontes & rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des loix d'Egypte, ayant été tirées de celles de Moïse, & ayant donné lieu à celles des Grecs, c'étoit dans la même source qu'on devoit puiser les principes des loix Romaines. IV. *L'Apologie pour Hérodote*, publiée par le Duchat, en 3 vol. in-8°, 1735 : rapsodie infame d'investives contre la Religion Catholique, & de contes sur les prêtres & sur les moines, recherchée par quelques savans d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloise, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Etienne intitula son fatras : *Apologie pour Hérodote*, parce que son but étoit de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendoit que les Catholiques avoient débitées sur les Saints, &c. V. *Poëta Græci Principes*, 1566, in-fol. VI. *Medicæ artis Principes post Hippocratem & Galenum* : collection rare & chère, imprimée à Paris, 1677, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, & qu'il joignit au texte, est estimée. VII. *Traité de la prééminence des Rois de France*. VIII. *Les Premices*, ou le 1er. Livre des Proverbes épi-grammatifés, ou des Epigrammes proverbialisées, 1594, in-8° : recueil indigeste, où, parmi

quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. IX. *Narrationes cadis Ludovici Borbonnii*, in-8°, 1569. X. *Artis typographica querimonia*, Poëme, dont M. Lottin, imprimeur, a donné une traduction françoise, Paris, 1785. Henri Etienne y fait des plaintes très-vives contre les imprimeurs de son tems, regardé à si juste titre comme le siecle d'or de la typographie. Que diroit-il aujourd'hui, en voyant la plupart des imprimeurs qui savent à peine l'orthographe de leur langue maternelle ? Son zele s'allumoit, sur-tout quand il voyoit des imprimeurs qui ignoroient absolument le latin. Dans ce Poëme, il les appelle *malos artifices* :

*Artifices appello malos (ne nescias
erres)*

*Non quo vulgus eos more vocare
solet ;*

*Sed jejuna quibus doctrinæ pectora,
quorum*

*Ad Latios anris stat stupefacta
sonos.*

*Artifices hos nempe malos ego con-
queror esse ;*

*Hos fidei artifices conqueror esse
malæ ;*

*Ornamentalicè conquirant undique
libris,*

*Quæ dare cumque potest ulla pe-
rita manus.*

*Namque quod humano mens est in
corpore, quod inens*

*Præstare humano corpore clausa
potest :*

*Hoc opere in nostro præstat cor-
rectio (voci*

*Fas usum veteri sit tribuisse no-
vum) ;*

*Hæc fugat a scriptis tenebras, lu-
cemque reducit ;*

*Una hæc eam mendis aspera bella
gerit.*

La famille des Etienne a produit plusieurs autres imprimeurs célèbres. Le dernier de tous fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle à l'Hôtel Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Les Etienne sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté & la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savans & même les plus illustres de leur tems, ne dédaignoient pas de corriger leurs épreuves.

ETIENNE, (François d')
voyez ESTIENNE.

ETOILE, voyez EON & ESTOILE.

ETOILE, fils de Diane & d'Endymion, obligé de quitter le Péloponnèse où il régnoit, s'empara de cette partie de la Grece, qu'on appella depuis *Etolie*. Elle se nommoit auparavant *Curctis* & *Hyantis*.

ETTMULLER, (Michel) né à Leipfig en 1646, mort dans cette ville en 1683, y professa long-tems & avec un succès distingué la botanique, la chymie & l'anatomie. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples en 5 vol. in-folio, 1728. Sa *Chirurgie médicale* a été traduite en françois à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8° & in-12. Ettmuller, savant dans la théorie & heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses & des observations utiles.

ETTMULLER, (Michel-Ernest) fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public *la Vie & les Ouvrages* de son pere. Il professa & exerça

la médecine avec réputation, & mourut à Leipfig en 1732, laissant plusieurs Dissertations sur différens objets de son art.

EVADNÉ, fille de Mars & de Thébé, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Elle épousa Capanée, tué d'un coup de tonnerre au siege de Thebes. Evadné se jeta sur le bûcher de son mari.

EVAGORAS I, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avoit été enlevée à son pere, & se prépara à se défendre contre Artaxercès, roi de Perse, qui lui avoit déclaré la guerre. Il arma sur terre & sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens & les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportoit des vivres à l'ennemi, & fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général Persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'isle, & assiégea Salamine par mer & par terre. Evagoras n'obtint la paix, qu'à condition qu'il se contenteroit de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'isle appartiendroient au roi de Perse, qu'il lui payeroit un tribut, & qu'il ne traiteroit avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de tems après, l'an 375 avant J.C., par un eunuque. « C'étoit, » dit un historien, un prince » sage, modéré, sobre, cou- » rageux. Il avoit une gran- » deur d'ame digne du trône. » Mais ce qu'il y avoit de plus » royal en lui, & qui lui atti- » roit pleinement la confiance

» de ses sujets, de ses voisins ;
 » & même de ses ennemis ,
 » étoit sa sincérité , & la haine
 » qu'il témoignoit pour tout
 » déguisement & mensonge ». On lui reprochoit néanmoins d'avoir employé , contre la foi des sermens , la force & la politique , pour rentrer dans tous les états que son pere avoit possédés , & dont une partie appartenoit aux Perses par droit de conquête.

EVAGORAS II , petit-fils du précédent , & fils de Nicoclès , fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxercès Ochus , qui lui donna une souveraineté en Asie , plus étendue que celle qu'il avoit perdue. Ce prince , ayant été accusé auprès de son bienfaiteur , fut obligé de s'enfuir dans l'isle de Chypre , où il fut mis à mort.

EVAGRE , (S.) patriarche de Constantinople , élu en 370 par les orthodoxes , après la mort de l'arien Eudoxe , fut chassé de son siege & exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les Catholiques. S. Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

EVAGRE , patriarche d'Antioche , fut mis à la place de Paulin en 389. Flavien avoit succédé dès 381 à Mélece ; de façon qu'Evagre ne fut reconnu évêque , que par ceux qui étoient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le con-

cile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut 2 ans après. S. Jérôme , son ami , assure que c'étoit un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur , & ceux de son parti se réunirent , après quelques difficultés , à ceux du parti de Flavien.

EVAGRE du Pont , dans l'Asie-Mineure , vivoit vers la fin du 4^e siècle. On lui attribue le deuxième livre de la Vie des Pères , & plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origène , qui furent traduits en latin par Rufin.

EVAGRE , né à Ephéphanie en Syrie vers l'an 536 , fut appelé le *Scholastique* : c'étoit le nom qu'on donnoit alors aux avocats plaidans. Evagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque tems dans le barreau d'Antioche , il fut fait questeur , & garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire Ecclésiastique* en 16 livres , qui commence où Socrate & Théodoret finissent la leur , c'est-à-dire , vers l'an 431. Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue , & appuyée ordinairement sur les actes originaux & les historiens du tems. Son style , un peu diffus , n'est pas pourtant désagréable : il a assez d'élégance & de politesse. Evagre paroît plus versé dans l'histoire profane , que dans l'ecclésiastique. On croit s'apercevoir en lisant son Histoire , qu'il donnoit dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avoit donné l'original grec de cet historien , sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son

édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avoit eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version & de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

EVANDRE, Arcadien d'origine, passoit pour le fils de Mercure à cause de son éloquence. Il aborda en Italie, selon la fable, environ 60 ans avant la prise de Troie. Faune qui régnoit alors sur les Aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit sur les bords du Tibre une ville, à laquelle il donna le nom de *Pallantium*, & qui par la suite fit partie de celle de Rome. C'est lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres & l'art du labourage. Virgile au 8. liv. de l'*Enéide*, rapporte la manière dont il reçut Enée dans un palais modeste & champêtre, où avoit logé Hercule : rien de plus philosophique & de plus moral que cette invitation :

Hæc limina quondam

Alciides subiit, hæc illum regia cepit.

Aude, hospes, contemnere opes & te quoque dignum

Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.

Vers ingénieusement placés par un peintre chrétien sur l'étable de Bethléem, en substituant les mots *Rex cæli* à celui d'*Alciides*.

EVANS, (Corneille) imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre, Il étoit fils d'un Anglois

de la principauté de Galles, & d'une Provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avoit avec le fils aîné de Charles I, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'étoit sauvé de France, parce que la reine sa mère avoit eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi & nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine & le véritable prince de Galles avoient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, & ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes alloient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, & il fut conduit à Cantorberi, & enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, & ne parut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

EVARIC, roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric I, & frère de Théodoric II, auquel il succéda en 466, ravagea la Lusitanie, la haute Espagne & la Navarre; prit Arles & Marseille, mit le siège devant Clermont; défit l'empereur Anthemius, secouru des Bretons; pillâ l'Auvergne, le Berri, la Touraine & la Provence; & mourut à Arles en 485.

EVARISTE, pape & successeur de S. Clément l'an 100 de J. C., marcha sur les traces

de son prédécesseur, & mourut faiblement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au-dehors par la persécution de Trajan, & déchirée au-dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiastiques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. S. Alexandre lui succéda.

EUBULIDE, voyez **EUCCLIDE**.

EUCHER, (S.) premier évêque de Treves, fonda ce siége au troisieme siecle. Quelques légendes le font mal-à-propos disciple de S. Pierre. Son corps repose dans l'église de S. Mathias, près de Treves.

EUCHER, (S.) archevêque de Lyon, d'une naissance illustre & d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone & Veran, dans la solitude de Lérins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, & l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'isle de Lérins où ses vertus lui attiroient trop d'applaudissemens, & passa dans celle de Léro, aujourd'hui Ste. - Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au 1^{er}. concile d'Orange en 441, & y signala sa science autant que sa sagesse. « On vit en » lui, dit Claudien Mamert, » un pasteur fidele, soupirant » sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit, riche » en bonnes œuvres, puissant » en paroles, accompli en tout » genre de sciences, & de » beaucoup supérieur aux plus

» grands évêques de son tems ». Il mourut vers l'an 454. L'Eglise lui est redevable : I. D'un *Eloge du désert*, adressé à S. Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant. II. D'un *Traité du mépris du monde*. S. Eucher montre dans le monde un gouffre affreux, sous une superficie brillante. « J'ai vu, dit-il, des » hommes élevés au plus haut » faite des honneurs & des richesses. La fortune, prodiguée » en leur faveur, avoit accumulée tous les biens sur leurs » têtes, sans leur donner même » le tems de les désirer ; leur » prospérité, parvenue à son » comble, ne laissoit plus d'activité à leurs passions. Mais » ils ont disparu dans un moment ; leurs vastes possessions » ont été dispersées, & eux-mêmes ne sont plus ». La latinité de cet ouvrage est presque digne du siecle d'Auguste. On y admire la douceur & la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité & le naturel des images, la clarté de la méthode. Ce *Traité* a été traduit en françois par Arnaud d'Andilly, ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres ; celui-ci est adressé à Valérien, son parent. III. D'un *Traité des Formules spirituelles* ; ce sont des explications de quelques endroits de l'Ecriture, que S. Eucher écrivit pour l'usage de Veran, un de ses fils. On n'y trouve ni la même élégance, ni la même beauté de style, que dans les deux ou-

vrages précédens ; mais le sujet ne le comportoit pas , & la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire. IV. De l'*Histoire de S. Maurice & des Martyrs de la légion Thébéene*. Le témoignage seul de cet ancien & illustre auteur , suffit pour anéantir les doutes qu'un écrivain fameux a tâché d'élever sur l'histoire de ces saints martyrs (voyez MAURICE). Les différens écrits de S. Euchère sont dans la Bibliothèque des Peres. Ses deux fils, Salone & Veran , furent évêques du vivant même de leur pere.

EUCLIDE , né à Mégare , & disciple de Socrate , étoit passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens d'entrer dans leur ville , Euclide s'y glissoit de nuit en habit de femme pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe , il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe Athénien s'attachoit principalement à spéculer sur la morale ; le Mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante & Querelleuse*. Le philosophe Euclide ne méritoit pas moins ces épithètes : il disputoit en énergomene. Ses disciples hériterent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement , qu'Eubulide , l'un d'entr'eux , réduisit en système , non pas l'art de raisonner , mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux &

si embarrassans , que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pas pu les résoudre. Ces travers passèrent , dans les siècles d'ignorance , des livres des philosophes païens , dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets ; la théologie , cette science respectable , simple & divine , en devint presque méconnoissable. Mais l'on ne sauroit disconvenir qu'elle a servi à maintenir les regles d'une sûre & rigoureuse logique , regles si essentielles dans tous les genres de sciences , & négligées aujourd'hui & violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes ! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée & chicanneuse , qu'il donne dans un défaut directement opposé. Voyez DUNS.

EUCLIDE le Mathématicien , étoit d'Alexandrie , où il professoit la géométrie sous Ptolomée , fils de Lagus. Il a laissé des *Elémens* de cette science en 15 livres , dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle , mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes & théorèmes tirés les uns des autres , & démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière ; il a été long-tems le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connoissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Elémens*

d'Euclide sont celles de Barrow, in-8°, Londres, 1678 ; de David Gregory, in-fol., 1703, en grec & en latin ; & celle de Robert Simson, in-4°, en latin, puis en anglois, réimprimé pour la sixieme fois en 1781. On y trouve d'excellentes *Notes critiques & géométriques*, où l'éditeur redresse les erreurs dont Théon & d'autres ont défigurés ces *Elémens*. Nous en avons aussi une traduction françoise par le P. des Chales, in-12. On a encore quelques *Fragmens d'Euclide*, dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°. Euclide étoit doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivoient les sciences exactes. Le roi Ptolomée voulut être son disciple : mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avoit point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie ? *Non*, répondit Euclide, *il n'y en a point de particuliere pour les rois.*

EUCRITE, voyez EUPHENE.

EUDEMONE-JEAN, (André) né dans l'isle de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre : *Admonitio ad Regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, & en françois, 1627, in-4°, plein d'excellens avis, mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avoient enseignées avant lui, & qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. Voyez SANTAREL, JOUVENCY.

EUDES, duc d'Aquitaine, régnoit en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie & le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles Martel en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par foiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, & fit un traité d'alliance avec lui. C'étoit en 719. Deux ans après, en 721, il défit Zama, général des Sarrafins, qui avoit mis le siège devant Toulouse. Les Infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix avec Manuza leur général, & lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Eudes ayant favorisé le soulèvement d'une des provinces d'Abderame, roi des Sarrafins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats & de places, implora le secours de Charles Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée entre Tours & Poitiers. Les Sarrafins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 300 mille hommes. Eudes, débarrassé des Sarrafins, se battit avec le prince qui l'avoit aidé à les chasser. La guerre se ralluma entre lui & Charles Martel, &

& ne finit que par la mort d'Eudes en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France, & l'un des plus vaillans princes de son siècle, étoit fils de Robert le Fort. En 887 il contraignit les Normands de lever le siège de devant Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France Occidentale, & défit peu de tems après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusques sur la frontière. Il obligea Charles le Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, & mourut à la Fere en Picardie le 5 de janvier 898.

EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13^e. siècle, fut fort estimé du roi S. Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville & le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Ste. Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Ste Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers & des Charreux. Il mourut en 1289.

EUDES, (Jean) frere de l'historien Mézerai, né à Rye dans le diocèse de Seès, en 1601, forma son esprit & régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Bernille. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confreres s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit

Tome III.

ecclésiastique; mais sans aucun dessein, dit-il, de former un nouvel institut. Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruit. Eudes prêchoit assez bien pour son tems, où l'éloquence de la chaire n'avoit pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, & sa congrégation y gagna. « Le clergé de Nor- » mandie, dit l'abbé Bérault, » où elle est particulièrement » répandue, en fait encore au- » jourd'hui l'éloge, par sa ré- » gularité & par ses lumieres. » Aussi le nom du pere Eudes » y est-il toujours dans la plus » grande vénération : ce qui » n'a point empêché l'historien » fugitif du jansénisme, de le » représenter, dans le vrai style » de la Hollande hérétique, » comme un fanatique, ennemi » déclaré de la grace du Sau- » veur. C'est un témoignage de » plus, en faveur de ce saint » prêtre relativement à la foi, » c'est-à-dire à la vertu, sans » laquelle toute sainteté n'en » est que le simulacre ». Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit, est le traité *De la dévotion & de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée & par un zèle plus ardent qu'éclairé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4^e.

EUDOXE de Gnide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géometre, médecin; législateur; mais il est princ-

Bbb

palement connu comme astronome. Hipparque & lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J. C. après avoir donné des loix à sa patrie. C'étoit un géometre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de S. César, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, & fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique & à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siege d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarcat de Constantinople. Il persécuta les Catholiques avec fureur, & mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugene, arien comme lui, & évêque de cette ville.

EUDOXIE, (Ælia) fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, étoit Française; elle joignoit les agrémens de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcade, & partagea d'abord avec elle la confiance de ce foible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, & elle les trouva. Maîtresse de l'état & de la Religion, cette femme régna en roi despotique: son mari n'étoit empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnoit le trône, elle amassa des

richesses immenses par les injustices les plus criantes. S. Jean Chrysostome fut le seul qui osa lui résister. Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siege par le conciliabule du Chêne, l'an 403. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, étoit un sermon contre le luxe & la vanité des femmes, que les courtisans envenimerent. Eudoxie rappella Chrysostome après quelques mois d'exil; mais le Saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux & les festins, donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances & insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse-couche quelques mois après. Ses médailles sont très-rares.

EUDOXIE, (Ælia) fille de Léonce, philosophe Athénien, s'appelloit *Athenais* avant son baptême & son mariage avec l'empereur Théodose le Jeune. Son pere l'instruisit dans les belles-lettres & dans les sciences: il en fit un philosophe, un grammairien & un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avoit pas besoin de bien, & la déshéritait. Après sa mort elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses freres les lui contestèrent. Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice! Eudoxie se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulcherie, sœur de Théodose II. Cette princesse, étonnée de son esprit,

autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frere en 421. Les freres d'Athenais, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, & les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chere aux ames bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savans. Paulin, un d'entr'eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata, au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, & la réduisit à l'état de simple particuliere. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, & embrassa les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de S. Siméon Stylite, & par les raisons de l'abbé Euthymius, elle retourna à la foi de l'Eglise, & passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété & dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle étoit innocente des crimes dont son époux l'avoit soupçonnée. Eudoxie avoit composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, & après qu'elle en fut descendue. Phorius cite avec éloge une Traduction en vers hexainctres des 8 premiers livres de l'Ecriture. On attribue encore à cette princesse un ouvrage, appelé le *Centon* d'Homere, qu'on trouve dans

la Bibliothèque des Peres. C'est la vie de J. C. composée de vers pris de ce pere de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart de ses critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa *Vie*.

EUDOXIE, (Licina) la *Jeune*, naquit à Constantinople en 422. Elle étoit fille de Théodose II & d'Eudoxie, & femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. Eudoxie, outrée de colere, appella à son secours Genserik, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu & à sang, saccagea Rome & emmena Eudoxie en Afrique. Après 7 ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, & y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très-rares, & les vertus qui la signalerent, sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son regne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, & ne lui fut pas moins attachée, que si cet epoux infidele & livré à une vie infame, eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice avec ses trois fils aussi-tôt après la mort de son époux, en 1067. Romain Digené, un des plus grands de

l'empire, avoit voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort ; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grace, & le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogene répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, & à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il falloit retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avoit promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xiphilin ne trouva dès-lors aucune difficulté, rendit ce papier, & Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastere. Elle avoit eu sur le trône les qualités d'un grand prince ; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France : c'est un recueil sur les *généalogies des Dieux, des Héros & des Héroïnes*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il déceale une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de M. de Villoison dans les *Anecdota græca*, 1781, 2 vol.

in-4°. ; le premier volume est occupé par ce manuscrit ; le second contient des extraits de différens auteurs Grecs.

EUDOXIE Lapouchin, impératrice de Russie, première femme de Pierre-le-Grand & mere de l'infortuné Alexis, fut répudiée & reléguée dans un couvent, près du lac Ladoga. On l'avoit accusée injustement, à ce qu'il paroît, d'avoir eu un commerce illicite avec un seigneur, nommé Klebou, qui expira dans des tourmens horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux & cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime ; mais Klebou lui répondit d'une manière bien propre à justifier l'impératrice. « Il faut que tu » sois aussi imbécille que tyran, » pour croire, que n'ayant rien » voulu avouer au milieu des » tourmens inouis que tu m'as » fait souffrir, à présent que » je n'ai plus d'espérance de » vivre, j'irai flétrir l'innocence & l'honneur d'une » femme vertueuse, en qui je » n'ai jamais connu d'autre » tache que de t'avoir aimé ; » va, monstre, ajouta-t-il en » lui crachant au visage, re- » tire-toi & laisse-moi mourir » en paix ». Eudoxie fut rappelée par Pierre II & mourut quelque tems après.

EVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, & la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu qui avoit mis sa fidélité & son obéissance à l'épreuve (voyez ADAM). Il faut que l'histoire

d'Eve séduite par le démon ; revêtu de la figure du serpent , soit d'une connoissance & d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes , puisque la fable d'Ophionée (voyez ce mot) est indubitablement greffée sur cet événement & sur la chute des Anges qu'il suppose. . . . Les rabbins ont conté mille fables sur la mere du genre humain ; quelques commentateurs imbécilles ou fanatiques les ont répétées ; elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Eve est racontée dans l'Histoire-Sainte , a donné lieu à quelques railleries froides , & à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées ; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par-là faire connoître à la femme la supériorité de l'homme de qui elle a été formée ; à l'homme , combien sa compagnie doit lui être chère , puisqu'elle est une partie de sa propre substance ; & à tous les deux , qu'ils doivent conserver entr'eux l'union la plus étroite , de laquelle dépend leur bonheur & celui de leurs enfans. « Toutes les épi-
 » grammes de nos beaux es-
 » prits , dit un vrai philosophe ,
 » sur la création & sur l'état de
 » nos premiers parens , sont un
 » jeu bien puéril. Deux créa-
 » tures innocentes placées par
 » la main de Dieu , sur un sol
 » riant & de facile culture :
 » voilà l'homme dans son ori-
 » gine. Dégénéré depuis , il a
 » appelé les arts à son secours ;
 » mais ces légers adoucisse-
 » mens ne compensent pas les
 » dons de la nature & de la

» grace , versés sur lui avec
 » profusion. Que ces hommes
 » qui ne veulent pas croire nos
 » Ecritures , nous disent : D'où
 » vient l'homme ici-bas ? De
 » quelque manière qu'ils arran-
 » gent cette création , elle sera
 » toujours aussi étonnante que
 » le récit de Moïse » (voyez
 MOÏSE).

EVEILLON, (Jacques) sa-
 vant & pieux chanoine & grand-
 vicaire d'Angers sa patrie , sous
 quatre évêques différens , né en
 1582 , mourut en 1651 , amé-
 rement pleuré des pauvres dont
 il étoit le pere. Il légua sa bi-
 bliothèque aux Jésuites de la
 Fleche : c'étoit toute sa richesse.
 Comme on lui reprochoit un
 jour qu'il n'avoit point de ta-
 pisseries : « Quand , en hiver ,
 » j'entre dans ma maison , ré-
 » pondit-il , les murs ne me
 » disent pas qu'ils ont froid ;
 » mais les pauvres qui se trou-
 » vent à ma porte , tout trem-
 » blans , me disent qu'ils ont
 » besoin de vêtement ». Mal-
 gré la multitude des affaires ,
 & une rigoureuse exactitude au
 chœur , il donnoit beaucoup
 de momens à son cabinet. Les
 principaux fruits de ses travaux
 sont : I. *De Processionibus Ec-
 clesiasticis* , in-8° , Paris , 1645.
 L'auteur remonte , dans ce sa-
 vant traité , à l'origine des pro-
 cessions ; il en examine ensuite
 le but , l'ordre & les cérémo-
 nies. II. *De recta psallendi ra-
 tione* , in-4° , la Fleche , 1646.
 Ce devoit être le manuel des
 chanoines. III. *Traité des Ex-
 communications & des Moni-
 toires* , in-4° , Angers , 1651 ,
 & réimprimé à Paris en 1672 ,
 dans le même format. Le docte
 écrivain y réfute l'opinion assez

communément établie ; que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond ; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit & l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Il avoit été fort jeune professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soullerre pendant 13 ans, puis curé de St. Michel à Angers, chanoine en 1620.

EVELIN, (Jean) né à Wotton en Surrey l'an 1620, partagea son tems entre les voyages & l'étude. Il obtint, pour l'université d'Oxford, les marbres d'Arundel ; & ensuite, pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelin avoit plus d'une connoissance ; la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, &c., lui étoient familiers. Les livres que nous avons de lui, en font une preuve. I. *Sculptura*, 1662, in-8°. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre, contient les procédés & l'historique de cet art : il méritoit d'être traduit. II. *Sylva*. Il y traite de la culture des arbres, 1679, in-fol. III. *L'origine & les progrès de la Navigation & du Commerce*, en anglois, in-8°, 1674. IV. *Numismata*, in-fol., 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens & des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quelques bons ouvrages françois, tels que *le Parfait Jardinier* de la Quintinie, & des *Traité de l'Architecture* de Chambray. Il mourut le 24 mars 1699.

EVEENE, roi d'Etolie, fils de Mars & de Sterope, fut si piqué d'avoir été vaincu à la

course par Idas, qui lui avoit promis Marpessé sa fille, s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve, qu'on appella depuis Evéene.

EVENSSEN, (David) savant théologien Suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Kio-ping dans la Westmanie, & chapelain du roi de Suede. Il mourut en 1750, laissant plusieurs dissertations estimées par ceux de sa communion, entr'autres : I. *De portione pauperibus relinquenda*. II. *De aquis supra caelestibus*. III. *De praedestinatione*, &c.

EVENUS III, roi d'Ecosse, après Eder son pere, étoit si vicieux, que pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse, qu'un homme auroit autant de femmes qu'il en pourroit nourrir ; que les rois auroient droit sur les femmes des nobles, & que les gentilshommes seroient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare & sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque tems après. Son regne ne fut que de 7 ans.

EVÉPHENE, philosophe pythagoricien, condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller dans son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda, quelle caution il donneroit ? Il offrit Eucrite son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'Eucrite ; mais on fut beaucoup plus surpris du re-

tour d'Evephene, qui se présenta à Denys au bout de six mois, comme on étoit convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté, & les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon & de Pythias. Il se peut faire que les mêmes sentimens aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes; mais il est plus apparent que la fabuleuse antiquité a fait deux histoires d'une seule, ou qu'elles sont toutes les deux controuvées.

EVERARD, voy. GRUDIUS & SECOND.

EUFEMIE, voyez EUPHEMIE.

EUGENE I, (S.) Romain, fut vicaire-général de l'Eglise durant la captivité du pape S. Martin, & son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1^{er} juin 657.

EUGENE II, Romain, pape après Paschal I, l'an 824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Il est vrai que dans ces siècles les moyens de connoître le vrai, étoient si peu lumineux & si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles; & aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fière de ses lumières, le résultat de beaucoup de procès civils & criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide (voyez CHAR-

LEMAGNE). Noël Alexandre soutient qu'on a attribué sans fondement à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebrock, dans le *Propyleum*, p. 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent prosrites par le concile de Worms en 829.

EUGENE, III, religieux de Cîteaux sous S. Bernard, ensuite abbé de S. Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome en 1145. Il étoit de Pise & s'appelloit Bernard. Les Romains étoient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le Saint-Siège. Ils avoient rétabli le sénat & élu un patrice: ils voulurent qu'Eugene III approuvât tous ces changemens. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'étoit pas éteint; les séditions le souffloient de tous côtés. Eugene, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, & de là à Paris, en 1147. Il assembla un concile à Rheims l'année d'après, & un autre à Treves, où il permit à Sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avoit été simple moine, il y parut en pape; mais en pape qui n'avoit pas oublié son ancien état: il portoit sous les ornemens pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, & mourut à Tivoli en 1153, après un pontificat de plus de 8 ans.

aussi agité qu'il méritoit peu de l'être. Les Romains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime & modéré pontife, qu'ils arroserent de leurs larmes. C'est à lui que S. Bernard adresse ses *livres de la Considération*. Eugene le regarda toujours comme son maître, & faisoit le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis, pour exagérer les abus que Bernard reprenoit, au lieu d'admirer & la sagesse personnelle du pontife & celle d'un gouvernement où les conseils & les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnoissance & avec fruit. On a d'Eugene des *Décrets*, des *Epîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter, sur les actions & les vertus de ce pape, l'*Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par Dom Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux; Nancy, 1737. 1 vol. in-12.

EUGENE IV, (Gabriel Condolmero) Vénitien, d'une famille roturiere, est une preuve de ce que peut le talent, & sur-tout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de S. Grégoire *in alga*, ensuite évêque de Sienné, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de méintelligence entre le pontife & les Peres de cette assemblée. Eugene lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit, qu'en donnant un décret pour établir

son autorité, & en confirmant les deux décrets de la 4e. & de la 5e. session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile: décret donné en tems de schisme, où il existoit des doutes sur le pape légitime, & où l'unité n'a pu se rétablir que par la déposition de tous les contendans. Le pontife Romain, après 2 ans de délai, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avoit été le lien de l'union d'Eugene avec les Peres de Bâle: cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La 17e. session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée étoit l'union de l'Eglise Grecque avec la Latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, vouloit réconcilier les deux Eglises, parce qu'il avoit alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, 21 évêques & une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir discuté avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire; la réunion tant désirée fut terminée dans la 6e. & dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec & en latin, fut souscrit de part & d'autre. L'empereur & les prélats Grecs partirent fort contens de la générosité du pape: Eugene leur donna beaucoup plus qu'il n'avoit promis par son traité. Il

est certain qu'il se prêta, avec autant de sagesse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'Eglise d'Orient & celle d'Occident; mais malgré tous ces soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencerent le schisme; & depuis ce tems, il n'a pas pu être éteint. Eugene fut mal récompensé à Bâle des services qu'il venoit de rendre à l'Eglise Latine. Le concile qui étoit fort diminué, & où il ne se trouvoit plus guere de personnes distinguées, le déposa du pontificat, comme *perturbateur de la paix, de l'union de l'Eglise; simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique & hérétique*. Les rois de France & d'Angleterre, l'empereur & les princes d'Allemagne qui jusques-là avoient gardé une espece de neutralité, en furent indignés & s'en plainquirent au concile. Le pape cassa ce décret absurde, y répondit par un autre décret, dans lequel il annulle tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou plutôt l'assemblée qui continuoit à s'appeler ainsi, après avoir déposé Eugene, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugene étoit toujours à Florence, renvoyant les foudres que le concile de Bâle, devenu un conciliabule, lançoit contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, & mourut 5 ans après en 1447, lassé & détrompé de tout. Dans ses derniers momens, il s'écria devant tout le

monde: *O Gabriel (c'étoit son nom de Baptême) ! ô Gabriel ! qu'il te seroit bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal, ni évêque ; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avois commencés, en suivant paisiblement dans ton monastere les exercices de ta regle !* » Ce fut toutefois, dit un célèbre historien, un des plus » grands papes, quoiqu'un des » moins heureux. Il eut toutes » les qualités qui font révéler & chérir les grands ; l'élevation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts & des manieres, » la libéralité & la bienfaisance, le don de la parole, » le talent des affaires, l'amour des lettres sans être bien » savant lui-même, & ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place & dans son siecle, » la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut édifiante & réglée ; il se » montra extrêmement charitable envers les pauvres, & » très-zélé pour la réduction des sectes, qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité ». Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, & d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens & de justice, l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même & la prostitution de l'Epouse de J. C., si à l'ordre de huit évêques & d'un amas confus

de clercs travestis en successeurs des Apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré ? Eugene IV étoit naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du tems, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, & les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladissas, de rompre son traité avec Amurat II. Voyez ce mot & CESARINI.

EUGENE, (S.) évêque de Carthage, fut élevé sur ce siege l'an 481. Il gouvernoit cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvaissent à Carthage pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484 ; mais les Ariens la rompirent sous de mauvais prétextes, Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer « que leur desir étoit » qu'après sa mort, son fils » eût le trône ». La plupart des évêques crurent qu'ils pouvoient faire ce serment ; les autres le refuserent. Hunneric les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer ; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de tems après, des ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu, furent cruellement tourmentées ; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur

le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres, les laïques distingués qui furent bannis, furent au nombre de 4966. A Carthage on fit souffrir le tourment des coups de fouet & des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes ; après quoi on les bannit. Eugene fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques & les prêtres avec des cierges à la main ; les meres portoient leurs enfans dans leurs bras ; puis les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disoient, les yeux baignés de larmes : « A qui nous laissez-vous en courant au martyre ? » Qui baptisera nos enfans ? » Qui nous donnera la pénitence ? Qui nous délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation ? Qui nous enterrera après la mort ? » Qui offrira le divin Sacrifice avec les cérémonies ordinaires ? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ? » *Qui nobis penitentia munus collaturi sunt, & reconciliationis indulgentiâ obstrictos peccatorum vinculis soluturi ? A quibus divinis Sacrificiis ritus est exhibendus consuetus ? Vobiscum & nos libeat pergere, si liceret* (S. Vi& Vit., l. 2, p. 33) ! On voit qu'alors on ne songeoit pas encore à faire des évêques constitutionnels, & que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Hunneric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugene fut rappelé sous le regne de Gombaud, & exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugene, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en

505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *Lettre* dans Grégoire de Tours.

EUGENE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, & mourut en 646. Il possédoit, assez bien pour son tems, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques.

EUGENE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traité de Théologie*, & de quelques *Opuscules* en vers & en prose, publiés par le P. Sirmond, en 1619, in-8°, avec les *Poésies* de Draconce. Le style d'Eugene manque de politesse : mais les pensées en sont justes, & les sentimens pieux.

EUGENE, homme obscur, qui avoit commencé par enseigner la grammaire & la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné par le comte Arbogaste, Gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs & des Allemands, & ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu & tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugene avoit régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avoit tiré de la place de maître du palais qu'il occupoit, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugene lui abandonna entièrement le soin du gouvernement & le commandement

des troupes, & ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGENE, (François Eugene de Savoie, plus connu sous le nom de prince) généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugene-Maurice, comte de Soissons, & d'Olimpe Mancini, niece du cardinal Mazarin. Il étoit arriere-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque tems le petit collet sous le nom de l'*Abbé de Carignan*, & le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus ; il protesta devant plusieurs de ses amis, qu'il iroit servir ailleurs, & qu'il ne reviendrait en France, que les armes à la main. En effet, Eugene alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne, lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitoit d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugene avoit toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignoit à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siege de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, & de Maximilien-Emmanuel, duc de Baviere. En 1691 il parut sur un

nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Buloigne, subalterne du maréchal de Catinat, tenoit assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, & le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand-visir, de 17 bachas, de plus de 20 mille Turcs, & par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugene. Il en avoit plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; & il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts & qu'on lui demanda son épée. « La » voilà, dit ce héros, puisque » l'empereur la demande : elle » est encore fumante du sang » de ses ennemis. Je consens » de ne la plus reprendre, si » je ne puis continuer à l'employer pour son service ». Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugene un écrit qui l'autorisait à se conduire comme il le jugeroit à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La chrétienté fut tranquille & heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la

monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugene pénétra en Italie par les gorges du Tirol, avec 30 mille hommes, & la liberté entière de s'en servir comme il voudroit. Il amusa les généraux François par des feintes, & força, le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée Allemande maîtresse du pays entre l'Adige & l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, & le maréchal de Catinat, qui commandoit l'armée Française, recula jusques derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le bâton de commandement, & fut encore moins heureux; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari dans le duché de Modene. Le prince Eugene, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général François, & le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormoit tranquillement dans Crémone, Eugene pénétra dans cette ville par un égoût, & le fit prisonnier. Son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avoient donné cette place; le hasard & la valeur des François & des Irlandois la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1^{er} février, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse en elle-même, & pour laquelle on chanta le

Te Deum à Vienne & à Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla & de quelques villes voisines. Le prince Eugene quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avoit pas remporté de victoire contre Vendôme, mais il laissoit les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles graces; il le nomma président du conseil de guerre, & administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugene, Marlborough & Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'Empire, de l'Angleterre & de la Hollande, étroitement unis par l'esprit & par le cœur, formerent une espece de triumvirat fatal à la France & à l'Espagne. Les deux premiers gagnerent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal-à-propos par l'électeur de Baviere, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive & changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée Française & Bavaoise fut détruite; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Baviere & de la Suabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugene combattit le duc de Vendôme à la journée de Cassano, près de l'Adda: journée sanglante, dont les deux partis s'attribuerent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugene vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Fran-

çois, les force dans leurs lignes, & leur fait lever le siege. Après avoir délivré Turin & battu les François, il fit rentrer le Milanès sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes Françaises & Espagnoles évacuèrent la Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugene pénétra peu de tems après en Provence & en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avoit mis le siege devant Toulon; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, & le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugene, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les François au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'étoit pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les François une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siege devant Lille, défendue par Boufflers. Cette ville si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux François: aussi, dans un âge plus avancé, il rejetoit les louanges qu'on lui donnoit sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maré-

chaux de Villars & de Boufflers, qui lui disputèrent long-tems la victoire. Marleborough ayant été disgracié, Eugene passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'étoit un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoi en 1712, & étendit dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Quoique privé des Anglois, il étoit supérieur de 20 mille hommes aux François: il l'étoit sur-tout par sa position, par l'abondance des magasins, & par 9 ans de victoire. La France & l'Espagne étoient dans l'alarme. Une rumeur qu'il fit à Landrecie qu'il assiégeoit, les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placé à Marchiennes, étoit trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugene, tomba sur Albermale, & remporta une victoire aussi aisée que complete. Eugene arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant il avoit voulu rapprocher ses magasins; mais par une économie mal-entendue, les députés des Hollandois s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugene & Villars, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, & elle fut suivie du traité de Ba-

den en Argaw. La puissance Ottomane, qui auroit pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les frontieres de l'Empire avec 150 mille Turcs, Eugene le battit en 1716, à Peterwaradin, & s'empara de Témefwar. En 1717, il entreprit le siege de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, & non contents de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches & des tranchées. Le prince Eugene, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens, les défit entièrement, leur tua plus de 20 mille hommes, & s'empara de leurs canons & de leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire il retourna à Vienne, où ses ennemis vouloient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avoit sauvé & dont il avoit reculé les frontieres. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugene eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les François prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avoit plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugene: il avoit survécu à lui-même, & il craignoit d'exposer sa réputation si solidement établie, au hasard d'une 18^e. bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur & des soldats. Les

malheurs de l'année suivante ne justifient que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devoit la gloire de son regne, disoit au milieu des pertes qui suivirent sa mort : *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros ?* Le prince Eugene fut le plus heureux général & le plus habile ministre, que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles. Il avoit un esprit plein de justesse & d'élévation, les qualités & le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer, lui valurent de nouveaux éloges. Il n'étoit pas toujours le maître de faire ce qu'il vouloit. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyoit plongé. « Je fais réflexion, dit-il, que si Alexandre-le-Grand » avoit été obligé d'avoir l'ap- » probation des députés de » Hollande pour exécuter ses » projets, ses conquêtes n'au- » roient pas été à beaucoup » près si rapides ». . . Le courage n'étoit pas la seule qualité du prince Eugene. Les traités de Rastadt & de Passarowitz ont autant immortalisé son nom, que ses victoires. Il étoit le pere des soldats & le modele des ministres, philosophe, doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, & d'une générosité peu commune. Son attachement à la Religion étoit aussi solide que sincère. Il portoit avec lui, au milieu de ses opérations mili-

taires, le petit, mais le précieux livre de *l'imitation de J. C.*, & le lisoit dans des momens de calme & de réflexion. Quoique froid & réservé, il étoit sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, & les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux-arts avoient des attraites pour lui. « De trois empereurs » qu'il avoit servis, le premier, Léopold, avoit été, » disoit-il, son pere, parce » qu'il avoit eu soin de sa fortune comme de celle de son » propre fils; le second, Joseph, son frere, parce qu'il » l'avoit aimé comme un frere; » le troisième, Charles VI, » son maître, parce qu'il l'avoit récompensé en roi ». Ses *Batailles* ont été imprimées en 2 vol. in-fol., auxquels on a joint un *Supplément*. On peut aussi voir *l'Histoire du prince Eugene*, imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in 12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes, & que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsqu'Octave la transféra en Italie l'an 483 : il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur : I. Du *Thesaurus ex S. Augustino*, in-fol., Bâle, 1542. II. D'une *Vie de S. Augustin de Favianes*, insérée dans *Bollandus*. III. D'une *Vie de S. Severin*, apôtre de la Norique, insérée dans les *Œuvres* de Marc Velfer. La *Regle*

qu'il avoit donnée à ses moines est perdue.

EVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son pere Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J. C. Ce jeune prince avoit gouverné despotiquement le royaume pendant les 7 années de la démence de son pere. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir reconvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenoit aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérôdac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, & le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son pere, & même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frere Neriglissor, après un regne de 2 ans.

EVITERNE. Les anciens adoroient sous ce nom un dieu, de la puissance duquel ils se formoient une très-grande idée, & qu'ils paroissent mettre au-dessus de celle de Jupiter; quelques mythologistes croient que ce dieu étoit Jupiter même: mais ces différentes opinions se concilient aisément quand on sait que les anciens avoient la notion du vrai Dieu, mais défigurée par la mythologie: quand ils revenoient à cette notion primitive & pure, sans doute qu'ils parloient d'un être tout différent du Jupiter affublé des délires de la fable. Eviterne signifie *immortel*, & l'on appelloit quelquefois les dieux *Æviterni* & *Ævintegri*, pour marquer leur immortalité.

EULALIE, (Sainte) naquit à Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, fut élevée dans la Religion Chrétienne, & fit paroître dès son enfance une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, & un grand amour pour l'état de virginité. Elle n'avoit que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il étoit ordonné à tous les Chrétiens de sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, & se présenta d'abord au juge pour lui reprocher l'impiété dont il se rendoit coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie Religion. Le juge nommé Dacien la fit arrêter, & après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instrumens destinés à la tourmenter, & lui dit qu'elle ne subiroit aucune torture, si elle vouloit prendre seulement du bout du doigt un peu de sel & d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisseroit pas séduire, renversa l'idole & foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, & lui découvrirent tous les os. Elle appelloit trophées de J. C., les plaies qu'on lui faisoit. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine & sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, & elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée, par

la fumée & par la flamme. Les Chrétiens l'enterrent près du lieu de son martyre, & on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence a célébré le triomphe de cette Sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre Ste. EULALIE, vierge & martyre de Barcelone, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions & de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface I en 418, & que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

EULER, (Léonard) professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit en 1707 à Bâle, où il s'appliqua avec succès à la philosophie & à l'étude des langues orientales; ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernouilli. Les fils de cet habile géomètre l'inviterent à se rendre à Pétersbourg, où ils avoient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique & de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, & répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, & retourna en 1766 à Pétersbourg, où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler & d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Peu de géomètres ont embrassé

tant d'objets à la fois, & les ont traités avec plus de succès. On a de lui: I. Une *Dissertation sur la nature & la propagation du Son*. II.... *sur la matüre des Vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'*Acceffit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature & les propriétés du Feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV.... *sur le flux & le reflux de la Mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil & de la lune sur la mer, & appuie son explication de beaucoup de géométrie & de calculs: ce qui n'a point empêché plusieurs savans de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété & le peu de consistance des opinions établies à ce sujet. Descartes qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait honneur à l'attraction, sont au pied du mur quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride; & sur-tout quand on leur fait observer que le barometre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquoit-il amèrement de Képler, qui avant Newton avoit rapporté ce phénomène à la lune; mais par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil; un autre à la fonte des glaces polaires; on a imaginé des gouffres qui absorboient & re-vomissoient les eaux alternativement, &c. Le doute & l'in-

décision d'un vieux poète sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

*Quærite, quos agitat mundi labor :
at mihi semper*

*Tu, quæcumque mores tam crebros,
causa, meatus,*

Ut superi voluere, late.

Lucan. Phars., l. 1.

» Je ne fais, dit un philosophe,
» si on saisit assez l'énergie de
» cet *ut superi voluere*. Quand
» on songe que depuis Lucain,
» on n'a rien dit de plus raison-
» nable sur cet objet, que les
» physiciens de son tems; quand
» on réfléchit d'un autre côté
» que c'est un objet visible,
» palpable, immense, se re-
» nouvellant deux fois par jour,
» dans toute l'étendue des deux
» hémisphères, observé de près
» par 500 millions d'hommes,
» l'espace de 5 à 6 mille ans;
» on comprend, ou du moins
» l'on peut comprendre alors
» toute la vérité de cet *ut su-
» peri voluere* ». V. Cinq Mé-
moires sur différentes questions
de mathématiques, dans les
Mélanges de Berlin; c'est peut-
être ce qu'il y a de mieux dans
cette collection. VI. Plusieurs
Dissertations dans les *Mémoires*
des académies de Pétersbourg
& de Berlin. VII. *Elémens d'Al-
gebre*. Cet ouvrage, qu'il fit
étant aveugle, a été traduit en
françois & en russe; il est écrit
avec clarté & méthode. VIII.
Trois Mémoires sur les *Inéga-
lités dans les mouvemens des*
Planètes, couronnés à Paris. IX.
Deux Mémoires sur la *Perfec-
tion de la théorie de la Lune*,
couronnés à Paris en 1770 &
1772. X. *Opuscules Analytiques*,
1783. Ce sont des Mémoires
réunis, qui avoient d'abord

paru séparément. XI. *Lettres*
à une Princesse d'Allemagne,
sur divers sujets de physique,
Berne, 1775, 3 vol. in-8°. Il y
attaque avec force le système
de Newton sur les couleurs, &
d'autres opinions accréditées.
M. de Condorcet en a donné
une nouvelle édition en 1787,
avec des notes qui n'ajoutent
rien au mérite de l'ouvrage.
XII. Plusieurs autres écrits sur
divers objets. L'homme en lui
étoit aussi estimable que le sa-
vant. Bon époux, bon pere,
bon ami, bon citoyen, il se
montra constamment fidele à
tous les rapports de la société.
Ennemi de l'injustice, s'il en
voyoit commettre quelque une,
il avoit la franchise de la cen-
surer & le courage de l'attaquer,
sans avoir égard à la personne.
Il avoit beaucoup de respect
pour la Religion, & a rempli
avec soin les devoirs du chré-
tien. Doux & honnête envers
tout le monde, s'il a jamais
senti de l'indignation, ce n'a été
qu'envers les ennemis du chré-
tianisme, dont il a pris avec
ardeur la défense contre les ob-
jections des athées, dans un
ouvrage qu'il publia à Berlin
en 1747, intitulé: *Essai de dé-
fense touchant la révélation di-
vine*; traduit en italien par
M. Nicolo Onerati; Naples,
1788, 1 vol. in-8°. Il a laissé
plusieurs fils qui marchent sur
les traces de leur pere, entr'au-
tres J. H. Euler l'aîné, qui a
remporté des prix dans diffé-
rentes académies. Voyez l'*Eloge*
de Léonard Euler, par Nicolas
Fuss, son élève; Berlin, 1784,
in-4°.

EULOGE, pieux & savant
patriarche d'Alexandrie en 581,

mort en 607, laissa divers Ouvrages contre les Novatiens & contre d'autres hérétiques de son tems. Il fut uni d'une étroite amitié avec S. Grégoire-le-Grand.

EULOGE DE CORDOUE, (S.) prêtre, élu archevêque de Toledé, la même année qu'il fut martyrisé par les Sarrasins en 859, fortifia par ses écrits & par ses discours ses freres dans la foi. Ceux qui nous restent de lui, sont : I. *Mémoriale Sanctorum*; c'est une histoire de quelques martyrs. II. *Libri tres de martyribus Cordubensibus, & Apologeticon pro gestis eorundem*. III. *Exhortation au Martyre*; & plusieurs *Lettres*. Ces ouvrages se trouvent dans le 4^e. vol. de l'*Hispania illustrata*, & dans la Bibliothèque des Peres.

EUMÉE, favori d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de ses états, lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi celui auquel ce héros se fit connoître le premier à son retour, après 20 ans d'absence.

EUMENE, capitaine Grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre-le-Grand, étoit fils d'un voiturier. Il avoit les qualités qui font le héros dans la guerre, & l'homme estimable dans la paix, & il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barse, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumene acheva la conquête de la Cappadoce & de la Paphlagonie, & fut gouverneur de ces deux provinces : mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de

porter la guerre sur les bords de l'Helleispont, contre les princes ligués contre lui. Il défit Cratere & Néoptolème, & tua celui-ci dans un combat singulier. Cratere périt aussi dans le cours de cette guerre; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, & fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : actions de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumene marcha ensuite contre Antipater, le vainquit, & s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. Eumene y fut vaincu par la trahison d'Apolonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris & pendu sur le champ. Eumene, obligé d'errer & de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, & s'enferma dans le château de Nora sur les frontieres de la Cappadoce & de la Lycaonie. Il y soutint un siege d'un an. Après différens succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pieces l'arrière-garde de son ennemi, & prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers & aux Argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendroit tout ce qui leur appartenoit, s'ils lui livroient Eumene. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315

avant J. C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumene, l'estimoit trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu étant sans chef, fut bientôt dissipée. Antigone se déliait des traîtres, les fit exterminer.

EUMENE I, roi de Pergame, succéda à Philethere son oncle l'an 264 avant J. C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Seleucus, & augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimoit les lettres & encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de regne.

EUMENE II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son pere, l'an 198 avant J. C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus-le-Grand. Eumene vainquit Prusias & Antigone, & mourut l'an 160 avant J. C. Ce prince protégeoit & cultivoit les lettres; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avoit été fondée par ses prédécesseurs sur le modele de celle d'Alexandrie. Ses freres Attale, Philetere & Athenée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMENE, orateur, originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun sa patrie. Il y ramena le goût des arts & de l'éloquence. Constance-Chlore & Constantin son fils lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *Panegyrique* de ces deux princes.

Son *Discours* le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avoient inondé les Gaules. Eumene offrit de contribuer à ce rétablissement; il cédoit une année des appointemens qu'il avoit en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs; ce qui faisoit une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4^e. siecle. Le P. de la Baune, Jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *Harangues*, dans ses *Panegyrici Veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4^o. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité, & il y a plus de lieux communs que de pensées.

EUMENIDES ou FURIES, filles de l'Acheron & de la Nuit, étoient trois; Alestion, Mégere & Tisiphone. Elles châtioient dans le Tartare & flagelloient avec des serpens & des flambeaux ardents, ceux qui avoient mal vécu. On les représente coiffées de couleuvres, tenant des serpens & des flambeaux dans leurs mains.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin & historien, sous les regnes de Valentinien, de Valens & de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragmens. Nous n'avons de lui que les *Vies des Philosophes de son tems*, écrites avec précision, & avec assez de netteré & d'élégance. A. Junius en a donné une traduction latine avec le texte grec, 1596, in-8^o. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de*

Legationibus, Paris, 1648, in-folio, qui font partie de la *Bizantine*. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paroît être de relever l'idolâtrie & de rabaisser le Christianisme. Il exagere les vertus des philosophes païens, & atténue celles des solitaires chrétiens (voyez ZÉNON). Il insulte même à leurs martyrs; & autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape étoit un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportemens du manteau de la sagesse, & qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputoit le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'étoit rompue.

EUNOME, (*Eunomius*) hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aërius, parvint à l'évêché de Cyzique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople : ce prelat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avoit sucées auprès d'Aërius. Eunome ayant négligé cet avis, & s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe son ami, & exilé en divers endroits, & mourut dans sa patrie en 393. C'étoit un arien outré. Il soutenoit que JESUS-CHRIST n'étoit Dieu que de nom; qu'il ne s'étoit pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement

par sa vertu & par ses opérations. Il rebaptisoit ceux qui l'avoient été dans la foi de la Trinité, & croyoit que la foi pouvoit sauver sans les œuvres. Ses impiétés étoient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissoit à quelque talent beaucoup d'artifice. S. Grégoire de Nice & S. Basile signalerent leur éloquence & leur zèle contre ce sectaire factieux.

EUNUS, esclave Syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste & l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disoit envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettoit dans sa bouche une noix remplie de souffre en poudre : il y glissoit adroitement le feu, & en soufflant il paroissoit vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, & il se vit à la tête de 50 mille hommes, avec lesquels il défit les préteurs Romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, & fit mettre en croix tous ceux qui tomberent entre ses mains.

EUPHEMIE, (Ste.) vierge & martyre de Chalcédoine, au 4^e. siècle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jesus-Christ. Ses actes sont sans authenticité; mais l'Eglise Grecque l'honore de la même manière que les plus célèbres martyrs, & sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avoit anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portoit son nom à

Chalcédoine, étoit fort célèbre, & ce fut là que se tint le quatrième concile général qui profcrivit les erreurs d'Eutychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Ste. Sophie à Constantinople, où elles restèrent jusqu'au tems de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllebrie, entre Constantinople & Andrinople. On en conserve une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyoit à Rome du tems de S. Grégoire-le-Grand, une église qui portoit le nom de Ste. Euphémie. Il paroît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, & qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portoit son nom, fut engloutie par un tremblement de terre, le 27 mars 1638.

EUPHEMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science & par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avoit été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservoit les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphemius s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne vouloit pas outrager la mémoire. Le pape Gelase,

successeur de Félix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancyre en 515, victime de son opiniâtreté.

EUPHORBE, illustre Troyen, fut tué par Ménélas à la guerre de Troie. Pythagore affuroit que son ame étoit celle d'Euphorbe, & qu'elle avoit passé dans son corps par la métempsychose... Il y a eu un géometre Phrygien de ce nom, qui a donné la description du triangle, & recherché les propriétés de quelques figures.

EUPHRASIE, ou **EUPHRAXIE**, (Ste.) illustre solitaire & religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, & parente de l'empereur Théodose l'ancien, naquit vers l'an 380, & mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monastères de la Thébaïde, où elle avoit donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATE, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la ridicule permission de s'ôter la vie, qui n'étoit plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, & le prétendu sage se donna la mort l'an 118 de J. C.

EUPHRONE, (S.) évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, ne dut son élévation qu'à ses vertus & à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages réglemens touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, & les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en

cendres par une suite de la guerre civile qui s'étoit allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitans de la ville, & s'opposa à l'établissement d'une taxe, à laquelle le comte Gaïson vouloit assujettir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, & dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire I & Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage seroit inutile, parce que le roi étoit mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie Croix dans le monastère de Ste. Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, & eut pour successeur S. Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec S. EUPHRONE, évêque d'Auran, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers réglemens sur les fêtes & le Service Divin, sur les ecclésiastiques bigames, &c., & soucrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut. On fait seulement qu'une

sainteté éminente, une prudence consommée & un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète comique de l'ancienne comédie, étoit d'Athènes, & florissoit vers l'an 440 avant J. C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, & fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui : d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententiæ*, imprimé à Bâle, en 1560, in-8°.

EVERARD, *Everhardus*, célèbre hermite du pays de Treves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, & sanctifia cette paisible & innocente occupation par la prière & les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de S. Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. « Le » bon Everhardus, dit un voya- » geur, paroitra sans doute » n'avoir pas été bien philo- » sophe. Cependant l'image de » la Vierge qu'il a placée en » ce lieu, entretient la piété » & le précieux sentiment de » la Religion parmi des hom- » mes assemblés là où il n'y » avoit que des haies & des » bruyeres. Il en a résulté un » monastère qui fait du bien » à tous les environs, qui nour- » rit & loge les voyageurs ; » où des hommes ayant des » mœurs, de la probité, de la

» bienfaisance, chantent avec
 » édification les louanges de
 » l'Eternel. Tous les écrits
 » des philosophes n'ont pas
 » encore produit tant de bien.
 » Il s'en faut de beaucoup ». C'est près de cette abbaye, nommée *Everhardus-Claus* ou *Cellule d'Evrard*, que les François furent défaits par Mr. de Seckendorff, général des impériaux, le 19 octobre 1735.

EVREMONT, voyez SAINT-EVREMONT.

EVREUX, (Robert, comte d') voyez ROBERT, deuxième fils de Richard, dans lequel vous trouverez les différentes mutations du comté d'Evreux.

EURICLÉE, voyez EURYCLÉE.

EURIPIDE, poète tragique Grec, né à Salamine l'an 480 ou 486 avant J. C., fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, & d'Anaxagore pour la physique. Les chagrins que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enfermoit dans une caverne pour composer ses tragédies, qui firent l'admiration de la Grèce & des pays étrangers. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats racheterent leur vie & leur liberté, en récitant des vers du poète Grec. Euripide florissoit à Athènes, dans le même tems que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui & ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comé-

dies. Euripide médisoit sans cesse des femmes & dans la conversation & sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, & deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissoit beaucoup à la plaisanterie du comique Grec. Euripide très-sensible, & ne pouvant soutenir plus long-tems les railleries des auteurs & du public, quitta Athènes, & se retira à la cour d'Archelaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens-de-lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide fit, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenoit dans un bois, & qu'il rêvoit profondément suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en piéces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J. C. Euripide étoit un homme grave & sévère, malgré la poésie. Il travailloit difficilement. Le poète Alceste, qui avoit la facilité des mauvais écrivains, se vantoit qu'il avoit fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avoit fait que trois. *Il y a encore cette différence entre vos écrits & les miens, dit le poète au versificateur, que les vôtres dureront trois jours, & les miens perceront l'étendue des siècles.* De 75 tragédies qu'il avoit composées, il ne nous en reste que 19. « Son style, dit Quintilien, est plein de belles sentences, & soit qu'il fasse parler ou répliquer ses personnages, je le trouve compa-

» rable à ce que nous avons de
 » plus disert au barreau ». Mais
 à considérer ses pieces, selon les
 regles du théâtre, il n'y en a
 presque point qui soit à l'abri
 des plus justes reproches. Du-
 plicité d'action, nœuds mal tis-
 sus, incidens sans liaison ou mal
 préparés, dénouemens postich-
 es, expositions froides &
 puériles; enfin tous les défauts
 qui supposent l'ignorance de
 l'art & qui détruisent l'imitation
 de la nature, se trouvent fré-
 quemment rassemblés dans ses
 tragédies. Il semble quelquefois
 avoir jeté des scènes aux ha-
 sard, & n'avoir eu d'autre
 dessein que d'assembler des dia-
 logues philosophiques ou poli-
 tiques. Cependant son *Andro-
 maque* fit une impression si vive
 sur les Athéniens, qu'ils furent
 tous atteints d'une espèce de
 folie, causée par le trouble que
 la représentation de cette piece
 avoit jeté dans leur imagina-
 tion. Les meilleures éditions
 d'Euripide sont celles d'Alde,
 1503, in-8°; de Plantin, en
 1571, in-16; de Commelin en
 1597, in-8°; de Paul-Etienne,
 en 1604, in-4°; & de Josué
 Barnès, en 1694, in-fol. à Cam-
 bridge, qui a éclipsé toutes
 les autres. L'éditeur y a joint
 les diverses scholies & tous
 les fragmens qu'il a pu trouver,
 & l'a enrichie de savantes
 notes & d'une vie du drama-
 tique Grec. Voyez le *Théâtre
 des Grecs* du P. Brumoi, qui
 a traduit les plus beaux mor-
 ceaux d'Euripide. M. Prévôt,
 de l'académie de Berlin, en a
 donné en 1783, une traduction
 françoise estimée, quoiqu'elle
 ne soit pas toujours exacte.
 Paris, 3 vol. in-12.

EUROPE, fille d'Agénor,
 roi de Phénicie, & sœur de
 Cadmus. Cette princesse étoit
 si belle, qu'on prétend qu'une
 des compagnes de Junon avoit
 dérobé un petit pot de fard
 sur la toilette de la déesse,
 pour le donner à Europe. Elle
 fut aimée de Jupiter, qui ayant
 pris la figure d'un taureau pour
 l'enlever, passa la mer, la te-
 nant sur son dos, & l'emporta
 dans cette partie du monde, à
 laquelle elle donna son nom.

EUROPUS, un des descen-
 dans d'Hercule, fut aïeul de
 Lycurge.

EURYALE, héros Troyen,
 suivit Enée après la ruine de
 Troie, & fut célèbre par sa
 tendre amitié pour Nisus. Il pé-
 rit, ainsi que Nisus, dans une
 sortie tentée par un excès de
 courage. La description de la
 mort de ces deux amis, est un des
 plus beaux endroits de Virgile.

EURYALÉ, fille de Minos
 & mere d'Orion, fut aimée de
 Neptune. — Il y a une autre
 EURYALÉ, reine des Amazo-
 nes, qui secourut Ætès, roi de
 Colchide, contre Persée; une
 3e., fille de Prætus, roi des
 Argiens; enfin une des Gor-
 gones portoit aussi ce nom.

EURYBATE, héraut, à
 qui Agamemnon donna la com-
 mission délicate d'enlever Bri-
 séis à Achille.

EURYBIE, nymphe, mere
 de Lucifer & des Etoiles.

EURYCLÉE, fille de l'isle
 d'Ithaque, que le roi Laërte
 acheta pour vingt bœufs. Ce
 prince la chargea de nourrir son
 fils Ulysse, & n'eut pas moins
 d'attention pour elle, que pour
 la reine elle-même.

EURYCLÈS, devin d'A-

thenes. On croyoit qu'il portoit dans son ventre le génie qui l'inspiroit, ce qui le fit surnommer *Engastremythe*. Il eut des disciples, qui furent appelés de son nom *Eurycléides* & *Engastrytes*.

EURYCLES, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, & ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode & de ses enfans, découvroit aux uns les secrets des autres pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre & d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Orphée. En fuyant les poursuites d'Aristée, elle fut piquée d'un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. Orphée, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusques dans les enfers, & toucha par les charmes de sa voix & de sa lyre, les divinités infernales. Pluton & Proserpine la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. Orphée ne put maîtriser ses regards, & il perdit sa femme pour toujours. Le détail de cette fable insérée dans le 4^e. livre des Géorgiques, est un chef-d'œuvre de l'art poétique.

EURYDICE, femme d'Amyntras, roi de Macédoine, donna 4 enfans à son époux : 3 fils, Alexandre, Perdicas & Philippe, & une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire & sa main ; mais ces dons funestes devoient être le prix

de la mort de son mari. Euryone préserva son pere de ce malheur, en lui découvrant les détestables complots de sa mere. Amyntras eut la foiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre, son fils aîné, qui avoit succédé à son pere. Perdicas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses execrables forfaits. Philippe son 3^e. fils, pere d'Alexandre-le-Grand, se mit en garde contre ses embûches, & régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntras, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre-le-Conquérant ; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernoit despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polyperchon, qui ramenoit Olympias de l'Épire avec son petit-fils Alexandre, & Roxane, mere du jeune roi. Cassandre vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine ; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnerent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre, qu'ils regardoient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de fleches Aridée, & obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant à choisir du poison, du poignard, ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant Jesus-Christ.

EURYLOQUE, compa-

gnon d'Ulyffe. Il fut le seul qui ne but point de la liqueur que Circé fit prendre aux autres , pour les changer en bêtes.

EURYSTHÉE , fut fils de Schenelus , roi de Mycènes , qui avoit pour frere Amphitryon. Junon le fit naître avant Hercule , afin que , par une espee de droit d'ainesse , il eût quelque autorité sur lui. Elle le suscita pour faire entreprendre à Hercule douze travaux , dans lesquels elle espéroit voir périr celui à qui Jupiter avoit promis de hautes destinées. Mais Hercule sortit heureusement de tous ses travaux ; & Eurysthée , contraint de se contenter du royaume d'Argos , cessa de persécuter ce héros.

EURYTHE , roi d'Æchalie & pere d'Iole. Ayant promis sa fille à celui qui remporteroit sur lui la victoire à la lutte , Hercule se présenta , & le vainquit ; mais Eurythe ne voulut pas la lui donner. Alors Hercule le tua d'un coup de massue , & enleva sa conquête.

EUSEBE , (S.) Grec de naissance , succéda au pape S. Marcel , le 20 mai 310 ; il fut maintenir la pieuse rigueur de la pénitence canonique , surtout par rapport à ceux qui étoient tombés pendant la persécution. Son zele lui attira plusieurs ennemis , entr'autres Héraclius , homme turbulent , qui lui suscita toutes sortes de contradictions , dont Eusebe triompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence , & mourut le 26 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSEBE , évêque de Césarée en Palestine , naquit vers

la fin de l'Empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille ; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile , prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309 , il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusebe s'étoit adonné de bonne heure aux lettres sacrées & profanes. On disoit de lui , *qu'il savoit tout ce qui avoit été écrit avant lui*. Il établit une école à Césarée , qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siege de cette ville en 313. L'arianisme infectoit alors l'Eglise & l'Empire ; Eusebe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée , en 325 , il avoit été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius , & proposa une formule de foi orthodoxe ; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *Consubstantiel* que les Peres ajouterent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche , où S. Eustathe fut déposé. Les Ariens le firent nommer à ce siege ; mais il refusa , soit parce qu'il condamnoit ces sortes de changement , soit qu'il voulût augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement , ce qui dans un évêque courtisan n'est point sans vraisemblance. Quatre ans après , il condamna S. Athanase , de concert avec les évêques des conciles de Césarée & de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées , parce qu'il détestoit les artifices d'Eusebe & qu'il redoutoit son crédit. Les prélats assemblés

à Jérusalem pour la dédicace de l'église du S. Sépulcre, le députerent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avoient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J. C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, & abusa de sa confiance. Il noircit les innocens & blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésarque Arius & l'exil d'Athanase. Il connut le foible de Constantin, & fit quelquefois, de ce fondateur du Christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais Chrétiens. Il prononça le *Panegyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la trentième année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers 338. Eusebe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en a une partie. Les principaux sont : I. *L'Histoire Ecclesiastique*, en 10 livres, depuis l'avènement du Messie, jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Pere de l'Histoire Ecclesiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite & continuée jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusebe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait S. Epiphane & d'autres anciens. Son style, sans agrémens & sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avoit plus de finesse dans le carac-

tere que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme dans son Histoire : nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit & de faction. De toutes les éditions de l'*Histoire Ecclesiastique* d'Eusebe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la Collection des Historiens Ecclesiastiques Grecs, 3 vol. in-fol., à Paris, en 1669; puis en 1677, avec une Version en latin qui a mérité l'estime du public savant; ensuite augmentée & revue à Cambridge, en 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente *Traduction* en françois, 4 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12. II. *La Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panegyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la 2e. partie du tome 1er. de l'Histoire de l'Eglise, de Cousin, in-12, qui manque quelquefois; & quand elle y est, il y a 6 vol. III. *Une Chronique*, qui renfermoit les événemens depuis le commencement du monde, jusqu'à la 20e. année du regne de Constantin. La *Traduction* qu'en fit S. Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusebe entassoit dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la Chronique d'Eusebe, dont il avoit ramassé les fragmens épars dans différens écrivains. On trouve en effet que son édition, imprimée à Amsterdam, chez

Janſon, in-fol., 1658, eſt preſque toute conforme à la Traduction de S. Jérôme. IV. Les livres *De la Préparation & de la Démonſtration Evangélique*. C'eſt le traité le plus ſavant que l'antiquité nous fourniſſe, pour démonſtrer la vérité de la Religion Chrétienne & la fauſſeté du Paganisme. De 20 livres dont la *Démonſtration Evangélique* étoit compoſée, il nenous en reſte que 10. Le commencement & la fin du 1er. livre & du 10e., manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725 dans ſa *Bibliothèque des Auteurs qui traitent de la Religion*. Les meilleures éditions de la *Préparation & de la Démonſtration*, ſont celle de Paris, 1628, en 2 vol. in-folio, avec une Verſion nouvelle des 15 livres de la *Préparation*, par le Jéſuite Vigier, & celle de Donat, jointe aux livres de la *Démonſtration*. V. Des *Commentaires ſur les Pſaumes & ſur Iſaïe*, publiés par Dom de Montſaucon, dans les 2 premiers tomes de la Collection des Peres Grecs, Paris, 1706, in-fol. Il n'y a, du Commentaire ſur les Pſaumes, que ce que le ſavant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuſcrits, c'eſt-à-dire, ce qu'Euſèbe a fait ſur les 119 premiers Pſaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de ſon arianisme. Le P. Montſaucon, contre la coutume des éditeurs preſque tous enthouſiaſtes de leur original, a employé pluſieurs autorités pour prouver qu'il étoit arien, & ces autorités ſont convaincantes. VI. Des *Opuscles* qui portent ſon nom, & que le

P. Sirmond fit imprimer en latin, l'an 1643, Paris, in-8°. On peut voir les paſſages des anciens pour & contre Euſèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de ſon *Histoire Eccleſiaſtique*. On a auſſi d'Eufèbe: *Onomaf-ticon urbium & locorum Sacrae Scripturae*, imprimé avec les notes de Bonſerrius & de le Clerc, à Amſterdam, in-fol.

EUSEBE, évêque de Beryte, puis de Nicomédie, enfin de Conſtantinople, favoriſa le parti d'Arius, dont il avoit embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer, quelque tems après, un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitoit dans l'Eglise, forcèrent Conſtantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, & peignit Arius auprès de l'empereur, comme le plus orthodoxe des hommes, & Athanaſe comme le plus remuant. Il l'accuſa d'avoir mis un tribut ſur les Egyptiens, d'avoir favoriſé la rebellion d'un certain Philumene; & pour accabler plus ſûrement le ſaint prélat, il aſſembla des conciles, le fit depoſer, exiler, & fit recevoir Arius. Il ſe fit élire par force évêque de Conſtantinople, l'an 338, après l'injuſte depoſition de Paul, dont il ambitionnoit la place. Euſèbe de Céſarée répandoit ſourdement l'arianisme; Euſèbe de Nicomédie en tiroit vanité. Il fut chef de parti, & voulut l'être. Ses ſectateurs furent nommés *Eufèbiens*. Quelques mois avant ſa mort, en 341, il ſit admettre dans un

concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusebe de Césarée l'a voulu faire passer pour un saint : il loue jusqu'à ses défauts ; mais ce sont les éloges d'un homme de parti , qui veut canoniser son chef.

EUSEBE *Emiffene*, ainsi nommé, parce qu'il étoit évêque d'Emèse, fut disciple d'Eusebe de Césarée , & mourut vers 359. Il étoit natif d'Edesse en Mésopotamie. S. Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les Juifs, les Gentils, les Novatiens , & des Homélies sur les Evangiles ; mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des Homélies , publiées sous son nom , ont été composées par des évêques Gaulois dans les premiers tems de l'Eglise Gallicane. On en attribue plusieurs à S. Patient, évêque de Lyon. Eusebe étoit du parti d'Arius.

EUSEBE, (S.) évêque de Verceil au 4^e. siècle, mérita ce siège par sa science, des mœurs douces & une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire ; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanasé, par menaces, ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister, furent bannis : Eusebe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grece, l'Illyrie, l'É-

talie ; & par-tout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. S. Ambroise (ou l'auteur d'un Sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres : *Primus in Occidentis partibus in eadem ecclesiâ eodem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris & contemptius rerum & accuratio Levitarum* (voyez JONADAB & S. NORBERT). Jean-André Irici, docteur du college Ambrosien, fit imprimer à Milan en 1748, en 2 vol. in-4^o : *Le livre des Evangiles*, écrit de la propre main d'Eusebe, qu'on avoit trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une préface, de notes & d'une concordance avec les autres manuscrits des Evangiles & les Versions des SS. Peres. On trouve deux de ses Lettres dans la Bibliothèque des Peres. Il avoit traduit en latin le Commentaire sur les Psaumes d'Eusebe de Césarée ; mais cette traduction est perdue.

EUSEBE, (S.) évêque de Samosate, illustre par sa foi & par son amour pour l'Eglise. Il fut d'abord lié avec les Ariens. Le siège d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Melece pour le remplir. Ils confièrent à Eusebe le décret de cette élection ; mais S. Melece s'étant aussi-tôt déclaré pour la foi catholique, les Ariens, appuyés par l'empe-

reur Valens, résolurent de le déposer. Eusebe, averti de leur pernicious dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avoit confié. On fit courir après lui, & l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendoit l'acte d'élection; mais Eusebe présentant ses deux mains, dit avec fermeté : *Qu'il se les laisseroit couper, plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avoient mis en dépôt.* Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, & se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371, pour élire S. Basile, évêque de cette ville, à la prière de S. Grégoire de Naziance le pere. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux Ariens, lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisoit en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les foibles, & animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusebe se trouva au concile d'Antioche en 378, & y parla en digne défenseur de la divinité de Jesus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étoient présens, de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les Catholiques, pour remplir la dernière volonté de ce saint évêque, de-

manderent & obtinrent la grace.

EUSEBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, & fit une protestation au nom des Catholiques en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Eutychès. Cet hérétique étoit son ami : il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant toujours plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople, de l'an 448. Ces sectaires s'en vengerent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eusebe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, où il poursuivit la condamnation de ce qui avoit été fait à Ephèse; il y reçut une pleine justification, & mourut peu de tems après.

EUSEBE de Strigonie, riche seigneur Hongrois, qui après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastere de Pisilie sous le titre de S. Paul, premier hermite, mais sous la regle des chanoines réguliers de S. Augustin. Les hermites de S. Paul qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au regne de Joseph II, lui devoient leur fondation. Eusebe mourut dans le monastere de Pisilie, le 20 janvier 1270. Sa piété & ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIE, (Flavie) femme de l'empereur Constance, dans le 4^e. siecle, étoit née à Thessalonique d'un homme consulaire. Elle avoit de la beauté,

des graces, des vertus, de l'esprit, & du goût pour tous les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans, la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance & femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage femme de cette princesse, & que dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusebie mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son *Panegyrique*, & nous l'avons parmi les ouvrages.

EUSTACHE de St.-Pierre, voyez SAINT-PIERRE.

EUSTACHE, (S.) martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme & ses enfans, sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyre tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le P. Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité; ce qui ne prouve rien du tout, contre le culte qu'on lui rend. Voyez Sainte CATHERINE, vierge d'Alexandrie, S. ROCH, &c.

EUSTACHE, (Barthélemi) professeur d'anatomie & de médecine à Rome vers l'an 1550, laissa des *Planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très-propres à faire connoître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albin les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol., avec des explications latines. Nous avons encore

d'Eustache : I. *Opuscula*, Delft, 1726, in-8°. II. *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4°.

EUSTATHE, (S.) né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 323. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle & par son éloquence. Les Ariens, excités par Eusebe de Nicomédie, prélat intrigant & vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avoit eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation il fut déposé, & exilé par Constance, & selon quelques-uns, par Constantin. Il mourut dans son exil à Philippiques en Macédoine, vers 357, & fut enterré à Trajanopolis. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, & c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fût aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Sozomene le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythionisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant Allatius; avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six Jours*, ou *Hexameron*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4°. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Peres.

EUSTATHE, évêque de Sebaste, joua un rôle singulier dans l'Eglise au quatrieme siècle. C'étoit un fourbe qui savoit prendre

prendre toutes sortes de formes selon les intérêts. Tantôt arien pur, tantôt sémi-arien; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisoit toutes les professions de foi que les circonstances exigeoient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aetius son disciple, il est déposé au concile de Melitine, se trouve avec les sémi-ariens à Séleucie. Député par ceux-ci en Occident l'an 365, il en imposa au pape Libere qui l'admit à sa communion: il trompa de même les Peres du concile de Thyane qui le rétablirent sur son siege; mais il n'y fut pas plutôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les Ariens qui ne voulurent point le recevoir; il finit par se rendre avec Eunomius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, & mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il étoit cet EUSTATHE qui condamnoit le mariage & la possession des biens temporels, & dont les erreurs furent prosrites au concile de Gangre; mais Baronius & presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, & croient avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque étoit un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le douzieme siecle, étoit un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires* sur Homere & sur Denys le Géographe. Son travail sur le poëte Grec est fort étendu & très-estimable; il a saisi la force & l'énergie de son original, & la fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des Dissertations

Tome III,

historiques & philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismene & Isménie*, Paris, 1618, in-8°, traduit en françois, Paris, 1743, in-8°, fig. Colletet en avoit donné une en 1625, in-8°. La meilleure édition des *Commentaires* d'Eustathe sur Homere, est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 & 1560, 2 vol. in-fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 & 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes & les traductions d'Alex. Politi & d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des *Commentaires* sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM, (Sainte) de la famille des Scipions & des Emiles, illustre par sa piété & par la connoissance des langues, fut disciple de S. Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, & se renferma ensuite avec Ste Paule, sa mere, dans un monastere de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savoit l'hébreu, le grec, & employoit la plus grande partie de son tems à méditer les Saintes-Ecritures. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple, pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde, pour en faire la lecture habituelle des femmes & des idiots. « Il » est vrai, dit Fénelon dans » son excellent discours sur » la lecture de l'Ecriture-Sainte » en langue vulgaire, que les

Ddd

» livres de l'Ecriture sont les
 » mêmes; mais tout le reste
 » n'est plus au même état; les
 » hommes qui portent le nom
 » de Chrétiens, n'ont plus la
 » même simplicité, la même
 » docilité, la même prépara-
 » tion d'esprit & de cœur. Il
 » faut regarder la plupart de
 » nos fideles comme des gens
 » qui ne sont chrétiens que par
 » leur baptême, reçu dans leur
 » enfance, sans connoissance
 » ni engagement volontaire;
 » ils n'osent en rétracter les
 » promesses, de peur que leur
 » impiété ne leur attire l'hor-
 » reur du public. Ils sont même
 » trop inappliqués & trop in-
 » différens sur la Religion,
 » pour vouloir se donner la
 » peine de la contredire. Ils se-
 » roient néanmoins fort aises
 » de trouver sans peine, sous
 » leur main, dans les livres
 » qu'on nomme divins, de quoi
 » secouer le joug & flatter
 » leurs passions; à peine peut-
 » on regarder de tels hommes
 » comme des catéchumenes.
 » Les catéchumenes qui se pré-
 » paroient autrefois au mar-
 » tyre en même tems qu'au
 » baptême, étoient infiniment
 » supérieurs à ces chrétiens qui
 » n'en portent le nom que
 » pour le profaner.... En notre
 » tems chacun est son casuiste,
 » chacun est son docteur, cha-
 » cun décide, chacun prend
 » parti pour les novateurs,
 » sous de beaux prétextes
 » contre l'autorité de l'Eglise;
 » on chicane sur les paroles,
 » sans lesquelles les sens ne
 » sont plus que de vains fan-
 » tômes : les critiques sont au
 » comble de la témérité; ils
 » dessèchent le cœur; ils éle-

» vent les esprits au-dessus de
 » leur portée; ils apprennent
 » à mépriser la piété simple &
 » intérieure. Ils ne tendent qu'à
 » faire des philosophes sur le
 » Christianisme & non pas des
 » chrétiens. Leur piété est plu-
 » tôt une étude sèche & pré-
 » somptueuse, qu'une vie de
 » recueillement & d'humilité.
 » Je croirois que ces hommes
 » renverseroient bientôt l'E-
 » glise, si les promesses ne me
 » rassuroient pas. Les voilà ar-
 » rivés ces tems où les hom-
 » mes ne pourront plus *souf-*
 » *fir la saine doctrine*, & où
 » ils auront une *démangeaison*
 » *d'oreilles* pour écouter les
 » novateurs. J'en conclus qu'il
 » seroit très-dangereux dans
 » de telles circonstances, de
 » livrer le texte sacré indiffé-
 » remment à la téméraire cri-
 » tique de tous les peuples. Il
 » faut songer à rétablir l'auto-
 » rité douce & paternelle : il
 » faut instruire les Chrétiens
 » sur l'Ecriture, avant que de
 » la leur faire lire : il faut les
 » y préparer peu-à-peu, en
 » sorte que quand ils la liront,
 » ils soient déjà accoutumés à
 » l'entendre, & soient remplis
 » de son esprit avant que d'en
 » voir la lettre : il ne faut en
 » permettre la lecture qu'aux
 » âmes simples, dociles, hum-
 » bles, qui y chercheront non
 » à disputer, non à décider ou
 » à critiquer, mais à se nourrir
 » en silence. Enfin, il ne faut
 » donner l'Ecriture qu'à ceux
 » qui ne la recevant que des
 » mains de l'Eglise, ne veulent
 » y chercher que les sens de
 » l'Eglise même » (*voyez AL-*
GASIE, ARUNDEL Thomas,
HARNEY, PRODICUS).

EUSTRATE, archevêque de Nicée au 12^e. siecle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du St.-Esprit, dans un Traité qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres Traités du même auteur ; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *Commentaires* sur Aristote, *In Analytica*, græcè, Venise, 1534, in-fol. *In Ethica*, græcè, Venise, 1536, in-fol, & latinè, Paris, 1543, in-fol.

EUTERPE, l'une des neuf Muses. Elle inventa la flûte, & c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hautbois, & ayant d'autres instrumens de son art auprès d'elle.

EUTHYCRATE, sculpteur de Sicyone, fils & disciple de Lyfippe, s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* & d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi-bien que sa *Médée*, qui étoit trainée dans un char à quatre chevaux.

EUTHYME, fameux athlete. Il combattit long-tems, suivant la fable, contre un fantôme qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Témésiens donnoient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuât plus ceux qu'il rencontroit.

EUTHYMIUS, surnommé le *Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de Nicolas le *Myfique*, que l'em-

pereur Léon VI avoit chassé de son siege. il avoit été moine. Ses vertus & son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur ; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, & rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine Basilien du 12^e. siecle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un Traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé : *Panoplie*, est une exposition & une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des Mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, & depuis il a été inséré dans la grande *Bibliothèque des Peres*. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes*, sur les *Cantiques*, sur les *Evangiles*, littéraux, moraux & allégoriques ; mais ses allégories sont moins raisonnables, que celles des commentateurs de son tems.

EUTICHE, (*Eutichius*) de la ville de Fostat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques, celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933, & mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *Annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire & la chronologie, ainsi que la plupart des autres Histoires arabes. Pocock les publia à Oxford, en 1679, avec une version latine, en 2 vol. in-4^o, avec des notes. Selden prétend prouver par ces Annales, que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avoit point de

différence véritable entre les prêtres & les évêques; mais le savant Assemani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche : I. *Histoire des usurpations des Sarrafins en Sicile.* II. *Dispute entre les Hétérodoxes & les Catholiques contre les Jacobites.* III. *Trois Discours sur le Jeûne & la Pâque, sur les fêtes des Chrétiens & sur les Patriarches, &c.* IV. Quelques Ouvrages de Médecine.

EUTOCLIUS d'Ascalon, commentateur d'*Apollonius* & d'*Archimede*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux Commentaires sont très-bons, & on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le 1^{er}. se trouve dans l'édition d'*Apollonius* par Halley; le 2^e. a été publié à Bâle, grec & latin, en 1544, in-folio.

EUTROPE, historien latin. On ignore d'où il étoit, & qui il étoit. On conjecture qu'il avoit vu le jour dans l'Aquitaine, & l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées, nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *Clarissime*, qui ne se donnoit qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire Romaine* en dix livres, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eutrope avoit composé

divers écrits sur la médecine, sans être médecin. Son *Histoire* est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événemens principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. L'abbé Lezeau en a publié une Traduction françoise avec des notes, en 1717, in-12. La 1^{re}. édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-folio; celle *ad usum Delphini*, in-4^o, est de 1683. Il est imprimé avec une Version grecque à Oxford, 1703, in-8^o; à Leyde, 1729, in-12, & en 1762, in-8^o. M. Dellin en donna une édition latine en 1746, à Paris, chez Barbou, avec les observations de Tanneguy le Fèvre. Elle est très-bien exécutée, comme la plupart des livres sortis des presses de cet artiste. Voyez PAUL, diacre d'Aquilée.

EUTROPE, fameux eunuque sous l'empire d'Arcadius, & son plus cher favori, parvint aux premières charges, & fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avoit à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula; mais elle n'avoit pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Son insolence, sa cruauté & sa lubricité, souleverent tout le monde contre lui. Gaïnas, Goth, général Romain, fit révolter les troupes, & ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livreroit la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé d'un côté par la crainte, de l'autre par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avoit menacée de la faire répudier, le dépouilla de toutes ses di-

gnités, & le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauve dans une église. On veut l'en arracher; mais S. Jean-Chrysostome appaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours il en sortit; on lui fit son procès, & il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près Constantinople. Ses vertus & ses lumières charmerent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude, que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, & non moins funeste. Il soutenoit que la divinité de J. C. & son humanité n'étoient qu'une nature, depuis l'Incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité, il n'étoit resté en J. C. que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusebe, évêque de Dorylée, son ami & son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentimens, y fut condamné, déposé du sacerdoce & du gouvernement de son monastère, & excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avoit fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le

Jeune, étoit son ami. Il obtint de ce prince, qu'on assembleroit un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople; & que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en auroit la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous, sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclaroit en général qu'il anathématisoit toutes les hérésies. Flavien & Eusebe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcédoine, le 4^e. général. L'*Eutychianisme* y fut pros crit, Dioscore déposé, & la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister & d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales étoit celle des Acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étoient d'abord sans chef, également séparés de l'Eglise Catholique, & de Pierre Mong, faux patriarche d'Alexandrie, le boute-feu de l'Eutichyanisme. Marcien, connoissant l'esprit querelleur & pointilleux des Grecs, fit plusieurs loix pour défendre de disputer publiquement sur la Religion. Ces édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des Eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celles des Nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération; & cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *Jacobites*,

domine encore en Ethiopie, & est répandue en Egypte & en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lèstes en raisonnemens lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'Euty-chianisme n'étoit qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en Jesus-Christ, cette secte anéantissoit le mystere de l'Incarnation. « Tout ce mystere, dit » un théologien, est fixé avec » une précision si exacte, qu'on » ne peut rien dire de plus ou » de moins, sans qu'on apper- » çoive l'écart; ce qu'on re- » marque sur-tout dans la doc- » trine lumineuse que la théo- » logie appelle *communication* » *d'idiômes*. Si l'hérétique veut » se déguiser, s'il cherche à » s'envelopper, je le poursuis » dans tous ses faux-fuyans; je » le serre de près, & je ne quitte » pas prise qu'il ne se soit expli- » qué nettement pour ou con- » tre la vérité révélée » (voyez ARIUS, CRELLIUS, NESTORIUS, SOCIN Lelie & Fausse).

EUTYCHIEN, pape & martyr, succéda à Félix, en janvier 275. Il ordonna que l'on enseveliroit les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYQUE, (*Eutychius*) patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avoit été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siegé de Constantinople par Justinien, à qui il avoit plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des Incorruptibles (qui soutenoient que le corps de J. C. n'avoit été susceptible

d'aucune altération, & n'avoit jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, & fut disgracié & exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siegé. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenoit que le corps des ressuscités seroit si délié, qu'il ne pourroit plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle & dans les suivans, fut de disputer sans relâche sur des questions, que l'ignorance humaine ne pouvoit résoudre, & sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. S. Grégoire, député du pape Pélage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de tems après en 582, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, & dit en prenant sa peau avec sa main: *Je confesse que nous ressusciterons tous en cette même chair.*

EUTYQUE, voy. ÉUTICHE.

EUZOÏUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même tems qu'Arius par S. Alexandre, évêque de cette ville, & condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une confession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche l'an 361; ce qui fut cause que les Catholiques commencerent à tenir leurs assemblées à part; c'est lui qui baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

EXPILLI, (Claude d') pré-

fidant au parlement de Grenoble, ami & disciple des plus célèbres jurisconsultes de son tems, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, & mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV & Louis XIII se servirent utilement de lui dans le Comtat Venaissin, en Piémont & en Savoie. C'étoit un homme très-estimable, l'ami & le protecteur des gens de lettres. Qui méritoit son amitié (dit Chorier, historien du Dauphiné) l'avoit infailliblement; & c'étoit la mériter, que d'avoir du savoir & de la vertu. Le président d'Expilli étoit orateur, historien & poëte; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, en 1612, ne sont plus lus. Ses *Poësies*, publiées in-4° en 1624, & la *Vie de Baïard*, in-12, 1650, ne méritent guere davantage de l'être. Son *Traité de l'Orthographe Française*, à Lyon, in-fol., 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, & une pratique bizarre & hors d'usage. Le magistrat valoit mieux en lui que l'écrivain. Voyez sa *Vie*, Grenoble, 1660, in-8°, par Boniel de Châtillon. — Le nom d'Expilli est devenu fameux dans ces dernières années, par un abbé d'Expilli, connu par des spéculations géographiques & des calculs exagérés sur la population de la France; & plus encore par la part très-actiue qu'il a prise au schisme, & son empressement à envahir l'épiscopat.

EXUPERANCE, préfet des

Gaules, & parent du poëte Rutilius, étoit de Poitiers. Son frere Quintilien, retiré à Bethléem, y menoit une vie d'anachorete. Ce fut, à ce qu'on croit, à la priere de celui-ci, que S. Jérôme écrivit à Exuperance la *Lettre* que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siecle, & à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exuperance, occupé à rétablir les loix dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424 à Arles, dans une sédition militaire.

EXUPERE, (S.) évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or & d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de J. C. dans un panier d'osier, & son sang dans un calice de verre. S. Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, & lui a dédié son *Commentaire* sur le prophete Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une Décretale, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. S. Exupere mourut vers 417, plein de jours & de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec S. EXUPERE, évêque de Bayeux au 4e. siecle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de S. Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Evangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

EYBEN, (Hulderic) savant jurisconsulte, né à Norden l'an 1629 d'une famille noble, devint conseiller & antécenseur à Helmstadt, puis juge dans

la chambre impériale de Spire ; enfin conseiller au conseil-aulique de l'empereur Léopold. Il mourut en 1699, laissant des Ouvrages, imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connoît guere en France, quoiqu'estimés de leur tems.

EYCK, voyez EICK.

EYMERICK, voy. NICOLAS.

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz son pere, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, & mit en picces le serpent d'airain que les Israélites adoroient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, & assembla les prêtres & les Lévités pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes, & rétablit le culte du Seigneur. Son zele fut récompensé ; il reprit les villes dont les Philistins s'étoient emparés sous le regne d'Achaz son pere. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, & leur refusa le tribut ordinaire. Sennacherib, outré de ce refus, porte la guerre dans le royaume de Juda. Il y étoit entré, lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophete Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prieres, lui renvoya le prophete pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau : il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interpretes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours ;

mais quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple & plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz au lieu où il s'exécuta. Ezéchias exprima sa reconnoissance par le beau Cantique, plein de sentimens profonds & des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe : *Ego dixi in dimidio dierum meorum*, &c. Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, & lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ezéchias s'étant humilié sous la main qui le menaçoit, obtint qu'il ne verroit point ce malheur. Cependant Sennacherib s'étoit rendu maître des plus fortes places, & menaçoit Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu, qu'on lui payeroit une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors & dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagements ; mais à peine avoit-il compté l'argent, que Sennacherib rompit le traité & revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui la protégeoit. Il s'avançoit vers Jérusalem ; mais l'Ange du Seigneur ayant tué dans une seule nuit 185 mille hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ezéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, & mourut l'an 698 avant J. C., à 53 ans.

Génébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il étoit savant dans les mathématiques, & qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercallation du mois de Nisan au bout de chaque 36. année.

EZECHIEL, l'un des 4 *grands Prophetes*, fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J. C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettoient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif & du temple, sur le regne du Messie & la vocation des Gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, & fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avoit reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On fait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté & l'indécence de ses critiques, parloit volontiers du pain d'Ezéchiél, cuit avec des excréments séchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs plages d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoûtant commentateur représentoit sous un autre aspect : ce qui a donné l'idée à un poète latin de placer le portrait du mauvais plaisant dans un lieu de désagréable odeur, avec l'inscription suivante :

Illic qui proveniunt fumisque re-
centibus balant,
Postremos habuit, res memo-
randa, cibos ;

Ritè dapas passus finxit quas Eze-
chieli

Insulè mendax imperitasse
Deum.

Gaudeat bis epulis, hâc gaudeat
æde ; suique

Hoc templum gustûs, hoc sit ho-
noris idem.

Ferney, jusqu'à sa fin, ne fit point
ses délices :

Son goût fut, dans Paris, plus con-
forme à ses mœurs.

On l'y vit dévorant ses propres
immondices,

Passer en un clin-d'œil, du triom-
phe aux horreurs ;

Qu'il en jouissè donc ; digne de sa
mémoire

Ce temple soit celui de son goût,
de sa gloire.

Il suffit de remarquer, 1°. que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle & physique, ne se passerent qu'en vision. Il n'en faut que lire le récit pour en être convaincu. 2°. Le langage typique étoit alors usité dans la plus grande partie de l'Asie ; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore ; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophetes étoient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constatoient par-là même devant le peuple nombreux qui les voyoit, l'existence de la prophétie ; elles ne laissoient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophetes faisoient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique & le plus propre à faire impression. « Trafibule &

» Tarquin, dit l'auteur de l'*E-*
 » *mile*, coupant des têtes de
 » pavots; Alexandre appli-
 » quant son sceau sur la bouche
 » de son favori; Diogene mar-
 » chant devant Zénon, ne par-
 » loient-ils pas mieux que s'ils
 » avoient fait de longs dis-
 » cours? Darius engagé dans
 » la Scythie avec son armée,
 » reçoit de la part du roi des
 » Scythes un oiseau, une gre-
 » nouille, une fouris & cinq
 » fleches. Cette harangue fut
 » entendue, & Darius n'eut
 » plus grande hâte que celle de
 » regagner son pays comme il
 » put». Ces observations ont
 lieu à l'égard de plusieurs pas-
 sages de Jérémie & des autres
 prophetes. Des philosophes hy-
 pocrites se sont récriés sur quel-
 ques images & expressions de
 ce prophete, & lui ont reproché
 d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem & de Samarie sous l'i-
 mage de deux prostituées, dont
 la lubricité est représentée avec
 des expressions que nos mœurs
 ne supportent pas. Mais il ne
 faut pas juger des mœurs an-
 ciennes par les nôtres. « Chez
 » un peuple, dit un auteur,
 » dont les mœurs sont simples
 » & pures, le langage est moins
 » châtié que chez les autres.
 » Lorsqu'il y a peu de commu-
 » nication entre les deux sexes,
 » les hommes parlent entr'eux
 » plus librement qu'ailleurs.
 » Les enfans & les personnes
 » innocentes parlent de tout
 » sans rougir; elles ne pensent
 » pas qu'on puisse en tirer
 » de mauvaises conséquences.
 » C'est le desir coupable de
 » faire entendre des obscénités,
 » qui engage les impudiques à
 » se servir d'expressions détour-

» nées, afin de révolter moins;
 » ainsi, plus les mœurs sont dé-
 » pravées, plus le langage de-
 » vient mesuré & chaste en ap-
 »arence. Celui des Hébreux;
 » qui est très-naïf & très-libre,
 » loin de prouver la corruption
 » de leurs mœurs, démontre
 » précisément le contraire». C'est probablement à l'époque
 où les mœurs commencèrent à
 se dépraver par la suite des
 siècles, que les Juifs com-
 prirent que les tableaux tracés
 par Ezéchiel, pouvoient être
 dangereux, & qu'ils ne per-
 mirent plus de lire ses prophé-
 ties avant l'âge de 30 ans (*voyez*
SALOMON). Les *Prophéties*
 d'Ezéchiel sont fort obscures,
 sur-tout au commencement &
 à la fin. Elles sont au nombre
 de xxii, & disposées suivant
 l'ordre des tems qu'il les a faites.
 Prado & Villalpand, Jésuites,
 ont fait de savans commentaires
 pour les éclaircir. Son style,
 suivant S. Jérôme, tient un mi-
 lieu entre l'éloquent & le gros-
 sier. Il est rempli de sentences,
 de comparaisons, de visions
 énigmatiques. Ce prophete pa-
 roît très-versé dans les choses
 profanes.

EZECHIEL, juif, poëte
 Grec, florissoit après le milieu
 du premier siècle de l'ere chré-
 tienne; ou selon Huet, un
 siècle, & selon Sixte de Sienne,
 40 ans avant J. C. D'une Tragé-
 die qu'il avoit faite sur la sortie
 des Hébreux hors de l'Egypte,
 il ne reste plus que des fragmens,
 que Frédéric Morel a traduits
 en prose & en vers latins. Ils pa-
 rurent à Paris, en 1598, in-8°. On les trouve aussi dans *Corpus*
Poëtarum Græcorum, Geneve,
 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

EZZELINO ou ECELINO , tyran originaire d'Allemagne , mais né à Onéra dans la Marche Trévifane en Italie , se montra si pervers dès son enfance , qu'on disoit de son tems *qu'il avoit été engendré par le démon*. Après avoir été quelque tems à la tête des *Gibelins* , il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone , Padoue & sur quelques autres villes d'Italie dont il s'étoit emparé. Les papes Grégoire IX , Innocent IV & Alexandre IV , lancèrent inutilement sur ce scélérat les foudres du Vatican. Le seul Antoine de Padoue mit pendant quelque tems un frein à ses fureurs. « Ce saint » & courageux religieux , dit » un historien du tems , alla » le trouver à Vérone , & lui » demanda une audience , qui » lui fut accordée. Lorsqu'on » l'eut introduit dans l'appar- » tement d'Ezzelino , il le vit » assis sur un trône , & envi- » ronné d'une troupe de sol- » dats , prêts à lui obéir au » moindre signe. Ce spectacle » ne l'effraya point ; il osa » même dire au tyran , que ses » massacres , ses pillages & » ses sacrilèges crisioient ven- » geance au Ciel , & que tous » ceux qu'il avoit dépouillés de » la vie ou de leurs biens , » étoient devant Dieu comme » autant de témoins qui de- » mandoient justice. Il dit en- » core d'autres choses qui ne » supposoient pas moins de » hardiesse. Les gardes s'atten- » doient à tout moment qu'ils » alloient recevoir ordre de » tomber sur le Saint. Mais ils » ne purent revenir de leur

» étonnement , lorsqu'ils virent » Ezzelino descendre de son » trône , pâle & tremblant , se » mettre une corde au cou , se » jeter fondant en larmes aux » pieds d'Antoine , & le con- » jurer de lui obtenir de Dieu » le pardon de ses péchés. Le » Saint le releva , & lui donna » des avis convenables à la » situation où il se trouvoit. » Quelque tems après , Ezze- » lino envoya un riche présent » à Antoine ; mais celui-ci le » refusa , en disant que le plus » agréable présent que le prince » pût lui faire , étoit de resti- » tuer aux pauvres ce qu'il leur » avoir injustement enlevé. » Ezzelino parut d'abord avoir » changé de conduite. Mal- » heureusement ces belles dis- » positions s'évanouirent , il » retomba dans ses premiers » excès ». On prêcha la Croi- » sade contre lui. Toutes les villes » de la Marche Trévifane , & les » princes de Lombardie , se li- » guèrent pour en délivrer l'Ita- » lie. Il fut pris devant Milan qu'il » alloit attaquer. On le mena à » Socino , où il mourut désespéré » en 1259 , après avoir exercé » pendant 40 ans la tyrannie la » plus barbare & la plus odieuse. » La ville de Padoue ayant tenté » plusieurs fois de secouer le » joug , Ezzelino fit mourir plus » de onze mille citoyens de » toute condition. Ce monstre » étoit aussi superstitieux que » cruel. Il n'entreprenoit rien , » sans avoir consulté quatre as- » trologues. *Voyez sa Vie écrite » en italien par le P. Gerard , » 1560 , in-8° , & traduite en » françois par Fr. Cortaud , Paris , » 1644 , in-12.*

Éloge de la Logique
Levant de Cambrai Doc. de Sorbonne 84
autre de Cambrai même apud 86
époque d'extinction contre les moines
long de jarnac l'ancien usage du duet
tourneur admit au prodige ne s'écroule
fait singulier d'une femme accinte pendant
plus de 20 ans
économie barbare d'un philo: moderne belge
fauteur de prédictions au 15^e siècle
Éloge de la Sobriété
mort singulière d'un poète célèbre
prise admirable du Mexique et du Mexique
Montois évêque français qui figure dans le projet
de Bourg fontaine sous la lettre P. C.
Colonne contre la clergé de France.
homme qui a le talent de dresser et baisser
les oreilles qui étoient fort longues
prodige arrivé au 14^e siècle
trait singulier de générosité
homme volant
faux Médecin de Gand
homme d'une grosse monstrueuse
manière singulière de se raser
les Bypatrons de la résignation ibid. montois d'artiste en fer
projet de faire une statue prodigieuse. Colossale
chambre mort qui crié de la bière qu'il a donnée
homme qui eut d'avec un jeune abbé de 15 jours
utilité des questions inutiles de l'école
fait singulier de St Dunstan
prédiction singulière des phibotopos par les roches

ordonner le ^{au sein} Massacre de 1500 turbulents huguenots
mais parvenus ne s'éleva contre Edward &
Elizabeth, jure 1^{er} qui exerçèrent de l'orgueil et
sanglantes persécution. (tu es catholique)

Deserents voulut douter de tout ce
ce ne lui était pas prouvé par l'évidence — mais il
excepta de cette règle les vérités morales et religieuses
(l'écritain)

431, appétition d'une crise turbinale

a versuclon

438 Que fin curieuse de l'empire romain punition
visible des persécution sous Dioclétien

463-4 Naute a l'époque par un empereur
a rhénantur sur les religion





